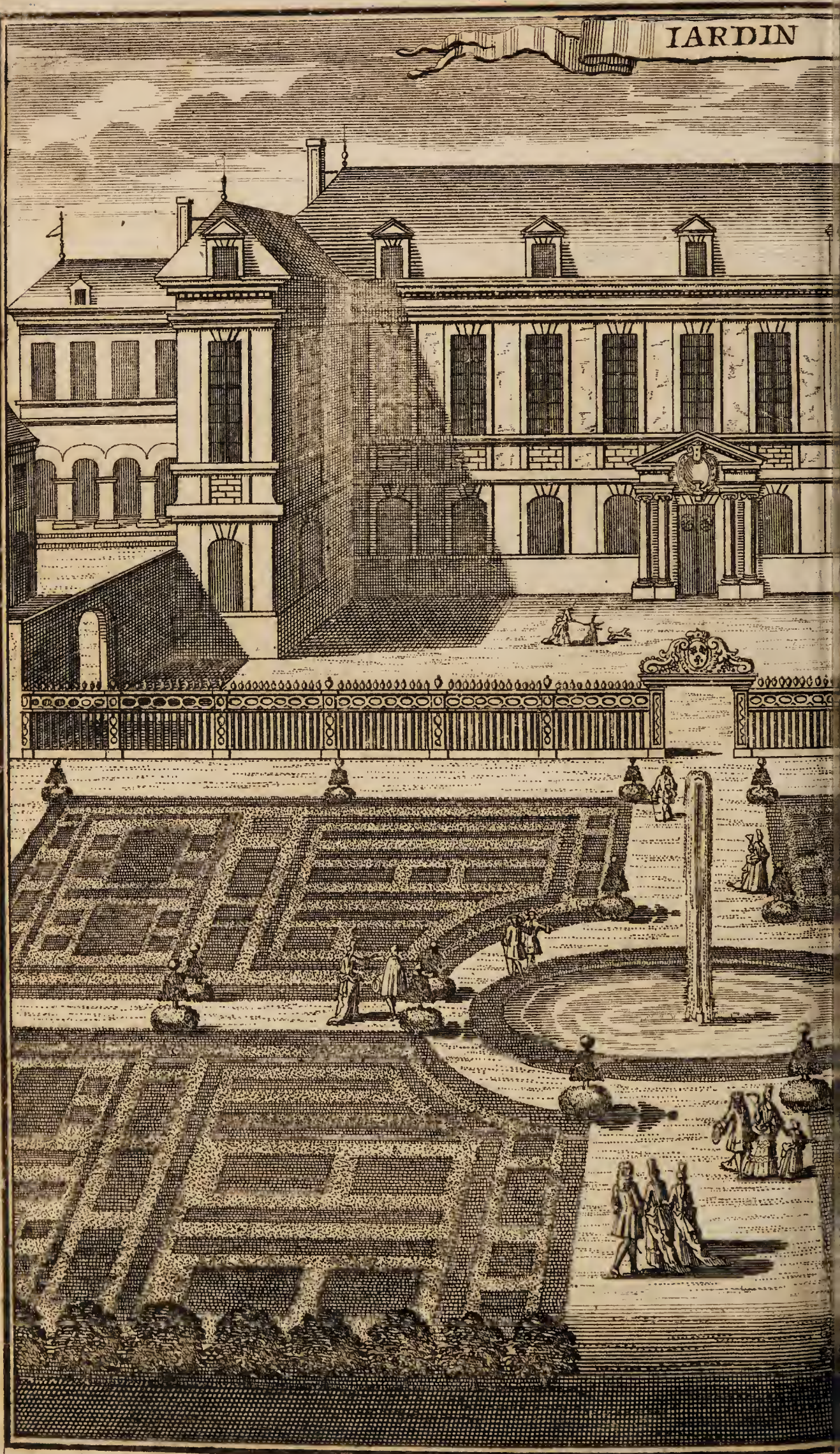
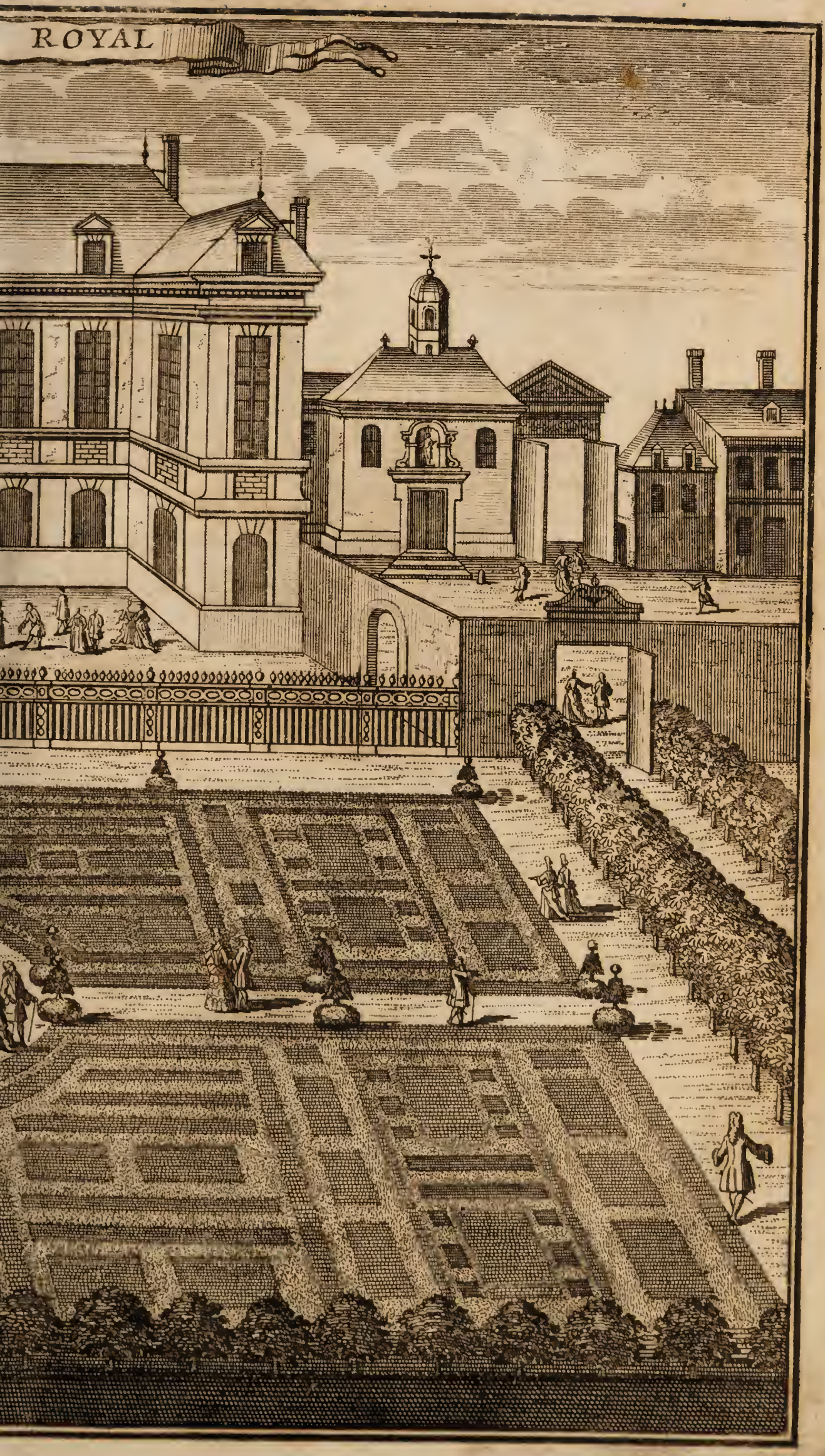
EPB|Supp.B
58986|E|2

Du Doct.r Josef Morri de
Loggibonsi
a. 1803.



I.B. Scotin le jeune Sculp.


ROYAL

42599

COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE,

DE'MONTRE'ES AU JARDIN ROYAL,

Par M. DIONIS, Premier Chirurgien de feuës Meſdames les Dauphines, & Chirurgien Juré à Paris.

QUATRIE'ME EDITION.

Revûe, augmentée de Remarques importantes, & enrichie de Figures en tailles-douces qui repreſentent les Inſtrumens nouveaux les plus en uſage.

Par G. DE LA FAYE, Chirurgien Juré à Paris.

A PARIS, rue Saint Severin.
Chez D'HOURY, ſeul Imprimeur & Libraire de Monſeigneur le Duc d'Orleans.

M. DCC. XL.

Avec Approbations & Privilege du Roy.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

PETRUS DIONIS CHIRURGUS
SERENISSIMAE DELPHINAE PRIMARIUS
Boulogne pinx.

AU ROY,

IRE,

Ce Cours d'Opérations de Chirurgie
ue j'oſe préſenter aujourd'hui á VOTRE
MAJESTE', *eſt un hommage qui lui eſt*
dû, puiſque c'eſt en execution de ſes Ordres

qu'elles ont été démontrées dans ſon Jardin Royal. VOTRE MAJESTE', *toujours attentive au bien de ſes ſujets, & ſur ce qui peut contribuer à la perfection des Sciences & des Arts, n'a pas ſeulement ordonné par une Déclaration particuliere, que les Anatomies s'y fiſſent publiquement; Elle a voulu encore que les Opérations de Chirurgie y fuſſent démontrées à portes ouvertes & gratuitement, perſuadée qu'il ne ſuffiſoit pas au Chirurgien de connoître l'homme pour le guérir des maux dont il eſt ſi ſouvent attaqué, & qu'il lui étoit impoſſible d'y parvenir, s'il n'étoit pleinement inſtruit de toutes les Operations qui ſe pratiquent ſur le corps humain. Si l'Anatomie doit ſes plus grandes lumieres à cet établiſſement, la Chirurgie n'eſt pas moins redevable aux bontez de* VOTRE MAJESTE', *qui lui a procuré les moyens de ſe perfectionner. L'autorité des premiers Anatomiſtes nous tenant enchainez, ne nous permettoit pas de publier de nouvelles découvertes; & l'attachement qu'on avoit pour l'ancienne maniere de faire les Operations nous empêchoit de chercher les moyens de les rendre*

plus heureuſes & moins cruelles ; mais par les ſoins paternels de VOTRE MAJESTE', *nous ſommes revenus de cette aveugle prevention pour les Anciens. Je fus choiſis*, SIRE, *en* 1672, *pour démontrer les verités Anatomiques, & les Operations Chirurgicales : j'ai tâché de m'en acquitter avec toute l'ardeur & l'exactitude qui ſont dûes aux ordres de* VOTRE MAJESTE'. *Les diverſes Editions de* l'Anatomie de l'homme, *telle que je l'ai démontrée au Jardin Royal, font voir qu'elle a été favorablement reçue du Public ; mais comme on ne peut pas douter que le ſuccès n'en ſoit dû au nom auguſte de* VOTRE MAJESTE', *j'eſpere auſſi que puiſqu'Elle m'a permis de mettre ce même nom à la tête de ce Cours d'Operations démontrées dans le même lieu, il ne ſera pas moins bien reçu de tous les Chirurgiens en general, vû qu'ils n'y trouveront plus ces fers ardens & ces inſtrumens affreux dont les Anciens épouvantoient leurs malades. J'oſe méme préſumer que l'impreſſion de ce Livre deviendra également utile & aux jeunes Eleves en Chirurgie, & à ceux qui la pra-*

tiquent ſi dignement dans les Armées de VOTRE MAJESTE'. *Trop heureux, que mon foible talent m'ait procuré cette occaſion de marquer encore le zele ardent & le profond reſpect avec lequel je ſuis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le trés-humble, très-obéiſſant
& très-fidele Serviteur & Sujet,
DIONIS.

PRÉFACE.

TOus les Philoſophes conviennent de l'importance de la Phyſique, qui pour nous inſtruire de l'Hiſtoire naturelle, ne ſe contente pas de monter juſqu'aux Cieux, d'examiner ce qui ſe paſſe dans les airs, de deſcendre dans le fond des mers & de fouiller dans les entrailles de la terre : mais qui pénétrant dans chaque Etre en particulier, nous fait connoître tout ce qui compoſe & fait l'ornement de l'Univers.

La Phyſique ne pourroit pas développer les reſſorts qui font agir tous les corps que nous voyons ſans le ſecours de l'Anatomie ; c'eſt par ſon moyen que diſſequant & ſéparant juſqu'aux moindres particules qui compoſent un tout, elle découvre tous les ſecrets de la Nature ; & un cours de Philoſophie ſeroit imparfait, s'il étoit privé des lumieres que lui donnent les Démonſtrations Anatomiques.

Si le Philoſophe eſt indiſpenſablement obligé d'avoir recours à l'Anatomie pour découvrir l'interieur de chaque Etre, que ne doit pas faire le Chirurgien qui a pour

objet le corps humain, l'ouvrage le plus parfait qui ſoit ſorti des mains du Créateur. Le premier contente ſa curioſité en augmentant ſes connoiſſances par celles que l'Anatomie lui donne, mais l'autre ayant à travailler ſur l'homme, ne doit pas ignorer un ſeul des reſſorts qui le font mouvoir, s'il veut être bon Chirurgien.

Il faut donc que la connoiſſance du ſujet précéde celle des Opérations qu'il doit y faire : c'eſt par cette raiſon que chaque hyver au Jardin Royal on commence par l'Anatomie ſur le premier cadavre qui ſe préſente, & qu'enſuite ſur un autre on fait toutes les Opérations de Chirurgie ; & c'eſt cette même raiſon qui m'a engagé de donner au Public l'Anatomie de l'homme avant ce Cours d'Opérations que je lui donne aujourd'hui.

Le Roi mieux informé qu'aucun de ſon Royaume de tout ce qui peut contribuer au bien de ſes Sujets, ordonna par une Déclaration particuliere qu'il fit vérifier & enregiſtrer en ſa préſence dans le mois de Mars 1673. que les Démonſtrations de l'Anatomie & des Opérations de Chirurgie ſe feroient toutes les années dans ſon Jardin Royal à portes ouvertes & gratuitement, afin de faciliter aux Etudians en Chirurgie les moyens de ſe perfectionner dans un Art qu'il a toujours regardé comme un des plus néceſſaire dans un Etat,

J'appelle la Chirurgie un Art pour me renfermer dans ſon éthimologie qui eſt dérivée de deux dictions grecques, de *Keir* qui ſignifie main, & d'*Ergon* qui veut dire Opération, de maniere que Chirurgien & Opérateur manuel ſont mots ſynonimes, qui ſont communs à tous ceux qui travaillent de la main. Quoique le Chirurgien par cette éthimologie ſemble être confondu avec tous les autres artiſans, c'eſt d'elle néanmoins qu'il tire toute ſa gloire, puiſqu'elle le diſtingue & le met au-deſſus de tous les autres. Les Anciens qui ont donné la dénomination à tous les Arts, ont nommé Peintre celui qui fait les tableaux, Sculpteur celui qui fait les figures, &c. Mais ils ont laiſſé par exellence le nom de Chirurgien à celui qui travaillant ſur le corps humain, avoit pour objet le plus noble de tous les Etres.

Ce ſeroit pourtant avec quelque juſtice qu'on pourroit qualifier la Chirurgie de ſcience, contre l'opinion de quelques-uns qui la traitent d'Art ſimplement mécanique : il eſt vrai qu'elle opére de la main; mais comme elle n'exécute que ce que l'entendement lui dicte, elle ne mérite pas moins le nom de ſcience, que les Mathématiques qui tracent ſur le papier avec la regle & le compas, les figures & les démonſtrations que l'eſprit imagine;ces deux ſciences ont également des inſtrumens qui

leur ſont propres ; & comme l'uſage de ceux-là n'appartient qu'au Mathématicien, l'uſage du ſcalpel & de la lancette eſt propre au Chirurgien : car la ſéparation de la Théorie d'avec la Pratique, eſt également impoſſible dans l'une & l'autre de ces Sciences ; & comme on eſtimeroit ignorant un Mathématicien qui ne pourroit pas former ſes figures ni faire ſes Démonſtrations, on doit croire celui-là incapable de ſoulager autrui, qui auroit beſoin du ſecours d'une main étrangere pour guérir des maux qu'il ſe vanteroit d'avoir découvert. On peut non-ſeulement mettre la Chirurgie au rang des Sciences, mais encore on doit la regarder comme la plus noble, la plus certaine & la plus néceſſaire de toutes ; puiſque ce qui fait la nobleſſe d'une Science, c'eſt la dignité de ſon objet.

La Chirurgie a pour objet le même que Dieu a eu pour celui de ſa toute-puiſſance, ſur lequel il a bien voulu travailler de la main ; car pour former tous les autres, l'Ecriture nous apprend qu'il a ſeulement parlé, & ils ont été faits : & lorſque cette ſcience commande quelque choſe à pratiquer par la ſuite des conſéquences qu'elle tire de ſes principes, c'eſt ſur ce même corps qu'elle opére. Eſt-il rien de plus glorieux pour le Chirurgien que de dire, que Dieu après avoir fait l'homme & avoir donné la forme & la figure à toutes les parties de ſon

corps convenables aux actions auſquelles elles étoient deſtinées, il l'abandonne entre les mains du Chirurgien pour avoir ſoin de ſa conſervation, & le maintenir dans cette conformation de toutes les parties qu'il a reçues du Créateur ? Dieu l'a pratiqué étant ſur la terre ; exerçant en toutes occaſions cette Chirurgie parfaite en toutes ſes parties, qui en même-tems qu'elle connoît le mal y porte la main, & le reméde pour le guérir ; & les Apôtres ſucceſſeurs de ſa charité auſſi-bien que de ſon pouvoir, ne dédaignoient pas d'appliquer leurs mains ſur les infirmitez des malades, & par ces ſecours charitables, ils convertiſſoient une infinité de peuples, qui leur voyant faire des cures extraordinaires, ſe laiſſoient convaincre des véritez qu'ils enſeignoient. Les Rois & les Princes faiſoient autrefois leur principale occupation de panſer les malades qui imploroient leur ſecours, ne trouvant pas qu'ils fut au-deſſous de leur dignité d'appliquer leurs mains Royales pour guérir & ſoulager le même ſujet que Dieu avoit formé de ſes mains divines, & ſans chercher des exemples dans l'Antiquité, nous avons vû le Roi faire préparer en ſa préſence & diſtribuer charitablement à tous ceux qui lui en demandoient, un Reméde qu'il avoit reçu du Prieur de Cabrieres ; ainſi de tous les tems la Chirurgie a été regardée comme très-

digne d'être pratiquée par les plus Grands de la terre.

La certitude de la Chirurgie eſt manifeſtement prouvée par les effets merveilleux qu'elle produit: en abattant les cataractes, elle rend la vûe aux malades ſur l'heure même. En vuidant la poitrine par le moyen de l'empyéme, elle fait parler les muets. Et faiſant les réductions des luxations de la jambe & du pied, elle fait marcher les boiteux. Enfin rien n'eſt plus ſûr que ce qu'elle fait, en ajoutant au corps ce qui lui manque; en retranchant ce qu'il a de ſuperflu, & en le conſervant dans cette perfection que lui a donnée l'Auteur de la Nature: & quoique toutes ces Opérations nous paroiſſent des miracles, parce qu'elles guériſſent l'homme dans un moment, ce ne ſont néanmoins que les effets ordinaires de la Chirurgie, dont la certitude ne peut être aſſez admirée.

Pour ſe laiſſer convaincre de la néceſſité abſolue de la Chirurgie, il n'y a qu'à faire réflexion, que toutes les autres Sciences & tous les autres Arts ne ſont néceſſaires à l'homme que pour vivre commodément; mais que la Chirurgie lui eſt néceſſaire pour vivre abſolument; puiſque dès le moment de ſa naiſſance il implore ſon ſecours pour lui faire une ligature à l'ombilic, ou pour lui couper ſous

la langue le filet que ſouvent il apporte en naiſſant, ſans quoi il périroit auſſi-tôt qu'il a vû le jour. On peut ajouter que ſans cette Science la terre ſeroit preſque toute dépeuplée, parce qu'il eſt peu de perſonnes à qui dans le cours de ſa vie, on n'ait pas fait quelque Opération qui l'ait empêché de mourir. Si on ne panſe pas un coup d'épée ou de mouſquet au travers du corps, ſi on ne trépane pas quand on a le crâne fracturé, ſi on ne fait pas l'Opération du bubonocele dans un étranglement du boyau, on meurt infailliblement, & par conſéquent il faut convenir de la néceſſité de la Chirurgie qui enleve tous les jours pluſieurs perſonnes du tombeau qui y deſcendroient ſans elle. Combien dans les Armées a-t'elle guéri de bleſſez? Combien de grands Capitaines ſeroient péris par des plaies épouvantables ſi elle ne les avoit pas ſecourus? C'eſt dans les Armées, c'eſt dans les Siéges que la Chirurgie triomphe, c'eſt-là que tout reconnoit ſon empire & ſa néceſſité, c'eſt-là que les effets & non pas les paroles font ſon éloge. On entend les uns qui faiſant le récit de leurs bleſſures, publient lui être redevables de la vie : on voit les autres qui par la confiance qu'ils ont dans la Chirurgie, expoſent encore leur vie avec plus de généroſité pour le ſervice du Prince, perſua-

dez avec juſtice qu'ils trouveront chez elle tous les ſecours qu'ils en attendent.

Ce ſont les Opérations qui en produſant des effets ſi ſurprenans, rendent la Chirurgie ſi recommandable : c'eſt pourquoi celui qui s'engage dans cette profeſſion, ne doit rien négliger pour s'en inſtruire & s'y perfectionner. Paris lui en fournit les moyens mieux qu'aucune Ville de l'Europe ; il s'y fait des démonſtrations publiques en trois endroits différens, au Jardin Royal, à l'Ecole de Médecine, & à Saint Coſme, qui toutes étant faites par des Maîtres Chirurgiens Jurez de Paris, s'y démontrent avec la derniere exactitude.

J'ai fait pendant huit années celles du Jardin Royal, où le concours des Etudians étoit ſi grand, que la plus grande ſalle deſtinée à ces Démonſtrations n'en pouvoit pas tenir la moitié, c'eſt ce qui nous obligea de faire des billets cachetez que nous diſtribuions aux Garçons Chirurgiens qui ſervoient les Maîtres, qui ſeuls y pouvoient entrer, & cela pour éviter la confuſion par l'excluſion de ceux qui étoient en boutique chez les Barbiers, & de ceux que la ſeule curioſité pouvoit y attirer.

C'eſt ce même Cours d'Opérations que j'ai démontrées tant de fois au Jardin Royal, que je rends public aujourd'hui dans l'eſpérance qu'il ne ſera pas ſeulement utile à

ceux qui par l'éloignement des lieux, ou par leurs ſéjours dans les Provinces n'ont pas pû y aſſiſter, mais encore à ceux de Paris qui ayant quelqu'une de ces Opérations à faire en le liſant y trouveront ce qui ſe ſera échapé de leur mémoire.

Si ce Cours d'Opération eſt reçu favorablement des Etudians, & ſi les connoiſſeurs le jugent digne de leur approbation, c'eſt à la Chirurgie de Saint Coſme que tout le mérite en eſt dû. Je n'ai fait que repeter les inſtructions que j'ai puiſées dans cette Ecole célébre en me faiſant paſſer Maître. Les quatre Prevôts qui ſont chargez de faire faire à l'Aſpirant toutes les Opérations ſur le ſujet pendant la ſemaine Anatomique, ne laiſſant paſſer aucune circonſtance eſſentielle; s'il s'en acquite bien ils lui font rendre raiſon pourquoi il les fait ainſi, & s'il manque en quelque choſe, ils le redreſſent & lui apprennent; de ſorte que celui qui a fait le chef-d'œuvre à Paris, ſe peut dire ſans conteſtation Chirurgien de la bonne roche.

Mr Felix le pere dans le deſſein de mettre un jour ſon fils à ſa place, voulut qu'il fût Maître : il lui fit faire le chef-d'œuvre avec toute la ſéverité qu'il demande. Monſieur Marêchal qui remplit la même charge de premier Chirurgien du Roi, a voulu que ſon fils ſuivît cet exemple, il en a fait tous les actes avec la même axactitude que

font tous les autres. Pour moi qui ai deux fils qui ont voulu embraſſer cette profeſſion ; dont un a été Chirurgien ordinaire de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, & l'autre Chirurgien Major de l'Armée du Roi en Eſpagne ; je les ai mis ſur les bancs, auſſi-tôt qu'ils ſe ſont déterminez à être Chirurgiens, ils ont faits les vingt-cinq actes du chef-d'œuvre avec la derniere rigueur, & dans cette Compagnie ils ont puiſé les lumieres qu'on ne trouve point ailleurs. Dieu veuille, que les aggrégations, les aſſociations, les legers examens qui y en ont incorporé pluſieurs qui ne ſe ſentoient pas aſſez forts pour y entrer par la voye du chef-d'œuvre, ne diminuent rien de ſon ancienne ſplendeur, ne la faſſent point relâcher de la régularité dans ſes actes, en prodiguant la qualité de Maître à des ſujets indignes de la porter, & qu'enfin on continue de dire comme autrefois, que l'Ecole de Chirurgie de Paris eſt la premiere du monde.

Ces Opérations ayant été démontrées dans une des ſalles du Jardin Royal, où on avoit fait une eſpéce d'amphitéâtre en attendant que le Roi en eût fait faire un autre plus ſuperbe & digne de ſa grandeur, comme il a été exécuté par la ſuite ; j'ai fait graver la maiſon du Jardin Royal que j'ai miſe à la tête de ce Livre, & en même-tems le dedans de l'Amphitéâtre de Saint Coſme

Coſme que vous voyez au commencement de la premiere Démonſtration, dans lequel tous les ſpectateurs ſont aſſemblez. J'ai pris ce modéle comme le plus magnifique de ceux qui ſont à Paris, & tel qu'il doit être pour faire très-commodément des Démonſtrations publiques.

J'ai diviſé ce cours d'Opérations comme mon Anatomie en dix journées. La premiere traite en général des Opérations & des ſutures; la ſeconde, des Opérations qui ſe pratiquent ſur le bas-ventre; la troiſiéme, de celles qui ſe font ſur la veſſie, la verge, & la matrice: la quatriéme, de celles que demandent les aînes, le ſcrotum & l'anus: la cinquiéme, de celles de la poitrine & du col: la ſixiéme, de celles qui ſe font à la tête & aux yeux: la ſeptiéme, de celles qui ſe rapportent à toutes les parties du viſage: la huitiéme, de celles qu'on fait aux extrémitez ſupérieures; la neuviéme, de celles qui ſe font ſur les extrémitez inferieures; enfin, la dixiéme & la derniere, de celles qu'on peut pratiquer ſur toutes les parties du corps. J'ai cru cet ordre moins embaraſſant pour les Etudians, que ſi je les avois mis confuſément comme nous les voyons dans les Auteurs.

J'ai mis à la tête de chaque Opération une planche qui repréſente l'appareil tel que le Chirurgien le doit préparer avant que de faire ſon opération: à celles qui ſont

légeres, & qui ne demandent point d'appareil, je n'y en ai point mis ; & à celles où il n'en faut pas un considérable, j'en ai fait graver plusieurs sur une même planche, le nombre des figures est de plus de soixante, ce qui fait voir que je ne les ai pas épargnées, que j'y en ai mis autant que j'ai jugé qu'il en étoit nécessaire pour l'instruction, & pour la perfection de cet Ouvrage.

Il y a des lettres alphabetiques disperſées dans le secours de chaque Opération, qui ont raport avec celles qui sont gravées dans la planche ; de sorte que celui qui voudra s'instruire de la maniere de la faire ; trouvera marqué par A le premier instrument dont il doit se servir, & continuant par ordre, il finira par l'instrument ou le bandage marqué par la derniere lettre qui sera gravé dans la planche.

Ceux qui voudront voir un plus grand nombre d'instrumens, je les renvoye au Livre qui a pour titre, *l'Arsenal de Chirurgie de Scultet*, fameux Chirurgien d'Ulmes ; cet Ouvrage a été imprimé en latin à Franfort, il y a plus de soixante ans, & depuis peu il a été mis en françois, & imprimé à Lyon ; ce Livre ressemble assez à un Arsenal où l'on voit quantité d'Armes antiques, capables seulement de contenter la curiosité ; mais qui ne sont d'aucun usage à présent.

J'ai évité autant que j'ai pû les noms rudes & barbares que les Grecs ont donnés

aux Maladies, & aux Opérations qu'elles requierent; j'ai tâché de parler françois, & d'en discourir sous les noms les plus usitez dans notre langue.

Je commence néanmoins par expliquer leur étimologie, afin que le jeune Chirurgien sçache d'où sont dérivés des mots si difficiles à retenir, je continue par la définition, les différences, les causes & les signes de chaque maladie; je prescris les remédes convenables pour en obtenir la curation. Et si la maladie ne cede point à ces remédes, & qu'il en faille venir à l'Opération, je marque ce qu'il faut faire devant, durant, & après l'Opération, & comment il faut se conduire dans le pansement, de sorte qu'il ne tient pas à moi si on n'obtient pas la fin qu'on se propose, qui est la parfaite guérison.

Je fais plusieurs remarques, & je rapporte souvent des faits historiques qui doivent encourager le Chirurgien à entreprendre les Opérations. Depuis plus de cinquante ans que je pratique la Chirurgie à la Ville & à la Cour, j'ai tant trouvé d'occasions de l'exercer, que tout ce que j'avance est fondé sur ma propre expérience; c'est pourquoi on peut m'en croire, & d'autant plus que je ne cite rien ou très-peu de choses sur la bonne foi d'autrui.

Les portraits que je fais de plusieurs gens qui ont monté sur la scene pour jouer des

rôles différens dans la Médecine & dans la Chirurgie ſont tirez au naturel, on peut y ajouter toute la foi poſſible, puiſque j'en ai connu les originaux, & que dans les hiſtoires que j'en fais, je parle avec ma ſincerité ordinaire. Je ne les rapporte que dans la vûe de rendre ſervice au Public, afin qu'il évite de ſe livrer entre les mains de ces ſortes de gens qui promettent infiniment plus qu'ils ne peuvent tenir, & de ceux qui n'ayant qu'un reméde, le donnent tête baiſſée à tous ceux qui ſe préſentent. S'il y a quelqu'un qui s'en trouve offenſé, ou par lui-même ou par ſes amis, je lui déclare que mon deſſein n'eſt point d'inſulter perſonne ſur ſa vie, ſes mœurs & ſa probité; que je n'attaque que ceux qui prennent impunément la qualité de Médecin ou de Chirurgien, parce qu'ils auront quelque légere teinture de l'une ou de l'autre de ces deux Sciences. Je ne blâme point ceux qui charitablement diſtribuent des remédes aux pauvres qui leur en demandent; je ſçai qu'il y a quantité de perſonnes qui en donnent dans l'intention de ſoulager les malades & ſans aucun intérêt, & je ſçai auſſi qu'on peut être fort charitable & zélé pour le prochain, & en même-tems ignorant Médecin, & dangereux Chirurgien.

Enfin, pour remédier aux abus, ou plûtôt pour éviter les inconveniens qui arrivent quelquefois dans l'exercice de deux

professions si nécessaires à la conservation de la vie des hommes, il semble qu'on ne peut rien ajouter de mieux à la discipline qui s'observe aujourd'hui, que les anciens Reglemens des Ecoles de Médecine & de Chirurgie de Paris: en effet on ne voit rien qui ne soit sagement établi pour porter les Eleves à la perfection de leur Art, par rapport à la saine Doctrine qu'on y apprend. Les nouvelles institutions qui y ont été faites, en doivent encore beaucoup augmenter la réputation & l'estime chez les Etrangers. M. Fagon non content des soins qu'il prend à avancer la Botanique, la Chymie, & la Chirurgie, par le choix qu'il fait, ou qu'il approuve des Professeurs les plus capables dans ces trois parties de la Médecine, & par les secours qu'elles reçoivent de son grand crédit auprès du Prince, a pourvû depuis peu d'années le Jardin Royal d'un Cabinet des plus rares de l'Europe, en tout ce qui regarde les choses naturelles, afin que dans le tems des Exercices de ce lieu les Physiciens de tout le Royaume, & des autres Pays les plus éloignés y puissent venir s'instruire de la nature & des proprietés de tous les mixtes qu'on y expose à leurs yeux, & dont on leur rapporte l'histoire la plus certaine, pendant que d'un autre côté quelques-uns des plus illustres de notre Compagnie, ont fondé des Leçons publiques, où nos jeunes Maîtres

donnent tour à tour des preuves de leur capacité dans les démonſtrations & les explications qu'on les engage de faire de l'Anatomie, des Opérations, de l'uſage mécanique des os & de leur maladie, en même-tems que M. le premier Chirurgien nous anime tous par le zéle qu'il témoigna tant à maintenir nos droits, qu'à placer dans des poſtes avantageux qu'il a à ſa nomination les perſonnes en qui il remarque un vrai mérite, & par les exemples ſinguliers qu'il nous donne ſi fréquemment de la plus ingenieuſe & de la plus heureuſe pratique.

AVIS
DE L'AUTEUR
DES
REMARQUES.

IL n'eſt pas néceſſaire de relever ici par un long éloge le COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE, dont on donne une nouvelle édition. Il ſuffit de dire que c'eſt l'ouvrage d'un des plus grands Maîtres de l'Art, & un ouvrage digne de la réputation de ſon Auteur ; que c'eſt un de ces Livres excellens auſquels le Public a toujours rendu juſtice, & dont le mérite a trouvé autant de ſuffrages dans les pays étrangers que dans le lieu de leur naiſſance.

Je me contenterai donc d'expoſer en peu de mots ce que je me ſuis propoſé en compoſant les remarques dont j'ai augmenté la troiſiéme édition & cette quatriéme.

Mon but a été 1°, d'éclaircir certains endroits que les Etudians n'auroient peut-être pas bien entendu. 2°. De décrire plus au long quelques opérations dont j'ai crû qu'un détail plus exact feroit plaiſir. 3°. Enfin d'ajouter les découvertes qu'on a faites dans la Chirurgie depuis que l'Auteur a donné ſon Livre au Public.

Si je m'étois borné à expliquer les endroits du texte où il ſe rencontre quelque difficulté, le nombre de mes Remarques auroit été fort petit, car l'Auteur s'explique preſque toujours avec une clarté qui ne laiſſe rien à déſirer. Mais comme ſon Livre n'eſt au-

tre choſe que le recueil de dix Démonſtrations qu'il a faites au Jardin du Roy, & qu'apparemment les bornes du tems l'ont empêché de les étendre autant qu'il auroit été à ſouhaiter; j'ai crû rendre ſervice aux jeunes Chirurgiens en leur expoſant avec plus d'étendue quelques opérations importantes. C'eſt la matiere de pluſieurs de mes Remarques, longues à la vérité, mais que je n'aurois pû abreger ſans en retrancher beaucoup de choſes fort utiles & que les Etudians n'auroient trouvé qu'avec beaucoup de peine & de tems dans un grand nombre d'Auteurs, dont la plûpart leur ſont inconnus. Ainſi j'eſpere qu'on ne me ſçaura pas mauvais gré de leur longueur.

Je me flatte qu'on recevra encore mieux celles où je rapporte les découvertes qu'on a faites depuis la mort de l'Auteur. Les Arts ſe perfectionnent tous les jours, & la Chirurgie eſt un de ceux dont les progrès ſont actuellement plus ſenſibles. Aucun ſiécle n'a été plus fécond en Praticiens ſtudieux & habiles. Depuis le tems que M. Dionis a donné ſon ouvrage au Public, on a trouvé pluſieurs manieres d'opérer plus ſimples, plus ſûres & moins cruelles que celles qui étoient alors en uſage, on a inventé pluſieurs inſtrumens, & l'on a fait des obſervations qui ont déſabuſé de quelques erreurs qu'un reſpect trop aveugle pour les Anciens & que la pratique ordinaire avoit accréditées. Auſſi ceux qui depuis notre Auteur ont traité des Operations, ont-ils répandu de nouvelles lumieres ſur cette matiere.

Cette réflexion auroit pû faire regarder le Livre de M. Dionis comme un ouvrage incomplet. Il eſt vrai que l'Auteur y donne non-ſeulement la deſcription des Opérations & des Inſtrumens, mais encore une idée des maladies Chirurgicales & le détail des appareils & des traitemens qui conviennent après chaque Opération; ce qu'on ne trouve pas du moins

avec la même étendue, dans aucun autre Traité ſur cette matiere. Mais comme depuis la mort de l'Auteur on a fait beaucoup de découvertes, il faudroit en reconnoiſſant la bonté de cet ouvrage, convenir qu'il y manqueroit bien des choſes importantes.

Pour remedier à ce défaut, qui ſans ternir la gloire de l'Auteur, fait honneur à l'application & à la ſagacité des Praticiens de nos jours, j'ai fait un nombre conſiderable de remarques qui renferment les nouvelles découvertes & qui ſerviront par-conſéquent de ſupplément.

C'eſt avec confiance que je donne au Public cette addition, parce que je ne l'ai point tirée de mon propre fond, mais de la lecture des meilleurs Auteurs, des leçons & de la converſation des plus grands Maîtres de nos jours. J'avoue que c'eſt à leurs dépens que j'ai enrichi ce Livre d'une infinité d'obſervations utiles & curieuſes, & que c'eſt par leurs travaux que je me ſuis trouvé en état de donner une Edition de ce Cours d'Opérations beaucoup plus complette que les précedentes.

Cette quatriéme Edition a pluſieurs avantages ſur la troiſiéme. J'y ai ajouté pluſieurs nouvelles Remarques que j'ai jointes aux anciennes, & j'ai mis les unes & les autres au bas des pages auſquelles elles ont rapport, au lieu que dans la troiſiéme Edition, elles ne ſe trouvoient qu'à la fin de l'Ouvrage, ce qui étoit incommode. J'ai fait graver quatre planches des inſtrumens dont je parle. Comme la premiere des planches que l'Auteur a donnée, n'étoit pas aſſez diſtincte, j'ai crû devoir lui en ſubſtituer une où les inſtrumens fuſſent gravés avec plus de ſoin : j'y ai ajouté les pincettes a anneaux indiquées dans une de mes Remarques par la lettre *&*.

Noms des Auteurs cités dans les Remarques.

Albinus.
Antoine Maître-Jean.
Arnaud.
Arnaud de Ronsil.
Aristote.
Barbette.
Belloste.
Berengarius.
Brisseau.
Boudou.
Bienaise.
Caumont.
Chesselden.
Colot.
Cortesius Johan. Baptista.
Commercium Litterarium, &c.
Dargeat.
Denis.
Duverney.
Després.
Ephemerides d'Allemagne.
Foubert.
Fabricius ab aqua pendente.
Fabricius Hildanus.
Frere Jacques.
Gerard.
Granier.
Gassendi.
Galien.
Garengeot.
Guerin.
Goulard.
Habicot.
Histoire de l'Acad. des Scienc.
Joubert.
Jonnot.
Journal des Sçavans.
Junckers.
La Peyronnie.
Ledran.
La Haye.
Lecat.
La Motte.
Littre.
Lasnier.
Morand.
Marchetis.
Manne.
Meurisse.
Meekren.
Munnick.
Muys.
Mery.
Manget.
Mezeray.
Mercure de France.
Michel.
Nuck.
Peyer.
Parè (Ambroise).
Petit.
Perchet.
Rulleau.
Ramdorhé.
Rouhault.
Rau.
Ruysch.
Saviart.
Sennert.
Sabourin.
Sthal.
Tollet.
Thibault.
Taliacot.
Tulpius.
Vacher.
Verduin.
Virgili.
Verdier.
Verduc.
Wertembergius.
Winslow.

TABLE

DES TITRES ET SECTIONS de ce Livre, contenant dix Démonſtrations.

PREMIERE DE'MONSTRATION, enſeignant les choſes néceſſaires pour pratiquer les Operations.

DU general des Operations, page 1.
Des inſtrumens communs de Chirurgie, 18
Des tentes & canules, 28
Des bourdonnets & plumaceaux, 36
Des emplâtres, 41
Des compreſſes, 45
Des bandages, 50
Des ſutures tant en general qu'en particulier, 59

SECONDE DE'MONSTRATION, contenant les Opérations qui ſe font ſur le ventre inférieur.

De la ligature de l'ombilic, 75
De la Gaſtroraphie, 79
De l'Exomphale, 104
De l'Epiplomphale, 108
De l'Enteromphale, ibid
De l'Epiplo-enteromphale, ibid.
De l'Hydromphale, ibid.
De la Pneumatomphale, ibid.

De la Sarcomphale, 109
De la Varicomphale, 109
De la Hernie ventrale, 119
De la Paracenteſe, 122
De l'Opération Céſarienne, 122

TROISIE'ME DE'MONSTRATION,

renfermant les Opérations qui ſe pratiquent ſur la veſſie, ſur la verge & ſur la matrice.

De l'extraction de la pierre, page 173
Des pierres trouvées dans les reins du Pape Innocent XI. 182
Du la ſuppreſſion d'urine, 191
Du Catheteriſme, 194
De la ponction au periné, 195
Du haut appareil, 231
De la pierre dans l'urêtre, 233
De la taille des femmes, 236
Hiſtoire du Frere Jacques, 239 & ſuiv.
Des Operations ſur la verge, 256
Du phymoſis. 258
Du Paraphymoſis, 262
De l'adherence du prépuce, 265
Des porreaux de la verge, 267
De l'urêtre qui n'eſt pas percé, 268
Des défauts du gland & des moyens d'y remedier, 269
De la carnoſité; 271
Des Operations ſur la matrice, 274
Des accouchemens & des occaſions qui demandent le Chirurgien, 283, 284 & ſuiv.
Des ſuites des accouchemens, & des deſcentes ou chutes de matrice qui en arrivent, 303 & ſuiv.

QUATRIE'ME DE'MONSTRATION, traitant des Opérations qui ſe font aux aynes, au ſcrotum, & à l'anus.

Des hernies; de leurs cauſes, & de leurs differentes eſpeces, page 313 & ſuiv.
Du bubonocele; 340
Des hernies des femmes; 360
Des operations du ſcrotum, & des cinq ſortes de tumeurs qui les cauſent, 363
De l'Hydrocele, ibid.
Du Pneumatocele; 371
Du Sarcocele; 372
Hiſtoire d'un ſarcocele inegal à un pauvre Malabou; 373
Du varicocele & du circocele; 377
De l'hernie humorale, 380
De la relaxation du ſcrotum, 382
De la caſtration; 384
Des Operations à l'anus, & des cauſes pour leſquelles on les fait. 388
Du fondement clos naturellement, 390
De la chute du fondement, 392
Des condilomes, crêtes, regades & fungus, 395
Des hemorroïdes, 399
De la fiſtule à l'anus; 405

CINQUIEME DE'MONSTRATION; contenant les Opérations qui ſe pratiquent à la poitrine & au col.

De l'Empiême au ſujet du ſang, du pus ou de l'eau contenue dans la poitrine, 422
Des fiſtules du thorax, 442
Des Operations du mammelon; 444

Des abſcès à la mammelle, 448
Du cancer, 450
De la gibboſité, 466
De la ſaignée de la jugulaire, 470
De la Broncotomie, 472

SIXIE'ME DE'MONSTRATION,

traitant des Opérations qui ſe font à la tête & aux yeux.

Des fractures du crane, page 481
Du Trépan, 517
Du panſement du Trépan, 523
De l'hydrocephale, 527
De l'anchiloblepharon, ou agglutination des paupieres, 532
Du Lagophtalmos, ou retraction de la paupiere ſuperieure, 533
De l'Ectropion, ou renverſement de la paupiere inferieure, 535
Du crithe ou grain d'orge, 536
Du calazion ou grain de grêle, 537
De l'hidatis, loupe des paupieres, 538
Du diſtichiaſis, ou double rang de cils, 539
Du phalangoſis, ou heriſſement des cils, 540
Du ptoſis, ou renverſement des cils, ibid.
Des maladies des tuniques de l'œil, 542
De l'hypopion, ou collection du pus aux yeux, ibid.
Du pterigion, ou excroiſſance dans l'œil, 543
Du proptoſis, ou forgetement de l'œil, 545
De l'hypochyma, ou cataracte, 547
Des ordures entrées dans l'œil, 558
Des maladies des angles des yeux, 559
De l'Eckantis, ibid.
De l'Anchilops, 560
De l'Ægilops, 561

Des moyens d'empêcher de loucher, 572
Des yeux artificiels, 573

SEPTIE'ME DE'MONSTRATION,
concernant les Opérations qui ſe pratiquent à toutes les parties du viſage.

Du polype, 575
De l'ozene, 585
Des plaies du nez, 587
Des ſaignées de la Tête, 590
De l'Arteriotomie, 595
Du bec de lievre, 597
Des operations des gencives, 605
De celles des dents, 608
De celles de la langue, 623
De celles de la luette, 629
De celles des Amigdales, 632
De celles du gozier, 634
De celles des oreilles, 635
Des parotides, 638
Du goëtre, 639
Des Ecrouelles, 641

HUITIE'ME DE'MONSTRATION,
expliquant les Opérations qu'on fait aux extrémités ſupérieures.

De la ſaignée, & de tout ce qui l'accompagne, 644
De l'Anevriſme, 688
De la ſuture du tendon, 711
Des doigts adherens, 715
De la courbure des doigts, 717
Du Panaris, ibid.
De l'extirpation des doigts, 725
De la transfuſion, & pourquoi on l'a condamnée, 728

NEUVIE'ME DE'MONSTRATION,
traitant des Opérations qui ſe font ſur les extrémités inférieures.

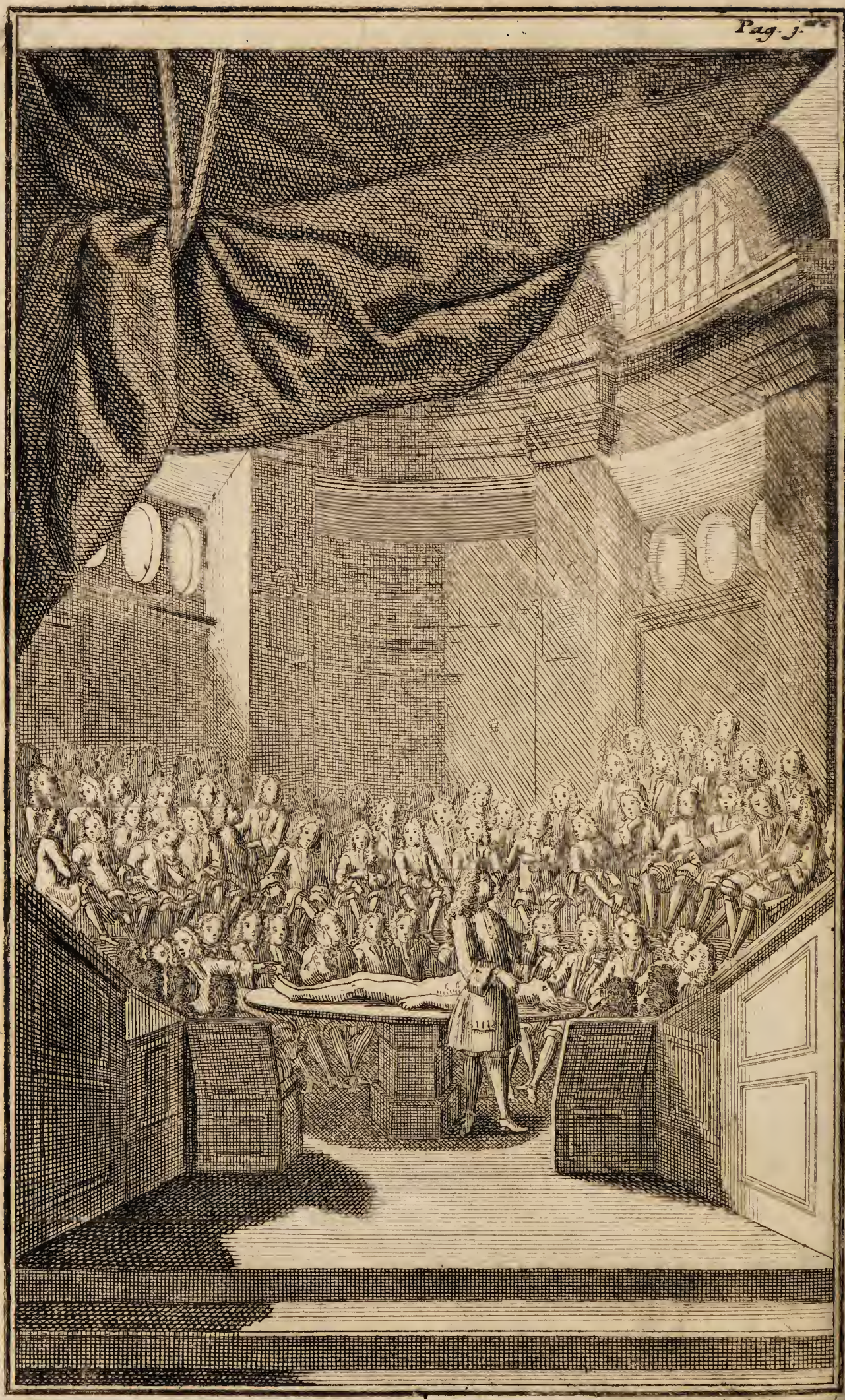
De l'amputation d'une jambe ; 732
Des jambes de bois , 731
Des Varices , 762
De la ſaignée du pied ; 767
Des pieds contrefaits ; 773
De l'entorſe , 777
Des durillons & des cors aux pieds , 780
De l'ongle qui entre dans la chair 781
Hiſtoires de quelques Empiriques , 786

DIXIE'ME ET DERNIERE DE'MONSTRATION,
comprenant les Opérations qu'on peut pratiquer ſur toutes les parties du corps vivant, ou après la mort.

De l'extraction des corps étrangers ; 797
Du Seton , 814
De l'ouverture des abcès ; 817
Du carboncle , 825
De l'antrax , 826
Des tumeurs Enkiſtées , 829
Des cauteres , 835
Des Ventouſes , 841
Des ſangſues , 847
Des Veſſicatoires ; 849
De l'Echimoſe . 852
Des Verrues ou porreaux . 855
De l'ouverture d'un corps mort ; 858
De l'Embaumement , 868

Fin de la Table.

COURS



I.B. Scotin le jeune Sculp.

COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE, DÉMONTREÉS AU JARDIN DU ROY.

DES OPERATIONS EN GENERAL.

PREMIERE DE'MONSTRATION.

NOus voici assemblez, Messieurs, suivant la coutume si sagement établie à la gloire du Prince & à l'avancement de la Chirurgie, pour commencer aujourd'hui sur le sujet que vous voyez, un Cours d'Operations que j'espere que nous acheverons dans les dix journées qu'on employe d'ordinaire à cet exercice.

Les Démonstrations que nous avons à vous faire, sont absolument nécessaires à ceux qui se destinent à la Chirurgie & qui veulent mériter le nom de

Chirurgien ; nom autrefois ſi eſtimé que les plus grands Princes même ne dédaignoient pas de le porter, en ſe faiſant appeller du nom de la partie de Chirurgie dans laquelle ils excelloient, comme on peut juger par l'étymologie de ces noms d'Hercule, d'Eſculape, de Machaon, &c. ſi vantez pour leurs belles cures.

En effet cette Profeſſion s'occupant toute à la conſervation & au rétabliſſement de la ſanté de l'homme, le chef-d'œuvre le plus accompli de l'Univers, ne doit-on pas convenir qu'elle eſt autant au-deſſus des autres emplois, que ſon objet eſt préferable au reſte des êtres, & ſa fin aux plus grands deſſeins qu'on ſe puiſſe propoſer ? Pour peu auſſi que l'on réfléchiſſe ſur les puiſſans ſecours qu'on tire tous les jours de ce grand Art qui n'agit que ſur des principes ſûrs & manifeſtes, on ſera bien-tôt convaincu que rien n'eſt plus utile dans un Etat que de bons Chirurgiens.

Portrait d'un bon Chirurgien.

Par de bons Chirurgiens je n'entens pas parler de ceux qui prétendent à cette qualité, parce qu'on leur aura appris à faire une emplâtre & une ſaignée, ni de ceux qui connoiſſant leur foibleſſe n'ont oſé s'expoſer à ſubir la rigueur du chef-d'œuvre ; mais j'entens parler de ceux qui après une louable éducation, ont été inſtruits des préceptes de la Chirurgie par de bons Maîtres, qui ont enſuite pratiqué dans les Hôpitaux des Villes & dans les Armées ſelon les lumieres & la ſaine méthode qu'ils ont puiſées dans l'Ecôle de S. Côme, qui eſt aſſurément le lieu où ſe forment les plus habiles Chirurgiens de l'Europe. Je parle enfin de ceux qui ont pour principal but de leurs travaux la gloire de guérir ou de ſoulager autant qu'il eſt poſſible, généralement toutes les perſonnes qui ont beſoin de leur aſſiſtance ; & qui n'étant point avides du gain, courent également chez les pauvres comme chez les riches.

La Chirurgie a été définie diverſement par differents Auteurs ; les uns l'ont honorée du titre de ſcience, les autres ont prétendu qu'elle étoit un art ſimplement mécanique, & d'autres ont ſoutenu qu'elle étoit ſcience & art tout enſemble, & que ces deux choſes n'en pouvoient être ſéparées ſans la rendre imparfaite ; pour moi qui ſuis du nombre de ces derniers ; je dis que la Chirurgie dans toute ſon étenduë eſt une habitude de l'entendement formée par l'étude & par des réflexions ſur l'experience, pour connoître les maladies du corps humain & en même-tems une dexterité acquiſe par un uſage fréquent & bien ordonné, pour appliquer avec les mains aidées des inſtrumens les remedes aux maladies qui en ont beſoin.

Définition de la Chirurgie.

Tous les anciens ont auſſi diviſé la Chirurgie en deux parties ; ſçavoir, en Théorique & en Pratique ; ils diſent que la premiere eſt une ſcience qui enſeigne la maniere d'operer pour la guériſon des maladies, & ils veulent que la ſeconde ſoit un art qui guérit effectivement par l'opération de la main adroitement dirigée. Il y a des Medecins qui ont ſuivi la même diviſion qu'ils ont exprimée en des termes differens, partageant toute la Chirurgie en Chirurgie médicale & raiſonnée, & en Chirurgie manuelle & operative. C'eſt en conſéquence de cette diſtinction qu'ils établiſſent deux ſortes de Chirurgie, qui peuvent être poſſedées ſéparément par differentes perſonnes, prétendant que la premiere eſt le partage des Medecins, & que la ſeconde appartient aux Chirurgiens.

Diviſion de la Chirurgie.

Mais il faut demeurer d'acord qu'un Chirurgien qui n'auroit que cette Chirurgie pratique, manuelle & operative pour ſon partage, ſeroit un Chirurgien qui coureroit ſouvent riſque de tuer ou d'eſtropier ſes malades, quand il n'auroit pas de Medecin pour le conduire ; & même en la preſence du Medecin ne ſeroit-il pas encore en danger de

faire des fautes, ſi ſa tête n'étoit la conductrice de ſa main ? En effet pour marcher ſurement il faut avoir des yeux clairs voyans & des jambes ſouples & agiles, l'un ſans l'autre eſt inſuffifant. Un aveugle, par exemple, qui aura de bonnes jambes, & qui ſera mené par un conducteur éclairé & fidéle, ne laiſſeroit pas de trembler en marchant, parce que la lumiere ſera ſéparée de la puiſſance qui le fait marcher: de même quelque experience qu'un Chirurgien puiſſe avoir, s'il n'a pas la connoiſſance qui le doit regler dans ſon ouvrage, il travaillera en aveugle; & s'il n'eſt pas bon Théoricien, il ne ſera jamais Praticien habile.

La Théorie eſt inſéparable de la Pratique.

Il faut donc que le Chirurgien poſſede l'une & l'autre de ces deux parties de la Chirurgie. La premiere s'acquiert par la connoiſſance des maladies qui arrivent à l'homme, & la ſeconde par l'habitude que l'on contracte à bien exécuter toutes les opérations qu'elles peuvent demander pour être guéries. Celle là a été renfermée par le fameux Guidon dans ſix Traitez, dont le premier parle des tumeurs, le ſecond des playes, le troiſiéme des ulceres, le quatriéme des fractures, le cinquiéme des luxations, & le ſixiéme des maladies qui ne ſont point compriſes dans les cinq Traitez précedens, comme la teigne, la goutte, la vérole, la peſte & beaucoup d'autres, dont l'intelligence, auſſi-bien que de celles que je viens de rapporter, fait ce qu'on appelle la Théorie Chirurgicale, ſur laquelle doit être fondée la ſeconde partie qu'on nomme la Pratique.

Je ſuppoſe donc que tous ceux qui ſont ici préſens, ont déja ces premieres connoiſſances de la Chirurgie; & je me borne dans ce Cours à ne vous entretenir que de ce que chacun entend par les operations Chirurgicales que je prétens vous démontrer toutes, & qui rempliront abondamment tout le tems qu'on a coutume de donner à ces Leçons publiques.

Tout le monde ſçait l'obligation indiſpenſable dans laquelle eſt le Chirurgien d'être informé de l'Anatomie avant que d'entreprendre de connoître les maux auſquels nous ſommes aſſujettis & de ſe hazarder de faire aucune opération. La connoiſſance de la ſtructure de nos corps eſt la baſe & le plus ferme appui de la Chirurgie, auſſi lui a-t'on donné le premier rang entre toutes les ſciences qui forment un habile Chirurgien. C'eſt pourquoi nous commençons toutes les années nos inſtructions par les démonſtrations Anatomiques, afin de diſpoſer nos Auditeurs à aſſiſter avec fruit aux Opérations de Chirurgie qu'on démontre dans la ſuite.

Pour être bon Chirurgien, il faut être Anatomiſte.

On doit entendre par opération de Chirurgie une prudente & méthodique application de la main ſur le corps de l'homme pour lui conſerver ou lui rendre la ſanté.

Toutes les opérations de la Chirurgie ſe reduiſent ſous quatre eſpeces, dont la premiére rejoint ce qui a été ſéparé, & ſe nomme Synthèſe ; la ſeconde diviſe les parties dont l'union eſt contraire à la ſanté, & celle-là s'appelle Diérèſe ; la troiſiéme qu'on a compriſe par le mot d'Exérèſe, ôte ce qui eſt étranger ; & la quatriéme qu'on appelle Prothèſe, ajoute ce qui y manque.

Quatre ſortes d'operations.

La Synthèſe eſt une operation qui réunit & remet avec adreſſe les parties de notre corps diviſées ou déplacées contre le cours ordinaire de la nature. Elle eſt de deux ſortes, ou commune ou particuliere, la premiere ſert à toutes les opérations, c'eſt à celle-là qu'on rapporte l'application des attelles, des compreſſes, des bandages, la bonne ſituation de la partie malade, & généralement tous les inſtrumens & toutes les manieres qui peuvent contribuer à rétablir ou à rafermir les parties chacune en ſon lieu. La ſeconde s'exerce tant ſur les parties molles, que ſur les parties dures; celles des parties molles ſe fait

Ce que c'eſt que Synthèſe.

en deux manieres; ſçavoir, ſans diviſion, & alors elle s'appelle *taxis*, c'eſt-à-dire arrangement; ou bien avec diviſion & on la nomme *raphé* ou ſuture. Celle des parties dures a auſſi deux eſpèces, puiſqu'elle s'applique à raſſembler les os rompus, & à remplacer les os luxez ou diſloquez. (*a*) Cette opération a la prééminence ſur les autres, parce qu'outre qu'elle eſt la plus néceſſaire, elle uſe encore des moyens les plus ſimples pour reſtituer au corps humain cette intégrité des parties qu'il a reçûe de l'Auteur de la nature.

Définition de la Diérèſe.

La Diérèſe eſt une operation qui diviſe & ſépare les parties dont l'union & la continuité eſt un obſtacle à la guériſon, ou qui ſont jointes & collées enſemble contre l'ordre naturel. Cette operation ſe pratique en quatre manieres; ſçavoir, en entamant, en piquant, en arrachant & en brûlant: ces quatre eſpeces de diviſions conviennent également aux parties molles & aux parties dures, & cela s'execute en tant de differentes circonſtances, que la ſubdiviſion que je vous en ferois, vous ſeroit plus ennuyeuſe qu'utile, puiſque j'eſpere vous les faire voir toutes dans le cours de ces operations. (*b*)

(*a*) Quelques-uns aiment mieux diviſer la ſynthèſe en ſynthèſe de continuité & en ſynthèſe de contiguité. La ſynthèſe de continuité a pour objet les diviſions contre nature, qui ſont de deux eſpeces; ſçavoir, les plaies & les fractures. La ſituation de la partie malade, le bandage, l'agglutination & la ſuture ſont les moyens que la Chirurgie employe quelquefois ſéparement & quelquefois enſemble. La ſynthèſe de contiguité a pour objet le déplacement des parties, comme les hernies, les luxations, la chute de la matrice, celle du vagin & de l'anus. La premiere réünit ce qui a été diviſé, la ſeconde remet dans la ſituation naturelle ce qui a été déplacé.

(*b*) On peut diviſer la diéreſe en commune & en particuliere. La diéreſe commune renferme toutes les opérations où l'on ne diviſe les parties que pour parvenir à quelque fin. Telle eſt l'inciſion que l'on fait pour tirer

L'Exérèſe eſt une opération qui retranche & tire hors du corps les choſes qui lui ſont ſuperflues ou nuiſibles & étrangeres. Cette opération ſe fait en deux manieres, ou par extraction, comme lorſque l'on eſt obligé de tirer des choſes engendrées naturellement dans le corps, & qui pourtant lui ſont devenues étrangeres, comme un enfant mort; ou de l'urine retenue; ou par détraction, quand on ôte du corps les choſes contre nature qui ont été introduites du déhors; on en vient à bout, ſoit en faiſant playe, ſoit ſans faire playe, comme lorſque les matieres ſe ſont fourées dans des cavitez qui ont des iſſues aſſez larges, telles que celles du nez, des oreilles, &c. Enfin pour bien exécuter ce que l'Exérèſe demande; il faut examiner, 1°. quelle eſt la partie dont on veut tirer quelque choſe. 2°. quels ſont les corps étrangers que l'on veut faire ſortir, & 3°. quels ſont les inſtrumens qu'on y peut employer. Ce que c'eſt que l'Exérèſe.

La Prothèſe eſt le quatriéme genre d'operation de Chirurgie par lequel on ajoute au corps quelque inſtrument qui ſupplée à des parties qui lui manquent; ces défauts viennent ou naturellement comme quand quelque partie manque à un enfant dès ſa premiere formation; ou par accident, comme quand on a perdu à l'armée un œil, un bras, ou une jambe; dans ce cas-là l'on a recours à quelque organe qui repare la partie dont on eſt malheureuſement privé. On tire quatre utilitez differentes de la Prothèſe, la premiere regarde la néceſſité de quelque action, comme d'ajouter une jambe de bois pour marcher; la ſeconde eſt pour les pierres hors la veſſie; telle eſt auſſi celle que l'on fait à la poitrine pour évacuer les fluides épanchés ſur le diaphragme, &c. La diérèſe particuliere a pour but la ſéparation des parties dont l'union eſt contre nature. Elle remedie, par exemple, à l'imperforation de l'anus, à celle du vagin dans les femmes, & du gland dans les hommes, &c. Définition de la Prothèſe.

Utilité de la Prothèſe.

rendre à quelque partie ſon uſage, ou pour en faciliter l'action, comme quand on applique à la voute de l'interieur de la bouche de ceux qui ont le palais rongé ou percé une petite platine d'argent ou de plomb, ſans quoi ils ne pourroient parler que du nez, & n'avaleroient qu'avec peine; la troiſiéme pour l'ornement, comme quand on enchaſſe dans l'orbite un œil de verre peint & figuré de même que le naturel; & la quatriéme pour redreſſer la mauvaiſe conformation de quelque partie; c'eſt dans ce deſſein qu'on fait porter un corſelet de fer à de jeunes enfans dont l'épine & les côtez ſe déjettent & prennent une courbure vicieuſe.

Quel ordre il faut tenir pour démontrer les opérations.

Sous ces quatre eſpeces d'opération ſont compriſes toutes celles que j'ai à vous faire voir, mais l'on ne convient pas ſur l'ordre que l'on doit tenir pour les démontrer; les uns dont Thevenin eſt du nombre veulent que l'on commence par celles qui appartiennent à la Synthèſe, que l'on continue par celles qui regardent la Diérèſe, enſuite que l'on vienne à celles qui dépendent de l'Exérèſe, & que l'on finiſſe par celles que la Prothèſe ordonne de faire; les autres, parmi leſquels eſt Fabricius d'Aquapendente, font préceder à toutes les autres opérations celles qui ſe pratiquent ſur la tête; ils paſſent après à celles de la poitrine, & deſcendent à celles du ventre pour finir par celles des extrêmitez; & d'autres enfin prétendent que pour garder le ſujet aſſez de tems, il faut ſuivre l'ordre Anatomique le plus uſité, & pour cet effet commencer par le bas ventre, afin de le vuider incontinent après que l'on aura achevé les opérations qui ſe font à cette région, d'où l'on montera à la poitrine, & de-là à la tête, reſervant les extrêmitez pour les dernieres. Ce ſera auſſi cet ordre que nous tiendrons comme étant & le plus commode pour la conſervation de notre ſujet, & le plus ſuivi dans les demonſtrations publiques.

De toutes ces opérations il y en a de douces & qui ſont quelquefois fort aiſées à faire, comme la ſaignée ; d'autres qui ont beaucoup de difficultez & de danger, comme l'opération du bubonocelle ; & d'autres, qui ne ſe peuvent faire qu'avec de très-grandes douleurs, & qui ſont horreur aux ſpectateurs, comme l'amputation d'un bras, ou d'une jambe.

Que les opérations ſont néceſſaires.

De plus, il y a des opérations dont les unes ſont abſolument néceſſaires à la vie, enſorte que l'on ne peut ſe diſpenſer de les faire ſans expoſer le malade à périr, tel eſt le trépan ou l'empiéme ; & d'autres qui ne ſont néceſſaires que pour la commodité de la vie, comme quand on tâche de fermer une fiſtule lacrimale, ou d'abatre une cataracte. Enfin de ce grand nombre d'opérations que vous voyez décrites dans les Auteurs, ils y en a pluſieurs que l'on a rejettées, parce qu'elles étoient trop cruelles ou tout à fait inutiles, comme ces grandes inciſions à la tête, & ces cauteriſations du foye, de la rate & des jointures.

La Chirurgie ſe pratique mieux que jamais.

Ce n'eſt pas ſeulement ſur le nombre des operations que nous ne nous accorderons pas avec nos Anciens, nous nous écarterons encore davantage d'eux par la maniere dont nous apprendrons à faire pluſieurs de celles qu'ils nons ont enſeignées. Ils les ont raportées comme on les pratiquoit dans leur tems, où l'on connoiſſoit très-peu l'œconomie animale ; mais aujourd'hui que la Chirurgie a acquis par les ſoins & par le génie d'une infinité d'habiles gens, plus de lumiere & de politeſſe qu'elle n'en a jamais eu, l'on a ſeparé ce qu'elle avoit de rude & de barbare, l'on en a retranché ces fers ardens & ces inſtrumens affreux que les malades ni même les aſſiſtans ne pouvoient voir ſans trembler : & par une méthode plus douce & plus humaine l'on guérit encore plus ſurement les malades que l'on ne faiſoit autrefois avec ces grands préparatifs capables d'épouvanter les plus intrépides.

Circonſtances néceſſaires pour bien opérer.

Pour bien opérer, il faut le faire avec promptitude & aſſurance du ſuccès, avec agrément du côté du malade, & avec dexterité & ſureté de la part de l'ouvrier. La promptitude s'entend de la diligence qu'on apporte dans l'opération ou dans la guériſon, la ſureté ſe connoît quand on ſçait employer les moyens que l'art preſcrit pour guérir parfaitement le mal, & empêcher ou qu'il ne revienne, ou que ſa guériſon ne ſoit la cauſe d'un autre plus grand. L'agrément conſiſte à ne point faire de la douleur que le moins qu'on peut, à ne point tromper le malade, c'eſt-à-dire, à ne rien faire que de ſon conſentement, & à ne point imiter ces charlatans qui promettent toujours de rendre en peu de tems la ſanté, parce qu'il faut qu'un Chirurgien ſe diſtingue de ces ſortes d'ignorans, & que l'effet ſuive toujours les promeſſes. Enfin la dexterité ou l'adreſſe de l'opérateur doit paroître non-ſeulement dans la délicateſſe & l'exactitude de ſon travail, mais encore dans les mûres réflexions qu'il eſt obligé de faire ſur ſix ou ſept circonſtances que l'on exprime communément par ce vers latin,

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

C'eſt-à-dire, qui, qu'eſt-ce, ou, quels moyens, pourquoi, comment, & quand ?

Qui, regarde le malade, ſçavoir ſi c'eſt une perſonne foible ou robuſte: *Qu'eſt-ce*, a rapport à la nature du mal, ſi c'eſt un éclat de grenade, une bale ou un morceau de bois ou de fer qu'on doit tirer ; *Où*, s'entend de l'endroit du corps où il faut opérer, & du lieu où l'on laiſſera le malade, dans ſon lit ou dans une chaiſe ; *Quels moyens*, ce ſont les inſtrumens, les machines & les médicamens propres à l'opération & à traiter le mal ; *Pourquoi*, c'eſt la fin qu'on ſe propoſe en prenant les meilleures voyes, pour guérir le malade ; *Comment*, ſignifie la maniere d'agir, & c'eſt ce que l'Art enſeigne ; &

Quand, dénote l'occaſion pour bien prendre ſon tems, & ce tems eſt de deux ſortes, l'un que l'on appelle tems de néceſſité, qui ne veut pas que l'on differe, comme lorſqu'il eſt queſtion d'arrêter une hémorragie, & l'autre que l'on nomme tems d'élection, qui permet de choiſir un jour ou une ſaiſon commode lorſqu'il n'y a point de néceſſité preſſante, comme dans la Lithotomie.

Il ne ſuffit pas au Chirurgien d'avoir fait ſes réflexions ſur ce qu'on vient de dire pour bien accomplir ce que ſon Art demande, il faut encore qu'il jette les yeux, 1°. ſur lui même, 2°. ſur le malade, 3°. ſur les aſſiſtans, & 4°. ſur les choſes externes.

Qualités perſonnelles du Chirurgien.

La perſonne du Chirurgien doit être avantagée de trois ſortes de qualitez, dont les premieres ſont dûes à une nature bien élevée, les ſecondes à une raiſon cultivée, & les troiſiémes à un grand uſage : par la nature on comprend les dons du corps, les bonnes mœurs, & une diſpoſition naturelle qui nous fait préferer la Chirurgie à toutes les autres Profeſſions : par la raiſon on veut qu'il ait un eſprit docile & capable de poſſeder une ſcience d'une auſſi grande étendue ; & par l'uſage, on prétend qu'il ait beaucoup d'expérience acquiſe par un long exercice. Il faut auſſi qu'un Chirurgien ſoit ambidextre, c'eſt-à-dire, qu'il puiſſe travailler également des deux mains, y ayant des operations qu'il faut néceſſairement faire de la main gauche. Mais il doit ſur tout être ſon propre juge, & ſe rendre à ſoi-même la juſtice qu'il mérite, c'eſt-à-dire que quand il ne ſe ſent pas aſſez fort ni aſſez exercé pour une opération difficile, il la doit laiſſer faire à un autre plûtôt que de l'entreprendre témerairement. (*a*)

(*a*) On pourroit ajouter ici qu'un jeune Chirurgien, qui n'ayant pas encore beaucoup pratiqué, a d'ailleurs toutes les qualités que l'Auteur demande, doit avant

Diſpoſitions néceſſaires au malade.

Trois diſpoſitions d'eſprit ſont auſſi requiſes dans un malade s'il a envie de guérir ; ſçavoir, une grande confiance, de la patience & de l'obéiſſance ; en même tems que le malade fait choix d'un Chirurgien, il doit croire qu'il n'y en a point de plus habile ; & dans cette perſuaſion n'écoutant plus tous ceux qui lui propoſeront des ſecrets imaginaires ou des remedes particuliers, il s'abandonnera entierement à lui, comme s'il étoit ſûr que ſa ſanté fût entre les mains de cette perſonne qui travaille à la lui rendre. La patience eſt une ſuite de ſa confiance, car il faut que le malade ſouffre ſans murmurer tout ce que le Chirurgien lui veut faire, ne doutant nullement que tout le traitement qu'il en reçoit ne l'approche de plus en plus de ſa guériſon, & que s'il lui fait de la douleur, c'eſt ou qu'elle eſt inévitable, ou qu'elle donne occaſion à quelques efforts utiles ; rien au reſte n'étant plus dangereux pour un malade que de s'impatienter & de diſſiper ce qu'il a de vigueur & d'eſprit, à ſe tourmenter envain. L'obéiſſance eſt encore un effet de ſa confiance, car il faut que le malade ſuive aveuglement tout ce que le Chirurgien lui preſcrit, ſçachant qu'il n'y a pas de moyens plus ſûr pour recouvrer ſa ſanté.

Ce qu'il faut trouver dans les aſſiſtans.

Les aſſiſtans doivent auſſi avoir trois vertus principales, qui ſont la ſageſſe, la fidélité & la diſcrétion : s'ils n'étoient pas ſages & prudens, ils inſpireroient ſouvent au malade des choſes qui préjudicieroient à ſa ſanté, & condeſcendant à ſes déſirs ils lui accorderoient tout ce qu'il demanderoit ; ils fuiront néanmoins toutes les manieres rudes &

chaque opération conſiderable, penſer pluſieurs fois, 1°. A l'ordre qu'il doit ſuivre. 2°. A la ſtructure tant naturelle que contre nature des differentes parties ſur leſquelles il doit opérer. 3°. Aux difficultés qu'il peut rencontrer en opérant. Ces reflexions le mettront en état d'agir plus ſûrement.

bruſques, & ſeront complaiſans en tout ce qui ne le pourra pas bleſſer. Si l'on ne leur ſuppoſoit pas de la fidélité, l'on ne pourroit compter ſur tout ce qu'on leur ordonneroit, & au lieu d'avancer la guériſon, ils la retarderoient ou l'empêcheroient en changeant ou n'exécutant pas les choſes réglées & commandées : enfin s'ils n'étoient point diſcrets, ils iroient inconſidérement rapporter au malade tout ce qu'ils auroient entendu dire de ſa maladie, car un rapport imprudent peut mettre un malade dans un péril éminent de ſa vie, comme il eſt arrivé pluſieurs fois. Cette même vertu les engage encore à tenir le ſecret ſur certaines imperfections qu'ils découvrent ou qu'on leur déclare.

Attention ſur les choſes externes.

Les choſes externes auſquelles il faut avoir égard pour la commodité du malade & la guériſon de ſa maladie, comprennent la maiſon ou la chambre qui doit être en bon air, éloignée du bruit, & garnie de tout ce qui eſt néceſſaire pendant la cure ; le boire & le manger doivent être proportionnez à l'état du malade. Les trop frequentes viſites qu'il faut empêcher, la joye que l'on doit procurer, la triſteſſe qu'il faut bannir comme pernicieuſe ; les inſtrumens même & les médicamens qu'on fera préparer ſuivant les facultez du malade, & une infinité d'autres circonſtances dont le détail ſeroit trop long.

De tous ces préceptes généraux, il nous faut tirer des inſtructions qui nous conduiſent à bien faire chaque operation en particulier, & qui renferment ce qu'il faut obſerver avant l'opération, durant l'opération & après l'opération.

Ce qu'il faut faire avant l'opération.

Avant que de ſe mettre en état d'opérer, il faut convenir de l'importance & de la poſſibilité de l'opération, ce qui ſe connoît à la conſtitution, aux fonctions & aux liaiſons de la partie offenſée, aux forces du malade, & aux circonſtances du tems, du lieu, &c. Les réſolutions ayant été priſes, il

faut préparer tout ce qu'on juge néceſſaire pour l'exécution ; ce qui conſiſte en ce que l'on appelle *appareil* ; c'eſt la coutume d'envoyer chez le malade, quelque tems avant que le Chirurgien arrive, des ſerviteurs pour diſpoſer tout, mais ſouvent par la quantité de linges qu'ils coupent, par les morceaux de charpie qu'ils font, & par l'étalage de beaucoup d'inſtrumens ils jettent la crainte & l'épouvante dans l'eſprit du malade, en lui donnant une idée cruelle de l'opération qu'on va lui faire. Je voudrois que les Chirurgiens ne ſe préſentaſſent devant lui que dans le moment qu'ils doivent opérer, & que les choſes dont ils ont beſoin fuſſent toutes prêtes chez eux, ou dans une chambre voiſine de celle du malade, afin de lui épargner la vûe de tels préparatifs qui ne font qu'inſpirer de l'horreur pour ceux qui les font.

Ce qu'il faut obſerver pendant l'opération.

Ce qu'on doit obſerver durant l'opération eſt particulierement ce que l'on nomme le *modus faciendi* ou la maniere de la faire, qui conſiſte à mettre en pratique dans le cas qui s'offre actuellement, toutes les regles que l'Art enſeigne dans des cas pareils, s'acquittant de tous ſes devoirs avec douceur, avec adreſſe, avec propreté & avec délicateſſe. Je veux donc que le Chirurgien ſoit affable à ſon malade, qu'il l'encourage & le raſſure, qu'il compatiſſe à ſa peine, qu'il lui promette de ne lui cauſer que le moins de douleur qu'il ſera poſſible. Il faut qu'un Chirurgien ſoit naturellement adroit pour bien opérer, & qu'il ait fortifié cette adreſſe par un grand exercice dans ſa Profeſſion, où il aura appris à ſituer ſon objet, à choiſir les inſtrumens les plus commodes, à en inventer de nouveaux dans des cas particuliers, & à s'en ſervir d'une maniere qui apporte autant de ſoulagement au malade qu'elle donne de ſatisfaction aux ſpectateurs. La propreté donne par avance une bonne idée du Chirurgien, & elle n'eſt pas une des moindres circonſtan-

ces dans l'opération : la delicateſſe eſt encore recommandable, mais il ne faut pas qu'elle ſoit outrée, c'eſt-à-dire qu'au lieu d'aller au fait promptement, on manie, on tourne la partie en cent façons, & on en obſerve ſcrupuleuſement diverſes circonſtances peu eſſentielles ; j'entens par délicateſſe cette légereté, cette dexterité & cette circonſpecte application de la main du Chirurgien qui fait avouer au malade que l'on a extrêmement ménagé ſa ſenſibilité, & à ceux qui étoient préſens, qu'il étoit impoſſible de mieux faire une opération.

Ce qu'il y a à faire après l'opération.

Quoique l'opération ſoit achevée, le Chirurgien n'en eſt pourtant pas encore quitte, s'il ne remedie aux déſordres qu'elle peut avoir cauſez, dont le principal eſt la perte du ſang qu'il doit arrêter inceſſamment par les moyens que ſon Art lui enſeigne, & que je vous expliquerai en vous démontrant chaque opération en particulier. Il faut enſuite panſer la playe, y mettre une tente ou des plumaceaux ſecs ou chargez de quelque médicament ſelon que la nature du mal l'exige, puis un emplâtre, une compreſſe & un bandage convenable : il reſtera au Chirurgien à juger de la ſituation qu'il doit donner à la partie affligée, préferant celle où le malade ſouffre moins de douleur, où la partie eſt le moins oppreſſée & où le pus a plus de pante au dehors ; & en dernier lieu il eſt à propos qu'il inſtruiſe la garde & les aſſiſtans de ce qui eſt de leur devoir, qu'il recommande le repos du malade, & qu'il l'oblige de ſe tranquiliſer par l'eſperance d'une prompte & parfaite guériſon, & qu'enfin en le quittant il l'aſſure que l'opération qu'il vient de lui faire étoit l'unique moyen de le rétablir en ſanté.

Mauvaiſes manieres qu'il faut éviter.

Il ne ſuffit pas de vous avoir indiqué la conduite qu'un Chirurgien doit tenir en opérant, il faut encore que je vous faſſe remarquer pluſieurs abus ou manieres choquantes qu'il doit abſolument éviter.

Il y a des Chirurgiens qui ne ſont pas ſitôt entrez dans la chambre du malade qu'ils y répandent l'alarme par le bruit & par mille queſtions inutiles qu'ils font, ou qui voulant témoigner un grand empreſſement lient leurs cheveux & trouſſent leurs bras comme s'il s'agiſſoit de déployer toutes leurs forces, ce qui jette l'effroi dans l'eſprit du patient & des parens, ce procedé ruſtique eſt condamnable auſſi-bien que ces cérémonies mal placées que quelques autres obſervent entr'eux à qui fera l'opération, ſe préſentant les uns aux autres des ciſeaux ou un biſtouri devant le malade qui par-là ſe voit miſerablement expoſé à tomber ſous le couteau du plus mal-habile. S'ils ſont pluſieurs en droit d'opérer, c'eſt au malade à choiſir celui qui ſera plus à ſon gré. Et lorſque le Chirurgien ordinaire à qui il appartient de mettre la main à l'œuvre, croit être obligé d'en faire la propoſition à quelqu'autre, qui par ſon rang ou ſon âge eſt au-deſſus de lui, cette ſcène ſe doit paſſer hors de la préſence du malade qui eſt aſſez affligé de ſon mal ſans être encore fatigué par ces complimens hors de ſaiſon.

Ceremonies inutiles.

Je n'approuve point non plus que pendant une opération tous les Chirurgiens préſens aillent ſonder ou mettre leurs doigts dans la playe; ce ſont autant de douleurs nouvelles qu'on fait eſſuyer au malade, qui ne font que prolonger le tems de ſon martyre, c'eſt à celui qui opére à examiner ce qu'il y a à faire & il ne doit tout au plus y admettre avec lui qu'un des Chirurgiens conſultans qui ſont-là pour l'aſſiſter de ſes avis. Il eſt des Chirurgiens qui s'offenſent des cris d'un malade, qui le grondent & s'emportent contre lui, comme s'il devoit être inſenſible aux maux qu'ils lui font endurer; ces façons d'agir ſont trop cruelles, il faut qu'un Chirurgien ait de l'humanité, qu'il exhorte ſes malades à la patience, qu'il compatiſſe à la douleur qu'ils ſouffrent, & s'il ne peut pas ſe diſpenſer de

leur

leur en faire, du moins qu'il leur laisse la liberté de crier & de gémir. Je voudrois aussi qu'il n'assistât à une opération que les personnes qui y sont nécessaires, car ce grand nombre de curieux ou de spectateurs inutiles ne fait qu'embarasser.

Une opération n'est pas plûtôt finie que le malade & les parens interrogent le Chirurgien sur ce qu'il en pense, c'est pour lors que sa prudence paroit en ne disant rien au malade qui le puisse chagriner, & ne déguisant point la vérité aux amis & aux proches. Qu'il ne ressemble donc pas à ceux qui par des craintes mal fondées mettent leurs malades sur le bord du tombeau, ensorte qu'à les entendre parler il est toujours prêt d'y descendre. Je sçai que quelques-uns en usent ainsi par un trait de politique en ce que si le malade meurt, l'on déclarera que le Chirurgien l'avoit prédit; & si au-contraire il guérit, l'on publiera, disent-ils, qu'il lui a sauvé la vie. Il ne faut pas cependant prendre une route toute opposée, en promettant des guérisons infaillibles; je n'ignore pas non plus que ceux qui la suivent, prétendent par ce moyen s'attirer plus de pratique, croyant qu'il est plus naturel à un malade de se mettre entre les mains de celui qui l'assure de le guérir, qu'entre celles d'un Chirurgien dont l'abord triste, le discours composé & le pronostic incertain & fâcheux semblent être les avant-coureurs de la mort. Ces deux extrêmitez sont autant d'écueils que le Chirurgien doit éviter, parce que le monde est prévenu de toutes ces ruses, & qu'il ne juge de la sincerité & de l'habileté des opérateurs, que par l'évenement des cures qu'ils ont entrepriſes, il faut qu'ils tiennent un milieu entre l'espérance & la crainte, faisant néanmoins plûtôt entrevoir de l'espérance que de la crainte; parce que l'une ne peut produire que de très-bons effets, & la seconde est capable de causer des troubles très-dangereux.

Le Chirurgien doit être circonspect sur ses promesses.

On doit préparer l'appareil avant l'opération.

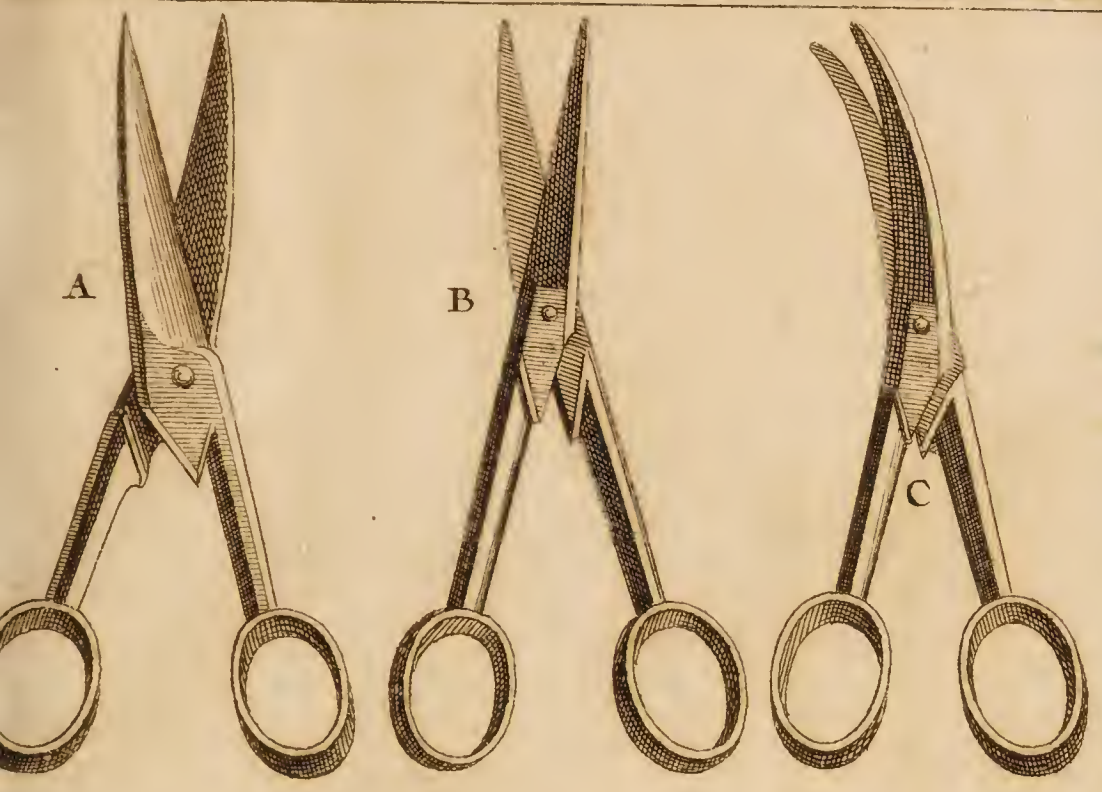
Je vous ai dit qu'avant que d'entreprendre aucune opération, il falloit préparer ſon appareil : on entend par appareil toutes les choſes, ſans quoi l'opération ne peut s'exécuter, & que l'on réduit à ſix principales, qui ſont les inſtrumens, les tentes, les plumaceaux, les emplâtres, les compreſſes & les bandages. Je dis les principales & les plus univerſelles, parce qu'il y a une infinité de choſes comme des lacs, des attelles, des bancs, des boettes & d'autres machines qui conviennent à des opérations particulieres, dont je ne vous parlerai point à preſent, me propoſant ſeulement aujourd'hui de vous faire connoître tout ce qui regarde les opérations en général.

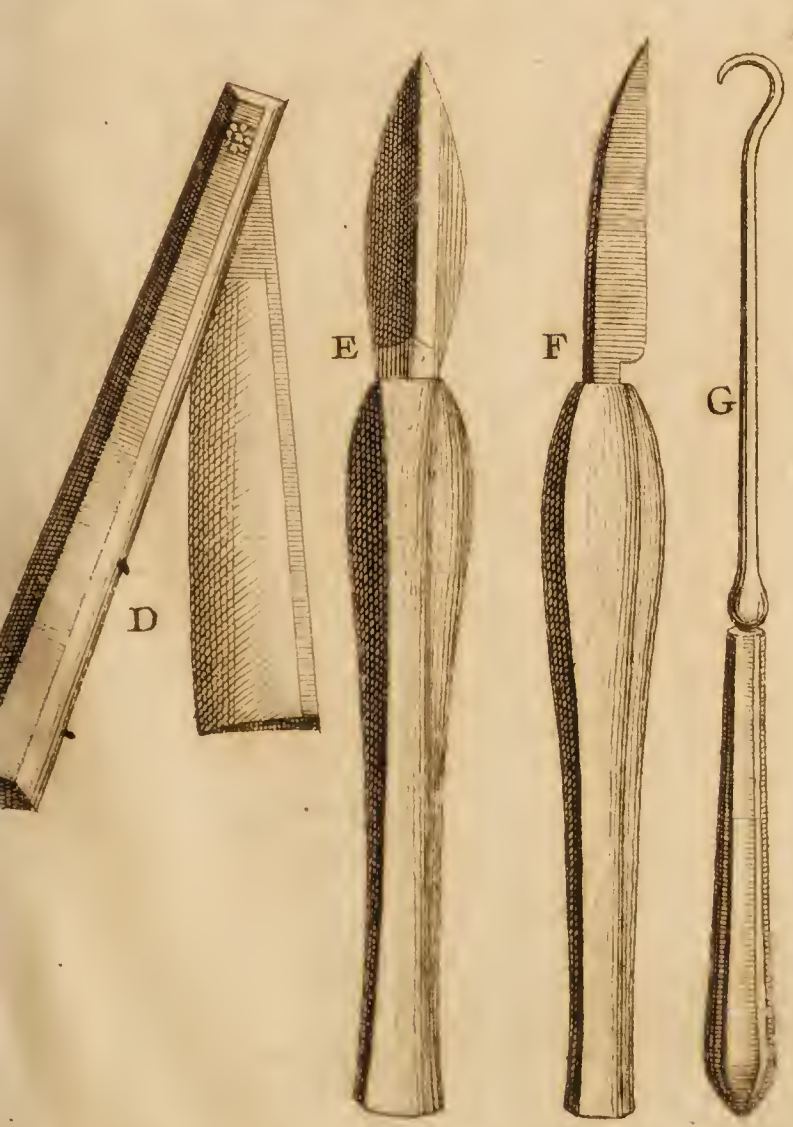
Pourquoi on commence par les inſtrumens.

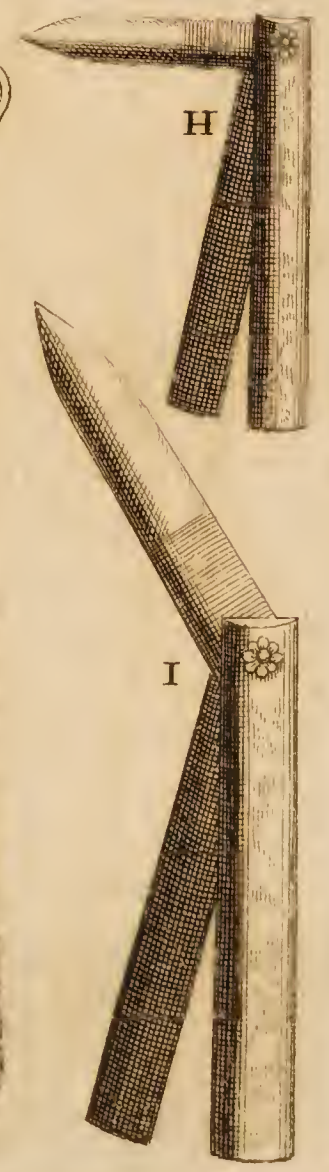
Ne ſoyez point ſurpris ſi je commence par les inſtrumens, & ſi je mets les bandages au dernier lieu, je ſuis en cela l'ordre dans lequel le Chirurgien employe tous ces moyens en opérant ; j'ai jugé cette méthode plus inſtructive qu'aucune autre: j'ai cru auſſi devoir faire graver ces ſix ſortes de choſes chacune dans une planche à part, afin que vous en conçuſſiez des idées plus diſtinctes & plus nettes.

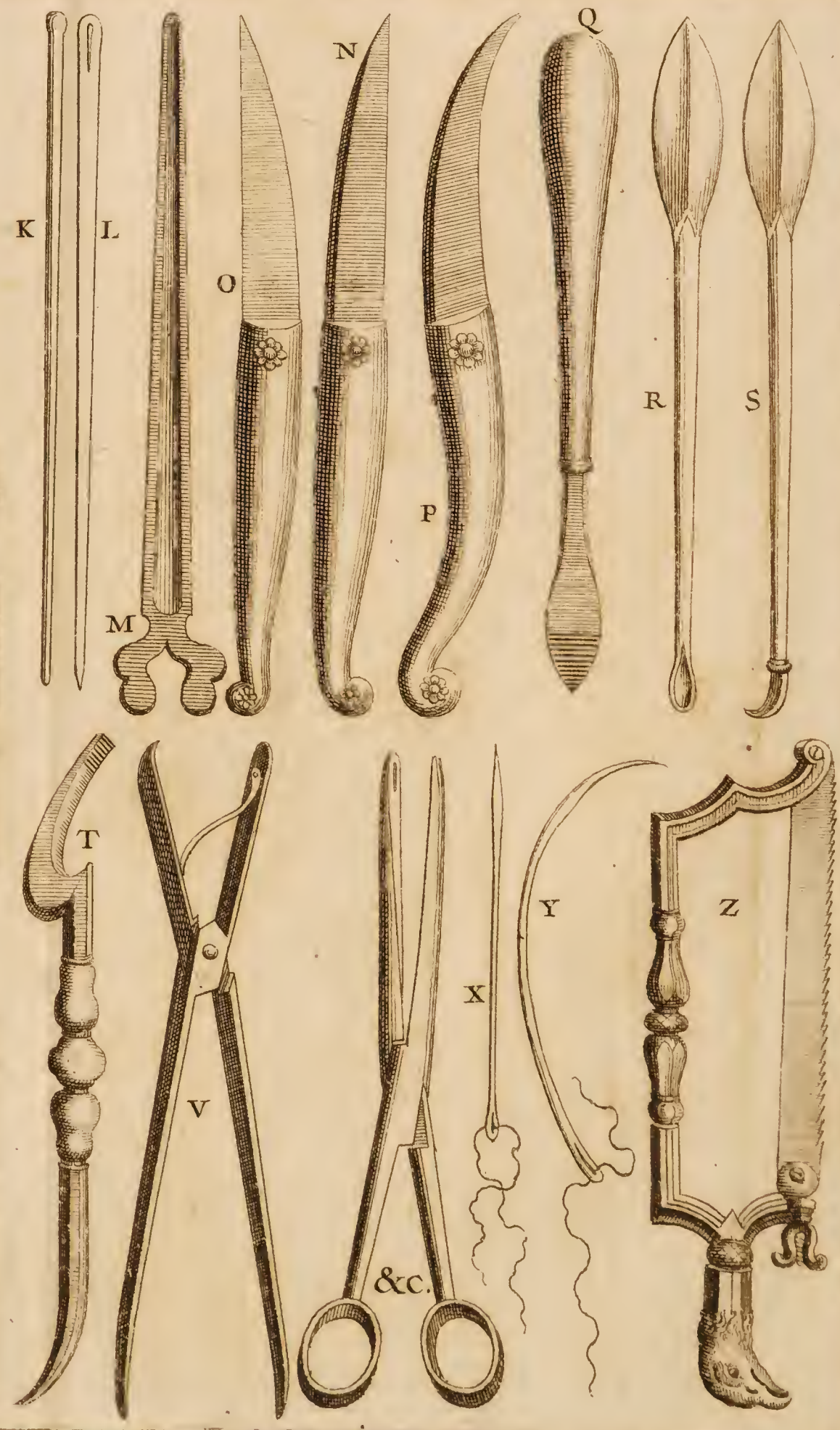
DES INSTRUMENS DE CHIRURGIE.

IL n'eſt pas poſſible de ſe paſſer d'inſtrumens dans la pratique Chirurgicale: les Anciens en ont tranſmis à la poſterité pluſieurs deſſeins que nous voïons dans leurs livres ; mais on peut dire à la louange des Chirurgiens modernes que les inſtrumens dont on ſe ſert aujourd'hui, ſont plus commodes & moins groſſiers, on ne s'eſt pas contenté d'en retrancher quelques anciens qu'on a trouvé inutiles ou trop rudes, on a encore poli & perfectionné ceux dont on a conſervé l'uſage, & on en a inventé pluſieurs autres.


A
B
C


D
E
F
G


H
I


K
L
M
N
O
P
Q
R
S
T
V
X
Y
Z
&c.

Nous regardons l'inſtrument comme une cauſe ſeconde, qui fait ou aide à faire quelque choſe, étant dirigé par une main induſtrieuſe, de ſorte que la main & l'inſtrument, ſont deux cauſes efficientes ſans leſquelles une opération ne pourroit pas être exécutée; mais avec cette difference que la main eſt la principale, puiſque c'eſt celle qui produit & qui regle le mouvement de l'inſtrument, au lieu que l'autre n'eſt qu'une cauſe ſubordonnée.

Des inſtrumens les uns ſont communs aux Chirurgiens & à pluſieurs autres artiſans, comme des Ciſeaux, des Aiguilles, des Raſoirs ou des Couteaux; les autres ſont particuliers à la Chirurgie, comme une Lancette: entre ceux qui appartiennent proprement au Chirurgien il y en a que l'on appelle géneraux, parce qu'ils ſervent à diverſes maladies & à diverſes parties du corps, comme un Biſtouri; & d'autres que l'on nomme propres, parce qu'ils ne ſont employez que pour certains maux, & dans telles ou telles parties, comme le trépan pour les fractures du crane.

La raiſon & l'experience doivent nous apprendre à nous bien ſervir des inſtrumens; la premiere nous fait choiſir l'inſtrument convenable à l'intention que nous nous propoſons, & la ſeconde nous rendant adroits nous donne de la hardieſſe à le manier, n'y ayant rien qui aſſure & qui encourage plus un Opérateur dans l'uſage des machines que les heureuſes épreuves qu'il en a faites.

Par les différentes machines qui peuvent être employées dans une opération il y en a qui ſont néceſſaires pour l'exécuter, & d'autres qui contribuent ſeulement à la mieux accomplir: le nombre des premieres qui ſervent à réunir les parties diviſées, à ſéparer les continues, à tirer les corps étrangers, à donner divers arrangemens, &c. eſt innombrable; & ſouvent les ſecours que nous en tirons, ne nous ſeroient jamais donnez par les mé-

dicamens; ni par tout autre moyen : car comment s'y prendroit-on pour faire ſortir ſans une ſonde les urines de la veſſie, quand elle aura perdu ſon reſſort ? & comment abbatre une cataracte ſans une aiguille ? Les ſecondes, telles que ſont les lits, les couſſins ou les bancs, qui facilitent les opérations ſont auſſi en très-grande quantité, & elles ne doivent pas être négligées, puiſque leurs uſages concourent à la perfection de l'œuvre.

Après vous avoir parlé du général des inſtrumens, il faut les examiner en détail : ceux que vous voyez gravez ſur ces planches conviennent preſqu'à toutes les opérations, c'eſt pourquoi vous les devez connoître préferablement aux autres; c'eſt auſſi par ceux-là que je commence cette Démonſtration.

A. Ciſeaux. Les Ciſeaux ſont les inſtrumens les plus communs du Chirurgien ; cette premiere paire A. que je vous repréſente eſt plus forte que les autres, c'eſt celle dont on ſe ſert pour couper les bandes, les compreſſes, les emplâtres, & pour faire les ouvrages les plus groſſiers, auſſi eſt-elle proportionnée à de tels ſervices.

B. Ciſeaux à inciſions. La ſeconde paire B. eſt plus fine, les lames en ſont plus déliées & plus longues, on les appelle Ciſeaux à inciſions : le Chirurgien en doit avoir une qui ne ſerve qu'à les faire ; il y a un petit bouton au bout de celle des lames qui doit être introduite dans la plaie ; ce bouton empêchant que la plaie n'en ſoit piquée, fait éviter de cauſer de l'irritation & de la douleur à la partie. L'acier de cette paire doit être fin & bien tranchant, afin qu'elle coupe net & proprement pour faire moins ſouffrir le malade.

C. Ciſeaux courbes. Cette troiſiéme paire C. eſt appellée Ciſeaux courbes, les deux lames en ſont courbées pour pouvoir faire des inciſions en des lieux où des droits ne pouroient ſervir ; il y a auſſi un bouton à la pointe de la lame externe qui eſt toujours celle qui ſe met

dans la plaie qu'on veut dilater (*a*). Il faut remarquer que les Chirurgiens ne doivent pas tenir les ciseaux de même que les femmes & les tailleurs qui fourrent le pouce dans un des anneaux & le doigt indice dans l'autre, mais il aura le doigt annulaire dans le second anneau au lieu de l'indice, ce qui lui donnera plus d'adresse & de force, parce que de cette maniere les doigts indice & du milieu appuyeront sur les branches des ciseaux & les conduiront.

Le Rasoir D. est des plus anciens instrumens de la Chirurgie. On s'en servoit autrefois dans plusieurs opérations pour inciser & trancher, mais n'étant ferme sur son manche, & y ayant d'autres outils plus commodes, l'on ne s'en sert plus gueres que pour raser les endroits où il y a des cheveux ou des poils. D. Rasoir.

Quoique le Scalpel E. serve particulierement dans les dissections, il peut néanmoins être encore utile dans beaucoup d'opérations, comme dans l'amputation où il faut couper la chair & les membranes qui sont entre les deux os d'un bras ou d'une jambe, avant que de les scier. Cet instrument tranche des deux côtez, & il y a un manche ou d'ébeine ou d'yvoire qui étant mince & plat par son extrêmité sert à séparer les parties membraneuses & fibreuses dans les préparations Anatomiques. E. Scalpel.

Cet autre Scapel F. a un dos, c'est-à-dire qu'il ne tranche que d'un côté, c'est un couteau dont la lame est courbe; il est fort commode pour décharner F. Autre Scalpel.

(*a*) Le bouton que l'Auteur croit essentiel aux ciseaux, est regardé au-contraire comme inutile & même comme embaraſſant, par tous les Praticiens, qui ne se servent aujourd'hui que de ciseaux à pointe-mousse. Ces ciseaux ont ce double avantage, qu'ils ne peuvent point piquer les parties dans lesquelles on les introduit, & qu'ils laissent au Chirurgien la liberté de placer indifféremment ses doigts dans les anneaux.

un corps lorſqu'on veut l'embaumer ou faire un ſquelette.

G. L'Airigne. L'airigne G. eſt encore un inſtrument néceſſaire pour diſſéquer, on l'a nommé ainſi parce qu'à ſon extrêmité il y avoit deux pointes courbes en façon de pattes d'araignées, mais ayant reconnu l'incommodité de ces deux pointes, l'on n'y en fait plus qu'une qui ſert à faire tenir par quelque ſerviteur un vaiſſeau ou un ligament que l'on veut anatomiſer; & lorſqu'on en a beſoin dans quelque opération, comme dans le bubonocelle, on en prend dont la pointe eſt mouſſe ou aplatie, de crainte qu'en piquant quelques parties ſenſibles, elle n'excite de la douleur & de la convulſion.

H. Une Lancette. La Lancette H. eſt de tous les inſtrumens le plus néceſſaire au Chirurgien, d'autant que ſans celui-là il ne peut faire l'opération la plus commune de la Chirurgie, je veux dire la ſaignée, & comme il s'en ſert à toute heure il eſt obligé d'en avoir pluſieurs; les uns veulent qu'elles ſoient fort pointues, les autres qu'elles ayent peu de largeur; ceux-là prétendent mieux conduire la pointe de leurs lancettes dans la veine, & en les élevant plus ou moins faire l'ouverture telles qu'ils la jugent à propos; & ceux-ci diſent qu'avec une lancette large ils font d'abord l'ouverture aſſez grande, ſans être obligé de ſoulever leur inſtrument en le retirant du vaiſſeau, & qu'ainſi ils exemptent de la douleur qui n'eſt pas tant cauſée par la ponction que par cette élevation. Celles dont je me ſert tiennent un milieu entre les pointues & les larges, & n'obligent qu'à faire une petite élevation; auſſi la douleur qu'elles font eſt-elle très-legeres, on les appelle lancettes à pointes de grains d'orge. La chaſſe eſt ordinairement faite d'écaille de tortue, elle doit être mince & ſéparée en deux, pour la mieux nettoyer: c'eſt un abus que de les avoir garnies d'argent, parce qu'alors étant trop lourdes, le Chirurgien ne peut

les conduire avec la délicateſſe que demande la ſaignée ; au reſte elles doivent être très-plates & très polies, afin de faire à la veine pour l'ouvrir la fente la plus menue qu'il eſt poſſible & la plus aiſée à refermer.

Cette autre Lancette I. eſt bien plus grande que la précedente, elle eſt deſtinée pour des ouvertures longues & profondes que l'on ne pourroit faire avec une lancette à ſaigner ; la pointe n'en doit pas être trop fine, & le tranchant trop délié, de peur qu'elle ne s'émouſſe quand on vient à couper des chairs ou des peaux un peu dures. On faiſoit autrefois les lancettes pointues à leurs extrêmitez & larges dans leur ventre, elles reſſemblent à une feuille d'olivier : mais à preſent on les fait égales depuis leur ventre juſqu'à la chaſſe ; on les tient plus fermes ſous cette forme, & elles ne vacillent point dans le tems qu'on s'en ſert.

I. Lancette à abſcès.

Ce petit inſtrument K. eſt appellé une ſonde. Elle eſt ronde & égale par tout, excepté à un bout où elle a une petite tête qui l'empêche de piquer la plaie que l'on veut ſonder. Il y en a de differentes tant en groſſeur qu'en longueur. C'eſt par le moyen de la ſonde que nous connoiſſons le chemin & la profondeur d'une plaie, c'eſt la ſonde qui nous aſſure de l'exiſtence des corps étrangers ; ſi le coup a pénétré, ou ſi les os ſont découverts : enfin c'eſt la ſonde qui nous donne les premieres lumieres dont nous avons beſoin pour parvenir à la guériſon d'une plaie.

K. Une ſonde.

Cette autre marquée L. eſt appellée une ſonde plate, elle eſt d'un grand ſecours en des endroits ou la ſonde ronde ne peut aller, car elle nous fait connoître quand il y a des ſéiſſures ou félures aux os, ou quand le pericrane eſt ſéparé, ainſi elle n'eſt pas moins utile que la premiere.

L. Une ſonde platte.

Cette troiſiéme M. eſt une ſonde creuſe en goutiere, ayant preſque dans toute ſa longueur une

M. Une eſpece de ſonde creuſe.

cavité en forme de canelure pour conduire la pointe des instrumens qui font des incisions ; elle est pour cet effet plus grosse & plus forte que les deux autres, & ces deux petites anses qui sont à son extrêmité la font tenir ferme de la main gauche au Chirurgien dans le tems qu'il s'en sert. Ces sondes sont ordinairement de fer, mais il est mieux qu'elles soient d'argent.

N. Un Bistoury.

Le Bystoury N. est un instrument fort en usage, il y en a de plusieurs sortes, celui-ci est un tranchant de tout un côté, mais de l'autre qu'on appelle son dos il ne tranche que jusqu'à son milieu, il peut se déployer en avant & en arriere comme une lancette à abscès, au lieu de laquelle il sert quelquefois, il est commode pour plusieurs espèces d'incisions, particulierement pour celles que l'on fait à la tête. On sçait assez que dans l'usage de ces instrumens on doit tenir immédiatement avec les doigts les lames qui circulent sur leurs manches, lesquels servent comme de contrepoids à la main pendant qu'elle opere, & d'étuits aux lames dans un autre tems.

O. Un Bistoury droit.

Le Bistoury O. appellé droit, parce qu'il ne se peut pas ployer en arriere comme l'autre, & que la lame y demeure en droite ligne avec le manche comme dans un couteau, il ne tranche aussi que d'un côté, étant aplati de l'autre, on met quelquefois un petit bouton de cire à la pointe, afin qu'elle ne blesse pas quand on est obligé de la faire entrer dans une plaie : cet instrument est fort utile aux Chirurgiens d'Armées qui font des incisions à tous momens & en toutes sortes de parties.

P. Un Bistoury courbe.

Cet autre P. est un Bistoury courbe fait en forme de croissant, le tranchant de la lame est en dedans & le dos en dehors ; il y en a de petits, de moyens & de très-forts ; ces derniers sont nommez couteaux courbes & sont destinez pour les grandes operations, on ne choisit les courbes que lorsque les

droits ne peuvent pas ſervir, comme quand on veut dans l'opération du bubonocelle dilater les anneaux du muſcle oblique deſcendant, en ce cas on conduit la pointe du biſtoury dans la canelure de la ſonde creuſe, ce qui exempte de mettre un bouton à l'extrêmité de la lame.

Q. Une Spatule.

La Spatule Q. eſt un inſtrument néceſſaire au Chirurgien pour faire un emplâtre & pour étendre les onguents ſur les plumaceaux, elle doit être forte, plus large par un bout que par l'autre, plate d'un côté & à demi ronde à l'oppoſité, les Chirurgiens un peu curieux en ont toujours une d'argent plûtôt que de fer qui n'eſt jamais ſi propre & qui ſalit davantage les mains.

R. Une feuille de mirthe.

Cet inſtrument R. eſt appellé feuille de mirthe à cauſe de ſa reſſemblance ; d'autres l'ont nommé demi ſpatule, parce qu'il a preſque la figure d'une ſpatule qui toutefois eſt pointue, moins étroite & plus groſſe. Il ſert à nettoyer le dehors d'une plaie, il y a une façon de cure oreille à ſon extrêmité, avec quoi l'on peut tirer les corps étranges entrez dans les oreilles, ou les petites pierres arrêtées dans l'uretre.

S. Autre feuille de mirthe.

Cette autre feuille de mirthe S. eſt beaucoup plus mince que la précedente, étant à demi tranchante, elle eſt crochue à ſon extrêmité en forme de déchauſſoir. Outre l'uſage qu'elle a de commun avec la premiere, elle ſert encore dans les diſſections lorſque l'on veut ſéparer des membranes ou des filamens. Je l'ai toujours employée heureuſement dans l'opération du bubonocelle, où je la préfererois aux inſtrumens tranchans, de crainte de bleſſer l'inteſtin.

T. Un élevatoire.

L'élevatoire T. eſt un inſtrument qui prend ſon nom de ſon uſage ; vous en verrez pluſieurs figures dans la ſuite de ces opérations, mais celui-ci eſt courbe par ces deux extrêmitez dont l'une eſt quarrée & l'autre ronde, pour fourrer celle-là dans des

ouvertures longues & larges, & celle-ci dans des trous ronds, elles ſont toutes deux dentelées au dedans pour ne pas gliſſer ſous l'os que l'on veut élever, il ſert quelquefois à faire l'extraction des corps étrangers, comme des bales ou des éclats de grenades; mais il eſt principalement utile à élever une piéce d'os enfoncée ſur la duremere.

V. Pincettes. Il y a des pincettes de pluſieurs façons qui prennent leurs noms des parties auſquelles elle reſſemblent, comme des becs de cane, de corbeau, ou de grue, elles ont chacune leur uſage different comme vous le verrez : je ne vous preſente ici qu'une paire de pincettes V. qui eſt la plus commune de toutes, & que les Chirurgiens doivent porter ſur eux dans un étuy par tout où ils vont. Il convient mieux de les avoir d'argent que d'acier, parce que ce dernier métal eſt plus ſujet à la rouille. L'extrêmité ſuperieure de cette paire ſert à ôter quelque eſquille, ou à arracher des poils, elle a un reſſort qui la tient toujours ouvertes, & les branches inférieures étant plus longues que les ſuperieures, elles ſont très-commodes pour lever les plumaceaux de deſſus une plaie, ou pour les y remettre. (*a*)

X. Une aiguille. L'aiguille X. eſt fort en uſage chez les Chirurgiens; ils s'en ſervent en tant de differentes occaſions qu'ils ſont obligez d'en avoir de toutes les ſortes, je vous en parlerai amplement en vous montrant les futures; celle-ci eſt une aiguille droite fort pointue, dont les deux côtez vont un peu en s'élargiſſant, ils ſont tranchans juſques vers le milieu, le reſte eſt rond, & ſa tête eſt percée d'un grand trou pour paſſer le cordonnet. Elle ſert à recoudre un corps dans les préparations d'Anatomies publiques ou dans les embaumemens.

(*a*) On préfere aujourd'hui à ces pincettes une autre eſpece de pincettes (*&c.*), qui ont deux anneaux à l'extremité de leurs branches, & qu'on tient comme des ciſeaux. Ces anneaux empêchent qu'elles ne puiſſent échaper, & leur ont fait donner le nom de pincettes à anneaux.

Celle-ci eſt une aiguille courbe Y. groſſe & forte, elle doit être d'un bon acier, car ſouvent elle ploye ou ſe caſſe, ſur tout quand on s'en ſert pour coudre la peau d'un corps mort, laquelle eſt beaucoup plus difficile à percer que celle d'un homme vivant. Elle a le même uſage que la droite, & de plus elle eſt abſolument néceſſaire dans la Gaſtroraphie (*a*).

Y. Une Aiguille courbe.

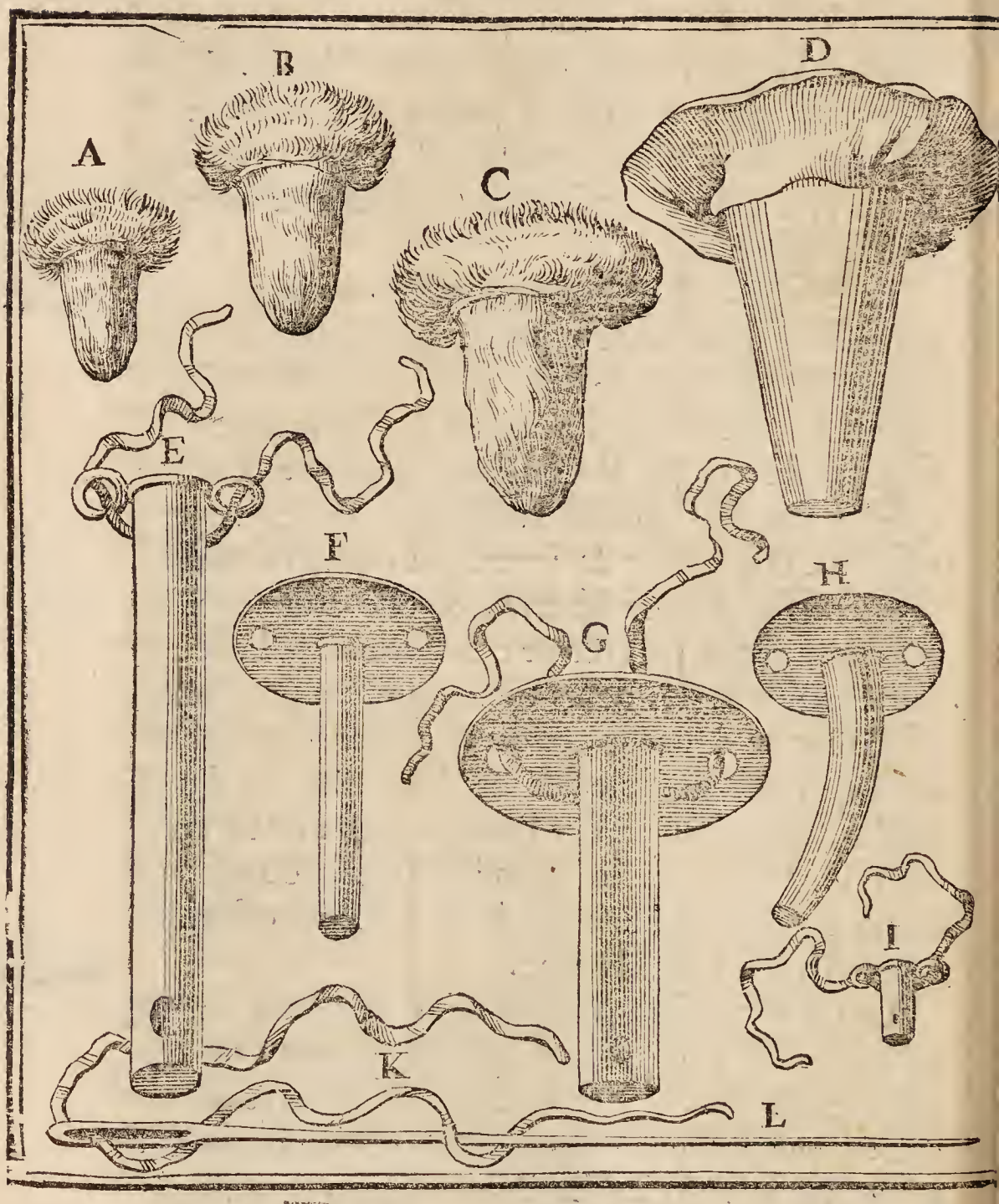
La Scie Z. eſt un inſtrument commun au Chirurgien & à pluſieurs artiſans ; mais celle du Chirurgien étant toujours faite par de très-bons Couteliers l'emporte ſur les autres par ſa propreté & ſa politeſſe, & par la ſéparation prompte & nette qu'elle fait des parties auſquelles on l'applique ; elle doit être petite & legere afin qu'on la puiſſe manier avec plus de liberté, & elle a un manche pour être tenue plus ferme : il faut que la lame en ſoit exquiſe & les dents bien aiguiſées pour ſcier avec plus de douceur, & diviſer dans le moins de tems qu'il eſt poſſible les os d'un bras ou d'une jambe, quand on en fait l'amputation : on ne peut auſſi ſe paſſer de ſcie quand il s'agit d'ouvrir un crane ou pour embaumer la tête ou pour faire la démonſtration du cerveau.

Z. Une Scie.

Le petit nombre d'inſtrumens que vous venez de voir n'eſt proprement que ceux que l'on appelle généraux, il y en a quantité d'autres particuliers que je n'ai pas repreſentez dans ces tables, parce que je vous les ferai voir chacun dans l'opération où ils conviennent.

(*a*) Les aiguilles qui ſervent à cette ſuture, doivent être extrémement polies & tranchantes ſur les côtés, juſqu'à leur partie la plus large, très-aigues par leurs pointes & arrondies par le talon. Elles doivent avoir à leur tête deux rainures aſſez profondes pour y loger le fil, deſorte qu'elles paſſent aiſément & ſans bleſſer les parties. Ces rainures doivent être du côté du tranchant & avoir une ouverture où l'on puiſſe paſſer le fil.

III. FIG. DES TENTES ET CANULES.



LEs Tentes ne doivent pas être les dernieres parties à conſiderer dans la compoſition d'un appareil, il eſt tant d'opérations qui en demandent qu'il faut qu'un Chirurgien ſoit inſtruit de tout ce qui les regarde, ce qui peut ſe réduire à trois choſes que nous allons examiner ; ſçavoir, leur matieres, leurs figures, & leurs uſages.

Je trouve cinq ſortes de matieres dont on peut former des tentes ; c'eſt au Chirurgien à choiſir

celle qui convient le mieux à l'intention qu'il ſe propoſe, car elles ſe font de charpie, de linge, d'éponge préparée, d'argent & de plomb.

Les tentes de charpie ſont les plus mollettes & les plus douces, elles fatiguent moins une plaie que les autres ; on s'en ſert pour tenir un médicament au fond de la plaie, elles s'imbibent du pus liquide de la ſanie corroſive, & par ce moyen elles empêchent que cet excrément ne nuiſe à la partie.

Celles que l'ont fait de linge ſont ordinairement les plus groſſes de toutes, elles ſont longues & dures, ayant à la maniere des clous une tête épaiſſe & plus large que le reſte, afin qu'elles ne puiſſent pas entrer dans la capacité de la poitrine & du ventre, qui ſont les endroits où l'on s'en ſert le plus ſouvent.

On appelle éponge préparée celle que l'on fait bouillir dans une liqueur où il entre de la cire, après quoi on la lie encore toute chaude avec de menue ficelle pour lui donner une forme de tente. Quand on veut dilater une plaie l'on met une de ces tentes après en avoir ôtée la ficelle, qui venant à ſe remplir des humiditez de l'ulcere s'enfle tellement, que l'on a de la peine à la retirer ; il eſt bon de s'en ſervir quelquefois, mais l'uſage continuel en ſeroit dangereux, parce qu'en ſe gonflant, elles pourroient par leur compreſſion rendre calleuſes ou ſquirreuſes les parties qu'elles touchent.

Les tentes qui ſont d'argent s'appellent canules, parce que ſemblables à un tuyau elles ſont percées ſelon toute leur longueur ; l'on en fait de pluſieurs manieres, telles que vous les voyez ici repreſentées, je vous les expliquerai dans un moment, elles ſervent à conduire dehors les matieres contenues dans les grandes cavitez, & elles ont cela de commode qu'avec une petite tente de linge qui les bouche, on peut panſer le malade ſans les ôter de la plaie.

On en fait auſſi de plomb qui ont la même figure, & le même uſage que celles d'argent ; il y a des gens qui préferent le plomb à tout autre métal, diſant qu'il eſt ami de l'homme, puiſqu'on a vû des bales de plomb reſter pendant toute la vie dans le corps de diverſes perſonnes ſans les incommoder ; mais ſi ces bales ont pû demeurer ſi long-tems ſans nuire, c'eſt que leur figure s'ajuſtoit aux endroits où elles étoient cantonnées, & qu'elles ſe trouvoient hors de l'action des fibres mouvantes & de la route des liqueurs, je crois qu'une tente d'argent bleſſeroit encore moins parce qu'elle ſe maintiendroit mieux dans ſa forme, étant d'une ſubſtance plus dure & dont on doit moins craindre qu'il ſe détache des corpuſcules métalliques par la corroſion des ſucs. Ce qu'il y a de commode au plomb, c'eſt qu'un Chirurgien peut fabriquer lui même de ces tentes quand il n'y a point d'orfévre pour en préparer d'argent, ou quand les malades ſont ſi pauvres qu'ils ne peuvent pas en faire la dépenſe.

Entre toutes les tentes qu'on ne peut guéres mieux ſe figurer que comme des clouds à tête ronde, il y en a de courbes & de longues, de menues & de groſſes, de plates & de rondes, il faut que les unes & les autres ſoient toujours proportionnées à la figure, à la grandeur & à la profondeur de la plaie, c'eſt ce qui fait qu'on ne peut rien déterminer en particulier de leur force, parce qu'elle dépend du Chirurgien qui doit la faire quadrer avec la fin pour laquelle il s'en ſert.

L'on tire quatre utilitez des tentes, la premiere c'eſt de porter les médicamens & de les tenir appliquez au plus profond des playes, la ſeconde, c'eſt d'abſorber la ſanie qui y croupiroit & qui ſe filtre aiſément dans les pores des tentes, la troiſiéme, c'eſt de tenir une playe ouverte pour empêcher que les lévres ne reprennent avant que le

fond ſoit rempli, & la quatriéme, c'eſt de conduire dehors les matieres qui doivent ſortir; d'où vient qu'on la met toujours au plus bas lieu de la plaie.

Quoique ces avantages des tentes ſoient conſidérables, il y a néanmoins des Chirurgiens qui en condamnent l'uſage; ils diſent premierement qu'il faut éviter aux plaies & aux ulceres tout ce qui fait de la douleur, de crainte qu'il ne s'enſuive fluxion & inflammation; or ſelon eux la tente fait de la douleur, donc on ne doit point s'en ſervir. Ils ajoutent en ſecond lieu, qu'elles meurtriſſent & froiſſent par leur dureté les chairs qui ſont délicates étant dépouillées de la peau; troiſiémement, ils alléguent que les tentes bouchant une plaie y retiennent la ſanie qui la ronge & la rend caverneuſe; & en quatriéme lieu ils prétendent que tout ce qui empêche la réunion d'une plaie eſt à fuir; or les tentes miſes dans une plaie font qu'elle ne peut pas ſe réunir, il faut donc, concluent-ils, retrancher l'uſage des tentes.

Mais il eſt facile de repondre à ces quatre raiſons; quant à la premiere on convient que ſur toutes choſes on doit exempter de douleur ſon malade autant qu'il eſt poſſible, mais pour cela il n'y a ici qu'à faire les tentes petites, égales, & ſi unies qu'elles ne bleſſent point; pour la ſeconde, je ne comprens pas comment des tentes peuvent faire de la contuſion à une plaie, car elles doivent être ſi molles qu'elles cedent aiſément au reſſort naturel des parties: contre la troiſiéme je ſuis perſuadé qu'une tente s'abreuvant de la ſanie empêche que la plaie en ſoit ulcerée & cavée, & s'il y en avoit tant que la tente ou les plumaceaux ne puſſent pas l'abſorber toute, il faudroit panſer plus ſouvent, ou faire la tente de maniere que le ſuperflu de cette ſéroſité virulente pût s'échaper de la plaie. Pour répondre à la quatriéme raiſon, je dis que ſi l'on

s'obſtinoit à laiſſer trop long-tems des tentes dans une plaie, on s'oppoſeroit à la réunion ; mais on les met dans les commencemens pour faire ſortir les corps étranges, le ſang grumelé ou extravaſé ; enſuite quand elle eſt mondifiée & que les chairs ſont belles & vermeilles, on en ôte les tentes pour lui permettre de venir à cicatrice : ainſi la réſolution de cette queſtion ne dépend que de ſçavoir le tems où il faut les employer & celui où il faut les bannir.

A. Petite Tente de charpie.

Examinons à preſent les tentes que vous voyez ici gravées, la premiere A. eſt très-petite, on la fait de charpie tortillée, de maniere qu'elle a une tête faite de la même maniere que le reſte, on s'en ſert dans l'ouverture des petits abſcès en l'accompagnant d'un peu de mondicatif pour nettoyer les chairs alterées par le ſéjour que le pus y a fait.

B. Moyenne Tente de charpie.

Cette ſeconde B. eſt plus groſſe & plus longue que la premiere, elle eſt faite auſſi de charpie, avec une tête qui l'empêche d'enfoncer plus avant que l'on ne veut ; elle eſt molle pour ne pas bleſſer, & néanmoins elle a aſſez de reſiſtance pour ſe faire paſſage & pour tenir la plaie ouverte ; on la trempe dans quelque liqueur, ou bien on la couvre de quelque onguent, elle convient à beaucoup de plaies principalement quand elles ſont fraiches.

C. Groſſe Tente de charpie.

La troiſiéme C. eſt ſemblablement de charpie, elle a beaucoup plus de volume que les précedentes, & elle eſt d'une même groſſeur dans toute ſa longueur : l'adreſſe du Chirurgien paroît à bien faire ces ſortes de tentes, car tous n'y réuſſiſſent pas également : elles ſervent à pluſieurs plaies, & particulierement à celles de l'anus après que l'on y a fait l'opération de la fiſtule.

D. Tente de linge.

Cette quatriéme D. eſt une tente de linge faite de pluſieurs petits morceaux de toile roulez les uns ſur les autres ; la pointe en eſt émouſſée & éfilée

pour

pour ne point offenſer les parties qu'elle doit toucher, & quoiqu'elle ait une tête groſſe faite de même linge, on y met encore un fil aſſez long, pour pouvoir la retirer en cas qu'elle tombat dans quelque capacité : car on s'en ſert à la gaſtroraphie, & on l'applique à la partie inférieure de la plaie pour y conſerver un égoût.

Cette grande canule E. eſt d'argent auſſi-bien que les quatre ſuivantes, elle a deux petits anneaux aux deux côtez de la tête par leſquels on paſſe un petit ruban, afin de la tenir ſujette dans la plaie, & quoiqu'elle ſoit perſée d'un bout à l'autre, elle a encore deux petits trous proche ſon extrêmité interieure, pour laiſſer échapper le pus ou l'urine quand les membranes de la veſſie, des pellicules, ou des grumeaux de ſang touchant le bout de cette extrêmité le bouchent ; c'eſt principalement après la lithotomie, ou la ponction du perinée que l'on ſe ſert de cette canule. E. Grande Canule.

En voici une autre F. que l'on appelle canule à platine, parce qu'à ſa tête elle a une petite plaque ronde percée de deux petits trous qui ſont traverſez par un ruban ; on s'en ſert à l'empiême ou bien à la paracenthèſe préferablement à celle qui a des anneaux, le pus & les eaux étant mieux retenues par une platine qui s'applique exactement contre la peau autour de l'ouverture extérieure de la playe qu'on a faite. F. Canule à platine.

Celle-ci G. eſt une canule platte garnie d'une platine de même que la précedente, dont elle ne differe qu'en ce que ſon corps eſt ovalaire comme un cilindre applati par les côtez, au lieu que le corps de celle-là eſt tout rond comme un cilindre ordinaire ; il faut qu'elle ſoit ainſi quand on trouve des ſujets qui ont les côtes tellement ſerrées que l'on ne peut pas faire entr'elles une ouverture aſſez grande qui puiſſe recevoir une canule ronde. G. Canule plate.

La canule H. eſt courbe, elle a auſſi une platine H. Canule courbe.

pour le même uſage qu'aux autres, le corps de cette canule eſt courbe pour s'accommoder à la figure des playes où les droites ne conviennent pas.

I. Petite Canule. La derniere I. eſt une très-petite canule qui a deux anneaux à ſa tête, & dont le bout qui doit entrer dans la playe eſt percé lateralement de deux trous l'un au deſſus de l'autre pour le paſſage de l'air qui entre par la bouche après l'opération de la broncotomie, à quoi elle eſt particulierement deſtinée.

K. Séton. Si je mets ici les ſétons au rang des tentes, c'eſt qu'on ſe ſert des uns & des autres pour la même intention, & que l'effet de ceux-là a un très-grand rapport avec celui des tentes.

On appelle ſéton un petit cordon qui traverſe une playe depuis ſon entrée juſqu'à ſa ſortie ; ce cordon K. étoit autrefois fait de crin de cheval ; mais ayant reconnu qu'il coupoit & incommodoit une playe, on en a quitté l'uſage, les uns ſe ſervent de ces méches de cotton qu'on met dans les lampes, & les autres de pluſieurs fils de chanvre unis enſemble ; pour moi je ne trouve rien de meilleur qu'une petite bande de toile, parce que le linge convient aux plaies.

L. Aiguille à Séton. Pour paſſer le ſéton au travers de la playe, il faut avoir un petit inſtrument L. que l'on appelle aiguille à ſéton ; elle eſt ronde, & a la pointe faite en tête d'ail pour ne pas piquer la playe en paſſant ; elle eſt percée d'un grand trou vers ſa tête par où l'on enfile le ſéton, & il faut qu'elle ſoit fort longue pour aller de l'entrée à la ſortie d'une plaie qui perce la cuiſſe de part en part.

Comment il faut ſe ſervir du Séton. Le ſéton eſt d'un grand ſecours pour porter le médicament tout le long de la plaie ; il doit être fort long, parce qu'à chaque panſement il faut retirer la premiere partie qu'on a paſſée, & en faire ſuivre une ſeconde que l'on aura couverte d'onguent autant qu'il eſt néceſſaire pour

occuper toute la longueur de la plaie ; on coupe enſuite ce qui en eſt ſorti & qui a amené avec ſoi la matiere & le pus : quand tout le ſéton eſt uſé & que l'on a beſoin de s'en ſervir encore, il ne faut pas en paſſer un nouveau avec l'aiguille, mais on l'attachera au bout de celui qui finit : on obſervera de faire entrer le ſéton par le côté ſuperieur de la plaie & de le faire ſortir par celui qui en eſt l'égoût.

Utilité du Séton.

Quelques-uns objecteront que le ſéton eſt un corps étranger qu'on entretient dans la plaie, & qu'ainſi la pratique en doit être défendue : mais comme il a toutes les utilitez des tentes ; ſçavoir, d'empêcher que les entrées & les iſſûes des playes ne ſe ferment avant le milieu, de porter les remedes dans toute leur profondeur, de conduire aiſément au dehors les matieres nuiſibles, &c. Il y a toujours des cas où l'on ne peut s'en diſpenſer. La plaie étant mondifiée, on ôte le ſéton & alors elle ſe guérit parfaitement bien. (*a*)

L'on ne peut pas preſcrire poſitivement le tems qu'il doit reſter dans les playes, c'eſt au Chirurgien à en décider ſuivant l'état où il les trouve : les unes tardent plus à ſe déterger ou ſe purger que les autres, & il ne faut pas le retirer ſitôt d'une plaie d'arquebuſade que d'une playe qui auroit été faite par un coup d'épée, mais il faut prendre garde de ne pas l'y laiſſer trop long-tems, car la plaie deviendroit calleuſe & fiſtuleuſe.

Ce qu'il faut entendre par Séton.

Ce que j'appelle ici ſéton c'eſt le cotton ou la bandelette que l'on introduit dans la playe, & que l'on y laiſſe quelques jours ; je ne prétend pas parler preſentement de l'opération du ſéton que l'on fait à la nucque du col, & que je vous enſeignerai dans ſon lieu.

(*a*) Il faut avoir ſoin de mettre enſuite une compreſſe un peu épaiſſe, ou de la charpie brute ſur toute la longueur de l'endroit ſous lequel le ſéton a paſſé. En raprochant par ce moyen les parois du ſinus, on procure une prompte réunion.

IV. FIG. DES PLUMACEAUX.

QUand après une opération la plaie demande une tente ou une canule, on y en met une de celles que je viens de vous faire voir, mais dans les plaies où il n'en faut point, on se sert alors de bourdonnets qui sont des tampons de charpie dont on remplit les cavitez, & de plumaceaux dont on les couvre.

D'où vient le mot de plumaceau.

Le mot de plumaceau prend son origine de ce que les Anciens se servoient de plumes cousues en

tre deux linges, qui non-seulement s'imbiboient des matieres, mais qui étoient encore très-propres à défendre la partie contre le froid qui est toujours ennemi des playes & des ulceres, parce qu'en y resserrant les fibres qui sont très-délicates, il corrompt leur arrangement & arrête le mouvement par lequel les liqueurs purulentes tendoient à se séparer.

Nous remarquons que dans les premiers tems on se servoit d'une espèce de champignons pour panser les playes, en d'autres tems de méches & d'étoupes, & en d'autres de cotton & d'éponges: mais aujourd'hui que le linge est plus commun on a cessé d'employer ces autres sortes de substances, & nous ne nous servons plus que de la charpie qui certainement est préferable à tout ce que les Anciens avoient inventé dans ces occasions.

La charpie est faite de linge éfilé; pour cela l'on déchire de la toile en plusieurs petits morceaux dont on tire les fils les uns après les autres; il faut que la toile ne soit ni grosse ni fine, ni neuve ni trop usée; il faut donc qu'elle tienne le milieu entre ces quatre qualitez, & sur tout qu'elle soit nette & blanche de lessive. Ce que c'est que charpie.

De cette charpie on fait des plumaceaux & des bourdonnets qui ont retenu le nom des Anciens quoiqu'on en ait changé la matiere. On leur donne une figure proportionnée à celle de la playe pour les y appliquer ou secs ou couverts d'onguent, ou trempez dans quelque liqueur suivant l'intention pour laquelle on les met.

Les bourdonnets & les plumaceaux ont cinq usages importans. Par le premier ils nous servent à arrêter le sang qui coule abondamment d'une plaie, & c'est pour cette raison que dans le premier apareil on ne met ordinairement dans la plaie Usages des Bourdonnets & des Plumaceaux.

que de la charpie séche : (*a*) secondement on tient par leur moyen une plaie dilatée, quand il s'agit de faire sortir quelque corps étranger ou une esquile. En troisiéme lieu ils insinuent les médicamens dans toutes les parties d'une plaie. Quatriémement ils pompent les matieres virulentes & les sérositez acres qui s'écoulent de la plaie, empêchant ainsi qu'elles ne la corrompent. Enfin en dernier lieu, ils garantissent la plaie des impressions d'un air froid ou chargé de particules nuisibles ; ce sont particulierement les plumaceaux plats dont on la couvre qui ont ce dernier usage.

Charpie rongeante.

On prépare une espèce de charpie qui comme les méches de Cilicie consument & mangent les chairs baveuses qui surviennent aux playes & aux ulceres. Pour cet effet on lave & on parfume des morceaux de toile avec du souffre, du nitre & d'autres choses semblables, ensuite dequoi on les réduit en charpie. On se sert encore d'une charpie raclée que l'on fait en ratissant de la toile avec un couteau ; cette charpie est très-fine & sa principale utilité est de dessécher une playe pour la disposer à la cicatriser plûtôt.

On fait des plumaceaux en maniere de tampons que l'on appelle bourdonnets, & il y en a d'autres qui sont plats retenant le nom de plumaceaux ; les premiers rempliſſent la playe, & les seconds la couvrent ; ceux-là ont pour l'ordinaire la figure d'une olive, & de ceux-ci il y en a de ronds, & d'autres en ovale, comme ceux qui sont représentez par cette planche que je vais vous expliquer.

A. B. C. trois Bourdonnets.

Ces trois premiers bourdonnets A, B, C, que vous voyez, dont l'un est petit, l'autre moyen, & l'autre plus gros, sont faits de charpie tortil-

(*a*) Cette charpie doit être brute & sans préparation : on lui préfére même de petits morceaux de toile usée & déchirée par lambeaux.

lée de façon qu'ils reſſemblent à des noyaux d'olives. On les fait plus durs quand on en veut dilater l'entrée d'une playe, mais quand on n'a deſſein que de porter les médicamens ou d'abſorber le pus, on les fait mollets, pour ne point expoſer témerairement la partie au froiſſement & à la contuſion. Si la playe n'étoit pas grande on ſe ſerviroit de ces petits, & lorſqu'elle eſt ample & profonde on y en met de plus gros, il ſeroit toutefois plus à propos de la remplir d'un plus grand nombre qui fuſſent menus, parce qu'ils s'y arrangeroient mieux.

D. E. deux Plumaceaux liez.

Ces deux autres D. E. ont la même figure que les précédens, mais ils ſont plus gros, ils ſont liez dans leur milieu par un fil, long de quatre ou cinq pouces ; ce ſont des bourdonnets que l'on met premierement dans le fond d'une plaie ou dans un grand abſcès, on ne lie que les deux ou trois premiers, les autres n'ayant pas beſoin d'être liez, parce qu'entrant les derniers ils ſortent toujours d'abord que l'on commence à retirer les précedens qu'ils couvrent : ce fil aide ainſi à dégager les plumaceaux, & il fait connoître quand il n'y en a plus dans la playe, vû que ceux auſquels il eſt attaché par le bout ſont les derniers à mettre dehors.

F. Gros Tampon.

Ce gros tempon F. tient à un double fil vers la tête, parce qu'étant fait juſte à la capacité de la plaie, il arrive ſouvent qu'il ſe tuméfie aſſez pour qu'elle le preſſe de telle ſorte qu'il faut que le fil ſoit fort pour le retirer, on s'en ſert principalement après l'operation du bubonocele pour boucher l'ouverture que l'on a faite aux anneaux des muſcles de l'abdomen en intention d'empêcher que l'épiploon & les inteſtins ne ſortent point de la capacité du ventre où on les a remis.

G. H. Plumaceaux ronds & plats.

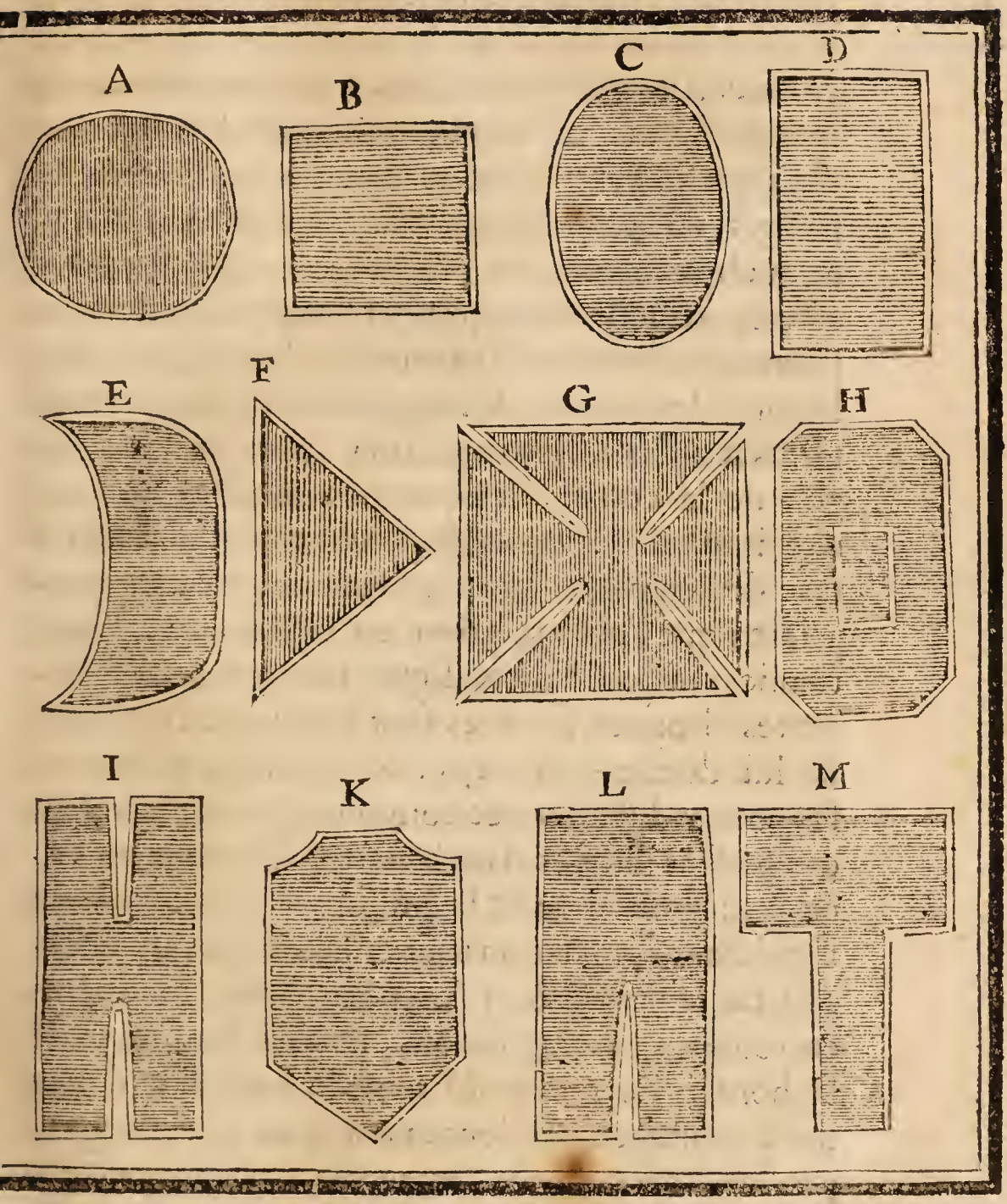
Ces deux plumaceaux plats G. H. ſont de figure ronde, l'un eſt petit, & l'autre eſt plus grand

ſelon les endroits où l'on doit les appliquer ; on ne leur donne pas beaucoup d'épaiſſeur ; mais il faut de l'exercice & de l'adreſſe pour les faire proprement.

I. K. Plumaceaux ovalaires.

Les deux derniers I. K. ſont de grands plumaceaux plats figurez en ovale ; on s'en ſert très-fréquemment, on en met pluſieurs à côté les uns des autres aux grandes plaies ; & quand un Chirurgien fait ſon appareil il en doit préparer un plus grand nombre qu'il ne ſemble en avoir beſoin, car ſouvent il eſt obligé d'en mettre pluſieurs les uns ſur les autres, & principalement lorſqu'il veut arrêter une hémorragie opiniatre qui demande une compreſſion conſiderable des arteres & des veines par où ſort le ſang ; ce qu'on procure d'ordinaire plus aiſément par ces moyens qui affermiſſent les ligatures qu'on a jugé à propos de faire aux vaiſſeaux, & qui retiennent les poudres & les eaux ſtyptiques plus long-tems appliqués ſur les ouvertures. Ceci ſuffira pour vous donner une idée des bourdonnets & des plumaceaux : Venons à preſent aux emplâtres.

V. FIG. DES EMPLASTRES.



LEs Emplâtres ſont des compoſitions plus ſolides que les onguents & que les cérats leſquelles on amolit pour les étendre ſur un linge ou ſur du cuir. On les applique exterieurement ſur toutes les parties du corps. Ce mot d'emplâtre vient du mot Grec *Emplazein*, qui ſignifie appoſer ou former ſur quelque choſe, parce qu'on les applique ſur la peau qui leur ſert comme de moule. La con-

Etimologie du mot d'emplâtre.

noiſſance des emplâtres dépend de celle de leur matiere, de leur figure, & de leurs uſages.

Matiere des emplâtres. Par la matiere on entend deux choſes, ou l'étoffe dont on les fait, ou la compoſition dont on la couvre. Aux parties délicates & douloureuſes comme les lévres, les yeux, on ſe ſert de taffetas & de linge fin : aux robuſtes comme les bras & les jambes, l'on prend de gros linge, ou de la futaine, & quelquefois du cuir. Quant à la compoſition il eſt très-difficile de la ſpécifier, car on fait des emplâtres de tout ce qui ſe trouve ſur la terre ; la cire, la poix, les huiles, & les graiſſes, en ſont les matieres les plus communes, on y ajoute de la litharge, de la céruſe, des gommes, des liqueurs, & une infinité de ſortes de poudres, ſuivant la nature de l'emplâtre que l'on veut faire & les proprietez que l'on y requiert eu égard aux cas particuliers où on les employe. De toutes ces differentes drogues les unes ſont la baſe de l'emplâtre & lui donnent du corps, & les autres y ſont miſes pour y diſtribuer & communiquer leurs vertus qui paſſent juſques dans la partie à laquelle on l'aplique : le mélange & la cuiſſon de tous ces divers ingrédiens forment un tout emplaſtique qui s'attache facilement, & qu'on peut garder long-tems en rouleaux ou magdaleons, ſans qu'il diminue de ſa bonté. Ce genre de remede à qui l'on donne une conſiſtence médiocrement dure a été imaginé par les Anciens pour fomenter, ramolir, ou fortifier les parties par des médicamens capables d'y reſter pendant pluſieurs heures, & même pluſieurs jours ſans ſe fondre. Quand on veut employer la matiere on l'aproche du feu pour la pétrir & l'étendre ſur quelque étofe mollete.

Figure des emplâtres. La figure des emplâtres varie en tant de façons qu'on ne peut pas les marquer toutes ; on les réduit ſeulement à deux eſpeces générales qui ſont la figure droite & la figure courbe : ſous la premiere

ſont compriſes les emplâtres qui ſont bornez par des lignes droites comme les longitudinaux & les quarrez ; & ſous la ſeconde ſont renfermez ceux qui ont une circonference courbe comme les ronds, les ovales & ceux qui ſont faits en croiſſans ; ils ſont encore diviſez en petits, en moyens & en grands, accommodez à la figure & à la groſſeur de la partie où l'on doit les impoſer. De plus il y en a d'univerſels qui conviennent à toutes les parties du corps comme les ronds, & les quarrez, & de particuliers qui ne peuvent ſervir chacun qu'en un ſeul endroit du corps comme celui du périnée pour la lithotomie ; & celui fait en croix de Malthe pour les amputations.

Uſages des Emplâtres.

Les emplâtres ſont néceſſaires en général pour contenir les autres remedes mis dans une plaie ou répandus à ſa ſurface ; & en particulier pour imprimer la vertu des médicamens dont ils ſont compoſez ; à ce dernier égard, les uns deſſéchent & cicatriſent une plaie comme le Diapalme ; les autres cuiſent & digerent la matiere du pus comme le Diachilon, d'autres vuident & nettoyent comme le Divin, d'autres amoliſſent & diſſipent comme le Diabotanum, & ainſi du reſte.

De ces douze emplâtres gravez ſur cette planche ſont autant de figures différentes & qui pour une plus grande propreté doivent tous avoir à toute leur circonference un bord de la longueur d'une ou de deux lignes qui ne ſoit point couvert de la compoſition.

A. Un Emplâtre rond.

Le premier A. eſt rond ; c'eſt le plus commun & celui dont on ſe ſert le plus ſouvent.

B. Un Emplâtre quarré.

Le ſecond B. eſt quarré ; on en fait de grands & de petits.

C. Un Emplâtre ovale.

Le troiſiéme C. eſt ovale ; c'eſt-à-dire, plus long que large ſous une figure courbe, on s'en ſert à toutes les playes qui ont plus de longueur que de largeur, & on le fend par quelques coups de ciſeaux

pour l'appliquer plus commodément quand on le poſe ſur des plumaceaux.

D. Un Emplâtre longitudinal. Le quatriéme D. eſt longitudinal, on lui donne cette figure quand on en veut entourer un bras ou une jambe dans une fracture ; on en fait d'autres plus petits & figurez de même pour mettre autour d'un doigt.

E. Un Emplâtre en croiſſant. Le cinquiéme E. eſt taillé en croiſſant ou en demi-lune, convient à la fiſtule de l'anus, lorſqu'elle eſt à côté, on en taille de même de très-petits qui ſervent aux paupieres.

F. Un Emplâtre triangulaire. Le ſixiéme F. eſt l'emplâtre triangulaire figuré de la ſorte pour s'ajuſter au plis de l'aine dans le bubonocele. On en fait auſſi à trois angles pour la fiſtule lacrymale, mais ils ſont beaucoup plus petits que celui-ci.

G. Un Emplâtre en Croix de Malthe. Le ſeptiéme G. eſt taillé en croix de Malthe, il eſt très-commode pour appliquer ſur le moignon, c'eſt-à-dire, à l'extrêmité qui reſte d'un membre coupé ; on donne une pareille figure au petit emplâtre dont on ſe ſert après l'amputation d'un doigt.

H. Un Emplâtre feneſtré. Le huitiéme H. eſt l'emplâtre feneſtré ainſi appellé, parce qu'il eſt percé dans ſon milieu, il eſt d'uſage aux fractures avec plaie, cette ouverture fait qu'on peut panſer la plaie ſans être obligé de lever l'emplâtre de deſſus les endroits d'alentour ; il convient auſſi à la broncontomie.

I. Un Emplâtre trapezial. Le neuviéme I. eſt nommé trapézial, il eſt coupé dans ces deux extrêmitez, de maniere qu'il peut s'appliquer commodément ſur des membres inégaux.

K. Un Emplâtre en écuſſon. Le dixiéme K. eſt appellé l'écuſſon, parce qu'il en a la figure ; on taille de cette façon un grand emplâtre lorſque l'on veut appliquer des véſicatoires entre les deux épaules.

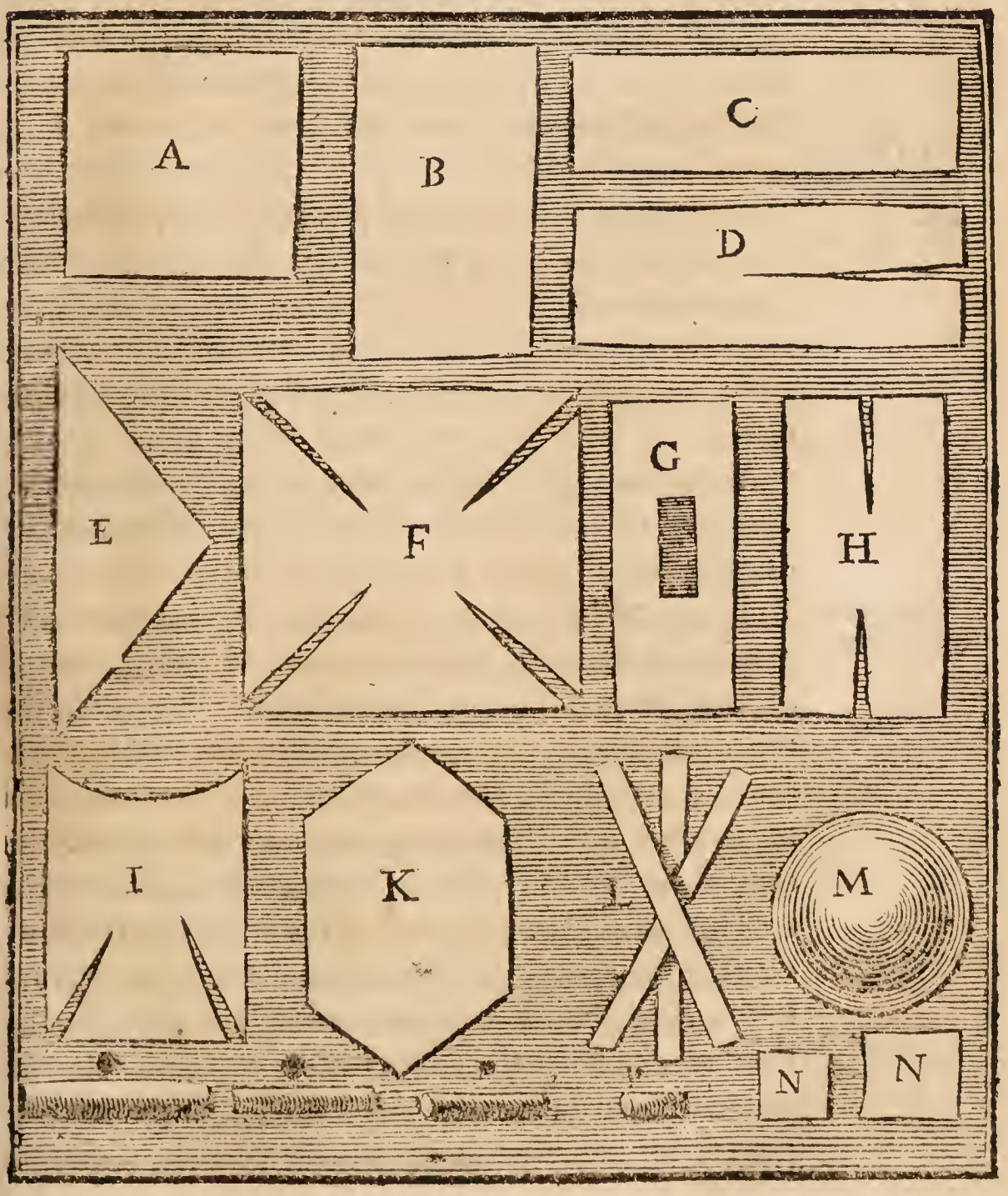
L. Un Emplâtre Ypſiloïde. L'onziéme L. ſe nomme l'emplâtre ypſiloïde, parce qu'il a la figure d'un Y. grec ; il eſt fait ainſi

pour s'en servir au perinée après l'opération de la lithotomie.

Le douziéme M. a le nom de T. parce qu'il lui ressemble ; on l'applique sur des incisions qui ont une telle figure, il y a de plusieurs autres sortes d'emplâtres que je ne rapporte pas ici, parce qu'il dépend souvent du genie du Chirurgien de leur donner une figure conforme à la partie ou à la maladie qui les demandent.

M. Un Emplâtre en T.

VI. FIG. DES COMPRESSES.



LEs Compreſſes ſont des morceaux de linge ployez en pluſieurs doubles dont on couvre ou on environne quelque partie : on les employe ſéches ou trempées en quelque liqueur, ſelon l'intention qu'on ſe propoſe de remplir dans leur uſage.

Pourquoi on les appelle compreſſes.

Ce nom de Compreſſes leur a été donné parce qu'elles font de la compreſſion à l'endroit où on les applique, & afin qu'il ſoit par tout également preſſé comme il doit l'être, il faut qu'elles n'ayent ni coutures ni ourlets, circonſtance que le Chirurgien doit obſerver dans tous les linges qu'il employe aux panſemens des bleſſez.

Vous aurez une entiere connoiſſance des compreſſes, quand je vous aurai appris dequoi, comment, & pourquoi on les fait.

De quoi elles ſont faites.

La matiere des compreſſes eſt toujours de linge qui doit être uni, mollet, propre & blanc de leſſive, elles doivent avoir une épaiſſeur conſiderable quand il eſt queſtion de comprimer beaucoup, ou de munir la partie malade contre un rude froid : il ne faut point les faire de linge neuf, car c'eſt une regle générale que les linges qu'un Chirurgien employe doivent toujours êrre à demi uſez, afin qu'ils obéiſſent davantage & qu'ils ſoient plus douillets.

Comment on les fait.

Nous ne pouvons ici vous preſcrire que fort généralement la figure & la grandeur des compreſſes, parce qu'on les doit proportionner à la forme de la partie, à la commodité du malade, & à mille circonſtances de la maladie ; nous dirons ſeulement qu'il faut toujours qu'elles débordent d'un ou de deux doigts de tous côtez, les emplâtres ſur leſquels on les met. Il y en a de quarrées, de triangulaires, de longitudinales, de tranſverſales, de circulaires & de pluſieurs autres figures, dans toutes leſquelles on n'obſerve pas tant de régularité que dans celles des emplâtres. J'en ai fait graver les principales dans cette Planche, que je

vous expliquerai après que je vous aurai dit deux mots sur leurs usages.

Pourquoi on les fait.

Les compresses servent à cinq choses. Premiérement elles assurent & affermissent le bandage. Deuxiémement elles conservent la chaleur de la partie qu'elles défendent du froid. Troisiémement elles servent de moyen pour tenir sur le mal la liqueur dont on les a imbibées. Quatriémement elles rempliſſent les inégalitez d'un bras & d'une jambe, & font par-là qu'on les bande plus commodément. Cinquiémement elles empêchent que les lacs ne meurtrissent & n'écorchent une partie en y faisant des extensions, parce qu'alors on a soin de l'environner d'une compresse circulaire.

A. Compresse quarrée.

La premiere A. de toutes ces compresses est la quarrée, c'est celle dont on se sert le plus souvent, parce qu'elle convient à quantité de maladies, & qu'elle se peut appliquer sur beaucoup d'endroits. On les fait plus ou moins grandes selon les occasions.

B. Compresse splenique.

Cette seconde B. est appellée splénique par les Anciens, à cause qu'étant plus longue que large elle a la figure d'une rate. Elle reçoit encore differens noms selon les diverses manieres de l'appliquer : étant mise en long elle se nomme compresse longue, quand elle est posée de travers, elle s'appelle transversale ; & lorsqu'on l'applique de biais, c'est une compresse oblique.

C. Compresse longitudinale.

La troisiéme C. est appellée longitudinale quand on la met le long d'un bras ou d'une jambe, & elle aura le nom de circulaire si l'on s'en sert pour entourer ces parties : elle est beaucoup plus étroite que longue, on ne la pose d'ordinaire suivant la longueur de la partie que sous un atelle ; & quand elle est mise circulairement, c'est pour rendre un membre égal, ou pour empêcher que les lacs dont on le garotte par dessus ne fassent de la douleur.

D. Compresse circulaire. La quatriéme D. eſt une compreſſe circulaire fendue juſqu'au milieu par un de ſes chefs, ce qui donne des facilitez pour l'ajuſter aux inégalitez d'une partie, & pour l'appliquer ſur les fractures des bras & des jambes, qui ſont les occaſions où l'on ne ſçauroit s'en paſſer.

E. Compreſſe triangulaire. La cinquiéme E. eſt une compreſſe que ſa figure a fait nommer triangulaire, elle convient aux aynes, & on la fait toujours très-épaiſſe, parce qu'elle doit comprimer fortement pour empêcher que l'épiploon ou les inteſtins ne s'échapent par les anneaux dilatez des muſcles de l'abdomen.

F. Compreſſe en Croix de Malthe. Cette ſixiéme F. eſt coupée en croix de Malthe, afin qu'elle puiſſe embraſſer plus exactement un moignon, car c'eſt particulierement aux amputations qu'on s'en ſert ; on doit faire un point à chaque angle, de crainte que les differens plans de toile qui font ſon épaiſſeur ne ſe dérangent en la poſant.

G. Compreſſe feneſtrée. La ſeptiéme G. eſt une compreſſe feneſtrée ayant une ouverture dans ſon milieu pour laiſſer la liberté à l'air d'entrer & de ſortir par la trachée artere après l'opération de la broncotomie, elle eſt encore d'un grand ſecours aux fractures avec plaie.

H. Compreſſe trapeziale. La huitiéme H. eſt la trapéziale figurée comme l'emplâtre de ce nom, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt fendue par ſes deux extrêmitez pour s'appliquer plus juſte à des membres de ſurface inégale, ſur leſquels on la poſe toujours circulairement.

I. Compreſſe pour l'épaule. La neuviéme I. eſt une grande compreſſe quarrée fendue depuis ſes deux angles inferieurs juſques vers ſon milieu pour s'ajuſter à la figure de l'épaule qu'elle doit recouvrir dans les luxations de l'humerus avec l'omopolate.

K. Compreſſe lozange. Cette dixiéme K. eſt une compreſſe appellée lozange, parce que ſes côtez ou pans qui ſont au nombre de ſix font entr'eux des angles obliques, dont ceux qui ſont oppoſez l'un à l'autre ſont égaux

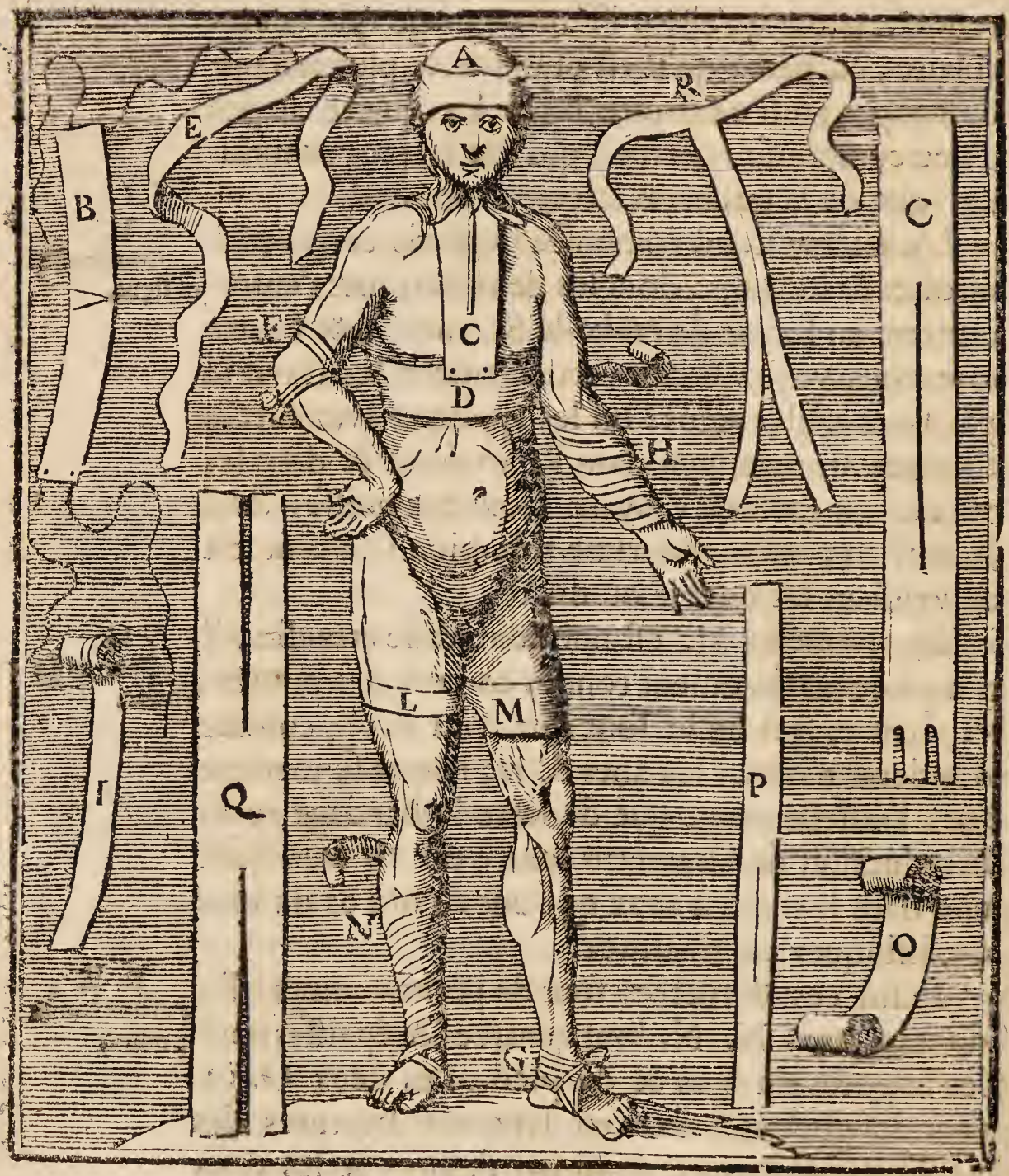
égaux auſſi-bien que les côtez. On donne ſouvent cette figure à une compreſſe plûtôt que de la faire ronde, parce qu'elle a le même uſage que la circulaire, & parce qu'il eſt plus aiſé & plus prompt de couper ainſi en droite ligne les quatre angles d'une compreſſe quarrée, qui eſt la plus commune, que de la tailler exactement en rond.

L'onziéme L. eſt compoſée de trois compreſſes étroites & longues, dont les deux obliques s'entre-croiſent en forme de croix de S. André, & l'autre que vous voyez ſituez verticalement les traverſe par leurs angles aigus : on les applique avec ſuccès ſous cet arrangement dans l'anevriſme & dans les varices, parce qu'y ayant trois compreſſes dans le milieu, cela comprime très-bien l'endroit où le vaiſſeau eſt ouvert ou dilaté. L. Compreſſe oblique.

La douziéme M. eſt une compreſſe arondie, il y en a de parfaitement rondes comme des boules, & d'autres qui ne le ſont que d'un côté, comme des demi globes ; les unes & les autres ſe mettent ſous l'aiſſelle avant que de faire le bandage après la réduction de l'humerus luxé ; on en met auſſi une dans la main à ceux qui ont eu des os du bras ou diſloquez ou fracturez. M. Compreſſe ronde.

Enfin ces dernieres ſont de petites compreſſes dont les unes N. N. ſont quarrées & épaiſſes pour les ſaignées du bras & du pied. Les deux O. O. ſont longuettes ; on s'en ſert aux ligatures des vaiſſeaux pour nouer le fil par deſſus ; & les deux autres P. P. ſont roulées & très-petites, pour être employées dans les ſutures, & particulierement dans celle du tendon. N. N. Petites Compreſſes.

VII. Fig. DES BANDAGES.



Définition de Bandage.

APrès avoir garni une plaie de tentes & de plumaceaux, & l'avoir couverte d'un emplâtre & d'une compresse, on finit par le bandage, qui n'est autre chose qu'une circonvolution de bandes faites avec adresse autour de quelque partie du corps, pour lui conserver ou lui rendre la santé.

Ce que c'est que Bande.

Avant que de pouvoir faire un bandage, il faut sçavoir ce que c'est qu'une bande. On appelle bande un lien long & large dont on couvre & on en-

velope les parties qui en ont beſoin pour leur rétabliſſement. Remarquez donc que la différence qu'il y a entre bande & bandage, c'eſt que la bande eſt l'inſtrument, & le bandage eſt l'uſage & l'appoſition de la bande.

Les bandes different entre elles en pluſieurs façons, ſçavoir, par leurs matieres, car il y en a de cuir & de linge; par leur figure qui doit être convenable aux diverſes parties qu'il faut bander; par leur grandeur, vû que les unes ſont longues & larges, les autres courtes & étroites; & par leur ſtructure, plus ou moins artificielle, puiſqu'on en doit tailler pluſieurs exprès pour divers cas particuliers, & qu'on en trouve d'autres toutes faites, comme une ſerviete, une ceinture, &c. pour des beſoins ordinaires. Difference des Bandes.

On conſidere à une bande ſon corps qui en eſt la partie la plus ample & la plus forte, & les extrêmitez ſe prennent ſelon ſa largeur, ou ſelon ſa longueur, c'eſt ce qu'on nomme chefs, ainſi il y en a toujours quatre en une bande, quelque petite qu'elle ſoit, parce qu'elle ne peut manquer d'avoir deux bornes à ſa longueur, & autant à ſa largeur.

La plûpart des bandes repreſentent des parallélogrames rectangles ou quarrez longs; mais on fait quelquefois à leurs bouts & même dans leur milieu pluſieurs inciſions, comme vous pouvez l'appercevoir ſur cette planche.

On veut qu'une bande ait quatre conditions pour être parfaite; la premiere que la matiere en ſoit bonne, c'eſt-à-dire que ſi c'eſt du linge, il ne ſoit ni trop vieux ni trop neuf, afin qu'elles ſoient douces ou molles, déliées ou legeres: la ſeconde qu'elles ſoient nettes & blanches pour n'imprimer aucune mauvaiſes qualité; la troiſiéme, qu'elles ſoient d'une toile unie & pleine non ouvrée, & qu'elles ſoient coupées de droit fil, d'autant que Quatre conditions requiſes à une Bande.

ce qui l'eſt de biais ſe relâche & ſe déchire ; & la quatriéme, qu'elles ſoient égales ſans ourlets & ſans nœuds, comme les compreſſes, de crainte de bleſſer : ajoutez qu'elles ne doivent point avoir de liſiere, ſi on veut que le bandage ſoit accompli. Au reſte on prendra de ſemblables précautions pour faire des bandes de cuir ou d'étofe.

Diviſion generale des Bandages.

Les bandages ſont ou communs ou propres, les communs peuvent être appliquez en pluſieurs parties pour différens maux ; comme les bandages ſimples, tant égaux qu'inégaux, & les propres ne conviennent qu'en certains endroits, & à telles ou telles maladies : & le nombre de ces dernieres ſortes eſt auſſi grand qu'on compte de différentes parties au corps. Je ne prétens pas vous les expliquer ici toutes, la diſcution en eſt d'une ſi grande étendue qu'elle demande un cours particulier : je ne vous parlerai auſſi des bandages, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour vous faire comprendre les opérations que j'ai à vous démontrer.

Le bandage eſt ou ſimple ou compoſé, on appelle ſimple, celui qui n'a qu'une ſorte de contours, & qui ſe fait avec une ſeule bande, à laquelle on n'a rien découpé ni ajouté. Ce bandage eſt de deux ſortes, égal, ou inégal ; le ſimple égal eſt circulaire, il embraſſe la partie en rond comme un cerceau ; la bande en eſt uniment terminée ſans imparité de circuits ; le ſimple inégal ſe diviſe en quatre eſpeces, on l'appelle doloire, lorſque les circonvolutions ne font que biaiſer un peu, en ſe couvrant les unes les autres ; il ſe nomme mouſſe lorſqu'elles s'inclinent & gauchiſſent davantage ; il a le nom de rampant quand elles s'éloignent tellement les unes des autres qu'elles laiſſent entre elles des eſpaces découverts, & il eſt appellé renverſé, lorſque l'inégalité de la partie oblige de faire des replis & des renverſemens en mettant la bande ſens deſſus deſſous ; le bandage

composé est celui qui se fait de plusieurs bandes jointes ensemble, ou d'une seule coupée en plusieurs chefs.

Application des Bandages.

Tous les bandages ne sont pas commencés & finis de la même maniere, les uns se commencent par une des extrêmitez de la bande comme ceux des fractures, les autres à quelque distance d'un de ses bouts comme ceux des saignées, ou même par le milieu de la bande, lorsqu'elle est roulée à deux chefs comme la capeline.

On pose souvent le premier chef de la bande sur la partie malade, quelquefois sur la voisine, d'autrefois sur une partie éloignée & opposée, & toujours suivant l'intention pour laquelle on fait le bandage; mais il ne faut jamais le finir sur l'endroit de la plaie, parce que l'épingle dont on doit attacher le dernier chef ne manqueroit pas d'y faire de la douleur.

Leurs usages.

Les bandages servent aux remedes, ou tiennent eux-mêmes lieu de remedes. Le nombre de ces derniers est fort grand; car tous les bandages qu'on fait aux fractures & aux luxations les guérissent presque seuls: les différens usages qu'on reconnoît aux bandages font qu'on les nomme différemment; on appelle incarnatifs ceux qui approchent les lévres d'une plaie l'une de l'autre; expulsifs ceux qui conduisent au dehors les matieres purulentes des abscès & des ulceres; ces maladies se guérissent assez ordinairement par ces derniers moyens: quant aux premiers qui ne font que servir aux remedes, on les appelle rétentifs, ils sont très-communs en comparaison des autres bandages, ils ne contribuent encore à la guérison qu'en retenant les médicamens sur la partie malade; il y en a plusieurs de ceux-ci qui ne conviennent encore qu'à certaines parties, comme à la gorge ou au ventre, lesquelles ne peuvent pas supporter d'autres bandages.

La matiere du bandage ayant toutes les conditions marquées ci-deſſus, le reſte dépend du Chirurgien qui connoiſſant les differences des bandages, & les cas où ils doivent être appliquez, n'a plus qu'à poſer proprement les bandes & à les lever avec adreſſe.

Maniere de bien faire un Bandage.

On bandera élégamment une partie ſi l'on obſerve les circonſtances ſuivantes : il faut que le Chirurgien mette le malade dans une ſituation commode, qu'il faſſe tenir la partie qu'il doit bander, par un ou par pluſieurs de ſes ſerviteurs ; que la bande étant roulée ferme & ſes circuits également & entierement couverts les uns par les autres comme des anneaux concentriques, il la prenne d'une main & tenant le chef de l'autre, il la poſe ſans héſiter, ni donner ſoupçon qu'il ne ſçait par quel endroit commencer : dès ce moment pour ne point faire languir ſon malade, il doit avec autant de diligence que d'exactitude entourer de la bande la partie affectée ; (*a*) l'agrément & la propreté y ſont néceſſaires, afin que le malade, les aſſiſtans, & l'Opérateur même ſoient contens de l'ouvrage : le bandage fait, il examinera ſi les circonvolutions ſont également conduites & aſſurées, s'il n'eſt ni trop lâche, ni trop ſerré, & s'il quadre à la forme & au volume de la partie : enſuite il la mettra ſur des couſſins de maniere qu'elle ne puiſſe point vaciller, ni ſouffrir de douleur, obſervant pour regle générale que le bras ſoit ſitué un peu ployé, & la jambe tout-à-fait étendue.

Si la dexterité du Chirurgien ſe fait voir, lorſqu'il ſçait poſer les bandes avec juſteſſe & élégance, elle ne paroît pas moins, quand il eſt obligé de lever ces mêmes bandes, & qu'il s'en acquite d'une maniere aiſée, ſans confuſion & ſans emba-

(*a*) Pour bien appliquer cette bande, il faut la tenir dans la main, & n'en dérouler à chaque circuit que ce qui eſt néceſſaire pour entourer la partie.

tas. Pour débander la partie, il faut qu'il la mette dans la même ſituation qu'elle étoit quand il l'a bandée, qu'il la faſſe tenir ferme par des aſſiſtans, & qu'alors défaiſant l'apareil, & levant les bandes doucement & promptement, il le déroule tantôt d'une main & tantôt de l'autre ſans les laiſſer échaper de ſes mains, & obſervant ſur tout de ne point exciter de douleur : ſi les bandes ſont collées les unes aux autres, ou bien à la partie, il doit pour les dégager plus facilement, les humecter de quelque liqueur qu'on diverſifiera ſuivant l'état de la maladie, ſe ſervant d'huile par exemple quand la partie eſt douloureuſe, du vin quand il y a de la froideur & de la débilité, d'oxicrat lorſqu'il y a de l'inflammation.

Ce qu'on obſerve pour lever la bande.

Examinons à preſent quelques bandages qui ſont repreſentez dans la Planche ſeptiéme, je n'y ai fait graver que ceux dont on ſe ſert tous les jours, & qu'un Chirurgien doit ſçavoir indiſpenſablement.

Bandages particuliers.

Le premier A. eſt le couvre-chef, ainſi appellé parce qu'il couvre & enveloppe toute la tête : il eſt fait avec une ſerviete pliée en deux pour être poſé ſur la tête ; & des quatre angles qui pendent à côté du viſage, il y en a deux qu'on noue ſous le menton, & les deux autres ſur la nuque du col, ce bandage le plus uſité de tous convient à toutes les plaies de la tête.

1. A. Le couvre-chef.

Le ſecond B. eſt le bandeau ; il eſt de deux ſortes, l'un ſimple qui ſe fait avec une bande tournée circulairement autour de la tête, & l'autre figurée qu'on compoſe de pluſieurs morceaux ou de pluſieurs redoublemens de toile couſus enſemble ; ayant quatre rubans aux quatre angles pour le nouer derriere la tête, ce bandage eſt particulier pour le front.

2. B. Le Bandeau.

Le troiſiéme C. eſt le ſcapulaire, ainſi nommé parce qu'il appuye ſur les épaules : il eſt fait d'une

3. C. Le Scapulaire.

piéce de toile de deux ou trois pieds de long ſur ſept ou huit doigts de large ; on l'a fendu par le milieu ſuivant ſa largeur pour y paſſer la tête, il ſert à ſoutenir tous les bandages qu'on fait à la poitrine & au ventre. L'un des C. le fait voir hors du ſujet, & l'autre le montre appliqué ſur le ſujet.

4. D. La Serviette. Le quatriéme D. eſt la ſerviette ; on en prend une qui ſoit aſſez longue pour faire le tour du corps, on la ploye de ſon long en trois ou quatre, & on en bande toutes les plaies de la poitrine & du bas ventre ; on y attache par devant & par derriere les extrêmitez du ſcapulaire qui empêche qu'elle ne tombe.

5. E. F. G. Bande à ſaigner. Le cinquiéme E. F. G. eſt une bande à ſaigner ; elle eſt longue d'une aulne ou environ, & large de deux doigts, E. vous la fait voir avant que de s'en ſervir ; F. vous montre un bras qui en a été bandé après la ſaignée, & G. vous apprend comment ſe fait le bandage de la ſaignée du pied, lequel on appelle l'étrier. Je vous parlerai plus amplement de ces deux bandages en faiſant les ſaignées où ils conviennent.

6. H. I. Un Bandage rampant. Le ſixiéme H. I. eſt un bandage pour le bras ou pour la jambe appellé rampant, il ſe fait avec une bande roulée à un chef de deux ou trois doigts de large, & longue de deux aulnes ou environ. Quand on le fait au bras on commence par un circulaire ou deux autour du poignet, & on le continue juſqu'à l'épaule en laiſſant des eſpaces entre chaques circonvolutions, & lorſqu'on le pratique à la jambe, on commence par un étrier, paſſant le premier chef par deſſous la plante du pied & montant en rampant juſqu'au haut de la cuiſſe : ce bandage eſt ſimplement contentif, parce qu'il ne fait que contenir les remedes ſur la partie H. en eſt un appliqué ſur le bras, & I. montre la bande dont on ſe ſert pour le faire.

Le ſeptiéme L. eſt le plus ſimple de tous ; il ſe fait avec une bandelette courte & qui n'a que ce qu'il faut de longueur pour en faire un ou deux tours circulaires ſans monter ni deſcendre.

7. L. Bandage ſimple.

Le huitiéme M. eſt encore un ſimple contentif ; mais pour le faire il faut un morceau de toile plus large que pour le précedent : on y met quelquefois de petits cordons, ou bien on le coud ſur la partie.

8. M. Autre Bandage ſimple.

Le neuviéme N. eſt un bandage convenable pour une jambe qu'on a deſſein de bander avec fermeté, il ſe fait avec une bande pareille à celle du rampant ; on jette le premier chef ſous la plante du pied, & en le remontant on le croiſe de maniere qu'on fait ſur le tarſe comme une croix de ſaint André, après quoi on pourſuit les circonvolutions juſqu'au jarret : & il faut remarquer qu'à l'endroit où commence le gras de la jambe on doit faire des renverſés & les continuer juſqu'à ce qu'on ait atteint le plus épais de ce même membre ; car autrement le bandage feroit des godets, & ne ſerreroit pas également la jambe comme elle a beſoin de l'être.

9. N. Bandage avec des renverſés.

Le dixiéme O. eſt une bande roulée à deux chefs égaux ; on l'applique ordinairement par le milieu, tenant les deux chefs chacun dans une main. On fait cette bande plus ou moins large ou longue ſuivant la difference des parties ou des maladies. Elle ſert à faire la capeline & le ſpica qui ſont des bandages dont on uſe très-ſouvent.

10. O. Bande roulée à deux chefs.

L'onziéme P. eſt une petite bande large de deux doigts & aſſez longue pour faire deux tours ſur la partie : elle eſt fendue proche l'un de ſes bouts, pour y paſſer l'autre chef ; ce bandage eſt appellé incarnatif ou uniſſant, parce qu'il réunit les lévres d'une plaie faite en long, afin d'épargner par ce moyen une ſuture. On le commence par le milieu de la bande ſur la partie oppoſite de la plaie ; par exemple, ſi on veut s'en ſervir au front où il con-

11. P. Bandage incarnatif ou uniſſant.

vient particulierement, on posera le milieu de la bande sur l'occiput, & coulant de part & d'autre les deux chefs au-dessus des deux oreilles, on en passera l'un par la fente de l'autre au droit de la plaie; puis les tirant tous deux, on fera joindre si exactement les bords de la plaie l'un à l'autre, qu'ils se puissent reprendre sans aucune difformité.

12. Q. Bandage à quatre chefs.

Le douzieme Q. est un bandage à quatre chefs. Il se fait avec une bande de toile dont les deux extrêmitez ou chefs pris suivant la longueur sont fendus chacun en deux: lorsqu'ils sont fendus en trois, c'est un bandage à six chefs, & quand ils le sont chacun en quatre il est à huit chefs: ce bandage s'accommode à plusieurs parties. Nous le mettons principalement au rang des incarnatifs ou unissans, vû qu'on s'en sert pour raprocher les lévres d'une plaie faite en travers. Avec ces deux derniers bandages on évitera beaucoup de sutures dont le Chirurgien doit exemter ses malades autant qu'il est possible, parce qu'ils aimeront toujours mieux pour guérir être soumis au sentiment obtus d'un bandage, que d'essuyer les douleurs aigues des sutures.

10. R. Bandage en T.

Le dernier R. est un bandage figuré representant un T. on l'appelle figuré parce qu'il est fait de deux bandes cousues ensemble; il y en a de simple comme celui-ci, & d'autres qui sont fendus & doubles, dont on se sert en differentes occasions. Ce bandage convient à plusieurs parties; il est employé sur tout après l'opération de la lithotomie & de la fistule à l'anus.

Si j'entreprenois de descendre dans le détail des bandages, je vous demanderois bien plus de tems qu'il ne nous est permis d'en passer à nos assemblées: ce que je vous ai appris suffira pour vous en donner autant de connoissance que vous en devez avoir pour le present; venons aux sutures.

VIIIe. FIG. LES SUTURES.

LA ſuture eſt une opération de Chirurgie qui par le moyen d'une aiguille enfilée, aide à rejoindre & à remettre dans une parfaite continuité les parties de notre corps violemment diviſées, & encore ſanglantes.

Définion de la Suture.

Ce mot de ſuture ſe prend en deux façons, ou pour l'union des os du crane joints enſemble en maniere de dents de ſcie qui s'engagent les unes entre les autres, ou pour une couture qu'on fait

aux plaies qui en ont beſoin, & c'eſt dans ce dernier ſens que nous l'entendons, quand nous diſons que la ſuture eſt le meilleur moyen qu'on doive employer pour réunir les plaies nouvellement faites, lorſque le bandage favoriſé de la ſituation la plus avantageuſe n'en peut venir à bout; parce que les lévres de la plaie étant approchées les unes contre les autres par le ſecours des points d'aiguille, les extrêmitez des principales fibres qui ont été coupées & déchirées ſe trouveront encore appliquées les unes aux autres, comme elles étoient avant que d'être rompues & ſéparées.

Ses diviſions. Les Anciens ont inventé pluſieurs ſutures, qu'ils ont réduites ſous trois eſpèces, les incarnatives, les reſtrinctives, & les conſervatives.

Suppreſſion de quelques ſutures des Anciens. L'incarnative eſt ainſi appellée, parce que rejoignant les bords d'une plaie, & les tenant unis enſemble par le moyen des fils dont on les a traverſez avec une aiguille, elle fait qu'ils ſe collent, ſe reprennent & s'incarnent comme ils étoient auparavant. On la ſubdiviſe en cinq, l'entrecoupée, l'entortillée, l'enchevillée, ou emplumée, la ſuture avec agraphes, & la ſuture ſéche. De ces cinq ſutures nous en ſupprimons deux comme trop cruelles & tout à fait inutiles, qui ſont l'enchevillée ou l'emplumée, & la ſuture avec agraphes. La premiere ſe nommoit enchevillée, lorſqu'on ſe ſervoit de petites chevilles, & emplumée quand on prenoit des tuyaux de plumes: on enfiloit deux ou trois aiguilles d'un double fil qu'on paſſoit au travers des bords d'une plaie faiſant un trou à un doigt de diſtance l'un de l'autre, & dans les anſes de ces fils on mettoit une cheville ou une plume, & on en lioit une autre avec les bouts du même fil, afin que ces plumes tinſſent les bords de la plaie réunis: (*a*) & pour faire la ſeconde on avoit des

(*a*) La plûpart des Praticiens d'aujourd'hui ne s'accordent pas ſur cet article avec notre Auteur. Ils regar-

agraphes crochues & pointues par les deux bouts, & on en fouroit une dans la partie ſupérieure, de la plaie, & l'autre dans l'inférieure pour raprocher les lévres. Vous jugez bien par le recit que je fais de ces deux ſutures, de quelle cruauté elles étoient, & en même-tems de leur inutilité, puiſque dans le cas où elles ſemblent le plus néceſſaires, comme dans des plaies profondes où la contraction des parties charnues coupées tient les bords fort écartez, & dans les plaies des tendons, elles expoſeroient à des convulſions terribles & à des froiſſemens qu'on évite en diminuant le mieux qu'il eſt poſſible par des compreſſions moderées la dilatation de ces plaies, & en attendant que les fibres ſe relâchent & ſe prolongent pour ſe reprendre. Je ne vous en parlerai donc pas davantage; je vous expliquerai dans un moment les trois autres, qui ſont l'entrecoupée, l'entortillée & la ſuture ſéche.

On avoit donné le nom de reſtrinctive à une eſpece de ſuture avec laquelle on prétendoit arrêter le ſang dans les grandes plaies où il y avoit ouver-

dent la ſuture enchevillée comme un des moyens les plus utiles pour guérir les plaies tranſverſales & profondes des muſcles, parce que la cheville preſſant les bords de la plaie dans toute ſon étendue & dans tous ſes points, cette eſpece de ſuture reſiſte davantage à l'effort des parties diviſées, qui tendent par leur reſſort naturel à s'écarter l'une de l'autre. Ils font encore cette ſuture aux plaies du bas ventre. Les moyens dont on ſe ſert pour la faire, ſont l'éguille, le lien & les chevilles. Les aiguilles doivent être groſſes & courbes à proportion de la profondeur de la plaie. Le lien doit être compoſé de pluſieurs fils de chanvre cirés & arrangés à côté l'un de l'autre, deſorte qu'ils forment une eſpèce de ruban, & en aſſez grande quantité pour ſoutenir l'effort des lévres de la plaie, qui tendent à s'écarter l'une de l'autre. On le prefere au cordonnet, qui étant rond coupe les parties. Les chevilles doivent être égales en longueur à la plaie, groſſes comme un tuyau de plume, & faites de taffetas ciré ou de toile gommée.

tures de vaiſſeaux conſidérables ; & pour cet effet, on en avoit imaginé de diverſes façons du nombre deſquels étoient celles du Cordonnier, du Coûturier, du Pelletier, &c. toutes plus inutiles les unes que les autres ; car pour peu qu'on faſſe de réfléxion ſur cette ſuture, on ne pourra pas s'empêcher de la condamner : & certainement ſuppoſé qu'on eût couſu la peau ſi exactement que le ſang n'en pût ſortir, ne s'échaperoit-il pas par le vaiſſeau ouvert, d'où il s'écouleroit dans tous les interſtices des muſcles, ce qui enfleroit la partie, la pourriroit & la gangreneroit ? Ainſi c'eſt avec juſte raiſon que nous retranchons cette ſuture, & d'autant plus qu'il eſt d'autres moyens & plus ſûrs & moins pénibles pour arrêter le ſang. On a néanmoins conſervé l'uſage de celle du Pelletier pour la ſuture des plaies des inteſtins. Je vous la montrerai demain en faiſant la gaſtroraphie.

Raiſon de cette ſuppreſſion,

On appelloit conſervative cette eſpece de ſuture ancienne, par laquelle on empêchoit que dans les grandes plaies où il y avoit déperdition de ſubſtance les bords ne s'éloignaſſent trop l'un de l'autre ; mais comme un bandage y ſuffit, ce ſeroit envain qu'on paſſeroit de longs fils à travers une plaie où ils ne feroient qu'embarraſſer dans ſes panſemens & irriter ſans ceſſe par le tiraillement qu'en feroient le mouvement & le reſſort naturel des parties, juſqu'à ce qu'elles fuſſent coupées, ou ces fils rompus ; c'eſt pourquoi je la bannis avec la reſtrinctive.

Ce n'eſt point de ma propre autorité que je retranche ces ſutures, je ne ſuis pas le ſeul qui leur ai fait leur procès : le peu davantage qu'on en a tire, & les maux qu'elles ont cauſez, les ont fait condamner pour toujours. Depuis plus de trente ans que je fais la Chirurgie, je ne les ai jamais pratiquées ni vû pratiquer par aucun autre, & de plus de quatre cens Chirurgiens que nous ſommes

ici assemblez, je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui les ait vû mettre en usage.

Utilité des Sutures.

Le seul avantage qu'on tire des surures c'est la réunion ; deux choses concourent à la procurer, le Chirurgien & la nature. De la part du Chirurgien deux circonstances doivent absolument être observées, la premiere d'approcher les lévres de la plaie l'une de l'autre, & la seconde de les maintenir dans cette situation ; & du côté de la nature, il faut qu'elle se serve de son baume comme d'un ciment le plus propre à coller & à réunir ces lévres l'une avec l'autre. Ne vous étonnez pas si je mets le Chirurgien avant la nature, elle travailleroit infructueusement sur une plaie s'il n'en mettoit par son industrie les parties en état de se réparer par les sucs que cette sage œconome leur fournit pour cela. Afin de concevoir comment se fait cette réunion, il faut sçavoir que toutes les parties de notre corps ne sont composées que de tuyaux perpétuellement traversez par des liqueurs qui tendent à se répandre de toutes parts, & qui sont incessamment poussées pour circuler d'une partie dans une autre. Desorte qu'aussitôt que le Chirurgien a approché les lévres d'une plaie par le moyen des sutures & d'un bandage, & qu'il les a assujetties dans cette disposition, ces humeurs qui cherchent à passer & à repasser d'une lévre dans l'autre trouvant les conduits rompus s'extravasent, & leurs parties les plus gluantes & les plus balsamiques s'arrêtant dans les intervales qui restent toujours dans une plaie la plus exactement refermée, s'y épaississent & s'y endurcissent par la chaleur du lieu, & s'accrochant aux deux parois de la plaie, elles les tiennent unies de telle maniere que les extrêmitez des filamens & des vaisseaux capillaires ramollies & repaitries recomposent en peu de tems un tout continu & de même tissu qu'avant leur désunion.

Comment la réunion s'accomplit.

C'eſt aux plaies tranſverſes qu'on ne peut pas ſe diſpenſer de faire une ſuture, & particuliérement à celles que le bandage ne peut pas réunir, (*a*) car lorſque les bandages, tels que ſont les uniſſans & les incarnatifs, peuvent joindre immédiatement l'un à l'autre les lévres d'une plaie, il faut épargner au malade les épreuves de toutes les autres voyes. Les plaies déchirées où des morceaux de chair pendent, & celles d'un nez ou des oreilles à demi coupées, demandent auſſi d'être couſues: mais c'eſt un abus que de vouloir faire la ſuture à des parties, telles que le nez & l'oreille, lorſqu'elles ſont entierement ſéparées de leur tout, quoiqu'il y ait des Auteurs qui l'ayent conſeillée & c'eſt une folie de croire qu'on puiſſe refaire un nez emporté, en appliquant premierement en ſa place un morceau de chair de la cuiſſe ou du bras, figuré comme des narines, ainſi que quelque-uns diſent l'avoir tenté avec ſuccès.

Cas où les futures ſont inutiles ou nuiſibles.

Quoique les ſutures ſoient des moyens infaillibles pour joindre une plaie, & en procurer la réunion, il y a néanmoins des occaſions où il nous eſt défendu de nous en ſervir. En voilà ſix ou ſept auſquelles elles ne ſe devoient point pratiquer: 1°. aux plaies ſoupçonnées d'être venimeuſes, parce qu'il eſt à propos de donner iſſue au venin, & de faire pénétrer les remedes dans l'intérieur des parties où il s'eſt inſinué; 2°. aux parties de la poitrine, à cauſe de ſon mouvement continuel; (*b*) 3°. à celles qui ſont accompagnées de

(*a*) Il eſt inutile auſſi de faire la ſuture aux plaies des parties dont la ſituation ſeule ſuffit pour maintenir les lévres de la plaie raprochées l'une de l'autre. Le bandage & la ſituation de la partie ſont deux moyens préferables à la ſuture, lorſqu'ils ſuffiſent.

(*b*) Les principaux muſcles qui recouvrent la poitrine ne ſervent point à la reſpiration, & n'ont dans le tems de cette action qu'un mouvement qui leur eſt com-

de grandes inflammations, parce que les points d'aiguilles les augmenteroient encore ; 4°. aux plaies contuſes, vû que les chairs n'y auroient pas aſſez de fermeté pour ſoutenir le fil, 5°. à celles où de grands vaiſſeaux ſont ouverts, car il s'agit de les fermer par la ligature ou par des aſtringens ; 6°. aux plaies où les os ſont découverts, à cauſe de l'exfoliation qu'il en faut attendre ; (*a*) 7°. aux plaies où il y a une déperdition notable de ſubſtance, parce qu'il en doit ſortir du pus pour la régénération de la chair.

Appareil pour les ſutures.

Lorſqu'une plaie n'eſt point de la qualité de celles que je viens de vous marquer, & qu'un Chirurgien eſt convenu de la néceſſité d'y faire une ſuture, il doit avant que d'en venir à cette opération

muniqué à tous en même tems par l'élevation des côtes, & qui ne peut gueres cauſer de tiraillement aux points de la ſuture. Il ſemble donc que le mouvement continuel de la poitrine n'empêche point qu'on ne faſſe la ſuture aux plaies de cette partie qui ne ſont point pénetrantes. On la fait tous les jours avec ſuccès aux plaies du bas-ventre, qui a comme la poitrine, un mouvement continuel.

(*a*) Ceci demande une explication, car ſi les os ſont découverts & alterés, la ſuture n'y convient pas ; mais s'ils ſont ſeulement découverts, ou même diviſés par un inſtrument tranchant, les plus habiles Praticiens font cette opération, lorſque les autres moyens que l'art fournit pour procurer la réunion des plaies n'ont pas lieu, ou ne ſuffiſent pas. Cette pratique eſt fondée ſur un grand nombre d'obſervations & ſur les raiſons ſuivantes 1°. En raprochant les parties nouvellement diviſées, & les maintenant en cet état, on les préſerve des impreſſions de l'air, qui ſont très-dangereuſes pour les plaies où les os ſont découverts. 2°. Le ſuc nourriſſier des parties diviſées & ainſi raprochées eſt le baume le plus propre à les réunir. 3°. S'il ſurvient des accidens capables d'empêcher les bons effets de la ſuture, ce qui arrive rarement, il eſt aiſé de couper les fils & de panſer la plaie par la voye de la ſupuration, qui eſt toujours beaucoup plus longue, & que l'on ne doit ſuivre que lorſqu'on ne peut faire autrement.

avoir, outre l'appareil ordinaire d'une plaie, trois choſes néceſſaires pour la faire ; une aiguille A. du fil B. & une canule C. on choiſit une aiguille proportionnée à la nature de la plaie, car il en faut pour cela de pluſieurs figures & de diverſes grandeurs ; il y en a de droites, & d'autres qui ſont plus ou moins courbes ; mais les courbes ſont préférables, parce qu'il n'y a point d'endroit au corps où l'on ne puiſſe s'en ſervir plus commodément que des droites ; l'acier en ſera doux, toutefois un peu ferme afin qu'il ne ploye point ; elles doivent être polies, pointues & ſans rouille, afin qu'elles percent plus promptement, & qu'en paſſant dans une playe elles ne raclent point : la tête de cet inſtrument doit être fendu pour y paſſer le fil ou le cordonnet, & creuſée par ſes côtez en façon de petite goutiere, afin que le fil ſe plaçant dans les crenelures, n'arrête pas l'aiguille en l'empêchant de paſſer aiſément à raiſon de la groſſeur qu'il forme à cette tête. Ce fil doit être uni, rond, égal, mollet, & d'une groſſeur convenable ainſi que l'aiguille ; on préfere le fil d'Epinay ou de Florence à la ſoye, parce qu'elle coupe les chairs, encore plûtôt quand elle eſt teinte, toutes ces teintures étant cauſtiques & rongeantes. On met le fil ſimple ou double ſuivant l'effort auquel il faut qu'il réſiſte, & on n'oublie pas de le cirer, afin qu'il ne ſe pourriſſe pas, & qu'il tienne mieux. La canule doit être d'argent, plûtôt courbe que droite, pour s'en ſervir en toutes les parties du corps ; elle ſera fenêtrée pour donner paſſage à l'aiguille, & fendue par ſon bout pour laiſſer ſortir le fil. Il y en a qui prétendent que les doigts du Chirurgien valent mieux qu'une canule pour tenir le bord d'une plaie pendant qu'on la coupe ; & de fait il eſt des occaſions où l'on peut s'en paſſer, mais non pas en toutes. C. vous repreſente

Forme des Aiguilles.

Qualité du fil.

comment elle doit être fabriquée (*a*).

En faisant une suture il y a six ou sept préceptes généraux à observer, dont le premier est de bien nettoyer la plaie de tous les grumeaux de sang, & des autres corps étrangers ; le second d'en faire joindre les lévres par un serviteur qui les tienne ainsi durant l'opération ; le troisiéme de ne point trop prendre de la peau en longueur en la perçant obliquement ; le quatriéme de ne pénétrer la chair en profondeur qu'autant qu'il faut pour ne pas laisser au fond de la plaie une espace où des humeurs pourroient s'amasser & se corrompre ; le cinquiéme de séparer les points les uns des autres par des intervales médiocres ; le sixiéme, c'est d'éviter la piqure des nerfs, des membranes & des tendons ; & le septiéme consiste à mettre quelquefois une tente au plus bas lieu de la plaie pour lui faire un égoût. Instruit donc de ces regles générales on pourra mettre la main à l'œuvre ; mais comme l'entre-coupée, l'entortillée, & la suture séche se font différemment, je m'en vais vous démontrer ces trois sortes de sutures l'une après l'autre.

R. Regles à garder pour l'exécution des sutures.

L'entre-coupée ou entrepointée s'appelle ainsi, parce qu'à chaque point d'aiguille on coupe le fil après y avoir fait un nœud : elle se pratique en deux manieres, ou avec un fil simple, ou avec un fil double. Pour la faire en la premiere, on prend de la main droite l'aiguille enfilée, & la canule de la gauche ; il y en a qui veulent qu'on en trempe la pointe dans de l'huile, afin qu'elle fasse moins de douleur en entrant, & alors appuyant de la canule

Méthode pour l'entre-coupée.

(*a*) On ne se sert plus de cette canule dans aucun cas ; parce qu'elle est inutile, & qu'elle peut meurtrir les bords de la plaie. Le pouce & le doigt indice placés à l'endroit où doit sortir la pointe de l'aiguille, font le même effet que cet instrument, & n'en ont point les inconvéniens.

la lévre ſupérieure de la plaie, on enfonce l'aiguille de dehors en dedans, & quand elle eſt à demi paſſée dans la fenêtre de la canule, on la tire tout-à-fait; puis faiſant la même choſe à la lévre inférieure, on paſſe le même fil de dedans en dehors; ſi la plaie demande pluſieurs points, on y en fait autant qu'il en eſt beſoin, & enſuite on noue chaque point d'aiguille ſéparément, ſe gardant de faire le nœud ſur la plaie, qui doit être à ſa partie ſupérieure; il faut faire le nœud du Chirurgien qui eſt de paſſer deux fois le fil par le même anſe, parce qu'il tient plus ferme que le nœud ſimple. Il y en a qui mettent de très-petites compreſſes de linge D. D. ſous chaque nœud. L'autre eſpece d'entrecoupée ſe fait avec un fil double enfilé dans l'aiguille; il fait un anſe par ſon bout, & quand on l'a paſſé par la plaie comme le précédent, l'anſe qui eſt la partie inférieure de cette plaie ſe releve vers la ſupérieure, & on paſſe un des fils par cette anſe; après quoi l'ayant noué d'un double nœud on le coupe avec les ciſeaux E. Cette ſuture ne differe pas de l'autre ſeulement par le fil ſimple ou double, mais encore parce qu'il faut la commencer par la lévre inférieure de la plaie qui eſt l'endroit où le fil doit faire ſon anſe, & elle a cet avantage ſur l'autre, qu'elle convient mieux aux plaies profondes, parce qu'elle eſt plus forte & qu'elle ſerre plus exactement. (*a*)

(*a*) Cette ſuture entrecoupée ſe peut faire d'une maniere plus ſimple. On raproche les lévres de la plaie, on les fait tenir dans cette ſituation par un aide; on porte enſuite avec la main droite à quelque diſtance de la diviſion & à un pouce de ſon extremité la pointe d'une aiguille enfilée; on met le pouce & le doigt indice de la main gauche ſur le côté oppoſé à l'endroit où l'on doit faire entrer la pointe de l'aiguille; on perce tout à la fois les deux lévres de la plaie. Il faut que l'aiguille paſſe juſqu'au fond, & que ſa pointe ſorte de l'autre côté vis-à-vis de ſon entrée & à une diſtance égale On tire l'aiguille par ſa pointe, & l'on fait les autres points de ſuite

Pour bien faire les futures le Chirurgien doit avoir une pelote F. lardée d'aiguilles de toutes les sortes, de droites, de courbes, de grandes, de petites, de rondes, de plates, de triangulaires, enfilées de plusieurs especes de fil, afin qu'il voye devant lui toute prête celle qui conviendra à la plaie qu'il doit coudre; autrement il feroit souvent obligé ou de se servir d'une aiguille qui ne seroit pas propre, ou d'attendre qu'on lui en eût apporté une autre qu'il auroit envoyé chercher.

Circonstances nécessaires dans cette pratique.

Après avoir fait la future il y a encore des circonstances essentielles à observer, dont la principale est de faire ensorte qu'ayant joint ensemble le plus juste qu'il étoit possible les lévres d'une plaie, elles puissent demeurer en cet état. Plusieurs conseillent de mettre sur la plaie une poudre qu'ils appellent conservatrice des futures; elle est composée avec des remedes gluans & collans, tels que le mastic, la mirrhe, le bol, & l'aloës, il y en a dans cette fiole G. D'autres prétendent que le meilleur remede est le suc nourrissier qui porté à la partie en fait la réunion; l'on employe communément le baume d'Arceus, qui est dans ce petit pot A. dont on enduit ce petit plumaceau I. qu'on met sur la future, & qu'on recouvre de cet autre plumaceau K. qui est assez grand pour s'étendre jusques sur les nœuds, afin que l'emplâ-

tures sans couper les fils. Ces points doivent être à égale distance les uns des autres, & en nombre proportionné à l'étendue de la plaie. Lorsqu'on les fait il faut tenir le fil fort lache, desorte qu'il forme des anses assez grandes. On coupe ces anses par le milieu, & l'on noue les fils de maniere que le nœud ne se trouve pas sur la division. On applique sur la plaie un petit plumaceau couvert de baume d'Arceus, & au lieu de l'emplâtre que l'Auteur propose, on se sert d'une petite compresse sur laquelle on en met une ou deux autres plus grandes soutenuës de plusieurs tours de bande, qu'on dirige de maniere qu'ils tendent à raprocher les lèvres de la plaie.

tre ne s'attachant pas à ces nœuds on ne faſſe point de douleur en relevant l'appareil : on poſe enſuite l'emplâtre L. qui doit être fait de médicamens agglutinatifs & aſtringens, tel qu'eſt celui des hernies, puis la compreſſe M. trempée dans quelque liqueur, qui fortifie & qui réſiſte à la pourriture. Pour le bandage il faut le conformer à la figure de la partie bleſſée, c'eſt pourquoi on ne peut pas le ſpécifier en particulier ; mais il faut qu'il ſoit fait de maniere qu'il retienne les lévres de la plaie jointe étroitement enſemble.

Moyen de faire l'entortillée.

L'entortillée ou enfilée a reçû ce nom de ce que laiſſant les aiguilles dans la plaie, on traine le fil tout autour de ces aiguilles, de la même maniere que les tailleurs le font autour des aiguilles enfilées qu'ils gardent ſur leurs manches.

Cette ſuture s'exécute auſſi en deux façons, car ou les aiguilles ſont paſſées à travers la plaie comme celle qu'on a marquée par N. ou bien comme celle qui vous eſt indiquée par O. elles ſont fichées à ſes côtez. Elles ſe font l'une & l'autre ordinairement avec deux aiguilles, à la premiere on prend deux aiguilles droites bien pointues que l'on paſſe l'une après l'autre avec l'aide de la canule au travers de la playe : on commence par les enfoncer de dehors en dedans, & on les fait ſortir enſuite de dedans en dehors ; & ſe trouvant diſpoſées de maniere que leurs quatre extrêmitez faſſent un quarré égal, on prend un fil qu'on tourne ſous ces quatre extrêmitez, & qu'on croiſe par deſſus la plaie trois ou quatre fois, enſorte qu'il en faſſe joindre exactement les lévres, puis on arrête le fil, on coupe les pointes des aiguilles avec des tenailles inciſives, & on finit par deux petites compreſſes, P. P. que l'on met ſous les aiguilles. La ſeconde eſpece d'entortillée n'eſt differente de la premiere qu'en ce que les aiguilles, au lieu de traverſer la plaie, ſont poſées le long de ſes

lévres, comme vous le voyez par cette figure O. Je conviens que ces deux aiguilles ſont deux corps étrangers qui peuvent bleſſer ſans ceſſe ; mais ſi l'on les ſouffre bien au travers d'une plaie, elles ne feront pas plus de mal dans cette diſpoſition, puis qu'elles y doivent moins faire de douleur & qu'elles renferment une plaie ſans qu'il y ait rien au dedans qui la puiſſe fatiguer : ces ſutures ſont admirables pour les parties qu'on ne peut pas empêcher de ſe mouvoir, comme les lévres.

De la ſuture ſéche, & de ces deux eſpéces.

La ſuture ſéche a été ainſi nommée, parce qu'il ne faut point verſer de ſang pour la faire, elle n'a beſoin ni d'aiguille, ni de fil, ni de canule, & elle s'applique ſans douleur ; on la diſtingue en deux eſpeces comme les précédentes, parce qu'elle ſe fait tantôt avec un ſeul morceau d'étofe, & tantôt il en faut deux. Pour faire la premiere, on prend un petit morceau de toile ou de cuir figuré comme il vous eſt marqué par Q. on la couvre de colle forte ou de quelque médicament qui s'attache à la peau, comme de la farine mêlée avec un blanc d'œuf, (*a*) on en applique la moitié ſur un des côtez de la plaie, & lors qu'elle tient à la peau, on tire la toile par ſon autre moitié pour l'appliquer ſur l'autre côté, où s'attachant aſſez fortement, ces deux lévres de la plaie ſe trouvent très-unies enſemble ; cette ſuture eſt fort facile à faire, mais elle ne convient qu'aux plaies ſuperficielles. L'autre eſpece de ſuture ſéche veut un peu plus de façon ; on prend deux petits morceaux de cuir R. R. coupez en triangle ſur un des côtez duquel il y a trois dentelures, dont chacune a un petit fil ; on couvre ces morceaux de quelque choſe qui les faſſe tenir à la peau ; l'on en poſe l'un ſur une des lévres de la plaie, & l'autre ſur l'autre côté.

Diverſes pratiques pour cette future.

(*a*) L'emplâtre d'André de la Croix, ou quelqu'autre de cette eſpéce, eſt très-agglutinatif & préferable à la colle forte & à la farine mêlée avec le blanc d'œuf.

Les deux endroits où ils ſont collez ſont éloignez de l'extrêmité des bords de la plaie d'environ un doigt ; enſuite tirant ces bouts de fil on fait approcher les lévres de la plaie, & liant ces fils par un double nœud on tient ces lévres jointes, deſorte que la réunion s'en peut facilement accomplir ; quelques-uns couſent ces dents les unes aux autres, ou bien ils y mettent des agraphes pour y paſſer un cordonnet ; & d'autre ne ſe ſervent que de deux petits morceaux de cuir marquez S. S. couverts du même remede & garnis des mêmes fils ou rubans : mais cela ne change point l'eſpece & ne va qu'à la même fin. Cette ſuture eſt merveilleuſe pour les plaies du viſage, parce qu'évitant la difformité cauſée par les points de l'aiguille, elle fait qu'après la guériſon la cicatrice ne paroît que très-peu.

Je ne vous parle point des plaies angulaires & figurées, parce qu'il s'en peut faire de tant de différentes manieres, qu'il eſt impoſſible de vous montrer ici comment il les faut coudre toutes ; je vous dirai ſeulement qu'en général on commence toujours par des points de ſuture entrecoupée dans les angles quand il y en a, & dans le milieu de leurs lignes ou droites ou circulaires, quand elles ſont ſans angles : on y fait autant de points que leur longueur le requiert, obſervant de ne les faire ni trop ſerrez, ni trop éloignez, mais à une diſtance raiſonnable les uns des autres ſelon que la plaie paroit expoſée à ſe rouvrir, ſerrant d'ordinaire le premier & avec plus de force l'endroit qui fait plus de violence à ſe dilater, parce qu'en le contenant fermement rejoint, tous les autres reſtent comme d'eux-mêmes dans la ſituation où on les a mis.

De quelle façon l'on débarraſſe les ſutures après la réunion de la plaie.

Quand une plaie eſt réunie il eſt queſtion d'en ôter la ſuture, & pour le faire avec prudence & avec adreſſe, il faut que le Chirurgien ſache deux

choſes, le tems de l'ôter, & le moyen de le faire. Il connoit le tems de l'ôter, quand il voit la plaie parfaitement bien guérie, car alors il n'y a plus à cicatriſer que les petits points faits par l'aiguille, leſquels tenant toujours ces trous ouverts les empêchent de ſe boucher; le moyen de les ôter eſt different ſuivant la nature de la ſuture : autrement ſe leve une entre coupée, autrement une entortillée, & autrement une ſuture ſéche. Si c'eſt une entre coupée, il faut paſſer une petite ſonde ſous le fil, puis le couper avec la pointe des ciſeaux ſur la ſonde proche du nœud, & enſuite en tirant par le nœud appuyer du doigt ſur la plaie, afin qu'elle ne puiſſe pas ſe rouvrir; ſi c'eſt une entortillée, on défait le fil tourné autour des aiguilles, & on tire avec dextérité ces mêmes aiguilles, prenant bien garde de rien violenter, de crainte de renouveller la plaie; & ſi c'eſt une ſuture ſéche, il ne faut que de l'eau pour humecter ces morceaux de toile ou de cuir attachez ſur la peau, qui étant mouillez s'en détachent facilement.

Voilà, Meſſieurs, tout ce que j'avois à vous démontrer aujourd'hui ſur le général des Opérations, & ſur les ſutures; demain nous commencerons par les opérations qui ſe pratiquent ſur le ventre inférieur pour ſuivre l'ordre des Démonſtrations Anatomiques, où nous avons examiné d'abord les parties contenues dans cette région, comme étant les plus ſujettes à ſe corrompre, & celles où ſe font les premieres préparations des ſucs qui doivent être diſtribuez enſuite à tout le reſte du corps; nous avons encore une autre raiſon de commencer par elles, en ce qu'elles ſont plus expoſées que les autres, à des maladies dont le Chirurgien doit principalement entreprendre la cure.

Fin du général des Opérations.

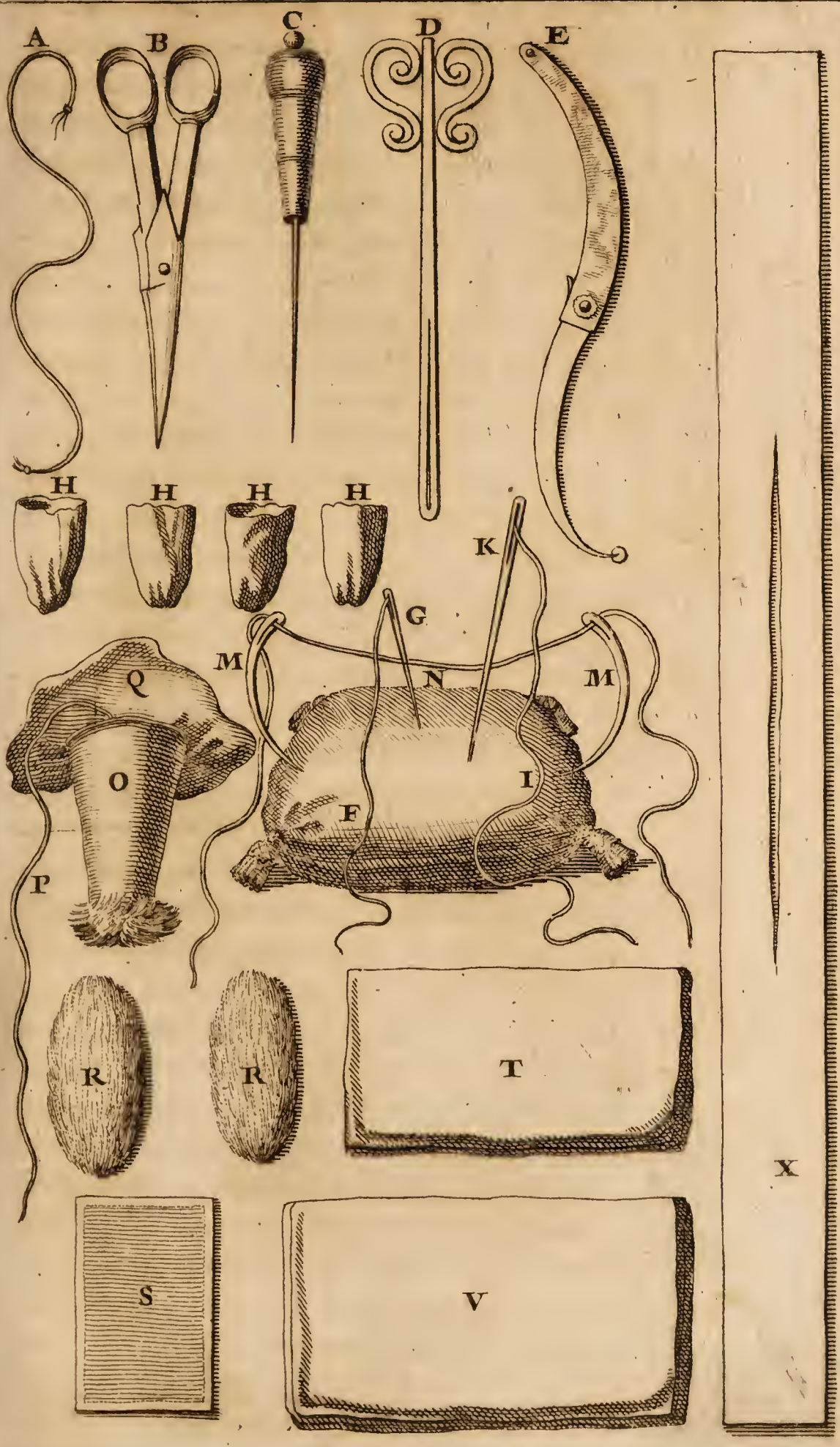
OPERATIONS DE CHIRURGIE.

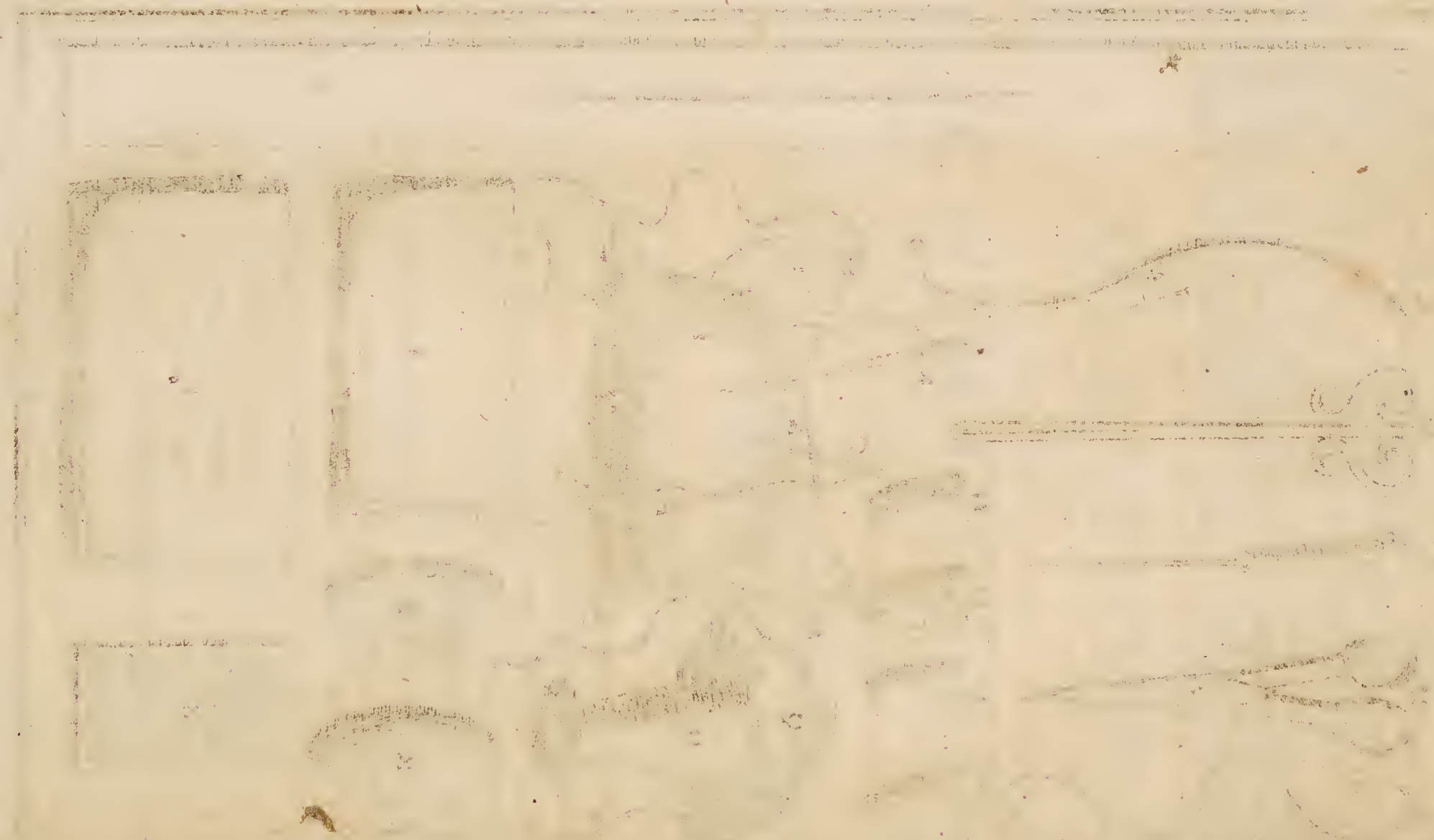
Des Opérations qui ſe pratiquent ſur le ventre inférieur.

SECONDE DE'MONSTRATION.

L'Homme n'eſt pas plûtôt né, Meſſieurs, qu'il doit un tribut à la Chirurgie. Il faut qu'il ſouffre d'abord une de ſes opérations, ſans quoi il ſeroit en danger de périr peu de tems après ſa naiſſance. A peine voit-il le jour, qu'il implore le ſecours d'un Chirurgien qui lui faſſe la ligature & l'inciſion du cordon ombilical. Le beſoin que nous avons d'une telle opération en venant au monde, prouve la néceſſité de l'Art qui nous enſeigne à la pratiquer, puiſque ſans elle, auſſitôt que nous commencerions à reſpirer, nous ſerions obligez de rendre incontinent les derniers ſoupirs.

Qu'on ne nous diſe pas que ce qui ſe pratique pour lors à l'ombilic n'eſt point du domaine


A
B
C
D
E
H
H
H
H
K
G
M
N
M
Q
O
P
F
I
R
R
T
X
S
V



de la Chirurgie, à cauſe que les Sages-femmes ſont employées à cette opération ; car quoique par un motif de pudeur mal fondé les Chirurgiens ayent anciennement inſtruit des Matrones dans l'art d'accoucher, toutefois il eſt vrai de dire que les accouchemens ne dépendent pas moins de la Chirurgie, que les maladies des yeux, des dents, de la pierre, les fractures & les luxations, leſquelles ſont pourtant traitées par des perſonnes qu'on déſigne ſous le nom d'Oculiſtes, d'Arracheurs de dents, de Lithotomiſtes, de Renoueurs, puiſque tous ces differens Opérateurs n'ont de ſuccès dans la cure de ces infirmités qu'entant qu'ils ſe conforment aux préceptes que leur preſcrit notre Profeſſion.

De la ligature du cordon ombilical.

La ſcience Chirurgicale eſt d'une ſi grande étendue, qu'on a été obligé de la ſéparer en divers emplois, auſquels pluſieurs gens ſuivant leur génie ſe ſont uniquement attachés. En effet les parties de la Chirurgie ſont en ſi grand nombre, qu'il eſt très-difficile qu'un Chirurgien puiſſe exceller également en toutes ; mais il ne lui eſt pas permis de les ignorer, il ne doit point donner de bornes à ſes lumieres, & c'eſt ce qui le diſtingue de ces ſortes d'Opérateurs particuliers.

Les Chirurgiens qui ne font pas leur principal des accouchemens, ou qui même ſont dans le deſſein de ne s'en pas mêler du tout, doivent ſçavoir comment il faut lier le cordon de l'ombilic, parce que s'ils étoient appellez au moment qu'une femme viendroit d'accoucher, ou qu'ils ſe trouvaſſent ſeuls avec elle, ils verroient expirer l'enfant entre leurs bras, s'ils ignoroient les moyens de faire la ligature à ce cordon.

Il ne faut pas differer long-tems à faire cette ligature, par la raiſon que je vais vous en dire : vous avez pû apprendre dans mon Anatomie que le ſang étoit porté de la mere à l'enfant le long du

cordon par la veine ombilicale, & qu'il retournoit de l'enfant à la mere par les arteres du même nom, ce qui eſt manifeſte par le battement qu'on ſent à ces arteres tout le long de ce cordon, & qui répond au mouvement du cœur de l'enfant; ainſi vous jugez bien que par le retardement de la ligature l'enfant pourroit perdre tout ſon ſang, parce que les arteres le portant ſans ceſſe vers le placenta d'où il ſe peut échaper par les mêmes embouchures, par où il repaſſoit à la mere, & n'en revenant plus de nouveau par la veine ombilicale pour remplacer celui qui ſe vuideroit, il ne faudroit pas que cette iſſue reſtât ouverte beaucoup de tems pour le faire mourir.

Cette opération qu'on nomme *embruotomie*, dérive de *embruon*, qui ſignifie enfant, & de *témnein*, qui veut dire couper, parce qu'elle conſiſte à faire la ſection du nombril d'un enfant qui ne vient que de naître. Cette opération, dis-je, quoique des plus ſimples de la Chirurgie, demande néantmoins toute l'application de celui qui la fait, parce qu'elle eſt accompagnée de circonſtances eſſentielles qui ſont très-délicates, puiſqu'on a vû mourir pluſieurs enfans, faute de l'avoir bien faite. Voici la maniere de s'en acquitter parfaitement.

On prend du fil qu'on ploye en cinq ou ſix doubles, & de la longueur d'environ un pied, on fait un nœud à chaque bout de ces fils pour les tenir enſemble, & empêcher qu'ils ne s'entremêlent en faiſant la ligature. De ce fil A. ainſi apprêté, on lie le cordon à deux travers de doigt près du nombril de l'enfant, & on fait un double nœud d'abord; puis retournant le fil de l'autre côté, on y fait encore un ſemblable nœud qu'on recommence une troiſiéme fois pour plus grande ſûreté; enſuite on coupe avec de bons ciſeaux B. ce cordon à un doigt au-de-là de la ligature, enſorte

Fil A. propre à lier le cordon de l'ombilic.

Ciſeaux B.

qu'il ne reſte du cordon au ventre de l'enfant, que la longueur de trois travers de doigt.

Cette ligature doit être médiocrement ſérée, car ſi elle l'étoit trop, elle pourroit couper le cordon, principalement quand on la fait avec du fil fin, c'eſt-pourquoi on prend ordinairement de gros fil : il ne faut pas auſſi qu'elle ſoit trop lâche, de crainte que le ſang ne s'échape, ce qui cauſeroit la mort à l'enfant, avant qu'on ſe fût apperçu de cet écoulement, parce que l'enfant alors ſe trouve emmailloté, & cela n'eſt arrivé que trop ſouvent. On obſerve donc un milieu entre ces deux extrémités, & on examine après la ligature faite & le cordon coupé, s'il ne ſort point de ſang, ce qui ſera une preuve évidente que l'opération eſt bien exécutée.

On trempe dans de l'huile un morceau de linge large de trois doigts, ou bien on le couvre de beure frais pour en envelopper circulairement ce reſte de cordon lié, puis le relevant en haut on le couche ſur une petite compreſſe dont on aura garni le ventre de l'enfant ; on en met une ſeconde ſur le nombril, & on bande le tout avec un linge large de quatre travers de doigt qui fait le tour du corps de l'enfant.

Quelquefois ce cordon venant à ſe deſſécher, fait que la ligature n'eſt plus aſſez ſerrée, & qu'il en ſort quelques gouttes de ſang par les differentes impulſions de celui de ſes arteres qui fait toujours des efforts pour reprendre ſon ancienne route ; en ce cas il faut reſſerer la ligature, c'eſt-pourquoi le Chirurgien ne doit pas la premiere fois couper les fils proche des nœuds, au-contraire il les laiſſera un peu longs pour en faire encore quelques tours quand la néceſſité le requierera. Inconvéniens à éviter.

Lorſque le Chirurgien aura fait ce que nous venons de marquer, il abandonnera le reſte à la nature qui aura le ſoin de ſéparer ce cordon, ce

qu'elle acheve en ſept ou huit jours, & on doit toujours le laiſſer tomber de lui-même, ſans tirer par trop d'impatience, de crainte qu'en l'arrachant trop tôt & avant que les arteres ſoient entiérement réunies & fermées, il n'y arrivât une perte de ſang.

Erreur pernicieuſe.

Il n'y a ſur cette opération que trop d'erreurs vulgaires auſquelles le Chirurgien ne doit point faire attention. Quelques femmes prétendent qu'avant que de faire la ligature de l'ombilic, il faut repouſſer dans le ventre de l'enfant tout le ſang qui eſt dans les vaiſſeaux de ce cordon; cette pratique ſeroit pernicieuſe, & on ſe donnera bien de garde de la ſuivre, vû que ce ſang refroidi par l'air du dehors, étant ordinairement grumelé, ſeroit capable de faire des obſtructions & de ſe corrompre dans le corps. Il y en a d'autres qui aſſurent qu'une femme aura encore autant d'enfans qu'il ſe rencontre de nœuds le long de ce cordon; & elles ajoutent que de ces nœuds ceux qui ſont rouges, marquent les garçons, & les blancs les filles; mais comme ces nœuds ne ſont faits que par la dilatation des vaiſſeaux qui ſont plus pleins de ſang en un endroit qu'en un autre, c'eſt un abus de croire qu'ils marquent le nombre des enfans qu'une femme aura, puiſqu'on en voit autant au cordon du dernier enfant d'une femme qui accouchera à quarante-cinq ans, qu'au cordon du premier enfant d'une autre qui ſera accouchée à dix-huit ou vingt ans. D'autres encore veulent qu'on faſſe la ligature tout proche du ventre de l'enfant quand c'eſt une fille, & plus loin quand c'eſt un garçon, parce qu'elles s'imaginent que les parties de la génération ont du rapport avec ce cordon, & qu'elles ſeront dans la ſuite proportionnée à la meſure qu'on lui donne alors: Mais vous ne devez avoir aucun égard à ces préventions qui ne peuvent paſſer que pour des contes de bonnes-femmes.

QUoique la Gaſtroraphie ſoit une des plus conſidérables Opérations, ce n'eſt cependant qu'une ſuture qui ſe fait aux plaies du ventre. Ce nom eſt compoſé de deux dictions grecques, ſçavoir, de *gazer*, qui ſignifie ventre, & de *raphé*, qui veut dire couture; & comme cette couture ne ſe pratique pas ſeulement à l'abdomen, mais encore à l'eſtomac & aux inteſtins, il eſt à propos que le Chirurgien ſoit inſtruit des plaies qui arrivent à ces parties. GASTRORAPHIE. Etimologie de ce mot.

Les plaies du ventre ſont de deux ſortes, car ou elles ſont pénétrantes, ou bien elles ne bleſſent que les parties contenantes ſans entrer dans la capacité; & alors elles ne demandent pour être guéries que le traitement qu'on fait aux plaies ſimples de toutes les autres parties du corps (*a*).

Des plaies pénétrantes, les unes ſont ſans léſion des parties contenues, & les autres avec léſion; celles qui ne bleſſent point les parties internes, ſeront encore panſées comme les plaies ſimples, tâchant d'en procurer au plûtôt la réunion: mais pour celles où les parties contenues ont reçu quelqu'atteinte, il faut que le Chirurgien examine ſoigneuſement quelles de ces parties peuvent être offenſées; car de telles plaies ont toutes des ſignes particuliers qui nous indiquent le viſcere bleſſé, & l'endroit où le coup a porté.

De toutes ces plaies, les unes ſont avec iſſue de quelque partie ſans léſion; les autres ſont avec iſſue & léſion tout enſemble, & tant aux unes qu'aux autres, ou c'eſt l'épiploon qui ſort, ou c'eſt

(*a*) Il y a néanmoins des plaies non pénetrantes du bas-ventre qu'on ne doit pas traiter comme de plaies ſimples. Telles ſont celles qui ſont faites par les armes à feu & par d'autres inſtrumens contondans, & celles qui pénetrent juſqu'à la guaine des muſcles droits, & qui peuvent ſe trouver compliquées de tous les accidens qui ſuivent les bleſſures des parties aponeurotiques.

l'inteſtin, ou tous les deux de compagnie : Enfin à ces ſortes de bleſſures où les parties ſont récemment ſorties les inteſtins ne ſont pas encore enflez, ni l'épiploon alteré ; au-contraire ſi ces organes ont été long-tems expoſés à l'air, pour lors les inteſtins étant bourſouflez, ont beſoin de remedes carminatifs & diſcuſſifs, pour les déſenfler, & la partie de l'épipoloon qui ſera pouſſée au déhors, étant alterée, il y faudra faire la ligature, pour la retrancher de la maniere que je vous montrerai dans un inſtant.

Il faut examiner l'inſtrument qui a fait la plaie.

Le bas-ventre peut recevoir une bleſſure de tout ce qui eſt capable d'en faire dans toute autre partie du corps, mais en quelqu'endroit qu'il arrive plaie il eſt toujours de la prudence de ſe faire repréſenter l'inſtrument avec quoi le malade a été offenſé, & de l'examiner comme l'on fit lorſque le Roy Henri III. fut bleſſé, on trouva que le couteau dont le traître l'avoit frappé, étoit long d'un pied & enſanglanté plus de quatre doigts, ce qui fit juger que les inteſtins étoient percez, eû égard à la ſituation de la playe, en quoi on ſe confirma par les accidens qui ſurvinrent, & par la mort qui s'en enſuivit dix-huit heures après le coup reçu.

Comment on connoîtra qu'une plaie pénétre.

On connoît quand une plaie eſt pénétrante, ou par la ſonde (*a*) ou par ce qui en ſort, comme l'épiploon

(*a*) Pour découvrir la pénetration d'une plaie du bas-ventre par le moyen de la ſonde ; on doit mettre, autant qu'il eſt poſſible, le bleſſé dans la ſituation où il étoit lorſqu'il a reçu le coup. Cette méthode cependant ne réuſſit pas toujours. Le changement de direction des fibres qui ont été diviſés, un corps étranger arrêté dans la plaie, le gonflement qui arrive quelquefois autour de la plaie par la retention du ſang, de la lymphe, ou de l'air ; l'iſſue de quelques parties engagées dans le trajet de la plaie, ſont autant d'obſtacles qui peuvent empêcher la ſonde de penetrer juſqu'au fond de la plaie. Au reſte la ſonde ne fait connoître que la pénetration des plaies ſans découvrir ſi les parties interieures ſont

ploon & l'inteſtin : & parce que les plaies qui pénétrent peuvent bleſſer toutes les parties contenues dans le bas-ventre, c'eſt au Chirurgien à diſtinguer par les ſignes qui paroiſſent, quelles ſont celles qui ſont offenſées. Voici à peu près tous les ſignes généraux ſur leſquels on ne ſe peut guéres tromper.

La ſituation de la bleſſure donne ou Chirurgien la premiere notion de la partie qui peut être endommagée, puiſque ſçachant par l'Anatomie quelles ſont celles qui ſont placées dans chaque région du ventre, il eſt vrai-ſemblable de croire que ſi le coup a été reçu dans l'hypocondre droit, par exemple, c'eſt le foye qui ſera bleſſé ; & ſi la plaie eſt Par la ſituation.

bleſſées ou non ; & comme le plus ou le moins de profondeur d'une plaie n'en fait pas le danger, il me ſemble que la pratique de ſonder les plaies du bas-ventre eſt aſſez inutile. Ce qui les rend dangereuſes, c'eſt principalement la léſion des parties intérieures. Or les ſymptômes qui viennent de l'épanchement des liqueurs ou de la diviſion des parties nerveuſes & membraneuſes, ſont les ſeuls moyens par leſquels on peut connoître ſi les parties interieures ſont endomagées.

Il faut encore remarquer ici au ſujet de la pénetration des plaies, qu'une plaie peut paroître pénetrante, & ne l'être pas effectivement. Par exemple, une épée perce les tégumens exterieurs du ventre à un certain endroit, & ſort par l'endroit oppoſé : il ſemble alors qu'elle traverſe le ventre. Cependant elle peut avoir gliſſé le long du péritoine ſans l'avoir percé, ſurtout ſi le bleſſé eſt fort replet. Un homme a deux bleſſures à peu près ſemblables au ventre, l'une par devant, l'autre par derriere : on peut croire qu'elles ont été faites du même coup, & par conſéquent que l'inſtrument a percé le ventre de part en part. Elles pourroient néanmoins venir de deux coups differents, & n'être point pénetrantes. Pour ne ſe point tromper en ce cas, il faut ſçavoir diſtinguer l'effet de l'entrée des inſtrumens d'avec celui de leur ſortie. Les inſtrumens piquans tels que l'épée, font de plus grandes ouvertures en entrant qu'en ſortant ; au-contraire les inſtrumens contondans, tels que les bales de fuſil, font de plus grandes ouvertures en ſortant qu'en entrant.

à gauche, ce ſera la ratte, & ainſi des autres.

Par les excrétions.

Les excrétions ſont des marques certaines de la nature de la partie bleſſée, par exemple, ſi c'eſt le foye, il ſortira de la plaie une grande quantité de ſang aſſez vermeil; ſi c'eſt la ratte, il n'en ſortira pas tant, mais il ſera plus noir & plus épais, parce qu'il eſt moins attenué & qu'il ſéjourne davantage dans ce dernier viſcere; ſi c'eſt l'eſtomac, il s'en écoulera des alimens; ſi ce ſont les inteſtins gréles, il ſe fera perte d'une ſubſtance blanchâtre & chileuſe; des gros boyaux percez, on verra évacuer les matieres fécales; comme l'urine de la veſſie qui aura été ouverte.

Accidents propres aux parties bleſſées.

Les plaies des parties du ventre ont encore chacune leurs accidens propres qui nous les font diſtinguer les unes des autres. On appelle accidens propres, ceux qui ſont particuliers à chaque organe. Le foye bleſſé fait ſentir une douleur poignante qui s'étend juſqu'au cartilage xiphoide. Les reins, les ureteres & la veſſie ne ſont point attaquez enſemble ou ſéparément qu'il n'y ait difficulté d'uriner, ou que les malades ne rendent une urine teinte de ſang, & quelquefois du ſang tout pur: l'eſtomac percé cauſe le hoquet, le vomiſſement, des contorſions au ventre, des ſueurs avec refroidiſſement des extrémitez: & les plaies des inteſtins, principalement des grêles, ſont accompagnées de fréquentes foibleſſes, de douleurs extrêmes, de ſuffocations, de nauſées, de fiévre continue, de ſoif inſupportable, & de grandes inquiétudes; ce furent auſſi tous ces ſymptômes que Guillemeau nous rapporte être ſurvenus à la bleſſure d'Henry III. Roy de France & de Pologne (*a*).

(*a*) Outre tous ces moyens de diſcerner quelle eſt la partie bleſſée, il en eſt pluſieurs autres qui ne ſont pas moins utiles. 1°. Le ſiége de la douleur indique à peu près la partie ſoufrante. 2°. Si l'on peut faire dire au bleſſé en quelle ſituation il étoit lorſqu'il a reçu le coup, on

Quoiqu'une plaie du ventre ne ſoit pas des plus grandes, il arrive toutefois très-ſouvent que l'inteſtin en ſort ; un Chirurgien habile connoît à la ſeule vûe s'il eſt bleſſé ou non, quand même ce ſeroit dans un autre endroit que dans la portion qui eſt ſortie. Lorſque l'inteſtin eſt flétri & affaiſſé, c'eſt une marque qu'il y a eû ouverture par où les ventoſitez ſe ſont échapées ; mais lorſqu'il eſt tendre & bourſouflé, c'eſt un ſigne évident qu'il n'a point reçu de plaie.

Signe certain d'un inteſtin percé.

Il ne faut pas s'étonner ſi l'inteſtin ſort ſouvent ſeul ſans être accompagné de l'épiploon, la raiſon en eſt aiſée à concevoir, c'eſt que l'épiploon pour l'ordinaire ne deſcend point plus bas que le nombril,

Pourquoi l'épiploon ne ſort pas toujours avec l'inteſtin.

en tire quelques conjectures ; car l'on ſçait que les parties flotantes du bas-ventre peuvent, ſelon les differentes ſituations ou attitudes du corps, changer de place & en faire changer à quelques-unes de celles qu'on appelle fixes. Il n'eſt pas même inutile de ſçavoir l'attitude de celui qui a porté le coup ; car un coup porté de haut en bas & en certain endroit, bleſſera des parties differentes de celles qu'il bleſſeroit s'il étoit porté de bas en haut vers le même endroit. 3° Il eſt bon de ſçavoir, ſi l'eſtomac n'étoit pas rempli d'alimens, & s'il y avoit long-tems que le bleſſé avoit uriné lorſqu'il a reçu le coup, car la plénitude de l'eſtomac ou de la veſſie augmentant leur volume, les expoſent davantage aux bleſſures, & change un peu la ſituation naturelle des parties voiſines. 4°. Si la bleſſure a été faite par une épée, il faut tâcher, s'il eſt poſſible, de l'avoir pour confronter la differente largeur qu'elle a dans ſa longueur avec celle de la plaie. On pourra conjecturer par là combien l'épée a pénetré.

Il faut remarquer au ſujet de la tenſion, de la douleur, de la difficulté de reſpirer, de la petiteſſe & de la concentration du pouls, du froid des extrémités, des nauſées, des vomiſſemens, de la fiévre, & des autres ſymptômes de cette eſpèce, qu'ils ſont plûtôt les ſuites de l'inflammation ou de l'épanchement de quelques liqueurs dans la cavité, que les effets de la léſion des parties, & par conſéquent, que les plaies du bas-ventre ne ſont dangereuſes que par l'épanchement ou l'inflammation qui peuvent y ſurvenir.

ce qui fait qu'aux plaies qui ſont au-deſſous de l'ombilic, cette toile graiſſeuſe ne paroît point au dehors, ſi ce n'eſt à des perſonnes dans qui il occupe une plus grande étendue, tombant à quelques-uns juſques dans le ſcrotum.

Le prognoſtic de ces plaies eſt douteux.

Nous ne parlerons ici que de la cure des plaies des inteſtins & de l'épiploon, parce qu'il n'y a que celles-là qui ayent beſoin de l'opération que je vais vous enſeigner. Mais avant qu'un Chirurgien l'entreprene, il doit en faire un prognoſtic douteux; car il en meurt beaucoup plus qu'il n'en réchape: il faut auſſi qu'il ſçache que les inteſtins grêles ſont plus difficilement guéris que les gros, tant à cauſe de la ténuité & de la délicateſſe de leur ſubſtance, qui eſt moins charnue & par-conſéquent moins propre à ſe cicatriſer, qu'à cauſe que ce qui paſſe chez eux étant plus liquide, échape plus aiſément par la plaie.

Comment on replace l'inteſtin ſorti.

Venons à préſent aux moyens de remettre l'inteſtin lorſqu'il eſt ſorti, & qu'il n'eſt point bleſſé; nous travaillerons enſuite ſur celui qui eſt percé, & qui a beſoin d'une ſuture pour être guéri.

Un Chirurgien qui voit un inteſtin dehors, & qui, comme je vous ai déja dit, connoît à ſon bourſouflement extraordinaire qu'il n'eſt point ouvert, doit le faire rentrer dans le ventre au plûtôt, après avoir reconnu qu'il ne fait que de ſortir; car alors il ſera plus aiſé de le remettre promptement, ſurtout quand la plaie de l'abdomen eſt aſſez grande, & il s'y prendra de la maniere qui ſuit. On poſe le malade de ſorte que la plaie ſoit au plus haut lieu. Si elle eſt au-dedans du nombril il ſe tiendra de bout ou aſſis. Si elle eſt au-deſſous, on le couchera, & on lui mettra les feſſes & les cuiſſes beaucoup plus hautes que le reſte du corps; quand elle ſe trouve dans la partie lombaire droite, on le couchera ſur la gauche, & au-contraire ſi la plaie eſt à la gauche, on le mettra ſur la droite, afin que dans de telles

poſtures le reſte des parties internes ne pouſſe pas vers la plaie ; puis avec les deux doigts indices, & non pas avec des bougies comme vouloient quelques Anciens, il faut repouſſer peu à peu l'inteſtin dans le ventre, obſervant de ne point retirer le doigt qui eſt au dedans, que celui qui eſt au dehors ne ſoit entré, de peur que ſi la partie de l'inteſtin qu'on a fait rentrer n'étoit toujours retenue par un doigt, elle ne reſſortît à l'inſtant. Il faut commencer à faire rentrer le boyau par le bout ſorti le dernier, & finir par celui qui a paru le premier, afin que chacun puiſſe être remis dans ſa place ordinaire. Si le malade pouvoit continuer de pouſſer & de rendre ſon haleine pendant qu'on lui repouſſe les inteſtins en dedans, ils rentreroient plus commodément, parce que durant l'expiration le diaphragme ſe retirant en enhaut, la capacité du bas-ventre en ſeroit plus grande. Il faut faire tenir en même tems avec les deux mains par un ſerviteur les deux lévres de la plaie pour empêcher que l'inteſtin ne reſſorte; & enfin agiter & ſecouer le malade, afin que les parties reprennent leur lieu naturel.

Remarques de pratique.

Le malade facilite l'opération en pouſſant ſon haleine.

Mais s'il y avoit long-tems que l'inteſtin fût ſorti, & s'il étoit tellement groſſi & enflé qu'il fut impoſſible de le renforcer en cet état dans l'abdomen, il faudroit procurer ce remplacement en faiſant de deux choſes l'une; ſçavoir, de diſſiper les ventoſitez, ou d'accroître la plaie.

Pour diſſiper les ventoſitez, dont la cauſe eſt toujours l'impreſſion de l'air extérieur, qui refroidiſſant l'inteſtin fait obſtruction dans ſes vaiſſeaux & excite dans ſes fibres charnues & tendineuſes, des convulſions qui le bourſouflent, on fomentera cet organe avec de l'eau & du vin tiédes, lorſqu'on n'aura pas la commodité ni le tems d'y faire des fomentations avec de gros vin dans lequel on auroit mis bouillir l'anis, le fenouil, la camomille, & le mélilot, y ajoutant un peu de ſel commun. Si par

Cauſe du bourſouflement de l'inteſtin.

Premier moyen d'y remedier.

malheur on étoit en pleine campagne où on n'eût rien pour rechauffer & amollir l'inteſtin, il faudroit faire piſſer le bleſſé, & de ſon urine toute chaude fomenter cette partie pour en diſſiper les vents. Quelques Auteurs ordonnent de mettre deſſus des animaux, comme de petits chiens coupez vifs; & Paré nous propoſe de faire à l'inteſtin
C. Aiguille. pluſieurs ponctions avec cette aiguille C. Il aſſure en avoir vû de bons effets; mais il faut que l'aiguille ſoit ronde, afin qu'elle ne faſſe qu'écarter les fibres de ce canal ſans les couper, comme feroit une aiguille qui ſeroit tranchante, plate, ou triangulaire (*a*).

Second Moyen. Si ce premier moyen tenté par toutes ces voyes ne réuſſiſſoit pas aſſez pour faire rentrer le boyau, il en faudroit venir au ſecond, qui ſeroit d'agrandir la plaie (*b*), & pour le faire avec méthode, on doit examiner quatre choſes, qui ſont, 1°. le lieu qu'il faut amplifier. 2°. la grandeur de l'ouverture qu'il y faut faire, 3°. les inſtrumens qu'on y employera; & 4°. comment on s'y prendra pour faire cette augmentation.

Autre conſiderations à faire ici. La premiere. Pour le premier point, il faut avoir égard à deux choſes, la premiere, que les inteſtins ne puiſſent pas ſortir librement par l'endroit qu'on dilatera, & la ſeconde, que la plaie ſe puiſſe reprendre & agglutiner facilement, ſans qu'il y ſurvienne d'accidens qui embaraſſent, & qu'on évi-

(*a*) Il eſt inutile & fort dangereux de faire ces ſortes de ponctions à l'inteſtin: les ouvertures qu'une aiguille ronde peut y faire ne ſont pas aſſez grandes pour donner iſſuë à l'air qui y ſeroit renfermé, & peuvent y occaſionner une inflammation.

(*b*) Quand on ne peut pas faire rentrer avec les doigts les parties ſorties, il eſt plus prudent de ne pas s'amuſer aux premiers moyens dont l'Auteur parle ici, & de recourir auſſitôt au ſecond. Tout délai eſt dangereux, parce que les parties étranglées ſe gonflent & ſe mortifient en peu de tems.

tera en s'éloignant autant qu'il eſt poſſible, de la ligne blanche qui n'eſt formée que de parties tendineuſes & nerveuſes (*a*).

Quant au ſecond point qui concerne l'étendue de l'ouverture, il faut la proportionner au volume de la portion d'inteſtin ſortie qu'on a deſſein de faire rentrer, obſervant de n'agrandir la plaie que préciſement autant qu'il en faut pour lui donner paſſage, & l'aider à ſe remettre en ſa place [*b*]. La ſeconde.

Le troiſiéme, conſiſte au choix qu'on doit faire des inſtrumens qui ſont de deux ſortes, ſçavoir, une ſonde, D. & un biſtoury E. La ſonde doit être cannelée, longue, forte & d'argent pour la propreté. Le biſtoury dont on ſe ſervira ſera courbe, tranchant d'un côté & applati de l'autre, ayant ſur tout un bouton à ſa pointe, de crainte de piquer l'inteſtin. La troiſiéme.

Enfin le quatriéme article eſt ſur le *modus faciendi*. Pour s'en acquitter on rangera doucement l'inteteſtin à l'endroit de la plaie oppoſé à celui où on veut la dilater & la fendre davantage. On le couvrira d'une compreſſe trempée dans du vin chaud, & on le fera tenir ſujet par un ſerviteur; puis il faudra prendre la ſonde cannellée, l'introduire avec adreſſe dans la plaie, la tourner enſuite de côté & d'autre, prenant garde de ne pas engager l'inteſtin entre le péritoine & la ſonde. On tient en- La quatriéme

(*a*) Comme la veine ombilicale conſerve quelquefois ſa cavité dans les perſonnes avancées en âge, & qu'on a vû périr des ſujets à qui elle avoit été coupée: on doit auſſi s'en éloigner le plus qu'il eſt poſſible, pour éviter une hemorrargie qui ſeroit peut-être mortelle. Fabricius Hildanus rapporte qu'un jeune homme mourut ſur le champ d'un coup d'épée qu'il avoit reçu au bas-ventre, & qui avoit coupé cette veine. Cent. 1. Obſerv. 33.

(*b*) Ce précepte regarde principalement le peritoine, qui étant une partie membraneuſe ne ſe réünit que par recolement, & qui ayant été une fois ouvert donne preſque toujours occaſion à une hernie ventrale.

ſuite cette ſonde de la main gauche, pour ſoulever en dehors par ſon moyen l'endroit qui doit être inciſé ; puis avec la main droite on tire un peu de l'inteſtin pour être aſſuré qu'il n'eſt point engagé ; après quoi prenant le biſtoury de cette derniere main, on en coule la pointe dans la cannelure de la ſonde, & on coupe à une ou pluſieurs fois également du péritoine, des muſcles & de la peau ; & on obſervera que ce ſoit avec le corps du biſtoury, je veux dire, ce qui s'étend du tranchant de cet inſtrument depuis le manche juſqu'à quelque diſtance de la pointe qui ne doit point trancher du tout, parce qu'il faut qu'elle demeure toujours dans la cannelure de la ſonde, pendant qu'on retire le biſtoury en dehors en pouſſant le tranchant contre ce qu'il y a à couper (*a*).

(*a*) On fera plus commodément & plus ſûrement cette dilatation avec le biſtouri gaſtrique A. inventé par M. Morand : cet inſtrument réunit en lui la ſonde & le biſtouri. Ainſi une ſeule main ſuffit pour s'en ſervir, tandis qu'avec l'autre on range de côté les inteſtins ; avantage d'autant plus conſiderable, qu'on n'eſt pas obligé d'avoir recours à une main étrangere, dont on eſt toujours moins ſûr que de la ſienne, & que d'ailleurs la multitude des inſtrumens ne fait qu'embaraſſer l'Operateur. Deux piéces compoſent cet inſtrument, une fixe & une mobile. La piéce fixe eſt ſemblable à un manche de ciſeaux, excepté qu'elle eſt plus longue ; elle eſt terminée d'un côté par un anneau & de l'autre par un ſtilet ou une ſonde boutonnée & un peu recourbée. La piéce mobile eſt plus courte ; elle eſt compoſée d'une lame dont le tranchant eſt exterieur, & d'un petit manche au bout duquel eſt un anneau ſemblable à celui de la piéce fixe. La partie anterieure de la lame eſt jointe à la piéce fixe par une petite charniere à jonction paſſée. L'union de la piéce mobile à l'immobile eſt à deux pouces de diſtance du bout du ſtilet. On tient le biſtouri gaſtrique par les anneaux, comme on tient des ciſeaux ; on en porte perpendiculairement le ſtilet dans l'endroit que l'on veut dilater, on le fait gliſſer, s'il eſt poſſible, plûtôt ſur l'inteſtin que ſur l'épiploon ; lorſqu'il eſt entré auſſi avant qu'il eſt néceſſaire, on éloigne la partie

La dilatation de la plaie étant ſuffiſante, on doit remettre l'inteſtin de la maniere que je vous ai montré ci-devant. Voilà pour ce qui regarde l'inteſtin quand il n'eſt point bleſſé; examinons maintenant ce qu'il faut faire lorſqu'il y a plaie.

Pratique pour les ouvertures d'inteſtins faites par les plaies

mobile de l'immobile, afin de couper avec le tranchant, les parties qui font l'étranglement.

L'étranglement eſt quelquefois ſi conſiderable, qu'il n'eſt pas poſſible, avec quelqu'adreſſe qu'on s'y prenne, d introduire une ſonde dans la plaie. Quelques-uns propoſent de porter alors dans le ventre par un des angles de la plaie un petit ſtilet mouſſe & à ſa faveur une ſonde cannelée, ſur laquelle ils veulent qu'on faſſe la dilatation après avoir retiré le ſtilet. Mais comment faire entrer deux inſtrumens enſemble où l'on ne peut faire entrer le ſtillet? Il faut donc avoir recours à quelqu'autre moyen. Le biſtouri B. inventé par M. Petit & fait à la lime, convient en ce cas. Il eſt droit & fixe dans ſon manche; le tranchant de cette lame eſt fait à la lime, & par-conſequent mouſſe, mais aſſez coupant pour diviſer les parties qui ſont tenduës & qui lui réſiſtent; elle a à ſon extremité un petit bouton, pour ne pas piquer les parties. On porte perpendiculairement dans le ventre ce biſtouri à l'endroit que l'on veut dilater; & comme les parties qui font l'étranglement, ſont les ſeules qui ſoient tenduës, elles ſont auſſi les ſeules qu'il coupe.

Au défaut de cet inſtrument voici une autre maniere de dilater l'étranglement. On place le doigt indice de la main gauche ſur les parties que l'on veut ménager, deſorte que l'ongle ſoit au bord de la bride qui forme l'obſtacle & à l'endroit où l'on veut dilater la plaie; ſur cet ongle qui ſert, pour ainſi dire, de bouclier aux parties, on porte avec l'autre main la pointe d'un biſtouri demi-courbe, dont le dos regarde l'ongle; à la faveur de cet ongle ainſi poſé, on coupe la peau, on pouſſe enſuite le doigt un peu plus avant, & l'on inciſe de ſuite les parties qui ſont au deſſous de la peau juſqu'au péritoine incluſivement, ſans ôter la pointe du biſtouri de deſſus l'ongle.

Quand on a débridé les parties qui faiſoient l'étranglement, on réduit celles qui ſont ſorties, en portant les deux doigts indices ſucceſſivement & perpendiculairement dans le ventre. Il faut prendre garde de ne point engager l'inteſtin & l'épiploon entre les muſcles & le peritoine, ou dans la guaine du muſcle droit, principalement au deſſous de l'ombilic, où ce muſcle n'eſt gueres

Quand on eſt ſûr par les ſignes que je vous ai marquez, que l'inteſtin eſt percé, ſi la plaie n'eſt pas dans la portion qu'on voit dehors : il faut en tirer encore davantage, afin de tâcher de ſçavoir où elle eſt ; quand on l'a découverte ; on conſidere ſi elle eſt petite ou grande, s'il n'y en a qu'une, ou s'il y en a pluſieurs. Lorſqu'elle eſt très-petite, comme ſeroit une plaie faite par un poinçon ou par un ganif, il n'eſt pas néceſſaire de la coudre, la nature peut la guérir étant ſecondée d'une diéte très-exacte : mais ſi elle étoit grande, ayant été faite par un coup de couteau ou d'épée, ou qu'il y en eût deux ou trois, comme il arrive quelquefois, il y faudroit faire la ſuture du Pelletier.

De la ſuture du Pelletier, ou couture à ſurjet.

On appelle ainſi cette ſuture, parce que les Pelletiers ont accoutumé de coudre de cette maniere les coupures qu'ils trouvent aux peaux faites par les bouchers en les écorchant : on lui a donné auſſi le nom de couture à ſurjet, à cauſe que le points ſe ſurjettent l'un après l'autre ſur les lévres de la plaie. On prend ordinairement de la ſoye F. plate & crue ; il faut qu'elle ſoit plate telle qu'eſt celle que les femmes employent dans leurs tapiſſeries, afin que chaque point étant plus large, ils bouchent mieux l'ouverture de la plaie ; elle doit être crue, c'eſt-à-dire, non teinte, à cauſe des différentes drogues qui entrent dans les teintures & qui pourroient envenimer la plaie en s'y détrempant ; & on ſe ſert d'une aiguille G. droite &

adhérent à la guaine. Car cela produiroit des accidens fâcheux.

Quand une plaie du bas-ventre a donné iſſuë à l'épiploon ſeul, & que l'étranglement de cette partie empêche de la faire rentrer ; il n'eſt pas néceſſaire de faire alors de dilatation : il ſuffit de couper ce qui eſt ſorti de l'épiploon, & de panſer la plaie ſimplement, ſuppoſé qu'il n'y ſurvienne point d'accidens, ou de le laiſſer flétrir, & d'en faire enſuite la ligature, ſuivant la pratique de quelques-uns.

ronde pourles raiſons que je vous ai déja dites.

On fait quatre petits doigtiers de linge H. H. H. H. dont deux ſervent à mettre deux doigts d'un ſerviteur ; ſçavoir, le pouce & l'indice de l'une de ſes mains, & les deux autres pour les deux ſemblables doigts de la main gauche du Chirurgien ; on ſe ſert de ces doigtiers, afin que l'inteſtin retenu avec ces quatre doigts ne s'échape pas comme il feroit ſi les doigts étoient à nud. L'Operateur prend de ſa main droite l'aiguille où la ſoye eſt paſſée, il en traverſe les deux lévres de la plaie à un endroit ſupérieur, & il fait un peu au-deſſous un ſecond point de la même maniere, n'oubliant pas d'engager le bout de la ſoye ſous ce ſecond point, plûtôt que de nouer cette ſoye : il continue tout autant de points que la longueur de la plaie en demande, & il laiſſe une diſtance entre chaque point d'environ l'épaiſſeur d'un écu, finiſſant par un point qu'il fait au-délà du bout de la plaie, comme il a commencé par un point plus loin que le commencement de cette même plaie, afin qu'elle ſoit couſue ſi exactement qu'il n'y ait aucune petite embouchure par où il puiſſe rien ſortir ; & enfin il engage ſous le dernier point ce qui reſte de ſa ſoye, pour n'être pas obligé de faire de nœud.

Doigtiers de linge H. H. H. H.

Des points qu'il faut faire.

On recommande de laiſſer ſortir par la plaie du ventre, après avoir remis l'inteſtin en ſa place, un bout de la ſoye long d'un pied, pour avoir moyen de la retirer, lorſque la cicatrice étant faite à la plaie du boyau elle en ſera en même-tems ſéparée; c'eſt un fait de pratique qu'il ne faut pas obmettre; & on a coutume, la ſuture étant finie, de couper la ſoye proche l'aiguille, & de laiſſer ainſi le bout à la fin de la ſuture.

Précaution pour retirer la ſoye.

Mais je prétens qu'il eſt beaucoup mieux de le laiſſer au commencement, & voici comme je m'y prens : dès mon premier point, au lieu de paſſer

Méthode particuliere préferable aux autres

toute la longueur de la soye, j'en laisse pendre un bout long d'un pied ou environ, & je n'en passe qu'autant que je juge qu'il en faut pour coudre la plaie ; j'arrête les deux bouts en les engageant sous les points les plus proches, comme je vous ai dit ; & je trouve que d'en user de cette façon, on en tire deux avantages, l'un que la couture s'en achevant plûtôt, le boyau est moins de tems exposé aux injures de l'air, & plus promptement rétabli dans son lieu ; & l'autre, qu'on épargne au malade la douleur que lui feroit cette longueur d'un pied de la soye, qui passeroit autant de fois par sa plaie, qu'on lui feroit de points pour la coudre. (*a*)

Inutilité du mastic.

Les Auteurs ordonnent de mettre sur la future un peu de poudre de mastic, afin qu'elle se récolle plus vîte ; mais comme je la crois inutile, & que même quand elle y seroit nécessaire, elle n'y demeureroit pas long-tems, je conseille de replacer les boyaux au plûtôt, parce que la chaleur naturelle du ventre leur fera plus de bien, que tous les remedes qu'on pourroit appliquer.

Aussitôt que l'intestin est placé, on songe à re-

(*a*) Il faut retirer le fil quelque tems après l'opération. Si l'on en avoit engagé les extrémités dans le premier & le dernier point de future, comme l'Auteur le prétend ici : on ne conçoit pas comment on pourroit le retirer sans de violens efforts, sans faire froncer l'intestin, & sans rompre les adhérences qu'il doit avoir contracté alors avec les parties voisines. Il semble donc plus à propos de ne point engager les extremitez du fil. Il semble aussi qu'on en faciliteroit l'extraction en faisant, autant qu'il est possible, les points de futures en longueur, desorte que le fil fasse une ligne presque droite, ou comme l'a pratiqué M. Gerard, en passant au travers de la plaie de l'intestin, par le moyen d'une aiguille, un fil dont les bouts soient assez longs pour sortir par la plaie des tégumens, & qu'on tire un peu pour appliquer la plaie de l'intestin au peritoine. Si la plaie est longue, on passe deux fils à égale distance.

mettre l'épipoon quand il eſt ſorti, mais auparavant on regarde s'il eſt alteré ou corrompu ; ce qui arrive toujours pour peu qu'il ait reſté au dehors. Il faut donc le lier & en ſéparer la portion alterée, avant que de le remettre : & pour le faire avec méthode on prend du gros fil ciré ou du petit cordonnet, I. au bout duquel il y a une aiguille K. droite enfilée. On tire du corps un peu plus d'épiploon qu'il n'en eſt ſorti, afin de ne pas faire la ligature ſur ce qui eſt alteré : on lie enſuite cette membrane en faiſant deux ou trois tours du cordonnet autour de la partie ſaine, la ſerrant médiocrement, de crainte qu'en la ſerrant trop on ne la coupât, ou qu'en la ſerrant trop peu les vaiſſeaux qui y ſont en grande quantité, ne verſaſſent du ſang dans la capacité du ventre. On paſſe l'aiguille à travers la propre ſubſtance de cet organe, afin que la ligature ne s'échappe pas ; puis on le coupe à un demi doigt de la ligature, laiſſant paſſer au dehors un bout du cordonnet, auſſi long que celui de la ſoye, pour le retirer quand l'eſcarre eſt tombée. Enſuite on remet l'épiploon dans le ventre ; & afin qu'il puiſſe s'étendre ſur les boyaux, qui eſt ſa place naturelle, on remue ou on ſecoue un peu le malade.

Rétabliſſement de l'épiploon.

Maniere de lier l'épiploon.

Voilà la maniere d'en uſer à l'égard de l'épiploon enſeignée par nos prédéceſſeurs, & ſuivie juſqu'à préſent par les plus grands Praticiens : mais M. Maréchal nous aſſure qu'il a remis pluſieurs fois l'épiploon ſorti en partie, ſans y faire ni de ligature, ni d'extirpation, & qu'il n'en eſt point arrivé d'accidens. Sa grande pratique tant à l'Hôpital de la Charité de Paris, que dans la Ville, & ſa haute réputation qui l'a élevé au premier degré de la Chirurgie, ne nous permettent pas de douter que ce qu'il avance ne ſoit vrai ; c'eſt pourquoi le jeune Chirurgien ne peut pas manquer en l'imitant.

Pratique de M. Maréchal premier Chirurgien du Roy.

Après avoir mis ordre à l'inteſtin & à l'épiploon, un ſerviteur tiendra de ſes deux mains les deux lévres de la plaie de l'abdomen approchées l'une de l'autre, afin que ces organes ne reſſortent point, pendant que le Chirurgien ſe diſpoſera à faire la ſuture du ventre.

Ce qu'il faut faire après que ces parties ſont rentrées.

Les Auteurs nous propoſent pluſieurs manieres de la faire; Guidon veut qu'on couſe d'un côté de la plaie le pétritoine avec les muſcles, & que de l'autre on faſſe enſorte que les muſcles touchent au péritoine, parce qu'il prétend que le péritoine ſe rejoint mieux avec les muſcles qu'avec lui-même: Albucaſis y employe la ſuture entortillée; Lanfranc approuve celle à laquelle de deux en deux points on fait un nœud; Celſe ordonne qu'on prenne deux aiguilles courbes enfilées du même fil, qu'on les paſſe de dedans en dehors de la plaie, & qu'enſuite les changeant de main, on faſſe autant de points que la plaie le requiert. Il y en a d'autres qui conſeillent la ſuture enchevillée ou emplumée, mais je me ſers avec Galien de l'entrecoupée qui eſt la moins embaraſſante & la plus ſûre de toutes. Voici comment il la faut faire.

Le manuel de l'opération.

On aura deux groſſes aiguilles courbes M. M. enfilée du même cordonnet N. qui vaut mieux que du fil, parce qu'étant plus gros il ne coupe pas les lévres de la plaie. On met un doigt indice dans cette plaie afin de tenir le péritoine, les muſcles & la peau enſemble; puis de l'autre main on introduit une des aiguilles dans le ventre, en conduiſant ſa pointe ſur le doigt indice, pour éviter de piquer l'épiploon ou les inteſtins: on perce de dedans en dehors un des bords de la plaie aſſez avant, afin que la ſuture tienne mieux, & réſiſte au mouvement continuel du bas ventre; & ayant tiré cette aiguille en dehors, on prend l'autre dont on perce l'autre bord de la plaie de la même maniere, & avec la même précaution qu'au premier

point, en obſervant que ſi on a pris la premiere aiguille avec la main droite, pour paſſer le fil de droit à gauche, on doit paſſer la ſeconde de gauche à droit avec la main gauche. Si la plaie eſt aſſez grande pour y faire deux, trois ou quatre points, on renfile autant de fois les deux aiguilles d'un autre cordonnet, qu'on paſſe de même que le premier; on fait enſuite autant de nœuds qu'il y a de cordonnets, on fait ces nœuds doubles ſur la lévre ſuperieure en paſſant deux fois le cordonnet par la même anſe, ce qu'on appelle le nœud du Chirurgien parce qu'il tient mieux que les autres. (*a*)

Obſervation d'uſage.

(*a*) Quelques Praticiens préferent à cette eſpece de ſuture, celle qu'on appelle enchevillée, & dont on a indiqué les avantages dans une des remarques précedentes. Voici la maniere de la faire. Le lien dont on ſe ſert eſt fait de pluſieurs brins de fils unis & applatis, deſorte qu'il reſſemble à un ruban. On fait avec ce lien les points de ſuture de la même maniere que l'Auteur preſcrit ici de les faire avec du cordonnet, mais au lieu de noüer, chaque bout du lien d'un côté avec celui qui eſt oppoſé on le partage en deux, pour y mettre une cheville ſur laquelle on fait autant de doubles nœuds qu'il y a de points de ſuture; on en fait autant de l'autre côté de la plaie; un Aide tient pendant tout ce tems-là les lévres de la plaie raprochées l'une contre l'autre; on applique enſuite ſur la plaie un plumaceau couvert de baume d'Arceus, que l'on ſoutient en noüant un des deux brins du lien de chaque double nœud qu'on a fait de l'autre côté de la plaie avec l'un des deux brins du lien de chaque double nœud qu'on a fait de l'autre côté: on coupe les brins du lien qui reſtent inutiles. Les nœuds qu'on fait pour tenir le plumaceau doivent être en roſette, afin qu'on les puiſſe dénoüer plus facilement, lorſqu'on voudra panſer la plaie. Suivant cette méthode, l'on ne met point de tente à la partie inférieure de la plaie, comme le veut l'Auteur. Cette tente en conſervant une ouverture, ne peut ſervir qu'à retarder la guériſon. Il vaut mieux couvrir la plaie & les chevilles de petites compreſſes, que d'une emplâtre.

Si l'on avoit fait la ſuture à l'inteſtin, il faudroit placer aux extrémitez de la plaie les deux bouts du fil qui

Quand on ſera obligé de faire pluſieurs points, on les commencera par la partie inférieure de la plaie; & ils doivent être plus proche les uns des autres au ventre qu'aux autres parties, à cauſe de ſon mouvement; mais avant que de nouer les cordonnets, il faut placer une groſſe tente de linge O. à la partie la plus baſſe de la plaie, & attacher à la tête de cette tente un fil P. quoi qu'elle ait une tête Q. faite du même linge, de crainte qu'elle n'entre dans l'abdomen. Elle y très-néceſſaire, tant parce qu'elle donne au ſang extravaſé, au pus, & aux autres matieres étrangeres moyen de ſortir, qu'à cauſe qu'elle entretient une ouverture juſqu'à ce que l'inteſtin & l'épiploon étant guéris, on en puiſſe retirer les fils: elle doit être courte, afin de ne point pénétrer plus avant que le péritoine, & il faut que ſa pointe ſoit éfilée, pour qu'elle ne bleſſe ni l'épiploon ni les inteſtins lorſqu'ils viennent à la fraper.

Comment on finit l'opération.

On couvre la plaie, la tente, & les nœuds de la ſuture avec des plumaceaux plats R. R. couverts d'un digeſtif ou de quelque baume: on met enſuite un grand emplâtre aſtringent S. puis une compreſſe T. trempée dans du vin chaud, & par deſſus le bandage circulaire fait avec la ſerviette V.

Panſement de la plaie après l'opération.

auroit ſervi à la faire. On procure par ce moyen la guériſon de la plaie de l'inteſtin en le raprochant du peritoine; car les plaies des inteſtins, comme celles du peritoine, ne ſe gueriſſent pas de la même maniere que les plaies des autres parties Les plaies des inteſtins ne ſe guériſſent qu'en contractant une adhérence avec le péritoine, ou avec l'épiploon, ou avec quelques-uns des inteſtins voiſins. Il en eſt à peu près de même de celles du péritoine, elles ne ſe gueriſſent que par la cohéſion de leurs lévres. De-là vient qu'elles ſont ordinairement ſuivies d'hernie ventrale. Si l'on avoit fait la ligature à l'épiploon, il faudroit laiſſer pendre en dehors le bout du fil, afin de pouvoir le retirer, lorſque la portion qui aura été noüée ſe ſera ſéparée du reſte.

V. attachée au ſcapulaire X. Il eſt à propos de faire une embrocation ſur toute la region du ventre avec l'huile roſat & l'eau-de-vie, & ſi les premiers jours on fait des fomentations émollientes, & réſolutives, on empêchera la tenſion & l'inflammation, accidens qui accompagnent très-frequemment ces ſortes de plaies. (*a*)

Suture peu pratiquable.

Quelques Auteurs veulent qu'on faſſe à l'eſtomac une ſuture pareille à celle qui ſe pratique aux inteſtins, ils prétendent qu'étant & plus épais & plus charnu que les inteſtins, il peut ſe reprendre plus aiſément : mais la prodigieuſe quantité de nerfs dont il eſt muni, & les furieux ſymptômes, que cauſe un eſtomac bleſſé, me feroient plûtôt craindre la mort qu'eſperer une bonne iſſue de cette méthode, d'autant plus que je vois beaucoup de difficulté, pour ne pas dire d'impoſſibilité à coudre l'eſtomac à cauſe de ſa ſituation, & de ſes mouvemens ordinaires de contraction, & de dilatation : néanmoins comme il faut plûtôt eſſayer un remede douteux que d'abandonner le malade à un déſaſtre certain, je crois que le Chirurgien doit faire tous ſes efforts pour coudre cet organe, ſurtout ſi la plaie eſt dans un endroit où l'on puiſſe tenter la ſuture. (*b*)

(*a*) Outre l'embrocation & les fomentations émollientes que l'Auteur recommande ici, il ne faut point oublier les ſaignées, ni la diette. Le nombre des ſaignées & la quantité de ſang que l'on tirera, doivent être proportionnés aux forces du malade & aux accidens qui peuvent ſurvenir.

(*b*) Si l'eſtomac plein d'alimens eſt ouvert par une bleſſure médiocre, on pourroit le vuider par quelque vomitif, comme on l'a déja pratiqué avec ſuccès. On empêche de cette maniere l'épanchement des alimens dans le ventre, lequel épanchement eſt mortel, & l'on rend la plaie beaucoup plus petite. Il faut enſuite prévenir les accidens par de copieuſes ſaignées & par une diette exacte, ne faiſant prendre au bleſſé que très-peu de nourriture à la fois. Si l'eſtomac rempli ou vuide eſt

Voyez l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, Année 1723

De tous les intestins, les seuls Jejunũ & Ileon peuvent être soumis aux sutures.

On trouve des Chirurgiens qui permettent de faire la suture aux intestins blessez quand ce sont les gros, & qui la défendent quand ce sont les grêles; mais je voudrois qu'ils nous montrassent le moyen de coudre les gros boyaux, qu'on sçait être tellement attachez dans leur place, qu'ils ne sortent jamais par aucune plaie: Si ces Praticiens ne peuvent donc pas se dispenser d'admettre la suture des intestins, il faut qu'ils consentent qu'on la fasse plûtôt aux grêles & sur tout au *Jejunum* & à l'*Ileon*, puisqu'il n'y a que ces deux boyaux qui peuvent sortir hors du ventre.

La seule diéte ne suffit pas aux grandes plaies.

Il est d'autres gens qui ne veulent coudre ni les intestins grêles ni les gros, disant qu'une grande diéte est une voye plus assurée que la suture. Je conviens qu'après avoir fait la suture, un régime de vie fort sobre est encore nécessaire; mais si la plaie est tant soit peu grande, le mouvement peristaltique & perpetuel des intestins récarteroit à tout moment les lévres de la plaie si elles n'étoient arrêtées ensemble par une suture; ainsi la réunion ne s'en pourroit pas accomplir par la diéte seule. Il est pourtant vrai que quand la plaie est à un des gros intestins, il faut s'en tenir à ce seul moyen par l'impossibilité qu'il y a de leur appliquer une suture; & j'ai guéri plusieurs personnes à qui les gros intestins étant percés les matieres fécales sor-

blessé vers son orifice supérieur, il ne faut point de vomitif, parce qu'il causeroit alors une irritation dangereuse. La saignée & la diette sont les seuls moyens indiquez en ce cas.

Il est bon de remarquer ici que les boüillons & la gelée pris en forme de lavement supléent aux nourritures qu'on prendroit par la bouche. Car il est démontré qu'il y a des vaisseaux lactés qui aboutissent aux gros intestins, & plusieurs expériences confirment ce qu'on avance ici. Cette observation sur la maniere de nourrir ceux qui sont blessés à l'estomac, regarde aussi ceux qui le sont aux intestins grêles.

toient par la plaie, en ne leur faisant prendre les premiers jours que deux cuillerées de consommé & un jaune d'œuf.

Cure extraordinaire.

Ce qui est arrivé à un Soldat des Invalides est un fait trop singulier pour tenir lieu d'exemple dans la pratique, puisque c'est la nature seule qui l'a guéri, & que l'industrie du Chirurgien n'y a eu aucune part; elle s'est fait elle-même un égoût par la plaie du ventre, l'intestin blessé s'y étant attaché: il vuide tous les jours par cette ouverture les excrémens qui sortent involontairement, ce qui l'oblige d'avoir continuellement à cet endroit une boëte de fer blanc pour les recevoir; il ne rend plus rien par l'anus, & ce qui sort par la plaie n'a point de méchante odeur, parce que le pur chil n'en est pas encore tout à fait séparé, & que les souffres grossiers n'y ont pas eu le tems de se développer par la fermentation qui survient aux excrémens qui séjournent.

De l'usage des lavemens.

Les Anciens défendent les lavemens aux plaies des intestins, & il y a des Modernes qui les aprouvent; ces derniers disent que ces remedes rafraîchissent & servent de bain-marie pour calmer le mouvement du sang & arrêter le progrès des symptômes. Ces deux sentimens sont aisez à concilier, puisqu'ils sont l'un & l'autre fondez en raison; il ne faut point donner de lavement quand ce sont les gros boyaux qui sont blessez, parce qu'il sortiroit par la plaie, & qu'ainsi il empêcheroit la réunion: mais il en faut donner quand l'ouverture est aux menus boyaux, parce que les lavemens ne pouvant pas aller jusqu'au lieu de la plaie à cause de la valvule du cœcum, ils ne peuvent point causer de désordre.

De la situation la plus avantageuse du malade.

Pour finir ce que j'avois à vous démontrer sur la Gastroraphie, il ne s'agit plus que de donner une situation au blessé: la meilleure c'est de le coucher sur sa plaie, les autres parties contenues dans

le ventre appuyant sur celles qui sont blessées, les obligent de se tenir plus en repos, ce qui en hâte la cicatrice ; de plus cette situation facilite la sortie du pus, & des matieres épanchées dans le bas ventre, car quand même le malade seroit couché de quelque autre maniere, on doit en le pansant après avoir ôté la tente, le faire pancher sur l'ouverture, pour évacuer ce qui peut être contenu dans la capacité. Quand les fils sont tombez, & qu'il n'y a plus qu'à laisser reboucher la plaie, on diminue tous les jours la grosseur & la longueur de la tente, & pour lors on fait coucher le le malade sur le côté sain. (*a*)

(*a*) Les plaies penetrantes dans le bas-ventre avec issue des parties contenues, sont assez rares. Celles qui sont accompagnées de la lésion de ces parties, mais sans leur issue, sont plus communes. Elles peuvent être suivies de symptômes qui viennent de l'épanchement de quelque liqueur, ou de la lesion de quelque partie membraneuse ou nerveuse. Ces symptômes dont on a parlé plus haut, sont plus ou moins dangereux selon l'espece des parties lesées, & ne se manifestent pas toujours au moment de la blessure. Les saignées faites les unes près des autres, la diete exacte, les embrocations & les fomentations émollientes sur le ventre, sont presque les seules ressources de l'art, soit pour prevenir ces symptômes, soit pour y remedier.

L'inflammation est le premier effet de l'épanchement de quelque matiere, ou de la lésion de quelque partie nerveuse, & produit tous les symptômes qui augmentent ou qui diminuent selon que la maladie est plus ou moins grave. Les matieres qui peuvent s'épancher sont de differentes especes.

Les épanchemens de sang sont plus ou moins considerables à proportion du diametre du vaisseau divisé, & de la grandeur de l'ouverture qui y a été faite. Ainsi le sang épanché en petite quantité, quoique dans une grande étendue, suppose l'ouverture d'un petit vaisseau. Les saignées peuvent procurer la réunion de ce vaisseau & occasionner la rentrée du sang épanché dans le torrent de la circulation.

Elles ne peuvent pas remedier entierement aux épanchemens considerables de cette liqueur, mais elles peuvent en arrêter le progrès.

Le ſang repandu en grande quantité, s'inſinue dans les intervales des viſceres & s'y coagule plus ou moins promptement par le ſejour. L'inflammation qui ſurvient quelquefois, en gonflant les parties, borne l'épanchement. Si le poids du ſang rompt les adherences contractées par l'inflammation, cette liqueur ſe deplace & va former un amas dans un autre endroit. On ne peut remedier à tous ces deſordres qu'en donnant une iſſue aux matieres par une operation à peu près ſemblable à celle que l'on fait à la poitrine en pareil cas.

Cette operation ſemblera peut-être temeraire, parce qu'elle n'eſt pas uſitée, mais quelques obſervations que je vais rapporter en autoriſent la pratique, & doivent encourager les Chirurgiens à faire une operation qui peut reuſſir, puiſqu'elle a deja eû d'heureux ſuccès, & ſans laquelle on ne peut ſauver la vie du bleſſé.

Neanmoins il ne la faut pas faire ſans s'être auparavant bien aſſuré de ſa neceſſité. C'eſt par les ſymptômes qu'on reconnoît qu'il y a épanchement Les principaux ſont la tenſion du ventre & la douleur. Si cette douleur & cette tenſion ſe font ſentir par tout le ventre, c'eſt une preuve que l'épanchement n'eſt point borné. Si la douleur eſt fixe, & ſi le ventre n'eſt tendu qu'à un ſeul endroit, c'eſt une marque que l'épanchement eſt borné à cet endroit là.

Quand l'épanchement s'étend par tout le ventre, l'operation paroit inutile, parce qu'il ſemble impoſſible de pouvoir donner iſſue à tout le ſang épanché dans les intervales des viſceres. Mais quand il eſt borné à un certain endroit, l'operation eſt utile, ſuppoſé que les ſaignées & les autres remedes ne puiſſent reſoudre la matiere.

Voici les obſervations qui autoriſent, comme je l'ai dit, la pratique de l'operation dont je parle.

Au mois de Juin 1733, un ſoldat reçut un coup d'épée à la region épigaſtrique, à un pouce au deſſous du cartilage xiphoide & à côté de la ligne blanche. Une fievre violente, une tenſion conſiderable à l'épigaſtre, un vomiſſement de ſang, un hoquet furent les accidens qui accompagnerent cette bleſſure dès le lendemain, & qui firent ſoupçonner à M. Vacher Chirurgien-Major de Beſançon, Auteur de cette obſervation, & à M. Dargeat avec lequel il voyoit le malade, que l'eſtomac avoit été bleſſé. Neuf ſaignées faites dans l'eſpace de trente-ſix heures ou environ, les fomentations émollientes appliquées ſur le ventre & les lavemens diminuerent les ſymptômes, qui après quelques autres nouvelles ſaignées

parurent ceſſer le cinquieme jour de la bleſſure. Mais on ſentit bientôt après une petite dureté entre la plaie & les cartilages des fauſſes côtes. Ce nouvel accident fit craindre qu'il ne ſe fut formé aux environs de ce lieu quelque dépôt. Cependant deux ſaignées le firent diſparoître, & le bleſſé fut regardé depuis juſqu'au 14 de ſa bleſſure, comme entierement hors de danger. Ces apparences favorables ne durerent pas; car le quinzieme jour la fiévre qui revint, une difficulté de reſpirer, & une petite douleur vers la region hypogaſtrique, determinerent à ſaigner ce bleſſé pour la quatorziéme fois. Le ſeizieme jour la douleur, la fievre & la difficulté de reſpirer augmenterent & furent accompagnées par intervales de défaillances; & l'on s'apperçut d'une legere tenſion dans un endroit de la region hypogaſtrique. L'extrême foibleſſe du malade empêcha de reiter la ſaignée. Ces ſymptômes firent ſoupçonner un amas de ſang ou d'autres fluides échapés des parties bleſſées & capables par leur ſejour de faire perir le malade. M. Vacher crut alors être obligé de donner iſſue à ces matieres. Il ouvrit à l'endroit le plus ſaillant de la tumeur, un pouce au deſſus de l'anneau du côté droit, & à quelque diſtance du muſcle droit, la peau & les muſcles, ce qui le mit en état de ſentir avec le doigt que le péritoine faiſoit effort de dedans en dehors, & par-conſequent de juger certainement de l'utilité de l'operation. Le peritoine ayant été ouvert dans la même étenduë que les autres tegumens, il ſortit d'abord en jet trois chopines d'un ſang noir, grumelé & de mauvaiſe odeur. Le ſoulagement que le malade reſſentit ſur le champ, & la quantité de ce fluide qui ſortit, prouverent la neceſſité qu'il y avoit de faire promptement cette operation. Il panſa enſuite le malade avec un morceau de linge plié en double qu'il introduiſit dans la plaie. Les accidens diminuerent peu à peu, & ils diſparurent totalement le troiſieme jour. Il ſortit néanmoins par la plaie pendant les cinq ou ſix premiers jours une liqueur de la couleur & de la conſiſtence de la lie de vin, eſpèce de ſupuration qui vient à la ſuite des extravaſions de ſang.

Il s'établit enſuite une ſuppuration louable qui diminua peu à peu & ceſſa par le moyen d'une injection faite vers la fin avec une diſſolution de la tête-morte de vitriol. La plaie fut parfaitement guérie dans l'eſpace d'un mois. La cicatrice ſe trouva enfoncée, & il ne reſta aucune apparence de hernie.

Obſ. 51. Pierre de Merchettis rapporte un fait qu'on peut joindre à celui-là. On coupa, dit-il, à une homme une

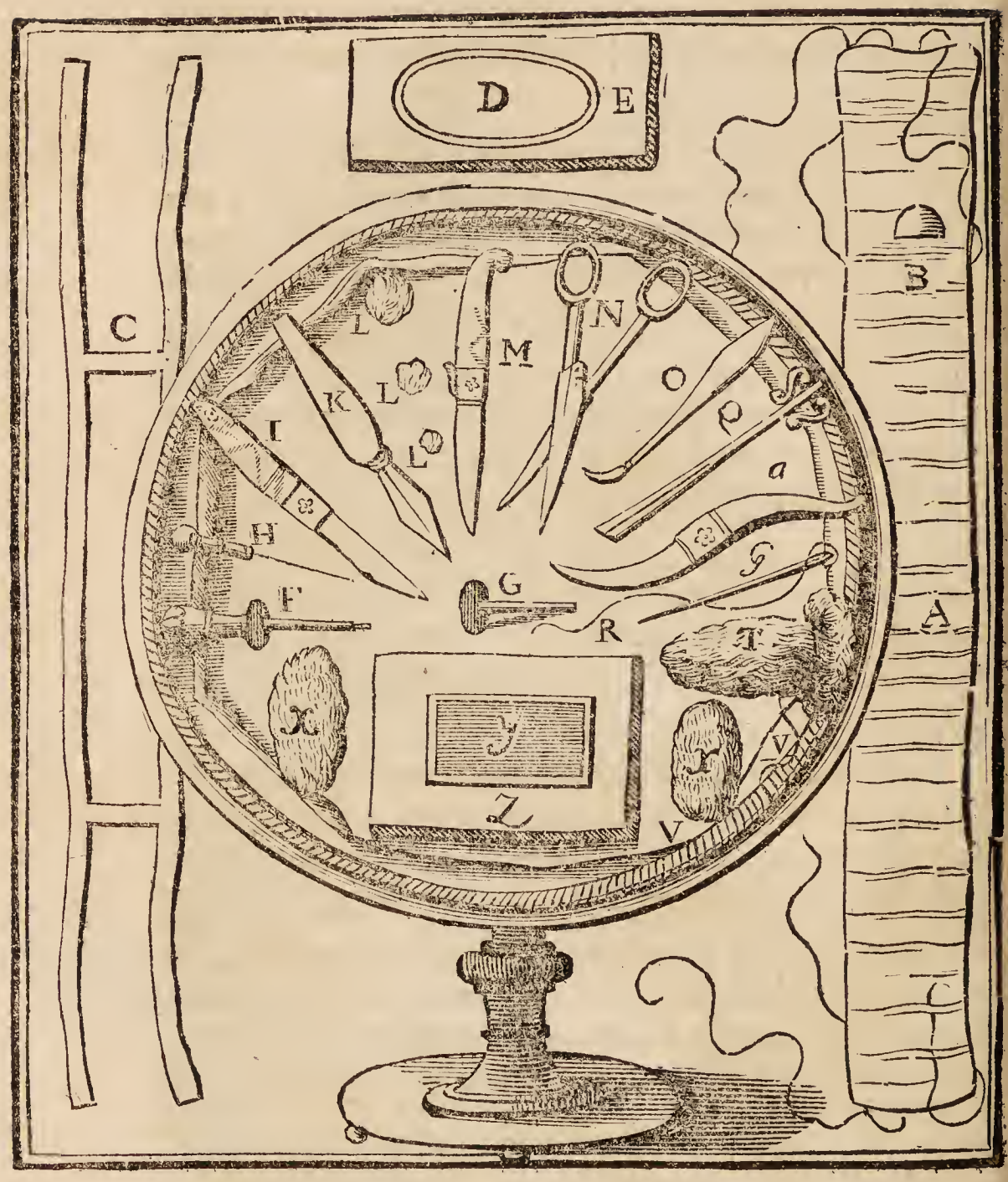
portion de l'épiploon ſortie par une plaie faite aux enveloppes du bas-ventre, quoique cette portion ne fût pas mortifiée, & l'on réduiſit dans le ventre le reſte de l'épiploon ſans y faire de ligature. Le ſang qui s'écouloit continuellement des vaiſſeaux qui avoient été coupés à cette partie, tombât du côté de l'aine droite s'y amaſſa, ce qui forma dans ce lieu au bout de 20 jours, un abcès conſidérable qu'on ouvrit, & dont il ſortit une très-grande quantité de pus. On panſa la plaie avec une tente que l'on diminua peu à peu, & que l'on ſupprima enſuite totalement afin de laiſſer former la cicatrice.

Ces deux obſervations font voir qu'on peut remedier aux épanchemens de ſang dans quelqu'endroit du bas-ventre, pourvû qu'ils ſoient bornés, & qu'on peut faire avec ſuccès à cette partie la même opération qu'on fait à la poitrine, pour donner iſſue aux matieres qui y ſont épanchées. Quant à la differente maniere dont on s'eſt conduit dans les panſemens des deux opérations que j'ai rapporté, je crois qu'on doit préferer la pratique de M. Vacher, qui s'eſt ſervi d'un linge pour entretenir l'ouverture de la plaie, comme on s'en ſert après l'empieme; à celle de P. de Marchettis qui s'eſt ſervi d'une tente. Le morceau de linge tient la plaie ouverte ſans empêcher les matieres de ſortir. La tente bouche exactement la plaie, & empêche par-conſéquent la ſortie des matieres.

Il paroît que l'eſpèce d'opération autoriſée par les obſervations précedentes, convient autant aux épanchemens de pus dans le ventre à la ſuite de quelqu'inflammation qu'aux épanchemens de ſang. On lit dans Méekren, une obſervation faite en pareil cas. Une femme après un accouchement laborieux, ſentit une douleur continuelle & très vive au côté gauche du bas-ventre. Cette partie ſe gonfla & les médicamens ne purent empêcher qu'il ne ſe formât aux environs de l'ombilic, une tumeur qu'on ouvrit & d'où il ſortit une pinte de pus fœtide. La malade ſe trouva ſoulagée pendant les premiers jours, mais l'abondance de la ſupuration épuiſa ſes forces & elle mourut un mois après. L'introduction de la ſonde, & quelques portions de l'épiploon qui étoient ſorties, avoient fait connoître avant ſa mort que l'abcès s'étoit formé dans l'interieur du ventre. Mais on en fût plus certain encore par l'ouverture que l'on fit de ſon cadavre. La mort de la malade qui ſuivit l'opération un mois après, ne doit pas être attribuée à l'opération qui paroît très-utile en elle-même, mais à la trop grande abondance de la ſupuration, & peut-être même au délai de l'opération que les ſymptômes avoient indiqués trop tard.

Obſ. Medico Chirurgicæ. Cap. 25.

X. FIG. DE L'EXOMPHALE.



Etimologie d'Exomphale.

L'*Exomphale* comprend toutes les tumeurs qui arrivent au nombril : ce mot eſt dérivé de *ex* ou *extra* qui ſignifie dehors, & d'*omphalos* qui veut dire omblic, d'autant que cette maladie eſt une élevation de l'omblic qui ſe pouſſe en dehors plus qu'il ne doit.

L'exomphale qui convient à toute élevation de

l'omblic ſe réduit ſous deux genres differens dont l'un eſt des tumeurs qui ſe forment de parties, & l'autre réſulte d'un amas d'humeurs; & ces ſortes de maladies reçoivent differens noms par rapport à la difference des parties ou des humeurs qui les cauſent.

Celles qui ſe font des parties ſont de trois eſpeces, l'une qu'on appelle *Enteromphale*, c'eſt quand l'inteſtin ſort, l'autre *Epiplomphale*, qui ſe produit de l'épiploon; & la troiſiéme *Entero-épiplomphale* à laquelle l'inteſtin & l'épiploon concourent en même-tems. Difference de cette maladie.

Celles qui ſe ſont faites par des humeurs ſe ſubdiviſent en quatre eſpeces; la premiere appellée *hydromphale*, eſt cauſée par de l'eau: la ſeconde par des vents, on la nomme *pneumatomphale*; la *ſarcomphale*, qui eſt la troiſiéme, eſt une chair endurcie; & la quatriéme, c'eſt-à-dire, la *varicomphale*, conſiſte dans la dilatation de quelques vaiſſeaux. Quatre eſpéces d'Exomphales faites d'humeurs.

A ces deux ſortes d'*Exomphales* en général l'on en ajoute une troiſiéme, qui eſt compoſée de l'une & de l'autre; ſçavoir de parties & d'humeurs enſemble. Quand c'eſt l'inteſtin & de l'eau qui font la tumeur, on la nomme *Entero-hydromphale*: & lorſque c'eſt l'épiploon & de la chair, on l'appelle *Epiplo-ſarcomphale*, & ainſi des autres. Autre eſpéce d'Exomphale.

Tous nos Anciens nous diſent que ces tumeurs ſe font ou par dilatation ou par rupture, mais quelques Modernes ne conviennent pas de la rupture, prétendant qu'elles ſe font toutes par la ſeule dilatation du péritoine qui ſelon eux, peut s'étendre & prêter autant qu'il le faut pour former ces tumeurs quelques groſſes qu'elles ſoient, puiſqu'il ſe dilate encore davantage aux hydropiques. Ce mal arrive par la dilatation du péritoine, ou par rupture de cette membrane; ſurtout au droit de l'ombilic.

Ces divers ſentimens méritent une diſcuſſion particuliere: cependant je ne reconnois qu'une

cauſe des exomphales ; ſçavoir, la rupture, j'entens des exomphales des parties ; car la dilatation que les Anciens & quelques Nouveaux admettent me paroît impoſſible à l'égard de l'omblic, qui n'étant qu'un nœud fait en cette partie après la ligature du cordon, ne peut non plus avoir la liberté de s'allonger qu'une cicatrice de quelque plaie de la peau : & pour convenir de ce que je dis il n'y a qu'à remarquer que le nombril eſt formé par la réunion des vaiſſeaux ombilicaux, qui après la naiſſance ſe retreciſſent, & en ſe deſſéchant dégénerent en ligamens, dont les extrêmitez étant unies avec la peau & le péritoine, en cet endroit, forment enſemble un petit corps ſemblable à un nœud incapable de s'allonger en aucune maniere.

L'expérience le prouve.

J'avoue que le péritoine peut prêter dans toute ſon étendue, mais non pas dans l'omblic ; & j'oſe dire que j'ai l'expérience de mon côté, puiſque j'ai ouvert pluſieurs de ces tumeurs, & à des hommes vivans & à des corps morts, où je n'ai jamais pû remarquer que le péritoine les tapiſſât intérieurement, ainſi qu'il auroit dû faire ſi elles s'étoient produites par ſa ſimple dilatation. Après avoir coupé la peau je ne trouvois plus de membrane, & mettant mon doigt dans l'ouverture qui étoit au nombril, il entroit dans la capacité de l'abdomen ſans aucune réſiſtance ; ce qui m'a confirmé dans l'opinion où je perſiſte, que la rupture ſeule fait les exomphales faites de parties.

Diſtinction à faire des hernies du nombril & des bourſes.

Il faut diſtinguer les hernies du nombril d'avec celle du ſcrotum, car le péritoine ſe prolongeant vers les aines pour conduire les vaiſſeaux ſpermatiques juſqu'aux teſticules, l'épiploon ou les inteſtins ont beaucoup de diſpoſition à ſe gliſſer le long de ces productions, & à tomber juſques dans le ſcrotum ſans rompre le péritoine ; mais il n'en eſt pas de même de l'ombilic qui n'étant pas ſuſceptible d'une

pareille diſtenſion ne peut donner paſſage à aucune partie qu'auparavant il ne ſe ſoit rompu, & que toutes ſes parties ſe déſuniſſant ne permettent à l'épiploon ou aux inteſtins de ſortir. (*a*)

Ceux qui croyent que les Exomphales ſe peuvent faire par la dilatation de l'omblic, en attribuent la cauſe à quelque humeur qui l'abreuve ſans ceſſe. Mais s'il étoit vrai que cela ſe fît ainſi ces tumeurs auroient un très-petit commencement, & augmenteroient par degrez, au lieu qu'elles ſe font ordinairement tout d'un coup, ce qui arrive lorſque par quelque grand effort le nœud du nombril s'eſt rompu & ſéparé. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt qu'il n'y a preſque que les femmes qui ayent cette incommodité, & encore celles qui ont eu des enfans, parce que les douleurs de l'accouchement contraignent la mere de faire des efforts pour obliger l'enfant de ſortir, & que pour lors ce nœud eſt diſpoſé à ſe rompre par la grande étendue du ventre vers la fin de la groſſeſſe.

Cauſes de l'Exomphale

Toute les Exomphales ne ſont pas d'un égal volume; il y en a d'auſſi petites qu'un œuf, on en voit de moyennes, groſſes comme le poing, & d'autres qui ſont plus groſſes que la forme d'un chapeau: mais ces differentes groſſeurs n'empêchent pas qu'elle ne procédent toutes de fracture

Ces tumeurs ſont de differentes groſſeurs.

(*a*) Il eſt vrai que les Praticiens modernes ont tous remarqué que le péritoine eſt diviſé, lorſque les parties ſortent par l'aneau ombilical, & n'ont jamais trouvé de ſac herniaire en cet endroit. Néanmoins comme cette envelope tapiſſe intérieurement le trou ombilical, ſans faire partie du nombril, qui n'eſt autre choſe que la cicatrice des vaiſſeaux ombilicaux: on ne voit pas pourquoi elle ne pourroit pas s'alonger en cet endroit comme ailleurs. Ce qui donne lieu de croire que cela n'eſt pas impoſſible, c'eſt qu'on a trouvé très-ſouvent un ſac herniaire formé par le péritoine, lorſque les parties ne ſortent pas préciſément par l'anneau ombilical, mais à côté.

& de diviſion, puiſqu'elles ſe forment ſubitement, & qu'elles ſont proportionnées aux efforts plus ou moins violens qui écartent plus ou moins l'une de l'autre les extrêmitez des vaiſſeaux qui compoſent l'ombilic.

Chaque Exomphale a des ſignes particuliers qui la font reconnoître, & dont le Chirurgien doit être parfaitement inſtruit pour en porter ſon jugement, & pour remédier à chacune ſelon ſon eſpece.

Signes de ces maux.

L'Enteromphale fait une tumeur tendue & aſſez dure qui groſſit quand l'haleine eſt retenue, parce que le diaphragme preſſant ſur les inteſtins, les oblige de s'échaper vers l'endroit qui céde le plus,

1. De l'Enteromphale.

c'eſt-à-dire, du côté de la tumeur: elle eſt plus étroite à ſa baſe, elle diminue lorſqu'on la preſſe avec la main, & on entend un petit bruit cauſé par le gargouillement que les inteſtins font en rentrant dans le ventre.

2. De l'Epiplomphale.

L'Epiplomphale ne change point la couleur de la peau, la tumeur eſt indolente, plus molle & plus grande d'un côté que de l'autre, ayant une baſe plus large; & lorſqu'on la comprime pour la réduire, la partie rentre ſans faire aucun bruit.

3. De l'Enteroépiplomphale.

L'Enteroépiplomphale a des ſignes communs à l'une & à l'autre de ces deux eſpeces dont je viens de vous parler: la tumeur en eſt plus groſſe, plus douloureuſe & plus inégale, & ſi après avoir repouſſé l'inteſtin, il reſte encore quelque choſe dans le ſac, on eſt aſſuré que l'épiloon formoit une partie de la tumeur.

Caracteres de l'Hydromphale.

L'Hydromphale ſe diſtingue des autres tumeurs du nombril, en ce qu'elle eſt molle & néanmoins peu obéiſſante au toucher, & qu'elle ne diminue ni s'augmente en la comprimant, & lorſqu'on la regarde à travers la lumiere, on la trouve tranſparente.

De la Pneumatomphale.

La Pneumatomphale eſt une tumeur molle qui céde promptement aux doigts, & qui revient dans

les mêmes bornes auſſi-tôt que la compreſſion ceſſe, & qu'elle eſt libre, elle paroît toujours de même figure & de même groſſeur ; en quelque ſituation que le malade ſe mette, & ſi on frappe deſſus, elles raiſonne comme un balon gonflé de vents renfermez.

La Sarcomphale fait une tumeur dure qui n'obéit point aux doigts quand on la touche ; elle augmente peu à peu à meſure que groſſit la chair qui la forme. Il y a des eſpeces de Sarcomphales douloureuſes, & il y en a d'inſenſibles ; & quelque effort qu'on faſſe pour faire rentrer les unes ou les autres, on n'y peut pas réuſſir, parce que ce ſont des ſurcroiſſances de chairs attachées au nombril. De la Sarcomphale.

La Varicomphale forme une tumeur inégale & variqueuſe, dont la couleur eſt brune & livide, à cauſe du ſang croupi qu'elle contient ; & quand elle eſt faite par la dilatation ou par la rupture des arteres, on y ſent un battement comme aux anévriſmes. De la Varicomphale.

Par la connoiſſance de tous ces ſignes le Chirurgien fera ſon prognoſtic, conſiderant toutes les Exomphales comme des maladies dangereuſes par les accidens qui les accompagnent & par ceux qui peuvent y ſurvenir ; car à celles qui ſont faites de parties, il arrive quelquefois des étranglemens qui cauſent la mort, & à celles qui proviennent d'humeurs, il faut preſque toujours une opération pour les guérir ; de maniere que tous ceux qui ſont affligez de ces ſortes de maux ont leur vie en riſque, à moins qu'un Chirurgien éclairé n'y remédie ; & voici comment il doit s'y prendre. Du prognoſtic de ces maux.

Quand une Exomphale eſt faite par l'inteſtin ou par l'épiploon, ou bien par tous les deux enſemble, on doit repouſſer au plûtôt ces parties dans Cure de l'Exomphale.

l'abdomen : Pour y réuſſir il faut que le malade couché ſur le dos & ayant les genoux hauts, (*a*) reſte un peu de tems ſans reſpirer ni crier, pendant que le Chirurgien comprimant doucement la tumeur fera rentrer les parties les unes après les autres commençant par l'inteſtin qui étant ſitué ſous l'épiploon, doit être replacé le premier. Il connoîtra que cette réduction ſera achevée par la diminution de la tumeur, & par le bruit que ce viſcere aura fait en rentrant ; enſuite de quoi on preſſera l'épiploon pour l'obliger de ſe remettre en ſa place, ne précipitant rien dans ces réductions, de crainte de meurtrir les parties, qu'il jugera être toutes rentrées lorſqu'il verra le ſac tout à fait vuide.

Obſtacles qui ſe préſentent à l'opération.

Si ces parties ſont tellement tendues que par le ſeul ſecours des mains le Chirurgien ne puiſſe pas les rétablir, il faut qu'il reconnoiſſe quels obſtacles s'oppoſent à ſon deſſein afin de les ſurmonter : j'en trouve deux, l'un eſt lorſque l'inteſtin eſt rempli d'excrémens ou de vents, & l'autre quand le trou par où il eſt ſorti eſt trop petit pour lui permettre de rentrer. Dans ces cas il faut avoir recours aux remédes, dont les plus convenables ſont les carminatifs pour diſſiper les vents, & les émolliens pour relâcher l'endroit qui fait l'étranglement.

Moyens de les ſurmonter.

On fera une embrocation ſur la partie avec de l'huile de lis bien chaude, ou avec l'onguent d'althæa, & on y mettra un cataplaſme fait avec toutes les herbes adouciſſantes & humectantes, deſquelles on pourra faire boire la décoction, ou la

(*a*) Pour faire la réduction des Exomphales, il ne ſuffit pas que les genoux du malade ſoient élevés, il faut encore que ſa tête ſoit plus haute que ſa poitrine, & ſa poitrine plus haute que le bas-ventre. Cette ſituation met les muſcles dans le relachement où ils doivent être lorſqu'on réduit les hernies.

donner en lavemens, & même préparer un demi-bain pour y mettre le malade (*a*).

Ces parties étant ramollies, le Chirurgien fera une nouvelle tentative pour les réduire ; la facilité avec laquelle on y réuſſit d'ordinaire cette ſeconde fois perſuade qu'on ne doit pas négliger l'uſage de tels médicamens. Il s'agit après cela d'empêcher que ce qu'on a fait rentrer ne reſſorte ; car juſques-là on n'a exécuté que la moitié de l'opération qui conſiſte en deux points, l'un de remettre les parties dans leur lieu, & l'autre de les y tenir étant réduites.

Comment on doit rendre l'opération fructueuſe.

Cette ſeconde partie de l'opération s'obtient par un bon bandage circulaire A. fait exprès & proportionné à la groſſeur de la perſonne ; la bande doit avoir ſept ou huit doigts de large, & être faite d'une toile forte & en pluſieurs doubles ; il faut qu'elle ait dans ſon milieu une élevation B. en forme de demi boule ou de champignon, qui ſoit poſée directement ſur le nombril, afin qu'en empliſſant la cavité, on ôte aux parties l'occaſion de reſſortir ; ce bandage doit être ſoutenu par un ſcapulaire, ou par des bretelles C. faites d'un ruban de fil blanc, & telles qu'en ont pour ſoutenir leur culote ceux qui ont le ventre trop gros. Avant que de mettre le bandage, il y faut appliquer l'emplâtre C. *contra rupturam*, dont on ſe ſert aux hernies, & par deſſus lequel on mettra une grande compreſſe E. trempée dans du vin chaud où on aura fait bouillir diverſes ſortes de remedes aſtringens (*b*).

(*a*) Pendant l'uſage des remedes émolliens tant internes qu'externes, il faut ſaigner le malade. Et s'il arrivoit que pendant ou après quelques-unes des ſaignées il tombât en foibleſſe, il faudroit profiter de ce moment pour faire la réduction, car lorſqu'on eſt en foibleſſe toutes les parties ſont relâchées.

(*b*) Ce bandange a des défauts eſſentiels. Il n'aſſujettit pas les parties ſi bien que ceux qui ont un écuſſon

Je vous ai dit que les Exomphales faites d'humeurs étoient de quatre eſpeces, que les eaux, les vents, les chairs & le ſang en forment chacune une eſpece : elles demandent toutes quatre pour leur traitement autant de manieres differentes, & ſouvent les remédes ne faiſant que blanchir, elles ont beſoin de la main du Chirurgien pour être guéries.

Médicamens pour l'Hydromphale.

L'Hydromphale ſe peut diſſiper par des remédes réſolutifs, principalement quand elle eſt petite, on doit donc mettre ſur cette tumeur une éponge imbibée d'un vin dans lequel on aura fait bouillir les ſemences de cumin & de lupin, les fleurs de camomille, de ſureau & de roſes, l'écorce de grenades, les bayes de laurier & le ſel commun : & ſi malgré ces médicamens ou d'autres dont on ſe ſera

& une ceinture de fer diſpoſés à peu près comme l'écuſſon & la ceinture des brayers ordinaires. Outre cela l'élevation en forme de champignon qui doit remplir la cavité, empêche en effet l'iſſue des parties ; mais elle empêche auſſi que le trou ombilical ne ſe rétreciſſe. Le bandage à écuſſon n'a pas cet inconvénient. Il s'applique directement ſur le trou & n'y entre pas ; il s'oppoſe à la ſortie des parties ſans entretenir une ouverture que la nature doit diminuer.

L'écuſſon convient aux eſpeces d'exomphales où les parties ſortent à côté de l'ombilic, de même qu'à celles où elles ſortent par l'anneau ombilical. Lorſque l'épiploon a contracté des adhérences ſi fortes qu'on ne peut le faire rentrer, ce qui arrive aſſez ſouvent aux perſonnes graſſes, la pelote qui eſt ſur l'écuſſon doit avoir dans ſon milieu un enfoncement aſſez grand pour loger les parties ſans les comprimer. On remplit par dégrés cet enfoncement à meſure que la tumeur diminue. Quelques Praticiens pour fondre la tumeur, mettent deſſus avant d'appliquer le bandage, un emplâtre fait d'un mélange égal de de vigo, de diabotanum & de nuremberg, & le renouvellent tous les quatre ou cinq jours. Le bandage à écuſſon ne convient pas aux exomphales anciennes & conſiderables ; il ne faut qu'un bandage ſimplement contentif pour ſoutenir les parties déplacées & empêcher qu'il n'en ſorte d'autres.

ſera ſervi, la tumeur groſſit & fait connoître qu'il n'y a point de guériſon à eſperer par la voye de la réſolution, il faudra ſe diſpoſer à faire une ponction dans le milieu de l'ombilic, en cette maniere : on a un inſtrument F. long de trois doigts, & auſſi menu qu'un petit tuyau de plume, emmanché par le bout, & pointu triangulairement par l'autre pour pouvoir percer la peau ; on le paſſe dans une canule d'argent G. fort mince, dont la cavité eſt proportionée à la longueur de cet inſtrument, qu'on plonge dans le milieu de la tumeur ; puis on pouſſe la canule un peu fortement pour la faire entrer dans l'ouverture, & ayant retiré l'inſtrument qui rempliſſoit la canule, on voit ſortir l'eau qu'on laiſſe couler juſqu'à la quantité que la maladie ou les forces du malade peuvent permettre. La canule qui reſtera dans la plaie ſera bouchée avec une petite tente faite comme un focet, laquelle on ôte autant de fois qu'on veut tirer de l'eau.

Maniere de piquer l'ombilic.

Cet inſtrument ſe peut appeller un trocart, vû qu'il reſſemble aſſez à celui que quelques Modernes prétendent avoir inventé pour percer le ventre des hydropiques ; & il n'en differe, qu'en ce que celui-ci ne fait que le trou pour l'introduction d'une canule, & que l'autre étant ouvert ſelon ſa longueur comme un tuyau, fait en même tems l'office de poinçon & de canule. Ils ont l'un & l'autre leur utilité; celui des Modernes eſt à la vérité fort commode pour les ponctions de l'abdomen, mais il ne conviendroit pas à celles de l'ombilic ; parce qu'ici n'y ayant que la peau, ſi on en retiroit l'inſtrument, & qu'il n'y reſtât pas une canule, on ne ſeroit pas maître d'empêcher que les eaux ne ſortiſſent continuellement.

Difference de l'inſtrument qu'on y employe d'avec le trocart.

La Pneumatomphale ſe guérit par le moyen des remédes carminatifs qu'on applique deſſus, ils ont la vertu de diſſiper les vents en atténuant, inciſant

Traitement de la Pneumatomphale par les remedes.

& discutant par leurs particules pénétrantes & tranchantes les matieres visqueuses & vaporeuses qui entretiennent le mal, c'est pourquoi on se servira de la rue, du romarin, du laurier, de l'absinthe, de l'anis, de la graine de cumin, des fleurs de roses, de camomille, de mélilot, du sel de tartre ou de sel ammoniac, &c. dont on fera des fomentations ou des cataplasmes, selon qu'on le jugera à propos. Si après l'usage de ces remedes, la tension subsistoit aussi fort qu'auparavant, on auroit recours à une opération qui ne consiste qu'à prendre une grosse aiguille H. qui aura un petit manche, de même que celles avec lesquelles on abat les cataractes, & avec la pointe de cette aiguille on feroit à la tumeur plusieurs ponctions par où les vents s'échapperoient, comme ils font lorsqu'on pique une vessie enflée qui s'affaisse incontinent : & si tous les vents ne sont pas sortis par ces petites ouvertures, on reprendra l'usage des remedes précedens qui dissiperont le reste.

Pratique pour la Sarcomphale.

La Sarcomphale est très-difficile à guérir, & avant que de l'entreprendre on doit examiner si elle est traitable ou non. Celle qui se peut traiter, c'est-à-dire, celle où il y a esperance d'un heureux succès, est presque sans douleur ; la tumeur en est égale, un peu vacillante, & médiocrement dure ; il faut à celle-là faire une incision en long sur la tumeur avec ce bistoury I. afin de découvrir la chair qui la forme, & dont on coupera toutes les adhérences qu'elle a avec les parties voisines, pour l'emporter toute entiere. Mais comme en séparant & en disséquant cette chair, on est obligé de trancher les vaisseaux qui la nourrissoient, ce qui donne du sang quand ils sont gros ; on doit se servir alors de l'eau stiptique ou de la poudre vitriolée pour l'arrêter. La plaie sera pansée dans les premiers jours avec un digestif doux pour procu-

rer la ſupuration, enſuite avec un mondificatif aiguiſé pour manger & conſumer les petites racines de cette excroiſſance charnue : on procédera enfin à la cicatrice, comme dans les autres plaies. Mais ſi la Sarcomphale étoit intraitable, c'eſt-à-dire, qu'elle tint de la nature du cancer, ce qu'on connoîtroit par ſon extrême adhérence, par l'inquiétude du malade, par les douleurs ſourdes qu'il ſentiroit, & par la nature variqueuſe de la tumeur, il ſeroit dangereux d'y toucher : néanmoins s'il y a quelque moyen de la guérir, c'eſt par l'opération ſuſdite. Je ne conſeillerois pourtant point à un Chirurgien de l'entreprendre, qu'après avoir expoſé aux parens les ſuites fâcheuſes qui en peuvent arriver.

De la Sarcomphale incurable.

La Varicomphale étant cauſée par la rupture ou par la dilatation de quelques vaiſſeaux artériels ou véneux, ſi la tumeur eſt petite, il faut eſſayer de la diſſiper par un reméde aſtringent fait avec du bol d'armenie, du ſang-dragon, de la terre ſigillée, & de la folle farine, incorporez dans du blanc d'œuf; on l'appliquera ſur la partie, & on l'y tiendra par un bandage un peu ſerré : ſi elle eſt groſſe, & qu'on n'ait point d'eſpérance de la guérir par les médicamens, il faut l'ouvrir de toute ſa longueur avec ce ſcalpel K. en vuider le ſang, & mettre des boutons de vitriol L. L. L. ſur les ouvertures des vaiſſeaux, comme on fait aux anévriſmes. On en laiſſe dans la ſuite tomber les eſcarres d'eux-mêmes, on fait revenir les chairs, & on procure la cicatrice.

Remédes pour la Varicomphale.

Opération pour ce même mal.

Avant que de faire aucune des opérations que demandent ces quatre ſortes d'Exomphales faites d'humeurs, on ne manquera pas d'y préparer les malades par les remédes généraux, comme la ſaigné & la purgation, & de leur preſcrire, quand on aura opéré un régime de vivre convenable à leurs maladies, moyennant quoi on en obtiendra

Préparation du ſujet.

la guériſon. Mais outre toutes ces eſpèces d'opérations que je viens de vous faire voir, il eſt encore des occaſions où il en faut faire de plus grandes, comme lorſque l'inteſtin ſorti ne peut ſe replacer, ce qui met le malade en un ſi grand danger qu'il périroit indubitablement ſi on ne le faiſoit rentrer au plûtôt.

Opération plus conſidérable pour remédier à certains accidens.

Il arrive donc ſouvent à ceux qui ont des Exomphales d'inteſtins, qu'en négligeant de porter un bandage; ces parties ſe gonflent de vents, s'empliſſent de matieres, & qu'alors ne pouvant plus retourner par le même trou par où elles ſont ſorties, elles excitent des douleurs inſuportables, & des vomiſſemens qui durent autant que les inteſtins reſtent hors de la capacité de l'abdomen. Ainſi quand on n'a pas pû les faire rentrer par les moyens que je vous ai expoſez ci-devant, on y pourvoira comme au bubonocele; ſçavoir, en faiſant une inciſion ſur la tumeur, avec le biſtoury M. prenant bien garde de ne couper que la peau, & de ne point bleſſer les inteſtins qui ſont immédiatement deſſous. Lorſqu'on a un peu fendu la peau, on coule dans la plaie par le ſecours d'une ſonde creuſe, la pointe des ciſeaux N. avec laquelle on ouvre le reſte de la tumeur; & s'il y avoit une poche ou des brides qui embarraſſent, on les couperoit avec ce déchauſſoir O. puis l'inteſtin étant découvert, on en tireroit au dehors plus qu'il ne ſeroit ſorti, afin de donner une plus grande étendue aux matieres qu'il renferme; enſuite on fait entrer la ſonde creuſe (*a*) dans la capacité, & la tenant de la main

(*a*) La ſonde aîlée, C. inventée par feu M. Mery célebre Chirurgien de Paris, vaut mieux que la ſonde ordinaire. La plaque dont elle eſt garnie empêche que les parties ne ſe préſentent au tranchant de l'inſtrument. Si l'on ne peut pas l'introduire dans le ventre pour débrider l'étranglement, on aura recours à quelques-uns des moyens que l'on a indiqué en parlant de la Gaſtroraphie.

gauche on l'éleve en dehors, & dans sa canelure on introduit de la main droite la pointe d'un bistoury courbe, *a*. avec lequel on coupe ce qui fait l'étranglement. Enfin l'ouverture étant suffisante, on fait rentrer les intestins en les poussant doucement dans le ventre, & observant d'y rengager les premiers ceux qui sont sortis les derniers : si on trouve une partie de l'épiploon dans la tumeur, après avoir réduit les intestins, on la lie d'un double fil R. au bout duquel il y a une aiguille droite *g*. & avant que de faire l'extirpation, on laisse passer un grand bout de fil par la plaie pour le tirer quand la nature l'aura séparée elle-même. Il faut fourrer dans la plaie un gros tampon T. (*a*) de charpie attaché à un long fil pour le pouvoir retirer en cas qu'il tombât dans le vuide du ventre. On observera que les fils de l'épiploon & du tampon soient de differentes couleurs, afin que si par malheur le tampon étoit entré & qu'on voulût le retirer, on ne risquât point de se tromper, en amenant le fil avec lequel on auroit lié l'épiploon. On garnira la plaie de plumaceaux X. X. que l'on couvrira de l'emplâtre Y. & de la compresse Z. pour

Observation pour le pansement.

(*a*) La tente a dans ce cas un inconvénient très-grand sans avoir aucune utilité. Elle entretient une ouverture qu'il faut refermer le plus promptement qu'il est possible. La pelote de M. Petit est préferable. On la fait de charpie brute qu'on enveloppe dans un petit morceau de toile coupée en rond ; on l'environne d'un fil dont on laisse pendre un bout assez long pour pouvoir la retirer. On la met directement sur le trou ombilical ; on panse le reste de la plaie avec de petits morceaux de linge usé & déchiré par lambeaux ; on couvre la plaie de compresses que l'on soutient avec le bandage de corps. Il ne faut pas oublier de faire des embrocations d'huile émolliente, & d'appliquer sur tout le ventre un morceau de flanelle qu'on trempera de deux en deux heures dans une fomentation émolliente. On fera observer au malade un régime très-exact, & on le saignera à proportion de ses forces & de la grandeur des accidens.

appliquer le bandage de la même maniere que je vous ai montré dans la Gaſtroraphie.

Danger de cette opération.

Vous jugez bien que cette opération eſt très-périlleuſe & preſque toujours mortelle, parce qu'on eſt obligé de couper les aponévroſes qui entourent le trou du nombril : je l'ai fait cependant une fois avec un ſuccès heureux. Le malade ſentoit des douleurs ſi cruelles qu'il ſouhaitoit la mort à tous momens ; mais auſſitôt que les boyaux furent remis, il ne ſe plaignit plus, & il guérit parfaitement. Je l'ai faite encore deux autres fois, mais à la vérité les malades en ſont morts. Il eſt certain auſſi que de cette opération il en périt plus qu'il n'en réchape ; c'eſt pourquoi ceux qui ont de ces Exomphales doivent plûtôt ſe paſſer de chemiſe que de bandage.

Méthodes cruelles des Anciens.

Il ſemble que les Anciens ayent pris plaiſir à inventer pour les exomphales différentes ſortes d'opérations toutes plus cruelles les unes que les autres. Quelques-uns veulent qu'on ſerre l'exomphale entre deux morceaux de bois juſqu'à ce qu'elle ſoit tombée en mortification : & pluſieurs ordonnent de paſſer au travers de la tumeur un double fil, dont ils font faire quatre chefs pour en lier deux d'un côté de la poche, & deux de l'autre, les reſſerrant tous les jours juſqu'à ce que cette tumeur ſoit ſéparée du corps. Il y en a qui demandent qu'après avoir paſſé deux aiguilles à travers de l'exomphale on faſſe une petite inciſion circulaire à la peau, afin que la ficelle avec laquelle on ſerrera la tumeur, la puiſſe couper plus promptement. Je ne crois pas que ceux qui nous ont laiſſé par écrit de telles opérations, ayent été aſſez hardis pour les pratiquer : je ne les ai jamais vû faire, & je ne m'arrêterai point à vous les démontrer, parce que je ſui aſſuré qu'elles vous inſpireroient plus d'horreur & de mépris pour l'ancienne Chirurgie, qu'elles ne vous inſtruiroient ou ne contenteroient votre curioſité.

TOutes les tumeurs qui ſont cauſées par la ſortie de l'épiploon & des inteſtins s'appellent du nom général de hernies, & elles ont des noms particuliers ſuivant les endroits où elles ſe font. Lorſque ces parties ſortent de l'ombilic, on les nomme des *Exomphales*, quand elles font une groſſeur dans l'aine, on les appelle des *Bubonocelles*, lorſqu'elles deſcendent juſques dans le ſcrotum, elles ont le nom d'*Oſcheocele*s ; ces deux derniers mots étant dérivez de *bubon* & d'*oſcheon*, dont l'un ſignifie l'aine, & l'autre le ſcrotum, & de *cele*, deſcente ; & quand ces mêmes organes trouvent moyen de s'échaper dans un autre endroit de l'abdomen, ce ſont des *Hernies ventrales*.

HERNIE VENTRALE.

Différences des hernies.

La cauſe de ces ſortes de hernies eſt une rupture qui ſe fait au péritoine, car il n'eſt pas vraiſemblable qu'elles ſe puiſſent faire par la ſimple dilatation de cette envelope qui adhére trop aux muſcles & aux aponévroſes qu'elle touche, pour s'étendre autant qu'il faudroit, afin de former de ſi groſſes tumeurs ; c'eſt donc toujours un déchirement qui ne ſurviendra que par quelqu'effort très-rude, & qu'aux endroi ts où il y aura eu abſcès ou plaie qui n'ayant pas été bien cicatriſée laiſſera le péritoine ſujet à ſe déchirer ou à ſe r'ouvrir.

Cauſes de ces maux.

Les ſignes qui font connoître ces hernies, ſont qu'elles ſuccedent toujours à la violence de quelqu'effort, qu'elles ſe font tout d'un coup, qu'elles rentrent pour peu qu'on les comprime, & qu'étant rentrées il ne reſte plus de tumeur à l'endroit où elle étoit.

Leurs ſignes.

Pour guérir ces eſpèces de ruptures, il faudroit faire enſorte d'approcher l'une de l'autre les deux lévres de cette plaie du péritoine, & de les tenir unies afin qu'elles puſſent ſe rejoindre & ſe reprendre enſemble; mais je ne vois rien de plus difficile, & les moyens que Celſe propoſe pour y parvenir

De la Cure.

Moïens preſcrits par Celſe.

me paroiſſent trop rigoureux pour vous conſeiller de les mettre en pratique. Il dit qu'il faut lier la poche avec un double fil paſſé à travers la baſe de la tumeur, & qu'en la ſerrant fortement on approchera les lévres de la plaie du péritoine ; ou qu'on peut faire deux inſciſions en forme de croiſſant qui ſoient oppoſées l'une à l'autre, & qui ſe joignent par leurs pointes, afin d'emporter le milieu qu'elles comprendront, & qui étant plus long que large, aura la figure d'une feuille de laurier ; il ordonne enſuite de faire à cette plaie une ſuture pareille à celle qu'on fait dans la Gaſtroraphie. Outre la cruauté de la premiere de ces opérations, c'eſt qu'elles manquent très-ſouvent : car on n'eſt pas certain de rejoindre la plaie du péritoine, en faiſant tomber en mortification toute la tumeur par la ligature, vû que cette ligature ne peut ſerrer que la peau & les muſcles, & nullement l'autre enveloppe, & on ne pourroit pas s'aſſurer de réuſſir mieux par l'inciſion, d'autant que les hernies ventrales ſuccedant toujours aux plaies du péritoine mal cicatriſées, il y auroit de la témerité de l'ouvrir une ſeconde fois, & d'entreprendre de le guérir de cette nouvelle plaie, le Chirurgien n'ayant pû obtenir une cure parfaite de l'ancienne.

Inconvéniens de cet uſage.

Ce ſeroit donc être indiſcret que de propoſer ou de promettre la cure radicale de ces hernies ; il faut ſe contenter de la palliative, & chercher des moyens de rendre cette incommodité ſupportable. Pour cet effet on ſe ſervira d'un bon bandage fait en forme de ceinture, qui tenant les parties ſujettes empêchera que la tumeur n'augmente, qui eſt tout ce qu'on doit prétendre pour le ſoulagement du malade (*a*).

Palliation de ces maladies.

(*a*) L'expérience nous apprend qu'il y a des hernies ventrales avec dilatation du péritoine. Celles où le péritoine eſt rompu & diviſé, ſont communément la ſuite d'une plaie pénetrante dans la capacité du bas-ventre,

ou de quelque coup violent porté deſſus. Celles où le péritoine eſt dilaté ſont cauſées par la foibleſſe ou la rupture de quelques fibres des muſcles de l'abdomen ou de celles de la ligne blanche ; car il ſurvient quelquefois de ces hernies le long de cette partie entre les muſcles droits, de même qu'aux environs de l'anneau ombilical, comme on l'a déja dit dans une des remarques précedentes. On a obſervé que pluſieurs de ces hernies ſituées dans la région épigaſtrique, entre les muſcles droits, étoient formées par l'eſtomac. La groſſeur énorme des hernies ventrales ou l'adherence des parties avec le peritoine, ou enfin l'étranglement des parties ſorties empêchent quelquefois de reduire ces hernies. Quand elles ſont trop groſſes & adherentes, il ſuffit de les ſoutenir par un bandage contentif. Quand les parties ſont étranglées, ce que l'on connoît aux ſymptômes, il faut avoir recours aux ſaignées, aux potions huileuſes, aux cataplaſmes émolliens, &c. Si les accidens reſiſtent à ces remedes, ou que la reduction des parties ne puiſſe pas ſe faire, il en faut venir à l'opération ; mais il faut ſe ſouvenir en la faiſant qu'il y a des hernies ventrales par dilatation du péritoine, & par-conſequent renfermées dans un ſac. Voici la maniere de la faire. On fait à la peau un pli que l'on coupe tranſverſalement ; on paſſe une ſonde canelée ſous un des côtés de la plaie pour y faire avec un biſtouri une ſeconde inciſion ; on en fait autant de l'autre côté pour donner à l'inciſion la forme d'une croix ; on ſepare les quatre angles, on dechire les feuillets membraneux qui ſe trouvent ſur le ſac herniaire, s'il y en a, ou bien en les coupe avec des ciſeaux à la faveur d'une ſonde cannelée, qu'on gliſſe de haut en bas entr'eux & le ſac. Après avoir ainſi decouvert le ſac herniaire, quelques Praticiens conſeillent d'introduire entre le ſac & la bride qui forme l'étraglement, une ſonde, dans la cannelure de laquelle ils gliſſent la pointe d'un biſtouri, coupent l'obſtacle & reduiſent tout à la fois les parties & le ſac. Si la deſcente eſt conſiderable & ancienne, ſi les accidens ont été violens, ou qu'ils ſoupçonnent que le ſac forme l'étranglement ils ſuivent la methode ordinaire que voici. Après avoir decouvert le ſac, on l'eleve en le pinçant avec les ongles ou avec des pincettes à diſſequer, ou avec une erine dont on fait entrer la pointe dans le ſac, & on y fait une petite ouverture avec un biſtouri preſque couché ſur la tumeur. On eleve le ſac, on tient le biſtouri preſque couché, & l'on ne fait qu'une petite ouverture pour ne point bleſſer les parties renfermées dans la tu-

meur. On porte dans la petite ouverture une ſonde, dans la cannelure de laquelle on gliſſe des ciſeaux pour ouvrir entierement le ſac; l'on coupe enſuite ce qui forme l'étranglement, & l'on fait rentrer les parties dans le ventre. Il y a quelquefois dans le ſac une ſeroſité qui s'échape auſſitôt qu'on l'a ouvert. On met ſur l'ouverture une pelotte. On panſe la plaie comme celle qu'on fait pour guerir les exomphales. S'il n'y a point de ſac herniaire, on apperçoit les parties auſſitôt qu'on a fait l'inciſion à la peau & à la graiſſe: l'on debride l'etranglement & l'on panſe la plaie de la même maniere qu'on vient de dire.

XI. FIG. POUR LA PARACENTHESE.

QUelques Auteurs donnent le nom de Paracenthèſe à toutes les opérations qui ſe font, ſoit avec la lancette, ſoit avec l'aiguille, en quelque partie du corps que ce puiſſe être. Ils n'en exceptent pas même l'opération qu'on fait à l'œil pour abbatre une cataracte, ſe fondant en cela ſur l'étimologie de ce nom qui vient de *para*, qui ſignifie au-delà, de *kentein*, percer ou piquer : beaucoup d'autres ne lui donnent pas une ſi grande étendue, n'appellant paracenthèſe que les ouvertures qu'on fait à la tête, à la poitrine, au ventre, & au ſcrotum, pour en tirer les eaux qui y ſont contenues ; & enfin la plûpart bornent la paracenthèſe à la ſeule opération pratiquée au ventre des hydropiques. Nous ſerons du nombre de ces derniers, parce qu'il n'y a point d'opération qui n'ait ſon nom particulier, & que celles qui s'éxecutent ſur ces quatre parties pour en faire ſortir les eaux, s'accompliſſent de différente maniere : ainſi nous n'appellons paracenthèſe que celle que l'hydropiſie du ventre demande, & c'eſt celle-là que je vais vous démontrer.

Reſtriction de la ſignification du mot de la Paracenthèſe.

L'hydropiſie eſt regardée comme une tumeur contre nature, en laquelle tout le corps ou quelqu'une de ces parties eſt d'une enflure & d'une groſſeur démeſurée. On remarque que cette enflure peut être produite par trois différentes matieres ; ſçavoir, par la pituite, par des vents, & par de l'eau. Celle qui eſt faite de pituite, ſe nomme anaſarque ou leucophlegmatie ; celle qui eſt cauſée par des vents, s'appelle timpanite ; & celle qui eſt formée par de l'eau, a le nom d'aſcite.

Définition & cauſe de l'hydropiſie.

Voilà les différences tirées de leurs matieres & décrites chez nos Anciens qui ont traité de cette maladie ; mais elles ne me paroiſſent pas bien établies : parce que ce mot d'hydropiſie étant dérivé de deux dictions Grecques, d'*hydor*, qui ſignifie eau, & de *piein*, qui veut dire boire, il ſemble

Ses divers noms.

que ceux qui lui ont donné ce nom n'ont entendu parler que de celle qui eſt faite d'eau : ainſi l'anarſaque & la timpanite, dont l'une eſt faite par de la pituite, & l'autre par des vents, ſont des maladies particulieres qui ne devroient point être appellées des hydropiſies.

Etimologies de tous ſes noms.

L'Anarſaque eſt un accroiſſement & un bourſouflement univerſel de tout le corps, produit & entretenu par une pituite craſſe & crue répandue entre la peau & les chairs, ce qui rend toute la peau pâle ou blanchâtre. Anaſarque, eſt dérivé de *ana*, deſſus, & *ſarx*, chair comme pour ſignifier une humeur extravaſée ſur les chairs. On l'appelle encore leucophlegmatie, ce mot vient de *leucos* blanc, & de *phlegma* pituite, parce qu'elle eſt faite d'une pituite blanche. Cette maladie eſt facile à diſtinguer, le viſage eſt tellement bouffi, qu'on a même de la peine à ouvrir les yeux ; la couleur de la peau eſt jaunâtre ou blanche, & ſi molle que ſi on y appuye du doigt en quelque endroit le veſtige y demeure, & la partie enfoncée ne ſe releve qu'après quelque tems. Ceux qui croyent que le foye étoit le premier miniſtre de la ſanguification, l'ont tous accuſé d'être l'auteur de cette maladie ; ils diſoient que ce viſcere au lieu d'exécuter ſelon les regles les fonctions auſquelles il étoit deſtiné, ſçavoir, de former un ſang bon & louable, propre à nourrir toutes les parties, il ne leur envoyoit pour lors qu'un ſang pituiteux & phlegmatique qui ne faiſoit que les bourſouffler & les engourdir, au lieu de les vivifier & de les ſubſtenter. Mais aujourd'hui on lui rend juſtice, & on trouve d'autres cauſes de cette maladie ſur leſquelles je ne m'étendrai point non plus que ſur ſa cure, qui ne conſiſtant qu'en des remédes généraux, ſans avoir beſoin d'opération Chirurgicale pour être guérie, doit être traitée par un habile Médecin.

Signes de l'Anaſarque.

Sa cauſe ſelon les Anciens.

La cure en eſt dans les ſeuls remédes généraux

La Tympanite eſt une grande enflure du ventre cauſée par des vents renfermez dans ſa capacité ; on donne le nom de Tympanite à cette maladie, parce que la peau du ventre y eſt tendue comme celle d'un tambour. Hippocrate l'appelle hydropiſie ſéche, à cauſe qu'elle eſt faite de vents, à la différence de l'anaſarque & de l'aſcite, qu'il nomme hydropiſies humides, comme réſultant de pituite & d'eau. Les ſignes qui la font reconnoître, ſont que le ventre n'eſt point ſi peſant que dans l'aſcite, qu'en le preſſant des doigts, on n'y peut laiſſer aucune marque, qu'on le voit clair & tranſparent, & qu'en frappant deſſus il raiſonne comme un tambour. Le foye à qui on s'en prenoit autrefois de ces ſortes de maladies, n'y a aucune part ; c'eſt pourquoi il en faut chercher la cauſe ailleurs, & on la trouvera dans l'eſtomac & les inteſtins, lorſqu'ils ne peuvent pas exactement accomplir la diſſolution des alimens.

D'où vient la Tympanite.

Je ne vous rapporterai point ici tous les remedes dont on doit ſe ſervir contre les indigeſtions, & par conſéquent contre les diſpoſitions à la tympanite ; la Medecine nous en fournit une infinité, je ne vous en dirai qu'un qu'on appelle le *Roſſolis du Roy*, parce que Sa Majeſté en a uſé pendant un tems conſiderable, & s'en eſt très-bien trouvée. Il ſe fait de cette maniere : on prend une pinte d'eau-de-vie faite avec du vin d'Eſpagne, dans laquelle on met infuſer pendant trois ſemaines des ſemences d'anis, de fenouil, d'anet, de cheruy, de carottes, de coriandre, de chacune demie once ; on y ajoute après l'infuſion une demie livre de ſucre candy diſſout dans de l'eau de camomile, & cuit en conſiſtence de julep, & on paſſe le tout par la chauſſe : on en prend une cuillerée le ſoir en ſe couchant. Ce reméde eſt excellent contre les cruditez & les coliques d'eſtomac, car il diſſipe les matieres

Préparation du Roſſolis du Roy.

Ses vertus.

indigeſtes & les vents, & il fortifie les organes de la digeſtion.

Si par l'uſage des remedes tant généraux que particuliers les vents contenus dans la capacité de l'abdomen ne ſe diſſipoient point, on pourroit y faire quelques ponctions avec une aiguille, comme nous avons montré dans la pneumatomphale, & dans la gaſtroraphie ; mais comme il y a ici plus d'épaiſſeur que dans les parties où on fait ces deux dernieres opérations, & qui ayant la peau, les muſcles & le péritoine à percer, il arrive qu'en retirant l'aiguille, ces membranes & ces chairs recouvrent les ouvertures les unes des autres, empêchant ainſi les vents de ſortir ; il faut alors recourir au Trocar A. & s'en ſervir de la façon que je vais vous montrer dans l'aſcite, car cet inſtrument étant cavé dans toute ſa longueur, il donne moyen aux ventoſitez de ſortir avec facilité. On ne le retire qu'après que le ventre eſt tout à fait affaiſſé ; car il n'y a aucun danger de vuider les vents tout d'un coup, à la difference des eaux qu'il faut tirer à pluſieurs fois, parce que les fibres membraneuſes & muſculeuſes ayant accoutumé d'être fortement tendues & appuyées par ces eaux, ne pourroient manquer tout à coup de ce ſoutient, ſans danger de cauſer une violente ſecouſſe à toute l'habitude, de ſuſpendre le mouvement du cœur & des autres principaux organes.

A. Trocar.

Uſage du Trocar.

Définition, Etimologie, & Diviſion de l'Aſcite.

L'Aſcite eſt une tumeur ou une élévation extraordinaire du ventre, faite par une grande quantité d'eau renfermée dans cette région. Le nom d'aſcite qu'on a donné à cette maladie eſt dérivé d'*aſkos*, qui ſignifie peau de bouc, parce que les eaux qui la produiſent ſont raſſemblées dans le ventre de la même maniere qu'une liqueur l'eſt dans une peau de bouc où on l'a miſe pour la tranſporter d'un lieu à un autre.

Toutes les fois qu'il y a des eaux épanchées ou

amaſſées en quelque endroit, cela ſe nomme hydropiſie ſuivant l'étimologie que je vous en ai rapportée. On en fait de deux ſortes; ſçavoir, de générales & de particulieres, les générales ſont celles où l'eau eſt répandue dans toute l'habitude du corps, & les particulieres ſont celles où elle eſt ramaſſée dans quelque cavité. De ces derniers il y en a pluſieurs qui reçoivent differens noms, ſelon les parties qui ſont remplies & inondées de cette lymphe: quand elle fait une tumeur à la tête ſous le cuir chevelu, elle s'appelle hydrocephale; lorſqu'elle emplit la poitrine, elle a le nom de plévrocele; ſi c'eſt dans le ventre qu'elle ſoit renfermée, on l'appelle aſcite, & quand elle s'amaſſe dans le ſcrotum, on la nomme hydrocele. Mais quoique toutes ces infirmitez ſoient de vrayes hydropiſies, néanmoins nous n'appellons ordinairement hydropiques, que ceux à qui nous voyons le ventre plein d'eau; & ce n'eſt qu'à ceux-là que convient l'opération de la paracenthèſe que je vais vous démontrer, après vous avoir fait connoître la nature de ces maladies autant qu'il faut qu'un Chirurgien en ſoit inſtruit pour ſçavoir s'il doit en entreprendre le traitement & en eſpérer la guériſon.

A quelle hydropiſie la paracenthèſe convient.

Il n'y a point d'Auteurs qui ne ſe ſoient efforcez de trouver la cauſe de l'hydropiſie; les uns l'ont d'abord cherchée dans le foye, les autres dans la ratte. Le nombre de ceux qui en accuſoient le foye étoit le plus grand, parce qu'étant prévenus qu'il fabriquoit le ſang, ils imputoient à un tel organe tous les déreglemens qui ſurvenoient à cette humeur, & particulierement ſa converſion en ſéroſitez, qui regorgeant de la maſſe du ſang, & inondant quelque partie, faiſoient tous les déſordres qui accompagnent la maladie dont nous parlons. Ce qui les confirmoit extrêmement dans cette penſée, c'eſt qu'après avoir ouvert des corps

Ce mal a été attribué au vice du foye, ou de la ratte.

morts hydropiques, ils en trouvoient le foye dur, ſcirrheux & alteré dans ſa ſubſtance & dans ſa couleur : il n'en falloit pas davantage pour leur perſuader que ce perenchyme étoit la ſeule cauſe de l'hydropiſie.

Ceux qui prétendoient que la ratte contribuoit à faire le ſang, & qui pour cette raiſon l'appelloient le vicaire du foye, croyoient être en droit de s'en prendre à elle des défauts qu'ils remarquoient dans la ſanguification. La douleur que le malade ſentoit dans la région de la ratte par la dureté & la peſanteur de ce viſcere, les obſtructions qu'on y établiſſoit, & l'état enfin où on la trouvoit après la mort de l'hydropique, leur paroiſſoient des raiſons aſſez fortes pour ſoutenir qu'elle pouvoit être une cauſe primitive de l'hydropiſie, auſſi-bien que le foye, & c'étoit pour cela qu'ils nous ont ordonné de faire la paracenthèſe au côté gauche, quand on reconnoit que l'hydropiſie étoit cauſée par le foye, & de percer au côté droit lorſqu'on avoit des ſignes qu'elle provenoit de la ratte ; choiſiſſant un côté plûtôt que l'autre par les motifs que je vous dirai dans un moment.

Conſeil des Anciens ſur cette théorie.

Le vice du foye & de la ratte eſt l'effet & non la cauſe de l'hydropiſie.

Je ſçai qu'en ouvrant une perſonne morte d'hydropiſie, on lui trouve le foye & la ratte tellement endurcis qu'on a quelquefois de la peine à les couper ; mais l'état où ces parties ſont pour lors, leur vient d'avoir nagé long-tems dans cette ſéroſité qui rempliſſoit le ventre, & qui ſemblable à de la ſaumure dans laquelle on mettroit tremper de la viande l'endurciroit avec le tems ; ainſi ces ſchirres du foye & de la ratte ne doivent point être regardez comme cauſe d'hydropiſie, mais comme un accident qui la ſuit.

Diſtinction des cauſes primitives & des ſympathiques de ce mal.

Les Auteurs qui ont rafiné ſur les cauſes de l'hydropiſie nous diſent qu'elles ſont de deux ſortes, dont les unes ſont cauſes primitives & de ſoi, &

les

les autres ne le ſont que par ſimpatie avec les premieres, qui ſont celles qu'on fait dépendre du foye ou de la ratte, & qu'ils prétendent ne conſiſter que dans le propre défaut & le vice de l'une ou de l'autre de ces deux parties; au lieu que celles qui produiſent le mal par ſimpatie réſident ailleurs que dans le lieu où il ſe manifeſte, comme dans les poulmons, dans l'eſtomac & dans les inteſtins, dans le méſentere, dans la véſicule du fiel, dans les reins, ou dans la matrice.

Sans nous arrêter davantage ſur l'opinion des Anciens touchant les cauſes de l'hydropiſie, je vous dirai que je n'en reconnois qu'une, c'eſt l'obſtacle qui ſe fait à la ſéparation de la ſéroſité du ſang par les reins & par la veſſie; car quand on piſſe bien, on ne devient jamais hydropique; & vous remarquerez toujours que ceux qui le ſont devenus n'urinent point autant qu'ils avoient de coutume; c'eſt donc la ſuppreſſion totale ou en partie de l'urine qui fait cette maladie. Il s'agit de découvrir quels peuvent être les empêchemens qui ne permettent pas à l'urine de prendre ſon cours ordinaire. Je n'en connois que deux qui ſont ou la rupture de quelque vaiſſeau lymphatique, ou le défaut des ſels urineux.

Sa véritable cauſe.

Vous ſçavez qu'il y a une infinité de petits vaiſſaux pleins d'une liqueur claire comme de l'eau, appellez des veines limphatiques qui rampent ſur toute la membrane du foye, & qui ſont parſemées & répandues par tout l'épiploon & le méſentere; que la tunique de ces vaiſſaux eſt très-mince, qu'ils charient ſans ceſſe la lymphe pour la verſer dans la maſſe du ſang, & que ſi par quelque cauſe que ce ſoit, un de ces vaiſſaux vient à ſe rompre, ce qui peut arriver aiſément à raiſon de la délicateſſe de leurs membranes, cette eau tombant & diſtillant goute à goute dans la capacité du ventre l'emplit par ſucceſſion de tems: ainſi on conce-

Obſtacles à la ſéparation de la ſeroſité

vra facilement qu'une telle liqueur qui ſert à détremper le ſang, & à ſe charger de ſes parties les plus âcres & les plus ſalées, trouvant moyen de s'échapper peu à peu par l'endroit dans lequel il y a un de ces vaiſſaux ouvert ou rompu, ne ſera plus portée en ſi grande abondance aux reins, & qu'il ne s'y ſéparera plus autant d'urine qu'avant que cette ſéroſité eût pris un autre cours; de maniere qu'il ne faut pas dire que l'hydropiſie eſt cauſe du peu de ſéparation qui ſe fait de l'urine, mais que ceux qui n'urinent que très-peu, deviennent hydropiques: Et ne vous étonnez pas ſi nos Anciens n'ont point parlé de cette cauſe de l'hydropiſie, puiſque ces veines lymphatiques leur étoient inconnues, n'ayant été découvertes que dans le ſiécle dernier.

Pourquoi cette cauſe a été ignorée des Anciens.

D'où provient ce défaut des ſels urineux,

Le défaut des ſels urineux que je vous ai dit être une autre cauſe de l'hydropiſie, n'eſt pas moins probable que celui-ci. Vous ſçavez que les reins ſont d'une ſubſtance fort compacte, qu'ils ont pluſieurs petits corps mammillaires percez d'une infinité de trous imperceptibles par où l'urine ſe ſépare du ſang & diſtille continuellement dans leur baſſinet, pour être conduite de là par les ureteres dans la veſſie. Si cette ſéroſité portée aux reins par les arteres émulgentes eſt ou trop épaiſſe, ou trop douce, il n'eſt pas difficile de comprendre qu'elle aura de la peine à paſſer par les poroſitez de ces corps mammillaires dont la ſubſtance eſt plus ſolide que celle des autres glandes; elle ne pourra donc être ſuffiſamment filtrée, qu'elle n'ait ces deux conditions, ſçavoir de ſubtile & de ſalée, l'une afin qu'elle s'échape aiſément par des trous extrêmement petits; & l'autre enfin, qu'étant chargées des pointes aigues & piquantes que les ſels portent avec eux, elle s'ouvre un paſſage qui ſeroit refuſé à une liqueur inſipide & dont les particules ſeroient trop gluantes.

Quelques obſervations qu'on faſſe ſur cette maladie, on trouvera toujours qu'elle provient de l'une de ces deux cauſes. Si elle ſuccede à une indigeſtion, comme il arrive ſouvent, c'eſt que n'y ayant pas un acide aſſez fort dans l'eſtomac & dans les inteſtins, pour diſſoudre parfaitement la nourriture, le chile encore crud & à demi-fait, étant porté dans le ſang, empêchera que la ſéroſité pleine de ces particules groſſieres du chile ne paſſe par des trous auſſi petits que ſont ceux des corps mammillaires des reins, c'eſt-pourquoi refluant dans le ſang dont elle augmente par trop la maſſe, elle cherche quelqu'autre endroit par où s'échaper; elle ſe répand dans les eſpaces qu'elle rencontre, & ſi elle demeure épanchée par toute l'habitude du corps, elle fait une hydropiſie générale, ou bien trouvant à s'amaſſer dans quelque cavité, elle en fait une particuliere.

Preuves des cauſes qu'on vient d'aſſigner.

Quand le chile encore imparfait, eſt porté au cœur, c'eſt que les acides qu'il a trouvé dans la bouche, dans l'eſtomac & dans les inteſtins, étoient mal-conditionnez; & s'ils n'étoient point armez de pointes tranchantes & aſſez puiſſantes pour le briſer entierement, & le rendre autant fluide qu'il doit être, ces mêmes acides trop doux n'auront pas auſſi la force requiſe pour ſe faire un paſſage dans les reins par des trous qui ne peuvent être traverſez ſans violence; car s'ils étoient aſſez ouverts pour laiſſer ſortir l'humeur ſéreuſe ſans aucune difficulté, le ſang & les autres liqueurs mêlées avec lui prendroient cette route, ce que nous voyons arriver lorſque par un excès d'acrimonie l'urine paſſant trop précipitament, ſort encore toute ſanglante.

Cauſe & ſuite d'un chile imparfait.

L'hydropiſie eſt ſouvent précedée d'une grande hémorragie, ſoit par le nez, ſoit par la matrice, ſoit par les hémorroïdes, ce qu'on n'aura pas de peine à expliquer. Après une perte de ſang, la ma

L'hémorragie eſt ſouvent cauſe antécedente de l'hydropiſie.

tiere chileuſe & la boiſſon étant portées dans les vaiſſaux, elles les rempliſſent, & ſuppléant à la quantité du ſang qui manque, elles en entretiennent le mouvement circulaire ; c'eſt-pourquoi auſſitôt qu'on a perdu beaucoup de ſang, il faut donner très-ſouvent du bouillon au malade, afin que cet aliment liquide prenne promptement la place du ſang qui eſt ſorti ; mais il ſe peut faire que ces liqueurs n'ayant pas la même conſiſtence ni la même pénétration que le ſang, elles ſe gliſſent dans une capacité du corps par quelque ſentier inconnu, & alors ayant commencé à ſe faire ce chemin, elles continueroient leurs innondations, ſi avec le ſecours des remedes apéritifs, on ne travailloit pas à leur faire prendre la route naturelle des reins qu'elles ne doivent point quitter.

Qualitez des médicamens qui y ſont propres.

Si on fait réflexion ſur tous les médicamens qu'on employe pour faire uriner, on verra que ce ſont des ſels, qui mélangez avec la ſéroſité, l'aiguiſent, & qui piquant les endroits par où elle doit ſortir, lui font franchir tous les paſſages, ſoit en les dilatant, ſoit en irritant les fibres muſculeuſes qui doivent forcer la liqueur à enfiler ces conduits. Cette pratique prouve qu'on reconnoît que l'urine étant trop phlegmatique, a beſoin d'être animée, afin de rentrer dans ſes voyes ordinaires, & de ne point regorger dans quelqu'autre partie.

Expérience qui confirme ce qu'on vient de dire

L'expérience journaliere s'accorde avec ce que j'avance. Le vin de Bourgogne étant plus épais & moins piquant que celui de Champagne, paſſe auſſi moins promptement que ce dernier, qui ayant plus de ſubtilité & participant davantage d'un ſel tartareux, inciſe & ſe gliſſe avec tant de précipitation, qu'il excite les urines peu de temps après l'avoir bû. Je pourrois vous rapporter encore pluſieurs raiſons pour prouver mon ſentiment ; mais cela nous meneroit trop loin, & en voilà aſſez pour vous convaincre que les deux principales cau-

ſes de l'hydropiſie ſont ou la rupture de quelque vaiſſeau lymphatique, ou le défaut des ſels urineux.

Il n'y a guéres de maladies qui ait des ſignes plus aſſurez que celle-ci. On connoît qu'une hydropiſie commence, lorſqu'en urinant moins que de coutume, le ventre s'enfle peu à peu par l'amas des ſéroſitez qui y dégoutent : quand le malade eſt couché ſur le dos, ſon ventre eſt également étendû ; mais s'il ſe couche ſur un des côtés, alors l'eau ſe portant toute dans le côté inférieur, elle y fait une grande poche par ſon propre poids & par ſon volume, & pour peu qu'il ſe remue, on entend floter l'eau dans la capacité comme dans un vaiſſeau à demi-plein : le ſcrotum ſe tuméfie dans la ſuite par une partie de la ſéroſité qui y diſtile du ventre, la verge & les lévres de la matrice deviennent bourſouflées par la même ſéroſité, les cuiſſes, les jambes & les pieds déterminent par leur ſituation baſſe, les humeurs à couler vers eux, & ces parties groſiſſent extraordinairement par l'affluence de ces eaux. La tête au contraire, la poitrine & les bras, amaigriſſent tous les jours. Il faut encore obſerver ici que l'enflure des extrémités inférieures précede toujours l'anaſarque, & qu'elle ſuccede à l'aſcite, celle-ci fininiſſant par où l'autre commence. Signes de ce mal.

Pluſieurs ſymptômes accompagnent cette maladie. Voici les principaux. La lenteur du pouls cauſée par le chile crud & indigeſte, qui rendant le ſang plus péſant & plus groſſier, retarde ſon mouvement ; la peſanteur de tout le corps, qui vient de ce que les eſprits ſont comme éteints dans les eaux, la difficulté de reſpirer occaſionnée par la tenſion du ventre qui repouſſant le diaphragme en en-haut & diminuant le diametre de la poitrine, ne laiſſe pas aux poulmons la liberté de s'étendre ſuffiſamment : la ſoif exceſſif dépend de ce que Ses principaux ſymptômes.

l'humidité qui ſuinte des glandes de l'œſophage & de l'eſtomac pour entretenir la moiteur de ces organes & les rafraichir, étant détournée ailleurs, ces mêmes parties s'échauffent & ſe deſſechent, excitant une alteration continuelle. La fiévre lente eſt un effet de la crudité du chile & des autres levains qui s'y trouvent confondus, & qui par leur fermentation déreglent les mouvemens du cœur, ou qui n'ayant qu'une petite quantité d'eſprits ne peuvent qu'affoiblir l'action de ce muſcle. Je ne parle point de la difficulté d'uriner qui eſt inſéparable de toutes les hydropiſies, parce que je la regarde comme cauſe & non comme accident.

Cauſe de la paleur des hydropiques.

On remarque de plus la pâleur du viſage & de tout le corps, laquelle n'abandonne point ces malades; elle provient de deux cauſes, ſçavoir de ce qu'il y a dans les vaiſſeaux trop de lymphe qui délaye & lave le ſang, ou de ce que le ſang n'a pas encore aſſez de fermeté pour acquérir le degré de rougeur ordinaire. La premiere dépend du vice des reins qui ne ſépare pas la ſéroſité du ſang; & la ſeconde, d'une quantité exorbitante d'alimens indigeſtes inſinuez dans la maſſe du ſang, comme il arrive après une grande hémorragie. Les malades reſtent très-long tems pâles, parce qu'il faut que le chile paſſe à travers les fournaiſes du cœur, & que là par la chaleur qu'il y trouve & par la compreſſion qu'il y ſubit, il ſoit élabouré, attenué & fermenté à pluſieurs repriſes, pour devenir un ſang rouge & capable d'imprimer à la peau cette couleur vermeille qui marque une ſanté entiere.

Prognoſtic de cette maladie.

Quant au prognoſtic des hydropiſies, on peut répondre qu'elles ſont toutes mortelles, fondé ſur ce principe, qu'il faut faire une régle génerale de ce qui arrive le plus ſouvent; & comme il en périt beaucoup plus qu'il ne s'en ſauve, on doit plûtôt faire entrevoir que le malade en peut mourir, que d'aller témerairement aſſurer ou promettre la

guériſon ; néanmoins elles ne ſont pas toutes mortelles abſolument, puiſque quelques-uns en ſont guéris. Les mortelles ſont principalement celles où le foye eſt devenu dur & ſchirreux, celles qui ſuccédent à une maladie aigue, celles qui ſont invéterées & auſquelles il ſurvient un flux de ventre, celles qui ſe trouvent en un ſujet foible & vieux, ou qui ne ſe peut tenir debout ni aſſis, & celles enfin qui ſont accompagnées d'une grande toux. Les curables ſont celles qui ne ſe rencontrant pas dans les mauvaiſes circonſtances que je viens de dire, attaquent une perſonne robuſte & jeune qui a aſſez de force & de courage pour faire les remedes & ſouffrir les opérations néceſſaires à la cure de ce mal (*a*).

(*a*) La qualité des eaux que l'on tire par la ponction & l'état où ſe trouve le malade après cette évacuation font encore connoître ce qu'on doit craindre ou eſperer pour lui. Voici en abregé les diverſes obſervations que feu M. du Verney le Chirurgien a fait à ce ſujet ſur un grand nombre d'Hydropiques qu'il a traité.

1°. Les eaux des Hydropiques ſont ordinairement un peu mucilagineuſes, & ſalées ; leur couleur eſt celle de la tiſanne citronnée, & leur odeur celle de l'urine. Plus elles s'éloignent de ces qualitez, moins il y a d'eſperance de gueriſon.

2°. Celles qui reſſemblent à peu près à l'eau de riviere, & qui ne laiſſent que peu de ſédiment après leur évaporation annoncent une mort preſque certaine, & qui eſt ordinairement precédée d'une enflure de ventre & d'une bouſiſſure exterieure, qui augmente & s'endurcit en peu de tems.

3°. La mauvaiſe odeur des eaux & une couleur ſanguinolente ſont de fort mauvais ſignes, ſur tout ſi le ſang eſt noirâtre, & s'il paroît avoir ſéjourné avec la liqueur.

4°. Celles qui ſont fort hautes en couleur jaune ou rouge, marquent la mauvaiſe qualité de la bile. Celles où il ſe trouve des filets d'épiploon font connoître la fonte ou la ſupuration de cette partie.

5°. Ceux à qui les urines reſtent rouges, & briquetées & en petite quantité après la ponction ; ceux qui après

On y doit promptement remedier,

Je ne sçai pourquoi il y en a qui mettent de la différence entre hydropisie naissante & hydropisie formée, car quand on s'apperçoit d'un amas d'eaux dans quelque capacité, cette maladie n'est pour lors que trop formée, & s'il ne paroît nulle part des séro sités extravasées, il n'y a point d'hydropisie: mais pour peu qu'on la soupçonne en quelqu'endroit il ne faut pas négliger d'y faire des remedes, car cette maladie croissant & augmentant incessament, elle mene presque toujours son malade au tombeau, quand on n'en arrête pas de bonne heure les progrès en resserrant les pores trop dilatez, ou les fibres relachées, & en remêlant la séro sité dans la masse des autres humeurs, par médicamens, car le secours que le Chirurgien peut lui donner par le secours de la paracenthèse, n'allant point à la cause, ne remédie qu'à l'accident.

Il s'agit de travailler présentement à la curation

avoir été soulagez deviennent inquiets sans sujet; ceux dont l'hydropisie a été précedée de la jauniſſe, sur tout si la jauniſſe a subsisté durant la maladie, & ceux dont le ventre grossit de nouveau après la ponction gueriſſent difficilement.

6°. Quand après la ponction le malade demeure presque aussi opressé que devant, lors même que son ventre est soutenu par un bandage; c'est une marque qu'il y a épanchement dans la poitrine.

7°. Lorsqu'un flux de ventre continue après l'operation, le malade meurt extrêmement sec & tendu, cette évacuation est une fonte de la substance des parties.

8°. Les accès de fiévre qui lui viennent après la ponction, & qui sont marquez par des friſſons, ont pour cause ordinaire quelque supuration interieure, ou quelque reflux de matiere.

Obſerv. CXI. Il se trouve quelquefois du chyle mêlé dans les eaux des Hydropiques. M. Saviart rapporte une obſervation faite au sujet d'une femme de dix-neuf ans, de laquelle on tira par la ponction à vingt repriſes differentes deux cens quatre vingt-neuf pintes d'une liqueur laiteuse & grumeleuse semblable à du chyle.

de cette maladie, & afin d'y réuſſir on accomplira deux choſes; la premiere, de vuider les eaux renfermées dans le ventre; & la ſeconde, d'empêcher qu'il ne s'y en amaſſe de nouvelles. Deux moïens d'évacuer les eaux.

On fait ſortir les eaux de deux manieres, ou inſenſiblement ou ſenſiblement, c'eſt-à-dire ou par la Pharmacie ou par la Chirurgie.

Les médicamens que la Pharmacie fournit, ſont encore de deux ſortes. Ou ce ſont des remedes appliquez par dehors, ou des remedes pris intérieurement. Deux ſortes de médicamens.

Ceux-là doivent être fortement deſſicatifs. Fabrice dit qu'il a vû de très-bons effets de l'uſage d'une grande éponge trempée dans de l'eau de chaux & miſe ſur le ventre. Galien conſeille au malade de s'enfoncer tout nud dans un tas de bled, parce que, dit-il, les laboureurs pour rendre les bleds plus gros & plus peſans, y mettent des bouteilles pleines d'eau, leſquelles ſe vuident peu-à-peu; d'où la conſéquence lui paroît juſte, que ſi le bled a la vertu de tirer imperceptiblement l'eau des bouteilles, il pourra bien faire ſortir celle qui eſt contenue dans le ventre; & il ajoute qu'en Egypte on guériſſoit les hydropiques en leur expoſant le ventre au ſoleil, ou en les couchant ſur du ſable échauffé par les rayons de cet aſtre. Proprietez de ceux qu'on applique au dehors.

Les remedes qu'on prend par dedans ſont en ſi grand nombre qu'il me ſeroit impoſſible de les raporter tous, ce ſont ceux qui animant les urines, pouſſent vers les reins, & qui par leurs particules inciſives & piquantes peuvent s'ouvrir un chemin pour s'évader; on appelle ces remedes apéritifs ou diurétiques, dont les plus forts ſont les ſels de cloportes, de rhue, d'armoiſe, de tartre, de geniévres & de polycreſte. Mr. le Prieur de Cabrieres qui a donné au Roy ſes ſecrets, y a inſeré pour un remede contre l'hydropiſie une poudre faite de limaille d'acier & d'eſprit de vitriol, dont on fai- Vertus des Remedes internes.

ſoit prendre ſix grains tous les jours. Il mettoit encore bouillir du ſceleri ſauvage dans du vin rouge, y ajoutant un peu de ſené & de cryſtal mineral, pour en donner à boire un petit verre tous les matins, preſcrivant à ſes malades d'uſer alternativement de ce vin & de cette poudre, & leur recommandant ſurtout de répandre quelques goutes d'eſprit de ſel dans les boüillons. Avec ces remedes il prétendoit guérir toutes ſortes d'hydropiſies; mais quoiqu'ils ſoient des meilleurs qu'on connoiſſe, il n'eſt pourtant pas ſûr qu'ils réuſſiſſent ordinairement. Si donc après s'en être ſervi la maladie va en augmentant, il faut avoir recours à la Chirurgie, qui nous propoſe deux moyens, l'un d'ouvrir le ventre, & l'autre de faire ſeulement des ſcarifications en quelqu'autre partie, comme au ſcrotum, aux cuiſſes, aux jambes, ou aux pieds. On les fait aux bourſes & quelquefois à la verge, ou aux lévres de la matrice, quand ces parties ſont tellement gonflées qu'il ſemble impoſſible de faire écouler ces eaux autrement que par de petites plaies, par où elles ſuintent goute à goute, faiſant déſenfler manifeſtement la partie à meſure qu'elles ſortent. On eſt obligé d'en faire auſſi aux cuiſſes, aux jambes, & aux pieds proche les malleoles ou ſur le tarſe, pour décharger ou faire regorger ces parties qu'on voit tranſparentes comme des bouteilles pleines d'eau (*a*). La nature n'attend pas

Des Remedes Chirurgiques.

Lieux qu'on doit ſcarifier.

(*a*) Si ces ſcarifications ſont quelquefois ſuivies d'un heureux ſuccès, c'eſt principalement dans l'anaſarque qui eſt une eſpece d'hydropiſie univerſelle par infiltration de la limphe dans les cellules graiſſeuſes, & non pas dans l'aſcite qui eſt une eſpece d'hydropiſie du bas ventre par épanchement. Cependant lorſque cette derniere eſt une ſuite de l'anaſarque, les ſcarifications peuvent produire quelques bons effets. Les eaux infiltrées s'écoulent continuellement par ces ouvertures, qui ſe font pour l'ordinaire à la partie moyenne & interne de chaque jambe, & de la longueur de deux ou trois

toujours qu'on lui donne ce ſoulagement, car ces parties ſe crévent ſouvent d'elles-mêmes par l'abondance de la ſéroſité qui les emplit & les tend; quand cela arrive le malade en paroît ſoulagé, mais il ne fait que trainer ſon lien.

Utilités & inconvéniens de ces ouvertures ſuperficielles.

On en voit à qui toutes les eaux de l'abdomen ſe vuident par ces ouvertures; mais comme la ſource ne s'en tarit point, elles ne ſe peuvent refermer. L'eau qui en coule ſans ceſſe rend une chair blanchâtre & cadavereuſe les bords de ces ulceres, & quelquefois la gangrêne y ſurvient manque de chaleur naturelle, qui ſe perd ou s'étouffe par la chute continuelle de ces eaux. On n'aſſure point de lieux particuliers où il faille faire ces ſcarifications; mais les plus propres ſont aux endroits les plus tranſparens & où la tumeur menace de crever, ſi on ne lui procure au plûtôt une ſortie. Fabrice prétend mieux rencontrer quand il dit qu'il applique un cautere à la jambe pour donner un égout à ces eaux, & par ce moyen leur faciliter une iſſue. Il y a quelques Medecins modernes qui préferent les veſſicatoires aux ſcarifications; mais cette pratique eſt mauvaiſe; car outre qu'ils n'ouvrent pas la peau comme la lancette & qu'ils ne font que faire élever des veſſies ſous l'épiderme, c'eſt que la gangrene y ſurvient infailliblement & en peu de tems.

La ponction eſt plus ſalutaire.

Quoiqu'il paroiſſe moins cruel de ſcarifier que de percer le ventre, toutefois je préfere la ponction

travers de doigt. L'inflammation & la gangrêne ſurviennent quelquefois à la ſuite de ces eſpeces d'inciſions; mais ces accidens viennent ſouvent de ce que l'inciſion ne pénétre point juſqu'aux corps graiſſeux, ou de ce qu'elle pénétre plus avant. Le biſtouri eſt l'inſtrument dont on ſe ſert pour les faire. Il faut panſer les petites plaies avec un plumaceau chargé de baume d'Arceus, ou d'un ſimple emplâtre de Nuremberg & les couvrir de compreſſes chaudes, qu'on doit renouveller lorſqu'elles ſont mouillées par les eaux qui ſuintent continuellement.

Raisons qui la font préferer aux scarifications.

par plusieurs considérations ; la premiere, c'est qu'on n'est pas obligé pour la faire d'attendre jusqu'à ce que les parties inférieures soient enflées & pleines d'eau, comme on fait aux scarifications ; la seconde, c'est que par la ponction on vuide plus d'eau en un quart d'heure, qu'on ne fait en huit jours par les scarifications, & ainsi on peut plus promptement secourir le malade : la troisiéme c'est que les eaux abbreuvant les muscles & les membranes de tous ces organes, elles en relachent les fibres, de maniere qu'il leur en reste une foiblesse, dont ils reviennent rarement, & la quatriéme, c'est que la plupart de ces hydropiques finissent par le sphacéle qui survient souvent à l'endroit de ces ouvertures.

Sans nous arrêter aux raisonnemens de ceux qui improuvent la paracenthése, je conseillerai toujours de la faire, plûtôt que d'abandonner un malade à son sort, & que de le voir mourir sans secours. En effet ils nous représentent assez les difficultez qu'ils trouvent à l'exécuter, mais ils ne nous enseignent rien de meilleur. Je préfererai donc à leur entêtement les expériences que j'en ai vûes sur plusieurs malades qui en sont bien guéris ; & j'en croirai Paré, lorsqu'il dit qu'un crocheteur hydropique à Orleans fut guéri par un coup de couteau qu'un de ses camarades lui donna dans le ventre en se battant avec lui : toutes les eaux s'étant écoulées par la plaie.

Cure faite par hazard.

Les endroits où on fait la ponction.

La ponction qu'on ordonne pour tirer les eaux de l'abdomen, se peut faire en deux différens endroits de cette région ; sçavoir dans l'ombilic ou hors de l'ombilic.

Celle qu'on pratique au nombril ne differe point de celle que je vous ai montrée dans l'hydromphale, on se sert des mêmes instrumens, & on suit la même maniere d'opérer ; car ces deux maladies ne different que du plus ou du moins, c'est

toujours l'eau qu'il faut évacuer ; & il eſt arrivé quelquefois que penſant ne donner iſſue qu'à une petite quantité de lymphe contenue dans la tumeur du nombril, on en a vû ſortir par la plaie tout ce qui rempliſſoit le ventre, parce que ſouvent l'hydromphale n'eſt qu'un effet de l'aſcite (*a*).

Il y a deux méthodes de faire l'ouverture hors de l'ombilic, ou ſelon les Anciens avec la lancette, ou ſelon les Modernes avec le trocar. Elles ſont toutes deux bonnes ; néanmoins il y en a une meilleure que l'autre, vous en jugerez après les avoir vûes.

Faux raiſonnemens ſur le choix de ces endroits.

Nous trouvons dans la plûpart de nos Auteurs des raiſonnemens aſſez inutiles ſur l'endroit du ventre où il faut faire l'ouverture : ils veulent qu'on ouvre le côté gauche quand l'hydropiſie

(*a*) Quoique cette méthode paroiſſe être apuyée ſur pluſieurs Obſervations, & qu'on ait même vû quelquefois les eaux contenuës dans le bas ventre s'évacuër par une ouverture que la nature s'étoit faite au nombril : cependant les Praticiens lui preferent la methode ordinaire, qui eſt de faire cette ponction dans le milieu de l'intervale qu'il y a entre l'ombilic, & l'épine anterieure & ſuperieure de l'os des îles. On évite parlà le danger de percer les aponevroſes dont les bleſſures ſont dangereuſes, on évacuë une plus grande quantité d'eau à la fois ; & ſi le malade vient à guerir, on ne craint point qu'il ſe forme d'hernie dans le lieu de la ponction, comme il auroit pû s'en former à l'ombilic, ſi on l'avoit faite à cet endroit. Il eſt néceſſaire avant de faire cette operation, de s'aſſûrer s'il y a une quantité ſufiſante d'eau épanchée dans le ventre. Pour le ſçavoir, on met la main gauche à plat ſur un côté du ventre, & de l'autre on donne ſur le côté oppoſé des petits coups avec le bout des doigts. Ces coups déterminent une colonne d'eau à aller fraper la main immobile. Si cette colonne ſe fait ſentir foiblement, il faut differer l'operation, parce qu'il n'y a pas aſſez d'eau épanchée pour la faire ; ſi elle ne ſe fait point ſentir, c'eſt une marque qu'il y a peu ou moins d'eau dans la cavité de l'abdomen, ou que les eaux ſont renfermées dans un Kiſte.

vient du foye, le côté droit lorſqu'elle eſt cauſée par la ratte, & qu'on faſſe la ponction dans le milieu ſi on reconnoît que le mal vienne des inteſtins. Pour appuyer leur opinion, ils apportent trois ou quatre raiſons très-peu ſolides : ils diſent qu'un côté déja affoibli par la maladie, ne le doit pas être encore par l'inciſion qui d'ailleurs étant faite dans ce même côté obligeroit le malade à ſe coucher ſur le côté oppoſite ; & pour lors le viſcere ſchirreux, c'eſt-à-dire le foye, la ratte ou l'inteſtin, pendant en bas, cauſeroit de la douleur par la preſſion qu'il feroit ſur les parties ſaines, qu'il en arriveroit pis ſi le malade ſe couchoit ſur la plaie, parce que la ſection fait déja aſſez ſouffrir le côté bleſſé ſans le fatiguer ainſi davantage ; & enfin qu'il faut néanmoins être couché du côté du viſcere malade pour le fortifier par la chaleur du lit.

Précaution pour le lieu de cette ponction.

Mais il eſt aiſé de répondre que cette plaie eſt trop petite pour augmenter conſidérablement le déſordre plûtôt dans une ſituation que dans une autre, ou qu'on ne peut gueres ſçavoir lequel du foye ou de la ratte eſt le plus offenſé dans un hydropique : on n'aura donc aucun égard aux raiſons précedentes, & on fera la ponction indifféremment ou du côté droit ou du côté gauche, le Chirurgien prenant celui qu'il trouvera plus à ſa main. Toutefois je ne conſeillerai point de percer dans le milleu du ventre à quatre doigts au-deſſous de l'ombilic, à cauſe des aponévroſes des muſcles de l'abdomen qu'il faudroit couper ; leſquelles outre la douleur qu'elles feroient ſentir au malade dans l'opération ſeroient très-difficiles à ſe conſolider : on peut donc faire la ponction à l'un des deux côtez, ou pour mieux dire, tantôt à l'un & tantôt à l'autre ; car comme on ne doit pas tirer l'eau toute en une ſeule fois, & que ſouvent on eſt obligé de l'évacuer à cinq ou ſix repriſes, il faut pour lors

ouvrir des deux côtez alternativement.

Il s'agit à préſent de vous enſeigner la maniere de l'exécuter, & pour y procéder avec ordre, on doit examiner ici comme dans une entrepriſe importance, ce qu'il y a à faire avant l'opération, durant l'opération, & après l'opération.

Préparatifs pour cette opération.

Avant l'opération trois choſes ſont néceſſaires, 1°. De préparer l'appareil; 2°. De ſituer le malade, 3°. De convenir du lieu où on doit faire la ponction.

Il faut avant tout dans cette opération auſſi-bien que dans les autres, diſpoſer ſon appareil qui conſiſte en inſtrumens, emplâtres, compreſſes & bandages convenables, tels que vous les voyez arrangez dans la Planche XI. Les inſtrumens ſont trois, une lancette B. une ſonde C. & une canule D. la lancette doit être pareille à celles dont on fait les ſaignées, c'eſt-à-dire petite, afin de ne pas faire une trop grande ouverture: on enveloppera la lame d'une bandelette de linge, & on n'en laiſſera de découvert qu'autant qu'il en faudra pour pénetrer juſqu'à l'eau. La ſonde eſt un petit ſtilet d'argent ſemblable à ceux dont on a coutume de ſonder les plaies; elle doit être aſſez menue pour paſſer par la cavité de la canule qui ſera de plomb ou d'argent; ayant les conditions ſuivantes, qui ſont 1°. d'être bien liſſée pour ne point bleſſer. 2°. D'avoir une arrête à ſa tête, de crainte qu'elle ne tombe dans la capacité du ventre. 3°. D'être percée de toute ſa longueur & à ſes côtez. 4°. De n'être pas ſi longue qu'elle puiſſe toucher aux parties internes. 5°. D'avoir deux petits trous à ſa tête pour y paſſer un ruban, E. E. qui l'empêchera de ſortir. 6°. D'être proportionnée à l'inſtrument avec lequel on a fait la ponction, car ſi elle étoit plus groſſe, elle ne pourroit pas entrer, & ſi elle étoit plus menue, les eaux s'échaperoient entr'elle & les bords de la plaie.

Conditions des inſtrumens.

Situation du Sujet.

L'appareil étant préparé, on situera le malade ; il y en a qui le mettent à son séant dans son lit, & d'autres qui le font lever pour le faire asseoir dans un fauteüil de commodité. Cette derniere situation est la plus avantageuse, car outre que les eaux tombent librement dans un vaisseau mis à terre entre les jambes du malade, c'est qu'on ne court pas le risque de répandre de l'eau dans le lit, qui doit être disposé à recevoir le malade incontinent après l'opération, ayant pour lors besoin de repos (*a*).

L'endroit où on doit percer le ventre hydropique.

On léve ensuite la chemise du malade pour lui découvrir le ventre, & on marque avec un peu d'encre l'endroit qu'on veut percer. Les Auteurs nous disent que ce doit être quatre doigts au dessous & à côté de l'ombilic, afin d'éviter les aponévroses, & de faire la ponction dans le corps des muscles de l'abdomen ; mais si dans le tems que le ventre est gonflé & plein d'eau, on ne laissoit que quatre doigts entre le nombril & l'endroit où on applique la pointe de la lancette, il arriveroit indubitablement que la ponction se feroit dans ces aponévroses : il faut donc pour le plus sûr la faire sept ou huit doigts à côté & au dessous du nombril ; & on verra que le ventre étant vuide & revenu dans son état naturel, elle ne se trouvera plus qu'à quatre doigts de ce milieu de l'abdomen, & il est à croire que les Auteurs l'ont ainsi entendu. Ils ne conviennent pas encore si on doit faire l'incision en long, obliquement, ou en travers ; ceux qui la proposent en long disent qu'on évite par là

Quelle direction doit avoir l'incision.

de

(*a*) La meilleure situation où l'on puisse mettre le malade pour lui faire cette operation est de le coucher sur le bord de son lit, de sorte qu'il soit comme sur un plan presque horisontal, & qu'il soit seulement un peu panché du côté où l'on doit faire la ponction. Cette situation determine les eaux à se porter vers ce lieu & à sortir en plus grande quantité.

de couper les fibres du muſcle droit, ceux qui la font de biais prétendent ne pas endommager les muſcles obliques, & ceux qui la recommandent en travers préferent la conſervation du muſcle tranſverſe à celle des autres. Les premiers ſe trompent, car en éloignant la ponction du nombril, elle ne ſe fait point ſur les muſcles droits; les ſeconds ne réuſſiſſent pas dans leurs prétentions, car la faiſant de biais, on coupe toujours les fibres de l'un des deux obliques, parce qu'elles s'entrecroiſent; mais il la faut pratiquer comme les derniers, c'eſt-à-dire en travers, vû que de cette façon l'inciſion ſépare ſeulement les fibres du muſcle tranſverſe ſans les couper, & lorſqu'on vient à ôter la canule, elles ſe raprochent les unes des autres & rejoignent les lévres de la plaie du péritoine qui leur eſt adhérent, ce qui en avance la cicatrice.

Les circonſtances qu'il faut obſerver pendant l'opération, ſont celles-ci, un ſerviteur doit être placé derriere le malade, afin qu'appuyant de ſes mains les deux parties laterales du ventre, il faſſe pouſſer au dehors l'endroit qui doit être piqué, & que la pointe de la lancette ne touche à aucune des parties contenues. Après cela le Chirurgien prend de ſa main droite cet inſtrument B. qu'il plonge en travers juſqu'à ce qu'il ait percé les muſcles obliques: là il fait une petite pauſe, puis tirant de l'autre main la peau un peu en en-bas, il acheve d'enfoncer la lancette juſques dans la capacité; & lorſque par les eaux qui ſortent aux deux côtés de la lame il reconnoît qu'il y eſt entré, il prend la ſonde C. de la main gauche, & il l'introduit dans l'abdomen à la faveur de cette lame qui lui ſert de conducteur; puis ayant retiré la lancette, & l'ayant donnée à quelque garçon, il en reçoit de la même main la canule D. dans la cavité de laquelle il fait entrer le bout de la ſonde, & après avoir

changé de main il la pouſſe avec un peu de violence juſqu'à ce qu'elle ſoit dans la capacité ; alors retirant la ſonde, il voit ſortir l'eau par l'ouverture extérieure de la canule, de la même maniere que le vin ſort d'un tonneau qu'on vient de percer.

Ce n'eſt pas inutilement que je vous ai dit qu'il falloit percer le ventre en deux tems, & abaiſſer un peu la peau ; car par ce moyen la plaie n'étant pas toute droite, l'ouverture des muſcles ſera bouchée par la peau qu'on aura tirée en bas, & la réunion s'en fera beaucoup plutôt. Il faut bien ſe garder de tomber dans la faute que commit un Chirurgien de Montfort, qui faiſant cette opération à la femme d'un Officier du Roy, & voulant introduire la canule, quitta par mégarde la ſonde, qui s'étant gliſſée dans la capacité du ventre, n'en put être retirée qu'après la mort de la malade ; & quoique cet accident n'ait point été la cauſe de cette mort, néanmoins le peuple qui ne s'en peut toujours prendre qu'à quelque choſe de ſenſible, ne laiſſa pas de la lui imputer : il ne faudra donc point quitter la ſonde en la changeant d'une main, qu'on ne ſoit bien aſſuré de la tenir de l'autre.

La quantité d'eau qu'on doit tirer cette premiere fois, n'eſt point preſcrite. On la reglera ſelon les forces du malade ; on en pourra évacuer deux, trois ou quatre pintes ; & ſi on en croyoit les malades; on en tiretoit encore plus, parce qu'à meſure qu'elle ſort ils ſe ſentent ſoulagez, & ils reſpirent plus librement. Mais ſuivez en cela l'avis des bons Praticiens qui nous défendent de vuider le ventre tout à une fois ; & véritablement il vaut mieux le faire à trois ou quatre repriſes, que d'aller tout à coup d'une extrême réplétion à une extrême inanition, parce que les fortes & démeſurées évacuations ſont mortelles, & qu'en géneral tout ce qui excéde eſt ennemi de la nature qui procéde lente-

ment & par dégrez (*a*). Durant que l'eau ſort, on peut donner au malade un doigt de vin ou quelqu'autre liqueur pour l'empêcher de tomber en foibleſſe, & lorſqu'il y en a une quantité ſuffiſante de ſortie, on bouche le trou de la canule avec un petit tampon F. de charpie : deux ou trois jours après on revient, & en ôtant ſeulement le tampon, on laiſſe ſortir autant d'eau qu'on le juge à propos, & on continue ainſi à la tirer à pluſieurs fois juſqu'à ce que le ventre ſoit entierement épuiſé de ces ſéroſités étrangeres.

Immédiatement après la premiere évacuation, le trou de la canule étant bouché, on y appliquera un emplâtre G. de figure quarrée, chargée d'un médicament aſtringent, & on le couvrira d'une compreſſe H. qui déborde un peu, on met un ſe-

Ce qu'il faut faire après l'opération.

(*a*) Les Chirurgiens de nos jours ne font point difficulté de tirer tout à la fois les eaux, mais ils font preſſer le ventre à meſure qu'elles s'évacuent, ils appliquent enſuite deſſus cette partie une ou deux ſervietes bien chaudes & pliées en pluſieurs doubles, & ſerrent toute la circonference avec une ſerviete pliée en long. Ils previennent par ce moyen la foibleſſe ou la defaillance qui ſuit quelquefois cette operation.

On attribue ordinairement la cauſe de cet accident à la peſanteur du foye, qui n'étant plus ſoutenu par les eaux ni par les muſcles dont le reſſort naturel eſt perdu pour un temps, tiraille en bas le diaphragme & le pericarde. Quelques-uns croyent qu'avant l'évacuation des eaux, la compreſſion cauſée par leur épanchement empêche le ſang de couler avec abondance dans les arteres de l'abdomen, & le determine à ſe porter en plus grande quantité vers la tête ; mais qu'après l'évacuation, la compreſſion venant à ceſſer, il ſe trouve alors un vuide qui rapellant le ſang dans les arteres inferieures, le detourne de quelque ſorte des ſuperieures, & fait que le ſuc nerveux n'eſt plus porté dans toutes les parties en ſi grande abondance qu'à l'ordinaire, ce qui occaſionne la defaillance ou la ſyncope. Qu'elle ſoit cauſée par la deſcente du diaphragme, ou par le retour précipité du ſang dans les arteres de l'abdomen, le moien propoſé convient également.

Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences an. 1729.

cond emplâtre I. de même figure, & une autre compresse K. par dessus, recouvrant le tout d'un troisiéme emplâtre L. encore plus grand, & enfin d'une grande compresse M. qui comprime fortement l'endroit de l'ouverture. Ces emplâtres & ces compresses sont maintenues par la serviette N. dont on fait un bandage circulaire soutenu par le scapulaire O. On remet ensuite le malade dans son lit, observant de ne le pas laisser coucher sur le côté où on a fait la ponction, de crainte que les eaux ne repoussassent le tampon en dehors, & qu'elles ne sortissent à contre-tems, ou en si grande quantité que cela mettroit le malade en danger de sa vie.

Voilà de quelle maniere se fait la paracenthèse avec la lancette selon les Anciens. Voyons maintenant la méthode de la faire avec le trocar, selon les Modernes.

Méthode des Modernes.

Ceux-ci n'ont pas besoin d'autant de préparatifs que les Anciens pour exécuter la paracenthèse : il ne faut que deux choses ; un instrument P. & un emplâtre Q. L'instrument est appellé Trocar (*a*), ou trois carts, parce que sa pointe est triangulaire.

(*a*) M. Petit a perfectionné la canule du Trocart D. en y faisant ajouter une espece de goutiere semblable au bec d'une éguiere, & en y faisant pratiquer une fente un peu large qui s'étend presque jusqu'au bout de cet Instrument. La goutiere par où les eaux s'écoulent, les dirige de maniere qu'elles ne tombent pas sur le ventre du malade, comme cela arrive souvent quand on se sert de la canule ordinaire. La fente tient lieu de la canelure d'une sonde & sert à diriger les instrumens tranchans dans les cas où il est à propos de faire la ponction à une tumeur avant d'y faire l'incision. Ce qui se pratique lorsqu'on ne connoît pas la nature du fluide qui forme une tumeur, car il est très-important de le connoître avant d'en venir à l'incision. Si la tumeur étoit formée par du sang, elle seroit anevrismale, & l'on ne pourroit pas par consequent faire une incision sans exposer le malade à une hemorragie fort dangereuse.

Il a la figure d'un poinçon, & sa longueur est de deux ou trois travers de doigts, étant percé tout de son long comme une canule, excepté vers la pointe où il a lateralement quatre petits trous par où l'eau trouve moyen d'entrer dans sa cavité & de sortir hors du corps : il est muni comme une canule d'une tête qui fait qu'en pressant dessus avec le pouce, on a assez de force pour l'enfoncer tout d'un coup ; puis en ôtant le pouce de dessus l'ouverture, on voit sortir l'eau comme d'un robinet. De ces Trois-carts on en a fait qui sont emmanchez & dont l'aiguille est dans la cavité d'une petite canule. Pour mettre l'une ou l'autre en usage, on fait asseoir le malade dans un fauteuil, & on commande à un garçon d'apuyer sur les côtez du ventre pendant qu'on en tire la peau un peu en haut ou en bas, à l'endroit qu'on a dessein de percer : puis on l'enfonce dans le ventre tout d'un coup, comme on fait un foret dans un muid de vin (*a*) ; on met

(*a*) Pour faire cette operation, on tient dans la main le manche du trocar, on allonge le doigt indicateur sur la canule, on porte la pointe de l'instrument sur l'endroit où l'on veut l'introduire, & on le pousse perpendiculairement avec le creux de la main. Le doigt indicateur modere la force avec laquelle on le pousse. Il faut que l'instrument perce tous ces tegumens, c'est pour cela qu'on le porte perpendiculairement. Car si on le portoit obliquement, il pourroit glisser entre ces envelopes & n'en ouvrir qu'une partie. Il faut prendre garde qu'il n'entre trop avant de peur qu'il ne perce quelque vaisseau ou qu'il ne blesse quelque autre partie interieure. C'est pour cela que le doigt indicateur doit moderer la force avec laquelle on le pousse.

Quand le Trocar est suffisamment entré dans le ventre, on en retire le poinçon, & on y laisse la canule pour donner issue à l'eau épanchée. On la tient par le pavillon ou par la cuilliere avec deux doigts, & un Aide presse legerement & par degré le côté du ventre opposé à celui qu'on a percé.

Il arrive quelquefois que les eaux, après avoir coulé pendant quelque tems, s'arrêtent tout d'un coup. Il

un baſſin aux pieds du malade, qui reçoit l'eau qui ſort, & qu'on laiſſe écouler à diſcrétion. Lorſqu'on trouve qu'il en eſt aſſez ſorti, il n'y a qu'à retirer le trocar; l'eau ceſſe de ſortir dans le moment, & on n'en voit pas ſuinter une ſeule goute, parce que la peau, les muſcles & le péritoine ſe rétabliſſant, bouchent les ouvertures les uns des autres. On met ſeulement ſur la ponction un emplâtre de céruſe de la grandeur d'une piéce de quinze ſols. Quand il eſt beſoin de retirer de l'eau, on fait des ponctions nouvelles alternativement des deux côtez autant de fois qu'on le juge néceſſaire afin que l'un ne ſoit pas plus maltraité que l'autre, faiſant enſorte que les ponctions qui ſeront renouvellées ſur un même côté ſoient ſéparées entr'elles d'environ deux doigts.

Raiſon de la préference qu'on donne à cette ſeconde méthode où le Trocar eſt employé.

Cette ſeconde maniere l'emporte de beaucoup ſur l'autre, & lui eſt préferable par toutes ſortes de raiſons; il ne faut point un ſi grand appareil, la ponction eſt plus petite & par-conſéquent la douleur moindre; elle eſt auſſi plûtôt faite, on eſt ſûr que les eaux ne s'échapent point, & il ne faut ni compreſſe ni bandage, qui ne ſont ſouvent qu'embaraſſer. Je vous conſeille donc de vous en tenir à cette derniere méthode, vous en verrez certainement de ſi bons effets que vous abandonnerez entierement comme moy, la méthode ancienne, pour

faut alors introduire dans la canule une ſonde boutonnée, pour repouſſer l'obſtacle qui s'oppoſe à leur ſortie, & qui eſt ordinairement l'inteſtin ou l'épiploon. M. Morand après avoir fait la ponction à un malade, tira une eſpece de membrane très-fine & chifonnée, qui s'étoit preſentée au trou de la canule, ce qui empêchoit l'eau de ſortir. Ce malade mourut trois mois après. M. Morand ouvrit ſon cadavre, & y trouva une autre portion de pareille membrane, qui probablement avoit fait avec la premiere une eſpece d'enveloppe ou de kiſte qui contenoit les eaux. Il croit que ces membranes avoient été formées des parties les plus épaiſſes de la liqueur.

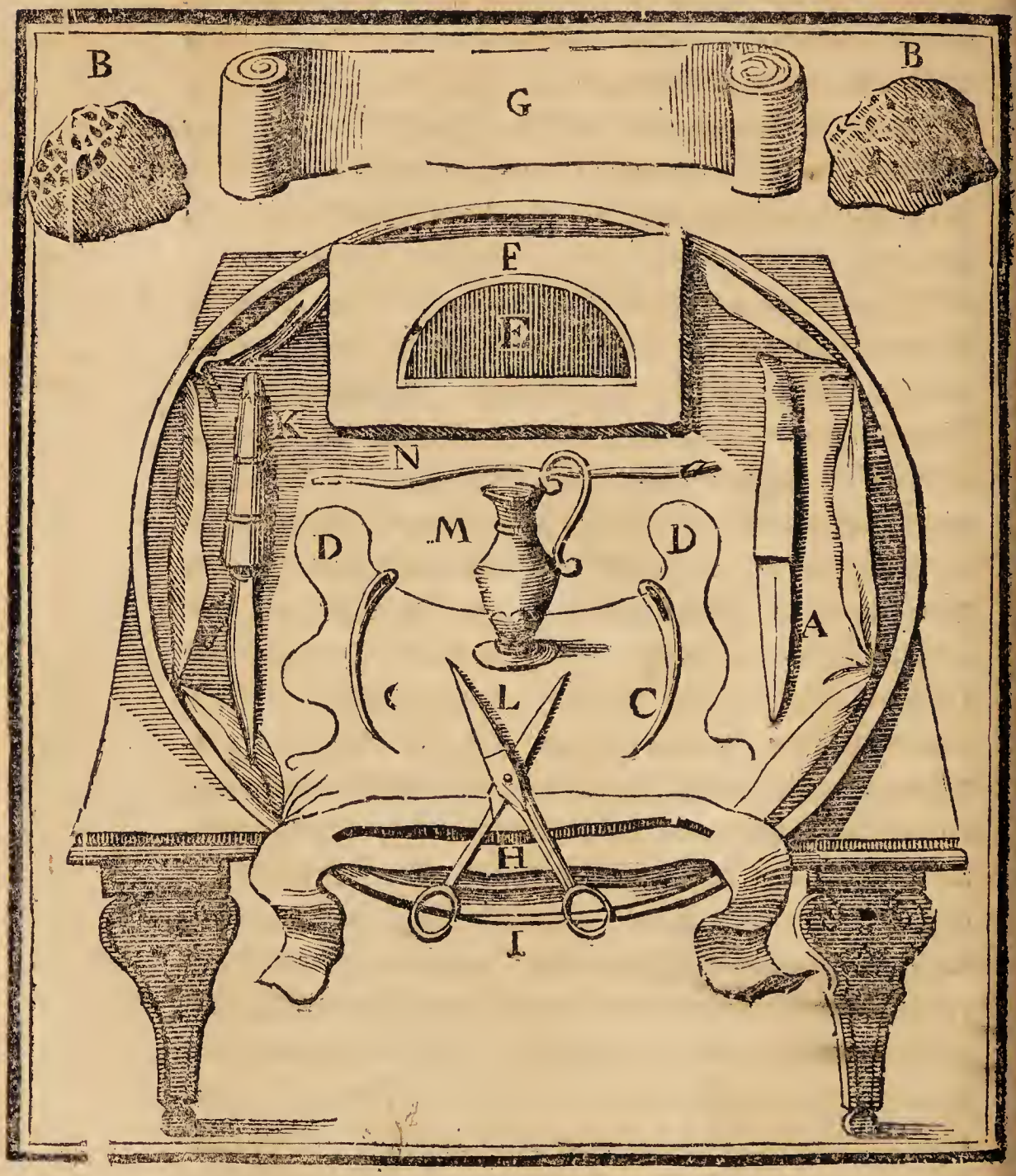
Voyez l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1723.

ne vous plus ſervir que du trocar qui a conſervé la vie à pluſieurs, entr'autres à l'Ecuyer de Madame de Châteauneuf, à qui on a tiré plus de ſix-vingt pintes d'eau, par vingt-cinq ponctions & qui continue toujours de vivre.

En l'année 1705, Noſſeigneurs les Princes étant à Liancour, M. Ducheſne & moy nous fumes priez de voir le Jardinier de M. le Duc de la Rochefoucault, il étoit hydropique, nous conclumes l'opération, & je lui tirai par le moyen du Trocar ſept pintes d'eau, & comme nous fumes obligez de le quitter, nous chargeames un Chirurgien de Clermont de lui faire une ſeconde ponction huit jours après, par laquelle il tira encore quatre pintes d'eau, il lui fit prendre enſuite pendant trois mois les remedes que nous avions ordonnez, il en fut parfaitement guéri, & deux ans après il vint à Verſailles m'en remercier en très-bonne ſanté.

Je vous ai dit tantôt que pour guérir l'hydropiſie, deux choſes étoient néceſſaires, l'une de faire ſortir les eaux, & l'autre d'empêcher qu'il ne s'en amaſſât de nouvelles. La premiere intention s'accomplit par tous les moyens que je viens de vous faire voir; & la ſeconde par les remedes pris intérieurement; deſorte qu'après que le Chirurgien a fait de ſa part tout ce qui regarde l'opération, le malade n'en doit pas demeurer là, il faut au-contraire qu'il s'aſſujetiſſe à prendre des remedes apéritifs & diurétiques capables de détourner ces ſéroſitez de la route du ventre & de leur faire prendre le cours que la nature leur a tracé pour être évacuées: dans cette ſage réſolution, il aura recours à un Médecin habile qui lui preſcrive ce qui regarde la pharmacie & la diéte, d'où il doit attendre la confirmation de ſa ſanté.

XII. FIG. DE L'OPERATION CE'SARIENNE.



Etimologie du mot de Céſarienne.

L'Opération Céſarienne eſt une inciſion qu'on fait au ventre d'une femme groſſe pour tirer l'enfant contenu dans ſa matrice, lorſqu'il n'en peut pas ſortir autrement. On l'appelle Céſariennne parce que Scipion l'Africain ayant été tiré du ventre de ſa mere par inciſion, fut nommé Céſar, pour cette raiſon : & ce nom s'étant conſervé à ſes deſcendans & à ceux qui étoient venus au monde

de même, on appella Céſarienne l'opération qui avoit fait ainſi les Céſars; mais Pline qui en rapporte l'hiſtoire, ne dit point ſi ce fut du vivant ou après la mort de la mere que cette ouverture ſe fit, circonſtance qu'il ne devoit pas oublier. Il y a néanmoins apparence que la mere étoit morte; car il eſt rare de trouver des perſonnes aſſez cruelles pour faire une pareille opération à une femme vivante.

En quelle occaſion on a pratiqué cette opération.

Il faut être auſſi barbare que le fut Henry VIII. Roy d'Angleterre auteur du Schiſme de ce Royaume. Il avoit épouſé en troiſiémes nôces Jeanne Seimer Demoiſelle d'Anne de Boulen ſa ſeconde femme; la Reine étant dans les douleurs de l'accouchement de ſon premier enfant, on vint demander au Roy lequel il vouloit qu'on ſauvât, ou la mere ou l'enfant, parce qu'on ne voyoit point de moyen de les conſerver tous deux: l'enfant, répondit-il, car pour des meres j'en trouverai aſſez. Cette réponſe ne laiſſa pas que d'étonner, quoiqu'on ne dût point en attendre d'autre d'un Prince qui de ſept femmes qu'il eût, en répudia les unes & fit décapiter ou mourir miſérablement les autres, & qui venoit de renoncer à ſa Religion.

Thevenin qui décrit cette opération, nous dit qu'elle ſe fait en trois occaſions différentes; ſçavoir, quand la mere & l'enfant ſont vivans, ou quand la mere eſt morte & l'enfant vivant. Il eſt même aſſez hardi pour nous conſeiller de la mettre en uſage, mais il ne nous marque point l'avoir faite, ni même qu'il l'ait jamais vû faire à perſonne.

Il y a quelques Auteurs modernes qui épouſant ſon ſentiment nous rendent cette opération ſi aiſée, par la deſcription qu'ils en font, que ſi nous les en croyons, nous la pratiquerions dès qu'on trouveroit les moindres difficultés dans un accouchement; mais s'ils avoient été témoins d'une telle opération, ils changeroient bientôt d'opinion, & ils

conviendroient qu'un Chirurgien doit n'avoir pas d'humanité pour l'entreptendre.

Cruauté de cette opération.

Son idée ſeule feroit trembler les plus intrépides. Jugez auſſi quelle réſolution il faut avoir, pour aller à une femme vivante lui ouvrir le ventre, en lui faiſant une inciſion de plus d'un demi-pied de long; enſuite fouillant dans la capacité de l'abdomen, faire une ſemblable plaie au corps de la matrice, puis percer les membranes & tirer un enfant par toutes ces ouvertures. Si cette opération effraye le Chirurgien, quand même il l'exécute après la mort de la mere, quelle horreur ne doit-elle point imprimer quand elle eſt accompagnée des cris d'une mere qu'on fait ſouffrir avec une cruauté ſans exemple, & d'une quantité de ſang prodigieuſe qui ſortant par de ſi grandes plaies, peut faire périr la mere dans l'inſtant, & entre les mains de l'opérateur.

Raiſons qui la condamnent.

S'il eſt vrai qu'une égratignure faite par un coup d'ongle à la matrice, y cauſe des inflammations & ſouvent la mort, & qu'un ulcere pour petit qu'il ſoit, y devient preſque toujours incurable, quelle ſuite facheuſe ne doit-on pas attendre d'une inciſion longue de ſix à ſept pouces? Ceux qui l'approuvent avancent deux choſes qui ne s'accordent point avec l'expérience; l'une que la femme reſſent très-peu de douleur quand on lui coupe la matrice, & l'autre que l'hemorragie qui en arrive n'eſt point ſi grande qu'on ſe l'imagine. La ſenſibilité de la matrice détruit le premier préjugé, puiſque de l'aveu de toutes les femmes les douleurs qu'elles reſſentent à cette partie ſont inſurmontables, & un leger ulcere y eſt infiniment plus douloureux qu'en aucun autre endroit du corps le grand nombre de vaiſſaux qui arroſent l'uterus, & leur groſſeur dans le tems qu'il renferme un enfant, condamnent la ſeconde raiſon qu'ils alléguent; car s'ils avoient ouvert une femme morte

dans cet état, ils seroient surpris d'y voir tant de veines & d'arteres ; & ces vaisseaux qui lorsqu'une femme n'est point enceinte ne passent point la grosseur d'une petite corde de luth, ont sur la fin de la grossesse, acquis le diametre d'un gros tuyau de plume à écrire. Le moyen donc de couper tant de canaux remplis de sang, & d'empêcher en même tems qu'il n'en sorte une abondance terrible. Ce qu'ils répondent à cet article n'est nullement recevable ; ils disent que l'enfant n'est pas plûtôt tiré de la matrice, qu'elle commence à reprendre son volume ordinaire, & qu'en se rétréciſſant elle bouche les orifices des vaisseaux que l'incision a ouverts ; mais cet organe ne se resserre que peu à peu, & il lui faut deux ou trois jours au moins pour revenir dans son état naturel ; & dans l'espace d'une demi-heure au plus, une femme pourra perdre son sang jusqu'à mourir.

Ils ajoutent qu'on a vû des enfans crever le sac qui les contenoit & tomber dans la capacité du bas-ventre où ils ont demeuré pendant plusieurs années sans que les meres en soient mortes. Il est vrai que j'ai lû quelques histoires qui avancent ce fait. M. Bayle nous en a donné une, arrivée à Toulouse, dans laquelle il rapporte que l'enfant demeura vingt-cinq ans ou environ dans le ventre de sa mere. Une autre semblable histoire m'a été faite à Pont-à-Mousson. La Cour y passant en l'année 1673, Frere Barbilart Apoticaire des Jésuites de cette ville, montra à la Reine qui visitoit leur Maison, un enfant qu'il gardoit dans de l'eau-de-vie, & qu'il disoit avoir été trouvé dans le ventre de sa mere après sa mort. Je lui demandai son sentiment sur un fait si particulier, & il me répondit en présence de sa Majesté, qu'il croyoit que c'étoit un enfant jumeau avec la mere, qui avoit été conçu en même tems qu'elle, comme sont tous les jumaux, & qu'il n'y avoit ici que cette différence

Histoires qui semblent la rendre praticquable.

ſçavoir, que l'un avoit été formé dans le corps de l'autre. Je lui fis voir que ſon opinion n'étoit pas ſoutenable, puiſque cette femme n'avoit point eû de groſſeur dans le ventre juſqu'à l'âge de vingt-ſix ou vingt-ſept ans, qu'étant devenue groſſe & ayant atteint le terme de la groſſeſſe, elle avoit certainement ſenti de grandes douleurs qui ne ſe terminerent point par un accouchement; que vraiſemblablement l'enfant dans le tems de ſes douleurs avoit crevé la poche qui le contenoit, & qu'étant ſorti dans la capacité du ventre, il y avoit pû reſter pendant les vingt années qu'elle porta cette groſſeur, d'autant plus que les eaux mêmes ou l'enfant flottoit dans cette poche s'étant épanchées dans le ventre avoient pû le conſerver tout ce tems-là, parce qu'ils lui tenoient lieu d'une ſaumure dans laquelle il s'étoit racourci & comme pétrifié, n'ayant preſque plus la figure d'un enfant.

Examen de ces hiſtoires.

Ces deux hiſtoires ne prouvent point la poſſibilité de l'opération dont nous parlons à l'égard d'une femme vivante, parce qu'il eſt certain que ces enfans trouvez dans le vuide de l'abdomen, n'ont point été formez dans la cavité ordinaire de la matrice que nous appellons ſon fond, mais dans l'une des trompes, n'étant pas impoſſible qu'un œuf s'y ſoit arrêté, & qu'ayant pris accroiſſement juſqu'à une certaine grandeur, cette trompe qui ne pouvoit plus prêter davantage, ſe ſoit rompue, pour permettre à l'enfant de tomber dans quelqu'endroit du ventre inférieur, & que les vaiſſaux de cette même trompe n'étant pas ſi conſidérables que ceux de la matrice, ils n'ayent pas verſé aſſez de ſang pour cauſer la mort : ainſi je perſiſte dans mon ſentiment, qui eſt qu'un enfant quelques efforts qu'il faſſe, ne peut point crever la matrice, parce qu'elle peut s'étendre autant qu'il eſt beſoin pour le contenir; & nous voyons même tous les jours, qu'elle eſt capable d'en renfermer deux, & ſou-

vent juſqu'à trois, qui ne la font point rompre.

Je ne mets point en doute ces deux hiſtoires que je trouve poſſibles de la maniere que je viens de dire ; mais je ſuis plus aſſuré de celle-ci que je vais vous raconter en deux mots, & qui confirme ce que j'avance. Dans le mois de Juin 1681, une des femmes de chambre de Madame la Dauphine, étant groſſe de ſix mois ou environ, fut ſurpriſe de douleurs exceſſives à la région de la matrice, les cris qu'elle faiſoit marquoient que cette partie n'eſt pas des moins ſenſibles. Les convulſions ſurvinrent, on vit ſon ventre s'enfler, & elle mourut un quart d'heure après. La Reine & Madame la Dauphine étonnées d'une mort ſi prompte, m'ordonnerent de faire l'ouverture de ſon corps, pour en ſçavoir la cauſe. Je la fis le lendemain en préſénce de M. Daquin alors premier Médecin du Roy, & de M. Fagon premier Médecin de la Reine. Je trouvai la capacité du ventre toute pleine de ſang, & un enfant couché ſur les boyaux. J'examinai la matrice qui n'étoit pas ſemblable aux autres, elle avoit deux fonds, dans l'un je trouvai un faux germe, & dans l'autre qui étoit la ſurnuméraire, avoit été formé l'enfant, lequel y ayant vécu juſqu'au ſixiéme mois avoit crevé cette partie, qui n'étant ni auſſi ferme, ni auſſi épaiſſe que le fond d'un uterus ordinaire, n'avoit pû réſiſter davantage ; mais les vaiſſaux qui la nouriſſoient ayant par leur rupture répandu le ſang en abondance dans l'abdomen, la femme mourut en peu de tems. J'en donnai au public une relation ſous le Titre d'Hiſtoire anatomique d'une matrice extraordinaire avec les approbations de MM. les deux premiers Médecins.

Autres raiſons qui en détournent.

Ce n'eſt pas ſeulement la cruauté de cette opération, & la mort preſqu'inévitable qui la ſuit, qui nous doive ôter la penſée de la faire ; mais encore la Religion qui nous la défend ; car ayant

été mis en queſtion lequel des deux on devoit ſauver ou de la mere ou de l'enfant, lorſque les Accoucheurs ou les Sages-femmes ſe trouvoient dans l'impuiſſance de conſerver la vie à l'un & à l'autre enſemble, MM. les Docteurs de Sorbonne & les plus fameux Caſuites, ont décidé qu'il falloit plûtôt ſauver la mere que l'enfant. Sur ce principe, il faut bien ſe donner de garde de tenter ſur elle une opération qui la tueroit infailliblement.

Il y en a qui nous diſent qu'elle a été faite à Londres & à Amſterdam, & on entend tous les jours des bonnes femmes & des hommes auſſi crédules qu'elles, ſoutenir qu'on l'a faite à leurs voiſines ou à leurs commeres. Je mets toutes ces hiſtoires au rang de celles qu'on débite ſur les eſprits & ſur les ſorciers, je n'en crois rien du tout. On publie tant d'extravagances, qu'un honnête-homme doit ſe méfier de tout, & ne croire que ce qui eſt rapporté par gens dignes de foi; & comme il n'y a pas un de nos celébres Chirurgiens qui osât la pratiquer, je ſuis en droit de l'improuver à leur exemple.

Réfutation d'un Moderne.

Un Auteur moderne qui conſeille & qui approuve cette opération, dit pour autoriſer ſon procedé, qu'une femme de Château-Thiery vint à l'Hôtel-Dieu de Paris pour ſe faire traiter d'une hernie ventrale exceſſivement groſſe; qu'après l'avoir panſée pendant trois mois, elle mourut, & que cette femme ayant aſſuré de ſon vivant qu'on lui avoit fait autrefois l'operation Céſarienne, les Chirurgiens de ce lieu eurent la curioſité de l'ouvrir après ſa mort. Ils trouverent que la plaie du ventre n'ayant pas été bien réunie, avoit donné occaſion à cette hernie de ſe former, & on remarqua au corps de la matrice, tant extérieurement qu'intérieurement, des lignes qui déſignoient l'endroit où la cicatrice s'étoit faite. Je répons premierement que ces lignes pouvoient être celles

qui s'y trouvent naturellement, lesquelles ont trompé quelques Auteurs, & leur ont fait dire mal-à-propos, qu'elles séparoient la matrice en deux cavitez, dont la droite étoit pour les garçons, la gauche pour les filles. J'ajoute que la plaie du ventre pouvoit avoir été causée par quelque grand abcès à cette partie, & que si cette femme assuroit qu'on lui avoit fait cette opération, qu'elle n'étoit pas la premiere à qui après avoir accouché dans des convulsions & sans connoissance, on avoit fait accroire qu'on lui avoit tiré son enfant par le côté; & enfin je conclus, que quand même une telle histoire seroit véritable, elle prouve que cette opération doit être mise au rang de celles qui tuent les personnes sur lesquelles on les pratique, puisque cette femme n'a fait que trainer depuis ce tems-là une vie misérable & pleine d'incommoditez qui l'ont à la fin conduite dans un hôpital, où elle a trouvée la mort. L'observation que nous allons rapporter, paroit favoriser encore davantage l'opinion où nous sommes présentement.

Explication du fait qu'il rapporte.

Le sieur Raleau Maître Chirurgien de Xaintes, nous dit qu'en l'année 1689 il fit l'opération Césarienne à la femme d'un Marchand de cette ville, qui n'avoit pas pû accoucher après trois jours de travail; qu'il l'executa en présence du sieur Jolin son confrere. L'enfant vécut deux jours, & la mere en guérit. En passant par Xaintes avec le Roy d'Espagne & les Princes, je fus loger chez le sieur Moreau habile Médecin, de qui je m'informai si cette histoire étoit véritable. Il me dit qu'il n'avoit point été présent à cette opération, qu'il avoit vû la malade quinze jours après avec trois ou quatre de ses confreres, & qu'ils l'avoient trouvée en état de guérison; que cette femme en étoit demeurée boiteuse; qu'elle n'avoit point eu d'enfans dans la suite, & qu'après la mort de son mari elle s'étoit retirée de la ville pour aller demeurer en une maison de campagne.

Autre fait auquel on répond.

Mais cette hiſtoire dont la fin ſemble avoir été plus heureuſe que la précedente, juſtifie ce qu'on diſoit de ce Chirurgien, qu'il étoit trop entreprenant, puiſque trois jours de travail ne ſont pas un tems ſuffiſant pour déſeſperer qu'une femme puiſſe accoucher par les voyes ordinaires; que ſçait-on ſi la matrice étoit bien cicatriſée, & s'il n'y eſt pas reſté une fiſtule ou un ulcere, qui ſuintant ſans ceſſe, lui aura fait mener une vie languiſſante le peu de tems qu'elle a reſtée au monde après cette opération.

Je ne me rends point à de pareilles hiſtoires, non plus qu'à la raiſon de ceux qui diſent qu'il ne faut faire l'opération que quand il y a de l'impoſſibilité que la femme puiſſe accoucher autrement, car vous trouverez très-peu de femmes qui ne puiſſent accoucher naturellement; c'eſt toujours l'impatience ou de la femme, ou de l'accoucheur, ou des aſſiſtans qui fait déſeſperer que l'enfant ſorte par la voye ordinaire, il n'y a qu'à differer; ſi une matrice ſe trouvant d'une conſiſtence très-dure, eſt tardive à s'ouvrir, ne vous impatientez pas, elle fera en quatre ou en ſix jours ce qu'elle n'a pas pû faire en deux. Il ne faut pas ſouvent ſe régler ſur les cris de la femme, il y en a qui pour les moindres atteintes qu'elles commencent à ſentir, ſe plaignent plus fort que d'autres ne font dans les plus grandes douleurs; c'eſt ce qu'il faut examiner, & ſurtout prendre patience, parce que l'accouchement étant l'ouvrage de la nature, elle en vient toujours à bout, principalement quand l'Accoucheur & la Sage-femme lui aident par les moyens que l'art leur enſeigne, & que la prudence leur fournit dans les cas particuliers. On doit donc s'en rapporter à elle, puiſqu'il eſt certain que toutes les femmes ont communément toutes les diſpoſitions néceſſaires pour accoucher, les unes plûtôt, les autres plûtard.

Confirmation des raiſons précedentes.

Il

Il y a cinq ans qu'à Verſailles Madame la Comteſſe de Clermont, groſſe de ſon premier enfant, ſentant les premieres douleurs de l'accouchement, ſe mit entre les mains de M. Mauriceau le plus célebre Accoucheur de Paris. Après trois jours de douleurs & malgré tous les efforts de la mere, l'enfant n'ayant fait aucune démarche pour ſortir, M. Dionis le fils fut appellé. Ils firent l'un & l'autre tout ce que leur art leur inſpiroit, & néanmoins l'enfant n'avançoit point; le cinquiéme jour les forces de la mere diminuant, & la voyant en état de mourir ſi on ne la ſecouroit promptement, ils réſolurent de l'avis & en préſence des Médecins de la Cour, de l'accoucher de force, c'eſt-à-dire, de tirer l'enfant avec le crochet. M. Dionis comme le plus fort travailla, il planta ſon crochet à la nucque du col de l'enfant, où ayant ſenti un point d'appui ferme, en tirant fortement il fit avancer la tête & par-conſéquent le corps, dont il la délivra & lui ſauva la vie. Si le ſieur Raleau s'étoit trouvé à un pareil accouchement, il auroit fait l'opération Céſarienne; mais ici il n'en fut pas queſtion, elle ne fut pas ſeulement propoſée. Deux ans après cette Dame a eu un ſecond enfant dont M. Dionis l'a accouchée ſans ſe ſervir d'inſtrumens, & aujourd'hui elle eſt groſſe d'un troiſiéme dont il faut eſperer qu'elle accouchera heureuſement.

Par tout ce diſcours vous voyez bien que je ſuis entierement oppoſé à ceux qui conſeillent de faire l'opération Céſarienne à une femme vivante. M. Mauriceau qui a très-bien écrit ſur tout ce qui regarde les accouchemens, la condamne abſolument dans ce cas. Vous pouvez en voir les raiſons dans le Chapitre où il parle de cette opération; mais je ſuis comme lui dans le ſentiment qu'on la doit faire, & que même on eſt obligé par un commandement exprès de la Loy, d'ouvrir le ventre à tou-

tes les femmes groſſes dans le moment qu'elles viennent d'expirer.

Deux principaux motifs engagent le Chirurgien à faire l'opération Céſarienne à une femme enceinte auſſitôt qu'elle a expiré : l'un eſt pour tâcher de ſauver la vie à l'enfant, l'autre eſt pour le baptiſer.

Si un Chirurgien ſe trouve préſent lorſqu'une femme groſſe de huit ou neuf mois viendra d'être aſſaſſinée, ou tuée par quelqu'autre malheur, ou qu'elle aura ſubitement fini ſes jours par une apopléxie, par une frayeur, &c. il n'eſt pas impoſſible qu'en lui ouvrant incontinent le ventre, il n'en tire incontinent l'enfant encore en vie, & que par ce moyen il ne le garentiſſe de la mort qui lui arriveroit indubitablement s'il ſéjournoit encore dans la matrice quelques inſtans après que le principe de la vie de la mere a été détruit. Il y a des exemples que des enfans tirez de cette maniere ont vécu l'eſpace d'une vie ordinaire. C'eſt-pourquoi ſans perdre de tems en raiſonnemens, le Chirurgien doit promptement en venir à l'opération, pour tâcher de ſauver la vie à l'enfant, comme il eſt arrivé quelquefois.

Les cas où elle doit être faite.

Si la femme n'étoit groſſe que de quatre, de cinq ou de ſix mois, il n'y auroit pas d'apparence pour lors que l'enfant pût longtems ſurvivre, néanmoins il faudroit faire l'opération Céſarienne, dans l'eſpérance de trouver encore l'enfant vivant, & de le baptiſer avant qu'il mourût. Ainſi en quelque tems de la groſſeſſe que ce ſoit, & par quelque cauſe de mort qu'une femme ſoit périe, il lui faut ouvrir le ventre, vû que s'il n'eſt pas poſſible de conſerver la vie à l'enfant, du moins on a ſujet d'eſperer de pouvoir lui donner le Sacrement de Baptême, ce qui peut arriver plus ſûrement & plus vîte que ſi on s'y prenoit d'une autre façon.

Le nom d'embryoulkie que les Grecs ont donné

à cette opération, étant dérivé de *Embryon*, qui signifie enfant, & *Helkein* qui veut dire tirer, nous fait voir qu'elle se pratiquoit avant qu'il y eût des Césars, comme aussi que Scipion l'Africain n'est pas le premier qui ait été mis au jour de cette maniere ; & que si le nom d'opération Césarienne est demeuré, c'est qu'il est plus facile à prononcer que celui d'Embryoulkie. Voici comment elle se fait.

Ceux qui conseillent cette opération à une femme vivante, disent qu'avec ce bistouri A. il faut faire une grande incision à la partie latérale du ventre, en traçant la figure d'un croissant, & ouvrir tout de suite le fond de l'uterus pour en tirer l'enfant par les ouvertures faites à ce viscere & au bas-ventre par le même instrument ; qu'on doit avec ces éponges B. B. imbiber tout le sang épanché par l'opération ; qu'il ne faut point faire de suture à la matrice, parce qu'en se resserrant d'elle-même, les lévres de la plaie se rapprochent l'une de l'autre ; mais qu'il faut coudre le ventre comme à la gastroraphie, avec ces deux aiguilles courbes C. C. enfilées du cordonnet D. D. & la suture étant faite, la couvrir de l'emplâtre E. puis de la compresse F. ensuite du bandage circulaire G. qu'on fait ténir par le scapulaire, H. ayant soin de panser tous les jours cette plaie, qui se guérit, à ce qu'ils nous témoignent, aussi facilement que celles des autres parties du corps. Moyen de l'exécuter.

Ceux qui ne la pratiquent que sur des femmes mortes, attendent qu'elles ayent rendu le dernier soupir, & au même instant le Chirurgien travaille avec toute la diligence possible. Pour cet effet on ne met point le corps sur une table, comme on fait dans les ouvertures ordinaires, on ne marque point avec de l'encre l'endroit où on doit faire l'incision, on ne la fait point dans l'un des deux côtez du ventre, parce qu'il y a plus d'épaisseur

que dans le milieu, & pour abreger le tems on ne donne point à l'inciſion la figure d'un croiſſant, comme il y en a qui l'ordonnent. Il commence par mettre un baillon dans la bouche de la femme, afin de la tenir ouverte ; il lui découvre le ventre, & avec le ſcapel K. il lui fait une inciſion longitudinale au milieu de l'abdomen, en commençant au deſſous du cartilage xiphoïde & finiſſant au-deſſus des os pubis. Auſſitôt qu'il a percé le péritoine en un endroit, il y introduit un des doigts de ſa main gauche pour le ſoulever, & avec des ciſeaux L. il acheve de l'ouvrir de toute la longueur du ventre. Il apperçoit d'abord la matrice, parce que l'épiploon eſt monté en haut & les inteſtins rangez à côté ; & avec le même couteau il fend la matrice, en y faiſant une inciſion capable de donner paſſage à l'enfant, qui ſe trouvera enveloppé de ſes membranes qu'il faudra déchirer ſi elles ſont tendres, ou couper ſi on les croit trop dures pour pouvoir les ouvrir & les écarter avec les ongles. L'enfant étant à découvert, on lui ſouleve la tête de la main gauche, & de la droite lui verſant de l'eau contenue dans la burette, M. on le baptiſe ſans aucun délai ; puis on le tire de la matrice, on lui lie le cordon avec ce fil, N. environ à un pouce du ventre, & on le coupe enſuite à un demi doigt au deſſus de la ligature. Enfin on donne l'enfant à quelque femme, qui l'ayant enveloppé dans un chaufoir fort chaud, le porte auprès du feu, où on employe toutes ſortes de moyens pour le faire revenir de ſa foibleſſe, ſoit en le réchauffant, ſoit en le lavant avec du vin tiéde, ſoit en lui en ſouflant au viſage, & lui ouvrant la bouche afin qu'il puiſſe avaler quelques gouttes de liqueur ſpiritueuſe.

Ce qu'on y doit obſerver.

Si je vous ai dit qu'il falloit tenir la bouche de la mere ouverte pendant l'opération, ce n'eſt pas que ſur ce chapitre je ſois dans l'erreur du menu

peuple qui croit que l'enfant reſpire dans le ventre de ſa mere, & qui s'imagineroit que trouvant l'enfant mort, comme il arrive le plus ſouvent, ce ſeroit la faute du Chirurgien qui n'auroit pas mis un baillon dans la bouche de la mere. Je ſçai que cette circonſtance eſt inutile, mais il ne la faut pas obmettre, pour contenter le aſſiſtans, & pour éviter tous les ſots diſcours que feroient à l'encontre du Chirurgien quelques femmelettes, ou gens qui n'ayant aucune connoiſſance de l'Anatomie, ne ſçavent point qu'il n'y a point de communication de la bouche avec l'uterus.

Il ne faut pas faire l'ouverture de la matrice avec trop de précipitation, ni enfoncer le ſcapel trop avant tout d'un coup, dans la penſée qu'elle auroit l'épaiſſeur de deux travers de doigts, comme l'ont avancé la plûpart des Auteurs; car on ne manqueroit pas de bleſſer l'enfant, puiſqu'il eſt conſtant qu'elle eſt plus mince dans les derniers tems de la groſſeſſe que dans les premiers, & que ſemblable aux autres membranes, elle diminue d'épaiſſeur à meſure qu'elle s'étend. Ce qui a trompé ces Anciens, c'eſt que l'aïant ouverte à l'endroit où le placenta étoit attaché, c'eſt-à-dire dans ſon fond, ils ont confondu l'épaiſſeur de cet arriere-faix avec celle de la propre ſubſtance de la matrice diſtinguée de ſes vaiſſaux ſanguins & lymphatiques, qui ſont véritablement fort gros, mais dont les tuniques ſont fort minces. Ils nous ont fait là-deſſus bien des raiſonnemens qui ſe détruiſent par l'expérience même. Autres précautions.

Le Chirurgien doit être inſtruit de cette diſpoſition naturelle de la matrice, de crainte de ſe tromper en pareille occaſion; mais pour peu qu'il ait d'adreſſe, il ne bleſſera pas l'enfant, car ſous la matrice il y a des enveloppes qui contiennent l'eau au milieu de laquelle nage cet enfant, ce qui facilite l'opération, & empêche qu'on ne le bleſſe à moins que d'y aller inconſidérement & à l'étourdi.

Marques pour connoître si l'enfant est en vie dans l'uterus.

On connoît que l'enfant est vivant ou mort en touchant son cordon ; si on y sent un battement, c'est signe qu'il est en vie, & alors il le faut baptiser, & si on n'en sent point, il y a tout sujet de croire qu'il est mort. Surquoi on fait alors une question ; sçavoir, si on doit le baptiser ou non, parce qu'il y a des Casuites qui veulent qu'on ait des signes certains de la vie pour administrer le Baptême, disant que ce seroit prophaner ce Sacrement que de le donner à un cadavre. Pour moi je les baptise tous, & cela pour deux raisons : l'une est qu'il peut arriver qu'un enfant soit en vie & qu'il lui reste encore quelques soupirs à rendre, quoiqu'on ne sente point de pulsation manifeste à son cordon ombilical, auquel cas ce seroit tomber dans un inconvénient fâcheux, que de refuser le Baptême à un enfant vivant, parce qu'il n'auroit pas assez de force pour donner des signes certains de sa vie. L'autre raison est que dans ces sortes d'opérations, la chambre est toujours pleine de parens ou de voisines, qui ont la plûpart une imagination timide & occupée des préjugez les plus déraisonnables. J'en ai vû qui prenant un enfant qu'on venoit de tirer du ventre de sa mere, où il avoit cessé de vivre depuis plusieurs jours, le réchauffoient auprès du feu, & qui au moindre mouvement qu'elles lui voyent faire, comme d'ouvrir tant soit peu une paupiere, de remuer la lévre, &c. s'écrioient & assuroient qu'il étoit vivant, sans considerer que ces petits mouvemens sont des effets de ceux qu'elles faisoient faire à la tête de l'enfant en s'efforçant de le ranimer. Si dans une pareille occasion un Chirurgien ne vouloit pas ondoyer l'enfant, il s'attireroit la haine publique, & toutes ces femmes ne lui pardonneroient jamais.

Comment on baptisera l'enfant.

Il y a encore un expedient qui remédie à tout ; c'est qu'en donnant le Baptême à l'enfant, il le faut faire sous condition, en disant ces paroles, avec

intention de faire ce que l'Egliſe Chrétienne ordonne en pareille rencontre : *Si tu es vivant, je te baptiſe, au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit, ainſi ſoit-il.* De cette maniere, ſi l'enfant eſt vivant, il eſt bien baptiſé, s'il eſt mort, on ne baptiſe point un cadavre, & les plus ſcrupuleux ne peuvent point blamer un tel procedé, puiſque l'Egliſe même ne baptiſe les enfans ondoyez dans une néceſſité preſſante, que ſous condition, & qu'en cas qu'ils ne l'ayent pas été, lorſqu'on a été obligé de les ondoyer.

Quand je preſcris au Chirurgien, comment il doit ſe comporter pour baptiſer un enfant, je ſuppoſe qu'il n'y ait point de Prêtre pour le faire, & qu'on ait été tellement preſſé qu'on n'ait pas eu le tems d'en avertir un, comme quand une femme vient de recevoir quelque coup dont elle ſera morte à l'inſtant ; mais lorſque la maladie donne quelque loiſir, il ne faut pas manquer d'envoyer querir un Prêtre, ſurtout de la Paroiſſe, & de le prier d'attendre auprès de l'agoniſſante le moment de pouvoir baptiſer ſon enfant : le Chirurgien alors ne ſe doit mêler que de ce qui eſt du fait de l'opération.

C'eſt au Chirurgien à ne rien négliger pour découvrir ſi l'enfant eſt vivant ou non, parce que ſelon la coutume obſervée en beaucoup de pays, ſi l'enfant ſurvit la mere, le pere eſt héritier de tous les effets mobiliers ; au-contraire, s'il eſt mort avant la mere, ce ſont les parens de la mere qui en héritent ; deſorte que s'il intervient un procès entre le pere & les parens, comme il arrive ſouvent, c'eſt au Chirurgien à en décider, il eſt maître de faire perdre ou gagner le procès à l'un ou aux autres, & les Juges ne prononcent que ſur ſon rapport ; c'eſt ce qui le doit engager de le faire avec ſûreté du côté de la conſcience.

L'opération faite avec toutes les précautions que

Ce qu'il y a à faire après l'extraction de l'enfant.

je viens de vous marquer, si l'enfant est vivant la parenté en aura soin ; mais s'il est mort, il faut le prendre & le remettre dans le ventre de la mere, puis le recoudre de la même maniere qu'on fait les cadavres qu'on vient d'ouvrir.

Voilà, Messieurs, toutes les opérations qui se partiquent sur le ventre inférieur, entre lesquelles vous ne voyez point les cautérisations du ventricule, du foye & de la ratte, que quelques Medecins se sont imaginez pouvoir être faites. Ils pretendent que lorsque ces parties sont comme endormies, ou qu'elles font paroître trop de lenteur dans leurs fonctions, en conséquence de quelque intempérie froide qui rallentit leurs actions, il faut les reveiller, & les réchauffer par l'application de plusieurs fers chauds ou ardens sur la région la plus prochaine de ces parties ; mais les douleurs que les malades doivent essuyer dans ces sortes d'opérations, sans aucun fruit, nous les font rejetter, & accuser de cruauté ceux qui seroient capables de les mettre en usage.

Adoucissement de la nouvelle Chirurgie.

La bonne Chirurgie a retranché le feu de toutes les opérations qui se font sur la chair, elle ne se sert plus que de quelques boutons de feu sur les os qui sont insensibles, encore ne les employe-t'elle que rarement, elle a abbandonné ces manieres rudes aux Maréchaux qui tourmentent avec des fers rouges les pauvres chevaux qu'ils pourroient guerir autrement, & si leur méthode de se servir du fer & du feu fait horreur à ceux qui leur voyent pratiquer sur des animaux qui ne s'en plaignent pas, que seroit-ce si on voyoit bruler le ventre d'un homme qui par ses cris toucheroit le cœur le plus endurci.

Condamnation de ceux qui entreprenoient de dérater.

Il y a environ trente ans qu'il s'éleva une certaine secte de Chirurgiens qui s'applaudissoient de s'être avisés les premiers d'une nouvelle opération qu'ils prétendoient mettre en pratique, elle con-

ſiſtoit à ôter la ratte, ce qu'ils appelloient *dératter*. Ils regardoient cette partie comme inutile, & même nuiſible, parce qu'ils n'en connoiſſoient peut-être pas les uſages ; & dans cet eſprit ils vouloient qu'on fit une inciſion à l'hypocondre gauche, qu'on en tirât la ratte, & qu'après avoir fait une ligature à ſes vaiſſaux, on la retranchât hardiment. Sur ce qu'ils l'avoient fait à quelques chiens qui n'en étoient pas morts ſur le champ, ils s'efforçoient de publier les avantages que l'homme recevroit de cette opération : Mais tous les animaux à qui on la faiſoit étant morts peu de tems après, il ne s'eſt pas trouvé un ſeul homme qui en ait voulu ſubir l'épreuve. C'eſt donc avec juſte raiſon qu'il n'eſt plus mention de ces cruelles opérations, qui n'ayant été conçues que par des cerveaux creux, ont trouvé leur ſépulture dans ceux de leurs inventeurs (*a*).

(*a*) Quoique cette operation ait été abſolument proſcrite par beaucoup d'Auteurs qui prétendent, comme M. Dionis, qu'elle ne peut jamais réuſſir, & qu'on ne doit point la pratiquer du vivant de la mere, néanmoins il n'eſt pas inutile de raporter ici les raiſons ſur leſquelles ſe fondent ceux qui s'en déclarent les Partiſans.

1°. La grande plaie qu'on eſt obligé de faire aux tegumens, tant communs que propres du bas ventre, n'a rien d'effrayant ni qui puiſſe faire rejetter l'operation. Car on ſçait, & l'experience le confirme tous les jours, que de ſemblables plaies ſe referment ; & quand on objecteroit le danger qu'il y a d'ouvrir quelque vaiſſeau conſiderable en inciſant les tegumens : on répondroit qu'on a un remede ſûr qui eſt la ligature du vaiſſeau ouvert.

2°. Les abcès qu'on a veu ſe former aux differentes regions du ventre inferieur, par l'ouverture deſquels les fœtus & leurs dependances renfermez ſont ſortis tout pourris de la matrice, ſont des preuves certaines que les plaies de la matrice ne ſont pas abſolument mortelles, puiſque pluſieurs femmes qui ont été delivrées de cette maniere ont recouvré une ſanté parfaite. Ces exemples ne peuvent cependant être regardez que com-

me des preuves que les plaies de la matrice sont curables, mais non pas comme une preuve du succès de l'operation. Car dans le cas d'un abcès, la matrice contracte des adherences avec les parties voisines, qui empêchent l'épanchement des matieres dans le ventre; au lieu que dans l'état naturel il ne s'en trouve point pour empêcher l'épanchement du sang qui sortiroit des vaisseaux divisez.

3°. L'operation de la taille au haut apareil, semble encore autoriser la section Césarienne. On ouvre les tegumens du bas ventre au-dessus des os pubis & ensuite le fond de la vessie, sans entrer dans le ventre. Cependant l'eau qu'on a injectée dans la vessie avant que de faire l'incision aux tegumens, s'épanche rarement dans le tissu cellulaire qui l'entoure; il ne survient point d'hemorragie de consequence, la plaie faite aux tegumens, & celle de la vessie toute membraneuse qu'elle est, se guerit. A plus forte raison une plaie qu'on feroit à la matrice, qui est moins membraneuse pourroit-elle se cicatriser.

4°. La matrice est un viscere qui se dilate à mesure que l'enfant croît, mais qui se contracte & se resserre promptement dès qu'il en est sorti. Sa contraction pourroit donc faire à l'égard d'une plaie qu'on y auroit faite, ce que l'art fait à l'égard des plaies exterieures dont on raproche les lévres. Les vaisseaux divisez se trouveroient alors legerement comprimez; ce qui suffiroit pour empêcher que le sang ne s'épanchât dans le ventre, lorsqu'on auroit fait la suture aux tegumens.

5°. Si malgré toutes les precautions qu'on peut prendre, le sang s'épanche dans la cavité lorsqu'on fait l'opération, ou si des matieres purulentes s'y repandent quelque temps après; on peut remedier à cet accident en faisant coucher le malade sur le côté de l'incision, comme on le pratique dans le cas d'une grande plaie du ventre.

6°. Enfin l'on ne peut oppoſer aucun raisonnement à certains faits dont voici les principaux.

Outre le fait rapporté par Raleau & par M. Saviart: M. Jobert Medecin de Château-Thierry, qui dans le Journal des Sçavans du 8. Juin 1693. confirme la relation de M. Saviart, décrit en même-temps deux autres opérations Césariennes faites à une même femme, à vingt mois de distance l'une de l'autre, avec un succès si heureux, que cette femme & l'enfant tiré par la premiere incision vivoient encore de son temps. On voit dans Obſ. 193. Schinckius, que Vincent Villeau Chirurgien, fit une

inciſion au côté gauche de l'abdomen d'une femme enceinte, qu'il tira de la matrice un enfant tout pourri, & que cette femme quoique incommodée d'une hernie ventrale, accoucha d'une fille deux ans après ſa gueriſon, & d'un garçon deux ans après ce dernier accouchement M. de la Motte rapporte qu'une pauvre femme ayant été en travail d'enfant pendant cinq ou ſix jours, ſans avoir pû être ſoulagée par la Sage-femme qui ne fit qu'arracher un bras qui ſe preſentoit, fut heureuſement delivrée par un Chirurgien du Pont Labé, qui lui fit au côté gauche du bas ventre une inciſion par laquelle il tira un enfant tronqué d'un bras & le placenta. La plaie dont on confia au bout de cinq ou ſix jours le ſoin au mari, ſe cicatriſa par l'entremiſe d'une chair baveuſe & ſpongieuſe. On lit dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1731, un fait à peu près ſemblable. Une femme âgée de 48 ans & groſſe de ſon premier enfant, apella une Sage-femme, qui trouva que la tête de l'enfant ſe preſentoit au paſſage, mais qu'elle étoit trop groſſe pour qu'elle pût ſortir. Cette Sage-femme après avoir fait inutilement toutes les tentatives poſſibles, conſulta M. Michel Medecin, qui de ſon côté ordonna ce qu'il crut convenir. Le quatriéme jour l'enfant fut ondoyé ſous condition, & la Sage-femme tenta par l'avis du Medecin de le tirer avec le crochet. Rien n'ayant pû réüſſir, il ne reſtoit plus que l'opération Céſarienne. La Sage-femme la fit le ſeptiéme jour avec tant de dexterité & de courage, que la malade fut délivrée ſans aucun accident, & joüit d'une parfaite ſanté.

Obſ. 135. Traité des Accouchemens.

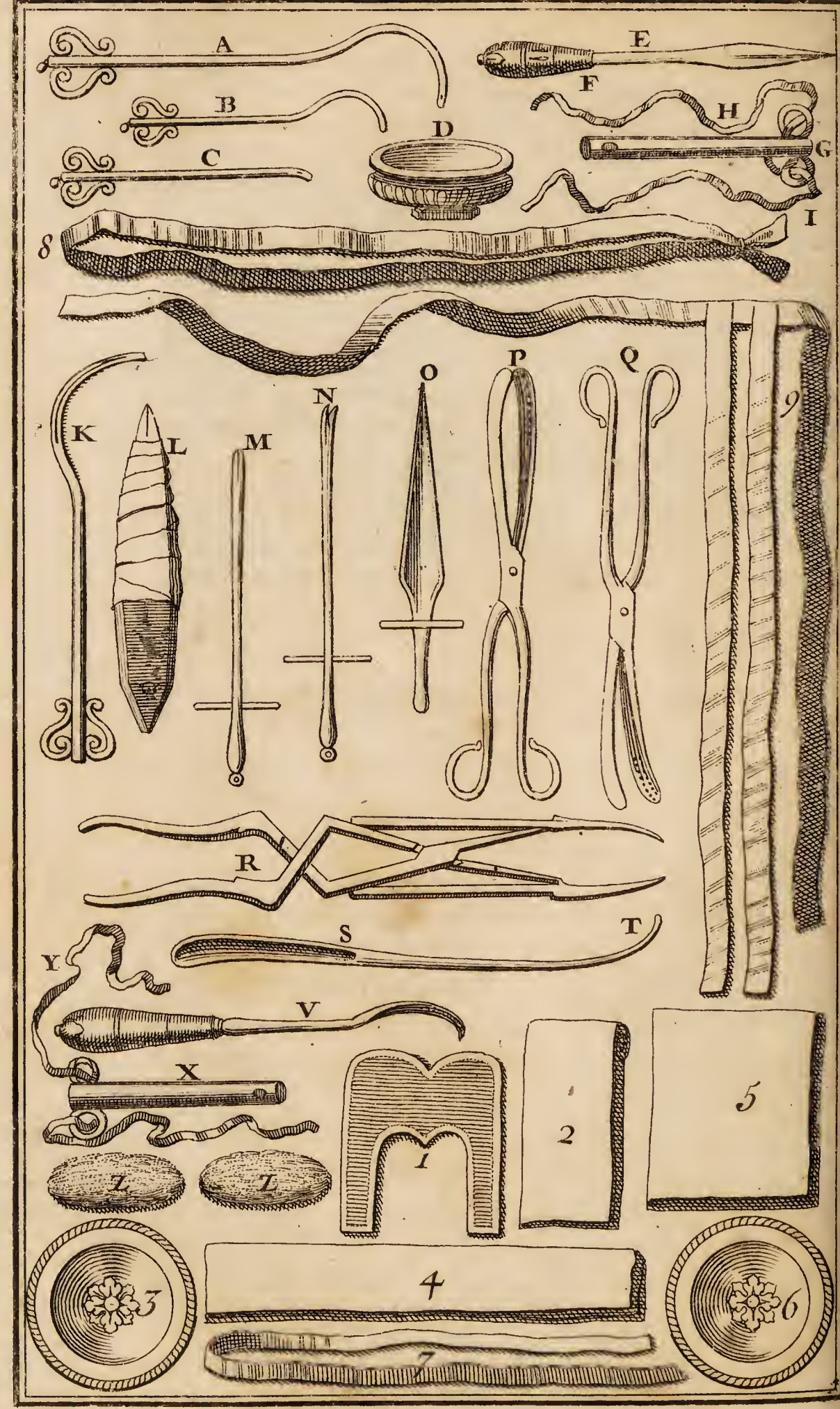
Quant aux cas où cette opération ſe peut pratiquer, ils ſont très-rares. Quelqu'uns de ceux qui la conſeillent veulent qu'on ne la faſſe, que lors qu'il y a une impoſſibilité phiſique d'accoucher autrement, ſoit que cette impoſſibilité vienne d'un vice de conformation des os pubis, ou de ce qu'un enfant & ſes dependances, au lieu d'être dans la matrice, ſe trouvent confondus dans le ventre avec les autres viſceres, ſur leſquels le placenta a pris racine. Dans ce dernier cas le rétabliſſement des viſceres qui auront été derangés par la preſence de l'enfant & la preſſion que feront les muſcles du bas ventre & le peritoine ſur ces viſceres en reprenant leur reſſort naturel ſuffiſent pour comprimer, les ouvertures des vaiſſeaux diviſés par l'arrachement du placenta, & pour prévenir l'épanchement qui pourroit ſuivre un tel détachement La plaie des tégumens

peut donner un libre iſſue à la ſuppuration des petites plaies des vaiſſeaux.

Malgré tout ce que je viens de raporter en faveur de l'opération Céſarienne, il faut convenir qu'elle eſt dangereuſe, & qu'elle preſente des difficultés infinies. Toutes les raiſons & les obſervations de ſes Partiſans ne raſſûrent pas encore les Praticiens de nos jours contre la crainte qu'ils ont que l'épanchement ne faſſe perir celles ſur leſquelles on la fait. Cependant ces raiſons & ces obſervations m'ont parues aſſez importantes pour meriter d'être rapportées ici en abregé. L'intention des Partiſans de l'opération Céſarienne n'eſt pas de conſerver la vie aux enfans aux depens de celle de leur mere; mais de la conſerver aux uns & aux autres, ou même de la conſerver aux meres ſeules, quand leurs enfans ſont morts, & qu'on ne peut les accoucher de la maniere ordinaire. Ainſi loin de blâmer ceux qui la conſeillent, il eſt juſte d'examiner ſans prévention & avec beaucoup de ſcrupule & d'exactitude, ce qu'ils alleguent en ſa faveur.

Fin de la ſeconde Démonſtration.

FIG. XIII. POUR LA LITHOTOMIE. *p. 173*



OPERATIONS DE CHIRURGIE.

Les Opérations qui ſe pratiquent ſur la veſſie, ſur la verge, & ſur la matrice.

TROISIE'ME DE'MONSTRATION.

LES mêmes raiſons, Meſſieurs, qui nous ont obligé de commencer nos opérations par celles qui ſe pratiquent ſur le ventre inférieur, nous engagent à les continuer par celles que demandent les maladies qui arrivent à la veſſie, à la verge, & à la matrice. Ces parties n'étant guéres moins ſujettes à ſe corrompre que toutes les autres du bas-ventre; c'eſt-pourquoi nous allons travailler à les ſéparer de notre ſujet.

Une des plus grandes & des plus difficiles opérations de la Chirurgie, eſt celle de tirer une pierre de la veſſie. Hippocrate la trouvoit ſi pénible & ſi dangereuſe qu'il avoit réſolu de ne la plus entreprendre; & la plûpart des Chirurgiens d'aujourd'hui à l'exemple des Anciens, ſe deffendent

L'extraction de la pierre eſt une opération très-difficile.

comme eux de la faire, laiſſant exécuter cette opération à ceux qui en ſont leur capital, & qui apportent tous leurs ſoins pour s'y rendre habiles.

Etimologie de Lithotomiſte.

Les Grecs nommoient ces ſortes de Chirurgiens *lithotomoi*, & nous les appellons aujourd'hui des Lithotomiſtes, parce que cette opération s'appelle Lithotomie. Ce mot eſt compoſé de deux dictions grecques, de *lithos* qui ſignifie pierre, & de *temnein* qui veut dire couper ou ſéparer. Cette étimologie, quoique juſte, a trouvé des cenſeurs qui ont prétendu qu'elle ne convenoit point à l'opération dont il s'agit, puiſqu'on n'y coupoit point la pierre, & que le mot de *Kyſtitomie* ſignifioit mieux ce qui s'y pratiquoit, étant dérivé de *Kyſtis*, veſſie & de *temnein*, qui ſignifie diviſer, à cauſe qu'elle conſiſtoit dans une inciſion qui ſe fait à la veſſie.

Objection & réponſe.

Mais on répond que le nom de Kyſtitomie eſt celui qu'on donne & qui convient parfaitement à l'opération qui ſe fait à la veſſie pour en tirer l'urine qu'on ne peut faire ſortir autrement. Vous en demeurerez d'accord quand je vous démontrerai une telle opération. D'ailleurs ſous le nom de Lithotomie ſont connues & décrites dans nos Auteurs toutes les opérations qui ſe pratiquent pour les pierres; & ce ſeroit embaraſſer les Chirurgiens & fatiguer inutilement les étudians que de les vouloir obliger à ſe ſervir d'un nouveau nom qui ne feroit pas mieux entendre la choſe qu'elle eſt déja connue de tout le monde par le mot uſité : ajoutez que quoiqu'ordinairement on ne rompe pas la pierre, néanmoins la fin pour laquelle on inciſe la veſſie, étant pour en tirer les pierres, pour les en ſéparer & les en détacher lorſqu'elles y tiennent, pour les y atténuer quand elles ſont molles & friables, ou pour les briſer en morceaux, quand elles ſont trop groſſes, & qu'on peut plus commodément les dégager des parties, on ne pouvoit pas donner un nom qui exprimât mieux cette opération que celui de lithotomie.

On entend donc par lithotomie une opération de Chirurgie, par le moyen de laquelle on tire de la veſſie les pierres qui y ſont contenues, & ſous le nom de pierre nous comprenons généralement toutes ſortes de corps étrangers; comme des grumeaux de ſang, des membranes, des chairs endurcies, qui par leur maſſe, leur groſſeur & leur conſiſtence empêchent le cours de l'urine & nous obligent d'en venir à la même opération pour en débarraſſer la veſſie. Définition de cette opération.

Nous trouvons tous les jours des pierres dans les reins & dans la veſſie, tant des hommes que des femmes, & il en eſt peu qui ne vuident avec les urines du ſable ou du gravier ou quelque petite pierre; mais il eſt difficile de ſçavoir comment ces corps étrangers ſe peuvent engendrer. Il faut toutefois qu'un Chirurgien s'efforce d'en développer le ſecret; c'eſt-pourquoi ſans nous rebuter des difficultez, nous allons propoſer ce que nous penſons ſur la maniere de leur génération. Des pierres dans les reins & dans la veſſie.

Tous nos Auteurs qui juſqu'à préſent ont écrit ſur cette matiere, & entr'autre Fernel, qui après Hippocrate, s'eſt donné le plus de peine pour l'expliquer, nous ont dit que les pierres étoient formées de la partie la plus viſqueuſe & la plus terreſtre de l'urine, que la portion la plus ſubtile de cet excrément étant conſumée par la chaleur des reins, la plus groſſiere ſe pétrifioit & s'endurciſſoit de même que les pots de terre molle s'affermiſſent & deviennent ſolides par la chaleur du fourneau, & que lorſque les pores par leſquels l'urine ſe ſépare du ſang ſe trouvoient trop étroits, les particules les plus épaiſſes de l'urine s'embaraſſant dans ces conduits, s'y pétrifioient par leur ſéjour & par la chaleur de ces parties, où elles groſſiſſoient par une continuelle appoſition de matieres l'une ſur l'autre; deſorte que ſelon eux, il y a trois cauſes de génération pour les pierres, la matérielle, De l'origine du calcul. Trois cauſes du calcul ſelon les Anciens.

ſçavoir ce qu'il y a de plus gluant & de plus terreſtre dans l'urine ; l'inſtrumentale, qui ſont les paſſages trop étroits des reins où cette matiere eſt arrêtée ; & l'efficiente attribuée à la chaleur du lieu, qui la déſſéchant, en forme du gravier ou des pierres.

Ils étoient confirmez dans cette opinion, parce qu'on obſerve tous les jours que les enfans ſont plus ſujets à la pierre que les grandes perſonnes, & principalement ceux qui ſont nourris d'alimens groſſiers & terreſtres : en voici la raiſon, les enfans mangeant fort ſouvent ne peuvent pas bien faire exactement la digeſtion, & entr'autres les enfans de païſans qui ne ſe nourriſſent que de pain lourd, mal cuit & mal fait, de fromages & de légumes indigeſtes ; il reſte un ſuc crud & mal digeré qui étant porté aux reins avec le ſang, s'embarraſſe dans les poroſitez de leurs caroncules mamillaires, & y ſéjournant s'endurcit & devient pierreux par la chaleur naturelle qui fait exprimer à ces mamelons ce qu'un tel ſuc a de plus ſéreux, de maniere que ces trois cauſes dont nous venons de parler, ſe rencontrant plus frequemment aux enfans, il ne faut pas s'étonner ſi on en trouve tant qui ont la pierre.

Quels ſont ceux en qui la pierre s'engendrent plus frequemment

La preuve de ce que j'avance eſt manifeſte dans les écrouelles, les oreillons, les excroiſſances, & tous les gonflemens de glandes qui arrivent très-ſouvent dans le bas âge, la matiere de ces tumeurs eſt un ſuc crud diſtribué aux glandes où il s'embaraſſe & ſéjourne à raiſon de l'étroiteſſe du paſſage : & la chaleur en eſt la cauſe efficiente, parce qu'en conſommant ce qu'il y a de plus liquide, elle y endurcit tellement cette matiere, qu'elle devient toute pierreuſe.

Ceux qui ont ſouvent viſité l'Hôtel-Dieu ou la Charité de Paris, qui ſont les deux endroits où on taille le plus de perſonnes, conviendront que de trente

trente à qui on fait cette opération il y en aura d'ordinaire plus des deux tiers qui n'auront pas dix ans, & qui ſont preſque tous enfans de villageois; ce qui marque évidemment que la premiere & la plus générale cauſe de la pierre eſt la méchante nourriture & que cette production trouve ſon principe dans les alimens terreſtres, mal cuits & mal digerez; & ce que nous liſons dans les Auteurs qui ont traité ce ſujet, ſçavoir, qu'on ne tailloit autrefois que depuis l'âge de ſix ans juſqu'à quatorze, nous prouve que le nombre de ceux qui étoient affligez de la pierre a été de tout tems plus grand dans la jeuneſſe que dans un âge plus avancé.

Principes de la formation des pierres, ſelon les Modernes.

Cette opinion ſur la cauſe de la génération des pierres a paru ſi vraiſemblable à tous nos Anciens, qu'avant eux on n'a oſé la conteſter; mais il s'eſt trouvé de nos jours des gens qui ont été plus hardis & qui ont avancé que ceux qui croyent que les pierres réſultent de la matiere la plus groſſiere du ſang ſont dans l'erreur, ſoutenant au-contraire qu'elles étoient formées des corpuſcules les plus ſubtils de cette humeur. Pour deffendre leur hypothèſe, ils diſtinguent dans l'urine deux principes; l'un eſt un ſel volatil & urineux, ſemblable à l'eſprit de nître, & l'autre un ſoufre étheré qui tient de la nature de l'eſprit de vin, ils appellent le premier, eſprit coagulateur, & ils veulent qu'étant mêlez avec un autre eſprit qu'ils trouvent dans ce liquide excrémenticiel & qu'ils nomment eſprit terreſtre & ſtiptique, il s'en faſſe une condenſation qui forme un corps pierreux.

Pour prouver cette opinion ils ont recours à la Chymie, & diſent que ſi on mêle de l'eſprit de vin avec de l'eſprit de nître, ou avec de l'eſprit de ſel ammoniac, il s'en fait d'abord après quelque fermentation, un coagulum qui peut devenir un corps ſolide & compacte comme de la pierre.

Loin de condamner ceux qui ſont de ce ſenti-

timent, je les juge au-contraire très-dignes de louanges d'avoir travaillé à pénetrer dans une cauſe ſi cachée ; mais auſſi il ne faut pas qu'ils croyent que nous devions les ſuivre aveuglement, c'eſt à nous à examiner ſans prévention ce qu'ils nous propoſent, à le confronter avec ce que nous en ont dit les Anciens, & à prendre le parti où nous trouverons plus de ſolidité que de vraiſemblance.

Ce dernier ſyſtême eſt de l'ingénieux Vanhelmont, qui avec ces trois eſprits dont je vous ai parlé, a beſoin d'un autre eſprit de putréfaction, excité par un ferment corruptif qu'il cherche dans l'odeur de l'urine, pour mettre les autres en action & faire la coagulation de la pierre ; mais quoique l'imagination ait de la peine à ſe repréſenter tous ces principes, néanmoins cette opinion moderne ne nous eſt pas inutile, car en la conciliant avec l'ancienne, elles produiſent enſemble dans nous des lumieres qui nous procurent la connoiſſance véritable de la géneration de cette ſubſtance tartareuſe dont la pierre eſt formée.

Des parties où le calcul prend naiſſance.

Il y en a qui font deux ſortes de pierres, l'une qu'ils diſent être formée dans les reins, & l'autre dans la veſſie : ils les differencient en ce qu'ils veulent que celle du rein ſoit plus petite, plus légere, & plus rouge, & que celle de la veſſie ſoit plus groſſe, plus dure & plus blanche, ajoutant que les viellards ſont plus ſujets à avoir le calcul dans les reins, & les jeunes dans la veſſie ; mais ces obſervations ne ſont pas certaines, car aux jeunes comme aux vieux on trouve des pierres de toutes couleurs, de toutes figures, & de toutes groſſeurs ; & aux uns comme aux autres, elles commencent à ſe former dans le rein, & elles s'augmentent dans la veſſie : voici comment.

Comment les pierres ſont formées

Le principe eſſentiel, ou le fondement de la pierre eſt toujours quelque particule d'un chile

groſſier & mal digeré, qui étant porté avec la ſéroſité urinaire aux reins, & s'inſinuant dans un des petits tuyaux des corps mammillaires qui filtrent cette ſéroſité, s'y embaraſſe & arrête, de maniere qu'avec le ſecours des eſprits coagulateurs ou des acides, elle s'y endurcit & devient pierreuſe: la partie tartareuſe de l'urine venant enſuite à toucher ce petit commencement de pierre, elle s'y attache, s'y unit & en augmente le volume, & tous les jours un nouveau tartre de l'urine s'y joignant, elle croit juſqu'à ce que le cours continuel de ce fluide l'oblige à ſe détacher & à tomber dans le baſſinet, d'où elle eſt conduite par l'uretere dans la veſſie; & alors trouvant un eſpace vaſte & libre elle y ſéjourne plus aiſément & s'y groſſit de plus en plus par de nouvelles applications de matieres, juſqu'à ce qu'enfin cauſant par ſon volume, par ſon poids, ou par ſes pointes des douleurs & des incommodités inſuportables, on eſt contraint de la tirer par l'operation.

De la ſemence & du germe ou noyau de la pierre.

Ce premier principe que quelques-uns ont nommé la ſemence de la pierre & qui en eſt appellé le noyau par Fernel, n'ayant pû paſſer par les mammelons des glandes rénales, s'augmente par des couches de nouveau tartre, de la même maniere qu'on fait les dragées, dont le noyau eſt ordinairement un petit anis qui ſe couvre de pluſieurs envelopes de ſucre fondu où le confiturier le trempe de tems en tems: car ſi on caſſe une pierre, vous remarquerez le noyau avec les differentes couches qui ſeront de pluſieurs couleurs ſuivant les diverſes matietes dont elle eſt faite, de même que caſſant un anis de Verdun, on voit les couches de pluſieurs ſortes de ſucre dont il eſt compoſé.

Exemples de groſſes pierres reſtées dans les reins

Quand je vous ay dit que les pierres quelque tems après leur formation tomboient dans le baſſinet, vous devez avoir entendu que cela arrive très-ſouvent, mais non pas toûjours, car quelquefois

elle eſt d'une telle figure qu'elle ne peut ſe débarraſſer du tuyau où elle a pris naiſſance : alors elle s'y groſſit comme elle feroit dans la veſſie, & elle peut s'y accroître tellement qu'elle cauſe la mort. Il y en a pluſieurs exemples, & le plus fameux de ceux qui ſont venus à ma connoiſſance, c'eſt celui du Pape Innocent XI. qui étant mort le 13 Août 1689. fut ouvert : on lui trouva deux pierres une dans chaque rein, celle du rein gauche peſoit neuf onces, & celle du droit ſix. J'ay trouvé ce fait ſi particulier, & le volume de ces calculs ſi extraordinaire, eû égard à la capacité naturelle du lieu où elles ſe rencontrerent, que je les ay fait graver ſur un deſſein qui m'en fut envoïé de Rome, afin de vous en faire voir la groſſeur & la figure (*a*).

(*a*) Dans les cadavres de ceux qui ont été ſujets aux douleurs nephretiques, on trouve quelquefois la ſubſtance glanduleuſe du rein entierement fondue, de ſorte que cette partie ne paroît plus qu'un ſac membraneux, ou une poche partagée en pluſieurs loges pleines d'urine. Ce changement vient ordinairement du ſéjour des pierres dans le baſſinet du rein ou arrêtée dans l'uretere.

Les pierres qui s'arrêtent dans le rein y cauſent ſouvent des abcès, qu'il faut ouvrir quand ils ſe manifeſtent à la region lombaire. Il ſort alors de ces abcès beaucoup de pus mêlé d'urine, & l'on a été quelquefois aſſez heureux pour en tirer la pierre qui avoit produit tout le deſordre. Il y a pluſieurs exemples * de malades qui ont été gueris de cette façon, gueriſon qu'ils n'auroient cependant jamais dû eſperer, ſi la pierre fût reſtée dans le rein, & ſi la nature elle-même n'eût paru vouloir les ſoulager en facilitant à l'art les moyens de les ſecourir. C'eſt auſſi dans cette circonſtance & de cette maniere que quelque-uns prétendent que l'on peut pratiquer l'opération de la Néphrotomie. M. Colot * croit que l'archer de Bagnolet, ſur lequel on a fait, dit-on, cette opération, étoit dans ce cas. Car il la regarde comme impraticable en tout autre. Au reſte on ne ſçait pas preciſement quelles étoient la maladie de l'Archer de Bagnolet & l'opération qu'on lui a fait : les ſentimens des Hiſtoriens, ſont fort partagez ſur ce

* Denis. *Obſervationes Chirurgicæ. &c.*

* Traité de la Litothomie.

fait, raporté par Mezeray. Quant à l'opération de la Nephrotomie: voici ce qu'en dit M. Mery, * dont le jugement merite d'être respecté. „ La connoissance que „ nous avons que cette opération a été pratiquée du „ temps d'Hippocrate, jointe aux exemples qui ne sont „ point fort rares d'abcès des reins qui se sont fait „ ouverture dans la region des lombes, doivent empê- „ cher que cette proposition, (celle de pratiquer la „ Nephrotomie au moins sur des Criminels) paroisse „ temeraire. Et on peut d'ailleurs assûrer que la ne- „ cessité de remettre cette opération en pratique, est „ tout au moins aussi grande, qu'a été celle d'y remet- „ tre la precedente, (l'opération de la pierre dans la „ vessie), puisqu'il y a tout au moins autant de malades „ qui meurent de la pierre dans les reins que de la „ pierre dans la vessie. M. Mery ne voudroit-il pas dire, qu'elle n'est praticable que dans le cas d'un abcès. Il paroît par un examen anatomique que cette opération ne peut réussir, à moins que le derangement des parties n'en prepare le succès.

* Observations sur la maniere de tailler.

Pierres trouvées dans les reins du Pape Innocent XI.

De la douleur néphrétique.

L'Orſqu'une pierre ſe détache du rein, & qu'elle prend le chemin de la veſſie, ſi elle eſt petite elle coule aiſément dans cette poche; mai ſi elle eſt groſſe, étant obligée de dilater l'uretere pour ſe faire paſſage, elle cauſe des douleurs d'autant plus grandes que par ſes inégalitez & par ſes angles aigus, elle déchire & pique la membrane nerveuſe de ce tuyau. On appelle ſouvent cette ma-

ladie, colique néphrétique; mais c'eſt impropre-ment, puiſque ce nom de colique ne doit être donné qu'aux maux qui regardent le colon : elle eſt mieux nommée douleur néphrétique, de *nephri*, qui veut dire rein, à cauſe que ce qui fait la douleur vient du rein, & non de l'inteſtin colon.

De la cauſe des douleurs néphrétiques.

Ces douleurs néphrétiques ſont excitées par du ſable, par du gravier, ou par une pierre; quand c'eſt du ſable, les douleurs ſont légeres, à moins qu'il ne ſoit en une très-grande quantité; lorſque c'eſt du gravier, elles ſe font ſentir davantage, parce que les particules du gravier ſont rudes, irrégulieres & plus groſſes que celles du ſable; & quand c'eſt une pierre, elles ſont très-vives : on a pour lors recours aux remedes géneraux qu'on ordonne ſuivant les accidens qui preſſent le plus.

Caractere de la douleur néphrétique.

Les ſignes qui nous apprennent que c'eſt une douleur néphrétique, ſont qu'elle commence à l'endroit du rein, qu'elle ſe continue le long de l'uretere, & qu'elle répond à la région de la veſſie; on ſent un engourdiſſement dans la cuiſſe, le teſticule du même côté eſt tiré en haut par le muſcle cremaſter qui ſouffre, on a de la peine à uriner, & on vomit dans cette occaſion. Je vous renvoye à la pratique ordinaire pour les remedes qui conviennent à ce mal. Je ne vous en ai parlé que pour vous faire concevoir pourquoi on a raiſon de ſoupçonner que celui qui urine difficilement peut avoir une pierre dans la veſſie, ſurtout lorſque cette difficulté aura été précédée par des douleurs néphrétiques.

Conjecture ſur la production du ſable.

Après vous avoir expliqué comment la pierre ſe fait, il faut que je vous diſe ma penſée ſur la formation du ſable. De même que vous voyez que la partie tartareuſe du vin eſt adhérente à la ſurface intérieure du muid où il eſt renfermé, qu'elle s'attache aux vaiſſaux où on fait bouillir des liqueurs épaiſſes, & que même il ſe forme une

croute au dedans des tuyaux par où l'eau coule continuellement ; auſſi ces ſortes de corpuſcules contenus dans l'urine ſe collent-ils dans le baſſinet & le long des ureteres ; & y étant coagulez par un eſprit acide, ou par l'entrelacement & l'union étroite de leurs parties branchues s'y pétrifient, & en boucheroient à la fin les conduits, ſi l'humeur glaireuſe que les glandes des ureteres ſéparent ſans ceſſe pour en enduire les cavités, de crainte que leurs membranes ne ſoient offenſées par les ſels urineux n'obligeoit ce tartre de ſe détacher petit à petit pour ſe laiſſer entrainer par l'urine dans la veſſie où il tombe par petites particules ſéparées comme du ſablon ; & il eſt peu de perſonnes qui n'en vuident tous les jours avec l'urine.

Ce ſablon eſt ſouvent blanc, & quelquefois rougeâtre, on le trouve au fond du pot-de-chambre ; & même lorſqu'on y laiſſe ſéjourner l'urine, on s'apperçoit que ce même tartre s'attache aux parois du pot & y fait une croute, d'où on conjecture aſſez ſurement qu'il y a dans l'urine une matiere propre à être condenſée, & un eſprit capable de faire cette pétrification.

Expérience d'une occaſion extraordinaire du calcul.

M. Tolet qui a très-bien écrit de la Lithotomie après l'avoir longtems pratiquée à l'Hôpital de la Charité de Paris, ſous l'illuſtre M. Jeannot alors le plus célebre Lithotomiſte, nous dit qu'il a taillé un ſoldat Italien qui s'étoit fouré un feret d'aiguillette par l'uretre dans la veſſie, qu'il ſe forma une pierre de la matiere qui ſe joignit à ce ferret, & s'y endurcit par ſucceſſion de tems. Il arriva la même choſe à un autre à qui un coup de mouſquet fit entrer une bale dans la veſſie où elle ſervoit de baſe à une pierre dont il le fallut délivrer par la taille quelques années enſuite. Ces expériences confirment bien la penſée de Fernel en ce qu'il dit que toutes les pierres ont un noyau.

Il y a auſſi une nature de pierre qu'on appelle

Des pierres sabloneuses.

sabloneuse, laquelle est formée dans la vessie, de plusieurs petits grains de sable qui se joignent ensemble par le moyen d'une glu qui leur sert de ciment. Cette espèce de pierre se compose en peu de tems, mais elle n'est pas si dure que celle qui est faite par plusieurs couches posées les unes sur les autres, aussi se brise-t'elle facilement sous la tenette quand on la veut tirer par l'opération.

Dilatation des ureteres dans les calculeux.

Je vous ai dit que les pierres passoient par les ureteres pour aller du rein dans la vessie: ceux à qui cela est arrivé, ont l'uretre dilaté à proportion des pierres qui sont passées par ce conduit, qui n'ayant ordinairement que la grosseur d'un tuyau de plume, se trouve néanmoins souvent de la grosseur du pouce, & quelquefois de celle d'un intestin, & quoique cette partie soit capable d'une telle extension, on voit cependant en quelques-uns des pierres arrêtées dans sa cavité, ce qui arriva à M. Colbert, qu'on ouvrit après sa mort, & à qui on trouva des pierres très grosses retenues dans le milieu des ureteres, ce qui lui avoit fait souffrir durant les derniers jours de sa vie, d'effroyables douleurs néphrétiques; mais ces sortes de pierres restées dans les reins ou dans les ureteres ne peuvent point être tirées par la Chirurgie, c'est-pourquoi passons à celles qui se rencontrent dans la vessie qui font le sujet de notre opération.

Deux sortes de preuves de l'existence d'une pierre dans la vessie.

Avant que d'y venir il faut être assuré qu'il y ait une pierre dans la vessie. Les signes qui nous l'indiquent sont de deux sortes. Les premiers qu'on appelle communs ou équivoques, peuvent dépendre de plusieurs maladies de la vessie, autres que celles qui sont causées par la pierre. Les seconds, sont nommez propres ou univoques, ils ne conviennent qu'à la pierre seule.

Signes douteux.

Les signes équivoques sont en très-grand nombre; le malade ressent dans la région de la vessie une douleur continuelle, qui s'augmente lorsqu'il

veut uriner ; c'eſt ce qui lui fait differer le plus qu'il peut cette fonction ; mais la douleur en eſt encore plus violente, à cauſe que l'urine par le long ſéjour qu'elle fait dans la veſſie, étant plus échauffée & plus âcre, elle irrite davantage les parties par où elle paſſe pour ſortir ; outre que le malade pouſſant avec véhemence pour accelerer l'évacuation, l'inteſtin rectum s'allonge au dehors par les efforts qu'il fait pour piſſer. Cet accident arrive rarement aux perſonnes avancées en âge, mais ſouvent aux enfans, c'eſt ce qu'on appelle le fondement ſorti. Les urines ſont quelquefois blanches, crues, & tenues ; & d'autres fois troubles, bourbeuſes & ſanglantes, & lorſqu'on les laiſſe repoſer, on voit au fond un ſédiment blanc ſemblable à du pus, avec de la mucoſité & du ſablon. Le malade ſent au périnée une peſanteur cauſée par le poids de la pierre, il porte ſouvent ſa main à la verge qu'il tire pour ſe ſoulager; il lui ſurvient des érections involontaires, produites par une irritation qui de l'uretre ſe communique aiſément aux nerfs caverneux, il éprouve un picotement qui repond au bout de la verge : il a de la peine à uriner ; ſouvent l'urine ne ſort que goute à goute, & quelquefois elle eſt entierement ſupprimée (*a*).

Sortie du fondement.

Sédimens de l'urine.

Irritation à l'uretre.

Difficulté d'uriner.

Quoique tous ces ſymptômes dénotent ordinairement l'exiſtence de la pierre dans la veſſie, ils n'en ſont pas néanmoins des ſignes ſi fideles qu'il y faille croire abſolument ; car ils conviennent aux inflammations & aux ulceres de la veſſie & de l'uretre ; & c'eſt ce qui les a fait appeller équivoques. On doit donc avoir recours à d'autres qui ſoient infaillibles.

(*a*) Le malade ne peut aller à cheval ni en voiture, ni ſe donner certains mouvemens ſans reſſentir dans la veſſie de violentes douleurs, après leſquelles l'urine qu'il rend eſt ſanguinolente, principalement ſi la pierre eſt de l'eſpece que les Lithotomiſtes apellent murales, c'eſt-à-dire, heriſſées d'éminences inégales comme les mûres.

Les ſignes que nous appellons univoques, parce qu'ils ne peuvent ſe rapporter qu'à la pierre, & qu'ils ne nous trompent point, ſont deux; l'un eſt le doigt de l'Opérateur, & l'autre la ſonde. Voici comment on s'y prend pour ſe ſervir de l'un & de l'autre.

Marques univoques & certaines.

Le Chirurgien ayant rogné ſes ongles, il frottera de quelqu'huile ſon doigt indice ou celui du milieu. On ſe ſert communément d'huile d'olive; puis ayant fait aſſeoir le malade ſur le bord du lit couché à la renverſe, les cuiſſes hautes & écartées, il lui introduira ce doigt dans l'anus, où il le pouſſera le plus avant qu'il pourra, & n'y ayant que l'épaiſſeur du rectum & de la veſſie entre ſon doigt & la pierre qu'elle renfermera, il lui ſera aiſé de ſentir ce corps étranger, ſurtout lorſqu'appuyant de ſon autre main contre la région hypogaſtrique du malade, il pouſſera vers le rectum ce qui ſera engagé dans la veſſie. Aux femmes la matrice étant placée entre ce boyau & la veſſie, le Lithotomiſte ne pourroit ſentir la pierre s'il en uſoit de même qu'aux hommes, c'eſt-pourquoi il faut qu'il inſinue ſon doigt dans leur vagin; mais aux filles pour pluſieurs raiſons que je paſſe ſous ſilence, il ne doit point ſe ſervir du doigt, ni dans le vagin, ni dans le rectum, il faut qu'à leur égard il ſe ſerve de la ſonde (*a*).

Maniere de ſonder avec le doigt.

Il n'eſt pas auſſi facile de ſonder un homme qu'une femme. La longueur & la figure courbe de l'uretre d'un homme, ſont la cauſe des difficultés qu'il y a d'y faire entrer la ſonde; il faut de l'a-

(*a*) Une tumeur dure & ſchirreuſe aux environs de la veſſie, où le racorniſſement des parois de cette partie, peut en impoſer au Chirurgien qui introduit ſon doigt dans l'anus ou dans le vagin, & lui faire prendre cette tumeur ou la veſſie pour une pierre, lorſqu'il n'y en a pas réellement. La ſonde eſt par conſequent le meilleur moyen de s'aſſûrer de l'exiſtence de la pierre dans la veſſie.

dreſſe & de l'habitude pour y réuſſir. On prend une ſonde de la longueur de dix à onze pouces, & de la groſſeur d'un petit tuyau de plume à écrire, faite d'argent pour l'ordinaire, ayant dans la moitié de ſa longueur la figure d'un croiſſant, & ſon autre moitié étant droite. Le bout de cette premiere moitié tant ſoit peu plus menu que l'autre eſt mouſſe, & l'extrémité de celle qui eſt droite eſt garnie de deux anneaux, afin de la tenir plus ferme. On graiſſe toute la ſonde avec de l'huile, & on ſe met en devoir de la faire entrer dans la veſſie, en introduiſant la partie courbe la premiere dans l'uretre.

Premiere méthode de ſonder avec l'inſtrument.

Il y a deux manieres de ſonder, c'eſt au Chirurgien à choiſir celle qu'il a le plus accoutumé de pratiquer; l'une en prenant la verge du malade avec deux doigts de la main gauche, ſçavoir le pouce & l'indice, & l'élevant en haut pendant qu'on tient la ſonde avec les deux ſemblables doigts de la main droite, enſorte que la partie concave du croiſſant regarde le ventre du malade. Alors en ayant introduit doucement le bout dans l'uretre on la pouſſe juſqu'à ce qu'on ſoit à la racine de la verge qu'on baiſſe au même inſtant, afin que la pointe de la ſonde montant en haut elle puiſſe en paſſant par deſſous l'os pubis aller juſques dans la veſſie. L'autre maniere differe de la précedente, en ce que le dos de la ſonde regarde le ventre du ſujet, & que l'ayant pouſſée juſqu'à la racine de la verge, on fait faire un demi tour à l'inſtrument en le penchant conjointement avec la verge vers l'aine droite, & enſuite le baiſſant, par ce moyen la pointe de la ſonde recevant une legere impulſion entrera dans la veſſie: & c'eſt de cette derniere façon que ſondent preſque tous les Lithotomiſtes, qui font voir leur adreſſe en donnant ce tour de maître. Si la ſonde étant prête d'entrer dans la veſſie on ſent quelqu'obſtacle, il ne faut rien forcer, parce qu'il peut être cauſé par une

Seconde méthode.

Inconvénient à éviter.

petite valvule qu'on nomme verumontanum, qui eſt à l'endroit où les vaiſſaux éjaculatoires percent l'uretre, & pour peu qu'on forçât, on ne manqueroit pas d'endomager cette valvule, c'eſt-pourquoi il faut alors retirer la ſonde de la longueur d'un travers de doigt pour la repouſſer enſuite en s'éloignant de cet obſtacle, on trouve ainſi le chemin de la veſſie.

Facilité de ſonder les femmes.

L'uretre d'une femme étant courte & droite, on n'a pas beaucoup de peine d'y introduire la ſonde. La malade étant couchée à la renverſe, on lui écarte les nymphes avec la main gauche, & on découvre l'orifice de l'uretre, qui eſt un petit trou rond, placé entre ces deux crêtes au deſſous du clitoris. On prend de la main droite une ſonde de la même groſſeur que celle des hommes, longue de ſix à ſept pouces & de figure droite, & l'ayant huilée, on l'inſinue doucement dans la veſſie, & tant aux hommes qu'aux femmes, en tournant la ſonde à droite & à gauche, s'il y a quelque pierre on ne tarde pas à le reconnoître par la réſiſtance qu'elle fait à la ſonde, & par le bruit même qu'on entend en frappant du bout de la ſonde ſur ce corps.

Néceſſité de la Lithotomie.

Si par la ſonde on eſt aſſuré qu'il y ait une ou pluſieurs pierres dans la veſſie, le ſeul moyen de les tirer, c'eſt par l'opération qu'on fera de l'une des deux manieres que je vais vous démontrer dans peu de tems; car c'eſt un abus de croire qu'il y ait des remedes capables de diſſoudre un calcul dans les reins ou dans la veſſie. Tous ceux qui ſe ſont vantés d'en avoir trouvé, ſont des charlatans & des impoſteurs, qui profitant de l'état pitoyable du malade & de la frayeur qu'il a d'une telle opération, lui promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Je ne blâme point un malade qui cherche à s'épargner de la douleur, il n'y a rien de ſi naturel que de s'abandonner entre les mains de ceux qui nous font

entrevoir une guériſon ſûre & facile ; mais ces ſortes de gens ſont d'autant plus dignes de punition que leurs promeſſes choquent le bon ſens. Il n'y a point de diſſolvant aſſez actif tel qu'il puiſſe être, pour fondre une pierre hors de la veſſie ; à plus forte raiſon il eſt impoſſible d'en trouver qui le faſſent dans la veſſie même, après avoir paſſé par tous les differens chemins qu'il doit tenir pour y parvenir; étant pris par la bouche. S'il étoit aſſez puiſſant pour un tel effet, que ne feroit il point ſur l'eſtomac, ſur les inteſtins, ſur les vénes lactées, ſur le canal thorachique, dans le cœur, dans les poulmons, dans les arteres, dans les reins & dans les ureteres ; toutes parties qu'il faut qu'il touche avant que de venir à la veſſie où eſt la pierre qu'ils prétendent diſſoudre : & s'ils veulent le ſéringuer par l'uretre ; l'urine n'empêchera t'elle pas qu'il n'agiſſe, ou ne bléſſera-t'il pas plûtôt la veſſie, qu'il ne rongera la pierre ?

Abus ſur le diſſolvant de la pierre.

C'eſt donc une foible reſſource que d'eſpérer la guériſon par des remedes quand la pierre eſt une fois formée, il n'y a que l'opération qui la puiſſe tirer de la veſſie : ainſi c'eſt au malade à prendre ſon parti genereuſement, & à s'y diſpoſer au plûtôt, lorſque la ſonde l'a rendu certain que tous les maux qu'il reſſent ſont des effets d'une pierre dans cet organe ; car plus il differera, plus la pierre groſſira, & plus l'opération en ſera difficile & douloureuſe. Mais ſi en ſondant il ne s'eſt point trouvé de pierre, & que cependant le malade reſſente les accidens qu'elle a coutume de cauſer, & particulierement la ſuppreſſion d'urine qui eſt le plus fâcheux de tous, il faut que le Chirurgien le ſécoure le plus promptement que faire ſe pourra ; ſoit qu'il la regarde comme maladie d'elle-même, ou comme l'effet d'une autre maladie.

Une pierre endurcie n'eſt plus en état d'être attenuée par des remedes.

La rétention totale de l'urine demande un prompt ſecours.

LA ſuppreſſion d'urine eſt d'une telle importance, qu'on ne peut gueres retenir ſon eau plus d'un jour ſans être réduit à l'extrémité. Ce mal ne demande point de retardement quand le Chirurgien eſt arrivé, car ſouvent dans ces ſortes de maladies on ne l'envoye chercher qu'après que le malade a paſſé un tems conſidérable ſans uriner, & pour peu qu'on differe la veſſie s'emplit de plus en plus, la douleur & le péril augmentent; c'eſt pour cela qu'il faut ſur le champ travailler, pour lors les momens ſont chers, & on ne peut trop tôt ſatisfaire à l'impatience du malade qui implore notre ſecours avec empreſſement. De la ſuppreſſion de l'urine.

Ces raiſons m'ont engagé à vous faire voir les moyens de remédier aux ſuppreſſions d'urine avant que de vous démontrer l'opération qu'on fait pour l'extraction de la pierre. Il faut aller au plus preſſé, parce qu'on eſt dans une néceſſité indiſpenſable de piſſer; mais pour la taille on peut choiſir tel tems, telle ſaiſon & tel jour qu'on veut.

Il y a trois ſortes de ſuppreſſion d'urine qui ont chacune leur nom particulier. L'une ſe nomme Dyſſurie, l'autre Strangurie, & la troiſiéme Iſchurie. Trois eſpéces de ſuppreſſion d'urine.

Lorſque le malade ne piſſe qu'avec difficulté, on appelle cette incommodité Dyſſurie. Ce mot eſt dérivé de *dys*, qui veut dire difficile & d'*ouron*, qui ſignifie urine, parce qu'alors elle ſort difficilement & avec douleur. De la Dyſſurie.

Quand le malade ne piſſe que goutte à goutte, cela ſe nomme Strangurie, qui vient de *Stranx*, goute, & d'*ouron*, urine, parce qu'il n'en ſort qu'une goutte à la fois, ce qui a auſſi fait appeller cette maladie piſſe-goute. De la Strangurie.

Si l'urine ne ſort point du tout, c'eſt une iſchurie, mot dérivé d'*Iſchein*, retenir, & d'*ouron*, urine, car pour lors l'urine eſt retenue & la ſuppreſſion en eſt entiere. De l'Iſchurie.

Autre difference de supression d'urine.

Il y a deux sortes de suppressions d'urine, l'une quand cet excrément est contenu dans la vessie & qu'il ne peut point en sortir, & l'autre lorsqu'il est arrêté au-dessus de la vessie (*a*).

Des obstacles qui se forment à l'excrétion de l'urine contenue dans la vessie.

On trouve cinq ou six causes qui empêchent l'urine de sortir de la vessie : 1°. quand quelque pierre est placée à l'embouchure de l'uretre & qu'elle en ferme le passage, alors il faut la reculer avec une bougie, ou avec la sonde, ou bien en faire l'extraction. 2°. Quand l'uretre est affaissé & & comme plissé, ce qui arrive aux vieillards, lorsque la verge n'a plus d'érection, on y remédie par des fomentations chaudes & aromatiques, qui donnent de la vigueur à la partie, 3°. Quand il survient une inflammation au col de la vessie, ou au conduit de l'urine, on se sert en ce cas de médicamens qui appaisent la douleur & qui temperent l'ardeur du sang. 4°. Quand c'est une pituite crasse & lente qui est contenue dans la vessie, on la tire par la sonde. 5°. Lorsque la vessie étant trop pleine, les fibres qui étoient excessivement étendues par leur mouvement de ressort, & ne peuvent plus comprimer l'urine pour l'obliger de sortir; ce qui arrive souvent aux enfans après avoir été long-tems sans pisser : on leur frotte le penil ou pubis avec des huiles, comme celle de capres, & on a recours à la sonde. On ajoute un sixiéme empêchement, qui est la carnosité, qu'il faut consumer; mais je ne suis pas bien persuadé qu'il y en ait.

Nous

(*a*) Les Praticiens donnent aujourd'huy deux noms differens aux deux maladies que l'Auteur appelle ici suppression d'urine.

Quand un vice de l'organe, ou quelque corps étranger empêche l'urine de se séparer de la masse du sang : Cette espece de maladie s'appelle supression d'urine ou douleur néphretique.

Quand l'urine filtrée par les reins s'arrête dans la vessie : cette maladie s'apelle rétention d'urine.

Nous trouvons deux cauſes qui empêchent l'urine d'être portée dans la veſſie : la premiere eſt une fiévre maligne & continue, qui par ſa trop grande chaleur, enflamme tellement les parties & particulierement les reins, que les pores trop reſſerez, ou les fibres trop relachées, ou bien les fermens ſe trouvant mal conditionnez la ſéparation de la ſéroſité excrémenticielle du ſang en eſt interceptée ; & la ſeconde, c'eſt lorſque l'urine eſt retenue au-deſſus de la veſſie par des pierres, ou dans les reins, ou dans les ureteres qui lui bouchent le paſſage.

Des cauſes qui empêchent que l'urine ne s'écoule dans la veſſie.

On connoît que la ſuppreſſion de l'urine eſt dans la veſſie, par la tumeur, la douleur & la tenſion que le malade reſſent à l'endroit du pénil ; au-contraire ſi cette liqueur eſt ſupprimée au deſſus de la veſſie, cette région eſt enfoncée, molle, cave & ſans douleur ; & lorſque l'urine ne peut pas être ſéparée du ſang, il devient trop aqueux, les forces diminuent de jour en jour & le malade meurt.

Marques par où on diſtingue ſi l'urine eſt retenuë dans la veſſie.

Le jugement que le Chirurgien doit faire ſur les ſuppreſſions d'urine, c'eſt que celles qui ſe font de l'urine retenue dans la veſſie par quelque cauſe que ce ſoit, ſe peuvent guérir ; mais que celles qui ſe font au-deſſus de la veſſie ſont très-ſouvent mortelles, n'y ayant d'eſpérance qu'en quelque criſe que la nature ſeule peut produire par un effort extraordinaire ; & il eſt toujours certain qu'on obtient la guériſon des ſuppreſſions d'urine, lorſqu'elle eſt dans la veſſie par deux moyens, ou par le ſecours des médicamens, ou par celui des inſtrumens.

Prognoſtic touchant ces ſuppreſſions.

Les médicamens ſont les bains, les embrocations, les emplâtres, les onctions, les humectations, les fomentations, &c. appliquez ſur la verge, ſur le pénil, ou au périnée, ou bien on en introduit par la verge dans la veſſie. Je ne vous en ferai point ici la deſcription, mille Auteurs en ayant parlé.

Des médicamens qu'on y employe.

Deux sortes de cure pour ces maux.

La cure qu'on obtient par le secours des instrumens est double, ou palliative, ou curative. Celle qu'on appelle palliative, c'est lorsqu'on ne tente point de lever la cause qui subsiste toujours, quoiqu'on arrête, ou qu'on adoucisse le symptôme, comme quand on ne fait que repousser la pierre pour donner passage à l'urine, une pierre pouvant quelquefois se conserver quarante ans dans la vessie. La curative, c'est quand on ôte & la maladie & la cause, comme lorsque l'humeur obstruante & l'urine sortent à l'aide de l'instrument qu'on a introduit dans la vessie.

Du Cathétérisme.

Cette opération est appellée Cathétérisme, à cause que l'instrument dont on se sert, se nomme en grec *Catheter*, dérivé de *Cata*, qui veut dire dedans, & de *Ein*, qui signifie envoyer. C'est une sonde creuse & courbe qui sert à tirer l'urine de la vessie & à reconnoître les maladies de ce viscere. Les François la nomment *Algalie*, mot arabe, & communément une sonde.

De ces sondes il y en a pour les deux sexes; celle qui est marquée par A. est une des grandes pour les hommes; l'autre figurée par B. est plus petite pour les enfans; & cette troisiéme C. est pour les femmes. Vous remarquerez que celles des hommes sont beaucoup courbées, pour s'accomoder à la figure de l'uretre & du col de la vessie; & que celle des femmes est presque droite & plus courte, parce qu'elles ont l'uretre plus droit & plus court que les hommes. Il faut être muni des unes & des autres. On en trempe le bout dans l'huile qui est dans ce petit vaisseau D. afin qu'elles entrent avec plus de facilité.

Leur matiere, leur grosseur & leur figure.

Les Anciens faisoient ces sortes de sondes de corne, on les a ensuite fabriquées de cuivre, mais à présent on les fait toutes d'argent, il faut qu'elles soient creuses dans toutes leur longueur, & que leur cavité soit garnie d'un stilet: il ne faut pas

qu'elles ſoient percées par l'extrémité qu'on introduit dans la veſſie, mais par les parties latérales de cette extrémité, parce qu'en touchant aux membranes de la veſſie par ce bout, s'il étoit percé, elles le boucheroient, & l'urine ne pourroit pas entrer dans la ſonde, mais étant ouvert à côté, quand même la ſonde toucheroit la veſſie, l'urine peut s'échaper aiſément. Elles ne doivent point être ſi foibles qu'elles ſoient en danger de plier, ni trop groſſes, de crainte de faire de la douleur; & elles doivent être unies & bien polies pour pouvoir entrer avec facilité.

Quoique je ne vous faſſe voir ici que trois ſondes, néanmoins le Chirurgien peut en avoir de pluſieurs groſſeurs, de petites pour les petits enfans, de moyennes pour les jeunes gens, & de grandes pour les hommes; mais il ſuffit qu'il en ait de deux ſortes pour les femmes, une petite pour les filles, & une plus grande pour celles qui ſont plus âgées.

Il s'agit d'introduire la ſonde dans la veſſie pour en faire ſortir l'urine, & comme il n'y a point de difference entre l'introduction qu'on en fait pour reconnoître s'il y a une pierre, & celle-ci, vous vous reſſouviendrez de ce que j'en ai dit ci-devant.

Ce qui reſte à faire après l'introduction de la ſonde.

La ſonde étant entrée dans la veſſie, il faut en tirer le ſtilet, afin que l'urine ſe puiſſe écouler par le canal de la ſonde. L'urine étant toute ſortie, on retire doucement la ſonde, & on recommence cette opération autant de fois que le malade veut piſſer, & auſſi long-tems que la ſuppreſſion perſevere.

DE LA PONCTION AU PERINE'E.

IL n'eſt pas toujours au pouvoir du Chirurgien de tirer l'urine par le moyen de la ſonde, parce qu'il y a ſouvent des obſtacles à l'introduction de cet inſtrument dans la veſſie. Quelqu'adreſſe qu'ait le Chirurgien, il ne peut quelquefois venir à

bout de le faire entrer dans ce viſcere. Les Lithotomiſtes mêmes qui ſont dans la pratique journaliere de ſonder, y ont renoncé à de certains ſujets par des empêchemens inſurmontables qu'ils y trouvoient.

Obſtacles qui s'y préſentent.

Ces empêchemens ſont ou une inflammation au col de la veſſie & aux proſtates, laquelle gonfle tellement ces parties que rien ne peut paſſer par l'uretre, ou des calloſitez le long de ce conduit, cauſées par des cicatrices d'ulceres qui l'étreciſſent de maniere que la ſonde ne peut paſſer quelqu'éfort qu'on faſſe pour la pouſſer, ou enfin des tumeurs, ou quelques productions membraneuſes qui boucheront l'uretre, comme il arrive à de certains vieillards en qui ce canal ſe pliſſe de telle façon que ni l'urine ni la ſonde ne s'y peuvent ouvrir un paſſage.

Néceſſité de la ponction.

Il ne faut pas néanmoins laiſſer périr un malade, & il n'y a qu'une ponction au périnée qui puiſſe lui ſauver la vie, parce qu'il faut qu'il piſſe ou qu'il meure; c'eſt au Chirurgien à en avertir les parens ou les amis du malade, & à leur faire le prognoſtic tel que le demande la nature de la maladie. Ayant enſuite diſpoſé l'appareil, il faudra ſituer le malade ſur le bord du lit & le coucher à la renverſe les deux cuiſſes écartées & les jambes ployées de maniere que les talons touchent les feſſes, faiſant tenir les jambes en cet état par deux ſerviteurs, & par un autre lever le ſcrotum en en haut: puis l'Opérateur prendra un inſtrument fait exprès en forme de ſcalpel, étroit, pointu & long de quatre ou cinq pouces, tel qu'il eſt marqué par E. Il le plongera droit dans la veſſie, en commençant la ponction à côté du raphé, au même endroit où ſe fait l'inciſion dans la Lithotomie, & il connoîtra qu'il eſt dans la veſſie par l'urine qui ſortira à côté de l'inſtrument; mais il faut avant que de le retirer, couler une ſonde

Méthode d'exécuter cette opération.

Forme de l'inſtrument perçant & de la canule.

droite F. à côté du biſtoury juſques dans la veſſie. Cette ſonde ſe conduit de la main gauche, & l'inſtrument ſe retire de la main droite, dont on prend enſuite une canule d'argent G. longue de quatre pouces, qui a deux anneaux à ſa tête, dans leſquels ſera paſſé un ruban H. long d'une aulne & demie. On paſſe le bout poſtérieur de la ſonde dans l'antérieur de la canule, ce qui ſert à conduire celle-ci dans la veſſie; car ſi on retiroit l'inſtrument qui a fait la ponction avant que d'avoir introduit la ſonde, on ſe mettroit en riſque de ne pouvoir retrouver ſon chemin en voulant y fourrer la canule, c'eſt-pourquoi la précaution de la ſonde eſt abſolument néceſſaire. Après que l'urine aura été toute vuidée par la canule, on en bouchera, l'ouverture extérieure avec une petite tente de linge, I. & on la laiſſera dans la plaie. Le ruban paſſé dans les deux anneaux de la canule ſert à l'attacher à une ceinture, afin qu'elle ne ſorte point de la plaie. Toutes les fois que le malade veut piſſer on ôte la petite tente, & ainſi on vuide la veſſie autant de fois qu'elle ſe remplit.

Tente pour boucher la canule & l'ouvrir quand on veut.

Des trois accidens que j'ai marquez qui obligent de faire cette ponction, il n'y en a qu'un dont on puiſſe eſpérer la guériſon, qui eſt l'inflammation du col de la veſſie ou des proſtates, car l'opération étant faite on travaille à remédier à cette inflammation par des ſaignées, des fomentations, des linimens & d'autres remedes anodins. Lorſqu'elle eſt moderée, que l'enflure eſt diminuée, ou qu'elle eſt venue à ſuppuration, comme il arrive quelquefois, on ôte la canule, on bande étroitement la plaie, & en ce cas on voit que l'urine prenant ſon cours ordinaire, ſort d'elle même par la verge. Mais quand des calloſitez dans le conduit de l'uretre, ou un affaiſſement cauſé par la vieilleſſe ont obligé de faire cette ponction, il faut ſe réſoudre à porter la canule le reſte de ſa vie. On

Une des cauſes du mal à laquelle on peut remédier.

Cauſes incurables.

doit alors au lieu de tente de linge ſe ſervir d'un bouchon d'argent à viſſe, qui la fermera ſi exactement que l'urine ne ſuintera point, & le malade pourra vaquer à ſes affaires; avec pourtant la ſujetion de ne pouvoir uriner qu'en débouchant la canule, comme j'en ai vû pluſieurs qui en ont porté juſqu'à leur mort.

La connoiſſance de la ſtructure de la partie eſt ici requiſe.

Cette opération quoiqu'elle ne conſiſte que dans une ſimple ponction, demande qu'un Chirurgien ſçache par l'anatomie la diſpoſition des lieux où il la fait, tant pour conduire ſon ſcalpel droit dans la veſſie, que pour connoître quelles ſont les parties que ſon inſtrument peut offenſer en chemin faiſant. Il faut auſſi qu'il l'ait vû faire pluſieurs fois avant que de l'entreprendre, car elle effraye un Chirurgien qui n'eſt pas fort verſé dans l'anatomie, ou qui n'a jamais vû faire cette ponction; mais ceux qui en poſſedent la pratique la trouvent une des plus facile de la Chirurgie.

Nouvelle maniere de pratiquer cette ponction.

Voilà la maniere dont on s'eſt ſervi juſqu'à préſent pour faire la ponction au périnée, mais celle que nous a apporté Frere Jacques pour tirer la pierre de la veſſie, & dont je vous ferai l'hiſtoire tantôt, m'a donné occaſion de penſer qu'on pourroit faire plus ſûrement cette ponction à l'endroit de la veſſie où il fait l'inciſion pour le calcul, c'eſt-à-dire dans le corps même de cet organe proche ſon col; deſorte qu'il ne faut pas plonger le ſcalpel dans l'uretre & le faire paſſer par le col de la veſſie, qui dans une inflammation eſt tellement tumefié que rien n'en peut ſortir, & qu'on eſt en danger d'entamer ce col avec l'inſtrument pour lui faire un paſſage, ce qui peut redoubler les accidens & fruſtrer le malade du fruit qu'il attend de l'opération: mais ſi on enfonçoit l'inſtrument à un doigt du périnée, & qu'on perçat la veſſie dans ſon corps près de ſon col, je crois que l'opération ſeroit plus ſûre & moins douloureuſe, puiſ-

Avantages de la methode [illegible]

qu'on ne perceroit point l'uretre, qu'on n'offenseroit point le col de la veſſie, & que l'inflammation diminuée ou paſſée, l'urine ſortiroit par ſon chemin ordinaire en ôtant la canule, & fermant la plaie qu'on panſeroit à la maniere accoutumée, & qui ſe guériroit auſſi facilement que les autres; car on ſçait à préſent que les plaies de la veſſie ne ſont pas mortelles comme on le croyoit autrefois, pourvû qu'elles ne ſoient pas d'une grande étendue, & que quelque membrane voiſine ſe puiſſe coller contr'elles. Cette opération ſe doit appeller Kiſtitomie, parce qu'effectivement on ouvre le ſac urinaire (*a*).

(*a*) Comme M. Dionis n'a touché que legerement ce qui regarde la retention d'urine dans la veſſie, je crois devoir entrer dans un plus grand détail de cette maladie, qu'il eſt d'autant plus important de connoître qu'elle devient fort commune, & ſouvent très-dangereuſe par l'ignorance des Empiriques qui ſe mêlent de la traiter. J'ai particulierement ici en vuë l'inſtruction des jeunes Chirurgiens. Je tâcherai de raporter avec préciſion ce que les meilleurs Auteurs ont obſervé de plus important ſur cette matiere, & ce que les plus illuſtres Praticiens de nos jours ont inventé pour perfectionner le traitement de cette maladie.

L'urine retenuë totalement dans la veſſie, de quelque façon que ce puiſſe être, cauſe en peu de temps beaucoup d'accidens très-fâcheux. Il paroît au-deſſus des os pubis une tumeur étenduë & douloureuſe; on ſent auſſi en portant le doigt dans le fondement une tumeur ronde; la preſſion que la veſſie fait ſur les parties voiſines par ſa diſtenſion y produit en peu de tems l'inflammation; le malade ſent une douleur inſuportable dans toute la région hypogaſtrique, il a des envies continuelles d'uriner, il s'agite, il ſe tourmente, & tous ſes efforts deviennent inutiles; bien-tôt il ne peut reſpirer qu'avec difficulté, il a des nauſées, la fiévre ſurvient, ſes yeux, ſon viſage s'enflâment, & s'il n'eſt ſecouru promptement, il ſe forme quelquefois en peu de tems au périnée un depôt ſoit purulent, ſoit gangreneux, ſoit urineux. Quelquefois l'inflammation exterieure du perinée ſe termine par ſupuration, quelquefois par pourriture & gangrene, & dans les deux cas

l'urine après avoir percé le col de la veſſie ou le commencement de l'uretre, s'épanche & ſe mêle avec le pus. Tous ces accidens ſont ſuivis de la mortification des parties voiſines de la veſſie. La retention d'urine qui produit tout ce deſordre, vient de pluſieurs cauſes plus ou moins dificiles à detruire. Ces cauſes ſe peuvent partager en quatre claſſes; ſçavoir, certaines maladies de la veſſie, certains corps étrangers retenus dans ſa cavité, pluſieurs choſes qui lui ſont exterieures, & quelques vices de l'uretre.

Les maladies de la veſſie qui peuvent occaſionner la retention d'urine, ſont ou l'inflammation de ſon col ou la paraliſie de ſon corps.

L'inflammation qui attaque le col de la veſſie, retrecit ſon ouverture de telle maniere, que les efforts du malade ne ſont pas ſuffiſans pour vaincre ſa reſiſtance, qui augmente bientôt parce que l'inflammation ſe communique aux proſtates & aux autres parties voiſines. Cette reſiſtance eſt quelquefois ſi grande, qu'une ſonde introduite juſqu'au col de la veſſie ne peut paſſer outre.

On a recours alors à tous les remedes qui conviennent à l'inflammation, & qui ſont la ſaignée réiterée, les bains, les boiſſons adouciſſantes, les lavemens, &c. Si l'on peut introduire l'algalie dans la veſſie pour en évacuer les urines, les malades en ſont plus promptement ſoulagez. Car l'urine ainſi retenuë entretient ſouvent l'inflammation; mais le col de la veſſie eſt quelquefois ſi reſſerré que même après avoir employé tous les remedes dont on vient de parler, on ne peut pas encore y faire paſſer une ſonde. On eſt obligé alors de faire à la veſſie une ponction avec un trocar un peu plus long & plus gros que celui dont on ſe ſert ordinairement dans la paracenthéſe. Par ce moyen on évacue les urines, on fait ceſſer la compreſſion des parties voiſines de la veſſie, ce qui diminue ordinairement l'inflammation & permet peu de tems après l'introduction de l'algalie.

Pour la faire au perinée, on place le malade ſur ſon lit, dans une ſituation à peu près ſemblable à celle où on le mettroit ſi on vouloit le tailler. M. Tolet * excellent Litothomiſte la faiſoit à côté du raphé, dans le lieu où l'on taille par le grand apareil, & avec un trocar different des autres, & dont il donne dans ſon Livre la figure & la deſcription. Nuck * conſeille auſſi de la faire dans ce même endroit; mais quelques autres Auteurs, comme Junckers * veulent qu'on la faſſe dans

* Traité de la Lithotomie. p. 305.

* *Bibl. Chir. Mangeti. t.* 4 *p.* 304.

* *Conſpect. Chirur. p.* 631 Denis, *Obſervationes Chirurgicæ.*

l'endroit où l'on fait l'opération de la taille par l'apareil lateral. Cette derniere méthode paroît preferable à l'autre, parce que la veſſie étant alors fort tenduë, ſe jette ſur les côtez & peut être facilement percée avec le trocar, ſans qu'on craigne de bleſſer l'uretre, ni le col de la veſſie, ni les proſtates, ni le rectum. M. Dionis conſeille de faire la ponction en ce même lieu, mais avec un inſtrument different. Il faut obſerver que cette opération ne conviendroit pas, s'il y avoit quelque depôt au perinée, s'il falloit detruire quelque duretez formées dans le canal, ou s'il falloit faire ſupurer les proſtates.

La paraliſie qui ſurvient à la veſſie peut avoir differentes cauſes; ſçavoir, la commotion de la moëlle de de l'épine après quelque chute, la luxaxion d'une ou pluſieurs vertebres des lombes & quelque affection du cerveau. La retention d'urine eſt ſouvent un ſymptome de ces maladies. Pour ſoulager le malade, on le ſonde autant de fois que la veſſie ſe trouve remplie d'uritandis qu'on travaille d'ailleurs à detruire la cauſe du mal.

La foibleſſe ou la perte du reſſort des fibres motrices de la veſſie, eſt quelquefois la ſeule cauſe de la retention d'urine. Cette diminution ou cette perte d'action eſt une ſuite de quelque debauche de vin, ou de quelque grande évacuation d'urine, ou d'une retention volontaire d'urine, ou même de la vieilleſſe.

Le ſecours le plus efficace que l'on puiſſe apporter eſt de ſonder le malade pour vuider l'urine retenue dans la veſſie. On empêche par ce moyen qu'elle ne perde de plus en plus ſon reſſort. Comme cette partie a preſque toujours beſoin de quelque tems pour recouvrer ſon action, & qu'on la fatigueroit beaucoup en y remettant ſouvent la ſonde: on y laiſſera cet inſtrument, que l'on retirera néanmoins de tems en tems pour le nettoyer. Dans l'eſpece de retention d'urine dont on parle, l'algalie paſſe ordinairement ſans peine & elle ne trouve pas de reſiſtance, comme quand on ſonde pour une retention d'urine occaſionnée par une inflammation du col de la veſſie, ou par quelque vice de l'uretre.

Lorſque l'urine eſt évacuée, les parties voiſines qui ont ſouffert pendant cette retention ſont encore menacées d'inflammation & de depôt, de même que la veſſie. Pour prevenir ces accidens, on ſaigne le malade ſelon ſes forces, on lui fait obſerver une diete exacte, on lui donne pour boiſſon une eau de poulet

ou des émulsions faites avec la graine de melon ; on injecte dans la vessie deux ou trois fois par jour une eau d'orge, & quand il n'y a plus d'inflammation à craindre, on joint à cette eau d'orge une deuxiéme partie d'eau vulneraire.

On continue de faire ces injections jusqu'à ce que la vessie ait recouvré son ressort. On a lieu de croire qu'il est rétabli, lorsque les urines coulent le long de la sonde & qu'elles sont dans leur état naturel. On retire alors l'algalie, & si le malade peut uriner sans ce secours on ne la remet plus. La vessie ne reste ordinairement qu'entre vingt ou cinquante jours dans l'inaction dont on parle, pourvû que la retention ne soit point compliquée avec d'autres maladies. Néanmoins la vessie a perdu quelquefois son ressort pour toujours. Dans ce cas on sonde les malades autant de fois que leur vessie se trouve pleine, ou ils s'accoutument eux-mêmes à se sonder.

Il est bon d'observer ici que la vessie dont les fibres ont perdu leur ressort, forme quelquefois une tumeur au-dessus des os pubis. Ce seroit une erreur bien grossiere que de prendre cette tumeur pour un abcès. Elle a la même circonscription que la vessie, on y sent par tout une égale fluctuation, ce qui ne se rencontre point dans les abcès, d'ailleurs les symptômes qui précedent & qui accompagnent cette tumeur, ne sont pas les mêmes que ceux qui precedent & accompagnent les abcès. Il est vrai que le malade rend l'urine en quantité presqu'égale à la boisson qu'il prend, sans qu'on voye aucune diminution de la tumeur, mais il faut faire attention que l'urine sort en ce cas involontairement, & comme par regorgement.

Voyez Colot. p. 265.

On peut tomber si l'on n'y prend garde, dans une pareille erreur à l'occasion des tumeurs qui se manifestent à l'hypocondre droit. Il arrive quelquefois après une inflammation du foye & de la vessicule du fiel que la bile deposée dans cette vessicule ne pouvant s'écouler, s'y amasse, la remplit & forme à l'hypocondre droit une tumeur où l'on apperçoit une fluctuation sensible, & que l'on peut prendre pour un abcès, d'autant plus aisément que cette tumeur paroît après une inflammation, que la fiévre & la douleur diminuent & que le malade a des frissons irréguliers. Pour éviter cette mepriſe il est essentiel de se rappeller ce qui s'est passé dans le cours de la maladie, de faire attention aux symptômes qui ont precedé la tumeur & qui l'accompagnent, d'observer si la tumeur a la même circonscription que la

veſſicule & ſi la fluctuation ſe fait ſentir dans toute l'étendue de la tumeur, ce qui n'arrive pas quand c'eſt un abcès *. Le rapport de ces deux tumeurs qui donnent lieu à une même mépriſe a fait faire cette digreſſion, que l'on pardonnera en faveur de l'importance de la matiere,

Les corps étrangers qu'on trouve dans la veſſie, & qui forment la ſeconde claſſe des cauſes de la retention d'urine, ſont la pierre, le pus, le ſang, les fongus & l'urine même retenue long-tems dans la veſſie.

La pierre qui cauſe la retention d'urine eſt groſſe ou petite. Si elle eſt groſſe, ce n'eſt qu'en s'appliquant à l'orifice interne de la veſſie & en la bouchant qu'elle empêche l'urine de ſortir. On porte alors une ſonde dans la veſſie pour ranger la pierre. Au contraire ſi la pierre eſt petite & ſi l'urine ne l'entraine point au dehors, elle s'engage dans le col de la veſſie ou dans le trajet de l'uretre. La ſonde fait connoître ce corps étranger. On procure ſa ſortie en injectant de l'huile dans l'uretre, en faiſant baigner le malade, &c. On ſaigne ſi l'on craint l'inflammation.

L'urine retenue par les petites pierres qui s'engagent dans le col de la veſſie, occaſionne quelquefois au perinée un dépôt gangreneux & urineux, dont on apperçoit bientôt les ſymptômes Pour arrêter le progrès des accidens & ôter en même tems la cauſe de ce déſordre, on fait une inciſion au périnée, on tire la pierre par le moyen de cette operation, & l'on met dans la veſſie une canule garnie d'une petite bandelette de linge pour laiſſer écouler librement les urines. Si la gangrene a gagné le ſcrotum, on y fait les inciſions neceſſaires, & l'on ſepare tout ce qui eſt pouri, quand même on dépouilleroit par là les teſticules. On panſe la plaie avec des bourdonnets & des plumaceaux que l'on trempe dans de l'eau de vie, & que l'on couvre dans la ſuite d'un digeſtif ordinaire; le reſte de l'appareil eſt le même que celui dont on ſe ſert après l'opération de la taille. On fait ſur le ventre des embrocations émollientes, & on y applique un morceau de flanelle ou de molton trempé dans une decoction faite avec des plantes de même vertu; & comme la veſſie a quelque fois beaucoup ſouffert, on y fait les panſemens ſuivans, des injections d'eau d'orge pure, & enſuite d'eau d'orge mêlée avec une dixiéme partie d'eau vulneraire. Lorſque toute la

* Voyés l'Extrait d'un Mémoire de M. Petit, lû à la Séance publique de l'Académie de Chirurgie, Mercure de France mois de Juin, année 1733.

pourriture eſt tombée, que la ſuppuration eſt établie, & qu'il n'y a plus de gonflement, l'on ôte la canule, en place de laquelle on met une tente de linge applatie qu'on diminue à chaque panſement. Cette tente devient inutile quelque tems aprés, & l'on acheve alors de guérir la plaie comme on le fait après l'operation de la taille.

Il arrive quelquefois que de petites pierres reſtent pluſieurs années au col de la veſſie, où elles parviennent peu à peu à une groſſeur conſidérable, & qu'elles font enfin une tumeur au périnée, ſans cauſer d'autre déſordre que quelque difficulté d'uriner.

Quant aux pierres arrêtées dans le trajet de l'uretre, on agira conformément à ce qui eſt preſcrit dans l'article de l'extraction de la pierre hors de l'uretre.

Si le malade a été bleſſé aux reins ou à la veſſie, ou s'il a rendu des urines ſanglantes peu de tems avant ſa maladie, on a lieu de conjecturer que la retention d'urine vient de quelque caillot de ſang. Si ſes urines ont été purulentes, ce qui eſt toujours cauſé par un ulcere au rein ou à la veſſie, on doit attribuer la retention à du pus épais & viſqueux qui bouche l'orifice interne de la veſſie. Dans ces deux cas il faut ſonder les malades & injecter dans la veſſie quelque liqueur tiede pour diſſoudre les matieres groſſieres qui bouchent cet orifice.

Il ſe forme dans l'intérieur de la veſſie des excroiſſances charnues plus ou moins groſſes qu'on appelle fongus. Ces corps étrangers l'empêchent de ſe contracter pour chaſſer l'urine, ou bouchent ſon orifice interne. De-là vient une retention d'autant plus fâcheuſe que ſa cauſe eſt très-difficile à détruire. On conſeille néanmoins de faire au perinée une inciſion telle qu'on la feroit pour l'extraction de la pierre. On entretient cette ouverture avec une canule, la ſuppuration qui ſurvient enſuite à ces excroiſſances les detache & les detruit quelquefois, & les injections d'eau d'orge qu'on fait dans la veſſie par le moyen d'une ſonde à femme, peuvent quelquefois la nétoyer & la debarraſſer totalement de ces corps étrangers.

Ces fongus croiſſent auſſi quelquefois ſur la ſuperficie de la membrane externe de la veſſie dont ils empêchent la contraction, ce qui eſt encore une cauſe de retention d'urine. Comme il n'eſt pas poſſible de la detruire alors, on n'a point d'autre remede que l'uſage de la ſonde pour ſoulager les malades.

La quantité d'urine retenue volontairement & trop longtems dans la veſſie peut être regardée comme un

corps étranger qui devient cauſe de retention d'urine. Les fibres de la veſſie trop diſtendues par la quantité de cet excrément perdent bientôt leur reſſort, & ne ſont plus en état de pouvoir ſe contracter pour chaſſer l'urine en dehors. Outre cela ſon orifice devient alors beaucoup plus étroit.

On lit dans Ambroiſe Paré, qu'un jeune homme fut incommodé d'une retention d'urine pour les avoir retenues trop longtems par pudeur, & qu'il fut guéri par la ſonde. Le fameux Tychobrahé mourut de cette maladie pour avoir retenu trop longtems ſes urines dans une grande aſſemblée. Liv. 17. ch. 50.

Les glaires qui épaiſiſſent l'urine cauſent auſſi la retention en bouchant l'orifice interne de la veſſie. On injecte par le moyen d'une ſonde quelque liqueur pour les diſſoudre & en faciliter l'iſſue.

Les vers même peuvent être cauſe de retention d'urine. Manget cite une obſervation où il eſt rapporté qu'un malade après avoir rendu par l'uretre un ver de la groſſeur d'un tuyau de plume, & de la longueur de trois travers de doigt, ſe trouva guéri d'une retention d'urine qui duroit depuis ſept jours. Fabricius Hildanus rapporte qu'une femme ayant eu un abcès qui s'étoit percé dans la veſſie après de violentes douleurs & de grandes difficultez d'uriner, rendoit par l'uretre chaque fois qu'elle urinoit, une grande quantité de pus foétide avec une infinité de petits vers ſemblables à ceux que l'on trouve dans le fromage. Bibl. Chir. t. 4. p. 323. Cent. 1. Obſerv. 53.

Pluſieurs choſes extérieures à la veſſie forment la troiſieme claſſe des cauſes de la retention d'urine. Ces cauſes ſont la groſſeſſe, quelques corps étrangers, ou même les excrémens endurcis & arrêtez dans le rectum, l'inflammation de la matrice, le gonflement des hémorroides, un dépôt au tour de l'anus, & quelque tumeur auprès du col de la veſſie

Quand la groſſeſſe eſt cauſe de cette maladie, on ſonde la malade. Si la retention vient de quelques corps étrangers, ou même d'excrémens endurcis & arrêtez dans le rectum, on tâche de faire l'extraction des uns, & l'on procure la ſortie des autres par quelques laxatifs doux. On connoît les remedes qui conviennent à l'inflammation de la matrice, à celle du rectum, & au gonflement des hémorroides. Si la matrice eſt tombée, on en fait la reduction. S'il s'eſt formé un dépôt autour de l'anus, on l'ouvre le plûtôt qu'il eſt poſſible. Si une tumeur placée près le col de la veſſie, preſſe & comprime cette partie, on ſonde la malade. Si la tumeur empêche

d'introduire la ſonde, on fait la ponction avec le trocar au-deſſus des os pubis à l'endroit où ſe pratique l'opération du haut appareil.

Les vices de l'uretre ſont la quatrieme claſſe des cauſes de la retention d'urine. On les peut reduire à trois eſpeces qui ſont premierement la flétriſſure ou l'afaiſſement de l'uretre, accident auquel les vieillards ſont ſujets, & auquel on remedie en évacuant les urines par le moyen d'une ſonde & en maintenant le canal dans ſon diametre naturel par le moyen d'une bougie ou d'une ſonde de plomb. Secondement, l'imperforation du gland, vice de la premiere conformation auquel on remedie par une operation décrite à l'endroit où l'auteur traite des maladies de la verge. Troiſiemement enfin, le retreciſſement du canal par des cicatrices, le gonflement variqueux du tiſſu ſpongieux, & celui de la grande proſtate ſuperieure.

Les difficultés d'uriner & les retentions d'urine dans leſquelles tombent ceux qui ont eu dans leur jeuneſſe une ou pluſieurs gonorrhées, ſoit qu'elles ayent été bien ou mal guéries, ſont occaſionnées par ces dernieres maladies, & non pas par des excroiſſances charnues ou carnoſités, comme on le prétendoit autrefois, & comme quelques uns le ſoutiennent encore aujourd'hui.

L'examen de tous les cadavres de ceux à qui ces eſpeces de retentions ont cauſé la mort, a diſſuadé de ce ſentiment notre Auteur & tous les autres bons Praticiens de nos jours *. Car ils n'ont point trouvé dans l'uretre, de ces excroiſſances charnues, mais des cicatrices dures que les ulceres y avoient laiſſées & qui retreciſſoient le canal; ou la glande proſtate gonflée qui ſerroit le col de la veſſie; ou enfin un gonflement variqueux du tiſſu ſpongieux de l'uretre, occaſionné par des débauches de quelque genre qu'elles ſoient. Lorſque des cicatrices dures ont déja diminué le diametre du canal, le gonflement qui ſurvient enſuite bouche bien plûtôt le paſſage de l'urine.

J'ai examiné un grand nombre de cadavres de perſonnes mortes de ces eſpeces de maladies, ou qui y avoient été ſujettes pendant leur vie, & je n'y ai jamais trouvé d'excroiſſance charnue, ni même de porreau. Je ne crois pas neanmoins qu'il ſoit impoſſible qu'il s'en forme dans l'uretre à la ſuite des ulceres qui y ſurviennent comme il s'en forme dans les autres parties du corps. Ce qu'on peut aſſurer après les obſervations dont je viens de parler, c'eſt qu'au moins il s'en forme

* Voyez les Ephem. d'Allem. Cent. 1. & 2. ou la Bibliot. de Chirurgie de Manget, & l'Obſerv. 73 de Saviart.

trés-rarement, & que les cicatrices dures du canal, le gonflement de la glande proſtate ſuperieure & celui du tiſſu cellulaire ſont les cauſes ordinaires de l'eſpece de retention d'urine dont je parle.

On connoît la difficulté d'uriner non-ſeulement par les plaintes & par les efforts que font les malades, mais auſſi par la maniere dont les urines ſortent. Car dans cette maladie le jet des urines eſt plus ou moins petit, fourchu (c'eſt-àdire partagé,) ou de travers. Quelquefois même elles ne ſortent que goutte à goutte. On la connoît encore par la reſiſtance que quelque bride forme au paſſage de la ſonde ou de la bougie & par la tortuoſité du canal. Cette maladie menace toujours d'une retention d'urine prochaine, dont on peut néanmoins ſe préſerver en vivant ſobrement, en appliquant au periné & le long du canal des émoliens & des fondans, & en introduiſant dans le canal une bougie enduite d'onguent d'althea, qui en ramolit les duretés & le maintient dans ſon diametre naturel. Par ce moyen on le rétablit ou du moins il ne ſe bouche pas aſſez pour empêcher l'iſſue de l'urine. Mais les ſages conſeils ſont rarement ſuivis, & la débauche qui met les hommes dans cet état les fait ordinairement tomber peu de tems après dans une retention d'urine totale.

Les Praticiens du ſiſtême des excroiſſances charnues, employent ordinairement pour ces ſortes de retentions comme pour les difficultés d'uriner, des bougies chargées de cauſtiques ou des ſondes tranchantes, qu'ils introduiſent dans l'uretre pour conſumer ces prétendues carnoſitez, oupour les détruire. Ces cauſtiques & ces ſondes cauſent ſouvent des déſordres conſiderables. Ils irritent ces parties & en occaſionnent par là le gonflement & l'inflammation. Saviart Obſerv. 74, & pluſieurs autres Obſervateurs, en ont rapporté de pernicieux effets qui ont obligés à faire promptement des opérations conſidérables. Il eſt étonnant après cela qu'on oſe aujourd'hui ſe ſervir de moyens ſi dangereux. J'ai ouvert des cadavres de perſonnes qui avoient été traitées par cette méthode, & j'y ai trouvé dans le tiſſu cellulaire de l'uretre, des ſinus de la longueur de deux pouces ou environ & qui s'étendoient vers la glande proſtate ſuperieure. J'ai remarqué que ces ſinus rendoient du pus, qu'ils étoient calleux, parfaitement ronds & aſſez grands pour qu'on y pût introduire une bougie, & que leur ouverture étoit ſituée au même endroit que l'obſtacle qui avoit cauſé la retention d'urine, ce qui prouve que ces ſinus étoient des fauſſes routes formées par les bou-

gies chargées de cauſtiques ou par les ſondes tranchantes.

Dans cette eſpece de retention d'urine, comme dans toutes celles dont on a déja parlé, quelque deſordre ou complication qu'il y ait, le premier ſoin que l'on doit avoir eſt de donner iſſue à l'urine par le moyen de la ſonde qu'on introduit dans la veſſie, car plus on differe cette introduction, plus elle devient difficile. Le long ſéjour de l'urine augmente la diſtention de la veſſie, & par conſequent l'inflammation & le gonflement du col. Mais les duretés du canal, l'inflammation & le gonflement variqueux du tiſſu ſpongieux de l'uretre, & quelquefois même le gonflement ou l'inflammation de la glande proſtate qui en retreciſſant le col, empêchent l'entrée de cet inſtrument.

Le gonflement & l'inflammation ſont quelquefois les grands obſtacles qui s'oppoſent à l'intromiſſion de la ſonde, principalement lorſque les malades ſont attaqués de retention pour la premiere fois, & qu'ils ne ſe ſont point ſervis exterieurement de bougie chargée de cauſtiques. Pour diminuer ces accidens on ſaigne le malade, on lui applique des cataplâmes anodins depuis le periné juſqu'au nombril, on lui fait prendre le bain ou demi-bain, & on fait de tems en tems des tentatives pour introduire la ſonde en obſervant de ne pas faire de fauſſe route dans le canal. Quelques Praticiens ſe ſervent utilement de la ſonde E. percée par l'extrémité, au lieu d'une ſonde ordinaire. Le tiſſu cellulaire de l'uretre étant gonflé & variqueux, s'engage dans les yeux de ces dernieres ſondes, ce qui peut cauſer une hemorragie par l'irritation & le déchirement des parties. L'extremité par laquelle on introduit les premieres, a comme on l'a dit, une ouverture, & cette ouverture eſt ſi exactement bouchée par un petit bouton piramidal qui tient au ſtilet de la ſonde, qu'il eſt impoſſible que quelque choſe s'y engage. Lorſque la ſonde eſt introduite dans la veſſie, on pouſſe le ſtilet, & le bouton s'éloigne de l'ouverture, qui devient alors aſſez libre pour donner paſſage aux urines. Ces ſondes doivent avoir leur courbure beaucoup plus douce que celle des autres ſondes, & leur bec bien moins long.

Si c'eſt le gonflement & l'inflammation de la glande proſtate ſuperieure, qui en preſſant le col de la veſſie, empêche l'urine de ſortir, on trouve au col une réſiſtance conſiderable, parce qu'alors le col eſt auſſi enflammé. C'eſt en ce cas qu'il faut que la ſonde dont on ſe ſert ſoit auſſi menue qu'il eſt poſſible, pour qu'elle puiſſe paſſer.

Quand

Quand les remedes dont on vient de parler, ont facilité l'introduction de la ſonde, ce qui arrive aſſez ſouvent : on la laiſſe dans la veſſie, juſqu'à ce que cette partie reprenne ſon reſſort naturel que l'urine retenue lui a fait perdre, & que le gonflement & l'inflammation ceſſent entierement. On y fait cependant quelqu'injection d'eau d'orge, & on preſcrit au malade un régime de vivre auſſi exact que dans les autres eſpeces de retentions d'urine dont on a parlé.

Lorſque l'inflammation & ce gonflement ſont paſſez & que la veſſie a pris ſon reſſort, on ôte la ſonde à laquelle on ſubſtitue une bougie, que l'on introduit de tems en tems dans le canal, afin de le rétablir dans ſon état. Le dégré de l'inflammation eſt quelquefois ſi grand, que même après l'évacuation de l'urine, elle ne ſe termine pas toujours entierement par réſolution, mais quelquefois en partie par induration. De-là naiſſent ſouvent les duretez ſchirreuſes du canal & le gonflement des proſtates. Il faut convenir cependant que le nombre des gonorrhées que les malades auront eu, y contribuent ordinairement autant que l'inflammation même. Pour amolir & fondre ces duretez, l'on applique au perinée des cataplâmes & des emplâtres émolliens & réſolutifs, & l'on introduit dans le canal une bougie ointe d'abord de quelque médicament émollient, tel que l'onguent de guimauve, auquel on ſubſtitue dans la ſuite quelque réſolutif, tel que le Neapolitanum, ou bien un onguent dont M. Morand ſe ſert avec ſuccès, & dont voici la compoſition. Prenez de l'huile d'aſpic, de l'onguent de la mere, de chacun une once, de la panacée mercurielle un gros ; qu'on mêle exactement le tout pour en graiſſer les bougies.

Les ſaignées promptement faites, les bains, les lavemens émolliens, & les cataplâmes ne font quelquefois aucun effet. En ce cas, il faut abſolument avoir recours à la ponction ou à l'inciſion au perinée, pour évacuer les urines & prévenir d'autres accidens fâcheux, comme un dépôt urineux ou gangreneux au perinée. La ponction eſt la plus douce des deux opérations ; il faut neanmoins lui préferer quelquefois l'inciſion. Si l'inflammation & le gonflement variqueux du tiſſu de l'uretre ſont les ſeules cauſes de la retention d'urine, on fait la ponction avec le trocar dans l'endroit déja preſcrit. Mais s'il y a dans le canal & au perinée des duretez & des calloſitez, on fait l'inciſion. Par cette derniere opération on facilite la fonte des duretez du canal & du perinée ; ce que la ſimple ponction ne fait point. Il eſt auſſi abſolument neceſ-

faire de faire l'inciſion, lorſque les délais ou l'uſage des bougies chargées de cauſtiques ont occaſionné un dépôt urineux ou gangreneux au perinée. Si la gangrene a gagné le ſcrotum, on coupe, comme on l'a déja preſcrit, toute la pourriture, ſans craindre de cauſer aucun accident en découvrant les teſticules. MM. Guerin & Morand l'ont fait pluſieurs fois avec ſuccès. On remedie par là à deux choſes à la fois; à la gangrene & à la retention.

Après cette operation le gonflement de toutes les parties ſe diſſipe, les accidens ceſſent, on établit la ſuppuration, l'on paſſe dans le canal un ſéton, ſi on le juge neceſſaire, & on traite enfin la plaie comme on le dira.

Il ſe forme quelquefois entre le col de la veſſie & le rectum, ou dans la glande proſtate ſuperieure, un abcès qui ne paroit point à l'exterieur, & qui s'ouvre dans la veſſie, ſoit de lui-même, ſoit lorſqu'on introduit l'algalie, ou quelque tems après qu'on l'a introduite. Le pus mêlé avec les urines ſort par l'uretre, & bientôt après l'inflammation & le gonflement des parties voiſines ſe diſſipent. Quoique la méthode ordinaire de guérir ces ſortes d'ulceres, qui ſe manifeſtent par l'écoulement du pus, ſoit de faire une inciſion au perinée, pour porter ſur la partie malade les remedes convenables, il eſt neanmoins des cas où quelques petites frictions faites au perinée avec la pommade mercurielle, ſuffiſent pour déterger ces ulceres. J'en ai gueri de cette maniere pluſieurs qui étoient ſurvenus à la ſuite de gonorrhées.

Lorſqu'on fait l'inciſion au perinée, le pus contenu dans l'abcès, paroît ſouvent dés que les tégumens ſont coupés.

Il eſt bon de remarquer que de même que le pus perce la veſſie de dehors en dedans & s'épanche dans ſa cavité, l'urine perce quelquefois l'uretre ou la veſſie, de dedans en dehors en un ou pluſieurs endroits, & forme au perinée un dépôt urineux & purulent qu'il faut percer ſans differer, de peur que l'urine ne s'infiltre dans les parties voiſines & n'y faſſe des ouvertures en pluſieurs endroits, comme il n'arrive que trop ſouvent à la ſuite des retentions d'urine negligées; ce qui produit au perinée & quelquefois ailleurs, autant de fiſtules par où les urines s'écoulent. Lorſque ces dépôts s'ouvrent d'eux-mêmes, les malades s'en trouvent ſoulagez, & l'on peut même quelquefois introduire auſſitôt dans la veſſie l'algalie ou la bougie, par l'uſage deſquels on rétablit la liberté du canal, & l'on guérit aſſez ſouvent les fiſtules mêmes.

Mais comme les duretez & les calloſitez ne ſont pas ſouvent détruites, le malade ne jouit pas longtems de ce rétabliſſement. Les difficultez d'uriner reviennent, augmentent de plus en plus, & menacent le malade à chaque inſtant d'une retention d'autant plus fâcheuſe, que les duretez & les calloſitez du canal pourront empecher d'y introduire la ſonde ou la bougie.

Outre les duretez & les calloſitez du canal, ſouvent la glande proſtate ſuperieure ſe gonfle ou ſe durcit; il ſe forme quelquefois le long du canal une fuſée ſchirreuſe, & au perinée des tumeurs de même eſpece; d'où elle ſemble prendre naiſſance; la ſemence dans le tems de l'éjaculation, au lieu de ſuivre la route du canal, remonte quelquefois & tombe dans la veſſie, ce qui ſemble venir de quelque bride qui ſe trouve devant le verumontanum. Les gonorrhées virulentes, la mauvaiſe qualité des urines, l'inflammation qui ſuit ordinairement les retentions d'urine, & ſouvent l'uſage des bougies enduites de cauſtique, ſont les cauſes de tout ce déſordre.

Lorſque les choſes ſont portées à cet excès, rien ne peut guérir, ni même ſoulager les malades, que l'inciſion au perinée. Par le moyen de cette operation, on détruit les fiſtules, on fait fondre les duretez & les calloſitez tant du canal que du perinée, & on rétablit le canal dans ſon état. Mais avant que de l'entreprendre, il faut examiner ſi la fiſtule, en cas qu'il y en ait, n'eſt point trop haute pour être compriſe dans l'inciſion, ce qui rendroit l'operation infructueuſe. S'il y a une complication de virus verolique, il faut le détruire avant que de faire l'opération. J'ai vû même quelquefois les fiſtules ſe guérir & let duretés ſe fondre totalement par la ſeule application de la pomade mercurielle. Il faut profiter de l'ouverture que l'on fait à l'uretre par l'iciſion, pour nétoyer cette partie, ſi elle eſt baveuſe, déterger les ulceres, s'il y en a, & la faire ſuppurer ſi elle eſt dure & racornie.

Dans tous les cas où l'on vient de propoſer l'inciſion au perinée, la méthode de la faire eſt la même, & le traitement qui ſuit l'opération n'eſt pas beaucoup different.

Le malade eſt ſitué de la même maniere que pour l'operation de la taille au grand appareil. On introduit une ſonde canelée dans la veſſie, ſi on le peut, ou du moins auſſi avant dans l'uretre qu'il eſt poſſible, pour ſervir de guide. Les bourſes levées par un aide, on inciſe avec un lithotome ordinaire à côté du raphé & ſur la cane-

lure de la ſonde, ſi elle eſt aſſez avancée, & l'on ſe conduit comme dans l'operation de la taille. Si l'on ne peut faire l'inciſion ſur la ſonde, cette operation eſt beaucoup plus difficile ; le Chirurgien obligé de travailler ſans ce guide, doit ſe bien repreſenter la ſtructure & la poſition des parties ſur leſquelles il opere. Si après avoir fait l'inciſion aux tégumens, il ne peut parvenir à ouvrir l'uretre, il y introduit un trocar dont la canule eſt fendue ; & à la faveur de ſa fente, il porte un biſtouri pour faire une inciſion à cette partie, après avoir ôté le trocar. MM. Petit & Morand ont pratiqué cette méthode avec ſuccès.

Lorſqu'on ne peut introduire la ſonde aſſez avant dans l'uretre pour ſervir de guide, on peut alors porter à l'endroit où finit l'inciſion de la taille laterale, un trocar avec ſa canule fendue, & gliſſer le long de cette fente qui ſert de canelure, la pointe d'un biſtouri, pour faire une inciſion ſuffiſante.

On fait l'inciſion au milieu des duretez, on emporte celles qui ſont exterieures en coupant le moins de chair que l'on peut. On comprend dans l'inciſion la fiſtule, les calloſitez qui l'accompagnent, & même la glande proſtate, ſi elle eſt dure & ſchirreuſe, & s'il eſt poſſible d'y atteindre.

L'inciſion faite, on introduit dans la veſſie un gorgeret ; la ſortie de l'urine prouve qu'il eſt entré. On dégage la ſonde & on la retire ; puis tenant d'une main le gorgeret, on conduit à ſa faveur de l'autre main juſques dans la veſſie, une canule garnie d'une petite bandelette de linge. On retire enſuite le gorgeret, & l'on fait porter le malade dans ſon lit, après avoir appliqué une compreſſe ſur la plaie. On met autour de la canule des petits bourdonnets, pardeſſus un plumaceau trempé dans l'eau-de-vie, & le reſte de l'appareil imbibé de la même liqueur. Cet appareil conſiſte en compreſſes, trouſſe-bourſe, ventriere, & bandage en double T.

Les ſaignées, les embrocations & les fomentations émollientes appliquées ſur le ventre, les boiſſons adouciſſantes, & un régime très-exact, previennent & corrigent les accidens qui ſuivent quelquefois cette opération. On leve ordinairement le premier appareil vingt-quatre heures après l'operation. On ne retire la canule qu'au deuxiéme ou au troiſiéme panſement, & on le peut faire alors ſans peine. On panſe la plaie les premiers jours avec un digeſtif compoſé de baume d'Arceus, de ſupuratif & d'huile d'hypericum, avec lequel on couvre les bourdonnets, les plumaceaux & la canule,

qu'on ôte & qu'on remet à chaque panſement.

Lorſque les accidens de l'operation ſont paſſez, & que la ſupuration eſt établie, il faut travailler à détruire les duretez & les calloſitez du canal & des environs de la plaie. On paſſe dans l'uretre, avec une ſonde convenable qu'on fait ſortir par la plaie du perinée, un ſéton fait d'une petite bandelette de linge éfilé ſur les côtez. Ce ſéton eſt graiſſé du digeſtif indiqué, auquel on ajoute partie égale de précipité rouge & d'alun calciné. On met dans ce digeſtif plus ou moins de cette poudre, ſelon l'effet qu'elle produit. On couvre auſſi de ce digeſtif compoſé, les bourdonnets dont on garnit la plaie, s'il en eſt néceſſaire, les plumaceaux & la canule, excepté ſon extremité qu'on ne couvre que du digeſtif ſimple, parce que le precipité rouge & l'alun pourroient cauſer quelqu'irritation à la veſſie. On applique deſſus le tout un emplâtre de diachylum gommé percé à l'endroit de la canule, & le reſte de l'appareil à l'ordinaire.

Quand la veſſie eſt baveuſe ou ulcerée, on y fait des injections par le moyen d'une ſonde à poitrine, que l'on y introduit par la plaie après en avoir ôté la canule. On fait d'abord ces injections avec une eau d'orge, à laquelle on ajoute quelque tems après du miel roſat, & enſuite une dixiéme partie d'eau vulneraire. On en fait auſſi par le canal pour le laver & le nétoyer. Le ſéton doit être très-long. La partie qui n'eſt pas encore entrée dans le canal doit être roulée & enveloppée dans un linge. Chaquefois qu'on panſe la plaie on en tire & on en coupe ce qui a été dans le canal depuis le dernier panſement: l'on doit avoir graiſſé auparavant la portion qui doit y entrer. Si les duretez du périnée réſiſtent dans la ſuite à ces remedes, on fait quelques frictions d'onguent mercuriel, & l'on applique au lieu de l'emplâtre du dyachylum, celui de *Derigo, cum mercurio quadruplicato.*

Lorſqu'on a fondu les duretez du perinée, que le canal eſt libre, & que les urines ne ſont plus baveuſes ni verjutées, comme elles le ſont ſouvent dans les retentions; il ne reſte plus qu'à deſſécher le canal en le maintenant dans ſon diametre, & qu'à procurer la réunion de la plaie du perinée. On graiſſe le ſéton du pompholix, où l'on introduit à ſa place dans le canal, une bougie enduite du même médicament. Au lieu de la canule, on met dans la plaie une tente de linge appliatie qu'on diminue à chaque panſement; ſept ou huit jours après, on ſupprime la tente & le ſéton; on paſſe dans la veſſie une algalie, pour empêcher l'urine de prendre ſon

cours par la plaie, dont on tient les lévres rapprochées par de petites compresses qu'on applique à chaque côté, & par le bandage en double T on recommande au malade de ne point écarter les cuisses. Enfin l'on regarde la plaie comme une plaie simple, & on la traite comme celle qu'on auroit fait pour tirer la pierre. Quand la plaie est fermée, on ne se sert plus d'algalie, on introduit pendant quelque tems dans le canal, pour en maintenir le diamettre, une sonde de plomb ou une bougie.

L'on ne parvient pas toujours à réunir parfaitement les lévres de la plaie, il reste quelquefois une petite fistule qui laisse un passage continuel aux urines. L'extrême maigreur du malade en est souvent la cause; mais dans ce cas, elle se guérit ordinairement aussitôt que le malade recouvre son embonpoint. Il n'en est pas de même, si elle vient d'un trop long usage de la canule, ou de l'acreté des urines, ou enfin de la trop grande déperdition de substance de l'uretre occasionnée par la chute de l'escarre que la pourriture aura faite. Les fistules de cette espece se guerissent très-rarement, & l'on ne peut guéres remedier qu'à l'écoulement continuel des urines qui s'échappent par la plaie. M. Arnaud a inventé pour ces sortes de fistules un bandage singulier, dont plusieurs malades se sont servis avec succès. Il convient aussi aux personnes qui ont une incontinence d'urine. Il est même préferable à celui dont on trouve la figure dans Nuck, & à celui qui est en forme d'anneau, & qu'on applique autour de la verge. Celui-ci fait compression sur l'uretre, aulieu que celui de M. Arnaud la fait au perinée, & par conséquent au bulbe de l'urétre près le col de la vessie; c'est en cela que consiste sa perfection.

Il n'est pas inutile de faire ici quelques remarques sur l'operation du catheterisme, & sur les differentes sondes dont on se sert.

Lorsqu'on est obligé de laisser la sonde dans la vessie, il faut préferer à toutes les autres sondes celle que M. Petit a inventé F. & qu'on appelle sonde en S. Il n'est pas nécessaire de l'attacher pour la tenir en place; elle n'empêche point les malades de se tourner dans leur lit, de se lever, & de se promener. Elle imite bien par sa figure en S. les differens contours que fait l'uretre. Son bec est assez long pour passer le col de la vessie; elle n'est pas percée sur les côtés comme les autres, mais à son extrémité.

Au défaut de cette sonde, on se sert de celle qu'on a décrit plus haut. En ce cas il ne faut point de bouton à

l'extrémité du ſtilet pour fermer l'ouverture. On fait tenir la ſonde dans la veſſie par deux liens qu'on attache à ſes anneaux & qu'on noue, après les avoir paſſé par deſſous chaque cuiſſe, à une bande avec laquelle on entoure le ventre. Ces ſondes doivent avoir une petite courbure & un bec moins long que les autres pour l'introduire plus facilement, & pour pouvoir évacuer par ſon moyen preſque toute l'urine. Les ſondes qui ont un long bec, ne ſont pas néanmoins inutiles en certains cas, elles peuvent ſervir, par exemple, à faire reconnoître l'état de la veſſie, & ſi elle renferme quelques corps étrangers.

Lorſqu'on a peine à introduire la ſonde dans la veſſie, il faut porter le doigt indice de la main gauche dans l'anus pour diriger le bec de la ſonde; & déplier, pour ainſi dire, la veſſie en pouſſant ſon corps.

Quand la ſonde eſt dans la veſſie, & que l'urine ne ſort point, comme cela arrive quelquefois, il faut preſſer doucement les côtés de cette partie.

Il faut avoir ſoin d'ôter la ſonde au moins tous les dix à douze jours, afin de la nétoyer. Si les urines ſont limoneuſes & graveleuſes, il faut l'ôter plus ſouvent, pour empêcher qu'il ne ſe faſſe une incruſtation de petits graviers autour de l'extrêmité qui ſe trouve dans la veſſie, ce qui cauſeroit de vives douleurs lorſqu'on la retireroit. M. Morand a eu occaſion d'en faire la remarque pluſieurs fois, & a montré des ſondes incruſtées, dont une n'avoit ſéjourné que dix jours.

On doit boucher l'ouverture extérieure de la ſonde avec un petit fauſſet garni de linge, ou plûtôt avec un petit morceau de cire en forme de fauſſet, & entouré d'un linge; car l'humidité fait gonfler le bois. Lorſqu'on débouche la ſonde pour faire ſortir l'urine, ou pour injecter quelque liqueur dans la veſſie; & lorſqu'on la rebouche, il faut tenir fermement d'une main cet inſtrument, afin qu'il ne ſorte point de la veſſie, ou qu'il ne bleſſe point la paroi interne en y entrant trop avant.

Il faut enfin attacher aux anneaux de la ſonde une petite languette de drap, pour empêcher les urines de couler le long de la ſonde, & pour les conduire dans le vaiſſeau qu'on met deſſous pour les recevoir.

Je pourrois confirmer toutes les regles contenues dans cette Remarque par un très-grand nombre d'obſervations que les meilleurs Auteurs & ma propre experience pourroient me fournir; mais cette Remarque n'eſt déja que trop longue, d'ailleurs j'ai deſſein de traiter quelques jours cette matiere dans toute ſon étendue.

DE L'EXTRACTION DE LA PIERRE.

Quand le doigt ou la ſonde nous ont aſſûré qu'il y a une pierre dans la veſſie, il en faut néceſſairement venir à l'opération, c'eſt au Chirurgien pour lors à parler au malade en honnête homme, s'il veut ſe diſtinguer des Charlatans & de Coureurs de Provinces, à qui l'ignorance & la pauvreté font faire mille baſſeſſes & dire mille impoſtures; il faut qu'il porte ſon prognoſtic ſelon l'eſperance & la crainte que lui donne l'état du malade, ne promettant pas plus qu'il ne peut tenir, comme font quelques-uns de ceux qui pratiquent l'opération dont nous parlons.

Circonſtances à obſerver.

Pour exécuter cette opération en bon Praticien & méthodiquement, il faut faire réfléxion ſur trois choſes, & réſoudre ce qu'on doit faire avant l'opération, durant l'opération, & après l'opération.

On réduit ce qu'il faut faire avant l'opération, à cinq circonſtances; la premiere à choiſir le tems, la ſeconde à diſpoſer le malade par quelques remedes généraux, la troiſiéme à convenir ſi on la fera par le petit ou par le grand appareil, la quatriéme à dreſſer les appareils, & la cinquiéme à bien ſituer ſon malade.

Deux tems qui regardent la pratique.

Pour faire toutes les opérations on établit deux tems, l'un de néceſſité qui ne veut pas qu'on differe, & l'autre d'élection qui permet de choiſir celui qu'on trouve le plus à propos. Les Anciens ont donné la préference au ſecond pour l'opération de la taille, ils nous ont preſcrit de ne la faire que dans le Printems & dans l'Automne: Mais c'eſt une erreur de croire qu'on ne doive jamais la faire que dans ces deux ſaiſons, car pourvû qu'on évite le tems des exceſſives chaleurs & celui du trop grand froid, j'eſtime qu'on la peut faire pendant le reſte de l'année; c'eſt une cruauté de voir ſouffrir des malades qu'on peut ſoulager promptement. J'ai vû M. de Corneille Gentilhomme or-

dinaire du Roi, mourir en attendant le Printems, qu'on auroit pû guérir si on l'avoit taillé lorsque le tems de nécessité le demandoit. Il en est de cette opération comme des Eaux Minerales, on a cru jusques-ici qu'on ne pouvoit les prendre qu'au Printems & en Automne, & que dans les autres saisons elles étoient mortelles; mais des personnes illustres nous ont désabusé de cette prévention, y ayant récouvré leur santé en tous les tems de l'année, & les plus célébres Médecins, M. Fagon entr'autres, y envoyant presqu'aussi souvent des malades en Hyver & en Eté, qu'en des saisons plus temperées.

Erreur touchant l'usage des Eaux Minerales.

C'est une précaution nécessaire avant l'opération que de préparer son malade. On le saigne une fois ou deux suivant ses forces, on lui donne plusieurs lavemens, & on le purge deux fois, s'il est replet, & selon que MM. les Médecins le jugent à propos: car ce sont eux qui doivent préscrire les remedes généraux, & qui souvent de leurs conseils & de leur présence assistent le Chirurgien dans ces opérations. La réussite dépend quelquefois d'avoir bien préparé le malade, & le Chirurgien ne doit point opérer le jour ni le lendemain d'une purgation, de crainte qu'un reste de médecine venant à sortir pendant l'opération, ne la troublât.

Préparation du sujet quelque tems avant la taille.

Avant Jean de Romanis Médecin de Crémone, qui fut le premier qui inventa l'extraction de la pierre par le grand appareil, & qui le pratiqua à Rome l'an 1520. on tailloit toujours par le petit appareil; mais aujourd'hui comme on se sert de l'une & de l'autre maniere, il faut avant que d'opérer, que le Chirurgien prenne son parti, & qu'il résolve duquel des deux moyens il prétend se servir, afin de préparer ce qui lui est nécessaire ou pour l'un ou pour l'autre.

Invention du grand appareil.

Il ne faut que deux instrumens pour le petit appareil, qui sont un bistouri pour faire l'inficion

Instrumens nécessaires pour le petit appareil & pour le grãd.

ſur la pierre, & un crochet pour faire ſortir ce corps étranger lorſqu'il eſt à découvert ; mais il en faut bien d'avantage pour l'autre maniere, & c'eſt ce qui l'a fait appeller le grand appareil. Ils ſont expoſez les uns & les autres ſur la table qui eſt à la tête de cette Démonſtration : vous devez y jetter les yeux.

Commodité de la Gibeciere du Chirurgien.

Afin que l'Opérateur travaille plus commodément, il doit avoir attaché devant lui une Gibeciere dans laquelle il mettra tous ſes inſtrumens, excepté le biſtouri garni, qu'il fait tenir par quelque ſerviteur qui le donnera en tems & lieu. On tire deux utilitez de la Gibeciere, l'une qu'on cache aux yeux du malade ce nombre d'inſtrumens qui l'épouvanteroit, & l'autre que l'Opérateur les trouve ſous ſa main lorſqu'il en a beſoin, ſans être obligé de les demander.

Le Lithotomiſte ayant donc mis un tablier autour de lui, attaché la Gibeciere par deſſus le tablier, & garni ſes bras de deux grandes manches de toile, il ſongera à ſituer ſon malade. Dans les Hôpitaux on a une chaiſe faite exprès, mais dans les maiſons des particuliers on ſe ſert d'une table haute, afin que le Chirurgien n'étant point obligé de ſe baiſſer, puiſſe opérer plus à ſon aiſe. On met le malade ſur le bord de la table, après l'avoir garnie d'un matelas, ſous lequel on aura renverſé une chaiſe pour former un plan incliné, parce qu'il faut que le malade y ſoit appuyé en arriere : enſuite avec deux écharpes longues de cinq ou ſix aulnes chacune, & larges de deux ou trois doigts, on le lie de maniere qu'il ne puiſſe point interrompre l'opération par aucun mouvement, n'étant plus en ſon pouvoir de remuer. Deux Serviteurs prennent ces écharpes qu'ils plient en deux, ils mettent le milieu derriere le col du malade, & deſcendant en faiſant quelques loſanges autour de chaque bras, les cuiſſes étant pliées contre le ven-

Situation du malade.

Moyen d'empêcher qu'il ne ſe remue, & ne faſſe manquer l'Opérateur.

tre & les talons contre les feſſes, on lie tellement enſemble le bras, la cuiſſe & la jambe de chaque côté, qu'on eſt abſolument maître du malade. Il faut cinq ſerviteurs, deux qui tiennent à droite & à gauche les jambes & les cuiſſes du malade, & qui les écartent l'une de l'autre le plus qu'ils peuvent; le troiſiéme monte ſur la table derriere le malade, & appuye de ſes deux mains ſur ſes épaules; le quatriéme eſt ſitué au côté droit du malade, pour lui relever les bourſes d'une main, & de l'autre tenir pendant qu'on fait l'inciſion, la ſonde toujours engagée dans l'uretre juſqu'à la veſſie; & le cinquiéme pour préſenter le biſtouri à l'Opérateur, le reprendre après que la plaie eſt faite, & donner enſuite ce qu'on peut avoir beſoin. On poſe ſous la table une cuvette ou un ſceau plein d'eau tiéde pour laver les inſtrumens trop enſanglantez pendant l'opération, ayant eu ſoin de mettre ſur une aſſiette de l'huile d'olives, pour graiſſer les ſondes avant que de les employer, ou ſes doigts avant que de les introduire dans l'anus. Voilà ce qu'il y a à obſerver avant l'opération.

Des divers offices des ſerviteurs ou aides.

Le tout ainſi préparé il faut travailler le plûtôt que faire ſe pourra, parce que je ſuppoſe qu'on ſoit déterminé ſur la maniere dont on doit opérer, vû qu'on peut tirer la pierre de la veſſie ou par le petit appareil, ou par le grand comme j'ai dit. Je vais vous les démontrer, vous jugerez enſuite lequel eſt le meilleur; car je ne vous parle point de la maniere dont on dit que quelques Arabes & des Juifs tiroient la pierre, qui étoit ſans faire inciſion, en dilatant l'uretre à force de le ſouffler, parce que je la crois impoſſible, quand la pierre excéde ſeulement la groſſeur d'une très-petite olive.

Maniere de tirer la pierre chez les Arabes.

Le petit appareil a pris ſon nom de ce que très-peu d'inſtrumens ſuffiſent pour le pratiquer; ſçavoir un biſtouri & un crochet: mais depuis qu'on

a mis en uſage le grand appareil on ne taille plus que les enfans par le petit. C'eſt pour cela qu'on n'a pas beſoin ici de tant de ſerviteurs, il n'en faut que deux, l'un pour tenir l'enfant, & l'autre pour relever la verge & le ſcrotum. Le premier doit être un homme fort, qui s'étant aſſis ſur une chaiſe aſſez haute, met un oreiller ſur lui, & pardeſſus, un drap qui pend juſqu'à terre de peur qu'il n'ait les jambes enſanglantées; il prend l'enfant ſur ſes genoux, & ayant paſſé ſes mains ſous les jarrets du malade, il lui empoigne les deux bras, qu'il écarte de maniere que cet enfant eſt retenu dans une ſituation très-commode pour être taillé. Le ſecond ſerviteur releve les bourſes avec ſes deux mains; puis l'Opérateur ayant frotté d'huile deux doigs de ſa main gauche, ſçavoir l'indice & celui du milieu, il les introduit doucement dans l'anus & les pouſſe fort avant, la paume de cette main étant tournée en enhaut, il ſent alors la pierre qui eſt dans la veſſie, & il l'amene avec les deux doigts proche le col de ce viſcere, & la pouſſant le plus qu'il peut en dehors, il fait que la pierre produit une tumeur apparente, ſur laquelle il fait de ſa main droite avec le biſtouri L. ſon inciſion proportionnée à la groſſeur de la pierre. Il ne faut point craindre d'appuyer le tranchant de ce couteau ſur la pierre de crainte de l'émouſſer, il faut au contraire fendre exactement tout ce qui ſe rencontre de la tumeur juſqu'à la pierre, ſans épargner le col de la veſſie, afin qu'il ne reſte aucun filament qui puiſſe y retenir ce corps. L'inciſion faite, l'Operateur rend le biſtouri, & de la même main prend un crochet V. qu'il coule derriere la pierre pour la pouſſer en dehors, à quoi il eſt aidé par les deux doigts qui ſont dans le fondement. La pierre étant ſortie ſans ſe caſſer, il faut examiner s'il n'y en a point encore d'autres, parce qu'il faudroit les tirer de la même maniere, ou bien avec la tenette,

Du petit appareil uſité ſeulement à l'égard des enfans.

De l'inciſion qu'on doit faire.

Uſage du Crochet.

Examen à faire après l'extraction.

ſi on ne pouvoit pas faire autrement.

Cette opération quoiqu'aiſée à faire, n'eſt pas approuvée par tous les Lithotomiſtes. Ils trouvent qu'elle eſt ſouvent accompagnée de circonſtances qui la rendent facheuſe : Par exemple, ſi la pierre eſt graveleuſe, inegale, & qu'elle ait pluſieurs angles aigus, on cauſe des douleurs horribles au malade en la pouſſant pour l'approcher du perinée, ſes pointes ou inégalités piquant pour lors la veſſie qui eſt très-ſenſible. Ils ajoutent qu'étant raboteuſe on ne peut que difficilement achever l'inciſion ſur ſon corps, & cela embaraſſe l'Opérateur qui paſſe un tems très-long à faire cette inciſion auſſi exacte qu'elle doit être, pour permettre à la pierre de ſortir librement. Ce ſont ces inconvéniens qui font que pluſieurs Opérateurs préferent le grand appareil au petit (*a*).

Inconveniens du petit appareil.

On appelle donc la ſeconde maniere de tailler, le grand appareil, parce qu'on employe beaucoup d'inſtrumens pour la mettre à exécution; c'eſt celui qu'on pratique le plus ſouvent, & qui juſqu'à préſent a été jugé le meilleur. Le malade étant ſitué comme je vous ai dit, & tenu ferme par les écharpes & par les ſerviteurs diverſement poſtez, l'Opérateur prend une ſonde K. canelée ou creuſée en goutiere ſur le dos de ſa courbure, & proportionnée au ſujet en grandeur & groſſeur, & après l'avoir trempée dans de l'huile il l'introduit dans la verge & la pouſſe juſqu'au dedans de la veſſie. Il cherche la pierre avec le bout de cet inſtrument avant que de faire l'inciſion, pour s'aſſurer de

Du grand appareil communément uſité.

(*a*) Il faut néanmoins ſe ſervir du petit appareil ; lorſque la pierre s'eſt fait dans le col de la veſſie un logement, où elle s'eſt ſi fort augmentée, qu'elle forme une tumeur au périnée. Il ſuffit quelquefois de tenir la peau ferme & tendue ſur la pierre, & de faire à cet endroit une inciſion proportionnée à la groſſeur de ce corps étranger.

rechef s'il y en a une, car il ne seroit pas impossible qu'il se fut trompé la premiere fois en sondant. S'il ne la trouvoit pas cette seconde fois, il ne devroit point passer outre; mais sentant ce corps au bout de la sonde, il la fait tenir d'une main par un serviteur qui la pousse en enbas par la tête, afin que la partie courbe & la premiere introduite de cet instrument repoussant en dehors l'extremité intérieure de l'uretre, fasse mieux connoître & sentir à l'Opérateur l'endroit où il doit couper. Le même serviteur tient de l'autre main les bourses élevées, & le Chirurgien avec deux doigts de la main gauche, sçavoir le pouce & l'indice, faisant bander la peau du périnée, il prend de la main droite le bistouri L. monté, que lui presente l'un de ses aides qui est à son côté droit, & qui doit se souvenir de le présenter par le manche & non pas par la pointe, comme fit celui à qui M. Maréchal, aujourd'hui premier Chirurgien du Roi, l'avoit donné à tenir lorsqu'il tailla M. le Duc de Grammont, & qui lui tendant ce bistouri la pointe en devant le blessa à la main, ce qui faillit à troubler l'opération; l'Opérateur fera ensuite avec toute l'assûrance dont il est capable l'incision au périnée à côté du raphé, qui va du milieu des bourses à l'anus; il ouvre les tégumens & l'uretre, avançant son instrument jusques dans la canelure de la sonde qui lui sert de guide pour ne couper que ce qu'il veut. Cette incision doit avoir de longueur depuis deux jusques à quatre travers de doigts, selon la grosseur de la pierre. Il y a des Lithotomistes qui tiennent eux-mêmes la sonde de la main gauche pendant qu'ils incisent de la droite, cela dépend de l'habitude qu'on a contractée, ou des maîtres de qui on a été instruit. (*a*) l'incision n'est pas plû-

De l'impulsion de la sonde canelée introduite dans le col de la vessie.

Avis sur la maniere de presenter le bistouri à l'Opérateur.

Longueur de l'incision.

(*a*) Tous les habiles Lithotomistes sont aujourd'hui dans l'usage de tenir eux-mêmes la sonde, & c'est le plus sûr. Un Aide-Chirurgien placé au côté droit du malade,

tôt faite, qu'on rend le biſtouri au même ſerviteur qui l'a préſenté.

Des conducteurs à épée.

On ſe ſervoit autrefois de deux conducteurs faits en forme de petites épées, dont le premier M. avoit un bec qui ſe continuoit dans preſque toute

tient alors le ſcrotum, & tend la peau du perinée ſur la ſonde que l'Opérateur fait ſaillir en dehors le plus qu'il eſt poſſible; il poſe ſur le raphé du côté droit, le doigt indicateur & celui du milieu de la main droite, & les allonge le plus qu'il peut; il applique les pareils doigts de l'autre main du côté gauche le long de l'iſchion, & il tend un peu la peau ſur la courbure de la ſonde. Il cache tous ſes autres doigts dans ſa main, de maniere qu'il ne comprime pas le ſcrotum ni les teſticules, ce qui pourroit faire des contuſions & occaſionner des dépôts dans ces parties dont la délicateſſe eſt extrême. L'Opérateur tient la ſonde fermement & de la main gauche, de maniere qu'elle faſſe un angle droit avec le corps; il touche avec le doigt index de la main droite, la ſaillie que fait la convexité de la ſonde ſituée entre les deux doigts de l'aide. Il prend le Lithotome qu'un aſſiſtant lui preſente, il fait ſur la crenelure de la ſonde une inciſion qui commence au deſſous du ſcrotum & ſe termine du côté de l'anus. Il inciſe d'abord les tégumens, après quoi il porte la pointe du Lithotome dans la crenelure de la ſonde, & coupe l'uretre; il incline un peu vers lui le manche de la ſonde, & gliſſe en même tems la pointe du biſtouri le long de la crenelure du côté du bec de la ſonde pour couper le bulbe de l'uretre, enſorte que l'inciſion approche le plus qu'il eſt poſſible du col de la veſſie. M. Boudou au lieu de tenir la ſonde droite, en incline un peu le manche du côté de l'aine droite Par le moyen de cette ſituation de la ſonde, il coupe latéralement, le col de la veſſie, & une petite portion du côté gauche de la glande proſtate ſuperieure. Cette methode eſt à peu près celle de M. Cheſelden. Quand l'inciſion eſt faite, ce même aide prend doucement d'une main le ſcrotum qu'il releve, & de l'autre la chaſſe du Lithotome que l'Opérateur lui donne à tenir, & dont la pointe reſte toujours dans la canelure de la ſonde, pour ſervir de guide au bec du conducteur mâle ou du gorgeret, que l'on gliſſe le long de ſa lame juſques dans cette canelure. Quand l'Opérateur eſt aſſuré que le bec de cet inſtrument y eſt entré, il fait retirer le Lithotome & continue ſon opération.

ſa longueur, & qu'on gliſſoit aiſément dans la goutiere de la ſonde juſqu'à la veſſie, & le ſecond N. avoit une canelure à ſon bout qui lui ſervoit à ſe conduire ſur le premier dans ce même organe, & entre ces deux conducteurs on introduiſoit la tenette; mais preſque tous les Opérateurs ont ſubſtitué à leur place le gorgeret O. qu'ils trouvent beaucoup plus commode. L'Opérateur le cherche dans ſa Gibeciere de la main droite, & de la gauche il reprend du ſerviteur la tête de la ſonde qu'il lui avoit fait tenir; puis mettant le bec qui eſt au bout du gorgeret dans la canelure de cette ſonde, il le conduit par le moyen d'une telle canelure juſques dans la veſſie, dont il facilite l'entrée à cette machine, en éloignant du ventre avec la main gaugauche la tête de la ſonde, ce qui fait que la ſonde & le gorgeret entrent de compagnie dans la veſſie.

Du gorgeret qu'on leur préfere.

Quelques-uns après avoir fait une inciſion de médiocre longueur & retiré la ſonde, ſe ſervent du dilatatoire R. pour agrandir la plaie: ils prétendent que la plaie agrandie par le dilatatoire ſe guérit plûtôt que celle à qui on donne par inciſion une longueur conſidérable; parce que ſelon eux les fibres du col de la veſſie ne ſont point coupées, mais ſeulement ſéparées par le dilatatoire. Toutefois cette pratique n'eſt pas approuvée univerſellement; il y en a qui aiment mieux faire l'inciſion plus grande, que de ſe ſervir du dilatatoire: ils croyent que la violente douleur qu'il excite peut cauſer une fluxion ſur la veſſie & produire de fâcheux accidens, & véritablement dans le tems qu'on donne les deux coups du dilatatoire, l'un en large & l'autre en long, on entend le malade redoubler ſes cris; ce qui prouve l'excès du mal qu'il reſſent pour lors, c'eſt pourquoi on conſeille de s'en ſervir le moins qu'on pourra (*a*). La ſonde étant

Du dilatatoire & des accidens qui arrivent de ſon uſage.

(*a*) La plûpart des Lithotomiſtes de nos jours, au lieu

étant retirée de la main gauche, l'Opérateur prend le gorgeret de cette même main, & de la droite il prend une tenette P. dans la gibeciere. Il se sert ordinairement d'une droite qu'il introduit fermée dans la vessie par le moyen de la cavité creusée le long du gorgeret. Immédiatement après cette introduction il retire de la main gauche le gorgeret qu'il remet dans la gibeciere, & avec la tenette fermée il cherche la pierre de tous côtez dans la vessie : il ne faut pas qu'il ouvre & referme la tenette pendant qu'il fait cette perquisition, parce qu'en l'ouvrant souvent il pourroit meurtrir la vessie, ou la pincer en la refermant. Lorsque la pierre se fait sentir au bout de la tenette, l'Opérateur met les deux mains à cet instrument, il l'ouvre doucement & tâche d'y charger la pierre dont il connoît la grosseur par la distance qu'il y a d'un anneau de la tenette à l'autre, & si elle lui paroît trop grosse pour pouvoir la faire sortir par l'incision qu'il a faite, il tourne la pierre déja chargée, & la relâchant dans la vessie il tâche de la charger d'une autre maniere ; parce qu'il arrive souvent qu'une pierre ayant la figure d'un œuf, c'est-à-dire, plus longue que large, la premiere fois on l'aura chargée par sa partie la plus longue, & une seconde fois on la saisira par le côté le plus étroit, & pour lors la sortie en sera beaucoup plus aisée ; & si au contraire on s'obstinoit à vouloir dégager ce corps étant saisi par sa longueur, on feroit souffrir le

De quelle façon on doit se servir de la tenette introduite.

Maniere de saisir la pierre.

de faire la dilatation du col de la vessie avec le dilatatoire, introduisent peu à peu dans la goutiere du gorgeret le doigt indicateur de la main gauche le plus avant qu'il est possible, en appuyant sur le rectum. Ils prétendent par là faire une espece de dilatation graduée au col de la vessie, & que la pression du rectum prépare un chemin plus large à la pierre. Lorsque la pierre est prise dans les tenettes, ils les tirent doucement, pour ne faire que par dégrez la dilatation du col de la vessie, en les appuyant sur le rectum, afin de s'éloigner des os pubis.

martyre au malade, & quelquefois inutilement.

De ce qu'il faut faire quãd la pierre se casse, qu'elle est trop grosse, ou qu'il en reste d'autres.

Il est des pierres tendres & graveleuses qui se cassent sous la tenette; quand cela arrive, il en faut retirer les morceaux le mieux qu'on peut, & il en est de si grosses qu'il est impossible de les tirer, on les laisse alors, plûtôt que de tuer le malade pour les avoir. S'il y en a deux, ce qu'on connoît par le bouton T. qui est au bout de la curette S. après que la premiere a été tirée on remet la tenette dans la vessie & on la charge comme la précédente: s'il y en avoit davantage, comme il s'en est trouvé quelquefois dix ou douze, on y retourneroit avec la tenette autant de fois qu'il resteroit de pierres à tirer. (*a*) Quand la pierre s'est logée à droite ou à gauche dans un des côtez de la vessie, & qu'on ne peut pas la toucher avec la tenette droite, on en prend une courbe Q. avec laquelle on la peut charger dans quelque endroit de la vessie qu'elle soit cantonnée. Il est des pierres écailleuses, de la superficie desquelles il se détâche quelques fragmens en les chargeant dans la tenette; il en est de graveleuses qui s'écrasent sous la tenette, & souvent il y a au fond de la vessie un sablon & un gravier qu'il est nécessaire de vuider après l'extraction de la pierre: Dans ces occasions on se sert de la curette S. avec laquelle on évacue à plusieurs fois ce qui est au fond de la vessie, l'opération n'étant point parfaite lors qu'il y reste quelque chose d'étranger. Ayant bien nettoyé la vessie, on prend une canule X. dont on trempe le bout dans l'huile rosat, & on l'introduit doucement dans la plaie, pour l'y laisser durant quelques jours selon la né-

Les occasions de se servir de la curette.

(*a*) L'inspection de la pierre suffit, selon quelques Lithotomistes, pour juger si la vessie en contient d'autres. Les pierres qu'on appelle murales à cause de leur couleur noire & des aspéritez qui sont autour, se trouvent ordinairement seules. Celles où l'on apperçoit une ou plusieurs surfaces lices & polies, sont presque toujours accompagnées de quelques autres.

ceſſité, on l'attache à une ceinture avec un cordon Y. paſſé dans deux anneaux qui ſont à la tête de ce tuyau, afin qu'elle ne puiſſe point ſortir de la plaie.

Après vous avoir fait obſerver ce qu'il y a à faire avant & durant l'opération, il faut finir par vous faire remarquer ce qu'on fait après l'opération. La canule étant engagée & aſſûrée, qui eſt ce qui acheve l'opération, on met ſur la plaie une compreſſe quarrée, & épaiſſe qu'on y fait tenir par un garçon, afin d'empêcher l'air d'entrer dans la veſſie, juſqu'à ce qu'on vienne à panſer le malade. Pour s'y préparer on le delie auſſi-tôt en lui ôtant les deux écharpes, & on le porte à deux dans ſon lit qu'on a eu ſoin de garnir de quelques draps en pluſieurs doubles, afin que le ſang ou l'urine qui s'échape les premiers jours, ne gâte point le matelas. Si on n'a pas mis avant l'opération la bande qu'on appelle le colier 8. ni celle qu'on nomme le T double, marqué 9. on les met au malade avant que de le panſer; puis ayant approché l'appareil du panſement, on ôte la compreſſe, on met ſur la plaie les deux plumaceaux Z. Z. couverts d'aſtringens, enſuite l'emplâtre à queue 1. & une groſſe compreſſe 2. par deſſus. On fait tout de ſuite une embrocation d'huile roſat qu'on a miſe dans un petit plat 3. au ſcrotum, à la verge & ſur tout le bas ventre. On releve les bourſes avec une compreſſe longitudinale 4. qu'on appelle la trouſſe, & on met ſur le ventre celle qu'on nomme la ventriere 5. Toutes ces compreſſes ſont trempées dans l'oxicrat qui eſt dans la terrine 6. & arrêtées par le bandage en T marqué 9. dont les deux branches viennent ſe croiſer ſur la plaie & remontent par les aines pour s'attacher au circulaire qui tourne autour du corps. On lie enſemble les deux jambes par une petite bande nommée la jarretiere 7. afin qu'elles ne puiſſent pas s'éloigner l'une de l'autre, & r'ouvrir

De la cure du malade après qu'on lui a tiré la pierre.

De la maniere de le bander & de panſer les premiers jours.

la plaie, & on met en travers ſous les jarrets une traverſine qui tient les genoux un peu élevez : on finit par donner quelques reſtaurans au malade, ou quelque liqueur qui puiſſe un peu rappeller ſes forces abbatues. Je ne parlerai point des accidens qui ſuivent cette opération, ni du panſement & du traitement qu'il faut obſerver pour en obtenir la guériſon ; il faudroit un volume entier pour circonſtancier toutes ces choſes, je vous renvoye au livre de M. Tolet, qui a aſſez bien traité cette matiere.

En quelles rencontres on ne doit point tenter l'extraction de la pierre.

M. Thevenin Chirurgien ordinaire du Roy & Juré à Paris, nous apprend qu'il eſt des occaſions où il ne faut pas eſſayer de tirer la pierre de la veſſie, par exemple, lorſqu'on juge que la pierre eſt trop groſſe, ou que le malade eſt ſi vieux & ſi foible qu'il ne pourroit ſupporter l'effort de la taille, ni la violence des ſymptômes qui ſuivroient une inciſion auſſi grande que le demanderoit le volume de la pierre : mais ſi ce corps étranger tombant ſur le col de la veſſie la bouchoit & cauſoit très-ſouvent une retention d'urine, on ſeroit obligé de le repouſſer avec la ſonde pour permettre à cet excrément de s'échaper ; & comme les fréquentes entrées & ſorties de la ſonde, pourroient irriter le paſſage & y cauſer la gangrene, il propoſe l'opération qui ſuit. Il faut ſituer le malade de la maniere qu'on fait au grand appareil, puis introduire une ſonde canelée courbe dans la veſſie, & ſur la ſinuoſité de l'inſtrument on fait une inciſion comme ſi on vouloit tirer une pierre, excepté que la plaie doit être beaucoup plus petite. Incontinent après on fait entrer un ſtilet dans la veſſie, le gliſſant le long de la canelure de la ſonde ; ce ſtilet ſert à y conduire une canule d'argent longue de quatre doigts, en le paſſant dans la cavité de la canule : on retire enſuite le ſtilet, & on attache la canule à une ceinture, par un ruban paſſé dans les deux an-

Moyen de ſoulager le malade dans ces occaſions.

neaux qui ſont à ſa tête. On laiſſe continuellement dans la plaie cette canule, qui empêche la pierre de ſe préſenter davantage au col de la veſſie & de flo-ter deçà & delà, ce qui fait vivre le malade avec moins de douleur juſqu'à ce que ſes forces ſoient rétablies pour ſoutenir la taille : mais quelquefois la canule lui ſera ſi peu incommode, qu'il aimera mieux la porter avec patience, que de s'expoſer à la taille, dont il pourroit mourir. Il faut que cette canule ferme à viſſe pour retenir & vuider l'urine quand on veut. On peut par le moyen de cette canule faire commodément des injections dans la veſſie pour beaucoup de maladies auſquelles elle eſt ſujette.

Canule qui repouſſant la pierre, donne paſſage à l'urine.

Voilà la maniere que M. Thevenin nous enſeigne pour faire cette opération. Suivant cette méthode il faut néceſſairement que le malade urine par la canule, car elle remplit le col de la veſſie ; c'eſt-pourquoi je conſeillerois d'introduire une canule de la même façon que je fais à la ponction du périnée, je veux dire dans le corps de la veſſie auprès de ſon col : il n'y a nul accident à craindre de la percer en cet endroit, & le malade en recevroit les deux mêmes utilitez qu'il reçoit de la maniere qu'enſeigne M. Thevenin, qui ſeroit d'uriner quand on en auroit envie, & d'empêcher que la pierre ne tombe & ne peſe ſur le col de la veſſie. Mais un autre avantage que lui procureroit la maniere que je propoſe, c'eſt que le col de la veſſie étant libre, & la pierre ſoutenue par le bout de la canule qui doit entrer dans la capacité de cet organe de la longueur de plus d'un doigt, l'urine s'échaperoit, & ſortiroit par l'uretre ſon chemin ordinaire ; de ſorte que le malade n'auroit plus que la ſeule incommodité de retenir la canule ſans être obligé de l'ouvrit toutes les fois qu'il voudroit décharger ſa veſſie du poids de l'urine, au lieu qu'il faudroit qu'il débouchât autant de fois cette canu-

Moyen plus avantageux de placer la canule.

le, quand elle occupe le passage de l'urine.

DU HAUT APPAREIL.

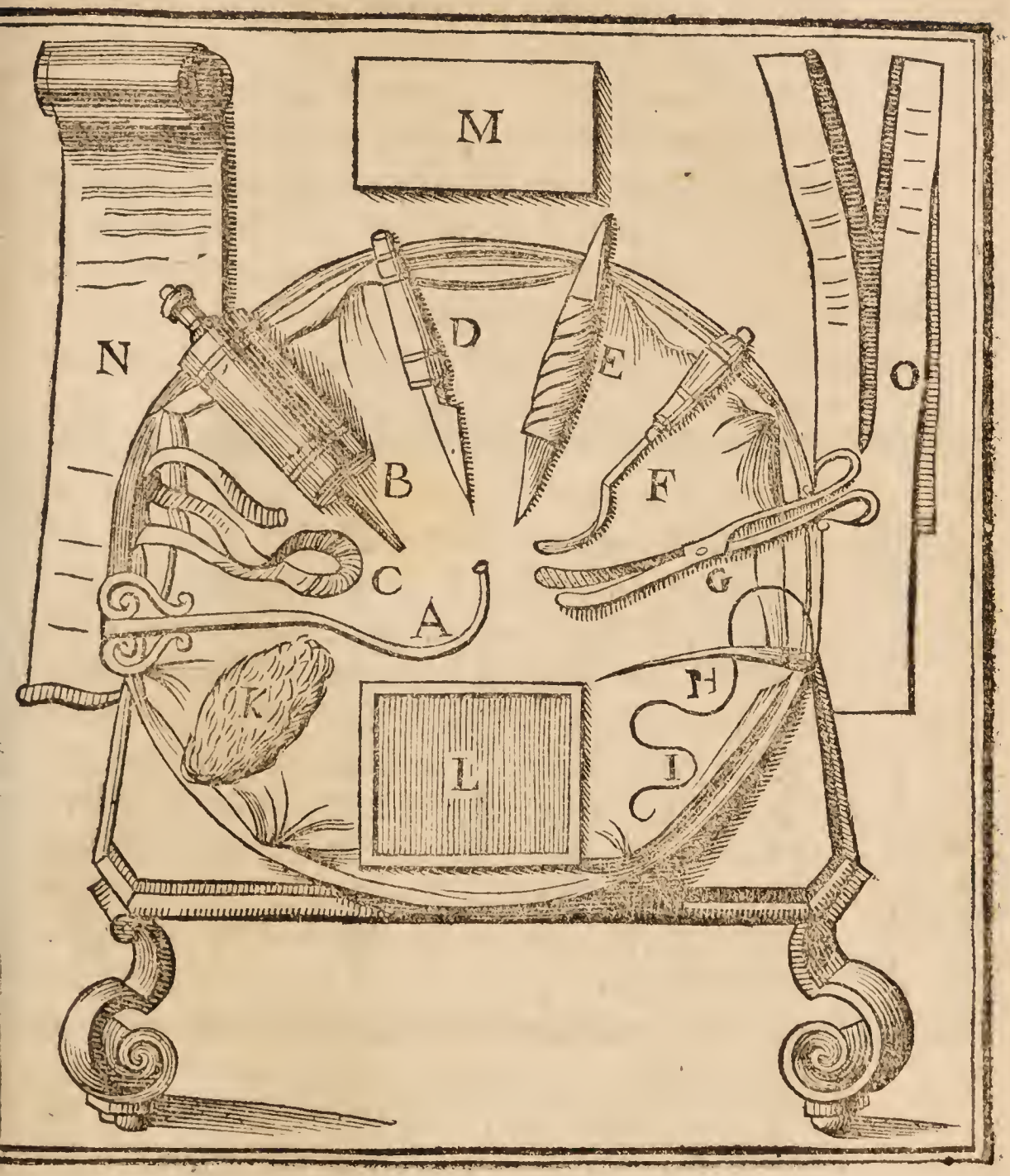
La troisiéme maniere d'extraire la pierre s'appelle le haut appareil, parce qu'on tire la pierre par la partie supérieure de la vessie : cette maniere n'est plus en usage aujourd'hui. Nicolas Franco Chirurgien de Lauzane, est le premier qui l'ait pratiquée ; il dit l'avoir faite à un enfant dont la pierre étoit si grosse, qu'il ne pût pas la tirer par le grand appareil. Il nous apprend que pour l'executer il faut faire introduire deux doigts par un serviteur dans l'anus du malade, & au lieu d'approcher avec les doigts la pierre du col de la vessie, comme au petit appareil, il faut au contraire la pousser vers le fond de ce viscere, ensuite faire une incision au bas de l'hypogastre, directement au-dessus de l'os pubis, & un peu à côté de la ligne blanche : les muscles étant coupez, on ouvre la vessie dans son fond, qui naturellement est tourné en en haut, puis avec un crochet on en tire la pierre comme au petit appareil. Quoique Franco nous dise que cette opération lui a réussi, il nous dissuade pourtant de la faire, sans nous en dire aucune raison. On nous assure que M. Bonnet a pratiqué souvent cette opération à l'Hôtel-Dieu de Paris, avec d'heureux succès, & que même M. Petit lui a vû faire. Je ne trouve point cette opération si périlleuse qu'on pourroit s'imaginer ; je la crois au-contraire moins dangereuse que le grand & petit appareil, d'autant plus que cette dupplicature du péritoine dans laquelle les Anciens plaçoient la vessie, ne se trouve point, comme je l'ai fait voir dans l'Anatomie que j'ai donnée au Public ; la vessie est placée hors du peritoine, desorte qu'on peut l'ouvrir sans toucher à cette membrane, ni sans ouvrir la capacité du bas-ventre. Voici donc la maniere dont on peut se conduire.

De l'endroit où on ouvre le bas-ventre, & on y perce la vessie.

Succès de cette méthode.

Premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

FIG. XIV. POUR LE HAUT APPAREIL.



POur pratiquer heureuſement cette opération, il faudroit introduire dans la veſſie une ſonde creuſe A. dont l'ouverture extérieure ſeroit aſſez ample pour y faire entrer le bout de la ſeringue B. avec laquelle on empliroit la veſſie d'eau, qui auroit un dégré de chaleur pareil à celui de l'urine. On feroit une ligature à la verge avec cette bande C. afin qu'en ſeringuant l'eau ne s'échapât point de

Moyens de rendre l'opération heureuſe.

la veſſie à côté de la ſonde ; & lorſqu'on jugeroit par la quantité de l'injection que la veſſie dût être pleine, on en retireroit la ſonde, & on reſſerreroit un peu la ligature de la verge, afin de comprimer l'uretre aſſez pour empêcher l'eau de ſortir : enſuite le malade aſſis dans une chaiſe preſqu'à ſon ſéant, on lui feroit une inciſion longitudinale avec le ſcalpel D. entre les deux têtes des muſcles droits, & les deux piramidaux; après quoi appuyant du doigt ſur le fond de la veſſie, on ſentiroit la fluctuation de l'eau dont elle ſeroit gonflée, & pour lors on feroit avec une groſſe lancette armée E. une ponction à cet organe dans ce même endroit. On connoîtroit aiſément quand la veſſie ſeroit ouverte, par l'eau qui en ſortiroit, & auſſitôt avec le crochet F. on pourroit faire ſortir la pierre, ou bien on plongeroit une tenette G. longue & étroite dans l'ouverture, par laquelle l'eau s'écouleroit, & ayant trouvé la pierre dans la veſſie, il ſeroit pour lors facile de la charger & de la tirer par cette ouverture. La plaie ſe guériroit ſans peine, parce que tenant le malade en une ſituation preſque droite dans ſon lit, l'urine qui ſe porte continuellement dans la veſſie, ne pourroit point monter juſqu'à la plaie pour empêcher la réunion, comme elle fait aux deux autres manieres d'opérer ; & de plus l'urine trouveroit toujours ſon chemin ordinaire pour s'écouler. Si la plaie faite au ventre paroiſſoit trop grande, & qu'on crût ne pouvoir pas la réunir avec facilité, on pourroit faire un point avec cette aiguille courbe H. enfilée d'un fil ciré I. & mettre ſur la plaie ce plumaceau K. couvert du baume d'Arceus, puis l'emplâtre L. la compreſſe M. par deſſus, & le bandage circulaire N. fait avec une ſerviette, pour finir par le ſcapulaire O. qui aſſurera tout l'apareil.

Du lieu où on doit porter le ſcalpel.

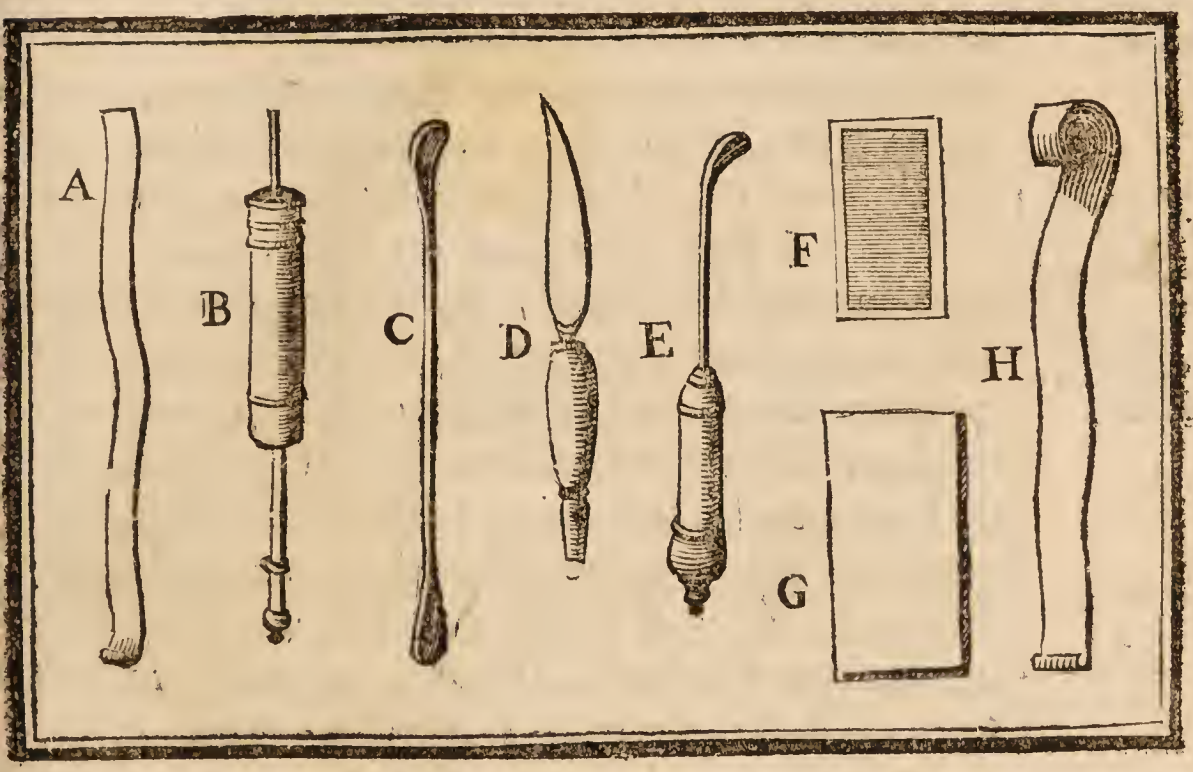
Traitement de la plaie après cette extraction.

Cette maniere paroît la meilleure ; mais avant que de lui donner la préference ſur les deux au-

tres, il faut qu'elle ſoit confirmée par pluſieurs expériences, dont la premiere ſe pourroit tenter ſur quelque criminel condamné à mort, & qui auroit la pierre. Je ne ſuis pas le ſeul qui approuve cette opération; c'eſt le ſentiment de pluſieurs Médecins & Chirurgiens, & ſurtout celui de M. Fagon premier Médecin du Roy, dont l'approbation l'emporte par les connoiſſances particulieres qu'il a dans la Nature (*a*).

Approbation de cette méthode.

XV. FIG. POUR LA PIERRE DANS L'URETRE.



TOutes les pierres trouvent leur principe dans les reins, & groſiſſent dans la veſſie; mais elles n'y ſéjournent pas toutes. Il y en a beaucoup qui ſuivent le courant de l'urine, & qui ſortent avec elles quand elles ſont encore petites: mais quand une pierre a acquis une médiocre groſſeur, & qu'elle a trouvé moyen d'entrer dans l'uretre,

(*a*) M. Morand a donné au public un Traité de la Taille par le haut appareil, où l'on trouve de ſçavantes réfléxions jointes à un extrait de tout ce qui a été écrit de plus intéreſſant ſur ce ſujet.

elle s'y arrête souvent, & soit par sa grosseur, soit par ses inégalitez elle y cause de si grandes douleurs qu'on est obligé d'avoir recours au Chirurgien qui doit sans differer travailler à la faire sortir d'autant plus que cette pierre bouchant le passage, le malade ne peut point uriner, ce qui auroit des suites très-fâcheuses, s'il n'étoit promptement secouru.

Nécessité d'un prompt secours.

Il est très-facile de connoître l'endroit où la pierre est arrêtée, le malade le montre lui-même, & pour peu qu'on y touche, on sent une dureté causée par ce corps étranger. Le Chirurgien doit d'abord essayer avec ses doigts de la faire couler le long de l'uretre; il est aidé à cela par l'urine, qui la pousse pour la faire sortir. Mais lorsqu'il ne peut pas la faire avancer sans de grandes douleurs, il faut qu'avec cette bandelette A. il lie la verge au dessus de la pierre du côté du pénil, & dans le reste du canal de la verge il injecte de l'huile d'olive avec une petite seringue B. la ligature empêche que l'injection ne repousse la pierre, & qu'elle ne retourne sur ses pas. Le Chirurgien essaye de rechef de faire avancer la pierre en dehors, ce qui s'éxecute avec bien moins de douleurs, le canal ayant été huilé; s'il voit qu'elle ne puisse pas sortir sans un plus grand secours, il prend une petite curette C. longue de quatre ou cinq pouces, qu'il trempe dans l'huile pour la fourrer dans la verge, & en pousser le bout à côté & au-delà de la pierre, & par ce moyen la tirer au dehors. Cet expédient réussit souvent, mais s'il lui manque, il faut qu'il en vienne à l'opération sans retarder un moment

Ce que l'Opérateur doit tenter d'abord.

Ligature faite au-delà de la pierre.

Utilité de l'injection d'huile.

Le Chirurgien ôtera cette premiere ligature pour tirer la peau qui couvre cette partie, le plus qu'il pourra vers la racine de la verge, & il remettra ensuite la même ligature au dessus de la pierre; puis tournant de la main gauche la verge, afin que l'uretre soit en enhaut & tenant la pierre assujettie entre deux doigts, il fait avec un petit scalpel D.

Préparation pour l'incision de la verge au droit de l'urétre.

une inciſion ſur le corps de la pierre, coupant les tégumens & l'uretre ſuivant la longueur de la partie; enſuite il prend une petite curette E. emmanchée, faite en forme de cure-oreille, qu'il coule ſous la pierre qu'il fait ſortir auſſitôt par ce moyen. La pierre étant tirée, on ôte la ligature, & la peau revenant dans ſa place ordinaire, bouche la plaie qu'on a faite à l'uretre; c'eſt la raiſon pourquoi avant l'opération on tire la peau, afin que les plaies de la peau & de l'uretre ne ſe trouvent plus vis-à-vis l'une de l'autre. On panſe ces plaies comme on fait les plus ſimples avec un emplâtre de ceruſe F. une compreſſe G. & une bande H. dont on fait des circulaires autour de la verge. L'urine paſſant par l'uretre, le nettoye & le guérit avec le ſecours de la Chirurgie.

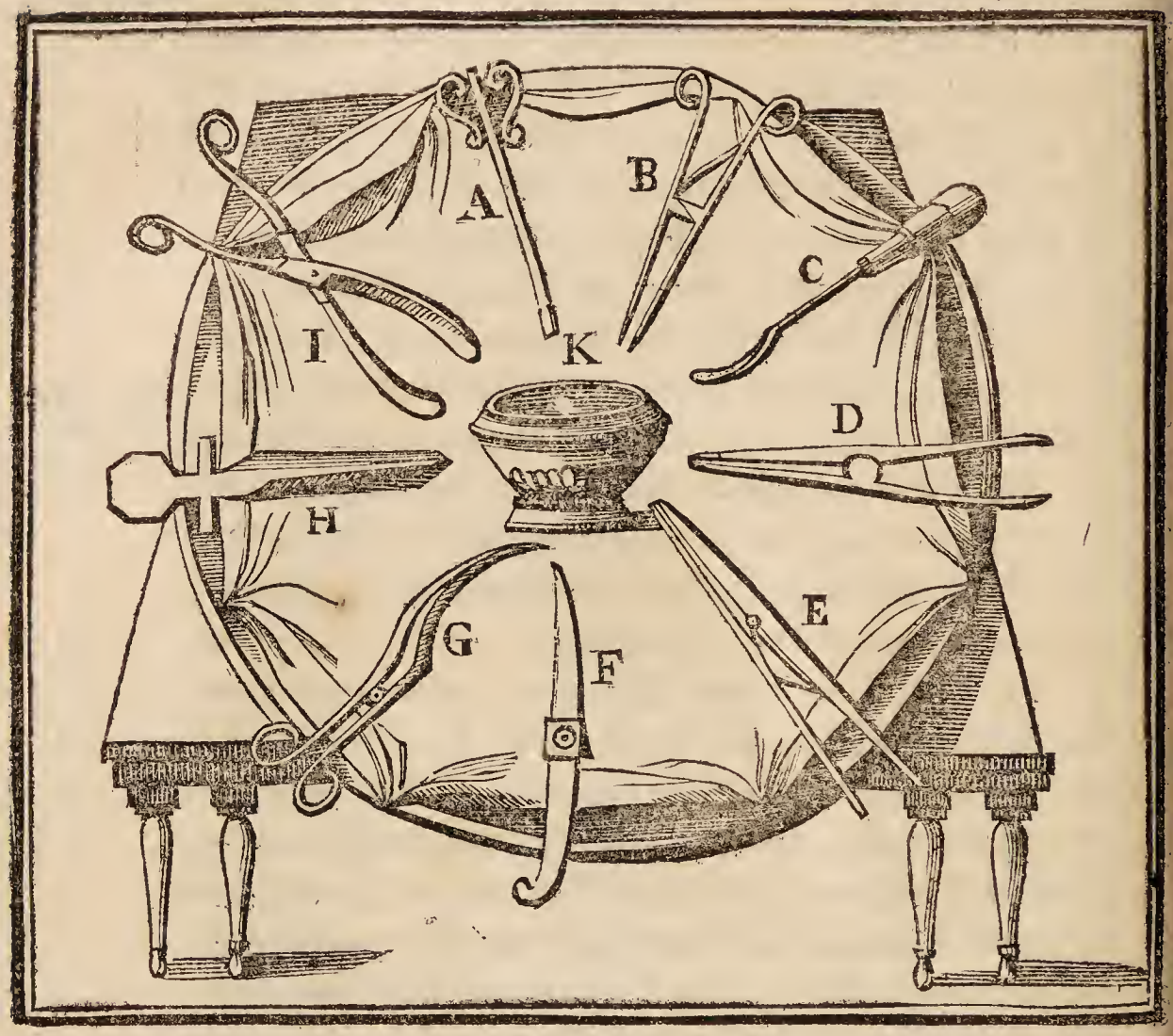
Uſage de la Curette.

Panſement de la plaie.

J'ai vû ſouvent que la pierre après avoir fait tout le chemin de l'uretre s'arrêtoit à ſon extremité; cela arrive à ceux dont l'ouverture du gland eſt plus petite qu'elle ne doit être, ce qu'on remarque aſſez ſouvent vers l'inſertion de l'uretre à la racine du gland. On m'apporta un jour un enfant qui avoit une pierre arrêtée au bout de l'uretre, on en voyoit même une des extrémitez qui ſortoit. Je me ſervis de la pointe d'une lancette pour débrider en haut & en bas cette partie du conduit de l'uretre, & avec de petites pincettes je tirai la pierre. La pellicule qui couvre le gland en rétreciſſoit l'ouverture, & ceux à qui cette diſpoſition arrive, ſont plus longtems à piſſer que les autres. En coupant deux petites brides qui ſerrent l'entrée de l'uretre, on y remédie aiſément, & c'eſt pour lors une des plus legeres opérations de la Chirurgie.

Maniere de dégager un calcul retenu au bout de l'urétre proche le gland.

FIG. XVI. DE LA TAILLE POUR LES FEMMES.



Les femmes ſont ſujettes à la pierre.

QUoique l'uretre des femmes ſoit plus court & plus large que celui des hommes, & que par cette diſpoſition les petites pierres, le ſable & le gravier puiſſent ſortir facilement avec l'urine, elles ne ſont point pour cela exemptes d'avoir quelquefois dans la veſſie des pierres qui les incommodent autant que celles des hommes, & qu'il faut leur ôter par l'opération.

Deux manieres de tirer la pierre aux femmes.

On taille ordinairement les femmes de deux manieres, ou par le petit appareil, ou par le grand appareil.

La premiere ſans inciſion.

Dans le petit appareil, outre qu'on y employe peu d'inſtrumens, on ne fait aucune inciſion. Voici comment. La femme étant ſituée dans une

chaiſe haute, panchée en arriere, les cuiſſes écartées & élevées, on prend la ſonde droite A. qu'on trempe dans l'huile, & qu'on introduit par l'uretre dans la veſſie pour chercher la pierre avec cet inſtrument. La canelure qui eſt à la ſonde, ſert pour conduire dans la veſſie le dilatatoire B. qui n'y eſt pas plûtôt entré, qu'on retire la ſonde; & avec le dilatatoire on élargit l'uretre, en quoi on n'eſt pas obligé de faire de grand efforts, vû que ce conduit eſt dilatable au de-là de ce qu'on en peut croire. On retire enſuite la machine, puis l'Opérateur ayant huilé ſes deux doigts de la main gauche, il les introduit comme on a dit auparavant dans le vagina ſi c'eſt une femme, ou dans l'anus ſi c'eſt une fille; & de ſa main droite appuyant ſur le ventre, il approche doucement la pierre du col de la veſſie, d'où elle entre aiſément dans l'embouchure de l'uretre qu'on aura dilatée. Lorſqu'il voit la pierre, il ôte ſa main droite de deſſus le ventre de la malalade, y ſubſtituant à la place celle d'un ſerviteur, & tenant les doigts de l'autre main toujours dans le vagina ou dans l'anus, avec leſquels il pouſſe la pierre dans l'urétre, il prend un crochet C. qu'il coule derriere la pierre, pour la faire ſortir dehors comme aux enfans qu'on taille par le petit appareil.

Uſage du dilatatoire.

Il y a des Opérateurs qui prétendent que le grand appareil eſt moins douloureux que le petit, ce qui fait qu'ils lui donnent la préference: vous en pourrez décider, quand je vous aurai expliqué celui qui nous reſte. Il faut ſituer la malade ſur la chaiſe, lui mettre les écharpes comme aux hommes, la faire tenir par des ſerviteurs, & lui gliſſer dans l'uretre la ſonde A. ou un conducteur G. qui puiſſe ſervir de guide à un dilatatoire ſimple fait exprès pour les femmes. En voilà de deux façons, l'un ſans reſſort D. & l'autre avec un reſſort, qui le fait ouvrir plus commodément. On peut ſe ſervir de l'un

La ſeconde en coupant de l'urétre.

Différens dilatatoires.

& de l'autre, mais le dilatatoire à reſſort eſt plus d'uſage. Ayant écarté doucement l'uretre, & le dilatatoire étant ouvert, il faut avec un biſtouri étroit F. ouvrir à droite & à gauche un peu de l'orifice externe du canal de l'urine. On en ouvrira un peu plus ou moins, ſelon qu'on jugera que la pierre ſera plus ou moins groſſe, on retire enſuite le dilatatoire, & ſur la ſonde ou ſur le conducteur G. qu'on aura paſſé dans l'uretre, on conduit la tenette I. dans la veſſie, & on retire le conducteur : avec la tenette on cherche & on ſaiſit la pierre qu'on doit tirer au dehors par de petits mouvemens qu'on fait alternativement de côté & d'autre ſans grande violence. On peut ſe ſervir d'un petit gorgeret H. plus étroit que celui qu'on employe pour les hommes, & il y en a qui ſe contentent d'une ſonde creuſe. Le moins d'inſtrumens dont on peut ſe ſervir, c'eſt toujours le meilleur. Dans la taſſe K. il y a de l'huile pour en froter tous les inſtrumens à meſure qu'on les fait ſervir.

Les mouvemens qu'on doit donner à la tenette.

Inconvéniēt de ces opérations.

De toutes les femmes qu'on taille, il y en a plus des trois quarts à qui il reſte un écoulement involontaire d'urine, ſurtout de celles dont on a tiré une groſſe pierre. Cet accident eſt immanquable par la trop grande dilatation qui force & rompt le reſſort des fibres de l'uretre & du ſphincter. Si on pouvoir tirer la pierre par le haut appareil, on éviteroit cette incommodité; mais je n'oſe pas la conſeiller avant que d'en avoir vû pluſieurs expériences : toutefois comme ce moyen a pû réuſſir à des hommes, je ne doute point qu'il ne convienne auſſi aux femmes. Il ſeroit donc à ſouhaiter que ceux qui ſont dans un uſage ordinaire de tailler, fiſſent des eſſais de cette pratique ſur des ſujets privez de vie, & qu'ils ſe hazardaſſent de la tenter ſur des femmes qu'ils préverroient ne pouvoir être délivrées que très-difficilement & avec beaucoup de danger par le grand & le petit appa-

Moyens de l'éviter.

reil, qui ſeront toujours plus pénibles aux malades, que le haut appareil (*a*).

Hiſtoire de Frere Jacques

CE qui s'eſt paſſé à la Cour & à Paris au ſujet du Frere Jacques, regarde tellement les Lithotomiſtes que jai crû qu'il étoit à propos d'en rapporter l'hiſtoire en cet endroit. Je le ferai très-fidelement, afin que le Public informé de la verité puiſſe juger ſi la maniere d'operer de ce nouveau Lithotomiſte doit être préferée à celles qu'on a pratiquées juiſqu'à préſent.

Conduite & maniere de vie du Frere Jacques.

Dans le mois d'Août de l'année 1697. arriva à Paris une eſpece de Moine, qui avoit l'habit de Recolet avec cette difference ſeulement, qu'il étoit

(*a*) Comme l'urétre des femmes eſt très-court, & qu'il peut être aiſément dilaté, on a beaucoup ſimplifié l'opération de la Taille qui ſe pratique ſur elles. On met la malade dans une ſituation pareille à celle des hommes qu'on taille par le grand appareil. L'Opérateur écarte les nymphes avec deux doigts, pour trouver l'orifice de l'urétre, par lequel il introduit juſques dans la veſſie un conducteur mâle, trempé dans l'huile, & avec lequel il s'aſſure de la préſence de la pierre; il introduit enſuite le conducteur femelle, & écarte ces deux inſtrumens afin de dilater l'uretre. Pour les tenir, il met leurs extrêmitez entre le doigt du milieu & l'indicateur de la main gauche, de maniere que les doigts de la main étant ſuperieurs au poignet, & leur partie externe regardant le périnée, les bras gauches de ces conducteurs ſoient entre le doigt indicateur & le pouce, & les bras droits entre le doigt du milieu & l'annullaire. Il gliſſe doucement entre les conducteurs une tenette convenable à l'âge du ſujet, & l'introduit dans la veſſie. Il retire les conducteurs, charge la pierre, & la tire avec les mêmes précautions qu'on prend lorſqu'on taille les hommes.

M. Jonnot très-habile Lithotomiſte ne ſe ſervoit, dit M. Tolet, que d'une ſonde creuſe ou d'un gros ſtilet pour conduire la tenette, & c'eſt de lui dont ce dernier dit avoir appris que l'inciſion à l'urétre étoit inutile pour tirer de la veſſie des femmes, les pierres qui s'y forment.

Traité de la Lithotomie, &c.

chauſſé, & qu'au lieu de capuchon il portoit un chapeau. Il ſe faiſoit appeller Frere Jacques, & il paroiſſoit ſimple & ingénu. Il étoit ſobre, ne vivant que de potage & de pain. Il n'avoit point d'argent & ne demandoit que quelques ſols pour faire repaſſer ſes inſtrumens, ou pour faire racommoder ſes ſouliers. Il s'étoit fait une Religion à ſa mode, avec des vœux dont il laiſſoit la liberté à ſon Evêque de le diſpenſer quand il voudroit.

Les propoſitions qu'il fit en arrivant à Paris.

Il venoit pour lors de Bourgogne, & étoit porteur de quantité de certificats des opérations qu'il avoit faites en differens endroits. Il ſe fit connoître à la Charité par M. Maréchal, premier Chirurgien du Roy, & trouva mauvais de ce qu'il ne vouloit pas le laiſſer tailler dans cet Hôpital, étant venu exprès à Paris, diſoit-il, pour apprendre aux Chirurgiens une maniere particuliere d'executer cette opération; mais comme on n'expoſe point les malades de l'Hôtel-Dieu ni de la Charité pour faire des expériences, on lui donna un cadavre à qui on avoit mis une pierre dans la veſſie. Il la tira de la maniere qu'il a accoutumé de faire, en préſence des Chirurgiens de la Charité, qui dès cette premiere fois ne furent pas contens de ſa façon d'opérer.

Sa reception à la Cour.

Frere Jacques peu ſatisfait de l'accueil qu'on lui avoit fait à Paris, en partit dans le mois d'Octobre ſuivant pour aller à Fontainebleau où la Cour étoit pour lors. Il s'addreſſa à M. Ducheſne premier Medecin des Princes, à qui il rendit quelques lettres de recommandation qu'il avoit pour lui, & à qui il fit voir tous ſes certificats. M. Ducheſne fut charmé du récit que lui fit Frere Jacques tant du deſſein qui l'avoit conduit à Paris & à la Cour, que de ſa maniere d'opérer, & du grand nombre d'opérations qu'il en avoit faites; & par un zéle qu'on ne peut aſſez louer, il en parla à M. Fagon premier Médecin du Roy, à M. Bourdelot premier

mier Médecin de Madame la Ducheſſe de Bourgogne & à divers autres, qui tous conclurent qu'il le falloit voir travailler. Il ſe préſenta un garçon Cordonnier de verſailles, qui étoit alors à Fontainebleau, & qui avoit la pierre. M. Ducheſne le fit mettre chez une garde, & lui fit fournir tout ce qui lui étoit néceſſaire. Frere Jacques lui fit l'opération en préſence de Meſſieurs les Medecins, & de M. Felix qui étoit premier Chirurgien du Roi. L'opération réuſſit heureuſement, & ils en ſortirent tous très-contens, & même M. Felix retira chez lui Frere Jacques qu'il logea & qu'il nourrit pendant tout le voyage.

Premier ſujet qui ſe préſente.

Succès de ſon opération.

Cette opération fit beaucoup de bruit, elle fut publiée par toute la Cour. M. Ducheſne en informa les Princes, & leur rendoit compte tous les matins de la ſanté du malade. Il regardoit Frere Jacques comme un homme envoyé de Dieu pour ſoulager ceux qui ſont affligez de la pierre, par une méthode plus aiſée & moins dangereuſe que celle qui ſe pratiquoit. Effectivement les commencemens de l'opération du Cordonnier furent heureux; elle fut faite promptement, le malade piſſa par le conduit ordinaire peu de tems après l'opération; elle ne fut accompagnée d'aucun accident fâcheux, & on vit dans les rues ce Cordonnier ſe promenant trois ſemaines après avoir ſubi la taille.

Eloge qu'on fit de ſa méthode.

Sur ce que Frere Jacques dit qu'il avoit encore une maniere particuliere de guérir les hernies, on lui chercha des enfans & des hommes qui euſſent des deſcentes; il en fit trois ou quatre opérations en préſence des mêmes Médecins & Chirurgiens, qui lui ayant vû ôter le teſticule qu'il tiroit par l'inciſion faite dans l'aine, & qu'il retranchoit ſans héſiter, n'approuverent point cette façon d'opérer; mais au contraire la condamnerent, perſuadez qu'on doit conſerver les teſticules comme parties neceſſaires. Cette derniere opération par laquelle

Pratique du Frere ſur les hernies.

Défaut de cette methode.

à l'imitation de ces coureurs de campagne il émasculoit tous ceux à qui il la faisoit, ayant donc été unanimement rejettée, on s'en tint à celle qui regardoit la pierre, & voici comment il se pratiquoit.

Maniere de tailler du Frere.

La préparation chez lui n'étoit comptée pour rien; il ne se soucioit point que le malade eut été saigné & purgé avant l'opération. Il fait asseoir le malade sur le bord d'une table exposée au jour, il le couche ensuite à la renverse, lui mettant seulement un oreiller sous la tête, & il le fait tenir les deux cuisses écartées & ployées en enhaut les talons proches les fesses par deux hommes très-forts, parce qu'il ne le lie point, s'en fiant sur la force de ceux qui le tiennent. Il introduit dans la verge une sonde graissée, qui n'est point canelée, dont le bout lui sert à pousser de la main gauche en dehors l'endroit de la vessie où il doit faire son ouverture; puis prenant de sa main droite un bistouri long fait en forme de poignard, il le plonge proche la pointe de la fesse gauche deux doigts loin du périnée, & le poussant droit vers la région de la vessie, il l'ouvre dans son corps le plus près de son col qu'il peut: il ne retire point le bistouri qu'il ne l'ait ouverte autant que le demande la grosseur de la pierre. Il se sert d'un conducteur pour conduire la tenette, qui est à peu près semblable aux nôtres; & souvent avant que d'introduire cet instrument, il examine avec son doigt fourré dans la plaie l'endroit où peut être la pierre. Quand elle est chargée, il la tire promtement & rudement ne réflechissant nullement sur les mauvaises suites que peuvent avoir les violences qu'il fait pour l'extraire. S'il y en a plusieurs, il les tire de même que la premiere, & lorsqu'il les voit toutes dehors, il croit avoir tout fait; car il ne songe pas même à apprêter un appareil, & il ne s'embarrasse point de panser ses malades, ne se servant ni d'astringens, ni de dé-

L'endroit où il enfonce le poignard.

fenſifs, ſe contentant d'un peu d'huile & de vin pour tout remede appliqué ſur la plaie ; & lorſqu'on lui a repréſenté le beſoin que le malade a d'être bien panſé, il a répondu, je lui ai tiré la pierre, Dieu le guérira.

Il abandonne ſon malade, après lui avoir tiré la pierre.

La Cour partant pour Verſailles, Frere Jacques prit le chemin de Paris où ſa réputation l'avoit dévancé. Il y trouva tout le monde informé de ce qu'il avoit fait à Fontainebleau, & chacun s'empreſſa de lui procurer des ſujets, croyant leur faire plaiſir, que de les mettre entre les mains du Frere. Il en tailla cinq ou ſix, dont il en mourut quelques-uns. Il vint à la Charité de Verſailles en tailler quatre, entre leſquels il y avoit un Irlandois à qui il trouva au lieu de pierre dans la veſſie une bale de plomp couverte d'une matiere graveleuſe, qui l'incommodoit autant & plus qu'auroit fait une pierre, & qui obligea de le tailler : ce malade avoit reçu quatre ou cinq ans auparavant un coup de mouſquet dans le bas ventre, dont la bale avoit percé la veſſie, y avoit ſéjourné & s'y étoit groſſie juſqu'au jour de l'opération : ce qui fait voir que les plaies de la veſſie ſe guériſſent aiſément, & qu'on pourroit ſans crainte tirer les pierres par le haut appareil. De ces quatre malades il y eut une petite fille âgée de ſept ans qui mourut 3 jours après l'opération. M. Felix m'envoya chercher pour aller avec lui en faire l'ouverture ; nous trouvâmes la veſſie ouverte dans ſon corps proche ſon col ; c'eſt-à-dire, en l'endroit où il a coutume de l'ouvrir ; nous vîmes au vagin une plaie de la longueur de l'ongle, elle avoit été faite par le tranchant du biſtouri en le pouſſant le long du vagin pour aller à la veſſie. Frere Jacques dit à cela que les plaies du vagin n'étoient d'aucune conſéquence, & qu'il lui arrivoit ſouvent de le percer. On étoit trop prévenu en ſa faveur, pour concevoir de cet aveu aucune impreſſion contre lui, on attribua la mort de

Son retour à Paris.

Nouvelles épreuves qu'il y fit.

Exemple de la guériſon d'une plaie faite au corps de la veſſie.

Il lui eſt ordinaire de percer le vagin.

cette enfant à pluſieurs vers qu'on lui trouva dans les boyaux, & dont elle avoit vuidé quelques-uns avant que de mourir.

Le Frere eſt propoſé pour tailler aux Hôpitaux de Paris.

On ſe ſervit de l'autorité des Magiſtrats, & entr'autres de M. le Premier Préſident, pour faire ordonner, que dans le Printems qui s'approchoit, & qui eſt la ſaiſon où on taille à l'Hôtel-Dieu & à la Charité de Paris, ce ſeroit Frere Jacques qui tailleroit dans ces lieux, car on étoit entété que ſa méthode étant la meilleure, il falloit s'en ſervir & abandonner déſormais celle qu'on avoit miſe en pratique juſques alors. Il fit en pluſieurs fois environ cinquante opérations dans l'un & l'autre de ces Hôpitaux. C'étoit un empreſſement inconcevable pour le voir travailler; il n'y avoit pas un Médecin ni un Chirurgien qui ne tâchât d'y entrer; il falloit des gardes pour empêcher la foule, & il y a eu juſques à deux cens perſonnes à la fois préſens à ſes opérations.

Evenemens peu favorables de ſes operations.

De tous ces taillez le nombre de ceux qui moururent, fut plus grand que de ceux qui guérirent. On apprenoit tous les jours la mort de quelqu'un, & il en mourut à la Charité juſqu'à ſept en un même jour. Cette quantité de morts qui devoit ouvrir les yeux aux partiſans trop zélez de Frere Jacques, fit un effet tout contraire; car ne voulant pas avouer qu'ils avoient porté leur jugement en ſa faveur avec trop de précipitation, ils rejettoient la cauſe de tant de malheurs ſur les Chirurgiens de la Charité, diſant hautement qu'il falloit que par jalouſie contre ce nouvel Opérateur, il euſſent empoiſonné ces malades, prétendans qu'ils ne pouvoient avoir été péris en ſi grand nombre & ſi promptement, que par quelque cauſe étrangere à l'opération.

Véritables cauſes de ſes mauvais ſuccès.

On n'a pas eu de peine à juſtifier les Chirurgiens de ces calomnies. L'ouverture des corps morts a été la preuve de leur innocence. La maniere

dont ils en ont uſé à l'égard de Frere Jacques qui ne peut pas faire la moindre plainte contr'eux, & l'accueil qu'ils font à tous ceux qui leur apportent quelque choſe de nouveau dans la Chirurgie, montrent qu'ils ne cherchent qu'à la perfectionner; & s'ils alloient en foule pour le voir travailler, c'étoit plûtôt pour apprendre la maniere qu'on publioit merveilleuſe, que pour la critiquer ou la condamner. C'eſt donc à tort qu'on les a accuſez. Il n'y a qu'à examiner & la nature & les ſuites de cette opération, pour être convaincu que la cauſe de tous ces déſaſtres lui doit être uniquement attribuée; & il faudroit plûtôt s'étonner de ce que ſes malades ne périſſoient pas tous par les inconvéniens terribles qu'on a vû accompagner cette opération que je vais vous rapporter.

N'y ayant rien qui retienne la pointe du biſtouri, Frere Jacques le pouſſe d'ordinaire trop avant, ce qui fait qu'il perce la veſſie de part en part, vû que preſſant le ventre du malade, il contraint le fond de la veſſie de s'approcher de ſon col; ainſi pour peu que le biſtouri ſoit entré dans cet organe, il en touche bien-tôt le fond, qu'on a auſſi trouvé ouvert à beaucoup de ceux qui ſont morts & c'eſt la raiſon pourquoi Frere Jacques ne vouloit point tailler ceux qui n'avoient que de petites pierres, parce que cherchant la pierre en tatonnant avec la pointe du biſtouri, il la trouve aiſément lorſqu'elle eſt groſſe, & difficilement quand elle eſt petite: la groſſe arrête le biſtouri, ſur laquelle il coupe de la veſſie autant qu'il en juge néceſſaire pour la pouvoir tirer, mais la petite ne l'arrêtant point, il a ſouvent percé la veſſie en trois ou quatre endroits.

Sa maniere inconſiderée d'enfoncer le biſtouri.

Veſſie percée en trois ou quatre endroits.

On a trouvé quelquefois qu'il avoit coupé le col de la veſſie en travers, deſorte qu'elle étoit tout-à-fait ſéparée de l'uretre, parce que n'ayant rien rencontré qui conduiſit le biſtouri, il alloit couper ce col au lieu du corps qu'il prétendoit ouvrir pro-

Col de la veſſie coupé.

che cette partie, & alors connoiſſant ſon erreur, il étoit obligé de faire une autre ouverture auprès de ce même col pour en tirer la pierre; or jugez ſi une veſſie ainſi coupée peut ſe guérir, & s'il ne faut pas que le malade périſſe.

Rectum ouvert par ce même Lithotomiſte.

Il eſt ſouvent arrivé que Ferre Jacques ouvroit auſſi le rectum, parce que le biſtouri coulant le long de ce boyau pour aller à la veſſie, & l'approchant de trop près un des deux tranchans de l'inſtrument y faiſoit une inciſion longitudinale; on ne peut pas douter que le rectum n'ait été ouvert, vû les matieres fécales qui ſortoient par la plaie. Il y a même eu quelques-uns qui ne ſont pas morts de cet accident, & à qui les gros excremens ſortent encore par une fiſtule qui leur en eſt reſtée.

Je vous ai déja dit que Frere Jacques ne s'étonnoit point quand il avoit ouvert le vagin; cela lui arrivoit à preſque toutes les femmes qu'il tailloit; il prétendoit que la plaie n'en étoit point mortelle, ni même dangereuſe, & qu'elle ſe guériſſoit facilement. Je lui en ai vû tailler deux, à qui l'inciſion faite, le ſang ſortoit par l'orifice externe de la matrice; ce qui étoit une preuve certaine que le vagin étoit ouvert.

L'inteſtin, la veſſie & le vagin traverſez enſemble.

On m'a dit même qu'il y a quelques femmes à qu'il il avoit ouvert le vagin & le rectum tout enſemble; les gros excremens leur ſortant par le col de la matrice; de maniere que ces pauvres femmes étoient dignes de compaſſion, vû qu'elles ſe trouvoient en même tems trois plaies conſidérables en trois parties differentes, ſçavoir à la veſſie, au vagin & au rectum.

Il ne ſuffit pas d'avoir bien fait l'opération, il eſt de l'habileté du Chirurgien de bien traiter le malade, & de le conduire à ſa parfaite guériſon. Frere Jacques étoit hardi à travailler, mais il ne ſe mettoit point en peine de procurer à la plaie une bonne cicatrice: ſon talent étoit d'aller de ville en ville,

& de tailler tout ce qui ſe préſentoir ; il quittoit auſſi tôt ſes malades, & les abandonnoit ſans ſe ſoucier des ſuites ; & c'eſt la raiſon pourquoi il avoit tant de certificats, parce qu'il ſe hâtoit de les prendre de ceux qui avoient été préſens à l'opération, & qui pouvoient rendre témoignage de ſon adreſſe & de ſon habileté à tirer la pierre. Mais s'il eût attendu à les demander après la guériſon, ils n'auroient pas parlé avec tant d'éloge qu'ils faiſoient immédiatement après l'opération. Par exemple, ſi Frere Jacques eût demandé des certificats à Meſſieurs les premiers Medecins de la Cour auſſitôt qu'il eût taillé ce Cordonnier à Fontainebleau, ils euſſent été très avantageux pour lui ; mais après l'avoir vû languir à Verſailles, & mourir deux ans après qu'il eut été taillé, parce que l'urine s'écouloit toujours par la plaie ; les certificats alors rendant témoignage de la verité n'auroient point été favorables à ce Litotomiſte.

Pluſieurs Certificats donez à ce Frere.

Gueriſon imparfaite du premier ſujet qu'il tailla.

La mort prompte & cruelle de M. le Maréchal de Lorge, qui arriva le lendemain de l'opération que lui fit Frere Jacques, a déſabuſé tout le monde ; ſes partiſans même n'ont pas oſé entreprendre de l'excuſer ; ils ſont convenus de ſa faute, & M. Fagon qu'on preſſoit de ſe mettre entre les mains du Frere, a pris le bon parti en ſe mettant entre celles de M. Maréchal qui l'a heureuſement tiré d'affaires ; quoique les circonſtances de ces deux opérations fuſſent ſemblales ; car il y avoit à chacun un fungus dans la veſſie. M. Maréchal a ſauvé la vie à M. Fagon, & Frere Jacques a tué M. le Maréchal de Lorge ; ce qui doit faire mettre une grande difference entre le Charlatan & le bon Chirurgien.

Tous les faits que je viens de rapporter, ont été cauſe que les applaudiſſemens qu'on donnoit à Frere Jacques n'ont pas continué, & que ſa réputation a changé à ſon dèshonneur peu de tems après

Il perd ſon crédit & va ailleurs, où ſa reputation

ne se conserve pas long-temps.

sa naissance; & ceux qui le vantoient le plus, ont été obligé de se taire. Il a pris le parti d'aller à Orleans, à Lyon & en d'autres Villes du Royaume où il a opéré comme à Paris. Les premieres lettres qu'on en a reçu écrites par ceux qui l'avoient vû travailler, publioient sa grande dexterité; mais les dernieres, à l'exemple de celles de Paris, ne lui étoient point avantageuses: desorte qu'il n'est presque plus mention de Frere Jacques: apparemment qu'il retournera à son premier exercice, & qu'il se contentera d'aller de village en village tailler charitablement aux dépens des pauvres malheureux qui lui tomberont entre les mains.

Avantages qu'on peut tirer de sa methode.

Quoique je n'approuve pas la maniere d'opérer de Frere Jacques, je ne la condamne pas absolument; il y a du bon dans cette opération; j'en ai tiré deux utilitez, l'une sur la ponction au périnée, que je conseille de faire à l'endroit de la vessie où il fait son ouverture pour en tirer la pierre, & l'autre sur l'ouverture que je propose de faire au fond même de la vessie, pour en tirer la pierre par le haut appareil. Enfin je suis persuadé qu'un Chirurgien bon Anatomiste qui sçait conduire son instrument, & qui est maître de le porter où il veut; pourroit réüssir par la maniere de Frere Jacques, parce qu'il éviteroit tous les accidens qui lui sont arrivez, mais c'est trop exposer un malade, que de le faire tailler par ce Frere, qui n'ayant aucune connoissance des parties qu'il faut couper, n'a de hardiesse à y enfoncer son poignard, que parce qu'il manque de lumiere pour en prévoir les conséquences. Il n'y avoit personne qui ne tremblât en le regardant opérer, & les Chirurgiens mêmes quoiqu'aguéris sur ces sortes d'opérations étoient effrayez de lui voir tenir son couteau si long-tems dans la plaie.

Moyen de la perfectionner.

Enfin le fruit de cette histoire est de nous apprendre qu'il ne faut pas applaudir avec tant de pré-

cipitation sur ce qui nous paroît nouveau ; il faut dans la Médecine recevoir tous les remedes qu'on propose, & dans la Chirurgie voir pratiquer ceux qui se vantent de faire mieux que les autres : nous ne devons pas tête baissée donner dans toutes les nouveautez. En les examinant, on prend le bon, & on en laisse le mauvais. C'est ainsi que les Arts se sont augmentez, & c'est ainsi que la Chirurgie est montée par dégrez à la perfection où elle se fait admirer aujourd'hui. (*a*).

(*a*) L'opération de Frere Jacques pratiquée de la maniere qui est décrite par notre Auteur, est en effet défectueuse, incertaine & périlleuse. Mais cette operation corrigée & perfectionnée, est regardée aujourd'hui par plusieurs grands Praticiens, comme excellente & préferable dans certains cas. Ce qu'on en va dire est tiré d'un Mémoire de M. Morand inseré dans ceux de l'Académie Royale des Sciences, année 1731.

Frere Jacques ayant presque perdu sa reputation à Paris, parcourut plusieurs villes de France, & passa en Hollande, où il pratiqua sa méthode avec tant de succès, qu'elle y fut accréditée en peu de temps. M. Rau qui tailloit alors à Amsterdam par le grand appareil, la gouta bientôt. Il la corrigea selon quelques-uns, ou plûtôt il l'adopta selon M. Morand, qui prouvera bientôt dans un ouvrage qu'il doit donner sur cette matiere, que la méthode de M. Rau étoit préciſement celle de Frere Jacques, telle que ce Moine l'avoit corrigée & perfectionnée, soit par ses propres réflexions, soit par les conseils qu'on lui avoit donné à Paris. M. Morand prouve ce fait par deux ouvrages très-rares, & par d'autres recherches qu'il a faites au sujet de ce Frere. Le premier de ces Ouvrages a été donné au Public par Frere Jacques en 1702; & l'autre est un manuscrit orné de figures. On voit dans ces deux ouvrages, que Frere Jacques avoit corrigé sa méthode, & qu'il étoit toujours sûr de faire son inciſion interieure dans le même endroit, & de couper le col de la vessie. Cette operation eût entre les mains de M. Rau beaucoup plus de succès qu'entre celles de Frere Jacques, ce qui n'est point étonnant. Ce dernier ignoroit l'Anatomie, sans les lumieres de laquelle on ne va qu'à tâtons, au lieu que le premier la sçavoit parfaitement. Cette méthode passa ensuite à Londres sous le nom

d'operation de M. Rau. M. Cheſelden qui y pratique la Chirurgie avec grande reputation, reconnut par pluſieurs expériences qu'il eſt dangereux de percer la veſſie dans ſon corps, ſurtout vers la partie inférieure. Il rempliſſoit d'eau la veſſie, & l'eau s'inſinuant dans la membrane cellulaire qui environne le rectum, faiſoit des ulceres ſordides avec pourriture. Il eſſaya enſuite de tailler préciſément comme M. Albinus prétend que M. Rau tailloit; & les inconveniens furent les mêmes de la part de l'urine. C'eſt pourquoi il imagina une autre méthode connue ſous le nom d'appareil lateral, & qui n'eſt que l'operation de Frere Jacques & de M. Rau, encore plus perfectionnée qu'elle ne l'étoit alors. L'opération latterale ne réuſſit pas moins à Londres qu'à Amſterdam, & la renommée le publia bientôt à Paris, où elle fut renouvellée avec beaucoup de ſuccès par M. Morand, dont le zéle pour l'utilité publique eſt connu. Meſſieurs Garangeot & Perchet l'ont fait auſſi. Le bruit du ſuccès de cette opération ſe répandit enſuite dans les Provinces & juſqu'en Eſpagne. M le Cat, Chirurgien en chef de l'Hôpital de Rouen en ſurvivance, y taille avec ſuccès par cette méthode. M. Lahaye Chirurgien l'a pratiquée à Rochefort, & M. Virgili à Cadix. M. Morand a donné à l'Academie des Sciences l'énumération des expériences faites depuis ſon premier Mémoire.

Pour faire cette opération, le malade ayant été preparé à l'ordinaire, on le place ſur une table horiſontale de la hauteur de trois pieds, couverte d'un matelas; on lui met un oreiller ſous la tête, on le lie, & on le fait tenir comme pour le grand appareil. Enſuite l'Operateur introduit une ſonde bien canelée dans la veſſie, il en incline doucement le manche vers l'aîne droite du malade, prenant garde de ne la point pouſſer en devant Un Aide placé à côté de celui qui a ſoin de tenir la cuiſſe gauche, prend le manche de la ſonde, le tient avec la main droite ſans la deranger de la ſituation où l'Opérateur l'a miſe, & releve de la main gauche les bourſes. L'Opérateur fait à la peau & à la graiſſe avec le biſtouri de M. Cheſelden G. une inciſion, qui doit commencer exterieurement près de l'endroit où finit celle du grand appareil, & décrire une ligne oblique qui commence à quelque diſtance du raphé, & va vers la tuberoſité de l'iſchium entre les muſcles érecteur & accelerateur gauches, & à côté de l'inteſtin rectum Il introduit enſuite dans la plaie le doigt indicateur de la main gauche, pour trouver la canelure de la ſonde, en appuyant, s'il veut, un ou deux doigts de la même main

ſur le rectum, pour l'aſſujettir en bas; il inciſe à la faveur de la ſonde le commencement de l'utretre, la partie laterale gauche de la glande proſtate, & le col de la veſſie, puis tenant toujours le doigt indicateur de la main gauche ſur la ſonde, il quitte le biſtouri pour prendre le gorgeret, dont il met le bec dans la canelure de la ſonde. Il prend enſuite de la main gauche le Manche de la ſonde, & introduit avec la main droite, le gorgeret dans la veſſie, en le faiſſant gliſſer doucement le long de la canelure de la ſonde. Quand l'urine commence à couler le long de la goutiere du gorgeret, il eſt ſûr que cet inſtrument eſt entré dans la veſſie. Souvent elle coule auſſitôt que l'inciſion interieure eſt faite. L'Opérateur ôte la ſonde de la veſſie; il prend le gorgeret de la main gauche; il gliſſe de la main droite le long de la goutiere une tenette, qui doit avoir les branches un peu plus longues que celles des tenettes dont on ſe ſert pour le grand apareil. Il retire enſuite le gorgeret, & acheve l'opération à l'ordinaire avec une très-grande facilité. S'il a ouvert quelque vaiſſeau conſiderable qui ſoit dans les graiſſes, il en fait la ligature; ſi ce vaiſſeau eſt plus profond, il arrête le ſang par un bourdonnet trempé dans quelque ſtiptique. On panſe le malade, comme ſi on l'avoit taillé par le grand appareil

M. le Cat, qui dans les commencemens, faiſoit cette opération avec les mêmes inſtrumens que M. Cheſelden, la fait à preſent avec des inſtrumens nouveaux qu'il a inventé, & un ancien qu'il a perfectionné.

La ſonde H. dont il ſe ſert eſt terminée par une plaque longue, & un peu étroite qui tient lieu de manche; car c'eſt par elle que l'Aide tient la ſonde dans une ſituation fixe, lorſqu'on l'a introduite dans la veſſie.

L'inſtrument I. I. a la figure d'un ſcalpel à deux tranchans: Sa lame eſt fixe dans ſon manche, & partagée par une rainure ou eſpece de goutiere qui forme une vive arrête de l'autre côté.

L'inſtrument K. a ſa lame un peu courbée & tranchante par ſa partie convexe. Elle eſt auſſi fixe dans ſon manche, & partagée par une rainure ou goutiere longitudinale qui ne forme point de vive arrête, parce que l'inſtrument eſt plus épais

Après avoir placé la ſonde dans la veſſie, il fait avec l'inſtrument I. une inciſion aux tegumens & à l'uretre, mais un peu plus bas qu'on ne la fait ordinairement, afin d'éviter l'artere honteuſe externe, qu'on coupe ſouvent lorſqu'on ſuit la méthode ordinaire Il place la pointe de l'inſtrument dans la crenelure de la ſonde, &

gliſſe enſuite le long de la rainure de l'inſtrument, l'autre inſtrument K. & retire le premier, lorſque la pointe de celui-ci eſt parvenu juſqu'à la crenelure de la ſonde. Il coupe enſuite le plus qu'il peut du col de la veſſie avec le dernier inſtrument, qui par ſa figure eſt fort propre à cette inciſion. Il gliſſe le long de la goutiere de cet inſtrument, dont la pointe eſt dans la crenelure de la ſonde le bec d'un gorgeret, & il finit ſon opération à l'ordinaire.

La multiplicité des inſtrumens pour faire une opération, eſt ordinairement un défaut dans une méthode ; mais elle eſt un avantage dans celle-ci, & les goutieres des inſtrumens I. & K. rendent l'opération plus façile & plus ſûre.

Voyez l'ext. d'un mémoire lû par M. Foubert à la Scéance publique de l'Academ. de Chir. & inſeré dans le Mercure du mois de Juillet 1736.

On vient de voir dans cette remarque & dans quelques-unes des précedentes, par quel degré l'operation de la litothomie eſt parvenue à ce point de perfection où elle eſt à preſent. Outre les différentes méthodes dont on ſe ſert ordinairement, l'émulation à qui tous les Arts doivent leur progrès, en a fait depuis peu éclore une autre qui approche de la latterale, mais qu'on exécute d'une maniere différente.

Pour preparer le malade à l'opération, on l'accoûtume à retenir le plus long-tems qu'il peut ſes urines pendant les trois derniers jours qui précedent l'opération. Le jour même de l'opération, on le fait beaucoup boire, & comme cette boiſſon abondante exiteroit à uriner, on lui ſerre la verge avec un petit bandage à reſſort ; ou ſi l'on veut, au lieu de lui faire retenir ſes urines pendant pluſieurs jours, & de le faire boire beaucoup, le jour même de l'opération, on injecte par le moyen d'un algalie, aſſez d'eau pour remplir la veſſie.

Pour faire l'opération, on place le malade à peu près dans la même ſituation où on le met pour faire l'opération latterale, ſuivant la maniere ordinaire. On lui fait comprimer le ventre au deſſus des os pubis, avec une pelotte faite exprès, & l'Aide qui le comprime releve en même-tems les bourſes : l'Operateur introduit le doigt index de la main gauche dans l'anus, pour porter l'inteſtin rectum & l'urétre vers le côté droit, & plonge de la main droite entre l'anus & la tuberoſité de l'iſchium à gauche, un trocar fort long, dont la canule eſt fendue. Ce trocar à la longueur près, reſſemble à celui D. dont j'ai parlé plus haut. Il le plonge juſques dans la veſſie entre le col & l'urétre : pour ſçavoir s'il y eſt entré, il retire de quelques lignes le poin-

çon & l'écoulement des urines l'assure que l'instrument est dans la vessie : il glisse alors dans la fente de la canule une espece de couteau droit un peu long & mince, ou un couteau courbe & tranchant par sa partie convexe, pour inciser de bas en haut les tegumens & ensuite la vessie ; il étend l'incision en retirant le couteau, il glisse à la faveur de la crénelure de la canule un gorgeret dans la vessie, & finit l'opération à l'ordinaire.

Pour faire un juste choix parmi ces différentes méthodes, il faut d'abord remarquer les différentes parties que l'on incise suivant chacune, & réflechir sur les avantages & les inconveniens qui resultent non-seulement de l'incision de ces parties mais de la méthode en général.

Dans l'opération du grand appareil, on coupe l'urétre avec l'instrument tranchant ; mais lorsque l'on introduit les instrumens & le doigt dans l'ouverture, & qu'on tire la pierre, l'urétre & le col de la vessie sont déchirés jusqu'à son orifice, qui se divise aussi plus ou moins selon que la pierre est plus ou moins grosse.

Dans l'opération de la taille latterale, l'on coupe le commencement de l'urétre, le col de la vessie, & la partie latteralle de la glande prostate, & la division s'allonge du côté de la vessie lorsqu'on fait l'extraction de la pierre.

Suivant la méthode dont j'ai parlé en dernier lieu, on se propose de faire l'ouverture de la vessie au même endroit où quelques-uns prétendent que M. Rau la faisoit, c'est-à-dire, à côté du côl de la vessie, entre cette partie, les vesicules seminales, & l'uretere gauche. Cette incision a huit lignes, ou environ d'étendue. Lorsqu'on tire la pierre, elle s'allonge du côté de l'uretere gauche, & se prolonge souvent jusqu'à cette partie même : quelquesfois l'on coupe la partie lateralle gauche de la glande prostate superieure.

Quelque méthode que l'on choisisse pour faire l'extraction de la pierre, il se fait, comme l'on voit, un dechirement plus ou moins grand, & une extension plus ou moins considerable de fibres & de parties.

L'ouverture de l'artere qui se distribue au tissu spongieux de l'urétre, & le dechirement de l'extention des fibres du col de la vessie, sont les inconveniens qu'on trouve dans le grand appareil. Il arrive rarement qu'on ouvre l'artere, & lorsqu'on l'a ouverte, l'on est presque toujours sûr d'arrêter l'hemorragie. Quant à l'extention & au dechirement des fibres du col de la vessie, ils ne sont considerables qu'à proportion de la

groſſeur de la pierre. D'ailleurs les parties s'étendent & prêtent beaucoup, pourvû qu'on ne faſſe l'extraction de la pierre que peu à peu & par degré.

Les avantages de cette méthode ſont très-conſiderables; elle convient à toutes les eſpeces de veſſie, grande, petite, malade ou ſaine, & à toutes les eſpeces de pierre dure, molle, groſſe, ou petite; ajoutez à cela la ſituation de la plaie, & le peu d'épaiſſeur des parties qu'on eſt obligé d'inciſer dans le lieu où on la fait. La ſituation de la plaie fait que les fragmens de pierres, ſi quelques-uns ſont reſtés dans la veſſie, & les pierres mêmes qui échapent aux tenettes, ſont naturellement entraînées par les urines. Le peu d'épaiſſeur des parties diviſées, fait qu'on peut facilement par le moyen d'une canule, injecter dans la veſſie quelque liqueur; ce qui eſt encore un moyen de tirer les reſtes de pierre & les petites pierres mêmes. Ces injections ſervent auſſi à nettoyer les veſſies malades & baveuſes: mais le plus grand avantage qu'on peut retirer de cette méthode, c'eſt que ſi l'on eſt obligé, de peur de fatiguer le malade, de laiſſer dans la veſſie quelque pierre conſiderable, on peut facilement quelques jours après l'opération, c'eſt-à-dire, lorſque la ſupuration eſt établie, introduire de nouveau les tenettes par la plaie pour en faire l'extraction.

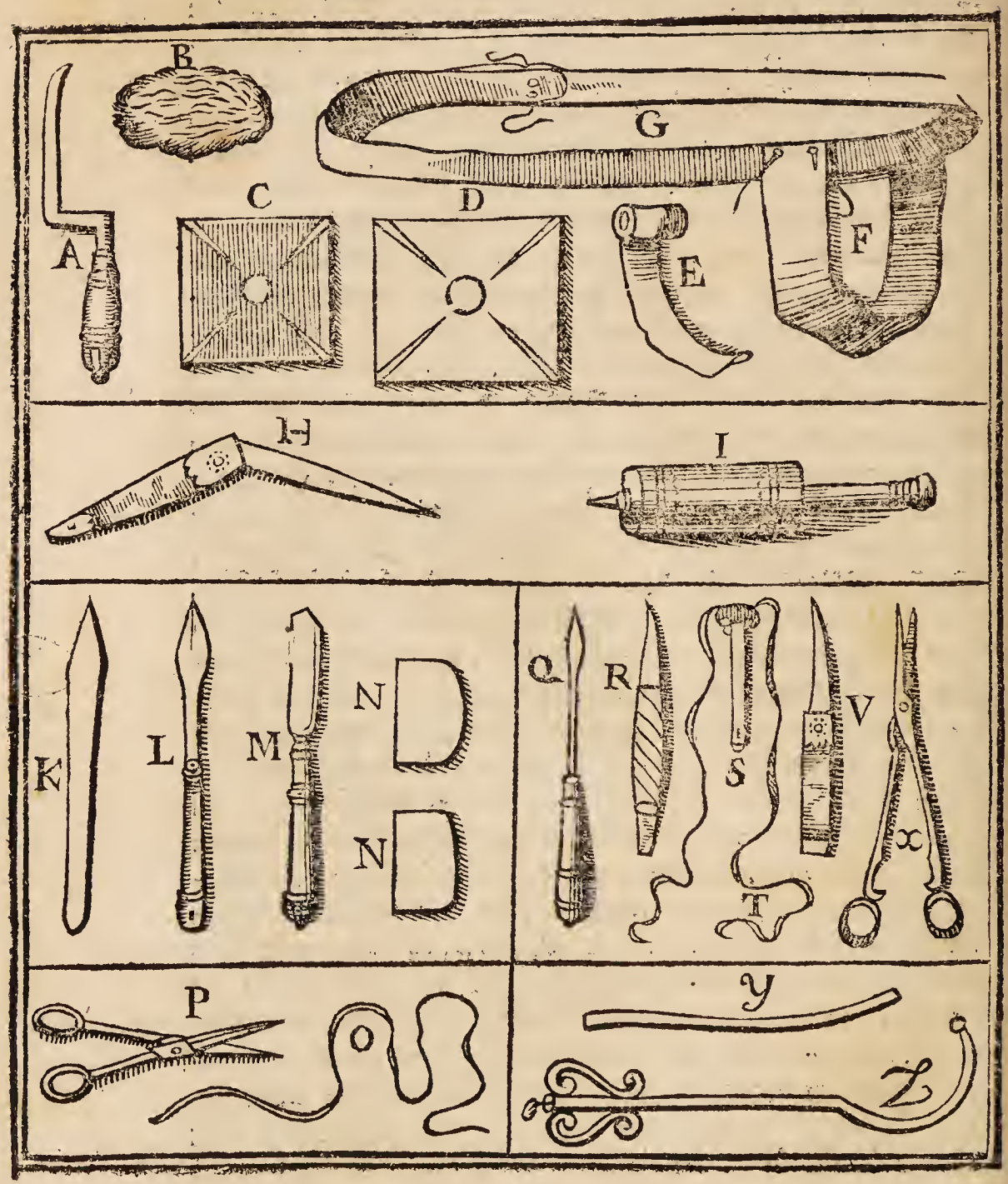
L'opération latterale a auſſi ſes avantages. Par elle l'on eſt toujours ſûr de couper preſque toutes les parties qu'on eſt obligé de dechirer par le grand appareil; par conſequent les malades ſouffrent moins, l'on tire plus facilement les groſſes pierres, & l'operation eſt moins longue & moins douloureuſe. Mais la néceſſité de faire tenir la ſonde par un Aide, & l'ouverture que l'on fait quelquefois du tronc de l'artere qui ſe diſtribue au bulbe de l'uretre, & que quelques-uns appellent l'artere honteuſe externe, ſont les inconveniens qui ne ſe trouvent point dans le grand appareil.

Quant à la derniere méthode, on ne peut diſconvenir qu'elle a quelques avantages, mais elle a auſſi ſes inconvéniens. En la ſuivant on fait aiſement l'extraction des pierres, l'extention & le dechirement des parties ne ſont pas conſiderables, & on ne craint point l'incontinence d'urine. Mais, 1°. Les injections faites dans la veſſie pour la remplir, ou l'urine qu'on fait retenir au malade juſqu'à ce qu'elle ſoit pleine, ne peut-elle pas produire l'inflamation, la paraliſie de la veſſie, & pluſieurs autres déſordres qu'on a déja reproché aux partiſans du haut appareil? D

plus l'eau ou l'urine peut s'infiltrer dans le tiſſu cellulaire qui entoure la veſſie, comme M. Cheſelden l'a remarqué. 2°. Il eſt difficile d'ouvrir par cette méthode les veſſies malades ou racornies, ou naturellement petites, ni celles des perſonnes graſſes, ainſi elle ne convient pas à toutes ſortes de ſujets. 3°. Dans les autres méthodes, on ſe ſert de la ſonde, par le moyen de laquelle on eſt ſûr d'ouvrir la veſſie, & de l'ouvrir toujours dans l'endroit que preſcrit celle de ſes méthodes que l'on ſuit. Dans celle dont il s'agit, l'Operateur privé de ce guide, non-ſeulement n'eſt pas ſûr de l'endroit qu'il va percer, mais on ne ſçait pas même certainement s'il atteindra la veſſie. La preuve de cette incertitude, c'eſt que la figure de la veſſie varie dans les ſujets, & que les liqueurs qui enflent la veſſie ne changent point ſa figure en augmentant ſon volume: d'où il faut conclure qu'elles ne ſuppléent à la ſonde que bien imparfaitement; auſſi a-t'on vû qu'on a été obligé quelques fois d'avoir recours à cet inſtrument. 4°. Il ſurvient preſque toujours pendant l'operation une hemorragie fort conſiderable, ſur-tout aux grandes perſonnes. Elle jette quelquefois le malade dans une foibleſſe extrême, & doit faire craindre que malgré les moyens uſités en pareil cas, le ſang ne s'infiltre dans le tiſſu cellulaire qui environne la veſſie, ou ne s'épanche dans la veſſie même. On a lieu de croire qu'elle ne vient pas ſeulement de l'ouverture de l'artere honteuſe externe; quoiqu'il en ſoit cet hémorragie eſt un grand inconvenient. 5°. Comme l'on porte l'inſtrument tranchant ſans être guidé par une ſonde, il peut arriver qu'on coupe la ſymphiſe des os pubis, ſurtout lorſque ces os ſont ſitués un peu bas. 6°. Après l'operation, la ſituation de la plaie & l'épaiſſeur des parties diviſées, empêchent de nettoyer facilement les veſſies baveuſes & malades, & de tirer aiſément les pierres reſtées & les fragmens de pierres.

Il paroît par l'expoſition que je viens de faire des avantages & des inconveniens des différentes méthodes de tailler, que dans la derniere, les inconveniens l'emportent ſur les avantages, & que dans les deux autres les avantages l'emportent ſur les inconveniens. Il eſt bon même de remarquer que celles-ci ne différent pas beaucoup entr'elles. Les mêmes parties de la veſſie ſont diviſées dans l'une & dans l'autre, mais on dechire dans le grand appareil ce qu'on coupe dans l'appareil latteral.

FIG. XVII. POUR LES OPERAT. SUR LA VERGE.



La Verge eſt ſujette à beaucoup de maux.

DE toutes les parties de nôtre corps, il y en a peu qui ſoient ſujettes à un plus grand nombre de maladies que la verge : de celles qui l'attaquent, les unes ſe guériſſent par des remedes tant généraux que particuliers, & les autres demandent l'opération de la main. C'eſt de ces derniers que j'ai à vous entretenir, en vous enſeignant ce qu'il faut faire pour les guérir.

La

La verge a trois parties qui ſont ordinairement ſoumiſes aux opérations ; ſçavoir, le prépuce, le gland, & l'uretre. Au prépuce on en fait deux, le phymoſis, & le paraphymoſis ; au gland trois, car on le ſépare lorſqu'il eſt adherent, on en ôte les poreaux, & on le perce lorſqu'il eſt bouché ; & à l'uretre deux, qui ſont d'en conſumer les calloſitez, & d'en tirer une pierre lorſqu'il y en a d'arrêtée. Je vous ai démontré cette derniere en faiſant l'opération pour la pierre, je vais vous montrer les autres. Voilà celles qui ſont utiles, & qu'on doit néceſſairement ſçavoir : il y en a trois autres qu'on doit rejetter comme inutiles, ce ſont celles du recutili, de la circonciſion & du bouclement, dont je ne vous parlerai qu'autant qu'il faut que vous en ſçachiez, pour être les premiers à les condamner.

Trois parties de la verge ſoumiſes aux opérations.

Par le recutili, les Anciens entendoient une opération qu'ils faiſoient à la verge, lorſque le gland étoit trop découvert. Ils la pratiquoient en deux manieres, l'une en faiſant une inciſion circulaire à la peau de la verge vers la racine, & tirant cette peau juſqu'à ce que le gland fût recouvert ; & l'autre après avoir rehauſſé le prépuce ſur la verge, ils inciſoient en rond la peau interne du prépuce proche le gland : puis à l'une & à l'autre de ces manieres ils lioient le bout du prépuce ſur une petite canule de plomb pour laiſſer ſortir l'urine, & procuroient une cicatrice entre les deux lévres de l'inciſion. Ils faiſoient cette opération à ceux qui ayant le gland toujours découvert ſe ſentoient incommodez par le frottement continuel de la chemiſe, & qui vouloient à quelque prix que ce fût l'avoir recouvert.

De l'opération du Recutili.

La Circonciſion ſe faiſoit à une indiſpoſition toute oppoſée au recutili : c'étoit lorſque le gland ne ſe pouvoit pas découvrir, on faiſoit une ligature au bout du prépuce au deſſus de ce qu'on en vouloit couper ; qui étoit environ l'épaiſſeur d'un ou

De la Circonciſion.

de deux écus, puis avec des ciseaux on coupoit cette extrémité du prépuce, qui fait quelquefois un cercle si étroit, qu'il empêche qu'il ne se rebrousse sur le gland. Cette opération n'est plus en usage que chez les Juifs & les Turcs qui en font une cérémonie, & un mystere de leur Religion: les Chrétiens ne la pratiquent point, mais les Rabins & les Mouftis la font à tous les enfans mâles de leur Loi, peu de tems après leur naissance.

Du Bouclement des garçons.

Je ne sçai pas qui est l'inventeur du bouclement des garçons; mais cette opération choque le bon sens. On tiroit le prépuce en dehors, & le traversant d'une aiguille enfilée on y laissoit un gros fils jusqu'à ce que les cicatrices des trous fussent faites; puis retirant le fil, on passoit à la place une grosse boucle de fer qu'on y laissoit tout le tems que le sujet étoit dans un âge incapable de travailler à la génération. Ils prétendoient que cette boucle l'empêchant d'avoir commerce avec des femmes, jusques à l'âge de vingt-cinq ans qui est le tems qu'on l'ôtoit, les forces ne se dissipoient point, & qu'elles se conservoient pour engendrer des enfans forts & en état de servir la République.

Inutilité de ces trois operations.

Voilà trois opérations très-inutiles, sur tout en ces pays Septentrionnaux & temperez où le prépuce n'est pas sujet à se racourcir, ni à se ralonger excessivement comme dans ces régions chaudes, où la Circoncision est souvent nécessaire, & où la passion d'amour porte de si bonne heure les hommes aux embrassemens. Venons aux opérations de pratique.

DU PHYMOSIS.

Son étimologie.

LE nom de phymosis est dérivé du verbe Grec *phimoein*, qui veut dire, serrer ou étrecir, parce que l'extrémité du prépuce est tellement étroite qu'elle ne permet pas au gland de se découvrir; desorte que cette maladie n'est autre chose que le prépuce trop serré, dont l'extrémité forme une

bride circulaire, qui empêche que le gland ne soit libre dans son usage : ce mal survient ou naturellement, ou par accident.

Cette indisposition est appellée naturelle, quand l'enfant a dès sa naissance le bout du prépuce fort étroit. Il y en a plusieurs à qui cela est arrivé, & à qui en croissant il s'est peu à peu élargi, desorte que le gland s'en est dépouillé naturellement, mais il y en a d'autres à qui le prépuce est tellement serré, qu'il leur est impossible d'appercevoir l'extrémité du gland. On prétend que cela leur cause deux incommoditez, l'une de nuire à la génération, en empêchant que la semence ne soit lancée avec assez de viteſſe pour être reçue de la matrice, & l'autre, qu'il s'engendre un crasse blanchâtre entre le prépuce & le gland, laquelle ne pouvant pas être détachée s'aigrit par son séjour, picote & cause un prurit au gland, qui en est d'autant plus fatigué qu'il est très-sensible dans ces personnes. Ces raisons néanmoins ne sont pas suffisantes pour en venir à l'opération : car pour répondre à la premiere, je vous dirai que j'en ai vû qui avec cette indisposition ne laissoient pas que de faire des enfans ; il y en a mille exemples : & on remedie aisément à la seconde incommodité en tenant avec les doigts le bout du prépuce serré quelque tems ; pendant que le sphincter de la vessie est lâché pour pisser, l'urine pour lors rempliſſant le prépuce balaye & néttoye le gland de la crasse qui s'y étoit amassée & qu'elle entraîne avec elle en sortant rapidement quand on quitte le prépuce.

Inconveniés de cette indisposition.

Cette maladie est nommée accidentelle lorsqu'elle est causée par des chancres ou ulceres véroliques, qui se cantonnent tout autour du gland, ou par une boursouflure & une inflammation de la verge, qui fait que le gland trop serré pour lors par le prépuce tumefié pourroit tomber en mortification : dans ces deux occasions il faut en venir prom-

Phymosie accidentel.

ptement à l'opération qui consiste dans une incision qu'on fait au prépuce depuis son extrémité jusqu'à la couronne du gland. Voici la maniere de s'en acquitter.

Situation du malade.

Ayant avant l'opération préparé le malade, s'il est nécessaire, & disposé l'appareil, on le fait asseoir dans un fauteuil un peu panché en arriere; & alors le Chirurgien prend de sa main droite un instrument fait exprès, qui ne sert qu'à cette opération: il est emmanché, & a la pointe & le tranchant comme un canif. Vous le voyez marqué A. & comme il est pointu on met au bout une petite boule de cire grosse comme un grain de coriandre, qui empêche qu'il ne pique en le glissant entre le gland & le prépuce. Lorsque la pointe de l'instrument est parvenue à la couronne du gland, l'Opérateur tient ferme la verge de sa main gauche, puis poussant l'instrument il en perce le prépuce qu'il coupe depuis la couronne du gland jusqu'à son extrêmité en retirant l'instrument à lui: il faut faire ensorte que les deux membranes du prépuce soient coupées également. (a) On laisse couler un peu de sang pour dégorger la verge, puis on panse la plaie,

Maniere d'operer.

(a) C'est en quoi consiste la perfection de cette operation car si l'on coupoit plus de la membrane interne du prépuce que de l'externe, l'operation seroit imparfaite; & si l'on incisoit plus de l'externe que de l'interne, outre que le gland ne pourroit point se découvrir, on mettroit une partie des corps caverneux à découvert Pour éviter ces inconveniens, il faut porter l'instrument au-delà de la couronne du gland, & retirer la peau de la verge vers le pubis avant de couper. Quelques Praticiens se servent aujourd'hui de ciseaux mousses au lieu de canif. On introduit une des deux lames à plat entre le prépuce & le gland au-delà de la couronne, on en releve ensuite la lame, & on coupe tout ce qui se rencontre entre deux. Mais le bistouri herniaire M. avec l'addition que M. de la Peyronnie y a faite, paroît plus commode que l'un & l'autre de ces instrumens, & n'en a pas les inconveniens. On l'introduit aisement, par-

mettant un plumaceau B. couvert d'aſtrigens, un emplâtre C. fait en croix de Malthe, & percé dans ſon milieu, afin qu'il ait une iſſue pour l'urine, avec une compreſſe D. de même figure, trempée, dans l'oxicrat, & une petite bande E. avec laquelle on fait des circulaires au tour de le verge: on met enſuite la verge dans un petit ſuſpenſoir F. attaché à une bande circulaire G. autour du ventre, afin qu'elle ne pende point en en-bas, & que la fluxion n'y ſoit pas excitée.

Panſement de la plaie.

Cette opération eſt abſolument néceſſaire à ceux qui ont le prépuce ſerré par des chancres, ou par des ulceres véroliques autour du gland. Pour guérir ces maux, il les faut panſer, ce qu'on ne peut pas faire qu'on n'ait découvert le gland: ſi on n'y faiſoit point de remedes, ces chancres rongeroient la verge, ou produiroient la vérole; c'eſt pourquoi on aura recours à l'opération. Mais on la doit éviter à ceux qui impatiens d'avoir leur gland découvert, veulent qu'on leur faſſe: j'ai évité de la faire à quelques-uns qui ayant le prépuce étroit de naiſſance, n'avoient point d'autre raiſon de la demander, que l'envie d'être faits comme les autres.

A qui il importe qu'on faſſe cette opération.

Je ne ſçai point la raiſon pourquoi on ordonne de faire l'inciſion à un des côtez de la verge; ce n'eſt pas pour éviter les vaiſſaux, car il y en a également dans toute la circonference du prépuce:

L'endroit où on doit plûtôt faire l'inciſion.

ce qu'il n'eſt point d'un gros volume; & on ne riſque pas de piquer les parties en l'introduiſant juſquà l'endroit déſigné, parce que ſa lame eſt cachée dans une eſpece de canule. Après avoir introduit cet inſtrument, on ôte la petite vis qui tient ce biſtouri avec la canule, on tire le prépupuce vers le pubis, & on acheve l'operation. Il faut avant que de la faire, eſſayer des moyens plus doux, tels que les ſaignées, les injections adouciſſantes entre le prépuce & le gland, les bains de cette partie, les cataplaſmes: & ce n'eſt qu'après les avoir employez ſans ſuccès, ou que dans une extrême néceſſité, qu'on doit en venir à l'opération.

pour moi je la fais à la partie moyenne & superieure de la verge ; je trouve qu'en cet endroit, l'incision est plus profonde, le gland se découvre mieux à droit & à gauche, & la difformité est moins grande que quand on la fait à un des cotez.

DU PARAPHYMOSIS.

LE mot de Paraphymosis est composé de *para* qui veut dire grandement, ou au delà, & de *phimoeim*, qui signifie serrer, parce que le gland est tellement serré à sa racine par le rebroussement du prépuce, au de-là duquel il est avancé, qu'il tomberoit en mortification, si on n'y remédioit promptement. Cette maladie est toute contraire au phymosis ; dans celle-ci le gland est trop couvert, & à celle-là il est trop nud. Il y a des Auteurs qui font deux sortes de paraphymosis, l'une qui arrive naturellement, & l'autre par accident.

Du Paraphymosis de naissance.

Celui qu'ils appellent naturel est lorsque le prépuce étant naturellement très-court, il se retrousse tout entier derriere la couronne du gland, & on ne le recouvre plus : lorsque ceux qui ont cette legere incommodité demandent du secours, quelques Auteurs veulent qu'on leur fasse l'opération du récutilli, dont nous avons parlé; mais elle ne se pratique plus : ceux qui ont été circoncis sont sujets à cette espece de paraphymosis, parce qu'on a retranché du prépuce.

Paraphymosis qui vient de quelques efforts.

Le paraphymosis accidentel, est lorsque par violence on a fait remonter le prépuce par dessus la couronne du gland, & qu'étant naturellement étroit, il ne peut plus descendre & recouvrir le gland, étant arrêté au dessus par la largeur de la couronne. Cela arrive souvent à des enfans dont le gland n'a point encore été découvert, & qui par fantaisie le voulant voir ont par force fait remonter le prépuce au dessus du gland, & à de nouveaux mariez qui font des efforts pour dépuceler de jeunes filles qu'ils auront épousées ; car alors par la

violence que la verge fait pour entrer, le gland se découvre, & ne se peut plus recouvrir. J'ai vû un jeune homme à qui cela arriva le jour de son mariage, & qui trois jours après me vint trouver avec un furieux paraphymosis, croyant que c'étoit du mal vénerien qu sa femme lui avoit donné : je lui en fis la réduction, & lui dis que c'étoit au contraire une preuve que sa femme étoit pucelle, & que si elle n'eût pas été sage, elle lui auroit épargné la douleur qu'il venoit d'endurer.

Il faut que ceux qui nous ordonnent de guérir les paraphymosis par médicamens ne soient guéres instruits de cette maladie : je ne comprends pas comment on peut sa fier à des huiles, à des cerats & à des cataplasmes pour le traitement d'une maladie aussi pressante, & qui veut qu'on ne differe pas un moment à réduire la partie en son état naturel, à moins qu'on ne veuille exposer la verge à tomber en gangréne. Au phymosis il faut avant que de travailler préparer son appareil ; mais au paraphymosis il faut commencer par revêtir le gland de son prépuce, ensuite on prépare les remédes & les bandes néceſſaires. Le pitoyable état d'une verge attaquée d'un paraphymosis, & les douleurs que ressent le malade demandent un secours plus prompt que n'est celui des topiques, ordonnés souvent par des gens qui ne connoissent pas le péril où est cette partie.

Application des médicamens inutiles en cette rencoutre.

Il faut donc en venir à l'opération qui consiste à faire descendre le prépuce sur le gland pour le recouvrir ; c'est ce qu'il faut faire sur le champ : & ne point quitter le malade qu'il ne soit recouvert. Pour y parvenir : on met d'abord tremper la verge dans de l'eau froide un peu de tems, afin que par la fraîcheur de l'eau les esprits étant répercutez le gland puisse diminuer de son volume qui est pour lors fort gros & très dur, puis prenant la verge entre les deux doigts indices & du milieu des deux

A quoi se réduit l'opération.

mains, dont les dos regardent le ventre du malade, on amene le prépuce sur le gland qu'on repousse en même tems avec les deux pouces, tâchant de le faire rentrer dans sa bourse. S'il n'y avoit pas long-tems qu'il fût découvert, on pourroit esperer de réussir de cette maniere; mais comme ces sortes de maladies ne se déclarent au Chirurgien qu'à l'extrémité, quand la verge est beaucoup enflée, qu'il y a des bourlets au prépuce pleins d'une eau rousſâte qui le tumifient extraordinairement, & qu'il s'est même fait des crévasses circulaires qui séparent en partie le gland de la verge, on est obligé de faire avec la pointe de la lancette H. de petites incisions à la membrane interne du prépuce pour débrider l'endroit par où il serre trop le gland, (a) on fait autant de ces petites incisions qu'il en faut pour laisser la liberté au prépuce de descendre pardessus le gland, ce qui n'est pas difficile pour lors, en prenant la verge de la maniere que je viens de dire.

Traitement du malade après l'opération.

Quand le gland est rentré dans sa loge, l'opération est finie. On prépare son appareil qu'on pose de la même maniere qu'on fait au phymosis, on

(a) L'Auteur dit bien ici qu'il faut faire des incisions à la membrane interne du prepuce, mais il ne marque pas précisement l'endroit où il les faut faire. La membrane interne du prépuce forme dans cette maladie des bourlets, & entre eux des brides qui serrent comme des especes de ligatures circulaires. Ces brides produisent tout le desordre, & ce sont elles qu'on doit principalement couper. Les petites incisions sur les bourlets ne débrident pas l'étranglement, & on ne doit les faire que quand ils sont si gros qu'ils empêchent le prépuce de couvrir le gland. Pour couper ces brides le bistouri demi-courbe est encore préferable à la lancette. On en glisse la pointe dessous la bride, en tournant le dos de l'instrument du côté des corps caverneux, & l'on coupe les brides en le retirant Il faut les couper toutes, pour pouvoir recouvrir le gland avec le prepuce.

fait une embrocation ſur le ventre qu'on couvrira d'une compreſſe trempée en oxicrat, on en met une autre ſur les bourſes, on ſaigne le malade quelque tems après l'opération, on lui tient le ventre libre par des lavemens rafraîchiſans, on lui fait obſerver un bon regime de vivre pour éviter les triſtes ſuites d'une pareille maladie, & au bout de quelque jours, il ſera bon de faire avec la ſeringue I. des inctions déterſives ſous le prépuce pour mondifier & nettoyer les plaies des petites inciſions qu'on a été obligé d'y faire, & enſuite on en procure la cicatrice.

Conſeil de quelques Auteurs à éviter.

Je trouve dans quelques uns de ces nouveaux Auteurs qui ont écrit des Opérations, qu'on doit preſſer avec les deux pouces autour du gland pour le faire rentrer, & non pas pouſſer contre ſon extremité vers la racine de la verge, parce qu'étant molet, on l'élargiroit en le pouſſant ainſi, & on l'empêcheroit de rentrer dans ſa place. Ceux qui nous donnent ce précepte, nous font connoître qu'ils ne ſont guéres Chirurgiens, parce que s'ils avoient pratiqué cette opération, ils ſauroient que pour lors le gland eſt tellement tumefié & dur, que quelques efforts qu'on faſſe pour le recouvrir, il eſt impoſſible de le rendre plus large en pouſſant contre ſon extremité: il faut s'en rapporter à ceux qui ſont dans l'uſage actuel des choſes, & perſonne ne peut mieux inſtruire les autres ſur le fait des opérations, que ceux qui les ont pratiquées depuis un grand nombre d'années.

DE L'ADHERENCE DU PREPUCE AVEC LE GLAND.

L'Adhérence qui ſe fait quelquefois du prépuce avec le gland eſt appellé ſymphyſis, de *phein*, qui veut dire enſemble, & de *Sym*, qui ſignifie attacher, parce que pour lors le prépuce eſt fortement attaché avec le gland. On a vû des enfans venir au monde avant le prépuce collé avec le gland, il eſt très-difficile à ſéparer quand cela

vient de la naiſſance, parce que ces deux parties ayant été formées enſemble ſe trouvent jointes dans toute leur circonference, & comme ne faiſant qu'une même partie continue. Il faut néanmoins tâcher de les ſéparer, avec une petite feuille de myrthe K. un peu tranchant qu'on coule doucement entre le gland & le prépuce, prenant garde de ne pas percer le prépuce qui eſt mince, & qui ne ſe répareroit pas aiſément. On peut encore en tirant le prépuce en en-haut avec la pointe du ſcalpel L. diſſéquer & ſéparer les deux membranes du prépuce & du gland, & de même qu'un Anatomiſte ſépare deux membranes contigue l'une à l'autre, & ſi en faiſant cette opération on ne pouvoit pas ſe diſpenſer d'anticiper ſur l'une ou ſur l'autre de ces parties, il faudroit couper plûtôt du gland que du prépuce : mais un Chirurgien adroit ſépare ces parties ſans les offenſer, & après cette opération inſinue tous les jours dans l'intervalle des parties déſunies une feuille de myrthe d'yvoire pour en empêcher la réunion.

Maniere d'inciſer.

Il arrive ſouvent que cette cohérence vient après l'opération du paraphymoſis, car ſi on neglige de cicatriſer les plaies faites à la partie interne du prépuce, il ne manquera point de ſe coller avec le gland, ou bien après des ulceres ou chancres qu'on n'auroit pas eû ſoin de guérir parfaitement. Dans ce cas il n'eſt pas ſi difficile à être ſéparé, parce qu'il n'eſt adhérent qu'aux endroits des ulceres, & non pas dans la totalité, comme quand ce mal vient de naiſſance. C'eſt une incommodité qui chagrine les gens mariez, parce que pour lors le devoir conjugal ne s'accomplit pas dans la perfection. C'eſt ce qui les fait recourir au Chirurgien qui ſépare ces parties de la maniere que je viens de dire : la ſéparation en étant faite, on coule entre le prépuce & le gland, de petits linges N. N. trempés dans une eau deſſicative, comme eſt l'eau vulne-

Du ſymphyſis accidentel, de ſon origine.

Panſement du malade après l'opération.

raire ; ce qu'on continue juſqu'à ce que le tout ſoit entierement cicatriſé.

DES PORREAUX DE LA VERGE.

IL vient ſouvent à la verge de petites excroiſſances verrucales qu'on nomme des porreaux. Les Italiens les appellent *porrifigli*, parce qu'elles reſſemblent à des figues. Ces excroiſſances ſon faites d'une chair molle, baveuſe & découpée fort menu ; elles ſe multiplient bien vîte ; c'eſt-pourquoi on ne doit point differer d'y remedier. Ces ſortes de porreaux viennent preſque toujours d'une cauſe impure contractée par des attouchemens véneriens, ce qui oblige d'avoir recours au Chirurgien, ſans quoi ils ne feroient que croître & ſe reproduire en divers endroits.

Deux moyens de les guérir.

On nous propoſe deux moyens pour guérir ces maladies, l'un par médicamens, & l'autre par Chirurgie.

Choix des médicamens.

Les médicamens dont on ſe ſert, ſont de deux ſortes ; les uns qui mortifient ces chairs en les rendant blanches & flétries, de vives & rougeâtres qu'elles étoient, telle eſt la poudre de Sabine pulveriſée & appliquée deſſus. Les autres qui les conſument en les corrodant & les rongeant peu à peu, comme font les onguents de Calcitis ou d'Egyptiac.

Moyens Chirurgiques.

La Chirurgie a auſſi deux moyens pour les ôter, la ligature & les ciſeaux. On ſe ſert de la ligature à ceux qui ont la baſe étroite, on les lie avec cette ſoye O. fine & rouge, & ils tombent ordinairement en deux jours. Mais comme il y en a ſouvent beaucoup, & que rarement ſe peuvent-ils lier, on a bien plûtôt fait de les couper avec les ciſeaux P. le plus proche de la peau que l'on peut. Il faut laiſſer écouler le ſang qui en ſort, juſqu'à la quantité d'une poillette, puis laver la verge dans du vin tiéde, & avec la pointe d'une pierre de vitriol, toucher les endroits dont il ſort du ſang. Le vitriol a deux bons effets, l'un d'arrêter le ſang, l'autre

Comment on doit achever l'operation.

de cauteriſer l'endroit qu'il touche en brulant les petites racines qui tombent enſuite avec l'eſcarre.

Il ne faut pas attendre la parfaite gueriſon des porreaux de la verge ſans le ſecours des remedes géneraux, parce qu'étant produits par une eſpèce de virus il faut uſer de ptiſannes ſudorifiques; les pillules ou la panacée mercurielle en emportent la cauſe, ſi on veut les guérir abſolument.

DE L'URETRE QUI N'EST PAS PERCÉ.

LOrſque l'uretre n'eſt point percé, c'eſt une indiſpoſition qui vient de naiſſance. Il eſt peu de Chirurgiens qui n'ayent été appellés pour ſecourir des enfans nouveaux nez, à qui l'uretre n'étoit point ouvert à ſon extrémité, & qui par conſéquent ne pouvoient point piſſer; d'où il eſt manifeſte que la ſéroſité dans laquelle nâge l'enfant, pendant qu'il eſt dans la matrice, n'eſt point de ſon urine, comme il y a beaucoup d'Auteurs qui l'ont crû, puiſque ces enfans imperforez ne pouvoient point avoir uriné, & que néanmoins ils avoient des eaux comme les autres.

Maniere de faire l'opération.

L'opération conſiſte à faire au plûtôt une ouverture, parce que l'enfant ne pourroit vivre longtems ſans rendre ſon urine. On fait cette ouverture à l'endroit où elle devroit être, avec cette feuille de myrthe Q. emmanchée longue & pointue; ou bien avec la lancette R. Ce trou eſt aiſé à faire quand il n'y a qu'à percer la peau qui couvre le gland. Mais quand ce ſont les parois du conduit qui ſont adhérens, il faut profonder juſqu'à ce que l'urine ſorte, qui eſt la fin qu'on ſe propoſe ici. Il faut faire l'ouverture plûtôt grande que petite, pour pluſieurs raiſons; & je trouve qu'il eſt inutile de mettre enſuite dans la plaie une canule de plomb pour empêcher que les bords ne ſe reprenent, puiſque l'urine qui paſſe ſouvent par ce conduit, ne leur permet pas de ſe recoler.

Ce n'eſt pas le ſeul défaut qui arrive au gland,

que de n'être pas percé, il y en a encore trois autres qui demandent la main du Chirurgien pour les guérir, ſçavoir quand le trou eſt trop petit, quand il n'eſt pas percé dans ſon extremité, & enfin quand le filet eſt trop court. Voyons les opérations qu'il faut faire pour corriger ces trois défauts.

Trois autres défauts du gland.

SI le trou du gland eſt trop petit, l'urine ne peut ſortir que comme un filet, ou goute à goute, on eſt trop de tems à piſſer, & la ſemence ne peut être éjaculée aſſez promptement. On doit donc élargir cette ouverture, ce qui ſe fait ou par remedes, ou par un inſtrument. Les remedes ſont une tente de moëlle de ſureau, ou un morceau d'éponge préparée, qu'on met pour élargir peu à peu le paſſage, & qu'on groſſit à meſure que l'ouverture s'agrandit; mais cette maniere eſt trop lente, je conſeille de ſe ſervir de la lancette avec laquelle on accroît le trou par ces deux extrémitez en haut & en bas. Cette opération s'accomplit en un moment, étant plus prompte & moins douloureuſe que la tente. La canule de plomb n'eſt pas plus néceſſaire ici que quand le gland n'eſt point percé.

Les moyens de remedier au premier.

Il arrive quelquefois que le gland n'eſt pas percé dans l'endroit ordinaire, & qu'il l'eſt au-deſſous proche le filet: ceux qui ont cette incommodité, ſont obligez de lever la verge en en-haut pour uriner; elle eſt appellée hypoſpadias de deux mots Grecs *hypo*, qui veut dire deſſous, & de *ſpazein*, qui ſignifie percer. Cela procede ſouvent de ce qu'un enfant étant venu au monde ſans ouverture au gland, & les parens ne s'en étant point apperçûs, l'urine qui cherchoit à ſortir, s'eſt fait un chemin proche le filet, qui eſt l'endroit de l'uretre le plus mince; ceux qui ont l'uretre percé de cette maniere, ne peuvent engendrer: parce que la ſemence ſe répandant aux côtez du vagin, elle ne coule que lentement & ſans vigueur vers

Cauſe & inconvénient du ſecond.

l'orifice interne de la matrice ; c'eſt pourquoi cette indiſpoſition demande néceſſairement l'opération.

Comment on le doit réparer.

Il faut avec une feuille de myrthe pointue Q. percer le gland comme il le doit être naturellement, puis dans l'ouverture qu'on vient de faire, mettre une petite canule de plomb S. aſſez longue pour aller au-delà de l'ouverture inférieure qui eſt à l'uretre, & pour conduire l'urine dehors par la nouvelle ouverture : on travaille enſuite à refermer l'ancienne, en rafraîchiſſant les bords par de petites inciſions, & procurant la cicatrice : il faut laiſſer la canule dans l'uretre en la tenant attachée & liée avec ce cordon T. juſqu'à la parfaite guériſon, afin que l'urine ne ſortant plus par la premiere ouverture n'en empêche pas la réunion. Si on ne peut pas faire refermer ce trou, il y a quelques Auteurs qui commandent pour lors de couper le deſſous du gland, depuis la premiere ouverture juſqu'à la ſeconde, en le taillant comme une plume à écrire avec ce petit biſtouri V. De cette maniere l'urine & la ſemence ſortiront à plein tuyau, & ſeront ſeringuées où elles doivent aller.

Conſeils de quelques Praticiens.

Cauſe extraordinaire d'une ouverture faite à l'uretre loin du gland.

J'ai vû des enfans qui avoient l'uretre percé à deux ou trois doigts loin du gland ; c'étoit des enfans ſujets à piſſer au lit, qui pour éviter le fouet dont on les menaçoit & dont on les regaloit ſouvent, s'étoient lié la verge avec du fil, croyant ce moyen infaillible, & à qui cependant l'urine pouſſant pour ſortir, avoit fait, après de violentes douleurs, une ouverture proche la ligature, par où cette ſéroſité ſortoit toujours dans la ſuite. Pour les guérir il faut mettre dans l'uretre une canule de plomb, qui paſſe au-delà de l'ouverture, dont on tâchera de procurer la réunion.

Incommodité du troiſiéme défaut.

Il y en a qui par une diſpoſition avec laquelle ils ſont nés, ont le frein de la verge trop court ; ce frein tire en en-bas le gland, particulierement

dans le tems de l'érection : d'où vient que l'ouverture étant pour lors trop en dessous, si on ne levoit pas la verge en en-haut, on pisseroit sur ses jambes ou sur ses pieds, & la semence ne peut point être lancée droit dans la matrice, ce qui nuit à la génération. Par un petit coup de bistouri ou de ces ciseaux X. on coupe ce frein en travers, de la même maniere qu'on coupe le filet qui est dessous la langue, & ainsi on remédie par une opération fort legere aux deux incommodités que cela causoit. J'en ai vû quelques-uns à qui un chancre ayant rongé le frein, les a guéris de cette incommodité, mais je ne conseillerois pas de se servir d'un reméde aussi dangereux.

L'opération qui le guérit.

QUoique carnosité soit un terme général qui signifie toute chair superflue engendrée en quelque partie du corps que ce soit, néanmoins l'usage fait entendre par ce mot une excroissance de chair qui occupe & embrasse le conduit de l'urine. On a crû la réalité de cette maladie si bien établie par nos Anciens, que personne n'a osé le contester : ils disoint que l'humeur virulente d'une gonorrhée, sortant sans cesse des prostates, corrodoit par son acrimonie le conduit de l'urine, & que des ulceres il en croissoit une chair fongueuse qui faisoit cette maladie. Ceux qui prétendoient avoir des remédes particuliers pour la guérir, avoient intérêt de confirmer cette erreur, plûtôt que d'en désabuser, & d'autant plus qu'une telle maladie ayant été abandonnée des véritables Chirurgiens, étoit devenue le partage de ces coureurs ou distributeurs de secrets.

DE LA CARNOSITE'.

Erreur commune sur ce mal.

Jean-Baptiste Loiseau, Maître Chirurgien de Bordeaux, dans des observations Chirurgicales qu'il a laissées par écrit, nous dit qu'il fût appellé pour traiter d'une carnosité le Roi Henri IV. qu'il l'en avoit pensé & guéri, & qu'il en fut recom-

Exemple remarquable.

pensé par une Charge de Chirurgien de Sa Majesté que le Roi lui donna. Cette histoire quoique mémorable, ne prouve point qu'il y ait des carnositez ; elle fait voir que ce M. Loiseau fait le mysterieux, & tient du charlatan, en publiant ce qu'il a fait, sans dire, ni les moyens, ni les remédes dont il s'est servi. S'il avoit été vrai que le Roi eût eu une carnosité, & qu'il lui eût consumée ; il falloit qu'en écrivant cette histoire il ne fit point un secret, ni de la méthode, ni des drogues qu'il avoit employées à une guérison pour laquelle il avoit été si liberalement gratifié ; mais puisqu'il se tait sur l'essentiel, je la tiens apocrife.

Raisons de doute.

Qand on voyoit à quelqu'un une difficulté d'uriner, & que l'urine sortoit déliée, fourchue, & de travers, que le malade voulant pisser étoit contraint d'aller à la selle par les efforts qu'il faisoit pour pousser son eau dehors, & que la croyant toute sortie, il en demeuroit néanmoins encore dans la vessie, on traitoit cela de carnosité : mais quelque diligence que j'aye faite en ouvrant des corps qu'on accusoit d'en avoir, je n'en ai point encore remarqué, & je n'ai trouvé aucun Chirurgien qui assure d'en avoir vû, j'entens parler de ceux qui sont dignes de foi.

Experience qui autorise ce doute.

Je sçai qu'il y a beaucoup de gens qui ont les accidens dont je viens de parler, mais ils ne sont point causez par les carnositez ; ce sont des suites d'une ou de plusieurs chaudepisses qui ont ulceré & corrodé l'uretre en plusieurs endroits : or les cicatrices qui se font à ces ulceres étant durs, & tenant de la nature de la callosité, elles étréciſſent le conduit de l'urine qui n'a plus par conséquent tant de facilité pour sortir, & ce sont ces mêmes cicatrices qui empêchent le passage de la sonde qu'on croyoit arrêtée par la carnosité.

Réponse à cette objection.

Quoiqu'on connoisse la véritable cause de cette maladie

maladie, elle n'en eſt gueres moins difficile à guerir : pour cela il faut débaraſſer l'uretre de ces cicatrices calleuſes qui en rendent le paſſage ſi étroit, que l'urine ne ſort que comme un filet ; & pour cet effet la ſonde ne pouvant point s'ouvrir le chemin, on aura recours aux médicamens ; car c'eſt ſe tromper que d'eſperer d'en venir à bout avec des ſondes tranchantes, décrites par Ambroiſe Paré, & par d'autres Auteurs ; auſquels je vous renvoye pour en juger.

Remede qu'on doit appliquer à ce mal.

Le Chirurgien préparera ſon reméde cathereti-que plus ou moins fort, ſelon que la cicatrice ſera plus ou moins vieille ; il prendra une bougie Y. dont l'extrémité qu'il fera entrer dans la verge, ſera un peu creuſe, afin de mettre de ſon reméde dans cette petite cavité ; puis il introduira la bougie dans l'uretre, en la pouſſant doucement juſqu'à ce qu'elle ſoit arrêtée par la cicatrice, & la laiſſant dans la verge, afin que le remede qui touchera pour lors la dureté agiſſant deſſus, en conſume une partie, dont il tombera une petite eſcarre ; le lendemain il recommencera la même choſe, & continuera juſqu'à ce que le paſſage ſoit libre. Il connoît le progès qu'il fait en obſervant combien la bougie va plus loin les dernieres fois que les premieres ; mais il ne faut point s'impatienter dans cette opération qui demande du tems, car ſi on vouloit faire ſon reméde plus corroſif à deſſein de hâter la cure, la douleurs & l'inflammation ſurviendroient en rongeant plus qu'il ne conviendroit, on aura ſoin de faire piſſer le malade avant que de porter le reméde, afin que reſtant deux ou trois heures ſur la calloſité, il ait le tems d'en emporter une eſcarre. Quand la bougie entre juſques dans la veſſie, & que le malade urine à plein canal, il n'y a plus rien à conſumer ; il faut alors deſſécher les endroits que le reméde a touchez, ce qu'on fait par des liqueurs deſſica-

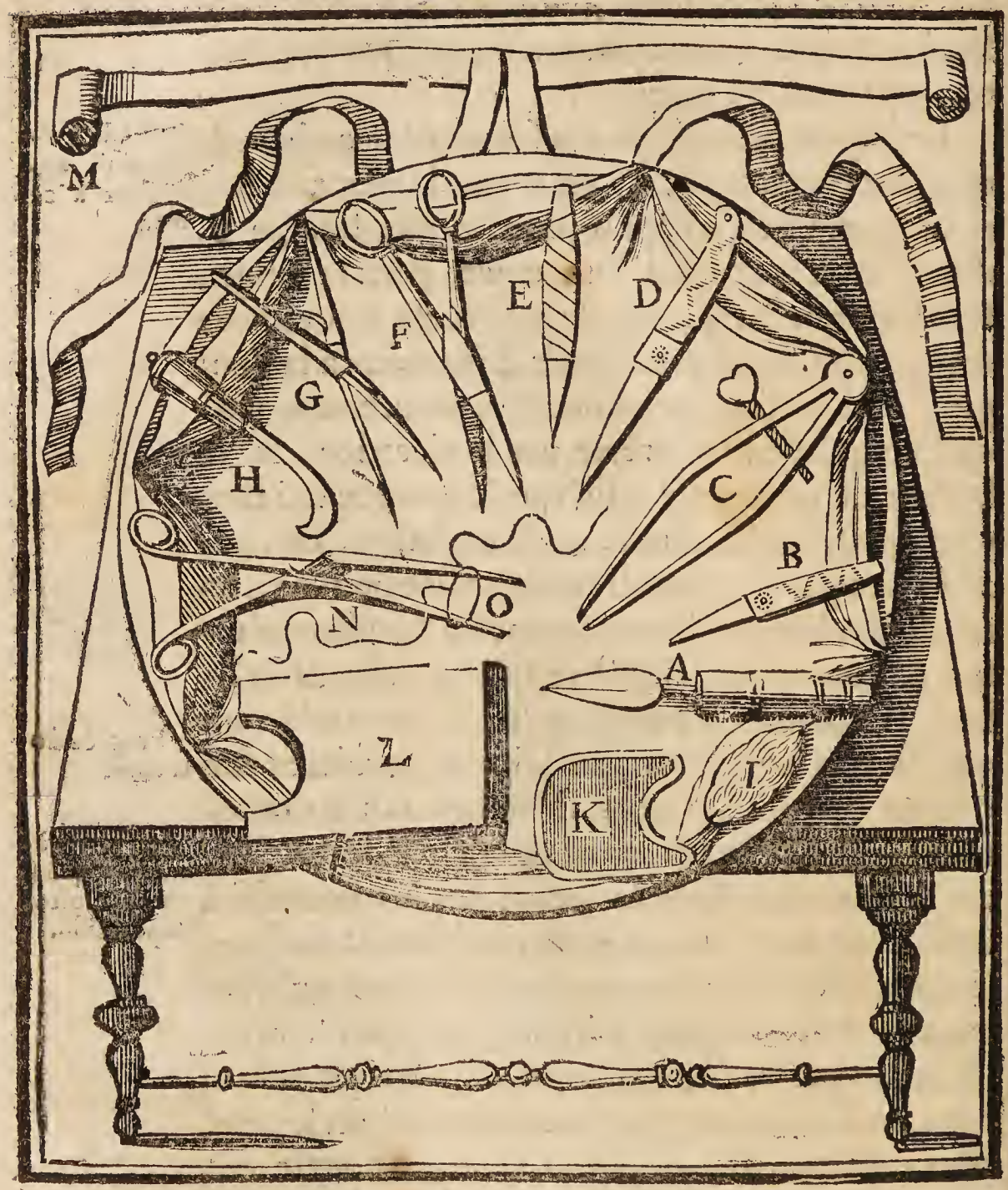
Progrès de la cure.

Accidens à craindre quād on précipite l'opération.

tives qu'on ſeringue fréquemment dans l'urètre; & par une ſonde de plomb Z. frotée de vif-argent, qu'on introduit ſouvent, afin d'entretenir le conduit toujours libre & ouvert, pendant qu'il s'y forme de nouvelles cicatrices.

Fin du traitement.

FIG. XVIII. DES OPERATIONS SUR LA MATRICE.



LA matrice n'eſt pas moins ſujette à la Chirurgie que toutes les autres parties du corps; elle eſt attaquée d'une infinité de maladies, dont

pluſieurs ne ſe guériſſent que par la main du Chirurgien : elle eſt inconteſtablement l'organe le plus ſenſible du corps ; & il faut que le Chirurgien la traite avec plus de délicateſſe & de précaution que les autres.

De ces maladies qui demandent l'opération, il y en a qui arrivent à l'orifice externe de l'uterus, & d'autres à ſon fond : celle de l'orifice externe ſont de deux ſortes ; ſçavoir, quand il eſt bouché, & quand il y croît quelque choſe d'étranger ou contre nature : celles du fond ſe réduiſent toutes à l'accouchement & à ſes ſuites. Diverſes maladies de la matrice.

Cet orifice ſe peut trouver bouché en deux endroits différens, ou aux lévres, ou aux caroncules, & il faut que le Chirurgien faſſe une ouverture dans l'un & dans l'autre de ces endroits, c'eſt pourquoi il ne peut trop exactement en connoître les différences pour ne ſe point tromper. Cloture de l'orifice externe.

Quand les deux lévres ſont jointes enſemble, elles le ſont totalement ou en parties. Elles ne le peuvent être dans toute leur étendue que par un vice de naiſſance, parce qu'ayant été ſeparée naturellement, l'urine qui ſort ſans ceſſe ne leur permet plus de ſe joindre enſemble d'un bout à l'autre : ſi elles ne le ſont qu'en partie, cela peût s'attribuer à la premiere conformation, ou bien à quelque accident arrivé après la naiſſance, comme des ulcéres mal panſez, ou des puſtules ſurvenues dans une petite verole entre les lévres, qu'elles auront collées & jointes en parties l'une avec l'autre, en ſe cicatriſant. Differentes cauſes de la jonction des lévres de cette partie.

Lorſque la clôture de l'orifice externe ſe trouve à l'endroit des caroncules mirtiformes, elle s'eſt faite dès la premiere conformation, n'y ayant point de cauſe externe qui les puiſſent unir abſolument. Il y a d'ordinaire de petits filets membraneux qui tiennent les quatre caroncules comme liées enſemble, & qui les ſerrant, font qu'elles reſſemblent à Liaiſon naturelle des caroncules.

Fonction défectueuse qui leur arrive.

un bouton de roſe à demi épanoui : ce ſont ces fibres qui en ſe rompant à la premiere approche du mari, lorſque la verge les force pour entrer, verſent quelquefois des goutes de ſang, ce qui eſt la marque du pucelage; mais quand au lieu de ſimples fibres la nature en formant le fœtus a mis une forte membrane, qui raſſemblant les caroncules, ne leur permet point de laiſſer entrer la verge dans le vagin, alors le mari fait des efforts inutiles, il ne peut forcer cette barriere, & il faut que le Chirurgien avec ſon biſtouri lui en ouvre le paſſage.

Fauſſe opinion ſur ce ſujet.

Cette diſpoſition a jetté les Anatomiſtes anciens, & le peuple dans deux erreurs différentes. Elle a fait que pluſieurs Anatomiſtes ont ſuppoſé une membrane tranſverſale dans le col de l'uterus, à laquelle ils ont donné le nom d'hymen; & parce qu'ils ont vû en quelques ſujets ces caroncules jointes par une membrane, ils ont établi pour certain qu'elle ſe trouvoit dans toutes les filles, & ils en faiſoient la véritable preuve de la virginité, perſuadez que quand elle n'y étoit point, il falloit que la fille eût été déflorée par quelque choſe qui étoit entré dans le vagin. J'ai cherché cette membrane dans pluſieurs filles que j'ai ouvertes à tout âge, & qui aſſurément avoient été ſages, je ne l'y ai jamais trouvée; c'eſt pourquoi avec tous les Anatomiſtes d'aujourd'hui je la crois imaginaire.

Autre prévention.

L'autre erreur eſt populaire : ceux qui par cet obſtacle n'ont pû conſommer leur mariage, ont crû qu'on leur avoit noué l'aiguillette; car le peuple prétend que dans le tems que le Prêtre marie quelqu'un, un des aſſiſtans par un nœud qu'il fait à une aiguillette, peut en prononçant de certaines paroles, arrêter la conſommation du mariage; mais c'eſt une folie que d'être dans cette penſée. Quand un mariage ne peut pas être conſommé, il n'en faut point chercher de cauſe ſurnaturelle,

ni croire que ce ſoit un effet du pouvoir des ſorciers, qui n'ont de force que ſur des eſprits foibles & trop crédules : ce défaut eſt toujours naturel, & ſi on en examine bien le principe, on le trouvera dans les parties génitales de l'homme ou dans celles de la femme, & ſouvent dans leur imagination.

Néceſſité de l'opération quand la vulve eſt entierement fermée.

De toutes ces incommoditez la plus preſſante, c'eſt lorſqu'une fille venant au monde, elle n'a point la vulve percée ; il faut l'ouvrir au plûtôt ; mais on ne s'en apperçoit ordinairement que le deuxiéme ou le troiſiéme jour après la naiſſance, en remarquant que l'enfant n'eſt point mouillé : alors l'opération eſt plus facile qu'immédiatement après la naiſſance, parce que l'urine ſortie de la veſſie, étant arrêtée par les lévres jointes enſemble, les pouſſe en dehors par la tumeur qu'elle y fait ; & ainſi la peau étant fort tendue, on voit la ligne où on doit faire l'ouverture longitudinale, de maniere que prenant le ſcalpel A. ou un biſtouri B. on coupe la peau qui joint les lévres, & on y fait une ouverture proportionnée à la figure & à la grandeur qu'elle doit avoir naturellement.

Maniere d'operer.

Les Grecs ont nommé les lévres de la matrice *pterigomata* de *pteri*, qui veut dire les aîles, à cauſe de la reſſemblance : quand elles ne ſe tiennent qu'en partie, l'opération en eſt moins difficile, parce que l'ouverture qui y eſt demeurée, aide beaucoup à achever la ſéparation ; on ne la fait ſouvent qu'aux grandes filles qui ſont prêtes à ſe marier. On appelle cette maladie *ſimphiſis*, comme celle du prépuce de *ſym*, qui veut dire enſemble, & de *phyein*, qui ſignifie attacher. Pour faire cette opération avec ſureté, il faut coucher la fille ſur le bord d'un lit, les jambes en bas & écartées, puis avec ce petit dilatatoire C. qu'on tient de la main gauche, & qu'on a mis dans

Ce qu'il faut faire quand la vulve n'eſt cloſe qu'en partie.

l'ouverture reſtée, on dilate les deux lévres par le le moyen d'un ſcalpel A. dont on ſe ſert de la main droite. On ſépare peu à peu les endroits unis, faiſant enſorte de ne pas couper plus d'une lévre que de l'autre, il faut éviter que la pointe du ſcalpel ne touche ou les nymphes, ou les caroncules, ou le clitoris, ſi c'eſt à la partie ſupérieure qu'eſt l'agglutination; c'eſt pour cela qu'il faut couper, en retirant l'inſtrument à ſoi, & ne le point faire avec trop de précipitation. On voit par-là que cette ſéparation eſt plûtôt une diſſection qu'une opération, la cure ne conſiſte qu'à appliquer ſur les plaies ſuperficielles qu'on a faites, des remédes deſſicatifs qu'on tient ſur les lévres par un bandage fait en double T. & à empêcher qu'elle ne ſe recollent enſemble.

Conduite à tenir dans cette opération.

Lorſque l'obſtacle eſt aux caroncules, il faut encore que le Chirurgien y travaille, parce que la verge ne pouvant pas entrer dans le vagin, la conception ne ſe peut pas faire. On ne reconnoît l'impoſſibilité de cette introduction qu'après le mariage, & c'eſt dans cette occaſion qu'on croit avoir l'aiguillette nouée, comme je l'ai déja expliqué; mais la cauſe en étant naturelle, il la faut chercher dans une liaiſon trop étroite de ces caroncules, à laquelle il faut remédier.

Union vicieuſe des caroncules.

Cette liaiſon eſt de deux ſortes, car ou les caroncules ſont liées par des filets membraneux trop forts, qui ne leur permettent pas de s'écarter, & alors il n'y a qu'un très-petit trou dans leur milieu par où les menſtrues peuvent s'écouler, & par où la verge ne peut point paſſer; ou elles ſe ſont jointes par une membrane aſſez ferme qui bouche entierement l'ouverture, & qui comme une barriere tranſverſale, empêche que rien ne puiſſe entrer ni ſortir du vagin: ces deux obſtacles quoique différens l'un de l'autre, ne ſe levent que par la main du Chirurgien.

Deux ſortes de telles liaiſons contre nature.

On ne fait confidence au Chirurgien de ces incommoditez, qu'après avoir tenté pluſieurs fois & inutilement de rompre cet embarras, & après que le mari & la femme laſſez & épuiſez par divers efforts n'ont pû y parvenir : le Chirurgien en reconnoît la véritable cauſe en touchant du doigt indice ces caroncules ; ſi ce ſont des filets qui les lient, il ſentira le bout du doigt ſerré comme par un anneau ; & ſi c'eſt une membrane, il n'y trouvera point d'ouverture.

Moyen de les diſtinguer l'une de l'autre.

Il ne faut pas s'imaginer que ces maladies ne ſoient pas en effet telles que je vous les propoſe, pluſieurs Chirurgiens en peuvent rendre témoignage : j'en ai vû à quelques-unes, & entr'autres à une jeune dame mariée depuis peu, qui fut pluſieurs mois ſans pouvoir conſommer ſon mariage, & qui n'auroit jamais eu cette ſatisfaction ſans le ſecours de la Chirurgie. Fabricius d'Aquapendente nous rapporte deux hiſtoires qui confirment ce que j'avance : l'une eſt d'une ſervante que pluſieurs écoliers ne purent pas dépuceler, & qui après avoir fait échouer toute leur vigueur contre les liens de ces caroncules, fût obligée d'avoir recours à lui : l'autre eſt d'une fille qui n'étant point percée ne pouvoit pas être reglée, ſes ordinaires étant retenues par une membrane qui joignoit les caroncules, & les fermoit entierement, ce qui lui cauſoit une peſanteur dans le vagin, avec des douleurs inſupportables, il fit une ouverture longitudinale à cette membrane, d'où il ſortit quantité de ſang noir & puant, dont elle fût ſoulagée, & il la guérit parfaitement. Il y a même un Auteur qui a fait un Traité Latin intitulé *De imperforatis*.

Exemples de ces indiſpoſitions & des incommoditez dont elles ſont accompagnées.

Il s'agit à preſent de faire voir comment on ſépare ces caroncules. La femme étant couchée ſur le bord d'un lit les jambes ouvertes, on écarte les lévres de la matrice & les nimphes pour découvrir les caroncules : on fait tenir la lévre & la nimphe

Maniere de ſéparer les caroncules.

gauche par un ſerviteur, pendant qu'on tient écartée de ſa main gauche l'autre lévre & l'autre nimphe ; puis l'Opérateur prend de ſon autre main un biſtouri D. droit & à dos, avec lequel il donne quatre coups, un à chaque eſpace d'entre les caroncules pour les débrider ; de maniere que les quatre petites inciſions ont la figure d'une croix de ſaint André, ou de la lettre X. parce que les caroncules ſe trouvent ſituées l'une en haut, l'autre en bas, & les deux autres latéralement. Ces caroncules ainſi débarraſſées de leurs liens, s'écartent & laiſſent une ouverture ſuffiſante pour l'entrée de la verge, & c'eſt la fin pour laquelle on fait cette opération.

Leur débridement.

Quand une membrane bouche entierement le vagin, on met la femme dans la même ſituation, & avec une lancette montée E. on fait une ſeule ouverture longitudinale à cette membrane, telle que le fit Fabricius à cette fille qui n'étoit point percée : le ſang retenu dans le vagin pouſſe cette membrane en dehors, & en facilite l'ouverture. On ne peut pas déterminer la grandeur des inciſions ou de l'ouverture, cela dépend de la prudence du Chirurgien. Si on conſultoit le caprice de quelques maris, on les feroit très-petites : mais ſi on regarde l'avantage des femmes, on les fera plûtôt grandes que petites, parce qu'elle en accoucheront plus facilement.

Comment on perce la membrane qui les aſſemblent quelquefois.

Je trouve dans nos Auteurs quatre opérations différentes qu'ils ordonnent de faire à la matrice, ce ſont, 1°. l'exciſion des nimphes, 2°. l'amputation du clitoris, 3°. l'extraction du cercoſis, 4°. les hermaphrodites. Ces opérations ſe pratiquent ſi rarement, qu'elles pourroient être retranchées du nombre des autres : j'ai jugé à propos néanmoins d'en inſtruire le jeune Chirurgien, parce qu'il faut qu'il n'ignore rien de ce qui regarde ſa Profeſſion : & qu'il pourroit arriver que dans quelque cas ex-

Opérations ſur la matrice décrites par les Auteurs.

traordinaire il ſeroit obligé de les faire.

Les nimphes ſont des corps membraneux, longs & plats, ſituez dans la grande fente à côté de l'orifice externe de la matrice; on prétend qu'elles croiſſent quelquefois tellement, qu'elles pendent hors des grandes lévres, & alors il en faut couper ce qui excede leur grandeur ordinaire. Pour cet effet ayant ſitué la femme à la renverſe, & tenant les lévres écartées, on prend une des nimphes dont on coupe avec des ciſeaux F. ce qu'il y a de ſuperflu, en la tenant ferme avec les pinces G. enſuite on en fait autant à l'autre, obſervant de n'en pas plus ôter de celle-ci que de celle-là, & de ne les pas couper trop près de leur racines, parce que l'uſage des nimphes eſt de donner en s'étendant, moyen à l'orifice externe de s'élargir dans les accouchemens, ce qu'il ne pourroit pas faire ſi elles étoient entierement coupées, d'autant que les cicatrices qui ſeroient en leur place, ne prêteroient pas.

Retranchement d'une portion des nimphes.

Si le clitoris ne ſortoit point des bornes que la nature lui a preſcrites, il n'auroit pas beſoin d'opération; mais il croît quelquefois tellement qu'il devient long & gros comme la verge de l'homme: cela arrive frequemment aux Egyptiennes. Les Européennes qui l'ont plus gros que les autres, ſont appellées des Ribaudes, parce qu'elles en peuvent abuſer & ſe polluer avec d'autres femmes; c'eſt ce qui en a fait propoſer l'amputation, pour ôter à ces femmes le ſujet d'une laſcivité continuelle: mais il en eſt peu qui ſe ſoumettent à cette opération, car ſi une femme eſt ſage, elle n'en abuſera pas; ſi elle eſt débauchée, elle ne ſe privera pas volontairement d'une partie qui contribue au plaiſir qu'elle trouve dans ſa débauche. Si néanmoins un Chirurgien eſt obligé de retrancher cette partie, il la prendra de la main gauche pour la couper avec ce couteau courbe H. le plus près de ſa racine qu'il pour-

Amputation du clitoris.

Prétexte pour cette opération.

ra, évitant de toucher ni à l'uretre, ni aux lacunes qui ſont autour du clitoris, ce qui cauſeroit s'il offenſoit ces endroits, un écoulement involontaire de l'urine ou de la liqueur ſéparée par les glandes voiſines du clitoris. Cette opération n'eſt pas ſi dangereuſe qu'on pourroit ſe l'imaginer, parce que ce n'eſt qu'une partie ſuperflue qu'on ampute. Il n'y a que le ſang qui en ſort, qui pourroit étonner le Chirurgien : mais s'il laiſſe bien dégorger les vaiſſaux, & qu'il mette ſur la plaie un gros plumaceau I. couvert de poudres aſtringentes, un emplâtre K. une compreſſe épaiſſe L. & un bandage M. qui comprime le tout, il arrêtera bientôt le ſang, à cauſe que les vaiſſaux preſſez entre l'os pubis & le bandage, ne pourront plus en verſer.

Hémorragie à arrêter.

Extirpation du cercoſis.

On appelle cercoſis une excroiſſance de chair, qui ſortant de l'orifice de la matrice, le bouche & le remplit ; elle eſt quelquefois ſi longue, qu'elle reſſemble à une queue de renard, c'eſt ce qui lui a fait donner ce nom dérivé de *Kerkin*, qui veut dire tromper, parce que la queue leur ſert à tromper les autres animaux. Cette chair eſt aſſez ſemblable à celles des polypes, auſſi l'emporte-t'on de la même maniere ; c'eſt-à-dire, ou par l'extirpation en l'arrachant comme le polype avec cette pince N. faite en bec de grue, ou par ligature en la liant tout proche ſa racine avec ce fil O. ou par inciſion en la coupant entierement avec ce couteau courbe H. ou avec le ſcalpel A. C'eſt au Chirurgien à ſe ſervir du moyen qui lui ſera le plus commode pour emporter cette chair, & il ſe conduira d'ailleurs avec les circonſpections néceſſaires pour en conſumer les racines, & procurer la cicatrice.

Inſtrumens avec quoi on arrache cette chair.

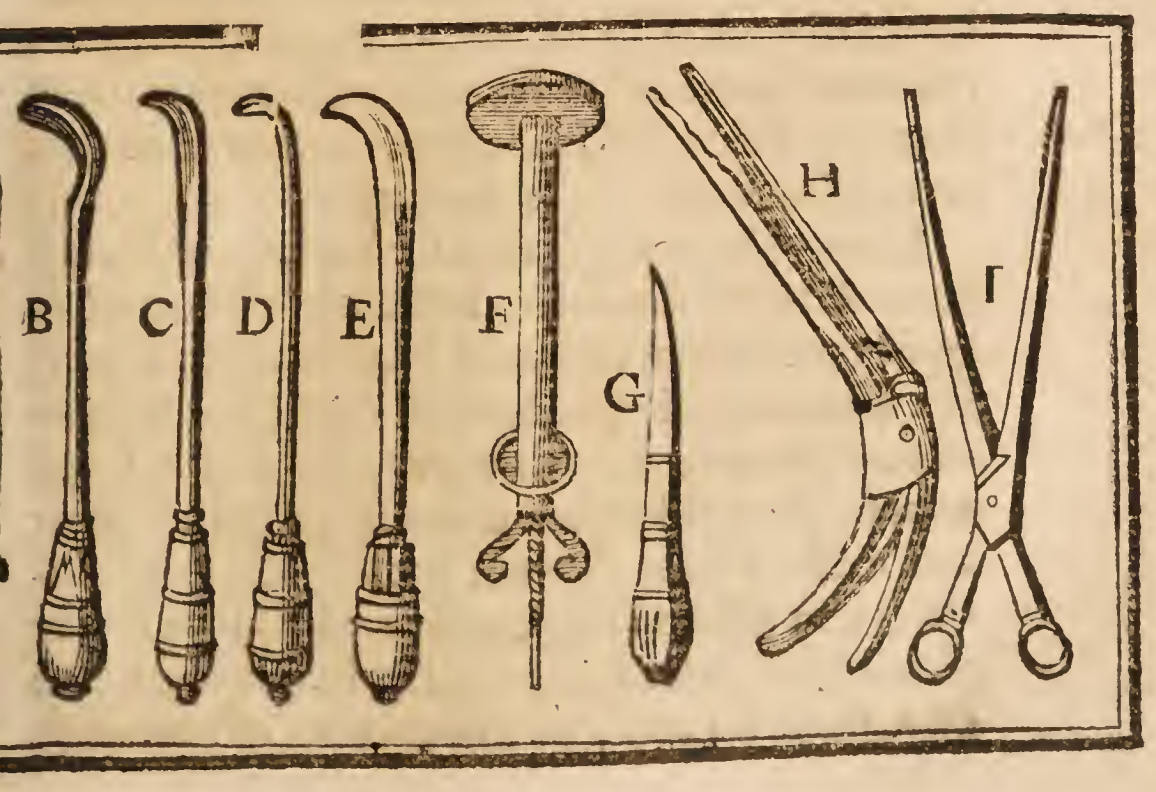
Quatre ſortes d'Hermaphrodites.

Le nom d'hermaphrodites eſt donné à ceux, qui en naiſſant apportent les deux ſexes ; il eſt dérivé d'*Hermés*, qui veut dire Mercure, & d'*Aphroditi*,

qui ſignifie Vénus, c'eſt-à-dire, homme & femme tout enſemble. On en trouve de quatre ſortes, 1°. Ceux qui ſont véritablement hommes, ayant les parties de l'homme parfaites, & celles de la femme imparfaites. 2°. Ceux qui au contraire ſont femmes en effet, & ne ſont hommes qu'imparfaitement. 3°. Ceux qui ne ſont ni hommes ni femmes, les deux ſexes n'étant point dans leur perfection. 4°. Ceux qui ſont effectivement hommes & femmes, & qui peuvent ſe ſervir également des parties génitales des deux ſexes : les loix ordonnent pourtant d'opter ; & défendent de ne mettre en uſage que le ſexe dont ils auront fait choix. On ne peut pas preſcrire quelles opérations on doit faire en ces ſortes de diſpoſitions : qui ſont preſque toutes différentes : on peut ſeulement dire que le fait du Chirurgien ne conſiſte qu'à ôter ce qui eſt inutile, & à retrancher les parties qu'il jugera ſuperflues ; comme ſont les organes, dont l'uſage leur doit être interdit, pour rendre les autres plus vigoureux.

Ce qu'on y pratique.

FIG. XIX. POUR LES ACCOUCHEMENS.



Un Chirurgien ne doit point ignorer l'art d'accoucher.

QUoique les accouchemens soient ordinairement exécutez par des Matrones à qui on a donné le nom de Sages-femmes, ils sont néanmoins compris dans le nombre des Opérations de la Chirurgie, & celui qui en fait profession ne se peut pas vanter de la sçavoir, s'il n'est instruit de tout ce qui concerne l'art d'accoucher : mais la Chirurgie est d'une si grande étendue, qu'il est difficile qu'un homme seul puisse en posseder assez parfaitement toutes les parties ; c'est ce qui a fait que les accouchemens ont été le partage des femmes, comme les maladies des os, celui des Bailleurs, & celles des yeux, des dents, de la pierre, celui de différens Opérateurs qui ne s'attachent uniquement qu'à une de ces sortes de maladies.

Pudeur indiscrette de quelques femmes.

La pudeur qui est la vertu des femmes a beaucoup contribué à introduire les matrones, parce qu'il s'en est trouvé d'assez scrupuleuses pour aimer mieux s'exposer à accoucher seules que de se confier à des hommes ; mais aujourd'hui elles sont presques toutes désabusées de cette opinion. Les malheurs qu'elles ont vû arriver par l'ignorance de celles à qui elles se confioient, les ont convaincues de la nécessité de recourir aux Chirurgiens qui seuls peuvent les secourir, particulierement dans une infinité d'accidens qui sont au dessus des connoissances des Sages-femmes.

Je ne prétens pas m'étendre ici sur tout ce qui dépend de l'art des accouchemens, je serois obligé de repeter tout ce que M. Mauriceau en a écrit ; il a si bien traité cette matiere, que je ne puis pas mieux faire que de vous envoyer à son Livre, qui vous sera un guide assuré dans tout ce qui a rapport aux maladies des femmes grosses & des accouchées ; en effet on ne peut rien voir là-dessus de plus instructif que ses Livres : les six éditions qu'on en a faites à Paris, & toutes celles qui ont paru

dans les pays étrangers nous en prouvent l'utilité, & nous font voir qu'il a porté fort loin l'art d'accoucher.

Mon deſſein n'eſt donc pas de traiter cette matiere dans toute ſon étendue, mais ſeulement d'apprendre au jeune Chirurgien ce qu'il faudroit qu'il fît dans les occaſions les plus preſſantes ; car il peut être appellé tous les jours pour ſecourir des femmes dans des accouchemens laborieux qui demandent la main du Chirurgien, pour leur ſauver la vie. Je réduit ces occaſions à ſix, qui ſont, 1°. de faire l'extraction d'un faux germe ; 2°. de tirer l'arriere-faix reſté dans la matrice ; 3°. de délivrer une femme d'une mole ; 4°. d'accoucher une femme dans la perte de ſang ; 5°. de tourner un enfant qui preſente toute autre partie que la tête ; 6°. de faire l'extraction d'un enfant mort.

Six occaſions où le ſecours du Chirurgien eſt néceſſaire aux femmes pour leur délivrance.

QUand un Chirurgien eſt appellé par une femme qui eſt dans une perte de ſang, il faut qu'il en examine la cauſe ; ſi elle a des douleurs qui prennent par intervalles, & s'il ſort des caillots, il eſt certain qu'il y a un faux germe, car ſi c'étoit ſes ordinaires qui euſſent été retenues, le ſang couleroit comme il ſort des vaiſſaux : il s'informera depuis quel tems la femme étoit enceinte, pour juger de la groſſeur du faux germe, & ſi elle a eu déja des enfans : car ſi c'eſt ſa premiere groſſeſſe, elle ſouffrira beaucoup & long-tems, parce que la matrice ne s'étant point encore ouverte, elle a plus de peine à donner iſſue à ce corps qu'elle contient, & qui étant mollaſſe n'eſt pas capable de lui faire faire une grande diſtention. Quoique les douleurs & les caillots de ſang faſſent connoître au Chirurgien qu'il y a un faux germe, il en eſt plus aſſuré quand il la touché : il trouve l'orifice interne de la matrice un peu ouvert, & en y

A quoi l'on reconnoît un faux germe dans la matrice.

introduiſant le doigt indice, il ſent le corps étrange qu'il doit tirer le plûtôt qu'il peut. Ayant donc gliſſé un doigt, il le tourne dans cet orifice pour tâcher de le dilater plus qu'il ne l'eſt, & d'y faire entrer un ſecond doigt & enſuite un troiſiéme, s'il le peut ſans violence, avec leſquels il pince le faux germe pour l'attirer peu à peu au dehors. S'il ne peut pas l'avoir d'abord, après avoir tourné ſon doigt autour du faux germe, pour le détacher de la matrice, il laiſſe la femme un peu en repos pour voir ſi la perte continue, parce que ſouvent elle ceſſe quand il n'eſt plus attaché par aucun vaiſſau à la matrice; pour lors on attend qu'il ſorte de lui-même, ou par le moindre effort que fait la femme, comme lorſqu'elle ſe preſente au baſſin. Mais ſi le flux de ſang continue avec excès, la femme pourroit mourir, avant que le faux germe fût ſorti. pour la délivrer, il faut avec ce petit dilatatoire marqué A. dont on introduit le bout dans l'orifice interne, dilater doucement cet orifice pour procurer l'iſſue du faux germe, ce qu'on fait mieux avec cet inſtrument qu'avec les doigts : ſi après cette dilatation les doigts n'ont point encore de priſe ſur ce corps étranger, on prend une tenette faite en forme de bec de grue marqué B. dont on gliſſe le bout le long de ſon doigt, juſques ſur ce corps, qu'on pince avec l'inſtrument pour en faire l'extraction, prenant bien garde de ne point ſe tromper en pinçant quelques parties de la matrice au lieu du faux germe. Les breuvages que les Sages-femmes donnent pour exciter la ſortie de ces corps étrangers ſont inutiles quand il n'y a rien qui preſſe, & pernicieux lorſqu'il y a une perte, parce qu'ils l'augmentent. Ce qu'il y a de meilleur dans ces occaſions, ce ſont de petits bouillons peu nouriſſans donnés de demie en demie heure, parce que paſſant promptement dans la maſſe du ſang, ils reparent le ſang perdu, & entrete-

Extraction du faux germe.

A quoi l'on doit travailler dans un flux de ſang continuel.

Du traitemẽt de la malade dans ces circonſtances.

nant la circulation, ils empêchent que la malade ne meure.

LA femme n'eſt pas plûtôt accouchée qu'il la faut débaraſſer d'une maſſe de chair qu'on appelle Arriere-faix ou placenta, & cela avant que de faire la ligature du cordon. J'ai dit ailleurs qu'on devoit lier le cordon promptement, de peur que differant trop, l'enfant ne perdit beaucoup de ſang par les arteres ombilicales, qui ont leurs embouchures ouvertes par le détachement de l'arriere-faix, mais le Chirurgien remedie à cet inconvénient en ſerrant le cordon tourné autour de ſes doigts, ce qui empêche le ſang de paſſer & de ſortir par ces arteres, ainſi il a le tems de délivrer la femme ſans préjudicier à l'enfant : au-contraire s'il tardoit davantage à extraire l'arriere-faix : la matrice ſe refermant ne lui permettroit plus de l'executer avec la même facilité qu'auſſi-tôt que l'enfant eſt ſorti. Il faut que le Chirurgien tenant le cordon, en tourne une partie autour de deux doigts de ſa main gauche, & que le prenant de ſa droite le plus proche de l'arriere-faix qu'il pourra, il tire doucement, & que par de petites ſecouſſes il l'ébranle pour achever de le détacher, s'il ne l'eſt pas entierement.

Comment on doit ſauver la mere en pourvoyant à l'enfant

De divers mouvemens qui ſoulagẽt la malade.

Si on oblige la femme de ſouffler dans ſa main fermée, ſi on la fait touſſer ou éternuer, ſi elle pouſſe en en bas comme pour faire une ſelle, ſi on lui fait retenir ſon haleine, ſi elle ſe met les doigts dans la bouche pour s'exciter à vomir, ou ſi la Garde preſſe legerement avec le plat de la main le ventre de l'Accouchée en le frottant de haut en bas ; toutes ces differentes agitations aideront la ſortie de l'arriere-faix, qu'il ne faut pas tirer trop rudement : car il en arriveroit un de ces trois accidens, ou l'on caſſeroit le cordon, ou l'on occaſionneroit une perte de ſang, ou l'on ar-

Cause de la rupture du cordon.

tireroit la matrice au dehors. De quelque cause que ce soit que le cordon ait été rompu, soit qu'on ait tiré trop fort, soit que le placenta ait été trop fortement attaché, soit qu'étant gros & schirreux il n'ait pas pû suivre le cordon, ou que l'enfant étant mort & le cordon pourri, il se soit rompu aisément, il le faut tirer le plus promptement qu'il est possible, parce que le séjour de ce corps étranger dans la matrice peut causer des accidens terribles.

Précaution à prendre en tirant l'arriere-faix.

Le Chirurgien se rognera de fort près les ongles des doigts de la main droite qu'il oindra d'huile ou de beure, & qu'il introduira dans le fond de la matrice, en y fourrant d'abord deux ou trois doigts qui ouvriront le passage au reste de la main; il y trouvera l'arriere-faix qu'il distinguera aisément d'avec la matrice, pour peu qu'il soit versé dans les accouchemens, ou qu'il ait lû les Anatomistes sur ces parties. Si le placenta est tout-à-fait détaché, on l'empoignera & on l'amenera dehors sans peine; & s'il est encore adhérent, on le séparera adroitement en glissant le côté de la main entre l'arriere-faix & la surface interne de la matrice, à quoi l'on réussit quelquefois sans beaucoup de fatigue, & de la même maniere qu'on sépare les parties d'un gâteau feüilleté; mais s'il tient fortement, on en fera la séparation avec douceur & lentement, prenant garde de ne point égratigner l'uterus. M. Moriceau conseille d'y laisser plûtôt quelque petite portion du placenta attachée, laquelle a coutume de sortir par les vuidanges, que de trop tirailler la matrice dont il pourroit s'ensuivre une inflammation perilleuse: il faut tâcher néanmoins de l'avoir entier, pour le montrer aux assistans; & empêcher par-là tous les contes des comeres qui dans ces occasions parlent souvent sans raison. Si l'arriere-faix a séjourné dans la matrice, & qu'il ait commencé à s'y corrompre, ce qui

Il faut faire sortir toutes les parties de l'arriere-faix

arrive

arrive quand il y a long-tems que l'enfant eſt mort; il faut après l'avoir tiré, faire des injections préparées avec l'orge, l'aigremoine & le miel qui nétoyent & entrainent ce qui par ſon ſéjour incommoderoit la matrice : on ſe ſert pour cet effet d'une ſeringue qui eſt particuliere pour les femmes, ayant ſon canon courbé & percé par le bout comme un arroſoir.

Injection néceſſaire après l'extraction.

LA Mole eſt une ſubſtance charnuë, beaucoup plus dure que celle de l'arriere-faix. Elle remplit le fond de la matrice à laquelle elle eſt adherente par pluſieurs petits vaiſſaux qui lui apportent ſa nourriture, c'eſt-pourquoi elle n'a ni cordon ni arriére-faix duquel elle puiſſe comme l'enfant recevoir un ſuc nourricier qui doit par-conſéquent lui venir immédiatement des vaiſſaux de l'uterus.

Définition d'une mole.

Il y en a de petites, de moyennes & de grandes. Les premieres ſont de petits corps d'une nature charnuë & membraneuſe que quelques femmes vuident après leurs ordinaires ou enſuite des pertes de ſang ; auſſi ne ſont-elles pas véritablement des moles, mais des grumeaux de ſang qui par leur ſéjour ſe coagulent & s'endurciſſent. Les moyennes ſont d'une ſubſtance plus dure, plus rouge, ayant la figure d'un géſier de poule, & la groſſeur d'un petit œuf ; c'eſt ce qu'on appelle faux germe ; parce qu'on prétend que n'y ayant pas eû dans l'œuf deſcendu de l'ovaire à la matrice, des principes ſuffiſans pour former un enfant, la conception demeure imparfaite, & il n'en réſulte qu'une petite maſſe de chair qui eſt ordinairement rejettée hors de le matrice entre le deuxiéme & le troiſiéme mois de la groſſeſſe. Les grandes moles ſont des maſſes de chair ou des amas de veſſicules qui ſe tenant toutes les unes aux autres par de petites queues comme des grains de raiſin, occupent

Difference des moles, de leur conſiſtence & de leur forme.

toute la capacité de la matrice & la tiennent tendue comme si c'étoit un enfant, avec cette difference que la mole la gonfle plus également & ne la pousse pas si en pointe que fait un enfant. La femme grosse d'une mole n'a point de lait au sein, elle ne sent rien remuer, & quand elle se couche sur le côté, la mole y tombe comme si c'étoit une grosse boule pesante. Cette femme en est plus incommodée que d'un enfant, par des lassitudes dans les cuisses & dans les jambes, par des difficultez d'uriner, & par une pesanteur qu'elle sent au bas du ventre causée de ce que la mole par son propre poids entraine la matrice en enbas. Ces incommodités legeres dans le commencement deviennent insupportables dans la suite, ce qui l'oblige d'avoir recours au Chirurgien, pour en être délivrée. Il en procurera la sortie en deux manieres, sçavoir; en tâchant que la femme la pousse d'elle-même au dehors, ou bien en l'allant chercher pour l'extraire par l'opération de la main. Comme on doit toujours commencer par les moyens les plus doux avant que d'en venir aux plus forts, si la femme n'a ni fiévre ni perte de sang, on lui donnera un purgatif un peu violent, & des clysteres âcres & piquans qu'on réiterera à plusieurs repriſes, afin d'exciter des épreintes qui fassent dilater la matrice pour donner passage à la mole; on peut mettre en usage le beure dont on frotera l'orifice interne pour le rendre plus souple & plus dilatable; on se sert d'injections émolientes, de la saignée du pied, ou du demi-bain, comme on le jugera à propos. Si la mole n'est que d'une grosseur médiocre & peu adhérente, elle pourra sortir par le secours de tels remedes, mais si elle est d'un volume excessif & fortement attachée, il faut la main du Chirurgien, & en ce cas après avoir rogné ses ongles, & frotté sa main d'huile ou de beure, il l'introduit dans la matrice de la femme

Signes de l'existence des moles.

Deux manieres d'en délivrer une femme.

Sçavoir par les médicamens & par l'opération de la main.

qui doit être ſituée à la renverſe ſur le bord du lit ; & la coulant doucement entre l'uterus & la mole pour la détacher, en commençant par l'endroit où elle eſt le moins adherente, il pourſuivra ainſi juſqu'à ce qu'elle ſoit tout-à-fait ſéparée ſans intereſſer la matrice, & y procedera de la même maniere que j'ai dit pour l'extraction de l'arriere-faix reſté dans la matrice après la rupture du cordon ; mais ſi elle eſt ſi groſſe qu'elle ne puiſſe pas ſortir, on ſe ſervira pour lors de ce crochet marqué B. avec lequel il la tirera, ſi elle eſt aſſez ſolide pour qu'il ait priſe ſur elle, ou bien il la coupera en deux ou en pluſieurs parties avec ce crochet tranchant marqué E. afin de l'avoir par morceaux, ne pouvant pas faire autrement. Il faut remarquer que les moles ſortent ordinairement vers le huitiéme mois de la groſſeſſe, & qu'il eſt rare qu'elles aillent juſqu'à deux & trois années, ou davantage, comme l'ont écrit pluſieurs Auteurs, & entr'autres Ambroiſe Paré qui nous dit que la femme d'un Potier d'étain en a porté une pendant dix-ſept ans.

Obſervation ſur la ſortie des moles.

QUand un Chirurgien eſt appellé par une femme groſſe qui a une perte de ſang, il faut avant que de rien faire, qu'il examine la cauſe pour ſçavoir ſi c'eſt un flux menſtruel, ou ſi c'eſt une vraye perte de ſang. Il y a des ſignes certains par leſquels on peut faire la difference de l'un d'avec l'autre. Le flux menſtruel coule peu à peu & ſans douleur, il vient dans des termes reglez, & finit après quelqu'eſpace de tems comme de deux ou trois jours, il n'eſt point accompagné de caillots, & n'eſt jamais exceſſif. Mais la perte vient avec douleur & preſque toujours ſubitement, le ſang ſort en grande abondance, & continue à couler ſans relache ; car ſi elle paroît ceſſer pour quelques momens, le ſang n'en ſort pas moins des

Maniere de traiter une femme groſſe dans une perte de ſang.

Signes par leſquels on diſtingue le flux menſtruel de la perte de ſang.

vaiſſaux en tombant dans le vagin il s'y caille; ces grumeaux venant à être pouſſez dehors, le ſang recommence à couler plus fortement, deſorte que la mere & l'enfant périroient ſi on ne la ſecouroit en l'accouchant promptement. Il ne faut pas être ſurpris de ce que j'ai dit qu'il y a des femmes groſſes qui ont leurs ordinaires, nous en avons tant d'exemples qu'on ne peut pas en douter; les unes ne les ont que les premiers mois, d'autres vuident quelque choſe juſqu'au cinquiéme ou ſixiéme mois & il y en a à qui elles coulent pendant toute la groſſeſſe, c'eſt ce qui fait que les femmes ſe trompent quelquefois ne ſachant pas bien ſouvent ſi elles ſont groſſes, ni en quels termes elles ſe trouvent. Je connois une Dame de la premiere qualité qui a eu douze enfans, & qui a toujours été reglée dans ſes groſſeſſes.

Traitement de la femme dans l'écoulement des mois.

Quand ce ſont les ordinaires qui fluent, il faut ſeulement faire tenir la femme en repos, mais lorſque c'eſt une perte, le Chirurgien examinera ſi elle vient du fond de la matrice, ou ſi elle ne vient que des vaiſſaux du vagin & de l'orifice interne. Le moyen de s'en aſſurer, c'eſt de tâter avec le doigt ſi l'orifice interne eſt dilaté, & ſi l'introduiſant dans cet orifice on va juſqu'aux membranes de l'enfant, c'eſt une marque certaine que le ſang vient du fond de la matrice; mais s'il eſt clos & bien fermé, le ſang s'échape infailliblement des vaiſſaux qui arroſent cet orifice & le vagin; c'eſt-pourquoi il n'y a pour lors qu'à faire garder le lit à la femme, la ſaigner, la ſéparer de ſon mary pour quelque tems & ne lui donner aucun remede de crainte de l'émouvoir & d'exciter ou d'augmenter par là cette perte. Pluſieurs femmes ont porté leurs enfans juſqu'à leur terme ordinaire, quoique le ſang qu'elles perdoient, fût quelquefois accompagnée de caillots: Quand le ſang vient du fond de la matrice, c'eſt toujours

Dans la perte de ſang qui ne provient point du fond de l'uterus qu'on trouve clos.

parce que l'arriere-faix en eſt ſéparé ou totalement ou en partie, comme il ne ſe reprend jamais, il faut abſolument que la femme en accouche. Cette déſunion ſe peut faire par trois cauſes, ou par la trop grande abondance du ſang de la mere, ou parce que le cordon ſera tourné autour de quelque partie de l'enfant qui en ſe remuant tiraillera l'arriere-faix & l'obligera à ſe décoler de la matrice, ou enfin par une chute ou par quelque coup qu'aura reçu la mere: de quelque cauſe que procede la perte de ſang, il n'y a que la ſortie de l'enfant qui puiſſe ſauver la mere & ſon fruit. Si toutefois le ſang ne flue qu'en petite quantité, ſi l'évacuation n'eſt pas continuelle, ſi la femme a des forces ſuffiſantes, & s'il n'y a aucun autre accident fâcheux on peut attendre le terme de l'accouchement ſans l'avancer, parce que le ſang humectant la matrice fait qu'inſenſiblement elle ſe dilate & permet à l'enfant de ſortir, & pour lors c'eſt un pur ouvrage de la nature qui ne manque guéres de reſſources pour réuſſir dans ce qu'elle fait. Mais ſi le ſang ſort très copieuſement & qu'il coule ſans interruption comme s'il ſortoit d'un gros vaiſſau ouvert, ou ſi la femme tombe dans des ſincopes ou en convulſions, il ne faut pas differer l'accouchement; qu'elle ſoit à terme ou non, qu'elle ait des douleurs, ou qu'elle n'en ait point. Il n'y a que ce ſeul moyen pour lui éviter la mort,

Trois cauſes du détachement du placenta, qui produit la perte de ſang pour laquelle il en faut venir à l'opération.

En quels cas on doit differer.

Où on eſt obligé d'accoucher la malade.

Ces ſortes d'occaſions ſont les plus fâcheuſes pour un Accoucheur. Si d'un côté il fait réflexion ſur ce qu'il doit craindre pour lui-même, il connoît qu'il hazarde ſa réputation, parce que ſi la femme meurt en l'accouchant ou peu de tems après être accouchée, comme il arrive très-ſouvent, à cauſe qu'il n'y a plus aſſez de ſang pour entretenir la circulation, alors le public injuſte ne manquera point de lui en attribuer la faute; & ſi d'un autre côté il regarde la femme, il ſçait qu'il faut qu'il

Circonſtances fâcheuſes pour l'Opérateur.

l'accouche, ou qu'il la laisse mourir, c'est ce qui fait qu'il y a des Accoucheurs qui évitent autant qu'ils peuvent de se trouver dans ces embarras. Cependant la Charité Chrétienne doit l'emporter, & sans balancer, il faut qu'il prenne en honnête-homme le parti de secourir la malade. Mais avant que de travailler, il mettra sa réputation à couvert en faisant son prognostic, & pour cet effet il assemblera les parens ou les amis dans une chambre prochaine & leur fera voir le péril où cette femme est, leur disant que l'unique moyen de la sauver, est de l'accoucher, que cependant il ne répond point de sa vie; mais qu'en l'accouchant elle peut en revenir, & que ne l'accouchant pas elle mourra indubitablement. Aussitôt le Chirurgien sans perdre de tems fera coucher la femme en travers sur le bord du lit, les jambes écartées & tenues ployées par deux personnes, une troisiéme étant derriere la femme pour empêcher qu'elle ne recule dans le tems de l'opération. Après avoir graissé sa main droite, il l'introduira dans le vagin, puis il avancera un doigt, ensuite deux, & enfin un troisiéme s'il le peut, dans l'orifice interne de la matrice, avec lesquels il le dilatera peu à peu. Si les membranes de l'enfant ne sont pas ouvertes, il les rompra avec les doigts, ce qui lui permettra de le toucher immédiatement, & de le bien tourner pour le tirer par les pieds. Si l'enfant est au-dessous de huit mois, ce sont les pieds pour l'ordinaire qui se rencontrent les premiers, parce qu'il n'a pas encore fait la culbute pour presenter la tête au passage, & alors on le dégagera facilement en le tirant par les pieds qui donnent plus de prise que toute autre partie; mais si c'étoit la face ou le cul, ou un bras qui se presentât, on le repousseroit doucement pour aller chercher un pied qu'on tireroit dehors & qu'on tiendroit de la main gauche, pendant qu'on iroit chercher l'autre. Quand on les a tous deux on les

Prognostic à faire devant les parens.

Situation de la malade.

Maniere de tirer un enfant qui se présente différemment.

assemble & on les empoigne avec un linge chaud, afin qu'ils ne glissent pas en les tirant, pourvû que l'enfant soit bien tourné, c'est-à-dire, le visage en dessous ; car s'il étoit en enhaut, on le retourneroit afin que le menton ne fût point en danger d'être retenu par l'os pubis, au moment qu'il y seroit parvenu pour passer : quand l'enfant est sorti jusqu'au cartilage xiphoïde, on coule une main à droite pour étendre le bras de l'enfant de ce même côté le long du corps, on en fait autant à l'autre bras, & après cela l'enfant n'est plus arrêté que par la tête, qui est la derniere & la plus difficile à sortir. Il ne faut pas que le Chirurgien tire trop fortement, de crainte de la séparer d'avec le corps, ce qui est quelquefois arrivé : il ne faut pas aussi qu'il laisse trop long tems l'enfant pris de cette maniere, pour éviter qu'il n'y meure, ce malheur est arrivé à un des fils du Duc de Savoye, par la faute de la Sage-femme. Il doit faire soutenir l'enfant par une personne, puis il coulera une main autour de la tête pour la débarasser peu à peu, & il mettra le doigt du milieu de son autre main dans la bouche de l'enfant pour empêcher que le menton ne s'accroche, & incontinent il fera tirer l'enfant par la personne qui le soutenoit : l'enfant sort de cette maniere avec bien plus de facilité que si le Chirurgien ne lui aidoit pas avec ses deux mains ainsi disposées. L'enfant étant sorti on délivre la femme aisément, parce que l'arriere-faix dans ces sortes de pertes est toujours séparé de la matrice aussitôt que la femme est accouchée l'écoulement du sang commence à diminuer & cesse tout à fait peu de tems après, parce que la matrice en se resserrant bouche les orifices des vaisseaux qui versoient le sang & qui étoient tenus ouverts par la distension que faisoit l'enfant, lorsqu'il étoit encore dans ce viscere, desorte que si on ne tiroit point l'enfant, le sang sortiroit par ces mêmes embouchu-

Moyens d'achever l'operation.

Précaution à prendre, quand la tête est arrêtée au passage.

L'écoulement cesse après la délivrance.

res jusqu'à la derniere goute. Avec toutes les peines que donnent ces accouchemens, le Chirurgien a quelquefois le chagrin de voir expirer une femme peu de tems aprés être accouchée : quand cinq ou six heures sont passées depuis son accouchement & qu'elle a eu le loisir de prendre des consommez pour réparer le sang perdu, elle est sauvée. Mais si elle finit ses jours une demi-heure ou une heure aprés sa délivrance, c'est qu'il n'y avoit plus de sang suffisamment dans ses vaisseaux pour y conserver son mouvement circulaire, & cette liqueur qui est le principe de la vie ne répandant plus de tous côtés la chaleur & nourriture aux parties, la femme passe alors comme une chandelle qui s'éteint faute de suif pour entretenir sa lumiere. Ce qui doit consoler un Chirurgien dans une pareille conjecture, c'est lorsqu'il sçait n'avoir rien à se reprocher & qu'il croit avoir rempli son devoir, au risque même de ce qu'on en pourroit dire.

Cause du péril où la femme se trouve.

Comment on dégage un enfant qui présente la main la premiere.

LOrsque la tête de l'enfant ne se presente pas au passage, l'accouchement s'appelle laborieux, parce que l'enfant n'étant pas dans sa situation naturelle, il ne peut guéres sortir de la matrice sans le secours du Chirurgien ou de la Sage-femme : or il se peut presenter dans une infinité de postures différentes ; mais la plus fâcheuse de toutes, c'est lorsqu'une main sort la premiere. Quand un Chirurgien sçait degager un enfant dans ces sortes d'accouchemens, il est capable, sans contestation, de secourir les femmes dans tous les autres, celui-ci étant le plus difficile de tous : c'est ce qui fait que je le propose préferablement à tout autre, & que je m'attacherai à faire voir les moyens d'y réussir. Si les Sages-femmes appelloient du secours quand elles sentent une main de l'enfant, aussitôt que les eaux sont percées, on retourneroit l'enfant avec plus de

facilité ; mais elles n'en demandent ſouvent qu'après avoir tenté de délivrer l'enfant, en lui tirant le bras en dehors, ce qui l'ayant engagé dans le paſſage, rend encore l'accouchement plus laborieux. Le Chirurgien appellé dans une ſemblable occaſion, après s'être informé depuis quel tems la main eſt ſortie, il commence par tâter le poulx de l'enfant pour ſçavoir s'il eſt mort on non; s'il ſent le battement du poulx, il doit l'ondoyer en jettant de l'eau ſur cette main, parce qu'il ne peut répondre de l'avoir vivant. Ayant pris cette précaution, il fera ſituer la femme ſur le bord du lit, couchée à la renverſe, les jambes écartées & retenues par deux perſonnes, & il ſe mettra en état de retourner l'enfant pour le ſaiſir par les pieds; car il ne faut point qu'il prétende le pouvoir ſauver autrement : il arracheroit plutôt le bras de l'enfant qu'il ne le feroit ſortir à force de le tirer par ce membre. Quand un bras eſt dans le paſſage, l'enfant eſt de travers, ayant la tête dans un des côtez de l'uterus, & le corps dans l'autre, de maniere qu'il eſt impoſſible qu'il ſorte dans cette ſituation : il faut donc le retourner, & afin d'y parvenir, le Chirurgien examinera la main de l'enfant pour ſçavoir ſi c'eſt la droite ou la gauche, & de laquelle de ſes deux mains propres il doit ſe ſervir; il obſervera encore ſi la pomme de la main de cet enfant eſt en deſſus, ce qui lui feroit connoître que l'enfant eſt ſur le dos, car ſi elle étoit en deſſous il ſeroit ſur le ventre. Ces obſervations l'ayant déterminé, il frotera ſa main de beure ou d'huile, il l'introduira doucement dans la matrice le long du bras de l'enfant, qu'il empoignera proche l'épaule pour le pouſſer du côté de la tête de ce même enfant, & l'obligeant de ſe reculer du paſſage, il donnera moyen aux pieds de s'en approcher, pour les pouvoir trouver plus promptement, & s'en aſſurer. Il doit auſſitôt qu'il en a un,

Maniere de diſpoſer la malade.

Obſervation des differentes poſtures de l'enfant.

Comment on s'assure du pied de l'enfant.

le tirer en dehors, ce qui fait que l'enfant se retourne de lui-même pour se situer favorablement : mais quelquefois avant que d'aller chercher l'autre pied, il sera à propos qu'il lie le premier avec un ruban, parce que si l'enfant le retiroit pendant qu'on tâche d'avoir l'autre, on seroit obligé de chercher le premier une seconde fois. Quand on a un pied, on glisse la main jusqu'au haut de la cuisse du même côté, d'où on passe à l'autre en glissant jusqu'au pied qu'on amene au passage avec le premier, pour les tirer tous deux à la fois, les tenant envelopez d'une toile chaude, afin qu'ils ne glissent pas. Si l'enfant est sur le ventre, on continue à le tirer au plutôt, mais s'il est sur le dos, on le retourne à mesure qu'on le fait avancer en dehors, on se conduit pour le reste de la maniere que j'ai dit ci-devant. Si le bras s'étoit tellement poussé au dehors, ou qu'il fût si gros qu'il ne permît pas au Chirurgien de pouvoir introduire sa main, & qu'on eût des certitudes de la mort de l'enfant, Ambroise Paré conseille de couper ce bras, & pour cet effet on le tire en dehors le plus qu'on peut, on coupe les chairs avec le bistouri, puis on rompt l'os qui se casse comme une rave, ou bien on le coupe avec des tenailles incisives, un peu plus haut que les chairs coupées, afin que le bout de l'os ne puisse blesser la matrice. M. Mauriceau dit pourtant qu'on ne doit qu'à la derniere extrémité retrancher un bras, mais que si on y étoit obligé, il conseille de le tordre deux ou trois tours, pour rompre par ce moyen les ligamens qui l'attachent à l'omoplate ; qu'alors la séparation s'en fera aisément, à cause du peu de consistance & de fermeté des parties, & que se faisant dans l'article, elle n'aura aucune suite fâcheuse : mais il veut qu'on soit assuré que l'enfant ne vit plus, ce qu'on connoîtra certainement, si en touchant son poulx, on n'y sent point de battement. Quantité

d'Auteurs anciens nous disent qu'il faut reduire à la posture naturelle, toutes celles qui sont contre nature; c'est-à-dire, qu'il faut faire ensorte que tous les enfans prennent dans la matrice une posture pour venir au monde la tête la premiere: mais l'expérience journaliere nous montre que cela ne se peut presque jamais exécuter. Il est impossible d'amener une tête dans le passage, parce qu'elle n'a point de prise; mais il n'est pas difficile d'y attirer les pieds, parce qu'on les peut empoigner & les conduire où on veut: ainsi nous ferons mieux de suivre le sentiment de M. Mauriceau, qui prétens que toutes les fois que l'enfant se présente en mauvaise posture, par telle partie du corps que ce puisse être, le plûtôt fait & le plus sûr, c'est de le tirer par les pieds.

La reduction à la posture naturelle est une mauvaise pratique.

IL y a des signes qui font connoître que l'enfant est mort dans la matrice; les principaux sont si la femme sent une grande pesanteur au bas de l'hypogastre, si son ventre ne se soutient plus, & si son enfant tombe comme une boule du côté qu'elle se couche, si en touchant l'ombilic, on n'y trouve point de pulsations, si un bras ou une jambe de l'enfant étant sorti on voit que l'épiderme s'en sépare facilement, s'il sort de la matrice des humiditez noirâtres, puantes, & cadavereuses, & enfin si la mere ne sent plus remuer son fruit: alors le Chirurgien n'a plus lieu d'attendre de secours de la part de l'enfant, qui comme une masse de plomb, ne peut faire aucun effort pour sortir, que par sa propre pesanteur, ce qui rend l'accouchement très-long & très-penible. On ne doit pas non plus esperer beaucoup de la mere, dont les douleurs sont si foibles & si lentes dans cette occasion, qu'elles ne suffisent pas pour pousser l'enfant au dehors: il arrive même quelquefois qu'elle n'en a aucune; & cela met le Chirurgien

Signes d'un fœtus qui n'a plus de vie.

Danger de la mere en pareil cas.

dans la néceſſité de la ſecourir, ſans quoi elle ne pourroit accoucher. Si l'enfant eſt en bonne ſituation, il faut tâcher de reveiller les douleurs qui ſont comme endormies, ce qu'on fait par des lavemens forts & acres, qui picotant les boyaux, excitent des épreintes qui peuvent faciliter la ſortie de l'enfant. Je ne ſuis point d'avis de faire prendre des potions, parce que ſi elles ſont compoſées de médicamens doux, elles n'ont aucune vertu, ce ſont des remédes de bonnes femmes: ſi au contraire elles ſont faites de drogues fortes & violentes, elles ſeront dangereuſes, & pourront cauſer des accidens cruels & ſouvent la mort. Si ces lavemens n'ont pas eu l'effet qu'on attendoit, il faut que l'Accoucheur travaille, & qu'il tâche par l'opération de la main de retirer le plutôt qu'il pourra cet enfant mort. Pour y parvenir, il fera ſituer la femme de la maniere que j'ai dit ci-devant, & s'il y a long-tems qu'elle n'ait urinée, il introduira cette ſonde creuſe marquée A. ointe d'huile, dans la veſſie, pour en évacuer l'urine, qui rempliſſant cet organe, incommoderoit dans l'accouchement: puis coulant la main droite dans la matrice, s'il ne trouve pas que la tête de l'enfant ſoit trop engagée dans le paſſage, il la repouſſera, & gliſſant cette main par deſſous le ventre de l'enfant, il ira chercher les pieds pour le retourner & le faire ſortir; ainſi en obſervant les circonſtances marquées dans l'article précedent, & prenant garde ſur-tout de ne point tirer trop fort, quand la tête demeure accrochée, de peur de décapiter cet enfant, ce qui arriveroit à raiſon de ſa pourriture, ſi on le tiroit avec trop de précipitation. Quelque précautions que prennent les habiles Accoucheurs, il peut leur arriver que l'enfant ſe décole, parce qu'il ſera tout corrompu; en un tel cas il ne faudroit pas laiſſer ſéjourner la tête dans la matrice où elle ſera reſtée ſeule. Pour en faire l'extraction on ſe ſert

Moyen de la délivrer.

Inconveniens à éviter.

de ce crochet mouſſe B. avec lequel on embraſſe la tête d'un côté, pendant que le Chirurgien de ſon autre main l'appuye contre ce même crochet pour la conduire dehors. Mais ſi la tête de l'enfant s'étant préſentée la premiere étoit tellement avancée & engagée dans le paſſage, qu'elle ne pût être repouſſée ſans faire trop de violence à la femme, il faudroit tâcher d'en procurer la ſortie en cet état: & comme la tête eſt ronde & gliſſante à cauſe des humiditez dont elle eſt abbreuvée, le Chirurgien n'a ſur elle aucune priſe avec ſes mains, il faut donc qu'il ait recours au crochet marqué C. qu'il pouſſera le plus avant qu'il pourra entre la matrice & la tête de l'enfant, conduiſant cet inſtrument au dedans d'une de ſes mains, & la pointe en étant tournée du côté de la tête où elle doit s'accrocher dans un endroit ſolide, de telle ſorte que le crochet ne puiſſe gliſſer: étant ainſi affermi on amenera la tête dehors, en appliquant la main gauche au côté oppoſé au crochet pour aider à le dégager & à la conduire plus directement hors du paſſage. Si la main ne ſuffiſoit pas, on prendroit un ſecond crochet marqué D. qu'on introduiroit de la même maniere que le précedent, & qu'on attacheroit à la tête du côté où on avoit la main: avec ces deux crochets on tirera l'enfant également, quelque gros qu'il ſoit. Si la tête étant ſortie, l'enfant étoit arrêté par les épaules, on les dégageroit en coulant un ou deux doigts de chaque main juſques ſous les aiſſelles, pour achever de tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait au dehors. Quand il faut couper l'enfant par morceaux, ſoit que le paſſage ne puiſſe être aſſez dilaté, ſoit que les parties de l'enfant ſoient exceſſivement groſſes, on ſe ſervira d'un crochet E. fait en couteau courbe.

Uſage du Crochet pour tirer la tête de cet enfant.

Moyen de tirer l'enfant arrêté par les épaules.

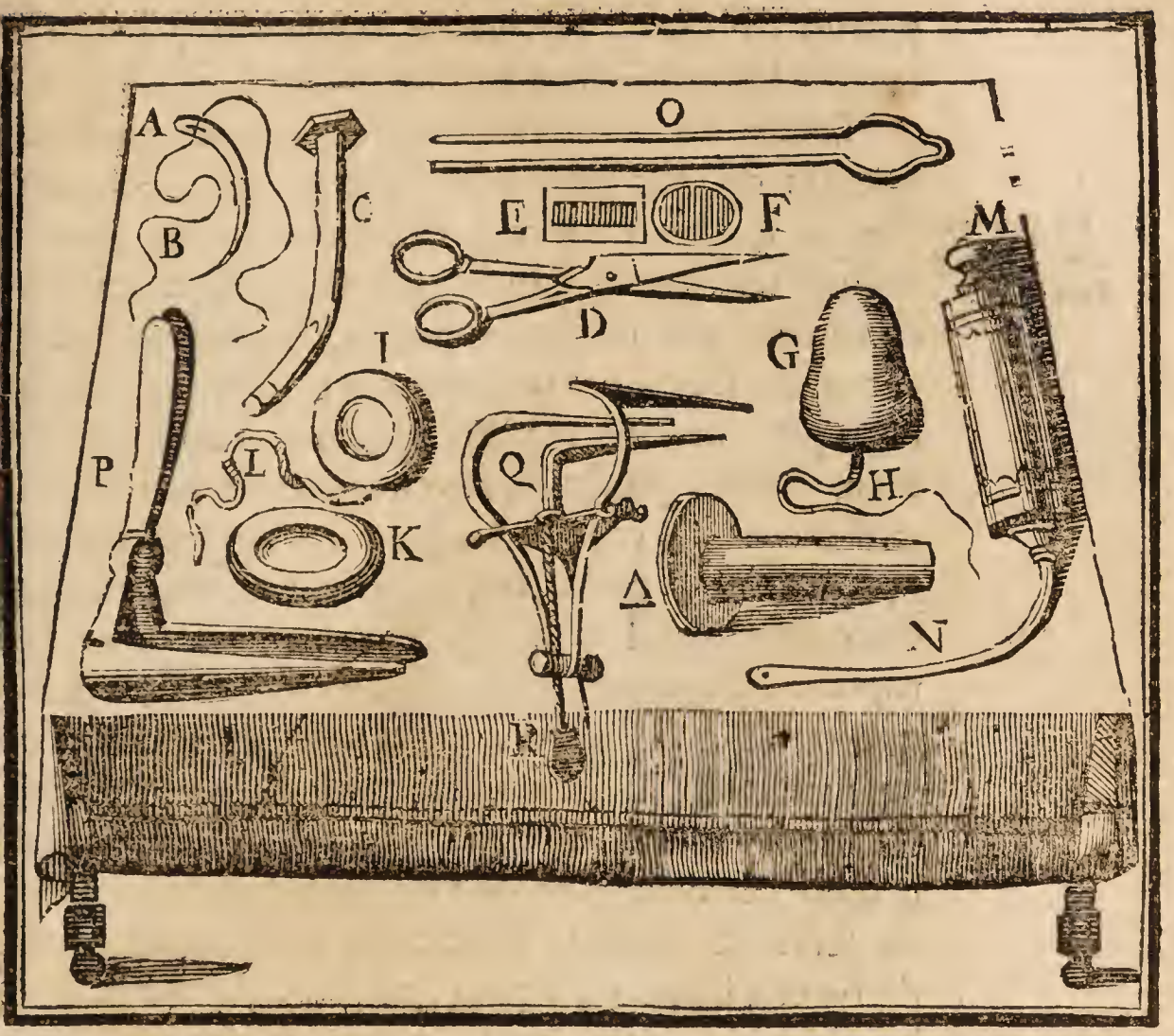
Voilà la méthode dont on s'eſt toujours ſervi: mais M. Mauriceau a inventé un inſtrument qu'il appelle tire-tête, & qu'il croit incomparable-

Avantage du tire-tête.

ment meilleur que le crochet ; il lui a donné ce nom à cauſe de ſon uſage qui eſt de s'attacher à la tête de l'enfant, lorſqu'elle eſt fortement engagée entre les os du paſſage. Vous le voyez ici marqué par la lettre F. avec l'inſtrument pointu, déſigné par la lettre G. il eſt monté de toutes les pieces capables de s'attacher à la tête d'un enfant. Je vous renvoye pour une plus ample inſtruction à ſon inventeur, qui vous montrera la maniere de s'en ſervir. Mais ſoit du crochet, ſoit du tire-tête qu'on ſe ſerve, il faut être très-certain que l'enfant ſoit mort avant que de les employer : quel ſpectacle affreux ſeroit-ce que de trouver l'enfant encore vivant & preſque expirant après l'avoir ainſi tiré ? Il faut donc éviter de tomber dans ce terrible inconvenient, en ne mettant en uſage les inſtrumens qu'après des preuves inconteſtables de la mort de l'enfant ; & ce ſeroit encore mieux de ſe ſervir de ſes mains, ſi elles pouvoient ſuppléer à tout, & de n'employer les ferremens qu'à la derniere extrémité. Ces deux inſtrumens, l'un marqué par H. & l'autre par I. ſont quelquefois d'une grande utilité à l'accoucheur.

A quoi l'on doit prendre garde avant que de ſe ſervir de ces inſtrumens.

XX. FIG. SUITE DES ACCOUCHEMENS.



LES accouchemens ſont ordinairement ſuivis de tant d'accidens fâcheux, qu'il ſeroit difficile de les rapporter tous. Je ne vous parlerai que de deux, parce qu'ils demandent l'opération de la main : l'un eſt la rupture de la fourchette, & l'autre la deſcente de la matrice.

De deux principales incommoditez qui ſurviennent aux accouchemẽs laborieux.

Rupture de la fourchéte,

ON a donné le nom de fourchette à la partie inferieure de la vulve, parce qu'elle en a la figure. Elle fait la ſéparation de la grande fente d'avec l'anus. Il eſt arrivé pluſieurs fois, que par un accouchement rude & laborieux, cette partie s'eſt rompue ; de ſorte que de deux ouvertures ; ſçavoir, de celle de la matrice & de celle de l'anus

il ne s'en étoit fait qu'une. Cette affligente indisposition seroit accompagnée de plusieurs incommoditez, si on ne faisoit point la réunion des parties divisées ; la femme auroit de la peine à retenir ses excrémens qui sortiroient par l'une & par l'autre de ces ouvertures, & son mari n'auroit que du dégoût pour elle dans ce triste état où elle se déplairoit fort à elle-même ; c'est pourquoi il faut que le Chirurgien remédie à ce déchirement par quelques points d'éguilles. Pour cet effet, il prendra une aiguille courbe A. enfilée d'un gros fil ciré marqué B. qu'il tiendra de la main droite, pendant qu'avec la gauche il se servira d'une canule courbe C. pour appuyer la partie par où il doit passer son aiguille ; il fera un ou deux points ou davantage, selon la longueur de la rupture, il coupera le fil avec ces cizeaux D. à chaque point qu'il nouera sur une petite compresse longitudinale E. qui suffira pour tous les points.

De l'opération qu'il y faut faire.

Il faut avant que de coudre la plaie, la laver & la bien nettoyer avec du vin chaud ; & avant que de serrer les points, mettre sur l'endroit déchiré du baume blanc du Perou, ou à son défaut de celui d'Arcæus, pour servir de glu à la plaie ; du côté de la vulve on metrra sur cette plaie un emplâtre astringent F. tant pour la tenir réunie, que pour la défendre de l'urine, qui par son acrimonie causeroit de la douleur, & empêcheroit la réunion. Il faudra faire tenir les cuisses de la malade jointes l'une contre l'autre jusqu'à parfaite guérison, & pour empêcher qu'elle ne les écarte, on y mettra une petite bande appellée jarretiere, comme on fait aux taillez.

Pansement de la plaie.

Des descentes de matrice.

IL n'y a guéres de maladies plus fréquente que les descentes & que les chutes de matrice, une infinité de femmes en sont attaquées, & ces indispositions sont d'autant plus difficiles à guérir, que

que par pudeur les femmes les souffrent long-tems avant que de s'en plaindre.

Il faut faire de la différence entre la descente & la chûte de la matrice ; la premiere, c'est lorsque le fond descendant de sa place, tombe dans le vagin, & la seconde arrive quand ce même fond tombant plus bas, sort entierement au dehors, desorte que la descente n'est proprement qu'une relaxation du corps de la matrice, & la chûte en est une précipitation.

Diversitez des descentes & des chutes.

Toutes les descentes de matrice ne sont pas égales, car l'uterus ne fait souvent que causer une pesanteur dans le vagin, d'autres fois il descend jusques sur les caroncules, & alors avec le doigt on sent l'orifice interne fort proche : quelquefois aussi descendant plus bas, cet orifice interne paroît à l'extérieur de la partie honteuse.

Les chûtes ou précipitations de matrice sont de deux sortes ; l'une quand la matrice tombe dehors sans que son fond soit renversé, on voit alors son orifice interne à l'extrémité d'une grosse masse ronde & charnue qui est le corps de la matrice : l'autre, quand cette partie n'est pas seulement tombée dehors, mais que son fond est entierement renversé, ensorte qu'elle semble n'être qu'un gros morceau de chair sanglante qui pend entre les cuisses de la femme.

Causes de toutes ces indispositions.

C'est toujours une relaxation des ligamens larges de la matrice qui lui permet de descendre ou de tomber, & jamais une rupture de ces ligamens, comme quelques-uns se sont imaginés. Il y a mille accidens qui causent ces relâchemens ; je ne vous les rapporterai pas ici ; je vous dirai seulement que les principaux sont des suites d'accouchemens laborieux. Nous n'entendons parler ici que des accidens qui dépendent de quelques maladies, car il pourroit se faire qu'un coup d'épée, ou de quelqu'autre instrument séparât ces liens.

Syptômes qui les accompagnent.

Dans ces maux les femmes reſſentent une extrême douleur à la région des reins & des lombes ; elles ſe plaignent d'une grande peſanteur au bas du ventre, ſouvent accompagnée d'une difficulté d'uriner, & elles ont beſoin d'être promptement ſecourues, ſi elles veulent guérir ; car plus ces infirmitez vieilliſſent, plus il eſt difficile d'en obtenir la cure, qui ne conſiſte qu'en deux points, le premier de remettre la matrice dans ſa place naturelle, & le ſecond, de l'y contenir & de l'y affermir.

Comment on leve la cauſe de ce mal.

Les ſimples deſcentes de matrice ne demandent pas une grande opération, il en faut avant toutes choſes examiner la cauſe. Si l'uterus eſt ſeulement gonflé par la ſuppreſſion des ordinaires, ce qui le rend peſant, il en faut procurer l'évacuation ; & ſi c'eſt par la foibleſſe de ſes ligamens qu'il deſcend trop bas, il faut les fortifier par des médicamens aſtringens & corroboratifs, bouillis dans le gros vin, où on trempe des compreſſes qu'on appliquera ſur les reins & ſur le ventre, après l'avoir fait remonter à ſa place ; ce qui s'accomplit quelquefois en faiſant ſimplement coucher la femme, ou en appuyant de la pomme de la main ſur ſon bas-ventre, en pouſſant la matrice en haut, ou bien en introduiſant dans le vagin une bougie A. faite en canule ; on la remet ainſi dans l'inſtant en ſon lieu naturel. Quelques-uns prétendent que la verge du mari conviendroit mieux qu'une bougie ; mais ils ſe trompent, car la ſympatie qu'il y a entre ces parties, fait qu'elles ne ſe quittent pas volontiers, la verge, à la vérité, pouſſe le fond de l'uterus où il doit être, mais auſſitôt qu'elle ſe retire il la ſuit, & il retombe même un peu plus bas qu'il ne faiſoit avant cette action.

Moyens de replacer la matrice.

Dans les chûtes de matrices où le fond n'eſt point renverſé, le plus difficile n'eſt pas de la remettre en ſa place, mais c'eſt de l'y retenir étant

remiſe. Le remede le plus ſûr pour empêcher que la matrice ne retombe, eſt de ſe ſervir d'un peſſaire, qu'il faut introduire dans le col de la matrice, afin qu'en ſoûtenant le fond de ce viſcere, il le tienne dans ſa ſituation ordinaire. La matiere dont on fait les peſſaires, eſt communément de liege pour être plus legers, on les trempe dans de la cire fondue pour en remplir les vuides, afin que les inégalitez ne bleſſent point; on en peut faire d'argent, & ils en ſeroient plus propres. (*a*) On leur donne deux différentes figures, les uns ſont ovalaires, tel qu'eſt celui que vous voyez marqué G. qui eſt fait comme un œuf: ſa groſſeur & ſa longueur ſont proportionnées au col de la matrice, dans lequel il doit entrer & demeurer après y avoir été introduit: il y a un cordon H. qui a deux uſages, l'un pour le tirer lorſqu'on le juge à propos, & l'autre pour l'attacher à un autre ruban qui eſt autour du corps, pour l'empêcher de tomber à terre en cas qu'il vint à ſortir en marchant, à quoi ils ſont ſujets, particulierement dans le tems des menſtrues. Il y a des peſſaires formez autrement, les uns ſont circulaires, tel que celui qui vous eſt repreſenté par I. & les autres un peu ovalaires, comme celui qui eſt marqué par K. ayant la figure d'un petit bourlet: ils ſont dans leur milieu percez d'un trou aſſez grand, qui donne paſſage aux ordinaires, & qui recevant l'orifice interne dans leur cavité, l'appuyent & le retien-

Peſſaires pour la retenir dans ſon lieu.

Maniere d'appliquer ces inſtrumens.

(*a*) Les humeurs du vagin alterent l'argent, & forment aux peſſaires faits de cette matiere des trous, dans leſquels les chairs excoriées par les inégalités qu'ils forment, s'engagent & rendent une matiere purulente. Ainſi les peſſaires de liege enduits de cire, valent mieux que les peſſaires d'argent. Les perſonnes riches peuvent ſe ſervir de peſſaires d'or, car on a remarqué que les humeurs du vagin n'alterent point ce métal.

nent ; ils ſont un peu larges, afin qu'entrant avec un peu de force ils en tiennent mieux. A l'un des deux il y a un cordon qui ſert à le tirer quand on veut, à l'autre il n'y en a point, parce qu'il y en a qui le trouvent inutile, prétendant que le doigt ſuffit pour le faire ſortir. Ces peſſaires étant une fois placez ne ſe doivent pas retirer pour les néceſſitez naturelles, parce qu'étant trouez, les excrétions de la matrice peuvent ſortir librement ; & s'ils ſont bien faits, ils n'incommoderont point & n'empêcheront pas la femme qui les portera de voir ſon mari, & même de devenir groſſe, comme il eſt arrivé à pluſieurs, parce que l'orifice interne peut recevoir la ſemence éjaculée. Au moyen de ces peſſaires percez, on peut faire avec cette ſeringue à femme M. dont le tuyau N. eſt courbe, pour faciliter à la malade le moyen de ſe ſeringuer elle-même, des injections qui fortifient & qui nettoyent la matrice ; de maniere que pour toutes ces raiſons, ces derniers ſont préferables à l'ovalaire.

Utilité de ces Peſſaires.

Cauſe ordinaire des chutes de matrice.

Dans les chûtes de matrice où le fond eſt abſolument renverſé comme on feroit une bourſe en la retournant, il faut promptement le repouſſer en dedans : & comme cet accident arrive très-ſouvent par la faute des Sages-femmes, qui en tirant trop fort le cordon pour avoir l'arriere-faix, amenent en dehors le fond de la matrice qui y eſt encore adhérent, auſſitôt qu'elles s'apperçoivent que le fond a ſuivi l'arriere faix, il faut qu'elles l'en ſéparent, & remettent ce fond en le repouſſant dans ſa place, ce qui ſe fait pour lors facilement, parce que l'orifice interne a été extrémement dilaté pour laiſſer ſortir l'enfant. Mais ſi la Sage-femme differe, cet orifice ſe reſſerre peu à peu, & on a en ce cas beaucoup de peine à faire rentrer le fond dans ſon lieu, & ſouvent une femme meurt avant

Il eſt dangereux de differer à remettre le fond de la matrice.

que d'être ſecourue, comme je l'ai vû arriver. Néanmoins ſi le Chirurgien étoit appellé aſſez tôt pour remédier à un renverſement total de la matrice, qu'il connoîtra en voyant entre les cuiſſes une eſpece de ſcrotum ſanguinolent, il commencera par la faire uriner, & lui faire donner un lavement, s'il y a long-tems qu'elle n'a été à la ſelle : il la fera coucher à la renverſe les feſſes plus élevées que la tête, puis après avoir fomenté avec du vin & de l'eau tiéde tout ce qui eſt ſorti, il le repouſſera doucement dans le lieu qui lui eſt deſtiné ; ſi ce fond fait trop de peine à rentrer, on y fera une embrocation d'huile d'amendes douces, ce qui en aidera la réduction, en rendant les fibres de cet organe plus molaſſes & plus extenſibles. Mais ſi malgré tous les efforts du Chirurgien, la matrice ne peut être remiſe, ſoit à cauſe qu'elle ſera trop tuméfiée, ſoit à cauſe qu'on aura trop attendu, elle eſt en grand danger de ſe gangrener en peu de tems : il y a des Auteurs qui conſeillent pour lors de l'extirper, & qui nous aſſurent d'avoir vû des femmes qui en ont guéri. Pour moi, je croirai l'extirpation de la matrice mortelle, juſqu'à ce que j'en ſois déſabuſé par quelques expériences. (a)

Maniere de faire l'opération.

L'extirpation de la matrice eſt trop hazardeuſe.

(a) Le vagin peut encore ſe relâcher & tomber au dehors ſans la matrice. Cette maladie, qu'on appelle relaxation ou renverſement du vagin, ſe connoît facilement, & ne doit pas être confondue avec la relaxation ou la chute de la matrice. Il paroît au dehors des parties naturelles un bourlet molet pliſſé & ridé, comme celui que forme à l'anus l'inteſtin rectum lorſqu'il eſt tombé. Il y a une ouverture au milieu de ce bourlet. Si l'on y introduit le doigt, on ſent plus avant l'orifice de la matrice ; ce qui prouve qu'il ne faut pas prendre cette ouverture exterieure pour cet orifice.

Pour remedier à cette indiſpoſition, on fait coucher la femme ſur le dos, de maniere que les lombes ſoient plus bas que les feſſes. Si cette ſituation ne fait pas rentrer le vagin, on embraſſe la tumeur avec les doigts à

& on la fait rentrer, comme on feroit à l'égard de l'inteſtin rectum tombé. On applique enſuite ſur les parties naturelles une compreſſe trempée dans du vin aſtringent fait avec des noix de Cyprès, de l'alun, &c. Si ce remede & cette ſituation gardée quelque tems ne font point d'effet, on ſe ſert d'un peſſaire convenable.

Lorſqu'on néglige cette maladie, il arrive quelquefois que la tumeur s'endurcit. En ce cas on ne peut la faire rentrer qu'après l'avoir ramollie ou par les bains, ou par l'application de fomentations émollientes. Quand la relaxation du vagin ou de celle de matrice n'eſt point ancienne, les femmes en guériſſent quelquefois par la groſſeſſe.

Ces deux maladies ſont communes aux filles & aux femmes; le renverſement de matrice n'arrive qu'à ces dernieres. On voit aſſez ſouvent la matrice ſe renverſer & tomber au dehors des parties naturelles à la ſuite d'un accouchement, comme le dit notre Auteur. M. Verdier en a donné un exemple dans ſes cours, mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'on a vû ce renverſement de matrice arriver à la ſuite de la ſortie d'une maſſe de chair renfermée dans ce viſcere. La figure que la matrice avoit alors, étoit différente de celle qu'elle a ordinairement à la ſuite des accouchemens ordinaires. Néanmoins M. Morand ne s'y trompa pas, & decida que la matrice étoit renverſée, & qu'il n'y avoit point d'inconvenient à en faire la ligature; car cette partie commençoit à ſe gangrener. Il ſemble que ce renverſement ne peut ſe faire que dans ces deux cas. La dilatation de ſon orifice interne laiſſe alors un paſſage libre à ſon fond, & ſes ligamens ſe prêtent & s'allongent, de maniere qu'ils ne peuvent plus reſiſter à l'effort qui tend à le tirer au dehors.

La matrice tombe ordinairement ſeule, lorſque ſes ligamens ſont relâchez. On l'a vûe néanmoins plus d'une fois entraîner la veſſie dans ſa chute. Le deplacement de cette derniere partie occaſionnée par la chute de la marice fait une complication de maladie. On le peut regarder comme une hernie de veſſie, dont on voit pluſieurs exemples dans les Obſervateurs. M. Tolet, fameux Lithotomiſte en rapporte un remarquable par ſes circonſtances.

* Traité de la Lithotomie p. 276.

„ Je fus appellé, dit M. Tolet, pour aller voir Ma-
„ dame Lalleman âgée de 70 ans, Marchande Jouaillie-
„ re: ſon indiſpoſition étoit une chute inveterée de tout
„ le corps de l'uterus, qui formoit exterieurement une
„ tumeur groſſe, à peu près comme un petit mélon:

„ outre cela elle avoit une difficulté & frequence d'u-
„ rine accompagnée de grandes douleurs ; ayant ma-
„ nié cette tumeur, qui étoit en partie de consistance
„ d'un paranchime, j'entendis un craquement qui me
„ fit juger qu'il y avoit plusieurs mediocres pierres, &
„ que la vessie avoit suivi l'uterus dans sa chute, parce
„ qu'il me fut impossible d'introduire la sonde dans l'u-
„ retre plus avant qu'une ou deux lignes. „ M. Tolet ayant trouvé ce fait singulier, appella plusieurs personnes éclairées, qui conclurent à l'operation, & en presence desquelles il la fit. „ La malade, continue M.
„ Tolet, étant couchée sur le dos & au bord de son
„ lit, tenue par les bras & par les jambes, je tins fer-
„ me la tumeur avec la main gauche, & dans le même-
„ tems, je fis à la partie superieure, declinant à la la-
„ terale gauche de la tumeur, une incision longue à la
„ superficie & profonde de deux travers de doigts, dans
„ laquelle j'introduisis l'indice de la main gauche ; mais
„ n'ayant pas avec le doigt senti les pierres à nud ; je
„ conduisis le bistouri le long du doigt du côté de l'ongle
„ en profondant jusqu'au lieu où étoient les pierres. En-
„ suite le long du même doigt que je n'en avois pas de-
„ placé, je conduisis une très-petite tenette droite,
„ avec laquelle je tirai six pierres, qui pesoient ensem-
„ ble deux onces & quatre dragmes..... Je reduisis
„ avec les deux doigts joints, le corps de l'uterus dans
„ son lieu naturel, me servant ensuite seulement de pe-
„ tits rouleaux de linge, figurez à peu près en pessai-
„ res trempez dans le vin, & du bandage T. pour con-
„ tenir l'appareil, & par consequent les parties dans
„ leur situation naturelle. Cette reduction faite, je n'eus
„ pas de peine d'introduire la sonde par l'uretre en la
„ maniere ordinaine. Dans les premiers pansemens je
„ m'apperçeus de quelque écoulement d'urine par le va-
„ gin, & qui ne venoit point de l'uretre ; & six jours
„ après l opération la malade urina entierement par
„ l'uretre, ensorte que grace à Dieu, elle a été gue-
„ rie parfaitement par l'operation en moins de huit
„ jours.

Il y a encore plusieurs indispositions qui arrivent tant aux orifices de la matrice qu'à son col, qui sont des suites des accouchemens laborieux ; mais comme elles ne demandent pas l'opération de la main, je ne les rapporte point, j'ai crû les de-

Moyen de connoître les autres maux de la matrice. avec le dilatatoire.

voir laisser à la prudence du Chirurgien, qui avant toutes choses doit les connoître par lui-même, & ne s'en point rapporter aux femmes, qui souvent ne font pas des recits fidéles. Si le mal est au col de la matrice, il faut qu'il se serve de ce petit dilatatoire O. qui étant introduit dans le vagin, en écartera les lévres, & donnera moyen de découvrir le mal en quelque endroit qu'il soit de ce foureau : mais s'il y avoit quelqu'ulcere à l'orifice interne qu'on voulût voir, on se serviroit de cet autre dilatatoire à deux branches marqué P. ou bien de ce troisiéme qu'on appelle *speculum matricis*, miroir de la matrice Q. Il y a trois branches, lesquelles jointes ensemble, sont poussées doucement dans le col de la matrice, puis en tournant la visse marquée R. elles s'éloignent l'une de l'autre, & par l'espace qu'elles laissent entr'elles, permettent qu'on voye distinctement l'orifice interne ; ce qui assure de la nature des maux qu'il peut avoir ; & qui facilite les moyens d'y porter les remedes nécessaires.

Commoditez du *speculum matricis*, ou miroir de la matrice.

Aujourd'hui néanmoins de très-habiles Accoucheurs ne se servent pour cela que de trois doigts d'une main, qu'ils engagent l'un après l'autre dans le vagin, où les écartant peu à peu quand ils sont introduits tous ensemble, ils dilatent ce conduit triangulairement en piramide, ainsi que le *speculum* le montre, autant qu'il faut pour appercevoir tout ce qui embrasse l'uterus, dont on sent ainsi au toucher, comme aux yeux, les indispositions d'une maniere qui incommode moins le malade, & qui instruit davantage.

Fin de la Troisieme Démonstration.

A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N
O
P
Q
R
S
T
V

OPERATIONS DE CHIRURGIE.

QUATRIE'ME DE'MONSTRATION.

Les Opérations qui ſe font aux aînes, au ſcrotum & à l'anus.

ET PREMIEREMENT DES HERNIES.

CETTE Démonſtration, Meſſieurs, ne ſera pas moins remplie que les autres, quoique je la renferme dans les Opérations qui regardent le ſcrotum & l'anus. En effet, ces deux parties étant des égoûts les plus communs de tout le corps ſont ſujettes à une infinité de maladies, qui demandent toutes les lumieres de l'Opérateur, & toute l'adreſſe de ſa main pour en obtenir la guériſon.

Pourquoi le ſcrotum & l'anus ont ſouvent beſoin de la Chirurgie.

C'eſt une erreur de croire que les hernies ou deſcentes ſoient des maladies nouvelles; car ſi on

Les hernies ne ſont pas de nouveaux maux.

entend dire communément qu'elles étoient autrefois inconnues, & que ce n'eſt que depuis quelques années qu'on voit tant de gens en être affligez, ce n'eſt pas qu'elles ne fuſſent connues du Chirurgien, mais c'eſt qu'on prenoit alors ſoin de les cacher, & que la plûpart de ceux qui avoient des deſcentes, n'en informoient perſonne. Mais depuis qu'on a inventé des bandages fort commodes pour repouſſer les parties dans leur lieu naturel, & divers médicamens pour reſſerrer & fortifier les fibres relâchées, & ſur-tout depuis que M. le Prieur de Cabrieres eſt venu du Languedoc à la Cour apporter au Roi pluſieurs remedes qu'il diſoit infaillibles pour la guériſon de quantité de maladies, entre leſquels il y en avoit un particulier pour les hernies : ceux qui avant ce tems-là cachoient ces maux, n'ont plus fait ſcrupule de les montrer dans l'eſperance d'être guéris par ce remede.

Remedes du Prieur de Cabrieres.

Le Prieur de Cabrieres étoit un homme fort charitable, qui diſtribuoit beaucoup de remedes dans ſa Province ; il n'étoit point intéreſſé ni charlatan, quoiqu'il fût fort myſtérieux, & qu'il fît ſecret de tout. La grande réputation qu'il s'étoit acquiſe dans ſa Province, fit ſouhaiter de le voir à la Cour, il y arriva environ l'année 1680. il eut quelques conferences avec le Roi, à qui il déclara ſon ſecret pour guérir les deſcentes, priant inſtamment Sa Majeſté de ne le rendre public qu'après ſa mort.

Soins charitables du Roi.

Sa Majeſté lui tint parole, quoiqu'elle fût fâchée de voir le Public fruſtré de ce ſecours : mais ſans manquer à ce qu'Elle avoit promis au Prieur elle trouva moyen de ſoulager ceux qui avoient des deſcentes ; elle voulut par une bonté ſinguliere, ſe donner la peine de compoſer elle-même ce remede, & d'en faire diſtribuer charitablement à tous ceux qui lui en faiſoient demander. Pour cet effet le Roi commandoit qu'on lui apportât dans

ſon cabinet quatre ou cinq ſortes de drogues qu'il ſpecifioit à ſes Apoticaires; & comme ce remede ne conſiſtoit que dans le mélange d'un eſprit de ſel avec du vin, ainſi que vous allez voir par la deſcription que je vous en donnerai; Sa Majeſté ne ſe ſervant que de l'eſprit du ſel, faiſoit jetter ſecretement les autres drogues, & cela dans la vûe de tenir religieuſement la promeſſe qu'elle avoit faite à ce Prieur.

Ce fut pour lors qu'on découvrit combien de gens étoient affligez de deſcentes, par le grand nombre de ceux qui venoient demander ce remede. On s'adreſſoit au premier Valet de Chambre du Roi en quartier, on lui donnoit un petit billet de l'âge de celui ou de celle qui avoit beſoin du remede: quelques jours après on retournoit querir un petit paniet d'ozier, dans lequel Il y avoit trois bouteilles de chopine chacune pleine de vin mélangé, dont on prenoit pendant vingt-un jour de la maniere que je vous rapporterai: il y avoit auſſi dans ce panier des emplâtres convenables & particulieres à cette maladie.

Diſtribution gratuite du Remede pour les deſcentes.

De ceux qui ont pris ce remede, les uns ont aſſuré en avoir été guéris ou ſoulagez, les autres ont dit qu'il ne leur avoit rien fait, ce qui montre que ce remede eſt dans les différentes perſonnes qui en uſent d'une vertu inégale, comme tous les autres, & qu'il n'y en a point d'infaillibles. Je conſeillerai néanmoins de s'en ſervir, car quoique le bandage aidé de l'emplâtre aſtringent ſuffiſe ſouvent pour la cure de cette infirmité, il eſt vrai toutefois que l'eſprit de ſel mêlé dans le vin, ne peut faire que du bien, étant pris interieurement, en communiquant aux parties remiſes dans leur place, une aſtriction qui eſt eſſentielle pour guérir ces maladies.

Divers ſuccès de ce remede.

La diſtribution de ce remede s'eſt fait pendant quatre ou cinq années, c'eſt-à-dire, tout autant de

tems que le Prieur de Cabrieres a survêcu à la déclaration qu'il en avoit faite à Sa Majesté. Immédiatement après sa mort, le Roi fit publier la maniere de s'en servir, avec la composition de l'emplâtre qui doit contribuer à l'efficacité du breuvage, afin que tous les sujets pussent eux mêmes préparer le remede contre une maladie qui n'est que trop familiere; & voici une copie de l'imprimé du Roi.

Remede du Prieur de Cabrieres pour les descentes, donné au public par la bonté du Roi. Les originaux en sont demeurez entre les mains de Sa Majesté.

La dose du remede est différente selon les âges, mais la préparation en est toujours semblable, même pour les enfans à la mamelle, bien que le bandage seul ait coutume de les guérir. Voici la maniere de le préparer & d'en user.

Depuis deux ans jusqu'à six.

Prenez de l'esprit de sel bien rectifié trois ou quatre goutes, mêlez-les dans une cuillerée ou deux de vin, que vous ferez avaler tous les matins à jeun pendant vingt-un jours de suite.

Depuis six ans jusqu'à dix.

Préparation de ce même Remede selon les divers âges.

Prenez quatre scrupules de cet esprit de sel, mêlez-les fort exactement dans une chopine de bon vin rouge, & en ordonnez tous les matins environ la quantité de deux onces, en telle sorte que cette dose dure pour sept jours, après lesquels vous renouvellerez le remede, jusqu'à ce que le malade en ait pris vingt-un jours de suite.

Depuis dix ans jusqu'à quatorze.

Prenez deux gros du même esprit de sel, avec une chopine de vin rouge, & les mêlez.

Depuis quatorze ans jusqu'à dix-sept.

Melez deux gros & demi du même esprit dans une chopine de vin rouge.

Depuis dix-ſept ans, & durant tout le reſte de la vie.

Verſez cinq gros d'eſprit de ſel ſur une chopine de vin rouge.

Recepte de l'Emplâtre.

Prenez du maſtic en larmes - - - demi-once.
Ladanum - - - - - - - - - trois dragmes.
Trois noix de Cyprés bien ſéchée.
Hypocyſtis, - - - - - - - - - une dragme.
Terre ſigillée, - - - - - - - - une dragme.
Poix noire, - - - - - - - - - - trois onces.
Térébenthine de Veniſe, - - - - une once.
Cire jaune, - - - - - - - - - - - une once.
Racine de grande conſoude ſéchée, demi-once.

Deſcription de l'emplâtre.

Pulveriſez ce qui le doit être, & faites cuire le tout en remuant toujours juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en bonne conſiſtance d'emplâtre, pous vous en ſervir comme il s'enſuit.

Maniere de traiter les deſcentes.

IL faut avoir un bon bandage qui tienne bien ferme, & mettre ſur la rupture après avoir raſé le lieu, une emplâtre ou deux s'il eſt néceſſaire: on obſervera de prendre le remede à jeun; & de battre la bouteille avant que de verſer le vin dans le verre pour l'avaler incontinent; & il ne faut ni boire ni manger, que quatre heures après avoir pris le remede.

Qualitez du bandage.

On en prendra vingt-un jours durant, & s'il fait mal à l'eſtomach, on peut paſſer un jour ou deux ſans en uſer.

Pendant qu'on prend le remede on eſt obligé de porter le brayer jour & nuit, de ne jamais s'aſſeoir, demeurant ſeulement debout ou couché, & marchant beaucoup; il eſt défendu d'aller à cheval, en caroſſe ou en charette, & on doit toujours aller à pied ou en batteau, & ne faire aucun excès de bouche ni d'autres.

Obſervation à faire durant l'uſage de ce Remede.

Il faut porter le brayer jour & nuit durant trois mois, après les vingt-un jours de remede.

On ne peut monter à cheval qu'après les trois mois, & quand on y montera, il faut encore porter le brayer autant qu'on croira en avoir besoin pour laisser affermir les parties.

C'Est la regle ordinaire de faire la description de la maladie avant que d'en donner le remede, mais l'histoire du Prieur de Cabriere nous a engagez à changer cet ordre ; & il n'importe que le remede des hernies soit au commencement ou à la fin de cette Démonstration, puisqu'il sera également utile au Public.

De la nature des hernies.

Les hernies, qu'on appelle aussi hergnes ou descentes, sont des tumeurs aux aînes, & au scrotum, formées par l'intestin & par l'épiploon, qui se glissent dans ces parties.

Cette définition convient aux hernies faites de parties, non pas à celles qui sont faites d'humeurs : car il y en a de plusieurs especes dont nous allons établir les différences.

Difference des hernies.

De toutes les tumeurs qui viennent au scrotum, les unes sons hernies, les autres apostémes. Les premieres sont de trois sortes, sçavoir l'enterocéle, l'épiplocéle, l'enteroépiplocéle, & les autres se rapportent à cinq principales, qui sont l'hydrocéle, la pneumatocéle, la sarcocéle, la cyrsocéle, & l'humorale ; de maniere que de ces tumeurs, les unes sont véritablement hernies, & apostèmes par ressemblance, telles sont les trois premieres ; & les autres sont de véritables apostèmes, & des hernies en apparence, telles sont les cinq dernieres.

Toutes ces maladies ont chacune des signes qui les font connoître, & qui les différencient les unes des autres ; le Chirurgien les doit sçavoir pour ne se point tromper, & pour faire à chacune les opé-

rations qui lui conviennent : quand je les aurai examinées les unes après les autres, je vous ferai voir les opérations qu'elles demandent pour parvenir à la guériſon.

Je commence par l'enterocéle ; ce mot eſt dérivé d'*Enteros*, qui ſignifie inteſtin, & de *Kele*, qui veut dire deſcente ; ainſi cette maladie eſt une deſcente de l'inteſtin, que nous appellons ordinairement hernie. Etimologie d'entérocele.

Il y en a de deux ſortes ; l'une complette, quand l'inteſtin tombe juſques dans le ſcrotum, c'eſt pour lors une véritable enterocéle ; & l'autre incomplete, quand il s'arrête dans l'ayne, & qu'il y fait une tumeur ſemblable à un bubon, & alors on l'appelle bubonocéle. Deux ſortes d'enterocele.

C'eſt toujours quelque grand effort qui cauſe cette maladie, ainſi que nous le remarquons aux enfans qu'on laiſſe trop crier, à ceux qui ſont dans un travail violent, & à des hommes qui portent de trop peſans fardeaux, parce que les inteſtins extremement preſſez, cherchent à s'échapper par les productions du péritoine. (*a*) Cauſes de ces maladies.

Les hernies arrivent ou par la rupture, ou par la ſimple dilatation du péritoine ; quand le péritoine eſt rompu, l'inteſtin tombe tout d'un coup dans les bourſes, & y fait une groſſe tumeur, mais auſſi rentre-t-il dans ſa place avec la même fa-

(*a*) Ajoutez à ces cauſes celles qui ſont communes à toutes les eſpeces d'hernies ; ſçavoir, la reſpiration violente & frequente, les toux continuelles, les ſauts, les danſes, les vomiſſemens, les voyages trop frequens à cheval, la groſſeſſe, l'exercice des inſtrumens à vent, & les rétentions d'urine. Il faut y joindre encore l'uſage des alimens gras & huileux, qui relâchent le meſentere, l'épiploon, le peritoine & les endroits qui donnent paſſage aux parties ; ce qui fait que certains peuples & certains Religieux qui ſont obligez de vivre de pareils alimens, ſont plus ſujets aux hernies que d'autres.

cilité qu'il y eſt tombé ; mais lorſque cette membrane ne fait que prêter & s'étendre inſenſiblement, l'inteſtin tombe peu à peu, ſe gliſſant doucement dans la production du peritoine, qui eſt l'envelope commune du bas ventre, & même ſouvent il s'arrête dans l'ayne, & ne tombe pas dans le ſcrorum.

De la deſcente de l'épiploon dans la production du péritoine.

L'épiplocéle eſt une tumeur faite d'une partie de l'épiploon, qui a été pouſſé dans une des productions du péritoine ; ce mot eſt compoſé d'*Epiploon*, qui déſigne cette coëffe graiſſeuſe qui flotte ſur les boyaux, & de *Kele*, deſcente.

L'hernie faite de l'épiploon, n'eſt ni ſi groſſe, ni ſi douloureuſe, ni ſi preſſante que celle qui eſt faite par l'inteſtin. J'en ai pourtant vû une à un garçon de Verſailles, qui étoit de la groſſeur du poing ; nous en fîmes l'opération ſur la champ M. Felix & moi, parce que cette partie demandoit une prompte réduction, y ayant les mêmes accidens que ceux qui ſont cauſez par l'étranglement de l'inteſtin. Nous trouvâmes la plus grande partie de l'épiploon renfermée dans cette tumeur où elle étoit alterée dans le ſéjour qu'elle y avoit fait, & nous fûmes obligez de la lier, & d'en faire l'extirpation, comme cette opération le demande.

Hernies compoſées des deux précedenees.

L'enteroépiplocéle eſt une hernie faite de l'inteſtin & de l'épiploon, qui de compagnie ſortent de leur place pour tomber dans le ſcrotum ; l'étimologie que je vous ai donnée de l'entérocéle & de l'épiplocéle vous fait aiſément comprendre d'où dérive le nom de cette hernie compoſée.

Cette hernie fait une tumeur plus groſſe que les autres, parce qu'elle eſt produite par plus de partie, & elle eſt même plus frequente, en ce que quand l'inteſtin trouve à ſe gliſſer, l'épiploon qui le recouvre & qui ſe prolonge aiſément, l'accompagne preſque toujours.

Ces

Ces trois sortes d'hernies arrivent également au côté droit & au côté gauche, & quelquefois à tous les deux ensemble ; il y en a qui prétendent que l'épiplocéle vient plus souvent au côté gauche qu'au droit, parce que, disent-ils, l'épiploon étant attaché au fond de l'estomach, descend plus bas de ce côté-là que de l'autre, & par conséquent qu'il peut plus facilement entrer dans la production du peritoine. (*a*)

Pourquoi l'épiplocèle est plus frequent au côté gauche.

(*a*) Il est bon de faire ici quelques reflexions au sujet des parties qui forment la hernie inguinale, & des endroits qui donnent passage à ces parties.

Les parties qui s'échapent du bas ventre pour former cette espece de hernie appellée inguinale, passent sous les dernieres fibres charnues des muscles transverses & obliques internes, & tombent dans l'aine ou dans le scrotum par une des deux ouvertures ovales qui se trouvent aux parties inferieures & aponevrotiques des muscles obliques externes. Dans l'état naturel, ces ouvertures, qu'on appelle communement anneaux, ne donnent passage qu'aux cordons spermatiques des hommes, & aux ligamens ronds des femmes. Elles sont formées par l'écartement des appendices apponevrotiques, qu'on nomme pilliers, & qu'on distingue en superieures, & en inferieures, à cause de leur obliquité qui suit la direction des fibres aponevrotiques de chaque muscle oblique externe ; de maniere que la partie superieure de l'ouverture est éloignée de la ligne blanche, & que l'inferieure s'en approche. Quoique la structure de toutes ces parties soit à present bien connue, on a cependant jugé à propos d'en faire ici un petit détail, parce qu'il paroît que du tems que l'Auteur écrivoit, on croyoit encore qu'il y avoit trois anneaux. Ce détail fait voir que quand on tente la reduction des parties par le taxis, on doit toujours diriger les mouvemens du côté de la crête des os des Isles. Il faut remarquer que ces ouvertures sont plus larges à la partie superieure qu'à l'inferieure, & que les femmes les ont plus étroites que les hommes de même âge. De-là vient que ceux-ci sont plus sujets à la hernie inguinale, & que celles-là sont plus communément incommodées de hernie crurale, dont on parlera dans la suite.

Les causes de toutes ces descentes sont les mêmes ; sçavoir, rupture & dilatation ; mais elles ont des signes par lesquels on les distingue & dans le tems de leur sortie, & dans le tems de leur rentrée.

Des signes propres de ces maladies.

L'entrerocéle, ou si vous voulez, la partie qui le forme, sort avec impétuosité & tout d'un coup ; elle rentre de même lorsqu'on la repousse avec adresse, & en rentrant elle fait entendre un gargouillement qui marque que c'est l'intestin qui étoit dehors : au contraire l'épiplocéle se produit avec

Les parties qui en sortant du bas ventre forment la descente, sont ordinairement enveloppées par une portion du peritoine, qui s'allonge peu à peu par leur impulsion, & qui s'appelle sac herniaire. Lorsque la descente vient à l'occasion de quelque plaie qui a pénetré jusques dans la capacité du ventre, ou de quelque effort violent qui a rompu le peritoine, il n'y a point de sac herniaire, parce que les parties qui forment la descente, ont passé par l'ouverture qui a été faite au peritoine. Dans le premier cas la descente s'appelle hernie par dilatation ; & dans le second elle s'appelle hernie par rupture.

De tous les intestins qui forment la hernie, l'ileon est celui qui tombe le plus souvent ; le jejunum, & le colon où quelques-unes de ses cellules tombent quelquefois ; mais rarement le cœcum ou son appendix, & encore plus rarement le rectum. On n'a jamais remarqué que le duodenum soit tombé. La hernie peut être formée par un prolongement des tuniques de l'intestin, qui s'engage dans l'anneau, sans que tout le diametre du canal y soit compris, ou par un appendix en maniere de petit cœcum, formant un cul de sac contre nature, & que l'on a quelquefois trouvé sur un des intestins dans la dissection des cadavres. Enfin il n'y a quelquefois qu'une si petite portion du canal intestinal pincée par l'anneau ou aux environs de l'anneau, par des fibres charnues, qu'elle ne fait point de tumeur à l'exterieur. Mais alors les douleurs de coliques que l'on pourroit prendre pour les accidens d'un volvulus se terminent à l'endroit où l'intestin est pincé. Si l'on touche ce lieu, on cause au malade une douleur qu'il ne sent pas dans tous les autres points de la circonference du bas ventre.

lenteur, & l'épiploon ne rentre qu'avec peine & ſans bruit. On connoît que c'eſt un enteroépiplocéle, quand après l'inteſtin réduit, ce qu'on a connu par une eſpece de gargouillement qu'il a fait, la tumeur n'eſt que diminuée, & ne diſparoît pas entierément.

Sur ces maladies le Chirurgien tire ſon prognoſtic de deux choſes, de l'âge du malade & de la nature de la deſcente; ſi c'eſt un jeune homme, il en peut promettre la guériſon, mais ſi c'eſt une perſonne avancée en âge, il y aura peu d'eſperance de ſuccès dans le traitement de la maladie: auſſi voit-on tous les jous les enfans & les jeunes gens en guérir; au lieu que quand un homme a paſſé trente ans, il eſt en danger de porter ſa deſcente le reſte de ſa vie. Quand l'hernie eſt petite ou récente, & qu'elle ne provient que de la dilatation, elle eſt curable; au lieu que ſi elle eſt vieille, ou grande, on n'en guérit que très-rarement: j'en ai vû de groſſes comme la forme d'un chapeau, elles étoient incurables, & ce ſont de telles deſcentes ou ruptures, qui font dire au public que quand un homme eſt rompu il ne guérit point. Ceux qui ſont incommodez de ces maladies, qu'on appelle plus communement hergnes, étant preſque toujours de mauvaiſe humeur, ont fait donner le nom de hergneux aux gens fâcheux & peu ſociables. Prognoſtic qu'on en doit tirer.

Le fait du Chirurgien eſt de ſoulager promptement ceux qui ſont affligez de ce mal; la premiere choſe qu'on doit faire, c'eſt de coucher le malade ſur le dos, la tête un peu plus baſſe que les feſſes, les cuiſſes & les genoux à demi pliez; puis avec les cinq doigts d'une main d'embraſſer la tumeur, & en la comprimant doucement de faire rentrer les parties qui étoient ſorties de leur place: il ne faut rien précipiter, & il eſt plus à propos d'employer quelque tems à repouſſer ſes parties, que Situation du malade. Maniere d'operer.

de les meurtrir en se hâtant trop de les rétablir. (*a*) Aussi-tôt que l'intestin & l'épiploon ont été remis dans leur lieu, le malade ne sent plus de douleur : mais il ne suffit pas à l'Opérateur d'avoir achevé cette réduction, que le malade fait souvent lui-même, il doit empêcher qu'ils ne retombent, & faire en sorte de leur fermer ce passage pour toujours, si cela est possible.

(*a*) Lorsqu'on remet les parties dans leur situation naturelle, il est à souhaiter qu'on puisse faire rentrer avec elles le sac qui les enveloppe ; & cela se peut assez souvent, sur tout lorsque la hernie est nouvelle. Si on laisse ce sac hors du bas-ventre, il entretient le chemin par lequel les parties qu'on a fait rentrer peuvent aisement retomber dès qu'on cesse de se servir du bandage, car le bandage ne fait tout au plus que retrecir & durcir l'endroit du sac qui est près les anneaux ; & si les parties retombent & qu'il se forme un étranglement par l'inflammation de l'anneau, ce sac poutra en former un second.

M. le Dran rapporte dans ses observations plusieurs exemples de ces étranglemens formez par le sac herniaire. Ce qu'il dit d'une personne qui est morte de cette maladie merite d'être remarqué. On étoit parvenu à faire rentrer les parties & le sac par le taxis, néanmoins les accidens ne cesserent point, & causerent la mort de cette personne. On en fit l'ouverture, & l'on trouva une demie aulne d'intestin renfermée dans le sac herniaire. dont on ne put la tirer qu'en dilatant l'ouverture du sac.

Voici un autre exemple singulier de ces espéces d'étranglemens. Un homme âgé d'environ 40 ans, attaqué d'un bubonocele depuis plusieurs années, & qui ne portoit point de bandage pour contenir les parties reduites, ressentit les douleurs que causent l'étranglement de l'intestin. Les remedes usitez en pareil cas me procurerent la facilité de faire peu à peu par le taxis la reduction des parties. Néanmoins les accidens ne cesserent point. L'anneau étoit fort libre ; mais en y portant le doigt, nous sentions moi & M. Arnaud, avec lequel je voyois ce malade, malgré l'épaisseur des tégumens, une espece de poche ronde qui venoit frapper

Le moyen le plus sûr pour y parvenir c'est le bandage, & même sans lui on ne peut pas espérer d'en guérir ; c'est pourquoi il en faut préparer un qui soit proportionné à l'âge & à la grosseur de la personne à qui on doit l'appliquer. Remarquez qu'aux descentes comme aux luxations, il faut commencer par remettre en leur place les parties déplacées, & ensuite tailler les bandes ; car si on commençoit par faire son appareil, le malade souffriroit en attendant la réduction qui deviendroit plus difficile, tant dans les descentes que dans les luxations qui ne demandent aucun délai.

Comment on empêche la rechute de la partie.

On laisse le malade couché dans la même situation qu'il étoit quand on a réduit les hernies. S'il avoit du poil, il faudroit le raser avec ce rasoir A. avant que de mettre l'emplâtre, puis prendre un morceau de cuir qu'on coupe en triangle B. pour l'accommoder au pli de l'aine, & qu'on couvrira

l'extrémité de mon doigt lorsque je faisois tousser le malade ; ce qui nous fit juger que c'étoit le sac herniaire, dans lequel les parties étoient encore renfermées. Pour nous en assurer davantage & les faire sortir, je fis lever & tousser le malade. Les parties retomberent alors en partie dans l'aîne, ce qui fait voir clairement que l'anneau avoit permis la rentrée des parties, & que le sac dans lequel elles étoient, formoit lui seul l'étranglement. Comme les accidens subsistoient depuis quelque tems, & que d'ailleurs le retreciſſement du sac seroit resté, supposé que les parties fussent sorties, & auroit toujours exposé le malade aux dangers d'un nouvel étranglement, d'autant plus fâcheux qu'on n'auroit pû faire sortir les parties par l'anneau : je fis sur le champ l'opération à l'ordinaire. Je trouvai le sac herniaire fort épais : il renfermoit une portion d'intestin grosse comme une noix, étranglée à l'entrée du sac, & que je reduisis dans le ventre ; après quoi je debridai cette entrée qui étoit si étroite que je n'y pouvois mettre le bout du petit doigt. J'achevai l'opération, & je pensai le malade, qui guérit ensuite parfaitement.

de l'emplâtre *contra rupturam*, décrite ci-après : on fait une compresse C. de même figure, mais un peu plus grande, parce qu'il faut qu'elle déborde toujours l'emplâtre, & on doit avoir une bande D. d'environ quatre aulnes de long, & large de deux doigts, faite de toile : ces trois choses préparées, on pose l'emplâtre sur l'endroit des anneaux des muscles de l'abdomen, par où les parties rentrées avoient passé pour sortir ; on met ensuite la compresse qui doit être fort épaisse pour mieux comprimer, & on prend la bande dont on met le chef sur la hanche opposée à celle où étoit la hernie. Ayant passé cette bande sur le ventre & sur l'aine affligée, on la tourne autour de la cuisse du même côté, puis remontant entre les bourses & la cuisse, on la repasse sur la même aine où elle fait une croix, & se portant sur la hanche de ce même côté, elle va faire le circulaire autour du corps, pour revenir passer par dessus la même bande où elle a commencé, & faire le même chemin décrit par la précedente circonvolution : on continue ainsi le bandage jusqu'à la fin de la bande qu'on arrête sûrement à l'endroit où elle finit. Il faut remarquer que ce bandage doit être un peu serré pour bien contenir, & qu'il faut mettre une épingle à chaque circonvolution qui passe par dessus la compresse, tant pour l'affermissement & la sûreté du bandage, que pour empêcher la compresse de tomber quand le malade se promenera, c'est pourquoi on aura plusieurs épingles sur une pelote E. ce bandage est appellé inguinal, d'*inguen*, qui signifie l'aine.

Du panse-ment.

Conduite du Bandage.

Quand la descente est des deux côtez, après la réduction faite de part & d'autre, on y met deux emplâtres & deux compresses de la même figure que la précedente. On prend ensuite une bande F. roulée à deux chefs de six aulnes de long,

Comment on traite la hernie qui se fait des deux côtés.

& large comme la premiere : on en applique le milieu sur l'épine du dos vers sa fin, puis les deux chefs allant l'un à droit & l'autre à gauche pour faire le circulaire, ils vont passer sur le penil, d'où chacun coulant par dessus une des aines & faisant le tour de la cuisse de son côté, il remonte par dessus la même aine où il se croise ; puis retournant tous deux faire un nouveau circulaire, ils reviennent repasser sur les aines, comme ils ont fait la premiere fois, ce qu'ils continuent jusqu'à ce qu'on soit à la fin de la bande : ce bandage est appellé le double inguinal.

Pratique pour les enfans à la mammelle.

Ces bandages, quoique simples, guériſſent souvent les enfans ; mais quand ils sont à la mamelle, ou qu'ils ne sont pas encore nets, il faut leur en changer tous les jours : on montre la maniere de le faire à celle qui a soin de l'enfant, & pourvû qu'elle ne le laisse pas crier, elle le guérira aussi-bien qu'un Chirurgien.

Application du Bandage à champignon pour les enfans plus avancez en âge.

Aux enfans plus âgez, & qui commencent à courir, il faut un bandage plus ferme : on se sert pour lors de celui du champignon G. ainsi appellé, parce que la principale piece du bandage a la figure d'un champignon H. qui est fait de bois de poirier ou de buis. On applique le dos de ce champignon justement au droit de la descente où il est arrêté par un circulaire fait de toile ou de futaine, auquel tiennent deux branches d'une étoffe aussi ferme qui passent entre les bourses & les cuisses pour l'empêcher de remonter, le tout étant attaché avec de petites aiguillettes de figure & de grandeur proportionnée au sujet : si la descente étoit double, on mettroit un second champignon qui seroit arrêté de la même maniere que celui-ci.

De l'employ des Chirurgiens herniaires.

Ceux qui sont plus forts & qui agissent beaucoup, ont besoin d'un bandage qui contienne encore mieux ; ce qui a fait inventer les bandages

d'acier, qu'on appelle brayers : vous en voyez un marqué I. Ils ſont faits d'un cercle d'acier forgé, battu & applati, qui environne les trois quarts du corps, & dont l'extrémité qui doit poſer ſur la deſcente, eſt allongée en en-bas en forme d'écuſſon, & c'eſt de-là que ſon nom eſt tiré; ce cercle d'acier eſt garni de coton enfermé dans du chamois, de crainte qu'il ne bleſſe. Au défaut de ce cercle, qui n'acheve pas le tour du corps, il y a une courroye percée de pluſieurs petits trous pour s'attacher à l'écuſſon, où il y a une pointe d'acier qui entre dans l'un des trous de la courroye pour le ſerrer plus ou moins ſelon qu'il eſt néceſſaire : au derriere du bandage on coud une branche faite de toile double, qui paſſant entre la cuiſſe & les bourſes, vient s'attacher à l'écuſſon, de même que la courroye.

Des brayers pour les adultes.

Pluſieurs gens à Paris s'occupent uniquement à la cure des hernies, & à la fabrique de ces bandages; ce qui les fait appeller Chirurgiens Herniaires; on les reçoit à ſaint Coſme, où ils ſont obligez de faire une eſpece de chef-d'œuvre avant que de pouvoir travailler pour le Public : il y en a de très-habiles, à qui même beaucoup de Chirurgiens s'addreſſent pour ces ſortes de bandages : mais en Province on n'a pas cette commodité. C'eſt pour cela que le Chirurgien doit être inſtruit de la ſtructure de ces machines, pour en fabriquer lui-même, lorſqu'il ne pourra pas en avoir d'ailleurs.

Raiſon de la diverſité des brayers.

De ces ſortes de bandages, il s'en trouve dont l'écuſſon eſt plus large, & d'autres dont il eſt plus long; les premiers ſont pour ceux qui ſont gras, & les ſeconds pour les perſonnes maigres : quelques-uns ont double écuſſon K. pour les malades affligez d'une deſcente de chaque côté. Enfin il y a de ces bandages qui ſont briſez par le moyen de deux ou trois petites charnieres qui leur permettent de ſe

plier, comme ces demi-aulnes que les Marchands portent dans leur poche.

L'application des ces inſtrumens eſt aiſée à faire, ceux qui en portent les ôtent & les remettent ſans peine par l'habitude qu'ils en ont contractée. Mais une circonſtance eſſentielle à obſerver, c'eſt de ne point mettre le bandage que la deſcente ne ſoit entierement rentrée ; car s'il reſtoit une partie de l'inteſtin ou de l'épiploon dans l'aine, le bandage la meurtriſſant y cauſeroit de la douleur, de l'inflammation, & peut-être la gangrenne par la ſuite. Commdité de ces machines.

Il arrive quelquefois qu'il n'y a dès la naiſſance qu'un des teſticules dans le ſcrotum, & que l'autre n'y étant pas deſcendu eſt demeuré dans l'aine, où il fait une petite tumeur dont les parens venant à s'appercevoir ont recours au Chirurgien, la prenant pour une deſcente. C'eſt à lui de bien examiner le fait, car s'il alloit entreprendre de faire rentrer le teſticule dans la capacité de l'abdomen, ou s'il le comprimoit par un bandage, croyant que ce fût une deſcente, il cauſeroit des douleurs horribles qui pourroient avoir des ſuites très-fâcheuſes. Cas extraordinaire à remarquer.

On a inventé de nos jours une eſpece de brayer qu'on appelle bandage à reſſort L. parce qu'on a attaché à l'écuſſon un reſſort qui pouſſe le couſſin contre la partie ſur laquelle il eſt poſé. Ceux qui ſe ſervent de ces ſortes de brayers, prétendent que quand on plie la cuiſſe, il ſe fait dans l'aine un angle enfoncé, qui empêche le bandage ordinaire d'appuyer ſur l'endroit de la deſcente, & qu'on remedie à cet inconvenient par le reſſort qui preſſe continuellement, & preſqu'également cet endroit : c'eſt auſſi la raiſon pour laquelle le Prieur de Cabrieres défendoit de s'aſſeoir, & ordonnoit qu'on ſe tint toujours debout ou couché, pour éviter la chûte de l'inteſtin occaſionnée par le ploye- Du bandage à reſſort.

ment de la cuiſſe : toutefois ce nouveau bandage n'eſt plus guére uſité. C'étoit le nommé Blegny qui s'en diſoit l'inventeur : ce nom ſeul qui n'eſt que trop connu, fait aſſez reſſouvenir combien cet homme étoit remuant, & combien d'entrepriſes différentes il a faites pour s'établir dans le monde ; comme il a joué un des principaux rôles entre ceux qui en impoſent au Public ; je vais en peu de mots vous rapporter ſon hiſtoire. (*a*)

Hiſtoire du nommé Blegny.

AYant été pendant quelques années Clerc de la Compagnie de S. Côme, où il entendoit tous les jours parler de la Chirurgie dans les Actes qui s'y font, il crut en ſçavoir autant & plus que les Maîtres qui la compoſent : il prit un privilege, ſe logea au Fauxbourg S. Germain, & ſe maria avec une Sage-femme. Il établit chez lui des Conférences de Medecine & de Chirurgie, dans leſquelles il annonçoit chaque fois quelque ſecret de

(*a*) De tous les bandages qu'on propoſe ici, le brayer ſans reſſort & qui n'eſt point briſé, eſt celui auquel les Praticiens donnent la preference, parce qu'il contient plus ſurement les parties. Le bandage qu'on fait avec une bande de toile & quelques compreſſes graduées qu'on poſe ſur l'anneau, peut néanmoins convenir aux enfans qui ſont encore à la mammelle.

Un brayer bien conditionné eſt l'unique moyen qui puiſſe mettre en ſureté la vie de ceux qui ſont affligez de deſcentes. Il les garantit des accidens de l'étranglement, & procure quelquefois la guériſon à des perſonnes même d'un âge avancé. Le repos & une certaine ſituation du corps peuvent auſſi occaſionner la guériſon radicale ; car on a vû des perſonnes guéries ſans aucun remede, pour s'être tenues couchées du côté oppoſé à la deſcente. Fabricius Hidanus rapporte qu'un homme âgé de 60 ans, qui portoit depuis vingt ans une hernie, en fut parfaitement guéri ſans medicamens, pour avoir été obligé de garder le lit pendant ſix mois à cauſe d'une autre maladie.

ſon invention, les coins des rues étoient pleins d'affiches qui informoient tout Paris des élixirs, des caſſolettes, des caffetiers merveilleux avec leſquels il devoit faire des miracles. Il trouva de l'accès auprès de M. Daquin premier Médecin du Roi, qui ſe ſervit de lui pour faire la deſcription du remede Anglois du ſieur Talbot, à qui le Roi avoit donné une ſomme conſidérable pour rendre ce remede public. Il obtint de M. le Chancelier un privilége de faire imprimer chaque mois un Journal qui contenoit tous les faits extraordinaires qui arrivoient dans la Médecine & dans la Chirurgie, tant en France que dans les pays étrangers. Mais ce privilege dont un autre auroit profité, & qui avoit ſon utilité, lui fut ôté l'année ſuivante par l'abus qu'il en fit, en s'en ſervant pour écrire des invectives, & pour déchirer la réputation des Auteurs. Il eut l'agrément d'acheter la Charge de Chirurgien ordinaire de MONSIEUR: mais peu d'années après, ſon caractere étant connu, il eut ordre de s'en défaire. Enfin connoiſſant que la Chirurgie ne ſe contente pas de paroles, qu'il faut des effets, il crut qu'il réuſſiroit mieux dans la Médecine, il prit des Lettres de Docteur de la Faculté de Caën, & comme Médecin, fit valoir les talens qu'il avoit de tromper tout le monde. Il entreprit de faire revivre un Ordre du S. Eſprit, autrefois établi à Montpellier, il en portoit la Croix, ſe fit appeller le Chevalier de Blegny, & fit des procès à ceux qu'il croyoit avoir uſurpé les revenus attachez à cet Ordre. Tous ces moyens ne lui ayant pas réuſſi, il loua une maiſon à Pincour, afin d'y établir une eſpece d'Hôpital pour les Etrangers malades, où pour une certaine ſomme par jour ils devoient être logez, nourris, panſez & médicamentez: mais le Roi informé que ce n'étoit qu'un prétexte pour cacher les débauches qui s'y fai-

ſoient, donna une Lettre de Cachet pour l'arrêter; il fut mis au Fort-l'Evêque, & de-là quelque tems après conduit au Château d'Angers, où il a été enfermé pendant ſept à huit ans; il en eſt ſorti depuis quatre années, & après avoir couru l'Italie, il eſt venu mourir à Avignon. Il étoit aſſez bien fait, toujours proprement vêtu, il parloit & écrivoit très-aiſément; il étoit ſtudieux, inventif & laborieux, & s'il avoit fait un bon uſage des avantages naturels qu'il avoit, il n'auroit pas fait une fin auſſi malheureuſe.

Deſcription d'un emplâtre éprouvé pour les hernies.

Je vous ai promis la deſcription de l'emplâtre qu'il faut appliquer aux hernies, la voici telle qu'elle eſt dans la Pharmacopée de Charas, je la rapporte ici pour épargner la peine de l'aller chercher ailleurs.

On écorchera des anguilles, & en ayant lavé les peaux avec de l'eau de chaux, on les fera cuire à petit feu, dans une leſſive claire de cendres ordinaires, juſqu'à ce que les peaux y ſoient tout-à-fait diſſoutes & réduites en une colle qu'on paſſera par un tamis de crin: après en avoir peſé quatre onces, on les mettra dans un pot de terre verni, où on ajoutera trois onces & demie de gomme ammoniac diſſoute dans de fort vinaigre, coulée & épaiſſie, avec trois dragmes de ſel de ſaturne, autant de chaux d'étaim, & pareille quantité de pierre hématite ſubtilement pulveriſée, pour mettre cuire toutes ces choſes à feu lent, les agitant ſans ceſſe avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce qu'elles ayent acquis la conſiſtence des emplâtres, y ajoutant ſur la fin une demie once d'huile de myrrhe diſtilée.

Quoique nous ayons la compoſition de pluſieurs emplâtres excellens pour la guériſon des hernies, il eſt venu néanmoins à la Cour une femme nommée Mademoiſelle Devaux veuve d'un de nos Maîtres Chirurgiens de Paris, qui diſoit avoir trouvé parmi

les papiers de ſon mari la compoſition d'un emplâtre infaillible pour les hernies, elle s'adreſſa à MM. Fagon, Boudin & Felix: ils en parlerent au Roi, & elle fût envoyée aux Invalides pour faire des expériences de ſon emplâtre. Sur le rapport favorable qui en fut fait, & dans lequel on témoignoit que pluſieurs en avoient été guéris, le Roi lui fit donner quatre cens piſtoles, & M. de Barbeſieux cinq cens livres de penſion pour traiter les Soldats Invalides qui ſe trouvoient attaquez de cette maladie.

Expériences faites aux Invalides de l'emplâtre de Mademoiſelle Devaux.

Je ne vous donne point la compoſition de cet emplâtre, parce que je ne la ſçai pas; mais je ſçai que la réputation que MM. les Médecins avoient donnée à ce remede, ne s'eſt pas ſoutenue, que le Public a trouvé qu'ils lui avoient donné leur approbation un peu trop legerement, & qu'il ne produit aucun effet, non plus que tous les autres qu'on a inventez pour les hernies, qu'il ne ſoit ſoutenu du bandage.

Diverſes opérations anciennes ſur la hernie, leſquelles ſont préſentement inuſitées.

Nos Anciens ne ſe ſont pas contentez de trouver dans les bandages les moyens de guérir les hernies, ou du moins de les ſoulager, ils en ont cherché dans les opérations de Chirurgie, & ils ont crû en avoir rencontré de trois ou quatre ſortes, qui toutes ſont plus mauvaiſes les unes que les autres: les bons Chirurgiens les ont abandonnés, & elles ne ſont pratiquées aujourd'hui que par des Charlatans, qui s'embarraſſent peu des ſuites de leurs opérations. Je vais vous montrer la maniere qu'ils nous ont propoſée pour les faire, non pas dans le deſſein que vous les mettiez en pratique, car je ſuis ſûr que vous les allez condamner; mais parce qu'il faut qu'un Chirurgien ſçache le bon & le mauvais de ſa Profeſſion, le premier pour le ſuivre, & le ſecond pour l'éviter.

Celui qui a crû avoir le mieux réuſſi dit qu'il faut faire avec ce biſtouri droit M. une inciſion

longitudinale dans l'aine qui ſuive le chemin que font les vaiſſaux ſpermatiques ; qu'ayant découvert avec cette feuille de myrthe N. dont le bout eſt en déchauſſoir pour s'en ſervir en cas de beſoin, la production du péritoine qui les enferme, il la faut coudre de toute ſa longueur, y faiſant la ſuture du Pelletier avec cette aiguille droite O. enfilée d'un fil ciré ; que par ce moyen on retreſſit cette production trop dilatée, & on empêche l'inteſtin de s'y gliſſer. Celui qui a inventé cette opétion l'appelle irréprochable, parce qu'elle conſerve les vaiſſaux & le teſticule dans leur entier ; il lui a donné même le nom de Royale, parce qu'en conſervant ces parties, elle laiſſe la liberté au teſticule de faire ſa fonction, qui eſt de donner des ſujets à ſon Roi. Je n'ai jamais vû pratiquer cette opération, & je ne la crois pas aiſée à faire, car je ne puis pas m'imaginer qu'on puiſſe retreſſir la production du péritoine avec la même facilité qu'on feroit un doigt de gand qui ſeroit trop large. Thevenin lui-même qui nous en donne la deſcription, avoue qu'elle eſt difficile & ſujette à la récidive.

Premiere opération & ſes inconvéniens.

D'autres ſe ſont perſuadez qu'il ſeroit plus avantageux de faire une opération qu'on appelle le point doré, mais elle n'a pas moins ſes difficultez que la précedente ; vous en jugerez. Ils veulent que le malade étant couché ſur une table la tête plus baſſe que les feſſes, on lui faſſe une inciſion tranſverſale dans l'aine aſſez profonde, pour découvrir les vaiſſaux ſpermatiques contenus dans le prolongement du péritoine en évitant de les offenſer, & qu'enſuite on prenne cette aiguille courbe P. emmanchée, qu'on aura enfilée d'un fil d'or Q. pour la paſſer par deſſus les vaiſſaux & la production ; puis ayant défilé l'aiguille, on tourne le fil d'or avec cette pince R. deux ou trois tours, prenant garde qu'il ne preſſe point trop les vaiſ-

Du point doré.

faux & qu'il permette au sang de couler dans leurs cavitez : on coupe les extrémitez du fil avec cette tenaille incisive S. & on le reploye pour le laisser dans la plaie, faisant ensorte que ce qui est reployé ne blesse point les parties ; ils veulent qu'on travaille à cicatriser la plaie où ils laissent le fil d'or, & ils disent que souvent ce fil tombe de lui-même, & que la plaie étant cicatrisée, on est parfaitement guéri de la descente.

Le fil de plomb peut être substitué au fil d'or.

Ceux qui substituent un fil de plomb à la place du fil d'or, pensent avoir mieux rencontré, disant que le plomb est ami de l'homme, & que n'étant pas si pointu que le fil d'or, il peut rester enfermé dans la playe sans la blesser.

Les fil d'or & de plomb sont désaprouvez par quelques-uns qui veulent qu'on se servent d'un gros fil de chanvre ciré, qu'on passe deux fois autour des vaisseaux, sans le trop presser, & que l'ayant lié & coupé proche le nœud qu'on en aura fait, on le laisse dans la plaie qu'on fera cicatriser au plûtôt.

Et le fil de chanvre ciré au fil de plomb.

Les Sectateurs de ces opérations prétendent que ces fils d'or, de plomb ou de chanvre, serrant la production du péritoine, empêchent l'intestin ou l'épiploon d'y tomber, & qu'ainsi elles se doivent pratiquer à toutes les hernies faites par dilatation. Mais puisqu'il nous est permis de réfléchir sur ces opérations, nous dirons qu'il peut en arriver deux inconvéniens très-fâcheux, soit que le fil demeure dans la plaie, soit qu'il en sorte.

Deux accidens à craindre de ces operations.

Le premier, c'est que dans un effort l'intestin trouvant toujours les anneaux des trois muscles de l'abdomen assez dilatez pour le laisser sortir, il peut se nicher entre la ligature & les anneaux, & y faire une hernie incomplette, & même un étranglement; & quoi qu'on fasse la ligature le plus proche des anneaux qu'il est possible, comme le prescrivent les Auteurs, des efforts violens pourront toujours

pousser cette ligature, & la faisant descendre ; laisser la liberté aux parties de se loger dans le domicile qu'elles s'étoient fait.

2. Inconvénient. Le second accident qui arrive infailliblement si le fil sort de la plaie, c'est qu'en ce cas il doit avoir coupé les vaisseaux ; & par conséquent ôte la communication qu'ils avoient avec le testicule, qui devenant par-là inutile, châtre un homme & le prive de la fécondité sans une nécessité absolue, ce qui rend ces opérations pernicieuses, & qui doit empêcher un Chirurgien de les mettre en pratique.

Autre opération. On a encore rafiné sur ces opérations, & il y en a qui afin d'épargner l'incision qu'on faisoit pour découvrir la production du péritoine prennent une aiguille courbe T. enfilée d'un gros fil de chanvre bien ciré, & ayant passé l'aiguille proche des anneaux par dessous la production du péritoine, lient les deux bouts du fil sur une petite compresse V. & les serrent de tems en tems, jusqu'à ce que le fil ait coupé ce qu'il embrassoit, & qu'il tombe de lui-même : cette opération ne doit pas être moins condamnée que les précedentes, parce qu'elle coupe & ruine les vaisseaux qui rendoient le testicule propre à la génération.

Raison qu'on a de la condamner,

Une personne de la premiere qualité a néanmoins produit depuis peu à la Cour un de ces Opérateurs, & l'honorant de sa protection le vante, comme un homme incomparable qui guérit toutes sortes de descentes ; mais en bonne justice de tels empiriques mériteroient une punition exemplaire.

4. Opérations aussi blamables que les précedentes. Quelques Auteurs nous disent qu'on obtient la guérison de ces descentes par la Chirurgie en deux maniere ; la premiere en conservant le testicule, & la seconde en ôtant le testicule ; pour la premiere maniere, ils nous proposent les quatre ou cinq

cinq opérations que je viens de vous faire voir ; mais eſt-ce conſerver le teſticule que de lui ôter ſes fonctions ?

La ſeconde eſt d'ôter le teſticule, & voici comment ils s'y prennent. On fait dans l'aîne une inciſion qui découvre les vaiſſaux, & paſſant le doigt par deſſous, on fait ſortir par la plaie le teſticule envelopé de ſes membranes, on lie les vaiſſaux le plus proche de ſes anneaux que faire ſe peut, on les coupe enſuite un demi doigt au deſſous de la ligature ; on laiſſe le bout du fil aſſez long pour le retirer quand la nature le ſépare en traitant la plaie à l'ordinaire. Cette maniere empêche certainement que la hernie ne ſe reproduiſe ; mais il eſt peu de gens qui aux dépens de leurs teſticules demandent la guériſon de cette infirmité.

Adreſſe de quelques Operateurs à cacher le teſticule qu'ils ont ſéparé.

Les Opérateurs ambulans ſont adroits à ſéparer ces organes, ſans que les Spectateurs s'en apperçoivent ; ils font la ligature des vaiſſaux, avant que de tirer le teſticule hors du ſcrotum, & avec leur petit doigt paſſé par deſſous ces vaiſſaux qu'ils coupent, ils le font ſortir & le cachent dans leur main, pour le mettre dans leur gibeciere ſans être vûe : on a connu un de ces Opérateurs qui ne nourriſſoit ſon chien que de teſticules ; le chien ſe tenoit ſous le lit ou ſous la table, proche ſon Maître, en attendant ce morceau friant, dont il le regaloit auſſitôt après qu'il en avoit fait l'extirpation, à l'inſcû des aſſiſtans qui auroient juré que le patient avoit toujours ſes parties.

Chien nourri de teſticules.

Les teſticules ſont des parties ſi néceſſaires à l'homme, qu'on ne doit les ôter que dans une néceſſité très-preſſante : c'eſt pourquoi on condamne ces ſortes d'opérations comme contraires aux Loix divines & humaines : elles ſeroient cependant excuſables ſur un Religieux qui préféreroit la guériſon d'une hernie à ſes teſticules qui

lui doivent être inutiles, & il en tireroit pour lors deux avantages ; le premier, c'eſt que ces organes ne le tourmenteroient plus ; & le ſecond, c'eſt qu'il ſeroit guéri d'une fâcheuſe maladie. (*a*)

(*a*) Il y a pluſieurs autres eſpeces de hernies dont l'Auteur ne parle point ici. Il arrive quelquefois qu'une portion de la veſſie ſe deplaçant paſſe par l'anneau, & tombe dans l'aîne, ou même juſques dans le ſcrotum. Quoique la veſſie ne ſoit point renfermée dans le peritoine ; néanmoins comme elle y eſt attachée par ſon fond, la portion de la veſſie qui ſe deplace ne peut pas deſcendre juſques dans le ſcrotum, ſans entraîner avec elle une partie du peritoine, qui paſſant par l'anneau, forme une eſpece de cul de ſac, où il eſt facile que l'épiploon & l'inteſtin s'engagent enſemble où ſeparement.

Hiſtoire de l'Acad. des Sciences, année 1713.

M. Mery regardoit cette eſpece de hernie comme un vice de conformation. Il allegue pour raiſons que la veſſie eſt fortement attachée de toute part, qu'elle eſt d'une figure ronde, que ſa plénitude & ſon affaiſſement l'empêchent également de paſſer par les anneaux, & qu'enfin l'eſpece de hernie dont on parle ſeroit moins rare qu'elle n'eſt ſi elle avoit des cauſes occaſionnelles. M. Petit n'eſt point de ce ſentiment, & croit qu'une frequente ſupreſſion d'urine & la groſſeſſe peuvent être des cauſes accidentelles de cette hernie.

Hiſtoire de l'Acad. des Sciences, année 1717.

La difficulté d'uriner & une tumeur qu'on voit dans l'aîne ou dans le ſcrotum, dans laquelle on ſent de la fluctuation comme dans l'hydrocelle, & qui diſparoît lorſqu'on la comprime, ſont les ſignes auſquels on reconnoît cette maladie. Cette tumeur eſt formée par une certaine quantité d'urine renfermée dans la portion déplacée. La veſſie eſt alors partagée en deux parties qui ont communication entre-elles. Cette communication n'eſt quelquefois pas fort libre à cauſe d'un étranglement occaſionné par l'anneau. Dans ce cas on ne peut faire diſparoître la tumeur qu'en la preſſant & l'élevant, ce qui force l'urine à retomber dans la portion de la veſſie qui eſt en place. Mais ſi la communication eſt libre, cette tumeur diſparoît d'elle-même, toutes les fois que le malade urine ; car la portion deplacée eſt plus haute que celle qui ſe trouve en place, & par conſequent l'urine qui ſe trouve dans celle-là, doit retomber d'elle-même dans celle-ci, ex-

cepté dans le cas d'étranglement, où il faut preſſer la tumeur.

Lorſqu'il y a étranglement, le vomiſſement ne ſurvient que rarement & fort tard. M. Petit remarque qu'il eſt ſuivi du hoquet, au lieu que dans les autres hernies, il en eſt précedé.

Si la hernie de veſſie eſt un vice de conformation, la portion de la veſſie paſſée par l'anneau eſt adhérente & ne peut être reduite. Il ſuffit donc de faire porter au malade un ſuſpenſoir, & de lui recommander de lever & de preſſer legerement la tumeur chaque fois qu'il urinera. Mais ſi cette hernie vient de quelque cauſe accidentelle, la portion de la veſſie ſortie par l'anneau pourra quelquefois être remiſe en place; après quoi l'on appliquera un bandage tel que pour le bubonocele, & l'on pourra eſperer une cure radicale.

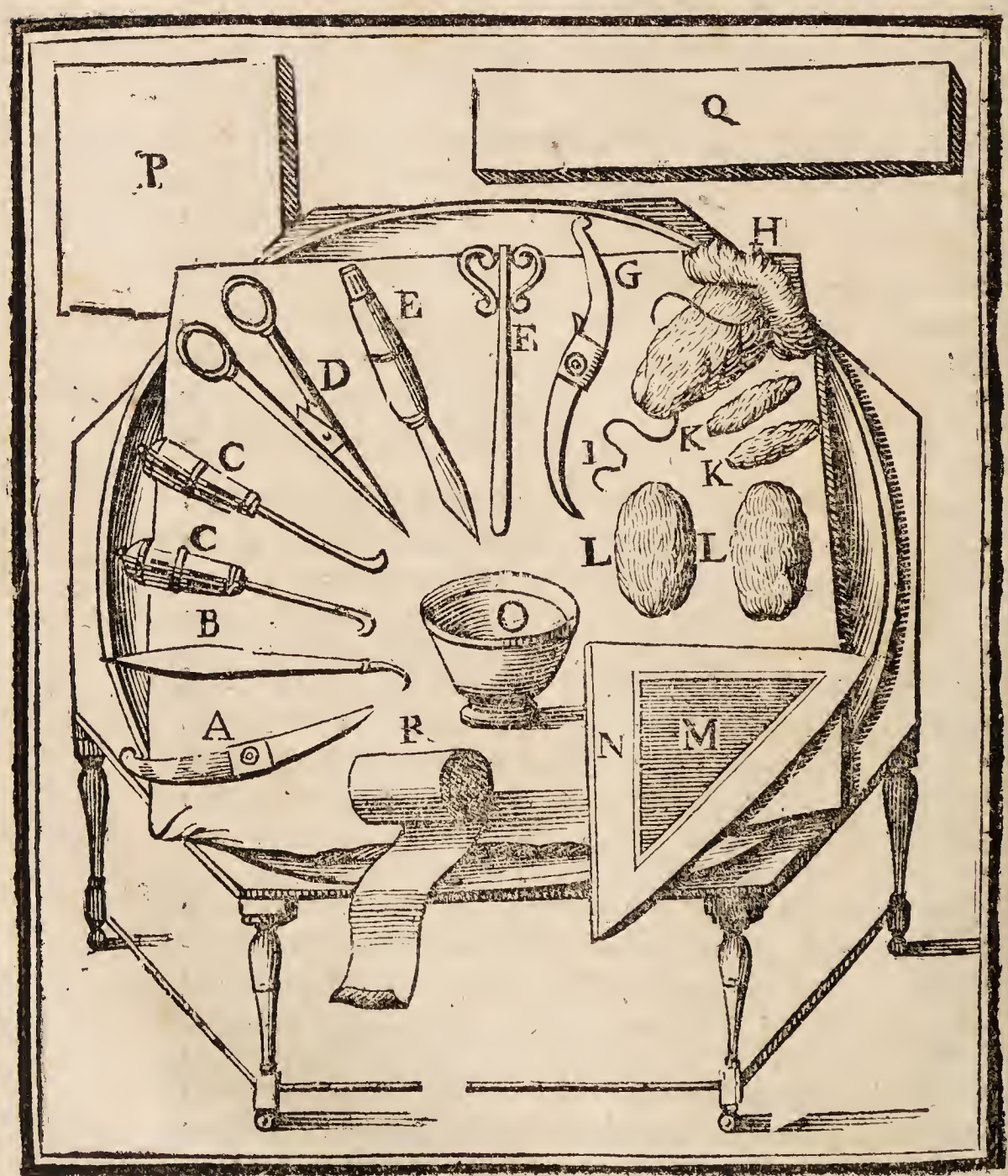
Les femmes ſont ſujettes à une eſpece de hernie de veſſie qui leur eſt particuliere, & dont on a parlé plus haut. Meſſieurs Tolet & Ruyſch nous fourniſſent chacun un exemple de cette eſpece de deſcente: on a rapporté en entier celui de M. Tolet. Peyer fait auſſi mention d'une hernie ſemblable, avec cette difference néanmoins qu'il ne trouva point de pierre dans la portion deplacée de la veſſie. Cette hernie étant une ſuite de la relaxation & de la chute du vagin ou de la matrice, la guériſon dépend auſſi de la réduction de l'une ou de l'autre partie qui a entraîné la portion de la veſſie.

Le ligament de Fallope forme une arcade ſous laquelle dans l'état naturel paſſe ſeulement les tendons des muſcles pſoas & iliaque interne, & les vaiſſaux crureaux. Le peritoine ferme ſa partie interieure, la graiſſe & quelques glandes conglobées recouvertes de pluſieurs fibres qui ſe detachent du faſcialata en ferment l'exterieur. Les parties flotantes du bas ventre s'échapent quelquefois par deſſous cette arcade, & c'eſt ordinairement du côté de l'angle qu'elle fait avec l'os pubis; parce que les parties trouvent moins de reſiſtance de ce côté, & que l'homme étant debout, cet endroit de l'arcade eſt le plus bas. Elles tombent dans le pli de la cuiſſe où elles forment une tumeur qu'on appelle hernie crurale, à cauſe qu'elle ſe trouve le long de la route des vaiſſaux cruraux. On a même vû les parties deplacées ſe prolonger juſqu'au milieu de la cuiſſe. Les ſignes de cette hernie ſont les mêmes que ceux de la hernie inguinale, excepté que la tumeur ne ſe trouve pas dans l'aine comme à la hernie inguinale,

mais dans le pli de la cuisse vers la partie superieure & le long des vaisseaux cruraux. Quand on veut reduire les parties par le taxis, il faut diriger vers l'ombilic le mouvement de la main, & faire lever le genou du côté où est la hernie; situation dans laquelle on doit aussi faire mettre le malade lorsqu'il y aura étranglement.

Enfin il y a encore une derniere espece de hernie formee de parties sorties du bas ventre par le trou ovale, & qui se manifeste au-dessous du pubis, proche des attaches des muscles triceps superieurs & pectineus.

FIG. XXII. DU BUBONOCELE.



LE Bubonocele eſt une tumeur dans l'aine qui à la figure d'un bubon, & qui eſt placée dans l'endroit où il vient. Son nom eſt dérivé de *Vouvon* qui ſignifie aine, & de *Kele* qui veut dire hergne ou deſcente, deſorte que cette tumeur eſt un bubon par reſſemblance, & réellement une deſcente. Du Bubonocele & ſon étimologie.

Le Chirurgien ne doit pas ſe tromper ſur le jugement qu'il a à faire de ces ſortes de tumeurs, car s'il alloit prendre un bubonocele pour un bubon & que croyant y trouver de la matiere il l'ouvrit, il tueroit le malade : c'eſt pourquoi il faut qu'il examine ce mal en obſervant que le bubon vient peu à peu, & le bubonocele tout d'un coup, s'informant ſi le malade avoit une hernie, & s'il n'a point fait quelque effort. S'il fait attention ſur les accidens qui accompagnent ces maladies, il verra qu'au bubonocele il y a des douleurs violentes, que le vomiſſement ne ceſſe preſque point tant que la tumeur ſubſiſte, & que même ce qu'on vomit a l'odeur des matietes fécales, ce qui n'arrive point au bubon. Différence du Bubon d'avec le Bubonocele.

On a donné le nom de miſerere à ces maladies lorſqu'elles ſont dans leur paroxyſme, parce qu'alors les malades ſont dignes de pitié, & font compaſſion : ils demandent un très-prompt ſecours qu'on ſe mettra en devoir de leur procurer en tâchant de faire rentrer dans le ventre ce qui en eſt ſorti, & qui fait cette tumeur. Pour y parvenir ; il faut eſſayer la reduction comme aux hernies ; ſi on ne peut pas la faire, on mettra le malade la tête en en-bas, & repouſſant la tumeur avec plus d'adreſſe que de violence, on s'efforcera de la faire rentrer ; quelquefois en verſant de l'eau froide ſur la tumeur, elle a été réduite. C'eſt au Chirurgien à mettre toutes ſortes de moyens en uſage pour en venir à bout, que ſi toutes ſes peines deviennent inutiles, il faudra qu'il ſe ſerve du cataplaſme ſuivant. De quelle maniere on travaille à ſoulager un homme affligé du miſerere.

Préparation d'un cataplasme propre à ce mal.

Ayant pris des mauves & des guimauves avec leurs racines, du melilot, & de la camomille, de chacun deux poignées, & un demi litron de graines de lin concassées, on les fera bouillir dans trois pintes d'eau à gros bouillons, & à grand feu, jusqu'à ce que les plantes soient pourries de cuire, & l'eau toute consumée, pour passer ensuite le résidu par un tamis de crin; & quand on en aura une quantité suffisante, on y ajoûtera un morceau de beure frais, ou d'axonge de porc, des huiles de lis & de camomille, pour faire cuire le tout en consistence de cataplasme.

Comment on use de ce remede.

Ce cataplasme fait d'herbes émollientes doit être très-gras pour mieux amolir, & rélâcher; il le faut mettre fort épais, & le laisser douze heures sur la partie; en le levant pour en substituer un nouveau: on tentera encore la réduction qu'on obtient souvent après l'usage de ces cataplasme sans être obligé d'en venir à l'opération (*a*).

Danger du malade quand ces moyens ne réussissent pas.

Si deux ou trois jours se passent sans qu'on ait pû faire rentrer cette hernie, si la douleur & le vomissement augmentent au lieu de diminuer, le Chirurgien doit avertir le malade du péril qui le menace, & lui proposer l'opération comme le seul moyen de lui sauver la vie: il faut aussi que tirant à part les parens, il leur fasse voir le danger où le patient se trouve, afin qu'ils lui conseillent de regler les affaires de sa conscience & de sa famille.

De l'opération qui lui est alors nécessaire.

Quand un Chirurgien a parlé avec fermeté au malade, & qu'il l'a resolu de prendre un des deux partis, qui sont ou de se résoudre à mourir, ou de souffrir l'opération, il n'y en a point qui ne choisisse celui de l'opération, on ne veut point mourir,

(*a*) Il ne faut point oublier dans le cas d'étranglement les secours que l'on tire de la situation convenable où l'on met le malade, & encore moins celui qu'on tire de saignées copieuses & réiterées suivant ses forces.

& quoiqu'on ſoit aſſuré de ſouffrir de grandes douleurs, on les préfere toujours à la mort ; j'en ai vû même qui preſſoient tellement, qu'ils ne vouloient pas donner le tems de préparer l'appareil, & j'en ai trouvé d'autres qui la ſouffroient avec une patience angelique, ce qui fait voir qu'il n'y a rien qu'on n'endure pour éloigner cette derniere heure.

Diſpoſition du malade & de l'Opérateur.

Ayant fixé le tems & preparé l'appareil, tel que vous le voyez gravé ſur la planche XXII. on approche le malade ſur le bord du lit, obſervant que le côté où eſt la tumeur ſoit le plus ſur le bord du lit, & par conſéquent le plus proche de l'Opérateur, & on lui met un carreau ſous les feſſes ; le Chirurgien étant agenouillé auprès du lit, & ayant placé un ſerviteur à ſa droite, & un autre à ſa gauche pour le ſervir, il commence à operer en prenant la peau de deſſus la tumeur qu'il pince, & qu'il fait tenir par un ſerviteur pour la couper avec un biſtouri droit A. il fait une inſicion de deux pouces de long, puis écartant les lévres de la plaie il déchire avec un déchauſſoir B. les membranes qui enveloppent la tumeur ; il eſt aidé par deux garçons, qui au moyen de ces deux érignes mouſſes C C. éloignent encore les lévres de la plaie, il évite ici de ſe ſervir d'inſtrumens tranchans, de crainte d'offenſer l'inteſtin, qui eſt toujours très-proche de ces membranes : elles ſont néanmoins quelquefois ſi dures, qu'on eſt obligé de les couper avec ce ſcalpel E. C'eſt pour lors que la patience eſt requiſe, & qu'on doit aller doucement dans l'apprehenſion de tout gâter, ſi on ſe preſſoit d'expedier, car il n'y va pas moins que de la vie pour le malade ſi on perce le boyau, & de la réputation du Chirurgien qui auroit fait cette faute.

Conduite de l'opération.

Après avoir déchiré ou diſſequé ces membranes, on découvre la poche qui renferme l'inteſtin ; on l'ouvre doucement & avec grande circonſpection en ſe ſervant du déchauſſoir ou du ſcalpel : il ne

Sortie de la sérosité.

faudra point s'étonner si après l'avoir un peu ouverte, on en voit sortir de la sérosité, cette poche en contient presque toujours ; j'y en ay remarqué une si grande quantité, que cette eau quelquefois rejalliſſoit jusqu'au ciel du lit. Quand la liqueur est sortie, on introduit une sonde creuse F. dans l'ouverture qui lui a donné passage, & avec des ciseaux D. dont une branche est dirigée par la canelure de la sonde, on ouvre la poche selon toute sa longueur, & on voit pour lors l'intestin à découvert : on tire au dehors une fois plus d'intestin qu'il n'en est entré dans la poche, afin que les matieres dont il est plein, étant contenues dans un plus grand espace facilitent la reduction de ce viscere. On prend ensuite la même sonde creuse F. qu'on introduit dans les anneaux des muscles par où le boyau est sorti, & la levant en en-haut, desorte que le boyau n'y soit point embarrassé, on coule la pointe du bistouri courbe G. dans la canelure de cette sonde, & le levant en même tems qu'on le retire, on coupe le bord du dernier anneau qui est celui qui fait l'étranglement : (*a*) en l'incisant on entend

Observation à faire en ouvrant la poche.

(*a*) On ne sçauroit prendre trop de précaution pour s'éloigner des parties dont la section seroit dangereuse, ou pourroit retarder l'operation. Ainsi quoique l'artere épigastrique passe derriere le cordon spermatique, & que les parties qui forment la hernie se trouvent dessus ce cordon, il faut néanmoins pour éviter ce vaisseau, porter du côté des os des isles, la sonde sur laquelle on glisse le bistouri demi courbe.

Quand la hernie est nouvelle, & que les accidens d'étranglemens n'ont point été violens, la méthode de M. Petit, dont on a déja parlé au sujet de la hernie ventrale, est de debrider l'anneau après avoir decouvert le sac herniaire, & de reduire les parties avec le sac qu'on n'ouvre point. L'avantage de cette méthode est qu'on ne fait point d'incision au peritoine. On met sur l'ouverture de l'anneau une petite pelotte telle qu'elle a été décrite : on garnit le reste de la plaie de bourdonnets & de plumaceaux molets, & l'on applique le reste de l'appareil à l'ordinaire. Néanmoins lorsque la

un bruit comme si on coupoit du parchemin. La plaie étant débarrassée de la sonde & du bistouri, on y porte le doigt pour sentir si le passage est libre, & s'il est bien débridé ; alors faisant rentrer l'intestin peu à peu, on continue jusques a ce qu'il soit tout remis dans la capacité du ventre, ayant observé de repousser le premier ce qui en étoit sorti le dernier ; puis on dit au malade de se remuer un peu à droite & à gauche, afin que par ce mouvement les intestins reprennent chacun leur place ordinaire.

Bruit qu'on fait en coupant le dernier anneau.

hernie est ancienne, qu'elle a été accompagnée d'accidens violens & qui ont duré long-tems, qu'il y a lieu de craindre l'alteration des parties ou un abcès dans le sac, que ces parties contenues dans la tumeur sont en grande quantité, & que l'on craint un étranglement de la part du sac herniaire, M. Petit avertit que cette méthode seroit dangereuse.

Pour debrider l'anneau avec plus de sureté, on a inventé plusieurs instrumens differens, par exemple, la sonde dont on a parlé dans une des remarques precedentes, & le bistouri herniaire M. qui est composé d'une sonde courbe & d'une lame qui y est cachée. On porte l'extrémité de ce dernier instrument au-delà de l'étranglement, prenant garde d'engager l'intestin entre lui & la partie qu'on doit couper : on met le pouce sur une petite plaque qui fait sortir le bistouri, & en élevant un peu l'instrument & le tirant à soi, on debride l'anneau. Feu M. Thibaut vouloit que le tranchant de la lame fût du côté convexe. M. le Dran en a imaginé un autre L. à peu près semblable, & dont la difference consiste en ce qu'il est droit, & qu'en pressant la petite plaque, le corps de la lame sort de la sonde pendant que sa pointe y demeure toujours cachée.

Si l'on ne peut pas faire rentrer les parties après avoir débridé l'anneau, c'est une marque qu'il y a un étranglement au-delà. En ce cas on introduit jusqu'à l'étranglement le doigt index, sur lequel on glisse à plat un bistouri à bouton, où l'on introduit une sonde canelée, sur laquelle on fait glisser un bistouri pour couper la bride qui forme l'obstacle, ce qu'il faut faire avec beaucoup de circonspection, de peur d'endommager l'intestin.

Pratique à tenir quand l'épiploon eſt ſorti accompagné de l'inteſtin.

S'il n'y avoit que l'inteſtin dans la tumeur, l'opération ſeroit finie quand il ſeroit rentré; mais ſi l'épiploon étoit ſorti avec lui, il ne doit pas être remis avant que d'avoir été lié, car peu de tems après que l'épiploon a été touché de l'air il s'altere, & il faut faire l'extirpation de ce qui en a été corrompu : c'eſt pourquoi on prendra un fil où il y ait une aiguille enfilée à l'un des bouts, & avec ce fil on liera la partie de l'épiploon qui étoit dans la tumeur ; & après l'avoir liée & noüée, on paſſera l'aiguille à travers l'épiploon noüé, afin que le fil ne coule pas, puis on coupera avec des ciſeaux l'épiploon au deſſous du nœud, & on repouſſera ce qui eſt noüé, c'eſt-à-dire, la portion ſaine au dedans de l'abdomen le plus diligemment qu'il ſe pourra.

Comment on coupe l'épiploon.

Il faut obſerver deux choſes dans la ligature de l'épiploon ; la premiere, qu'en la faiſant on doit tirer aſſez de ce viſcere au dehors pour la faire ſur une partie de l'épiploon, qui n'a pas encore été alterée par l'air: & la ſeconde, c'eſt que la ligature étant faite, il faut laiſſer un bout de fil de la longueur d'un pied qui ſorte de la plaie, pour pouvoir retirer le nœud fait à l'épiploon quand la nature l'aura ſeparé. (*a*)

(*a*) Outre les remarques que l'Auteur fait ici au ſujet de l'épiploon, on en ajoutera quelques-unes qui ne paroiſſent pas moins eſſentielles.

Avant que de faire la ligature de l'épiploon, il faut examiner s'il n'envelope point quelque portion d'inteſtin ; car il ſeroit dangereux de la comprendre dans la ligature. Si la portion d'épiploon renfermée dans le ſac herniaire n'eſt pas conſiderable ni totalement mortifiée, il faut la reduire dans le ventre, parce que la chaleur naturelle la retablira. Mais ſi l'on trouve une grande partie d'épiploon dans le ſac herniaire, (ce qui arrive ſouvent, lorſqu'on néglige la reduction des hernies,) il faut la lier & la couper, quand même elle ſeroit ſaine. Car le long ſejour qu'elle a fait hors du ventre, ou la groſſeur à laquelle elle eſt parvenue la

Toutes les opérations du bubonocele ne ſont pas ſi aiſées à faire que celle que je viens de vous enſeigner. Il y a ſouvent des circonſtances qui la rendent très-difficile, l'adhérence en eſt une des plus embarraſſantes & des plus pénibles, comme je l'ai vû quelquefois, & entr'autres à un porteur de bled à Paris, qui avoit une vieille deſcente negligée, l'inteſtin faiſant ſa réſidence dans le ſcrotum, où par un long ſéjour, & par des viſcoſitez ordinaires dans ces parties, il s'étoit attaché aux membranes voiſines, & par un nouvel effort une autre partie des boyaux s'étoit gliſſée

Circonſtances qui rendent ces opérations difficiles.

Hiſtoire ſur ce ſujet.

rend, pour ainſi dire, étrangere à l'égard de ſon lieu naturel, où l'on ne pourroit pas la faire rentrer, ſans expoſer le malade à des accidens très-dangereux. Quand la quantité de l'épiploon contenue dans le ſac herniaire, oblige de faire la ligature près de l'eſtomac ou de l'arc du colon, il faut alors faire pluſieurs ligatures à côté l'une de l'autre, au lieu d'une ſeule qui pourroit incommoder les deux parties dont on vient de parler. Enfin quoique la crainte de l'hémoragie ait porté preſque tous les Auteurs à preſcrire de faire la ligature à l'épiploon avant de le couper : Voici néanmoins un cas où l'on s'eſt écarté de cette regle générale, ſans qu'il en ſoit arrivé d'accident.

Un homme s'étant donné deux coups de raſoir, l'un à la gorge & l'autre au ventre, s'emporta deux portions conſiderables de l'épiploon. M. Verdier, qui fut appellé trouva que la plaie du bas ventre donnoit iſſue à une partie de l'inteſtin jejunum & de l'arc du colon, ſur lequel on voyoit encore des portions fort courtes de l'épiploon. Comme cette partie avoit été déchirée très-près de ſon attache, on n'auroit pû en faire la ligature ſans expoſer le bleſſé à des accidens très-dangereux. D'ailleurs les vaiſſaux quoique déchirés très-près de leur origine ne rendoient plus de ſang, ſoit parce qu'ils étoient reſtez toute la nuit à l'air, ſoit parce que les plaies faites par déchirement en rendent quelquefois fort peu. M. Verdier ſe contenta de dilater la plaie des tégumens, & de réduire les parties. Il fit enſuite la gaſtroraphie à l'ordinaire, & le malade guérit parfaitement.

Voyez l'ext. d'une Séance publique de l'Acad. de Chirurgie, au Mercure d'Aouſt 1734.

dans les anneaux des muscles, & il s'y étoit fait un étranglement qui obligea de faire l'opération. Ce dernier boyau reduit, je trouvai le premier très-adhérent; il fallut le disséquer avec un scalpel pour le dégager, ce que je fis avec beaucoup de patience dans la crainte d'ouvrir l'intestin, je coupois plûtôt de la membrane du scrotum que de celle de ce conduit, & enfin je réussi, le malade guérit, & il n'eût plus de descente le reste de sa vie, quoiqu'il continuât de porter du bled (*a*).

Je fis cette opération à la femme d'un tailleur logée dans la rue du Bel-air à Versailles, en présence de M. Moreau premier Medecin de Madᵉ. la Dauphine, l'intestin étant réduit, je le priai de mettre le doigt dans la plaie pour lui faire connoître que le tout étoit rentré dans sa place. Ayant pansé la malade, nous sortîmes ensemble, & nous

On s'assure avec le doigt fouré dans la plaie, que l'intestin est reduit.

(*a*) Lorsque cette adherence vient de l'inflammation des parties, c'est-à-dire, qu'elle est causée par une certaine humeur visqueuse qui transpire des parties enflammées; il est aisé d'y remedier en passant le doigt entre les parties qui ne sont, pour ainsi dire, que collées ensemble. Mais si cette union des parties est intime, il faut les laisser au dehors, & se contenter, comme les Praticiens de nos jours, de les mettre à l'aise en levant l'obstacle qui forme l'étranglement Car si l'on vouloit, en suivant le sentiment de notre Auteur, faire la dissection des parties pour les séparer; l'operation deviendroit beaucoup plus dangereuse, parce qu'on seroit beaucoup plus de tems à la faire, & qu'il semble impossible de séparer l'intestin d'avec le sac sans ouvrir l'intestin. Lorsque la quantité des parties sorties empêche d'en faire la réduction, ce qui arrive à ces anciennes hernies, qui sont devenues fort grosses parce qu'on les a négligées, il faut suivre la méthode qu'on vient de proposer dans le cas d'adherence intime. Il est pourtant bon de rapporter à ce sujet une observation essentielle qui a quelque rapport avec celle dont l'Auteur fait mention ici. M. Morand à qui on la doit, fit l'opération à une personne dont la descente étoit fort considerable. Mais quoique l'anneau fût bien débridé, les accidens de l'étranglement ne cesserent pas. Il en chercha

en retournant il me dit que cette femme en mourroit. Je lui demandai ſur quoi il en portoit un tel Jugement ? Il me dit que le boyau étoit crevé, parce que ſon doigt ſentoit la matiere fécale. Je l'aſſurai que cet inteſtin étoit dans ſon entier, & que mes doigts ſentoient encore plus mauvais que le ſien, parce qu'ils avoient reſté davantage dans la plaie ; & de fait, la malade guérit, & ſe porte bien encore aujourd'hui, quoiqu'il y ait plus de quinze ans qu'elle a ſouffert l'opération. Cette mauvaiſe odeur provenoit de ce que le plus liquide des matieres fécales enfermées & preſſées dans l'inteſtin avoit paſſé par ſes porroſités comme par un tamis très-fin, & avoit fait cette impreſſion de puanteur, dont nous nous étions apperçus, ce qui n'a pas empêché que la malade n'en ſoit rechapée.

D'où vient la mauvaiſe odeur qu'on ſent dans la plaie.

Il y a un malheur à craindre dans cette opération, c'eſt que ſouvent pour avoir attendu trop tard, on trouve le boyau gangrené & pourri qui ſe déchire comme du papier mouillé : cela arrive d'ordinaire aux gens de qualité qui different longtems à prendre leur parti, à cauſe du grand nombre de perſonnes qui leur ſont attachées, & qui leur propoſent pluſieurs remedes qu'ils veulent faire, avant que de ſe ſoumettre à l'opération qui par ce retardement eſt devenue inutile ; ce que le Chirurgien doit connoître par la rougeur ou par la lividité qu'on peut remarquer à la tumeur, par

Pourquoi il eſt dangereux de differer l'opération.

Signes auſquels on reconnoît qu'elle eſt inutile.

la raiſon, & il trouva qu'une petite portion d'inteſtin qui avoit depuis peu paſſé par l'anneau, étoit étranglée par les parties anciennement tombées. Il la réduiſit ſans remettre les autres parties tombées, & les accidens ceſſerent auſſitôt.

Quoique les parties ne ſoient pas reduites, les accidens ceſſent, & le canal inteſtinal fait ſes fonctions avec facilité, pourvû qu'il n'y ait plus d'étranglement. Ces parties qu'on laiſſe hors du ventre, rentrent elles mêmes peu à peu après l'opération, où il ſe fait une cicatrice qui les recouvre.

la diminution des forces du malade, par l'augmentation des symptômes, & par l'ancienneté de la maladie. Dans un état si déplorable le Chirurgien ne doit point entreprendre l'opération; puisqu'il n'y a plus d'espérance de guerir (*a*).

(*a*) Plusieurs experiences ont appris que la gangrene de l'intestin n'est pas une maladie absolument incurable, comme le pense notre Auteur. Car il est arrivé qu'après la reduction des parties, une portion d'une ou de plusieurs, ou même de toutes les tuniques de l'intestin sont tombées en pourriture, & qu'on a fait l'operation à des hernies dont les parties étranglées étoient visiblement gangrenées, sans que le malade en soit mort.

Un malade à qui M. Arnaud avoit fait l'operation de la hernie à cause d'un étranglement, rendit quelques jours après par l'anus avec ses excrémens une portion d'intestin, qui formoit encore un canal, & qui paroissoit être une exfoliation que la nature avoit faite de quelques-unes des tuniques internes de cette partie. M. Morand m'a montré cette piece. Le malade qui guérit a toujours conservé le cours ordinaire des excrémens par l'anus.

A l'ouverture des cadavres de personnes à qui on avoit fait l'operation de la hernie, j'ai trouvé l'intestin adhérent aux parties voisines, à cause de l'exfoliation de quelques-unes des tuniques externes qui s'étoit faite après l'opération.

J'ai vû aussi plus d'une fois les excrémens sortir de la plaie quelques jours après l'operation, ce qui suppose qu'il s'étoit fait une ouverture à l'intestin par l'exfoliation de toutes ses tuniques.

Tous ces effets viennent de la violence de l'inflammation qui ne s'étant pas resolue après la reduction des parties, s'est terminée par la pourriture d'une partie de quelques-unes ou même de toutes les tuniques de l'intestin.

Dans le dernier cas, l'ouverture de l'intestin est plus ou moins grande, selon que l'impression gangreneuse a plus ou moins d'étendue. On pourroit craindre alors l'épanchement des matieres stercorales dans le ventre. Mais la pente que les parties qui ont été étranglées ont vers le lieu d'où on les a dégagées, fait que l'ouverture de l'intestin se trouve presque toujours vis-à-vis l'an-

neau, & par conſéquent à peu près paralelle à l'ouverture externe. D'ailleurs l'inteſtin contracte très-ſouvent dans le tems de ſon inflammation, des adherences qui ne lui permettent pas de s'éloigner beaucoup de l'anneau, ce qui procure une iſſue aux matieres ſtercorales.

Cette ſeparation de la partie pourrie de l'inteſtin ſe fait communement le deux ou le troiſiéme jour après l'operation, & quelquefois même beaucoup plus tard.

Voyons preſentement comment le Chirurgien ſe doit comporter lorſque l'inteſtin eſt gangrené. Si dans le tems de l'opération, le ſac herniaire étant ouvert, il trouve une petite portion d'inteſtin, qui ayant été pincée par l'anneau ſoit pourrie & percée, deſorte que les matieres ſtercorales ſortent librement par la plaie; il doit juger que l'inteſtin n'étant plus bleſſé par l'anneau, la dilatation de l'anneau devient inutile, & pourroit même être dangereuſe.

Si l'on voit que l'inteſtin étranglé ſoit fort alteré, quoiqu'il ne ſoit pas ouvert; il peut l'ouvrir dans le lieu de ſon alteration, comme l'ont fait quelques Praticiens.* On empêche par ce moyen le progrès de la pourriture, qui ſeroit peut-être ſuivie d'accidens fâcheux. D'ailleurs cette ouverture ſe feroit d'elle-même quelque tems après. Dans ce dernier cas, comme dans le premier, il doit laiſſer les parties au dehors; il ne doit point non plus débrider l'anneau, pourvû que les matieres fécales ſortent par la plaie. Quand l'inteſtin eſt ouvert par la pourriture, il panſera la plaie mollement & platement avec de ſimples plumaceaux: il les trempera dans quelque liqueur mediocrement ſpiritueuſe, qu'il appliquera ſur l'inteſtin s'il eſt hors du ventre; il panſera le reſte de la plaie avec des plumaceaux ſecs en premier appareil, & dans la ſuite avec un digeſtif ſimple; il couvrira le tout de compreſſes qu'il ſoutiendra avec un bandage ſimplement contentif, ou avec le ſpica; il fera ſur le ventre des embrocations émolientes, & des fomentations de plantes de même vertu, & les renouvellera de deux en deux heures; enfin il ſaignera après l'operation, & réiterera la ſaignée ſelon les forces du malade, les accidens qui ſurviendront, & l'état du ventre.

* Obſervat. 60. de M. le Dran.

Lorſque les ſimptômes de l'inflammation ſeront entierement paſſez, il ne fera plus d'embrocations, ni de fomentations, mais le malade obſervera un regime très-exact juſqu'à ſa parfaite guériſon.

On doit panſer ſouvent ces ſortes de plaies où l'inteſtin eſt ouvert, afin de les nettoyer des matieres ſtercorales que l'inteſtin fournit continuellement, & d'empêcher les éreſipeles & les excoriations que l'âcreté des matieres occaſionne quelquefois aux environs de la plaie. Si malgré cette precaution ces accidens ſurviennent, il faut y remedier en trempant les compreſſes dans de l'eau de ſureau, & une dixiéme partie d'eau-de-vie mêlées enſemble, ou bien en appliquant ſur la partie un linge couvert de cerat de Galien.

Après l'opération, preſque toutes les matieres ſtercorales ſortent par la plaie exterieure, il y en a très-peu, & même quelquefois point du tout qui prennent leur cours par l'anus. Mais lorſque la pourriture eſt entierement detachée, & que l'inflammation eſt paſſée, l'inteſtin ouvert ſe recole entierement aux environs de l'anneau, ou à quelques parties voiſines, & ſi on l'a laiſſé hors du ventre, il ſe retire quelquefois inſenſiblement en dedans. Son ouverture ſe referme alors peu à peu, les excrémens paſſent en plus petite quantité par la plaie & reprennent leur cours, enfin l'ouverture ſe bouche entierement, & les matieres ne ſortent plus que par l'anus.

On croyoit autrefois qu'il étoit très-difficile ou même impoſſible que les matieres repriſſent leur cours ordinaire; mais pluſieurs experiences ont deſabuſé les Praticiens de cette opinion. Néanmoins lorſque la perte que l'inteſtin a fait de ſa ſubſtance eſt fort conſiderable, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt de la grandeur de pluſieurs travers de doigts, ils tâchent de former dans l'aine, comme ont fait quelques anciens Praticiens, un anus artificiel, en conſervant vis-à-vis l'anneau la portion d'inteſtin qui repond à l'eſtomach, s'il eſt poſſible de le reconnoître, & en abandonnant celle qui conduit à l'anus. Le ſuccès que cette méthode a eu en quelques occaſions, l'a fait regarder comme une merveille de l'art. Mais M. de la Peyronie Ecuyer, Conſeiller, Premier Chirurgien du Roy, en a fait une bien plus grande, en procurant ſans le ſecours de cet anus artificiel la guériſon de malades qui avoient une très-grande portion d'inteſtin gangrenné.

C'eſt, ſans doute, faire plaiſir au Lecteur que d'inſerer ici l'extrait d'un Mémoire que cet illuſtre Chirurgien a envoié à l'Academie de Chirurgie. On trouve cet extrait dans le Merc. de France, du mois de Juil. 1732. p. 1593.

„ La cure dont ce Mémoire contient le détail, prou-
„ ve qu'un courage éclairé peut ſouvent trouver dans

l'art

„ l'art, des reſſources pour les maladies les plus deſeſ-
„ perées.

„ Un homme âgé de 63 ans, étoit attaqué depuis près
„ de 30 ans d'une hernie qu'il avoit juſqu'alors contenue
„ avec ſuccès, au moyen d'un bandage, mais ayant né-
„ gligé de s'en ſervir depuis deux ans, il tomba dans l'ac-
„ cident de l'étranglement. Il n'eut recours à M. de la
„ Peyronie que le huitiéme jour de l'accident; & quoi-
„ qu'alors l'augmentation conſiderable de la tumeur, ſa
„ tenſion & celle de tout le ventre, la violence des dou-
„ leurs, le hoquet, le poux concentré, la lividité & pour-
„ riture qui déja avoient paru à l'extrémité de la tumeur,
„ & qui promettoient la ſortie des matieres fécales;
„ quoique tous ces déſordres annonçaſſent une mort pro-
„ chaine, M. de la Peyronie eſpera aſſez de ſecours de la
„ Chirurgie pour entreprendre l'opération. Ayant ou-
„ vert le ſac herniaire dans toute ſon étendue, il trouva
„ ſix ou ſept pouces des inteſtins grêles entierement gan-
„ grenez & criblez de trous qui laiſſoient ſortir les ma-
„ tieres fécales. Il dilata l'anneau, & après avoir tiré
„ un peu les inteſtins pour s'aſſurer du progrès de la
„ gangrenne, il emporta toute la portion du canal
„ qui parut gangrenée au point de ne pouvoir être ra-
„ nimée. Il fit enſuite au méſentere un pli de façon à bou-
„ cher les deux bouts flotans de l'inteſtin, & par un
„ point d'aiguille fait à ce pli, il aſſujettit les deux bou-
„ ches du canal inteſtinal. Il fit enfin avec les extremi-
„ tez du fil une anſe qui reſta au dehors, & ſervit à rete-
„ nir vers le haut de la plaie l'ouverture de l'inteſtin:
„ precaution ſans laquelle cet inteſtin, qui n'avoit con-
„ tracté aucune adhérence aux environs de l'anneau,
„ eût pû faire dans la cavité du ventre un épanchement
„ de matieres fécales qui eût été mortel. On eut grand
„ ſoin dans les panſemens de leur laiſſer une iſſue libre.
„ Le vingt cinquiéme jour de l'operation, le lien du me-
„ ſentere ſe ſepara, & au bout de ſix ſemaines, les ex-
„ crémens ne ſortirent plus avec la même abondance, le
„ malade en rendant une partie par les voies ordinaires.
„ La plaie n'a cependant été cicatriſée qu'au bout de
„ quatre mois, & après que le malade ſe fut reduit à
„ une nourriture très-legere & priſe en tems éloignez.

„ Cette maladie, toute fâcheuſe qu'on vient de la re-
„ preſenter, étoit encore compliquée d'un gonflement
„ très-ancien & très-conſiderable au teſticule, qu'on fut
„ obligé d'emporter malgré la groſſeur du cordon ſper-
„ matique qui avoit près de deux pouces de diametre, &
„ dont l'engorgement ſe continuoit fort avant dans le

„ ventre. M. de la Peyronie lia le cordon à la hauteur des „ anneaux, il le coupa un pouce au deſſous. Cette „ premiere ligature, quoiqu'extremement ſerrée, s'é- „ tant lâchée, & un champignon fort gros, & qui pa- „ roiſſoit carcinomateux, s'étant élevé de l'extremité „ du cordon coupé, il fit au bout de quelques jours „ une nouvelle ligature, & emporta ce champignon. „ Le dix-huitiéme jour cette derniere ligature tomba, & „ le cordon ſe dégorgea entierement par la ſupuration. „ M. de la Peyronie fait obſerver que ce gonflement „ étoit la ſuite d'une cauſe externe . . . . . A l'é- „ gard de la gangrene de l'inteſtin, M. de la Peyronie „ a plus d'une fois mis heureuſement en pratique la mé- „ thode qu'il expoſe. Il eſt même fait mention dans l'Hiſ- „ toire de l'Academie Royale des Sciences, année 1723. „ des ſuites heureuſes d'une ſemblable operation qu'il „ fit en 1712.

Commercium Litterarium, &c. an. 1731. ſemeſtre prius.

On peut joindre à l'exemple de M. de la Peyronie, celui de M. Ramdohré, qui avoit entrepris de guérir, ſans le ſecours d'un anus artificiel, une femme incommodée d'une hernie inguinale, qui avoit été ſuivie d'une inflammation conſiderable, & de la pourriture d'une très-grande partie de l'inteſtin & du méſentere. Il coupa cette partie gangrenée, qui étoit de la longueur d'environ deux pieds, & qui étoit ſortie par une ouverture que la pourriture s'étoit fait d'elle-même. Il rapprocha les deux extremitez ſaînes de l'inteſtin, il en fit entrer une dans l'autre, & les tint en cet état par le moyen d'un point d'aiguille. Le ſuccès fut ſi heureux, que dès le lendemain de l'opération, les excrémens reprirent leurs cours ordinaire; ainſi la malade fut bientôt guérie. Après avoir vécu un an en bonne ſanté, elle mourut d'une pleuréſie. A l'ouverture de ſon cadavre on trouva que les deux extremitez de l'inteſtin, qu'on avoit raprochée, étoient parfaitement réunies & adhérentes à la cicatrice.

On a dit que le malade doit obſerver un régime de vie très-exact, tant que l'inteſtin eſt ouvert; il ne doit prendre alors que de la gelée, du bouillon, & de la tiſanne. Quand les excrémens ont repris leur cours ordinaire, il faut prendre de tems en tems & en petite quantité quelques nourritures plus fortes, telles que la crême de ris ou d'orge, quelques petites panades ou ſoupes très-legeres.

Lorſqu'il eſt parfaitement guéri, il doit toujours ſe ménager avec beaucoup de ſoin, car l'abondance des alimens peut lui cauſer des coliques très-douloureu-

L'inteſtin & l'épiploon étant rentrez dans l'abdomen, le malade ne ſent plus de douleur, la tranquillité ſuccede aux plaintes qu'on lui entendoit faire, & il goute dans ce moment les fruits de l'operation. Mais avant que de la panſer on obſervera deux choſes pour rendre l'opération parfaite : la premiere, c'eſt de couper toutes les membranes qui faiſoient la poche, & la ſeconde, c'eſt que ſi l'hernie étoit tombée de l'aine, dans le ſcrotum, il faudroit l'ouvrir tout de ſon long, afin d'empêcher qu'il ne fît un ſac dans ſon fonds qui recevroit les matieres au tems de la ſuppuration.

Deux circonſtances à obſerver pour accomplir l'opération.

Toutes ces circonſtances obſervées, l'opération eſt finie, il s'agit de panſer la plaie au plûtôt. On commence par mettre la tente H. qui ſera enduite pour cette premiere fois, auſſi-bien que les plumaceaux, de jaunes d'œufs mêlangez avec de l'huile : il faut que cette tente ſoit chapronée & attachée à un fil I. & qu'elle ſoit aſſez groſſe pour occuper l'ouverture des anneaux, & même qu'elle y entre de force, (*a*) on remplit de bourdonnets

Panſement du malade.

ſes & quelquefois mortelles. L'inteſtin qui a été ouvert ſe trouve alors retréci dans le lieu où il s'eſt cicatriſé ce qui empêche le paſſage des alimens, lorſqu'ils ſont en trop grande quantité. A l'ouverture des cadavres de perſonnes mortes dans ces ſortes de coliques, on a vû que les alimens n'ayant pû paſſer par le lieu du retreciſſement, avoient crevé l'inteſtin, & étoient tombez dans le ventre, ce qui avoit occaſionné la mort.

(*a*) Une tente miſe avec force dans l'anneau, comme l'Auteur le recommande ici, diſtend conſiderablement les fibres aponevrotiques, & comprime les vaiſſaux voiſins, ce qui cauſe quelquefois, douleur, gonflement, inflammation, abſcès & pourriture aux parties voiſines ; elle peut détruire les adherences qu'il eſt eſſentiel de conſerver quand l'inteſtin doit s'ouvrir ou qu'il eſt ouvert ; elle peut encore le bleſſer en le touchant par ſon extremité. Si cette tente eſt mollette & petite, & qu'étant introduite elle ne déborde pas l'an-

KK. le reſte de la plaie, on la couvre avec des plumaceaux plats LL. on met l'emplâtre M. & par deſſus, la compreſſe N. qui ſera épaiſſe pour mieux contenir la partie. On fera ſur le ventre & ſur les bourſes une embrocation d'huile roſat contenue dans la taſſe O. on appliquera la compreſſe quarrée P. ſur le ventre, & la longitudinale Q. ſervira de trouſſe au ſcrotum. Ces compreſſes ſeront trempées dans du vin chaud, & la bande R. les retiendra toutes. Le bandage eſt un inguinal qui a la forme du ſpica; dont les circonvolutions

Qualité du bandage qu'il demande.

neau du muſcle oblique externe, il paroît qu'elle ne ſera pas d'une grande utilité. On la met pour conſerver une communication du dedans au dehors. Ce qui peut interrompre cette communication, ce n'eſt pas que l'anneau puiſſe de lui-même ſe fermer, car il n'eſt autre choſe que l'écartement des fibres aponevrotiques du muſcle oblique externe, qui ne peuvent jamais ſe raprocher; mais ce ſont les parois du ſac herniaire, qui en ſe raprochant & ſe colant enſemble, peuvent le boucher. Les chairs qui croiſſent du fond de la plaie, concourent à ce même effet. C'eſt ainſi que l'anneau ſe referme, mais cela ne ſe fait que peu à peu, deſorte que dans les commencemens les matieres ſtercorales ont une iſſue par la plaie, en cas que l'inteſtin vienne à s'ouvrir, comme on l'a vû pluſieurs fois. L'anneau ne ſe trouve pas même ſi bien bouché, qu'après la parfaite guériſon les parties ne ſe faſſent un paſſage, ſi on négligeoit l'uſage du brayer. Comme ce ſont les parois du ſac herniaire, ouvert & coupé en partie, qui peuvent en ſe rapprochant commencer à boucher l'anneau; on peut prévenir cet effet en les écartant toutes les fois qu'on panſera le malade, & en mettant entre ce ſac ainſi developé, & ſur l'anneau une petite pelote mollette, trempée dans quelque liqueur ſpiritueuſe, pour éviter la ſupuration de cette membrane. Cette pelote eſt la même que l'on a propoſée dans une remarque plus haut, & dont la plupart des Praticiens de nos jours ſe ſervent avec ſuccès au lieu de tente. Par ce moyen on conſerve ſans aucun danger, une ouverture néceſſaire en cas que l'inteſtin vienne à s'ouvrir, ou que quelques-unes de ſes tuniques externes viennent à s'exfolier.

ſe feront autour du corps & de la cuiſſe, la bande remontant entre la cuiſſe & les bourſes comme au bandage des hernies pour faire auſſi une croix dans l'aine, & chaque fois qu'elle y paſſe, on y attache une épingle, afin de rendre le bandage plus ferme.

Un Medecin qui a écrit des Opérations, conſeille de ne point faire ici de bandage, d'approcher les cuiſſes l'une de l'autre, & de les attacher avec une petite bande qu'on nomme jarretiere, pour les empêcher de s'écarter, de même qu'on en uſe à l'égard de ceux qu'on vient de tailler. Il en parle dans cette occaſion, comme beaucoup de Sçavans à qui dans le cabinet il naît des penſées que la pratique détruit, cette idée en eſt du nombre : s'il avoit exécuté pluſieurs fois l'opération que nous examinons, ou qu'il eût un peu réfléchi, en la voyant faire, il ſeroit convaincu que la principale intention qu'on y doit avoir, eſt de ſi bien fermer & bander la partie ouverte, que les inteſtins & l'épiploon, qui ont une diſpoſition à ſortir, ne le puiſſent faire ; car pour peu qu'on leur en laiſſât la liberté, ils retomberoient encore plus aiſément, qu'avant l'opération, parce que les anneaux coupez, leur en ouvrent mieux le chemin. Si à la taille on ne met qu'un bandage ſimplement contentif, c'eſt qu'on a intention de laiſſer ſortir les grumeaux de ſang, & le gravier ; mais ici on en a une toute oppoſée, ſçavoir d'empêcher que ce qui eſt rentré dans le corps n'en puiſſe reſſortir, & il n'y a que le bandage qui rempliſſe ce deſſein.

Le bandage doit être fort ſerré.

Quoique l'opération ſoit bien faite, & que par conſéquent les vomiſſemens duſſent finir, ils continuent ſouvent pendant quelques jours : mais il ne faut pas s'en étonner, cela arrive, parce que le mouvement périſtaltique des boyaux étant de pouſſer en en-bas ce qu'ils contiennent, quand les choſes ſont dans leur état ordinaire, prend une direc-

Pourquoi les vomiſſemens continuent quelquefois après l'opération.

tion toute contraire dans le tems de l'étranglement; lorſque le paſſage étant bouché, les matieres ſont obligées de revenir en haut par un mouvement antiperiſtaltique qui dure quelques jours après l'opération, les boyaux n'ayant pas encore repris leur reſſort & leurs contractions naturelles : il y en a qui font avaler au malade des bales de plomb, mais cette pratique eſt dangereuſe ; il eſt plus à propos de lui donner quelques verres de ptiſanne laxative, pour conduire les matieres par le chemin qu'elles doivent tenir. J'en ay donné toujours heureuſement, & auſſi-tôt que le malade avoit fait une ſelle, le vomiſſement ceſſoit : j'ay l'obligation de cette pratique à M. Moreau premier Médecin de Madame la Dauphine, à qui je l'ay vû ordonner pluſieurs fois avec ſuccès.

Remede pour ces maux.

En allant audevant de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, nous ſéjournâmes quelques jours à Lyon ; dans ce tems-là M. Pariſot, habile Chirurgien de Lyon, fit l'opération du Bubonocele à une Demoiſelle dans le Couvent des Nouvelles Converties. Les Médecins s'allarmerent de ce que les vomiſſemens n'étoient point ceſſez auſſi-tôt que l'opération eut été faite, & ſuivant leur coutume, ils en accuſerent l'Opérateur, diſant qu'il n'avoit pas aſſez débridé les anneaux comme ils lui avoient ordonné dans le tems de l'opération. On me pria d'y aller, je trouvai l'opération fort bien faite, on avoit fait avaler à la malade pluſieurs bales de plomb, & trois ou quatre onces de vif argent par deſſus, prétendant qu'il couleroit plus vîte que les bales. Il y avoit quatre Médecins dont M. Falconet étoit du nombre : je leur fis voir les ſuites fâcheuſes que pouvoit avoir cette pratique, en leur repréſentant que la portion des boyaux qui avoit été enfermée dans la tumeur ayant dû être dilatée par les matieres qu'elle avoit contenues, & par conſéquent étant affoiblie, ces bales & ce vif-argent

Hiſtoire ſur ce ſujet.

pouvoient s'arrêter dans cet endroit comme dans une poche, & par leur pesanteur faire crever le boyau, & causer ainsi la mort : je leur raportai la pratique de M. Moreau, & on donna sur l'heure un verre de purgatif, & deux heures après un autre; aussitôt que le ventre se fut ouvert, le vomissement cessa, la malade guérit & les Médecins furent forcez de rendre justice à M. Parisot.

Mauvais procedé de quelques Médecins à l'égard des Chirurgiens & des Apoticaires.

Je fus étonné du procedé de ces Médecins à l'égard des Chirurgiens qu'ils traitent cavalierement, & qu'ils controllent toujours dans le tems même de l'opération. Ces Messieurs disent pour leur raison que les Opérateurs feroient incessamment des fautes s'ils n'étoient assistés du conseil des Medecins. Mais si un Chirurgien a besoin d'être secouru pendant qu'il travaille, il ne peut l'être mieux que par un autre Chirurgien expert dans les opérations.

Les Chirurgiens ne sont pas les seuls que les Médecins de Lyon fatiguent, les Apoticaires en sont encore plus persecutez. Ces Docteurs ayant comme entrepris de ruiner ceux-ci, envoyent tout le monde acheter les médicamens qu'ils ordonnent chez les PP. Jésuites qui y ont une fameuse Apoticairerie ; & les mêmes ont encore depuis sept ou huit ans établi des Sœurs de la Charité à l'Hôpital qui font & débitent toutes sortes de compositions. Le prétexte qu'ils ont pris pour autoriser cette nouveauté, c'est que par ce moyen, disent-ils, les pauvres profitent du gain qu'on fait de la vente de ces drogues. Mais ces Messieurs qui prétendent par là faire valoir leur autorité, ne font point attention qu'en perdant la Chirurgie & la Pharmacie, ils font un tort considerable à la Medecine qui seroit respectée de tout le monde, s'il y avoit de l'union entre les trois Corps qui la composent.

Le lendemain de l'opération en pansant le malade, on n'ôte point la tente, & si elle étoit sortie d'elle-même, on la remettroit : quand elle est bien

Panſement du malade le lendemain de l'opération.

placée dans les anneaux, on l'y laiſſe deux ou trois jours, & on ſe ſert d'un digeſtif animé, pour éviter la pourriture qui ne vient que trop facilement à ces parties; on y verſe même quelques goutes du baume de Fioraventi pour vivifier la plaie, & on aura ſoin de mettre la tente aſſez groſſe afin qu'elle occupe tout le paſſage; on ne la diminue qu'à meſure que les chairs revenant ne lui permettent plus d'y entrer ſous un ſi gros volume. Enfin la plaie étant guérie & cicatriſée, on fera porter une bonne compreſſe & un bandage pendant deux ou trois mois, dans la crainte que par quelque nouvel effort, le boyau ne trouve moyen de retourner dans l'endroit d'où on l'a chaſſé; c'eſt ce qui eſt ſurvenu quelquefois faute de cette précaution.

Pourquoi le malade doit porter le bandage pluſieurs mois enſuite.

Avantage de cette opération.

L'avantage qu'on tire de cette opération, c'eſt que quand elle a été bien faite, & qu'on eſt bien guéri d'un côté, on n'a plus de deſcente à craindre de ce côté-là, parce que la cicatrice de toutes ces parties retient les boyaux & l'épiploon dans leur place. Elle peut arriver de l'autre côté, & il y a des exemples d'opérations qu'on a été obligé de faire à la même perſonne, des deux côtez en differens tems. (*a*)

DE LA HERNIE DES FEMMES.

APrès vous avoir inſtruits des moyens de guérir tant par le bandage que par l'opération, les hernies qui viennent aux hommes, il eſt à propos de parler de celles auſquelles les femmes ſont ſujettes, afin de leur donner le ſecours dont elles n'ont pas moins beſoin que les hommes dans ces cruelles maladies.

A quelles hernies les femmes ſont ſujettes.

Les femmes ne ſont pas affligées, à la verité d'autant d'eſpeces de hernies que les hommes,

(*a*) L'experience prouve cependant tous les jours que ceux à qui on a fait l'operation de la hernie, ſont pour l'ordinaire obligez de porter un brayer pendant toute leur vie, quoique l'opération ait été bien faite.

elles n'ont que celles que nous appellons proprement, hernies; ſçavoir celles qui ſont faites de parties, comme l'enterocéle, l'épiplocéle, & l'enteroépiplocéle, ne connoiſſant point celles qui réſultent d'un dépôt d'humeurs, & qui ne ſont hernies qu'en apparence, vû que les femmes n'ont point de ſcrotum, qui eſt le lieu où ces maladies s'engendrent; & par la même raiſon leurs hernies ſont preſque toujours incomplettes, les parties étant le plus ſouvent obligées de s'arrêter dans l'aîne, parce qu'elles ne trouvent point de bourſe telle que le ſcrotum pour s'y gliſſer, & former une hernie complette.

Les femmes ont à la matrice deux ligamens qu'on appelle ronds à cauſe de leur figure, & inférieurs à cauſe de leur ſituation, ils naiſſent des parties latérales du fond de la matrice, un de chaque côté, & en deſcendant ils paſſent par les anneaux des trois muſcles de l'abdomen, puis ſe dilatant en forme de patte d'oye, ils vont s'inſerer & ſe perdre dans les cuiſſes: le chemin qu'ils font eſt preſque ſemblable à celui des vaiſſaux ſpermatiques des hommes, & c'eſt par ce même chemin qu'à l'occaſion de quelqu'effort, les inteſtins & l'épiploon ſe gliſſent & font aux femmes des hernies qu'on a autant de peine à guérir que celles des hommes.

Cauſes des hernies des femmes.

Juſqu'à préſent tous les Anatomiſtes ont crû que l'uſage de ces ligamens étoit d'empêcher le fond de la matrice de ſe porter trop en en-haut; mais le fond & le col de la matrice n'étant qu'une même continuité, & celui-ci tenant ſi fortement aux parties voiſines, il n'eſt pas poſſible que celui-là change de place. Je trouverois les femmes bien malheureuſes, ſi pour une utilité auſſi imaginaire que celle-là, elles étoient obligées de ſouffrir des incommodités réelles, comme ſont les douleurs que leur font ces ligamens dans la groſſeſſe, & les

Uſage des ligamens ronds de l'uterus.

hernies auſquelles elles ſont ſujettes, & dont elles ſeroient exemptes, s'il n'y avoit point de paſſage pour eux. J'y reconnois un autre avantage, & je prétends qu'ils amenent le fond de l'uterus vers l'orifice externe, comme je l'ai dit dans mon Anatomie; leur ſtructure & la néceſſité qu'il y avoit que la matrice vint au-devant de la ſemence pour la recevoir, prouve ce que j'avance.

Les hernies des femmes demeurent ordinairement dans l'aîne, & quelquefois elles deſcendent juſques dans une des lévres de l'orifice externe, étant toujours cauſées par des efforts comme celles des hommes. On les guérit auſſi par les mêmes remedes, & par le bandage, excepté que celui d'acier ne leur convient pas, & qu'on ſe ſert de l'inguinal ou du bandage à champignon. Quand il ſurvient un étranglement, on a recours à l'opération du bubonocele qui n'eſt pas communément accompagnée dans le ſexe, de circonſtances auſſi fâcheuſes que dans les hommes; mais les femmes y ſont auſſi plus aſſujetties, parce que le chemin par où paſſent les ligamens ronds, eſt plus étroit que celui qui donne iſſue aux vaiſſaux ſpermatiques des hommes. J'ai fait pluſieurs fois cette opération, & j'ai obſervé que le nombre des femmes à qui je l'ai pratiquée, a été plus grand que celui des hommes (*a*).

Moyens de remedier à ces hernies.

(*a*) La hernie crurale eſt celle dont les femmes ſont plus incommodées. Cette eſpece de hernie eſt aſſez rare parmi les hommes.

FIG. XXIII. POUR LES OPERAT. DU SCROTUM.

JE vous ai montré, Messieurs, le moyen de guérir les hernies, il faut à present vous faire voir les opérations que demandent celles qui ne sont que des hernies apparentes & de véritables tumeurs. Je vous ai dit qu'il y en avoit de cinq sortes; sçavoir, l'hydrocéle, le pneumatocéle, le sarcocéle, le circocéle, & l'humorale.

Cinq sortes de tumeurs au scrotum.

Le mot d'hydrocéle vient d'*hydros*, qui veut dire eau, & de *Kele* qui signifie descente, de-

Etimologie de l'hydrocele.

ſorte que cette maladie eſt un amas d'eau dans les bourſes, ce qui l'a fait appeller hydropiſie du ſcrotum. Elle a des ſignes qui la diſtinguent de la deſcente, qui ſe fait tout d'un coup, les parties tombant avec précipitation dans le ſcrotum ; au lieu que l'hydrocéle ſe forme peu à peu par la diſtillation de quelque ſéroſité, qui tombe goute à goute des parties ſupérieures, & qui enfin remplit cette partie, où l'eau diſtillée eſt pour l'ordinaire contenue dans les membranes communes, (*a*) & quelquefois dans les propres du teſticule, (*b*) & dans ce dernier cas la tumeur eſt plus diffici-

(*a*) La ſéroſité qui forme cette premiere eſpece d'hidrocele, s'infiltre dans le tiſſu celluleux qui eſt entre le ſcrotum & le dartos. La peau du ſcrotum eſt alors fort tendue & fort reluiſante, ſes plis ſont effacez ; ſi l'on y applique le doigt, la marque de l'impreſſion y reſte ; le malade y ſent une peſanteur & une tenſion ; enfin l'infiltration gagne quelquefois la verge, ce qui la gonfle de maniere qu'elle paroit rentrer dans le ventre.

(*b*) L'hydrocele dont on a parlé dans la derniere Remarque, s'appelle hydrocele par l'infiltration ; celle-ci s'appelle hydrocele par épanchement, parce que les eaux qui la forment ſont épanchées dans la tunique propre du teſticule qu'on appelle vaginale, ou dans la tunique qui envelope le cordon des vaiſſaux ſpermatiques, & qui lui ſert, pour ainſi dire de guaine. Il faut remarquer que la tunique vaginale & la guaine du cordon ſpermatique, ſont une continuation du tiſſu celluleux du peritoine, qui s'alonge pour enveloper le cordon, & qui s'élargit pour enveloper le teſticule. A l'endroit où cette continuation s'élargit, la nature a formé une cloiſon qui empêche la communication qui ſe trouveroit entre l'interieur de la guaine du cordon ſpermatique, & celui de la tunique vaginale. C'eſt pourquoi les eaux peuvent s'épancher dans l'une & dans l'autre ſeparement. Quand les eaux ſont épanchées dans la guaine du cordon ſpermatique, la tumeur eſt longue, & s'étend depuis l'aine juſqu'au teſticule excluſivement ; il eſt difficile alors de ſentir le cordon. Quand les eaux ſont dans la tunique vaginale,

le à guérir, tant parce que la réſolution ne s'en fait pas aiſément, quand on la traite par médicamens, que parce qu'il faut percer plus de membrane, ſi on eſt obligé de venir à l'operation.

Durant la jeuneſſe on eſt plus ſujet à cette maladie que dans un âge avancé : j'ai vû des enfans venir en monde avec de l'eau dans le ſcrotum, & on reconnoît cette lymphe par la tranſparence des bourſes tumefiée : car en mettant une lumiere derriere le ſcrotum, on le voit clair comme une veſſie pleine d'eau.

Les jeunes y ſont plus ſujets.

Quand l'hydrocéle ſuccede à l'hydropiſie, (*a*) la tumeur eſt ronde, & ne ſe trouve que dans le ſcrotum; l'on ne ſent point alors le teſticule. Si la cloiſon qui partage ces deux parties vient à ſe rompre, alors l'hydrocele devient commune à l'une & à l'autre. Il arrive quelquefois que les eaux s'épanchent en même-tems dans l'une & dans l'autre, ſans que la cloiſon ſoit rompue; mais les eaux forment alors deux hydroceles. Dans le premier cas, c'eſt-à-dire, lorſque la cloiſon eſt rompue, une ſeule ponction fait évacuer toutes les eaux : dans le dernier cas, il faut faire la ponction à l'une & à l'autre partie ſeparement.

Une des cauſes de l'hydrocele.

Dans l'hydrocele par épanchement, le ſcrotum conſerve ſes rides; ſi l'on met une lumiere à l'opoſite du ſcrotum, la tranſparence de la tumeur eſt beaucoup moins ſenſible que dans l'hydrocele par infiltration : la tenſion & la douleur ſont ordinairement plus grandes, & la fluctuation plus profonde.

Les eaux peuvent s'épancher dans une membrane qui couvre immediatement le teſticule, que quelques-uns appellent *Periteſtes*. Feu M. Arnaud * ayant fait une inciſion au ſcrotum d'une perſonne incommodée d'une hidrocele, trouva le teſticule très-gonflé, & jugeant que ce gonflement venoit d'un liquide qui étoit épanché, il y fit une ponction avec un petit trocar, & il en ſortit de l'eau jaune & gluante, qui étoit apparemment renfermée ſous cette membrane qu'on nomme *periteſtes*.

* Traité d'Operation par M. Garangeot, tom. 1. Obſer. 29. 2 édition.

(*a*) Toutes les eſpeces d'hydroceles (excepté celles qui ſont la ſuite de l'hydropiſie aſcite) viennent de la lenteur du mouvement du ſang, ou de ſa diſſolution.

& que c'eſt de l'eau dont le bas ventre ſe décharge dans le ſcrotum, & même dans la ſubſtance ſpongieuſe de la verge, qui en eſt abreuvée & toute bourſouflée, il faut aller à la cauſe du mal, ſi on veut guérir, puiſqu'à meſure qu'on vuideroit ces parties, l'abdomen fourniroit de nouvelle eau qui les tiendroit toujours pleines; mais quand il n'y a que de l'eau dans les bourſes, on entreprend la cure en deux manieres, ou par médicamens, ou par Chirurgie.

Les médicamens réuſſiſſent, lorſque l'habitude du corps eſt bonne d'ailleurs, & qu'il n'y a de l'eau qu'en petite quantité dans la partie. On ſe ſert pour cela de remedes deſſicatifs tant généraux que particuliers. Je laiſſe aux Médecins à ordonner les généraux, mais comme Chirurgien je vous dirai que l'application des remedes aſtringents & déſſicatifs, en guérit beaucoup: ainſi faites bouillir dans du vin rouge l'abſinthe, l'écorce de grenades, le cumin, la camomille, le melilot, & un peu d'alum, & de ce vin chaud baſſinez le ſcrotum ſur lequel vous laiſſerez toujours une compreſſe trempée dans cette liqueur; ou bien ou fera des cataplaſmes avec les quatre farines reſolutives & les poudres de cumin, de roſes, de camomille, & de melilot, cuite dans une leſſive de ſarment: on peut auſſi appliquer ſur les bourſes une éponge trempée dans l'eau de chaux. Tous ces remedes ſont excellens, & j'en ai vû guérir, quoiqu'il y

Cataplaſmes & autres remedes contre ce mal.

Les coups, les chutes, & les compreſſions peuvent encore contribuer à leur formation. La raiſon eſt que le ſang s'arrête & croupit plus facilement dans les parties du ſcrotum, ce qui donne lieu à la ſeroſité de s'épancher. Sur ce même principe, les circonvolutions & les tours ſerpentins que forment les veines ſpermatiques dans leur route, en ſont la plupart du tems la cauſe, pour peu de diſpoſition qu'il y ait de la part du ſang; car ne circulant ici qu'avec peine, la ſeroſité a tout le tems de ſe degager & de ſuinter dans les bourſes.

eût plus de demi ſeptier d'eau dans le ſcrotum. Et même j'avouerai que j'ai vû de très-gros hydrocéles négligez, ſe guérir parfaitement ſans l'application d'aucun remede, non pas même du ſuſpenſoir.

Je ne propoſe pas de pareils exemples comme une regle qu'on doive ſuivre : j'ai vû pluſieurs hydrocéles qui ne cedoient pas à la vertu des médicamens même les plus puiſſans, & où il a fallu recourir à l'opération qui s'accomplit diverſement ſelon l'intention que doit avoir le Chirurgien : car on peut avoir deux deſſeins ſur cette maladie, l'un d'obtenir une guériſon palliative, & l'autre d'en procurer une éradicative.

Cure palliative.

On appelle palliative celle qui n'a pour but que de pallier le mal, & d'en diminuer les ſymptômes en vuidant ſimplement les eaux contenues, ſans s'embarraſſer du retour.

Cure eradicative.

L'éradicative eſt celle qui non-ſeulement remedie au preſent, mais qui en ôtant les racines, & allant à la cauſe, empêche qu'il ne revienne.

Trois manieres d'operer pour la guériſon palliative.

L'opération qu'on fait pour guérir palliativement s'acheve en vuidant les eaux contenues dans le ſcrotum, ce qu'on exécute en trois manieres, ou par la ponction faite avec la lancette, ou par le ſéton, ou par le trois-carts.

Comment on fait la ponction avec la lancette.

On prend une lancette à ſaigner A. & après l'avoir ouverte, on l'entortille d'une petite bande de linge, ne laiſſant de découvert de la pointe de cet inſtrument, que ce qu'on croit devoir entrer pour aller juſqu'à l'eau ; on fait tenir les bourſes par un ſerviteur, qui éleve les teſticules pour les éloigner de cette pointe, & qui pouſſe l'eau vers le bas du ſcrotum, où la ponction ſe doit faire. Alors le Chirurgien prend de ſa main droite la lancette qu'il enfonce juſqu'à ce qu'il voye ſortir la ſéroſité, puis de la main gauche il coule ſur le plat de l'inſtrument un ſtilet B. dans les bourſes :

il retire auſſitôt la lancette, & de la même main qu'il la tenoit, il prend une petite canule C. qu'il conduit dans la plaie, en paſſant le bout du ſtilet dans la cavité de la canule, qui gliſſant ainſi le long du ſtilet, entrera très-facilement; le ſtilet étant retiré, on laiſſe par le moyen de la canule évacuer toutes les eaux. Il y en a qui veulent qu'elle y reſte quelques jours, afin de favoriſer le ſuintement des humiditez dont la partie eſt pénétrée, & en ce cas on met à la canule un petit ruban D. pour l'attacher; mais ordinairement après que les eaux ſont ſorties, on ôte ce tuyau, & on met ſur l'ouverture un emplâtre de ceruſe E. puis une compreſſe F. trempée dans du vin aſtringent, & le ſuſpenſoir G. afin que les teſticules n'etant plus ſoutenus par les eaux, le ſoient par le bandage. Voilà comment la plûpart de nos anciens faiſoient cette opération.

Opération avec le ſéton.

Mais quelques-uns d'entre-eux ont ſoutenu que par le moyen du ſéton on pouvoit plus commodément tarir les eaux, particulierement quand il y avoit un hydrocéle de chaque côté; ils diſent qu'il faut prendre une groſſe aiguille droite H. aſſez longue, enfilée d'une méche I. qu'on paſſera au travers des bourſes du côté gauche au côté droit, prenant garde d'offenſer les teſticules; puis on y laiſſera la méche, dont un des bouts ſortira par l'entrée que l'aiguille aura faite, & l'autre par celui de ſa ſortie. De ces deux bouts de méches l'eau diſtille continuellement juſqu'à ce qu'il n'y en ait plus une ſeule goute dans les cavitez; quand tout eſt évacué on retire la méche, on met deux petits emplâtres ſur les deux ouvertures, puis la compreſſe & le ſuſpenſoir comme à la précédente opération.

Les Modernes ont inventé un petit inſtrument appellé trocar ou troiſcart L. parce que ſa pointe eſt triangulaire; il reſſemble au trocart avec lequel

on

on fait la paracentèſe à l'abdomen, excepté que celui-ci eſt un peu plus petit : cette reſſemblance d'inſtrument eſt cauſe que quelques-uns ont nommé l'opération de l'hydrocéle, la paracentèſe du ſcrotum. On s'en acquite ainſi : après avoir élevé le ſcrotum avec la main gauche, & le preſſant, afin que les eaux pouſſent vers la partie inferieure où on va faire la ponction, on enfonce tout d'un coup cet inſtrument qui perce avec facilité les membranes, parce qu'elles ſont tendues, & l'ayant retiré, on laiſſe dans la plaie la petite canule d'argent M. qu'on y a inſinuée pendant que l'inſtrument y étoit encore pour la diriger ; & par ce moyen on tire les eaux juſqu'à la derniere goute : on ſe contente pour tout appareil de mettre le petit emplatre de ceruſe N. ſur l'ouverture faite par l'inſtrument.

Maniere de ſe ſervir ici du trocar.

Ces trois manieres ne ſont que palliatives, comme je vous ai dit, & elles n'ont pour but que de tirer l'eau contenue dans le ſcrotum s'en s'embaraſſer des ſuites ; car quelques mois après l'eau commence à s'y amaſſer de nouveau & peu à peu : les bourſes étant devenues auſſi groſſes que la premiere fois ; on fait une nouvelle ponction, qu'on recommence autant de fois qu'il s'amaſſe de l'eau dans ces parties.

Quand on veut guérir radicalement un hydrocéle, il ne ſuffit pas d'avoir vuidé les eaux, il en faut empêcher le retour en rempliſſant la cavité où elles ſe ramaſſoient. Pour y parvenir, après avoir préparé le malade par les remedes généraux, on applique une traînée de cauteres potentiels le long de la tumeur ; & quand les cauteres ont fait leur effet, il faut ſur l'eſcare ouvrir la tumeur toute de ſa longueur, & juſques au fond du ſcrotum, afin qu'il ne reſte point de ſac : on remplit la plaie de plumaceaux, on procure la ſupuration qui entraine avec elle les eſcares & les membranes alte-

Ce qu'il faut faire pour guérir radicalement ce mal.

rées par le séjour que les eaux y ont fait : on ne touche point aux tuniques ou membranes propres du testicule, qu'il faut défendre & conserver le mieux qu'il est possible. Toutes ces parties ayant suffisamment supuré, & la plaie étant bien mondifiée, on travaille à procurer une bonne cicatrice, qui se fait par l'union du testicule au scrotum, & aux membranes qui se joignent tellement ensemble, que ne restant plus de vuide entre ces parties, on n'a aucun sujet de craindre la recidive. (*a*)

De toutes ces méthodes la derniere est la meilleure & la plus sûre, mais c'est aussi la plus longue & la plus douloureuse ; ce qui fait que le Chirurgien la propose souvent inutilement, les malades ne voulant point s'y soumettre, ils préferent la cure palliative, & aiment mieux souffrir à plusieurs fois la douleur que fait la ponction, que de s'abandonner courageusement entre les mains de l'Opérateur, qui en les délivrant d'une maladie fort incommode, particulierement aux gens ma-

(*a*) Les inconveniens que les Praticiens ont trouvé dans l'usage du cautere, leur ont fait abandonner cette methode. La plupart se servent de l'instrument tranchant par préference. On fait à la tumeur avec un bistouri droit, une incision suffisante pour passer le doigt indicateur de la main gauche, sur lequel on glisse une branche de ciseaux, pour ouvrir dans toute sa longueur la poche qui contient les eaux. On remplit ensuite la plaie de charpie brute ou de petits lambeaux de linge fin, prenant garde de ne point faire de compression sur le cordon spermatique ni sur le testicule. On fait sur la partie & aux environs une embrocation d'huile d'*hypéricum*, on couvre le tout de compresses, d'un couvrebourse, & d'un bandage appellé *spica*. On leve cet appareil deux ou trois jours après l'operation, on panse la plaie avec des bourdonnets applatis & des plumaceaux, qu'on couvre d'un digestif un peu pourrissant, afin de faire tomber par supuration la membrane qui contient les eaux ; & l'on acheve à l'ordinaire la guérison de la plaie.

riez, leur procureroit une guériſon certaine.

LE mot de Pneumatocéle, vient de *Pneuma* qui ſignifie eſprit ou air & de *Kele* deſcente, de maniere que cette maladie eſt un amas d'air & de vents dans le ſcrotum. DU PNEUMATOCELE. Son étimologie.

Il y en a de deux ſortes, l'une quand les vents ſont répandus dans l'intervale des fibres des membranes communes de ces parties, qui ſont pour lors dans un bourſouflement ſemblable à celui qu'on voit aux chairs des animaux que les bouchers ont ſouflés immédiatement après les avoir tuez, & l'autre quand les vents ſont renfermés dans la cavité du dartos : de même que les eaux dans l'hydrocéle, les vents n'occupent quelquefois qu'un des deux côtez, & d'autrefois ils rempliſſent les deux cavitez de cette membrane. Ce mal eſt de deux ſortes.

On diſtingue ces deux ſortes de pneumatocéle en les touchant : quand c'eſt un bourſouflement, on ſent un emphiſéme, & la tumeur obéit au doigt ; mais quand les vents ſont dans les cavitez du dartos, la tumeur reſiſte, & le ſcrotum eſt tendu comme un balon. J'ai vû de petits gueux qui ſe perçoient le ſcrotum, & qui en ſouflant au dedans par le moyen d'un chalumeau de paille, l'empliſſoient tellement de vents, qu'il devenoit d'une groſſeur extraordinaire : ils ſe couchoient enſuite à la porte d'une Egliſe le ſcrotum découvert, où touchant de pitié les paſſans, ils en recevoient des charitez dont ils avoient obligation à cette maladie ſuppoſée. Sa formation.

Le pneumatocéle fait par bourſouflement ſe guérit par des remedes chauds & réſolutifs, pris tant interieurement qu'appliquez ſur la partie : l'uſage du roſſolis du Roi, dont je vous ai donné la deſcription en parlant de la tympanite, y eſt excellent, de même que tout ce qui fortifie & qui augmente la chaleur naturelle, parce que cette mala-

die ne vient que par un défaut de vigueur ou un relâchement de reſſorts qui rend la digeſtion imparfaite : on ſe ſervira exterieurement de cataplaſmes fortifians & carminatifs, & on fera des fomentations avec du vin, dans lequel on aura mis bouillir des roſes, le cumin, la camomille, le melilot & toutes les herbes aromatiques, qui en rappellant la chaleur à cette partie, en diſſiperont les vents.

Lorſque les vents ſont dans la capacité du ſcrotum, on y fait de petites ponctions avec cette aiguille emmanchée O. pour les faire ſortir : s'ils ne s'évacuoient pas par ces ouvertures trop petites, on auroit recours au troiſcart P. comme à l'hydrocéle. Les vents étant ſortis par le moyen de la petite canule, on y fait les mêmes fomentations que ci-deſſus, on y met une compreſſe trempée dans le même vin le plus chaud qu'il ſe peut ſouffrir, & le ſuſpenſoir qui eſt d'une grande utilité dans cette occaſion.

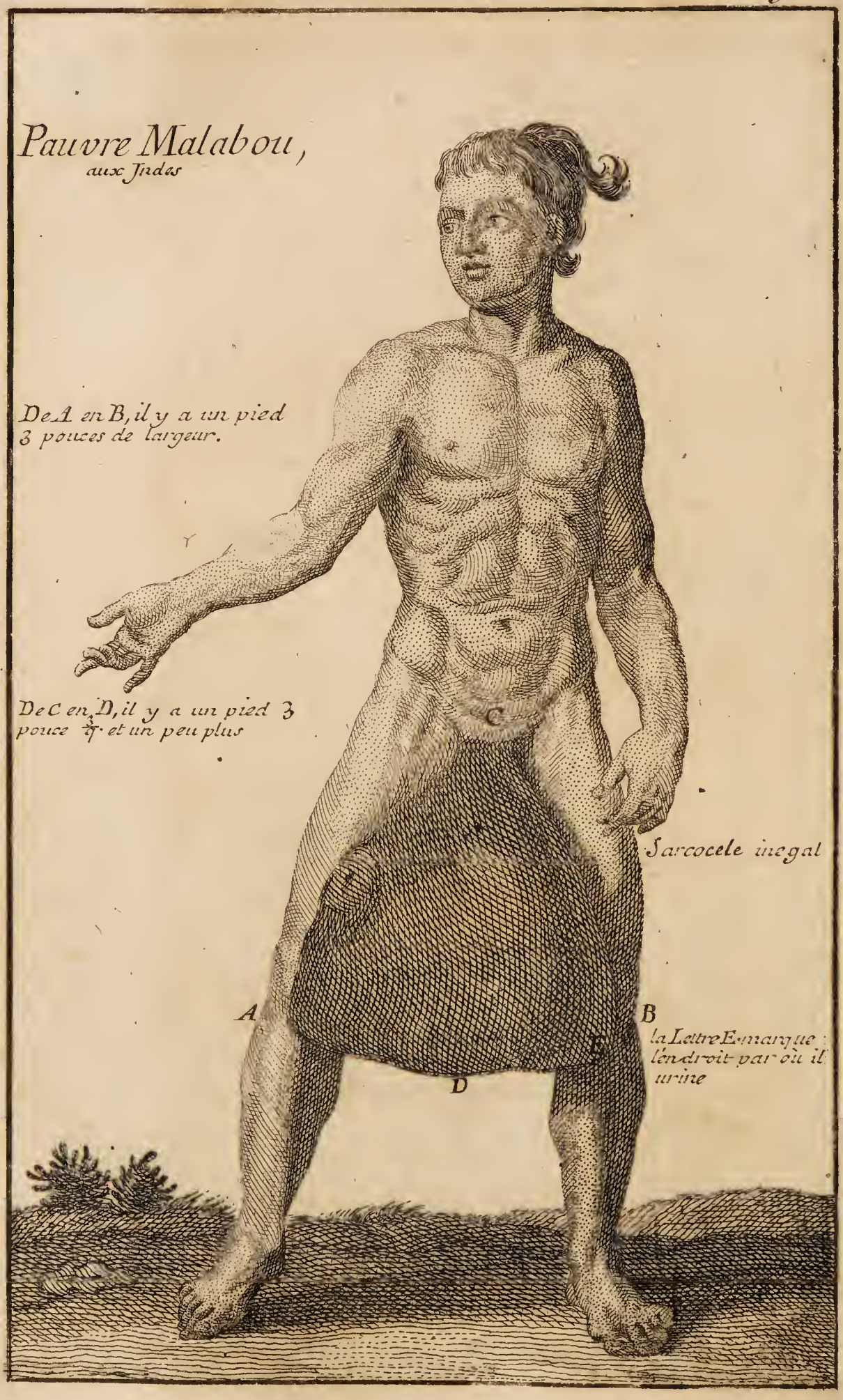
DU SARCOCELE.

D'où dérive ce terme.

LE mot de ſarcocéle eſt dérivé de *Sarx*, qui ſignifie chair, & de *Kele*, hergne : c'eſt une tumeur contre nature, engendrée proche le teſticule & faite d'une chair dure & ſquirreuſe, ſouvent accompagnée de vaiſſaux variqueux.

Cauſes de ce mal.

Cette tumeur eſt quelquefois produite d'une chair fongueuſe & inſenſible, qui prend naiſſance & qui croît ſur le teſticule, comme on voit venir de gros champignons ſur des arbres ; cette chair reſulte d'un ſang groſſier & viſqueux, qui n'ayant pû être rapporté à la maſſe, ſe convertit en chair, en s'infiltrant & s'arrêtant dans des parties fibreuſes en plus grande quantité qu'il n'eſt néceſſaire pour leur nourriture, & ſouvent c'eſt quelque coup, ou quelque froiſſure ſoufferte au teſticule qui donne lieu à la génération de cette ſubſtance, parce qu'y ayant dilaceration aux fibres


Pauvre Malabou,
aux Indes
De A en B, il y a un pied 3 pouces de largeur.
De C en D, il y a un pied 3 pouce ½ et un peu plus
Sarcocele inegal
A
B
la Lettre E marque l'endroit par où il urine
D

des membranes du testicule, le sang qui s'y porte fait une échymose, & produit une chair fortement attachée à ces membranes. La différence qu'il y a de ces sortes de tumeurs d'avec les véritables descentes, c'est qu'elles sont inégales, raboteuses, & dures, qu'elles commencent par une petite dureté, qui augmentant insensiblement devient extrémement grosse : ces fongus croissent de la même maniere que fait cette chair qui vient dans les narrines, qu'on appelle polipe, c'est le contraire dans les descentes, elles surviennent tout d'un coup, & la tumeur est plus égale & plus molle.

Il y a des sarcocéles de toutes sortes de grosseurs, Fabricius dit en avoir vû de la grosseur de la forme d'un chapeau ; mais en voici un que je vous présente, qui est si prodigieusement gros, qu'il paroîtroit incroyable, s'il n'avoit été mandé par une personne qui n'est pas capable & qui n'a aucun intérêt d'en imposer au public.

C'est à un pauvre Malabou à qui cette effroyable tumeur est survenue dans le scrotum, & qui la porte encore presentement, il est à Pontichery dans les Indes Orientales, & c'est un R. P. Jesuite qui me l'a mandé, & qui après en avoir fait déssiner la figure me l'a envoyée : la voilà que j'ai fait graver, & voici la Lettre qu'il m'a écrite, que je rapporte ici sans y avoir changé un seul mot.

COmme je suis fort persuadé que vous êtes curieux, sur tout ce qui regarde le corps humain, j'ai crû que je vous ferois plaisir de vous faire part d'une curiosité des Indes, qui me paroît fort extraordinaire.

Il est venu cette année un pauvre Malabou de cinq lieuës d'ici qui avoit un sarcocéle inégal dur comme une pierre, il avoit un pied trois pouces & six lignes de longueur, & un pied trois pouces

de largeur ſur le devant, parce que ſur le derriere il étoit plus petit; il avoit de circonférence trois pieds ſix pouces & ſept lignes, il peſoit autant que je l'ai pû juger ſoixante livres. J'ai cru que je ne devois pas manquer à vous en envoyer la figure, ce que je fais avec bien du plaiſir, afin que vous en puiſſiez mieux juger : voici comme cela lui eſt arrivé à ce qu'il m'a dit.

A l'âge de dix ans il lui vint une tumeur au ſcrotum, les Malabous la lui percerent, il en ſortit de la matiere bien louable, l'ayant panſé pendant quelque tems, ils firent fermer cette plaie, trois ou quatre mois après il commença de ſentir une peſanteur à cette partie, il n'y fit rien de quelque tems, & enſuite il commença à s'enfler un peu; il fut trouver l'homme qui l'avoit traité autrefois; cet homme lui mit quelques remedes, cela ne put pas l'empêcher de croître de la groſſeur que vous voyez dans cette planche; au commencement il ne pouvoit point marcher, mais la miſere l'obligea d'aller demander l'aumône de portes en portes, il s'eſt accoûtumé de marcher peu à peu, & de preſent il ne lui fait pas beaucoup de mal, mais cela l'embaraſſe fort par ſa peſanteur, & parce qu'il eſt obligé de marcher fort large.

L'année prochaine je vous envoyerai le derriere de la figure, afin que vous en puiſſiez mieux juger; s'il ſe preſente quelqu'autre choſe, je vous en ferai part, ſuppoſé que cela vous faſſe plaiſir, comme je n'en doute pas, & ſi j'oſois, Monſieur, vous demander la même choſe, je le ferois, mais ne l'oſant pas, je vous laiſſe la liberté de le faire ou de ne le pas faire.

Que ſi vous me jugez capable de quelque choſe dans ce pays-ci vous me feriez un ſenſible plaiſir de m'employer en tout ce qui dépendra de moi; je vous ferai voir par mon attachement que je n'ai

pas de plus grand plaiſir au monde que de rendre ſervice à une perſonne qui a tant de zéle pour la conſervation du corps humain : J'eſpere, Monſieur, que vous en ſerez bien perſuadé, puiſque je ſuis avec reſpect de tout mon cœur,

Monſieur,

A Ponticheri ce 15. Février 1710. au Royaume de Carvata, aux Indes Orientales.

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
MAZERET,
de la Compagnie de Jeſus.

THevenin propoſe d'abord l'opération, qui ſelon lui eſt l'amputation, tant de la chair ſuperflue, que du teſticule; mais un prudent Chirurgien n'ira pas ſi vîte. Il ne faut pas qu'il ait recours à l'opération avant que d'avoir tenté des remedes plus doux, & il n'eſt pas impoſſible dans les commencemens de fondre cette chair; ce que j'ai vû réuſſir avec un emplâtre porté long-tems & ſoutenu d'un ſuſpenſoir : je prenois de l'emplâtre de Diabotanum, du Divin, & du Devigo, de chacun égales parties que je faiſois diſſoudre, avec de l'huile de lis, & dont je couvrois un morceau de cuir qui envelopoit le teſticule; je renouvellois cet emplâtre tous les huit jours, & j'en ai vû de bons effets. A l'égard des duretez qui reſtent à ces parties après une chaudepiſſe qui ſera tombée ſur les teſticules; les remedes externes & les cataplaſmes dont ont a coûtume de ſe ſervir, font réſoudre le plus ſubtil de l'humeur, mais le plus groſſier dont les membranes du teſticule ſont abreuvées s'y deſſéchant, y forme une dureté qu'on fond avec les trois emplâtres que j'ai dit, mêlez enſemble.

Si la tumeur au lieu de diminuer groſſit, il faut

pour lors en venir à l'opération : mais on ne doit pas d'abord se déterminer à emporter le testicule. Je conseille de ne jamais prendre ce parti que quand il est impossible de le faire autrement, car les testicules sont des parties si précieuses pour la conservation du genre humain, que nous sommes obligez d'en avoir un soin singulier : & pour cet effet on appliquera une traînée de cauteres au scrotum le long de la tumeur, on procurera la chute des escarres, ensuite ayant découvert la chair attachée au testicule, on tâchera de la consumer petit à petit par les remedes que l'art enseigne, usant ou de poudres, ou d'onguens corrosifs, & faisant tous les jours tomber un nouvel escarre, afin de manger la tumeur, & d'en dégager le testicule, qui par ce moyen pourra être conservé. J'ai vû des personnes guéries par cette pratique, mais cette chair étoit presque insensible, & en la consumant les remedes faisoient très-peu de douleur au malade : j'en ai rencontré aussi dont la chair étant plus solide & plus vive, causoit une si grande douleur au patient, qu'on ne pouvoit employer aucun remede corrosif, & alors il en falloit venir à l'amputation. Lorsqu'on ne peut pas l'éviter, & qu'il faut avoir recours à cet extreme remede, l'ouverture ayant été faite par les cauteres, on sépare le testicule des membranes communes, & après l'avoir tiré du scrotum, on fait une ligature aux vaisseaux spermatiques avec un fil Q. & on les coupe avec les cizeaux R. un demi doigt au dessous de l'endroit lié ; anciennement le Chirurgien cauterisoit avec un fer chaud l'extremité de ces conduits, comme font les Marechaux aux chevaux qu'ils coupent, & cela pour éviter l'hémoragie : mais aujourd'hui on se contente d'une ligature qui est moins cruelle & qui suffit pour arrêter le sang. On laisse passer hors de la plaie un grand bout de fil, pour retirer l'escarre des vaisseaux lorsqu'il viendra à tom-

Usage des cauteres.

De l'amputation des testicules.

ber, & on emplit de plumaceaux la place du teſticule retranché, on fait ſupurer les membranes, on mondifie la plaie, & enſuite on en procure la cicatrice.

Je ſçai que le Chirurgien a plûtôt guéri le malade quand d'abord il a emporté & la chair & le teſticule : je préfere pourtant de tenter la conſomption de cette chair avant que de ſe réſoudre à ſon extirpation : car il faut pour l'une & pour l'autre faire l'ouverture avec les cauteres ; & on ne retarde la ſeconde opération que de quelques jours, pendant leſquels les remedes pourront trouver la chair obéiſſante, ce qui donnera au Chirurgien l'avantage d'avoir guéri le malade en lui conſervant le teſticule ; & en tout cas il aura ſuivi la regle qui lui eſt preſcrite par les plus grands Maîtres qui eſt d'éprouver les remedes doux avant que d'en venir aux rudes.

DU VARICOCELE & DU CIRSOCELLE. D'où vient le nom de Cirſocéle.

LE Varicocéle & le Cirſocéle ſont deux maladies compriſes ſous le Kirſokéle, qui veut dire une dilatation des vaiſſaux, tant de ceux que nous appellons ſpermatiques, que de ceux dont le ſcrotum & le dartos ſont parſumez. L'étimologie de ce mot ſe déduit de *Kirſos*, qui ſignifie varice, & de *Kéle*, hernie. Les Auteurs Latins ont donné le nom de *Ramex* à cette maladie.

Il y a deux ſortes de cirſocéle, l'un quand les veines du ſcrotum & du dartos ſont dilatées, alors on l'appelle varicocéle, & l'autre quand la dilatation eſt aux vaiſſaux ſpermatiques, ce qu'on nomme cirſocéle.

La vûe ſeule fait connoître le varicocéle, ſans qu'il ſoit beſoin d'y toucher, on apperçoit des vaiſſaux gros & tortueux qui rampent ſur le ſcrotum en forme de ceps de vigne, & qui ſont pleins d'un ſang épais & groſſier, dont le cours ayant été rallenti dans les veines du ſcrotum, a cauſé durant la

ſéjour qu'y a fait cette humeur inceſſamment augmentée par de nouvelle qui l'a ſuivie, une dilatation conſidérable des tuniques de ces tuyaux, en quoi conſiſte ce que nous nommons varices.

C'eſt l'attouchement qui manifeſte le cirſocéle, on ſent les vaiſſaux attachez à la partie ſupérieure du teſticule durs & gros comme les vers de terre, dont ils ont la forme ordinaire, étant tortueux comme quand ces vers ſe racourciſſent; c'eſt la même cauſe qu'au varicocéle, c'eſt-à-dire, un ſang gluant & compacte qui a de la peine à remonter pour ſe remêler à la maſſe.

Cauſes de ces maux.

Je dis avec tous les Auteurs que ces maladies ſont cauſées par la groſſiereté du ſang; mais il y faut ajouter deux diſpoſitions qui dépendent de la mécanique & de la ſtructure de ces parties. La premiere, c'eſt que le ſang porté dans les vaiſſaux du ſcrotum n'ayant en lui-même aucun mouvement qui le faſſe avancer, il y doit ſéjourner juſqu'à ce qu'il ſoit contraint d'en ſortir par l'action de quelque organe: la ſeconde c'eſt que n'y ayant ni muſcles ni membranes qui puiſſent preſſer les canaux pour obliger le ſang à continuer ſa route, la portion de cette humeur qui n'a pas pu remonter & celle qui aborde de nouveau, contraignent par leur ſéjour les tuniques de ces mêmes conduits de s'élargir; car deux choſes font couler le ſang quand il eſt dans les veines, l'une eſt l'impulſion du ſang artériel, que la puiſſante contraction du cœur, & le propre reſſort des arteres lancent dans les parties, & l'autre la preſſion des muſcles & des membranes. Ce dernier ſecours manque ici, il n'y a donc que le premier qui puiſſe produire ce mouvement, & ſouvent il n'eſt pas aſſez fort pour obliger le ſang de continuer ſa route, ce qui contribue à ces maladies, principalement quand le ſang eſt trop épais.

En vous diſant que ces maladies étoient des di-

latations des vaiſſaux du teſticule & du ſcrotum, ou du dartos, j'ai entendu parler des veines ſeulement, car elles ne viennent jamais aux arteres : ſi une artere ſe dilatoit, ce ſeroit une anévriſme, & il y auroit pulſation, mais ici c'eſt toujours l'engorgement des veines qui fait le varicocéle, & le cirſocéle.

Ils n'arrivent qu'aux veines.

Ces maladies ne ſont point une extrême douleur, elles ſont ſupportables, & elles ne cauſent qu'une peſanteur & une inquiétude qui chagrinent ceux qui en ſont affligez, & qui leur font avoir recours au Chirurgien. Elles ſont plus ordinaires aux gens replets & ſanguins, & le plus ſouvent à ceux qui vivent dans la continence, & rarement à ceux qui uſent des plaiſirs du mariage.

La cure n'en eſt pas aiſée : on peut la tenter au varicocéle, mais elle n'eſt pas heureuſe dans le cirſocéle, c'eſt pourquoi le Chirurgien ne doit pas témérairement en promettre la guériſon.

Préparation du malade.

Si c'eſt un varicocéle, il faut commencer par ordonner pluſieurs ſaignées pour deſemplir les vaiſſaux, & faire obſerver un régime de vivre exact, pour éviter la plenitude, puis mettre ſur la partie une groſſe compreſſe trempée dans du vin aſtringent, & par deſſus un ſuſpenſoir qui ſoutienne & preſſe ces parties pour faciliter au ſang ſon cours ordinaire. Les Anciens cautériſoient ces veines en pluſieurs endroits avec des cautéres actuels & pointus ; mais cette pratique trop cruelle n'eſt plus en uſage. C'eſt avec bien plus de raiſon qu'aujourd'hui on les ouvre avec la pointe de la lancette S. quand par les remedes généraux, comme par le vin aſtringent & le ſuſpenſoir, le malade ne ſe trouve point ſoulagé : le Chirurgien ouvrira donc ces veines dans les endroits où elles ſont le plus tumefiées, il en fera dégorger tout le ſang, il ſe ſervira du même vin & du ſuſpenſoir, & par ce moyen il pourra parvenir à la guériſon en don-

nant paſſage au nouveau ſang pour continuer ſa circulation.

L'extirpation du teſticule eſt pire que le mal.

Si c'eſt un cirſocéle, tous les Auteurs conviennent qu'il n'y a qu'un ſeul moyen d'en guérir, qui eſt l'amputation du teſticule : je trouve le remede pire que le mal, c'eſt ce qui a fait que je ne m'en ſuis jamais ſervi. Je conſeille pour lors de ſe faire ſaigner de tems en tems, de ne point trop manger, de ne pas faire d'exercice violent, & de porter toujours un ſuſpenſoir qui épargne la douleur que cauſeroit le teſticule s'il n'étoit pas ſoutenu ; & à moins qu'on n'y ſoit obligé par une néceſſité indiſpenſable, on ne doint point propoſer la guériſon de cette maladie aux dépens d'un teſticule, puiſque d'ailleurs on la peut rendre ſupportable par le moyen que je viens de dire.

DE L'HERNIE HUMORALE.

LA cinquiéme & derniere eſpece de maladies qui arrivent au ſcrotum, & à qui on a donné le nom de hernie par reſſemblance, eſt l'hernie humorale, ainſi appellée, parce qu'elle eſt faite d'humeurs qui ſe jettent dans cette poche.

Définition.

La hernie humorale eſt donc un dépôt d'humeurs qui ſe fait peu à peu dans le ſcrotum, deſorte que c'eſt proprement un abſcés qui ſe produit dans cet endroit.

Cauſes.

Quand un corps eſt cacochyme, & que par la corruption du ſang il y a diſpoſition à abcès, le dépôt ſe peut faire au ſcrotum comme par tout ailleurs; mais ordinairement cet abſcès eſt déterminé à telle ou telle partie par une cauſe primitive comme ici un coup ou une chute qui aura froiſſé ou meurtri le ſcrotum, ou ſi après la ponction faite à une hydrocéle, on n'a pas porté un ſuſpenſoir, ou qu'on ait fait un exercice violent, il en pourra arriver une fluxion ſur cette partie qui abſcédera enſuite, comme je l'ai obſervé à un maître d'Hôtel de la Reine, de quoi on vouloit imputer

la faute au Chirurgien qui en avoit fait la ponction quoiqu'il l'eût très-bien faite. Une chaude-pisse mal pansée, & qui sera tombée sur le testicule, y peut faire un abscès, & plusieurs autres accidens sont capables de faire naître ce mal.

Les humeurs qui se jettent dans le scrotum ne sont jamais en petite quantité, tant à cause de sa situation basse, que parce qu'il est capable de les recevoir & de les contenir.

On connoît cette maladie par la tumeur & par la tension des bourses, par la douleur & par la rougeur qui y surviennent, & par la fiévre qui l'accompagne, ce qui engage le Chirurgien à avoir promptement recours aux remedes généraux & particuliers. Signes.

La saignée ne doit point être épargnée dans cette occasion, le regime de vivre doit être leger, ne prenant de la nourriture que pour ne pas mourir de faim ; il faut tenir le ventre libre par des clysteres doux & anodins, & sur-tout être couché, afin de ne pas procurer aux humeurs un moyen de tomber encore sur la partie affligée. Préparation du malade.

Le Chirurgien tentera la résolution par des remedes & des cataplasmes chauds & astringens appliquez sur la partie : on les prépare avec les quatre farines, les poudres de roses, de camomille, de melilot, d'écorces de grenades, & la terre cymolée, le tout cuit avec l'hydromel & la lessive de sarment ; ils doivent être renouvellez souvent ; parce que les nouveaux font plus d'effet, & parce que cette maladie est pressante. Si après l'usage de ces remedes il ne voit point de diminution, & qu'au contraire il s'apperçoive de quelque disposition à la gangrene qui attaque bien vîte cette partie, il ne faut point qu'il en differe l'ouverture.

Qand la nécessité pressera il fera l'opération sur le champ avec la lancette à abscès T. mais s'il la Opération.

peut retarder de deux ou trois heures, il faudra qu'il applique une trainée de cauteres sur laquelle il fera son ouverture après qu'ils auront eû leur effet. Cette maniere est préferable à la lancette, parce que l'escarre étant tombé, l'ouverture est plus grande, & on peut plus commodément porter les remedes convenables pour mondifier la plaie, qu'il pansera ensuite avec des onguents vivifians & balsamiques pour resister à la pourriture qui n'est que trop frequente aux abscès de ces parties, parce qu'elles sont d'un tissu fort lâche, & que les filtres qu'elles renferment peuvent recevoir beaucoup d'humeurs. J'ai vû entr'autres un malade où le scrotum & le dartos étoient si gangrenez qu'il tomberent tous entiers, & les testicules furent tous dépouillez de leurs membranes communes : il guérit néanmoins par l'adresse & les bons soins du Chirurgien.

DE LA RÉLAXATION DU SCROTUM.

QUand le scrotum est trop relâché, on appelle cette indisposition Racossis derivé du mot Grec *Racos*, qui signifie un morceau de linge usé ou mouillé, parce qu'en cet état le scrotum est tellement mince, allongé & pendant, qu'il ressemble à du linge usé & mouillé ; mais ce mot de Racossis est pris en deux manieres, ou pour la maladie, ou pour l'opération qui y convient Quand c'est pour la maladie, il vient de Racos, comme je vous ai dit ; quand c'est pour l'opération, il est dérivé de *Rossein*, qui signifie couper, parce qu'elle consiste à couper du scrotum ce qui en est trop relâché.

On doit moins regarder ce relâchement comme une maladie, que comme une infirmité à laquelle on remedie en assujettissant la personne à porter un suspensoir qui ne la fatigue point, & qui ne l'empêche pas de faire toutes les fonctions nécessaires à la vie.

Cette relaxation vient d'une abondance d'humiditez qui abreuvent cette partie & qui la font étendre plus qu'elle ne doit, comme il arrive à une peau qui étant mouillée eſt plus capable d'extenſion que lorſqu'elle eſt ſéche. Cauſe.

Les remedes deſſicatifs & aſtringens conviennent à ſa guériſon ; tels ſont l'eau de chaux, le vin dans lequel on aura fait boüillir de l'abſinthe, de la noix de galles & du cumin. Ces remedes doivent être préferez à l'operation, qu'on ne doit faire qu'à ceux qui veulent en guérir promptement & radicalement, & qui malgré tout ce qu'on leur peut dire, ſont déterminez à la ſouffrir. Médicamens qui y conviennent.

Pour ſe mettre en état de la faire, il faut comme à toutes les autres opérations, diſpoſer ſon appareil qui conſiſte en une paire de ciſeaux, une aiguille enfilée d'un fil ciré, quelques plumaceaux plats couverts d'un aſtringent, un emplâtre de ceruſe, une compreſſe & un ſuſpenſoir.

Avant l'opération on fera relever les teſticules par un ſerviteur ; puis tirant le ſcrotum en enbas, on coupera ce qu'on jugera de ſuperflu avec ces ciſeaux R. de la même façon qu'on coupe un morceau de drap qu'on trouve trop long ; enſuite avec l'aiguille V. enfilée d'un fil ciré X. on joindra par la ſuture du pelletier les deux bords de la peau coupée, & on mettra les plumaceaux ſur cette ſuture, qu'on couvre de l'emplâtre & de la compreſſe & enfin du ſuſpenſoir. Maniere d'operer.

Après l'opération on porte le malade dans le lit qu'on lui fait garder pendant quelque tems ; on panſera cette maladie comme une plaie ſimple, & lors qu'on croira que la réünion ſera faite on ôtera le fil, & après la parfaite guériſon on lui fera porter encore le ſuſpenſoir pendant quelques mois.

Quoique cette opération ſoit peu pratiquée, elle a néanmoins ſon utilité lors qu'elle eſt une fois faite, car les teſticules étant ainſi ſoutenus & ne pen- Utilité qu'on en retire.

dant point, ils ne tirent plus par leur propre poids les vaiſſaux ſpermatiques, & ne cauſent plus cette inquietude chagrinante qui déſole ceux qui ont une telle incommodité.

DE LA CASTRATION.

SI je vous ai parlé juſqu'à preſent de pluſieurs opérations de Chirurgie, & ſi je vous les ai démontrées, ce n'a été que pour vous inſtruire des moyens de les bien faire, & par leur ſecours de guérir une infinité de maladies qui les demandent. Mais en vous entrenant aujourd'hui de la caſtration, mon intention eſt moins pour vous l'enſeigner que pour vous détourner de la pratiquer, & vous faire voir qu'une opération auſſi pernicieuſe au genre humain & à l'Etat doit être abſolument bannie.

Cette opération devroit être défendue.

L'Auteur de la nature n'a pas voulu rendre les êtres particuliers immortels par eux mêmes, mais il a permis qu'ils ſe perpetuaſſent en ſe produiſant les uns les autres chacun dans ſon eſpece. Pour entendre la maniere dont ſe fait la génération, il faut ſçavoir que de chaque animal il ſe fait un écoulement d'une certaine matiere, qui en ſe joignant dans un lieu convenable, avec ce qui ſe dégage d'un animal d'un autre ſexe, engendre un troiſiéme animal qui tient de l'eſpece des deux; & de chaque plante il ſe ſépare une graine capable de produire une plante ſemblable à celle dont elle a été ſeparée. Ce qui ſe détache de la femelle eſt appellé un œuf, parce qu'il renferme en petit un animal que les corpuſcules communiqués par le mâle vivifient. C'eſt un moyen uniforme dont Dieu s'eſt ſervi pour former tout ce qui a vie, l'homme même n'étant pas excepté de cette regle générale; il y a cette ſeule difference que les animaux volatiles, les poiſſons & les inſectes couvent l'œuf hors d'eux-mêmes, mais la femme & les femelles des autres animaux le couvent au dedans d'elles-mêmes, deſorte qu'on peut dire que tous

les

les êtres viennent des œufs, donnant ce nom aux graines, parce qu'elles y ont un grand rapport; mais tous ces œufs seroient infeconds si la semence masculine n'étoit filtrée par les testicules des mâles; si donc on les ôte à l'homme, on rend les femmes steriles, & ainsi on empêche la plus belle opération de la nature, sçavoir la conservation perpetuelle du genre humain par les reproductions successives. C'est pourquoi les Royaumes & les Républiques ont interêt de s'opposer à la castration; ceux à qui on la fait sont tous gens qui restent fort inutiles étant incapables de faire fleurir les sciences, d'entretenir le commerce, & de cultiver la terre, n'ayant aucune vigueur pour soutenir les travaux, & pour resister aux ennemis.

Les animaux & les plantes se produisent par des œufs.

On excuse les Turcs chez qui cette amputation est en usage. La pluralité des femmes qui leur est permise par leur Loi, les engage d'avoir plusieurs domestiques pour les garder, & comme par la chaleur du climat les femmes de ce pays sont fort amoureuses, & qu'au défaut du mari elles satisferoient leurs passions avec les esclaves, ainsi qu'il est arrivé très-souvent, ils font châtrer ces esclaves avant que de les mettre avec leurs femmes, & on les appelle pour lors Eunuques, à qui on coupe dans ce tems-ci la verge & les testicules, de crainte qu'ils ne se servent de cette partie pour badiner avec elles.

Pourquoi la castration est permise chez les Turcs.

Chez les Italiens la castration est aussi fort fréquente, mais par un autre motif. Ils sont tellement amateurs de la Musique, qu'aussi-tôt qu'ils voyent un enfant qui a de la disposition à bien chanter, ils le font châtrer pour lui conserver la voix, faisant cette opération aux jeunes-gens dans un tems où ils n'en prévoyent pas les consequences. Mais par la suite ils ont tout le loisir de se repentir de l'avoir souffert, comme je l'ai souvent oüi-dire aux Italiens de la Musique du Roy, lesquels sont

Est fréquente en Italie.

au déſeſpoir, de ſe voir pour le ſeul agrément de la voix qui leur reſte, dans un état d'imperfection qui les ſépare de la familiarité des autres, & les expoſe au mépris du beau ſexe.

C'eſt encore une erreur de croire que les châtrez ſoient exemts de certaines maladies, comme de la goutte, de la ladrerie, ou de l'élephantiaſis & de la mort ſubite. L'expérience fait voir qu'avec les maladies communes à tous les hommes, les châtrez ont encore pluſieurs défauts qui leur ſont particuliers; ils ſont puants, ils ont un teint jaune, le viſage ridé & la voix effeminée, ils ſont inſociables, diſſimulés, fourbes, & on ne leur voit pratiquer aucune vertu humaine.

Vices des châtrez.

C'eſt donc avec raiſon que je condamne la caſtration, & que je ne prétends point vous faire voir comment elle s'execute. S'il y a des Chirurgiens aſſez barbares pour vouloir l'entreprendre, je les envoye aux Maréchaux & aux Chaudronniers qui la font aux chevaux & aux chiens, & qui les en inſtruiront mieux que moi, parce que je ne l'ai point faite, ni n'ai jamais voulu la voir faire. Je vous dirai ſeulement que s'il arrivoit que ces parties fuſſent corrompues & que la perſonne ne pût guérir autrement que par l'extirpation, il faudroit après avoir ouvert les membranes du ſcrotum, ſans offenſer les vaiſſaux ſpermatiques ni leur guaine, lier ces vaiſſaux environ un doigt audeſſus de ce qu'on veut retrancher, & après l'inciſion laiſſer pendre un bout de fil au dehors de la plaie, afin qu'ils ne puiſſent pas répandre du ſang dans le ventre après y avoir été remis, & qu'on ait la liberté de retirer la portion que la nature ſéparera: traitant au reſte cette plaie avec les digeſtifs, les défenſifs, l'embtocation, & ſe ſervant de compreſſes & du ſuſpenſoir ſans oublier les remedes généraux, pour éviter la fluxion qui ne manqueroit pas de s'y faire (*a*).

Maniere de faire la caſtration.

(*a*) M. Dionis, qui ſemble d'abord condamner en général la caſtration, convient cependant ici qu'il faut

y avoir recours lorſque le teſticule eſt corrompu. En effet, ſi l'on a lieu de blâmer les nations & les perſonnes qui ôtent ſans néceſſité à l'homme une partie, par le moyen de laquelle il ſe peut procurer une eſpece d'immortalité ; on doit louer au contraire les Chirurgiens, qui par le ſecours de cette operation guériſſent des maladies ſouvent dangereuſes, preſques toujours incurables, & qui empêchent l'uſage de la partie qu'on retranche.

Ce qui oblige le plus ſouvent de faire l'opération de la caſtration, c'eſt le gonflement & l'obſtruction du tiſſu vaſculaire qui compoſe la maſſe du teſticule.

Les coups, les chutes, une forte compreſſion de cette partie, la retention de la matiere ſéminale dans les hommes extrêmement ſages, un dépôt d'humeurs qui ſe forme après la ſupreſſion de l'écoulement d'une chaudepiſſe, & qu'on nomme improprement chaudepiſſe tombée dans les bourſes, ſont autant de cauſes différentes de cette maladie, qu'on pourroit appeller ſpermatocele. L'inflammation, la tenſion, une douleur qui ſe continue preſque toujours le long du cordon juſques dans le ventre, & la fiévre, ſimptôme de la douleur, en ſont les ſuites ordinaires.

Des cataplaſmes anodins appliqués ſur la tumeur, les ſaignées du bras réiterées, une diete exacte & humectante, & les lavemens émolliens ſont les remedes qu'il faut employer d'abord pour la guérir. S'ils font ceſſer la douleur, & s'ils diminuent la tenſion, il faut joindre au cataplaſme anodin les émolliens. Quelque tems après on employera les repercuſſifs convenables ſeuls. Enfin ſi le teſticule ſe trouve encore un peu dur gonflé, on fera ſur la partie de petites frictions d'onguent mercuriel, & on y appliquera l'emplâtre de *Devigo cum mercurio quadruplicato*, ou celui que propoſe l'Auteur en parlant du ſarcocele. Cependant on fera prendre interieurement au malade des delayans, des apéritifs, des fondans, & des purgatifs. Quand la maladie reſiſte à ces remedes, il faut alors en venir à l'operation. Car les liqueurs s'épaiſſiſſent & ſe confondent avec les vaiſſaux, deſorte que le teſticule n'eſt plus qu'un corps dur, ſchirreux ou carcinomateux, & par conſequent incurable.

Les abſcès qui ſe forment dans le teſticule n'obligent pas toujours à le couper ; car on en a quelquefois guéri en les ouvrant, & en les traitant comme les abcès qui ſe forment ailleurs. Ce n'eſt qu'après avoir eſſayé inutilement de les guérir de cette maniere qu'on doit faire la caſtration.

Toutes les plaies du teſticule n'obligent pas toujours à faire cette dangereuſe opération ; on en a traité ſouvent avec ſuccès lors même qu'une portion du teſticule avoit été emportée.

Lorſque le Chirurgien a reconnu la neceſſité de l'operation, & qu'il a preparé le malade par les remedes generaux, il le place ſur le bord d'un lit, il lui fait tenir les bras & les jambes par quelques perſonnes ; il pince d'un côté la peau du ſcrotum, & la fait pincer de l'autre, deſorte qu'elle faſſe un pli tranſverſal ; il prend ſon biſtouri, & fait au milieu de ce pli une inciſion qu'il étend haut & bas, c'eſt-à-dire, depuis l'anneau juſqu'au bas du ſcrotum, à la faveur d'une ſonde crenelée introduite entre ſes membranes ; il decouvre ainſi la tumeur, ſans toucher aux membranes propres du teſticule & du cordon ; il dégage enſuite le cordon & le teſticule des parties qui les environnent, ce qui ſe fait, ſoit en déchirant les membranes, ſoit en les diſſequant, il fait ſuſpendre le teſticule ſans le tirer ; il paſſe autour du cordon & à quelque diſtance de l'anneau pluſieurs brins de fil de chanvre cirés & unis enſemble, il fait d'abord deux nœuds ſimples vis-à-vis l'un de l'autre, & enſuite celui du Chirurgien ; enfin il coupe le teſticule environ à un demi pouce de diſtance de la ligature. Si l'artere de la cloiſon donne du ſang, il en fait la ligature avec du fil & une petite aiguille courbe. Si le ſcrotum ſe trouve extremement diſtendu par le volume du teſticule, il en coupe une partie. Il remplit la plaie de charpie brute ou de petits lambeaux de linge uſé, il en environne le cordon, il couvre le tout de compreſſes & d'un trouſſe-bourſe, & le ſoutient avec un bandage appellé ſpica de laine, qui doit faire une médiocre compreſſion ſur les os pubis. Il previent & calme les accidens par les ſaignées, les lavemens émoliens & une diete exacte ; il ne leve l'apareil que deux ou trois jours après l'operation : il panſe la plaie avec des bourdonnets plats & mollets, dont il remplit mollement tous les vuides, & qu'il couvre de plumaceaux ; le tout doit être chargé d'un digeſtif ſimple. On fait pendant les premiers jours une embrocation d'huile d'hypericum aux environs de la plaie & ſur le ventre. Dans la ſuite on ne ſoutient l'apareil qu'avec un ſuſpenſoir. Quand on ne craint plus les accidens, on traite la plaie comme une plaie ſimple. Les ligatures tombent ordinairement entre le huitiéme & le douxiéme jour de l'operation.

Quelques Praticiens, après avoir degagé le cordon

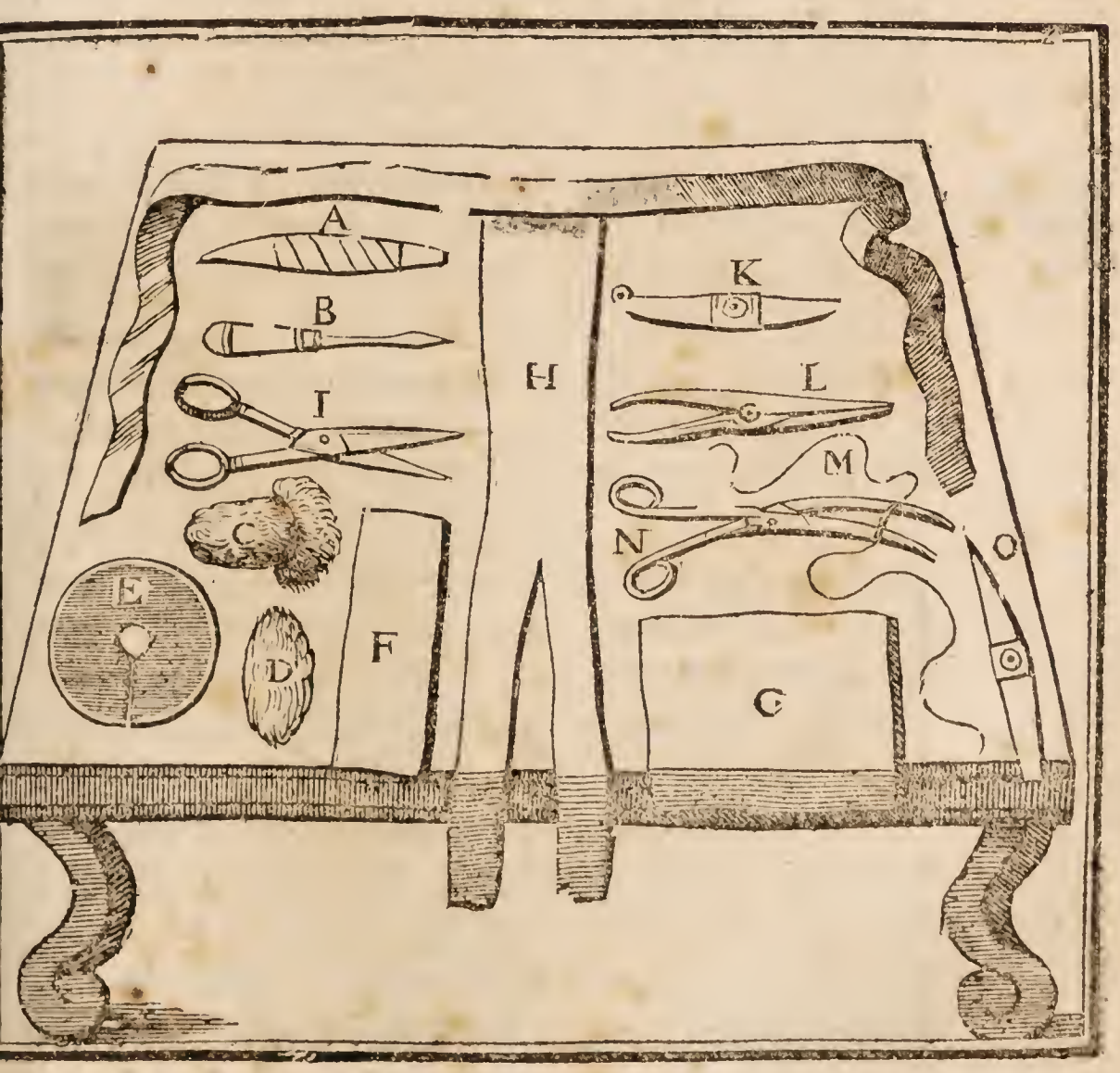
des parties qui l'environnent, en font la ligature avant que de degager & de ſeparer le teſticule des parties voiſines, & coupent l'anneau comme on le fait dans le bubonocele.

Si le cordon ſpermatique ſe trouve plus gros qu'à l'ordinaire, il faut examiner s'il n'eſt point tombé dans ſa guaine quelque portion d'inteſtin, comme cela eſt quelquefois arrivé; car il faudroit en faire la reduction avant que de faire la ligature.

Il n'eſt pas néceſſaire de paſſer le fil au travers du cordon, parce que toute partie qui eſt liée ſe gonfle au-deſſus & au deſſous de la ligature, ce qui empêche le fil de gliſſer & de tomber.

Dans cette operation, comme dans toutes les autres où il eſt néceſſaire que l'Operateur voye ce qu'il coupe, il doit avoir beaucoup de petits lambeaux de linge pour étancher le ſang.

FIG. XXIV. POUR LES OPERATIONS DE L'ANUS.



De l'anus, & ce que c'eſt.

L'Anus a ſes maladies autant & plus qu'aucune autre partie du corps, parce qu'étant l'égout des impuretés les plus groſſieres, & comme un évier par où ſortent toutes les immondices de la cuiſine, il doit être ſouvent irrité & ſujet à des dépôts à raiſon des matieres âcres qui ſont déterminées vers cet endroit. De ces maladies les unes ſe guériſſent par remedes, ſoit univerſels, ſoit particuliers, & les autres par l'opération de la main, c'eſt de ces dernieres dont je vais vous parler, & en même-tems vous montrer les opérations qu'elles demandent, & que je réduits à cinq; ſçavoir, la premiere de percer l'anus quand il eſt clos, la ſeconde de remettre le boyau quand il eſt tombé, la troiſiéme, de guérir les condilomes, crêtes, ragades, & fungus qui ſurviennent à cette partie, la quatriéme de traiter les hémorroïdes; & la cinquiéme d'ouvrir les fiſtules de l'anus.

Il demande cinq opérations.

Cauſes de la clôture de l'anus.

QUelques Auteurs diſent que le fondement peut être clos en deux manieres, ou naturellement quand l'enfant vient au monde ſans y avoir d'ouverture, ou accidentellement, quand par négligence on aura laiſſé les bords ulcerez de cette partie ſe coller & ſe cicatriſer enſemble. J'ai vû des enfans avoir en naiſſant le fondement clos, mais je n'en ai point trouvé à qui il ſe fût fermé par accident, & même je le crois impoſſible, par ce que les gros excrémens qui ſortent par là tous les jours l'obligeant de s'ouvrir pour leur livrer paſſage, ne donneroient pas le tems aux côtés de l'ulcere qui s'y ſeroit formé, de ſe joindre enſemble, c'eſt pourquoi regardant cette eſpece de clôture comme imaginaire, je ne vous parlerai que de celle qui eſt naturelle.

On ne s'apperçoit point ordinairement le premier jour de la naiſſance, que l'enfant ait ce dé-

faut, mais le deuxiéme ou le troiſiéme, quand il ne ſe ſalit point, on en doit chercher la cauſe : il faut que le Chirurgien y remedie auſſi-tôt qu'on s'en eſt apperçû, parce que l'enfant périroit, ſi on ne donnoit promptement iſſue aux excrémens retenus : les mêmes excrémens facilitent quelquefois l'opération ; car en pouſſant la membrane qui leur ſert de barriere, ils découvrent l'endroit où on doit en faire l'ouverture. Si cette membrane eſt mince on la perce aiſément ; mais ſi elle eſt épaiſſe & forte, comme je l'ai vû dans un ſujet où la marque de l'anus ne paroiſſoit preſque point, on a plus de peine à y faire le trou néceſſaire. On peut pour cela ſe ſervir de la lancette A. ou du biſtouri B. & l'enfoncer juſqu'à ce qu'on voïe ſortir une matiere noire appellée mœconium, que les enfans rendent immédiatement après leur naiſſance. Cette ouverture ſe fera par deux inciſions qui s'entrecroiſeront où doit être le lieu de l'ouverture du fondement, ce qui la diſpoſera davantage à prendre la figure ronde de l'anus, que ſi on n'avoit fait qu'une ſimple inciſion en long. Après qu'on aura donné à l'enfant le tems de ſe vuider, on mettra une tente de charpie C. enduite d'un j'aune d'œuf battu avec un peu d'huile ; on doit proportionner la groſſeur & la dureté de la tente, enſorte qu'elle ne puiſſe faire que peu de douleur, & qu'elle laiſſe la liberté à de nouveaux excrémens de la pouſſer dehors, en cas qu'il y en eût à ſortir, puis on appliquera le plumaceau D. & l'emplâtre E. enſuite la compreſſe F. & par deſſus l'autre compreſſe G. le tout étant retenu par la bande figurée en T. marquée H.

Maniere de l'ouvrir.

Panſement

Il eſt inutile de ſe ſervir d'une tente canulée comme on feroit dans d'autres ouvertures, parce qu'on ne doit point apprehender ici que la réunion ſe faſſe. Si le premier jour on n'avoit pas fait l'ouverture aſſez ample, ni de la figure qu'el-

le doit être, il faudroit la réformer le lendemain, & pour perfectionner cette opération, on débrideroit par le moyen de la pointe du bistouri chaque pli de la circonference de l'anus, en découpant en forme de rosette la membrane qui en faisoit la clôture; afin qu'il ne restât rien qui pût dans la suite l'empêcher de s'ouvrir autant que les gros excrémens le demanderoient pour sortir, & de se fermer exactement après leur sortie.

Comment on rectifie cette opération.

Cette opération n'a pas besoin qu'on en prépare l'appareil avant que de la faire, parce qu'en premier lieu on perdroit des momens qu'il faut employer à soulager l'enfant qui souffre, & que le tems qui se passe nécessairement entre l'opération & le pansement pour donner moyen à l'enfant de vuider le mœconium & les excrémens retenus, est suffisant pour cette préparation.

L'appareil.

CEt intestin tombe quelquefois, & se pousse en dehors aux enfans quand on les a laissés trop crier, & aux adultes qui se seront efforcés en différentes occasions: il se retourne pour lors, comme on feroit un doigt de gand, & il sort plus ou moins selon les efforts qu'on a fait: je l'ai vû sortir de la longueur d'un demi pied, & de la grosseur du bras. Cet accident arrive à ceux qui ont une pierre dans la vessie, par des efforts qu'ils font pour pisser; & souvent durant l'opération de la pierre, non-seulement ce boyau pousse au dehors avec violence les excrémens qu'il contenoit, mais encore il sort lui-même, y étant excité par les douleurs qu'on souffre dans cette opération; ce qui ne doit point empêcher l'Opérateur de continuer son chemin; car après que la pierre est retirée, il remet facilement l'intestin dans sa place.

REDUCTION DU BOYAU RECTUM.

Les épreintes causées par dissenterie font souvent sortir ce boyau, & d'autrefois il tombe au dehors par les rudes douleurs d'un accouchement labo-

Cause de la sortie du boyau.

rieux : on ajoute aux efforts extraordinaires, pour cauſe de ce mal la foibleſſe ou la paraliſie des muſcles releveurs de l'anus, ou bien l'exceſſive abondance des humidités qui abreuvent ces parties.

Un Chirurgien ne ſe peut pas méprendre ſur cette maladie, puiſque le premier coup d'œil la fait reconnoître ; ainſi ſans perdre de tems à queſtionner le malade ou les aſſiſtans ſur ce qui peut en être la cauſe, il faut qu'il ſe mette en état de faire la réduction au plûtôt, & pour cet effet il ne s'embarraſſera point de diſpoſer l'appareil qu'il n'ait remis le boyau dans ſa place. S'il peut avoir promptement du vin chaud, il en baſſinera le boyau ſorti avec un linge ou une éponge, puis le comprimant doucement avec ſes doigts, & le repouſſant il le fera rentrer, ce qui s'accomplit quelquefois avec aſſez de facilité. Ceux qui ſont ſujets à cette chute, en peuvent faire eux-mêmes la réduction, comme ceux qui ont des deſcentes ſe les réduiſent ſouvent avec moins de peine que ne feroit un autre. Il y a des enfans qui par leurs cris continuels en rendent la réduction plus difficile, auquel cas on prendra le tems que l'inteſtin ſe retreſſit par un mouvement vermiculaire qui lui eſt propre ; car les efforts ſeroient inutiles, ſi on le repouſſoit dans le tems qu'il groſſit par ſon mouvement périſtaltique.

La plus grande difficulté de cette opération n'eſt pas de remettre le boyau c'eſt de le retenir en ſa place quand il eſt remis ; pour y parvenir on met ſur l'anus auſſitôt que la reduction eſt achevée, une compreſſe qu'on fait tenir par quelqu'un pendant qu'on prépare l'appareil, de crainte que le boyau ne reſſorte durant ce tems-là.

De l'appareil.

L'appareil ne conſiſte qu'en deux compreſſes fort épaiſſes, dont l'une eſt longitudinale F. pour la placer entre les deux feſſes, & l'autre quarrée, G.

pour appuyer sur l'anus avec un bandage en T. marqué H. dont le chef pendant est fendu en deux pour les passer à côté des bourses, & les attacher au circulaire qui tourne autour du corps. On trempe les compresses dans un vin astringent fait avec l'absinthe, la noix de galles, l'écorce de grénades, l'alum, & les fruits verds du bois de gayac, le tout bouilli dans du vin rouge. Il faut avoir de ce vin tout prêt, parce que si le boyau retomboit, au moment qu'on va à la selle, il faudroit avant que de le réduire, le bassiner avec ce vin, qu'on fait chauffer toutes les fois qu'on s'en veut servir. Ce remede est excellent pour guérir ces chutes du rectum, car en même tems que par son astriction il resserre les fibres du boyau, par sa chaleur il en fortifie les muscles releveurs.

Divers expédiens pour empêcher la rechute.

Ce qu'il y a de plus embarrassant dans ces sortes de maladies, c'est que toutes les fois qu'on se présente au siege le boyau retombe, ou bien il est prêt à tomber; pour l'éviter on ordonne que le malade soit assis entre deux ais fort étroits, qui serrant les fesses empêcheront le boyau de sortir; il faut qu'il ait les jambes étendues, & qu'il s'éforce le moins qu'il est possible pour se décharger des excrémens. On peut aussi faire à un ais un trou de la grandeur d'une piece de trente sols, & mettre au tour de ce trou un petit bourlet, qui comprenant la circonference de l'anus l'empêchera de tomber pendant que le malade va à la selle: si c'étoit un enfant, sa mere ou celle qui a soin de lui, mettant deux de ses doigts à côté de l'anus quand les excrémens s'évacuent, préviendra la fréquente sortie de ce boyau: & enfin toutes les fois qu'il sort, il faut le bassiner avec le vin décrit ci-dessus, puis le rétablir, & maintenir toujours dessus avec le bandage une compresse trempée dans le même vin, ce qui l'accoutumera à rester dans sa place, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois.

Il y a eu des Auteurs assez cruels pour conseiller d'appliquer tout autour de l'anus plusieurs cauteres actuels à pointe d'olive rougis au feu, pour cauteriser la circonference de cette partie; ils prétendent par ce moyen consumer l'humidité qui en relâche les muscles releveurs, & esperent que les cicâtrices qui en resteront, resserrant l'anus l'empêcheront de tomber. Je n'ai jamais vû pratiquer cette opération, & je crois que si un Chirurgien la vouloit mettre en usage, il ne trouveroit personne qui ne s'y opposât, & avec justice, puisqu'on peut guérir ces maladies sans se servir du fer ardent qui fait horreur à ceux même qui en entendent parler.

Abus des Cauteres.

Le sieur Blegny qui ne manquoit pas d'inventions, vouloit qu'on retint le boyau dans sa place avec le jabot d'un coq-d'inde, lequel on soufloit pour le faire enfler après qu'on l'avoit introduit dans l'anus, ce qui empêchoit bien que le boyau ne descendit; mais comme il faut ôter cette machine & la remettre toutes les fois que le malade veut aller à la selle, & que c'est dans de telles occasions que le boyau retombe, je la crois de peu d'utilité & très-incommode à s'en servir, d'autant plus que les compresses & le bandage font le même effet, & ne sont pas si embarassans.

Invention de Blegny.

DES CONDILOMES, CRÊTES, RAGADES & FUNGUS.

CE mot de Condilome est dérivé de *Kondylos*, qui signifie jointure, il a été donné par ressemblance, à cause que les petites tumeurs qui font les condilomes, sont semblables aux tumeurs que font les jointures.

Le condilome est un tubercule ou éminence calleuse qui s'éleve dans les replis de l'anus, ou bien une enflure & un endurcissement des rides de cette partie, il vient souvent de ces tumeurs aux orifices de l'uterus, elles sont causées par fluxion d'humeurs grossieres & terrestres sur cet endroit,

Cause du Condilome.

où on obſerve quelquefois de l'inflammation & de la douleur, & toujours de la dureté qu'il faut
Remedes. ramollir par médicamens doux, rafraichiſſans & émolliens : on en a vû qui cédoient à ces remedes, & qu'on a guéris ſans être obligé d'en venir à l'opération. Mais quand les remedes géneraux & particuliers n'ont pas réuſſi, la main y doit prêter ſecours.

Maniere d'operer. On ne peut pas marquer préciſement la maniere de faire l'opération, parce qu'elle dépend de la figure du condilome ; s'il a la baſe étroite, il le faut lier avec du fil de lin ou de la ſoye, & l'ayant bien ſerré à divers repriſes on attendra qu'il tombe de lui-même : Si la baſe étoit trop large pour ſouffrir la ligature, il la faudroit couper avec des ciſeaux la tenant ferme par des pincettes, & on l'emporteroit ainſi tout d'un coup. Mais ſi les ciſeaux n'y convenoient point, parce qu'il n'auroit pas une figure commode pour cela, ou qu'il ſeroit trop dur, on ſe ſerviroit du biſtouri K. avec lequel on le couperoit très-proche de la racine ; & s'il en ſortoit beaucoup de ſang, ce qui eſt preſque ordinaire à cauſe de la quantité de veines qui arroſent l'anus, on l'arrêtera avec les poudres aſtringentes, & enſuite on panſera la plaie par des remedes mondifians pour détruire & conſumer les racines, & par des deſſicatifs pour en obtenir la cicatriſation.

Des crêtes qui viennent en cette partie. Il ſurvient au tour du fondement des excroiſſances qu'on appelle des crêtes, parce qu'elles reſſemblent à des crêtes de coq. Il eſt rare qu'on n'en remarque qu'une à la fois, il y en a d'ordinaire pluſieurs enſemble qui bordent l'anus. Quand ces ſortes de crêtes ſont petites & qu'elles n'incommodent point, je conſeillerois de les laiſſer & de n'y point toucher ; mais lorſqu'elles croiſſent trop & qu'elles embarraſſent, il faut s'en défaire, & c'eſt toujours par l'opération qu'on y parvient ; elle ſe

fait par ligature, ou par cautériſation, ou par amputation.

Des trois manieres, la derniere eſt la meilleure, parce qu'elle eſt la plus prompte & la plus ſûre : le Chirurgien prendra de la main droite une paire de ciſeaux I. & de l'autre il tiendra une crête qu'il coupera proche de l'anus, les emportant toutes de même les unes après les autres, & dès qu'il aura laiſſé couler une poëlette de ſang pour dégorger la partie, il répandra des poudres aſtringentes pour arrêter cet écoulement. Dans la ſuite il panſera toutes ces petites plaies avec des remedes qui les puiſſent cicatriſer au plûtôt,

Utilité de l'amputation

Les ragades ſont des ſciſſures ; gerſures ou crevaſſes qui paroiſſent à l'anus. Ce mot de ragade vient du verbe grec *rizein*, qui veut dire couper, parce que l'anus eſt tout entrecoupé de ces ſortes de fentes qui ſont de petits ulceres longs qui incommodent beaucoup, particulierement quand l'anus eſt forcé de s'ouvrir pour la ſortie des excrémens. L'acreté des humeurs & la dureté des excrémens ſont les cauſes de ces maladies, qui dans leur commencement ſont guéries avec les remedes deſſicatifs, comme eſt l'eau vulneraire, mais en vieilliſſant, elles deviennent dures & calleuſes, & alors il faut conſumer la calloſité pour en eſpérer la guériſon.

Des Ragades.

Il y a deux moyens d'ôter la calloſité ; l'une eſt le cauſtique, & l'autre le fer. Il y a des Praticiens qui ſe ſervent d'onguens corroſifs & mordicans ; les autres préferent le biſtouri K. avec lequel ils renouvellent & rafraichiſſent ces ſortes d'ulceres. Pour moi je ſuis d'avis d'emploïer ces deux moïens, de commencer par le biſtouri avec lequel on coupera les calloſitez en pluſieurs endroits, & d'en venir enſuite à des onguents moins corroſifs, que ſi on s'étoit ſervi d'abord de ces ſortes de remedes. Par là on acheve de conſumer ces duretez avec

Deux moïens de les traiter.

moins de douleur, peu à peu on desséche la partie, & avec des drogues convenables on procure la cicatrice des plaies qu'on a faites ou renouvellées.

Il arrive encore à l'anus une excroissance de chair, à qui on donne le nom de fic, de sarcome, & de fungus ou de champignon ; c'est ce que le vulgaire appelle mal de S. Fiacre. Cette carnosité s'engendre & croît de la même façon que ces champignons qu'on voit aux chênes, il en vient aussi au col de la matrice, & en plusieurs autres parties du corps, mais celles de l'anus sont plus difficiles à guérir, parce qu'à raison de sa situation, les humeurs y portent en plus grande quantité, ce qui fait qu'il en sort une sanie très-puante.

Du fic, ou mal de saint Fiacre.

Cure.

L'opération consiste à extirper ce fungus, qui par succession de tems venant à croître, incommoderoit de plus en plus le malade. On prépare le corps par des remedes géneraux, comme la saignée & la purgation, puis avec le bistouri K. on coupe le fungus tout proche sa racine, ensuite de quoi on appliquera sur la plaie l'huile de vitriol temperée, les poudres de sabine & d'autres remedes pour consumer ce qui pourroit rester de ses racines. Si la base en étoit étroite, il la faudroit lier avec le fil M. qu'on conduit avec la pincette N. & qu'on serre tous les jours jusqu'à ce que le fungus soit tombé.

Du fungus malin commun à Rome.

Il y a encore une espece de fungus malin enraciné dans le rectum. On entretient un hôpital à Rome pour y traiter ceux qui en sont affligez. J'ai vû panser ces malheureux à qui on n'épargne ni le le fer ni le feu, & les cris qu'ils font quand on les panse, ne touchent point de pitié ni les Chirurgiens, ni les assistans, parce que ce mal est une suite du commerce infâme qu'ils ont eu avec des hommes, de même que les maux véneriens en sont une des caresses qu'on a faites à des femmes débauchées, & que ces tumeurs rebelles sont regar-

dées comme un effet de la Juſtice Divine, qui punit ceux qui commettent de tels péchés. Mais comme heureuſement ces ſortes de maux ne ſont point connus en France, je n'en parlerai pas davantage.

Des HEMORROIDES.

SElon Fabricius, l'étimologie d'Hémorroïdes, vient du mot grec *hæma*, qui ſignifie ſang & du verbe *rheo*, qui veut dire fluer, pour marquer que c'eſt un flux de ſang. Thevenin dit qu'elles ont pris leur nom d'un ſerpent appellé Hemoroïs ou coule-ſang, dont la morſure excite un flux de ſang en pluſieurs endroits du corps de celui qui en a été mordu. Elles ont donné leur nom aux arteres & aux veines hémorroïdales, parce que ces maux viennent toujours à l'extrémité des vaiſſaux du fondement.

Les hémorroïdes ſont des tumeurs douloureuſes en forme de varices, pleines d'un ſang groſſier, & faites par la dilatation des extrémités des veines qui entourent l'anus. Il y en a de quatre eſpèces qui ſont differentes entr'elles ſelon la matiere dont elles ſont compoſées. On appelle uvales celles qui ſont pleines d'un ſang pur & naturel, qui ne pêche qu'en quantité ; meurales, celles qui ſont produites d'un ſang épais, groſſier & noir ; verrucales, celles qui ſont dures & pleines d'un ſang aduſte & mélancolique ; & veſſicales, celles qui ſont formées d'une humeur crue & pituiteuſe. Ces noms leur ſont donnez parce qu'elles reſſemblent à un grain de raiſin, à une meure, à une verrue, & à une veſſie.

Leurs diverſes eſpèces.

Les Anciens ont établis pluſieurs autres differences entre les hémorroïdes. Ils en font d'internes & d'externes, diſant que les unes viennent de la veine-cave, les autres de la veine-porte ; que celles-là vuident un ſang plus pur, & celles-ci un ſang plus groſſier ; que celles qui procedent de la

Opinion des Anciens.

veine-cave déchargent les plétoriques, & que celles de la veine-porte purgent la cacochimie. Mais la circulation du ſang nous apprend que ces veines n'apportent rien à l'anus, & qu'elles ne ſont au contraire que reporter dans la veine-cave le ſang qui a été envoyé par les arteres; ainſi toutes ces veines ne ſont remplies que d'un même ſang, qui ayant de la peine à remonter & ſéjournant dans ces vaiſſaux, les dilate peu à peu & forme les tumeurs qu'on appelle hémorroïdes.

De l'origine de ces maux.

On a aſſigné pluſieurs cauſes aux hemorroïdes, & on y a fait beaucoup de raiſonnemens inutiles: mais ſans nous embaraſſer de ce que les Anciens nous en ont dit, il n'y a qu'à examiner la mécanique de la partie pour s'inſtruire de la véritable maniere dont les hemorroïdes ſe produiſent.

Explication de leur formation.

Dans mon Anatomie j'ai fait voir que les arteres hemorroïdales jettoient plus de branches au rectum qu'il n'en falloit pour le nourrir, qu'un grand nombre de ces arterioles finiſſoient aux glandes dont il eſt parſemé, que ces glandes ſéparoient & filtroient une partie des impuretez du ſang, leſquelles étoient verſées par les vaiſſaux excrétoires de ces filtres dans le rectum, & que cette multitude de conduits étoit néceſſaire pour purifier le ſang. J'ay ajouté que nous payons bien cher ce ſervice par les hemorroïdes qui en proviennent; & de fait la lymphe la plus déliée ſe ſéparant du ſang quand il paſſe des arteres hemorroïdales dans les veines du même nom, il doit être plus épais & plus peſant lorſqu'il eſt dans ces veines, & par conſéquent il ne peut remonter que difficilement, d'autant plus qu'il n'y a ni muſcles, ni aucune partie qui puiſſe lui aider à s'avancer vers les gros troncs, parce que le rectum eſt dans un baſſin oſſeux où ce liquide ne ſouffre aucune compreſſion qui favoriſe ſon cours, ainſi que font les muſcles au ſang qui eſt obligé de remonter des extrémitez;

&

& cette humeur ne peut monter que lorſque les veines hémorroïdales en étant extrémement remplies par les arteres qui leurs en fourniſſent inceſſamment, ſe déchargent dans des veines ſupérieures qui ont plus de facilité de ſe vuider. Les efforts qu'on fait par quelque cauſe que ce puiſſe être, & particulierement pour pouſſer les excrémens au dehors, contribuent beaucoup à la production des hémorroïdes, parce qu'au lieu d'aider le retour du ſang, ils le pouſſent vers l'anus où étant obligé de ſéjourner dans les veines hémorroïdales comme dans un ſac, il les force de s'étendre & de cauſer cette cruelle maladie dont preſque perſonne n'eſt exempt.

Leurs differences ſenſibles.

Les hémorroïdes ſont faciles à connoître, on n'a qu'à y porter les doigts, ou y jetter les yeux pour appercevoir dans la circonférence de l'anus, des tumeurs de differente groſſeur. Il y en a de groſſes comme des noizettes, d'autres comme des noix, & d'autres comme de petits œufs; leurs couleurs varient ſelon la longueur du tems que le ſang y a ſéjourné. Ce ſont des externes dont je parle, je n'en connois point d'autres; car pour des internes je n'en ai jamais vû, & même je ne conçois pas comment il s'y en pourroit former. Je ſçai ſeulement que pluſieurs appellent hemorroïdes internes d'autres ſortes de maladies qui arrivent au rectum.

De leur cure.

La guériſon des hémorroïdes eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible. Les Auteurs nous propoſent deux ſortes de guériſon; ſçavoir la palliative & l'éradicative. Je conſeillerai toujours à un Chirurgien de les traiter palliativement, n'étant gueres dans le pouvoir de la Medecine & de la Chirurgie de les guérir radicalement.

Avant que de rien entreprendre, il faut examiner ſi elles ſont ſourdes ou ſi elles ſont fluantes. On appelle ſourdes celles d'où il ne coule point de ſang, & fluantes celles qui en rendent de tems en

tems. Je dis de tems en tems, parce qu'elles n'en vèrſent en grande quantité que lorſqu'on va à la ſelle, & que le reſte de la journée ce n'eſt qu'un ſuintement qui ne fait que gâter la chemiſe.

Quand les hémorroïdes ne fluent que médiocrement il n'y faut point toucher. On feroit autant de tort à un homme qui a cette legere incommodité, principalement quand la nature s'y eſt habituée, de l'en vouloir guérir, qu'à une femme à qui on voudroit ſupprimer ſes ordinaires; c'eſt la ſanté de beaucoup d'hommes, & il y en a même qui ſont reglez comme des femmes & qui ſe trouvent indiſpoſez quand ce flux leur a retardé de quelques mois. Mais quand il eſt exceſſif, qu'il diminue les forces du malade qui en amaigrit & devient d'une couleur bazanée, il faut travailler à le moderer & non à le ſupprimer: Et pour lors on obſervera deux régimes, l'univerſel & le particulier. Par l'univerſel on entend la diette par laquelle on évite tout ce qui peut faire trop de ſang, la ſaignée qui déſemplit; les potions & les breuvages qui humectent & adouciſſent l'acreté des humeurs ſont d'un grand ſecours; il faut auſſi éviter le grand travail & s'éloigner des ſujets de chagrin & de colere, & ſurtout s'abſtenir de l'uſage des médicamens ſtiptiques & des alimens qui épaiſſiſſent le ſang, comme ris, coings, gros vin, eau-ferrée: Et par le regime particulier, on entend les remedes appliquez ſur la partie, qui doivent être aſtringents, comme de petits ſachets faits de ſauge & de ſon fricaſſez avec de l'huile roſat, de mirthe, &c.

Application de quelques remedes.

Aux hémorroïdes ſourdes qui ne ſont point coulantes & où il y a de l'inflammation & de la douleur, il faut commencer par appaiſer ces accidens, ce qu'on procurera au moyen des remedes doux appliquez ſur la partie, comme de la caſſe mondée, de la pomade faite avec le populeum & le jaune d'œuf, du lait dans lequel on aura fait

boüillir du cerfeüil, du plantain & du bouillon-blanc, & pluſieurs autres petits remedes qui ſont en un nombre infini, & dont il y a autant de ſortes que pour la goutte & les maux de dents.

De l'uſage des ſangſues & de la lancette.

Lorſqu'après tous ces remedes les hémorroïdes ne diminuent point, ou que la douleur & la tenſion ſubſiſtent; ou que même elles augmentent, il faut trouver moyen de vuider ces tumeurs, ce qui ſe fait en deux manieres; ou par l'application des ſangſues, ou par la ponction avec la lancette. Les ſangſues ſont préferables tant parce que le malade les craint moins que la lancette, qu'à cauſe qu'elles font une ouverture plus petite & qui ſe guérit plus aiſément. On applique donc une ſangſue ſur chaque hémorroïde, on l'y laiſſe ſuccer juſqu'à ce que l'hemorroide ſoit vuide, après quoi on fait tomber la ſangſue, puis on uſe d'un liniment fait d'huile d'œufs, de poudre de ceruſe & de litarge brulée, mettant ſur les hemorroides un plumaceau imbibé de ce liniment, une compreſſe par-deſſus, & un bandage qui les preſſant un peu, empêche qu'elles ne ſe rempliſſent ſitôt.

S'il arrivoit que les ſangſues ne mordiſſent pas, ou qu'on crût le ſang trop épais pour être tiré par leur moyen, enſorte qu'on fût contraint de ſe ſervir de la lancette O. il en faudroit faire les ouvertures au plus bas lieu pour les vuider plus commodément, & ne faire ces ponctions que de la grandeur qu'on jugeroit néceſſaire pour donner iſſue à ce ſang. On ſe ſert enſuite du liniment & de l'appareil ci-deſſus.

Le malade ſe ſent ſoulagé immédiatement après que les hemorroïdes ont été déſemplies, & la ceſſation de la douleur & de la tention lui fait gouter une tranquillité fort agréable; mais il en reſte un ſuintement continuel par ces ouvertures qui devient très-incommode: il n'y a pourtant perſonne qui ne le doive préferer aux douleurs qui ont pré-

cedé, & aux ſuites fâcheuſes qui en arriveroient, ſi on le ſupprimoit. Il ſe trouve néanmoins des malades qui s'impatientant dans la ſaleté de ce mal, oublient les raiſons eſſentielles qu'ils ont de ne pas chercher d'être guéris radicalement, & à quelque prix que ce ſoit veulent qu'on leur faſſe les opérations néceſſaires pour détruire entierement cette infirmité : c'eſt au Chirurgien à s'en défendre en repréſentant au malade qu'outre les douleurs de l'opération, il peut lui en arriver de plus conſidérables que ceux dont il veut s'exempter, en lui diſant que tous nos Anciens ne prognoſtiquent que malheurs à ceux qui ſont abſolument guéris des hemorroïdes ; & lui propoſant au reſte l'expédient dont tous les Chirurgiens conviennent, qui eſt de laiſſer de ces petites tumeurs pour conſerver un léger ſuintement, & ne point s'expoſer au hazard d'être attaqué de toutes les maladies dont ces fameux Praticiens nous ont menacés.

Préparation du malade.

Quand le malade a pris ſa réſolution, on le prépare par une ou pluſieurs ſaignées ſelon ſes forces, & par quelques purgations. On lui donne un lavement peu d'heures avant que d'operer pour vuider le rectum, & enſuite on le fait coucher ſur le bord du lit, le ventre en deſſous & les pieds en bas ; & les feſſes étant tournées du côté du jour, on les fait écarter par deux ſerviteurs, puis l'Opérateur prenant de la main gauche avec des pincettes L. la poche de chaque hémorroïde, il les coupe l'une après l'autre avec des ciſeaux I. qu'il tient de la main droite, obſervant d'en laiſſer une des plus petites pour le maintient de la ſanté, comme nous avons dit. S'il reſtoit quelque portion de ces ſacs qu'ont n'eût pas pu couper à cauſe du ſang qui embaraſſeroit dans l'opération, on la conſumeroit par la ſuite avec des onguents propres pour cet effet. L'appareil eſt ſemblable à ceux des précedentes opérations & à celui que je vais vous faire voir à la fiſtule de l'anus.

FIG. XXV. POUR LA FISTULE A L'ANUS.

LA Fiſtule eſt appellée par les Grecs *Syrinx* flûte, dérivé du verbe grec *ſirizein* ſifler, & cela par métaphore, à cauſe que ce mal a une cavité longue & étroite ſemblable à celle des flûtes : Elle eſt définie un ulcere profond & caverneux dont l'entrée eſt étroite & le fond plus large, avec iſſue d'un pus âcre & virulent, & preſ-

DE LA FISTULE À L'ANUS.

Définition de ce mal.

que toujours accompagné de calloſités.

Il arrive des fiſtules en pluſieurs parties de notre corps enſuite des abſcès & des plaies de la poitrine, du bas-ventre & des jointures, & plus ſouvent à l'anus qu'en aucune autre partie. Ce ſera l'opération qui ſe fait à ces dernieres que je vous démontrerai aujourd'hui, vous renvoyant pour la guériſon des autres au général des fiſtules.

Il ſemble que cette maladie ſoit à préſent plus fréquente qu'elle n'étoit autrefois. On entend parler tous les jours des opérations qu'on en a fait à des perſonnes qui n'en paroiſſoient pas incommodées, c'eſt une maladie qui eſt devenue à la mode depuis celle du Roy à quion fut obligé de faire l'opération pour l'en guérir. Pluſieurs de ceux qui la cachoient avec ſoin avant ce tems, n'ont plus eu de honte de la rendre publique, il y a eu même des Courtiſans qui ont choiſi Verſailles pour ſe ſoumettre à cette opération, parce que le Roy s'informoit de toutes les circonſtances de cette maladie. Ceux qui avoient quelque petit ſuintement ou de ſimples hémorroïdes ne differoient pas à préſenter leur derriere au Chirurgien pour y faire des inciſions. J'en ai vû plus de trente qui vouloient qu'on leur fit l'opération, & dont la folie étoit ſi grande qu'ils paroiſſoient fâchez lorſqu'on les aſſuroit qu'il n'y avoit point de néceſſité de la faire.

La fiſtule de l'anus eſt toujours une ſuite d'un
Cauſe. abſcès ſurvenu à cette partie. Il commence par une petite dureté qui groſſit & ſe meurit en peu de tems, on la prend ordinairement pour une hémorroïde, c'eſt ce qui fait que ſouvent on néglige de la montrer au Chirurgien. Cet abſcès venant à
ac percer ou dans l'inteſtin ou au bord de l'anus, on ſe ſent ſoulagé, & pour lors on ſe croit guéri ſans le ſecours du Chirurgien, c'eſt en quoi on ſe trompe; car la matiere ne s'étant fait qu'un petit

trou par où elle s'écoule, il demeure dans l'endroit où elle étoit, un vuide d'où il ſort continuellement du pus, & qui ne ſe guérit qu'en ouvrant ce ſac pour le mondifier & y faire revenir une bonne chair qui le rempliſſe entierement (*a*).

Quand on implore le ſecours de la main avant que l'abſcès ſoit percé, le Chirurgien ne doit point attendre qu'il s'ouvre de lui-même, parce que la matiere rongeroit dans toute la circonference de la partie pour ſe donner iſſue, & comme le boyau eſt plus tendre que la peau, elle aura plûtôt fait une ouverture dans l'inteſtin qu'elle n'aura percé la peau pour ſe répandre au dehors; & d'ailleurs cette purulence ſéjournant entre l'inteſtin & les parties charnues, elle les ſépare de maniere que le boyau en étant dénué, il ne ſe peut jamais réunir avec les chairs voiſines que par l'opération. Il faut donc pour prévenir ces accidens, ouvrir ces

Il n'en faut point differer l'opération.

(*a*) Ces ſortes de dépôts ſe forment dans le corps graiſſeux qui environne le rectum, ils tombent quelquefois en pourriture très-promptement, & comme la pourriture s'étend ſouvent plus vers l'interieur que vers l'exterieur, elle a pour l'ordinaire fait déja de grands ravages au dedans, lorſqu'elle ſe manifeſte au dehors. Le malade reſſent d'abord une douleur vive & profonde, avant même qu'il paroiſſe rien à l'exterieur. Mais l'inflammation qui augmente en peu de tems forme bientôt au bord du fondement une tumeur dure, douloureuſe & profonde. On voit paroître quelque tems après au milieu de cette tumeur un œdême pâteux, qui s'étend peu à peu, & quelquefois au milieu de cet œdême une tache gangreneuſe. Cette maladie eſt ordinairement accompagnée de fievre conſiderable, & quelquefois de retention d'urine.

Dès que l'œdême paroît & que l'on ſent fluctuation dans la tumeur, il ne faut pas differer l'ouverture de ces ſortes de dépôts; car il pourroit arriver qu'une partie de la feſſe tombât en pourriture, & que la maladie fit le tour du fondement, ce qui feroit un très-grand délabrement, & obligeroit de faire l'operation à l'un & à l'autre côté de l'anus.

abſcès de bonne heure, & n'attendre point une grande fluctuation comme aux autres abſcès, mais on les doit prendre ſur le verd, c'eſt-à-dire qu'on n'attendra pas une maturité parfaite. Il n'en faudra pas faire l'ouverture avec des cauteres, de crainte de perdre du tems & de donner, par la douleur qu'ils feroient, occaſion à un plus grand dépôt d'humeurs ſur cette partie, & à la mortification; car la gangrene y ſurvient en très-peu de tems. Il fera d'abord avec une lancette A. une ouverture pour évacuer la matiere, puis avec des ciſeaux B. il coupera du côté qu'eſt le grand vuide, ſuffiſamment pour porter les remedes dans le fond de la cavité, afin de la mondifier & de l'incarner. Mais ſi mettant un doigt dans la plaie qu'il aura faite & un autre dans l'anus, il trouve le rectum dénué, ce qu'il connoîtra par le peu d'épaiſſeur qu'il ſentira entre ſes deux doigts, il faut qu'il inciſe cet inteſtin juſqu'à l'extrémité de l'abſcès, en quoi il ſe dirigera en inſinuant une des branches de ces ciſeaux dans la plaie & l'autre dans l'anus, pour couper tout ce qui ſera entre deux, & même il faut qu'il coupe du boyau un peu plus avant que le fond de l'abſcès, parce qu'on doit plûtôt riſquer de faire l'inciſion plus grande qu'il n'eſt néceſſaire de l'épaiſſeur de deux écus, que moindre de l'épaiſſeur d'un écu, l'abſcès ainſi bien ouvert ſera panſé de la maniere que nous ferons voir dans l'opération de la fiſtule (*a*).

(*a*) On fera donc une inciſion longitudinale à l'endroit où le pus ſe manifeſte, & l'on coupera le boyau de la maniere dont l'Auteur le preſcrit. Mais ſi le pus a fait un progrès conſiderable du côté de la feſſe, on y fera une autre inciſion, qui tombera perpendiculairement ſur l'inciſion longitudinale; on coupera les angles formez par ces inciſions, pour rendre l'exterieur de la plaie plus large que le fond, & pouvoir par ce moyen la panſer plus aiſement: l'on fera encore vers la partie inferieure de la plaie une inciſion, qui ſervira

Voilà ce qu'on doit pratiquer pour éviter la fiſtule ; mais quand elle eſt formée, ſoit par la timidité du Chirurgien qui n'aura pas aſſez ouvert, ſoit par l'opinion du malade qui n'aura pas voulu

comme de goutiere à la ſupuration, & qui rendra la plaie plus longue que ronde.

On panſera la plaie pour la premiere fois avec une tente liée, qu'on introduira dans l'anus ; on la remplira de bourdonnets, ou de lambeaux de linge dechiré ; on couvrira le tout de compreſſes graduées, pour remplir l'entre-deux des feſſes ; on appliquera enſuite à l'ordinaire le bandage en T. ſoutenu du ſcapulaire qu'on doit mettre au malade avant l'operation. On levera cet appareil le deuxiéme ou troiſiéme jour après l'operation, à moins que le malade n'ait envie d'aller à la garderobe. On fera le ſecond panſement & les ſuivans avec une méche compoſée de pluſieurs brins de charpie, & qui aura à ſon extremité une petite tête ſemblable au bout d'une tente & de la grandeur d'un travers de doigt ; on l'introduira dans l'anus avec une ſonde, & on en fera paſſer la tête au-delà de la plaie faite à l'inteſtin ; on remplira le reſte de la plaie avec des bourdonnets mollets & des plumaceaux, on couvrira le tout d'un digeſtif animé.

Si l'on trouve l'inteſtin detaché au-dela de la partie du doigt, comme cela arrive quelquefois parce que les graiſſes qui l'environnent ſont tombées en pourriture ; on ſe ſervira d'une tente longue & mollette, que l'on introduira dans l'anus, deſorte que ſon extremité ſoit au-delà de la plaie de l'inteſtin. Cette tente le raprochera des parties voiſines, & empêchera le pus d'y former un ſac & d'y ſéjourner. Ce ne ſera qu'après que l'inteſtin ſe ſera recolé, qu'on ſe ſervira de la méche dont on vient de parler. Si les chairs deviennent molles & baveuſes, on couvrira d'onguent brun les plumaceaux, les bourdonnets & la méche, excepté ſon extremité qui doit être portée juſques dans la cavité de l'inteſtin. Lorſque les chairs auront rempli la plaie, on la deſſechera & on la cicatriſera avec l'onguent de pompholix dont on couvrira la méche & le plumaceau qu'on applique ſur la plaie, & avec de la charpie ſeche ou trempée dans de l'eau vulneraire. Si les chairs s'élevent trop, on les conſumera avec la pierre infernale.

ſe réſoudre à l'ouverture, il faut examiner la nature de la fiſtule avant que de prendre ſon parti pour l'opération.

Trois ſortes de fiſtules.

On établit en géneral trois eſpeces de fiſtules : la premiere quand l'ulcere eſt ouvert en dehors & non en dedans, la ſeconde, quand il perce l'inteſtin ſans avoir d'iſſue en dehors, & la troiſiéme, quand il communique au dehors & au dedans. Les premieres ſont apparentes & ſe découvrent aiſément, la ſonde qu'on y introduit fait connoître ſi elles ſont ſuperficielles ou profondes. On eſt certain de l'exiſtence des ſecondes, lorqu'on voit qu'il ſort du pus avec les excrémens, & particulierement quand un abſcès a précedé, & on ſent avec le doigt index fourré dans le fondement, ſi l'ouverture eſt proche ou éloignée de l'anus. Les troiſiémes ſe manifeſtent en mettant une ſonde C. dans la fiſtule, & le doigt dans l'anus ; car ſi on ſent le bout de la ſonde avec le doigt, on eſt aſſuré que le boyau eſt percé ; ce petit dilatoire D. introduit dans l'anus, eſt très-commode pour en juger. On appelle ces dernieres fiſtules, complettes, & les premieres, borgnes, parce qu'elles n'ont qu'une ouverture (*a*).

Subdiviſion des fiſtules.

Chacune de ces eſpèces ſe diviſe encore en pluſieurs ſortes, dont les unes ſont près de l'anus, les autres en ſont éloignées d'un ou de deux travers de doigt ; quelques-unes ſont au bord du boyau ; & il y en a de plus profondes : on en trouve qui n'ont qu'une ſinuoſité, & beaucoup en ont pluſieurs en forme de pâte d'oye, on nomme ces differens ſinus des clapiers ; telles tendent vers le rectum, & telles vers la veſſie ou vers les os des hanches ;

(*a*) Les fiſtules ou il n'y a qu'une ouverture, s'appellent borgnes. Quand cette ouverture ſe trouve à l'inteſtin, la fiſtule s'appelle borgne & interne ; ſi l'ouverture eſt au dehors, la fiſtule ſe nomme borgne & externe.

enfin elles ſont ou nouvelles, ou vieilles & calleuſes.

C'eſt au Chirurgien à tirer ſon prognoſtic ſuivant la nature de la fiſtule, & ſans promettre plus qu'il ne peut tenir, il le fera toujours douteux; car quelqu'apparence qu'il y ait d'y réuſſir, il arrive néanmoins ſouvent des accidens qui empêchent de pouvoir executer ce qu'on a promis. Le prognoſtic.

On nous propoſe trois moyens pour guérir les fiſtules, ſçavoir le cauſtique, la ligature, & l'inciſion. Après que nous les aurons examinez tous trois, nous déciderons lequel eſt le meilleur. Trois manieres de traiter ces maux.

Il y a environ trente ans qu'à Paris un nommé Lemoyne s'étoit acquis une groſſe réputation pour la guériſon des fiſtules. Sa méthode conſiſtoit dans l'uſage du cauſtique, c'eſt-à-dire, qu'avec un onguent corroſif, dont il couvroit une petite tente qu'il fourroit dans l'ouverture de l'ulcere, il en conſumoit peu à peu la circonference, ayant ſoin de groſſir tous les jours la tente, de maniere qu'à force d'aggrandir la fiſtule, il en découvroit le fond. S'il y avoit de la calloſité, il la rongeoit avec ſon onguent qui lui ſervoit auſſi à détruire les clapiers, & enfin avec de la patience il en guériſſoit beaucoup. Cet homme eſt mort vieux & riche, parce qu'il ſe faiſoit bien payer, en quoi il avoit raiſon, car le public n'eſtime les choſes qu'autant qu'elles coutent. Ceux à qui le ciſeau faiſoit horreur, ſe mettoient entre ſes mains; & comme le nombre des poltrons eſt fort grand, il ne manquoit point de pratique.

Thevenin préfere la ligature aux deux autres manieres pour guérir la fiſtule à l'anus. Il aſſure qu'il n'en a vû aucune qu'elle n'ait parfaitement guérie; & voici comment il conſeille de la faire. Le malade ſitué ſur ſes pieds, ayant le corps courbé & appuyé ſur le bord d'un lit, on lui ordonnera d'abord d'écarter les jambes & les cuiſſes qu'on fe- On opere par la ligature.

ra tenir fermes par deux ſerviteurs, de crainte qu'il ne les reſſerre & qu'il ne ſe tourmente durant l'opération : le malade ainſi diſpoſé, il faudra que le Chirurgien mette dans l'anus le doigt index de ſa main gauche après l'avoir frotté d'huile d'amande douce ou de quelque choſe de graiſſeux, afin qu'il entre plus doucement, puis de ſa main droite il prendra une ſonde E. de fil de laiton, ou d'argent recuit, enfilée d'un double fil F. de lin crud ou de crin de queue de cheval pour couper plus promptement : il introduira cette ſonde dans l'orifice de la fiſtule, & en ayant rencontré le bout avec le doigt qu'il a dans le boyau, il la recourbe & la tire au dehors par l'anus, amenant avec elle un des bouts du fil, lequel étant paſſé, on en fait une ligature à nœud coulant avec l'autre bout qui ſort par la fiſtule, & de jour en jour on le reſſerre juſqu'à ce que le lien ait coupé ce qu'il a embraſſé. Si la fiſtule étoit borgne, l'inteſtin n'étant point percé, il ne faudroit point faire difficulté de le percer avec l'extrémité de la ſonde, ce qui s'execute aiſément en l'appuyant ſur le bout du doigt qui eſt dans l'anus, enſuite de quoi on recourbe la ſonde, & on lie les deux bouts de fil de la façon que nous venons de dire.

Uſage de l'inciſion.

La troiſiéme maniere, eſt l'inciſion. Comme c'eſt la plus pratiquée & la plus univerſellement ſuivie, je m'y étendrai davantage que ſur les autres, afin de n'oublier aucune circonſtance, & d'en inſtruire exactement les jeunes Chirurgiens. Pour cet effet on obſervera qu'avant l'operation il faut choiſir ſon tems ; car ſi on ſe trouvoit en Eté ou en Hyver, l'excès de la chaleur ou du froid obligeroit d'attendre que l'air ſe fût moderé, & on peut differer ſans danger quand la fiſtule n'eſt pas récente : il faudroit enſuite préparer les corps par des ſaignées & des purgations convenables à la conſtitution du ſujet, & ayant déterminé le jour

& l'heure on diſpoſeroit l'appareil tel que vous le voyez ſur la planche XXV.

On donnera un lavement deux heures avant l'opération pour vuider l'inteſtin, de crainte que les efforts qu'elle pourroit exciter ne pouſſaſſent des excrémens dans le nez du Chirurgien, comme cela eſt arrivé quelques fois; c'eſt-pourquoi il ne doit pas ſe placer directement derriere le malade, mais un peu à côté pour éviter cette fuſée qui ſeroit très-déſagréable : le malade ſera ſitué ſur le bord du lit, ayant un traverſin ſous le ventre pour élever les feſſes qui ſeront tournées du côté du jour, les cuiſſes écartées & aſſujetties par deux ſerviteurs, de peur qu'il ne remue dans le tems qu'on opérera. Préparation du ſujet.

2°. Durant l'opération le Chirurgien, ainſi que dans la ligature, aura de l'huile G. dont il frotera le doigt indice de ſa main gauche, afin qu'il entre dans l'anus ſans douleur, & il prendra de la droite un ſtilet H. qu'il introduira dans la fiſtule par ſon ouverture exterieure, le conduiſant juſqu'à ce qu'il ſorte par le trou qui ſera au boyau, ce qu'on ſentira avec le doigt fourré dans l'anus; puis avec le bout de ce même doigt on reploya le ſtilet, & on le fera ſortir par le fondement, de telle façon que tout ce qu'on doit couper ſe trouve embaraſſé entre les deux anſes du ſtilet, puis avec un biſtouri I. ou des ciſeaux K. on coupera en une ou deux fois cette chair embraſſée par le ſtilet, s'aſſurant qu'on aura coupé tout ce qu'il faudra quand le ſtilet ſera entierement débaraſſé, on met enſuite le doigt dans le fond de la fiſtule, qui ſouvent ſe trouvera pleine de ſinuoſité ou de clapiers qu'il faut ouvrir juſques dans leur fond autant qu'on le pourra, & ſi avec le doigt on ſent de la calloſité dans la fiſtule, on fera avec le même biſtouri pluſieurs petites inciſions à ces endroits endurcis, afin que les remedes puiſſent mordre deſſus & les Troiſiéme maniere d'operer.

conſumer. Il y en a qui au lieu de ſtilet ſe ſervent de cette ſonde canelée L. qu'ils reployent comme le ſtilet même, & dont la canelure leur aide à conduire la pointe des ciſeaux (*a*).

Perfectionnement de cette opération.

Voilà comment juſqu'à preſent tous les bons Praticiens ont fait cette opération. On a toutefois depuis quelque tems rafiné ſur les moyens de la faire plus promptement, & on a inventé un biſtouri courbe N. au bout duquel eſt attaché un ſtilet N. deſorte qu'au lieu de deux inſtrumens ſéparez, ce n'en eſt qu'un compoſé d'un ſtilet & d'un biſtouri qui tiennent enſemble; & voici comment on l'employe. Il faut d'abord par une petite inciſion faite avec la pointe du biſtouri ordinaire, élargir l'orifice externe de la fiſtule, afin de pouvoir paſſer plus aiſément le biſtouri qui portera un

(*a*) On ne ſe contente pas aujourd'hui de couper la fiſtule entre les deux extremités du ſtilet, comme l'Auteur le preſcrit; on fait une inciſion qui renferme dans ſon circuit ces deux extremités, & par le moyen de laquelle, en les tirant en même tems, on emporte toute la fiſtule qui ſe trouve comme embrochée dans l'anſe formée par cet inſtrument; on fait enſuite à la partie inferieure de la plaie une inciſion qui ſert comme de goutiere à la ſupuration, & qui en rendant la plaie plus longue que ronde, en facilite la guériſon. Cette maniere d'operer a un avantage conſiderable; on emporte tout le canal fiſtuleux, & on ne laiſſe point de calloſitez qu'il faille faire fondre, ce qui rend la plaie ſimple.

Neanmoins le canal fiſtuleux pourroit être ſi profond, ou le trou exterieur de la fiſtule dans un lieu de la feſſe ſi éloignée du fondement, qu'en faiſant l'operation de la maniere qu'on vient de decrire, on emporteroit une trop grande portion de ſubſtance. En ce cas on ouvre ſur une ſonde canelée la fiſtule dans ſa longueur, & l'on fend ſa partie poſtérieure, pour faciliter la fonte des duretés du canal fiſtuleux. On porte enſuite le doigt dans le fond de la plaie, pour reconnoître les brides & les couper, s'il y en a. Il eſt important de ne pas prendre les arteres pour des brides. Ces vaiſſaux ſe font ſentir par leur battement.

ſtilet long, pointu, recuit & non trempé, pour pouvoir ſe reployer ſans peine. Ce biſtouri doit être courbe, mince, étroit, ayant le tranchant couvert de cette chape O. de carton ou d'argent faite exprès pour être introduite dans la fiſtule ſans rien bleſſer. L'inſtrument ainſi diſpoſé, on pouſſe le ſtilet dans la fiſtule, & on le ramene par le fondement, & le biſtouri étant entré après le ſtilet, on retire doucement la chape qui enveloppoit le tranchant; puis tenant d'une main le bout du ſtilet & de l'autre le manche du biſtouri, en tirant à ſoi on tranche tout d'un coup toute la fiſtule, après quoi il faudra comme à l'ancienne maniere, porter le doigt dans le fond pour en connoître les ſinuoſitez & les calloſitez, auſquelles on remediera comme nous l'avons dit.

Voilà deux manieres de faire l'opération de la fiſtule complette, elles ſont toutes deux également bonnes, parce qu'elles ouvrent la fiſtule juſques dans ſon fond, & elles ne different qu'à raiſon des inſtrumens avec leſquels on les pratique. Voyons maintenant ce qu'il faut faire aux fiſtules qu'on appelle borgnes.

Pratique pour les fiſtules borgnes.

Je vous ai déja enſeigné en faiſant l'opération avec la ligature que quand l'inteſtin n'étoit pas ouvert, il le falloit percer, pour embraſſer toute la chair que le fil devoit couper, c'eſt encore une néceſſité abſolue de le percer ici avec le ſtilet, ſans quoi l'opération ſeroit imparfaite, mais le boyau eſt ſi tendre qu'il reſiſte très-peu, quand le ſtilet a fait ſon trou à l'inteſtin dans le fond de la fiſtule, on le retire par l'anus, & on continue l'opération de la maniere que je viens de vous montrer.

De la fiſtule qui n'eſt pas ouverte.

Si la fiſtule eſt ſeulement ouverte dans le boyau, & qu'elle ne le ſoit point en dehors, l'opération en eſt plus difficile, car pour l'accomplir il faut trouver moyen de faire une ouverture en dehors. Pour y parvenir on examinera s'il ne ſe fait point

quelque petite tumeur au tour de l'anus, qui indique que ce soit le fond externe de la fistule, & si on n'y apperçoit point à la peau quelque alteration, ou de la rougeur qui marque l'endroit du vuide, parce que sur de telles apparences il seroit à propos d'ouvrir ces endroits pour y passer l'instrument & continuer l'opération comme ci-dessus. Quand il n'y aura rien au dehors qui fasse connoître où il faut ouvrir, on prendra ce stilet P. qui est plié en deux & dont un des bouts est plus long que l'autre le tenant par le bout le plus long, on l'introduira dans l'anus, & au moment qu'on le retire en le conduisant avec le doigt engagé dans l'intestin on tâche de faire entrer le bout du stilet le plus court dans l'ouverture de la fistule, puis tirant à soy on sentira à l'exterieur le bout du stilet, sur lequel on ouvrira la partie, & avec l'instrument qu'on y glissera comme ci-dessus; on achevera l'opération (*a*).

Pansement de la plaie.

3°. Après l'opération il faut panser la plaie avec un gros tampon de charpie Q. en forme de tente qu'on trempera dans un liniment composé d'huile & de jaune d'œuf, & qu'on fera entrer par force dans l'anus pour écarter les lévres de la plaie, qu'on garnira ensuite de plumaceaux R R. couverts du

(*a*) Lorsques les fistules n'ont pas d'ouverture externe, & que rien ne désigne le lieu où il faut faire l'operation; il y a deux moyens de le découvrir. Le premier est de l'invention de feu M. Thibaut, qui portoit le doigt index dans l'anus, & le recourboit ensuite en le tirant un peu à lui pour ramener à l'exterieur le foyer de la matiere, tandis qu'il pressoit avec un autre doigt les environs du fondement. La douleur qu'il causoit au malade marquoit le lieu où il falloit faire l'incision pour rendre la fistule complette. Le second est de M. petit, qui met dans l'anus pendant 24. heure une tente, qui bouchant l'ouverture de la fistule, empêche le pus de s'écouler, & le ramasse en assez grande quantité, pour faire à l'exterieur une tumeur qui indique le lieu où il faut faire l'opération.

du même liniment : l'emplâtre S. la compreſſe longitudinale T. puis la quarrée V. y doivent être appliquées par ordre, & retenues par le bandage X. On mettra le malade au lit, ou bien on le laiſſera en repos juſques au ſoir qu'on lui tirera trois poilettes de ſang, pour éviter qu'il ne ſe faſſe un dépôt d'humeurs ſur la partie affligée. (*a*)

Ces ſortes de plaies ſont embarraſſantes à panſer, à cauſe que c'eſt le chemin par où paſſent les gros

(*a* Si l'on a ouvert quelque artere dont on craigne l'hémorragie, on doit panſer le malade d'une autre maniere. On cherche ce vaiſſau avec le doigt; on eſt ſûr de l'avoir trouvé quand le ſang ne coule plus, on met alors ſur le vaiſſau en place du doigt un petit bourdonnet trempé dans une eau ſtiptique, on le tient avec le doigt, on porte le plus avant qu'on peut dans le fondement pluſieurs lambeaux de linge de la largeur de trois à quatre travers de doigt en quarré, & attachés dans leur milieu par un long bout de fil, on ſoutient le bourdonnet avec pluſieurs autres dont on remplit la cavité de la plaie en faiſant toujours compreſſion ſur le vaiſſau. On prend enſuite les bouts du fil que l'on a laiſſé pendre au dehors, & on les tire à ſoi, tandis que l'on pouſſe par un mouvement oppoſé la charpie qui eſt dans la plaie. En tirant le fil auquel ces lambeaux de linge ſont attachées, on les dévelope, & en pouſſant exterieurement la charpie qu'on a miſe deſſus, on comprime plus fortement le vaiſſau. Enfin on applique les compreſſes graduées & le bandage à l'ordinaire, & l'on fait appuyer la main de quelque perſonne ſur l'appareil pendant quelques heures.

Lorſqu'on a ouvert un vaiſſau conſiderable, & qu'on met l'appareil à l'ordinaire ſans s'en appercevoir, le ſang s'épanche dans la cavité de l'inteſtin, parce qu'il trouve de ce côté moins de reſiſtance que vers l'exterieur, où tout eſt exactement bouché par l'appareil. La tenſion du ventre, de petites coliques, la petiteſſe du poux, le froid des extrémités, & la foibleſſe où le malade tombe peu à peu ſont autant d'indices de cette hémorragie, dont un ſeul ſuffit pour obliger le Chirurgien à lever auſſitôt l'appareil, & à examiner ce qui ſe paſſe interieurement. Après avoir fait ſortir les cailleaux de ſang, il doit panſer le malade de la maniere qu'on vient de décrire.

excremens, & que ſouvent il ſurvient un dévoyement qui oblige de lever l'appareil, & de panſer frequemment. On laiſſe pour lors un garçon Chirurgien qui couche dans la chambre du malade ; & qui le repanſe toutes les fois qu'il a été à la ſelle ; mais on tâche de regler cette évacuation enſorte qu'elle ne ſe faſſe qu'une fois le jour, on envoye le garçon, qui une heure avant le panſement leve l'appareil afin que le malade ſe préſente à la chaiſe percée, où il demeure quelque tems pour faire une bonne ſelle: on lave la plaie avec du vin tiéde avant que de la panſer après que le malade s'eſt vuidé les inteſtins. On ſe ſert toujours du tampon couvert d'un digeſtif fort animé, pour mondifier & pour empêcher qu'il ne croiſſe de mechantes chairs, ce qui arrive très ſouvent dans ces parties ; on continue la même choſe tous les jours, & on a ſoin de ne diminuer la groſſeur du tampon qu'à meſure que les chairs empliſſent le fond de la fiſtule, on deſſeche enſuite la plaie, & on travaille à y procurer une bonne cicatrice. (*a*)

Jugement des trois manieres d'opérer ci devant expliquées.

Il n'eſt pas difficile de décider laquelle de ces trois manieres eſt préferable aux autres. Le cauſtique fait une douleur continuelle pendant cinq ou ſix ſemaines qu'on eſt obligé de s'en ſervir. La ligature ne coupe les chairs qu'après un long eſpace de tems & il ne faut pas manquer de la ſerrer tous les jours, ce qui ne ſe fait pas ſans douleur. L'inciſion cauſe à la verité une douleur plus vive, mais elle eſt de ſi peu de durée qu'elle ne doit point al-

(*a*) Les Praticiens préferent à preſent dans le ſecond panſement, & dans les ſuivans l'uſage de la méche dont on a parlé plus haut à celui du tampon ou de la tente que l'Auteur propoſe ici. Néanmoins lorſqu'on a coupé dans l'operation une portion conſiderable du bord de l'anus, & que les chairs commencent à remplir le vuide ; il faut mettre dans l'ouverture de cette partie une tente un peu courte, qui en empêchant le retreciſſement lui conſerve ſon diametre.

larmer une perſonne qui veut guérir ſans crainte de retour ; car outre qu'elle acheve en une minute ce que les deux autres manieres n'operent qu'en un mois, c'eſt que par celles-ci la guériſon eſt douteuſe, & qu'elle eſt sûre par l'inciſion.

Ces raiſons ont déterminé le Roy à prendre le parti de ſubir l'inciſion, après avoir examiné tous les autres moyens qu'on lui propoſoit pour le guérir de la fiſtule, dont je vais vous faire l'hiſtoire en peu de mots.

Hiſtoire de la fiſtule à l'anus ſurvenue au Roi.

Dans l'année 1686. il ſurvint au Roy une petite tumeur proche l'anus, en tirant du côté du perinée, elle n'étoit ni enflammée, ni beaucoup douloureuſe. Elle groſſit peu à peu, & après avoir meurie elle ſe perça d'elle même, parce que le Roy ne voulut pas ſouffrir que M. Felix ſon premier Chirurgien en fît l'ouverture, comme il le propoſoit. Ce petit abſcès eut la ſuite ordinaire de ceux où on ne fait pas d'ouverture ſuffiſante pour porter les remedes dans le fond de la cavité ; il ne ſe fit qu'un petit trou à la peau par où la matiere s'écoula, il continua à ſupurer, & enfin il devint fiſtuleux.

Le ſeul moyen de guérir étoit l'opération ; mais on ne trouve pas toujours dans les Grands cette déference néceſſaire pour obtenir la guériſon. Mille gens propoſoient des remedes qu'ils diſoient infaillibles, & on éprouva une partie de ceux qu'on jugeoit les meilleurs, mais pas un ne réuſſit.

On dit à Sa Majeſté que les eaux de Barege étoient excellentes pour ces maladies, le bruit même courut qu'Elle iroit à ces eaux ; mais avant que de faire ce voyage on trouva à propos de les éprouver ſur divers ſujets. On chercha quatre perſonnes qui avoient le même mal, & on les envoya à Barege aux dépens du Roi, ſous la conduite de M. Gervais Chirurgien ordinaire de Sa Majeſté, lequel fit des injections de ces eaux dans leurs fiſtules

Experiences.

pendant un tems considerable, il les y traita de la maniere qu'il crut convenable pour leur rendre la santé, & il les ramena tout aussi avancez dans leur guérison que quand ils étoient partis pour y aller.

Une femme vint dire à la Cour qu'étant allée aux eaux de Bourbon pour une maladie particuliere, elle s'étoit trouvé guérie par leur usage d'une fistule qu'elle avoit avant que d'y aller. On envoya à Bourbon un des Chirurgiens du Roy avec quatre autres malades qui revinrent dans le même état qu'ils étoient, quand ils partirent.

Un Jacobin s'adressa à M. de Louvoy, & lui dit qu'il avoit une eau avec laquelle il guérissoit toutes sortes de fistules; un autre se vantoit d'avoir un onguent qui n'en manquoit aucune, il y en eût d'autres qui proposerent des remedes différens, & qui citoient même des cures qu'ils prétendoient avoir faites. Ce Ministre qui ne vouloit rien négliger pour une santé aussi précieuse que celle du Roy, fit meubler plusieurs chambres à la Surintendance, où on mit des malades qui avoient des fistules, & on les fit traiter en présencede M. Felix par ceux qui se vantoient de les pouvoir guérir. Une année s'écoula pendant toutes ces differentes épreuves sans qu'il y en eût un seul de guéri.

M. Bessieres qui avoit examiné le mal, étant interrogé par Sa Majesté sur ce qu'il en pensoit, répondit librement au Roy, que tous les remedes du monde ne feroient rien sans l'opération.

Le Roy enfin à qui M. de Louvoy & M. Felix rendoient compte de tout ce qui se passoit, voyant qu'il n'y avoit d'espérance de guérir que par l'opération sur laquelle M. Felix insistoit toujours, s'y détermina; mais il ne voulut en informer personne. Il attendit qu'il fut de retour de Fontainebleau, & un matin qu'on ne s'étoit apperçu de rien, on fût étonné qu'allant au lever du Roy, on apprit qu'il

s'étoit fait faire l'opération, & qu'il avoit conſtamment ſouffert toutes les inciſions que M. Felix avoit jugé à propos de lui faire.

Ce fut le 21 Novembre 1687 que cela ſe paſſa. M. Felix à qui le Roy avoit laiſſé la liberté de prendre tel Chirurgien qu'il lui plairoit pour l'aider dans cette occaſion, choiſit M. Beſſieres qui fut preſent à cette opération, où il n'y avoit que M. de Louvoy avec MM. Daquin & Fagon. La cure fut très-bien conduite, & le Roy a été parfaitement guéri. Il récompenſa auſſi en Roy tous ceux qui lui rendirent ſervice dans cette maladie. Il donna à M. Felix cinquante-mille écûs, à M. Daquin cent mille livres, à M. Fagon quatre-vingt mille livres, à M. Beſſieres quarante mille livres, à chacun de ſes Apoticaires qui ſont quatre, douze mille livres, & au nommé la Raye garçon de M. Felix, quatre cent piſtoles.

Ceux qui aſſiſterent à cette opération.

Récompenſes données par le Roy à ceux qui le traiterent.

OPERATIONS DE CHIRURGIE,

CINQUIE'ME DE'MONSTRATION.

Des Opérations qui ſe pratiquent à la Poitrine & au Col.

DE L'EMPYE'ME.

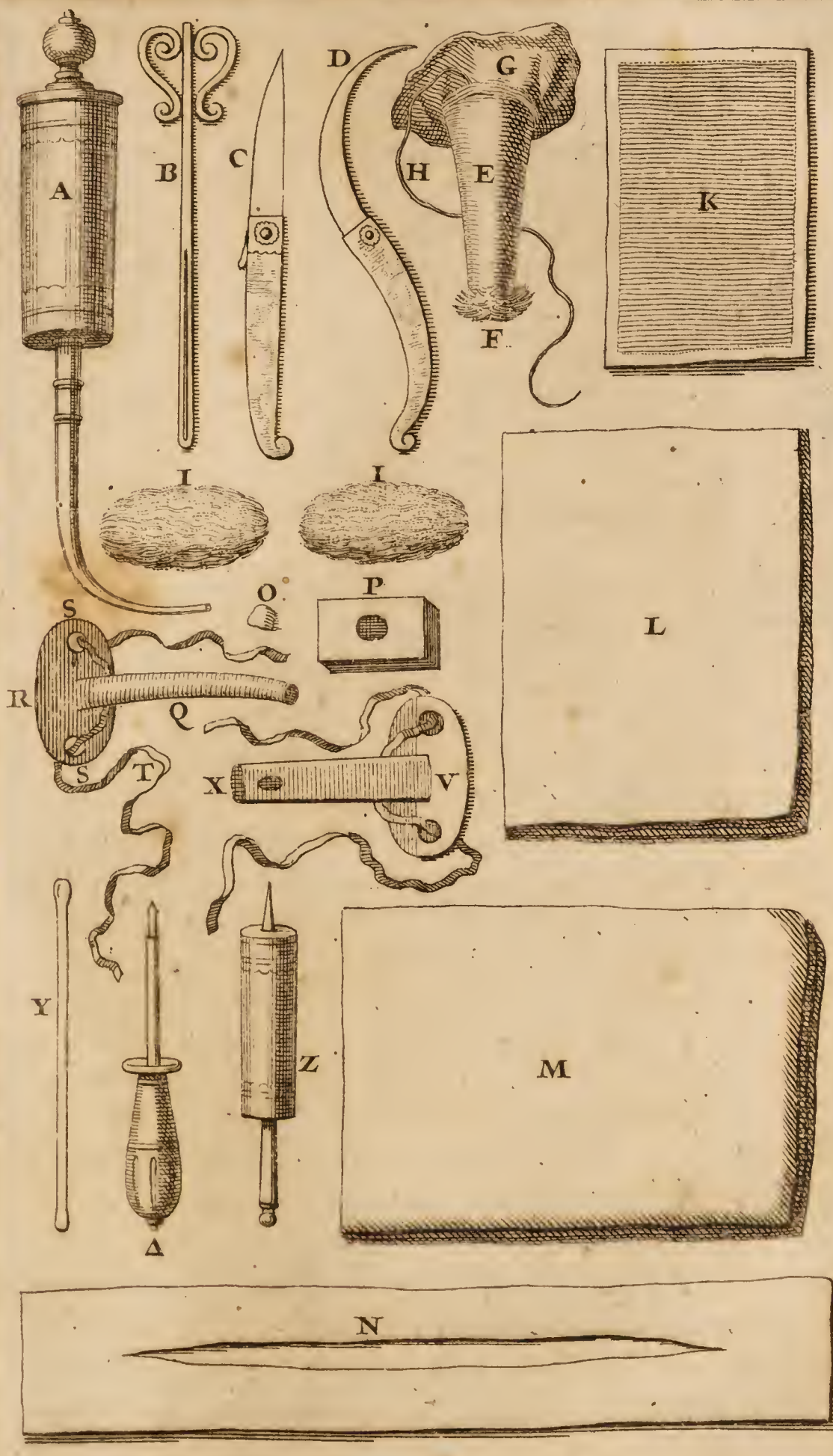
L'Ordre que nous nous ſommes preſcrit, Meſſieurs, demande qu'après vous avoir démontré toutes les opérations qui ſe pratiquent ſur le bas-ventre, nous montions à celles qui ſe font à la poitrine, que nous continuions par le col & la tête, & que nous finiſſions par celles des extrémitez.

Opérations particulieres pour la poitrine.

La poitrine a des maladies qui lui ſont propres, & par-conſéquent elle a auſſi des opérations qui lui ſont particulieres, dont la principale eſt l'empyême. C'eſt par celle-ci que nous allons commencer.

La plûpart des Auteurs ayant égard à l'étimolo-

FIG. XXVI. POUR L'EMPIÉME p. 422.



gie d'empyême qui signifie changement en pus ou en sanie, nous disent que ce mot se prend pour une transmutation de matiere en pus dans quelque partie du corps qu'elle se fasse, & particulierement pour une collection ou un amas de pus dans la capacité de la poitrine ; mais la coutume de le prendre pour l'ouverture qu'on est obligé de faire à la poitrine afin d'en tirer du sang, du pus, ou de l'eau, a prévalu. J'appellerai donc cette ouverture empyême, aussi cette opération n'est-elle connue que sous ce nom par les Praticiens. Ainsi quand je parlerai d'empyême, j'entendrai une plaie qu'on a faite à la partie inférieure de la poitrine entre deux côtes pour donner issue à ce qui est épanché dans sa capacité.

D'où vient le mot d'empyême.

Trois sortes de matiéres obligent d'en venir à l'empyême ; sçavoir du sang qui sortant de quelques vaisseaux sanguins qui auront été coupez, sera tombé sur le diaphragme, du pus qui s'y sera épanché ensuite d'une pluresie, ou de l'eau qui s'y sera amassée peu à peu dans une hydropisie. Voilà trois differentes occasions où on fait l'empyême & où il est absolument nécessaire ; mais la plus pressante de toutes, c'est quand par une plaie au poumon le sang tombe dans la poitrine dont il rempliroit bientôt la cavité, avec danger d'étouffer dans peu de tems le malade, si on ne lui donnoit issue par une ouverture qu'on ne doit pas differer, ce qui m'engage à vous en faire voir l'opération avant que de vous entretenir des autres.

Nécessité de cette opération.

Entre les plaies de la poitrine, les unes ne pénétrent point dans sa capacité, & alors elle sont regardées comme simples : les autres sont pénétrantes, & de ces dernieres quelques-unes sont sans lésion des organes internes, & en ce cas elles ne demandent que la réunion ; & d'autres avec lésion des parties contenues ; & celles-ci encore sont ou sans épanchement de sang dans la poitrine, ou bien

Diversité des plaies de la poitrine.

elles ſont accompagnées de ſang répandu dans cette moyenne région. Ce ſont de ces dernieres dont j'ai à vous parler, parce qu'elles ne ſe peuvent guérir que par l'empyême qui évacue ce ſang dont le malade ſeroit ſuffoqué, ſi on ne le faiſoit ſortir.

Signes d'une plaie pénetrante.

Les moyens pour connoître que la plaie eſt pénetrante, ſont trois; l'attouchement, la vûe & la ſonde. Si en touchant aux environs de la plaie vous ſentez un emphiſême, c'eſt-à-dire, une bourſouflure ſemblable à celle des animaux qu'on ſoufle après les avoir tuez, c'eſt ſigne qu'elle pénetre dans la capacité, ce gonflement n'ayant pû venir que de ce que le vent pouſſé au dehors par les poumons, s'eſt répandu dans les eſpaces des muſcles de la poitrine, & ſous les tégumens. On remarque par la vûe ſi la plaie eſt grande & ſi elle pénetre, car le ſang qui s'en échape, eſt rendu écumeux par l'air qui s'y mêle & qui ſort de la plaie avec bruit, en étant chaſſez l'un & l'autre avec vîteſſe par les poumons qui s'étendent ou par les muſcles qui reſſerent la poitrine; alors on ne peut douter que la capacité ne ſoit ouverte, & que même le poumon ne ſoit bleſſé. Il y en a qui approchent de l'ouverture une chandelle allumée, & ſi la flâme vacille, c'eſt ſigne que le coup a entré dans la poitrine, l'air qui en ſort étant l'unique cauſe de ce petit mouvement. D'autres diſent que ſi le bleſſé étoit très-foible, il faudroit approcher un miroir de la plaie, & que ſi la glace ſe terniſſoit, ce ſeroit ſigne qu'il ſortiroit de l'air & que la plaie pénétreroit; mais la plus ſûre preuve, c'eſt par la ſonde, car ſi l'introduiſant dans la plaie elle entre dans la capacité de la poitrine, il n'y a pas lieu de douter que la plaie ne pénetre. Cependant quoique ſouvent on ne puiſſe pas avec la ſonde trouver le chemin qu'a fait l'inſtrument, il n'en faut pas conclure que la plaie ſoit bornée à la ſurface, il y a des épées étroites qui n'entrant que de biais font

Preuve la plus certaine d'une telle plaie.

une ſi petite plaie qu'on ne peut y conduire la ſonde, & particulierement ſi le bleſſé étoit en garde lorſqu'il a reçu le coup. Il faudra donc en ce cas ſituer la perſonne comme elle étoit lorſqu'elle a été bleſſée, & ſi avec cela la ſonde n'entroit point, on dilateroit extérieurement la peau ſans differer, quand d'ailleurs on a des ſignes que le dedans eſt offenſé.

Par où on connoit qu'il y a du ſang épanché.

Il ne ſuffit pas de ſçavoir ſi une plaie pénetre ou non, il faut connoître s'il y a du ſang épanché dans la poitrine; & trois choſes nous en inſtruiſent. 1°. La ſituation de la plaie. 2°. Les excrétions. 3°. Les accidens qui l'accompagnent.

L'Anatomie nous apprend qu'il y a une artere & une vaine intercoſtales qui ſont placées dans une ſciſſure qui regne le long de la partie inférieure de chaque côté. Si le tranchant de l'inſtrument qui a fait la plaie, a coupé les muſcles intercoſtaux directement ſous la côte, il doit avoir ouvert ces vaiſſaux, d'où il s'en ſera ſuivi un épanchement de ſang dans la poitrine (*a*).

(*a*) M. Gerard a imaginé le moyen de faire la ligature des arteres intercoſtales, lorſqu'elles ſont ouvertes dans quelqu'endroit favorable. Après avoir reconnu le lieu où l'artere a été coupé, on agrandit la plaie, on prend l'aiguille O. aſſez courbe pour embraſſer la côte, & enfilée d'un fil ciré, au milieu duquel on a noué un bourdonnet; on la porte dans la poitrine à côté du lieu où l'artere eſt diviſée, & du côté de ſon origine, on la fait paſſer derriere la côte où ſe trouve l'artere ouverte, la pointe ſort par deſſus la côte, on prend cette pointe & on retire l'aiguille en achevant de lui faire décrire une circonference : quand l'aiguille eſt entierement ſortie, on tire le fil juſqu'à ce que le bourdonnet ſe trouve ſur l'artere, on applique ſur le côté qui eſt embraſſé par le fil, une compreſſe un peu épaiſſe, ſur laquelle on noue le fil en le ſerrant ſuffiſamment pour comprimer le vaiſſau, qui ſe trouve pris entre le bourdonnet & la côte. M. Goulard Chirurgien de Montpellier a inventé depuis, pour faire la ligature de cette artere, l'aiguille courbe P. qui

Signe d'une plaie au poumon.

Si la plaie eſt grande, & qu'il en ſorte beaucoup de ſang, c'eſt ſigne qu'il doit y en avoir dans la capacité, & principalement quand on entend un ſiflement à la plaie cauſé par l'air qui en ſort, cela marque qu'il y a ouverture au poumon, & comme il eſt tout plein de vaiſſaux, il ne peut pas être bleſſé qu'il n'y en ait d'ouverts qui verſent du ſang dans cette capacité diſpoſée à le recevoir.

On connoît le ſang épanché par les accidens qui arrivent immédiatement après la bleſſure, on ſent une grande peſanteur ſur le diaphragme cauſée par le poid du ſang qui s'y eſt répandu, une forte tenſion à la poitrine du côté de la plaie, le bleſſé a de la peine à reſpirer, & tombe ſouvent en ſyncope (a).

Les plaies de la poitrine ne guériſſent pas facilement.

Si par le défaut de ces ſignes le Chirurgien juge qu'il n'y a point de ſang épanché, il doit travailler à guérir la plaie le plûtôt qu'il pourra, & quelque ſoin qu'il y apporte, ce ne ſera pas ſitôt qu'il ſeroit à ſouhaiter, parce que les plaies de la poitrine ſont plus difficiles à guérir que les autres,

a un manche. Après avoir fait paſſer l'aiguille par deſſous la côte & percé les muſcles, & les tegumens au-deſſus, on degage le fil qui eſt dans les trous pratiqués vers la pointe, on tire enſuite l'aiguille de la même maniere qu'on l'a fait entrer, & on fait la ligature de l'artere comme je viens de dire.

(a) Ajoutez à ces ſignes d'épanchement que le bleſſé reſpire mieux couché ſur un plan preſque horiſontale que debout ou aſſis; qu'il ne peut reſter couché ſur le côté ſain, c'eſt-à-dire, du côté où il n'y a pas d'épanchement, au lieu qu'étant couché du côté de l'épanchement il ſouffre moins; qu'il ne peut ſe tenir couché d'aucun côté ſi l'épanchement eſt dans l'un & dans l'autre cavité de la poitrine: qu'étant debout ou aſſis, il prend une ſituation telle que ſon dos décrit un arc de cercle. On obſerve de plus que le côté de la poitrine où eſt l'épanchement a plus d'étendue que celui où il n'y en a point, ce qu'on reconnoît par l'examen du dos bleſſé qu'on met à ſon ſéant, enfin le bleſſé a une ſueur froide par tout ſon corps, ſes extremités ont froides, ſon pouls eſt petit & concentré.

pour quatre raiſons. La premiere à cauſe que l'air, qui entrant par la plaie ſans être modifié ni échauffé comme celui qui paſſe par la bouche, ne peut pas manquer d'incommoder les poumons. La ſeconde, parce que le mouvement continuel de la poitrine s'oppoſe à la réunion qui ſe doit faire. La troiſiéme conſiſte dans la difficulté qu'il y a de porter les médicamens à une plaie des poumons; & la quatriéme en ce que les matieres n'ont pas la liberté de ſortir d'elles-mêmes & qu'on a de la peine à les tirer quand elles ſont dans le fond de la poitrine.

Il ne faut point s'arrêter à l'opinion de quelques Anciens qui vouloient que par une ſuture on fermât toutes les plaies de la poitrine, prétendant que l'air étranger qui y entroit, étoit extrémement pernicieux. Nous rejetterons auſſi le ſentiment de ceux qui conſeillent de les tenir très-long tems ouvertes. S'il n'y a point de ſang épanché, il faut les fermer au plûtôt. S'il y en a on les tiendra ouvertes pour le faire ſortir, & ainſi c'eſt le ſang qui doit en ceci regler la conduite du Chirurgien. Abus dans la pratique.

Quand il y a épanchement de ſang, il eſt néceſſaire de le vuider; & pour cet effet le Chirurgien ſe doit ſervir des moyens les plus doux avant que d'en venir aux extrêmes. On nous en propoſe trois, le premier eſt de ſituer le malade de maniere que le ſang puiſſe ſortir par la plaie, ce qu'on execute en lui faiſant baiſſer la tête, lui élevant les cuiſſes, & le couchant ſur la plaie même; le ſecond eſt d'aider au ſang à ſortir en ſerrant le nez au bleſſe, lui ordonnant de retenir un peu ſon haleine, & lui ébranlant un peu le corps; & le troiſiéme, c'eſt de ſe ſervir de l'inſtrument appellé pyoulque ou tirepus A. qui eſt une ſeringue dont le canon eſt courbé pour s'accomoder à la figure de la plaie; on introduit ce canon juſqu'à l'endroit où le ſang eſt tombé, puis retirant le manche de la ſeringue, Cure de la plaie où il y a épanchement de ſang.

on l'emplit de cette humeur extravasée, & ainsi on la pompe à plusieurs fois.

Si par ces moyens on n'a pas pû vuider la poitrine, il la faut ouvrir pour donner issue de quelque maniere que ce soit à cette matiere. On s'y prend de deux façons, l'une en dilatant la plaie, & l'autre en faisant une contr'ouverture.

Comment on doit dilater l'overture.

La dilatation de la plaie se doit faire quand l'ouverture est dans la partie-basse de la poitrine, soit antérieurement, soit postérieurement; car il n'est pas rare que la plaie se trouve vers l'endroit où on feroit l'empyême, & quand même elle seroit de quelques doigts plus haut, il faudroit se contenter de la dilater, ce qu'on fait en fourrant une sonde creuse B. dans la plaie, pour y conduire la pointe d'un instrument qui doit être ou un bistouri droit C. ou un courbe D. & on observera de faire toujours en bas les incisions aux tégumens & aux muscles extérieurs pour faciliter la sortie du sang. Car pour la dilatation qu'on fait aux muscles intercostaux, elle ne peut être qu'à l'endroit de la plaie qui se rencontre entre deux côtes, on met ensuite le blessé dans une situation convenable à l'évacuation du sang, on ne peut mieux le situer que de le coucher sur la plaie.

Observation d'une plaie de poitrine.

Un des Gendarmes de Monseigneur le Duc de Bourgogne fut blessé à Beffort en 1703, par un de ses camarades qui lui donna un coup d'épée dans la poitrine, directement sous la mammelle droite; & comme ce malheur lui étoit arrivé à demi-lieuë de cette ville, la poitrine avoit eu tout le tems de s'emplir avant qu'on me fût venu chercher pour le panser. Je me contentai de dilater la plaie suffisamment pour évacuer le sang qui l'étouffoit, & je ne le pansai point ce premier jour. Je le fis coucher sur la plaie pendant toute la nuit, & à mesure que le sang sortoit il respiroit plus librement. Le lendemain je trouvai la poitrine toute vuide,

je le panſai & le laiſſai entre les mains d'un Chirurgien de la ville qui le guérit, de maniere qu'un mois après il vint nous rejoindre à l'armée.

Si la plaie eſt à la partie ſupérieure de la poitrine & qu'on ſoit certain qu'il y a du ſang épanché, il faut de néceſſité faire une contr'ouverture, qui ſera ce qu'on appelle Empyême. Elle ſe doit faire à la partie déclive ou penchante de la poitrine en deux endroits; ſçavoir en la partie anterieure, ou en la poſterieure.

En quel lieu on doit faire la contre-ouverture.

Quand on choiſit la partie antérieure de la poitrine, l'opération ſe fait entre la deuxiéme & la troiſiéme des vrayes côtes en comptant de bas en haut. Le bleſſé en tire cet avantage qu'il peut ſe panſer lui-même quand il eſt obligé de quitter ſon Chirurgien, ſoit parce qu'il ne ſera pas en état de le payer, ou parce qu'il ſera obligé de changer de lieu, & quelquefois la longueur de la maladie impatiente tellement qu'on ne veut plus s'aſſujettir aux heures du Chirurgien. Mais l'incommodité de ſe pancher ou de ſe coucher ſur le ventre pour faire ſortir le ſang ou le pus, fait préferer la partie poſtérieure, parce qu'étant couché ſur le dos, la matiere ſe porte aiſément à l'ouverture, & ſort ſans qu'on faſſe faire aucune violence aux poumons.

Si on ſe détermine de la faire à la partie poſterieure, on enfonce le biſtouri à cinq ou ſix travers de doigts des apophiſes épineuſes des vertebres, entre la troiſiéme & la quatriéme des fauſſes côtes, comptant de bas en haut. Sans m'embaraſſer de compter les côtes, je la fais quatre doigts au-deſſous de l'angle de l'omoplate, & à cinq ou ſix doigts de l'épine, qui eſt l'endroit où les côtes s'avancent le plus en dehors, mais on doit ſurtout faire l'empyême du côté de l'épanchement, & on râchera de ne ſe point tromper ſur cet article.

L'opération ayant été réſolue ſur la néceſſité preſ-

ſante d'empêcher que le bleſſé n'étouffe, il ne faut point s'amuſer à dreſſer l'appareil, on aura aſſez de tems pour cela quand le ſang s'écoulera de la poitrine, & on ne doit point recommander au bleſſé de ſe tenir en ſon ſéant, il y eſt toujours porté de lui-même, parce que c'eſt la ſituation où il peut mieux reſpirer. Après lui avoir tourné le dos du côté du jour & ſa chemiſe relevée, on pincera les tégumens à l'endroit qu'on voudra ouvrir, & le Chirurgien les faiſant tenir d'une main par un ſerviteur dans le tems qu'il les ſoulevera lui-même de la main gauche, il les coupera avec un biſtouri droit C. qu'il tient de la main droite, puis ayant lâché les tégumens il achevera de traverſer les muſcles entre deux côtes, tournant le dos de ſon biſtouri du côté de la côte ſuperieure, pour ne pas percer les vaiſſaux qui ſont le long de la lévre inférieure de cet os. Les muſcles étant coupez, il ouvrira la plévre avec la pointe de ce même inſtrument, qu'il retirera enſuite pour y porter ſon doigt, afin de ſçavoir ſi l'ouverture eſt ſuffiſante; après quoi il fera pancher le malade en arriere pour faciliter la ſortie du ſang qui ſe répand pour l'ordinaire en abondance, & on ne doit rien apprehender en le laiſſant tout ſortir, car quand il eſt une fois dehors de ſes vaiſſaux, il ne fait qu'incommoder en quelqu'endroit qu'il ſéjourne.

Conditions de la tente qu'on doit préparer.

On prépare une tente de linge E. qui ſelon les Auteurs doit avoir ſix conditions : la premiere, qu'elle ſoit d'une groſſeur proportionnée à la grandeur de la plaie; la ſeconde, qu'elle ſoit molle de crainte de faire de la douleur; la troiſiéme, qu'elle ſoit courte & mouſſe à la pointe, de peur de bleſſer le poumon : la quatriéme, qu'elle ſoit un peu applatie pour s'accomoder à l'eſpace qui eſt entre les deux côtes : la cinquiéme, qu'elle ait une tête G. afin qu'elle n'entre pas dans la capacité; & un fil H. qui y ſoit attaché pour la retirer de la poi-

trine en cas qu'elle y tombât : & la ſixiéme, qu'elle ſoit trempée en quelque liqueur vulneraire. Le ſang étant ſorti, on met dans la plaie une tente ainſi conditionnée, on fait une bonne embrocation aux environs de la plaie qu'on couvre avec des plumaceaux plats II. & un grand emplâtre K. de *Gratia Dei*. On poſe une compreſſe quarrée L. par deſſus, & puis le bandage circulaire qu'on fait autour du corps avec cette ſerviette M. ployée en trois ou en quatre, & qu'on aſſûre dans ſon lieu en l'attachant au ſcapulaire N. par devant & par derriere (*a*).

Panſement de la plaie.

C'eſt s'arrêter à des minuties que de ſe mettre en peine s'il faut conſerver les fibres des muſcles intercoſtaux externes, ou celles des internes, & de balancer à couper ſelon la rectitude des fibres des uns plûtôt que ſelon la direction des fibres des autres. Il les faut couper également les unes & les autres, & prendre garde ſeulement que le tranchant du biſtouri ne touche aux côtes, de crainte que l'inciſion faite à leur perioſte ne leur donnât occaſion de ſe découvrir par la ſuite.

Quelques Auteurs ont prétendu rafiner en conſeillant de ne point couper la plévre avec la pointe de l'inſtrument, & voulant qu'après avoir coupé les muſcles & être parvenu à la plévre, on la pouſſe

Mauvaiſe maniere d'ouvrir la plaie.

(*a*) La tente qu'on propoſe ici peut bleſſer le poumon qui vient frapper contre ſon extremité ; elle bouche l'ouverture & empêche par conſequent l'iſſue des matieres épanchées ; elle écarte & irrite les parties au travers deſquelles elle paſſe, ce qui eſt ſuivi de douleur, d'inflammation, & quelquefois de la carie des côtes. C'eſt pourquoi les Praticiens ſe ſervent aujourd'hui d'une petite bandelette de linge mollet, dont ils introduiſent un bout dans la poitrine, ils rempliſſent enſuite la plaie de pluſieurs bourdonnets, & appliquent le reſte de l'appareil tel qu'il eſt ici décrit. Cette bandelette ou méche de linge empêche l'ouverture de la poitrine de ſe refermer, & permet ſans bleſſer le poumon ni cauſer de douleur au malade, une libre iſſue aux matieres épanchées.

avec une groſſe ſonde mouſſe pour la faire crever; ils diſent que de cette maniere on ne riſque point d'offenſer le poumon avec la pointe du biſtouri : mais cette méthode eſt blâmable, car pour éviter un mal qui n'arrive jamais à un habile Chirurgien, ils en font deux qui peuvent avoir des ſuites fâcheuſes ; l'une, c'eſt qu'ils ſéparent la plévre des côtes aux environs de la plaie par l'impulſion qu'ils font pour l'ouvrir ainſi ; & le ſecond, c'eſt qu'en rompant les fibres de cette membrane, elle ſouffre un effort qui peut y cauſer fluxion & inflammation.

C'eſt la coutume dans le traitement des plaies, que de lever le premier appareil au bout de vingt-quatre heures, mais les plaies de la poitrine ne donnent point ce tems. Quand le malade ſe ſent oppreſſé, ce qui arrive quelquefois ſix ou huit heures après l'opération, il faut le repanſer afin de donner iſſue au nouveau ſang ſorti de ſes vaiſſaux, c'eſt-pourquoi on aura des appareils tout prêts pour panſer le malade autant de fois que la néceſſité le requerrera, ſurtout il ne faut pas épargner la ſaignée du bras, parce que cette eſpece de révulſion empêche cette humeur de s'échaper par la plaie du poumon.

On ne doit avoir égard qu'à la plaie faite par l'opération, car la premiere n'étant plus conſidérable on doit la laiſſer refermer auſſitôt qu'elle y ſera diſpoſée. On en tire pourtant une utilité dont on profite juſqu'à ce qu'elle ſoit guérie, puiſqu'étant obligé de faire des injections dans la poitrine pour nétoyer & entrainer le pus & les humiditez ſanieuſes qui y tombent, on ſeringue par la plaie ſuperieure des liqueurs qui doivent ſortir par l'inferieure où la pente eſt naturelle, de maniere que ces injections après avoir lavé la poitrine, s'écoulent ainſi ſans effort & ſans inconvénient.

Voila pour ce qui regarde l'opération qu'on aura

ra jugé néceſſaire dans certaines plaies de poitrine, & qu'on ne doit pas faire légerement comme on vouloit que je la fiſſe à M. de la Bonoiſſiere Ecuyer du Roy qui fut bleſſé à Verſailles en 1701, à la mammelle droite, d'un coup d'épée qui étant entrée de biais dans la capacité de la poitrine, perçoit le médiaſtin & alloit ſe perdre dans la cavité gauche. Les accidens qui ſurvinrent le troiſiéme jour ſembloient indiquer qu'il y avoit du ſang épanché. Ceux qui le voyoient avec moi étoient d'avis que je fiſſe l'empyême, je leur dis que je regardois ſa grande difficulté de reſpirer comme un effet de l'inflammation cauſée au médiaſtin, à raiſon de la plaie qui le perçoit : il eſt vrai que le malade ne pouvoit ſe tenir couché, mais je ne remarquois point de tenſion à la poitrine, ni de peſanteur au diaphragme. Je perſuadai au pere du bleſſé de prier M. Felix de le venir voir & de nous aſſiſter de ſon conſeil. Il fut de mon ſentiment, on ne fit point d'opération, & le malade fut parfaitement bien guéri.

Autre obſervation d'une plaie de poitrine.

Dans la même affaire qui ſe paſſa à minuit, M. Meſſier Lieutenant des Gardes de la porte de Sa Majeſté, reçut un coup d'épée à la partie inférieure de la poitrine du côté droit. Auſſitôt qu'il fut rentré chez lui, on alla chercher un ſuceur. Il vint un Tambour du Regiment des Gardes qui lui ſuça ſa plaie, & qui l'aſſura que dans deux jours il ſeroit guéri. Le lendemain au lever, on dit au Roi que de deux perſonnes qui avoient été bleſſées la nuit précedente, celui qui s'étoit fait ſucer ſe portoit bien, & que celui qui avoit été panſé par les Chirurgiens ſe mouroit. Cette nouvelle ſe répandit comme véritable ; mais l'après-midi du même jour M. Meſſier ſe confeſſa & reçut les Sacremens, parce qu'il étoufoit. Il m'envoya chercher, me priant de lui faire ce que je jugerois à propos. Je lui dis que je le croyois guéri ſur le recit qu'on

Hiſtoire d'une guériſon tentée par un ſuceur.

en avoit fait au Roy ; mais que je le trouvois très-mal par la nature de sa plaie & des accidens qui l'accompagnoient. Un autre l'auroit peut-être laissé périr entre les mains de son suceur, mais je crû qu'il étoit de mon devoir de le secourir dans une nécessité aussi pressante. La plaie étant à la partie inférieure de la poitrine, je la dilatai, & fis une ouverture suffisante pour donner issue au sang répandu ; dès ce moment il commença à se sentir soulagé, je continuai à le panser, & je l'ai très-bien guéri (*a*).

L'opération de l'empyême se fait encore, quand il y a du pus épanché dans la cavité de la poitrine, ce qui arrive pour l'ordinaire ensuite d'une pleuresie ou d'une peripneumonie.

Définition de la pleuresie.

La pleuresie est une inflammation de la plévre causée par un sang boüillant & impétueux qui s'extravase & se grumele dans cette membrane. Il y en a qui sur les picotemens que le malade ressent, prétendent qu'elle est produite par une bile échauffée qui s'amasse entre les côtes & la plévre ; elle est toujours accompagnée d'une fiévre aigue, d'une

(*a*) Les plaies de poitrine ne sont fâcheuses qu'autant qu'il survient une inflammation, ou un épanchement, comme on le voit par ces deux observations. Il n'est pas aisé dans les commencemens de reconnoître lequel des deux accidens on doit prevenir.

On previent l'inflammation, ou on la calme par de frequentes saignées & une diete très-exacte.

On previent l'épanchement par le même moyen. Si l'on ne réussit pas on fait la contre ouverture appellée empyême, ou l'on dilate la plaie, en cas qu'elle soit située favorablement. Il faut remarquer ici que l'ouverture d'un gros vaisseau produit toujours un épanchement mortel. On ne peut pas même remedier à l'épanchement causé par l'ouverture de petits vaisseaux, quand cette ouverture se trouve en certains endroits. Par exemple lorsque l'artere intercostale est ouverte près de son origine, où l'on ne peut pas en faire la ligature, il est impossible de réchaper le blessé.

reſpiration fréquente & difficile, & d'une douleur piquante & interne. Les Grecs l'appellent *pleuritis* du mot *plevron*, qui ſignifie le côté, parce qu'elle ſe fait violemment ſentir au côté de la poitrine.

La péripneumonie eſt une inflammation du poumon excitée par le dépôt qui s'y fait d'une matiere purulente qui ſuccede à la fluxion de la poitrine, & dont les ſignes ſont une fréquente & petite reſpiration, avec une fiévre & rougeur de viſage. Ce mot de péripneumonie eſt dérivé de *peri* qui veut dire au tour, & de *pneumon*, qui ſignifie poumon, parce que cette maladie ſe forme ſouvent dans la membrane qui enveloppe les poumons. Caractere de la péripneumonie.

Ces deux maladies ſont très-violentes, & elles expedient leurs malades en peu de tems. Quand l'humeur qui fait la pleureſie eſt encore renfermée dans la plévre, & que celle qui fait la péripneumonie eſt dans la ſubſtance du poumon ou dans ſes membranes, ces deux maladies ſont pour lors de la juriſdiction de la Medecine, je veux dire que les Medecins doivent pour les guérir, diriger la cure par la diéte & par la Pharmacie, auſſi-bien que par la Chirurgie qui pourra y emploïer les frictions, les ventouſes, & ſur tout les ſaignées : mais quand ces matieres morbifiques ont abſcedé, & que le pus eſt épanché dans la poitrine, elles ſont principalement ſoumiſes à la Chirurgie, parce qu'il n'y a point d'autre moyen pour les évacuer, que la main du Chirurgien.

C'eſt à lui à examiner avant que de l'entreprendre, s'il eſt conſtant qu'il y ait de la matiere dans la poitrine, pour ne pas tomber dans la faute que commit un Chirurgien d'ailleurs habile, qui fit l'empyême à M. le Duc de Mortemart, & qui ne trouva rien dans la poitrine. Il eut beau alleguer que l'opération avoit été ordonnée, & que tous Ce qui oblige d'en venir à l'empyême.

les parens la ſouhaitoient, il fut blamé de tout le monde.

Hiſtoire à ce ſujet.

Une affaire preſque ſemblable arriva à Verſailles en 1703, à un des Chirurgiens du Roy, lequel étoit venu de Rouen ſe donner pour le plus expert Chirurgien de l'Univers. M. Helvetius vint voir le nommé Berteville Tapiſſier du Roy, malade depuis long-tems, & ſe plaignant d'une douleur à l'hypocondre droit. Ayant touché l'endroit, il crût qu'il y avoit de la matiere, & il conſeilla à ce Chirurgien de l'ouvrir, ce qu'il fit à l'inſtant. Il ne s'y rencontra rien à évacuer, & le malade mourut deux heures après l'opération. L'avantage qu'en tira ce pauvre malade, fut d'être en peu de tems délivré pour toujours de la douleur qu'il ſouffroit & de celle dont il pouvoit être menacé dans la ſuite. Un frater auroit été excuſable d'avoir eu cette ſoumiſſion, parce que ſes lumieres ſont très-bornées; mais un Maître Chirurgien doit être ſûr de ſon fait, & il ne doit point tenter une opération de cette conſequence ſur la bonne foy d'autrui.

Pluſieurs ſont dans la penſée que la nature ſeule peut guérir ces maladies, ils diſent qu'elle a trois voyes naturelles pour ſe débarraſſer des matieres, par les crachats, par les urines, & par les ſelles; mais ce ſont des eſpéces de miracles qu'il ne faut pas toujours eſperer. Je ſçai qu'il n'eſt pas impoſſible qu'elle évacue par l'un de ces trois moyens l'humeur extravaſée qui ſera encore ou dans le poumon ou dans la plévre; mais auſſitôt que l'abſcès eſt crevé, & que le pus eſt répandu dans la capacité de la poitrine, il n'y a que l'empiême qui l'en puiſſe faire ſortir.

Signes d'un abſcès dans la plévre.

Les ſignes qui nous marquent qu'il ſe forme un abſcès dans la plévre ſont une inflammation, une douleur aigue & perçante qui attaque tout d'un coup, une peſanteur, une fiévre lente & continue

accompagnée de friſſons, un pouls dur, ſerré & profond, une toux ſéche avec alteration, & une difficulté preſſante de reſpirer.

Les ſignes qui nous indiquent que l'abſcès ſe fait dans la ſubſtance du poumon, ſont que le malade ſent une douleur fixe & ſourde qui ne vient que peu à peu, il ne reſpire qu'avec peine, la fiévre continue avec une ſoif immoderée qui ne l'abandonne point, ſes crachats ſont purulens, ſes yeux affaiſſez & enfoncez, ſes joues rouges & vermeilles, & tout le corps devient ſec & atrophié.

Les ſignes qui nous avertiſſent que l'abſcès, ſoit de la plévre, ſoit des poumons eſt crevé, & que la matiere eſt épanchée ſur le diaphragme, ſont une diminution de tous ces ſymptômes pour quelque tems, la douleur eſt à la verité moins aigue, ſe faiſant ſentir vers les fauſſes côtes, & le malade éprouve quelque ſoulagement; mais il ſurvient des accidens qui ne ſont pas moins dangereux que les premiers; car outre la difficulté de reſpirer, le pouls s'éleve, la fiévre s'augmente & devient ardente, on a une grande inquietude & on eſt fatigué d'une peſanteur ſur le diaphragme accompagnée de fluctuation: on ne peut ſe tenir couché que ſur le côté malade; car ſi on ſe couche ſur le côté oppoſé, on reſſent une douleur plus vive, & une peſanteur beaucoup plus grande, cauſée par la matiere qui charge le mediaſtin; c'eſt alors qu'il faut avoir recours à l'opération comme le ſeul moyen de guérir (*a*).

Signes de la matiere épâchée ſur le diaphragme.

(*a*) Il y a auſſi des empyêmes qui ſont occaſionnés par des abſcès du foie. Voici ce que dit M. Verduc à ce ſujet. „J'ai vû, dit-il, pluſieurs empyêmes venant d'abſcès „au foie; ces empyêmes avoient été précedés par une „fiévre violente, une douleur vive & aigue, une grande „difficulté de reſpirer, mais la douleur avoir toujours „été à la region du foie, & comme ces abſcès étoient „dans la partie convexe du foie & ſa membrane, le pus „avoit pourri le diaphragme, & s'étoit enſuite répandu

Deux manieres d'ouvrir la poitrine.

Pour frayer une issuë à cette matiere, on peut ouvrir la poitrine en deux manieres, ou par l'incision, ou par le cautere potentiel; car pour le trépan de la côte & le cautere actuel que quelques Auteurs nous proposent, ce sont des moyens trop cruels pour nous en servir.

L'ouverture qu'on fait à la poitrine par incision pour en tirer du pus, est semblable à celle qu'on pratique pour en évacuer le sang. Je viens de vous la faire voir, c'est-pourquoi il n'est pas nécessaire de la répeter ici, il y a seulement quelque difference qu'il faut observer, c'est que la pleuresie étant abscedée, il se fait quelquefois une élevation entre deux côtes dans l'endroit où étoit l'abscès, & il faut pour lors faire l'ouverture sur cette tumeur que la nature semble produire, pour nous indiquer le lieu par où le pus cherche à se faire jour.

La seconde maniere de faire l'empyême, c'est par le cautere potentiel. Ayant marqué l'endroit qu'on veut ouvrir, on y applique une pierre à cautere O. & par dessus un petit morceau de bois

„ dans la poitrine, où les mouvemens continuels de la „ respiration l'obligoient de monter en l'exprimant du „ foie, & la il causoit tous les accidens des épanche- „ mens dans la cavité de la poitrine sur le diaphragme, „ & le mediastin. J'ai vû quelques-uns de ces abscès ron- „ ger la plévre & les muscles intercostaux entre la deu- „ xiéme & la troisiéme des fausses côtes, en comptant „ de bas en haut, & former une tumeur & un abscès en „ dehors en ce même endroit, comme il arrive quelque- „ fois dans les véritables empyêmes. J'en ai vû un qui s'é- „ toit vuidé en partie par les crachâts, & voici comment: „ le poumon étoit attaché au diaphragme, à l'endroit où „ le pus l'avoit ouvert, desorte que le poumon ayant „ aussi été rongé, le pus du foie se vuidoit par les cra- „ châts; c'est ce qu'on connut par l'ouverture du corps „ après la mort. On connoît ces empyêmes, & on les „ distingue des autres, en ce que la douleur a été à la re- „ gion du foie, & quand on les ouvre le pus est sembla- „ ble à des lavures de chairs, tel qu'est toujours le pus „ qui vient du foie, qui rarement est blanc.

P. rond & creux pour la preſſer & la faire mieux pénetrer, on prétend que par cette compreſſion une ſeule pierre fait autant que trois : enſuite ſur l'eſcarre, on ouvre la capacité avec le biſtouri. Mais quoique Thevenin nous diſe que cette façon ſoit la plus aiſée & la plus en uſage, je ne l'ai pourtant point vû pratiquer; & comme le cautere peut en brulant les muſcles intercoſtaux, aller juſqu'aux côtes & les découvrir, & que l'eſcarre venant à tomber il reſte une plaie trop grande pour arrêter la canule & pour nous laiſſer maîtres de retenir la matiere, ces inconvéniens font que je conſeillerai toujours de s'en tenir à l'inciſion.

Proportion de la canule.

A l'empyême qu'on fait enſuite d'une plaie de poitrine, on ſe ſert d'une tente de charpie ou de linge, mais à celui qu'on pratique à l'occaſion d'une rupture d'abſcès, on met une canule d'argent dont on bouche l'ouverture avec un petit tampon, afin de pouvoir laiſſer ſortir tant & ſi peu de pus qu'on le juge à propos ; c'eſt-pourquoi il faut faire l'inciſion d'une grandeur proportionnée à la groſſeur de la canule, qui doit occuper toute l'ouverture, & avoir une tête R. qui l'empêche d'entrer dans la poitrine, & qui ſoit percée de deux petits trous SS. pour y paſſer un cordon T. qui entoure le corps, afin qu'elle ne ſorte que quand on veut. Lorſque les côtes ſont trop ſerrées il faut que le corps de la canule ſoit plat comme celle qui eſt marquée V. pour s'ajuſter aux eſpaces de ces os, & ouverte de toute ſa longueur, de même qu'à côté de ſon extrémité interne X. pour laiſſer évader le pus avec facilité.

Comment on panſe le malade.

Toutes les fois qu'on panſe le malade, on ôte ſeulement le petit tampon qui bouche l'ouverture de la canule, & après l'avoir ôté, ſi le pus ne ſort point, il faut avec une groſſe ſonde mouſſe repouſſer le poumon qui appuyant ſur le bout de ce tuyau, empêche cette évacuation. Les injections

qu'on fait par le moyen de cette ſeringue Z. étant entrées par la cavité de la canule, on la bouche pour un moment, puis ôtant le tampon, pour peu que le malade ſe panche, elles ſortent par le même conduit. Ces injections ſont néceſſaires pour laver la poitrine, il y a même des Praticiens qui laiſſent dans la capacité ces liqueurs adouciſſantes & déterſives durant l'intervale d'un panſement à un autre, pour empêcher que la matiere par ſon acreté ne faſſe impreſſion ſur les parties. Ces médicamens injectez ne doivent être ni amers ni piquans, de crainte d'exciter la toux, ce ſeront ſimplement des décoctions de plantes vulneraires, de l'eau de ſcabieuſe & de pas d'âne, &c. auſquelles on peut ajouter le vin où on aura diſſout le miel roſat, pour nétoyer & préſerver de la pourriture.

Signes de mauvais & de bon augure.

Si la matiere qui en ſort eſt de mauvaiſe odeur & d'une vilaine couleur, & qu'elle s'évacue en grande quantité, ſi la fiévre ſubſiſte, ſi le malade amaigrit notablement, & que ſes forces diminuent ces ſignes ne promettent rien que de ſiniſtre : mais ſi le pus eſt égal, blanc, bien cuit, de bonne odeur & en petite quantité ; ſi les forces ſe ſoutiennent, & que le malade ſoit obéiſſant, il guérira. On ôte la canule quand la matiére commence à ſe tarir, ce qui doit arriver dans les quarante jours ; car ce tems paſſé la plaie dégenere en fiſtule, & il faut des années pour en achever la cure,

Je vous ai dit qu'il y avoit trois humeurs. Le ſang, le pus & l'eau ou la lymphe, dont l'épanchement nous obligeoit d'ouvrir la poitrine pour l'en dégager : je vous ai parlé des deux premieres, examinons ce qu'il faut faire à la troiſiéme.

De l'hydropiſie de poitrine.

Il s'amaſſe quelquefois dans le thorax des ſéroſitez qui diſtillant peu à peu rempliſſent une de ſes cavitez & ſouvent les deux enſemble, c'eſt ce qu'on appelle hydropiſie de poitrine, laquelle eſt cauſée

comme celle des autres parties du corps, ou par la rupture de quelque vaiſſau lymphatique, ou par un défaut de fermentation qui rend les humeurs trop aqueuſes, ou qui empêche la ſéparation de la lymphe par les urines & par d'autres voyes. On connoît cette maladie par la toux ſéche où le malade ne crache rien, par le friſſon, par une fiévre lente, par une courte haleine, par l'enflure des jambes & ſurtout par une fluctuation & un gargoüillement qu'on entend dans la poitrine quand le malade ſe remue, comme on en entendroit dans un vaiſſau à demi plein d'eau qu'on agiteroit. Si le malade ne peut ſe tenir couché que d'un côté, c'eſt une marque qu'il n'y a de l'eau que dans le côté où il peut demeurer; mais s'il a autant de peine à ſe tenir ſur l'un que ſur l'autre des côtés, & qu'il affecte de reſter ſur le dos, c'eſt ſigne qu'il y a de l'eau dans les deux cavitez de la poitrine.

Ses ſignes.

Il faut eſſayer de vuider cette eau par les hydragogues, c'eſt-à-dire par des remedes ſudorifiques, apéritifs & diuretiques, qui tous vont à évacuer les ſéroſités, & dont je vous ai parlé dans l'hydropiſie du ventre. Quand par ces remedes qui pouſſent par les ſueurs, par l'inſenſible tranſpiration, & par les urines, on n'a point pû réuſſir, on en vient à l'ouverture de la poitrine, laquelle s'accomplit de la maniere que je viens de vous montrer.

Médicamens à eſſayer avant que d'ouvrir la poitrine.

Il ne faut pas s'étonner ſi quelquefois après avoir ouvert la plévre on ne voit ſortir ni eau ni pus, quoiqu'il y en ait dans la poitrine. Quand le poumon eſt adhérent à la plévre à l'endroit où on a fait l'opération, rien ne ſe peut échaper, & il faut alors que le Chirurgien introduiſe ſon doigt dans la plaie, & qu'il ſépare doucement les filamens qui font cette adherence, après quoi il verra ſortir ce qui étoit contenu dans cette cavité. La ſeule crainte de rencontrer cette adhérence qui cependant eſt

fort rare, m'empêche de proposer la ponction avec le trocar A. comme plus facile & plus sûre pour l'hydropisie de la poitrine; car avec un simple trou fait entre deux côtes à la partie inférieure du thorax on tireroit les eaux contenues, on soulageroit le malade à l'instant, & on éviteroit une grande plaie qu'on fait pour l'empyême, & qu'il faut panser long-tems, le trocar ne laissant après lui qu'une petite ouverture qui se guérit d'elle-même; mais avec cet instrument on seroit en danger de percer les poumons s'ils adhéroient aux côtes.

Inconvenient de l'usage du trocar, & ses avantages.

DES FISTULES DE LA POITRINE.

LEs fistules du thorax succedent aux plaies de cette partie, & quelqu'attention que le Chirurgien ait pour empêcher ces plaies de devenir fistuleuses, souvent il ne peut l'éviter. Les plus habiles les ont toujours regardées comme un écüeil contre lequel plusieurs ont échoüé par les difficultez presqu'insurmontables qu'il y a de cicatriser ces sortes de plaies; mais un Chirurgien ne doit jamais se rebuter, il les surmonte quelquefois dans le tems même qu'il n'oseroit esperer de réüssir, il faut qu'il donne toute son application pour connoître les obstacles à la guérison, & qu'il n'épargne point sa peine pour les vaincre.

Difficulté du traitement de ces maux.

Après avoir cherché les raisons qui rendent ces fistules incurables, on a trouvé que se pouvoit être l'une des cinq ou six causes que je vais vous rapporter.

La premiere, est le mouvement continuel du thorax; la seconde, est le peu de disposition de la plévre à se réunir, parce qu'elle est mince: la troisiéme, est l'alteration qui survient aux côtes découvertes ou endommagées, la quatriéme, est la situation de l'orifice externe de la fistule, laquelle est superieure à l'égard de la situation de son orifice interne: la cinquiéme, la fécondité de la matiere, quand la fistule succede à une péripneumo-

nie, & la ſixiéme, quand ce pus vient des os du ſternum, ou qu'il ſe traine obliquement d'un eſpace intercoſtal à l'autre.

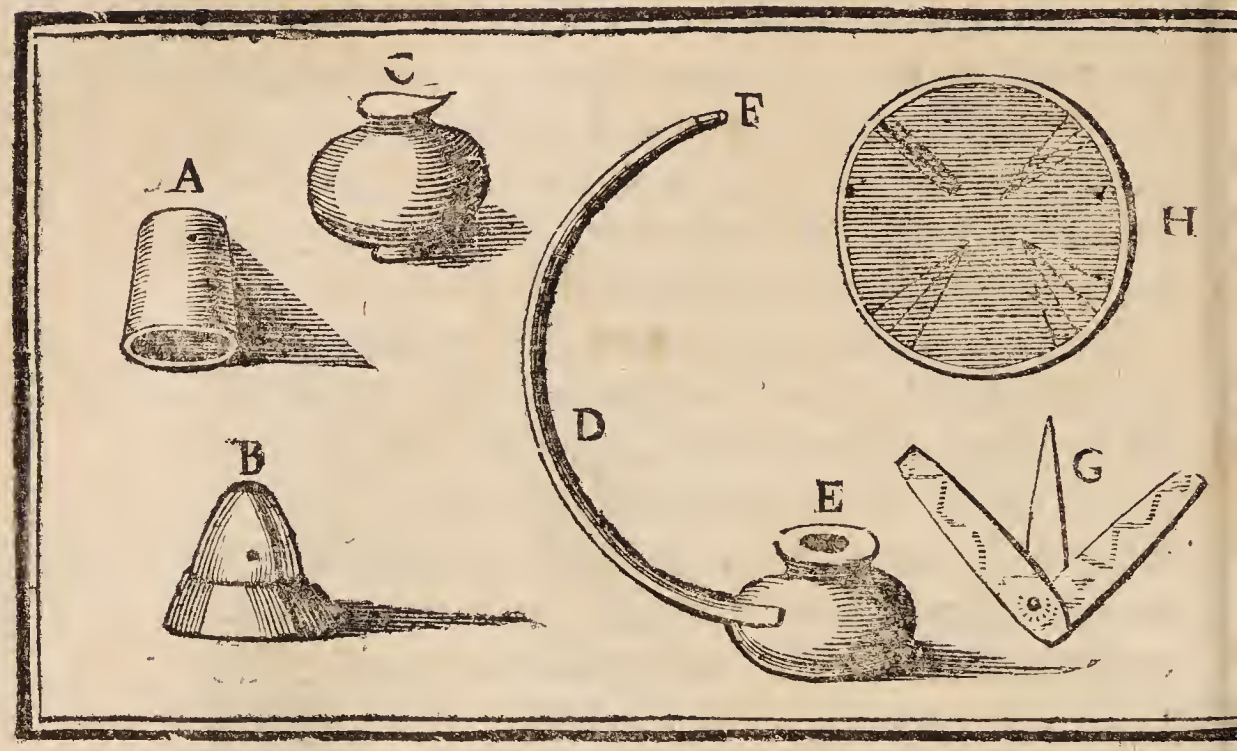
Il dépend du génie & de l'experience du Chirurgien de trouver les moyens de ſoulager ou de guerir ceux qui ont de ces fiſtules qu'on croit incurables, & qui effectivement ne le ſont pas entre les mains d'un Operateur entendu.

Moyen d'y remedier.

Si c'eſt le mouvement continuel de la poitrine qui s'oppoſe à la réunion, il faut mettre le malade au lit, l'empêcher de crier, de parler & de faire aucun effort. Si c'eſt la plévre qui ne ſe peut réunir à cauſe de ſon peu d'épaiſſeur, il faut par l'entremiſe des chairs des muſcles intercoſtaux auſquelles elle eſt adherente approcher les lévres de ſa plaie & en procurer la cicatrice, ayant auparavant conſumé la calloſité s'il y en avoit. Lorſque les côtes ſeront découvertes & cariées, on les fera exfolier avec un petit bouton de feu qui ſera conduit le long d'une canule juſques ſur la côte alterée. Quand la fiſtule eſt oblique ou tortueuſe, il faut couper toute la ſinuoſité juſques dans ſon fond. Si enſuite d'un abſcès au poumon la ſupuration trop abondante entretient la fiſtule, il faut en épuiſer la ſource, ce qu'on fera par un bon regime, par les remedes géneraux & par le conſeil d'un prudent Médecin. Si le ſinus vient des os du ſternum, ou bien de quelque côte voiſine, ou éloignée, il faut que dans cette occaſion l'induſtrie du Chirurgien ſe faſſe voir en inventant des remedes & des inſtrumens capables de découvrir & d'empêcher les obſtacles qui empêchent la gueriſon.

Pratique pour divers cas.

FIG. XXVII. POUR LE MAMMELON.



DES OPERATIONS QU'ON PRATIQUE AUX MAMMELLES.

LEs mammelles qui sont un des principaux ornements de la femme, & qui sont si nécessaires pour la nourriture de l'enfant, ne sont pas plus exemptes de maladies & ne sont pas moins soumises à la main du Chirurgien que les autres parties du corps, & il est souvent obligé d'y faire des opérations très-cruelles.

Division des maladies de ces organes, & des opérations qu'elles exigent.

On distingue les maladies qui y arrivent & les opérations qu'elles demandent, en deux; sçavoir, en celles du mammelon, & en celles de la mammelle.

Le mammelon est cette éminence qui sort du milieu de la mammelle, où aboutissent tous les conduits lactez qui versent le lait dans la bouche de l'enfant. Quand le mammelon est trop petit, l'enfant a de la peine à le prendre & ne fait que le chifoner; & s'il est trop gros, il emplit trop la bouche de l'enfant qui ne peut point le sucer: mais pour le choisir d'un volume médiocre & proportionné, il doit être de la grosseur d'une noisette & un peu plus long, afin que l'enfant le te-

nant entre son palais & sa langue en puisse recevoir le lait avec facilité pour peu qu'il le suce. Les pertuis par où sort cette liqueur ne peuvent être trop ouverts sans laisser échaper le lait avant que l'enfant ait besoin de téter, ni trop serrez ou trop petits, ce qu'on appelle de dur trait, sans fatiguer l'enfant par les efforts qu'il faudroit qu'il fit pour en exprimer le lait; il faut qu'ils soient médiocrement dilatez, afin que retirant l'enfant aussitôt qu'il a lancé le téton, on voïe le lait rayer par plusieurs tuyaux, comme feroit un arrosoir. Quand le lait sort de cette maniere, l'enfant ne fait qu'avaler sans avoir la peine de téter, ces qualitez jointes à beaucoup d'autres font une bonne nourrice.

Mammelon non formé.

Aux femmes qui n'ont point encore été nourrices, le mammelon a quelquefois de la peine à se former; l'enfant ne peut pas le prendre, & quand il le tient il le lâche aussitôt, parce qu'il n'est pas assez avancé en dehors, & c'est ce que les femmes appellent n'avoir pas encore la corde rompuë, parce qu'il semble être retenu comme par une petite corde. Le moyen de le former, c'est de faire téter la femme par un enfant de trois ou quatre mois, qui étant plus fort que le sien nouvellement né, embouchera mieux le mammelon; ou bien de la faire téter par la garde, ou par une de ces femmes qui sont dans l'habitude de faire les bouts des nouvelles accouchées. On mettra ensuite ce petit chaperon marqué A. fait de buys, & figuré comme un dé que les femmes mettent dans leurs doigts quand elles veulent coudre, cave dans son milieu, pour recevoir le mammelon, & percé dans son bout à ses côtés pour laisser sortir le lait qui se peut échaper. Ce chaperon qu'on ôte seulement dans le tems qu'on veut donner à téter, est propre pour former le mammelon. Cet autre marqué B. est encore plus commode, parce qu'il a un bord fait comme celui d'un chapeau qui empêche qu'il ne blesse la mammelle.

Effets de la voracité des enfans.

Il y a des enfans voraces qui ne trouvant pas ſuffiſamment de lait pour les raſſaſier, ſuccent le mammelon avec tant de violence qu'il y vient des fentes & des crevaſſes à la baſe où il ſemble ſe vouloir ſéparer de la mammelle. Ce malheur eſt arrivé à pluſieurs des Nourrices du Roi, à celles qui n'avoient pas aſſez de lait pour contenter ſa faim, il leur mordoit les bouts-juſqu'au ſang, & comme elles ne pouvoient pas y réſiſter, on étoit obligé d'en changer ſouvent: heureuſement il ſe trouva Mad^e. Ancelin, native de Monteſſon, qui ayant du lait en abondance, s'eſt trouvée la ſeule qui ait pû ſatisfaire au grand appetit de ce Prince. Elle l'a nourri pendant ſeize mois, & juſqu'à ce qu'il ait été en état d'être ſévré; ainſi c'eſt elle qui a donné le fondement à cette forte ſanté qu'il a preſque toujours eue.

Du caillement du lait aux mammelles.

Souvent après les couches, le lait ſe portant avec affluence dans les mammelles, s'y caille & s'y durcit, ce qui peut venir de ce que la femme aura ſenti du froid, ou de ce qu'elle aura trop tôt découvert ſon ſein, ou bien de ce qu'elle aura mis quelqu'habillement qui l'aura trop preſſée; c'eſt en quoi les femmes ne ſçauroient trop ſe précautionner, il faut qu'elles tiennent leur ſein bien couvert de linges matelaſſez, parce que la chaleur empêche le lait de ſe grumeler, & lui ouvre les routes qu'il doit prendre pour ſortir à celles qui ne veulent pas être nourrices.

Ce qu'on pratique dans la retention du lait.

Cet accident arrive quelquefois aux nourrices, quand il y a quelqu'obſtruction dans les glandes du ſein, quand elles auront été trop long-tems ſans donner à téter, ou quand le froid les aura ſaiſies: elles diſent pour lors qu'elles ont le poil, & cette indiſpoſition leur donne la fiévre pendant vingt-quatre heures & plus. Lorſque le mal vient d'obſtruction, il faut faire un liniment d'huile d'amandes douces ſur le ſein, & ſe ſervir de petits ca-

taplasmes anodins & émoliens. Si c'est de l'excessive quantité de lait, il y faut remedier par la saignée & par la diette ; & si le froid en est la cause, il faut par la chaleur réparer le désordre qu'il a fait.

C'est au Chirurgien de tâcher d'évacuer le lait grumelé dans le sein, où par son séjour il ne manqueroit pas de causer un abscès. Il y a deux manieres pour l'en faire sortir, ou insensiblement, ou sensiblement.

Comment on évacue le lait.

Insensiblement, c'est-à-dire par résolution, en se servant de cataplasmes doux, émoliens & résolutifs. Si ces premiers ne réussissent pas, on en fera de plus forts avec les quatre farines & la terre cimolée cuites dans l'hydromel y ajoutant l'huile rosat.

Sensiblement, en faisant sortir le lait par le mammelon. On propose pour cela trois moyens, l'un de se servir d'une petite ventouse de verre, C. dont l'ouverture ne sera grande qu'autant qu'il faut pour recevoir le mammelon, on la plonge dans de l'eau boüillante d'où on la retire quand elle est échauffée pour l'appliquer sur le sein, le mammelon étant dans son ouverture, elle s'y attache, & après qu'on l'a couverte d'un linge bien chaud, on la laisse s'emplir de lait, & on la leve ensuite pour la vuider & la remettre autant de fois qu'on le juge à propos. L'autre expedient est de se faire téter par une femme saine & nette, qui ayant empli sa bouche de lait, le crache pour recommencer à le sucer ainsi jusqu'à ce que le sein soit vuide. Le troisiéme moyen est de se tetter soi-même avec un instrument D. appellé tettine, & par les Italiens *lattecole*. Si une femme trouve que la petite ventouse n'est pas commode, ou que sa tetteuse lui fait trop de douleur, elle se pourra tetter elle-même avec cet instrument de verre appliqué sur le mammelon par son extrémité la plus large E. la femme ayant dans la bouche le bout F. du col de la

Usage de la tettine.

même machine; de cette maniere elle se fera moins de douleur, & elle continuera jusqu'à ce que le sein soit entierement désempli.

Abscès du lait dans les mammelles.

Si malgré tous ces expédiens le lait séjournoit dans la mammelle, il ne manqueroit pas d'abscéder, à quoi il est d'autant plus sujet, que peu de changement suffit pour le convertir en pus. Dans cet état il faut faire à la mammelle une ouverture avec la lancette G. aussitôt qu'on y sent de la fluctuation, pour empêcher que le pus ne cause du désordre dans une partie aussi délicate & aussi sensible.

Erreur des femmelettes.

C'est une erreur de bonne femme que de croire qu'on ne doit point employer le fer aux maladies du sein. On trouve des femmes assez obstinées pour ne le vouloir pas souffrir, il les faut pour lors laisser se gouverner selon leur caprice, elles payent souvent bien cher leur entêtement; car outre qu'elles souffrent plus longtems en attendant que le pus ronge la peau pour se donner issue, c'est qu'au lieu d'un trou que feroit la lancette, il s'en fait quelquefois cinq ou six qui mettent un sein dans un pitoyable délabrement, & alors elles se repentent de leur obstination.

Mais quand une femme est soumise à son Chirurgien, il faut qu'il prenne une lancette enveloppée d'un petit linge qui ne laisse de découvert de la lame qu'autant qu'il est nécessaire pour faire l'incision qui ne doit être que deux fois longue comme celle d'une saignée, pour évacuer seulement la matiere. On ne se sert point de tente à ces sortes d'abscès, il suffit d'un emplâtre H. coupée en croix de Malthe, qu'on releve autant de fois qu'il y a de nouvelle matiere à faire sortir, pour moi après que l'ouverture est faite, j'use toujours d'un pareil emplâtre que je compose avec l'onguent divin étendu sur un morceau de cuir dont je couvre tout le sein, & je m'en suis très-bien trouvé.

Pansement de la plaie.

trouvé. La malade ſe panſe elle-même, en relevant l'emplâtre trois ou quatre fois le jour pour l'eſſuyer & le réchauffant avant que de le remettre. Trois ou quatre emplâtres renouvellez de tems en tems amolliſſoient les duretez & conduiſoient à une parfaite guériſon (*a*).

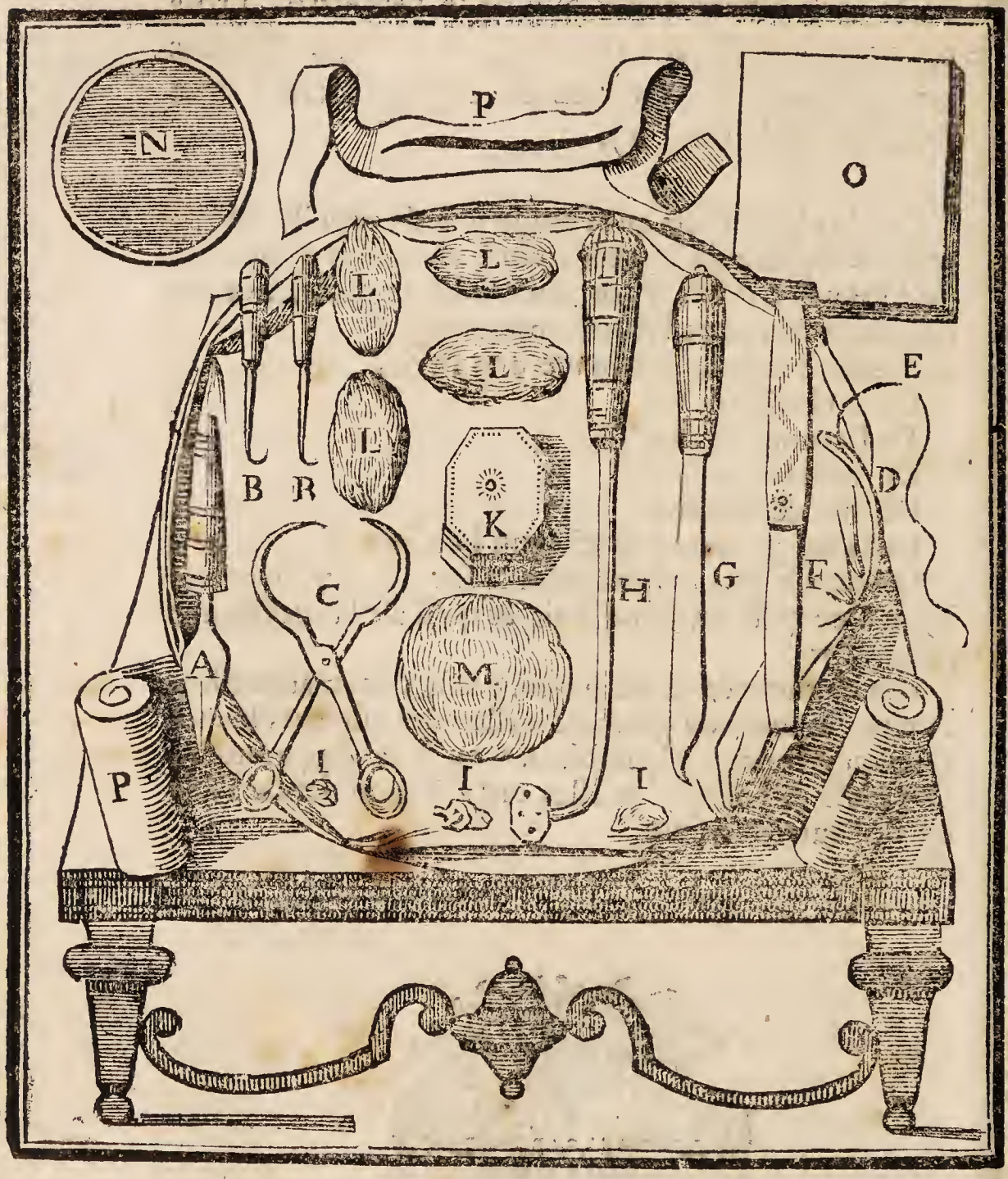
(*a*) Les bons effets que l'onguent noir appellé vulgairement onguent de la mere, dont on fait un grand uſage à l'Hôtel-Dieu de Paris, lui mérite la préference ſur l'onguent divin que l'Auteur propoſe ici.

Prenez de l'huile commune une livre,
De la cire blanche,
De l'axonge de porc.
Du beurre frais,
Du ſuif de mouton,
De la litarge d'or, de chacun huit onces.

On met le tout enſemble ſur le feu, & on le remue juſqu'à ce qu'il devienne noir & qu'il ait la conſiſtence d'onguent.

Cet onguent de la mere réſout le lait des mammelles, il ramollit leurs duretez, & celles des tumeurs humorales qu'il conduit à la réſolution ou à la ſuppuration, ſuivant la diſpoſition qu'elles ont à ſe terminer de l'une ou de l'autre maniere.

FIG. XXVIII. POUR L'OPERATION DU CANCER.



DU CANCER. LE Cancer eſt d'un conſentement unanime le plus horrible de tous les maux qui attaquent l'homme. Quoique la rage & la peſte tuent en moins de tems, elles ne me paroiſſent pas ſi cruelles que le cancer qui mene auſſi ſûrement, mais plus lentement l'homme au tombeau en lui cauſant des douleurs qui lui font tous les jours ſouhaiter la mort.

Le cancer n'attaque pas seulement le sein, mais encore plusieurs autres parties où il n'exerce pas moins sa fureur. Il prend differens noms : quand il vient aux jambes, on l'appelle loup, parce que si on le laissoit faire, il ne les quitteroit point qu'il ne les eût dévorées. Lorsqu'il s'attache au visage il se nomme *noli me tangere*, parce que si on y touche on l'irrite & il fait plus de ravage. On remarque encore des tumeurs & des ulceres chancreux en divers endroits du corps, dont je ne vous parlerai point aujourd'hui, me renfermant à vous démontrer l'opération qu'on fait au cancer qui attaque la mammelle.

Raison de ses differens noms.

Pour bien connoître le cancer, il le faut examiner en deux tems différens, sçavoir quand ce n'est encore qu'un apostême, & quand il est dégeneré en ulcere.

Examen du Cancer.

Le cancer apostêmé est dans son commencement une petite tumeur ronde & plate de la figure d'une lentille qui reste quelquefois très-long-tems sans grossir : Elle est souvent sans douleur dans sa naissance, puis augmente peu à peu, la douleur y survient, & à mesure que la tumeur s'accroît, la douleur augmente jusqu'à devenir insuportable, non pas par sa grande violence, mais c'est qu'étant sourde & fatigante, elle incommode jour & nuit ne lui donnant aucun repos. Quand le cancer a grossi, la tumeur est dure, squirreuse, inégale, livide & douloureuse, fort adhérente par quantité de racines, & remarquable par des veines pleines d'un sang noir éparses sur toute sa superficie.

Dans son commencement & dans ses progrès.

Dans les premiers jours que le cancer est ulceré, il paroît comme une écorchure d'où il suinte une sérosité âcre & corrosive, qui par la suite rongeant la tumeur, y fait une ouverture qu'on a définie un ulcere apparent, rond, horrible & puant, avec des lévres grosses, dures, noueuses & renversées, de couleur livide ou obscure, & environnées

Dans son ulceration.

de veines remplies d'un ſang mélancolique.

Etimologie. On a donné le nom de cancer à cette maladie, ſoit apoſtemée, ſoit ulcerée, parce que quand elle eſt encore apoſtême, les vaiſſaux gonflez qu'on y apperçoit, reſſemblent à des expanſions de pattes d'écreviſſes; ajoutez qu'en cet état la tumeur eſt tellement enracinée dans les glandes de la mammelle, qu'on ne peut non plus l'en arracher, que de faire quitter à un chancre ce qu'il a empoigné avec ſes pattes faites en tenailles; & lorſqu'il y a ulcere, ce mal déchire la partie en s'avançant de dehors en dedans par le progrès de ſes racines, en quoi il paroît aller à reculons comme les écreviſſes ont coutume de faire.

Cauſes. Les cauſes des cancers, ſelon quelques-uns, ſont externes & internes. Les premieres ſe rapportent à une forte contuſion, ou bien à une compreſſion, leſquelles donnent lieu à la lymphe de s'arrêter dans les glandes des mammelles des femmes, de s'y épaiſſir, & d'acquerir de l'âcreté par ſon ſéjour. La principale des cauſes internes eſt dans le vice des liqueurs ſéparées d'un ſang terreſtre & viſqueux, tout rempli d'acides coagulans qui formant des obſtructions dans les glandes, y retiennent la lymphe & l'y diſpoſent à s'aigrir juſqu'à corrompre la ſubſtance glanduleuſe qui la renferme.

De vingt femmes qui auront des cancers il y en aura quinze qui ſeront dans l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, où la nature a coutume de faire ceſſer les évacuations menſtruelles. Ce mal eſt fort fréquent dans les Convents de filles. M. Ducheſne & moi dans le voyage que nous fîmes en 1700, avec les Princes, nous en vîmes dans preſque toutes les villes où nous paſſâmes. Les malades approchoient toutes de cinquante ans, ou ſi elles étoient plus jeunes, elles n'étoient pas bien reglées; car il y a tant de rapport du ſein à la matrice, qu'auſſi-

tôt que les ordinaires ſont prêtes de venir, ou qu'elles retardent de quelques jours, le ſein ne manque pas de durcir & de faire de la douleur.

Marque du cancer au ſein.

On connoit un cancer au ſein par la tumeur de la partie qui paroît inégale à cauſe du gonflement des glandes qui ſont dures & engorgées, il eſt ſouvent adhérent à la poitrine, les veines du ſein ſont apparentes & pleines d'un ſang brulé, & quand il y a de la lividité ſur la pointe de la tumeur, c'eſt ſigne qu'elle ulcerera bientôt. Lorſqu'il eſt ouvert la douleur eſt incomparablement plus grande, parce que la ſéroſité qui en ſort eſt piquante & corroſive comme de l'eau forte, & que rongeant ſans ceſſe ces parties, elle ne donne aucun relache à la malade.

Opinion ſinguliere ſur ſa cauſe.

Il y en a qui croyent que le cancer ulceré n'eſt autre choſe qu'une multitude prodigieuſe de petits vers qui dévorent & conſument peu à peu toute la chair de la partie. Ce qui a donné lieu à cette opinion, c'eſt qu'avec le microſcope on a quelquefois vû de ces inſectes dans les cancers, & que mettant ſur l'ulcere un morceau de veau, la malade ſent moins de douleur, parce que, dit-on, ces vers rongeant pour lors ce veau, ils laiſſent la malade en repos pour quelque tems. Cette opinion a eû ſes partiſans & ſes cenſeurs, je n'entreprendrai point ici de les accorder.

Le prognoſtic.

Le prognoſtic n'en peut être que fâcheux, puiſqu'il n'y a point de maladie plus affligeante & qui doive donner plus d'appréhenſion au malade que le cancer ulceré; & il n'y en a point auſſi qui fatigue plus le Chirurgien, & qui lui donne plus de peine, parce que ce mal eſt preſque toujours incurable. Si on en croyoit Hyppocrate, il ne faudroit point toucher aux cancers, car en y touchant, remarque cet Auteur, vous aigriſſez le mal & vous avancez la mort du malade. En effet en traitant le cancer on peut troubler la lymphe & les autres ſucs qui

ſe diſtribuent à la partie, & les mettre en une fermentation qui les aigrira & qui développant les ſels y cauſera d'étranges ravages dans la ſuite.

Mais comment reſiſter aux perſecutions d'une pauvre malade qui ſouffre & qui implore vôtre ſecours ? L'abandonnera-t-on à la rigueur de ſon mal qui la tourmente jour & nuit ? Non, un Chirurgien ne doit point être ſi cruel : il doit chercher les moyens de la guérir, & ſi cela n'eſt pas dans ſon pouvoir, il faut du moins qu'il travaille à adoucir ſon mal & à le lui rendre ſuportable.

Remedes palliatifs.

Quand je conſeille de ſe ſervir des remedes qui pallient le mal, j'entens qu'on le faſſe aux cancers ulcerez, dont les bords ſont renverſez, & où il y a une notable déperdition de ſubſtance : il faut à l'égard de ceux-là uſer de médicamens doux, qui appaiſent ou diminuent la douleur, comme des ſucs de plantain & de morelle, des plumaceaux trempez dans une décoction vulneraire pour en garnir la plaie. Il y en a qui ne mettent dans l'ulcere qu'un petit morceau de rouelle de veau ; car ſoit qu'il y ait des vers ou des ſéroſitez rongeantes, leur plus grande action s'exercera ſur le veau & non ſur la chair : c'eſt ainſi qu'avec de petits remedes, il faut amuſer la malade, puiſque de tels maux il n'en faut attendre que la mort.

Trois Auteurs modernes ſur cette maladie.

Avant que de vous montrer l'opération, je vous dirai que depuis cinq ou ſix ans trois Médecins nous ont donné chacun un Traité du Cancer. L'un eſt M. Gendron Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, neveu de M. l'Abbé Gendron qui panſa la Reine-Mere du Roy, du cancer qu'elle avoit à la mammelle. L'autre eſt de M. Alliot Conſeiller-Médecin du Roy & de la Baſtille, fils de M. Alliot Médecin de Bar-le-Duc, qu'on fit venir en 1665 pour panſer la même Reine, de ce mal. Et le troiſiéme eſt M. Helvetius, Docteur en Médecine & très-connu à Paris ſous le nom de Médecin Hollandois.

Ces Auteurs ſe ſont fait des idées particulieres ſur la nature du cancer, & ont établi tous trois, chacun un ſyſtême different. C'eſt à nous à embraſſer celui qui nous paroîtra le plus vrai-ſemblable. Les voici en peu de mots.

M. Gendron dit que le Cancer eſt une transformation des parties nerveuſes glanduleuſes, & des vaiſſaux lymphatiques en une ſubſtance uniforme, dure, compacte, indiſſoluble, capable d'accroiſſement & d'ulceration; & il ajoute qu'il ne reconnoît pour cauſe de cette transformation que la ceſſation des filtrations de la partie, qui par la perte de ſon reſſort & l'affoibliſſement des tuyaux, devient un tout capable d'accroiſſement par une diſpoſition mécanique des parties contiguës ce qui le rend irréduiſible à ſon premier état, & il ſoutient que l'ulceration dépend des ſeuls incidens attachez à l'extrême accroiſſement du corps transformé, qui par une preſſion actuelle ou par des alterations dans le ſang qui en font la lividité, cauſe la rupture de la peau, qui eſt au cancer, ce que le périoſte eſt aux os, & offre enſuite la maſſe chancreuſe aux impreſſions de l'air dans les circonſtances de ſa ſtructure hors d'œuvre, c'eſt-à-dire dans un état à s'augmenter par ſes racines qui ont une eſpece de végetation, pour ſe répandre au voiſinage, & une conformation de pores pour corrompre les humeurs dont elles ſont imbibées.

Syſtême du premier.

M. Alliot dit que le cancer eſt une tumeur très-dure, quelquefois pierreuſe, inégale & livide, toujours accompagnée de douleurs plus ou moins violentes, ſuivant que les circonſtances qui s'y rencontrent ſont plus ou moins fâcheuſes. Il ajoute que le cancer pris génériquement eſt une tumeur ſquirreuſe puiſqu'elle eſt très-dure, mais douloureuſe, à la difference du ſquirre qui eſt indolent. Il regarde la rougeur, l'inégalité, la lividité, les

Idée que le ſecond donne de ce mal.

veines éparſes comme ſignes équivoques & accidentels, & il conſidere la douleur comme le caractere ſpécifique & individuel du cancer. Il prétend que l'humeur mélancolique qui forme le ſquirre, eſt chargée d'un acide beaucoup moins développé que dans le cancer, où il ne parvient au dégré de corroſion que lorſque ſes pointes aiguës & tranchantes ont ſurmonté & anéanti, pour ainſi dire, le ſel volatil, ſavoneux & balſamique du ſang, & que piccotant pour lors & déchirant les parties nerveuſes & membraneuſes par leur mouvement déreglé, elles excitent enfin ces douleurs horribles qu'on reſſent dans le cancer.

La ſource du cancer ſelon le troiſiéme.

M. Helvetius croit que la ſource & l'origine du cancer, n'eſt autre choſe qu'une petite coagulation de quelque goutte d'humeur dans une glande, que cette coagulation vient d'ordinaire par un accident extérieur, comme coup, chute, ſerrement, ou efforts; qu'à meſure qu'il s'amaſſe de l'humeur dans la glande, le cancer groſſit; qu'en groſſiſſant la douleur devient plus grande, parce que les filets nerveux preſſez par la tumeur, font des élancemens plus ou moins douloureux ſelon que ce preſſement eſt plus ou moins violent; que le mal augmente par les remedes qu'on y applique, parce que ces remedes échauffent & par là réveillent & aigriſſent l'humeur qui reſte comme aſſoupie tout le tems qu'elle n'eſt irritée par aucune choſe qui la puiſſe mettre en mouvement; que les remedes ſoit fondans ſoit abſorbans qui cauſent de l'effervéſcence, font que le levain occupant plus d'eſpace qu'auparavant, produit des douleurs effroyables, & que ne pouvant plus être contenu dans la glande où il s'étoit jetté, il la creve & forme un ulcere qu'on appelle un cancer ouvert, dont le ferment ſe répand enſuite dans les parties voiſines.

Leurs diverſes méthodes de traiter ce mal.

Ces Auteurs ne ſont pas ſeulement en conteſtation ſur la nature du cancer, ils ne s'accordent point

encore ſur la maniere de le traiter. Ils nous propoſent tous trois des méthodes differentes. M. Gendron ne demande que de la palliation dans le cancer & défend la cure éradicative. M. Alliot veut qu'on conſume la tumeur chancreuſe avec ſon eſcarrotique abſorbant, & M. Helvetius ordonne l'extirpation du cancer par l'opération; & voici ſurquoi leurs ſentimens ſont fondez.

Selon M. Gendron.

M. Gendron propoſe de ne traiter que palliativement toutes ſortes de cancer, ſoit avant, ſoit après leur ulceration. Il appelle cancers occultes ceux dont la tumeur chancreuſe eſt adhérente, il en prouve l'incurabilité par les racines profondes qu'elle a jettées dans les parties interieures, & il prétend qu'alors il ne s'agit que d'offrir au malade des ſecours palliatifs, qui en cette occaſion ſe réduiſent à retarder autant qu'il eſt poſſible, les déſordres ſucceſſifs attachez au progrès de tels cancers, ayant pour cet effet égard à la ſituation du mal, à ſa cauſe, à l'âge, au ſexe & au temperament du malade, ſurquoi il nous avertit qu'il eſt important pour y réuſſir de ſe défaire du préjugé de l'exiſtence d'un acide corroſif comparé à l'eau-forte & à l'arſenic, de crainte qu'étant perſuadez que tout le ſecret de la palliation ne conſiſte que dans l'uſage de certains abſorbans, ſpécifiques à cet acide ſuppoſé, loin d'arrêter le progrès de ces maux, nous ne fuſſions cauſes de leur irritation. Enfin il ne rapporte nullement l'incurabilité des cancers tant occultes qu'ulcerez au caractere indomptable d'une humeur acide, mais ſeulement aux circonſtances attachées à la ſtructure & à l'accroiſſement de la ſubſtance chancreuſe. Si ces ulceres ſont incicatriſables, c'eſt que les fibres de la peau ne peuvent plus ſe lier & s'unir avec celles de la maſſe de nouvelle transformation.

Selon M. Alliot.

M. Alliot prétend que la cure du cancer conſiſte dans la mortification des acides par les alkalis &

par les abſorbans ; qu'il s'agit de mortifier le ferment aigre & carcinomateux engagé dans la partie malade, en conſumant les chairs & les glandes qui en ſont infectées ; que pour dompter ce monſtre il faut abſorber un acide très-exhalté & très-corroſif par un abſorbant proportionné à la nature de cet acide qu'on veut détruire, & que tel eſt l'effet que produit le cauſtique mitigé qui a été trouvé par M. ſon pere, propoſé dans une Thèſe imprimée à Paris en 1665, & qu'on a rectifié pour le donner au public, comme on le voit à la fin du Livre de cet Auteur, qui ſoutient que ſon abſorbant ſeul conſume pied à pied les chairs imbibées par le virus carcinomateux ; que par ſon uſage on connoît de jour en jour ce qu'on fait en ſuivant à la piſte cet acide corrupteur, en le mortifiant & l'abſorbant juſqu'où il a pû pénetrer, ſans crainte d'aucuns accidens. Il aſſure que l'activité de ſon eſcarotique, n'eſt ni trop douce ni trop violente, qu'il ne ſe fond point comme les cauſtiques ordinaires, & qu'il n'attaque que l'acide ſon adverſaire, lequel étant enfin détruit & anéanti, diſſipe toute la dureté & fait ceſſer la douleur, la ſuppuration loüable intervenant qui chaſſe les dernieres eſcarres, après quoi on déterge, on incarne, & on procure une bonne & ſolide cicatrice.

Effet d'un cauſtique mitigé.

M. Helvetius regarde le cancer dans trois états différens. Il dit 1°. Que dans le commencement c'eſt un mal très-peu conſiderable & facile à guérir, ſoit en diſſolvant cette petite portion d'humeur qui n'eſt encore qu'imparfaitement coagulée, ſoit en la conſumant par quelque petit remede cauſtique. 2°. Que quand l'humeur s'eſt entierement endurcie, & que la tumeur a groſſie par la jonction d'une nouvelle humeur qui vient inceſſament ſe coaguler avec la premiere, il faut bien ſe donner de garde d'appliquer aucun remede, de peur d'irriter cette humeur, de la mettre en mouvement &

Suivant M. Helvetius.

d'en diſperſer le levain ; mais qu'il faut en ce cas ouvrir la peau dans l'endroit où eſt la tumeur, & extirper la glande qui la forme, puiſque par là on emporte en même tems le mal & la cauſe du mal. 3°. Que quand le cancer eſt venu à un tel état qu'il s'eſt ouvert, que le ferment s'eſt répandu, & que le malade s'y ſent tirer par de petites cordes, il faut faire auſſitôt l'amputation de toute la partie chancreuſe & de toute la mammelle, parce qu'alors on peut emporter d'un ſeul coup tout ce qu'il y a de ferment & tout ce qui en a été imbu.

Je vous ai fait en abregé l'expoſition de ces trois ſentimens, pour tâcher de vous donner une idée de la nature des cancers & pour vous indiquer diverſes manieres de les traiter. Vous avez entendu parler trois habiles Medecins, voyons à préſent ce que la Chirurgie nous ordonne de faire, car ce n'eſt point par des paroles, mais par des effets qu'on peut vaincre & détruire ce mal.

La Chirurgie commande l'opération pour prévenir la mort qui ſeroit infaillible ſans ſon ſecours, lorſque le cancer eſt confirmé, parce qu'on peut ſouvent le détruire dans ſa naiſſance ; il faut donc emporter avec le couteau cette maſſe de chair, & le plus promptement eſt toujours le meilleur, après avoir déterminé ſi c'eſt une extirpation ou une amputation qu'on veut faire ; car ce ſont deux opérations differentes l'une de l'autre.

Comment on extirpe le cancer.

L'extirpation ſe pratique quand le cancer n'eſt point ouvert, & qu'il n'eſt encore qu'une tumeur de la groſſeur d'une noix, ou au plus d'un petit œuf. On fait une inciſion cruciale à la peau ſur cette élevation. On ſépare de la glande avec le ſcalpel A. les quatre lambeaux de la peau qui ſont les quatre angles de la plaie, puis avec quelqu'inſtrument on tient ferme la glande pour la diſſéquer dans toute ſa circonference, & la lever toute entiere. On ſe ſervoit autrefois d'une ou deux éri-

gnes B B. pour tenir la glande comme on fait aux tumeurs enkiſtées, mais M. Helvetius a inventé une tenette C. fort commode, à laquelle on a donné ſon nom en l'appellant tenette Helvétienne.

C'eſt une opération qui a fait beaucoup de bruit à Paris. On convient qu'elle peut réuſſir, pourvû que la malade ſoit jeune & d'une bonne conſtitution, & on conſeille même de l'entreprendre quand le cancer n'occupe pas toute la mammelle, que la tumeur n'eſt point adhérente à ſes parties voiſines, & qu'elle eſt mobile par tout; mais pour chanter victoire il ne faut pas avoir pris une glande engorgée pour un cancer caracteriſé, comme font quelquefois ceux qui ſe vantent d'en avoir guéri des milliers. Une femme à qui je mis un emplâtre fait de mucilage & de devigo diſſout avec l'huile de lys, ſur une petite tumeur qu'elle avoit au ſein & qui ſe diſſipa par ce remede, dit quelques années après à M. Dodart le pere, que je l'avois guérie d'un cancer. Il vint chez moi me demander avec quels remedes j'avois fait cette guériſon. Je ne me fis point honneur d'une cure que je n'avois point faite, & je lui avoüai que ce n'étoit point un cancer, mais ſeulement une glande tumefiée qui s'étoit fondue en un mois de tems.

Hiſtoire ſur cette matiere

Il y a ſept ou huit ans que Madame la Marquiſe de Blanſac en avoit une pareille dont elle a été guérie, & Madame la Marquiſe de Dangeau en avoit une auſſi au ſein il y a trois ans, qui s'eſt évanoüie par les remedes qu'on y a fait. Si on avoit fait l'extirpation de ces glandes, on ne manqueroit pas de publier que ç'auroient été des cancers.

Néceſſité de l'amputation

L'amputation ſe fait quand le cancer occupe toute la mammelle, ou qu'il eſt ulceré ayant des lévres horribles à voir, dures & renverſées; car il n'y a point d'autre moyen pour délivrer une perſonne de cet affreux mal, que de couper entierement la mammelle, ce qu'on execute en ob-

ſervant ce qu'il y a à faire avant, durant & après l'opération.

Avant l'opération il faut préparer la malade par ſaignées, purgations, opiates & autres remedes qui y conviennent. On attendra que ſes ordinaires ſoient paſſées ſi elle eſt encore réglée, & le jour étant pris on diſpoſera ſon appareil qui conſiſte en une aiguille enfilée d'un cordonnet, un raſoir ou un couteau, des eaux ſtiptiques, des poudres aſtringentes, de petits boutons de vitriol en cas de beſoin, des plumaceaux en quantité, un emplâtre, des compreſſes, une ſerviette & un ſcapulaire. Préparatifs. L'appareil.

Dans l'opération, il faut ſituer la malade commodément pour elle & pour le Chirurgien, c'eſt-à-dire à demi-couchée à la renverſe, le bras du côté de la tumeur doit être élevé & porté en arriere, afin qu'elle parroiſſe davantage, & que le muſcle pectoral ſoit un peu retiré de deſſous la tumeur. On en marque enſuite avec de l'encre toute la circonference qui eſt l'endroit où on doit faire l'inciſion; puis on paſſe une aiguille courbe D. à travers le corps de la tumeur; elle eſt enfilée d'un cordonnet E. dont on lie les deux bouts, & dont on fait une anſe qui ſert à ſoutenir la tumeur & en la tirant à l'éloigner des côtes.

Il eſt inutile de paſſer l'aiguille deux fois, on peut épargner cette douleur, car on ſoutient auſſi bien avec une anſe ſimple qu'avec une double; puis avec un raſoir F. ou un grand couteau plat G. que je trouve plus commode que le raſoir qui peut ployer dans l'opération, on coupe à l'endroit marqué, & on enleve tout le corps de la mammelle en peu de tems. Il ſe trouve plus de facilité dans cette opération, qu'on ne s'étoit imaginé avant que de la faire; car la mammelle ſe ſépare auſſi aiſément des côtes, que quand on léve l'épaule d'un quartier d'agneau. Comment on opere.

Après l'opération, on laiſſe couler le ſang pen-

Ce qui reste à faire après l'opération.

dant quelque tems, on presse même avec la main tout autour de la plaie pour faire dégorger des veines ce sang noirâtre qu'elles reportoient de la tumeur. On ne se sert plus de boutons de feu, ni de cette platine rouge H. qu'on approchoit de la plaie pour dessécher & consumer à ce qu'on croïoit le reste de l'acide dévorant qui pouvoit être demeuré. Ces fers chauds faisoient frémir, & n'étoient d'aucune utilité, vû qu'il ne manque point d'être entrainé avec ce qui s'exprime de la plaie. Si le sang sort trop copieusement, on met les petits boutons de vitriol III. sur les ouvertures des arteres qui le versent, & on se sert de poudres astringentes qu'on a dans cette boëte K. mais s'il n'y a point d'hemorragie, on couvre seulement la plaie avec des plumaceaux secs LLLL. & par dessus on en met un grand M. fait d'étoupes, & couvert de poudres astringentes incorporées avec le blanc d'œuf. On employe l'emplâtre Diacalciteos N. puis la compteſſe O. & la serviette PP. dont on fait un circulaire autour du corps, & qu'on attache au scapulaire Q. M. Helvetius fait mettre sur la poitrine une serviette pliée en plusieurs doubles & trempée dans la bierre & le beure frais fondu battus ensemble. C'est un remede qu'on pratique en Hollande, & qui empêche l'inflammation à ce qu'il nous apprend.

Du panse-ment.

Il ne suffit pas d'avoir fait l'amputation du cancer, il faut par une bonne conduite tâcher d'en guérir la plaie, à quoi il n'est pas toujours dans le pouvoir du Chirurgien de parvenir. Le cancer étant ôté on usera des mêmes remedes que s'il subsistoit encore; c'est-à-dire qu'on observera un régime de vivre exact, qu'on évitera avec soin les alimens acides, terrestres & dans lesquels on soupçonnera des sels fixes, corrosifs, parce qu'ils coagulent le sang; au-contraire la nourriture doit être pleine de sels alkalis volatils, parce qu'ils dissol-

vent le ſang & empêchent qu'il ne s'arrête dans les parties. Il faut reſpirer un air ſubtil, afin de rendre la lymphe plus fluide & plus coulante, le ventre ſera tenu libre, & ſi quelqu'évacuation étoit arrêtée, on fera tous ſes efforts pour la provoquer.

On bannira tout ſujet de colere, de chagrin & de triſteſſe, parce que ces paſſions coagulent les liqueurs ; au-contraire la joye & la tranquillité de l'eſprit contribuent à une douce fermentation du ſang, & à une diſtribution égale des eſprits animaux par toutes les parties du corps. Enfin il faudra ſe ſervir de médicamens qui adouciſſent l'acrimonie des ſéroſitez, comme font les diaphorétiques & les alkalis, tant fixes que volatils, dont vous trouverez beaucoup de ſortes dans la Pathologie de Verduc à laquelle je vous renvoye.

Qualité des onguents.

Le fait du Chirurgien eſt de panſer la plaie avec des onguents qui abſorbent cette ſéroſité maligne, dont les parties voiſines demeurent abbreuvées. S'il reſtoit encore de ces petits filamens qui attachoient le cancer aux eſpaces intercoſtaux, il faudroit par des eſcarrotiques les détruire peu à peu. Le remede de M. Alliot eſt excellent dans cette occaſion. On peut pareillement ſe ſervir de l'onguent que M. Helvetius a donné par écrit dans ſa Lettre ſur le cancer ; & ſurtout on évitera les remedes qui font trop de douleur. Quand la plaie eſt bien mondifiée & que les chairs ſont belles & vermeilles, il en faudra procurer la cicatrice qui tarde toujours très-long tems à ſe faire, tant à raiſon de la figure ronde de la plaie, que par la qualité de l'humeur qui a cauſé le mal, & qui d'ordinaire eſt rebelle à toutes ſortes de remedes. Quand la plaie eſt cicatriſée, il ne faut pas diſcontinuer l'uſage des remedes internes pendant quelques années, de crainte qu'une nouvelle humeur ne ſe jette ſur quelqu'autre partie & ne faſſe un nouveau cancer.

Hiſtoire d'une amputation.

Je finirai cet article par l'hiſtoire d'un cancer qui fût amputé à Marſeille il y a pluſieurs années. En paſſant par cette ville avec les Princes, nous fûmes priez M. Duchêne & moy de la part de M. le Bailly de Noailles, de voir Mad^e. de Montreüil incommodée depuis long-tems d'une tumeur au ſein droit. Deux des plus fameux Medecins & deux Chirurgienss'y trouverent à l'heure marquée par M. Duchêne. Un de ces Médecins s'efforça par un long diſcours de prouver que la premiere cauſe de cette tumeur venoit de ce que cette Dame avoit voulu nourrir un de ſes enfans il y avoit dix ans. L'autre crût avoir mieux rencontré, en prétendant que le mari ayant eu un mal de galanterie, l'avoit pû communiquer à ſa femme, & que c'étoit la véritable cauſe de la maladie en queſtion. Quand ce fût à moi à parler, je leur dis qu'ils avoient raiſonné en habiles Médecins qui ne demeurent point courts ſur les cauſes des maladies, & qui leur en trouvent ſouvent de fort éloignées; que pour moi qui raiſonnois en Chirurgien, je jugeois que c'étoit un cancer bien conditionné; que ſans m'étendre en de longs argumens, pour le leur prouver, ils n'avoient qu'à le regarder, & que je ne trouvois point d'autre remede dans l'état préſent que l'amputation. M. Duchêne qui fût de mon ſentiment conſeilla à la malade de prendre ſa réſolution ſur cette opération, n'y ayant nul autre moyen de lui ſauver la vie.

Le lendemain Mad^e. de Montreüil m'ayant fait prier de l'aller voir, je lui confirmai ce que nous lui avions dit le jour précedent, je lui repreſentai qu'il n'y avoit qu'à choiſir ou l'opération ou la mort; lui ayant fait voir que l'opération paroiſſoit plus affreuſe qu'elle n'étoit douloureuſe & de fâcheuſe ſuite, elle s'y détermina comme tous les malades qui préferent la vie à la perte de quelque membre. Elle auroit ſouhaité que je lui euſſe

fait

fait cette amputation, mais elle étoit dans le tems de ſes ordinaires, & les Princes n'ayant plus que deux jours à reſter, je ne pûs pas la contenter. Il n'y avoit à Marſeille aucun Chirurgien qui eût fait cette opération & la Dame ne pouvoit ſe faire tranſporter ailleurs, le caroſſe l'incommodant trop, parce que la maſſe chancreuſe étoit très-peſante, & que le moindre ébranlement, même celui de la chaiſe à porteur, lui cauſoit des douleurs très-violentes. Elle choiſit M. Geofroy Chirurgien Major de la Marine avec qui je conferai ſur cette opération. Je lui conſeillai de la faire en mettant la malade en ſon ſéant panchée ſur le dos dans un fauteüil à cremillere pour la laiſſer à demie couchée après l'opération, de ne paſſer ni aiguille ni cordonnet à travers la tumeur pour lui épargner cette peine, de ſoutenir la maſſe avec la main gauche pendant qu'il feroit l'inciſion de la droite, lui diſant qu'ainſi il enleveroit le cancer & la mammelle ſans faire une extrême douleur (*a*). Cela fut

Obſervation à faire.

(*a*) Comme cette maniere de faire l'opération du cancer eſt la plus ſimple & la moins douloureuſe, tous les Praticiens la préferent maintenant à toutes les autres. On croit faire plaiſir aux jeunes Chirurgiens, en leur donnant ici une deſcription plus longue que ne fait l'Auteur.

Il faut que la malade ſoit préparée par les bains & par les autres remedes géneraux. On la place dans un fauteuil & on lui fait tenir un peu en arriere le bras qui eſt du côté de la maladie, afin d'aplanir le muſcle grand pectoral. L'Operateur prend la mamelle ou la ſoutient avec une main, & la tire un peu à lui; il tient de l'autre main un biſtouri avec lequel il fait une inciſion dans laquelle il introduit auſſi-tôt les doigts pour tenir la mamelle à pleine main & la dégager de la poitrine, en l'élevant un peu, il continue de la couper circulairement & de la ſéparer avec le même inſtrument. Cependant il doit prendre garde de couper la peau en talu, pour ne pas découvrir une grande quantité de houpes nerveuſes, ce qui rendroit les panſemens très-douloureux. Aprés avoir emporté toute la tumeur, il regarde s'il ne reſte

executé quinze jours après notre départ, comme nous l'avions projetté. Nous reçumes des nouvelles de la réuſſite de cette opération, & enfin nous avons appris la parfaite guériſon de la malade.

DES BOSSES. LA Gibboſité eſt une courbure de l'épine qui demande toute l'adreſſe du Chirurgien pour être corrigée. Le ſecret ici ne conſiſte qu'à conſerver à l'homme dans toutes les parties de cette colomne oſſeuſe cette juſte proportion que le Créateur y a miſe, & à la rétablir quand elle eſt déchue de ſa perfection. Mais il y a ſouvent dans la machine des défauts qui viennent de la nature, qu'il n'eſt pas poſſible de réparer.

Deſcription de l'épine. L'épine eſt compoſée de trente os qu'on appelle vertebres, elles ſont poſées les unes ſur les autres, & attachées enſemble par des ligamens qui leur

pas ſous le muſcle grand pectoral quelque glande d'où le mal pourroit renaître. En ce cas il fend ce muſcle ſuivant la direction de ſes fibres, pour pouvoir le tirer avec les doigts ou avec une errine & l'emporter en la diſſéquant & en la ſéparant avec le biſtouri. Si l'artere mammaire donne trop de ſang, il en fait la ligature, ou il applique deſſus un bourdonnet trempé dans de l'eau alumineuſe, ou même ſuivant la pratique de quelques-uns il lave toute la plaie avec cette eau, après quoi il rapproche le plus qu'il peut, les tégumens vers le centre de la diviſion. Il panſe enſuite la plaie avec de la charpie brute, ou avec de petits lambeaux de linge déchiré, par deſſus leſquels il applique en tous ſens pluſieurs petites compreſſes étroites & longues appellées longuettes, il couvre le tout de deux ou trois compreſſes quarrées & du bandage appellé ſpica. Vingt-quatre heures aprés il leve le bandage & les compreſſes quarrées, qu'il trouve endurcies par le ſang; il humecte le reſte de l'appareil & les bords de la plaie avec de l'huile d'hypericum : Il met de nouvelles compreſſes quarrées qu'il ſoutient avec le bandage de corps. Le premier panſement quoique ſimple, ſoulage beaucoup le malade & facilite dans les panſemens ſuivans la levée des petites compreſſes & de la charpie qui touche immédiatement la plaie.

laiſſent la liberté de ſe mouvoir de côté & d'autre. La tête eſt poſée ſur la pointe de cette colomne, les côtes & les bras ſont articulés à ſes côtés, & les cuiſſes à ſa partie inférieure. Elle eſt comme la baſe qui porte & ſoutient toute l'édifice du corps; & c'eſt elle qui par ſa droiture fait la belle taille, & qui en ſe courbant en quelque maniere que ce ſoit, rend l'homme difforme & boſſu.

L'épine ſe déjette en cinq façons.

On remarque que l'épine ſe courbe & ſe déjette en cinq manieres principales. 1. En dedans & alors il y a un creux au milieu du dos. 2. en dehors où elle forme une groſſeur qu'on appelle une boſſe. 3. ou bien à droit, ce qui fait qu'on a l'épaule droite plus haute que la gauche. 4. ou à gauche ce qui éleve l'épaule de ce dernier côté davantage que celle de l'autre. 5. ou enfin obliquement & en S. quand une partie ſe jette à droit & l'autre à gauche. De toutes ces perverſions celle qui arrive le plus rarement, c'eſt la courbure en dedans, à cauſe de

On fait le ſecond panſement & les ſuivans avec des plumaceaux très-épais couverts légerement d'un digeſtif ſimple & trempés dans du vin mielé. Quelques tems après on panſe la plaie avec des plumaceaux plus minces & trempés ſeulement dans du vin mielé, auquel on joint un quart ou un tiers d'eau vulneraire ſimple. Lorſque les chairs ont preſque rempli la plaie, on ne trempe les plumaceaux que dans de l'eau vulneraire. On peut même ſe ſervir quelquefois de charpie ſéche, ou de plumaceaux chargés legerement d'onguent de pompholix. Si les chairs s'élevent trop on y paſſe la pierre infernale.

Si les glandes qui ſont ſous l'aiſſelle étoient engorgées, il faudroit les emporter immédiatement avant ou après l'operation, on feroit ſur elles une inciſion en longueur qu'on termineroit vers le ſein; on les tireroit avec les doigts ou avec une errine ou avec un fil paſſé au travers, & on les diſſequeroit avec le biſtouri, dont on tourneroit le dos du côté des vaiſſaux de peur de les ouvrir. Si elles en étoient trop proches on ſe contenteroit de les lier avec un fil paſſé au travers pour les faire tomber par ſupuration. On panſeroit enſuite cette plaie de la même maniere & en même tems que celle du ſein.

la ſtructure des vertebres & de l'impulſion que les parties internes font ordinairement contre l'épine de dedans en dehors.

Cauſes externes & internes.

On peut devenir boſſu par cauſe externe, ou par cauſe interne : par cauſe externe, comme un coup ou une chute, à quoi on n'aura pas remedié d'abord, des efforts en portant de peſans fardeaux, l'habitude, comme celle des vignerons qui ſont toujours panchez pour labourer la terre & pour travailler aux vignes, ou la mauvaiſe coutume de faire des revérences en ſe panchant trop en devant, & de s'humilier, comme ces Religieux qui ont ſans ceſſe la tête baiſſée. Les cauſes internes, ſont une trop grande chaleur qui deſſéchant quelques ligamens des vertebres les empêche de prêter aſſez pour donner à l'épine toute l'étendue qu'elle doit avoir, ou un excès d'humiditez qui abreuvant ces mêmes ligamens d'un ſuc glaireux, les relachent & leur permet de s'alonger au-delà des bornes ; mais je crois que la foibleſſe y a autant & plus de part que toutes ces cauſes, nous en avons eu un fâcheux exemple dans une perſonne de la famille Royale.

Hiſtoire de Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

Ce Prince a été fort droit & de belle taille juſqu'à l'âge de huit à neuf ans. Dans ce tems-là on commença à s'appercevoir qu'il cherchoit à s'appuyer, & qu'il ſe panchoit d'un côté pour ſe ſoutenir ſur le bras de ſon fauteüil ; on examina l'épine, & on trouva qu'elle ſe courboit du côté droit, prenant la figure d'un croiſſant : on reconnut qu'étant d'un temperament très-délicat, c'étoit la foibleſſe de l'épine & de ſes ligamens qui n'étant pas capables de ſoutenir la peſanteur des parties du corps qui ſont depuis la ceinture juſqu'au haut ployoient ſous le faix. On lui fit de petits corſets de baleine pour affermir l'épine, & un fauteüil commode pour appuyer cette partie de toute ſa longueur. A ce fauteüil il y avoit des cor-

dons qui paſſant par deſſous les aiſſelles ſupportoient toute la charge du corps & ſoulageoient les vertebres du poids des parties ſupérieures. Mais quelque précaution qu'on ait priſe & quelqu'invention qu'on ait miſe en uſage pendant pluſieurs années, on n'a pas pû éviter que ſa taille ne ſe ſoit gâtée ; toutefois le cœur & les poumons n'en étoient point preſſez, ni les fonctions vitales incommodées ; mais la nature foible ſur cet article, avoit récompenſé ce défaut par mille bonnes qualitez de l'eſprit, par un génie ſupérieur, par un courage & une ſageſſe qui ne ſe rencontrent point ailleurs.

La gibboſité n'eſt pas toujours un mal héréditaire qui paſſe du pere à l'enfant. Nous voyons des peres & des meres avec cette imperfection, avoir des enfans fort droits, & on voit des peres & des meres de belle taille, faire des enfans boſſus, c'eſt un malheur attaché à chaque ſujet en particulier, & un défaut dont on ne doit chercher la cauſe que dans celui qui en eſt affligé,

Ce défaut n'eſt pas héréditaire.

Il ne faut pas que le Chirurgien prétende rendre bien droit un enfant qui aura de la diſpoſition à être boſſu, il ne peut ni par ſes ſoins, ni par toute ſa bonne conduite, qu'empêcher ce vice d'augmenter juſqu'au dégré de difformité où il ſeroit parvenu ſi on n'avoit apporté du ſecours ; c'eſt-pourquoi il ne promettra point aux parens plus qu'il ne peut accomplir, comme font des couturieres, des tailleurs, & des fabricateurs de corps de fer, qui pour tirer de l'argent, aſſurent de donner une taille auſſi belle, comme ſi on n'avoit jamais été contrefait.

On ne ſauroit pas preſcrire poſitivement & en particulier ce qu'il faut faire à la gibboſité. Si l'épine ſe jette en dehors, on couchera l'enfant ſur un matelas un peu dur, l'y tenant ſur le dos & ſans chevet, afin que la tête & l'épine ſoient au même

niveau. Si elle se porte à droit ou à gauche, il faut par le moyen de petits corsets faits exprès comprimer doucement l'endroit qui pousse. L'usage des croix de fer attachées à l'épine, aux épaules & au col, est excellent pour tenir ces parties égales les unes aux autres. C'est au Chirurgien industrieux à inventer des machines capables de combattre la difformité & de la corriger autant qu'il se peut, prenant garde sur tout de ne point presser les parties contenues dans la poitrine, lesquelles ne peuvent avoir trop de liberté dans leurs mouvemens si nécessaires à la vie.

De l'ouverture qu'on fait à la jugulaire.

LA saignée de la jugulaire se fait à l'une des veines de ce nom. Il y en a quatre, deux internes qui reçoivent le sang des sinus de la dureme-re, & qui le versent dans les souclavieres, & deux externes qui recevant le sang de toute la face & des parties externes de la tête, le vont décharger dans la même souclaviere; ce sont ces dernieres que le Chirurgien est obligé d'ouvrir dans de certaines maladies.

On appelle ces deux dernieres, externes, parce qu'elles sont plus superficielles que les autres, elles sont assez apparentes lorsqu'elles sont pleines, on les voit étendues selon la longueur du col, & il y en a une à droit, & l'autre à gauche.

L'ouverture de ces veines embarasse le Chirurgien pour deux raisons; l'une, c'est qu'il ne peut guerre serrer le col pour les faire gonfler, de crainte de trop presser la trachée artere qui est le passage de la respiration; & l'autre, c'est que la peau qui les couvre n'étant pas ferme, il a de la peine à l'assujettir; il faut toutefois l'ouvrir, & voici comment on s'y prendra.

On met le malade en son séant, ou sur le lit, ou dans un fauteüil. On prendra un mouchoir pour servir de ligature, qu'on roule comme un boudin,

on en met le milieu derriere le col enſorte que les bouts pendent ſur le milieu du ſternum, & qu'on les donne à tenir au malade avec ſes deux mains, afin qu'il ne ſerre lui-même qu'autant que cela lui laiſſe la liberté de reſpirer (*a*). On tient à la bouche une lancette ouverte comme dans une ſaignée ordinaire, on la prend de la main droite ou de la gauche ſelon le côté où il faut faire la ſaignée, & de l'autre main affermiſſant la peau en la tirant entre deux doigts on fait la ponction dans la veine, puis l'élevation pour fendre le vaiſſau en retirant la lancette. Cette ouverture doit être plus grande qu'aux ſaignées du bras, parce que ces veines du col ſont plus groſſes.

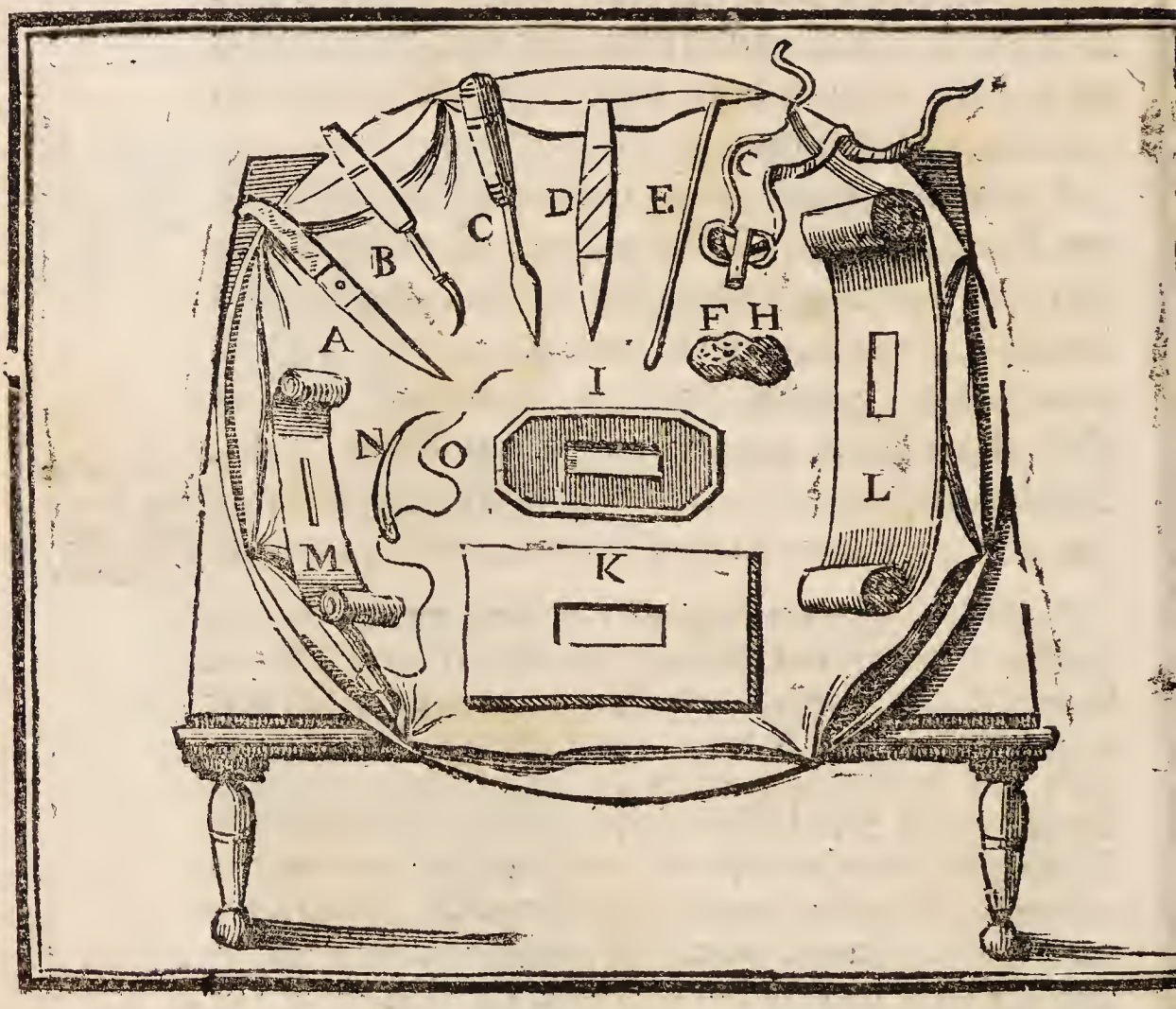
On tire la quantité de ſang néceſſaire & telle que l'a ordonné le Médecin, qui eſt preſque toujours préſent à ces ſortes de ſaignées, parce qu'il arrive quelquefois que le malade s'évanouit par la perte ſubite que les organes renfermez dans la tête, font d'une partie du ſang qui les animoit, ou bien il ſurvient d'autres ſymptômes critiques qui doivent faire changer le traitement de la ma-

Ce qu'on met ſur la plaie après la ſaignée.

(*a*) Cette ligature ne peut convenir aux perſonnes graſſes & dont le col eſt court, on ſe ſert avec plus de ſuccez d'une ligature ordinaire mais étroite. On met vers les clavicules & ſur la veine qu'on a deſſein de piquer une compreſſe épaiſſe, on fait enſuite deux tours autour du col avec la ligature, deſorte qu'elle ſoutienne la compreſſe; on la ſerre un peu & on la noue vers la nuque du col à deux nœuds, l'un ſimple & l'autre à roſette, après y avoir engagé un ruban ou une autre ligature, dont les deux bouts tombent par devant & vis-à-vis la trachée artere, une perſonne tire les deux bouts de ce ruban ou de cette derniere ligature, ce qui empêche que la ligature circulaire ne comprime la trachée artere, & fait comprimer les veines jugulaires externes & ſurtout celle ſur laquelle eſt la compreſſe; on applique le pouce ſur cette compreſſe & le doigt index au-deſſus, afin d'aſſujettir le vaiſſau & de tendre la peau; enfin l'on ouvre la veine qui ſe trouve gonflée entre ces deux doigts.

ladie. La ligature étant ôtée, le ſang ne coule plus, parce qu'il tombe en droite ligne dans la ſouclaviere ; mais on ne laiſſe pas d'y mettre une compreſſe, & par deſſus une bande qu'on tourne au tour du col, & qu'on ſert médiocrement ; c'eſt une des ſaignées que les Aſpirans qui ſe font paſſer Maîtres à Paris, ont coutume de faire dans la ſemaine des ſaignées.

FIG. XXIX. POUR LA BRONCOTOMIE.



DE LA BRONCOTOMIE.

LA Broncotomie eſt une opération par laquelle on ouvre la trachée artere pour donner moyen à l'air d'entrer dans les poumons, quand d'ailleurs il y a quelqu'obſtacle qui ne lui permet pas de s'y inſinuer. Fabricius dit qu'il a toujours regardé cette opération comme une des principales & des plus néceſſaires ; & véritablement auſſitôt qu'on a

fait à un pauvre malade qui étouffe manque de reſpiration, une petite ouverture entre deux bronches ou deux anneaux de la trachée artere, pour donner entrée & iſſue à l'air, vous le voyez revenir comme de la mort à la vie dès le même inſtant ; & cet effet eſt ſi ſenſible & ſi prompt qu'il paroît un miracle.

Ce mot de Broncotomie eſt dérive de *Bronchos*, qui ſignifie Bronches, & de *temnein* qui veut dire couper. On ne coupe pas néanmoins les bronches dans cette opération, on fait ſeulement une legere diviſion entre deux bronches. Le nom de laringotomie que quelques-uns lui ont donné, ne lui convient pas, parce qu'on ne touche point au larinx, & qu'au-contraire on recommande de s'en éloigner le plus qu'il eſt poſſible, afin que l'inciſion ne puiſſe point augmenter l'inflammation qui eſt aux muſcles du larynx.

Etimologie de ce mot.

Il y a une grande conteſtation entre les Auteurs, pour ſçavoir ſi on doit pratiquer, ou rejetter cette opération ; les uns & les autres ne manquent point de raiſons pour appuyer leur opinion. Je vais vous les rapporter, afin que vous jugiez avec plus de lumiere ſur ce que vous devez entreprendre.

Conteſtation entre les Auteurs ſur ce ſujet.

Ceux qui déſaprouvent cette Opération diſent qu'elle eſt abſolument inutile en beaucoup d'occaſions où il y a difficulté de reſpirer, comme lorſque cette difficulté de reſpirer dépend d'une apoplexie, d'une pleureſie, d'une peripneumonie, ou d'une plenitude dans le conduit de la trachée artere, & qu'il n'y a que dans l'eſquinancie où elle peut avoir quelqu'avantage ; mais qu'en ce cas on l'ordonne ſi tard, & quand le malade eſt ſi prêt d'étouffer qu'en la pratiquant on avance ſa mort, & on encourre la honte & le mépris du public qui au lieu de s'en prendre à la maladie qui étoit mortelle, accuſe le Chirurgien d'avoir égorgé le malade ; & Fabricius même qui louë cette opération,

dit que les Chirurgiens de ſon tems n'oſoient l'entreprendre, & qu'à leur imitation il ne l'a jamais faite.

Les raiſons de ceux qui la conſeillent ſont qu'on ne la fait que comme l'extrême remede, tous les autres ayant été inutiles, & le malade étranglant & ſuffoquant faute de reſpirer, & quand on a des ſignes que ce qui empêche l'air d'entrer eſt au-deſſus du larinx; ils ajoutent que cette opération n'eſt point dangereuſe d'elle-même & qu'elle ne peut avoir de mauvaiſes ſuites, la plaie qu'elle fait étant de celles qui ſe guériſſent avec un peu de patience; qu'elle n'eſt pas des plus mal-aiſées à executer; que quand même on n'en tireroit pas le fruit qu'on s'étoit propoſé, & que le malade mourroit, ce ne ſeroit point l'opération, mais la maladie qui l'auroit tué: que le Chirurgien remplit ſon devoir en tentant un remede incertain plûtôt que de laiſſer périr le malade, & qu'enfin on ne doit point ſe ſoucier des faux raiſonnemens du public, qui ne ſachant pas les conſéquences néceſſaires d'un mal, a coutume d'en attribuer les ſiniſtres évenemens aux circonſtances qui les accompagnent.

La maladie qui nous oblige de faire la broncotomie eſt l'eſquinancie; mais comme il y a pluſieurs ſortes d'eſquinancie, & que cette opération ne conſiſte qu'à une d'elle, on eſt obligé de la bien diſtinguer des autres.

Deux ſortes d'eſquinancie,

On établit en géneral deux eſpèces d'eſquinancie, la fauſſe & la vraye. La fauſſe eſt un dépôt de ſéroſitez ou de pituite qui abreuve les glandes de la gorge ſans fiévre, ſans inflammation, & ſans grande difficulté d'avaler & de reſpirer. La vraye eſt une inflammation & un gonflement des muſcles du larynx avec fiévre, chaleur & ardeur à la gorge, reſpiration difficile, ſuffocation & douleur en cette partie; le malade ne peut reſter couché,

& toutes les matieres liquides comme les bouillons & la boiſſon qu'il veut avaler, lui reviennent par le nez.

Mais il y a deux ſortes de vrayes eſquinancies, l'une externe & l'autre interne. Celle-là eſt une inflammation des muſcles exterieures du larynx dans laquelle la gorge paroît plus tuméfiée en dehors qu'en dedans, & alors elle eſt moins dangereuſe, parce que la tumeur ſe jettant en dehors, ne preſſe point les paſſages de l'air ni ceux du boire & du manger : l'interne conſiſte dans l'inflammation & l'enflure des muſcles internes du larynx qui ſont quatre petits muſcles ſituez interieurement dans le larynx, deux qu'on appelle ariténoïdiens, & les deux autres tiroaritenoïdiens; leur action eſt de fermer le cartilage aritenoïde qui a la forme du bec d'une aiguiere. Quand ces muſcles ſont enflez ils font tellement clorre le cartilage que l'air ne pouvant paſſer les malades ſont prêts d'étouffer, c'eſt cette eſquinancie qu'on juge mortelle par cette raiſon, & qui a beſoin de notre ſecours. Diviſion des vrayes eſquinancies.

On ſuppoſe que le malade aura été ſaigné des bras copieuſement, & même de la jugulaire, que tous les remedes ordonnez & néceſſaires en pareille occaſion où il s'agit de relacher les fibres muſculeuſes & de diminuer l'effervescence du ſang, auront été pratiquez, qu'on eſt certain que l'empêchement de la reſpiration eſt au larynx, que le malade a des forces ſuffiſantes, qu'il y a lieu d'eſperer qu'en faiſant entrer l'air dans les poumons, on lui ſauvera la vie, & qu'il périroit infailliblement ſans l'opération dont tous conviennent unanimement : & voici comment on doit s'en acquitter.

Avant l'opération il faut diſpoſer l'appareil tel que vous le voyez ſur la planche XXIX. On le mettra dans un baſſin qu'on fera tenir auprès de ſoi par un ſerviteur, puis on ſituera le malade à Précaution avant que d'operer.

ſon avantage. Les uns veulent qu'il ſoit couché pour la commodité de l'Opérateur, d'autres prétendent qu'il ſoit aſſis, afin d'avoir la reſpiration plus libre pendant l'opération : il y en a qui le font coucher à demi, la tête panchée en arriere pour mieux préſenter le col ; & d'autres s'oppoſent à cette ſituation diſant que c'eſt le moyen de faire étrangler le malade quand le col eſt enflamé, & qu'il y a une enflure conſiderable ; mais on laiſſe à la diſcrétion du Chirurgien de placer ſon ſujet de la maniere la plus commode pour l'un & pour l'autre. Enſuite il marquera l'endroit où il veut faire ſon ouverture. Quelques-uns veulent que ce ſoit entre la deuxiéme & la troiſiéme des bronches quand la tumeur n'eſt pas groſſe, & quand la gorge n'eſt pas enflée, ils conſeillent d'ouvrir entre la troiſiéme & la quatriéme pour s'éloigner du larynx ; mais quelquefois cette partie eſt ſi tumefiée, ou le malade ſi gras qu'on ne peut pas au toucher compter les cartilages, il faut alors marquer l'endroit un pouce au-deſſous du larynx.

Premiere partie de l'opération.

Dans l'opération il faut pincer la peau à l'endroit déſigné, la faire tenir d'un côté par un ſerviteur, & de l'autre la tenir ſoi-même de la main gauche ; puis avec un petit biſtouri droit A. couper les tégumens ſur le lieu marqué, & les ayant lâchez, on ſéparera avec un déchauſſoir B. les muſcles ſternotiroïdiens qui montent du ſternum le long de la trachée artere pour s'aller inſérer aux parties laterales du cartilage tiroïde. Ces muſcles étant ſeparez l'un de l'autre, on découvre les bronches de la trachée artere, qui ſont des anneaux cartilagineux poſez & attachez les uns ſur les autres, formant par leur union un conduit toujours ouvert qu'on nomme la trachée ou l'âpre artere. On prend enſuite un petit inſtrument fait comme un perce-lettre appellé broncotomiſte C. ou à ſon défaut une lancette armée D. & environnée d'une

Seconde partie.

bandelette pour la tenir ferme avec ſon manche, on la plonge entre deux anneaux, & on ne l'enfonce point trop avant de crainte de piquer la trachée-artere dans ſa partie poſterieure. Avant que de retirer l'inſtrument on introduit dans l'ouverture un ſtilet E. qui ſert à y faire entrer une canule d'argent F. qui doit être courte de peur de toucher au fond de la trachée-artere, percée de ſon long & à ſon extrémité, pour laiſſer la liberté à l'air d'entrer & de ſortir, & qu'on choiſit platte pour s'accomoder à l'eſpace d'entre les deux bronches, & ayant deux petits anneaux à ſa tête pour y paſſer un ruban G. & l'attacher au tour du col. Quand la canule eſt placée, l'air entre & ſort librement, & l'opération eſt finie.

De la canule.

Quelques-uns veulent qu'on execute cette opération par une ponction ſeule, & qu'avec le broncotomiſte ou la lancette on ouvre la peau & l'entre-deux des cartilages bronchiques, & qu'on ne tire point l'inſtrument entré dans la trachée artere, avant que d'y avoir mis un ſtilet pour y conduire la canule; de cette maniere l'opération eſt plûtôt accomplie, moins cruelle, & plus aiſée à guérir.

Bonne pratique de quelques-uns.

Après l'opération on fait une petite poſe pour laiſſer reſpirer le malade pendant quelque tems, puis on le panſe en mettant ſur l'ouverture un petit morceau d'éponge H. trempé dans du vin chaud, & exprimé avant que de le mettre: il n'y faut point fourer de cotton, ni de charpie, de crainte que l'air n'en fit entrer quelque particule dans la trachée-artere, ce qui cauſeroit une toux violente comme à ceux à qui il eſt tombé quelque goute de liqueur dans le larynx pour avoir voulu rire ou parler en beuvant, & c'eſt ce qu'on appelle faire du vin de Nazaret. Si l'éponge étoit trop fine ou trop épaiſſe & que l'air eût de la peine à entrer, il la faudroit changer, ou n'en point mettre, parce qu'on ne

Panſement.

fait cette opération que pour laiſſer la liberté à l'air de faire ſon chemin. On met enſuite un émplâtre I. une compreſſe K. & un bandage feneſtré L. qu'on ne ſerre que médiocrement, à cauſe que ces parties étant nerveuſes & très-ſouples, elles ne peuvent ſouffrir la contrainte ſans incommoder beaucoup.

Moyen de refermer la plaie.

Cet appareil ne doit ſubſiſter que trois ou quatre jours ; car dans ce tems-là ou le malade meurt, ou l'obſtacle qui interdiſoit l'entrée à l'air, eſt levé, deſorte que l'inflammation étant ceſſée, l'enflure diminuée, & l'air reprenant ſa route ordinaire, on ôte la canule & on travaille à guérir la plaie. Pour cet effet on en rapproche les lévres l'une de l'autre avec un bandage incarnatif M. qui ſe fait en poſant le milieu de la bande derriere le col ; d'où on vient le paſſer par devant pour croiſer les deux chefs de la bande ſur la plaie ; par ce moyen & avec un baume qu'on met deſſus on tâche de recoler au plûtôt ces deux lévres.

Si le bandage ne réüſſiſſoit pas, il faudroit faire quelques points avec cette aiguille courbe N. enfilée d'un fil ciré O. Car on ne ſçauroit trop-tôt reboucher la plaie de la trachée-artere, vû que l'air qui entre par cette ouverture, eſt regardé comme un air étranger, parce qu'il n'eſt point modifié & temperé comme il doit être par la bouche & par les narines, avant que de toucher à une ſubſtance auſſi délicate que celle des poumons qu'il pourroit fatiguer par la ſuite. Entre les mains d'un bon Chirurgien la cure de cette plaie eſt facile, parce qu'il la traite avec méthode, & ſuivant les regles conſtantes de la meilleure pratique.

Fauſſe opinion.

Il y a des Auteurs qui la croyent difficile & même impoſſible. Ils diſent que ces parties étant cartilagineuſes elles ne peuvent pas ſe reprendre comme les charnues ; mais l'expérience détruit cette raiſon. Fabricius nous aſſure qu'une ſervante

qui s'étoit coupé la trachée artere, en guérit; & j'ai panſé à Saint Germain un homme qui reçut un coup de piſtolet étant à une chaſſe de Sanglier, la bale entroit par le côté droit du col, & ſortoit par le gauche, lui perçant la trachée-artere, dont néanmoins je l'ai parfaitement bien guéri (*a*).

(*a*) On ne manque point d'expériences qui confirment ce que notre Auteur dit ici au ſujet des plaies de la trachée artere, & qui détruiſent par-conſequent les raiſons de ceux qui ne ſont point partiſans de l'opération de la Bronchotomie.

On trouve dans un petit Traité * ſur cette opération compoſé par Habicot Chirurgien de Paris, pluſieurs exemples de perſonnes qui ont été parfaitement guéries de bleſſures faites à la trachée artere. Deux de ces perſonnes y avoient été bleſſées par un inſtrument tranchant, & un autre l'avoit été par un coup d'arquebuſe. Il étoit ſurvenu à la gorge de ces trois bleſſés un gonflement & une inflammation ſi conſiderable qu'on avoit lieu de craindre la ſuffocation. Habicot mit une petite canule de plomb dans la plaie de la trachée artere de deux de ces bleſſés, afin que l'air pût ſortir & entrer librement dans leur poumon; il fit une ouverture à la trachée artere du troiſiéme, pour le même ſujet. Quand les accidens ceſſerent il ôta la canule, & les plaies guérirent parfaitement. Un jeune-homme de 14 ans qui avoit voulu avaler pluſieurs piéces d'argent enveloppées dans un linge pour les dérober à la recherche des voleurs, avoit penſé étoufer, parce que le paquet s'étoit engagé dans le pharinx de maniere qu'on n'avoit pû le retirer ni le faire deſcendre dans l'eſtomach. Son col & ſa face étoient ſi enflés qu'il en étoit méconnoiſſable. Habicot lui fit l'opération de la Bronchotomie après laquelle le gonflement ſe diſſipa. Il fit deſcendre avec une ſonde de plomb le paquet d'argent dans l'eſtomach. Le jeune-homme guérit parfaitement de l'opération, & rendit par l'anus ſon argent à diverſes repriſes.

Lorſque la plaie des tégumens n'eſt point vis-à-vis de celle de la trachée artere, l'air trouvant un obſtacle à la ſortie, peut s'inſinuer dans le tiſſu cellulaire de la peau, ce qui produit un emphiſeme. Feu M. Arnaud vit un

* Queſtion Chirurgicale, par laquelle il eſt démontré que le Chirurgien doit aſſurément pratiquer l'opération de la Bronchotomie, &c.

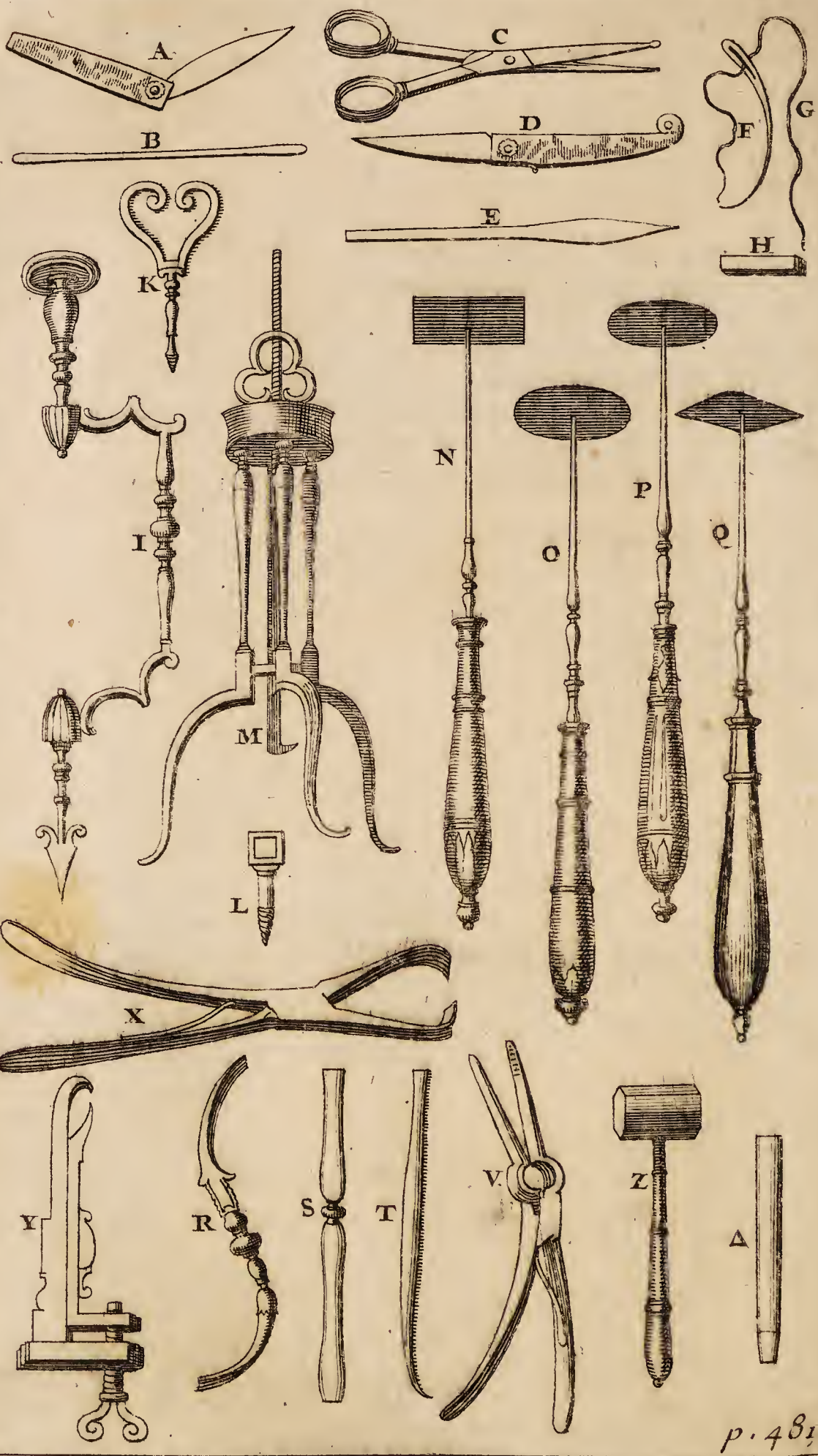
jeune homme bleſſé depuis trois ou quatre jours à la trachée artere d'un coup de piſtolet, ce qui avoit produit un emphiſeme univerſel. Cet habile Praticien dilata ſur le champ la plaie des tégumens, & découvrit celle de la trachée artere, pour mettre ces deux plaies vis-à-vis l'une de l'autre. Il appliqua ſur l'ouverture de la trachée artere un morceau de papier moüillé, & panſa la plaie à l'ordinaire. Le malade déſenfla peu à peu, & guérit parfaitement.

Il eſt bon de remarquer ici qu'une bleſſure à la gorge eſt mortelle, lorſque les carotides & les jugulaires internes ſont ouvertes. Ainſi une perſonne qui auroit reçu ou qui ſe ſeroit fait avec un inſtrument tranchant porté en travers une bleſſure qui pénetreroit juſqu'à l'œſophage mourroit infailliblement en peu de tems; car l'œſophage ne pourroit être ouvert de cette maniere ſans que les carotides & les jugulaires internes le fuſſent auſſi.

Il y a des plaies à la gorge par leſquelles les alimens ſortent. Il ne faut pas toujours croire pour cela que la trachée artere & l'œſophage ſoient ouverts. Les alimens qui ſortent par ces plaies ne ſont point entrées dans l'œſophage; car s'ils en venoient, il faudroit qu'ils paſſaſſent par l'ouverture de la trachée artere, ce qui ne ſe pourroit faire ſans qu'il en tombât dans ce canal qui eſt toujours ouvert, & par conſéquent ſans que bleſſé en fût ſuffoqué. Ces ſortes de plaies par où les alimens s'échapent pénetrent juſqu'au fond du goſier entre l'épiglotte & la racine de la langue.

Quelques points de ſuture entrecoupés, la ſituation de la tête, & un regime de vie convenable, ſont les ſeuls moyens qu'on employe ordinairement avec ſuccès pour guérir ces ſortes de plaie. C'eſt par ces moyens que M. Verdier a guéri une plaie de cette eſpèce, dont on a parlé dans une remarque plus haut.

Fin de la cinquiéme Démonſtration.


A
B
C
D
E
F
G
H
K
I
M
L
N
O
P
Q
X
Y
R
S
T
V
Z
A

OPERATIONS DE CHIRURGIE,

SIXIE'ME DE'MONSTRATION.

Des Opérations qui ſe pratiquent à la Tête & aux yeux :

ET PREMIEREMENT DU TREPAN.

MESSIEURS, de toutes les opérations particulieres que demandent les maladies de la tête, n'y en ayant guéres de conſidérables & d'uſitées que celle du Trépan, nous y joindrons celles qui ſe font aux yeux & aux parties qui en dépendent, afin de remplir le tems deſtiné à notre Démonſtration.

Il eſt bien vrai que les Anciens en pratiquoient un grand nombre à cette partie : ils faiſoient au front trois inciſions en long juſqu'à l'os de la longueur de deux doigts, pour couper tous les vaiſ-

ſaux qui étoient entre deux taillades ; ils appelloient cette opération, *hiſpoſpatiſme*, du nom de l'inſtrument dont ils ſe ſervoient, qui avoit la figure d'une ſpatule. Ils faiſoient encore au deſſous de la future coronale une inciſion qui s'étendoit d'une tempe à l'autre & penetroit juſqu'au crâne duquel ils ſeparoient le pericrane : ils avoient donné à cette opération le nom de *periskitiſme*, dérivé de *peri* autour, & de *Skitizein* qui veut dire écorcher ou racler. Ils appliquoient auſſi des cauteres ou potentiels ou actuels ſur la future coronale pour corriger, à ce qu'ils prétendoient, l'intemperie froide & humide de la tête. Leur deſſein étoit d'empêcher par de tels moyens le dépôt des humeurs ſur les yeux & ſur beaucoup d'autres parties & ainſi de les préſerver d'une infinité de maladies, mais on les a trouvé ſi cruels & ſi peu utiles qu'on ne les pratique plus aujourd'hui.

L'opération du trépan que je me propoſe de vous démontrer, ne convient point aux plaies du cuir chevelu, ni à celles des tégumens de la tête, c'eſt-pourquoi je ne vous parlerai pas de ces plaies ; & comme elle ne ſe fait qu'aux bleſſures du crâne, deſquelles même il y en a quelques-unes où elle n'eſt pas néceſſaire, il faudra vous en établir les differences, afin que vous ſoyez inſtruits de celles qui en ont beſoin, & de celles où on ſe diſpenſe de la faire.

Differentes ſortes de fractures du crâne.

Les eſpeces de fractures du crâne ſont en grand nombre, elles ont toutes leurs noms particuliers ; & comme ce ſont les Grecs qui les ont nommés, la barbarie & la rudeſſe de leur prononciation pourra effrayer le jeune Chirurgien à qui ils paroîtront au commencement difficiles à retenir ; mais pour peu qu'il s'y accoutume il demeurera d'accord qu'il étoit mal-aiſé de leur en trouver de plus convenables, & dont l'étymologie fit auſſi bien entendre la nature de ces plaies,

Je les réduis à douze que je vais vous expliquer les unes après les autres. Je rapporterai d'abord leur nom grec, & je vous dirai enſuite celui que les Latins leur ont impoſé, puis nous viendrons au nom françois ſous lequel nous les connoiſſons. Cette méthode vous en donnera une idée qui s'imprimera dans votre mémoire ſans beaucoup de peine.

De celle qu'on nomme *hedra*, ou ſiege.

Hedra dérivé d'*hezein* qui veut dire ſeoir, en latin *ſedes* ou *veſtigium*, en françois *marque* ou *ſiége*, eſt une très-ſimple inciſion au crâne où le coup ne laiſſe que la marque ſans pénetrer au-delà.

L'eccope.

Eccope eſt dérivé de *en* qui ſignifie entre, & de *coptin* couper, en latin *inciſio* ou *exciſio*, en françois *coupure*, *inciſion*; c'eſt une ſolution de continuité en l'os, laquelle ne s'étend pas plus loin dans la partie que l'inſtrument qui a fait le coup.

Diacope.

Diacope vient de *dia* qui ſignifie par, & de *coptin* couper, en latin *præciſio* ou *diſſectio*, en françois, *taillade*, *diſſection*; c'eſt une eſpece de fracture au crâne dont le coup a été donné de biais, & où la piéce de l'os n'eſt qu'à demi emportée.

De l'apoſkeparniſmos.

Aposkeparniſmos eſt tiré de *apo* qui ſignifie découper, & de *Skepharnos* une hache ou doloire, en latin *dedolatio*, en françois, *dédolation*; c'eſt une ſolution de continuité au crâne où la piece eſt emportée & coupée comme ſi la doloire ou la hache y avoient paſſé.

Du trichiſmos.

Trichiſmos qui vient de *trix* un poil, en latin *rima capillaris*, en françois *fente capillaire*; eſt une fracture où la fente du crane eſt ſi fine & ſi déliée, qu'elle reſſemble à un cheveu. Pour la découvrir, il faut quelquefois mettre de l'encre ſur le crane, & après l'avoir eſſuyé, on apperçoit la fente par le trait que cette teinture y laiſſe.

Du régme.

Rogma de *Rygnyin*, qui veut dire diviſer, en latin *rima*, *ſciſſura*, en françois *fente* ou *felure*, eſt

une fente apparente, qui s'étend au-de-là de l'instrument avec qui on a frappé, & par laquelle l'os ne s'écarte point de sa place, ses piéces divisées restant égales & continues; ces fentes se font au crâne comme celles qui se font aux pots de terre.

Définition de l'apikima.

Apikima de *apo* & de *ikima* qui veulent dire redoublement de fracas ou de bruit par écho, en latin *resonatio*, en françois *contrecoup* ou *contrefente*, est une espece de fracture du crâne faite en la partie opposée à celle qui a reçu immédiatement le coup.

Du tlasis.

Tlasis ou *phlasis*, en latin *contusio*, & en françois *contusion* ou *colluſion*, c'est-à-dire écachement ou froissure, est une contusion en l'os, causée par quelqu'effort externe, ou bien une depression ou un enfoncement fait avec violence à la superficie extérieure du crâne, laquelle est rentrée en dedans sans aucune fente, comme se font les enfonçures aux pots d'étain.

De l'entlasis ou écrasement.

Entlasis ou *Ecphlasis*, en latin *introitus desidentia*, ou *illisio*, en françois *embarure*, *desidence*, ou *écrasement*, c'est une fracture du crâne où il y a plusieurs fentes, & où il est brisé en plusieurs morceaux.

De l'ecpiesma.

Ecpiesma dérivé de *ec* qui veut dire dehors, & de *piezein* presser, en latin *depressio*, en françois *enfonçure* ou *embarrure avec esquilles*, c'est une rupture du crâne en plusieurs pieces, dont quelques-unes ou toutes pressent & blessent les membranes.

De l'engissoma.

Engissoma dérivé de *en* qui signifie dedans, & *gissin* courber, en latin *appropinquatio*, en françois *approchement*, c'est une fracture du crâne, en laquelle un des bouts de l'os séparé est enfoncé sur la dure-mere, l'autre bout relevé en dehors, faisant le pont-levis.

Du camarosis.

Camaresis de *camare*, qui veut dire une voute, en latin *testudinatio* ou *fornicatio*, en françois *vou-*

ture, eſt une eſpece de fracture du crâne où le milieu de l'os fracturé s'éleve en forme de voute, & reſſemble au dos d'une tortue.

Mais je reduis toutes ces fractures du crâne ſous trois genres, ſous l'inciſion, ſous la fente, & ſous la contuſion, qui renferment les douze fractures dont je viens de vous parler. Réduction de toutes ces fractures.

L'inciſion eſt une petite plaie au crâne qui ne va pas plus loin que l'inſtrument qui l'a faite : elle en contient quatre qui ſont les premieres ; ſçavoir, l'*hedra* qui n'eſt qu'une ſimple marque ; l'*eccope*, qui eſt une petite inciſion, le *diacope*, qui n'enleve point la piéce de l'os ; & l'*Aposkeparmiſmos*, qui emporte la piéce, comme un coup de hache : ces quatre plaies du crâne ne demandent point le trépan. De l'inciſion.

La fente eſt une ſolution de continuité au crâne qui va plus loin que l'arme qui a donné le coup, elle comprend trois ſortes de fractures ; ſçavoir, le *trichiſmos*, ou la ſciſſure capillaire, le *rogme* ou la fente apparente, & l'*apichima*, ou le contre-coup. L'opération du trépan convient à ces trois eſpeces. De la contuſion.

La contuſion eſt une dépreſſion violente faite par quelqu'inſtrument contondant qui rompt & ſépare les parties du crâne qui étoient unies enſemble ; elle a ſous elle cinq autres eſpèces de fractures, ſçavoir, le *tlaſis*, ou l'enfonçure ſans fracture apparente, l'*entlaſis* ou l'écachement & la briſure de l'os, l'*ecpieſma*, où les eſquilles preſſent la dure-mere, l'*engiſſoma*, où l'os eſt en forme de pont-levis, & le *camaroſis*, où l'os eſt en voute & fait comme le dos d'une tortue. Ces cinq ſortes de fractures ne ſe peuvent guérir ſans le ſecours du trépan, excepté le *tlaſis* où l'os peut aux enfans faire reſſort & ſe remettre immédiatement après le coup reçu.

On convient de toutes ces fractures du crâne,

excepté de l'*apekima*, qui eſt le contre-coup.

Du contre-coup.

Tous les Anciens ont établi comme certain, & ils nous en parlent comme s'ils l'avoient vû arriver pluſieurs fois, ils veulent que ce ſoit l'air du dedans de la tête, lequel étant pouſſé par la violence du coup à la partie oppoſée à celle qui a été immédiatement frappée, fait fendre celle-là plûtôt que l'autre, quand elle y eſt beaucoup plus diſpoſée, & ils appellent cette plaie contre-fente. Mais quelques Modernes la conteſtent, croyant prouver par des raiſons phyſiques & démonſtratives que le contre-coup ne ſe ſçauroit faire, parce que le crâne eſt compoſé de pluſieurs pieces jointes enſemble, ce qui doit amortir le coup; & qu'il n'en eſt pas de même du crâne que des pots de terre qui par une vertu elaſtique ſe caſſent quelquefois à la partie oppoſée à celle qu'on frappe; car la grande liaiſon de leurs particules fait qu'elles réſiſtent toutes à la fois; & lorſqu'il y a moins d'union & de fermeté en un endroit qu'en un autre, c'eſt là où ils ſe briſent. On ajoute que ces mêmes Anciens donnant pour uſage aux ſutures d'empêcher qu'une fracture ne paſſe d'un os du crâne à un autre, ſemblent contredire au principe ſur lequel ils fondent le contre-coup: on ſoutient enfin que s'il s'eſt trouvé des fentes en d'autres endroits qu'en celui où le coup avoit été directement appliqué, cela vient par un ſecond ou troiſiéme coup reçu, ou par une autre chute dont le bleſſé ne ſe reſſouvient point, parce que la force du premier coup ou de la premiere chute l'ayant tout étourdi, l'aura empêché de ſçavoir ce qui ſe ſera paſſé enſuite.

Hiſtoire qui le prouvent.

Je ſerois aſſez porté à ſuivre le ſentiment des Modernes, ſi deux faits qui me ſont tombez entre les mains, ne me confirmoient pas dans l'opinion des Anciens. Les voici. A Verſailles en 1690, un Palfrenier de M. le Duc de Chevreuſe, allant

abreuver ſes chevaux tomba la tête ſur le pavé, on le rapporta à l'Hôtel ayant perdu connoiſſance. Je fus appellé auſſitôt, & je lui trouvai une plaie ſur le coronal. Je la dilatai aſſez pour y appliquer le trépan. Le lendemain ayant vû une fracture à l'os, je le trépanai. Il demeura toujours ſans connoiſſance. Trois jours après une tumeur ayant paru ſur l'occipital, je l'ouvris, & remarquant qu'il étoit fracturé, j'y fis un ſecond trépan; il ſortit par l'un & par l'autre beaucoup de ſang, & à meſure que ce ſang ſortoit le jugement lui revenoit: Je continuai à le panſer & il guérit. En 1692, une fille de neuf ans ſe trouvant auprès de gens qui joüoient aux quilles, la boulle jettée en l'air au lieu de tomber dans le quillier, tomba ſur la tête de la petite fille qui en fut aſſommée, on la porta chez ſon pere qui tenoit un cabaret auprès des Recolets. On me vint chercher, j'obſervai deux groſſes contuſions ſur les parietaux, j'ouvris la plus groſſe où j'apperçus l'os fracturé, & je la trépanai, deux jours après l'autre contuſion ne diminuant point, je fus obligé de l'ouvrir, & y ayant trouvé une fracture, je ne pû pas me diſpenſer d'y faire encore un trépan, la connoiſſance lui revint peu à peu, les accidens ſe diſſiperent à meſure que les plaies ſuppuroient, & elle en guérit. La premiere de ces hiſtoires prouve le contre-coup de devant en derriere, & la ſeconde prouve qu'il ſe peut faire d'un côté de la tête à l'autre, car il n'eſt pas vrai qu'ils ayent reçu chacun deux coups differens, & juſtement aux endroits où on établit les contre-coups (*a*).

(*a*) On a pluſieurs exemples d'autres eſpèces de contre coup. On a trouvé la deuxiéme table d'un os briſée, quoique la premiere eût reſiſté au coup. On a vû des os briſés au-deſſus & au-deſſous des endroits où les coups leur avoient été portées. Enfin on a remarqué qu'un os voiſin d'un autre os qui eſt frappé peut ſe caſſer, ſans que celui-ci ſoit endommagé.

Deux sortes de signes.

Les signes des fractures du crâne tirez des meilleurs Auteurs, & mis en ordre par les Modernes, sont de deux sortes, ou sensibles, ou rationels.

Les signes sensibles, sont ceux qui tombent sous les sens du malade & du Chirurgien. Ceux qui regardent le malade, sont d'avoir oüi du bruit & un craquement à l'os au moment qu'il a été blessé; d'entendre lorsqu'on frappe sur l'os découvert, un son comme celui d'un pot fêlé, de sentir un ébranlement douloureux qui lui répond à la plaie quand il serre quelque chose entre les dents. Ce dernier signe n'est pourtant pas constant & certain, j'en ai vû à qui on faisoit serrer un mouchoir entre les dents, & qui en le tirant ne sentoient point de douleur à la plaie, quoiqu'ils eussent le crâne fracturé, & d'autres qui en sentoient, quoiqu'il n'y eût point de fracture, parce que la plaie étant au muscle crotaphite ou aux environs, l'effort & le mouvement de la machoire s'y communiquoit aisément.

Les signes sur lesquels le Chirurgien se fonde, sont tirez de trois choses, 1°. De la vûe, lorsque la fracture est tellement apparente qu'il la découvre par ses yeux. 2°. Du toucher, quand il la peut sentir avec le doigt. 3°. De la sonde, qui lui fait rencontrer des inégalités à l'os.

Il est inutile de donner ici des raisons méchaniques de ces accidens, ni de détruire celles qu'on allegue contre leur possibilité dont presque tous les Praticiens sont aujourd'hui convaincus. Le témoignage d'un grand nombre d'Anciens & de Modernes, & l'inspection de plusieurs crânes que des curieux conservent dans leur cabinet, suffisent pour convaincre l'incrédulité de quelques particuliers.

Il arrive quelquefois que des coups violens en brisant les os en écartent les futures. Quand un coup est porté sur l'occipital, il se peut faire qu'elles s'écartent en deux endroits opposés, comme quelques expériences l'ont fait voir. Il se forme une tumeur dans les endroits de ces écartemens.

Les ſignes rationels dépendent 1°. De la cauſe efficiente. 2°. De la nature de la plaie. 3°. Des accidens.

A la cauſe efficiente il faut conſiderer trois choſes. 1. Celui qui a frappé, ſçavoir s'il eſt fort & robuſte, s'il étoit en colere, s'il a frappé avec violence, & s'il étoit ſitué plus haut que celui qui a été bleſſé. Toutes ces circonſtances qui dénotent que le coup a porté avec plus de force, au lieu que des circonſtances oppoſées marquent le contraire. 2. Avec quoi on a frappé; par exemple, ſi c'eſt un bâton, on doit avoir égard à ſa quantité, s'il eſt gros ou menu, à ſa maſſe, s'il eſt d'un bois peſant ou léger; à ſa figure, s'il eſt égal ou inégal, s'il eſt rond, quarré, ou triangulaire: & enfin à la qualité & à la forme de ſa ſubſtance. Si c'étoit un inſtrument de fer ou de plomb, tranchant ou obtus & contondant, ou bien ſi c'étoit une pierre, ſçavoir ſi elle étoit groſſe ou petite, ſi elle eſt tombée de fort haut. Conſiderations ſur la cauſe efficiente.

Touchant la nature de la plaie il faut examiner 1. ſa grandeur, car plus elle eſt grande, plus on a lieu de ſoupçonner une fracture. 2. Si elle eſt accompagnée d'une inſigne contuſion, ce qui marquera que le coup aura été contondant. 3. La ſituation, parce qu'étant ſur un os mince comme le parietal, il pourra plûtôt y avoir fracture que ſur un os épais & dur comme l'occipital. Sur la nature de la plaie.

Sur les accidens on obſervera de quelle nature ils ſont, car il y en a de primitifs & de conſécutifs; ceux-là arrivent dans l'inſtant de la bleſſure, par exemple, le bleſſé aura d'abord été étourdi comme un bœuf qu'on aſſomme, & il ſera tombé comme un ſac de bled; il lui ſera ſurvenu auſſitôt un flux de ſang par la bouche, par le nez ou par les oreilles avec perte du jugement, de la voix & de la mémoire. Les conſécutifs viennent en-

ſuite de la fracture, comme les nauſées, le vomiſſement, la fiévre & l'aſſoupiſſement (*a*).

(*a*) Les ſimptômes que l'Auteur donne ici pour des ſignes de la fracture du crâne, n'en ſont des ſignes que fort équivoques; car ſouvent ils ſurviennent lors même que cette partie n'eſt point endommagée, & elle peut être conſiderablement fracturée ſans que ces ſimptômes paroiſſent. On ne doit les regarder que comme des ſuites du dérangement des fonctions du cerveau. Pour prouver cette importante propoſition, je m'étendrai un peu au long ſur les déſordres que les coups portés à la tête y cauſent.

Ces coups ne ſont dangereux, que parce qu'ils dérangent les fonctions du cerveau, ſoit en l'ébranlant, ſoit en y occaſionnant une compreſſion.

Je parlerai ſéparement de l'ébranlement ou commotion du cerveau, & de ſa compreſſion.

Lorſque la tête eſt frappée par quelque coup, ou que dans une chûte elle rencontre quelque corps durs, le crâne ne peut recevoir de mouvement ſans le communiquer, au moins en partie, à la ſubſtance du cerveau qui le remplit exactement. Plus le crâne réſiſte à l'effort du coup, plus la portion du mouvement qu'il communique au cerveau eſt conſidérable; c'eſt-à-dire, que s'il ſe fait une grande fracture au crâne, la commotion du cerveau peut être legere: mais s'il demeure entier ou ſe trouve peu fracturé, la commotion du cerveau eſt proportionnée à la violence du coup. Une experience familiere aidera à faire concevoir ceci. On prend par un bout une planche mince, comme celles dont on fait les tonneaux, & l'on frappe avec force ſur quelque corps dur. Si elle ne ſe caſſe point, une bonne partie du mouvement que le coup aura occaſionné dans toutes les parties de la planche, paſſe dans les mains qui la tiennent, & y cauſe un engourdiſſement fort douloureux. Si elle ſe caſſe, les mains ne reſſentent preſque point du coup, ou plûtôt ne s'en reſſentent qu'à proportion qu'elle eſt plus ou moins briſée. Il eſt aiſé de faire par comparaiſon l'application de cette expérience à la matiere qu'on traite.

Voyez l'Hiſt. de l'Académ. des Sciences, année

Pluſieurs faits confirment ce qu'on avance. „ Un „ criminel jeune & fort, prit ſa ſecouſſe de quinze „ pieds dans le cachot où il étoit renfermé, & la tête „ baiſſée & les mains derriere le dos, alla donner de „ la tête contre le mur oppoſé en courant de toute

„ ſa force ; il tomba ſur la place roide mort ; ſans profé-
„ rer une paro e, ni pouſſer un ſeul cri. M. Littre, appellé
„ pour viſiter le cadavre, fut ſurpris de ne trouver en de-
„ hors à la tête aucune contuſion, tumeur, plaie ou
„ fracture, & de trouver tout en dedans en ſon état
„ naturel ; ſeulement le cerveau ne rempliſſoit pas à
„ beaucoup près toute la capacité intérieur du crâne,
„ comme il fait ordinairement, & ſa ſubſtance, auſſi
„ bien que celle du cervelet & de la moële allongée,
„ étoit au toucher & à la vûë plus ſerrée & plus com-
„ pacte que de coutume. Voilà la ſeule choſe à quoi
„ l'on puiſſe attribuer cette mort ſubite. Le cerveau
„ s'étoit afaiſſé très-conſidérablement par la violente
„ commotion du coup, & comme il a peu de reſſort
„ il n'avoit pas pû revenir de cet état, & par con-
„ ſéquent la diſtribution des eſprits dans tout le reſte
„ du corps, neceſſaire pour tous les mouvemens, avoit
„ ceſſé dans l'inſtant.

On a vû ſouvent des crânes conſidérablement fracaſſés, ſans qu'il ſoit ſurvenu aucun ſimptôme, & que ſes bleſſés ayent gardé le lit. On a remarqué au contraire que de fortes contuſions ſans fractures, ou avec de petites fractures appellées fentes capilaires, ſont ordinairement accompagnées d'accidens fâcheux. Il eſt inutile de rapporter ici des exemples de ces faits ; car on en rencontre tous les jours, & les Auteurs en ſont pleins.

De plus l'expérience fait voir que les ſimptomes attribués à la fracture des os ſurviennent non-ſeulement ſans qu'il y ait de fracture, mais encore ſans que la tête ait été frappée. Un coup reçû au menton, une chûte de fort haut deſſus les pieds, ſur les genoux & même ſur les feſſes, les ont quelquefois occaſionnés ; ce qu'on ne ſçauroit expliquer, qu'en diſant que la violence des coups reçûs ailleurs qu'à la tête, peut ſe tranſmettre de partie en partie juſqu'au cerveau, & y cauſer une commotion dont ces accidens ſont les ſuites.

Enfin l'expérience nous apprend encore que les ſimptômes peuvent ſurvenir ſans qu'on ait reçu de coup, ou lorſqu'on a été frappé par des corps mols & par conſéquent incapables d'offenſer le crâne Par exemple, ſi une perſonne en prend une autre par les cheveux & lui ſecouë la tête, il peut cauſer une commotion au cerveau, qui ſera ſuivie de ſimptômes Un lit de plumes, ou une botte de foin, peut en tombant ſur la tête d'une perſonne produire le même effet.

Ce qu'il y a de dangereux dans la commotion du cerveau, c'eſt 1°. la perte du reſſort de ſes fibres qui produit l'afaiſſement du cerveau ſur lui-même & celle du cervelet, 2°. la rupture de quelque vaiſſau ſanguin.

Le cerveau eſt une maſſe très-molle, compoſée d'une infinité de fibres délicates, qui dans le moment de la commotion peuvent perdre leur reſſort en tout ou en partie, & tomber les unes ſur les autres. La perte totale du reſſort de ces fibres, s'il ne ſe rétablit promptement, cauſe une mort ſubite, telle que celle du priſonnier dont on a parlé.

Il y a une infinité de vaiſſaux ſanguins qui entrent dans la compoſition du cerveau, & dont les tuniques ſont fort délicates. Il eſt aiſé par conſequent qu'un ou pluſieurs ſe rompent, lorſque cette partie eſt conſidérablement ébranlée. En ce cas la commotion y occaſionne une compreſſion formée par le ſang qui s'épanche ſur la ſurface du cerveau, ou même dans ſa ſubſtance. Cet épanchement eſt plus ou moins conſidérable, & plus ou moins de tems à ſe manifeſter, à proportion que le vaiſſau ouvert eſt plus ou moins gros.

L'affoibliſſement du reſſort des fibres du cerveau & l'épanchement des liqueurs ſont les cauſes immédiates des ſimptômes de la commotion, qui ſe diviſent en primitifs & en conſécutifs.

Les primitifs ſont ceux qui arrivent au moment de la bleſſure, comme la perte de mouvement & de connoiſſance, la chute du bleſſé cauſée par la paraliſie momentanée des extrêmitez inferieures, l'iſſue involontaire de toutes les déjections, le vomiſſement bilieux, ou celui des alimens, le ſaignement du nez, des yeux, des oreilles, & de la bouche.

On juge de la grandeur de la commotion & du dérangement qu'elle cauſe, par la durée, la violence & le nombre de ces ſimptômes. Il faut auſſi avoir égard à la délicateſſe du cerveau de celui qui a été bleſſé. Les enfans, par exemple, l'ont plus mol que les perſonnes avancées en âge.

Les ſignes conſécutifs ſont ceux qui ſurviennent quelque tems après la bleſſure. Tels ſont la léthargie, la fievre, la phreneſie, & la plûpart de ceux que l'on a mis parmi les primitifs lorſqu'ils reviennent. Car il arrive quelquefois que les premiers ſimptômes ceſſent & reparoiſſent après un certains tems, comme deux ou trois heures ou même pluſieurs jours après l'accident.

La fiévre n'eſt pas toujours une mauvaiſe marque ; au contraire, dans les fortes commotions ſon abſcence n'eſt pas un ſigne favorable. Tous ces ſimptômes tant primitifs que conſécutifs viennent les uns du dérangement ou déſordre des eſprits animaux, & les autres du trouble qui arrive dans la circulation du ſang.

Dans ces cas on ſaigne du bras, du pied & de la jugulaire, pour prévenir l'épanchement, ou pour y remédier, & pour faciliter le rétabliſſement des fibres du cerveau. La ſaignée peut remedier à l'épanchement qui ſurvient dans le cerveau lorſqu'il eſt petit, comme elle remedie à ceux qui arrivent dans les autres parties du corps ; elle peut en dégageant les vaiſſaux, faciliter la rentrée des liqueurs. Néanmoins l'épanchement eſt quelquefois ſi conſidérable qu'on ne peut évacuer que par le trepan les liqueurs répandues. Mais pour l'appliquer il faut ſçavoir l'endroit où l'épanchement eſt formé, & que d'ailleurs il ne ſoit point dans l'intérieur du cerveau où l'on ne peut pas penetrer. Or il eſt preſque impoſſible d'avoir des indices du lieu d'un épanchement occaſionné par la ſeule commotion du cerveau. Dans ce cas le ſang épanché devient quelque fois purulent & le malade meurt.

On a trouvé en ouvrant les cadavres beaucoup d'exemples de ces ſortes d'accidens.

Il eſt important de remarquer ici au ſujet des épanchemens occaſionnés par la commotion, qu'il y en a dont les ſymptômes ne ſe manifeſtent que long-tems après le coup reçu. Combien a-t'on vû de perſonnes & principalement d'enfans qui avoient reçu quelque coup à la tête, mourir pluſieurs mois après, ſans qu'il leur fut ſurvenu d'accidens que peu de tems avant leur mort. Les vaiſſaux qui ſe rompent ſont quelquefois ſi fins, que ce n'eſt qu'à la longue qu'il ſe trouve une aſſez grande quantité de liqueur épanchée pour produire les ſimptômes, & cauſer la mort.

En effet, en ouvrant les cadavres de ces perſonnes, on a trouvé du pus ou du ſang épanché ſur la dure-mere entre les meninges, ou dans le cerveau.

Ces exemples font voir qu'auſſi-tôt qu'on a reçu un coup à la tête quoique leger, il faut recourir aux remédes generaux ; & demontrent la fauſſeté du prejugé de ceux qui s'imaginent qu'il n'y a rien à craindre des coups reçus à la tête, lorſqu'il ne ſurvient aucun ſimptôme pendant les quarante premiers jours.

La compreſſion du cerveau, qui eſt le ſecond effet qu'on a à craindre des coups portez à la tête, peut arriver de differentes manieres.

Du ſang ou quelqu'autre liqueur épanchée ſur la dure-mere, entre cette membrane & la pie-mere, entre celle-ci & le cerveau, ou dans la propre ſubſtance du cerveau; quelque portion d'os déplacée entierement ou en partie; une pointe d'os qui pique la dure-mere; le corps qui a fait la plaie, s'il reſte dans la plaie; l'inflammation des meninges occaſionnée par une petite diviſion ou par la contuſion du pericrâne, ſont les cauſes immédiates de la compreſſion du cerveau.

L'aſſoupiſſement, la perte de connoiſſance, le ſaignement de nez, des oreilles, & principalement de celle qui eſt du côté du coup, celui des yeux, la dureté du poux, la rougeur du viſage, l'inflammation des yeux, la paraliſie, la convulſion, la douleur, & la fiévre en ſont les ſimptômes ordinaires.

Il faut remarquer que l'aſſoupiſſement eſt plus conſidérable, quand la compreſſion vient de quelque portion d'os ou d'un épanchement, que lorſque la dure-mere eſt piquée ou dechirée par quelque eſquilles. Mais en ce dernier cas la douleur eſt plus profonde, & la peſanteur de la tête plus conſidérable. Tous les ſimptômes en general ſont moins violens lorſqu'ils ſurviennent en conſequence de la contuſion du pericrâne; parce qu'alors la dure mere n'étant lezée qu'en ſecond, à cauſe de la communication des vaiſſaux de cette partie avec le pericrâne, la compreſſion eſt moins conſidérable. La douleur eſt alors plus exterieure & plus vive; le malade ſe réveille de ſon aſſoupiſſement, lorſqu'on touche à quelque endroit de ſa tête, & ſur tout à celui de la plaie; ſes yeux & ſon viſage ſont moins rouges; ſes paupieres ſont gonflées; on voit ſur toute ſa téte une tention & un gonflement œdemateux, & quelquefois inflammatoire, qui ſe borne à l'origine des muſcles frontaux occipitaux, & dont les oreilles ſont exemptes. Ces derniers ſimptômes ſont les marques les plus certaines de la leſion du pericrâne.

On remédie à la contuſion du pericrâne par la ſaignée, ou ſi elle ne réuſſit pas, par une inciſion cruciale qu'on fait à cette partie avec un biſtouri droit, dont on porte obliquement la pointe ſous la peau, afin que cette inciſion s'étende plus ſur le pericrâne que ſur le cuir chevelu. Par ce moyen on debride cette membrane, on donne iſſue aux liqueurs, on fait ceſſer l'inflammation & les ſimptômes qui en ſont les ſuites. On

panſe cette plaie ſimplement. On met ſur l os & ſur le pericrâne un plumaceau trempé dans une liqueur ſpiritueuſe, telle que l'eau de vie; on couvre d'un digeſtif ſimple la plaie des tégumens; & l'on aplique ſur toute la tête des réſolutifs ſpiritueux.

Lorſque la compreſſion vient d'une autre cauſe que de la contuſion du pericrâne, on a ordinairement recours au trépan; mais avant que faire cette opération, il faut connoître le lieu où eſt le deſordre, ce qui n'eſt pas toujours aiſé de ſçavoir.

La vûe découvre facilement une fracture qui eſt à l'endroit de la plaie. Il y a lieu de croire alors que le ſang épanché, ou quelque piece oſſeuſe détachée comprime ou pique la dure mere, & cauſe le déſordre. On trépane dans ce lieu pour donner iſſue au ſang épanché, ou pour pouvoir relever les pieces oſſeuſes enfoncées ou pour ôter celles qui ſe ſont ſéparées de leur tout, & qui piquent la dure-mere. Peu de tems après les ſimptômes ſe diſſipent, pourvû qu'il n'y ait point d'épanchement dans un endroit inconnu, que la compreſſion ne ſoit pas compliquée de commotion, & que la fracture ne ſoit pâs ſi étenduë qu'on ne puiſſe en découvrir la fin.

Il eſt difficile de ſçavoir l'endroit de la tête où eſt la cauſe du déſordre, ſi l'on n'apperçoit point la fracture au crâne dans le lieu de la plaie, & encore plus s'il n'y a point de plaie aux tégumens. Lorſqu'il y a une plaie on conjecture que l'épanchement s'eſt formé audeſſous d'elle. Mais on ne ſçait pas ſi un contre coup n'a pas cauſé un épanchement dans un autre endroit.

S'il n'y a pas de plaie, ou ſi l'on ſoupçonne un contrecoup, quoiqu'il y ait une plaie, on fait raſer la tête & on l'examine avec attention.

Quand on trouve en quelque endroit de la tête une tumeur qu'on appelle vulgairement boſſe, il faut voir ſi elle eſt avec pulſation ou ſans pulſation.

La pulſation vient de l'ouverture d'une artere, ou de l'effort que fait le cerveau pour ſortir. Dans le premier cas, la tumeur eſt un anevriſme. Plus elle eſt groſſe, moins la pulſation eſt ſenſible.

Si la pulſation vient du cerveau, qui étant dépoüillé du crâne fait effort pour ſortir, on ſent, en touchant la tumeur d'une certaine maniere, des pieces oſſeuſes fracaſſées, qui en ſe frotant les unes contre les autres font un bruit de crepitation, qu'il ne faut pas confondre avec la crepitation que l'on entend en touchant aux emphi-

sêmes qui surviennent quelquefois après des coups portez à la tête. Il est aisé de juger par cette crepitation que font les pieces osseuses, qu'il y a une fracture considérable à la tête.

Quand la tumeur est sans pulsation, c'est le sang vénal qui la forme. Elle est platte, molle dans son milieu avec une espèce de fluctuation, dure dans sa circonference; & plus ou moins élevée à proportion du nombre des fentes ou fractures qui se coupent.

Lorsqu'on ne trouve point de tumeur à la tête, il faut examiner s'il n'y a point quelqu'endroit déprimé, douloureux ou pateux, c'est-à-dire, où l'impression du doigt reste. Car cette dépression indique ordinairement le lieu de la fracture & de l'épanchement, s'il y en a. Ce lieu, comme on l'a dit, n'est pas toujours celui qui a été frappé, puisque la fracture peut venir d'un contre-coup.

On ne doit pas être surpris que les coups qui brisent le crâne n'endommagent pas quelquefois les tégumens, principalement lorsque ces coups sont portez par des corps ronds qui passent avec une grande rapidité. Les corps flexibles, tels que les tégumens, cedent sans se rompre à la violence du coup qu'on leur porte; mais les corps durs, tels que le crâne, se cassent & se brisent. Ceux qui sont blessez par des bales de fusil n'ont souvent qu'une simple depression sans plaie à l'endroit où la bale les a touché; mais l'on trouve au-dessous une fracture considerable, ou même une fracture de la table interne. On trépane d'abord ces sortes de plaies, si les accidens l'exigent.

Il faut ouvrir les tumeurs & les endroits déprimez. On y trouve quelquefois une fracture plus ou moins considerable, quelquefois aussi on n'en trouve point. Dans ce dernier cas, si le pericrâne est détaché, on a lieu de penser que la table interne peut être fracturée.

On doit se ressouvenir qu'en prescrivant d'ouvrir les endroits déprimez & les tumeurs, on suppose les symptômes qui marquent la lézion de la dure mere ou du cerveau en consequence de quelque fracture ou épanchement. Car s'il n'y en avoit point, il faudroit regarder la blessure comme legere, & par conséquent ne point faire d'ouverture aux tegumens, à moins qu'en touchant la tête, on ne reconnut par la crepitation ou par la pulsation, qu'il y a un grand fracas des os du crâne, ou une tumeur anevrismale.

On croit necessaire de finir cet article par quelques-unes des observations qui prouvent ce que l'on a avancé au sujet des plaies de la tête & des symptômes qui en

sont

ſont les ſuites, & qui font voir non-ſeulement que les fractures conſiderables ne ſont pas toujours ſuivies de ſymptômes fâcheux, mais encore que les meninges peuvent être offenſées, & que le cerveau peut perdre une partie conſiderable de ſa ſubſtance, ſans que la bleſſure ſoit mortelle, ni même accompagnée d'un accident conſidérable.

Un enfant de dix à onze ans étant tombé ſur le front, une piece de l'os coronal ſe detacha & perça les meninges & le cerveau. La plaie des tegumens avoit beaucoup d'étendue; & on entrevoyoit à l'endroit de la fracture une portion conſidérable de la ſubſtance du cerveau. Il ne ſurvint neanmoins aucun accident, & le bleſſé fut parfaitement guéri en peu de tems. Bib. Chirurg. Mangeti. pag. 577.

Sennert rapporte qu'une perſonne ayant été bleſſée par une hache qui lui tomba ſur la tête, & dont le fer lui entra fort avant dans le cerveau, une portion de la ſubſtance de ce viſcere, groſſe comme une noix, ſortit au dehors par l'ouverture de la plaie, & rentra enſuite peu à peu, deſorte que le bleſſé fut guéri parfaitement. L. V. pag IV. chap.

Un ſoldat donna un ſi grand coup de la poignée de ſon épée à un payſan ſur le côté droit de l'os coronal, que le crâne ayant été fracaſſé, & les membranes rompuës, la ſubſtance du cerveau qui étoit au-deſſous fut meurtrie, & ſortit les premiers jours par ſupuration. On vit auſſi dans le cerveau une cavité ou l'on auroit pû mettre une noix. Il ne ſurvint néanmoins au bleſſé aucun ſimptôme, excepté une petite fiévre qui ceſſa après la ſupuration, & la plaie guérit heureuſement. Fab. Hildanus, Cent. Obſ.

M. de la Peyronie a guérie une perſonne à qui une grande portion de la ſubſtance du cerveau avoit été emportée „ ſans qu'il en eut aucun accident au com- „ mencement, ni long-tems après ſa bleſſure, & „ ſans qu'il lui en ait reſté le moindre après ſa gué- „ riſon. Mais, dit M. de la Peyronie, lorſque dans le „ tems des panſemens, la cavité d'où cette ſubſtance „ avoit été enlevée étoit pleine de ſuppurations graſſes, „ telles que le cerveau les fournit ordinairement, pen- „ dant tout le tems que le poids de ces matieres preſſoit „ une portion du corps calleux, le malade perdoit la vûe „ du côté oppoſé à la preſſion. Il recouvroit la vûe, „ lorſque les matieres étoient vuidées par une reſpira- „ tion forcée & retenuë, ou par le ſecours d'une ſerin- „ gue avec laquelle je la pompois; je fus même obligé „ d'y faire des injections, pour délayer les matieres, & „ pour vuider les flocons de la ſubſtance du cerveau qui „ avoient de la peine à ſortir. Lettre de M. de la Peyronie à M. Manne.

V. le Merc. de France, Janv. 1722.

Une perſonne ayant tiré imprudemment un fuſil dans lequel la baguette étoit reſté, un enfant de dix ans reçût le coup. Le bout de la baguette lui briſa les os du crâne, & une portion entra dans la ſubſtance du cerveau de la profondeur de deux travers de doigt. On ôta ce corps étranger, & l'on tira pendant les dix-huit premiers jours de la bleſſure, & à différentes repriſes, dix-huit eſquilles. Il n'arriva à l'enfant d'autres accidens que la fiévre, qu'il eut pendant les huit premiers jours, & quand on eut tiré le bout de la baguette & les eſquilles, il fut guéri fort promptement.

Obſerv. de M. Briſſeau.

Le premier Mai 1716. un ſoldat fut bleſſé d'une fléche, qui ayant fracturé la partie moyenne & laterale de l'os parietal du côté droit pénétra fort avant dans la ſubſtance du cerveau, où le fer reſta juſqu'au ſeptiéme du même mois, ſans cauſer aucun accident. Lorſqu'on eut reconnu avec la ſonde ce corps étranger, on appliqua au bleſſé deux couronnes de trépan. Il ſortit avec impétuoſité par la premiere ouverture une grande quantité de matiere, & le bleſſé devint paralitique du côté gauche. Pluſieurs mois ſe paſſerent, ſans qu'on put tirer le fer de la fleche. Le 11 & le 25 Aouſt ſuivant le bleſſé eut de violentes convulſions. Enfin le 30 du même mois, on tira le corps étranger. Auſſi-tôt les ſimptômes ceſſerent, & le bleſſé à qui on avoit coupé une portion conſiderable du cerveau ſe trouva parfaitement guéri le 27 Septembre ſuivant.

Obſerv. de M. Manne.

Une perſonne de trente-un ans reçut ſur la partie ſupérieure laterale droite du coronal un coup de pierre, qui lui fit une plaie de la grandeur d'un denier, & enfonça dans la ſubſtance du cerveau une piece d'os mobile, implantée, dit M. Manne, comme un pieu dans ce viſcere. La bleſſure n'empêcha pas cette perſonne de vaquer pendant un tems aſſez conſidérable aux occupations les plus penibles. Mais comme ſa plaie ne ſe refermoit point, il ſe préſenta à l'Hôpital, où on la regarda comme fort légere. Enfin l'abondance du pus qui en ſortit la fit examiner plus ſcrupuleuſement; & quand on eut tiré la piece oſſeuſe, le bleſſé guerit en peu de tems. M. Manne après avoir rapporté ce fait en détail, fait cette reflexion.

„ Quoiqu'une plaie à la tête avec fracas, avec épanche-
„ ment de matiere ſur les meninges, avec déchirure
„ des membranes, avec ſolution de continuité dans le
„ cerveau juſqu'à la ſubſtance medullaire, avec abcès
„ dans cet organe, avec une petite piece d'os enterrée
„ dans ce viſcere, dont la préſence s'oppoſe à l'entier
„ écoulement d'une grande quantité de pus qui paroit

» y croupir, soit une maladie grave ; neanmoins rien
» ne me touche dans ce fait ; & je n'y trouve du mer-
» veilleux que dans l'absence absoluë des simptômes ;
» & qu'un blessé marqué au coin d'une plaie telle que
» je l'ai représentée, ait pû impunement pendant un
» mois se porter à tous les excès de travail & de bou-
» che . . . . . sans que la nature de sa plaie,
» ni tous ces excès ayent jamais troublé en rien l'œco-
» nomie animale : Voilà ce qui m'a paru nouveau &
» digne de l'admiration & de la curiosité des Sçavans.

Toutes ces observations prouvent clairement que les coups portez à la tête ne sont dangereux qu'autant qu'ils dérangent les fonctions du cerveau, soit en l'ébranlant, soit en y occasionnant une compression. Les fractures considérables du crâne, le déchirement des meninges, la perte d'une partie de la substance du cerveau peuvent non-seulement n'être pas mortelles, mais même n'être accompagnées d'aucun accident fâcheux ; parce que les coups qui fracassent le crâne, dechirent les meninges & offensent le cerveau même, peuvent ne point causer de commotion violente, & ne point occasionner de compression.

Ils peuvent ne point causer de commotion considérable, parce que la portion du crâne sur lequel ils sont portés, cedant à leur violence, le reste du crâne peut n'être presque point ébranlé, & par conséquent ne communiquer au cerveau qu'un fort petit mouvement.

Ils peuvent aussi ne point occasionner de compression ; parce que l'ouverture qu'ils font, donne une issuë aux liqueurs qui en s'épanchant avoient comprimé le cerveau.

La connoissance de tous ces signes est avantageuse au Chirurgien pour porter son jugement qu'il tire de trois choses, de la nature de la plaie, de la partie & des accidens : 1. de la plaie, en ce qu'elle pourra être grande seulement soit en apparence, comme celle où il y a de grands fracas ainsi qu'on en voit à l'armée ; soit en conséquence, comme celles qu'on nomme *trichismos* & *rogme* qui ne paroissent que de petites fentes & qui quelquefois sont plus dangereuses que des embarures : 2. de la partie qu'on prend ici ou universellement de tout le corps comme de l'âge, de la température, &

des forces ; ou particulierement, ſçavoir de l'endroit où eſt la plaie qui ſera plus dangereuſe à la partie antérieure, parce que les os y ſont plus minces, qu'à la poſtérieure, où ils ont plus d'épaiſſeur ; le péril étant encore plus éminent ſur les temples, à cauſe de la délicateſſe de ces os & du muſcle crotaphite qui eſt très-ſujet aux convulſions : elles ſont auſſi très-dangereuſes ſur le ſommet de la tête au droit de la fontanelle, parce que l'os y eſt très-mince, & que le coup y tombe plus à plomb, ſur les ſinus ſourcilliers à cauſe de la liqueur mucilagineuſe qui en ſort ; & plus ſur les ſutures qu'ailleurs par le déchirement des petites fibres, & des vaiſſaux qui vont & qui viennent pour la communication de cet endroit avec la dure-mere, ce qui fait un épanchement de ſang dans ces parties. 3. Des accidens qui ſont ou univerſels, comme la fiévre, la phréneſie, la convulſion & la paralyſie ; ou particuliers qui ſont ou bons comme une petite tumeur, une chair vermeille & une ſuppuration louable, ou mauvais comme une couleur livide ou noirâtre, une grande contuſion tant des chairs que de l'os, une matiere ou ſanieuſe ou d'une conſiſtence viſqueuſe, des lévres blafardes & applaties & une âpreté de l'os qui devoit être uni, poli & égal.

Premiere précaution.

Faiſant attention ſur tout ce que je viens de vous dire le Chirurgien formera ſon prognoſtic qui doit toujours être douteux particulierement aux plaies de tête, car il y en a qui ne paroiſſent que legeres dans le commencement, & qui dans la ſuite conduiſent le malade au tombeau ; il faut ſe tenir ſur ſes gardes, beaucoup ſaigner pour empêcher l'extravaſion du ſang dans le cerveau, & ne pas imiter le Chirurgien d'une perſonne de qualité de la Cour, lequel ne voulut point ſaigner un Lieutenant des cent Suiſſes du Roy, qui étant tombé à la chaſſe s'étoit fait une grande contuſion à la tête :

le ſang épanché s'abſceda, & il mourut dans les quarante jours.

C'eſt une erreur dont il faut ſe déſabuſer de croire qu'après les quarante jours le péril ſoit paſſé: il eſt vrai qu'au bout de ce terme on a lieu de bien eſperer; mais il s'en eſt tant vû qui après ce tems ſont morts de leurs bleſſures, qu'on ne doit rien promettre de poſitif. Si le bleſſé fait quelque débauche de vin ou de femme, s'il eſt expoſé aux grandes chaleurs ou au grand froid, s'il eſt d'un tempérament délicat, & que ſon pouls ne reprenne pas ſa premiere vigueur, ou enfin s'il n'a pas ſoin de ſe conſerver, il eſt en riſque même après le ſoixantiéme jour. Les Juriſconſultes ont réglé entr'eux que les dangers étoient paſſez dans les 40 jours, & que ſi un bleſſé expiroit après ce tems, ce n'étoit plus à cauſe de la plaie; parce qu'il falloit aux Juges un terme pour condamner ou pour abſoudre ceux qui avoient bleſſé, mais un Chirurgien prudent ne doit répondre de rien qu'au-délà du centiéme jour.

La cure des plaies de tête differe des autres.

La cure des plaies de tête, quand le crâne n'y eſt point intereſſé, ne differe de celles des autres parties qu'en quelques circonſtances qui ſont à obſerver. 1. Il faut avant toutes choſes raſer les cheveux, mais pour le faire avec moins de douleur on les humectera avec de l'eau & de l'huile mélées enſemble, à quoi on a donné le nom d'hydrœleum, prenant garde qu'il n'entre point de poil dans la plaie: que ſi on n'avoit pas pû empêcher qu'il n'en fût entré, il la faudroit laver avec du vin tiéde avant que de la panſer. 2. On eſt obligé de ſe munir davantage contre le froid aux plaies de tête qu'aux autres, parce qu'il eſt ennemi du cerveau, & il n'y faut jamais rien appliquer qui ſoit actuellement froid. 3. Dans le commencement on couchera le malade ſur la partie oppoſée à la plaie pour éviter la fluxion & la douleur & dans la ſuite

l'inflammation étant passée & la supuration survenant on le fera coucher sur la partie blessée, afin que le pus puisse sortir de la plaie avec plus de facilité,

Traitement des plaies de tête où le crâne se découvre.

Les plaies où le crâne est d'abord découvert, & celles où il se découvre par la supuration qui se fait du péricrâne dans la suite, l'os n'étant point offensé, n'ont besoin d'être traitées que comme les plaies simples. (a) On doit faire supurer plus long-tems celles qu'une contusion a causées, que celles qui ont été faites par incision, & quand le crâne n'est que très-peu découvert, il ne faut

(a) Les plaies de la peau ou du cuir chevelu, & celles du pericrâne faites par des instrumens tranchans, sont ordinairement simples, & ne demandent d'autres soins que celui de procurer leur réunion. Mais les piqures & les contusions faites à ces tégumens, sont souvent accompagnées d'accidens fâcheux, & méritent une attention particuliere.

Les blessures faites au cuir chevelu par un instrument piquant ou contondant sont quelquefois suivies d'un gonflement, d'une tention, & d'une inflammation qui s'étendent sur toute la tête jusqu'aux oreilles. On a dit dans la remarque précédente que les blessures faites au pericrâne causent quelquefois ces mêmes accidens, mais que les oreilles en sont exemptes. C'est par cette différence qu'on discerne si c'est de la lezion de cette membrane ou de celle du cuir chevelu que viennent ces accidens. L'anatomie en fait voir la raison. Dans ces derniers cas, on fait au blessé quelques saignées, on applique sur toute la tête des résolutifs spiritueux, & s'il y a plaie, car il peut y avoir division avec contusion, on la couvre d'un plumaceau chargé de beaume d'Arceus.

Les instrumens contondans, en divisant la peau seule ou la peau avec le pericâne, y forment quelquefois un lambeau, qu'il faut rajuster & maintenir par quelques-uns des moyens que la sintheſe fournit. On fait suppurer legerement les bords de la plaie; on applique sur tout le reste des résolutifs spiritueux, l'on met sur le milieu du lambeau une petite compresse, qui le raproche mollement par le moyen d'un bandage convenable. Si la contusion ne se résout pas totalement, & qu'il se fasse

point trop tamponner la plaie, laiſſant à l'os la liberté de ſe recouvrir, ce qu'il fait quelquefois ſans s'exfolier, ſur tout aux enfans. (*a*) Mais quand il eſt beaucoup dénué, il en faut attendre l'exfoliation, qui arrive en plus ou en moins de tems, ſelon que l'os eſt plus ou moins ſec ou humide; & on ne mettra ſur l'os rien d'onctueux, mais ſeulement un plumaceau plat imbibé d'eau de vie ou d'eſprit de vin chargé d'une teinture d'aloës, ou bien on verſera ſur l'os un peu du baûme blanc de Fioraventi. L'exfoliation qui ſe fait n'eſt pas toujours ſenſible c'eſt-à-dire, qu'on ne voit pas une feuille d'os ſe ſéparer toute d'une piéce, car elle eſt quelquefois inſenſible, s'en allant avec la ſupuration par petites parcelles imperceptibles: mais ſoit qu'elle ſe faſſe d'une maniere ou d'une

une collection de matiere deſſous le lambeau, on fait avec une lancette une petite ouverture dans le lieu le plus bas de la tumeur formée par le pus épanché, où l'on décole, s'il eſt poſſible, la plaie avec un ſtilet, en quelqu'endroit. Par l'un ou l'autre de ces moyens, on donne iſſuë au pus épanché, après quoi on panſe la plaie de la maniere qu'on vient de décrire.

(*a*) C'étoit une opinion communément reçuë parmi les Anciens, que tous les os découverts doivent s'exfolier. C'eſt pourquoi ils tenoient pendant long-tems les lévres de la plaie écartées l'une de l'autre en attendant cette exfoliation. L'expérience & la raiſon ont détruit ce préjugé, & ont fait voir qu'en temponnant les plaies où les os ſont ſimplement découverts, on en retarde la guériſon, & l'on expoſe les bleſſés à des accidens fâcheux Au lieu d'écarter les levres de ces ſortes de plaies, il faut en les raprochant aider la nature à former leur réunion. On ſuppoſe ici que l'os eſt ſimplement découvert, & qu'il n'eſt point offenſé. Mais quand il ſeroit diviſé par un inſtrument tranchant porté perpendiculairement, obliquement, ou horiſontalement, ou même qu'un inſtrument de cette eſpece auroit ſéparé du reſte du crâne une piéce d'os, pourvû qu'elle tint aux tégumens; il faut ſuivre la même methode, à moins qu'il n'y ait d'autres circonſtances qui déterminent à agir autrement.

autre, quand on voit une chair attachée à l'os on la laisse réunir avec celle des lévres de la plaie pour en produire une bonne cicatrice. (*a*)

Figure des incisions pour préparer au Trépan.

Quand on a des signes que l'os est offensé, & qu'on croit devoir en venir au Trépan, si la plaie n'est pas assez large pour le pouvoir appliquer, on la dilatera. Les incisions qui se font à ces plaies doivent être en X. ou en T. ou en V. ou en 7. de chifre : ce sont les figures les plus ordinaires qu'on donne à ces incisions selon la situation de la plaie. Celles qui sont en X, qu'on appelle aussi cruciales, parce qu'elles ont la figure d'une croix, se font sur le milieu des os coronal & perietaux. Quand la plaie approche de quelque suture, on les fait en T. retranchant la jambe qui auroit avancé sur la suture ; mais on en prolonge aussi la jambe opposée pour découvrir suffisamment le crâne. Celles qu'on fait proche du muscle temporal ou des sutures sont figurées en V. ou en 7. pour tâcher de ne point dépouiller ces parties : mais en général on s'accommode à la figure & à la situation de la plaie qui ne nous permet pas toujours de les former comme nous le voudrions.

Pratique pour les differentes contusions.

Quand il n'y a point de plaie & que nous trouvons à la tête une grosse contusion faite par quelque grand coup reçû, ou par une chûte, que le

(*a*) Cette alteration vient de ce que l'action de l'air sur l'os découvert, desseche & resserre les extremités des vaisseaux divisés à la superficie. Pour prevenir cette altération de l'os & abreger une cure qui seroit longue si on attendoit les termes ordinaires que la nature met à faire l'exfoliation, M. Belloste * conseille de percer l'os dès les premiers jours en plusieurs endroits avec la piramide ou le perforatif du trépan. Il prétend qu'on donne par ce moyen passage à un suc *moëleux & colleux*, qui en se figeant restitue à l'os en peu de tems tout ce qu'il a perdu par cette perforation, & par le coup qui a fait la plaie. Si cela ne produit pas cet effet, au moins les arteres du diploé, se trouvant plus à l'aise, chassent la table qui doit s'exfolier.

* Le Chir. d'Hôpital.

bleſſé a perdu connoiſſance, qu'il ſaigne ou du nez, ou de la bouche, ou des oreilles : il faut au plutôt ouvrir la contuſion par une inciſion qu'on fera avec la lancette à abſcès A. (*a*) Si elle eſt beaucoup élevée, & qu'en l'ouvrant on trouve le péricrâne ſéparé du crâne, c'eſt ſigne que le coup a été très-grand, & qu'il en faudra venir au trépan, on ſe ſert pour lors d'une petite ſonde plate B. qui eſt d'argent, qu'on coule entre le péricrâne & le crâne pour connoître juſqu'où va cette ſéparation, & pour nous en faciliter l'ouverture qui doit être proportionnée à la grandeur de ce qu'il y en a de ſéparé. Mais ſi la contuſion étoit legere, & que les ſymptômes ne fuſſent point preſſans ; on tâcheroit de la réſoudre en raſant l'endroit, le baſſinant avec l'eſprit de vin, mettant l'emplâtre de bétoine par deſſus, ſaignant le bleſſé, & lui faiſant garder un grand répos ; ſouvent on en guérit ſans faire d'ouverture.

Si le Chirurgien eſt obligé ou de dilater une plaie, ou d'ouvrir une contuſion, il faut qu'il prépare quantité de charpie, qu'il ait des poudres aſtringentes, & même quelques boutons de vitriol, en cas d'hémorragie : enfin ſon appareil diſpoſé, il fera garnir le lit, c'eſt-à-dire, mettre un drap en pluſieurs doubles ſous la tête, à cauſe du ſang qui ſe répandra, puis la faiſant tenir par un ſerviteur, il inciſera ce qu'il jugera neceſſaire, ſe ſervant pour cela de l'inſtrument qui lui ſera le plus commode. Si c'eſt une plaie, & que la ſonde coule entre le péricrâne & le crâne il peut gliſſer la pointe de ces ciſeaux C. par le même chemin, & [Appareil.]

(*a*) Il vaut mieux ſe ſervir du biſtouri que de la lancette. S'il y a une grande fracture, il faut porter legerement le biſtouri pour ne point enfoncer les piéces d'os qui ſont ſeparées du reſte du crâne. Il faut auſſi faire cette inciſion de maniere qu'elle s'étende plus ſur le pericrâne que ſur la peau.

le découvrir ainſi : & lorſque le tout ſera adhe-
Maniere de faire cette opération. rent, il employera le biſtouri droit D. & appuyant le doigt index ſur le dos de cet inſtrument, il coupera juſqu'au crâne, & enſuite avec une feuille de myrthe E. il ſoulevera les bords de la plaie en les écartant, & ſéparant le péricrâne avec le moins de violence qu'il ſe pourra, pour diminuer la douleur qui ne manque point d'être très-vive dans ce moment, à raiſon de la tenſion des membranes nerveuſes auſquelles on cauſe des divulſions. La plaie ſe trouvant ſuffiſamment dilatée, on la garnira de charpie ſéche, pour cette premiere fois, afin d'imbiber & d'épuiſer le ſang qui en coule : ſi l'hémorragie étoit grande, le fonds de la plaie étant garni de gros bourdonnets pour en relever les lévres, on acheveroit de la couvrir avec des plumaceaux plats chargés d'aſtringens, ſur leſquels on étendroit un grand emplâtre, des compreſſes & pardeſſus tout, le couvre-chef que je vous ai fait voir dans la premiere Démonſ-
Comment on arrête le ſang d'une artere coupée. tration au nombre des bandages. Si on avoit ouvert une artere qui jettât beaucoup de ſang dont les compreſſes & le bandage fuſſent traverſez ſans le pouvoir arrêter, il faudroit lever l'appareil, pour mettre ſur l'endroit par où on verroit ſortir ce ſang un petit bouton de vitriol : mais la meilleure maniere eſt celle que nous propoſe Paré, ſçavoir de paſſer une aiguille courbe, enfilée d'un fil ciré G. par deſſous le vaiſſau qui entrant d'un côté & perçant le cuir chevelu ſort de l'autre, de telle façon que le fil embraſſant l'artere, on la lie en faiſant un nœud avec les deux bouts du fil ſur une petite compreſſe de linge H. & par ce moyen on arrête ſûrement le ſang, & on évite l'eſcarre que fait le bouton de vitriol.

Diverſes pratiques pour différens cas. Le lendemain au bout des vingt-quatre heures, qui eſt le tems ordinaire où on leve les appareils, on voit l'os à découvert, on l'examine pour con-

noître s'il eſt offenſé, prenant garde de ne ſe point tromper ; car ayant fait l'inciſion la veille, la pointe du biſtouri pourroit avoir laiſſé au crâne un trait en long qui reſſembleroit à une fente : on ne ſe méprendra pas auſſi ſur les ſutures, qui dans quelques ſujets ſéparent en deux l'os coronal ainſi que l'occipital, & qu'on traiteroit comme fractures. Si on trouve une enfonçure, il faut la relever : ſi c'eſt une ſimple fente, il faut la ruginer ſuivant l'ancienne pratique, s'il y a des eſquilles qui piquent la dure-mere, on les ôtera, s'il y en a qui ayent des pointes qui ſortent en déhors, on les coupera ; & s'il y a une embarure, il faudra trépaner.

Je vous ai dit que le crâne étoit quelquefois enfoncé par une contuſion qu'on appelle *tlaſis* : qu'aux enfans le crâne faiſant reſſort il ſe remettoit en ſon premier état : mais quand il ne ſe retabliroit pas, ſi l'enfonçure eſt petite & ſans accidens, il faut la laiſſer ; elle peut demeurer, & le bleſſé guérir ſans ſuites fâcheuſes ; au lieu que ſi elle étoit grande & qu'elle pût preſſer la dure-mere & le cerveau il faudroit faire enſorte de la relever. A ce deſſein on fera un petit trou dans le milieu de l'os avec le perforatif I. qui ſert à attacher un tirefonds K, dont le bout eſt à viſſe, au moyen duquel tirant de dedans en dehors, on tâche d'élever l'enfonçure : ſi la main ne ſuffit pas on accroche un autre petit tirefonds L. à cet élevatoire triploide M. ainſi appellé parce qu'il a trois pieds, qu'on poſe ſur la tête, puis tournant la viſſe qui eſt à ſa partie ſuperieure on fait peu à peu rehauſſer ce qui étoit déprimé : les os ayant repris ſon égalité, on ôte l'élevatoire & le tirefonds, on panſe la plaie comme celle où l'os eſt ſimplement découvert, & on continue ainſi juſqu'à guériſon, à moins, qu'il ne ſurvienne des accidens qui obligent d'en venir au Trépan.

Anciennement quand on trouvoit une fente au crâne on ſe ſervoit de la rugine avant que de recourir au Trépan ; c'eſt une Opération qu'on rangeoit ſous la ſeconde eſpece d'entamure qui ſe pratique aux parties dures, par le moyen de laquelle on ratiſſoit de l'os autant qu'on le jugeoit néceſſaire. L'uſage en étoit ſi commun que parmi les inſtrumens du Trépan il y avoit toujours des rugines, & les couteliers y en mettent encore aujourd'hui quand on ne leur défend pas d'en faire. De ces rugines il y en a de pointues, de rondes, d'ovalaires, & de plates dont on ſe ſervoit alternativement : par exemple, à une fente ou bien à une ſciſſure on commençoit à ratiſſer avec cette rugine plate marquée N. puis avec cette ovalaire O. enſuite avec la ronde P. qui enfonçoit plus avant, & on finiſſoit avec la pointue Q. qui alloit juſques au fonds, obſervant de mouiller de tems en tems d'eau froide ces rugines quand on s'en ſervoit actuellement, de crainte qu'elle ne s'échaufaſſent en frottant contre l'os. Après qu'ils avoient trouvé le fonds de la fente ou de la ſciſſure, ils épandoient des poudres céphaliques faites d'ariſtoloche, de myrthe, d'aloës, & par ce moyen ils croyoient s'exempter du trépan : mais à préſent on ne ſe ſert plus de rugines, lorſqu'il y a une fente, parce qu'en tel cas il y a toujours ſur la dure-mere du ſang épanché que la rugine ne peut faire ſortir, & qui demande abſolument le Trépan pour avoir iſſuë, de peur que par ſon ſéjour venant à ſe corrompre il ne cauſât le dernier malheur. On ne perd donc point à ruginer un tems qu'on doit employer à ſoulager le malade.

Uſage des élevatoires.

Si par l'ouverture on rencontre une embarrure appellée *ekpieſma*, dont une ou pluſieurs eſquilles preſſent la dure-mere, on fera ſes efforts pour les relever ou les ôter ſi elles ne tiennent pas beaucoup. On les releve avec l'un de ces trois éleva-

toires, le premier R. eſt courbe, le ſecond S. eſt plat, & le troiſiéme T. eſt droit & un peu recourbé par le bout : ou bien on les emporte avec cette pincette V. faite en bec de corbin. J'ay vû des fracas où après avoir ôté beaucoup de piéces oſſeuſes la dure-mere étoit découverte à la grandeur d'environ la motié de la main, & dont cependant les bleſſez ont guéri. J'ai dit qu'il falloit relever ou ôter les eſquilles, mais c'étoit en ſuppoſant qu'il y eût priſe : car s'il n'y en avoit point, il faudroit faire un trépan ſur l'os ſtable & ſain proche de la fracture : en gliſſant un élevatoire dans le trou du trépan, on relevera les unes après les autres toutes les eſquilles qui preſſoient la dure-mere ; & s'il étoit beſoin de les ôter, on tireroit d'abord la plus aiſée à dégager, ce qui donneroit la facilité de retiter toutes les autres.

Des Tenailles.

Quand la fracture eſt un engiſſoma où il y a des pointes d'os relevées en haut, quelques-uns ordonnent de les couper avec ces tenailles inciſives X. & ſi on ne peut en venir à bout avec celles-là, ils veulent qu'on prenne ces autres Y. qui ſont à viſſe, & qui les couperoit infailliblement, parce qu'une viſſe peut avoir incomparablement plus de force qu'une main. On a auſſi inventé un petit marteau Z. dont la tête eſt de plomb, & un petit ciſeau d'acier A. bien tranchant, avec quoi on peut tailler ces eſquilles, comme on feroit une pierre, & le marteau étant de plomb les coups n'ébranleront pas tant le cerveau que s'il étoit d'une autre matiére ; mais je n'aprouve pas ni les tenailles, ni le ciſeau & ſon marteau, car ſi la pointe d'une piece d'os ſort en dehors, il faut que l'autre bout pouſſe en dedans : & qu'ainſi travaillant rudement pour détacher cette piece, on riſqueroit d'endommager la dure-mere. Si je vous ai rapporté ces opérations anciennes, ce n'a pas été pour vous en conſeiller, ni pour vous en diſſuader entierement l'uſage ;

Du marteau de plomb & du ciſeau.

mais seulement pour vous mettre devant les yeux diverses idées de pratique, afin que vous jugiez de celles qui doivent être suivies ou abandonnées en differentes rencontres.

Enfin si la fracture est telle qu'il faille absolument trépaner, c'est une opération qui ne doit point être differée; & comme elle est une des plus considerables de la Chirurgie, & qu'on a le plus d'occasion de pratiquer, le Chirurgien ne peut être trop circonspect & trop attentif sur tout ce que l'art exige pour la bien exécuter.

Toutes les peines que les Anciens se donnoient à inventer ces rugines, & ces autres instrumens que vous venez de voir, étoient pour se deffendre de ne trépaner que le plus tard qu'ils pouvoient: il falloit qu'il leur fût impossible de relever une enfonçure ou une contusion, & de redresser une embarrure, ou qu'ils eussent des signes certains d'un sang épanché sur la dure-mere, pour les déterminer à cette opération. Ils attendoient que les accidens leurs marquassent sûrement la nécessité indispensable de la faire, & quelquefois ces mêmes accidens étoient si long-tems à paroître, que le trépan devenoit inutile quand ils avoient pris leur résolution: mais aujourd'hui qu'on est aguerri sur cette opération, on previent les symptômes, & il suffit d'avoir des marques qu'ils peuvent venir, pour aller au devant d'eux sans leur donner le tems de causer tout le desordre dont ils sont capables. Par exemple, si d'abord qu'un coup aura été reçu à la tête le blessé tombe, & qu'il perde connoissance, en voilà assez pour le trépaner, ces accidens arrivez à l'instant de la blessure marquent que la commotion ayant été grande, il doit y avoir du sang extravasé: si on attend à connoître que ce sang soit abscedé, par des signes certains, comme la fiévre, la douleur de tête, l'assoupissement, alors quoique le trépan donne issue à cette matiere

Symptômes qui doivent déterminer à trépaner.

purulente, les mauvaiſes impreſſions & le déréglement qu'elle a fait par ſon ſéjour, ne peuvent être réparés par tous les avantages de l'opération, & le malade n'y peut guéres ſurvivre.

Ce diſcours n'eſt que pour vous encourager dans la pratique de cette opération, & vous prouver que les momens en ſont chers, & qu'il les faut bien employer. Un jeune Seigneur étant tombé à la chaſſe avec M. le Duc de Bourgogne, reçut une grande contuſion ſur un des pariétaux qui fut offenſé; je lui fis l'inciſion cruciale, & je le trépanai en préſence de M. Felix, le tout ayant été executé dans les premieres vingt-quatre heures, le coup l'avoit tellement étourdi & ſtupefié, qu'il ne ſçavoit pas avant ſa guériſon avoir été trépané: ce fut cet étonnement qui nous fit juger qu'il devoit y avoir du ſang épanché dans la tête, & nous y en trouvâmes beaucoup: ſi nous avions attendu d'autres accidens pour nous le confirmer, notre opération differée n'auroit peut-être pas eû un ſi heureux ſuccès. Enfin ſi on blâme également ceux qui vont trop vîte, comme ceux qui different trop, il vaut encore mieux s'expoſer à pécher avec ceux-là; car quoiqu'en ſuivant cette maxime on puiſſe trépaner quelqu'un que la ſuite témoigneroit avoir pû s'en paſſer, il eſt toutefois plus à propos dans une occaſion douteuſe d'avancer le trépan, parce qu'en l'avançant il ne peut d'ordinaire rien arriver de ſiniſtre, & qu'en le differant il n'y va pas moins que de la vie.

Hiſtoire ſur ce ſujet.

Le trépan dont le mot dérive du verbe Grec *trepanein* qui veut dire *tourner*, eſt une opération de Chirurgie miſe ſous la premiere eſpèce d'entameure: on l'applique aux parties dures, avec un inſtrument fait en forme de ſcie ronde, qu'on tourne pour enlever une partie du crâne auquel cette opération convient preſqu'uniquement. Il y a des Auteurs qui l'ordonnent au ſternum & aux

Parties où l'on applique le trépan.

côtes, je l'ai vû faire au ſternum, mais inutilement; car le bleſſé mourut: & je ne l'ai jamais vû pratiquer aux côtes, je ne comprens pas auſſi comment elle s'y pourroit faire ſans caſſer des os ſi minces: c'eſt pourquoi nous ne la pratiquons qu'à la tête où elle eſt abſolument néceſſaire en pluſieurs rencontres; puiſqu'il eſt indubitable que quantité de perſonnes lui ont obligation de la vie (*a*).

Lieu où le trépan réuſſit.

Le trépan eſt plus heureux dans de certains pays que d'en d'autres; à Avignon & à Rome, ils guériſſent tous, mais auſſi les maux de jambes y ſont funeſtes, & pour en guérir il faut ſortir de la ville de Rome. A Paris le trépan eſt aſſez heureux, & encore plus à Verſailles où on n'en meurt preſque point: mais ils périſſent tous à l'Hôtel-Dieu de Paris à cauſe de l'infection de l'air qui agit ſur la dure-mere, & qui y porte la pourriture. C'eſt à quoi les Adminiſtrateurs devroient faire attention vû que l'Hôpital eſt aſſez riche pour avoir un lieu dans un des Fauxbourgs de Paris où ils mettroient ceux qui ſeroient bleſſez à la tête; par ce moyen ils en échaperoient beaucoup; mais il ne s'en ſauve pas un ſeul, manque de cet expédient qui ne dépend que d'eux.

Raiſons qui empêchent de trépaner ſur certains endroits.

Tous les Auteurs nous marquent ſix endroits où ils

(*a*) Neanmoins s'il s'eſt formé un abcès dans le canal de la moële d'un os tel que le tibia, ou qu'un exoſtoſe ait ſupuré; le trépan n'eſt pas inutile. Par ce moyen on donne iſſue au pus, & l'on decouvre tout le mal. Pour en connoître toute l'étenduë, il eſt quelquefois neceſſaire d'appliquer pluſieurs couronnes du trépan, & de couper les pieces qui ſe trouvent entre chacunes des ouvertures qu'elles font. On deſſeche enſuite avec le cautere actuel tous les endroits alterez de l'os. Cette méthode d'ouvrir les abcès des os par le moyen du trépan eſt analogue à la méthode ordinaire d'ouvrir les abcès des parties moles. Voyez ce que dit à ce ſujet Meeklren, obſerv. *Medico-Chirurgiæ*, & M. Petit dans ſon Traité des maladies des os.

ils nous défendent de trépaner ; 1°. Sur la fontaine de la tête aux enfans, parce que l'os n'y eſt pas aſſez ſolide pour ſupporter le trépan. 2°. Sur les ſutures, à cauſe des vaiſſaux à qui elles donnent paſſage pour entretenir le commerce de la dure-mere avec le diploë. 3°. Sur les ſinus ſourcilieres, à raiſon de leurs cavitez où ſe filtre une humeur qui rendroit la plaie incurable. 4°. Sur les temples tant à cauſe du muſcle temporal, que parce que les os s'y articulant en maniere d'écailles, la piéce d'os qu'on voudroit enlever ſe ſépareroit en deux. 5°. Aux parties déclives ou inférieures de la tête, parce que le cerveau dans ſon mouvement continuel pouſſeroit la dure-mere en dehors. 6°. Sur les grandes embarures, puiſque ces os ne tenant pas ferme, on ne pourroit pas appuyer deſſus le trépan ſans les enfoncer ſur la dure-mere. Ces précautions ſont juſtes & fondées en raiſon; mais il ne faut pas les garder à la rigueur : quand le bleſſé eſt en péril, il faut aller ſon chemin, & courir plutôt le riſque des inconvéniens attachez à ces endroits, que de laiſſer périr le malade : il faut pourtant s'en éloigner autant que la figure & la ſituation de la plaie le peuvent permettre. C'eſt au Chirurgien à faire de ſon mieux dans de pareils cas : mais qu'il n'ait pas l'inhumanité de voir expirer ſon bleſſé faute du trépan qui en a guéri une infinité qu'on croyoit déſeſperez. (*a*)

(*a*) On trépane à préſent en certains cas ſur les ſutures ; il y a même déja long-tems que cette pratique a été autoriſée par de bons Auteurs. * Jean-Frideric Wertembergius, J. B. * Corteſius, & Jacq. Berengarius Carpenſis ſe ſont aſſurez par leur propre experience, qu'on ne doit point craindre d'inconveniens. Muys* dit auſſi qu'on ne trepanoit pas autrefois ſur les ſutures, mais que de ſon tems on étoit revenu de ce ſcrupule. Berengarius * rend raiſon de cette pratique. *Si contingat caput læsi notabiliter in loco commiſſurarum, ob quòd vel ſtatim, vel paulò poſt contingat ibidem duram matrem eſſe ſeparatam; tunc & ſi*

* Voyez Fab. Hildan. obſ. 8. cent. 2.

* Voyez J. Munnick, Chirurg. &c.

* Obſ. 1. decad. 6.

* Cap. 37. p. 290.

Dans plusieurs opérations il y a deux tems, l'un d'élection, & l'autre de necessité; mais dans celle-cy nous ne connoissons point le tems d'élection, à moins que ce ne soit pour l'avancer ou pour la differer de quelques heures; il n'y a que celui de necessité qui nous détermine, & elle est toujours pressante tant par les accidens présens, que par ceux qui peuvent survenir à tous momens; & qu'il faut prévenir, c'est pourquoi on doit aller au plus sûr qui est de trépaner promptement.

Inconvenient du trépan exfoliatif.

Il ne faut point se servir du trépan exfoliatif, je ne sçai point qui peut l'avoir inventé, car cette maniere de percer l'os en le ratissant, & en enlevant plusieurs feuilles les unes après les autres, doit beaucoup ébranler la tête, & faire plus de mal qu'elle ne procure d'utilité: il a dans son mi-

commissuris operetur nullum fiet nocumentum venis aut arteriis, quia jam sunt separata & à cranio distantes. Lorsque la tête est blessée considérablement aux endroits des sutures, & que la dure-mere à l'occasion de cette blessure se sépare du crâne sur le champ où quelque tems après, le trépan ne peut pas endommager les veines ni les arteres, parce qu'elles sont deja separées & éloignées du crâne.

Les praticiens de nos jours ne font point difficulté de couper le muscle crotaphite, & de trepaner sur les os des temples, lorsque le mal le demande. Ils trépanent aussi à la partie déclive de la tête. Pour empêcher que le cerveau ne pousse alors la dure-mere en dehors, comme le dit l'Auteur, on met sur le sindon de linge la plaque de plomb P. de la grandeur & de la figure du trou qu'a fait le trépan, ou des trous qu'ont fait les trépans, si on en applique plusieurs. On soutient cette plaque avec la lame de plomb Q. qui la traverse, & qu'on fait entrer au-dessous du crâne, afin qu'il en soutienne les extrêmitez. On retire chacune de ces deux pieces par le moyen d'un fil qui passe au travers. M Belloste propose dans son Livre une autre plaque R. avec deux especes d'anses qui s'appliquent sur le crâne. Mais la premiere paroit préférable, parce qu'étant maintenuë par le crâne, elle contient mieux le cerveau que celle de M Belloste, avec laquelle il faut faire une legere compression, sans quoi elle ne feroit aucun effet.

lieu une pointe qui ſert à l'arrêter ; mais qui peut bleſſer la dure-mere, parce qu'on n'a pas la liberté de l'ôter comme on fait l'aiguille aux trépans ordinaires. Je ne ſuis pas le premier qui en ait condamné l'uſage, puiſqu'on a ſupprimé cet inſtrument & que vous ne le voïez plus parmi les trépans nouvellement faits, je vous le préſente dans la planche XXXI. afin que vous ſoyez convaincus de ſon défaut.

Des trépans ordinaires.

Dans les trépans il y a trois couronnes, l'une petite, l'autre moyenne & l'autre plus grande, on demande de laquelle des trois il faut ſe ſervir, & quelle quantité d'os il faut ôter. Les Auteurs répondent qu'en géneral il faut préferer la plus petite, parce qu'on ne doit découvrir du cerveau que le moins qu'on peut, & qu'une grande ouverture eſt plus difficile à guérir ; mais il eſt des occaſions où la grande couronne convient mieux : par exemple, à deux ſciſſures, quand elle peut les embraſſer toutes deux à la fois, il vaut mieux s'en ſervir que d'être obligé de faire deux trépans avec une petite.

Nous avons remarqué ſix endroits où il eſt défendu de trépaner, voïons ceux où on doit appliquer le trépan; géneralement parlant c'eſt toujours à l'endroit du coup, mais en particulier il y a des circonſtances où on a raiſon de s'en éloigner, c'eſt ce qu'il nous faut obſerver avant que de venir à l'opération.

Circonſtances à obſerver pour l'application du trépan.

1°. Quand la plaie eſt aux parties ſupérieures de la tête il faut trépaner à la partie la plus inférieure de la plaie pour faciliter l'écoulement du ſang & des matieres ; & lorſque la bleſſure eſt aux parties inférieures, nous devons appliquer le trépan au plus haut lieu pour nous éloigner de la baſe du cerveau.

2°. Si c'eſt une fente, il ne faut poſer le trépan ni ſur le milieu de la fente, ni loin d'elle, mais il faut que les dents de la couronne ſoient ſur la fente, afin que l'os étant obligé de s'exfolier, les eſquilles ſe puiſſent ſéparer plus commodement.

3°. Dans une grande contuſion que le tire-fond & l'élevatoire triploïde n'auront pas pû relever, on appliquera le trépan dans le milieu de l'enfonçure, afin que mettant les élevatoires dans le trou qu'il aura fait, on eſſaye de la remettre dans ſon niveau.

4°. Quoique la contuſion ſoit légere ſans ſciſſure, & qu'elle ne paroiſſe que comme un écachement ſemblable à celui que fait un coup de marteau ſur du bois, il ne faut pas laiſſer de trépaner, parce que les fibres de l'os y ſont déſunies & alors c'eſt à l'endroit de la contuſion que l'opération doit être faite.

5°. Quand c'eſt un ecpieſma, c'eſt-à-dire, une embarure où il y a pluſieurs eſquilles qui preſſent & fatiguent les membranes intérieures, il faut poſer le trépan ſur l'os voiſin qui doit être ſtable & ferme pour pouvoir ſoutenir les petits efforts qu'on fait à le percer, & pour avoir la facilité de relever les eſquilles ſéparées, en appuyant ſur lui les inſtrumens préparez pour cet effet.

6°. Pour un engiſſoma où une piéce d'os fait le pont-levis, & pour un camaroſis où le milieu de l'os fracturé reſſemble au dos d'une tortue, il faut trépaner ſur la partie voiſine, afin de remettre enſuite ces os dans un état qui ne puiſſe nullement incommoder la dure-mere.

Tout étant bien conſideré, & l'opération réſolue, le Chirurgien fera attention à tout ce qui doit être prêt avant que de trépaner, aux choſes qui ſont à obſerver en trépanant, & à la conduite qu'il tiendra après avoir trépané.

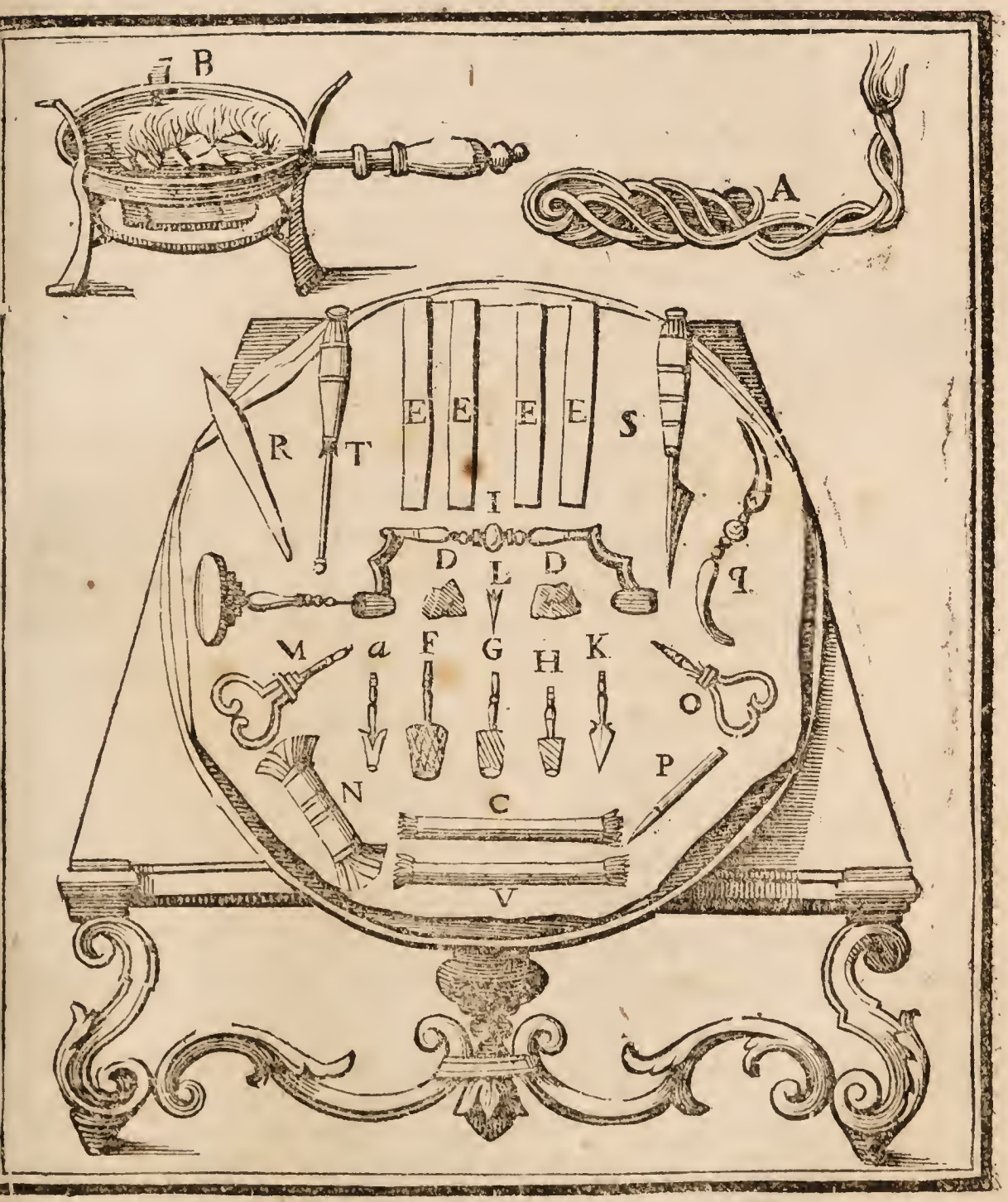
Diſpoſition du lieu pour le bleſſé.

Avant que de trépaner, il faudra, s'il eſt poſſible, mettre le bleſſé dans une chambre éloignée de la rue & de tout bruit, en un lieu tranquille, & où il ne puiſſe pas entendre le ſon des cloches; il doit y avoir à la porte une portiere en dedans, & à la feneſtre un double chaſſis, afin que l'air froid & les vents n'y puiſſent entrer; il ſeroit bon que le lieu fût médiocrement ſpacieux pour y entrete-

tenir un air modéré. Le Chirurgien disposera l'appareil qui consiste en premier lieu aux instrumens dont il a besoin pour faire l'opération. Secondement aux choses nécessaires pour panser après l'opération ; c'est-pourquoi il aura deux bassins, dans le premier il mettra les instrumens que vous voyez sur la planche XXXI. & dans le second tout ce qui pourra servir au pansement & que je vous montrerai sur la planche XXXII.

De l'appareil.

FIG. XXXI. POUR LE TREPAN.



SITUATION DU BLESSE'.

ON doit avoir préparé ces instrumens dans une chambre voisine en les arrangeant dans un bassin, ou dans un plat sur lequel on aura étendu une serviette ployée, & les recouvrir d'une autre serviette avant que de les apporter dans la chambre du blessé, afin qu'il ne soit point effrayé à leur aspect : Le malade sera mis dans une situation convenable, c'est-à-dire, la tête tournée de maniere que la plaie se trouve au lieu le plus élevé, pour y appuyer à plomb le trépan ; on avance le lit dans la chambre, afin qu'un serviteur puisse rester au dossier du lit pour tenir la tête avec plus de fermeté ; & si l'Opérateur juge cette place plus commode pour lui, il s'y mettra ; on pose la tête du malade sur un oreiller sous lequel on a coulé une petite planche qui empêche qu'elle n'enfonce durant l'opération. Le Chirurgien se fera lier les cheveux par derriere, ensorte qu'ils ne tombent point en devant quand il baissera la tête, & s'il a une perruque, il l'ôteta pour prendre un petit bonnet qui ne l'embarasse point : il doit faire tenir par quelqu'un du feu dans un réchaut B. au milieu du lit, il faut qu'il se fasse éclairer de deux bougies de Commis A. jointes & tortillées ensemble pour ne pas produire deux lumieres séparées ; ces bougies conviennent mieux que les autres, parce qu'elles se ployent aisément, & qu'on peut les approcher & les éloigner de l'Opérateur, comme on le trouve à propos. (*a*) On découvre ensuite la plaie qu'on nettoye avec cette fausse tente de charpie C. pour faire moins de douleurs, on bouche les oreilles du blessé avec ces deux petites boules DD.

Préparation de l'Opérateur.

(*a*) On se sert aujourd'hui d'une espece de bougie qui ne coule point, qui éclaire mieux que les autres, parce que sa mêche a été trempée dans l'esprit de vin ; & qu'on nomme, à cause de l'usage qu'en font les Chirurgiens, bougie de S. Cosme.

de coton ou de charpie : je croy que le bourdonnement qui s'excite dans les oreilles, quand elles sont bouchées, l'empêche d'entendre le petit bruit que fait la couronne du trépan en sciant le crâne ; j'en ai pourtant vû à qui on oublioit de faire cette cérémonie, & qui n'en ont pas été plus mal. Si les lévres de la plaie n'étoient pas assez relevées, & qu'elles fussent en danger de toucher aux dents de la couronne, il faudroit au moyen de ces quatre petites bandeletttes E E E E. passées par dessous ces lévres, & dont on feroit tenir les bouts par celui qui tient la tête, ou par quelque autre garçon, les écarter les unes des autres : mais si la plaie est suffisamment dilatée & assez grande pour que les lévres ne puissent pas toucher à l'instrument, il faut sans perdre de tems se disposer à faire l'opération.

De la dilatation de la plaie.

En trépanant il y a des circonstances encore plus essentielles à observer, que celles que je viens de vous marquer. Le Chirurgien doit commencer par le choix de la couronne dont il se veut servir, c'est pourquoi en voilà trois de differentes grandeurs, une grande F. une moyenne G. & une petite H. & s'étant déterminé sur ce choix par la nature & par la figure de la plaie même, il prendra celle qu'il croira convenir ; il la présentera sur l'endroit où il a résolu de l'appliquer, observant qu'elle ne puisse pas toucher aux lévres de la plaie & du pericrâne, ce qui feroit une douleur très-vive au malade dans l'opération, & il fera faire un tour ou deux à cette couronne, pour marquer la circonference où le trépan doit se borner, & pour en reconnoître le milieu. Il prendra ensuite le vire-brequin I. sur lequel il montera le perforatif K. qu'il posera dans l'endroit marqué par la pointe de la pyramide qui étoit dans la couronne, & tournant cinq ou six tours il y fera un petit trou de la profondeur d'une demi ligne, lequel servira à loger

Choix à faire de la couronne du trépan.

Usage du Virebrequin, & du perforatif.

la pointe de cette pyramide & à conduire la couronne de maniere qu'elle ne vacille ni d'un côté ni d'un autre. Le perforatif étant ôté du vire-brequin, on y monte à sa place la couronne G. dont on se doit servir, on l'ajuste sur l'endroit tracé, & l'Opérateur tenant de la main gauche la pomme du vire-brequin, sur laquelle il appuye le front, il le tourne de la main droite du côté opposé aux dents de la scie, afin qu'elles coupent. Il tourne d'abord doucement, jusqu'à ce que la couronne soit un peu entrée dans l'os pour aller plus vîte & dilgenter dans ces commencemens où il n'y a encore rien à craindre. On ne peut pas prescrire combien il faut appuyer, c'est à l'Opérateur à en juger; car s'il appuye trop il aura de la peine à tourner, & s'il ne presse pas assez, il n'avancera point: il faut qu'il tourne uniment, & non point par secousses, & lorsqu'il croira avoir enfoncé environ une ligne, il levera la couronne, & en ôtera la pyramide L. avec cet instrument M. parce qu'elle est alors inutile, vû que le cerne fait par la couronne se trouvera suffisant pour la conduire, sans le secours de cette pyramide qui pourroit même piquer la dure-mere, si on oublioit de l'ôter. La pyramide en étant ôtée, on remet la couronne dans son cerne, & on continue de tourner jusqu'à ce qu'on soit parvenu au diploë, ce qu'on connoît par la scieure qui est rougeâtre, & par le sang qui en sort assez souvent; on retirera la couronne ensuite pour la nettoyer de la scieure & du sang avec les brossettes N. & avant que de la remettre on présentera le tire-fonds O. pour lui faire préparer sa place dans le trou fait par la pyramide, afin d'enlever par son moyen la piéce d'os après qu'elle aura été cernée autant qu'il sera necessaire. Aïant ôté le tire-fonds, on rapliquera la couronne, on n'ira pas plus vîte, parce que la seconde table est quelquefois plus mince que la premiere; on releve plusieurs fois la

De la couronne.

Ce qu'on fait quand on est parvenu au diploë.

couronne pour la nettoyer. On ſonde le circuit fait par la courronne avec cette plume P. taillée en curedent, pour ſçavoir, ſi la profondeur eſt égale, afin d'appuyer d'avantage du côté où l'os ſera moins coupé : enfin on continue à relever la couronne, à la nettoyer, à ébranler la piéce avec l'élevatoire Q. ou avec le tirefonds, & à ſonder le cerne autant de fois qu'on le juge à propos juſqu'à ce que le crâne ſoit entierement traverſé. Quand la piéce de l'os ne tient preſque plus, on peut la lever avec la feuille de mirthe R. & s'il reſtoit de petites inégalitez au fonds du cercle qui pourroient piquer la dure-mere & l'incommoder dans ſes mouvemens, on les couperoit avec ce ganivet lenticulaire S. qu'on tourneroit autour du cercle, la lentille qui eſt au bout, empêchant de bleſſer les membranes : dans ce tems, on voit le ſang ſortir & remplir le trou du trépan par les pulſations du cerveau & de la dure-mere. On a coutume de ſerrer le nez du bleſſé, de lui faire retenir ſon haleine, & de repouſſer avec le lenticulaire T. la dure-mere contre le cerveau, afin de faciliter la ſortie du ſang. Mais s'il s'écouloit de lui-même, comme il arrive ſouvent, il faudroit épargner ces petits efforts au malade, & ne point faire de compreſſion avec le lenticulaire, ayant ſoin avant que d'en venir au panſement, d'abſorber avec la fauſſe tente V. le ſang épanché. (*a*)

Uſage de la plume taillée.

De l'élevatoire & du tire-fonds.

Extraction du ſang extravaſé.

Ce ſeroit une faute dans l'opération que d'emporter la piéce de l'os dans la cavité de la couronne qu'on viendroit à retirer, vû qu'on pourroit croire

Faute à craindre.

(*a*) Lorſqu'après avoir tiré la piece ſeparée par le trépan, il ne ſort rien par le trou, qu'on trouve la duremere tenduë, & qu'elle forme une tumeur où l'on ſent de la fluctation, on a lieu de ſoupçonner un épanchement au deſſous de cette membranne. En ce cas les praticiens d'aujourd'hui ne font point de difficulté de la couper en croix avec un biſtouri. L'expérience confirme l'utilité de cette pratique. *

* Voyez Joh. Muniks, Chirur. &c. l. 2. chap. 15. Paré l. 9 ch. 21.

qu'ayant tourné plus qu'il ne falloit, les dents de cet inſtrument auroient endommagé la dure-mere, quoique ce malheur ſoit rare, à moins que d'avoir tourné long-tems comme un étourdi; car la couronne étant faite en pyramide, elle ne peut pas tomber ſur la dure-mere auſſi-tôt que le crâne eſt coupé, devant être arrêtée par l'endroit le plus large: mais quoique la faute dont nous parlons, ſoit très-legere, on évitera néanmoins d'y tomber pour n'être point critiqué par les ſpectateurs. La premiere table de l'os peut s'enlever avant que la ſeconde ſoit coupée, mais quoique ſouvent ce ne ſoit pas la faute de l'Opérateur, on ne laiſſe pas de l'en blâmer tacitement, c'eſt-pourquoi il doit faire de ſon mieux pour n'encourir aucun reproche, puiſqu'un Chirurgien ne fait point d'opération conſiderable qu'il n'ait des cenſeurs ſéveres qui ne lui pardonnent rien. Il ne faut point faire celle-cy avec précipitation, de peur d'offenſer le cerveau & les membranes, il ne faut pas auſſi apporter une lenteur capable d'impatienter le malade & les aſſiſtans, il eſt un milieu qu'on doit tenir, qui dépend de la bonne conduite & de l'adreſſe du Chirurgien.

Lorſqu'il y a grand fracas & pluſieurs fentes, on doit faire deux, trois ou quatre trépans, & même davantage ſi la néceſſité le demande. Une jeune fille âgée d'onze ou douze ans tomba ſur une eſcalier en 1705. & ſe briſa tout un parietal avec une partie du temporal. M. Mareſchal dès le lendemain la trepana en deux endroits, il lui fit appliquer un troſiéme trépan par ſon fils, & un quatriéme par mon fils qui étoit préſent. Le lendemain il lui en appliqua deux autres, & par la ſuite il la trépana juſqu'à douze fois, & elle en eſt très-bien guérie. C'eſt la fille de M. le Vaſſeur logé à l'Extraordinaire des Guérres à Verſailles. Cet exemple ſi rare fait voir qu'il ne faut point s'étonner ſur la multitude des trépans.

G. XXXII. POUR LE PANSEMENT DU TREPAN.

APrès avoir trépané on ne s'arrête pas à attendre que tout le ſang épanché ſoit ſorti, il ſuffit qu'il ait la liberté de s'évacuer à tous momens par l'ouverture, on nettoye celui qui eſt dans le trou du trépan avec ces fauſſes tentes de charpies A A. & ſi on apperçoit qu'il y ait encore quelque petite pointe autour de ce trou, qui puiſſe piquer la dure-mere, on la coupe avec ce

De l'ordre & de la maniere du panſement.

ganivet lenticulaire B. après quoi on se met en devoir de panser le malade. La premiere chose qu'on fait, c'est de verser sur la dure-mere quelques gouttes de baume blanc contenu dans une fiole C. on fait chauffer la cuillere D. où il y a du miel rosat pour le mêler avec un peu de baume blanc, & on y trempe les sindons, dont l'un est de linge E. & l'autre de charpie F. On pose le premier sur la dure-mere, & comme il est plus grand que le trou du crâne on en fait passer entre le crâne & la membrane toute la circonférence au moyen du lenticulaire G. on met ensuite le second sindon, & on acheve d'emplir le trou du trépan avec ce tampon de charpie H. On couvre avec ce plumaceau I. après l'avoir imbibé d'esprit de vin, la partie du crâne découverte, & on prend avec les pincettes K. ces quatre bourdonnets LLLL. qu'on trempe dans le digestif M. pour les mettre l'un après l'autre sous les quatre lévres de la plaie, dont on remplit le milieu avec deux autres bourbonnets NN. trempez dans le même digestif; & ayant couvert de digestif avec la spatule O. ces deux grands plumaceaux PP. on les met par dessus tous les autres, & on fait une embrocation d'huile rosat contenue sur cette assiette Q. qu'on aura approchée du feu pour chauffer cette liqueur avant que d'en frotter tout le tour de la plaie : puis on met un emplâtre de bétoine R. qu'on couvre de la compresse S. & de la serviete T. par dessus, dont on fait un bandage qu'on appelle couvre-chef, tel que je vous l'ai enseigné. J'ajoute à tout cet appareil un bonet de laine V. que je mets par dessus le bandage, car n'y ayant que deux doubles de linges sur la tête cette partie n'est pas assez munie contre le froid, vû qu'étant rasé elle y est plus sensible; c'est pourquoi ce bonet est necessaire pour tenir la partie chaudement. On la met ensuite dans une situation convenable; la meilleu-

Du bandage & du bonet.

re pour le malade eſt de ſe coucher ſur la plaie pour aider le cerveau par cette pente à pouſſer au déhors ce qui l'incommode.

Quand on a achevé de panſer le bleſſé on lui recommande de demeurer fort en repos & même de ne pas parler ; on revient le ſaigner deux ou trois heures après l'opération : ſa nourriture ne ſera que de bouillons qu'il prendra de quatre en quatre heures, beuvant dans ces intervales autant de ptiſanne qu'il en voudra. Le lendemain avant que de lever l'appareil on fermera les rideaux du lit, au milieu duquel on mettra un réchaut plein de braiſe allumée qui ne puiſſe nullement entêter tant pour purifier l'air qui doit toucher la dure-mere que pour échaufer les remedes & les linges néceſſaires au panſement : on ne laiſſera jamais le cerveau à découvert, & pour cet effet on aura un nouveau ſindon tout prêt à mettre auſſi-tôt après avoir levé celui qui y eſt, & on ne s'amuſera point à tant eſſuyer les lévres de la plaie, les recouvrant promptement, parce que le plûtôt fait, c'eſt toujours le meilleur pour épargner de la douleur au bleſſé.

Gouvernement & diete du malade après cette opération.

Uſage du Sindon.

La conduite de la cure ne ſe peut pas marquer dans le détail, c'eſt au Chirurgien à connoître ſon ſujet, à le traiter ſelon les diſpoſitions où il le trouve, & à ne ſe point relâcher ſur le regime de vivre qui doit être très-exact. Pour peu qu'on donne de liberté aux malades, ils s'émancipent toujours trop ; la faim étant un bon ſigne, il la faut conſerver long-tems dans cet état. Les remedes huileux & pouriſſans ne valent rien aux plaies de tête, les balſamiques & les ſpiritueux y ſont très-bons, c'eſt pour cela qu'il faut ſe ſervir du baume blanc, ou de l'eſprit de vin ; le digeſtif doit être animé, & encore n'en faut-il pas uſer long-tems. Les compreſſes ſeront trempées dans du vin où on aura fait bouillir toutes ſortes d'aromatiques, excepté des roſes dont l'odeur pourroit offenſer. Si

la dure-mere demeuroit dans ſes bornes on continueroit le même panſement : mais ſi elle pouſſoit dans le trou du trépan, on feroit enſorte de l'empêcher d'y entrer en rempliſſant ce trou de petits tampons. (a) Il vient quelquefois des fongus en forme de champignons qui naiſſent de la dure-mere : quand ils ſont grands il faut les couper, ou les lier par le pied, afin qu'ils ſe deſſechent & qu'ils tombent ; s'ils ſont petits, il faut les conſumer avec les poudres de ſabine, d'ocre & d'hermodates brûlées. Les chairs des lévres de la plaie croiſſent quelquefois tellement qu'elles couvrent l'ouverture du trépan, en ce cas on les tiendra ſujettes avec des plumaceaux trempez dans de l'eau de vie, ou dans de l'eau vulneraire, au reſte il faudra ſupprimer les onguents, & n'uſer que de remedes deſſicatifs en attendant le tems de l'exfoliation.

De la cure des champignons.

De l'exfoliation.

Les os s'exfolient les uns plûtôt, les autres plus tard, cela dépend de l'âge, de la grandeur de la fracture, & de la dureté de l'os ; mais ordinairement c'eſt entre le quarantiéme & le cinquantiéme jour. L'uſage des poudres céphaliques eſt inutile pour avancer l'exfoliation ; qui étant un pur ouvrage de la nature doit être attendu patiemment, de crainte de la troubler dans les voyes qu'elle ſeule ſçait tenir pour cela : tout le circuit du trou fait par la couronne, & ce qui a été découvert de la ſurface du crâne ſouffre l'exfoliation qui tombe quelquefois en une ſeule eſquille ſemblable à un anneau, & ſouvent en pluſieurs qui ſe détachent à meſure que la chair qui ſe produit deſſous, les pouſſe dehors. Il ne faut point par trop d'impatience arracher ces eſquilles, quand même elles

(a) Ou en mettant dans le trou du trépan un petit morceau d'éponge, qui en ſe gonflant le remplit exactement & s'oppoſe à la ſortie de la dure-mere ; ou en ſe ſervant du moyen propoſé dans une des remarques précédentes.

branleroient, cela n'avanceroit de rien, & peut au contraire reculer la guériſon. Quand l'exfoliation eſt entierement faite tant du crâne, que de la dure-mere, (car elle s'exfolie, ou ſe pêle comme les autres membranes,) il en ſort une chair qui ſe joignant avec celle qui naît du crâne, & avec celle des lévres de la plaie, il ſe forme de toutes ces trois nouvelles chairs enſemble une eſpece de cal, qui bouchant le trou du trépan remplace l'os qu'on a ôté : on procure par deſſus tout cela une bonne cicatrice, qui eſt le ſceau de la guériſon. (*a*)

Naiſſance de nouvelles chairs.

L'Ethimologie d'hydrocéphale vient de *hydros* qui veut dire *eau*, & de *kephale*, qui ſignifie *tête*, de maniere que c'eſt une eſpece d'hydropiſie où la tête eſt ſi pleine d'eau qu'elle en eſt toute inondée.

DE L'OPERATION POUR L'HYDROCEPHALE.

Il y a des hydropiſies génerales & particulieres, nous avons parlé des premieres en faiſant la paracentéſe, quant aux autres elles prennent leur nom des endroits où elles ſont placées : comme on appelle hydrocéle, hydropiſie du ſcrotum, on nom-

(*a*) On a vû auſſi à l'ouverture de quelques cadavres, que des trous faits au crâne par le trépan, s'étoient fermez preſqu'entierement par le prolongement de la ſubſtance oſſeuſe vers le centre, où l'on appercevoit encore un trou plus ou moins grand. Ce trou ſe ſeroit peut-être refermé entierement par la ſuite, ſi les perſonnes avoient vécus plus long tems. Mais on n'a pas encore eu d'exemple d'ouvertures faites au crâne par le trepan, qui ſe ſoient entierement bouchez de cette maniere.

Quand une grande portion du crâne a été emportée par un coup ou par le trepan ; il arrive ſouvent qu'après la guériſon parfaite l'on ſent au travers de la cicatrice, en appliquant les doigts deſſus, le mouvement du cerveau, parce que les chairs ne ſont point auſſi fermes que le crâne, au-deſſous duquel on ne peut le ſentir. Pour préſerver cette partie de quelqu'accident, on met ſur la cicatrice une petite plaque d'argent ou de plomb, garnie interieurement d'un peu de coton.

me celle de la tête hydrocéphale. Les unes & les autres viennent de la même ſource, & elles ne different qu'en ſituation ; car ce ſont toujours des ſéparations d'une limphe qui des glandes par les vaiſſaux lymphatiques ſe dégorge dans ces parties, ou une abondance exceſſive de ſéroſitez dans les humeurs, qui les produit.

Deux eſpèces d'hydrocephales.

On fait de deux ſortes d'hydrocéphales, ſçavoir d'externes quand les eaux ſont hors du crâne, ou d'internes, quand elles ſont ſous ce caſque oſſeux. Des premieres il y en a encore de deux ſortes, les eaux ſont ou entre les tégumens & le péricrâne, ou bien elles ſont entre le pericrâne & le crâne : des internes il y en a trois eſpèces, la premiere, quand l'eau eſt contenue entre le crâne & la dure-mere ; la ſeconde, quand elle eſt entre cette membrane, & la pie-mere ; & la troiſiéme, quand elle eſt dans les ventricules & dans la propre ſubſtance du cerveau.

Cauſe de ces maux.

Ces maladies qui ſont particulieres aux enfans, viennent de cauſes internes comme toutes les autres hydropiſies; elles peuvent auſſi avoir une cauſe externe, comme un rude accouchement, dans lequel la tête de l'enfant aura été trop preſſée, & ſe ſera allongée pour ſortir ; ou bien ſi après l'accouchement la Sage-femme voulant faire la capable, ſe ſera ingerée de repaîtrir la tête du nouveau né, ce qu'elle ne doit jamais faire, parce que le cerveau reprend aſſez de lui-même ſa figure naturelle, & que ſa ſubſtance glanduleuſe eſt ſi mollaſſe que peu de violence ſuffit pour en rompre le tiſſu.

Signes.

L'hydrocéphale externe eſt aiſée à connoître par l'enflure & la bourſouflure de toute la tête, par la moleſſe de la tumeur qui cede au doigt dès qu'on y touche : mais l'interne eſt plus difficile, on en juge en appuyant ſur les ſutures qui obéiſſent, & qui ſont éloignées les unes des autres ; on les connoît encore par le larmoyement, par la peſanteur

ſanteur de tête, & par l'aſſoupiſſement.

Le Chirurgien peut entreprendre les hydrocéphales externes, j'en ai vû beaucoup qui ont guéri de celles qui ſont entre le cuir chevelu & le péricrâne, car de celles qui ſont entre le péricrâne & le crâne, je n'en ai jamais remarqué, & je ne comprens pas comment elles pourroient s'y faire, & être traitées, puiſqu'il faudroit que le crâne fût entierement ſéparé de ſon envelope immédiate : mais il peut aſſurer de toutes les internes qu'elles ſont incurables & mortelles, ſans gueres apprehender de ſe tromper. Prognoſtic.

Toutes les eſpèces d'hydrocéphale demandent la main du Chirurgien, pour donner iſſuë aux eaux qui font la maladie. Les Anciens appliquoient deux cauteres potentiels, l'un ſur le commencement de la ſuture ſagittale, & l'autre ſur la pointe de la ſuture lambdoide : les eſcarres étant tombées, ils laiſſoient ſortir la lymphe par ces deux ouvertures, & quand ils croyoient qu'il y avoit des eaux ſous le péricrâne, ils l'ouvroient à ces deux endroits qui pouvoient tenir lieu d'égout : ils ſe ſervoient exterieurement de remedes céphaliques, & faiſoient des embrocations d'huile de camomille, de melilot, & d'anet, & par ce moyen ils prétendoient guérir ces ſortes de maux. Pratique des Anciens par l'application des cauteres & d'autres remedes.

Je ſuis plûtôt pour les ſcarifications aux parties déclives de la tête par où les eaux, dont elle eſt abreuvée, peuvent ſuinter, & ſortir peu à peu, mieux que par les cauteres qu'on met trop proche des parties ſuperieures de la tête. Il y a dix ans qu'un enfant venant au monde apporta une hydrocéphale, on lui fit deux petites taillades longitudinales à la partie poſterieure & inferieure de la tête par où toutes les eaux diſtillerent goutte à goutte : je conſeillai de les faire en cet endroit, parce que l'enfant étant couché les eaux avoient la liberté de s'écouler, je faiſois mettre par la nourrice une Obſervation.

bonne compresse sur la tête trempée dans du vin chaud qu'on renouvelloit souvent, cet enfant en guérit, il se porte bien aujourd'hui.

Quand l'hydrocéphale est interne, c'est-à-dire, que les eaux sont sous le crâne, il n'y a point d'autre moyen de les tirer que par le trépan, qui s'applique de la même maniere que je viens de vous démontrer. Si les eaux se trouvoient seulement entre le crâne & la dure-mere, & qu'il n'y en eût point sous cette membrane, il y auroit esperance de guérison; mais il est extrêmement rare qu'il s'en amasse sous le crâne, & qu'il ne s'en répande pas dans les ventricules & dans les plus petits réduits du cerveau qui en doit être tout submergé, ce qui paroît par les accidens qui accompagnent ces maladies, & c'est ce qui m'a fait avancer que toutes les hydrocéphales internes étoient incurables & desesperées.

DES OPERATIONS SUR LES YEUX EN GENERAL.

DE toutes les parties du corps les yeux sont celles qui sont attaquées par un plus grand nombre de maladies, les Grecs en comptent plus de cent ausquelles ils ont donné autant de noms particuliers qui les distinguent les unes des autres. De cette multitude il n'y en a que peu qui ayent besoin du travail du Chirurgien, & c'est de celles-là dont je vai vous entretenir, & vous faire voir les opérations qui leur conviennent.

Les yeux sont sujets à plus de maux qu'aucune autre partie du corps.

On considere principalement quatre parties dans l'œil; les paupieres, les cils, les tuniques, & les angles, chacune desquelles requiert des opérations Chirurgiques qui lui sont propres.

Les paupieres sont parculiérement sujettes à six sortes de maladies qu'on nomme 1°. l'anchiloblepharon, où les paupieres sont collées l'une à l'autre. 2°. Le lagophtalmos, qui est une retraction de la paupiere superieure. 3°. L'ectropion ou la relaxation de la paupiere inferieure. 4°. Le crithe,

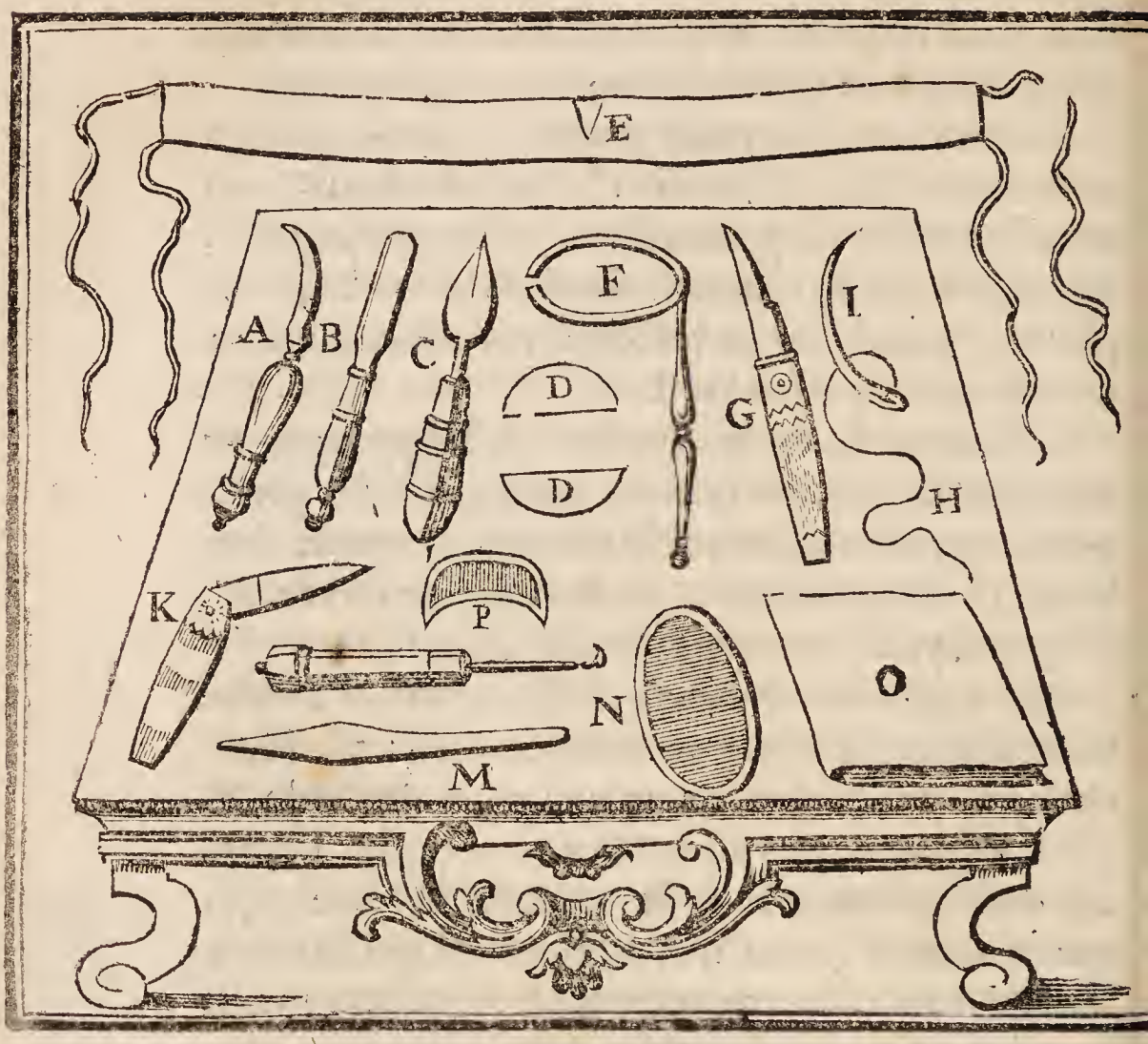
qui eſt une petite tumeur au bord de la paupiere. 5°. Le calazion, ou un amas d'humeurs ſemblable à un grain de greſle. 6°. L'hydatis, c'eſt-à-dire une excroiſſance de graiſſe qui vient aux paupieres.

Les cils ont trois maux propres, compris ſous le nom de trichiaſis, ſçavoir 1°. Le dyſtichiaſis, qui eſt un double rang de cils. 2°. Le phalangoſis, quand les cils ſe tournent du côté de l'œil. 3°. Le ptoſis, quand par le rélâchement de la paupiere les cils entrent dans l'œil.

Les tuniques en ont quatre 1°. L'hypopyon ou un amas de pus derriere la cornée. 2°. Le pterigion, qui eſt une excroiſſance membraneuſe dans l'œil. 3°. Le proptoſis, on la chute de l'uvée. 4°. L'hypochyma, nommé autrement Cataracte.

Les angles en ont trois, 1°. l'Eccantis, c'eſt une excroiſſance de chair au coin de l'œil; 2°. l'Anchilops, ou l'abſcès au grand angle de l'œil; & 3°. l'Ægilops, qui eſt la fiſtule lacrymale. Toutes ces indiſpoſitions font le nombre de ſeize, qui ont beſoin d'autant d'opérations auſquelles on a impoſé le nom des maladies qui y répondent: nous les allons examiner les unes après les autres.

FIG. XXXIII. POUR LES PAUPIERES.



DEs ſix opérations que nous avons à faire aux paupieres, la premiere eſt l'Akyloblepharon, dérivé de *Ankili*, qui veut dire curvité, & de *Blepharon*, qui ſignifie paupiere, en latin *Inviſcatio*, en françois *agglutination*, deſorte que c'eſt une maladie où les paupieres ſont jointes & collées enſemble, ce qui empêche qu'on ne puiſſe ouvrir l'œil. Cet accident peut venir de naiſſance, puiſqu'on voit des enfans venir au monde avec d'autres ouvertures bouchées; mais il n'arrive le plus ſouvent qu'après une fluxion, ou après une petite vérole: lorſqu'on a reſté long-tems ſans ouvrir les yeux, les paupieres ulcerées ſe collent & ſe cicatriſent enſemble. Tout le monde ſçait qu'il faut ſéparer ces paupieres; mais il appartient au Chi-

rurgien d'en trouver les moyens. Si l'agglutination n'eſt pas parfaite, & qu'il y ait encore un peu d'ouverture à l'un des angles, il faudra qu'avec un inſtrument A. fait comme un biſtouri courbe, garni d'un bouton à ſa pointe, introduite dans cette ouverture, il coupe à pluſieurs fois cette union en retirant cet inſtrument pour ſéparer ſucceſſivement les deux paupieres dans toute leur longueur. Si après cette ſéparation il trouve que l'une ou l'autre ſoit jointe à la conjonctive ou bien à la cornée, il doit l'en déſunir, autrement l'opération ſeroit imparfaite : il s'en acquittera en tirant à ſoy la paupiere avec un petit inſtrument B. fait en forme de ſpatule, tâchant de detacher la paupiere d'avec le corps de l'œil. Mais ſi l'adherence étoit trop forte il couperoit avec le ſcalpel C. ce qui en fait la jonction, prenant garde de ne point inciſer la cornée ni la conjonctive, coupant plûtôt de la membrane interne de la paupiere, enſuite on coule ces deux petits linges déliez D D. qu'on aura trempez dans quelque liqueur deſſicative, entre le corps de l'œil & la paupiere pour éviter qu'ils ne ſe recollent l'un à l'autre, ce qu'on continue juſqu'à parfaite guériſon.

LA ſeconde eſt le Lagophtalmos, dérivé de *Lagos* liévre, d'*Ophtalmos* œil, en Latin *Oculus Leporis*, & en françois *œil de Lievre*. C'eſt une maladie où la paupiere ſupérieure eſt tellement retirée, que ne pouvant pas couvrir l'œil, il eſt obligé de demeurer ouvert quand le malade dort, comme aux liévres quand ils dorment. Cette indiſpoſition peut venir naturellement dès la premiere conformation, ou par accident enſuite d'une plaie, d'un ulcere, ou d'une brûlure, ou quelquefois par la dépravation du mouvement des muſcles des paupieres. Ainſi quand il y a convulſionaux releveurs, & paraliſie aux abaiſſeurs, il

D'où vient ce mal.

faut que l'œil reſte ouvert, ces muſcles ne faiſant pas leur devoir. On guérit ce mal ou par la Pharmacie; c'eſt-à-dire, par remedes qui étant appliqués ſur la partie, amolliſſent & relâchent ce qui la retient hors de ſon état accoutumé, ou la fortifient & la corroborent ſelon que le mal dépend de convulſion ou de paraliſie. Mais ſi les remedes ne réuſſiſſent pas, & qu'il y ait une cicatrice qui racourciſſe la paupiere, on aura recours à la Chirurgie, & on commencera par mettre le malade dans une ſituation où il ſoit expoſé au jour : on lui couvrira l'œil ſain avec ce bandeau E. & on aſſujettira l'œil malade avec le ſpeculum oculi F. ſi faire ſe peut, ou bien entre le pouce & le doigt indice de la main gauche, en tenant la paupiere fort baiſſée; puis avec un biſtouri G. on fera à cette paupiere une inciſion en croiſſant, ſelon la direction des fibres du muſcle fermeur; les pointes du croiſſant regardant en en-bas, & approchant des coins de l'œil. Cette inciſion faite, on écarte les lévres de la plaie le plus qu'on peut, & on la garnit de plumaceaux en forme de noyaux d'olives; & au contraire de toutes les autres plaies dont on rapproche les lévres pour procurer la cicatrice, à celle-ci on les éloigne, pour faire naître une chair entre deux afin d'allonger la paupiere. Lorſque le retirement de cette partie eſt ſi grand, qu'une inciſion ne ſuffit pas, on en fait deux de même figure éloignées de l'épaiſſeur d'un écu l'une de l'autre, & par ce moyen rendant à la paupiere ſon premier uſage, elle s'abaiſſe ſur l'œil qui avant cela ne ſe pouvoit clorre (*a*).

(*a*) Cette opération, quoique propoſée & décrite par beaucoup d'Auteurs, ne peut, ſelon M. Me. Antoine Jean*, être ſuivie d'un bon ſuccès; parce que la cicatrice qu'il faut procurer après l'inciſion, retrecit la peau, comme font toutes les cicatrices, au lieu de lui donner plus d'étenduë, d'ailleurs le peu d'épaiſſeur de

* Traité des maladies de l'œil.

La troiſiéme, c'eſt l'Ectropion, dérivé de *Ec*, qui ſignifie dehors, & de *ſtreptin*, qui veut dire tourner, en Latin *relaxatio*, en François, *relâchement*, ou *renverſement*. C'eſt une maladie de la paupiere inférieure qui ſe relâche & ſe renverſe tellement en en-bas, qu'elle ne peut plus s'étendre, ni s'élever aſſez pour couvrir l'œil. On aſſigne à cette incommodité trois cauſes différentes : la premiere eſt la paralyſie ou la relaxation tant de la paupiere que du muſcle fermeur : la ſeconde, conſiſte dans une chair ſuperflue qui s'eſt inſenſiblement accrue à ſa partie extérieure : & la troiſiéme pourra être quelque brûlure, cicatrice ou couture

D'où vient le mot d'ectropion.

Trois origines de ce mal.

la paupiere, & le danger qu'il y a de gêner l'œil en la comprimant, font qu'il eſt preſqu'impoſſible de tenir les levres de cette plaie écartées, pour donner enſuite par la cicatrice plus d'étenduë à la paupiere. Cette maladie étant une paraliſie du muſcle orbiculaire des paupieres, n'a beſoin que des remedes qui conviennent en general à la paraliſie.

La paupiere ſuperieure eſt quelquefois attaquée d'une paraliſie qui produit un effet bien different. Car aulieu de reſter ouverte, elle demeure toujours abaiſſée, deſorte qu'il faut la lever avec le doigt pour voir. C'eſt proprement une paraliſie du muſcle releveur de cette paupiere. Les Auteurs propoſent de pincer la peau de cette paupiere ſelon la longueur des fibres, d'en couper une partie, & d'y faire enſuite pluſieurs points de ſuture, pour procurer la reünion des levres de la plaie. Cette operation par laquelle on diminuë l'étenduë de la paupiere, fait que l'œil reſte toûjours decouvert.

Mais ſi en faiſant ce repli à la paupiere, l'œil ne ſe trouvoit pas decouvert, cette operation ſeroit inutile. En ce cas, il faut faire un pli tranſverſal à la peau du front ; & ſi par ce moyen la paupiere ſe trouve relevée, on coupe ce pli : ce qui fait une plaie de la figure d'une feuille de mirthe. On procure la reünion des levres de cette plaie par le moyen de quelques points de ſuture. M. Morand a fait avec ſuccès cette operation ſur un invalide qui étoit borgne, & qui après avoir été bleſſé d'un coup de ſabre à la temple, ne pouvoit plus ſe ſervir de ſon bon œil, parce que la paupiere en étoit toujours abaiſſée.

faite en sa partie extérieure. La méthode de la guérir est differente suivant la diversité de ces trois causes. Si la paupiere est relâchée, parce qu'elle aura été trop humectée, il y faudra employer des remedes desséchans. Si elle est trop foible on la fortifiera; & s'il y a paralysie, on usera de corroborans pour tâcher de lui rendre sa tension. 2°. Si c'est une excroissance de chair, il faut l'ôter quand elle est encore jeune & petite, & on peut la consumer par médicamens cathéretiques; mais si elle est vieille & dure, on l'extirpera soit par ligature, pourvû que la base en soit petite, avec ce fil H. enfilé dans l'aiguille courbe I. qu'on passera à travers l'excroissance, afin que la ligature ne s'échape pas, soit par incision, si on ne peut pas faire autrement; après quoi on usera de collyres, ou de poudres astringentes, afin de cicatriser les endroits où on aura coupé. 3°. Si une brûlure ou une cicatrice retire la paupiere en en-bas, on fera à cette paupiere inférieure avec le bistouri G. une incision qui ait la figure d'un croissant, comme celle que je viens de faire à la paupiere supérieure; avec cette difference seulement que les pointes du croissant à la supérieure, regardoient en en-bas, au lieu qu'à celle-ci elles doivent regarder en-haut.

Remedes contre ces causes.

De l'incommodité appellée orgueil.

La quatriéme, c'est le crithe, déduit de *crite*, qui veut dire un *grain d'orge*, en Latin *hordeolum*, en François, *orgueil*. C'est une petite tumeur longuette, fixe & arrêtée, de la figure d'un grain d'orge, qui vient aux bords des paupieres dans les cils.

De sa matiere.

La matiere qui fait ces petites tumeurs est contenue dans un petit kiste, & elle a de la peine à meurir & à suppurer, c'est ce qu'on appelle un orgueilleux, & les bonnes femmes un orgeolet. Elles le souhaitoient autrefois à ceux qui refusoient à une femme grosse quelque chose dont elle avoit envie. Pour les guérir, il les faut faire venir à suppuration, la moëlle des pommes cuites appliquée

De sa cure.

en cataplasme est excellente pour les meurir ; & lorsqu'on y voit de la blancheur & qu'on croira la matiere cuite, on fera avec la pointe d'une lancette K. une petite ouverture suivant la longueur de la tumeur, puis en la pressant entre deux ongles, on exprimera le pus & le kiste tout ensemble ; cela fait, la guérison s'accomplit d'elle-même sans aucun remede.

La cinquiéme, est le calazion, le périosis, ou le lithiasis, en Latin, *lapis palpebræ*, & en François *grain de grêle*. Ce sont de petits tubercules durs comme de petites pierres, & semblables à des grains de grêle. Ils viennent tant à la paupiere supérieure qu'à l'inférieure : ils sont mobiles, car quand on les pousse, ils changent de place ; c'est en quoi ils different de l'orgueilleux qui est toujours fixe & arrêté. La cause de ces deux espèces de tubercules est un endurcissement d'humeurs qui s'assemblent par congestion entre les membranes des paupieres, de telle façon qu'ils ne different entr'eux que du plus au moins de dureté & de desséchement de la matiere qui les compose. Pour les guérir il ne faut attendre ni résolution, ni suppuration, il n'y a que la seule opération qui le puisse faire, & on s'y prend de la même maniere à l'un qu'à l'autre : On fait sur ces duretez pierreuses les unes après les autres de petites incisions longitudinales avec une lancette K. pour les découvrir, puis avec un crochet ou une erigne on tient la dureté pour la disséquer & la séparer avec cet instrument M. fait en feuille de mirthe tranchante, sans rien emporter de la membrane des paupieres : on met par dessus ces petites ouvertures un emplâtre agglutinatif N. pour en faire la réunion, puis la compresse, & ensuite le bandeau E. qui maintient tout l'appareil. Il y en a qui veulent que si ces grains paroissent plus au dedans de la paupiere qu'au dehors on y fasse les incisions pour les tirer par de-

Du grain de grêle.

Difference de tous ces tubercules.

De l'opération.

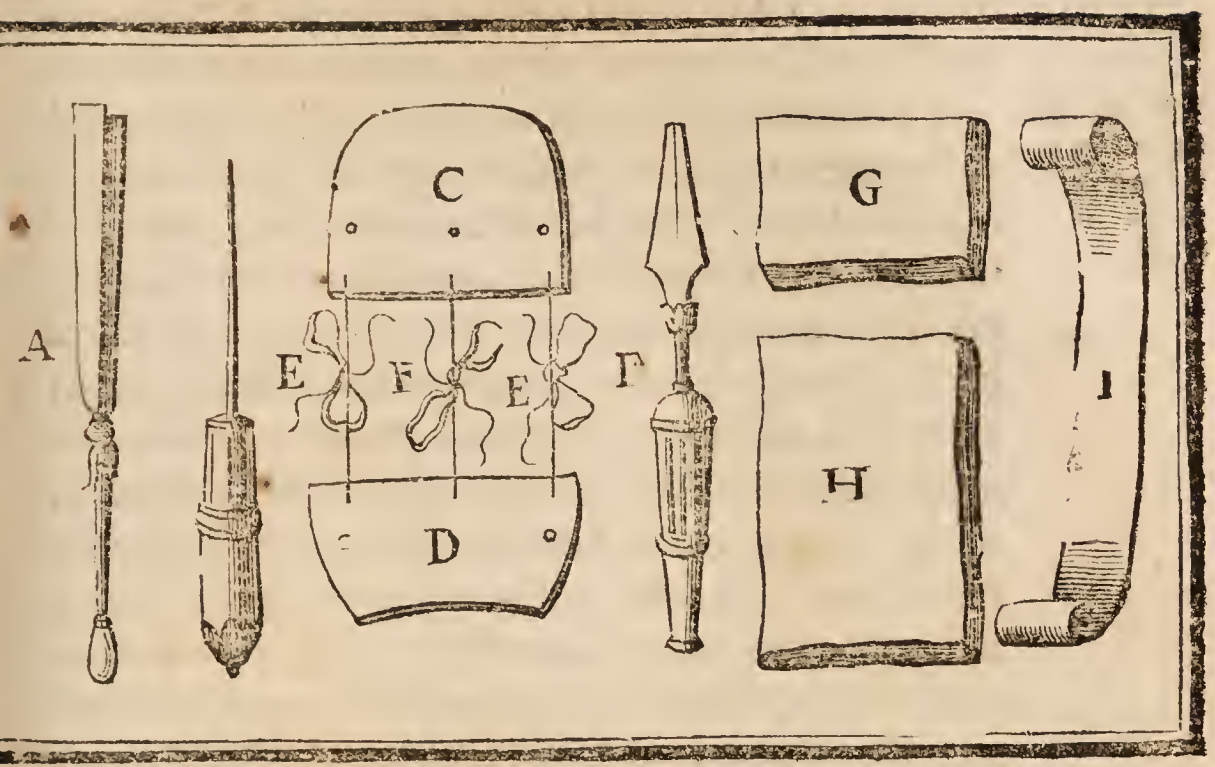
Conseil.

dans; si cela se pouvoit faire avec facilité je le conseillerois, mais il faut pour cet effet retourner la paupiere, ce qui est plus incommode que de travailler par déhors.

De la tumeur hydatis.

La sixiéme c'est l'hydatis tiré de *hydor*, eau en Latin *aquila*. C'est une tumeur qui se forme à la paupiere supérieure, de graisse ou de matiere semblable à de la graisse renfermée dans un kiste particulier : cette tumeur paroît davantage quand l'œil est fermé, que quand il est ouvert; elle est ronde & platte, & elle approche beaucoup de la nature des loupes. Il n'en faut point aussi chercher d'autres causes, & par la même méthode qu'on guérit celles-ci, on doit traiter celle-là. L'emplâtre Diabotanum avec lequel on fond & on dissout les loupes, est souverain pour l'hydatis; je m'en suis servi en plusieurs qui ont guéri avec ce remede, j'en faisois porter très-long tems un petit emplâtre P. fait en croissant sur du taffetas noir, & cela m'a réussi. Mais si la matiere au lieu de se fondre & de se resoudre s'endurcissoit, ou que la tumeur grossit, il faudroit pour lors en venir à l'opération qui consiste à l'emporter avec son kiste, comme on feroit une loupe : on tient la paupiere ferme, soit avec le speculum oculi F. soit avec ses doigts, & on fait une incision à la peau avec le scalpel C. selon la rectitude des fibres, prenant garde de ne pas ouvrir l'envelope qui renferme la matiere, afin de tirer le tout ensemble; ce qui s'execute avec assez de facilité; car la tumeur étant découverte, pour peu qu'on la presse par les côtez elle se manifeste au dehors, & avec une erigne on la fait sortir toute entiere. On traitera ensuite la plaie comme on fait celle où on a extirpé des loupes.

FIG. XXXIV. POUR LES CILS.



SOus le nom de Trichiasis dérivé de *trix*, qui veut dire *poil*, ſont compriſes les maladies des Cils, & les opérations qu'il leur faut faire. Elles ſont de trois ſortes. DU TRICHIASIS.

La premiere eſt le diſtichiaſis de *dis* qui veut dire *deux*, & de *ſtix* qui ſignifie *ordre*. C'eſt une maladie des paupieres, où par deſſous les cils ordinaires & naturels il en croît & s'en nourrit encore un autre rang extraordinaire qui déracine ſouvent le premier, & qui piquant la membrane de l'œil y fait de la douleur, & y attire des fluxions. Pour la guériſon de cette incommodité il n'y a point d'autre opération à faire que d'arracher ces cils ſurnumeraires avec de petites pincettes A. ſemblables à celles dont on ſe ſert pour arracher les poils de la barbe : tout le ſecret eſt d'empêcher qu'ils ne reviennent. Quelques-uns diſent qu'en frottant la place avec le ſang de grenouille, du fiel de veau, ou des œufs de fourmi, il n'en repouſſe plus, cela eſt facile à eſſayer ; mais le plus ſûr eſt, après avoir arraché chacun de ces poils ſuperflus, de cauteriſer avec une aiguille chauffée B. l'endroit d'où on l'a tiré, & de continuer ainſi juſqu'à Du diſtichiaſis. L'opération qui s'y pratique.

ce qu'on ait brulé tous les pores par où ces poils sortoient. Cette opération demande autant d'adresse au Chirurgien que de patience au malade.

Du hérissement des cils contre le globe de l'œil.

La seconde est le phalangosis, de *phalanx* qui veut dire *rangée de soldats*, parce que dans cette maladie les cils sont hérissez contre l'œil, de même que des armes d'une compagnie de soldats, pointées contre l'ennemi. Elle procede de deux causes, qui sont ou le relachement excessif de la peau de la paupiere supérieure, ou le racourcissement de la membrane interne de la même paupiere, ce qui retirant en dedans le tarse de cette paupiere force les cils de tourner leur pointe contre l'œil, au lieu de l'avoir en dehors. Le Chirurgien examinera à laquelle des deux membranes il s'en doit prendre. S'il voit que l'externe soit relachée par quelque humidité, il y appliquera des remedes qui la dessechent ou la fortifient, & en attendant qu'il y soit parvenu, il mettra comme aux futures séches deux morceaux de cuir C. D. chargez d'un onguent emplastique, l'un sur la paupiere, & l'autre sur le front au-dessus des sourcils, & par de petits fils E.E.E. attachez à ces emplâtres, il les liera ensemble de maniere qu'étant médiocremnet serrés ils soutiennent la paupiere dans son état naturel. Si la faute en étoit à la membrane interne qui seroit trop retirée, il faudroit après avoir d'une main retourné la paupiere y faire avec ce scalpel F. une petite incision longitudinale pour la débrider, & lui donner moyen de s'allonger; de cette façon les cils reprendront leur place, & l'œil n'en sera plus incommodé.

Du traitement de ce mal.

Du ptosis ou rabattement des cils dans l'œil.

La troisiéme est le ptosis de *piptin*, qui veux dire *tomber*; parce que dans cette maladie les cils tombent dans l'œil. C'est un renversement de la paupiere supérieure en dedans, desorte que le tarse où les cils sont plantés étant recourbé, ils entrent dans l'œil & le fatiguent beaucoup. Ce mal arrive par une humidité superflue qui ramollit & relâche la paupiere supérieure, l'allongeant

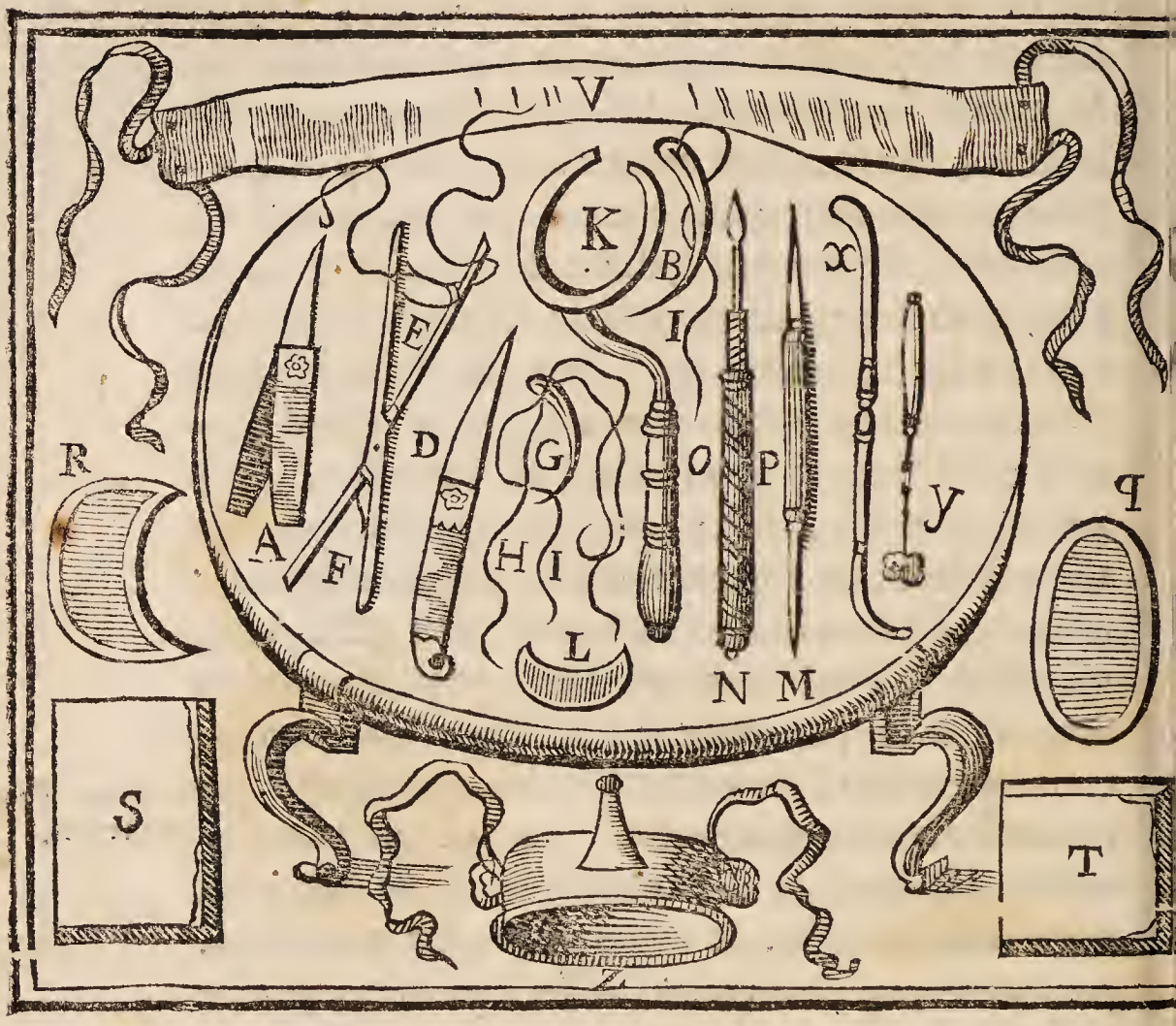
tellement que l'œil en eſt incommodé, & ne peut demeurer ouvert. Les Anciens nous propoſent une opération que peu de gens approuveront ; c'eſt de faire à la paupiere ſupérieure deux inciſions en forme de croiſſans dont les pointes ſe joignent enſemble, ces inciſions étant diſtantes l'une de l'autre de la quantité dont on croit que la paupiere eſt relâchée, d'écorcher enſuite & d'enlever de la peau qui eſt entr'elles ; puis de coudre la plaie, & ne la ſerrer qu'autant qu'il ſera néceſſaire à la partie pour couvrir l'œil. Cette opération qui d'elle-même eſt longue & cruelle, eſt expoſée, après même qu'elle eſt faite, à deux grands inconvéniens ; dont l'un eſt que ſi on n'a pas ôté aſſez de la peau, on ait travaillé infructueuſement ; & l'autre, que ſi on en enleve trop, l'œil ne puiſſe plus ſe couvrir. C'eſt pourquoi je conſeille d'abandonner cette opération, de ſe ſervir de la ſuture ſéche que je viens de vous démontrer, ayant recours aux remedes aſtrigens & confortatifs dont on trempera cette compreſſe G. & cette autre plus grande H. par-deſſus, qu'on tiendra ſur l'œil par le moyen de la bande I. qui tiendra le tout (*a*).

Opération qu'y faiſoiẽt les Anciens.

Pratique des Modernes.

(*a*) Lorſque la ſuture ſéche ne rétablit pas les Cils, il faut néanmoins avoir recours à l'opération propoſée par les Anciens ; mais pratiquée aujourd'hui d'une maniere plus douce. C'eſt la même que j'ai indiquée p. 535, au ſujet de la paupiere qui demeure toujours abaiſſée, & qu'il faut lever avec le doigt pour voir. Pluſieurs Praticiens ont propoſé differens inſtrumens pour la faire promptement & facilement. Celui-ci S. que j'ai imaginé me paroît avoir des avantages. Il eſt compoſé de deux lames d'acier ou d'argent. Par ſon extrémité *a*, les deux lames ſont jointes enſemble. Par ſon extremité *b*, les deux lames plus élargies ſont ſéparées pour pouvoir embraſſer la paupiere ; l'eſpéce de croiſſant qui les termine s'ajuſte à la convexité de la paupiere, l'anneau coulant *c*, ſert à les ſerrer. On prend & on tient autant de peau que l'on veut entre ces extremités. On tire un peu cet inſtrument à ſoi avec la main gauche tandis qu'avec une aiguille on paſſe au de-là de l'endroit que l'on veut retrancher, trois ou quatre brins de fils, à des diſtances égales, & l'on coupe enſuite avec des ciſeaux, entre l'inſtrument & les fils, cette portion de peau tenue par l'inſtrument. On maintient les deux lévres de la plaie raprochées par le moyen des fils qui ſe trouvent paſſés & qu'on noue à l'ordinaire. Cette operation par laquelle on retranche une portion de la peau de la paupiere retablit le Tarſe dans ſon état naturel, ce qui fait que les poils ne piquent plus le globle de l'œil.

FIG. XXXV. POUR LES TUNIQUES DE L'OEIL.



Des opérations à faire aux tuniques de l'œil.

IL y a quatre opérations qui se pratiquent aux tuniques de l'œil, par rapport aux quatre sortes de maux qui peuvent les attaquer. La premiere est l'hypopyon de *hypo*, qui veut dire dessous, & de *pyon* qui signifie du pus ou de la bouë, pour marquer que cette maladie est une collection ou un amas de pus derriere la cornée; lequel provient d'ordinaire d'un épanchement de sang qu'il s'y fait, soit par la plénitude des vaisseaux, soit par quelque coup ou chûte. Avant que ce sang se soit tourné en pus, il fait des élancemens très-vifs & très-douloureux, & quand il est devenu pus, ce qu'on connoît à la blancheur qui paroît à travers la cornée, il faut le faire sortir si on veut terminer les douleurs que ressent le malade. Quelques An-

ciens distinguent ce mal en deux especes, appellant la premiere *onyx* mot grec qui signifie ongle, parce que le pus épanché & rassemblé sous la cornée represente la figure d'un ongle, & laissant le nom général d'hypopyon à la seconde espèce qui se produit quand la matiere purulente est en plus grande quantité, & qu'elle occupe la moitié du noir de l'œil. Pour la cure on tentera de dissiper la matiere, si elle se trouve en petite quantité sous la cornée, usant pour cela de fomentations & de collires résolutifs faits avec le fenugrec & le fenoüil, après quoi on en vient à l'opération où il est question de faire une ouverture à la cornée avec la lancette A. qu'on insinue au plus bas lieu pour donner au pus une issuë commode (*a*). Il ne faut pas s'étonner quand on voit s'écouler par l'ouverture l'humeur aqueuse avec le pus, cette humeur se répare aisément; mais la cicatrice qui se fait à la cornée est souvent un obstacle considérable à la vision. Après l'ouverture on se sert de remedes repercussifs & anodins, & sur la fin de la cure on employe les collires & les poudres déterfives & dessicatives. Galien raconte que de son tems il y avoit un Medecin-Oculiste nommé Justus qui guérissoit l'hypopyon en branlant & secouant la tête d'une certaine façon. Ce remede ne coûte rien à éprouver.

Des deux espèces de ce mal.

Usage des collyres.

La seconde est le pterigion, dérivé de *pterix* aîle; parce que ce mal a la figure d'une aîle d'oi-

Du ptérigion.

(*a*) Pour faire cette operation delicate avec toute la sureté possible, on a imaginé une petite aiguille courbe qu'on passe au travers de la cornée transparente du côté du petit angle dans la partie inferieure de la chambre anterieure de l'œil, où est le pus épanché. La courbure de cette aiguille imite la convexité inferieure de cette chambre. Sur le champ de cette aiguille, du côté exterieur, il y a une petite rainure sur laquelle on glisse la pointe de la lancette, sans craindre de piquer l'iris, parce que l'aiguille la garantit.

ſeau étendue ; on le nomme en latin *unguis*, à cauſe qu'il eſt de même couleur que l'ongle de l'homme. C'eſt une excroiſſance membraneuſe en l'œil, laquelle prend ordinairement ſon origine du grand coin de l'œil, & rarement du petit ; s'étendant ſur la conjonctive, & quelquefois juſques ſur la cornée où elle couvre l'œil & offuſque la vûe. Il y en a de trois eſpeces. La premiere eſt le membraneux dont nous venons de parler ; la ſeconde eſt l'adipeux, parce qu'il reſſemble à une humeur congelée comme de la graiſſe, ſe rompant d'abord qu'on le touche pour vouloir le ſéparer ; il a le même principe & les mêmes ſymptômes que le précédent. La troiſiéme eſt nommée par les Latins *panniculus*, en françois *drapeau*, à cauſe qu'il paroît comme un morceau de linge. Il eſt plus malin que les autres, étant entrelaſſé de vaiſſaux gros & rouges qui y cauſent inflammation & ulcere, ce qui le rend plus difficile à guérir. Toutes ces trois eſpéces ne ſont pas toujours adhérentes à la conjonctive en toutes leurs parties, mais ſeulement par leurs extrémités. C'eſt pour cela qu'on peut quelquefois paſſer une aiguille courbe & mouſſe entre la conjonctive & le pterigion. Il n'y a que deux moyens d'en procurer la guériſon ; qui ſont, de le conſumer avec les poudres de verdet, de vitriol ou d'alum brûlé, quand il eſt jeune & petit ; & de l'extirper quand il eſt vieux, grand & dur. Mais ce dernier moyen n'eſt pas toujours pratiquable ; car aux pterigions gros & renverſés qui ſont carcinomateux, & dont la douleur ſe fait ſentir juſques dans les temples, il ne faut point y toucher. Quand le Chirurgien entreprend cette extirpation, il doit, après avoit préparé ſon ſujet par les remédes généraux & après l'avoir ſitué commodément, faire renverſer une des paupiéres de l'œil par un ſerviteur, & renverſer l'autre lui-même ; puis paſſer une aiguille B. courbe, mouſſe

Ses eſpèces.

&

& enfilée d'un fil C. par deſſous le pterigion, & avec les deux bouts de fils l'élever & le tirer à ſoi pour le ſéparer de ſes adhérences avec un petit biſtouri D. prenant garde de bleſſer la cornée, & laiſſant plutôt une petite partie du ptérigion, à la conſomption duquel on travaillera par la ſuite. Le reſte de la cure s'accomplit par collires & poudres deſſicatives; on panſe le malade trois ou quatre fois le jour, lui faiſant ouvrir l'œil à chaque fois, de crainte que les paupiéres ne ſe collent à la conjonctive.

De l'opération à ce mal.

De la cure.

La troiſiéme eſt le proptoſis, dérivé de *pro* qui veut dire *devant*, & de *piptin* qui ſignifie *tomber*. Ce nom qu'on pourroit donner à toutes ſortes de parties qui s'avancent hors de leur place, eſt attribué ici en particulier à l'œil lorſqu'il ſe forjette ou qu'il ſort, ou qu'il déborde de ſon orbite par le relâchement ou par la rupture de la cornée. La tumeur qui eſt faite par l'uvée prend différens noms ſelon qu'elle eſt plus ou moins groſſe, & ſelon les choſes auſquelles elle reſſemble : On en fait de cinq eſpeces. La premiere, où la tumeur eſt la plus petite s'appelle Myocephalon, parce qu'elle eſt faite comme la tête d'une mouche; la ſeconde Staphylome, elle a la figure & la groſſeur d'un pepin de raiſin; la troiſiéme Ragoïdis, c'eſt quand l'uvée ſort par l'entamure de la cornée, & qu'elle fait une tumeur ronde & noire ſemblable à un grain de raiſin mûr; la quatriéme eſt appellée Melon, parce que l'uvée ſortant en plus grande quantité elle fait une plus groſſe tumeur qui a la figure d'une petite pomme. La cinquiéme eſt nommée Ilos, c'eſt-à-dire, clou; elle arrive quand l'uvée pouſſée hors des paupiéres s'endurcit, & que la cornée devenant calleuſe la comprime, de maniere qu'elle repréſente la tête d'un clou. Ces maux apportent deux grandes incommodités, l'une eſt la

Du Proptoſis.

De ſes eſpeces.

perte de la vûe, & l'autre la difformité du visage.

Traitement de ces maux.

Pour la premiere il n'y a point de remede; mais pour la seconde on peut la corriger en deux façons, ou par les médicamens, ou par l'opération. Si le staphylôme est récent & causé par une inflammation qui souleve la cornée, il faut tacher de digerer la matiere & de la résoudre par des remedes faits de mucilages, de semences de thym & de fenugrec, avec un peu de miel. Mais si la matiere ne se résolvoit point, il faudroit lui donner issue par l'opération, c'est-à-dire, avec la pointe de la lancette A. Toutefois si le staphylôme n'étoit point malin & qu'il eut la base étroite, il seroit plus convenable de l'extirper par la ligature; ce qu'on exécute en deux manieres. Pour cet effet, la tête du malade étant appuyée sur les genoux du Chirurgien qui sera assis, cet Opérateur mettra un nœud coulant E. sur la pincette F. sur laquelle il le fera glisser pour y passer la tumeur qu'il liera & qu'il serrera tous les jours avec ce nœud jusqu'à ce qu'elle tombe. Ou bien il passera une aiguille G. enfilée de deux fils H. I. de differentes couleurs, par le milieu de la racine de la tumeur en tendant du grand coin de l'œil vers le petit; les fils étant passés il ôtera l'aiguille, & prenant les deux bouts de fil de la même couleur il les liera ensemble d'un côté, il en fera autant de l'autre côté avec les deux bouts de l'autre fil; & les serrant tous les jours, ces fils couperont peu à peu la tumeur. Pour faire ces ligatures, il se servira du *speculum occuli* K. qui tiendra l'œil ferme durant l'operation; on appliquera ensuite les remedes propres à diminuer la douleur, ayant soin en pansant le malade de ne point tirer les fils qui souvent sont adhérans & desséchés avec les remedes. Lorsqu'ils seront tombés d'eux-mêmes on pourra se servir d'un petit emplâtre L. & on mondifiera l'ulcére, on l'incarnera, & on consolidera autant qu'il sera possible dans

des maladies auſſi délicates que celles de la cornée. (*a*)

La quatriéme maladie des tuniques des yeux eſt l'hypochyma, dérivé de *hypo* deſſous, & de *chyin* fondre; parce qu'il ſemble que ce ſoit une humeur fondue dans l'œil. On la nomme autrement cataracte de *Keras*, qui veut dire corne; parce que cette humeur eſt ſous la cornée qui reſſemble à de la corne : c'eſt en latin *ſufuſſio*, & en françois *cataracte*. Cette maladie eſt cauſée par une matiere étrangere qui s'amaſſe & s'épaiſſit imperceptiblement comme une petite pellicule entre la cornée & le criſtalin, dans l'humeur aqueuſe au-devant du trou de l'uvée, empêchant que les rayons de lumiere des objets ne frappent le criſtalin. On la conſidere dans trois tems : 1°. dans ſon commencement, lorſque la perſonne croit voir au-dehors des mouches ou des figures groteſques qui n'y ſont point en effet; on l'appelle pour lors *imaginatio*, en françois fantaiſie & abuſement : 2°. dans ſon état moyen, lorſqu'elle ſe forme & s'épaiſſit & qu'elle diminue beaucoup la vûe; c'eſt ce qu'on nomme en latin *aqua*, & en françois *ſuffuſion* : 3°. quand elle eſt bien formée & qu'elle abolit entierement la vûe, on l'appelle en latin *gutta obſcura* en françois *cataracte* du nom général.

De la cataracte.

Sa cauſe.

(*a*) Le ſtaphilôme eſt une tumeur formée par l'uvée qui paſſe au travers d'une ouverture faite à la cornée par quelque cauſe que ce ſoit. On peut par conſequent regarder cette tumeur comme une hernie de l'uvée, à laquelle il ne ſeroit pas impoſſible de remedier en la comprimant legerement, ſoit par des compreſſes & un bandage appliquez ſur la paupiere à l'endroit qui répond à la tumeur, ſoit par une petite lame de corne fort mince & concave, qui étant miſe entre l'œil & la paupiere, entoure exactement le globe exterieur de l'œil. On peut, par ce moyen, faire rentrer peu à peu la partie de l'uvée qui eſt deplacée, & corriger la difformité formée par le ſtaphilôme, pourvû qu'il ſoit recent & petit.

Ses differentes especes.

Les especes ou les differences des cataractes se tirent de trois choses : 1°. de leur couleur, il y en a de couleur de plâtre, de perle, d'eau marine & de fer bruni, ce qui les fait appeller vertes, citrines, jaunes ou noires : 2°. de leur tissu ; car les unes sont subtiles, déliées & transparentes qui permettent d'entrevoir, & les autres sont grosses & serrées qui privent absolument de la vision : 3°. de leur quantité ou de leur étendue, en ce qu'il y en a qui ne couvrent qu'une portion ou la moitié du trou de la prunelle, de sorte qu'on ne peut discerner que la partie de l'objet qui se présente vis-à-vis de l'endroit qui n'est pas couvert, & d'autres qui couvrent totalement cette ouverture, ce qui cause une privation parfaite de la vûe.

Le Chirurgien doit tirer son prognostic de deux choses, du malade & de la maladie. 1°. Si le malade est fort jeune ne passant pas trois ou quatre ans, ou bien s'il est âgé, que ses yeux soient rouges & chassieux, qu'il sente des douleurs de tête continuelles & véhementes, ou qu'il ait une foiblesse naturelle de vûe, il ne faut point entreprendre l'Opération. 2°. Si la cataracte étoit jaune, verte ou noire, elle ne seroit point guérissable, mais si elle est de couleur de perles, d'eau marine ou de fer bruni, la Chirurgien y remédiera. Il faut encore examiner la substance de cette pellicule, ce qu'on fait en couvrant l'œil sain, frottant doucement sur la paupiere de l'œil qui est indisposé, & l'ouvrant soudainement ; car si la prunelle se dilate ; & qu'aussi-tôt elle retourne dans sa premiere forme, la pellicule se peut abbatre : mais s'il ne se fait point de dilatation, c'est signe qu'elle est adhérente à l'uvée ; ou qu'il y a obstruction dans le nerf optique ; il n'y faut point travailler, parce qu'après l'avoir abatue, la vûe ne se rétabliroit pas. Il faut aussi observer si en même-tems que la prunelle s'est dilatée par la friction, la cataracte

ne s'eſt point diviſée & ſeparée, ce qui marqueroit que la matiere ne ſeroit pas encore aſſez liée & deſſechée pour pouvoir ſupporter l'aiguille qui paſſeroit au travers comme dans de l'eau ou dans du fromage mou : il faut alors attendre qu'elle ait avec le tems, acquis de la conſiſtance & de la fermeté qui la rende capable de l'Opération. Si le malade peut aiſément juger des couleurs extérieures, la cataracte n'eſt pas encore meure ; mais s'il ne peut pas diſtinguer les objets, & qu'ayant frotté l'œil malade, comme nous avons dit, la pellicule demeure ferme ſans ſe ſéparer ni ſe diviſer, cela fait connoître qu'il y a des fibres qui la lient, & qu'elle eſt d'une ſubſtance bonne & facile à abbatre.

Préparation du malade.

On vient par deux voyes à la guériſon de la cataracte, par les remedes ordinaires, ou par la Chirurgie : les remedes peuvent la guérir quand elle ne fait que de commencer ; mais il n'y a que la Chirurgie qui en puiſſe venir à bout quand la maladie eſt confirmée. Si elle commence, on pourra l'empêcher de croître, par un régime de vivre ſobre & deſſéchant, par les ſaignées & les purgations, par une application de ventouſes, de veſſicatoires, de cauteres, ou de ſétons & par l'uſage des maſticatoires, ou des poudres carminatives & digeſtives. La matiere conjointe, c'eſt-à-dire, celle qui commence à paroître dans l'œil en forme de nuage, ſe diſſipe d'ordinaire par des collires, & des poudres attenuantes, inciſives & réſolvantes : le ſang de pigeon, qu'on fait tomber tout chaud dans l'œil y eſt fort bon ; on dit que l'haleine d'un enfant qui a mâché de l'anis & du fenoüil étant pouſſée dans cet organe eſt ſouvent un moyen efficace pour diſſoudre la matiere morbifique, ou pour arrêter ſon progrès. Fabricius Hildanus a inventé une petite fiole de verre commode pour tenir une liqueur ſur l'œil ; elle eſt en

De divers topiques.

ovale pour s'ajuſter à la figure de la partie, & elle a un conduit par en haut d'où quand elle eſt apliquée ſur l'œil, on verſe la liqueur dont on veut le baigner, & deux cordons qu'on attache derriere la tête pour la tenir ferme ſur l'œil : il a prétendu réſoudre par ce moyen les humeurs dont les membranes pouvoient être abbrevée, & diſſiper ainſi une cataracte dans ſon commencement : en voici la figure marquée Z.

Si par l'uſage de tous ces remedes tant généraux que particuliers, on n'a pas pû détruire la cataracte, on la laiſſera meurir d'elle-même ſans y rien faire, & on attendra qu'elle ſoit aſſez raffermie pour appuyer l'inſtrument qui doit ſervir à l'abbatre; ce qu'on accomplira, en conſidérant ce qu'il y a à faire avant, durant, & après l'opération.

Avant l'opération, la premiere choſe à quoi on doit ſonger, c'eſt de choiſir le tems, car elle nous permet celui d'élection, la néceſſité n'étant point preſſante : on a coutume de la remettre au Printems, ou à l'Automne, & au déclin de la Lune. On prépare le malade en le ſaignant & le purgeant plus ou moins ſelon le dégré de plénitude où il ſe trouve ; le jour choiſi qui ne doit être ni pluvieux ni venteux, mais clair & ſerain, étant arrivé, on diſpoſera tout ce qui conviendra au panſement, incontinent après l'opération ; car pour les inſtrumens ils ſont bien-tôt prêts, puiſqu'il ne faut qu'une aiguille, dont le choix dépend de l'Opérateur. S'il a reconnu par la dilatation de la prunelle que la cataracte n'eſt point adhérente à l'uvée, & qu'au contraire elle nage & vacille dans l'humeur aqueuſe, il doit ſe ſervir d'une aiguille ronde M. & aſſez groſſe pour ne pas fendre ſi-tôt la cataracte, & pour abbatre avec plus de facilité en la rencontrant dans une partie plus large. S'il juge qu'elle ſoit attachée par des fibres en quelques endroits de l'uvée, il doit prendre une aiguille N.

dont la pointe ſoit en fer de lance pour couper ces fibres, s'il en eſt beſoin, & la détacher plus aiſément. L'une & l'autre de ces aiguilles ſeront montées ſur de petits manches O. P. pour les tenir avec plus de fermeté.

Durant l'opération on commencera par faire aſſeoir le malade ſur un banc qu'il aura entre les jambes, en un lieu bien clair, où même le Soleil puiſſe donner; car on ne ſe ſert point de lumiere étrangere dans cette opération. Le Chirurgien s'aſſeoira de la même façon ſur le même banc le dos tourné au jour, & face à face du malade à qui un ſerviteur ſoutiendra contre ſon eſtomac la tête un peu panchée en arriere: On mettra une compreſſe & un bandeau ſur l'œil ſain du malade, afin qu'il ne s'effraye de rien, puis l'Opérateur tenant l'aiguille par ſon manche de la main droite, s'il doit opérer à l'œil gauche, ou de la main gauche, ſi c'eſt à l'œil droit, il mâchera un peu de fenouil, qu'il ſouflera dans cet organe, afin d'exciter quelque mouvement à la prunelle, & par-conſéquent à la cataracte, & d'abord qu'il aura dit au malade de tourner l'œil vers le nez, il plongera l'aiguille dans le corps de l'œil du côté du petit angle, & l'enfoncera en panchant le manche vers la temple, juſqu'à ce qu'il apperçoive cet inſtrument au travers de la cornée, & qu'il ſoit au milieu de la cataracte qu'il atteindra par le haut avec la pointe de l'aiguille, & qu'il abaiſſera juſqu'au bas de la prunelle, où il la tiendra ſujette pendant un petit eſpace de tems (*a*); que ſi elle y demeure, l'opéra-

Situation du malade.

Office du ſerviteur.

Maniere d'abatre la cataracte.

(*a*) On tient l'aiguille comme une plume pour écrire, on la plonge à deux lignes ou deux lignes & demie du bord de la cornée tranſparente Elle ſe trouve de cette maniere derriere le criſtalin qui empêche de la voir. On porte la pointe à la partie ſuperieure du criſtalin en abaiſſant un peu le poignet & en étendant un peu les doigts. Enfin on eleve un peu le poignet en flechiſſant un peu les doigts pour apuyer la pointe de l'aiguille ſur

tion eſt parfaite ; mais ſi elle remonte auſſi-tôt qu'elle eſt lâchée, il la faut abbattre de rechef avec la même aiguille, & la comprimer plus fort, afin qu'elle ne ſe releve plus. Si quelque précaution qu'on ait priſe pour connoître la nature de la cataracte, elle ſe trouve laiteuſe, & qu'auſſi-tôt qu'on la touche, elle s'épanouiſſe & ſe diviſe ne pouvant ſupporter l'aiguille qui paſſe à travers comme elle feroit dans du lait caillé, il faudra en tournant l'inſtrument de côté & d'autre la fendre en tant de petites particules, qu'elle ſe puiſſe diſſiper, évitant bien de toucher à la membrane uvée qui eſt pleine de tant de venules, qu'il ſeroit difficile de n'en pas ouvrir quelqu'une d'où il ſe feroit un épanchement de quelques gouttes de ſang, lequel cauſeroit un hypopyon. Si la cataracte ſe trouvoit d'une nature toute oppoſée, qu'elle fut ſi dure que l'aiguille en la pouſſant fit un cri comme ſi c'étoit du parchemin, que des filamens l'attachaſſent ſi fort qu'elle remontât comme un pont-levis, auſſitôt qu'elle ſeroit abbatue, il faudroit la trouſſer en la ſoulevant avec l'aiguille par ſa partie inférieure, qui regarde la paupiere d'en-bas, & la roulant au tour de l'aiguille, lui donner le ſault, en la renverſant tout d'un coup. L'opération étant finie, on retire l'aiguille, & on a coutume de montrer au malade deux verres, dans l'un deſquels il y a de l'eau, & dans l'autre du vin rouge. S'il diſtingue les couleurs, on eſt ſûr que l'opération eſt bien faite. Quelques Médecins récuſent ce témoignage ; mais il eſt de pratique.

Après l'opération, on mettra ſur l'œil un défen-

le criſtalin qu'on abbat par ce mouvement. Auſſi-tôt l'on aperçoit l'aiguille par le trou de l'uvée. Cette maniere de porter l'aiguille dans l'œil, pour faire cette operation, ſuppoſe que la cataracte n'eſt autre choſe que l'opacité du criſtalin, comme le penſent tous les Modernes.

ſif Q. fait avec les blancs d'œufs, & les eaux de plantain, de roſes, de morelle; & poſant ſur la temple un emplâtre aſtringent R. pour prévenir la fluxion, on appliquera deux compreſſes S. T. trempées dans des eaux rafraichiſſantes, l'une ſur l'œil, l'autre ſur la temple, & un bandeau V. par deſſus pour couvrir les deux yeux. On mettra promptement le malade dans ſon lit où il ſera couché ſur le dos pendant quelques jours, la tête médiocrement haute, on le ſaignera le ſoir, & on lui tiendra le ventre libre. Il ne faut pas qu'il parle, ni qu'il prenne de la nourriture ſolide, de crainte qu'en la mâchant, le mouvement ne fit ou relever la cataracte, ou tomber une fluxion ſur l'œil. On ne lui fera ouvrir l'œil que trois jours après, quoiqu'on ſoit obligé de changer fréquemment les remedes qui pourroient en ſe ſéchant le bleſſer par leur dureté. Dans le tems qu'on renouvellera les médicamens, il faudra que la lumiere ſoit placée derriere la tête du malade, afin qu'il n'en ſoit point incommodé; & le panſement ſe doit faire ſans lui remuer la tête. Enfin il gardera un grand repos, & le jour n'entrera point dans ſa chambre que le tems des accidens ne ſoit paſſé. Regime.

La deſcription que je vous fais de la cataracte eſt celle que les plus fameux Oculiſtes en ont faite, & celle qui a paſſé pour conſtante juſqu'aujourd'hui. On a cru juſqu'à préſent que c'étoit une taye, ou pellicule qui ſe formoit & ſe plaçoit dans l'humeur aqueuſe entre la cornée & le cryſtalin; mais M. Briſſeau Medecin de l'Hôpital de Tournay nous a déſabuſé de cette opinion, en nous faiſant voir que c'étoit le cryſtalin même épaiſſi & endurci qui faiſoit la cataracte, & que par l'opération on croyoit avoir abbatu une pellicule, mais que c'étoit le cryſtalin qu'on faiſoit ſortir de ſa place par le moyen de l'aiguille, & qu'on plaçoit à la partie inférieure de l'œil. Il nous dit que

la glaucome n'eſt point une maladie du cryſtalin, qu'elle eſt produite par l'épaiſiſſement de l'humeur vitrée qui la rend opaque, & qu'au-contraire la goutte ſerene eſt une diſſolution de cette humeur vitrée qui la rend aqueuſe. (*a*).

(*a*) M. Briſſeau n'eſt pas l'inventeur de ce ſentiment ſur la cataracte. M. Laſnier très-habile Chirurgien de Paris, mort en 1690, l'a debité dans le ſiecle paſſé. MM. Gaſſendi & Rohault, à qui il l'avoit communiqué, l'ont inſeré dans leurs ouvrages. L'on trouve auſſi dans le Journal des Savans année 1668, l'analiſe d'un Livre qui a pour titre Nouvelles decouvertes touchant la vûë, & dans lequel ce ſentiment eſt établi. Comme cette analyſe eſt fort courte, on la rapportera ici en ſon entier.

„ Ariſtote, Galien & tous les Anciens étoient demeu-
„ rez d'accord que la viſion ſe fait dans cette humeur de
„ l'œil, qu'on appelle le criſtalin à cauſe de ſa tranſpa-
„ rence & de ſa ſolidité; mais quelques auteurs moder-
„ nes ont allegué de très-fortes raiſons contre cette opi-
„ nion, & l'expérience qu'on a faite depuis quelque
„ tems l'a entierement détruite. Car les Oculiſtes ont
„ trouvé qu'il n'y avoit point d'autre moyen de guerir
„ les maladies des yeux, appellée vulgairement cata-
„ racte, que d'abbatre le criſtalin; deſorte qu'ils ont ren-
„ du l'uſage des yeux à pluſieurs perſonnes, en rendant
„ inutile cette partie que les Anciens croyoient être le
„ principal organe de la vûë „

Cette decouverte malgré ſon importance & l'autorité des grands hommes qui en avoient reconnu la verité, tomba bien-tôt dans l'oubli. M. Briſſeau & M. Antoine l'en ont tirée quelque tems après, ſoit que leurs reflexions & l'experience leur avent fait trouver ce qu'on avoit decouvert avant eux, ſoit qu'ils avent puiſé leurs lumieres dans les Auteurs du dernier ſiecle.

Les nouveaux ſentimens trouvent toujours beaucoup d'adverſaires. Quand les ouvrages de M. Briſſeau, & ceux de M. Antoine parurent, pluſieurs perſonnes prirent la deffenſe de l'ancienne opinion, malgré un grand nombre d'experiences qui établiſſoient ſuffiſamment la nouvelle decouverte. Mais les obſervations faites depuis forcerent enfin les plus incrédules de ſe rendre à la verité; deſorte qu'il reſte à preſent fort peu de partiſans de l'ancien ſentiment.

Les praticiens penſent donc preſque unanimement que la cataracte n'eſt ordinairement que l'opacité du

criſtalin. Je dis ordinairement; car il ſe trouve, quoique rarement, des cataractes membraneuſes. Ces cataractes ne ſont pas des pellicules qui ſe forment dans l'humeur aqueuſe; & qui bouche le trou de l'uvée, comme le croyoient les Anciens; mais ce ſont des membranes de l'œil qui deviennent opaques de tranſparentes qu'elles étoient, ce qui arrive rarement ſans que le criſtalin perde auſſi ſa tranſparence.

On ſçait que le criſtalin eſt une petit corps lenticulaire renfermé dans une capſule tranſparente, & qu'il eſt logé dans un enfoncement de la partie anterieure de l'humeur vitrée. La capſule eſt compoſée de deux membranes, dont l'une ſe trouve à la partie poſterieure du criſtalin & tapiſſe l'enfoncement de l'humeur vitrée, appellé chaton du criſtalin; l'autre couvre la partie anterieure du criſtalin, & eſt appellée membrane criſtaline. Celle-ci, quoique fort tranſparente, eſt plus épaiſſe que celle qui tapiſſe le chaton, & ſi on l'examine après l'avoir laiſſée tremper dans l'eau, elle paroit compoſée de deux pellicules unies enſemble par un tiſſu ſpongieux très-fin & très-ſerré.

Expoſition anatom. de M. Winſlow, part. 232.

Idem, part. 235. & 236.

La membrane qui tapiſſe le chaton du criſtalin, peut perdre ſa tranſparence. La membrane criſtaline peut auſſi devenir opaque. En ce cas elle peut continuer de couvrir toujours le criſtalin, ſelon une obſervation de M. Morand, ou ſelon une autre de M. de la Peyronnie, ſe ſeparer peu à peu du criſtalin, & devenir adherente au cercle de l'iris. On pourroit même conjecturer, en faiſant reflexion à la ſtructure de cette membrane telle que M. Winslovv l'a décrite, qu'il peut arriver quelquefois que la ſeule pellicule anterieure, devienne opaque & ſe ſepare de l'autre.

Hiſtoire de l'Acad. des Sciences, an. 1722.

Comme je viens de parler de la capſule du criſtalin, je finirai cette remarque par quelques reflexions ſur la maniere de faire l'operation de la cataracte, qui regardent cette envelope.

Si l'on porte dans l'œil d'un animal mort une aiguille pour déplacer le criſtalin, & qu'on puiſſe appercevoir ce qui ſe paſſe dans le tems de cette experience; on verra la capſule comprimée fortement par le criſtalin ſur lequel l'aiguille apuie, ſe diviſer vers ſa partie inferieure. Alors le criſtalin qui trouve une ouverture ſort entierement, mais peu à peu, de cette enveloppe, & ſe trouve placé vers le bas de l'œil. Il arrive ſouvent, lorſqu'on fait cette experience, que la capſule ne ſe diviſe pas auſſitôt qu'on apuie l'aiguile ſur le criſtalin, mais que le criſtalin s'abaiſſe avec elle & reprend ſa place dès qu'on

leve l'aiguille. La capsule cristaline est une continuation de la membrane vitrée; elle ne peut descendre vers le bas de l'œil sans faire changer la configuration du corps vitré. Dès qu'on leve l'aiguille, le corps vitré & par conséquent la capsule se remettent dans leur état naturel, & c'est pour cela que le cristalin encore renfermé dans cette enveloppe, reprend sa place.

Les mêmes choses arrivent peut-être lorsqu'on abat la cataracte à une personne vivante. Il est probable que si la capsule se divise dès qu'on appuie l'aiguille sur le cristalin, alors le cristalin degagé peu à peu de son enveloppe & placé par l'aiguille vers la partie inferieure de l'œil, ne remonte pas; mais si la capsule ne se divise pas l'aiguille la deplace avec le cristalin qu'elle renferme, & dès qu'on cesse d'appuyer, elle se remet avec le cristalin dans son état naturel. C'est apparemment pour cela qu'en faisant l'opération l'on voit souvent la cataracte remonter plusieurs fois; ce qui fait donner à certaines cataractes le nom de cataractes à ressort.

En suivant les conjectures qu'on vient de proposer, il est naturel d'atribuer au deplacement forcé de la capsule cristaline, les accidens qui arrivent quelquefois à la suite des operations où la cataracte remonte plusieurs fois. Car en déplaçant la capsule cristaline, on tiraille les parties de l'œil qui tiennent à cette capsule.

L'experience dont j'ai parlé, a fait imaginer qu'il seroit à propos de faire une petite incision à la partie inferieure de la capsule avec le tranchant de l'aiguille, afin que le cristalin sorte facilement de cette capsule, dès qu'on le pousse avec l'aiguille, qu'on porte à sa partie supérieure après avoir fait cette incision.

Il faut remarquer que si la capsule s'ouvroit vis-à-vis le trou de l'uvée, outre que le cristalin sortiroit difficilement, la cicatrice qui surviendroit à la petite plaie pourroit être un obstacle aux rayons de lumieres.

V. Hist. de l'Ac. année 1722.

Quand le cristalin est sorti de la capsule, l'une des deux liqueurs voisines la remplit. Si c'est l'humeur vitrée, le malade distingue la couleur & la grosseur des objets presqu'aussi bien qu'avec un cristalin transparent. Si c'est l'humeur aqueuse, il a besoin d'un verre convexe pour supléer au cristalin.

J'ai dis plus haut, qu'il y a des cataractes qui ne sont autre chose que l'opacité de la membrane cristaline, ou de celle qui tapisse le chaton du cristalin. Si la membrane cristaline a perdu sa transparence, on doit tâcher de l'abatre avec le cristalin. Si celle qui tapisse le

châton du criſtalin eſt devenu opaque, il faudroit auſſi l'abatre; mais ſi l'on conſidere la ſtructure de l'œil, on reconnoîtra que l'opération eſt comme impoſſible.

Le criſtalin, quoique bien abatu, ne reſte pas toujours dans le lieu où il eſt d'abord placé. Il paſſe quelquefois de la chambre poſterieure de l'œil dans l'anterieure par le trou de l'iris; ce qui arrive plutôt la nuit que le jour, parce que le trou eſt plus dilaté pendant l'obſcurité, que lorſqu'il eſt expoſé à la lumiere. Le criſtalin dans la chambre anterieure, paroit comme une petite tache au bas de la cornée; il gêne alors l'œil, il y cauſe de la douleur & des élancemens, & y occaſionne l'inflammation. C'eſt un corps étranger qu'il faut ôter, ſi on veut faire ceſſer ces accidens. Voici comme on doit s'y prendre, & comme M. Petit fit en 1708 cette operation à un Prêtre. On perce la cornée tranſparente dans ſa partie inferieure & du côté du petit angle, avec une aiguille qu'on fait entrer du côté du grand angle, & traverſer la chambre anterieure. On coupe la cornée avec la pointe d'une lancette, qu'on porte ſur une crenelure qui eſt à l'aiguille. On introduit par cette ouverture dans la chambre anterieure une très-petite curette, avec laquelle on tire doucement le criſtalin. On met ſur l'œil des compreſſes trempées dans quelque défenſif, & on les ſoutient avec un bandeau qu'on applique ſur le front, afin qu'il ne comprime pas l'œil. Dès le lendemain l'humeur aqueuſe qui s'eſt évacuée par l'ouverture ſe trouve regenerée, & la petite plaie eſt cicatriſée. On pourroit ſe ſervir, pour faire cette operation, de la petite aiguille propoſée dans une des precedentes remarques.

M. Briſſeau a fait un Traité de ces maladies qu'il a fait imprimer à Paris en 1709. il prouve ſon opinion par pluſieurs experiences qu'il a faites & qu'il rapporte, & quoique cette découverte ne change rien dans la cure de ces maux, ni dans la maniere de faire les opérations qui leur conviennent, on lui a néanmoins obligation d'avoir éclairci la nature de ces maladies, & d'en avoir donné la juſte idée qu'on en doit concevoir.

De l'extraction des corpuscules étrangers qui sont entrés dans l'œil.

IL ne faut pas oublier une opération qui se présente à faire tous les jours, c'est de tirer les choses étrangeres qui sont entrées dans l'œil. On a souvent recours au Chirurgien quand on a essayé en vain de les faire sortir en frottant & en soufflant dans l'œil, car la douleur qu'on éprouve contraint à demander un prompt soulagement : pour le donner on renversera l'une ou l'autre paupiere, & on tâchera de découvrir le corps étrange pour le faire sortir avec une petite curette X. Si on ne pouvoit pas le voir, il faudroit faire un petit bain à l'œil, en faisant coucher le malade, & lui versant dans le grand angle un peu d'eau tiéde qui venant à sortir après avoir lavé le globe de l'œil pourra entraîner avec elle l'ordure ou le petit éclat qui fait la douleur : & si on ne peut pas l'avoir par ce moyen, on attachera au bout d'un brin de balay un petit morceau d'éponge Y. très-fine, qu'on aura trempé dans de l'eau, & ayant un peu élevé la paupiere, on en balayera tout le devant du corps de l'œil pour amener sûrement avec cette petite éponge ce qui sera entré dans l'œil sous les paupieres. Le malade sera soulagé à l'instant, on se servira ensuite d'eau & de collires rafraîchissans pour éviter l'inflammation qui pourroit survenir.

FIG. XXXVI. POUR LES ANGLES DES YEUX.

DEs trois opérations que le Chirurgien fait aux angles des yeux, la premiere eſt l'*eckanthis* de *ec*, qui veut dire *dehors*, & de *Kanthos* qui ſignifie *angle de l'œil*, pour exprimer par ce mot que cette maladie eſt une excroiſſance de chair qui vient au grand angle des yeux. Il y en a deux eſpeces, l'une indolente, rougeâtre, tendre & flaſque, qui obéït facilement aux remedes ordinai-

Des opérations qui ſe pratiquent aux angles des yeux.

De l'eckanthis.

res ; & l'autre qui eſt douloureuſe, plombée, maligne & rebelle aux remedes, & qui ne ſe guérit que par l'opération. On aſſigne trois cauſes principales à cette maladie. 1°. Une tumeur mélancolique qui augmente & endurcit la ſubſtance de la chair qui ſe trouve naturellement à l'endroit marqué ci-deſſus, & qui ſe rend ſemblable aux verruës. 2°. Un *hyperſarcoſis*, dont l'étimologie eſt déduite de *hyper* qui veux dire exceſſivement, & de *ſarcoein* produire de la chair ; parce qu'un tel défaut provient quelquefois d'un ulcere négligé, ou mal panſé en cette partie qui ſe ſera remplie d'une chair ſuperflue. 3°. Un reſte de pterigion qui n'ayant pas été coupé ni conſumé ſe ſera accru & endurci dans la ſuite.

Cure. Pour la guériſon de la premiere eſpéce d'eckanthis, on conſumera l'excroiſſance avec alum calciné, verdet brûlé, mercure rouge, ou eſprit de vitriol. Mais la ſeconde qui eſt dure, farouche & maligne, ſera emporté par inciſion. Pour l'exécuter on paſſera avec une aiguille A. un fil B. à travers cette chair pour la ſoulever, & par ce moyen la couper avec le ſcalpel C. tout proche de la glande, prenant garde de toucher au trou lacrimal qui va dans le nez ; car s'il ſe bouchoit par la cicatrice, la lymphe qui humecte inceſſamment l'œil, & qui fait les larmes quand elle eſt extraordinairement preſſée dans les filets qui ſont aux environs de ces organes, ne pouvant plus prendre ce chemin, elles couleroit le long des joues & cauſeroit un larmoyement continuel.

De l'ankylods. LA ſeconde eſt l'ankilops, dérivé de *anki* qui veux dire proche, & de *ops* œil, en latin *abſceſſus occularis*. C'eſt une tumeur ou une abcès qui n'eſt pas encore ouvert, ſitué entre le grand coin de l'œil & le nez, & formé d'une humeur épaiſſe & gluante, à peu près ſemblable à celle qui eſt contenue

contenue dans les loupes; ce qui fait qu'il augmente peu à peu, & se meurit avec une légere douleur. Pour parvenir à sa guérison, supposé que les remedes généraux ayent précédé, on appliquera sur la tumeur dans son commencement quelques remedes dessicatifs & astringens à dessein de réprimer, de consumer & de tarir l'humeur qui s'amasse dans cette partie. Que si la tumeur persévérant fait juger par la rougeur & par l'inflammation qui y surviennent, qu'elle tend à la supuration, il faut l'ouvrir avec la lancette D. Et si l'on croit que la matiere soit dans un kiste, on le séparera, ou bien on le consumera avec les trochisques *de minio*, ou le précipité de mercure, pour mondifier & cicatriser ensuite la plaie. Il faut remarquer qu'aussi-tôt que cette tumeur est ouverte, elle perd son nom d'ankilops, pour prendre celui d'ægilops, qui comprend la maladie dont je vais vous parler, & l'opération que vous allez voir.

Des remedes exterieurs.

L'opération.

LA troisiéme est l'ægilops dérivé d'*aix*, chevre, & de *ops*, parce que les yeux de ces animaux sont très-sujets à cette maladie; c'est ce que nous appellons la fistule lacrimale, qui consiste en un petit ulcere calleux & profond situé au grand coin de l'œil à l'endroit où est placé ce qu'on appelle la glande lacrimale qui n'est qu'un sac graisseux & charnu parsemé de plusieurs glandules presqu'imperceptibles. Cet ulcere commence toujours par un petit abscès en ce lieu où la matiere qui se putréfie, a bien-tôt atteint l'os, parce qu'il y a peu d'espace entre lui & la peau, & qu'étant plus spongieux qu'un autre, il est aussi plûtôt carié. Si d'abord qu'il y a un abcès au coin de l'œil, les malades vouloient permettre qu'on le perçât, on pourroit éviter la fistule; mais comme ils appréhendent qu'il n'en reste une cicatrice au visage,

De l'ægilops.

ils different tant que le petit abscès s'ouvre de lui-même, & il en arrive deux inconveniens assez tristes; l'un c'est que la matiere a eu par son séjour le tems de carier l'os, & l'autre, c'est qu'il se fait à la peau un trou si petit qu'on ne peut pas porter de médicamens pour mondifier le fond de l'ulcere: ensorte que suintant sans discontinuation, la fistule est entretenue jusques à ce que l'operation y remedie.

Difference de ces fistules.

De ces fistules les unes sont ouvertes par dedans, & les autres par dehors. Les premieres procedent d'une humeur lente qui ne forme au-dehors qu'une petite tumeur de la grosseur d'un pois, laquelle étant pressée avec le doigt, jette par dedans l'œil, je veux dire entre les paupieres, une sanie sereuse, & quelquefois visqueuse & blanche. Les autres sont faites d'une matiere active & chaude, qui devenant âcre en croupissant, ronge l'os qui est mince & poreux, & en même tems se fait jour par dehors pour fluer perpetuellement jusqu'à ce qu'on en tarisse la source (*a*). Quand elles sont vieilles, elles

(*a*) L'Auteur distingue ici deux especes de fistules, l'une dont l'humeur s'évacuë entre les paupieres, l'autre dont l'humeur sort par une ouverture exterieure à l'œil; mais voisine du grand angle. Quand l'Auteur dit que l'humeur de la premiere a son issue entre les paupieres, il veut dire aparemment que cette évacuation se fait par les points lacrimaux. Cette humeur, qu'il dit être lente, n'est autre chose que la liqueur lacrimale, retenue dans le sac lacrimal, & mêlée quelquefois avec une matiere purulente. Cette retention des larmes dans le sac peut venir de différentes causes; sçavoir, de quelque maladie du sac lacrimal ou des parties voisines, & de la mauvaise qualité de cette liqueur.

Si la tumeur se vuide lorsque les malades sont couchés, & qu'elle se remplisse quelque tems après leur lever, on a lieu de conjecturer que l'affoiblissement du ressort des parois du sac lacrimal, & du canal nasal, est la cause de la tumeur. Car, lorsque le ressort de ces parties est affoibli, & que les malades se tiennent

debout, il se peut former à l'entrée du canal nazal un pli qui empêche la liqueur d'y passer, & la fait amasser dans le sac; ce qui forme au-dehors une tumeur que M. Petit nomme hernie du sac lacrimal. Quand le malade est couché, le sac lacrimal ne forme plus de pli, la liqueur s'écoule dans le nez, & la tumeur disparoit.

Une inflammation qui survient au grand angle de l'œil, à la peau & à la graisse qui couvre le muscle orbiculaire, est un ankilops qui, soit qu'il se resolve ou qu'il supure, n'endommage pas le sac lacrimal. Mais si elle s'étend jusqu'au muscle orbiculaire, & à la graisse qui est au-dessous, elle passe bien-tôt jusqu'au sac lacrimal, & y occasionne un engorgement.

L'abondance & l'épaississement de l'humeur qui se filtre par les glandes pituitaires, peut en occasionnant ce qu'on appelle vulgairement rhume du cerveau, causer encore une obstruction & un engorgement du sac lacrimal.

Enfin les mauvaises qualitez de la liqueur lacrimale, qui sont sa viscosité & son acreté, peuvent causer les mêmes effets. On conçoit aisément qu'une liqueur épaisse & visqueuse ne coule qu'avec peine, & peut s'arrêter dans un canal aussi petit que le canal nazal, dont l'ouverture inferieure est quelquefois fort petite.

Les liqueurs âcres occasionnent l'excoriation des parties par où elles passent. Si la liqueur lacrimale a ce défaut, elle ulcere le sac lacrimal, & le pus tombant dans le canal nazal s'arrête & le bouche. Ces mauvaises qualitez de la lymphe lacrimale sont quelquefois des suites de la petite vérole.

Dans tous ces cas, l'œil est toujours couvert de larmes, & l'on voit à l'angle interne une tumeur plus ou moins grosse, qui se vuide par les points lacrimaux lorsqu'on la comprime avec le doigt, ce que les malades sont portez à faire d'eux-mêmes de tems en tems. La liqueur qui sort alors est l'humeur lacrimale toute seule ou mêlée avec une matiere purulente, s'il y a un ulcere au sac.

La compression peut aussi obliger l'humeur à passer par dedans le nez, quand l'obstruction n'est pas si considérable, ou qu'il n'y en a pas, comme lorsque la tumeur est une hernie simple du sac lacrimal.

Quand l'ulcere se trouve au côté du sac qui recouvre l'os unguis, cet os est bien-tôt découvert & alteré.

Toutes ces maladies, qui sont autant d'especes de ce que l'Auteur appelle fistule ouverte par dedans, ne

ſont que des maladies du ſac ou du canal lacrimal, & ne doivent être, à parler exactement, appellées fiſtules que quand elles occaſionnent à l'exterieur du grand angle de l'œil un depôt qui ſe fait une petite ouverture par où le pus ſort avec les larmes ; mais alors ces maladies ceſſent d'être ce que l'Auteur appelle fiſtule ouverte en dedans, & deviennent ce qu'il appelle fiſtule ouverte au-dehors.

Ce depôt vient du long ſejour de la liqueur lacrimale dans le ſac, ſoit que les malades n'ayent pas ſoin de comprimer la tumeur, ou que la liqueur ſoit trop épaiſſe pour ceder à la compreſſion.

Il ſe peut former au grand angle un petit abſcés qui ne vient point de la retention des larmes dans le ſac, & qui produit les mêmes effets que celui dont on vient de parler

Ces depôts peuvent ſouvent carier l'os unguis ou quelqu'autre os du voiſinage.

L'abondance du pus qui ſort par la fiſtule ou par les points lacrimaux lorſqu'on preſſe le ſac, eſt un indice de l'alteration de l'os. Pour s'en aſſurer, on introduit par l'ouverture externe, s'il y en a une, un petit ſtilet avec lequel on reconnoit ſi l'os eſt découvert. Quand il n'y a point d'ouverture exterieure, on ſe ſert de la petite ſonde T. appellée ſonde à ſonder les points lacrimaux. On l'introduit par l'un de ces deux points. M. Junkers * dit que Sthal eſt le premier qui ait ſondé les points lacrimaux. Il ſe ſervoit d'une petite corde à boyau au lieu de ſonde.

* *Conſpectus Chirurgiæ.*

appétiſſent l'œil, & l'atrophient. La carie ronge ordinairement, & pénétre juſques dans les os du nez ; ce qui rend l'haleine forte & puante, & la guériſon très-difficile : mais quand la fiſtule eſt récente, & qu'elle a ſon orifice éloigné du globe de l'œil, elle laiſſe beaucoup d'eſperance d'un heureux ſuccès dans le traitement, ſoit par les remedes, ſoit par l'opération.

Maniere de traiter la playe.

En l'une & en l'autre maniere de procurer la cure des fiſtules lacrimales on doit préparer le corps par un bon regime de vivre, par ſaignées, purgations, ventouſes & veſſicatoires. Si on ſe veut donc ſervir de la voye la plus douce, qui eſt celle des médicamens, il faudra traiter autrement

celle qui n'eſt ouverte qu'en dedans, que celle qui l'eſt en dehors (*a*).

(*a*) Tous les deſordres dont j'ai parlé dans la remarque précedente, ſe peuvent réduire à trois; ſçavoir l'engorgement des routes de la liqueur lacrimale, l'ulceration du ſac lacrimal, du canal nazal & des parties voiſines; & la carie de l'os unguis ou des os voiſins.

On retablit le cours des larmes de deux manieres differentes; en debouchant leur voie ordinaire, ou ſi cela n'eſt pas poſſible, en leur formant une route nouvelle.

Les moyens qu'on emploie pour déboucher le paſſage naturel des larmes ſont differents, ſuivant les differentes cauſes, & les differens degrez de l'obſtruction du canal.

Si l'engorgement vient de la perte du reſſort du ſac lacrimal qui occaſionne ſa dilatation & ſa ſortie en dehors qu'on a appellé hernie du ſac lacrimal, il faut comprimer le ſac de la maniere que l'Auteur va décrire, ou par le moyen d'un petit bandage d'acier connu ſous le nom de bandage pour la fiſtule lacrimale. On ne doit point faire cette compreſſion pour procurer un recollement au vuide, comme le dit l'Auteur, mais pour contenir ſeulement les parois du ſac lacrimal dans leur état naturel, & faciliter par ce moyen le retabliſſement de ſon reſſort.

Lorſque l'engorgement a commencé par l'obſtruction du canal nazal, & que cette obſtruction n'eſt pas conſidérable, on peut y remedier en injectant pendant quelque tems dans ce conduit, par les points lacrimaux, un melange d'eau ſimple & d'eau vulneraire. On ſe ſert pour cela de la petite ſeringue V. appellée ſeringue pour les points lacrimaux. Par ce moyen on retablit la liberté du canal, & l'on en guerit même quelquefois l'ulceration, s'il y en a, & ſi elle n'eſt point inveterée. On peut auſſi tenter de déboucher le canal en y introduiſant par les points lacrimaux & par le ſac, la petite ſonde à ſonder les points lacrimaux.

Quand les injections paſſent dedans le nez, qu'il n'y a plus de larmoyemens, & qu'en preſſant l'endroit du grand angle où repond le ſac lacrimal, on ne fait point ſortir de matiere purulente par les points lacrimaux : on eſt ſûr que le canal eſt débouché, que l'ulcere, s'il y en a eu, eſt conſolidé, & que la gueriſon eſt parfaite.

L'obſtruction du canal eſt quelquefois ſi conſiderable, que les injections & la ſonde ne ſuffiſent pas

pour y remedier. Il faut alors en venir à une opération fort délicate. Un aide appuie le pouce sur la commissure des paupieres du côté du petit angle, & les tire pour tendre la peau, ce qui fait faire une petite saillie au tendon du muscle orbiculaire. Le Chirurgien porte la pointe d'un petit bistouri demi-courbe au-dessous de ce tendon, au rebord de l'orbite, & à trois lignes de la commissure des paupieres, il la plonge doucement dans le sac lacrimal, sans toucher à l'os, & fait une incision qui se termine vers le tendon du muscle petit oblique. S'il s'est fait une petite ouverture exterieure, il la traverse en faisant l'incision. Il glisse ensuite sur le dos du bistouri une sonde qu'il introduit dans le canal, afin de le déboucher. Il retire la sonde, & lui substitue une bougie fine ou un petit seton composé de deux ou trois brins de fil qu'il fait sortir par le nez. Il peut aussi ne se servir que d'une petite bougie de cire, ou une petite tente deplomb qu'on porte seulement un peu au-delà du trou du canal nazal. Ces quatre differens moyens de tenir le canal nazal ouvert, ont tous réussi. Il injecte de tems en tems par les points lacrimaux & par l'ouverture du sac, quelque liqueur deterfive pour guérir l'ulcere; cependant il entretient par le moyen d'un petit bourdonnet, l'ouverture exterieure des tégumens.

Quand il juge que le canal est bien formé, & que l'ulcere est cicatrisé, il ne se sert plus de seton, ni de bougie; il met seulement sur la plaie exterieure un petit emplâtre de l'Abbé de Grace, & continue encore pendant quelque tems de faire les injections par les points lacrimaux.

Quelques Praticiens au lieu de se servir de seton ou de bougie, mettent dans le canal une petite canule d'or, d'argent ou de plomb, qu'ils y laissent lors même que la plaie se ferme, & qui tombe par la suite dans le nez.

S'il étoit possible de faire des injections dans le canal nazal par son orifice inférieure qui est dans le nez, en se servant d'une petite seringue, dont le tuyau seroit tourné de maniere qu'on pût le faire entrer dans cette petite ouverture, & si l'on s'accoutumoit à se servir de cette méthode, on la prefereroit peut-être aux autres en bien des cas.

Il peut arriver que les parois du canal nazal se gonflent & se colent si exactement qu'on ne puisse le retablir. Il faut alors faire une nouvelle route aux larmes. On est encore obligé de suivre cette methode, lorsque l'os unguis est carié. On sçait que cet os est si mince qu'il se perce en s'exfoliant. C'est pourquoi sans attendre l'exfoliation on le brise & l'on perce la membrane pituitaire dans l'endroit qui le touche, pour faire un canal par où les larmes puissent couler dans le nez.

On fait cette operation de differentes manieres. L'Auteur propoſe celle que l'on a ſuivie pendant long-tems, on verra dans une des remarques ſuivantes la perfection à laquelle les Modernes l'ont portée.

En décrivant les moyens de remedier à l'engorgement des routes de la liqueur lacrimale, on n'a pû s'empêcher de rapporter ceux qu'on employe pour guérir l'ulceration du canal nazal & du ſac lacrimal, celle des parties voiſines, & la carie des os; parce que ces maladies ſe trouvent aſſez ſouvent compliquées enſemble. Ce qu'on a dit de ces moyens fait aſſez ſentir que pour les employer avec ſuccès, il faut avoir une parfaite connoiſſance de la ſtructure des canaux par où les larmes s'écoulent, & de toutes les parties voiſines.

Si les déſordres dont on a parlé viennent de la mauvaiſe qualité des larmes, ou de quelque virus répandu dans le ſang, le traitement local ne ſuffit pas; il faut auſſi corriger le vice des liqueurs, par les remedes convenables.

Quand il n'y a qu'une petite éminence en dehors, & qu'en la preſſant la matiere qui la faiſoit s'écoule par dedans l'œil, on a ſujet de croire que cette matiere eſt benigne & douce, & qu'elle n'a pas aſſez d'acrimonie pour uſer la peau & ſe faire une iſſue au-dehors; & quand elle n'a pas pû percer la peau, on a raiſon de penſer qu'elle n'aura pas été non plus capable de ronger le perioſte, & que l'os n'eſt point découvert, cette purulence pouvant s'amaſſer dans un petit ſac entre la peau & le pericrâne ſans cauſer aucun déſordre qui ait de mauvaiſes conſéquences. Quand cela eſt ainſi, il n'y a pour guérir qu'à empêcher la matiere de s'accumuler dans ce vuide, & on y réuſſit par la ſimple compreſſion avec laquelle j'en ai guéri pluſieurs, & particulierement des enfans. Je mets un petit emplâtre de ceruſe brulée ſur l'endroit de la tumeur, & une petite compreſſe triangulaire de l'épaiſſeur d'un demi poulce par deſſus pour remplir le coin de l'œil. Sur cette compreſſe, j'en applique une autre de même figure & de même

épaiſſeur, mais un peu plus large, les ayant trempées toutes deux dans une eau deſſicative, & je fais contenir le tout par une bande circulaire qui ſerrant les compreſſes contre l'endroit du petit ſac, fait que l'humeur ne s'y amaſſe plus, & que le vuide ſe recolle, pourvû qu'on continue la même pratique pendant quelques mois.

Si la fiſtule eſt ouverte par dehors, & qu'on veuille tenter de la guérir par médicamens, on commencera par la dilater juſques dans le fond avec la racine de gentiane, ou l'éponge préparée, après quoi on la mondifiera avec l'apoſtolorum, l'ægiptiac, ou la poudre de mercure. Si l'os eſt carié, on le touchera avec quelques goutes d'huile de ſouffre ou de vitriol, dont on imbibera un très-petit morceau de cotton qui étant mis ſur l'os en corrigera l'alteration, faiſant enſorte de ne cauſer que peu de douleur par l'uſage de ces remedes, de crainte qu'elle n'y attirât une fluxion. On appliquera ſur toutes les parties voiſines pluſieurs compreſſes trempées dans des eaux rafraichiſſantes; après quoi l'ulcere ſera mondifié, deſſeché, & cicatriſé ſuivant les méthodes communes.

Traitement des parties voiſines.

Tous les Praticiens diſent que le remede le plus ſûr & le plus prompt pour la fiſtule lacrymale, c'eſt le cautere actuel dont on touche l'os pour le faire exfolier; & comme cette opération eſt très-délicate, & qu'elle demande pour être bien executée un ſçavoir-faire acquis par de profondes réfléxions & par un long uſage, nous examinerons avec attention comme nous avons fait aux autres, ce qu'il y a à prévoir & à operer avant que de cauteriſer l'os, ce qu'on doit obſerver en le cautériſant, & la conduite qu'il faut tenir après l'avoir cauteriſé.

Avant que de porter le feu ſur l'os, on regardera en premier lieu s'il n'y a point d'ouverture en dehors, ou ſi l'ouverture qu'on remarque eſt d'une

grandeur ſuffiſante. Quand il n'y en a point il en faut faire, & quand elle eſt trop petite, il faut l'agrandir ; pour cela les uns veulent comme Thevenin, qu'on mette un cautere potentiel entre l'œil & le nez, le plus loin de l'œil que faire ſe pourra, prenant garde qu'il ne coupe le ligament du grand canthus, (ce qui rendroit l'œil éraillé), & qu'en faiſant une petite ſcarification ſur l'eſcarre on dilate la fiſtule juſques dans ſon fond, afin qu'elle ſoit capable de recevoir le cautere actuel. Les autres mieux fondés, ce me ſemble, prétendent qu'on doit ouvrir cette fiſtule avec le biſtouri droit E. en faiſant une petite inciſion en forme de croiſſant, pour s'éloigner de la jonction des paupieres(*a*),& que l'inciſion aille juſques ſur l'os découvert auquel on applique de petits bourdonnets FF. de charpie ſéche pour abſorber le ſang & les humiditez, poſant enſuite le reſte de l'appareil, pour attendre au lendemain à y mettre le fer chaud.

Préparation & precaution pour cautériſer.

L'heure de cauteriſer étant venue, & tout ſe trouvant prêt pour cet effet, le malade ſera aſſis dans un fauteüil de commodité qui aura une oreiller pour lui appuyer la tête de côté, on relevera l'appareil pour reconnoître avec une ſonde G. ſi l'os eſt bien découvert; puis avec une compreſſeH. & un bandeau I. on couvrira l'œil ſain, afin que le malade n'ait point l'appréhenſion du feu : on

(*a*) On doit s'éloigner de la jonction des paupieres de trois ou quatre lignes. Mais ſi la carie s'étendoit au-delà de l'os unguis, ce qui arrive quelquefois, & qu'on ne put ſans couper le tendon du muſcle orbiculaire la découvrir pour y porter les remedes convenables, il faudroit couper ce tendon en portant le biſtouri par deſſous, ſans craindre, comme les Anciens, que l'œil devienne éraillé. Feu M. Arnaud a fait voir par pluſieurs experiences, que cet éraillement ne vient que de la ſection de la commiſſure des paupieres, ou de ce que l'on a fait l'inciſion trop près de la commiſſure, & non de la ſection du tendon du muſcle orbiculaire.

met sur l'œil voisin de la fistule une compresse K. trempée dans des eaux refrigerantes, laquelle va jusques sur la temple étant percée au droit de la fistule. Cette compresse doit être étendue proprément pour ne point nuire à l'Opérateur & ainsi mouillée pour empêcher que le feu n'agisse sur les parties voisines. La seconde G. qu'on refourre dans la plaie sert à conduire jusques sur l'os un petit entonnoir L. qui a un manche M. pour le tenir de la main gauche. On retire la sonde après qu'on a posé l'entonnoir, dans le trou duquel on insinue une fausse tente de charpie N. pour tarir le peu d'humidité qui pourroit abreuver le fond de la plaie, & l'os étant à sec on prend de la main droite le cautere actuel O. tout rouge qu'on plonge dans la cavité de l'entonnoir jusqu'à l'os, l'y appuyant légerement. (*a*) On en remet un second P. quand on croit que le premier n'aura pas suffi pour faire impression à l'os & pour dissiper toutes les humidités dont il est pénétré; c'est pourquoi on en fait toujours chauffer deux dans ce réchaux Q.

(*a*) On doit non-seulement penetrer jusqu'à l'os, mais le briser avec le cautere, & percer la membrane pituitaire qui le touche, pour faire une nouvelle route aux larmes, comme on l'a déja dit.

On est sûr d'avoir percé l'os & la membrane, lorsqu'il sort de la fumée par le nez, ou qu'il tombe du sang ou de la serosité dans la gorge du malade, il faut prendre garde de ne pas laisser long-tems le cautere dans l'entonnoir, qui étant trop échauffé, bruleroit la peau des paupieres dans l'endroit de leur commissure, & occasionneroit par conséquent l'éraillement après la guérison.

Les meilleurs Praticiens ne se servent plus du cautere actuel lorsque l'os unguis est seul carié. Il y en a même beaucoup qui ne s'en servent pas pour toucher la carie de l'avance de l'os maxillaire, celle de la partie inférieure de l'os coronal ou celle de l'os planum. Ils se contentent d'y appliquer la pierre infernale, & les remedes qui dessechent les portions d'os alterez.

Pour detruire l'os unguis, & former une nouvelle route aux larmes sans le secours du cautere actuel, on

plein de feu. Enſuite on retire cet entonnoir, dont l'uſage eſt non ſeulement de conduire les cauteres actuels, mais encore d'épargner au malade la ſenſation douloureuſe du feu.

La cauteriſation ayant été faite, on boure la plaie avec de petits bourdonnets de charpie; (a) par deſſus leſquels on met un petit emplâtre de ceruſe R. d'une figure convenable à la partie, couvrant l'œil d'un défenſif & d'une compreſſe triangulaire avec le bandage ordinaire pour la fiſtule lacrymale: on le fera avec cette bande T. dans la ſuite du panſement il faut empêcher que la chair ne ſe reproduiſe en trop grande abondance; & qu'elle ne recouvre l'os avant qu'il ſoit exfolié: c'eſt-pourquoi dès qu'elle ſurmonte il faudra la conſumer avec les poudres & les onguens dont je vous ai parlé. Quand on croit que cette ſéparation de l'os a été faite, ce qui n'eſt pas toujours ſenſible, mais ce qu'on peut conjecturer aſſez ſûrement par une bonne chair qui vient de l'os & qui y eſt

Panſement de la plaie.

briſe cet os & l'on perce la membrane pituitaire avec le poinçon d'un trocar qu'on porte perpendiculairement deſſus. Quand cet inſtrument a percé la membrane, ce qu'il doit mieux faire que tout autre inſtrument mouſſe qui peut la décoler, il ſort du ſang par le nez, & il en tombe dans le goſier du malade. On tourne le poinçon du trocar pour achever de briſer l'os. On retire les petites pieces oſſeuſes qui ſe preſentent; les autres tombent dans la ſuite avec la ſupuration.

(a) Lorſqu'on a percé l'os unguis & la membrane pituitaire avec le cautere ou avec le poinçon du trocar, il faut avant de remplir la plaie de charpie, introduire dans l'ouverture qu'on a faite une tente de charpie, ou de toile, ou d'éponge préparé, ou de plomb, ou de bois, les tentes de bois & celles de plomb ſont plus ſolides que les autres, & il n'eſt pas néceſſaire de faire de compreſſion pour les maintenir. Si les chairs croiſſent trop dans la ſuite, on les conſume avec la pierre infernale pour entretenir l'ouverture exterieure juſqu'à ce qu'on ait fermé & cicatriſé le nouveau canal. On retire alors la tente & l'on cicatriſe l'ouverture externe.

fortement attachée, on laiſſera incarner la plaie & on en procurera la cicatrice (a).

Je finis, Meſſieurs, cette Démonſtration par deux Opérations qui ſont de notre ſujet, & qui bien que peu conſidérables en apparence ne demandant pas toute l'induſtrie du Chirurgien, ont pourtant des utilitez aſſez grandes, l'une eſt d'empêcher les enfans de loucher, & l'autre de mettre un œil de verre à la place de celui qui a été perdu.

De deux opérations moins importantes, mais fréquentes.

LEs enfans ſont louches, ou naturellement quand ils apportent ce vice en naiſſant, ou par accident pour avoir été couchez dans un faux jour où la lumiere leur venoit de côté, au lieu qu'on doit toujours ſituer le berceau enſorte qu'ils ayent les pieds tournez vers la fenêtre durant le jour, & le ſoir la chandele vis-à-vis d'eux; car ils ne manquent jamais de tourner leur vûe du côté de la lumiere, ce qui fait prendre dans une autre ſituation de leur lit la méchante habitude aux muſcles de tirer le corps de l'œil inégalement. Dès qu'on apperçoit ce défaut, il y faut mettre ordre par le moyen des beſicles V. qui dirigent leurs yeux & les accoutument à regarder chaque objet droit au devant d'eux en ſe tenant dans une ſituation paralelle l'un par rapport à l'autre. Les beſicles ſont des inſtrumens faits d'ébeine creux dans leur milieu du côté qui regarde les yeux, & percez d'un petit trou où quelquefois on met un verre qui conſerve encore ces organes, qu'on doit mu-

(a) Il reſte quelquefois un larmoyement après l'operation quoiqu'elle ait été bien faite. Peut-être cela vient-il de ce qu'on a dechiré les parois du ſac lacrimal en enfonçant l'os unguis. Si ce dechirement s'eſt étendu juſqu'à la portion de ces parois où aboutit la réunion des points lacrimaux, il paroît neceſſaire que ce petit canal ſe bouche & ſe cicatriſe, parce que cette portion déchirée ſervoit à maintenir ſon ouverture. Il faudroit donc chercher un moyen pour empêcher cet inconvenient & entretenir l'ouverture de ces petits canaux.

nir de ſes beſicles jour & nuit pendant quelques années, ſi on veut redreſſer ſûrement une vûe qui aura été longtems tournée de travers.

QUoique la fabrique & l'application des yeux de verre, ne ſemblent être à préſent que du reſſort des Oculiſtes, c'eſt néanmoins une opération de Chirurgie, laquelle eſt compriſe ſous la quatriéme eſpèce qu'on appelle protèſe, & qui ajoute à la nature ce qui lui manque. Quand un homme a perdu un œil par quelqu'accident que ce ſoit on en fait faire de cryſtal tel que l'un de ces deux marqués X. & Y. de même figure que l'œil qui reſte, & même un peu plus grands, car ils doivent être enclavés ſous la paupiere pour y pouvoir tenir. Ils ſont peints de la même couleur que le naturel, & on les fait cuire au fourneau, comme le verre peint des Egliſes. Quand l'œil artificiel eſt bien placé, il paroît comme l'autre, excepté qu'il ne peut pas ſe mouvoir ſi ce n'eſt quand le corps de l'œil aveugle n'étant pas fort atrophié & reſſerré, le verre peut s'ajuſter deſſus; car alors on lui voit quelque mouvement qui dépend de celui du globe de l'œil ſur lequel il eſt placé. Ceux qui s'en ſervent ſont obligés d'en avoir pluſieurs de reſerve, parce qu'ils peuvent tomber & ſe caſſer. Par le moyen de ces yeux artificiels on corrige une difformité choquante, & de la maniere qu'on les fait aujourd'hui il y faut regarder de près pour s'appercevoir que c'eſt l'art qui a réparé le défaut de la nature (*a*).

De l'œil artificiel.

(*a*) Pour placer un œil de verre, il faut que le volume de l'œil dont on a perdu l'uſage, ſoit diminué au moins d'un quart de ſa groſſeur ordinaire : car s'il étoit entier on ſeroit obligé de le diminuer de cette maniere. Un aide écarte les paupieres avec le doigt ou avec un ſpeculum oculi. Le Chirurgien paſſe, par le moyen d'une aiguille, un fil au travers de l'œil, à peu près à une ligne de la cornée tranſparente. Il en forme une anſe dont il tient les extrêmitez, pendant qu'il coupe circulaire-

Mais quoiqu'on faſſe porter à des enfans louches des beſicles ou d'autres maſques ſemblables, pendant des années entieres, il eſt néanmoins très-rare que leur vûe ſe redreſſe par ces ſortes d'inſtrumens, c'eſt-pourquoi je conſeillerois de tenter d'autres moyens, qui ſeroient par exemple, d'aſſujettir les globes des yeux dans une ſituation droite, ou un peu plus tournée du côté oppoſée à celui où ils ſe dirigent par dépravation, y employant des eſpèces d'yeux artificiels ou des demi-ſpheres creuſes qu'on aſſureroit par quelques bandelettes, & dans leſquelles les yeux ſeroient fixement engagez, par la même mécanique dont on uſe pour redreſſer des tailles qui ſe déjettent.

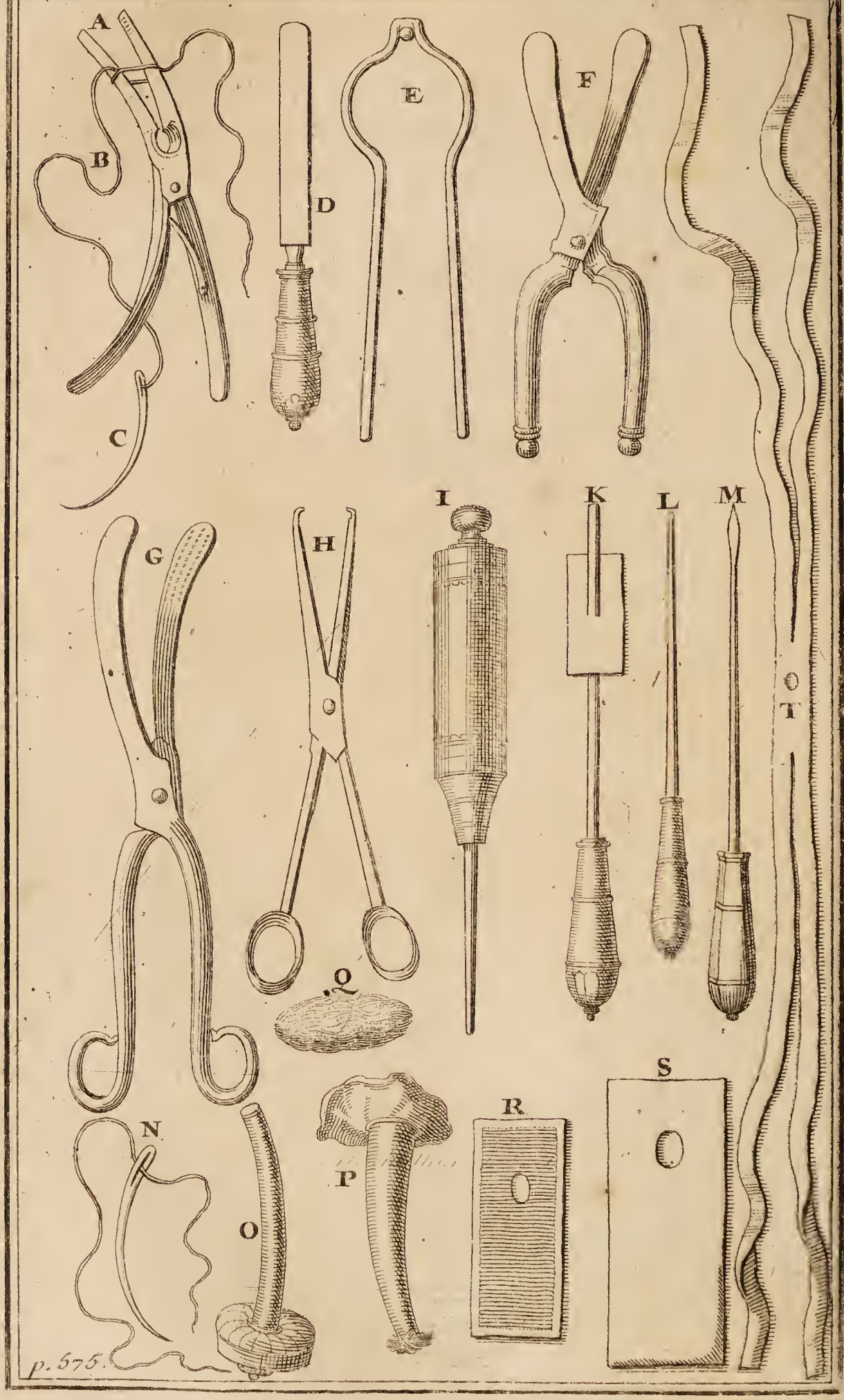
D'ailleurs il ſeroit à propos d'appliquer ſur la partie foible, je veux dire, ſur celle d'où les yeux s'éloignent, un cataplaſme fortifiant, & de l'autre côté, quelque choſe de piquant ou d'incommode qui obligeât continuellement la perſonne à s'efforcer de les en retirer, ce qui les affermiroit dans le bon état où l'on a deſſein de les mettre.

De plus, comme on a remarqué que les yeux de tous les louches étoient fort voutez en devant, & qu'ils s'y terminoient preſqu'en pointe, d'où il arrivoit qu'ils ne pouvoient bien voir que de près, & en ſe dirigeant de travers, d'une maniere déſagréable, il faudroit que la concavité des demi-ſpheres fut applatie, enſorte que ces organes en s'y moulant y contractaſſent une figure plus convenable au naturel.

ment la cornée opaque avec un biſtouri à une ligne de la cornée tranſparente. Quand il a commencé avec le biſtouri, il peut achever avec des ciſeaux. Il emporte toute la cornée tranſparente & l'iris. Il panſe l'œil avec un défenſif, & il ſaigne le malade pour prevenir les accidens. Le globe de l'œil ſe reſſerre peu à peu, ſe referme, & la plaie ſe guerit. L'œil artificiel reçoit des paupiéres & de ce qui reſte de l'œil un mouvement qui imite le naturel.

Fin de la Sixieme Démonſtration.

XXXVII. POUR L'OPERATION DU POLYPE.



OPERATIONS DE CHIRURGIE,

SEPTIE'ME DE'MONSTRATION.

De celles qui ſe pratiquent à la Face.

DU POLYPE.

PUiſqu'il eſt vrai, Meſſieurs, que toute la ſcience du Chirurgien, n'a point d'autre fin que de maintenir ou de rétablir l'homme dans la juſte proportion de toutes les parties de ſon corps ; c'eſt ici principalement où il doit redoubler ſon application & employer toute ſon adreſſe pour conſerver à la face cette perfection qu'elle a reçue de l'Auteur de la nature. Cette partie quoique l'image de Dieu, n'eſt pas moins attaquée par des maladies que le reſte du corps ; c'eſt auſſi ce qui fait qu'elle ne nous fournit pas moins d'occaſions d'exercer notre induſtrie : & comme les opérations qui regardent la face demandent encore plus de délicateſſe que celles qu'on fait aux autres parties,

Le but de la Chirurgie.

je vais tâcher de vous les démontrer avec toute l'exactitude poſſible. Elles feront tout le ſujet de notre entretien.

On fait tant de differentes opérations à la face qu'il nous ſeroit impoſſible de les renfermer toutes dans une journée ; & quoique nous expliquâmes hier celles des yeux avec celles de la tête, vous verrez que celles qui reſteront ſuffiront pour remplir la Démonſtration d'aujourd'hui. Je commence par celles du nez.

L'Etimologie de polype dérive de deux mots grecs, ſçavoir de *poly* qui veut dire beaucoup, & de *pous* qui ſignifie pied ; parce que la chair qui fait cette maladie eſt ſemblable au poiſſon marin, dit polype, en ce qu'elle a beaucoup de racines qui ont du rapport avec les pieds de ce poiſſon, c'eſt-pourquoi les Latins lui ont donné le nom de *multi pedes.*

C'eſt une excroiſſance de chair fongueuſe & ſuperflue qui ſe forme & s'accroît dans les narines où elle incommode la reſpiration. Le polype eſt ordinairement attaché à l'os cribleux ou etmoïde, & ſouvent aux lames oſſeuſes du nez, leſquelles étant ſpongieuſes peuvent plûtôt le produire que les os propres du nez qui ſont d'une ſubſtance plus dure.

Son origine. Les polypes ſuccedent très-ſouvent aux ozènes & aux ulceres du nez cauſez par fluxions d'humeurs âcres & attrabilaires qui ayant corrodé la membrane dont les lames oſſeuſes du nez ſont couvertes donnent lieu à cette chair de s'engendrer & d'augmenter tous les jours, & d'autant plus facilement qu'on n'y peut pas porter de remedes pour la conſumer dans ſon commencement (*a*).

Les

(*a*) Il faut diſtinguer deux ſortes de polipes. Les uns ſont des excroiſſances, formées par l'engorgement des glandes qui tapiſſent les parois de la membrane pitui-

Les humiditez ſurabondantes qui tombent ſur cette partie, & un ſang pituiteux & crud, lui ſervent de nourriture : ce ſang n'étant pas de qualité à produire de bonnes chairs & à être transformé en la ſubſtance des parties, il remplit les poroſitez des lames du nez, où trouvant quelques bouts des fibres de la membrane muſqueuſe, hors de ſon tiſſu, il les anime & en forme les racines d'un polype, qu'il fomente & qu'il pouſſe de telle ſorte que non-ſeulement cette excroiſſance remplit les narines, mais elle ſe fait voir encore dans la bouche derriere la luette ; quelquefois même elle ſe prolonge juſqu'à deſcendre dans le conduit de la trachée-artere, en danger de ſuffoquer le malade en dormant, ſi on n'y prenoit pas garde.

Il y en a qui occupent tellement les narines, que le nez en devient dur & ſchireux ; on ne reſpire pour lors que par la bouche avec beaucoup de peine, & comme en ronflant. Quand les deux narines ſont ainſi tout à fait bouchées, le mal eſt preſque incurable, parce que cette obſtruction qui empêche le paſſage de l'air ſi néceſſaire à la vie, étant dans un endroit fort profond, & ayant quantité de branches, eſt très-difficile à lever par l'extirpation de ces productions. On prétend que les chevaux ſont fort ſujets à cette incommodité qui les rend pouſſifs.

Si nous jettons les yeux ſur la ſtructure de la membrane interieure du nez, nous verrons qu'elle a grande part à la génération du polype, parce qu'elle eſt très-capable de donner fondement & matiere à des excroiſſances, étant épaiſſe, ſpongieuſe, toute penetrée & abbreuvée d'une humeur gluante qu'elle ſépare du ſang par la propriété du

La membrane pituitaire eſt diſpoſée à les produire.

taire, les autres ſont des extentions de cette membrane alongée peu à peu. On pourroit donner aux premiers le nom de polypes vaſculaires, & aux autres celui de polypes veſiculaires.

tiſſu de ſes fibres & de la configuration de ſes pores, ce qui contribue beaucoup à la formation de ces chairs fongueuſes & ſurabondantes.

Pour avoir une idée de leur génération, il n'y a qu'à faire reflexion que le ſang peut être chargé de parties viſqueuſes, ſoit par l'uſage de certains alimens indigeſtes, ſoit par le vice des fermens & des filtres naturels, de maniere que ces parties embaraſſantes ne pouvant ſuivre les autres principes de cette humeur, les abandonnent, ſurtout dans les endroits, comme les cavitez du nez, où il y a très-peu d'organes qui hâtent le cours des humeurs : les mucoſitez s'accumulant donc dans la membrane qui tapiſſe l'interieur des narines, la gonflent en dilatant ſes vaiſſaux & ſes glandes autant que ſes fibres ſont excitées à ſe pouſſer & à s'étendre par l'irritation de ces matieres qui fermentent & s'aigriſſent par leur ſéjour.

Ses diverſes eſpèces.

On remarque cinq eſpèces de polypes. La premiere eſt comme une membrane fongueuſe & molaſſe reſſemblant à la luette relachée ; elle s'attache au cartilage du milieu du nez, & ſe remplit d'une humeur tenace & pituiteuſe. La ſeconde eſt une chair blanchâtre, éminente, ronde & molle au toucher ; elle provient d'un ſang phlegmatique, & s'accroît inſenſiblement juſqu'à occuper toute la cavité d'une narine, & quelquefois celle de toutes les deux. La troiſiéme eſt une chair plus dure, de couleur brune, un peu douloureuſe, engendrée d'un ſang groſſier, mélancolique, & preſque brulé, faute de lymphe qui le délaye. La quatriéme eſt une tumeur dure, ſemblable à de la chair deſſechée à la fumée, quand on la touche, elle fait du bruit comme ſi on frappoit ſur un corps ſolide, elle eſt inſenſible & on la peut mettre au rang des ſchirres confirmez. La cinquiéme eſt une ou pluſieurs tumeurs carcinomateuſes attachées au cartilage du nez, & produites d'un ſang mélan-

colique & aduſte ; elles ſont douloureuſes & tiennent de la nature du cancer. De toutes ces eſpèces, les unes ſont ſans ulceration, quoiqu'elles rendent une humidité ſanieuſe & viſqueuſe, les autres ſont ulcerées, & il en découle ſans ceſſe une ſanie fétide d'une horrible puanteur.

Moyen de connoître le polype.

On connoît le polype par la vûe & par les ſymptômes. Pour le découvrir à l'œil il n'y a qu'à faire pancher en arriere la tête du malade qu'on aura mis au jour ; car on verra une tumeur qui rempliſſant la narine, monte & deſcend ſelon les mouvemens de la reſpiration ; & s'il étoit mal aiſé de la faire paroître de cette maniere, il faudroit avec le *ſpeculum naſi* E. dilater la narine pour voir juſques dans ſon fond. Les accidens qui l'accompagnent & le manifeſtent, ſont que le nez devient plus gros par la tumeur qu'il renferme, le malade ne reſpire qu'avec peine à raiſon de l'embarras qui eſt dans le paſſage de l'air, en reſpirant comme s'il ronfloit, il a toujours la bouche ouverte en dormant.

Du prognoſtic.

Le jugement qu'en doit faire un Chirurgien, dépend de la nature du polype ; ceux qui ſont carcinomateux & chancreux ſont incurables, ce qu'il connoîtra par la dureté de l'excroiſſance, ſa lividité, ſa puanteur, ſa douleur, ſa couleur plombée & ſon adhérence aux lames oſſeuſes. Il ne faut point toucher à de tels polypes, mais ceux qui ſont indolens, mols, flaſques, blancs ou rougeâtres ſe peuvent guérir ; c'eſt ſur ces derniers qu'il eſt permis d'entreprendre l'opération.

Pluſieurs manieres d'operer.

Les Auteurs nous propoſent cinq manieres de la faire. 1°. Par contuſion. 2°. Par cautériſation. 3°. Par ligature. 4°. Par inciſion. 5°. Par arrachement. Je vais vous faire voir les moyens qu'ils nous donnent pour y réuſſir, & vous jugerez quelle eſt la meilleure méthode.

Ils veulent qu'on ſe ſerve de corroſifs aux pe-

tits polypes qui ne sont gueres avant dans le nez & qui succedent à quelques ulceres de cet organe : à ce dessein ils recomandent le calcantum, la chaux, l'orpiment, ou l'esprit de vitriol pour les consumer peu à peu (*a*).

La caurérisation avec le cautere ou potentiel ou actuel s'est anciennement pratiquée aux polypes de grosseur médiocre & dont la base étoit large. Ils dilatoient la narine avec le *speculum nasi*, afin d'y introduire ensuite une canule qu'ils posoient sur la tumeur & par la cavité de laquelle ils portoient un bouton de feu qui brulant cette chair en faisoit un grésillement comme quand on rotit du boudin : l'escarre que le feu avoit faite étant tombée, ils recommençoient la même application, & continuoient ce manége jusqu'à ce que toute la tumeur fut emportée.

Ils conseillent la ligature aux tumeurs grêles qui sont étroites dans leur racine, & ils prétendent qu'elle peut réussir en pratiquant de cette sorte : on prendra une grande aiguille courbe C. de plomb ou de fil de léton, & on l'enfilera d'un gros fil ciré B. dans le milieu duquel on fera un nœud-coulant qu'on mettra sur le bord d'une pincette à bec de corbin A. comme si on vouloit faire la ligature de l'extrémité d'un vaisseau. On empoignera la tumeur avec ce bec de corbin, puis on coulera jusqu'à la base de cette excroissance le nœud dont on la serrera, après qu'on aura passé l'aiguille par la narine, & qu'on l'aura retiré par le palais ; car cette aiguille amenant avec elle un des bouts du fil, on le retirera en même tems qu'on tiendra l'autre bout qui sera resté hors du nez, & ainsi resserrant tous les jours le fil, on fera à la fin sépa-

(*a*) Les Praticiens preferent à present à ces corrosifs le beure d'antimoine, & la poudre de sabine mêlée avec celle d'ocre. L'eau d'alum a quelquefois gueri des polipes vesiculaires qui commençoient à naître.

rer & tomber le polype. Cette ligature eſt bien inventée, mais je la crois de difficile éxécution.

Ceux qui opérent ici par l'inciſion ont prétendu avoir mieux rencontré, & véritablement cette maniere a été en pratique pendant pluſieurs ſiécles, & approuvée par Guidon & par d'autres Maîtres: ils avoient inventé un inſtrument D. qu'ils appelloient *Polypiconſpation*, de polypſis qui veut dire polype, & de ſpation qui veut dire ſpatule, parce qu'il en avoit la figure, cet inſtrument fait exprès pour cette opération n'étoit tranchant que d'un côté de toute ſa longueur, ils l'introduiſoient dans le nez, le plus avant qu'ils pouvoient, & coulant ſon tranchant entre les parois de cet organe & le polype, ils le ſéparoient en prenant garde de ne rien couper du cartilage, ce qu'ils avoient de la peine à éviter, la cavité de la narine étant tortueuſe. Quand par ce moyen ils croyoient n'avoir pas emporté tout le polype, ils fendoient l'aîle de la narine juſqu'à l'os du nez, & ils tâchoient de trancher les reſtes de cette excroiſſance juſques dans les racines: l'opération faite, ils recouſoient par un ou deux points d'aiguille, ce qu'ils avoient fendu de la narine. Quelques-uns de ces fameux Praticiens prenoient une ficelle à laquelle ils faiſoient des nœuds, diſtans l'un de l'autre d'environ un pouce, & l'ayant paſſée par la narine pour la faire ſortir par le palais, ils tiroient la ficelle tantôt par un bout, tantôt par l'autre, eſperant par le moyen de ces nœuds, faire détacher les reſtes du polype (*a*).

L'inciſion ſujette à de grands inconvéniens.

Méthode de quelques-uns

La cinquiéme maniere eſt de l'arracher. Fabricius ſe donne la gloire d'en avoir été l'inventeur;

(*a*) Ce moyen d'emporter les polipes eſt décrit par Fabricius d'Aquapendente. Il y a quelques années que je l'ai vû employer avec ſuccès à la Charité de Paris, pour détruire des reſtes qu'on n'avoit pu arracher. V. les Obſerv. de M. Ledran.

on lui en doit avoir de l'obligation, puiſqu'elle paroît la meilleure. On fait ſeoir le malade dans une chaiſe un peu panchée en arriere, & lui ayant tourné le viſage du côté du jour, on peut dilater la narine avec le *ſpeculum Naſi* E. pour y porter une pincette F. faite en bec de canne par ſon bout avec laquelle on pince le polype le plus haut & le plus près de la baſe qu'on peut, on la tourne enſuite un tour ou deux, & tirant doucement, on l'arrache avec ſes racines, après quoi on la laiſſe ſaigner un peu de tems, afin de décharger & de déſemplir la partie. Quand même le polype s'avanceroit juſques derriere la luette, cette production a coutume de ſuivre la branche qui ſe trouve dans le nez, parce qu'elles ſont continues l'une à l'autre. Mais ſi celle-là qui ſe montre derriere la luette étoit longue & groſſe, il ſeroit plus à propos d'arracher le polype par la bouche que par le nez, ce qu'on execute aiſément avec une tenette courbe G. qu'on peut pouſſer dans les fentes nazales qui ſont plus grandes que les cavitez du nez, obſervant de ne pas pincer la luette qui eſt placée au dedans du polype (*a*).

Précaution à prendre.

Suivant la deſcription que je vous ai faite de ce mal, vous avez conçu qu'il avoit pluſieurs pieds ou racines par où il reçoit ſa nourriture; or par les quatre premieres méthodes que je vous ai expliquées, on n'ôte que le corps de la tumeur, les ra-

(*a*) On ne peut pas emporter par le nez les polypes qui deſcendent derriere la luette & jettent la cloiſon charnue en devant. Car ce qu'on voit de ces ſortes de polypes dans les narines n'en eſt qu'une petite portion, qui ſuit aiſément le reſte du corps polipeux, quand on l'arrache par la bouche. Pour les tirer plus facilement de cette derniere maniere & les emporter entierement, il faut à l'imitation de M. Petit couper avec un biſtouri la cloiſon charnue du palais, & ſe ſaiſir enſuite du polype avec des pincettes courbes ou avec les doigts. Les pincettes X. dont on ſe ſert à preſent pour cette opéra-

cines reſtant toujours, c'eſt-pourquoi il ne faut pas s'étonner ſi elle repouſſe, vû qu'il en eſt de même qu'aux plantes & aux arbres qui ne manquent pas de revenir quand on ne fait que les rompre, ou les couper raſe-terre ; mais qui ne repullulent plus quand on les arrache avec leurs racines. Ayant donc extirpé de cette façon le polype avec ſes racines, on doit croire qu'il ne ſe reproduira plus, & Fabricius aſſure qu'il n'eſt jamais revenu à ceux à qui il a fait cette opération : J'avoüerai cependant qu'il faut que ce Praticien l'ait peu ſouvent réïterée, ou qu'il ait été plus heureux que les autres, puiſqu'on voit quelques-uns de ces maux reparoître après leur éradication, ce qui ne nous empêchera pas de convenir que cette méthode étant la moins ſujette à récidive doit être préferée aux autres.

Extirpation des reſtes du polype.

Si après que le polype eſt arraché, le malade ſe ſent encore quelque choſe dans le nez qui l'embarraſſe, & qu'en y regardant on y apperçoive quelque petit morceau qui ſoit attaché au fond du nez, il faudra avec ces eſpeces de pinces H. faites en forme de ciſeaux qui ne coupent que par le bout, enlever ce réſidu autant qu'on le peut, parce qu'il ſerviroit de germe pour en produire d'autres. Enſuite de l'operation on fait reſpirer & tirer par le nez du vin tiéde qui lave bien toutes ces cavitez remplies d'humiditez ſanieuſes que le polype y retenoit ; il n'eſt pas beſoin d'attirer ainſi le vin

Panſement du malade après l'opération.

tion ſont fenêtrées par leurs extrêmités, afin de mieux tenir le corps polipeux. Il y a quelque tems que M. Morand a emporté avec ſes deux doigts deux polypes fort gros. Il mit un doigt dans la narine, & un autre dans la bouche par derriere la cloiſon, & en portant ces deux doigts de côté d'autre, il detacha les polypes que les malades cracherent à différentes repriſes. Cette methode eut un bon ſuccès ; un de ces malades s'eſt trouvé gueri parfaitement.

& de le faire tomber dans la gorge pour s'assurer que le passage est ouvert, car les malades s'en apperçoivent aussitôt par la preuve courte & certaine de leur propre sentiment, & ils jugent de la liberté que l'air a d'entrer & de sortir, par la facilité avec laquelle ils respirent la bouche fermée, ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant. C'est de toutes les opérations de Chirurgie celle dont on ressent plus promtement l'utilité & qui fait le plus de plaisir au malade, parce que dans le moment qu'il est délivré d'une incommodité si insupportable, toutes ses fonctions vitales qui en étoient suspendues ou troublées, reprenent leur train ordinaire, & s'executent sans être retardées par aucun obstacle.

Moyen d'arrêter l'hémorragie.

Si le sang ne coule que médiocrement, il le faut laisser sortir pour soulager la partie; mais s'il y avoit hémorragie, on l'arrêteroit en poussant dans le nez avec la seringue I. quelque liqueur astringente, ou bien en rempliſſant la narine d'une tente de charpie P. assez longue, & trempée dans une eau stiptique. On pansera la partie avec des onguents qui ayent de la corrosion, car il faut tâcher d'en consumer toutes les racines, ce qu'on ne peut faire qu'avec des mondificatifs forts, ausquels on ajoute des poudres caustiques plus ou moins fortes selon la nécessité. J'en ai vû panser un avec une poudre qui venoit de Montpellier, & qu'on disoit infaillible pour empêcher la renaissance de cette chair; néanmoins six mois après elle revint comme elle avoit déja fait deux autres fois, quoiqu'elle eût été arrachée par un des plus experts Chirurgiens de Paris. On se sert d'une petite canule O. qu'on emplit de poudres rongeantes, & qui a son fond un peu large pour les contenir. Ces poudres doivent être fines comme du tabac d'Espagne, afin que par la respiration elles soient attirées en haut, & se répandent dans toute la partie interne du nez. Sur la fin de la cure on seringue des eaux

Usage des poudres & des eaux.

vulneraires & deſſicatives pour tarir les humiditez qui ne ſont que trop abondantes en ces endroits. Enfin on fait de ſon mieux pour obtenir une ſanté conſtante.

Le polype eſt une des maladies qui demandent le plus de précautions ſur le regime univerſel : il ne ſuffit pas d'avoir avant l'opération préparé le malade par ſaignées, purgations & diétes convenables, ni même d'avoir parfaitement executé cette opération, d'avoir pendant la cure contenu le malade dans les bornes que l'art preſcrit, & de l'avoir bien guéri, il faut encore après la guériſon le traiter de la même maniere que ſi on étoit ſûr qu'il dût renaître un autre polype : Pour cet effet on appliquera un cautere au bras, ou au derriere de la tête, on purgera frequemment, & on fera uſer de ptiſannes ſudorifiques compoſées avec l'eſquine, la ſalſepareille & le gayac. Regime pour les malades.

IL vient dans le nez un ulcere ſordide qu'on nomme *ozæne*, mot dérivé du verbe grec *ozein*, qui veut dire ſentir mauvais. Ceux qui ont de ces ulceres ſont puants, on ne peut leur parler de près ſans être frappé d'une odeur très-déſagréable qui fait qu'on ne les peut ſouffrir en compagnie ; on les appelle des punais, & on tient que ce défaut eſt une raiſon pour ſe démarier. De l'operation qu'on fait pour l'ozœne.

Cette maladie tire ſon origine des humeurs âcres & corroſives qui tombent ſur cette partie, qui l'ulcerent & la corrodent. Ceux qui ont le nez écraſé, y ſont ſujets, parce qu'ayant le dos du nez enfoncé en dedans au lieu de l'avoir élevé au dehors, il ſe forme au paſſage des narines un rétreciſſement lequel empêche l'écoulement des humeurs excrementicielles qui doivent ſortir par le nez : quand ces humeurs ont beaucoup d'acreté, elles ulcerent l'endroit qui les arrête, & quand elles en ont peu, elles abbreuvent les membranes Cauſe de ce mal.

qui en deviennent plus épaiſſes, & par là reſſerent de plus en plus ce même paſſage; d'où il arrive que ces gens-là ayant de la peine à recevoir l'air par le nez, ne font que renifler.

Cure de ces ulceres.

Pour guérir ces ulceres, il faut aider à la nature, parce qu'ils ne ſe guériſſent point d'eux mêmes, il s'y fait des croutes qui tombent de tems en tems, & ils ſont entretenus tant par la conformation vicieuſe de la partie que par des mucoſitez qui doivent paſſer ſans ceſſe par ces égouts. On examinera avec ſoin s'il n'y a point une cauſe vérolique qui fomente ces maux, parce qu'en un tel cas il faudroit aller au grand remede: mais ſi on ne ſoupçonne point un tel virus, on fera en même tems les remedes & généraux & particuliers qui doivent être deſſicatifs pour abſorber les humiditez d'où la maladie provient: l'uſage de la ptiſanne ſudorifique, des poudres de cloportes, & du mercure y eſt ſouverain, & on portera ſur l'ulcére des remedes qui le puiſſent mondifier, deſſécher & incarner: on fera reſpirer par l'entremiſe de cette petite canule O. les poudres de ſabine, d'écorce de grenade, de racines d'iris, d'alum calciné, & de couperoſe: & enfin on mettra en pratique cette petite opération tant recommandée par nos Anciens, & que je vais vous faire voir.

Utilité de la canule.

On prend une canule de fer ou d'argent, emmanchée pour être tenuë plus ferme, & de groſſeur proportionnée à la narine, aſſez longue pour aller juſqu'à l'ulcere, & même par de-là: elle n'eſt point percée par l'extrémité qui entre dans ce nez, & elle a une petite platine à ſon entrée, elle eſt ici marquée K. On introduit cette canule dans le nez en la tenant de la main gauche, & enſuite on prend de la droite un petit cautere actuel I. dont le bout eſt fait en noyau d'olive, on le pouſſe dans la canule, où on le laiſſe tout le tems qu'il faut pour échauffer juſqu'à ce que le patient ne la puiſſe

plus ſupporter par la trop grande chaleur. Alors on retire le cautere, & peu après on y en rapporte un autre M. pour continuer à échauffer la canule, & par conſéquent l'ulcere qu'on prétend deſſecher par ce moyen en conſumant les humiditez dont il eſt abbreuvé ; c'eſt pourquoi l'on a deux cauteres, afin qu'on puiſſe chauffer l'un pendant qu'on ſe ſert de l'autre : il faut recommencer le lendemain la même choſe, & la renouveller tous les jours durant un tems conſiderable qu'il appartient au Chirurgien de déterminer ſelon que l'opiniâtreté de la maladie l'obligera de continuer à ſe ſervir de ce remede.

Du rétabliſſement d'un nez coupé.

LE nez peut recevoir toutes ſortes de plaies, mais celles qui requierent une opération plus prompte, c'eſt quand par un coup d'eſtramaçon donné ſur le dos du nez il eſt preſque ſeparé du viſage & tombé ſur la bouche : il faut auſſi-tôt le remettre en ſa place, & faire un point d'aiguille à ſa partie ſuperieure & dans ſon milieu. Ce point d'aiguille s'accomplit avec une aiguille courbe N. enfilée d'un fil ciré, on commence à coudre de dehors en dedans par la partie inferieure de la plaie, laquelle on appuye avec le bout d'une canule courbée, afin que l'aiguille paſſe plus vîte ; l'on continuë d'en faire autant à la partie ſuperieure de dedans en dehors, & on lie les deux bouts du fil ſur une petite compreſſe à la partie la plus haute du nez. Je crois qu'il eſt inutile de faire encore deux points, un à chacune des aîles du nez, car le bandage nazal y ſupplée, d'autant plus qu'on ne doit faire au viſage que le moindre nombre de points que la néceſſité requiert, afin d'éviter la difformité des cicatrices qu'ils y laiſſent. On met ſur la plaie ce plumaceau Q. couvert du baume du Perou ou de celui d'Arcœus, puis l'emplâtre D. & la compreſſe S. par deſſus, enſuite la bande T. qui

Comment on recoud un nez coupé.

Du panſement de la plaie & du bandage qu'on y pratique.

eſt à quatre chefs qu'on attache au bonnet, & dont on fait le bandage nazal. Il faut remarquer que l'emplâtre, la compreſſe & la bande doivent être percez pour la liberté de l'entrée & de la ſortie de l'air. Ce bandage ſera appliqué avec dextérité, prenant garde de ne point tirer un des chefs plus que l'autre pour éviter de rendre le nez tortu, n'y ayant plus de remede, quand il ſe ſeroit une fois cicatriſé dans une mauvaiſe ſituation.

Hiſtoire ſur ce ſujet.

La femme d'un Notaire de Paris, jalouſe de la femme d'un Boucher du Fauxbourg Saint Germain qu'elle s'imaginoit être la maîtreſſe de ſon mari, alla un matin trouver la Bouchere dans ſon étau, & apès lui avoir fait les reproches que ſes ſoupçons lui inſpiroient, elle prit un des couteaux de la boucherie, & lui en donna un coup ſur le nez, elle le lui abbatit preſqu'entierement, il pendoit en bas ne tenant plus qu'à une des aîles & un peu à la colomme du nez, l'autre aîle étant toute coupée: on le lui recouſit à l'inſtant: il reprit, & il n'y reſta que très-peu de difformité: je rapporte cet exemple afin d'enhardir le Chirurgien d'en uſer de même en pareille occaſion.

Conſequeece à tirer pour la pratique.

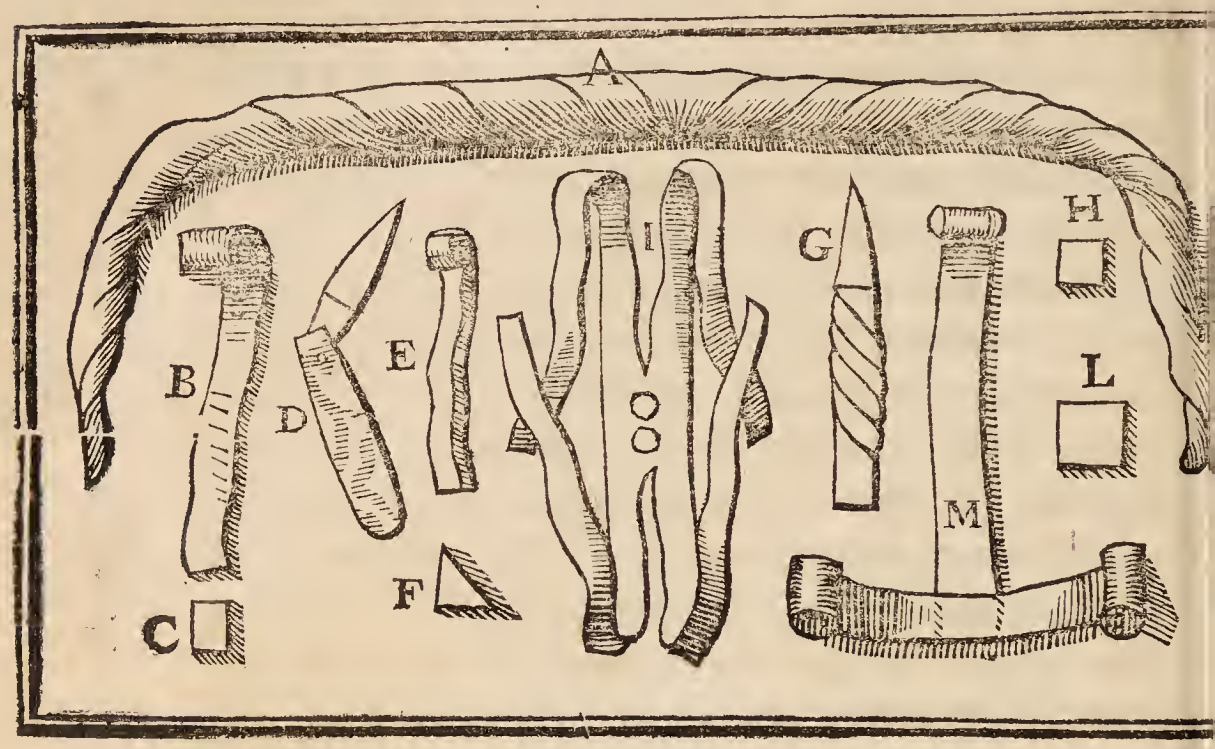
Les Juges inventerent un nouveau ſupplice pour punir la femme du Notaire, ils la condamnerent à avoir une fleur de lis au front appliquée par un fer ardent, ce qui ne fut pas executé, parce que le Roy ayant trouvé ce jugement trop cruel, lui donna ſa grace. Le Parlement de Paris ſe croyoit autoriſé par celui de Toulouſe, lequel avoit condamné à mort une femme de chambre pour avoir aidé à ſa maîtreſſe à couper le nez à la femme d'un Peintre par un motif de jalouſie qu'avoit conçu la maîtreſſe contre cette femme. La Dame qui étoit femme d'un Conſeiller, fut ſauvée.

Il ne faut pas croire qu'on puiſſe faire reprendre un nez quand il eſt totalement coupé. On nous dit cependant que des voleurs ayant la nuit atta-

qué des paſſans, un de ces brigans reçut ſur le nez un coup qui l'abbatit entierement, & qu'étant allé pour ſe faire panſer, le Chirurgien demanda le nez pour le recoudre; que ſes camarades ſortirent auſſitôt, & aller couper le nez à un malheureux qu'ils rencontrerent en chemin, & qu'ayant apporté ce nez au Chirurgien, il en fit la ſuture par le moyen de laquelle cette partie fut antée & prit ſur ce qui reſtoit du nez du voleur comme auroit fait une greffe à un arbre. On raconte auſſi qu'un Chirurgien fit une inciſion au bras d'un homme qui venoit d'avoir le nez coupé, qui lui mit l'endroit ſaigneux du nez dans l'inciſion; que par un bandage il le tint quelques tems dans cet état, & que le nez s'étant collé avec la chair du bras, l'Opérateur en coupa autant qu'il en falloit pour figurer un nez, & que par cette opération il lui en ſubſtitua un à la place de celui qu'il avoit perdu. Je crois ces hiſtoires apocrifes, & je les prens plûtôt pour des contes faits à plaiſir, que pour des faits véritables (*a*).

(*a*) On lit dans differens Auteurs pluſieurs experiences qui prouvent qu'un nez entierement ſéparé du corps peut y être réuni, cela paroît néanmoins difficile à croire. Mais il ſemble naturel qu'un nez dont on vient de couper le bout s'uniſſe au bras auquel on aura fait une inciſion, & qu'on puiſſe, en coupant du bras ce qui eſt néceſſaire, reparer en quelque façon la diformitez du nez. Taliacot a fait un traité pour juſtifier cette pratique dont il eſt le reſtaurateur, & Fabricius Hildanus, rapporte un exemple du ſuccès de cette operation.

FIG. XXXVIII. POUR LES SAIGNE'ES DE LA TEST



Des saignées qui se pratiquent à la face.

QUoiqu'on doive avoir grand soin de conserver la face plus qu'aucune autre partie, on est cependant obligé à la soumettre à la lancette du Chirurgien : les differentes maladies qui l'affligent souvent, demandent qu'on y fasse beaucoup de saignées. On y ouvre des veines & des arteres. Des premieres il y en a quatre qui sont, la préparate, l'angulaire, la veine du nez, & les ranules ; & des arteres il y en a deux, sçavoir celle de la temple, & celle de l'oreille.

Description de la Préparate.

CEtte veine que vous voyez dans la partie moyenne du front, s'appelle la préparate, elle descend en droite ligne depuis la future sagitale jusqu'au milieu du sourcil, & elle reçoit le sang qui a arrosé la partie antérieure de la tête, pour le porter dans les jugulaires externes d'où il passe dans les souclavieres, & de là dans la veine-cave descendante pour être versé dans le cœur, c'est cette grosse veine qu'on voit si enflée à ceux qui se mettent en colere, & qui paroît plus aux

gens obſtinez qu'aux autres. Quand le Médecin en a ordonné la ſaignée, c'eſt au Chirurgien à l'executer ; & pour s'acquitter de ſon miniſtere, il faut qu'il faſſe un bandage au col avec un mouchoir roulé comme un boudin A. & pareil à celui que nous avons montré dans la ſaignée de la jugulaire, obſervant de ne point trop preſſer le paſſage de l'air : on doit avoir préparé une bande B. & une compreſſe C. l'une & l'autre auſſi grandes que pour la ſaignée du bras; la lancette D. dont on ſe ſervira, ne doit pas être differente de celle qu'on employe aux autres ſaignées. La veine étant ſuffiſament enflée, on l'ouvrira promptement afin de ne pas tenir trop long-tems la gorge ſerrée. On ne doit point faire cette ouverture en plongeant, de crainte que la pointe de la lancette ne pique le pericrâne qui eſt directement ſous la veine, mais il faudra ouvrir ce vaiſſau un peu de biais, & lorſque la pointe de la lancette y ſera entrée, on fera une élevation de cet inſtrument pour couper tant ſoit peu plus de la peau que de la veine. L'ouverture faite il faut relacher un peu la ligature du col pour faciliter la reſpiration au malade ; mais il ne faut pas la deſſerer beaucoup ; car le ſang ne viendroit plus. Quand on en a tiré la quantité ſuffiſante, on ôte tout-à-fait la ligature du col, & incontinent le ſang ceſſe de ſortir, parce qu'il trouve ſa route ouverte pour aller au cœur. On met la compreſſe ſur l'ouverture, & la bande par deſſus, on tourne cette bande au tour de la tête comme on feroit un bandeau, on peut la défaire dès le lendemain, car c'eſt de toutes les ſaignées la plus aiſée à guérir.

Ce qu'on doit obſerver pour ouvrir ce vaiſſau.

LA ſaignée de la veine angulaire n'eſt guere plus difficile. On appelle ainſi ce vaiſſau, parce qu'il eſt placé dans le grand angle de l'œil, c'eſt cette veine qu'on voit entre le coin de l'œil & le

Deſcription de la veine angulaire.

nez, elle reçoit le ſang qui a été porté au corps de l'œil & à toutes ſes parties voiſines, c'eſt-pourquoi on en ordonne la ſaignée aux maladies & ſurtout aux inflammations des yeux pour vuider par la partie la plus prochaine le ſang dont toutes ſes venules ſont engorgées. On prépare une bande E. d'une aulne & demie de long pour faire au tour de la tête pluſieurs circonvolutions plus étroites que pour les autres ſaignées, afin de ne point embaraſſer l'œil : la compreſſe F. doit être triangulaire pour s'accommoder à la figure de la partie, & fort épaiſſe pour remplir toute la cavité de cet angle.

Appareil pour percer ce vaiſſau.

On met le malade à ſon ſéant, & on lui fait la même ligature qu'à la ſaignée du front. On dit au malade de fermer les yeux, & d'abord qu'on voit paroître la veine, on l'ouvre avec la pointe de la lancette ſans crainte qu'elle s'échape, parce qu'elle n'eſt point vacillante. On aura la prudence de ne toucher ni au perioſte, ni au cartilage angulaire de l'œil qui n'en eſt pas éloigné. La veine étant ouverte on fait baiſſer la tête au malade, afin que le ſang tombe dans une poilette, & ne coule point le long du viſage, comme il feroit, ſi on laiſſoit le malade dans une ſituation droite ; car il ne faut pas prétendre qu'il puiſſe rejaillir de cette veine & ſortir en arcade. La ſaignée finie, & la ligature ôtée on eſſuye le viſage qui eſt toujours barbouillé de ſang, & on poſe la compreſſe ſur l'ouverture. On met le premier chef de la bande ſous l'oreille du même côté, & montant par deſſus la joüe, elle va engager la compreſſe, puis paſſant de biais ſur le front, elle revient par derriere la tête repaſſer ſous la même oreille, & continuer autant de tour que la bande le peut permettre : on l'arrête avec une épingle à l'endroit où elle finit, & on la laiſſe un jour ou deux ſelon que le malade le deſire, ou qu'il craint que le ſang ne reſſorte.

Maniere d'operer.

Du panſement.

IL y a entre les deux cartilages qui forment le petit globe du nez, une veine qui ne paroît point au dehors, & que le Chirurgien eſt obligé d'ouvrir dans quelques maladies : c'eſt une ſaignée très-peu uſitée, car outre qu'il n'y a gueres de Medecins qui l'ordonnent, c'eſt que la veine étant très-petite, elle fournit peu de ſang & par conſequent elle n'eſt pas d'un grand ſecours pour le malade. On fait faire quelquefois dans les Ecoles de Saint Côme cette ſaignée aux aſpirans dans leur chef-d'œuvre ; & voici comment ils s'en doivent tirer. On ſerrera le col au malade autant qu'il eſt néceſſaire pour faire enfler les veines de la tête, & on prendra une lancette G. armée ou entortillée d'un petit linge depuis le milieu de ſon manche juſqu'à la moitié de la lame, tant pour marquer la longueur dont on doit l'enfoncer que pour la tenir avec plus de fermeté, & ſerrant le nez avec le pouce & le doigt indice de la main gauche dont le reſte couvre les deux yeux du malade, afin qu'il ne ſoit point effrayé à la vûe de la lancette, on plongera longitudinalement de la main droite cet inſtrument entre les deux cartilages, la pointe montant en haut, & l'on enfoncera juſqu'à ce qu'on voye le ſang ſortir à côté de la lancette, ou juſqu'à l'endroit enveloppé du linge, car on ne doit point paſſer outre, quand même la veine ne ſeroit pas ouverte, ce qui arrive très-ſouvent, parce que n'étant pas viſible, c'eſt une ſaignée qu'on fait au hazard. Si on a été aſſez heureux pour attraper ce vaiſſau, le malade ſe panchera en devant, afin que le ſang qui coule tantôt en filet, tantôt goutte à goutte comme quand on ſaigne du nez, ſoit reçu dans une poilette : le col n'eſt pas plûtôt deſſerré que le ſang ceſſe de ſortir, on y met toutefois une petite compreſſe H. & une petite bande I. percée au droit des narines ; elle

D'une autre veine plus petite qu'on ouvre.

Précaution à garder.

Panſement de la plaie.

eſt à quatre chefs qu'on attache avec quatre épingles au bonnet de nuit. Avant que le Chirurgien entreprenne cette ſaignée, il doit dire au malade & aux aſſiſtans qu'étant obligé de piquer à tâtons, il ne répond point de réuſſir, & qu'ainſi on ne ſoit pas étonné ſi on ne voit point ſortir de ſang.

Situation des veines ranules.

LA quatriéme ſaignée qu'on fait à la face, c'eſt celle des ranules, ce ſont deux veines ſituées ſous la langue à côté du filet, l'une à droite, l'autre à gauche. Ces veines après avoir pompé le ſang qui a arroſé & nourri toutes les parties qui compoſent la baſe de la langue, le verſent dans les jugulaires. Cette ſaignée eſt plus en pratique que les précedentes, parce qu'il y a plus d'occaſions de la faire, & qu'on en tire plus d'utilitez pour le ſoulagement des malades, & particulierement dans les eſquinancies qui ſont des maladies très-fréquentes. Il ne faut préparer ni bande, ni compreſſe, parce qu'on ne s'en ſert point ; mais ſeulement une lancette qu'on enveloppe d'une bandelette qui n'en laiſſera que la pointe découverte ;

Moyen de les ouvrir.

on fait au tour du col la ligature uſitée, dont on a parlé ci-deſſus, afin que ces veines ſe gonflent & enſuite ayant fait ouvrir la bouche au malade, & élever la langue proche le palais, on découvre aiſément ces deux veines, parce qu'elles ſont ſuperficielles ; & avec la lancette G. on en ouvre une, & on perce l'autre preſqu'en même tems avant que le malade ait rabaiſſé la langue. Ayant panché la tête en avant le ſang lui coule de la bouche dans quelque vaiſſau, afin qu'on puiſſe remarquer la quantité qu'on en aura tirée. On ouvre les deux ranules, parce que n'étant pas bien groſſes, une ſeule ne donneroit pas autant de ſang qu'il en faut pour ſoulager le malade, quelquefois prêt d'étouffer par l'abondance de ce ſang qui s'amaſſe à la gorge. Quand vous aurez ôté la ligature du col le

ſang ne coulera plus, & après avoir fait relever la tête du malade, il faudra qu'il ſe rince la bouche avec de l'oxicrat, & enſuite avec du vin tiéde, ce qui ne manque pas d'arrêter le ſang. S'il en ſuintoit quelques goutes, il n'y auroit qu'à baiſſer la langue & la laiſſer un peu de tems en repos ſans lui faire faire aucun mouvement.

Ce qu'on pratique après cette ſaignée.

ON ne fait l'arteriotomie qu'à la tête. Ce mot eſt dérivé d'*arteria* qui ſignifie *artere*, & de *temnin* qui veut dire *couper*, parce que cette opération conſiſte dans une ouverture qu'on fait à l'artere, pour en tirer le ſang qu'elle contient. La raiſon pourquoi on la fait à la tête & non ailleurs, c'eſt que le crâne étant un corps dur, ſitué ſous l'artere; on peut en la comprimant avec une compreſſe appuyer d'une bande, en arrêter le ſang avec facilité, à quoi on ne réuſſiroit pas aux autres parties du corps où les chairs ſont incapables de faire la même réſiſtance que le crâne. On ouvre l'artere en deux endroits, l'un à la temple, & l'autre plus bas proche l'oreille, à peu de diſtance de cette éminence qu'on appelle hircus, parce qu'il y vient des poils ſemblables à ceux d'un bouc. Ces ſortes de ſaignées ne ſe font point à la légere, il faut qu'elles ſoient ordonnées par les Medecins, ou qu'on en trouve la néceſſité ſi preſſante, qu'on ne voye pas d'autre moyen pour ſauver la vie, comme dans une apopléxie, les ſaignées faites ailleurs n'ayant point dégagé le malade. La ligature qui fait enfler les veines, empêcheroit ici le ſang de ſe porter dans les arteres, c'eſt-pourquoi il n'en faut point; on peut ſeulement mettre la tête du malade plus baſſe que le reſte du corps, afin que le ſang y ſoit plus aiſément déterminé. On ſe ſert de la lancette ordinaire aux ſaignées du bras. Le Chirurgien la met à ſa bouche à demi ployée, & après avoir remarqué l'artere qui lui eſt connue par la

De l'arteriotomie.

Lieux où on ouvre l'artere.

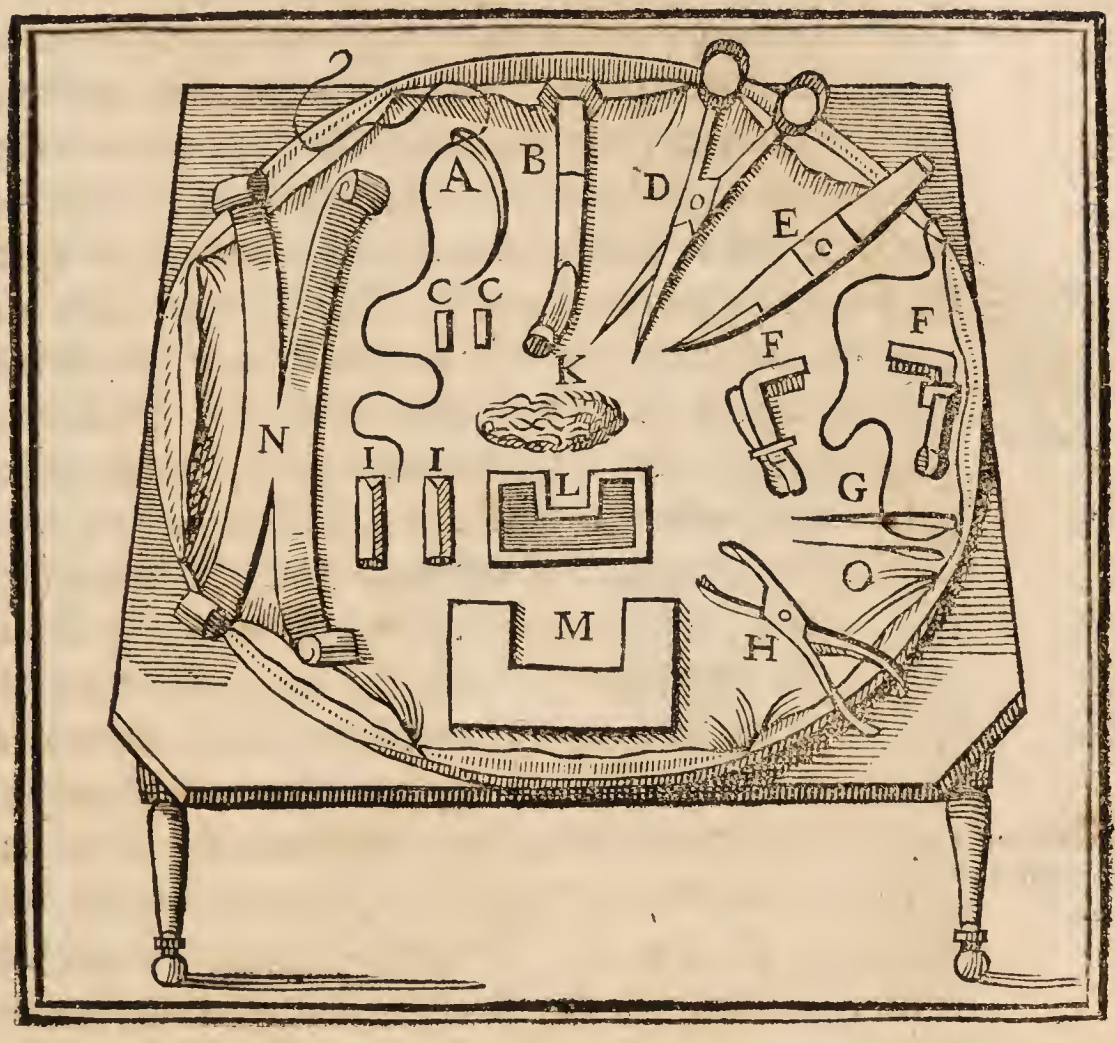
Comment on opere.

pulsation qu'il sent sous son doigt, & l'endroit qu'il croit le plus convenable, il le marque avec son ongle, il l'ouvre en faisant une ponction & une élevation comme aux autres saignées : le sang ne manque pas de rejaillir, & de sortir en arcade en sautillant continuellement. On fait ces saignées un peu plus amples que celles des veines, si les forces du malade le permettent : quand on veut arrêter le sang avec plus de sûreté, on met sur l'ouverture la moitié d'une féve de marais du côté qu'elle est platte, une compresse L. par dessus, & une bande M. qu'on tourne autour de la tête, & qu'on serre un peu plus qu'à l'ordinaire. Au défaut de la féve, on met un liard dans le redoublement de la compresse, de maniere que l'artere se trouvant applatie entre deux corps durs, oblige le sang de suivre une autre route, ce vaisseau se reprend & se guérit comme une veine, pourvû qu'on le laisse ainsi bandé pendant trois ou quatre jours; la bande est figurée en T. desorte que la branche qu'on passe par dessus la tête, empêche que les circulaires ne se déplacent. Pour confirmer ce que j'ai dit ci-devant, sçavoir, que cette opération étoit fort rare, c'est qu'en l'année 1681 étant avec le Roi à Lille en Flandres, les Medecins de la Cour m'ordonnerent d'ouvrir l'artere à un Officier de M. le Maréchal d'Humieres, les Chirurgiens de la Ville me parurent fort étonnez de voir faire une pareille saignée, & ils me dirent que loin de l'avoir vû pratiquer, ils n'en avoient pas même entendu parler.

Moyen d'arrêter le sang.

Histoire sur ce sujet.

FIG. XXXIX. POUR LE BEC DE LIE'VRE.



CEtte difformité où la lévre ſuperieure eſt fendue, a été appellée par les Grecs *Colovoma*, dérivé de *kolovein* qui veut dire *tronquer*, *accourcir*, & par les Latins *mutilatio*, en françois *mutilation*, ce mot convient également aux oreilles & aux narines, lorſqu'il y manque quelque choſe, mais quand le défaut eſt à la lévre ſeulement, on lui a donné le nom de bec de liévre par reſſemblance aux liévres qui ont la lévre fendue de cette façon.

De l'operation du Bec de Liévre.

Les lévres peuvent être fendues de deux manieres, je veux dire par accident comme par un coup, par une chute, ou par une plaie reçue en cette partie, ou naturellement lorſqu'on apporte une telle difformité en venant au monde.

Cauſes de ce mal.

Il ſe fait très-ſouvent des plaies aux lévres, parce

que les dents qui ſont au deſſous étant des corps durs & affermis dans leur place en laiſſant entr'elles quelque enfoncement, ne peuvent guéres réſiſter à l'effort d'un coup un peu rude appliqué contre les lévres qui ſont d'une ſubſtance aſſez molle, ſans les obliger de ſe fendre comme ſi on les avoit coupées avec un couteau. Ces plaies ne ſe guériſſent que par la ſuture, à cauſe du mouvement que les lévres ne peuvent pas ſe diſpenſer de faire en parlant, ou en prenant de la nourriture; & il les faudra coudre au plûtôt, parce que la plaie d'une partie auſſi tendre s'augmenteroit de plus en plus par ce mouvement. Quand on fait la ſuture immédiatement après le coup reçu, on peut ſe paſſer de l'enfilée, ou de l'entortillée qui incommode à raiſon des aiguilles qu'on laiſſe dans la plaie; il ſuffira de pratiquer l'entrecoupée en la maniere ſuivante. On prendra l'aiguille courbe enfilée marquée A. & avec le ſecours de la canule B. on la paſſera de dehors en dedans, puis de dedans en dehors, prenant aſſez de la chair pour affermir la ſuture & la rendre ſtable; on nouëra les deux bouts du fil ſur une de ces deux petites compreſſes CC. à côté de la plaie, & on fera deux ou trois points ſelon la longueur de la plaie, coupant à chacun les fils au delà des nœuds, & couvrant le tout d'un petit plumaceau chargé d'un baume agglutinant avec un emplâtre & une compreſſe qu'on aſſurera par un bandage incarnatif.

Comment on recoud la lévre.

Quand la mutilation eſt naturelle, l'enfant étant né la lévre fendue comme celle d'un liévre, ou qu'elle aura été cauſée par une plaie faite à la campagne où on aura négligé de réunir & de coudre les parties ſéparées, qui dans la ſuite ſe ſeront cicatriſées loin l'une de l'autre, le Chirurgien n'y pourra remedier qu'en ſe ſervant de la ſuture entortillée; parce qu'en pareil cas y ayant toujours manque de matiére, ſoit que la nature n'y ait pas

pourvû, ſoit que la cicatriſation ait tellement endurci les bords de la plaie qu'on ait été obligé d'en couper pour les rafraîchir, & leur donner moyen de pouſſer & de ſe recoller, ſi on ne laiſſoit pas les aiguilles il ſeroit impoſſible de tenir la plaie ſujette, & ſes bords ſe récarteroient au moindre mouvement. Voici donc ce qu'il faut pratiquer, ſoit avant, ſoit durant, ſoit après l'Opération.

[De la Cure de ce mal quand il viēt de nature ou qu'il a vieilli.

Avant l'Opération, on examinera la conſtitution du bec de liévre, car ſi les deux bords étoient tellement éloignez l'un de l'autre qu'on crût ne pouvoir pas les rapprocher il n'y faudroit point faire d'Opération : on aura encore égard à l'âge de l'enfant, pour ne la point mettre en uſage qu'il n'ait cinq ou ſix ans ; car un enfant à la mamelle ou qui crie fort ſouvent n'eſt point en état de ſubir cette Opération qui demande du repos ; il faut qu'il ſoit dans un âge où il puiſſe reflechir & être ſenſible au malheur d'avoir cette incommodité, & que la connoiſſant il en ſouhaite la guériſon & ſe reſolve à tout endurer pour y parvenir : quand même le Chirurgien voudroit l'entreprendre avant ce tems-là, il n'y pourroit pas réüſſir, vû que les lévres de l'enfant ne ſont pas aſſez épaiſſes ni aſſez ſolides pour ſoutenir les aiguilles qui ſont néceſſaires dans cette occaſion. Mais ſi l'âge du ſujet & l'eſpece de la mutilation permettent la réunion des parties ſéparées, il faudra diſpoſer l'appareil tel que vous le voyez ſur la planche XXXIX. & enſuite ſituer le malade dans une chaiſe tournée au jour, panchée en arriére de ſorte néanmoins que le ſang ne lui tombe pas dans la bouche : on lui appuyera bien la tête, & il y aura par derriere un ſerviteur qui appliquant ſes deux mains ſur les deux jouës du bleſſé fera avancer les deux bords de la plaie, l'un vers l'autre pour en faciliter la ſuture.

Durant l'Opération, la premiere choſe que le

Observation d'uſage.

Chirurgien doit faire, c'eſt de voir ſi la lévre n'eſt point adherente à la gencive; car ſi elle y tenoit par quelque endroit il faudroit d'abord l'en ſéparer avec le biſtouri E. prenant garde de n'anticiper, ni ſur la gencive parce qu'on découvriroit l'os de la machoire, ni ſur la lévre parce qu'en la rendant ainſi plus mince la réünion s'en feroit plus difficilement. Après qu'on aura pris cette précaution on pincera avec ces deux pincettes F F. les deux bords de la plaie du bec de liévre, de maniere que ce qu'on voudra retrancher de ces bords paſſe au-delà des pincettes qu'on ſerrera en pouſſant à chacune leur anneau vers l'extrémité ſupérieures (*a*) puis on coupera avec les ciſeaux D. ou bien avec le biſtouri E. ſelon qu'on le trouvera plus commode, ces mêmes bords pour en faire une plaie récente, rafraichiſſant l'ancienne juſque dans ſon fond, car s'il reſtoit de la vieille cicatrice la réünion ne s'en pourroit pas faire. Les pincettes étant ôtées on laiſſera un peu ſaigner la plaie, puis l'ayant eſſuyée on prendra une de ces aiguilles droites & rondes GG. dont on traverſera les lévres de la plaie ſoutenuës par la canule courbe B. (*a*) à la ſeconde aiguille qu'on paſſe eſt atta-

Maniere d'operer.

( ) Les pincettes ſont abſolument inutiles pour cette operation; elles meurtriſſent & contondent les lévres en les ſerrant, c'eſt pourquoi l'on ne s'en ſert plus. Le Chirurgien prend avec le pouce & le doigt indice, & coupe d'un ſeul coup, avec de bons ciſeaux, les deux bords de la diviſion l'un après l'autre, de ſorte que la plaie faſſe un angle fort aigu. Si le bec de liévre eſt de naiſſance, il faut emporter un peu des fibres charnuës du muſcle orbiculaire, pour procurer plus ſurement la réunion. L'artere qui entoure les levres fournit du ſang, mais lorſqu'on a raproché les bords de la diviſion, l'hémorragie ceſſe auſſi-tôt pour l'ordinaire.

(*a*) Au lieu d'aiguille on ſe ſert d'une eſpece d'épingle dont la tête eſt en forme d'olive, afin qu'on la puiſſe pouſſer plus aiſément, & la pointe en forme de langue de ſerpent, afin qu'elle entre plus facilement & qu'elle

ché un fil qu'on tourne autour des deux aiguilles & qu'on fait croiſer de l'une à l'autre formant dans le milieu une croix de ſaint André, & applatiſſant les bords de la plaie, par ce moyen on les approche l'un de l'autre. On paſſe la premiere aiguille tout proche de l'extremité inferieure de la plaie, afin de ne pas laiſſer à cette même extremité un bout de bec de liévre plus long que l'autre : & la ſeconde aiguille ſe place entre la premiere & le nez. Le fil bien entortillé & arrêté on coupe les pointes des aiguilles ſi elles ſont trop longues avec les tenailles inciſives H. & on met deux petites compreſſes plates I I. tant ſous les têtes que ſur les pointes des mêmes aiguilles, afin que la peau n'en ſoit point offenſée par le bandage qui doit appuyer & contenir le tout fermément dans cet état.

Application des aiguilles.

Après l'Opération, il s'agit de panſer la plaie d'une maniere qui réponde à l'intention du Chirurgien. Si on a été obligé de déſunir la lévre d'avec la gencive, on fourera un petit linge entre ces deux parties, afin qu'elles ne ſe reprennent pas enſemble : on met ſur la plaie le plumaceau K. couvert de baume blanc du Perou, puis l'emplâtre L. coupé & échancré pour s'accommoder à la partie, & par deſſus, la compreſſe M. de même figure, & enfin le bandage N. à quatre chefs, & lors qu'il eſt poſé on l'appelle la fronde, parce qu'il en a la figure, on applique ſur la plaie le milieu de la bande dont on prend les deux chefs ſuperieurs qui paſſant directement ſur les oreilles vont faire le circulaire autour de la tête, & prenant enſuite les deux inferieurs on en fait reployer

Du panſement.

Comment on fait le bandage.

faſſe une ouverture plus large. Cette épingle eſt d'or, d'argent, ou d'acier. Quand elle eſt d'or, elle a deux avantages ; elle eſt plus flexible & n'eſt point ſujette à la rouille. Il eſt inutile d'en couper la pointe lorſqu'elle eſt entrée ; la petite compreſſe empêche que cette pointe en pique la peau.

le milieu ſous la lévre pour les conduire en montant par deſſus la temple & les attacher au bonnet. Ayant mis le malade dans ſon lit, on lui fait garder un très-grand repos, & on lui donne ſes bouillons & ſa boiſſon avec un biberon, pour le diſpenſer de remuer les lévres que le moins qu'il eſt poſſible. (*a*)

(*a*) On comprend encore ſous le nom de bec de liévre de naiſſance certaine difformité ſinguliere de la levre ſuperieure; telle que celle de l'enfant dont il eſt fait mention dans le Mercure du mois d'Août 1734.* La lévre ſuperieure étoit fendue & diviſée depuis l'une des aîles du nez juſqu'à l'autre; l'os maxillaire, le palais & la cloiſon charnuë étoient auſſi partagez en deux; un petit bouton de chair, qui paroiſſoit être une portion de la levre, couvroit en partie une petite éminence formée par une portion de l'os maxillaire attachée à la cloiſon du nez & par les deux dents inciſives enchaſſées dans cette partie de l'os maxillaire.

* V. l'ext. d'un Mémoire que j'ai lû à la Séance publ. de l'Acad. de Chirurgie.

Pour corriger ces eſpeces de difformitez, on coupe avec des tenailles inciſives la partie de l'os maxillaire qui eſt dans l'intervale de la diviſion, en cas qu'elle forme une ſaillie; car ſi elle eſt à peu près au niveau du reſte des os maxillaires, on n'y touche pas. On donne deux coups de ciſeaux au bouton de chair, l'un à droite & l'autre à gauche, pour en former un angle. On coupe les bords de la levre diviſée pour en faire une plaie, & on raproche les deux parties. Le bouton dont on a fait un angle remplit l'intervale que les deux parties raprochées laiſſent entr'elles du côté du nez, dont les aîles empêchent qu'elles ne ſe réuniſſent par en haut. On paſſe les aiguilles ou les épingles de l'un à l'autre côté de la levre en traverſant le bouton de chair, on les entoure de fil, comme à l'ordinaire. Le bandage qu'on applique enſuite, doit tendre à maintenir la lévre & empêcher que les aiguilles qui ne reſiſtent que dans deux points, ne dechirent les parties.

La ſuture entortillée dont on ſe ſert pour corriger la diformité du bec de liévre, ſe pratique encore pour réunir la plaie qu'on fait à une des levres, quand on en extirpe certaines tumeurs dures, ſchirreuſes & ſouvent carcinomateuſes, qu'on appelle boutons chancreux.

Pour faire cette operation, on tire un peu la tumeur

Le deuxiéme ou le troiſiéme jour on releve l'appareil : ſi le fil étoit trop ſerré on le relâcheroit un peu, & s'il étoit trop lâche on le reſſerreroit ; on mettroit encore ſur la plaie le même plumaceau couvert de baume blanc, & on auroit ſoin de changer tous les jours le petit linge inſinué entre la lévre & la gencive : on continueroit le même panſement juſques au neuviéme ou au dixiéme jour de l'Opération, c'eſt le terme ordinaire pour ôter les aiguilles. Alors on détortille doucement le fil, & on les tire adroitement appuyant les doigts ſur

Moyen de finir la cure,

avec le pouce & le doigt index de la main gauche ; on coupe avec des ciſeaux la levre d'un côté de la tumeur, & enſuite de l'autre, de maniere que toute la tumeur ſoit emportée & que la plaie forme un angle le plus aigu qu'il eſt poſſible. On fait enſuite, comme on vient de le dire, la ſuture entortillée, par le moyen de laquelle la plaie ſe reunit. Si l'on a fait l'opération à la levre inferieure il faut mettre entre les gencives & la plaie une petite éponge, pour empêcher la ſalive de paſſer au travers de la plaie, & d'y former une petite fiſtule. Lorſque la tumeur occupe preſque toute l'étendue de la levre, on eſt obligé de faire une très grande déperdition de ſubſtance. Il faut alors employer non ſeulement la ſuture entortillée, mais encore la ſuture agglutinative & le bandage uniſſant, pour ſoutenir le grand effort que les parties qui tendent toujours à s'écarter, font ſur les aiguilles.

On pratique encore la ſuture entortillée aux plaies du canal ſalivaire Quand la plaie eſt récente il ſuffit d'en rapprocher les bords pour procurer la reunion du canal diviſé. Sans cette précaution la liqueur dont le cours eſt interrompu s'épancheroit continuellement ſur la jouë, & la plaie deviendroit fiſtuleuſe. Il faudroit faire alors à l'interieur de la jouë, vis-à-vis de la fiſtule une ouverture ou fiſtule artificielle, par où la ſalive puiſſe prendre ſon cours dans la bouche ; on ſe ſert pour cela d'un inſtrument tranchant où d'un cautere actuel, tel que celui qui eſt en uſage pour l'operation de la fiſtule lacrimale. On coupe enſuite les calloſitez de la fiſtule exterieure, ou on les détruit avec un conſomptif, pour faire une plaie nouvelle, que l'on puiſſe réunir par le moyen de la ſuture entortillée.

les lévres de la plaie pour éviter le récartement : on ne met plus ſur la plaie qu'un petit emplâtre de diacalciteos pour la deſſecher, & on uſe de ce remede juſques à ce qu'elle ſoit entierement cicatriſée ; par deſſus l'emplâtre on met le bandage incarnatif & uniſſant qui ſert beaucoup ſur la fin de la guériſon.

Deux conſeils que Thevenin donne ici.

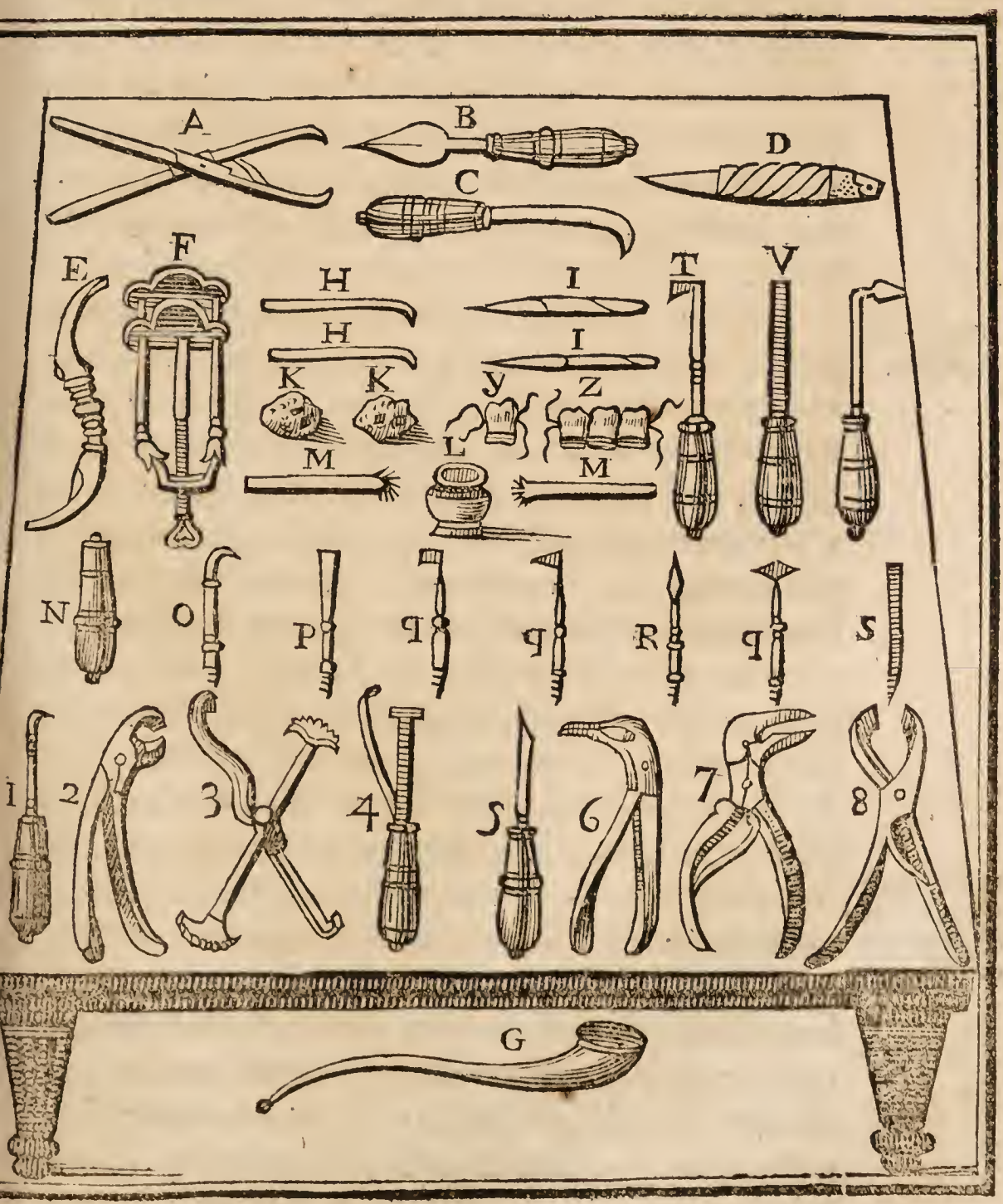
Thevenin nous propoſe deux choſes qui regardent cette opération. La premiere, c'eſt que quand il y a une déperdition de ſubſtance qui éloigne trop les bords les uns des autres, on faſſe deux inciſions longitudinales à la peau en forme de croiſſant aux deux côtez du bec de liévre, pour lui permettre de s'alonger davantage : mais cet expedient n'eſt point convenable, puiſque ces deux nouvelles plaies ne feroient qu'augmenter le nombre de cicatrices avec celle du milieu. Le ſecond avis que cet Auteur nous donne qui tend à épargner aux perſonne délicates & craintives la douleur de l'inciſion, c'eſt de garnir d'une compreſſe le deſſous de la lévre, & de toucher la peau de l'entre-deux de la plaie avec un pinceau moüillé dans l'huile d'Antimoine ou dans du cautere fondu qui ulcere & emporte cette peau qu'on ôtera, & l'eſcarre étant tombé, on paſſera les aiguilles & on entortillera le fil comme nous avons dit. Ce moyen ſe peut pratiquer ; mais l'inciſion eſt plus ſeure & plus prompte.

Hiſtoire touchant ce mal.

La femme d'un Officier du Roi étant accouchée à Verſailles dans notre grand Commun, m'envoya chercher auſſi-tôt pour voir ſon enfant qui étoit né avec un bec de liévre ; je m'informai d'elle ſi elle avoit vû avec application quelque liévre pendant ſa groſſeſſe, & elle me dit que dans le commencement on lui en avoit fait preſent d'un qu'on pendit à ſa fenêtre, & qu'elle eut durant quelque-tems la vûe attachée ſur ce liévre : je lui conſeillai de mettre cet enfant en nourrice, parce qu'il n'é-

toit pas dans un âge à soutenir l'opération, qu'il falloit attendre qu'il eût quatre ou cinq ans; & qu'alors on lui feroit ce qui seroit necessaire; mais il mourut à trois ans Je la pratiquai à un autre enenfant de Versailles que j'avois fait attendre jusqu'à cet âge, je l'en guéris, & il ne lui est demeuré qu'une legere cicatrice très-peu difforme.

FIG. XL. POUR LES GENCIVES ET LES DENTS.



Des opérations qui se font aux gencives & aux dents, & premierement de celles que l'on pratique aux gencives.

DEux maladies qui arrivent aux gencives ont besoin de l'Opération mutuelle pour être guéries, la premiere de ces incommoditez s'appelle *époulis* & l'autre *paroulis*.

Epoulis est un mot grec dérivé de *epi* qui veut dire dehors, & de *ouli* qui signifie gencive, parce que c'est une excroissance de chair qui sort de la gencive, & qui procede d'une excoriation ou ulcere survenue en cette partie; ces chairs sont ou molles & blanchâtres, tenant de la nature du polype; ou bien elles sont dures & rougeâtres; participant de la nature du schirrhe ou du cancer: les premieres résultent d'un sang pituiteux & phlegmatique & sont sans douleur, les autres qui sont engendrées d'un sang noir & mélancolique sont toujours douloureuses.

Comment on opere.

L'opération est absolument necessaire pour emporter ces excroissances, car on ne peut pas se servir de caustique dans la bouche, ni les consumer avec des onguens, ni les brûler avec le cautere actuel. Il faudra donc prendre d'une main cette chair avec une pincette A. pour la tenir ferme, pendant que de l'autre main avec un scapel B. on la coupera le plus près de la gencive que faire se pourra, sans néanmoins découvrir l'os de la machoire: cet instrument C. tranchant & courbe est très-commode pour couper ces chairs. Il y a des Auteurs qui conseillent d'approcher de l'endroit où on vient de couper l'excroissance, un bouton de feu dont l'ardeur soit capable de dessécher les racines de ce mal: mais il suffit de rincer la bouche avec du vin tiéde, & de tenir sur la plaie un petit linge trempé dans du vin miellé. Si les racines commençoient à repousser de la chair, on les toucheroit avec le vitriol, ou la pierre infernale, autant de fois qu'on le jugeroit à propos; & ensuite on travailleroit à cicatriser la plaie.

Moïen d'empêcher la renaissance de ce mal.

Paroulis vient de *para* proche, & d'*ouli* gencive. Cette maladie eſt une inflammation des gencives, laquelle tend ſouvent à la ſupuration; elle eſt preſque toujours cauſée par une dent gâtée qui par les irritations douloureuſes qu'elle fait détermine l'humeur à fluer ſur cette partie où les liqueurs ramaſſées ſe cuiſent aiſément & abſcédent tant par la chaleur humide de la bouche, que par la rareté & la délicateſſe des fibres de la gencive. Ces fluxions enflent la joue & les lévres, & ſont beaucoup de douleur avant que d'abſcéder: on favoriſe cette coction en faiſant tenir dans la bouche du lait tiéde, & en mettant ſur la gencive la moitié d'une figue graſſe rotie ſur des charbons. Auſſi-tôt qu'avec le doigt on y ſentira de la fluctuation, il faudra ouvrir de crainte que la matiere par ſon ſéjour n'altere l'os de la machoire.

Du Paroulis.

Remede.

On prend une lancette à ſaigner D. qu'on entortille d'une bandelette afin de la tenir plus ferme dans le manche, & le Chirurgien l'ayant miſe à ſa bouche, il écarte avec les deux mains les lévres pour reconnoître l'endroit de la tumeur, ſituée très-ſouvent proche les dents molaires entre la gencive & le dedans de la joue; puis il prend de ſa main droite la lancette qu'il plonge dans le milieu de la petite éminence que fait la matiere contenue qu'on voit ſortir en retirant cet inſtrument: on preſſe un peu la tumeur pour la faire vuider, & on donne du vin tiéde au malade pour rincer ſa bouche, ce qu'il continue de faire de tems en tems pendant deux ou trois jours.

Manuel de l'operation.

Quand ces petits abſcès viennent aux gencives ſuperieures; ils ſe guériſſent mieux, puiſque la plaie qu'on y fait donne lieu à la matiere morbifique de ſe vuider par ſon propre poids; & à meſure qu'il s'en forme de nouvelle, en ſorte qu'elle ne peut y cauſer aucun déſordre. Mais quand ils ſont aux gencives inferieures la ſanie y reſte comme

Cure de ces maux ſituez à la gencive ſuperieure.

dans un sac, & par son séjour elle peut corrompre l'os de la machoire d'en bas, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois, ce qu'on évitera en ouvrant l'abscès de bonne heure, le pressant souvent dans la suite, poussant le pus de bas en haut pour le faire sortir par l'ouverrure, & mettant par dehors sur le vuide de l'abscès une compresse & un bandage qui resserant cet endroit empêche la matiere de s'y accumuler. Que si malgré toutes ces précautions l'os se trouvoit découvert & altéré, on auroit de la peine à en procurer l'exfoliation autrement que par le bouton de feu, dont il ne faut pourtant se servir qu'après que les autres moyens ont échoué contre cet os qui passe pour un des plus durs de tout le corps.

De ce qui se pratique aux dents.

LEs dents seules font aujourd'hui toute l'occupation de beaucoup de personnes qu'on appelle des Opérateurs pour les dents. Il faut convenir que ces MM. qui n'ont pour objet de leur travail que ces seules parties, peuvent exceller dans cet art plutôt que le Chirurgien dont la science est d'une étendue infinie; il ne faut pas toutefois qu'il neglige cette partie de la Chirurgie, sur laquelle il doit sçavoir qu'on met en usage sept sortes d'opérations. La premiere est d'ouvrir ou d'écarter les dents quand elles sont trop serrées; la deuxiéme de les nettoyer quand elles sont sales; la troisiéme, d'empêcher qu'elles ne se gâtent; la quatriéme, de boucher les trous qui s'y sont faits; la cinquiéme, de les limer quand elles sont trop longues & inégales; la sixiéme, de les arracher quand elles sont gâtées, & la septiéme, d'en substituer d'artificielles à la place des naturelles.

Sept opérations sur les dents.

Du resserrement des dents.

QUelquefois les dents se serrent tellement les unes contre les autres, qu'il est impossible de les ouvrir pour prendre de la nourriture. Cet accident

dent peut succeder, soit à une plaie, soit à un abscès des parotides dont on aura laissé former la cicatrice sans avoir ajusté un petit baillon entre les dents supérieures & les inférieures pour les tenir suffisament éloignées les unes des autres : l'obstination d'un enfant mélancolique qui ne voudra pas ouvrir la bouche, & la convulsion des muscles qui servent à abaisser & à relever la machoire inférieure pourront encore être les causes de ce déreglement, auquel le Chirurgien s'efforcera de remédier en fourrant entre les dents l'élevatoire E. avec lequel il tâchera de séparer les supérieures des inferieures pour mettre dans l'espace que l'élévation aura fait entr'elles, cet autre instrument F. qui étant une fois placé forcera les deux machoires à s'ouvrir, & à s'écarter l'une de l'autre quand on viendra à tourner la visse engagée le long du milieu de cette machine : il faudra tourner doucement de peur de faire trop de violence à ces parties. Les dents étant ouvertes on donne des alimens au malade, & en ôtant d'entre les dents cette espece de dilatatoire, on introduit à sa place un baillon qu'on y laisse, afin qu'elles ne se remettent pas dans l'état où elles étoient avant l'opération. S'il étoit impossible de desserrer les dents, il en faudroit casser quelqu'une au malade pour y faire entrer le bout de ce cornet G. par l'interposition duquel on donneroit de la nourriture, & on empêche ainsi que le malade ne périsse par la faim ; ou bien on tâcheroit de faire entrer du bouillon par les narines, d'autres conseillent de donner des lavemens nutritifs. En 1702. des blessez que nous eûmes à la canonade de Nimégue, & qui furent portez à Cléves, il y en eut sept ou huit à qui par des mouvemens convulsifs les dents se serrerent tellement, que nous ne pûmes les ouvrir à quelques-uns, & ceux-là moururent ; il y en eut deux ou trois à qui on mit un baillon entre les dents

après les avoir ouvertes, & ces derniers guérirent.

LA seconde opération des dents consiste dans leur propreté; il est si ordinaire de se les nettoyer soi-même qu'il semble que cela ne mérite pas une application particuliere du Chirurgien : il est vrai que tout le monde est dans l'usage de se les écurer après le repas avec un curedent HH. ou une plume II. & même la propreté engage à n'y pas manquer, parce qu'il reste entre les dents des parcelles de viandes qui s'y corromproient, & rendroient la bouche puante. On doit encore se laver la bouche tous les matins & avec une de ces petites éponges KK. se froter les dents pour ôter un limon qui s'amasse dessus, & pour se les conserver dans leur blancheur naturelle; mais quelque soin qu'on se donne, il ne laisse pas de se former proche les gencives de petites croutes qui rendent les dents jaunes, & en dedans il se produit des écailles si dures, qu'il faut employer de forts outils pour les détacher de la dent; c'est pourquoi ceux qui sont curieux de leur bouche ont recours de tems en tems à ceux qui sont dans la pratique journaliere de les nettoyer.

Obligation de se nétoyer la bouche.

L'adresse n'est pas moins requise ici que dans beaucoup d'autres opérations, ceux qui ont la bouche délicate & particulierement les Dames, ne sçauroient pas souffrir qu'on y aille avec rudesse, elles veulent des manieres douces, & de la propreté. C'est pour cela que la main gauche avec laquelle on leur baisse la lévre inférieure, ou on leur leve la supérieure, doit être envelopée d'un linge fin & blanc : si l'instrument dont on se sert, est de fer, il faut aussi le couvrir d'un linge pour la propreté. Ensuite l'Opérateur ayant placé la personne, la face tournée au jour, & arrangé sur un siége ce qui lui est néceſſaire, il se met un peu à côté de cette personne assise, & ayant posé un genou en

Maniere d'operer ici.

terre pour travailler plus commodement, il parcourt toutes les dents les unes après les autres, & il employe alternativement divers instrumens selon le dessein qu'il a, évitant autant qu'il peut de faire saigner les gencives. Quand il croit avoir enlevé toutes les croutes & toutes les écailles il se sert d'un opiat L. dont il frotte les gencives avec une de ces racines de guimauve MM. préparées & ébarbées par le bout : il faut incontinent laver la bouche plusieurs fois avec de l'eau, & alors l'ouvrage est fini. C'est la coutume de ces Messieurs, que de faire présent d'une racine & du petit pot d'opiate à ceux qui ont l'honneteté de les bien payer.

Des instrumens qu'on y employe.

Les instrumens propres à nétoyer les dents se renferment tous dans un étuy, parce qu'ils sont petits, & comme il y en a beaucoup, on les monte à visse sur un même manche N. à mesure qu'on a besoin de s'en servir : il y en a de plusieurs figures, les uns sont faits comme un déchaussoir O. pour aller entre les dents, les autres comme un ciseau P. les autres comme des rugines q q q. de quatriémes ressemblent à un burin R. & d'autres à une lime S. ils sont ordinairement d'acier, mais ceux dont on se sert pour le Roi & pour les Princes, sont d'or ; & s'il y avoit encore un métal plus précieux, on l'employeroit à leur service, parce qu'ils récompensent magnifiquement.

Les dents se corrompent aisément.

LA troisiéme opération des dents consiste dans leur conservation, & ce n'est pas une petite affaire que d'entreprendre de les conserver toujours saines, & d'y réussir. L'Opérateur qui seroit assez témeraire pour le promettre, auroit souvent de la peine à tenir sa parole. Il coule le long des filamens qui sont à la racine de la dent, une serosité corrosive comme de l'eau forte qui la mine peu à peu, & qui ne la quitte quelquefois point qu'elle ne

l'ait fait tomber par morceaux. Si on pouvoit faire prendre une autre route à cette ſérosité les dents ſe conſerveroient toute la vie. Tout ce qu'on peut faire c'eſt d'empêcher quand elles commencent à ſe gâter, que la carie n'augmente & ne faſſe pas davantage de progrès. Si la carie eſt apparente, on la ratiſſe avec la rugine T. & ſi elle eſt entre deux dents, on y paſſe la lime V. pour effacer la noirceur. Si le trou eſt dans la tablette des dents on la cautériſe avec de l'huile de ſouffre ou de vitriol, dont on porte une petite goutte dans la dent gâtée, avec un de ces petits pinceaux dont on ſe ſert pour la mignature; & ſi la carie augmentoit, on eſſayeroit de l'arrêter en la cautériſant avec ce petit cautere actuel X. qu'on auroit chauffé, & avec lequel on toucheroit toute la cavité de la dent; & enfin ſi la dent ſe gâte de plus en plus, & que la douleur devienne inſupportable, il n'y a point d'autre remede que de l'arracher.

Diverſes pratiques contre cette corruption.

LA quatriéme opération qui ſe pratique aux dents, c'eſt de boucher les trous qui s'y font. Il arrive fréquemment que par un dépôt de ſérositez ſur une dent, elle ſe perce, & que le trou ceſſe d'augmenter après que la fluxion eſt paſſée. Quoique la plûpart de ces trous ne ſoient point douloureux, ils ſont tous néanmoins très-incommodes, parce que toutes les fois qu'on mange ils s'empliſſent d'alimens qu'il faut ôter après qu'on a mangé, & il eſt mal-aiſé d'en venir à bout quand ils ſont ſituez dans des endroits où on ne peut atteindre avec les inſtrumens ordinaires. Il y a des gens qui ne ſçauroient boire frais, parce que ſi quelque goutte de la boiſſon venoit à entrer dans la cavité de la dent, elle leur cauſeroit de la douleur juſqu'à les faire crier, ceux-là ſe trouvent privez du plaiſir de boire à la glace. Il y en a d'autres à qui les dents cariées rendent la bouche mau-

Ce qui fait les trous des dents.

Leur incommodité.

vaiſe, & qui ſont obligez de mâcher un peu d'anis ou de canelle pour corriger ce vice qui n'eſt pas petit, puiſqu'ils ne peuvent parler de près à quelqu'un qu'il n'en ſoit frappé. Pour remédier à toutes ces incommoditez, on cherchera moyen de boucher le trou de la dent; quelques-uns prétendent qu'il peut ſe remplir avec des feuilles d'or ou d'argent; mais ces feuilles étant ſujettes à ſe rompre, ne peuvent pas y reſtre long-tems: on doit plûtôt y employer un petit morceau d'or ou d'argent battu, auquel on aura donné la figure du trou où il doit être niché. Il y en a qui préferent le plomb, parce qu'étant plus maniable, on le fait entrer, & on en remplit la cavité plus aiſément qu'avec aucun autre métal, n'altérant pas plus la partie que feroit l'or même. D'autres ſans ſe donner tant de peine bouchent ces ouvertures avec de la cire, qui leur procure le même avantage, puiſqu'elle empêche l'aliment & la boiſſon d'y entrer & de la creuſer plus avant.

Moyen de les boucher.

LA cinquiéme opération qui concerne les dents, c'eſt de les limer: ce qui ſe pratique en trois occaſions differentes, ſçavoir pour les ſéparer quand elles avancent les unes ſur les autres; pour les mettre de niveau quand il y en a qui ſont trop longues; pour les égaliſer & les polir quand elles ont des pointes ſoit en dedans qui bleſſent la langue, ſoit en dehors qui piquent les joues. On ſe ſert pour tout cela de la petite lime V. emmanchée, afin de la tenir avec plus de fermeté, elle doit être douce pour ne point ébranler la dent, & quoiqu'on n'avance pas ſi vîte qu'avec une lime rude, il vaut mieux cependant employer plus de tems: il faut que l'Opérateur appuye avec un ou deux de ſes doigts la dent ſur laquelle il travaille, de crainte qu'elle ne ſe caſſe & n'éclate en la limant. Quand il s'agit de ſéparer les dents de de-

Trois occaſions de limer les dents.

Maniere de limer une dent.

vant il obſervera de n'en pas limer une plus que l'autre, afin que les eſpaces qu'il fait entr'elles, ſoient tous égaux : il eſt inutile de limer une dent trop longue, quand celle qui lui eſt oppoſée manque ; à moins qu'on ne veuille recommencer de tems en tems, parce qu'elle repouſſera toujours, étant certain que les dents croiſſent pour reparer ce qui s'en uſe en ſe frotant les unes contre les autres par la maſtication ; ce que l'experience fait voir en ceux à qui il eſt tombé une dent, car celle contre laquelle elle devoit appuyer devient plus longue & entre dans l'eſpace que la dent perduë à laiſſé. Les dents molaires ont quelquefois des pointes ſoit que leur ſubſtance reſte encore ſaine & entiere, ou ſoit qu'elles viennent à ſe gâter, ou qu'il s'en ſoit détaché quelqu'éclat. Lorſque ces avances piquent ou la jouë ou la langue, il les faut limer pour ôter toutes les âpretez, & c'eſt ce qu'on doit exécuter avec la douceur & le ménagement ordinaire à ceux qui ſont fort employez dans ces exercices (*a*).

De l'extraction des dents.

LA ſixiéme opération que les dents demandent, conſiſte à les arracher, elle eſt la plus uſitée & on la voit pratiquer tous les jours. Il eſt peu de perſonnes à qui on n'en arrache quelqu'une, il y a des gens ſi impatiens que dès la moindre douleur ils font ſauter leurs dents; mais c'eſt une mechante maxime que de courir ſitôt à l'Arracheur de dents. Il arrive pluſieurs fois que la douleur ceſſe en peu de tems, & qu'on auroit regret qu'il en eût couté une dent pour une peine paſſagere ; il ne faut donc venir à cette opération que quand la dent eſt tellement gâtée qu'il n'y a plus moyen de la ſauver,

(*a*) Non-ſeulement ces apretez & ces inegalitez des dents piquent la langue & la joue, mais elles font encore quelquefois naître à ces parties des ulceres, qui ſe gueriſſent dès qu'on a limé les dents.

ou quand la douleur qu'elle excite à la gencive eſt devenue continuelle & inſuportable : ceux qui s'en font arracher autant de fois qu'ils y ſentent de la douleur, ont bien-tôt démeublé leur bouche, & il vient un tems qu'ils ont tout le loiſir de s'en repentir.

Il y a néanmoins cinq ou ſix occaſions où on ne peut pas ſe diſpenſer de la faire, premierement aux enfans lorſque leurs premieres dents qu'on appelle dents de lait, ſe diſpoſent à tomber : auſſitôt qu'elle branlent il ne faut pas differer de les arracher, ce qui ſe fait avec un brin de fil dont on entoure la dent & qu'on tire après l'avoir noué deſſous. Le public croit que plutôt on ôte cette premiere dent, plus celle qui lui ſuccede eſt droite : cette opinion n'eſt pas trop bien fondée, mais il ſera toujours bon de l'arracher, puiſqu'elle doit tomber, car ſi le Chirurgien s'y oppoſoit, & que la ſeconde dent ne vint pas belle & droite, la mere lui en attribueroit la faute, & ne lui pardonneroit jamais, tant les femmes ſont prévenuës en faveur des erreurs vulgaires.

En quel cas & comment on la doit faire.

Secondement quand elles vacillent beaucoup d'elles-mêmes ſans avoir été ébranlées par quelque coup, ou par l'effort qu'on aura fait pour caſſer quelque choſe de trop dur ; vû qu'en ces derniers cas il ne faudroit pas les tirer, mais au contraire, on eſſayeroit de les rafermir dans leurs alveoles avec un vin aſtringent dont on imbiberoit une petite éponge qu'on tiendroit ſur la gencive, & qu'on renouvelleroit ſouvent, défendant ſur tout de mâcher de ce côté là où le repos eſt neceſſaire pour donner le tems à ces parties de s'affermir ; mais quand la dent branle tellement qu'il n'y a plus d'eſperance de la conſerver, & qu'elle incommode en mangeant, il faut l'ôter, & à cela on n'a pas beſoin de l'incliner de côté & d'autre, il faut ſeulement l'élever avec deux doigts ſans le ſecours

Moyen de rafermir les dents.

d'aucun instrument, principalement aux vieilles gens qui les perdent ainsi toutes les unes après les autres.

Cas où l'extraction est mal-aisée.

Troisiémement, quand elle est gâtée jusqu'à un tel point que la tablette est presque toute rongée, car si on differoit de l'arracher & qu'on attendit qu'elle fût presque consumée, n'y ayant alors plus de prise pour l'instrument, il seroit difficile de dégager ses restes; c'est-pourquoi il sera de la prudence de la faire déloger d'un endroit ou sa présence ne peut qu'incommoder. Pour arracher les dents qui tiennent fortement dans leurs alvéoles, il faut des instrumens capables de seconder les efforts qu'on doit employer à ces extractions, tels sont les daviers & les pélicans que je vais vous montrer.

La douleur est inévitable.

Quatriémement, quand une dent a été cassée, & qu'il n'en reste plus que la racine, ou quand elle a été rongée, & qu'il n'y paroît plus qu'un chicot; c'est en de telles rencontres que l'Opérateur doit faire voir son habileté: c'est ici surtout qu'il seroit ridicule de promettre de ne point faire de mal, car il ne peut jamais éviter de causer de la douleur pour avoir un chicot enfoncé, & qui ne donne point de prise. Mais la plûpart de ces sortes d'Opérateurs s'embarassent peu de confirmer le provebe: *Il ment comme un Arracheur de dents.* Le Chirurgien doit donc appliquer toute son industrie pour tirer le reste de la dent, & il se servira d'un poussoir si le chicot a encore une pointe qui surpasse la gencive, ou d'une tenaille à bec de corbeau, ou d'une autre que vous allez voir faite comme un museau de chien.

Dents qui se poussent en dehors.

Cinquiémement, quand les dents s'avancent en dehors, il les faut extirper, car une dent qui sort ainsi de son rang, incommode beaucoup celui à qui ce malheur arrive, & elle cause une difformité qui choque tous ceux qui le regardent. Si

elle n'excédoit pas notablement les autres dents, on pourroit limer ou couper avec des tenailles inciſives ce qui ſe produiroit de trop ; mais ſi la tablette qui doit regarder le dedans de la bouche, étoit panchée en dehors, & que la dent ſortit, il vaudroit mieux avoir une dent de manque que d'en laiſſer voir une qui défigurât la perſonne, c'eſt-pourquoi il faudra l'arracher avec l'inſtrument que l'Opérateur jugera le plus commode.

Sixiémement, quand il vient quelque dent ſurnuméraire, car on remarque aſſez ſouvent une dent qui pouſſe à l'une ou à l'autre mâchoire, ſoit en dedans, ſoit en dehors, & qui n'eſt ni du nombre des autres, ni placée comme elles : il y a des perſonnes à qui il en naît pluſieurs de ſurabondante, & à d'autres il en pouſſe un double rang. Les diſeurs de bonne avanture prognoſtiquent mille bonheurs à ceux à qui cela arrive, pour moi je les eſtime malheureux, d'avoir ſouvent plus de dents qu'ils n'ont de bien à manger, d'être incommodez par ce trop grand nombre de dents, & d'être obligez de ſouffrir de cruelles douleurs pour ſe priver en ſe les faiſant arracher, de cette faveur naturelle dont on les félicitoit. Il vint à Monſeigneur le Duc de Berry à l'âge de huit ans une ſurdent dont il n'avoit pas beſoin pour annoncer ſon bonheur, car outre qu'il a tous les avantages de la naiſſance, étant fils du plus grand Roy de l'Univers, il a dans ſa propre perſonne tout ce qu'il faut pour rendre un Prince accompli ; deſorte que ſelon les Prophetes d'aujourd'hui ce qui devoit prédire un heureux avenir dans un autre, fut pour lui un ſujet de malheur, puiſqu'il fallut la lui arracher, & par-conſéquent lui faire endurer le tourment qu'il n'étoit pas poſſible de lui épargner dans une pareille occaſion (*a*).

Dent ſurnuméraire.

Obſervation.

(*a*) La carie & le gonflement des os de la machoire, les tumeurs, les petits abcès, les ulceres fiſtuleux qui

Instrument nécessaire à cette extraction.

On employe quantité d'instrumens dans cette espèce d'opération, parce qu'il en faut de toutes les sortes pour s'en servir suivant les differentes dents qu'on veut arracher; & voici ceux dont on ne peut se passer.

Du Déchaussoir.

1. Un Déchaussoir nommé en latin *dentiscalpium* & en grec *pericharactir* qui vient de *peri* autour, & de *charassein* qui signifie scarifier, ou couper, parce que c'est un instrument avec lequel on sépare la gencive d'autour de la dent qu'on veut tirer & arracher.

Usage du Davier.

2. Un Davier appellé en latin *denticeps* ou *denticulum*, c'est une maniere de tenaille dont le bout qui embrasse la dent est recourbé & fendu en fourchette pour la tenir avec plus de fermeté. Il peut servir aux dents de la mâchoire supérieure, aussi bien qu'à celles de l'inférieure; & c'est un instrument des plus anciens de la Chirurgie duquel on s'est servi de tout tems.

Du Pélican.

3. Un Pélican appellé par les Latins *policampus*, parce qu'il ressemble au bec d'un Pélican, & par les Grecs *odontagra* dérivé de *odons* dent, & de *agrevein* arracher, parce qu'étant un instrument à plusieurs branches montées par le moyen d'une visse sur un même montant, il est propre à arracher les dents: les deux bouts du montant sont un peu circulaires, afin qu'ils appuyent mieux sur la racine de la dent gâtée; & des deux branches, il y en a une droite & l'autre coudée, ayant l'une & l'autre leur usage particulier dans les différentes circonstances.

De l'élevatoire, nouvel instrument.

4. Une espèce d'élevatoire fait en levier dont une extrémité est plate pour appuyer sur la gen-

surviennent aux environs, & les douleurs de tête, sont quelquefois occasionnez par quelque dent gâtée, ou par quelque racine de dent, qu'il suffit ordinairement d'arracher pour guerir ces maladies. C'est pourquoi il ne faut pas employer des remedes avant d'avoir examiné les dents.

cive au bas de la dent, & l'autre eſt coudée comme une des branches du Pélican pour accrocher la dent. Il y a un gros manche ſur lequel les deux branches ſont montées. Quand une des dents d'en-bas eſt priſe par cet inſtrument, on n'a qu'à baiſſer le manche pour la tirer de ſa place; c'eſt le plus commode de tous, il a été inventé depuis peu, & je n'ai encore vû perſonne s'en ſervir que M. Dubois qui avoit ſoin des dents du Roy,

5. Un Pouſſoir que les Latins appellent *impulſorium*; c'eſt un inſtrument dont le bout eſt fendu en pied de biche, il y a un manche pour être bien empoigné, il ſert aux dents inciſives & canines qui n'ont qu'une racine pour les pouſſer hors de leur alvéole, & aux chicots quand il peut y avoir priſe. Utilité du Pouſſoir.

6. Un tire-racine de dent, décrit par Guillemeau & appellé en grec *Riſagra*, & du commun *Riſagran*, de deux mots qui ſignifient enſemble déraciner, c'eſt une eſpèce de tenaille dont les bouts ſont preſque pointus pour entrer dans l'avéole & pincer le reſte d'une racine qui y eſt demeurée. Cet inſtrument eſt fort néceſſaire aux Arracheurs de dents. Proprieté du Riſagran.

7. Une tenaille appellée bec de corbeau à cauſe de ſa figure, elle ſert pour extirper les chicots & en couper les extrémités quand elles ſont trop pointues. Uſage de deux tenailles.

8. Une paire de tenailles inciſives avec leſquelles on coupe de la tablette ce qui pouſſe en dehors & qui excede la grandeur ordinaire des dents.

Il ne ſuffit pas de connoître ces inſtrumens, il faut s'en ſervir à propos & avec dextérité. On fait aſſeoir à terre ſur un carreau ſeulement celui à qui on veut arracher une dent. L'Opérateur ſe met derriere lui, & ayant engagé ſa tête entre ſes deux cuiſſes il la lui fait un peu hauſſer, la bouche du patient étant ouverte il y remarque la dent gâtée, afin de ne pas prendre l'une pour l'autre, puis avec Situation du patient. Manuel de l'opération.

le déchauſſoir il ſépare la gencive de cette dent qu'il empoigne enſuite avec l'inſtrument qui lui aura ſemblé le plus convenable, auquel il fait faire la baſcule pour extraire cette dent. Quand on ne l'a pas manquée, le malade en ſe panchant crache ſa dent avec le ſang qui ſort de la gencive, & dont on laiſſe couler quelques cuillerées avant que de gargariſer la bouche avec de l'oxicrat. On pince avec deux doigts la gencive d'où la dent eſt ſorti, afin d'en rapprocher les parties écartées, & on continue d'uſer d'oxicrat ou de vin tiéde pendant la journée (*a*).

Ce qu'on pratique après l'opération.

Cette opération ne conſiſte que dans un effort qu'il faut que le poignet faſſe pour emporter la dent : on redouble même cet effort quand la dent reſiſte, & on ne quitte point priſe qu'elle ne ſoit arrachée ; c'eſt pour cela que les Chirurgiens qui font dans la pratique de beaucoup ſaigner, & qui veulent toujours avoir la main ferme & legere ne doivent jamais arracher de dents, de crainte que les efforts qu'il faut faire ne leur rendent la main tremblante : on laiſſera donc cet employ aux Opérateurs qui en font un exercice journalier, & qui n'ont point d'autre métier pour gagner leur vie.

Si je conſeille au Chirurgien d'abandonner cette opération, ce n'eſt pas ſeulement pour le préjudice que ſa main en pourroit recevoir, c'eſt auſſi qu'elle me paroît un peu tenir du charlatan & du bâteleur. En effet la plûpart de ces arracheurs abuſent de leur talent pour tromper le public, faiſant

(*a*) On ne peut arracher une dent ſans ouvrir le vaiſſeau qui y porte le ſang, ce qui cauſe quelquefois une hémorragie conſidérable. On remedie à cet accident par un petit tampon de charpie ou de coton trempé dans de l'eau de Rabel qu'il faut bien exprimer. On le met dans l'alveole, & on l'aſſujettit pendant quelque tems avec le doigt pour comprimer le vaiſſeau. On peut ſe ſervir auſſi d'un tampon de charpie aſſez gros pour faire une compreſſion exacte ſur le vaiſſeau quand la bouche eſt fermée.

acroire qu'ils n'ont beſoin que de leurs doigts, ou d'un bout d'épée pour emporter les dents les plus enracinées. Mais un Chirurgien ne doit point connoître ces tours de ſoupleſſe, & comme c'eſt la probité qui doit être la regle de toutes ſes actions, il faut qu'il ſe diſtinge de ceux qui veulent en impoſer aux autres.

LA ſeptiéme & derniere opération qu'on fait aux dents, c'eſt d'en mettre d'artificielles à la place de celles qu'on a perdues. On allegue deux raiſons pour autoriſer cette pratique, la premiere eſt tirée de l'ornement qu'elles procurent, parce qu'il eſt vilain de voir une bouche mal garnie dans laquelle il manque une ou pluſieurs dents, & la ſeconde eſt établie ſur la néceſſité d'articuler la voix, puiſque ceux qui ont des dents de manque ne peuvent pas ſi bien prononcer de certains mots que quand toutes les dents y ſont. Pour obvier à ces deux inconveniens, on commande des dents d'yvoire à peu-près de la grandeur de celles auſquelles ou les ſubſtitue, on les perce pour y paſſer un ou deux fils d'or avec leſquels on les attache aux dents voiſines, ce fil tourne autour de celles-ci & retient les dents artificielles auſſi fermes que ſi elles étoient naturellement placées. On en fait fabriquer autant qu'il en manque, deux, trois ou quatre, &c. qu'on fait tenir enſemble avec des fils d'or, & qu'on place comme on a dit entre les dents naturelles qui reſtent. On connoit de vieilles femmes qui portent un ratelier tout entier de fauſſes dents, & qui n'oſeroient preſque ouvrir la bouche de crainte qu'on ne s'aperçût de cette ſubſtitution. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que l'yvoire jaunit en peu de tems dans la bouche, d'où vient que Fabricius conſeille de les faire de l'os du jarret d'un bœuf, & Guillemeau pour leur matiere enſeigne la compoſition d'une pâte, qui conſiſte à prendre de la cire blanche grenée & à la faire fon-

Du remplacement des dents perdues.

Comment on ajuſte des dents artificielles.

Pâte pour former des dents factices.

dre avec un peu de gomme élemi, y ajoutant des poudres de maſtic, de corail blanc & de perles: il prétend qu'avec cette pâte on peut former des dents artificielles qui ne jauniront jamais, & qu'elle eſt très-propre pour remplir les trous des dents creuſes.

On agite deux queſtions ſur les dents, la premiere eſt de ſçavoir ſi quand on arrache à un enfant les dents de lait avant qu'elles ſe diſpoſent à tomber les ſecondes en reviennent & plus belles & plus droites; & l'autre ſi une dent remiſe dans ſont alveole après en avoir été arrachée peut s'y rafermir & prendre vie comme ſi on n'y avoit point touché.

C'eſt une erreur de croire que les premieres dents puiſſent donner une méchante figure aux ſecondes, elles ſont les unes & les autres dès la naiſſance formées en petit dans les alvéoles, où elles s'oſſifient, les premieres ſorties, après avoir ſervi cinq ou ſix ans ſont pouſſées dehors par les derniéres qui prennent leur place, & remarquez que celles-là n'ont quaſi que la tablette, parce que les autres en ſe groſſiſſant n'ont pas donné le tems à ces premieres de ſe perfectioner & de s'oſſifier dans leurs racines, de ſorte que les anciennes ne peuvent point corrompre la forme des ſuivantes.

Expulſion des premieres dents.

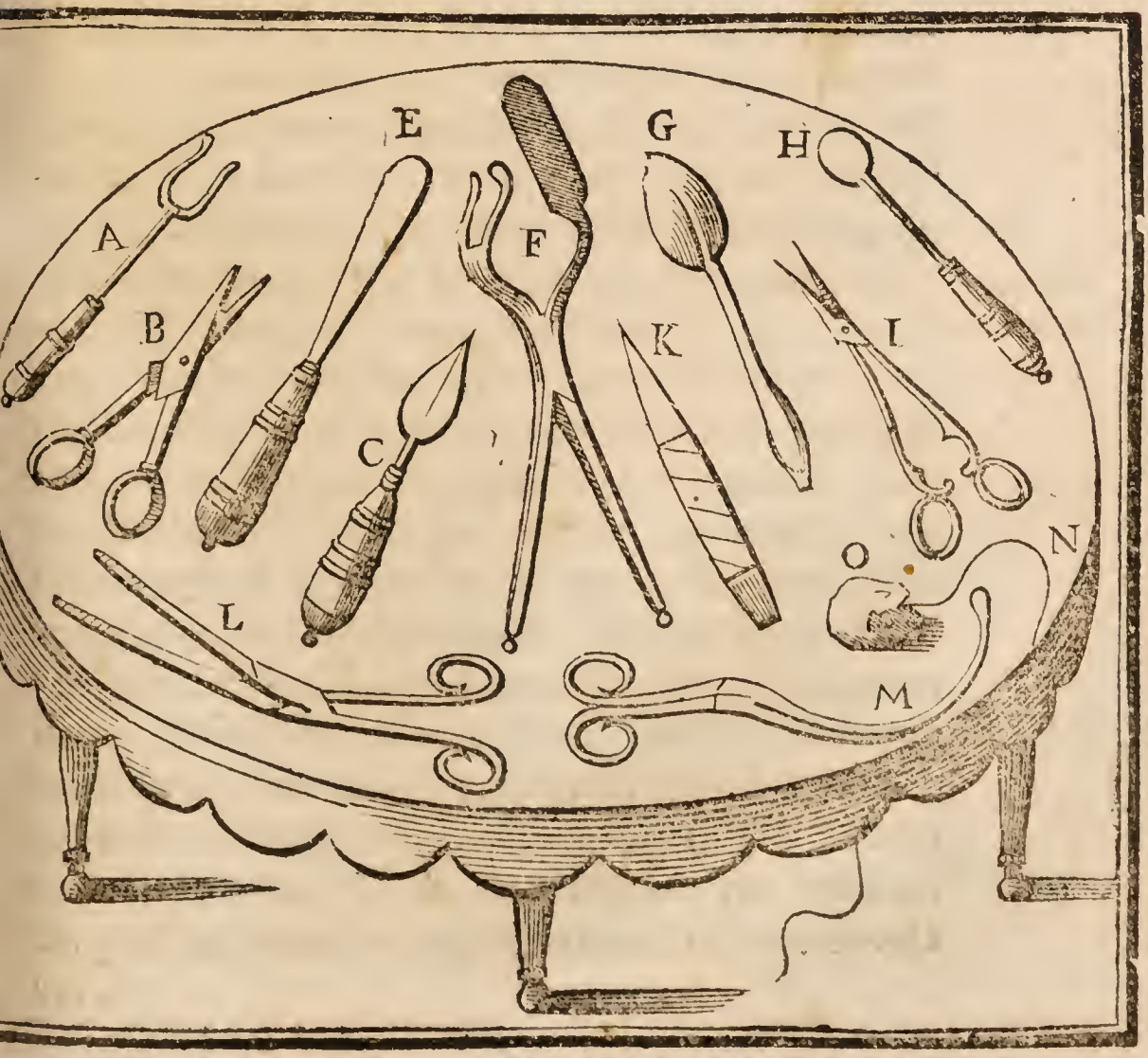
Obſervation oppoſée à une erreur populaire.

J'en ai vû l'expérience dans une jeune fille, à qui ſa mere avoit fait arracher toutes les dents plus d'un an avant qu'elles duſſent tomber, perſuadée que celles qui ſortiroient aprés ſeroient plus parfaites: mais elles fut trompée dans ſon attente; car elles vinrent un peu plus vilaines que les précedentes. Une perſonne de qualité dévote à l'excès les fit ôter à ſa fille par un motif tout oppoſé: cette enfant les avoit très-belles, & de peur qu'un jour elle ne ſe glorifiât de cet avantage cette mere voulut qu'on les lui arrachât toutes, afin que celles qui pouſſeroit enſuite étant moins bel-

les ne fuſſent point un obſtacle à ſon ſalut.

Je ne crois point qu'une dent qui a été totalement enlevée ſe puiſſe raffermir dans ſa cavité & reprendre vie comme auparavant. M. Verduc raporte là-deſſus qu'il a oüi dire que M. Carmeline fort habile Opérateur pour les dents, ayant arraché une dent qui n'étoit point gâtée la remit fort promptement dans ſon alveole, où elle s'affermit ſi bien qu'il eut beaucoup de peine à l'arracher l'année ſuivante, la même perſonne l'étant venue retrouver à cauſe que la douleur l'avoit repriſe: mais cette hiſtoire me paroît apocrife, auſſi-bien qu'à M. Verduc qui reconnoit lui-même que tous les filets nerveux & les vaiſſaux qui portent la vie & la nourriture à la dent ayant été rompu, elle ne peut pas reprendre racine & ſe joindre au tout quand elle en a été une fois ſéparée. Fait ſingulier.

FIG. XLI. POUR LA LANGUE ET LA LUETTE.



Des Opérations pratiquées à la langue, à la luette aux amigdales, & au gosier.

LA langue demande des opérations particulieres dont la premiere est l'incision du filet, laquelle est ordonnée en deux occasions, l'une quand il y a un filet surnumeraire, & l'autre quand celui qui y est naturellement est ou trop gros, ou trop avancé vers la pointe de la langue.

Les enfans naissent souvent avec une membrane qui s'attache sous la langue au filet naturel, & qui empêche que la langue ne puisse sortir au-delà des lévres, ni exécuter ses mouvemens ordinaires: les Sages-femmes se veulent quelquefois ingerer de déchirer cette membrane avec leurs ongles, ce qui n'est pas toujours exempt d'inconvéniens, parce qu'elles ne peuvent point rompre ainsi cette pellicule qui est assez forte, sans faire beaucoup de douleur & sans attirer souvent sur la partie une fluxion qui ôtant à l'enfant le moyen de têter le priveroit bientôt de la vie. C'est-pourquoi elles ne doivent entreprendre ni de la détruire ni de la couper, cette opération n'étant point de leur ressort, mais de celui du Chirurgien à qui il est très-facile de s'en bien acquiter, pourvû qu'il ne néglige aucune des circonstances essentielles.

Danger de déchirer le filet.

Si le filet surnumeraire est petit, il pourra ne pas nuire; mais quand il est grand & qu'il va jusques au bout de la langue, l'enfant ne sçauroit lancer le téton, il ne fait que chipoter & tous ses efforts lui sont inutiles pour serrer le mammelon, parce que ce frein qui est sous la langue la retient & ne lui permet pas de presser le bout de la mammelle contre le palais pour en tirer le lait. Cet enfant periroit donc faute de téter si le Chirurgien ne venoit à son secours. Il faudra prendre de la main gauche la petite fourchette A. & de la droite des ciseaux B. Puis ayant fait tourner l'enfant du côté du jour, on lui soulevera la langue qu'on tient élevée avec la fourchette qui embrasse le filet, &

Incommodités du filet.

avec

avec les ciseaux on coupe tout ce qui n'y doit pas être naturellement ; on pourroit au de faut de la fourchette se servir de deux doigts qui auroient le même effet ; les cris de l'enfant sont utiles dans ce moment, car ils font que le filet se présente plus à découvert. Aussi-tôt que cette bride est coupée on met dessus un peu de sel & on y passe le doigt plusieurs fois, non pas comme quelques-uns disent, afin d'empêcher qu'il ne se reprenne, car les mouvemens continuels de la langue, s'opposent à cette réünion, mais afin que s'il n'étoit pas coupé jusques dans son fond le doigt déchirât le reste, ce qui se fait fort aisément, & la nourrice donnant incontinent à têter à son enfant, l'appaisera aussi-tôt.

De l'incision qu'on y fait.

Traitement de la plaie.

La facilité avec laquelle on le voit tetter fait juger que le filet est bien coupé, & prouve la nécessité de la Chirurgie par ce besoin que l'homme a quelquefois de cet art dès la naissance : il ne doit sortir que deux ou trois goutelettes de sang, car si la partie saignoit beaucoup ce seroit une marque que la pointe des ciseaux auroit touché à l'une des deux veines qui sont sous la langue, & c'est ce qu'il faut éviter avec soin. Mais en cas que ce malheur fût arrivé, on y remedieroit en arrêtant le sang, soit par l'application de quelques medicamens, comme de poudres astringentes, soit en tenant le doigt sur l'ouverture pendant quelque tems, ou bien en la couvrant d'une petite compresse trempée dans de l'eau stiptique. Quand une de ces veines est ouverte, & qu'on s'en apperçoit, on a peu de chose à craindre, parce qu'il est aisé de retenir le sang ; mais si on n'y remedioit point le mal pouroit devenir plus important, comme nous l'avons vû arriver à Paris il y a quinze ans ou environ : voici le fait.

Comment on arrête ici le sang.

Un fameux Chirurgien de Paris coupa le filet à un enfant qui avoit été attendu avec impatience,

Histoire.

& reçu avec joye comme un riche heritier : mais cette conſolation ne dura gueres aux parens, l'enfant n'ayant pas long-tems jouy de la lumiere, parce que le Chirurgien ne croyant point avoir ouvert une des ranules en lui coupant le filet, s'en alla auſſi-tôt, qu'il l'eut vû tetter avec facilité ; & la nourice ayant remis l'enfant dans ſon berceau après qu'elle l'eut ſuffiſamment allaité, il continua de mouvoir ſes lévres comme s'il tettoit encore, à quoi on ne fit pas d'attention, vû qu'il y a quantité d'enfans qui font ce mouvement par habitude en dormant. C'étoit néanmoins le ſang qui ſortoit de la veine, qu'il avaloit à meſure qu'il le ſentoit dans ſa bouche ; la ſortie de ce ſang étant encore excitée par le ſuccement qu'il fit juſqu'à ce qu'il n'y eût plus de ſang dans ſes vaiſſaux : & on ne s'en apperçut que par la pâleur & la foibleſſe de l'enfant qui mourut peu d'heures après ; on l'ouvrir & on trouva qu'il avoit avalé tout ſon ſang dont ſon eſtomac étoit rempli : je ne cite cette obſervation que pour avertir les Chirurgiens de ne pas tomber dans une pareille inadvertance.

De l'inciſion du frein de la langue.

Si le frein ordinaire de la langue ſe trouvoit trop gros, il ne faudroit point héſiter de le couper. On voit ſouvent des enfans qui bégayent à l'âge de quatre ou cinq ans, parce que leur langue n'a pas la liberté de ſe remuer pour articuler & prononcer diſtinctement ; on doit pour lors donner deux ou trois petits coups de la pointe des ciſeaux B. en differens endroits pour la débrider, & par ce moyen rendre à cet organe la liberté de ſe promener dans toute la bouche, on connoît que c'eſt ce filet qui le retient, quand l'enfant ne peut pas avancer la langue au dehors de la bouche : & on n'a pas lieu de rien apréhender en coupant cette bride, pourvû qu'on évite de piquer les ranules.

IL ſurvient ſous la langue de petites tumeurs qu'on appelle grenouillettes (*a*), qui tiennent un peu de la nature des louppes; elles ſont ordinairement pleines d'une humeur glaireuſe; & quand elles ont une fois commencé à paroître, elles groſſiſſent en peu de tems, & quelques-unes parviendroient à une groſſeur dangereuſe ſi on n'y apportoit du remede. L'humeur qui les compoſe eſt preſque toujours contenue dans un kiſte; c'eſt pour cela que pluſieurs Auteurs nous conſeillent de les diſſequer, & de les ôter avec leurs membranes. Mais comme cet avis n'eſt pas ſi aiſé à réduire en pratique à raiſon de la longueur du tems qu'on employeroit à ſéparer cette tumeur, pour l'emporter comme on feroit une louppe, & à operer dans un endroit auſſi difficile & auſſi ſenſible que la bouche, il eſt à propos de chercher un moyen plus commode & plus ſûr, qui ſera de faire une ſimple inciſion par laquelle la matiere contenue étant évacuée, le mal ſe guérira entierement; car les médicamens propre à réſoudre de pareilles tumeurs, ne peuvent être employés dans la bouche, d'autant plus que ſous la langue il y a deux vaiſſaux ſalivaires qui verſent ſans ceſſe de la ſalive dans cette cavité, laquelle empêcheroit que les remedes n'opéraſſent. On prendra donc ce Scalpel C. avec lequel, la bouche étant ouverte & la langue élevée, on fera une inciſion dans le

La grenouillette.

(*a*) Les tumeurs appellées grenouillettes ſont de deux eſpéces. Les unes rondes, placées ſous la langue, & ſemblent n'être produites que par la dilatation du canal excretoire de la glande ſublinguale. Les autres ſont plus longues que rondes, placées à la partie laterale de la langue, & formées par la dilatation du canal excretoire de la glande maxillaire inferieure. La liqueur qui remplit ces tumeurs eſt la ſalive qui y ſéjourne & s'y amaſſe peu-à-peu à cauſe de ſon épaiſſiſſement ou de l'atonie du canal.

milieu de la tumeur dont la matiere ne ſera pas plûtôt ſortie qu'on détergera le fond du ſac avec le miel roſat, & un peu d'eſprit de vitriol, trempant dans ce miel un petit linge attaché au bout d'un brin de balay, avec quoi on frottera rudement le dedans du kiſte pour le faire exfolier & le conſumet par ce traitement qui doit durer quelques jours, on lavera ſouvent la bouche avec l'oximel, & enſuite avec un vin auſtere dans lequel il y aura peu d'alum. J'en ai vû qui revenoient parce qu'on ſe contentoit d'y faire une ſimple ouverture avec la lancettte pour en vuider la matiere; la plaie ſe fermoit, & la tumeur ſe rempliſſoit; on la diſſipoit de nouveau par l'évacuation de l'humeur, & elle ne manquoit point de ſe reproduire peu à peu, juſqu'à ce qu'on eût conſumé le kiſte, comme nous avons dit (a).

Inſtrument commode pour l'opération.

La langue empêchant de voir dans le fond de la bouche, on a inventé un inſtrument en forme de ſpatule très-large & emmanché marqué E. commode pour ôter cet obſtacle en abaiſſant la

(a) Quoiqu'on ait dit que la matiere contenue dans ces tumeurs n'étoit autre choſe que de la ſalive. On y trouve neanmoins quelquefois une petite pierre, & d'autres fois une matiere ſabloneuſe ou plâtreuſe. Mais cette pierre ou ces autres matieres ne viennent que de la liqueur ſalivale de même que le tartre qui s'amaſſe autour des dents.

Les grenouillettes acquierent auſſi quelquefois un volume très-conſiderable. M. Caumont en a depuis peu gueri une dont le volume empêchoit le malade de parler & de fermer la bouche. Il ouvrit en ma preſence cette tumeur dans toute ſon étendue, & en tira au moins une demie-livre de matiere platreuſe; il retrancha de chaque côté de l'ouverture les lambeaux qui dans la ſuite auroient nui à la guériſon. Il emporta du kiſte autant qu'il put, & fit tomber le reſte par l'uſage des conſomptifs adoucis, & à peu près tels que ceux que propoſe notre Auteur. Le malade eſt parfaitement guéri & parle avec facilité.

langue, & la tenant ſujette juſqu'à ce qu'on ait examiné ce qu'on veut bien reconnoître. Si le malade n'ouvroit pas la bouche ſuffiſamment pour découvrir ce qu'on cherche, voilà une autre machine F. appellée le miroir de la bouche, avec quoi on tiént non-ſeulement la langue aſſujettie, mais auſſi on fait ouvrir les dents autant qu'il eſt néceſſaire : on ne doit pourtant ſe ſervir de ces inſtrumens que quand on n'a pas de moyens plus ſimples ; car ſi on pouvoit avec le manche d'une cuillere tenir la langue baiſſée, comme il ſe pratique tous les jours, il ne faudroit point faire parade de tels outils dont l'aſpect ſeul épouvante les malades.

Uſage de la cuilliere.

IL s'amaſſe ſur la langue une craſſe blanchâtre & limoneuſe, qui la rend inſenſible aux ſaveurs; ceux qui ſe piquent de propreté, doivent la nétoyer chaque jour. Il y en a qui ſe la ratiſſent tous les matins avec un petit couteau : mais il eſt mieux de ſe ſervir d'une cuillere G. parce qu'elle emporte auſſi-bien que le couteau la craſſe qui embaraſſe les papilles dont la langue eſt toute parſemée, & qu'elle ne peut pas les offenſer comme fait le couteau, dont le tranchant enleve toujours ou détruit quelques particules en les raclant, ce qui ôte la délicateſſe qu'elle doit avoir dans la perception des qualités ſavoureuſes des alimens (*a*).

Maladie de la luette.

LA luette eſt une petite éminence charnue & cartilagineuſe, ſuſpendue au fond du palais ſur la racine de la langue : les Latins l'ont appellée

(*a*) Quand une perſonne s'eſt coupé la langue avec les dents, & que la partie coupée tient encore au reſte ; on en procure la reunion, en y faiſant en deſſus & en-deſſous deux ou trois points de ſuture entrecoupée, dont on coupe les fils le plus court qu'il eſt poſſible, & en faiſant de tems en tems laver la bouche du bleſſé avec une eau d'orge dans laquelle on diſſout du miel roſat. Paré, liv. 10. ch. 28.

uvula, & les Grecs *gargareon & kionis*, par rapport à ſon uſage, & à ſa figure de porte, de colomne, &c. que ces mots ſignifient. Elle a beſoin du Chirurgien dans deux maladies auſquelles elle eſt ſujette, ſçavoir dans ſon relâchement pour être relevée, & dans ſa corruption pour être coupée.

De ſon relachement. Ceux qui ont la luette relâchée, ſentent comme un morceau qui leur pend dans le fond de la bouche, & qu'ils croyent être prêts d'avaler à tout moment; ils ont recours au Chirurgien en lui parlant le langage commun, qui eſt de dire qu'ils ont la luette démiſe, & de prier de la leur remettre promptement, s'imaginant qu'ils s'y fait une luxation comme en pluſieurs autres parties articulées. C'eſt au Chirurgien à l'examiner avant que de rien entreprendre. Si elle eſt rouge, groſſe & enflammée, il fera uſer de gargariſmes doux & rafraichiſſans; & ſi elle étoit blanche & allongée, il faudroit la relever avec une cuillere faite exprès H. dans laquelle on met un peu d'écorce de grenade, ou du poivre en poudre. Après avoir fait baiſſer la langue, on applique le bout de la luette dans la cuillere qu'on pouſſe en-haut, & où on la tient quelque eſpace de tems. La poudre d'écorce de grenade reſſerre les fibres trop étenduës, & le poivre par ſa chaleur abſorbe la pituite dont elle eſt abreuvée: mais il faut bien ſe garder de ſe ſervir de ce remede quand elle eſt allongée par inflammation, comme on a fait quelquefois imprudemment, & ſans avoir égard à la cauſe du mal qui demande un remede tout oppoſé; c'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il eſt ſurvenu une eſquinancie & une fluxion ſur toutes les parties voiſines.

Remede à ce mal.

Opération pour une tumeur au bout de la luette. On voit en certaines indiſpoſitions au bout de la luette une petite tumeur tranſparente & blanche comme une perle qui y ſeroit attachée; elle eſt

causée par de la pituite qui distile des parties supérieures, & qui coule jusqu'à la pointe de cette éminence. Si une telle serosité ne peut pas être dissipée & tarie par le poivre & par les autres remedes dessicatifs, la langue étant baissée, on prendra ces ciseaux marqués I. dont les branches sont longues pour aller jusqu'au fond de la bouche couper cette pointe pleine de pituite. La luette étant dégorgée, on usera de gargarismes astringens qui en resserrant les fibres, la remettent dans son premier état.

Dans les Pays froids comme la Nortvége, les habitans sont sujets à un cathare causé par une pituite qui durant l'hyver leur distile sur la luette, & la grossit tellement que les malades suffoqueroient, si on ne les secouroit. Mais la maladie est si pressante qu'il n'attendent point des médicamens le retour de leur santé, c'est pourquoi ils ont recours à l'opération par laquelle ils coupent cette partie le plus promptement qu'ils peuvent. Ce mal est si fréquent qu'ils ont toujours des instrumens prêts pour faire cette opération; le plus fameux de tous est de l'invention d'un paysan de Thiber en Nortvége; il retranche la luette en un moment par le moyen d'un ressort qu'on lâche aussi-tôt qu'on a placé cet instrument qui a eu l'aprobation de tous les Chirurgiens de son tems; & Jean Scultet Médecin & Chirurgien de la République d'Ulmes nous en a donné la description dans son Livre intitulé l'*Arcenal de Chirurgie*.

Retranchement de la luette.

Cette opération ne se fait ici que rarement, tant parce qu'on n'est pas exposé aux mêmes cathares, que parce qu'on est prévenu que la luette sert pour modifier l'air qui entre dans les poumons, & que ceux à qui on l'a retranchée deviennent astmatiques & poussifs, quoique Scultet nous assure qu'il n'en arrive aucune incommodité. Mais quand on est obligé de la faire, ces ciseaux I. suffisent après

Inconveniens de cette opération.

qu'on a abaiſſé la langue avec l'inſtrument L. il y en a même qui ne veulent pas qu'on ſe ſerve de pincette pour la tenir, diſant qu'il faudroit avoir trois mains, ou ſe ſervir de celle d'un ſerviteur; ce qui ſeroit fort embarraſſant. Je m'étonne que des Auteurs ayent propoſé ici la ligature, & d'autres le cautere actuel : quand il ſeroit poſſible de lier la luette, les bouts du fil qui pendroient dans le goſier juſqu'à ce que la ligature l'eût coupée, ſeroient très-incommodes; & ſi on vouloit porter le fer ardent juſques au fond de la bouche, quelque canule qu'on y eût miſe pour le conduire, le malade & les aſſiſtans en ſeroient effrayez, & il ſeroit mal-aiſé de borner à la ſeule partie affligée l'eſcarre qui en proviendroit : on ſe contentera donc de l'inciſion qui n'a aucun mauvais effet, parce que les veines y étant petites, il n'en ſort que peu de ſang, & qu'avec des gargariſmes aſtringens & déterſifs on guérit en très-peu de tems.

La ligature & le cautere actuel n'y peuvent être appliquez.

Tuméfaction des amigdales.

AUx deux côtez de la luette, il y a deux groſſes glandes conglobées, que les uns appellent tonſiles, & les autres amygdales, parce qu'elles reſſemblent à des amandes pelées; il ſe fait ſouvent un dépôt d'humeurs ſur ces glandes qui en ſont gonflées de telle ſorte, qu'on a beaucoup de difficulté à avaler (*a*). On n'épargne point la ſaignée dans ces maladies pour prevenir l'obſtruction qui arriveroit aux vaiſſaux ſanguins; ſi ces glandes ſe tuméfioient exceſſivement. Quand elles ſont abreuvées de ſang, elles ne manquent pas de venir à ſupuration, d'autant que la chaleur de la

(*a*) Il y a ſur la ſurface externe des amigdales une infinité de petits trous, par où s'écoule l'humeur que les glandes ſeparent. Quand les amigdales ſont gonflées, ces trous s'élargiſſent & paroiſſent quelquefois blancs; ce qui pourroit les faire prendre pour des ulceres.

Scinckius obſ. 1. lib. 2.

bouche les meurit promptement. Auſſi-tôt qu'on y ſent de la fluctuation, il ne faut point differer de les ouvrir avec la lancette K. qu'on aura entortillée d'une petite bande comme vous la voyez, & dont la pointe ſe dirige ſur la tumeur où on fera une ouverture de la grandeur de deux ſaignées (*a*). A l'inſtant que la matiere en eſt ſortie, le malade eſt ſoulagé : mais la tumeur eſt quelquefois remplie d'une eſpece de ſang brûlé qui ſe fait jour lui-même, & qui laiſſe une eſcarre conſidérable qu'on doit faire tomber. On met en uſage les gargariſmes déterſifs avec orge, aigremoine, ronces, roſes rouges, & grande conſoude bouillies dans le vin blanc. Le miel roſat, mêlé avec quelques goutes d'eſprit de vitriol, nettoye parfaitement ces parties. On trempe dans cette mixtion un linge attaché au bout d'un petit brin de balai, & on en frotte un peu rudement l'eſcarre qui ne tient pas longtems contre ce remede.

Opération pour ce mal.

Des déterſifs.

Quelques-uns de nos Anciens propoſent de ſéparer & d'arracher ces glandes, ils en font l'opération très-aiſée, & nous aſſurent qu'elles n'incommoderont plus dans la ſuite : je vous renvoye aux moyens qu'ils nous donnent pour la faire, & que je trouve très-cruels ; & je voudrois une autre caution du ſuccès que leur parole : car la fonction de ces glandes étant de ſéparer & de filtrer les ſérofités qui ſervent à humecter la langue, le larynx, & l'œſophage, ces parties ſe trouveroient privées de cette roſée qui leur eſt d'un grand ſecours pour tempérer l'air qui entre dans les poumons, & faire

Extirpation des amygdales.

(*a*) Ambroiſe Paré a imaginé & M. Petit a perfectionné pour faire ces ſortes d'ouverture l'inſtrument Y. appellé aujourd'hui Pharingotome, par le moyen duquel on porte une lancette dans le fond de la bouche ſans aucun riſque, & ſans que les malades, qui pour l'ordinaire craignent beaucoup les inſtrumens tranchans s'en apperçoivent. On en trouve une deſcription exacte dans le traité des inſtrumens par M. de Garengeot Liv. VIII, Ch. X.

gliſſer l'aliment qui tombe dans l'eſtomac.

Moyens de débaraſſer le goſier.

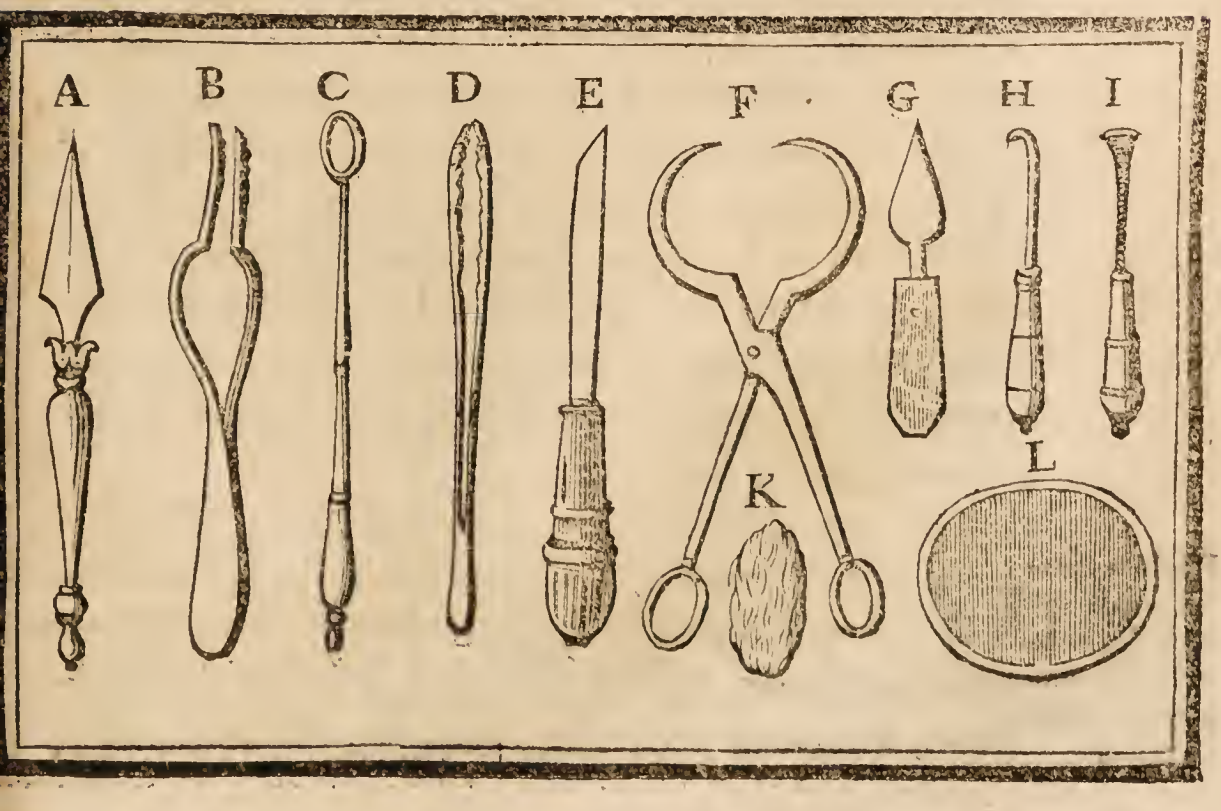
IL peut s'arrêter des corps étrangers dans le goſier, comme de petits os, des arrêtes, des aiguilles, ou des épingles : la premiere choſe qu'on fait pour débaraſſer ce tuyau, c'eſt de porter le doigt dans le fond de la bouche, & de tâcher de les tirer, en cas qu'on puiſſe y atteindre. S'ils étoient deſcendus trop avant, on prendroit un morceau de mie de pain qu'on avaleroit à demi-mâché ; ſouvent cette bouchée les entraîne avec elle dans l'eſtomac : & en cas que ces corps ne puſſent pas deſcendre, & qu'ils piquaſſent l'œſophage, il faudroit exciter le vomiſſement comme le moyen le plus ſûr pour faire ſortir tout ce qui eſt arrêté dans ce paſſage. Mais ſi on n'en pouvoit encore venir à bout de cette maniere, on baiſſeroit la langue avec une cuillere G. ou le *ſpeculum oris* F. pour eſſayer de découvrir la cauſe de cet embarras de la gorge. Si on peut l'appercevoir, il faut ſe ſervir de l'un de ces deux inſtrumens L. & M. qui ſont très-commodes & faits à deſſein de pincer & de tirer au-dehors tout ce qui eſt arrêté dans le goſier. Il y en a un L. dont les branches ſont droites, l'autre M. les ayant en forme de croiſſant, afin de choiſir l'un des deux, ſelon l'endroit où ſera placé le corps étranger. Mais s'il étoit tellement avancé dans l'œſophage qu'on ne pût ni le ſentir, ni le voir, on prendroit, un poireau pelé, & frotté d'huile qu'on feroit entrer dans le goſier, & qu'on pouſſeroit juſqu'au-delà du lieu où on ſentiroit ce corps. Il y en a qui attachent au bout d'un fil N. un petit morceau d'éponge O. de la groſſeur d'une noiſette, & qui l'ayant imbibé d'huile, le font avaler pour le retirer par le moyen du fil après qu'il a paſſé l'endroit où le corps eſt arrêté. Ils prétendent que l'éponge doit l'amener avec elle. Il y a des Praticiens qui condamnent l'uſage du poireau, diſant qu'il ſe

Uſage du poireau, de l'éponge & de la bougie.

peut caſſer en ſe ployant pour s'accommoder à la figure du goſier. Ils n'aprouvent pas non plus l'éponge, parce qu'outre qu'il eſt preſque impoſſible de la faire avaler, elle eſt en danger de demeurer dans l'œſophage quand le fil vient à ſe déchirer; ils approuvent plutôt une groſſe bougie, parce qu'elle ſe ploye comme on veut, & qu'on eſt ſûr de la pouvoir retirer: le Chirurgien ſe ſervira de ce qui conviendra le mieux, & quelque habile qu'il ſoit il eſt ſouvent fort embaraſſé (a).

(a) On peut ajouter à tous les moyens décrits par l'Auteur, l'inſtrument de Fabricius Hildanus & celui de M. Petit. Le premier Z. eſt une canule d'argent courbée, groſſe comme une plume de cigne, longue d'un pied ou environ, trouée dans toute ſa longueur, & garnie à ſon extremité d'une petite éponge. L'autre &. eſt auſſi une canule, mais flexible, faite d'un fil d'argent tortillé en ſpirale, garnie à ſon extremité d'une petite éponge. Pour ſe ſervir de ce dernier inſtrument, on met dans la canule un brin de baleine proportionnée à ſa longueur & à ſon diametre, & que l'on tient par une des extremitez qui eſt plus groſſe que le reſte, & lui ſert de manche.

FIG. XLII. POUR LES OREILLES & PARTIES VOISINES.



Des operations pour les oreilles parotides, le goëtre, & les écrouelles.

QUoique les oreilles soient les parties les moins sujettes aux opérations, il y a néanmoins deux occasions, où elles ne peuvent pas s'en passer l'une est quand elles sont bouchées naturellement; & l'autre quand il y est entré quelque matiere étrangere.

Obstruction des oreilles, & le moyen d'y remedier.

IL y a des enfans qui viennent au monde avec les oreilles bouchées; si on n'y remedioit pas, ils seroient non-seulement sourds, mais encore muets, parce que n'entendant point ce qu'on dit, ils ne pouroient pas apprendre à parler. La cause de cette surdité est ordinairement une petite membrane qui bouche l'oreille, & qui est placée ou exterieurément, ou dans le fond du conduit proche le tambour. Quand elle est exterieure, il est facile de la couper avec cet instrument A. l'ouverture étant faite, on y fourre une petite canule de plomb ou seulement un petit tampon jusqu'à ce que la cicatrice soit achevée. Mais quand la membrane est épaisse, & qu'elle tient au tambour; il est très-difficile d'y apporter remede. Si on entreprend de la percer, on court risque de percer aussi le tambour; & si on veut se servir de caustique pour la consumer, on est dans la même peine d'éviter la cautérisation du tambour, vû la difficulté qu'il y a de porter les remedes préciſément jusqu'au droit du mal à cause que le conduit est très-étroit: Tout ce qu'on peut faire c'est d'y insinuer des médicamens mitigez qui ne corrodent pas, mais qui puissent émincer cette membrane en l'usant & l'attenuant peu à peu.

Plusieurs manieres de retirer les corpuscules engagez dans l'oreille.

ON a recours à la Chirurgie quand il est entré quelque chose dans l'oreille. Si c'est un moucheron ou un insecte, & qu'on ne le puisse voir, on le tire avec cette pincette B, & s'il étoit

trop enfoncé, il faudroit avec ce cure-oreille C, l'aller chercher en tournant l'instrument dans le fonds de l'oreille, comme quand on veut ôter la crasse qui s'y amasse. Si c'étoit un petit caillou, un noyau de cerise, &c. qu'on y auroit engagé en badinant, ou qui s'y seroit glissé par quelque accident, on commenceroit par répandre quelques goutes d'huile d'amandes douces dans l'oreille, puis on coucheroit le malade sur le même côté & on lui branleroit un peu la tête pour faire sortir ce qui seroit entré; & s'il ne sortoit pas ainsi, on le tireroit par force avec des pincettes D, ou bien avec le cure-oreille qu'on coule à côté du noyau pour l'embrasser dans la cavité du cure-oreille, & le conduire ainsi au dehors: si ces moyens ne réussissoient pas, on se serviroit avantageusement d'un petit tire bouchon d'Angleterre qu'on feroit entrer dans le noyau comme dans un bouchon, & qu'on ramèneroit avec un noyau. Plusieurs se servent d'un tire-fonds, comme si on vouloit tirer une bale aux playes d'arquesades; & enfin d'autres proposent de faire derriere l'oreille une incision en croissant pour découvrir les corps étranges, & les amener par l'ouverture: mais il ne faut employer ce dernier moyen, que quand il est impossible de faire autrement, parce que c'est une playe qu'on est obligé de coudre ensuite, & qui n'est pas facile à guerir à cause du cartilage de l'oreille, qu'on ne peut se dispenser de couper [a].

Les femmes & les filles se font percer les oreilles pour y mettre des boucles de perles & de diamans, afin d'en paroître plus belles & briller davantage; cette petite opération ne mérite pas l'attention du Chirurgien, & il la faut laisser

(a) Lorsqu'on n'a pas soin de nétoyer l'humeur cerumineuse qui sort des glandes de la conque, elle s'amasse, s'épaissit & cause quelquefois la surdité, qui cesse dès qu'on ôte cette humeur avec une curette.

aux Coëffeuſes qui la pratiquent ſouvent.

Hiſtoire d'une amputation d'oreille.

M. le Chevalier de Nantouillet nous a fait une hiſtoire qu'on croira ſi on veut ; il nous dit qu'étant eſclave en Turquie, il vint à ſon Patron une groſſe fluxion ſur une oreille, & que voulant ſe rendre néceſſaire auprès du Turc, il lui conſeilla de ſe la faire couper, ce qui fut exécuté, & il guérit. Dans la ſuite ce Patron le croyant habile Chirurgien le traita mieux qu'il ne faiſoit avant cette opération : juſqu'à préſent il n'y a que les Bourreaux qui l'ont pratiquée en France, & nous guériſſons tous les jours toutes les fluxions, & les autres maladies qui viennent aux oreilles ſans en faire l'amputation.

Des parotides & leur remede.

LEs parotides ſont des glandes conglomerées, placées vers les oreilles entre l'angle poſterieur de la machoire, & l'apophiſe maſtoïde, leur uſage eſt de ſeparer la ſalive & de l'envoyer dans la bouche : quand il y a une obſtruction dans les tuyaux de ces glandes, il s'y fait un amas d'humeurs qui les gonfle, & qui y cauſe une douleur très grande. Les enfans ſont fort ſujets à cette maladie, qu'on appelle les oreillons : on les guérit en les frottant avec de l'huile de lis bien chaude, & en les couvrant de la laine qu'on aura coupée à un mouton : l'huile délaye & adoucit l'humeur qui abreuve les glandes, & la chaleur de la laine en fait la reſolution. Ces maux viennent toutesfois aſſez ſouvent à ſuppuration, comme il eſt arrivé cet Eté à preſque toutes celles des Demoiſelles de S. Cyr à qui les parotides ſe ſont enflées, car ces tumeurs ſe ſont terminées par un petit abſcès qu'on a été obligé d'ouvrir, n'y faiſant pourtant que de petites ouvertures au plus bas lieu pour donner ſeulement iſſuë à la matiere, comme on doit l'obſerver à l'égard de tous les enfans, & particulierement des filles, pour éviter la difformité d'une grande cicatrice.

Il y a beaucoup de difference entre les tumeurs qui viennent aux parotides des enfans, & les gonflemens de ces mêmes parties dans les perſonnes avancées en âge. Celles des premiers ſont faites d'une humeur douce & de facile digeſtion, elles ſe meuriſſent en peu de tems & ſe guériſſent auſſitôt que la matiere en eſt ſortie, mais aux adultes l'humeur qui tumefie eſt plus feroce, elle excite de plus grandes douleurs, & elle fait une eſcarre comme l'antrax; c'eſt pourquoi il faut ouvrir ſuffiſamment pour procurer la chutte de l'eſcarre, & les cauſtiques y ſont néceſſaires pour conſumer les duretez de ces glandes : on doit enſuite mondifier la plaie, l'incarner, & diſpoſer à une cicatrice la moins difforme qu'il eſt poſſible.

Traitement de ces maux dans les adultes.

LE goëtre eſt une groſſe tumeur qui ſe produit au devant du col; elle eſt molle, pendante, & mobile, Les Savoyards ſont preſque tous attaquez de cette maladie, auſſi-bien que les habitans des montagnes qui ſont obligez de boire des eaux de néges fondues, & de ſources froides; mais ces ſortes de malades ne ſe plaignant d'aucune douleur ne courent point aux remedes, ils voyent ces tumeurs commencer, croître, & devenir exciſſivement groſſes ſans chagrin & ſans s'inquieter des ſuites qu'elles peuvent avoir. Ils apellent cette indiſpoſition *Gozza* mot Italien qui veut dire *groſſe gorge*, il y en a qui lui ont donné le nom de bronchocele par ſimilitude, comme qui diroit hernies des bronches : les Grecs l'appellent auſſi *Bronkokili*, de *Bronchos* qui ſignifie l'âpre-artere, & de *kili* hergne, parce que la tumeur qui ſe fait à ces parties, eſt ſemblable à celle que font les hernies : mais ce nom lui eſt apliqué improprement, car les hernies ſont faites des parties déplacées, & le gouëtre réſulte d'une chaire molaſſe

Du goëtre.

& pituiteuſe renfermée dens un kiſte (*a*).

Cure de cette incommodité.

Si on ne s'étonne pas en Savoye de voir naître cette maladie, il n'en eſt pas de même ici; les femmes ſur tout ne peuvent cacher leur inquiétude, dès qu'elles s'appérçoivent de la moindre enflure à la gorge, & leur chagrin augmente à meſure que la tumeur groſſit, non pas par la douleur qu'elle leur fait, car elle eſt communément indolente; mais parce que cela dérange l'œconomie de leur gorge qui fait un de leurs principaux ornemens, il faudra dans les commencemens tâcher de fondre cette groſſeur avec l'onguent Diabotanum, excellent pour cet effet, pourvû qu'on le porte longtems, & qu'on le renouvelle tous les huit jours. Mais ſi la tumeur ne laiſſoit pas de croître, & qu'on fût dans l'appréhenſion qu'elle ne devint prodigieuſe, on en viendroit prudemment à l'extirpation.

Comment on l'extirpe.

Le malade ſe peut aiſément réſoudre à ſouffrir cette operation, car elle n'eſt pas ſi douloureuſe qu'on pourroit ſe l'imaginer. Le plus fort de la douleur eſt quand on fait l'inciſion à la peau le long de la tumeur avec le couteau E. & c'eſt par là qu'on

(*a*) Le goëttre, comme l'Auteur le remarque, n'eſt pas une hernie, parce qu'il n'eſt pas formé de parties deplacées Mais il ſurvient quelquefois à la gorge une veritable hernie qu'on peut appeller proprement bronchocele ou hernie de la trachée artere; car elle eſt formée par le déplacement d'une partie de la membrane interieure de ce conduit. Cette membrane en ſe dilatant paſſe entre les anneaux cartilagineux de la trachée artere, & forme à la partie anterieure du col une tumeur molaſſe, ſans douleur, de même couleur que la peau, & qui s'étend quand on retient ſon haleine. Cette eſpece de maladie dont M. Muys * dans ſes obſervations, & Manget ** dans ſes nottes ſur Barbette, font mention, eſt fort rare, & nuit beaucoup à la voix & à la reſpiration.

* Dec. 11e. Obſ. 7.

** Rem. ſur le Ch. x.

qu'on commence. Les lévres de cette plaie ſeront enſuite écartées l'une à droite, l'autre à gauche, pour avoir lieu d'empoigner cette tumeur avec la tenette F. & de la diſſequer dans toute ſa circonférence, afin de l'extirper toute envelopée de ſa membrane propre les vaiſſaux qui l'arroſent ſont très-petits & ſon peu de ſenſibilité témoigne aſſez qu'elle ne reçoit aucun nerf conſidérable. Il n'eſt pas beſoin de recoudre cette plaie, il ſuffit de la laver, & d'en rapprocher les bords avec le bandage uniſſant qui commence derriere le cou, & dont les deux chefs viennent paſſer ſur la plaie : ſi cette opération eſt faite avec dexterité, il ne reſte qu'une cicatrice preſque imperceptible, & on eſt délivré d'une tumeur qui auroit fatigué pendant toute la vie.

Panſement de la plaie.

LEs écrouelles ſont appellées des Latins *ſcrophulæ*, & des Grecs *Kirades* de *Kiras*, qui ſignifie un *pourceau*, à cauſe du raport qu'il y a entre ces tumeurs de glandes endurcies dans l'homme, & le col de ces animaux rempli de telles glandes. Elles ſont engendrées d'une pituite épaiſſe, quelquefois piquante & ſalée à celles qui ſont douloureuſes ; les enfans y ſont plus ſujets, parce qu'ils ſont plus voraces, & qu'ils mangent plus ſouvent, & ceux d'entr'eux qui vivent de legumes, de fruits & d'alimens indigeſtes ſont preſque tous ſcrophuleux, parce que le chile qui en eſt produit étant crud & difficile à ſubtiliſer, s'embaraſſe dans les poroſitez des glandes, où il fait ces tumeurs : c'eſt la raiſon pour laquelle nous voyons que de cent qui ſe préſentent pour ſe faire toucher par le Roy, il y en a plus des trois quarts qui ſont enfans de payſans, & à qui elles ne ſont venues que par une nouriture peu ſpiritueuſe.

Origine des écrouelles.

On guérit les écrouelles par un bon régime de vivre, & par les remedes tant généraux que parti-

Régime, médicamens & operations qui y conviennent.

culiers ; l'uſage de la panacée, du mercure doux, & d'un opiate fondant, avec l'application de l'emplâtre de *devigo* ſur le glande affectée, en guériſſent tous les jours. Mais ſi l'humeur étoit rébelle, qu'elle eût de la ſalure & de l'âcreté, & qu'elle tendît à ſa ſupuration, il faudroit l'ouvrir après s'être ſervi de tout ce qui auroit été capable d'amolir la dureté : on panſera avec des onguens qui mangent & qui font eſcarre, parce qu'il ne faut pas ſonger à procurer la cicatrice avant que la glande ſoit tout-à-fait conſumée.

S'il n'y avoit qu'une ou deux glandes de tuméfiées, qu'elles fuſſent extérieures & un peu mobiles, il faudroit plutôt les emporter par l'inciſion que par les cauſtiques qui font une douleur continuelle, & demandent un tems conſidérable. Si le malade eſt aſſez réſolu, & qu'il ait aſſez de confiance en ſon Chirurgien pour s'abandonner entiérement à ſa conduite, il faudra le placer en un lieu fort éclairé aſſis dans un fauteuil un peu panché à la renverſe, ayant la tête retenue par un ſerviteur, & les mains par un autre : puis avec le ſcalpel G. on fera une inciſion longitudinale ſur la glande, ſeulement à la peau, au-delà de laquelle cette inciſion ne doit point paſſer, après quoi l'Opérateur prendra de la main gauche cette érigne pointue H. avec laquelle il accrochera la glande pour la ſéparer plus promptement en coupant avec ſon ſcalpel tous les filamens qui l'attachent aux parties voiſines : & pour ſe faciliter ce détachement, il fera tenir par un garçon une lévre de la plaie avec l'érigne plate I. qui écartera la peau de deſſus la glande, quand un des côtez aura été ainſi dégagé il faudra appliquer l'érigne plate à l'autre côté pour le ſéparer de même que le premier, & de cette façon on enlevera toute la glande. La plaie étant bien eſſuyée on y mettra avec une plume un peu de baume du Pérou ; puis on rapprochera l'un de

Traitement de la plaie qu'on a faite.

l'autre les bords de la plaie qu'on couvrira du plumaceau K. par deſſus lequel on impoſera l'emplâtre L. pour contenir le tout avec le bandage uniſſant que je vous ai fait voir au goëtte. On ne panſe pas cette plaie tous les jours, afin de laiſſer recoller la peau avec les parties voiſines, ce qui s'accomplit par le moyen du baume ſecondé du repos qu'on donne à la partie bleſſée.

Le Roy touche cinq fois l'année ceux qui ont des écroüelles. Ce ſont les jours qu'il fait ſes dévotions. Il ſe préſente à chaque fois ſept ou huit cent malades pour ſe faire toucher, & un grand nombre de ceux qui ont été touchés par le Roy, aſſurent avoir été guéris par cet attouchement : c'eſt-pourquoi je conſeille à tous ceux qui ſont affligez de ces maux, de tenter un moyen ſpirituel ſi doux pour obtenir leur guériſon, avant que de ſe livrer entre les mains des Chirurgiens, qui ne peuvent pas les exempter de beaucoup de douleur, & qui ſeront toujours prêts de les ſoulager en leur faiſant des opérations telles que celles qui viennent de vous être expoſées.

Guériſon de ces maux par la Foy.

Fin de la Septieme Démonſtration.

OPERATIONS DE CHIRURGIE.

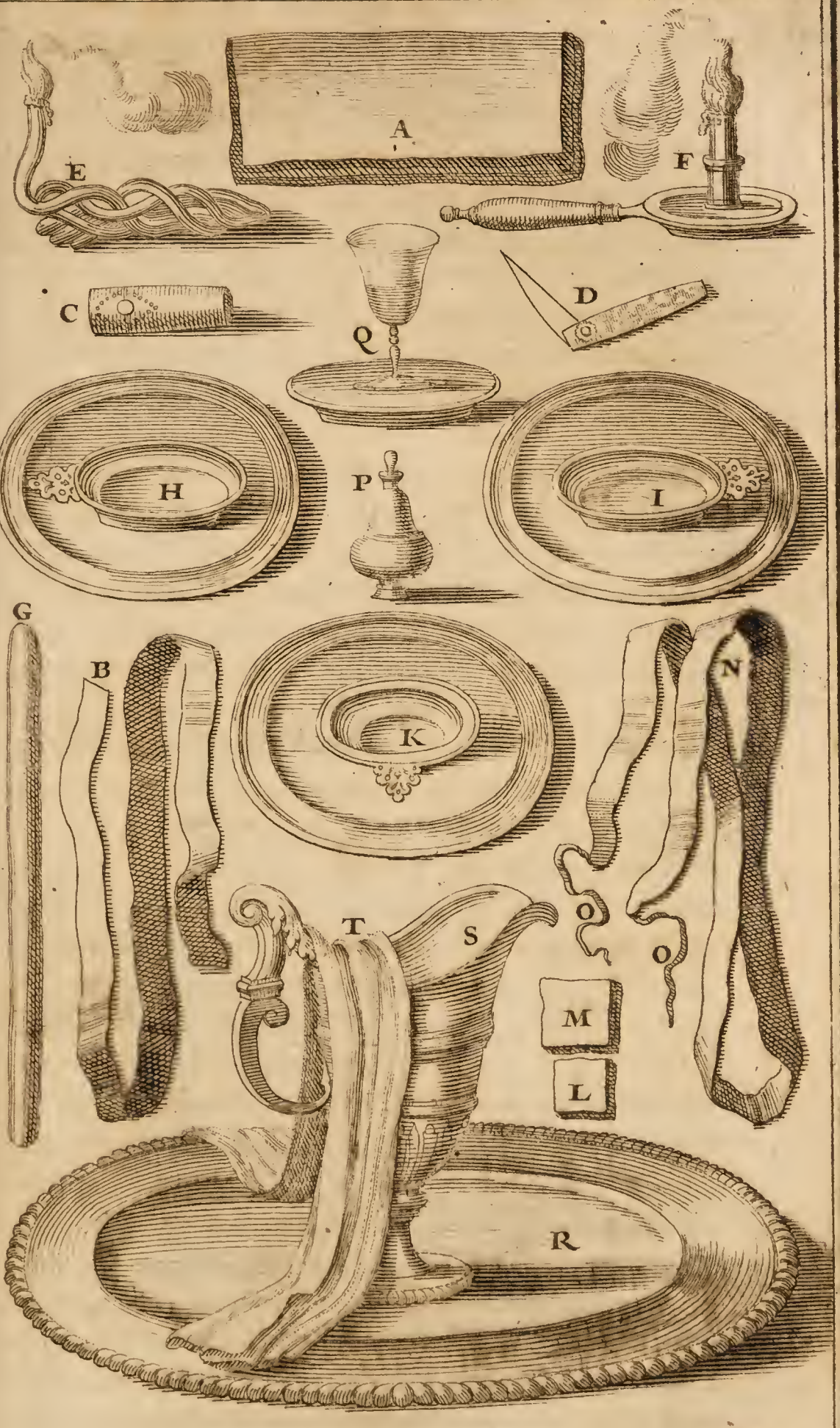
HUITIE'ME DE'MONSTRATION.

De celles qui ſe pratiquent ſur les extrémités exterieures.

DE LA SAIGNE'E.

Vous ſçavez, Meſſieurs, que le corps ſe diviſe en deux, au tronc & aux extrémités. Le tronc comprend la tête, la poitrine, & le ventre. Vous avez vû dans les ſept Démonſtrations précedentes toutes les opérations qu'on fait ſur ces parties, il faut vous faire voir à préſent celles que demandent les ſupérieures, & demain vous verrez celles des inférieures.

L'extrémité ſupérieure eſt compoſée du bras, de l'avant-bras, & de la main, ces parties demandent chacune leurs opérations particulieres que nous allons vous expliquer toutes ſans en rien omettre. Je commence par la ſaignée.


A
E
F
C
D
Q
H
P
I
G
B
K
N
O
O
T
S
M
L
R

LE plus grand remede qu'il y ait dans la Médecine, c'eſt ſans conteſtation la ſaignée, on ne peut lui donner trop d'éloge, parce que tous les bons effets qu'elle produit, parlent tellement en ſa faveur, qu'il faut convenir qu'on n'a rien trouvé juſqu'à preſent qui ſoit au-deſſus de la ſaigné. Laiſſons à ceux qui ont pour leur partage l'éloquence à en faire le panegyrique; contentons-nous de faire voir notre adreſſe en faiſant cette opération, qui ſur de certains bras eſt la plus difficile de la Chirurgie. Excellence de la ſaignée.

Ce que j'avance ſurprendra ceux qui croyent qu'il n'y a rien de ſi aiſé que de faire une ſaignée. Je conviens avec eux que c'eſt l'opération la plus facile quand on trouve de groſſes veines à ouvrir, mais il faut qu'ils demeurent d'accord avec tous ceux qui ſont dans la pratique de la ſaignée qu'il y a des bras dont les veines ſont ſi petites qu'il eſt preſqu'impoſſible de les ſentir, & très-dangereux de ſe hazarder de les ouvrir. De l'aveu de tous les Chirurgiens il n'y a point d'operations, quelques grandes & difficiles qu'elles paroiſſent, qu'ils n'aimaſſent encore mieux faire, que d'entreprendre certaines ſaignées, où après avoir cherché longtems, & avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour tirer du ſang, la veine ſe gliſſe & s'échape à la pointe de la lancette. Cas où cette opération eſt difficile.

Le plus grand malheur n'eſt pas d'avoir fait une ſaignée blanche, c'eſt ainſi qu'on appelle celles où on n'a point de ſang; mais c'eſt d'avoir ouvert une artére, ou piqué un tendon. On ne pardonne rien au Chirurgien, on n'examine point les difficultez inſurmontables qui ſe trouvent dans beaucoup de bras, ni le péril où il s'expoſe lui-même en entreprenant de ces ſortes de ſaignées: S'il ne réuſſit pas, il eſt blâmé; s'il manque une ſaignée, perſonne ne l'excuſe; qui que ce ſoit ne compatit à ſa peine, Ses inconvéniens.

& pour comble de malheur ceux qui devroient embrasser sa défense, en ressentent souvent une joye secrette, & par un esprit de jalousie ils ne sont point fachés de lui voir arriver cette mortification.

On ne m'approuvera peut-être pas de donner au jeune Chirurgien une idée aussi affreuse de la saignée en lui representant les malheurs qui l'accompagnent, je ne le fais pas pour l'en rebuter, mais seulement pour le désabuser de l'opinion commune sur la facilité de la faire, pour empêcher que par trop de confiance il n'aille entreprendre toutes celles qui se presenteront, & pour le porter à s'instruire exactement sur tout ce qui regarde cette opération, & la faire avec l'agrement, la délicatesse & la legereté qu'elle demande, & à apporter toutes les précautions nécessaires pour éviter les suites fâcheuses des mauvaises saignées.

Définition & division de la saignée

On entend par le mot de saignée généralement pris, une sortie du sang de quelque vaisseau que ce soit. Les Grecs ont nommé la saignée *angiotomie* qui est dérivé d'*angion*, qui veut dire *vaisseau*, & de *temnin* qui signifie *couper*. Quand on tire du sang de l'artere, ils l'appellent *arteriotomie*, & lorsque c'est de la veine, ils lui ont donné le nom de *phlebotomie*, dérivé de *phéebs* qui signifie veine, & de *temnin* couper. C'est de cette derniere que j'ai à vous parler.

La saignée est une ouverture qu'on fait à la veine avec une lancette pour en tirer du sang plus ou moins selon le sujet & l'intention pour laquelle on la fait.

Son antiquité.

Cette opération est aussi ancienne que la Medecine, elle se pratiquoit avant Hippocrate, & nous voyons que ce grand homme en a très-bien connu l'utilité, puisqu'il la conseille comme un souverain remede dans plusieurs maladies, & que lui-même avoue l'avoir faite souvent avec un heureux succès. De son tems les Médecins mettoient la main

à l'œuvre. La Médecine & la Chirurgie étoient exercées par les mêmes perſonnes; mais aujourd'hui on en a fait deux emplois diſtingués. Les Médecins ont pris toute la ſcience théorique pour leur partage, & ils ont laiſſé aux Chirurgiens la pratique & l'opération de la main.

Pratiques des Antiens touchant la ſaignée.

Du tems d'Hyppocrate les ſaignées n'étoient pas ſi fréquentes qu'à préſent, & néanmoins on tiroit plus de ſang qu'on ne fait aujourd'hui, car les Anciens les faiſoient ſi grandes qu'ils meſuroient le ſang par livres, & nous le comptons par poilettes, ils laiſſoient couler le ſang juſqu'à ce que le malade tombât en foibleſſe, mais auſſi ils ne ſaignoient leurs malades qu'une ou deux fois. Nous leur faiſons à la verité un plus grand nombre de ſaignées, mais douze des notres ne valent pas deux de ce tems-là, c'eſt ce qui juſtifie Hyppocrate d'avoir dit que ſi on ſaigne une femme groſſe elle avorte, il entendoit parler des ſaignées de ſon tems, où on tiroit deux ou trois livres de ſang, & non pas de celles de deux ou trois poilettes qui aſſurent une groſſeſſe & empêchent l'avortement au lieu de le procurer.

La ſaignée eſt avantageuſe en mille occaſions.

Si on vouloit marquer toutes les occaſions dans leſquelles il faut ſaigner, il faudroit faire un catalogue de preſque toutes les maladies, tant de celles qui ſont du reſſort de la Médecine, que de celles qui dépendent de la Chirurgie; on n'en connoît guéres qui ne demandent cette opération. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt que je vois que la plûpart des Médecins l'ordonnent à tous leurs malades, ce qu'ils ne feroient pas s'ils ne la jugeoient néceſſaire pour leur guériſon; & comme il n'appartient pas au Chirurgien de raiſonner ſur les maladies qui ſont du reſſort de la Médecine, demeurons dans les bornes qui nous ſont preſcrites, & ne parlons que des ſaignées qui conviennent aux maladies dont la Chirurgie prend connoiſſance.

On pourroit dire avec quelque raiſon, que dans les lieux où il n'y a point de Medecins, le Chirurgien doit connoître toutes les maladies qui requierent la ſaignée ; que même aux endroits où il y en a il eſt des occaſions preſſantes où une ſaignée faite ſans différer peut ſauver la vie, & que ſouvent pour faire une ſaignée conforme à l'intention du Medecin, il faut que le Chirurgien connoiſſe pourquoi il la fait ; mais ce ſeroit ſortir de notre ſujet & vouloir voler trop haut. Nous ſuppoſons qu'il doit y avoir des Medecins par tout, & nous convenons qu'à leur défaut il eſt de très-habiles Chirurgiens qui peuvent faire l'un & l'autre, comme il eſt des Lieutenans qui un jour d'action menent leurs ſoldats au combat auſſi-bien & quelquefois mieux que le Capitaine.

Celles où elle eſt néceſſaire.

Les apoſtêmes, les plaies, les ulcéres, les fractures, & les luxations, toutes maladies de la dépendance du Chirurgien, & où il eſt toujours le premier appellé, ne ſe peuvent point guerir ſans la ſaignée ; elle leur eſt tellement néceſſaire que ſi on vouloit l'épargner, la cure deviendroit impoſſible, & on mettroit le malade en danger de périr ; c'eſt de quoi il faut vous convaincre en peu de mots.

Pourquoi elle l'eſt dans les apoſtêmes.

Par le mot d'*apoſtême*, on entend toutes les tumeurs contre nature dont il y a quatre eſpeces principales, le phlegmon qui eſt fait de ſang, l'éreſipele qui vient de bile, l'oëdeme qui eſt produit de pituite, & le ſchirre qui eſt cauſé par la mélancolie ; toutes ces tumeurs viennent d'une plénitude d'humeurs qui tombent ſur quelque partie, ainſi c'eſt une néceſſité de déſemplir les vaiſſaux pour empêcher que la partie affligée ne ſoit accablée, & il n'y a rien qui puiſſe mieux remedier à cela que la ſaignée.

Dans les plaies.

Dans toutes les plaies on ne peut ſe diſpenſer de ſaigner, & principalement dans celles de la tête & de la poitrine : lorſqu'il y a une venule ouverte

ou dans le cerveau, ou dans quelques autres parties du corps, le ſang en diſtileroit continuellement, ſi on ne vuidoit pas les veines par quelqu'autre endroit ; c'eſt ce qu'il faut faire par la ſaignée tant pour arrêter l'hemoragie, que pour empêcher la trop grande fluxion des humeurs ſur la partie affligée.

Toutes les eſpéces d'ulcéres tant corroſifs que chancreux & fiſtuleux veulent la ſaignée ; c'eſt une ſéroſité piquante & rongeant qui ſe ſéparant aiſément du ſang penetre juſqu'aux parties ulcerées, & les entretient dans le déſordre. Pour les guerir il faut adoucir le ſang, & avant que d'y pouvoir parvenir, il faut par la ſaignée ôter une partie de ce mauvais ſang, ſans quoi il ſeroit impoſſible de rendre à celui qui reſte, ſa douceur naturelle, & cette vertu balſamique qui doit contribuer à la gueriſon des ulceres. Dans les ulceres.

Les fractures de quelque nature qu'elles ſoient, auſſi-tôt qu'elles ſont réduites, ont beſoin de la ſaignée pour empêcher le dépôt ſur la partie maltraitée par la dilaceration des fibres, des muſcles, & des membranes : il s'y fait toujours quelque épanchement de ſang qui ſeroit plus grand ſi on ne l'arrêtoit pas par la ſaignée, c'eſt pourquoi étant d'un grand ſecours dans ces occaſions il faut plutôt en faire deux qu'une, & ne la point épargner puiſqu'on en connoît l'utilité. Dans les fractures.

Toutes les luxations ne ſe peuvent pas réduire ſans une forte extenſion qui ne ſe fait point ſans douleur, & comme c'eſt le propre de la douleur de cauſer une fluxion ſur la partie, elle ne manqueroit pas de s'y faire très-grande dans un ſujet replet ſi la ſaignée n'intervenoit, qui en vuidant les vaiſſaux empêche le ſang de ſe jetter ſur cette partie. Et dans les luxations.

Nous n'attendons pas que nos Opérations ſoient faites pour ſaigner les malades, nous préludons Elle doit préceder les autres opérations.

toûjours par une ou pluſieurs ſaignées pour les préparer ſans préjudice de celles que nous trouvons à propos de faire après l'Operation. On entend dire aux Lithotomiſtes qu'ils ne gueriſſent jamais mieux leurs malades que quand ils les ont fait beaucoup ſaigner, les Oculiſtes n'épargnent point la ſeignée à ceux qu'ils panſent; tous les grands Chirurgiens ne les comptent point, ils en font autant que la néceſſité le veut pour obtenir la gueriſon des maladies qui eſt la fin qu'ils ſe propoſent : enfin la ſaignée peut être appellée l'épée de chevet de la Chirurgie, parce qu'elle lui ſert pour ſurmonter & abbatre ſes ennemis qui ſont tous les maux qui cherchent à aſſaſſiner l'homme, & qui en viendroient à bout ſans le ſecours qu'elle reçoit à toute heure de cet admirable remede.

Comparaiſon de la ſaignée & de la purgation.

On convient que la ſaignée & la purgation ſont les plus grands remedes de tous, l'une vuide le ſang, & l'autre les humeurs qui peuvent nuire à l'homme; mais comme on eſt maître de la ſaignée en arrêtant le ſang quand le malade ne peut pas la ſupporter ou qu'il tombe en foibleſſe, & que d'une purgation avalée on ne peut pas en arrêter le cours quelque déſordre qu'elle puiſſe faire, on a donné avec juſtice la préférence à la ſaignée qui tient le premier rang, & dont on ne ſçauroit trop vanter l'excellence pour les bons effets que nous en voyons tous les jours.

De la fréquente ſaignée. Objection pour & contre.

Ceux qui ſont naturellement cenſeurs & critiques & qui veulent trouver des taches daus le Soleil, ne peuvent pas ſe diſpenſer de convenir qu'elle eſt le meilleur remede de tous; mais ils s'attachent à condamner la trop fréquente ſaignée prétendant que c'eſt un abus de ſaigner dans toutes ſortes de maladies, & que c'eſt égorger un malade que de le ſaigner dix-huit & vingt fois dans une même maladie. On répond à la premiere propoſition, que toutes les maladies ayant leur premie-

re cauſe dans le ſang, parce qu'il eſt compoſé du mélange d'une infinité de liqueurs qui circulent ſans ceſſe par tout le corps, & qui ſont très-ſujettes à ſe corrompre, ſoit par les levains étrangers qu'elles retiennent des alimens, ſoit par le défaut de la reſpiration ou de quelque autre fonction naturelle, on ne peut les réduire qu'en allant à la ſource & en vuidant de ce ſang & de ces liqueurs qui font la maladie qu'on veut guerir. La reponſe à la ſeconde propoſition, eſt qu'on ſaigne plus ou moins ſelon la nature de la maladie & les forces du malade. Si ſans avoir égard à ces deux circonſtances on ſaignoit également tous les malades, ce ſeroit abuſer de ce remede en le faiſant ſans connoiſſance de cauſe : mais il n'y a point de nombre marqué ni pour chaque maladie, ni pour chaque malade. Telle maladie ſe laiſſera dompter par deux ſaignées, telle autre réſiſtera à une douzaine, & ſi on a quelquefois fait juſqu'à dix-huit ou vingt ſaignées, c'eſt à des perſonnes tellement ſanguines qu'il en falloit autant pour réduire la maladie, & qui étoient moins foibles après ce grand nombre, que d'autres n'auroient été après trois ou quatre.

Hiſtoire d'un cenſeur de la ſaignée.

Il s'éleve de tems en tems des antagoniſtes de la ſaignée, qui pour paroître ſinguliers déclament contr'elle. Il vint à la Cour il y a vingt-cinq ans un certain M*** qui avoit acquis beaucoup de réputation à Paris, c'étoit un homme ſec & mélancolique, qui parloit peu & qui ſe diſoit de qualité. Ses partiſans le diſoient extrêmement riche, ils publioient qu'ils ne faiſoit la Medecine que pour ne pas enterrer les merveilleux ſecrets que ſes études & ſes veilles lui avoient fait découvrir. Mad. de Monteſpan le fit venir pour voir Monſieur le Duc du Maine qui étoit malade, il eut même une converſation avec le Roy, mais comme ſon mérite n'étoit fondé que ſur l'oppoſition qu'il faiſoit paroître contre la ſaignée, ſon régne

fut de peu de durée, il s'en retourna à Paris où depuis ce jour sa réputation alla tellement en diminuant que deux ans après on ne parloit plus de lui.

Ce qui doit limiter les saignées.

C'est au véritable Chirurgien à aller toujours son chemin, il faut qu'il laisse crier ceux qui déclament contre la saignée : ils ont beau s'echauffer on a toujours saigné & on saignera toujours, parce qu'ils n'y a rien dans la nature qui puisse approcher de ce remede. Le Chirurgien éclairé doit en user avec prudence, il faut qu'il saigne plus souvent les sanguins que ceux qui sont d'un autre tempérament, il doit moins saigner les vieillards que les autres, moins ceux qui font un travail journalier que ceux qui sont dans une oisiveté continuelle, moins les gens mariez que ceux qui vivent dans la continence, moins en été & en hyver que dans le printems & l'automne, & très-peu les personnes qui d'ailleurs ont souffert une grande hémorragie, soit par les hémorroïdes, soit par quelque plaie, soit par les ordinaires : enfin il ne doit tirer que deux poilettes de sang aux uns, quoiqu'aux autres il soit obligé d'en tirer 3 ou 4, parce qu'il n'y a point de regles génerales sur la saignée non plus que sur toutes les autres Opérations de la Chirurgie.

Il est facile de répondre à ceux qui s'étonnent de ce qu'on saigne plus en France, & particulierement à Paris qu'en aucun autre lieu de l'Univers : c'est parce qu'on y fait plus de sang, le climat étant plus temperé, l'air plus épais, & la nourriture meilleure. La grande dissipation qu'on fait dans les pays chauds s'oppose à la saignée, & le besoin qu'on a de conserver sa chaleur naturelle dans les pays froids la défend ; c'est pourquoi elle ne convient ni à l'une ni à l'autre de ces deux extrémité ; mais ici ou la nourriture se tourne toute en sang, & où nous voyons que presque toutes les maladies

ne viennent que par plénitude, nous nous trouvons dans la néceſſité de vuider ce ſang ſi nous voulons les guérir : c'eſt l'expérience qui nous conduit là deſſus, & nous ne pouvons pas nous égarer quand nous la prenons pour notre guide. J'ajouterai qu'on fait ſi bonne chere à Paris, & qu'on y a inventé tant de nouveaux ragouts pour exciter l'appetit, qu'il ne faut pas être ſurpris, ſi on y fait plus de ſang qu'ailleurs.

Endroit où l'on ſaigne.

On ſaigne en pluſieurs parties du corps, à la tête, au col, aux bas & aux pieds : je vous ai fait voir toutes les ſaignées qu'on peut faire à la tête & au col, aujourd'hui je vais vous montrer celles qu'on fait ſur les bras, & demain vous verrez celles qui ſe pratiquent ſur les pieds.

Qualités d'un habile Phlébotomiſte.

Vous ſçavez que celui qui entreprend de ſe faire Chirurgien doit avoir des talens particuliers pour bien exercer une Profeſſion de l'importance de la Chirurgie, mais celui qui prétend exceller dans l'art de ſaigner doit avoir les qualitez qu'on requiert ordinairement dans cette Profeſſion. Il faut qu'il ſoit bien fait pour ne point déplaire au malade, qu'il ait de l'eſprit pour perſuader ce qu'il dit, qu'il ait la vûe nette & perçante pour diſtinguer les moindres objets, de ſorte qu'il n'ait point de foibleſſe dans les yeux, ou qu'il ne ſoit point obligé de regarder de près ; qu'il n'ait point auſſi la main trop groſſe, parce qu'elle ſeroit peſante, qu'il ait les doigts longs & gréles, & que la peau en ſoit blanche & fine, parce que le tact en eſt plus délicat ; il ne faut point qu'il ſoit ſujet à boire, de crainte qu'étant appellé la tête pleine de vin, il fût obligé de faire une de ces ſaignées difficiles : il ne doit point pareillement arracher les dents, coigner des clouds, hacher du bois, jouer à la paume, au mail & à la boule, parce que tous ces exercices peuvent lui ébranler la main : enfin il doit avoir une attention ſérieuſe pour la

conſervation de ſa main, s'ils veut bien ſaigner & long-tems.

Choix des inſtrumens.

Il ne ſuffit pas d'avoir l'œil bon & la main ferme, il faut encore avoir de bons inſtrumens pour ſaigner ſans douleur. Le choix des bonnes lancettes ne contribue pas peu à faire une bonne ſaignée; pour peu qu'elle ſoit émouſſée, ou que le taillant en ſoit rude, il faut l'envoyer au Coutelier, on ne doit point ménager ſur cet article: le Chirurgien auroit la main des plus legeres, avec une méchante lancette il fera de la douleur. Il doit en avoir des Couteliers qui ſont le plus en réputation à quelque prix que ce ſoit: il y a plus de quinze ans que je ne me ſers que des lancettes du nommé Corſin Coutelier à Lyon, dont je me trouve ſi bien que je ne pourrois pas me ſervir d'aucune autre. Je ſuis auſſi dans l'obligation de les envoyer repaſſer par lui-même, de crainte qu'un autre coutelier par jalouſie ne les détrempa. Un Chirurgien doit obſerver de ne jamais mettre ſes inſtrumens qu'entre les mains de ceux qui les ont faits, parce qu'ils ont interêt de les conſerver dans leur premiere bonté.

Le Chirurgien Phlébotomiſte doüé de qualitez que je vous ai marquées, & muni de bonnes lancettes, doit en avoir de differentes longueurs & de differentes largeurs pour s'en ſervir ſelon les differentes veines qu'il faut ouvrir: Quoique cette opération ſoit faite en peu de tems & qu'elle paroiſſe des plus petites de la Chirurgie, elle n'en mérite pas moins d'être conſiderée dans les trois tems; c'eſt pourquoi s'il la veut bien faire il examinera ce qu'il y a à obſerver devant, durant, & après la ſaigée.

Cas où il faut differer la ſaignée.

Si c'eſt une ſaignée ordonnée par un Medecin, il n'y a rien à examiner, il faut qu'il ſe mette en état de la faire au plûtôt: mais ſi elle eſt de l'ordonnance du malade, il faut s'informer des raiſons

qui l'obligent à ſe faire ſaigner, & voir s'il eſt en état d'être ſaigné ; car s'il ſortoit d'un grand repas ou qu'il y eût très long-tems qu'il n'eût pris de nourriture, s'il étoit dans le friſon, ou dans la chaleur d'un accès de fiévre, ou qu'il fût encore dans la ſueur à la fin de l'accès, s'il venoit d'agir à ſes affaires, s'il étoit en colere, s'il avoit froid, ou s'il avoit fait quelque autre excès ; ce ſeroit toutes raiſons pour différer la ſaignée. Mais s'il n'y a rien qui la doive empêcher, il faut que le Chirurgien prépare tout ce qui lui eſt néceſſaire.

Le Chirurgien doit commencer par faire allumer de la bougie ou de la chandelle ; il y en a qui préferent la chandelle à la bougie & qui diſent pour raiſon que s'il tomboit de la cire ſur le bras elle feroit plus de douleur que le ſuif. Il y a 36 ans que je fais des ſaignées à la Cour, je me ſuis toujours ſervi de bougie, & jamais cet accident ne m'eſt arrivé. Un bout de bougie eſt plus commode qu'une bougie entiere qu'on ne peut, à cauſe de ſa longueur, placer où on veut : il faut que la bougie ait la méche raiſonablement groſſe pour rendre plus de lumiere, la groſſe bougie de cave convient mieux qu'aucune autre, parce qu'on la ploye comme on ſouhaite.

Conditions de la bande & des compreſſes.

On prépare une bande qui doit être de toile ni trop neuve ni trop uſée. Elle doit être de la largeur d'un poulce, & longue d'une aulne & demie, j'approuve fort qu'il y ait un petit bout de ruban de fil couſu aux deux extrémitez, comme j'en ai vû dans des Couvents de Religieuſes en Flandres, en y faiſant des ſaignées ; cela eſt commode pour faire le nœud qui n'eſt pas ſi gros que quand il eſt fait avec la bande.

On fait deux compreſſes d'un poulce en quarré, de linge ployé en dix ou douze doubles, pour être aſſez épaiſſe pour comprimer la veine, on en fait deux en cas que le ſang vint à s'échaper, pour en

avoir une ſeconde toute prête. La bande ne doit avoir ni liſieres ni ourlets, celles de ruban de fil ſont très incommodes, elles ne compriment pas aſſez, & les liſieres font de la douleur aux bras délicats.

Des poilettes. On met trois poilettes ſur trois aſſietes differentes : quand on les met toutes trois dans un même plat, elle ne peuvent pas être de niveau, & par conſéquent on ne peut pas bien les emplir. On en prépare trois lors même qu'on a deſſein de n'en tirer que deux, parce que le ſang vient quelquefois ſi bien qu'on trouve à propos d'aller juſques à la troiſiéme. Les poilettes ont chacune une petite oreille pour les tenir en cas de néceſſité, elles doivent tenir trois onces afin de ſçavoir au juſte la quantité du ſang qu'on a tiré. M. Ducheſne premier Medecin de Monſeigneur le Duc de Bourgogne ne veut point qu'on ſaigne que dans des poilettes, par ce qu'il ne veut point qu'on tire ni plus ni moins de ſang que ce qu'il en a ordonné. Dans les ſaignées où on peut choiſir ſon tems pour ſe la faire, il conſeille celle du ſoir : je n'ay vû que lui qui la préferât à celle du matin. Les Chirurgiens trouvent que le ſoir on eſt refroidi, que les veines ne s'enflent pas ſi bien, & que le ſang a de la peine à réjaillir.

Tems plus propre à la ſaignée.

On fait apporter de l'eau dont on remplit un verre, on fait préparer du vinaigre ou de l'eau de la Reine d'Hongrie, en cas que le malade apprehende de tomber en foibleſſe. On fait approcher le malade ſur le bord du lit qui eſt du côté du bras qu'on doit ſaigner on met un carreau ou un oreiller derriere lui, pour le tenir appuyé à ſon ſéant, & on fait garnir le lit d'un drap ou d'une couverture pour recevoir le ſang lorſqu'il jaillit après l'ouverture de la veine ; & s'il craint que le jour ne l'incommode, il fait fermer les rideaux du lit. Il fait tenir la bougie par une perſonne qui ait la

Preparatifs.

main

main sûre, & qui ne craigne pas de voir saigner ; car si cette personne alloit tourner la tête dans le tems de la piqueure, ce mouvement en feroit faire un autre à son bras qui éloignant la lumiere pourroit faire manquer la saignée : c'est pourquoi dans les saignées de conséquence le Chirurgien doit amener avec lui un garçon sur lequel il puisse compter, tant pour tenir la bougie avec fermeté que pour appuyer le bras du malade afin qu'il ne puisse pas le retirer dans le moment de la piqueure.

Précaution à observer.

Quand on saigne le Roy ou quelqu'un de la Famille Royale, c'est le premier Medecin qui tient la bougie, il se fait un honneur de rendre ce service aussi bien que l'Apoticaire de tenir les poilettes. S'il y avoit quelqu'un dans la chambre que le Chirurgien ne crût pas de ses amis, il pourroit le faire sortir, parce qu'il ne faut point qu'il ait pour spectateur des gens qui pourroient l'inquiéter & le chagriner par leur présence : autrefois ils usoient de ce privilege, & un jour que M. Felix le pere alloit saigner le Roy il dit à l'huissier de faire sortir un des Chirurgiens de quartier qui n'étoit pas de ses amis, mais aujourd'hui cela ne se pratique plus. Toutes les fois que j'ai saigné Madame la Dauphine ou quelqu'un des Princes, la chambre étoit pleine de monde, & même Monseigneur & les Princesses se mettoient sous le rideau du lit sans que cela m'embarrassât.

Circonstances pour saigner un Prince.

Il faut encore que le Chirurgien regarde s'il n'y a rien sur lui qui puisse l'incommoder, s'il a des manches trop longues il faut qu'il les retrousse, si sa peruque l'embarasse, il la noüe avec un ruban, enfin il fait en sorte qu'il n'y ait rien qui puisse l'empêcher de bien executer la saignée : mais il ne faut pas aussi qu'il fasse comme un des Chirurgiens des plus employez qui soient à présent à Paris, lequel fait fermer fenêtres & portes, qui défend que personne ne marche ni ne parle

Disposition exterieure du Chirurgien.

dans la chambre, qui fait des préparatifs auſſi grands & qui prend autant de précaution pour une ſaignée que s'il alloit couper un bras ou une jambe. Il eſt bon de prendre les meſures néceſſaires pour réuſſir, mais les meſures outrées ſont inutiles & même dangereuſes, parce que jettant la crainte dans le cœur du malade, elles empêchent que le ſang ne ſorte avec la même liberté qu'il auroit fait.

Inconſideration de quelques malades.

Il y a des malades & particulierement des femmes qui la premiere fois qu'un Chirurgien les ſaignent, débutent par exagerer les difficultés qu'il y a de les ſaigner; mais ſoit qu'effectivement elles ſoient difficiles, ou ſoit qu'un Chirurgien les ſaignant leur ait dit pour ſe faire valoir, ce diſcours eſt imprudent, puiſqu'il peut cauſer de la crainte à un Chirurgien timide; c'eſt au malade à donner ſon bras ſans s'embarraſſer des difficultés, & c'eſt au Chirurgien à les ſurmonter ſans faire attention ſur tous les raiſonnemens que le malade peut lui faire.

Enfin le point eſſentiel pour acquerir de la réputation dans la ſaignée, c'eſt de n'être point ſi ſuſceptible de crainte. Il faut qu'en allant pour faire une ſaignée quelque difficile qu'on croye la trouver, on s'y préſente dans la confiance de la bien faire, il faut que le Chirurgien faſſe ſon raiſonnement en lui-même, & qu'il ſe diſe; ſi d'autres l'ont ſaigné pourquoi ne le ſaignerois-je pas auſſi? & qu'il ſoit perſuadé qu'il y a des bras très-difficiles, mais qu'il n'y en a point d'impoſſibles à ſaigner. La bonne opinion de ſoi-même eſt pardonnable ſur le fait de la ſaignée, il faut même qu'il en ait un peu pour y exceller; & quoiqu'on veuille impoſer comme une loy au Chirurgien de tenir un milieu entre la confiance & la crainte, ſans ſe laiſſer entrainer plus d'un côté que de l'autre, il faut néanmoins pour devenir bon ſaigneur

Confiance néceſſaire à un Chirurgien.

qu'il péche plûtôt par trop de témerité que par trop de timidité.

Il faut encore que le Chirurgien ſoit ambidextre, c'eſt-à-dire qu'il ſaigne également de la main gauche comme de la droite, car il faut qu'il faſſe les ſaignées des bras droits de la main droite, & celles des bras gauches de la main gauche ; il faut qu'il s'y accoutume dès auſſitôt qu'il commence à apprendre à ſaigner. Ceux qui n'ont pas la même adreſſe de la main gauche que de la droite, évitent les ſaignées des bras gauches ; ils ſont à plaindre puiſqu'ils ne peuvent pas ſe diſpenſer d'en faire, y ayant plus d'occaſions de ſaigner du bras gauche, que du droit ; car outre que les maladies qui demandent la ſaignée, viennent également aux deux côtés, il eſt des ſaignées de précaution où on préſente le bras gauche pour avoir le droit libre pour écrire ou faire ſes affaires, & il y a des perſonnes qui dans l'apréhenſion qu'on ne leur pique un artere ou un tendon, ne veulent être ſaignées que du côté gauche ; diſant pour leur raiſon que s'il leur arrivoit le malheur d'être eſtropiez, ils auroient du moins la conſolation de ne l'être que du bras gauche.

Il doit être ambidextre.

Toutes ces précautions priſes avant la ſaignée, il faut que le Chirurgien prenne le bras du malade pour en venir à l'exécution, & quoiqu'elle ne conſiſte que dans une piqueure, il eſt des circonſtances eſſentielles & néceſſaires qu'il ne faut pas négliger pour la bien faire : nous allons les examiner les unes après les autres en vous faiſant voir comment il faut faire cette opération.

La premiere choſe qu'il faut faire ayant pris le bras, c'eſt de le couvrir juſqu'à quatre doigts au deſſus du coude. Si la manche de la camiſole ou de la chemiſe le ſerroit trop, il faudroit la faire découdre, parce que ce ſeroit une contre-ligature qui ne permettant pas au ſang de faire ſon chemin em-

pêcheroit le ſuccès de la ſaignée. Les femmes ont aujourd'hui des engageantes très-incommodes, & pour peu qu'elles ſerraſſent le bras, le Chirurgien doit les faire ôter. Il met enſuite une ſerviette A. qu'il attache deſſous le bras avec une épingle, & qu'il releve ſur l'épaule & la poitrine de la perſonne qu'il va ſaigner, afin qu'elle ne ſoit pas gâtée par le ſang qui doit ſortir : c'eſt une circonſtance qu'il ne faut pas oublier aux Dames de la premiere qualité dans les ſaignées de groſſeſſe, ou de précaution, car elles ſeparent ces jours-là pour recevoir leurs viſites, & même avant la ſaignée, & ſi par hazard quelques goutes de ſang alloit ſalir & déranger leur parure, elles ne le pardonneroient point au Chirurgien.

Uſage de la ſerviette.

Le bras découvert, & la ſerviette miſe, le Chirurgien prend une ligature de drap B. pour le bander, elle doit être rouge pour n'être point gâtée par le ſang, longue de trois quartiers ou plus, afin qu'elle convienne à toutes ſortes de bras, & large d'un poulce pour comprimer ſans douleur, car une plus étroite ſcieroit le bras, & une plus large ne feroit pas une compreſſion ſuffiſante : elle doit être d'un drap ni trop fin ni trop gros, l'un ou l'autre auroient leurs inconvéniens. Avantque de poſer la ligature il faut obſerver deux choſes l'une que le bras ſoit étendu, & dans la même ſituation qu'il doit être quand on le pique, & l'autre que la main ſoit ouverte & étendue, & que la paume en ſoit appuyée ſur la poitrine du Chirurgien, afin que les muſcles de l'avant-bras n'étant point gonflez ne faſſent point changer de ſituation aux veines. On prend la ligature preſque par le milieu, on poſe ce milieu deux travers de doigt au deſſus du pli du bras, le chef de la ligature qui prend au dedans du bras doit être un peu plus long que l'autre, parce que ce chef doit ſervir à faire un nœud coulant, on fait croiſer les deux chefs der-

Qualité de la ligature.

Maniere d'appliquer la ligature.

riere le bras ; après avoir fait un ou deux tour ſur le premier, on noüe la ligature à la partie externe du bras, & on la noüe d'un ſimple nœud coulant dont l'anſe eſt en haut, & dont les deux chefs pendent en bas derriere le bras. On ne ſerre la ligature pour cette premiere fois qu'autant qu'il le faut pour comprimer la veine, & en arrêter le ſang dans l'avant-bras, ſans ſerrer l'artere qui doit fournir aux veines du bras un ſang qui les faſſe enfler ; & afin même que ce ſang ſe communique mieux, on fait remettre le bras dans le lit, & on l'envelope s'il le faut d'une ſerviette bien chaude.

Autres préparations.

Pendant ce tems de repos le Chirurgien prend dans ſon lancetier la lancette C. qu'il juge convenable pour la veine qu'il va ouvrir, car il y en a de plus larges & de plus étroites pour s'en ſervir ſelon le beſoin : il y en a auſſi dont les pointes ſont très-fines pour les peaux délicates, & d'autres qu'on appelle des pointes à grain d'orge pour ceux qui ont la peau dure & ſéche. La lancette choiſie il l'ouvre non pas en triangle aigu, mais un peu mouſſe & allongée, comme celle-ci D. & il la met à ſa bouche la pointe tournée à gauche quand il doit ſaigner au bras droit, & tournée à droit quand il doit ſaigner au bras gauche ; ce qu'il obſerve pour prendre la lancette plus commodement. Enſuite il reprend le bras qu'il fait étendre, & appuyer contre ſa poitrine comme auparavant ; il fait ſerrer la main au malade le poulce entre les doigts, afin que les muſcles ſe gonflant par cette action pouſſent davantage les veines en déhors. Pour moi je lui donne mon étui à lancette auſſitôt que j'en ai tiré celle dont je veux me ſervir, je lui fais tenir au lieu de faire ſerrer le poulce dans la main, ce qui produit le même effet : il faudroit lui donner pour le tourner dans la main après l'ouverture faite, c'eſt un tems de gagné, ce qui fait que le malade le tourne auſſi-tôt que le ſang

vient, ſans être obligé de le demander.

Celui qui eſt chargé de la lumiere, doit être placé au côté gauche du Chirurgien proche le chevet du lit, ſi la ſaignée ſe fait au bras droit, il doit la tenir de la main gauche, & une aſſiette ſur laquelle il y a une poilete, de la main droite qu'il tient ſous le bras du malade pour en recevoir le ſang auſſi-tôt qu'il ſortira. C'eſt au Chirurgien à placer la lumiere; en voilà de deux ſortes, une groſſe bougie tortillée E. & une autre dans un bougeoir qui ſont également bonnes, il choiſira & la placera ou en dedans ou en dehors du bras, ſelon qu'il le jugera pour ſon point de vûe, après il examinera les veines pour ſe déterminer ſur celle qu'il trouvera la meilleure pour faire la ſaignée.

Vaiſſeaux qu'on peut ouvrir.

Il y a quatre veines ſaignables au bras, la premiere eſt la céphalique ainſi appellée parce qu'étant la plus haute elle eſt la plus proche de la tête; la ſeconde s'appelle la mediane, à cauſe qu'elle eſt placée dans le milieu du bras; la troiſiéme la baſilique, parce qu'elle occupe la baſe du bras; & la quatriéme la cubitale parce qu'elle eſt la plus voiſine du coude. De ces quatre veines ce ſont la mediane & la baſilique où on ſaigne ordinairement, parce qu'elles ſont plus groſſes & plus commodes tant pour les ouvrir, que pour en faire ſortir le ſang, elles ſont auſſi les plus dangereuſes. La baſilique eſt ſouvent tellement proche de l'artére qu'il faut craindre de l'ouvrir conjointement avec la veine, & la mediane étant placée ſur le tendon du biceps demande toute l'adreſſe du Chirurgien pour l'éviter: car l'artére & le tendon ſont deux écueils contre leſquels les malheureux Chirurgiens vont échouer.

Le tendon de l'artere à éviter.

La céphalique & la cubitale peu commodes pour la ſaignée, mais moins dangereuſes.

La ſituation de la veine céphalique ne permet pas au ſang d'en ſortir en arcade comme des autres veines, il faudroit pour cela qu'il fit un jet comme celui d'une fontaine, ce qu'il a de la peine à faire

de cette veine qui eſt placée au plus haut lieu du bras. Pour ouvrir la cubitale il faut faire tourner le bras au malade d'une maniére qui lui eſt incommode auſſi-bien qu'au Chirurgien, & de plus la peau étant plus épaiſſe dans cet endroit que dans le ply du bras, on eſt obligé de faire plus de douleur; c'eſt ce qui fait que ce ſont les veines qu'on ouvre le plus rarement, quoi qu'elles ſoient ſans danger, & qu'on ne coure point le riſque de piquer le tendon ou l'artére parce qu'il n'y en a point. Je conſeillerai pourtant au jeune Chirurgien pour peu qu'il appréhende l'un ou l'autre en ſaignant ou la médiane, ou la baſilique, de recourir à l'une ou à l'autre de ces deux veines plûtôt que de rien hazarder : il vaut mieux qu'il faſſe une ſaignée qui n'ait pas tout l'agrément & toute l'approbation des ſpectateurs que de ſe mettre au hazard d'eſtropier le malade pour le reſte de ſes jours.

Exception de quelques bras.

Tous les bras n'ont pas quatre veines où on puiſſe ſaigner, il y en a qui n'en ont que trois, d'autres deux, & on eſt quelquefois trop heureux d'en trouver une dans de certains bras : ils en ont tous le même nombre, mais quand elles ſont ſi enfoncées qu'on ne peut ni les voir, ni les ſentir, c'eſt la même choſe pour le Chirurgien que s'il n'y en avoit point. Il faut donc qu'il s'accommode de la ſtructure du bras, qu'il ſe contente des veines qu'il y trouve, & qu'il faſſe de ſon mieux pour en ſortir à ſon honneur ; & quand j'ai dit qu'il falloit qu'il s'adreſſât ou à une céphalique, ou à une cubitale, j'ai entendu parler de ces bras où il y avoit de quoi choiſir.

Election de l'endroit qu'on doit ouvrir.

Il ne ſuffit pas d'avoir fait le choix de la veine, il faut encore ſe déterminer ſur l'endroit où on veut l'ouvrir, ce doit être toujours ſur celui où elle paroît le mieux, & au-deſſous des cicatrices des ſaignées précédentes. Si on vouloit faire l'ouverture au-deſſus, le ſang n'en ſortiroit pas ſi bien,

parce que ces cicatrices ayant retreſſi la veine, il ne peut pas ſortir avec la même liberté qu'il fait au-deſſous où la veine a plus de diametre. C'eſt pourquoi un Chirurgien qui veut menager un bras qu'il a coutume de ſaigner, commence par ouvrir la veine le plus haut qu'il peut, puis deſcendant toujours en bas, il place ſes ouvertures proche les unes des autres, & ainſi il fait de bonnes ſaignées, & ſe conſerve un terrain qu'il retrouve en tems & lieu.

Comment on s'aſſure de cet endroit.

Quand le Chirurgien eſt déterminé ſur l'endroit qu'il veut piquer, il faut qu'il le marque avec ſon ongle, non pas d'un ſeul coup d'ongle, mais de deux, l'un au-deſſus de la veine, & l'autre au-deſſous, & diſtant l'un de l'autre autant qu'il juge que la veine a de groſſeur, afin d'en faire l'ouverture d'une marque à l'autre : il doit après cela reſſerrer ſa ligature pour tenir la peau du bras plus ferme, & il importe peu pour lors qu'elle comprime l'artére, la veine étant ſuffiſamment gonflée, il fait enſuite une friction avec ſa main droite ſur l'avant-bras de bas en haut pour faire monter le ſang contenu dans la veine vers l'endroit où il veut l'ouvrir, & en même tems empoignant le bras avec ſa main gauche il en met le poulce ſur la veine pour empêcher le ſang de retourner vers la main, & enfin avant que de prendre la lancette qu'il tient à la bouche, il touche l'endroit marqué avec ſon doigt indice pour voir ſi par les mouvemens qu'il vient de faire, la veine n'a point changé de ſituation.

Maniere de tenir la lancette & de l'enfoncer.

S'il retrouve la veine dans le même état, c'eſt alors que ſans détourner ſa vûe de deſſus l'endroit qu'il a marqué il prend ſa lancette qu'il tient avec deux doigts, ſçavoir le poulce & l'indice, par le milieu du fer afin de la tenir avec plus de fermeté, il poſe enſuite ſur le bras le bout des autres doigts pour empêcher que ſa main ne vacille dans le tems

qu'il doit faire la ponction ſa main étant aſſurée, il approche la lancette du lieu qu'il va ouvrir, & la poſant ſur la marque inférieure qui eſt le deſſous de la veine il l'enfonce juſques à ce qu'il croye ou qu'il ſoit ſûr d'être dans la veine, & en la retirant il fait une élévation, c'eſt-à-dire, il coupe de la peau autant qu'il le juge néceſſaire pour faire une bonne ſaignée, le ſang ſuit la lancette, car en la retirant il rejaillit plus ou moins loin ſelon que la veine eſt groſſe, & ſelon la chaleur & la vivacité du ſang.

Trois façons d'ouvrir la veine.

L'ouverture de la veine ſe peut faire de trois façons, ou en long, ou en travers, ou de biais : c'eſt la derniere qu'on doit préférer aux autres, tant parce qu'elle eſt plus commode pour l'Opérateur, qu'à cauſe qu'elle eſt la meilleure pour le malade faiſant l'ouverture de la veine plus grande, ce qui facilite la ſortie du ſang. Pour bien ouvrir la veine il n'y a que les deux doigts qui tiennent la lancette qui doivent agir, ils ſont ployez quand ils portent la lancette juſques ſur la veine, & la main étant alors appuyée par les autres doigts qui ſont ſoutenus ſur le bras du malade, la lancette entre par le ſeul allongement du poulce & de l'indice, & ſe retire de même. Si le Chirurgien ſe ſervoit de toute la main pour faire une auſſi legere ouverture, ce ſeroit avec raiſon qu'on diroit de ce Chirurgien qu'il auroit la main peſante.

L'ouverture ſe fait en deux tems.

L'ouverture a deux tems, celui de la ponction, & celui de l'élévation ; le premier eſt le tems qu'il faut pour faire le chemin de dehors en dedans, & le ſecond eſt le tems qu'il faut pour faire celui de dedans en dehors, quand la lancette entre, elle coupe avec les deux tranchants, mais quand elle ſort elle ne coupe qu'avec le tranchant ſuperieur qu'on retire en l'élevant un peu. Il y en a qui ajoutent un tems d'inciſion qu'ils mettent entre les deux autres, mais c'eſt multiplier les êtres ſans né-

ceſſité ; la ponction & l'élévation ne ſe pouvant faire ſans inciſion. (*a*)

(*a*) On fera ici en faveur des jeunes Chirurgiens, quelques remarques fort importantes ſur la ſaignée.

La ſaignée du bras eſt une opération dont les ſuites peuvent être fort dangereuſes. Elle demande par conſequent beaucoup d'attention de la part du Chirurgien. Or ce qu'il doit principalement éviter en la faiſant, c'eſt de piquer l'artere, le tendon ou l'aponevroſe du muſcle Biceps. Il faut donc qu'il ſoit bien inſtruit de la ſituation de ces parties par rapport aux vaiſſeaux qu'il doit ouvrir.

L'Anatomie fait connoître parfaitement la ſituation du tendon, & de l'aponevroſe du muſcle biceps ; mais elle ne peut apprendre exactement celle des arteres par rapport aux veines, parce que cette ſituation n'eſt pas tout à fait la même dans differens ſujets. Il y en a où l'arterere eſt fort enfoncée, & d'autres où elle ne l'eſt pas beaucoup. Il y en a où cette artere accompagne la veine baſilique dans un aſſez long trajet ; d'autres où ces vaiſſeaux ſe croiſent ſeulement, & quelques-uns même ou ils ſont dans tous leur trajet un peu éloignez l'un de l'autre. C'eſt pourquoi lorſqu'on veut piquer la veine baſilique vers le pli du bras, il faut avant de mettre la ligature reconnoitre par le tact la ſituation de l'arterere afin de l'éviter. Cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, qu'il y a des ſujets où il ſe trouve une variation ſinguliere dans la ſituation de ces vaiſſeaux. M. Verdier a fait voir depuis peu à l'Académie de Chirurgie, un bras dans lequel l'artere cubitale, qui pour l'ordinaire paſſe ſous les muſcles rond & radial interne, paſſoit au contraire au-deſſus, accompagnoit la veine baſilique, & n'étoit recouvert que de la peau & de la graiſſe. Il a vû une autre variation auſſi ſinguliere où l'artere accompagnoit la veine cephalique.

Le vaiſſeau qu'on doit ouvrir eſt quelquefois poſé directement ſur le tendon du muſcle biceps, qui fait dans certains ſujets une ſaillie. Il faut alors faire mettre le bras de la perſonne que l'on ſaigne en pronation, & ce tendon qui a ſon attache derriere la petite apophiſe du radius, ſe cache, pour ainſi dire, & s'enfonce.

Lorſqu'on a poſé la ligature, ſi le vaiſſau n'eſt pas bien apparent, on met le doigt index ou le pouce d'une main ſur la veine, & on fait de l'autre main avec le

Auſſitôt que le ſang a rejailli, le Chirurgien reploye ſa lancette qu'il met ſur le bord de l'aſſiette de la premiere poilete pour la retrouver aiſément: lors qu'on la met ſur le lit elle peut tomber & ſe gâter : ou bien on eſt embaraſſé de la chercher dans le drap qui couvroit le lit que des ſerviteurs auront ôté & emporté. Si la lumiere eſt en dedans, il ne faut pas la retirer par deſſous le bras de crainte de le brûler, il faut au contraire la porter en devant dans le milieu du lit, afin qu'elle éclaire la ſortie du ſang. Il y a des malades qui la veulent tenir

Ce qu'il faut faire de la lancette & de la bougie après l'ouverture.

doigt du milieu & l'index pluſieurs frictions le long de l'avant-bras, en commençant vers le poignet. Par ce moyen on renvoye vers le pouce ou le doigt index la colonne du ſang qui eſt dans la veine ce qui rend ce vaiſſeau plus ou moins ſenſible, & fait connoître s'il fournira une quantité ſuffiſante de ſang, s'il eſt enfoncé bien avant, le lieu où il l'eſt moins eſt celui par conſéquent où il faut l'ouvrir.

Il ne faut jamais piquer à moins que le vaiſſeau ne ſoit ſenſible au tact, quand même quelques cicatrices l'indiqueroient; car on ne pourroit piquer qu'au hazard, ce qui ſeroit imprudent. Il y a des vaiſſeaux qui ne ſe font pas ſentir auſſi-tôt que la ligature eſt faite, mais quelque tems après.

S'il y a du danger à ouvrir les vaiſſeaux au pli du bras à cauſe de leur petiteſſe, jointe à la proximité de l'artere ou du tendon, il faut les ouvrir à l'avant-bras, au poignet ou même à la main.

Lorſque les vaiſſeaux ſont ſi enfoncés qu'on ne les ſent pas dans le pli du bras ni même à l'avant bras, on fait mettre l'avant-bras dans l'eau chaude, qui en rarefiant le ſang fait gonfler les veines.

Quand le Chirurgien a choiſi le vaiſſeau, il doit l'aſſujettir, ſoit en mettant le pouce deſſus, comme l'Auteur l'enſeigne, ſoit en embraſſant avec la main l'avant-bras par derriere, de ſorte que la peau ſoit un peu tendue; cette derniere méthode a quelque avantage ſur l'autre, elle les aſſujetit avec plus de fermeté. On peut dire même qu'elle eſt néceſſaire pour les vaiſſeaux roulans.

Il faut porter la lancette plus ou moins perpendiculairement ſur la peau à proportion que le vaiſſeau eſt

eux-mêmes, c'eſt à quoi le Chirurgien ne doit point s'oppoſer, tant parce qu'il en voit mieux ce qu'il fait, qu'à cauſe que cela occupe le malade qui n'en tombe pas ſi-tôt en foibleſſe.

Ce qui oblige à relacher la ligature.

Si le ſang après ſon premier jet ceſſe d'aller en arcade: ce ralentiſſement vient de ce que la ligature comprime trop l'artére, il faut donc au plutôt lâcher cette ligature, & à l'inſtant on voit le ſang venir comme auparavant. Ce ſeul article devoit ouvrir les yeux aux Anciens ſur la circulation: Puis qu'il n'eſt pas poſſible que l'avant bras puiſſe contenir tout le ſang qu'on tire, il faut donc que ce ſang ſoit porté par quelque conduit: ce ne peut pas être par la veine dont on barre le chemin par le moyen de la ligature; il faut donc que ce ſoit par

Preuve manifeſte de la circulation du ſang.

plus ou moins enfoncé. Cette regle eſt d'une grande importance.

Si le vaiſſeau eſt très-enfoncé, il faut porter la pointe de la lancette preſqu'à plomb; car ſi on la portoit obliquement elle pourroit paſſer par-deſſus. Si le vaiſſeau eſt ſi enfoncé qu'on ne le puiſſe appercevoir que par le tact, il faut ne point perdre de vûe l'endroit ſous lequel on l'a ſenti; on y porte la pointe de la lancette, on l'enfonce doucement juſqu'à ce qu'elle ſoit entrée dans le vaiſſeau. Ce qu'une legere réſiſtance pareille à celle que l'on ſent lorſqu'on perce du canepin, & quelques goutes de ſang font connoître. Alors on amplifie l'ouverture avec le tranchant de la lancet e en la retirant.

Ce ſont ordinairement les perſonnes graſſes qui ont les vaiſſeaux très-enfoncés, & par conſéquent il n'y a pas tant à craindre de piquer l'artere, le tendon, ou l'aponevroſe en ouvrant les vaiſſeaux enfoncés qui ſont preſque toujours entourés de beaucoup de graiſſe, qu'en ouvrant des vaiſſeaux apparens.

Ces derniers ſont quelquefois colés ſur le tendon, ſur l'aponevroſe ou ſur l'artere; c'eſt pourquoi il faut pour les ouvrir porter la pointe de la lancette preſque obliquement. Lors qu'elle eſt dans la cavité du vaiſſeau, on éleve le poignet afin d'augmenter l'ouverture avec ſon tranchant. Si l'on portoit la lancette perpendiculairement, on riſqueroit d'atteindre l'une de ces parties qu'il eſt dangereux de piquer.

l'artére, n'y ayant que ces deux ſortes de vaiſſeaux qui conduiſent le ſang par toute la machine.

Il faut que le Chirurgien faſſe en ſorte que le ſang aille en arcade, & cela ſeulement pour contenter le malade & les ſpectateurs, car la ſaignée eſt toute auſſi bonne en coulant le long du bras. J'ay ſaigné plus de vingt fois M. Daquin premier Médecin du Roy, il ne vouloit jamais que le ſang ſortît en jailliſſant, il vouloit qu'il allât le long du bras, & prétendoit que la ſaignée en étoit meilleure. Il faut néanmoins que le Chirurgien s'accommode aux ſentimens publics, qu'il éleve ou qu'il faſſe baiſſer la peau, afin de mettre les ouvertures de la peau & de la veine vis-à-vis l'une de l'autre; & faire ainſi ſortir le ſang en fontaine: il faut qu'il ploye un peu le bras du malade; afin que la peau ne preſſant pas trop l'ouverture le ſang ſorte mieux, il faut encore qu'il ſoutienne le bras qui ſe fatigueroit & s'appeſantiroit s'il n'étoit pas ſoulagé par la main du Chirurgien: il doit empêcher que le malade ne regarde ſon ſang, s'il eſt du nombre de ces poltrons à qui une goutte de ſang fait peur. Il lui donnera quelque choſe de rond dans la main qu'il lui faut faire tourner ſans trop la ſerrer, il faut que ce ſoit par un mouvement reglé, qui puiſſe hâter le ſang de ſe porter vers l'ouverture de la veine.

De ce qu'on donne au malade à tenir dans ſa main.

Il y a quelquelques Chirurgiens à Paris qui portent dans une poche faite exprès un bâton G. de la longueur d'un pied & demi, garni de velours, & même brodé, ils le donnent à tenir au malade auſſi-tôt que la piqueure eſt faite; ils prétendent que ce bâton n'eſt pas ſeulement pour le tourner dans la main, mais que le bout de ce bâton poſant ſur le lit ſert à appuyer le bras du malade. Je n'ay point pratiqué cette galanterie, je me ſuis contenté de donner mon étuy, & même avant la ſaignée comme je vous ai dit.

Office des ſerviteurs. On ne peut pas ſe paſſer de ſerviteurs en ſaignant ; il en faut au moins deux, l'un qui tienne la lumiere d'une main & la poilette de l'autre pendant qu'elle s'emplit, & l'autre qui apporte les poilettes vuides, & les reporte ſur la table quand elles ſont pleines, qui donne la bande & la compreſſe dans le tems qu'on en a beſoin, & qui puiſſe apporter tout ce qui ſeroit néceſſaire en cas que le malade tombât en foibleſſe.

Regle de la quantité du ſang à tirer. La quantité du ſang qu'on doit tirer, n'eſt point égale en toutes ſortes de ſujets : ſi c'eſt une ſaignée ordonnée par un Medecin, le Chirurgien a ſa loi écrite, il faut qu'il n'en tire pas une dragme plus que ce qui lui eſt ordonné ; ſi c'eſt une ſaignée de précaution, il la proportionnera aux forces & aux tempérament du ſujet, s'il la ſoutient bien il la fera plus grande, s'il pâlit & qu'il commence à ſe trouver mal, il la finira auſſi-tôt. Enfin il eſt une infinité de circonſtances que je ne puis pas toutes rapporter ici. J'ay remarqué que quand j'ai ſaigné des maris en préſence de leurs femmes, les femmes ne vouloient point que je tiraſſe beaucoup de ſang, & que quand j'ay ſaigné des femmes les maris n'étoient point contens que la ſaignée ne fût ample & copieuſe : ils ont les uns & les autres leurs raiſons qui ne ſont pas difficiles à deviner.

Ordre des poilettes. Lors que la premiere poilette H. eſt preſque pleine on fait apporter la ſeconde I. qu'on place ſous cette premiere, afin qu'en la retirant le ſang tombe dans cette ſeconde, on en uſe de même pour la troiſiéme K. & pendant que cette derniere s'emplit, on fait apporter la bande & les compreſſes ; on a ſoin que celui qui porte les poilettes de ſang du lit ſur la table aille doucement afin de ne le point répandre ſur l'aſſiette, & qu'il les mette ſelon le rang qu'elles ont été tirées. Pour arrêtter le ſang, il faut délier la ligature prenant

garde qu'elle ne trempe dans la derniere poilette qu'on ne fait point emporter que la ligature ne ſoit ôtée, & qu'on ne ſe ſoit rendu maître du ſang. Pour y parvenir on poſe deux doigts de la main gauche à côté de l'ouverture, ſçavoir le doigt indice & celui du milieu : enſuite avec ces deux doigts on fait faire à la peau un petit mouvement demi circulaire, par le moyen duquel le ſang s'arrête ſans qu'il en ſorte une ſeule goutte. Alors on fait porter ſur la table la derniere poilette pour la mettre au rang des autres.

Le Chirurgien prend enſuite une petite compreſſe L. de la main droite, & avant que de la poſer il peut ôter ſes deux doigts qui tenoient l'ouverture ſujette pour en laiſſer dégorger un peu de ſang, puis les remettant, il arrête le ſang une ſeconde fois, & auſſi-tôt il poſe la compreſſe ſur l'ouverture, après quoi il en met une ſeconde M. plus large, & les tenant l'une & l'autre de la main gauche, il eſſuie avec le coin d'une ſerviette mouillée le ſang qui peut avoir gâté le bras : puis il poſe ſur les compreſſes une bande N. à ſix doigts d'un de ſes bouts qu'il fait pendre derriere le bras ; il tourne un circulaire au deſſus du coude, & repaſſant la bande ſur la ſaignée il fait un autre circulaire à l'avant-bras, ce qu'il continue en croiſſant toujours ſur les compreſſes autant de fois que la bande le peut permettre. Il en noüe les deux bouts O O. ſur le derriere de l'avant bras, & afin que les compreſſes ne puiſſent couler pendant la nuit, il les attache à la bande avec une épingle. Il recouvre le bras en abaiſſant la manche de la camiſole, & de la chemiſe ; & le faiſant ployer il le remet dans le lit, enjoignant au malade de le tenir ainſi ployé ſur ſon eſtomac, de crainte que s'il le remuoit le ſang ne vint à s'échaper. Du bandage.

Si je conſeille de mettre deux compreſſes, c'eſt pour le mieux, car il eſt certain qu'une petite Utilité des deux compreſſes.

compreſſe appuyée par deſſus une plus grande comprime beaucoup mieux l'inciſion qu'une ſeule, ce qui fait qu'elle eſt plûtôt réünie ? Je ſçai que la pratique ordinaire eſt de ne s'en ſervir que d'une, & ſouvent j'en ai uſé ainſi. Au reſte ſi on avoit eſſuyé le ſang avec la compreſſe qu'on va poſer ſur la chair, il ne la faudroit pas appliquer du côté où ſeroit le ſang, cela pourroit faire un durillon ſur la plaie, mais il la faudroit tourner de l'autre côté.

La pratique ancienne étoit de mouiller la compreſſe, & il y en a encore qui la ſuivent : en m'apprenant à ſaigner on me le faiſoit mouiller, mais je me ſuis défait de cette methode, je la poſe ſéche, & je m'en trouve bien. J'ay cela de commun avec la plûpart des bons Phlébotomiſtes qui aujourd'huy ne la trempent dans aucune liqueur; une compreſſe mouillée en ſe deſſêchant s'endurcit, & devient un corps dur capable de meurtrir l'endroit où elle eſt appliquée. On ne la doit mouiller que quand il y a un petit trombus qui eſt une petite élevation autour de l'ouverture quand elle eſt petite, ou lors qu'on croit qu'il y a un peu de ſang épanché entre cuir & chair, mais ces accidents n'arrivent point quand on a fait une ouverture ſuffiſante.

Les cas où il faut mouiller les compreſſes.

Aprés que la ſaignée eſt faite, & que le bras eſt bandé, le Chirurgien n'eſt pas encore quitte de ſon operation : s'il arrive que le malade tombe en foibleſſe, il faut qu'il le faſſe revenir au plutôt, en luy ôtant les oreillers de deſſous la tête, & le couchant tout á plat, en luy jettant de l'eau au viſage, en lui faiſant ſentir du vinaigre, de l'eau de la Reine d'Hongrie P. ou quelque choſe de très-fort, en lui frapant dans les mains, & en ouvrant les rideaux du lit & les fenêtres pour lui donner de l'air, & ainſi lui procurer la facilité de reſpirer avec liberté. Le malade étant revenu, on lui peut donner

Secours pour le malade qui tombe en foibleſſe.

donner à boire un demi verre moitié eau & vin Q. s'il avoit la fiévre, on lui donneroit de la ptiſanne; puis ayant remis le bras dans une bonne ſituation, on le laiſſe en repos.

Tout ce qu'il y avoit à faire auprès du malade étant fini, le Chirurgien s'approche de la table pour voir le ſang. Il y en a qui ſoufflent l'écume qui eſt deſſus ou qui l'ôtent avec une carte ou une plume, ils prétendent qu'en découvrant ainſi la ſuperficie du ſang on en voit mieux la bonne ou mauvaiſe qualité. Pour moi je ne me ſuis jamais donné la peine de l'ôter, parce que je croi que ce petit mouvement pouvant déranger le fibres ſuperficielles du ſang il peut empêcher d'en connoître les qualitez, & d'autant plus que l'écume ne couvrant point la totalité de la poilette, on peut juger par ce qui eſt découvert de la nature du ſang. Les Médecins demandent preſque toujours en venant voir le malade, ſi la ſaignée a été bonne, & ſi le ſang eſt bien venu : quand on a laiſſé l'écume deſſus, c'eſt une preuve convainquante qu'il eſt ſorti en arcade & avec viteſſe ; ce ſont ainſi des queſtions, & des conſéquences épargnées, puiſqu'ils n'ont qu'à jetter les yeux ſur le ſang pour être informé de la maniére que la ſaignée s'eſt paſſée.

Remarque à faire ſur le ſang ſorti.

Il ne faut pas manquer de marquer les poilettes en mettant un petit morceau de papier ſur la premiére, deux ſur la ſeconde, & trois ſur la troiſiéme : d'une auſſi legére omiſſion on en feroit un crime au Chirurgien, quand on viendroit pour décider des qualitez du ſang, quoique l'embarras de ſçavoir laquelle eſt la premiére ou la ſeconde poilette ſoit de très-petite conſéquence. Il y a des poilettes qui ſont marquées par un, deux & trois, mais il faut les apporter dans leur rang, & comme il arrive ſouvent qu'un ſerviteur ſe peut tromper, & que la gravure qui eſt ſur le bord de la poilette

Diſtinction des poilettes.

peut être couverte de ſang, c'eſt le plus ſûr de les marquer avec du papier.

Jugement favorable que l'Opérateur doit toujours porter ſur le ſang tiré.

Un des domeſtiques préſente au Chirurgien le baſſin R. pour laver ſa lancette, il verſe deſſus de l'eau qui eſt dans l'aiguiére S. & avec la ſerviette T. il eſſuye ſes mains & ſa lancette. Il faut enſuite qu'il entretienne le malade, & qu'il lui prouve le beſoin qu'il avoit de cette ſaignée: ſi le ſang eſt ſorti avec vigueur & en abondance, il lui fait voir la néceſſité qu'il y avoit d'en ôter, en lui diſant que le trop qu'il en avoit pouvoit lui cauſer quelque maladie dangereuſe & mortelle. S'il eſt tombé en défaillance, & qu'il ait eu de la peine à la ſoutenir, il lui aſſure que les ſaignées qui vont juſques au cœur ſont les meilleures: ſi le ſang eſt vilain & corrompu, il lui dit que ce qu'on en a vuidé, donnera moyen par le ſecours de la circulation à celui qui reſte de ſe purifier: s'il eſt beau & vermeil, il s'en réjouira avec le malade, en lui diſant que c'eſt une preuve infaillible que celui qui demeure dans ſes veines eſt de pareille nature, & qu'un pareil ſang promet une ſanté de longue durée. Enfin de quelque maniere que la ſaignée ait tourné, il doit en tirer des conſéquences avantageuſes pour le malade.

Il eſt bon au malade de boire un verre d'eau après la ſaignée.

On ne manque pas de faire quelques queſtions. Si le malade demande, par exemple, s'il peut boire un verre d'eau immédiatement après la ſaignée? Bien loin de s'y oppoſer, il faut même le lui conſeiller, parce que cela ne lui peut faire aucun mal, & au contraire, il peut produire un bien, car cette eau paſſant promptement dans les vaiſſaux pour remplacer le ſang qui vient d'en être vuidé, elle ne peut qu'humecter & rafraîchir celui qui reſte, qui eſt l'intention pourquoi on la donne. J'ai vû quelques Dames qui faiſoient apporter dans leur chambre un ſceau plein d'eau de puits bien fraîche, & qui faiſoient jetter leur ſang dans cette eau auſſi-

Pratique ſuperſtitieuſe.

tôt qu'il étoit ſorti ; elles prétendoient que par la vertu de la ſympatie le ſang qui leur reſtoit en étoit rafraîchi : je laiſſe à juger ſi elles avoient raiſon ou non. Mais je ne combattois point leur opinion, perſuadé que ſi cette eau ne produiſoit point le bien qu'elles en attendoient, au moins elle ne pouvoit faire aucun mal.

Le ſommeil eſt permis après avoir bû de l'eau.

Une queſtion qui eſt ſouvent faite par les malades, c'eſt de demander s'ils peuvent dormir après la ſaignée. Juſques à préſent je l'ai vû défendre, mais je n'en ai pas pû pénétrer la raiſon, à moins que ce ne ſoit la crainte que le bras ne ſe débande pendant le ſommeil ; s'il y en a quelqu'autre, elle eſt au-deſſus de mes connoiſſances : mais s'il n'y avoit que celle-là elle ne doit pas priver le malade d'un doux repos que la ſaignée lui procure, c'eſt pourquoi après avoir bû un verre d'eau je ne m'oppoſe point au ſommeil qui vient ſe préſenter après la ſaignée.

Lieu où le ſang doit repoſer.

Le ſang tiré ne doit point être expoſé au grand air, ni au ſoleil, mais à l'ombre ſur une table dans un endroit ni trop chaud, ni trop froid ; afin qu'en refroidiſſant peu à peu la ſéparation des liqueurs qui le compoſent, ſe puiſſe faire en prenant chacunes leurs places ſelon leur épaiſſeur, ou leur legereté. Le Chirurgien finit en conſeillant au malade de prendre un bouillon une heure après, étant la nourriture la plus convenable après la ſaignée ; & enſuite ayant reçû le ſalaire de ſes peines, qui eſt très-médiocre aujourd'hui, il prend congé de la compagnie.

Si le lendemain le Chirurgien vient rendre viſite à la perſonne ſaignée, il faut qu'il aille d'abord examiner le ſang pour pouvoir répondre à toutes les queſtions que le malade lui fera ſur la bonne ou mauvaiſe qualité de ſon ſang. De quelque nature qu'il le trouve, il ne doit lui rien dire que de conſolant, & quand même il auroit acquis un dégré

de pourriture qui feroit craindre quelque maladie fâcheuſe, il ne doit point l'allarmer ſur l'avenir, il doit ſeulement lui faire entrevoir qu'il ne faut rien négliger pour tâcher de corriger & purifier ſon ſang des mauvaiſes diſpoſitions qui y ſont, qui pourroient par la ſuite devenir ſérieuſes & cauſer des déſordres manifeſtes & dangereux.

Abus vulgaire ſur la bonté du ſang ſorti par une petite ou par une large ouverture.

C'eſt une erreur de croire que par une petite ouverture il n'y ait que le beau ſang qui ſorte; le Public eſt infatué de cette opinion, dont il eſt impoſſible de le déſabuſer. Il eſt vrai que le ſang ſorti par un petit filet paroît rouge & vermeil, parce-qu'ayant été long-tems à emplir la poilette, l'air a eu plus de loiſir de le réfroidir, & il s'eſt coagulé avant que les ſéparations ayent pû ſe faire: mais il n'eſt pas moins mauvais que celui qui eſt reſté, & une grande ou petite ouverture tire également le ſang tel qu'il eſt dans ſes vaiſſaux, de même qu'un petit ou un gros foret tire du vin pareil à celui qui eſt contenu dans le tonneau.

D'où vient la differente couleur de ce ſang.

Si on reçoit le ſang dans le creux des aſſiettes, il paroîtra très-beau, parce qu'étant d'un volume plus étendu, il eſt plutôt refroidi, & par conſéquent coagulé avant que les particules lourdes & legéres ſe ſoient ſéparées; ou pour parler à la mode il eſt plus frapé par l'air, qui y laiſſant plus de nitre lui donne cette couleur vermeille qu'on y voit. Mais ſi on le reçoit dans des poilettes qui ſoient plus creuſes & plus étroites, conſervant ſa chaleur plus long-tems, le groſſier a le tems de tomber en bas, le moins épais d'occuper le milieu, & le plus ſéreux de nager ſur la ſuperficie. La preuve en eſt convainquante lorſqu'une poilette eſt trop pleine & qu'elle répand par deſſus, le ſang qui eſt ſur l'aſſiette eſt d'une très-belle couleur, & celui de la poilette quelquefois ſi vilain, qu'on croiroit que ce ſont deux ſangs différens, quoique ce ſoit véritablement le même.

On ne permet pas trop aux Chirurgiens de raisonner sur les différentes qualitez du sang, c'est pourquoi je n'en parlerai point ici, quoi que ce soient eux qui les premiers en peuvent juger : dès que le sang après la piqueure a rejailli sur le drap, les Chirurgiens par les taches qu'il y fait, connoissent s'il est bon ou mauvais ; & pendant la saignée en tombant dans la poilette, il s'en éleve une vapeur qui frapant les narines du Chirurgien lui fait juger de sa bonne ou mauvaise qualité : mais laissant le reste à ceux qui en doivent juger souverainement, je demande seulement que rendant justice au Chirurgien on ne l'accuse point quand on ne trouve pas le sang qu'il a tiré aussi mauvais qu'on croyoit qu'il dût l'être.

On connoît le sang par les tâches qu'il fait & l'odeur qu'il rend.

La saignée qui est l'opération de la Chirurgie la plus commune, & celle qui paroît la plus simple, est néanmoins celle qui est accompagnée de plus d'accidens : il y en a qui peuvent arriver par la faute du Chirurgien, comme la piqueure du nerf & du tendon, ou de l'artére ; mais il en est une infinité qui en sont des suites fâcheuses, quoiqu'on les ait bien faites, & dont on veut rendre le Chirurgien responsable. Celui qui saigne le plus, est le plus exposé à ces malheurs, parce qu'étant en réputation pour la saignée, les plus difficiles lui tombent en partage. De l'aveu de tous les Chirurgiens, c'est l'opération la plus périlleuse, & celle qui leur donne le plus de sujet de mortification : ils n'aspirent tous qu'à la quitter le plutôt qu'ils le peuvent, & dès qu'ils sont venus à Paris dans la haute pratique ils abandonnent avec joye la saignée, & ils croyent s'être tirez une grosse épine du pied.

Accidens de la saignée.

Le moindre de tous les accidens, c'est de manquer une saignée : il y a souvent plus de prudence à retirer sa lancette sans avoir de sang, que de vouloir en labourant dans un bras avec la pointe de

De la saignée blanche.

la lancette en avoir à quelque prix que ce ſoit, & il vaut mieux faire une ſaignée blanche, que de ſe mettre dans le hazard de piquer un artére ou un nerf dans des bras où la veine entourée de graiſſe qui n'eſt pas capable de l'appuyer s'échappe à la pointe de la lancette. Si celui qui tient la lumiere, la change de place dans l'inſtant de la piqueure, ou ſi le malade craintif retire ſon bras dans ce moment, ce ſont des raiſons pour faire manquer, & quoique ce ne ſoit pas la faute du Chirurgien, on ne laiſſe pas de le lui imputer par l'injuſte diſpoſition où on eſt de le rendre reſponſable de tous les événemens (*a*).

D'où vient l'échimoſe.

S'il ſurvient une échimoſe autour de la ſaignée, ou ſi ce ſang qui eſt épanché forme un petit abſcès qui ſupure par l'ouverture de la ſaignée, c'eſt toujours la faute du malade qui s'eſt ſervi de ſon bras trop tôt & qui par l'action qu'il aura faite, aura obligé le ſang de s'échapper de la veine, qui n'ayant pû ſortir au dehors à cauſe du bandage ſe ſera extravaſé entre la peau & la veine : (*b*) comme il arriva à une femme de chambre d'une Dame de la premiere qualité que j'avois ſaigné le matin, &

(*a*) On manque encore une ſaignée, parce que le vaiſſeau étant très-enfoncé, on ne porte pas la lancette aſſez avant ou aſſez perpendiculairement; parce que le vaiſſeau eſt roulant, & qu'il fuit, pour ainſi dire, la lancette; parce qu'on pique à côté du vaiſſeau, ou au milieu de beaucoup de cicatrices qui aſſez ſouvent en retreciſſent le diametre. Dans ce cas, il faut examiner laquelle de ces cauſes a fait manquer la ſaignée pour éviter un pareil inconvenient.

(*b*) L'échimoſe peut être encore une ſuite d'une petite tumeur appellée trombus, formée de ſang épanché ſous la peau, ſoit parce qu'on a piqué la veine de part en part, ſoit parce que l'ouverture de la peau ne ſe trouve pas vis-à-vis celle du vaiſſeau, ſoit enfin parce que l'ouverture de la peau eſt plus petite que celle de la veine.

qui une heure après alla peigner & habiller ſa maitreſſe, ne voulant pas qu'elle ſçût qu'elle avoit été ſaigné. Elle m'envoya chercher, parce que ſon bras lui faiſoit beaucoup de douleur; & quoi qu'elle le voulût cacher à ſa maitreſſe je le lui allai dire auſſitôt, afin qu'elle fût informée de la verité. Elle la gronda fort de s'être fait ſaigner à ſon inſçû, & s'il étoit vrai qu'elle en eût beſoin, de ne s'être pas tenue en repos.

Il y a dans l'avant-bras une aponevroſe large qui l'enveloppe, & qu'on a priſe juſques à préſent pour la membrane commune des muſcles: quand on eſt obligé de ſaigner une mediane avancée; on ne peut gueres ſe diſpenſer de toucher cette aponevroſe qui cauſe quelquefois un frémiſſement qu'on reſſent juſqu'au bout des doigts; c'eſt pourquoi il faut éviter ces ſortes de ſaignées autant qu'on peut. Mais ſi on n'avoit pas pû ſaigner ailleurs, & que cette membrane eût été touchée, il y ſurviendroit fluxion, douleur, dureté, & quelquefois un abſcès; ce qui ne donne pas peu de mortification au Chirurgien.

Mais quoique ces accidens ne ſoient pas cauſez par la faute du Chirurgien; il faut néanmoins qu'il travaille à y remédier, de crainte qu'ils n'ayent de la ſuite, & que ceux qui ne ſont pas inſtruits comme la choſe s'eſt paſſée ne l'agravent & ne lui tombent à dos. Si c'eſt une ſimple échimoſe, en la baſſinant avec de l'eau-de-vie ou de l'eſprit de vin on la guerit: s'il y a du ſang qui veuille venir à ſuppuration on lui aide avec l'emplâtre divin & un peu de baſilicon, & quand le pus eſt ſorti par la ſaignée on deſſeche avec l'emplâtre de ceruſe brûlée. Si c'eſt une fluxion ſur l'avant-bras cauſée par l'attouchement de l'aponevroſe, on ſaigne pluſieurs fois de l'autre bras pour détourner l'humeur qui prend le chemin de cette partie, on fait de bonnes embrocations avec les huiles roſat, de camo-

mille, de melilot & de vers, & on se sert de cataplasmes anodins & résolutifs (a).

Il se fait quelquefois un dépôt sur le bras saigné quoi que l'opération n'y ait point de part; ce qui arrive à des personnes cacochimes accablées d'humeurs qui sont prêtes à se jetter sur quelque partie. Si on les saigne dans ce tems-là ces humeurs se déterminent à couler sur la partie qu'on a vuidée par la saignée; le lendemain on trouve le bras gonflé & douloureux qui enfle à vûe d'œil, & qui grossiroit extraordinairement si on ne travailloit à détourner ce torrent par de grandes saignées faites à l'autre bras, par des cordiaux pris intérieurement, & par l'application des remédes capables d'arrêter le cours de ces humeurs, de les résoudre & de défendre le bras contre celles dont il est abreuvé. La furie de ces humeurs est quelquefois si grande que j'y ay vû la gangrenne dès le deuxiéme jour, & le malade mourir le troisiéme. Un pareil malheur arriva à la femme d'un Officier de la Reine, qui chagrine d'avoir perdu un fils unique tomba malade; je la devois saigner le lendemain, mais elle changea de sentiment, elle aima mieux aller à une maison de campagne qu'elle avoit proche de Versailles, elle s'y fit saigner du pied, le dépôt se fit si grand sur la jambe & la cuisse que la gangréne y survint, & elle mourut en trois jours. Depuis quelques mois M. le Duc de Saint Simon fut saigné à Paris par un Chirurgien des plus employez; il se

Cure des dépôts.

(a) C'est un bonheur pour le malade & pour le Chirurgien quand les accidens qui ne surviennent que trop souvent à la piquure de l'aponevrose du muscle biceps cedent aux remedes que l'Auteur propose ici. Mais lors qu'ils y resistent, il faut examiner s'il n'y a point quelque épanchement de liqueur, ce qu'on peut reconnoître à la fluctuation. En ce cas il faut ouvrir la tumeur, pour donner issue aux matieres, qui pour l'ordinaire se trouvent épanchées sous l'aponevrose, & causent des accidens très-fâcheux.

fit ſur ſon bras une fluxion cauſée par la diſpoſition où il étoit, qui ſe termina par un abſcès qu'on ouvrit, & dont il fut guéri en trois ſemaines ſans en être eſtropié. On n'accuſoit pas moins le Chirurgien que d'avoir piqué le tendon, ou le nerf, tout le monde lui faiſoit ſon procès; mais une guériſon auſſi prompte l'a juſtifié, en faiſant voir que ni l'une ni l'autre de ces deux parties n'avoit été offenſée, puiſque quand elles le ſont il faut pluſieurs mois pour les guerir.

De la piquure d'un tendon ou d'un nerf.

Il peut arriver que le Chirurgien piquera malheureuſement un tendon, ou un nerf, mais ces piqueures ne ſont pas mortelles (*a*): il faut qu'il y apporte le reméde que la bonne Chirurgie lui ordonne, & pour l'en inſtruire je crois ne pouvoir pas mieux faire que de rapporter ici l'hiſtoire du Roy Charles IX. à qui ce malheur arriva: La voici dans les termes qu'Ambroiſe Paré ſon premier Chirurgien & l'un de nos plus fameux Auteurs nous l'a laiſſée par écrit. Le Roy ayant la fiévre, „ Monſieur Chapelain ſon premier Médecin & „ Monſieur Caſtellan auſſi Médecin de Sa Majeſté „ & premier Médecin de la Reine ſa Mere, lui „ ordonnérent la ſaignée. Pour la faire on appella „ un Chirurgien qui avoit bruit de bien ſaigner; „ lequel cuidant faire ouverture à la veine, piqua „ le nerf qui fit promptement écrier le Roy, di„ ſant avoir ſenti une très-grande douleur; par „ quoy aſſez hautement je dis qu'on deſſerrât la li„ gature, autrement que le bras enfleroit bien

(*a*) Ces piquures ne ſont pas mortelles, quelquefois même on n'en eſt pas eſtropié, lors même qu'on eſt obligé de couper le tendon. * On voit dans le Mercure de France, Juillet 1732 qu'une perſonne a qui M. Granier fut obligé de couper le tendon du muſcle biceps à la fin du corps charnu de ce muſcle & aſſez près de ſon inſertion au radius, a conſervé le mouvement & la force de ſon bras.

* V. l'Exe. d'une Scéance publique de l'Acad. de Chirurg.

„ fort, ce qui advint ſubit avec une contraction
„ du bras, de maniere qu'il ne le pouvoit fléchir
„ & étendre librement, & y étoit la douleur ex-
„ trême tant à l'endroit de la piqueure que de tout
„ le bras. Pour le premier & plus prompt reméde
„ j'appliquai un petit emplâtre de baſilicon de
„ peur que la plaie ne s'aglutinât, & par deſſus
„ tout le bras des compreſſes imbues en oxicrat,
„ avec une ligature expulſive commençant au car-
„ pe & finiſſant près l'épaule, pour faire renvoi
„ du ſang & eſprits au centre du corps, de peur
„ que les muſcles ne reçuſſent trop grande fluxion,
„ inflammation & autres accidens. Cela fait, nous
„ nous retirâmes à part pour aviſer & conclure
„ quels médicamens on y devoit appliquer pour
„ apaiſer la douleur & obvier aux accidens qui
„ viennent ordinairement aux piqueures des nerfs.

Conſeil de Paré en de ſemblables cas.

Je mis ſur le bureau qu'on devoit mettre dans la piqueure de l'huile de thérébentine aſſez chaude avec un peu d'eau-de-vie rectifiée, & ſur tout le bras un emplâtre de diachalciteos diſſout avec vinaigre & huile roſat, en continuant la ſuſdite ligature expulſive. „ Mes raiſons étoient que la ſuſ-
„ dite huile & eau-de-vie ont puiſſance de péné-
„ trer juſques au fond de la piqueure & de ſécher
„ l'humidité qui ſortoit de la ſubſtance du nerf,
„ & par leur chaleur tant actuelle que potentielle
„ calmer la douleur; & ledit emplâtre de diachal-
„ citheos a pareillement vertu de réſoudre l'hu-
„ meur jà courue au bras, & empêche la deſcente
„ d'autres humeurs. Quant à la ligature elle ſert
„ à roborer & reſtraindre les muſcles, exprimer
„ & renvoyer aux parties ſupérieures l'humeur jà
„ deſcendue, & empêcher nouvelle fluxion, ce
„ que leſdits Médecins accordérent & conclurent
„ tels remédes y être utiles & néceſſaires. Par ainſi
„ la douleur ceſſa, & pour davantage réſoudre,
„ étant l'humeur contenue en la partie, on uſa puis

„ après des remédes réſolutifs & deſſicatifs com-
„ me de cetui-ci. ℞. farine, d'orge & d'orobe 2.
„ onc. de chaque, fl. de camom. & de mélilot 2.
„ pincées de chaque, beure frais une once & de-
„ mie, leſſive de barbier ſuffiſamment pour un
„ cataplaſme. Le Roy demeura trois mois & plus
„ ſans pouvoir bien fléchir & étendre le bras,
„ néanmoins, graces à Dieu il fut parfaitement
„ bien guéri, ſans que l'action fût demeurée au-
„ cunement vitiée.

De l'ouverture à l'artere par mégarde.

Si au lieu d'une veine le Chirurgien a ouvert une artére, ou qu'il les ait ouvertes l'une & l'autre, ce qu'il connoîtra auſſi-tôt par la ſortie impétueuſe du ſang, il ne faut point qu'il perde le jugement, ni qu'il donne à connoître au malade qu'il eſt embaraſſé, parce qu'il n'eſt pas impoſſible d'y remédier ſans même que le malade s'en apperçoive. Pour prouver ce que j'avance & en inſtruire le jeune Chirurgien, je vais rapporter ce que j'ai vû faire à mon Maître d'aprentiſſage en pareille occaſion. Il alloit pour ſaigner un Penſionaire au College d'Harcourt, & il me mena avec lui pour tenir la lumiere. Il ouvrit l'artere, dont le ſang ſe lança comme un trait d'arbalête de l'autre côté du lit; il faiſoit une très-grande arcade, il ſortoit en ſautillant & il s'élevoit dans le plat une écume d'un vermeil oranger & en grande quantité. Ayant connu que c'étoit l'artére qui étoit ouverte, il ne s'étonna point, il dit au malade que ſon ſang étant auſſi échauffé il falloit en tirer beaucoup afin que cette ſaignée calmât cette grande chaleur, il demanda un ſecond plat, & en tira juſques à ce qu'il vit que le malade commençoit à tomber en foibleſſe. Il avoit mis pendant que le ſang ſortoit une piece de monnoye dans la compreſſe, & avoit demandé une ſeconde bande. A meſure que le malade s'affoibliſſoit, l'arcade que faiſoit le ſang diminuoit & baiſſoit: ayant ôté la ligature & le

Moyen de remedier à cet inconvénient.

malade étant évanoüi, le ſang ceſſa de ſortir. Il prit ce moment pour appliquer la compreſſe & bander le bras qu'il ſerra plus qu'à l'ordinaire ; & mit deux bandes ; & ayant ployé le bras ſur l'eſtomac du malade il l'attacha à ſa camiſolle de crainte qu'il ne l'étendît, il lui jetta de l'eau au viſage, lui fit ſentir du vinaigre & le fit revenir de ſon évanouiſſement. Il eut ſoin de faire jetter le ſang avant que de s'en aller, & il recommanda bien au malade de ne point remuer ſon bras, lui diſant que s'il ſe débandoit ſon ſang étoit ſi furieux qu'il ſeroit mort, avant qu'on pût le ſecourir. Le ſoir feignant d'avoir été appellé pour un malade dans ſon voiſinage, il l'alla voir & trouva que le malade avoit été aſſez obéiſſant pour avoir laiſſé ſon bras dans le même état qu'il l'avoit mis : le lendemain il lui rendit encore viſite & quoi que le malade ſe plaignît que ſon bras étoit bien ſerré il lui perſuada de n'y toucher que le troiſiéme jour, & encore après l'avoir débandé il y remit une nouvelle compreſſe & une autre bande pour plus grande ſûreté. La cicatrice ſe fit comme celle d'une veine ; & le malade a crû qu'on ne lui avoit jamais fait une meilleure ſaignée. (*a*)

(*a*) La tumeur lymphatique, la douleur, l'engourdiſſement, & la piquure du perioſte, ſont encore des accidens qui peuvent être des ſuites de la ſaignée.

La tumeur lymphatique qui ſurvient dans le lieu de la piquure après la ſaignée, eſt formée par une lymphe épanchée d'un ou de pluſieurs vaiſſeaux lymphatiques qu'on a ouvert en même tems que la veine.

Cette tumeur ne change point la couleur de la peau ; elle eſt ſans douleur, & ſouvent reluiſante ; elle ne ſe forme pas toutes les fois qu'en piquant la veine on ouvre des vaiſſeaux lymphatiques, parce que la cicatrice peut ne pas ſe faire ſi parfaitement, qu'elle ne laiſſe une petite fiſtule imperceptible par où la lymphe épanchée s'écoule. On reconnoit cet écoulement à la chemiſe qui en eſt mouillée.

Une compreſſe épaiſſe & trempée dans une eau ſpiri-

Je finis l'article de la saignée par l'histoire d'un nommé Damascéne qui vint à la Cour en l'année 1669. Elle vous fera voir que de tout tems il s'est élevé des gens qui ont attaqué ce grand remede, Histoire d'un Charlatan ennemi de la saignée.

tueuse qu'on applique sur la tumeur, & qu'on comprime un peu avec la bande, guérit pour l'ordinaire cette petite tumeur. Quand elle resiste à ce remede, on y fait une petite ouverture pour donner issue à la lymphe épanchée, & l'on fait ensuite sur l'endroit ouvert une legere compression. S'il n'y a point de tumeur, mais seulement une petite ouverture par où la lymphe s'ecoule, une compression faite dessus arrête l'écoulement, & en procure quelquefois la réunion. Lorsque ce moyen ne réussit pas, on applique la pierre infernale, qui en cauterisant un peu le vaisseau lymphatique, & detruisant les callosités, procure la consolidation entiere du vaisseau, & de la petite ouverture devenue fistuleuse. Un emplâtre de céruse mis sur l'ouverture & la compression, après l'application de la pierre infernale, achevent la guérison.

On sçait qu'il y a un petit cordon de nerfs appellé cutané interieur, qui accompagne la veine basilique; un autre appellé musculocutané qui passe derriere la veine médiane; & un autre rameau de nerf crural qui accompagne la veine saphene.

Il arrive quelquefois qu'en ouvrant une veine on pique ou l'on coupe un de ces petits cordons de nerf. Quand on le pique seulement, on excite une douleur vive qui s'étend tout le long de la partie où se distribuë le nerf, & qui continue quelque fois à se faire sentir pendant quelque tems, mais avec moins de violence. Quand on le coupe totalement, on excite d'abord comme en le piquant une douleur vive, à laquelle succede un engourdissement le long de la partie où le nerf coupé se distribue.

Il est difficile de prévoir cet accident; & s'il y a un moyen de l'éviter, c'est d'ouvrir les veines suivant leur longueur, mais cela n'est pas toujours possible.

Pour appaiser la douleur, on frotte toute la partie douloureuse avec un mélange d'huile d'amande douce, d'huile de vers, & d'eau-de-vie.

On remedie à l'engourdissement avec le baume de Fioraventi & l'huile de vers qu'on mêle ensemble, & dont on frotte la partie après avoir fait chauffer le mélange.

& que tous les efforts qu'on a fait pour le détruire n'ont servi qu'à en faire connoître l'utilité & la néceſſité. Ce Damaſcéne étoit un homme bien fait, de belle phyſionomie, vêtu très-proprement en Médecin; avec ce grand extérieur il parloit bien, & étoit très-hardi. Il débuta par condamner la ſaignée, diſant que c'étoit aſſaſſiner une perſonne que de la ſaigner, parce que ſelon lui, on ôtoit le ſang qui étoit le tréſor de la vie. Il publioit que c'étoit la Lune qui gouvernoit nos corps, que c'é-

En ouvrant la veine cubitale ou la veine radiale vers le poignet, la veine ſaphene à la malleole interne ou ſur le pied, & l'artere ou la veine temporale, on peut piquer le perioſte ſi l'on enfonce la lancette trop avant ou ſi le malade fait quelque mouvement.

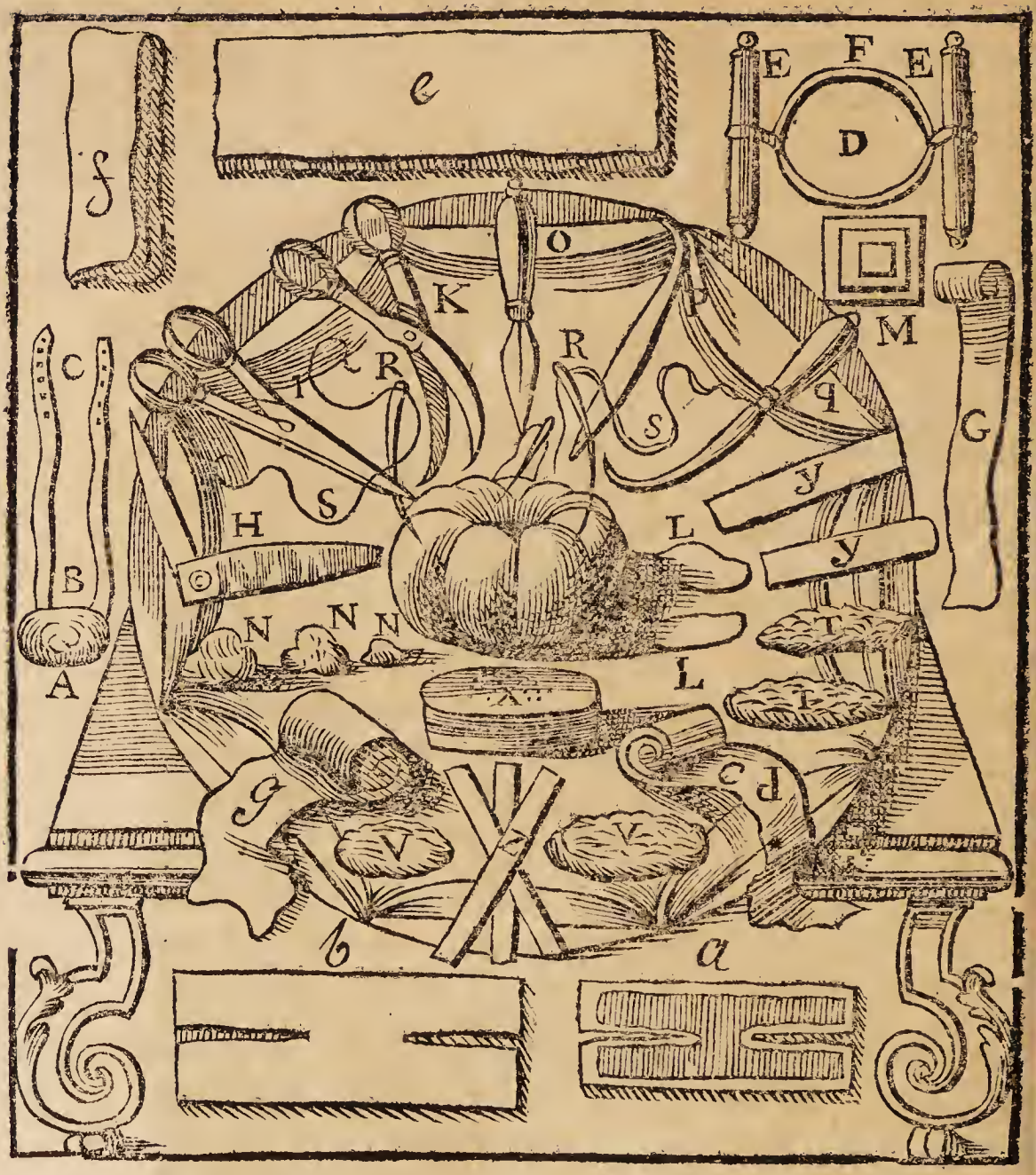
La douleur qui ſe fait ſentir au-deſſus & au-deſſous de l'endroit piqué, & la réſiſtance conſidérable qu'on a ſenti à la pointe de la lancette qui s'en trouve émouſſée, font connoître qu'on a touché le périoſte.

Une douleur, une tenſion & une inflammation qui s'étendent le long de l'os où ſe trouve le périoſte piqué, ſont quelquefois les ſuites & les ſignes de la léſion de cette partie.

Quand ces accidens ne ſont pas conſidérables, quelques compreſſes trempées dans une cinquiéme partie d'eau-de-vie & dans quatre d'eau commune, ſuffiſent pour y remedier. Lorſque l'inflammation eſt diſſipée, il faut mettre un emplâtre de l'onguent de la Mere, ou de Nuremberg, ſur la petite plaie de la ſaignée, pour en faire ſupurer les bords. Si ces accidens ſont violens, on applique ſur la partie un cataplaſme anodin, & ſur la plaie un peu de ſupuratif, qui en l'entretenant ouverte excite toujours un petit ſuintement, & même une petite ſupuration. Lorſque la douleur & l'inflammation ſont diſſipées, on met un emplâtre de l'onguent de la Mere ſur la plaie, qu'on deſſeche enſuite avec l'onguent de céruſe ou de pompholix, &c Ces accidens ne ſe terminent pas toujours ſi heureuſement, ils obligent quelquefois à débrider le perioſte enflammé, trop tendu & prêt à tomber en pourriture; ce qui feroit un grand délabrement. L'inciſion faite pour débrider le perioſte, découvre l'os qu'on doit panſer ainſi que la plaie faite aux parties molles, ſuivant les régles de l'Art.

roit elle qu'il falloit consulter sur toutes nos maladies, & qu'avec des opiates, des antidotes & des élixirs qu'il donnoit dans de certains tems de la Lune, il n'y avoit point de malade qu'il ne guérît. Il fit imprimer un petit Livre pour établir sa doctrine, il alloit au diner du Roy, où il vantoit les merveilles qu'il avoit faites; il suivoit la Reine à sa collation dans le jardin du Boulaingrin où il se faisoit écouter comme s'il eût été un oracle. Un Garçon Apoticaire de M. Stuart y étant un jour, prit la parole, & dit à la Reine qu'il ne pouvoit pas souffrir que ce Charlatan lui en imposât; que c'étoit un bâteleur & un ignorant, qu'il l'avoit vû monter sur le théâtre à Rennes & à Nantes, & qu'il ne connoissoit aucune des plantes dont il parloit: & pour le prouver, il entra dans un petit bois qui étoit proche, il en cueillit sept ou huit qu'il apporta devant la Reine, & que Damascéne ne pût nommer. Il ne laissa pas que d'avoir beaucoup de sectateurs, parce qu'il y a bien des gens qui donnent dans la nouveauté, & plus à la Cour qu'ailleurs: mais la suite n'ayant pas répondu à ses promesses sur plusieurs malades qui se mirent entre ses mains, & le Roy ayant connu qu'il n'y avoit que de l'arrogance & de l'effronterie dans tout son procedé, donna ordre qu'on le chassât de la Cour après quatre mois de séjour qu'il y avoit fait. Deux Gardes de la Prevôté le prirent un matin & le conduisirent à une lieue de S. Germain, & là en le quittant ils lui dirent que le Roy lui défendoit d'y revenir jamais sur peine des Galeres.

FIG. XLIV POUR L'ANEVRISME.



DE L'OPE'RATION DE L'ANEVRISME.

CE mot d'Anévriſme ou d'Anefriſme eſt dérivé du mot grec *anefrinin* qui veut dire, étendre ou élargir, parce que c'eſt une tumeur pulſative, molle & obéiſſante au toucher, cauſée par l'élargiſſement de l'artére, ou par l'épanchement du ſang artériel hors de ſon vaiſſeau.

Deux eſpéces d'Anévriſmes.

Cette définition nous apprend qu'il y a deux ſortes d'Anévriſme, l'une qui eſt faite par la dilatation de l'artére qui s'étendant & s'élargiſſant peu à peu fait une poche qui s'emplit d'un ſang artériel;

riel ; l'autre par inciſion ou rupture de l'artére, dans laquelle le même ſang ſortant de ſon vaiſſau s'épanche dans les parties voiſines.

Celles qui ſe font par dilatation ont deux cauſes ou interne ou externe. La premiere, eſt quand une humeur corroſive a rongé en partie les membranes externes de l'artere, enſorte que les internes ne pouvant réſiſter à l'impulſion du ſang, elles ſont obligées de s'étendre & d'obéir aux pulſations continuelles du ſang artériel, & la ſeconde eſt quand la pointe de la lancette a éfleuré extérieurement l'artére, ces mêmes pulſations n'en trouvant pas le canal ſi fort en cet endroit, elles contraignent les membranes internes de prêter, & s'élargiſſant elles font une tumeur qui ſort & excede le conduit de l'artére. (a)

Cauſe de la dilatation de l'artére.

(a) L'anevriſme qui ſe fait par dilatation de l'artere vient de ce que les parois de ce vaiſſeau ſont plus foibles dans l'endroit de la dilatation qu'ailleurs. Pour le comprendre il faut ſe rappeller l'impulſion continuelle du ſang contre les parois du vaiſſeau, & le reſſort du vaiſſeau qui tend continuellement à raprocher les parois vers leur centre. S'il ſe trouve quelque portion du vaiſſeau plus foible que le reſte, cette impulſion & ce reſſort concourent également à la dilater. Car le ſang agiſſant ſur les parois doit obliger les endroits affoiblis de ceder plus que les autres à ſon impétuoſité, & quand les parois de l'artere ſe contractent, pour pouſſer le ſang en le comprimant, les endroits affoiblis ayant moins de force pour comprimer la liqueur ne ſuivent pas le mouvement du reſte du vaiſſeau & par conſequent ſe diſtendent & ſe dilatent. S'il ſe trouvoit au-de-là des endroits foibles quelque obſtruction ou quelque compreſſion qui format obſtacle au cour du ſang elle augmenteroit la violence de ſon action ſur les parois de l'artere, & contribueroit par conſequent à la dilatation des endroits affoiblis.

L'affoibliſſement de quelque endroit de l'artere peut avoir differentes cauſes, comme par exemple un depôt voiſin, un grand effort, un coup reçu à cet endroit par un inſtrument contondant, une piqueure ou une inciſion faite à la guaine ou capſule de l'artere

Causes de l'anévrisme par incision ou par rupture de ce vaisseau.

Celles qui se font par incision ou par rupture ont toujours une cause externe, comme une plaie faite par la pointe d'une épée ou d'une lancette, qui faisant ouverture au corps de l'artére ouvre une sortie au sang qui se répand entre les chairs & la peau: la rupture peut être causée par de grands efforts, ou par des cris pendant l'accouchement qui peuvent faire le même désordre que l'incision de l'artére. (a)

ou même à quelques-unes de ses tuniques. Feu M. Arnaud disoit que quand cet affoiblissement venoit d'une incision faite à la guaine, les tuniques pouvoient sortir en partie par l'ouverture, & former une espece de hernie, qu'il appelloit hernie de l'artere. L'experience prouve que quand l'incision a penetré jusqu'aux tuniques exterieures du vaisseau, les tuniques interieures peuvent passer au travers, & former une hernie à peu près semblable à celle dont on vient de parler. On saigna une personne, & l'on reitera quelques heures après la saignée par la même ouverture sans qu'on s'apercut d'aucun accident. Il survint neanmoins dans la suite à l'endroit de la saignée une petite tumeur qui rentroit presqu'entierement lorsqu'on la comprimoit. Le malade la montra un mois après à M. Desprez, aujourd'hui premier Chirurgien du Roy d'Espagne. Il reconnut que c'étoit un anevrisme, & après avoir essayé inutilement de la guerir par le moyen du bandage, il fit l'operation. Il ne trouva dans la poche anevrismale qu'un sang fluide sans aucun caillot, on lâchat le tourniquet & le sang sortit par une petite ouverture. Les parois de la poche qui ressembloit entierement aux tuniques de l'artere étoient fort lices interieurement, la poche paroissoit sortir de l'ouverture de l'artere & par conséquent formoit une espece d'hernie. M Boudou fit il y a quelque tems l'operation d'un anevrisme survenu à la suite d'une saignée. Après avoir découvert la poche anevrismale il reconnut & fit voir aux assistans l'ouverture des membranes exterieures de l'artere par où cette poche sortoit, & se trouvoit étranglée; lorsqu'il faisoit serrer le tourniquet le sang renfermé dans la poche rentroit dans l'artere; mais lorsqu'il le faisoit lâcher, le sang revenoit dans la poche.

(a) Quand toutes les tuniques de l'artere ont été ou-

Il arrive des anévrisfmes dans toutes les parties du corps, comme à la tête, au col, à la poitrine, ou au ventre; elles viennent quelquefois en ces parties d'une grosseur prodigieuse; mais comme je ne me propose que de parler ici de celles qui viennent ensuite de la saignée, je me renfermerai dans l'Opération qui leur convient.

Endroits où elles arrivent.

On connoît en saignant qu'on a ouvert l'artére par l'impetuosité avec laquelle le sang sort de son vaisseau; & par les autres signes que je vous ai fait remarquer en parlant de la saignée: il faut pour

Leurs signes.

vertes par quelque cause que ce soit, le sang s'épanche quelquefois dans une grande partie du bras, & même dans tous le bras, quelquefois son épanchement est borné aux environs de l'ouverture du vaisseau. Deux choses semblent pouvoir arrêter le progrès de l'épanchement, sçavoir la guaine de l'artere & un caillot qui se trouve à l'ouverture du vaisseau. Il paroit que ces deux causes s'étoient réunies pour empêcher le progrès d'une tumeur anevrisfmale de la grosseur d'une noix verte, qui avoit conservé pendant vingt ans la même grosseur, & qui après s'étoit augmentée si considérablement que tout le bras en étoit extraordinairement tumefié. M. Saviart qui raporte cette observation dit qu'après avoir ouvert cette tumeur & ôté le sang coagulé, il apperçut qu'il y

L'art de saigner accomodé aux principes de la circulation du sang, par un Maître Chirurgien de Paris, seconde édition.

Obs. 618.

„ avoit un corps étranger qui étoit côlé sur l'artere,
„ & que le sang arteriel s'échapoit par un petit endroit
„ qui s'étoit détaché depuis peu, & qui avoit causé
„ tout le desordre. Au reste, ajoute-t-il, ce corps étran-
„ ger n'étoit autre chose qu'un sang fibreux & coagulé
„ revêtu d'une membrane du côté qui ne regardoit,
„ point l'artere, & du côté qui la regardoit il s'y étoit
„ formé une petite enfonçure en forme de voute. Cette membrane qui couvroit l'exterieure étoit aparemment une portion de la guaine; peut-être n'étoit-elle qu'une coagulation d'un sang fibreux dont le caillot étoit formé.

Quand la guaine borne l'épanchement, il faut qu'elle soit entiere ou parce qu'elle n'a point été rompue, ou parce qu'après avoir été divisee les bords de l'ouverture se sont reunis Quand au premier cas, il paroit qu'il se peut former un anevrisme par rupture sans que la guaine soit endommagée. Un effort violent peut ouvrir le vaisseau sans ouvrir la guaine, qui est plus souple que les

lors tâcher de ne point paroître embaraſſé, & ſe conduire de la même maniere que je vous ai dit que fit mon Maître d'apprentiſſage dans une pareille occaſion.

Mais ſi le malade ou les aſſiſtans s'en ſont apperçus, ou ſi le ſang ne ſort pas à plein tuyau de l'artére, & que le Chirurgien voye par l'élevation qui commence autour de la ſaignée, que le ſang ſe répand entre les chairs & la peau, il faut que de bonne foy il avouë ſa faute & qu'il mette le poulce deſſus l'ouverture avant qu'il y ait beaucoup de ſang épanché, & ſans trop allarmer le malade il doit lui faire connoître le danger où il eſt, afin de le rendre ſoumis & obeiſſant à faire

membranes de l'artere, & par conſequent plus difficile à rompre. Si le vaiſſeau & la guaine ont été diviſé par quelque effort ou par un inſtrument piquant, il ſemble qu'en voulant procurer leur réunion, il ſe peut faire qu'on réuſſiſſe par rapport à la guaine ſans que l'artere ſe cicatriſe. En ce cas, dès qu'on ceſſera de faire la compreſſion, le ſang ſortira par l'ouverture de l'artere mais ſon épanchement ne ſera pas conſiderable, à moins que ſa violence ne rompe la guaine qui s'oppoſe à ſon paſſage. On ne doit pas s'étonner de ce qu'on avance ici au ſujet de la cicatrice de la guaine, qui ſe forme plûtôt que celle de l'artere. Car il y a des Auteurs qui penſent que quelques-unes des tuniques de l'artere ſe cicatriſent quelquefois ſans les autres. Tulpius eſt de ce ſentiment, comme il paroit par une de ſes obſervations que voici. Une perſonne ſe bleſſa à la main gauche avec un couteau fort pointu, & s'ouvrit l'artere qui eſt entre le pouce & le doigt index. On arrêta le ſang par le moyen d'un emplâtre aſtringent; ce qui procura, dit l'Auteur, la reunion de la tunique externe de l'artere ſans procurer celle de la tunique interne. C'eſt pourquoi le ſang en ſoulevant la tunique reunie, formoit une tumeur anevriſmale qui s'évanouiſſoit quand on ceſſoit de la comprimer. Pour guerir cet anevriſme, il fit rentrer le ſang, & ſe ſervit d'un emplâtre aſtrigent, & d'une lame de plomb ſoutenue d'un bandage. Il procura ainſi par une compreſſion exacte ſur l'artere la réunion des tuniques interieures.

Bibliotec. Chirurg. Mangeti.

ce qui eſt néceſſaire pour en éviter les ſuites.

Pendant que le Chirurgien tient l'artere ſoumiſe avec le poulce de ſa main gauche, de ſa droite il ôte ſa ligature; il fait préparer des bandes, des compreſſes & du papier mouillé pour faire un tampon, s'il ne peut pas avoir une moitié de féve deſſechée: Il fait poſer une compreſſe épaiſſe ſur le bras le long de l'artére, & par deſſus une autre compreſſe circulaire ſur laquelle il met une ligature qu'il fait ſerrer avec le tourniquet. Quand il croit que la compreſſion eſt aſſez forte pour empêcher que le ſang ne puiſſe couler de l'artére, il leve ſon pouce, & dans le tems que le ſang eſt ainſi arrêté, il met un tampon de papier mouillé ſur la ſaignée ou une moitié de feve ou une piéce de monnoye dans la premiere compreſſe, il en met une ſeconde un peu plus grande, & encore une troiſiéme afin que par gradation l'artere ſoit bien comprimée: (*a*) puis une ou deux bandes qu'il ſerre plus que dans les ſaignées ordinaires. Le bras bien bandé il remet le pouce deſſus toutes les compreſſes avant que d'ôter le tourniquet, il met encore une compreſſe étroite, épaiſſe & longitudinale le long du bras ſur l'artére, & par deſſus une bande de la largeur de trois doigts qui par pluſieurs circulaires monte du coude juſques à l'épaule; & par ce moyen il arrêtera le ſang ſans qu'il ſurvienne d'anévriſme.

Inſtrument pour ſerrer l'artere.

Diſpoſition des compreſſes graduées.

(*a*) Il ne faut faire de compreſſion exacte que ſur l'ouverture de l'artere. Ainſi le petit tampon de papier mouillé, qui en ſe deſſechant ne s'applique que ſur cette ouverture, vaut mieux que la moitié d'une feve, ou qu'une piece de monnoie qui feroit une compreſſion exacte trop étendue. C'eſt pour cette même raiſon qu'on ſe ſert de compreſſes graduées, & en aſſez grand nombre pour que les dernieres ſe trouvent élevées au deſſus du niveau du bras. Car lors qu'on les ſerre avec les bandes, l'ouverture ſe trouve exactement comprimée, & les parties voiſines ne le ſont que fort legerement.

Traitement du malade après l'apposition de l'appareil.

Il faut, cet appareil posé, saigner le malade plusieurs fois de l'autre bras : il faut mettre le bras saigné dans une bonne situation, point trop ployé ni trop étendu, & l'avant bras & la main plus haute que le coude, placé sur des oreillers sans lui faire faire aucun mouvement. Il ne faut point relever l'appareil que plusieurs jours après à moins que le bras n'enflât trop, ou qu'on eût quelque signe que malgré ce bandage le sang continue à s'échaper hors de l'artere ; car pour lors il faudroit se déterminer à l'Opération qu'on ne peut pas differer sans mettre le malade en danger de perdre la vie. (*a*)

(*a*) Quand le sang arteriel s'épanche malgré la compression, c'est parce qu'elle n'a pas été faite exactement ou assez long-tems sur toute l'ouverture de l'artere, si l'ouverture de l'aponévrose ne se trouve pas vis-à-vis celle de l'artere, l'épanchement se fait principalement sous l'aponevrose; mais si la plaie de l'artere est vis-à-vis celle de l'aponevrose, la liqueur se répand alors en plus grande partie dans les cellules graisseuses de la peau.

Lorsqu'on ne voit pas d'épanchement dans le bras, il n'est pas certain pour cela que la compression ait réuni les tuniques du vaisseau. Car il se peut faire que la guaine & les tegumens se soient réunis sans les tuniques de l'artere. En ce cas la guaine s'oppose au progrès de l'épanchement. Il se peut faire même que la guaine n'étant pas cicatrisée, un caillot de sang ferme le passage à cette liqueur. Si la guaine borne l'épanchement, il se forme une tumeur anevrismale qui a tous les signes d'un anevrisme par dilatation, quoiqu'elle vienne de la division de l'artere. Lorsqu'on la comprime elle s'évanouit plus ou moins promptement à proportion de la grandeur de l'ouverture de ce vaisseau; on y sent une pulsation & un bruit ou siflement continuel, à moins que l'ouverture ne soit fort grande. Cette tumeur peut augmenter considerablement en peu de tems. Si c'est le caillot qui s'oppose à l'épanchement, & s'il n'a pas acquis une certaine épaisseur, la même chose arrive; ce qui fait que cette tumeur ressemble à un anevrisme par dilatation en s'évanouissant par la compression, c'est que la guaine en se dilatant ou le caillot de sang en s'allongeant peu à peu forme une espece de

Ambroise Paré, Liv. XXXIV. pag. 484.

Il ne faut pas faire comme fit un Chirurgien qui ayant ouvert l'artére à un Officier du Roy, crut, parce qu'il avoit bien bandé le bras, & qu'il s'étoit rendu le maître du sang qu'il n'en arriveroit rien de fâcheux : il est vrai que le sang ne sortoit point dehors à cause du bandage, mais il s'écha-

poche, qui renferme le sang à peu près de la même maniere que le renfermeroit une poche formée par la dilatation des tuniques de l'artere. Le caillot de sang devient quelquefois si épais qu'on a peine à sentir la pulsation & le sifflement, & qu'après avoir fait rentrer le sang fluide, il y reste toujours une tumeur plus ou moins considérable qui n'est autre chose que lui-même.

Quand on veut essayer de guerir par la compression ces especes d'anevrisme, il faut d'abord faire rentrer le sang fluide, & tâcher ensuite par le moyen d'une compression exacte & constante de procurer l'endurcissement du caillot qu'elle tient appliqué sur l'ouverture de l'artere. La partie rouge se sépare de la partie lymphatique, qui étant fibreuse acquiert la consistance de membrane & s'unissant avec les bords de la division de l'artere ferme parfaitement l'ouverture. Ce qu'on dit ici au sujet du caillot & de la maniere dont l'ouverture de l'artere se bouche ne doit point surprendre : car M. Petit a démontré à l'Academie Royale des Sciences que le sang s'arrêtoit pour toujours par le moyen d'un caillot. Ainsi le caillot qui s'étend pour former la poche anevrismale est le caillot qui bouchoit l'ouverture de l'artere, & qui l'auroit fermé pour toujours si la compression eut été faite exactement & continuée ; & c'est lui-même qu'on applique sur l'ouverture pour le boucher exactement.

Mémoire de l'Académie, année 1731.

Lorsqu'on ne peut pas guerir un anevrisme ou en empêcher le progrès par la compression, on tire néanmoins de ce moyen un grand avantage. En comprimant le vaisseau, on empêche que le sang n'y coule en aussi grande abondance qu'à l'ordinaire ; ce qui oblige une partie de la liqueur à dilater peu à peu les vaisseaux collateraux, & les dispose à supléer à l'artere principale dont on fera la ligature. L'experience confirme ce qu'on avance ici. M. Petit m'a fait remarquer que l'operation de l'anevrisme reussit presque toujours, quand on ne la fait qu'après avoir comprimé l'artere pendant longtems.

poit de l'artere & couloit en haut dans le bras qu'il emplit tellement qu'il devint d'une groſſeur extraordinaire. C'étoit à quatre lieuës de Verſailles où je fus appellé pour faire l'Opération, & je fus obligé d'ouvrir la peau le long du bras pour en tirer plus de quatre livres de ſang qui s'étoit caillé entre les chairs & la peau depuis le coude juſques à l'épaule dans toute la circonference du bras.

Cas où l'opération de l'anévriſme eſt plus preſſante.

Quand c'eſt une anévriſme faite par la dilatation de l'artére, la néceſſité pour l'opération n'eſt pas ſi preſſante que celle qui eſt faite par inciſion & même la Chirurgie nous propoſe des moyens pour l'éviter dont il faut ſe ſervir avant que de prendre ce parti.

Un Chirurgien peut s'être aperçu d'avoir touché le corps de l'artére, quand en ſaignant une baſilique, il a ſenti à la pointe de la lancette une petite réſiſtance qu'il ne trouve pas ordinairement. Quand cela eſt arrivé il doit craindre quelque ſuite, & pour l'éviter il faut qu'il mette une compreſſe un peu plus épaiſſe, qu'il tienne le bras bandé pluſieurs jours, qu'il recommande au malade de ne faire aucun effort avec ſon bras, & pour plus grande ſureté qu'il trempe la compreſſe dans de l'eau ſtiptique.

Signes d'une tumeur anévriſmale.

Souvent les malades s'impatientent de porter une bande trop long tems; c'eſt alors que ſi l'artére eſt éfleurée, le ſang par des pulſations continuelles fait étendre l'endroit affoibli, & qu'il s'y fait une petite tumeur qui d'abord n'eſt que de la groſſeur d'un très-petit pois & qui groſſiſſant tous les jours devient groſſe comme une noiſette ou une noix. (a) Si le Chirurgien eſt averti d'abord qu'elle

(a) L'eſpece d'anevriſme dont l'Auteur parle ici, eſt occaſionné par la diviſion d'une ou pluſieurs tuniques exterieures, & par la dilatation des interieures, qui en paſſant par l'ouverture des externes forment une eſpece de hernie dont on a parlé. Il eſt important de ne

commence, il y peut remedier plus facilement que quand elle eſt à ce degré de groſſeur : il connoît que c'eſt une tumeur anévriſmale par le toucher, car il y ſent une pulſation ſemblable à celle du poulx, & ſi elle eſt encore petite en la comprimant elle diſparoit, parce qu'on fait rentrer le ſang dans le corps de l'artére. Il y en a qui prétendent qu'en verſant de l'eau bien froide, ou en mettant quelque choſe de bien froid ſur la tumeur, que c'eſt un moyen de la guérir : les remedes ſtiptiques & aſtringens y conviennent, parce qu'il faut reſſerrer les fibres trop étendues des tuniques de l'artére, mais ils ſeroient de peu d'effet s'ils n'etoient aidez par le bandage qu'il faut porter des années entieres.

M. l'Abbé Bourdelot premier Medecin de M. le Prince inventa un bandage pour ſe guérir d'une anévriſme qui lui ſurvint après une ſaignée : il appelloit ſon bandage le ponton, il conſiſtoit dans un petit écuſſon A. d'acier rond, fait exprès garni de cotton & de cuir comme les bandages pour les hernies. Ce petit écuſſon a des attaches B. qui paſſent au deſſus & au deſſous du coude qu'on vient arrêter au dedans du bras au milieu de la partie platte de l'écuſſon : il y a de petits trous C. à ces attaches pour ſerrer & relâcher l'écuſſon quand on

pas confondre cette ſorte d'anevriſme avec ceux qui ſe font par la dilatation de toutes les tuniques; car on la guerit quelquefois par la compreſſion, & ce moyen ne convient pas ordinairement à ces derniers, parce que toute la circonference de l'artere eſt dilatée, & qu'en comprimant la tumeur d'un côté, elle croîtroit au côté oppoſé. Ainſi on ne peut guérir les anevriſmes formés par la dilatation de toutes les tuniques que par l'operation; & lorſqu'ils ſe trouvent ſitués dans un endroit où on ne peut la faire ſans expoſer le malade à périr, il faut ſe contenter de diminuer le volume du ſang par de frequentes ſaignées, & par un regime de vie très-ſobre, & d'interdire au malade tout exercice violent.

veut ; & quoi que cet écuſſon ſoit fait pour comprimer la tumeur, il y a une canelure pour laiſſer la liberté au ſang de l'artére de paſſer par deſſus. C'eſt ce qui lui a fait donner le nom de ponton, étant ſemblable à un pont qui n'empêche pas l'eau d'une riviere de continuer ſon cours : il le porta l'eſpace d'une année, & la tumeur diminuant tous les jours il ſe trouva guéri entiérement.

L'invention eſt néceſſaire au Chirurgien.

Cet exemple apprend au Chirurgien qu'il doit être inventif, qu'il faut qu'il travaille à trouver des bandages & des machines capables de guérir les maladies ſans opération, & que s'il veut ſe ſervir de ceux qui ont été trouvez par nos prédéceſſeurs, il y doit augmenter ou diminuer ſelon que les diſpoſitions des maladies le demandent. Mais quand il a épuiſé toute ſon induſtrie, & que la tumeur n'a point cédé à tous ces remédes, il faut qu'il en vienne à l'Opération qu'il doit faire avec toutes les précautions néceſſaires pour ſe rendre maître du ſang, afin que le malade ne meure pas dans le tems de l'opération comme il eſt arrivé quelquefois.

Il doit ſe méfier de ſoi-même.

Quelque éclairé que ſoit un Chirurgien & quoi qu'il ait déja fait cette opération pluſieurs fois, il doit ſe méfier de ſes lumiéres & de ſon adreſſe, parce que dans le tems que la tumeur eſt ouverte il peut s'étonner par la ſortie du ſang qui ſe lance avec impétuoſité ; il peut dans ce moment perdre cette préſence d'eſprit dont il a beſoin dans un tems où il faut arrêter promtement la furie de ce ſang ; c'eſt pourquoi je lui conſeille de ne la point entreprendre ſans appeller un de ſes Confreres capable de l'aſſiſter de ſes conſeils, & de l'aider en cas de beſoin, dans une opération auſſi délicate & auſſi hazardeuſe.

Avant l'opération il faut préparer tout ce qui eſt néceſſaire, tant les inſtrumens, que ce qu'il faut pour le panſement, afin d'avoir tout prêt pour n'ê-

tre point obligé ni de le demander, ni de l'attendre ; ſçavoir un tourniquet compoſé d'une ligature qui faſſe deux tours, & d'un ou de deux petits bâtons de la groſſeur & de la longueur du doigt ; une lancette à abſcès, des ciſeaux droits & courbes, un biſtouri, une érine, des aiguilles courbes enfilées d'un petit file ciré, des boutons de vitriol en cas de beſoin, pluſieurs petites compreſſes de différente longueur, quantité de charpies, des poudres aſtringentes, un emplâtre, de grandes compreſſes, deux bandes, & enfin un appareil tel qu'il eſt gravé ſur la planche XLIV. qui eſt à la tête de ce chapitre.

Apareil pour l'operation de l'anévriſme.

Avant l'opération le malade étant placé dans un fauteuil de commodité, & dans la ſituation la plus commode pour l'Opérateur, vis-à-vis le jour, un peu panché en arriére, & le bras étendu comme pour une ſaignée, on placera les ſerviteurs qui doivent être au moins quatre. Si c'eſt au bras droit, que ſoit l'anévriſme, l'Opérateur fera mettre le premier qui eſt celui en qui il ſe confie le plus à ſa gauche, qui embraſſera le bras du malade pour comprimer l'artére quand il ſera néceſſaire : il fera tenir l'avant-bras du malade par le ſecond, qui tiendra d'une main celle du malade, & de l'autre on empoignera l'avant-bras pour empêcher qu'il ne le retire, ou ne le remue dans le tems de l'opération ; ce ſerviteur ſera à la droite de l'Opérateur. Le troiſiéme ſera devant lui, & tiendra un baſſin ſur lequel ſera tout l'appareil pour en prendre à ſa volonté les choſes dont il aura beſoin, ou les remettre de même après s'en être ſervi ; & le quatriéme ſera pour obéir aux ordres de l'Opérateur. Il faut qu'il y ait ſur une table une chandelle ou une bougie allumée, toute prête à l'apporter en cas que l'Opérateur demande de la lumiere.

Situation du ſujet & des aſſiſtans.

Ces choſes ainſi diſpoſées, il faut avant que d'ouvrir la tumeur, ſonger à ſe rendre maître du

Troiſiéme moyen de regler la ſortie du ſang.

ſang, & empêcher qu'il n'en ſorte qu'autant que l'on voudra : il y a trois moyens pour y parvenir, le premier par la ligature avec le cordonnet, le ſecond par les mains d'un ſerviteur, & le troiſiéme par le tourniquet.

Methode ancienne.

Les Anciens prenoient une groſſe aiguille courbe enfilée d'un fort cordonnet, ils la paſſoient au travers du bras, ils commençoient par l'enfoncer au-deſſous de l'artére juſques proche l'os, ils la faiſoient ſortir par le milieu du muſcle biceps, & par ce moyen ayant embraſſé l'artére dans l'anſe du cordonnet ils le lioient ſur une compreſſe aſſez fortement pour arrêter le cours du ſang dans l'artére : cette méthode a paru ſi cruelle aux Chirurgiens qui ſont venus après, qu'ils l'ont abandonnée, & ſe ſont contentez des mains d'un ſerviteur, qu'ils ont ſubſtitué à la place d'une ligature ſi pénible & ſi douloureuſe.

Comment on peut retenir le ſang avec les mains d'un ſerviteur.

Ceux qui ſe ſont ſervis des mains d'un ſerviteur en choiſiſſoient un dont les mains fuſſent fortes & robuſtes, ils lui faiſoient empoigner le bras, les deux pouces en deſſus & les huit doigts par deſſous dont les extrémitez comprimoient le corps & l'artére toute de ſa longueur, & ſe fiant à ce ſerviteur ils ouvroient la tumeur. Ils prétendoient ce moyen très-commode, parce que l'artére découverte ils lui diſoient de ſoulever un peu ſes doigts afin de voir par le ſang qui jailliſſoit, l'endroit de l'ouverture pour y mettre le bouton, ou en faire la ligature ; & refaiſant appuyer les doigts ils achevoient leur opération. Cette maniere eſt la plus ſimple, mais elle n'eſt pas la plus ſûre, car les mains ſe peuvent laſſer par une longue compreſſion & par la durée de l'opération, & avant qu'on en eût ſubſtitué une autre en ſa place le malade pourroit perdre beaucoup de ſang, & l'opération en ſeroit troublée : c'eſt ce qui fait que les Modernes ont inventé le tourniquet dont ils ſe ſervent

aujourd'hui, tant dans les anévrisſmes que dans les amputations.

On a donné le nom de tourniquet à cette eſpece de ligature D. parce qu'en tournant deux petits bâtons E E. paſſés entre le bras & une liziére F. faite d'un tiſſu de fil, on le ſerre autant qu'on veut; c'eſt de cette maniere que les voituriers ſerrent avec un bâton les cordes qui tiennent les balots ſur leurs charettes. On le poſe ſur cette bande circulaire G. afin de faire moins de douleur & de meurtriſſeure à la peau; quand on l'a tourné ſuffiſamment, on le fait tenir par un ſerviteur, qui le peut ſerrer ou lâcher ſelon la volonté de l'Opérateur; il fut inventé il y a long tems pendant le ſiége de Beſançon en Franche-Comté par un des Chirurgiens de l'Armée: & on s'en eſt toujours ſervi depuis ce tems-là. [a] Du Tourniquet.

Le tourniquet placé deux ou trois travers de doigts au deſſus du ply du coude, le Chirurgien avec une grande lancette H. [b] ouvre la tumeur Ouverture de la tumeur,

(a) On applique le tourniquet pour arrêter le cours du ſang dans le tronc de l'artere; mais il faut comprimer le moins qu'il eſt poſſible les parties voiſines. C'eſt pourquoi l'on met ſur le cordon des vaiſſeaux, avant que d'appliquer la compreſſe circulaire, une autre compreſſe épaiſſe de deux pouces. On fait ſur ces compreſſes deux tours avec un cordon de ſoye ou de fil qu'on noüe & qu'on laiſſe aſſez lâche pour qu'on puiſſe mettre deſſous, & dans l'endroit oppoſé à celui où la compreſſion ſe doit faire, une petite lame d'écaille ou de corne un peu convexe. On fait paſſer entre le cordon & cette lame, un petit bâton qu'on tourne pour ſerrer le cordon. La compreſſe épaiſſe qui eſt appliqué ſur les vaiſſeaux les comprime alors, & empêche que le cordon ne faſſe des contuſions aux parties laterales en les ſerrant trop. Le tourniquet de M. Petit, dont on parlera ailleurs, a des avantages qui le rendent préferable à celui-ci.

(b) Quand on veut ouvrir une tumeur, & qu'on craint d'offenſer quelque partie qui ſe trouve deſſous on préfere aujourd'hui à la lancette le tranchant du biſtouri. C'eſt l'uſage des Praticiens de nos jours.

de toute sa longueur en commençant par la partie inférieure, [a] & si avec sa lancette il ne la trouve pas suffisamment ouverte, il donne quelques coups avec ces ciseaux droits I. ou ces courbes K. en haut ou en bas, selon qu'il le juge à propos ; puis ayant porté un doigt ou deux dans la tumeur, il en vuide tout le sang coagulé qu'il y trouve ; il coupe les brides qui y sont, & en ayant ôté tout ce qui embarassoit, il dit à celui qui tient le tourniquet de

(a) On croit devoir faire ici quelques remarques sur les differentes manieres de faire l'operation de l'anevrisme selon les differentes especes de cette maladie, dont on a parlé dans les remarques precedentes. Quand l'anevrisme est produit par la division de toutes les tuniques de l'artere, & que le sang s'est épanché dans le bras ; il faut faire avec un bistouri une incision aux tegumens, afin de faire sortir le sang répandu dans les cellules graisseuses. Il faut ensuite faire fléchir le bras, introduire une sonde crenelée dans l'ouverture de l'aponevrose, glisser sur cet instrument un bistouri avec lequel on fait une incision longitudinale, qui suit le cours de l'artere, & qui s'étend au dessus & au-dessous de l'ouverture. Ainsi quand on a fait l'incision d'un côté de l'ouverture, on retire la sonde pour la tourner de l'autre côté, afin d'y faire une incision pareille. On vuide le sang épanché sous l'aponevrose, & l'on découvre l'artere. Le sang qu'on trouve sous l'aponevrose est caillé & disposé par couches, dont celles qui sont plus éloignées de l'ouverture de l'artere ont moins de consistance que les autres, parce que le sang qui sort du vaisseau passe toûjours derriere les couches déja formées.

Lorsque l'anevrisme est formé par la rupture de toutes les tuniques de l'artere, & que l'épanchement de sang est borné par la capsule ou par un caillot, ou lorsqu'il est formé par la rupture des tuniques exterieures & par la dilatation des interieures, il faut faire aux tégumens & à l'aponevrose une incision proportionnée à l'étenduë de la tumeur pour découvrir la poche anevrismale. On ouvre ensuite cette poche qu'on trouve quelquefois dure & fort épaisse, on en ôte les caillots de sang s'il s'en trouve, & l'on en coupe le plus qu'il est possible. Toute la portion du vaisseau qui est dilatée, & dont les tuniques sont affoiblies doit être comprise entre les deux ligatures.

lelâcher un demi-tour pour reconnoître l'endroit de l'ouverture de l'artére qui ſe manifeſte aſſez par le ſang qu'on en voit ſortir avec viteſſe. La plaie de l'artére bien connue, c'eſt au Chirurgien à déterminer de quelle maniere il croit pouvoir en arrêter le ſang, & ce ſont les diſpoſitions qu'il y trouve qui doivent lui faire prendre parti ſur l'un des trois moyens qu'il y a pour l'arrêter.

Maniére d'arrêter le ſang.

Le premier c'eſt de prendre du papier mâché, en faire deux petits tampons L L. & les poſer ſur l'ouverture de l'artére; ou bien une petite compreſſe M. trempée dans de l'eau ſtiptique, & la mettre directement ſur le corps de l'artére, & par deſſus, pluſieurs autres compreſſes un peu plus grandes les unes que les autres, & ainſi arrêter le ſang.

1. Par le papier maché.

Le ſecond eſt de mettre ſur l'artére ouverte un cauſtique ou un de ces boutons de vitriol N N N. qui par l'eſcarre qu'il y fait en arrête le ſang comme on fait après les amputations dans de certains Hôpitaux, où pour avoir plutôt fait on ne s'embaraſſe point des déſordres que ces remedes peuvent faire.

2. Par les boutons de vitriol.

Le troiſiéme, c'eſt avec un ſcalpel O. ou un déchauſſoir P. de diſſequer le canal de l'artére, & l'ayant ſoulevé avec une érigne Q [a] paſſer par deſſous une de ces aiguilles R R. enfilée d'un gros fil ciré S. qu'on nouë au deſſus de l'ouverture de l'artére & qu'on ſerre de maniere que le ſang ne puiſſe plus couler par ce canal: [b] on laiſſe les

3. Par la ligature.

(a) On introduit l'erine dans l'ouverture de l'artere afin de la ſoulever. L'erine faite en équerre & mouſſe par ſon extremité, eſt préférable à l'érine courbe & pointuë, que l'Auteur propoſe ici.

(b) Il y a pluſieurs autres manieres de faire la ligature. M Thibaut ne diſſequoit point l'artere, & comprenoit dans la ligature, l'artere, la veine, le nerf & un peu de chair. Quelques autres Praticiens, comme M. Petit, ſeparent le nerf de l'artere pour ne les pas comprendre dans la ligature.

Quand on veut nouer l'artere ſeule, comme l'Auteur le propoſe ici, il faut prendre garde de la piquer

bouts du fil assez longs pour sortir de la longueur de quatre travers de doigt hors de la plaie. Il est inutile de mettre une petite compresse sous les nœuds du fil, ni de faire une seconde ligature au dessous de la plaie de l'artére : quand nos Anciens, en usoient ainsi, ils ignoroient le mouvement circulaire du sang : mais à présent que nous en sommes certains, cette connoissance perfectionne nos opérations en nous faisant retrancher plusieurs circonstances inutiles & superflues. [a]

avec la pointe de l'aiguille, ou de la couper avec son tranchant, ce qu'il est aisé d'éviter en passant sous l'artere la moitié d'une aiguille courbe, la tête la premiere, & en coupant ensuite le fil pour retirer l'aiguille du même côté d'où on l'a porté sous le vaisseau.

Ceux qui suivent l'une des deux méthodes dont on vient de parler au commencement de la remarque, se servent de l'une des deux aiguilles imaginées par M. Petit. La premiere ▽. est courbe, son corps est rond, sa tête est une petite palette par où on la tient, son œil est proche de sa pointe, & sa pointe n'est aiguë qu'autant qu'il le faut pour qu'elle puisse percer les chairs.

La seconde W. est platte, large & un peu courbée; elle a vers sa pointe deux ouvertures qui tiennent les deux côtés du fil écartés; sa pointe est mousse. Cette aiguille est ordinairement d'argent ou d'acier.

On met dans l'œil ou l'ouverture de ces aiguilles une espece de ruban composé de trois ou quatre brins de fil ciré. On porte l'aiguille sous l'artere & lorsqu'on ne l'a pas disséqué, l'on peut quelque fois éviter de comprendre le nerf dans la ligature. J'ai observé qu'il étoit souvent éloigné de l'artere d'un travers de doigt. Quand l'ouverture a passé d'un côté à l'autre, on coupe ce ruban, on le dégage, & l'on retire l'aiguille du même côté d'où on l'a porté. Il se trouve par ce moyen sous l'artere deux bouts de ruban avec lesquels on fait deux ligatures, l'une au-dessus de son ouverture, & l'autre au-dessous. La seconde aiguille a cet avantage, que par son moyen les deux bouts de ruban se trouvent placés aux endroits où l'on doit faire la ligature.

(a) L'Auteur croit qu'une seule ligature faite au-dessus de l'ouverture empêche l'hemoragie. Mais il ne fait pas attention à la communication qui se trouve entre

De ces trois manieres d'arrêter le ſang, c'eſt la premiere qui eſt préférable aux deux autres, par ce qu'elle conſerve l'artére & qu'elle n'a pour but que de procurer une cicatrice à la plaie qui a été faite : & s'il n'y avoit pas lieu de s'en pouvoir ſervir, c'eſt la ligature qu'il faut préférer aux cauſti- Choix de ces manieres.

entre l'artere principale & les arteres collateralles. Car après qu'on a fait la ligature le ſang peut, par le moyen de ces petits vaiſſeaux, ſe porter de la partie de l'artere qui eſt au-deſſus de l'ouverture dans celle qui eſt au-deſſous, & par conſequent ſortir par l'ouverture, ſi une ligature faite au-deſſous ne l'arrête de ce côté-là. L'experience confirme ce qu'on avance. C'eſt même par cette communication que les vaiſſeaux collateraux, naturellement fort petits, peuvent en ſe dilatant peu à peu ſuppléer à l'artere principale qu'on a liée. Lorſqu'ils ne ſe dilatent pas, la gangrene ſe met à la partie du bras qui eſt au-deſſous de la ligature, & oblige par conſequent à le couper. On ne doit point craindre cet accident lorſque l'ouverture ſe trouve à l'une des deux branches principales de l'artere brachiale ; c'eſt à dire, à la radiale ou à la cubitale ; car l'autre fournit aſſez de ſang pour nourir l'avant-bras, & c'eſt ordinairement en ce cas qu'on ſent le pouls immediatement après l'operation. Mais comme l'on ſaigne ordinairement au pli du bras, & que la diviſion de l'artere ſe trouve preſque toujours au-deſſous de ce pli, & rarement au-deſſus. Si l'on a le malheur de piquer l'artere, c'eſt preſque toujours le tronc & non pas l'une des branches qui ſe trouve piqué. Il faut ſe reſſouvenir alors de ce qu'on a dit plus haut, que la compreſſion facilite le ſuccès de l'operation en obligeant le ſang, dont elle reſſerre le paſſage, à dilater peu à peu les vaiſſeaux collateraux ; de ſorte qu'il y coule deja avec facilité lorſqu'on fait la ligature. Il eſt aiſé de concevoir qu'on peut encore en ce cas ſentir le pouls immédiatement après qu'on a fait la ligature au tronc de l'artere.

Comme les vaiſſeaux collateraux ſuppléent à l'artere principale lorſqu'on en fait la ligature, on ne doit pas diſſequer l'artere dans une grande étenduë, de peur d'en détruire quelques-uns. C'eſt pour cela que la plupart des Praticiens modernes ne la diſſequent point. Le nerf qui eſt la partie qu'on recommande de ſeparer de l'ar-

ques, & c'eſt auſſi celle dont ſe ſervent les meilleurs Praticiens d'aujourd'hui. [a]

Après l'opération faite de l'une ou l'autre de ces trois façons, il faut panſer le malade. Si on s'eſt ſervi de la premiere ou de la ſeconde, il faut bien tamponer la plaie avec ces bourdonners T T. & avec ces plumaceaux V V. & ne point épargner les

tere, afin de ne le pas lier avec elle, en eſt ſouvent éloigné d'un travers de doigt. On peut faire paſſer la pointe de l'aiguille entre l'une & l'autre partie, & par conſequent ne pas comprendre le nerf dans la ligature. C'eſt auſſi pour cette même raiſon qu'il faut, avant de faire cette ligature, ouvrir la poche anevriſmale, ſur tout ſi elle eſt conſiderable; car ſi on lioit l'artere au-deſſus & au-deſſous de la poche, les ligatures comprendroient une trop grande portion d'artere, d'où pourroit partir quelques-uns de ces vaiſſeaux qui en ce cas deviendroient inutiles.

(a) La compreſſion aplatit le tuyau arteriel, la ligature le reſſerre en raprochant ſes parois vers leur centre, les ſtiptiques le cripent un peu, & coagule un peu le ſang par leur vertu. La compreſſion eſt préferable lorſqu'on peut trouver un point d'appui; elle n'a pas beſoin alors du ſecours des ſtiptiques ni de celui de la ligature, aulieu qu'on n'employe pas ſans elle l'un de ces deux derniers moyens, parce qu'elle en facilite le ſuccès. Le ſang arrêté ſe coagule, & le caillot qui ſe forme dans l'artere à ſon ouverture eſt un obſtacle continuel à l'hœmoragie, qui ſans lui recommenceroit dès qu'on auroit ceſſé d'employer les moyens dont on vient de parler. C'eſt ce qui arrivoit autrefois, parce qu'on ſe ſervoit de cauſtiques ou de cauteres actuels, qui en brulant une portion de l'artere ne la retreciſſoient & ne la fermoient que pour un tems, & qui d'ailleurs en cuiſant pour ainſi dire le ſang, empêchoient les adherences que le caillot auroit contracté avec les parois de l'artere. La partie cauteriſée ſe ſeparoit du reſte quelque jours après, & laiſſoit une ouverture par où le ſang ſortoit, parce que l'artere n'étoit plus retreci, & que le caillot de ſang étant alors trop petit, & n'ayant point contracté d'adherence avec les parois, étoit obligé de ceder à l'impétuoſité de cette liqueur.

poudres aſtringentes qui ſont dans cette boëte X. afin d'empêcher la ſortie du ſang : mais ſi l'on a mis en uſage la ligature, il ne la faut panſer que ſimplement, parce qu'on eſt ſûr que le ſang ne peut plus ſortir. On ne laiſſe pas les premiers jours que de mettre des plumaceaux couvers d'un onguent où entrent les poudres aſtringentes ; on met de petites compreſſes longitudinales Y Y, & d'autres Z. qui ſe croiſent en forme d'X. pour mieux appuyer, puis un emplâtre long *a*, dont les deux extrémitez ſoient fendues, enſuite une compreſſe *b*, de même figure, & par deſſus le tout un bandage *c d*, qui faſſe des circulaires au deſſus & au deſſous du coude, & qui ſe croiſe ſur la plaie, ce bandage eſt quaſi ſemblable à celui de la ſaignée, excepté que la bande eſt plus large & plus longue, & qu'il ne ſe termine pas par un nœud. On met encore deux compreſſes circulaires trempées dans l'oxicrat, [*a*]

Panſement qu'on fait au malade.

(*a*) En trempant les compreſſes dans quelques liqueurs, on doit avoir en vûë d'empêcher l'avant bras de tomber en mortification, & d'accelerer la dilatation des petits vaiſſeaux collateraux qui doivent ſuppléer à l'artere principale. Ainſi il faut ſe ſervir de liqueurs chaudes & ſpiritueuſes, qui donnent au bras une eſpece de vie, juſqu'à ce que le ſang vienne l'animer en dilatant les vaiſſeaux collateraux. L'oxicrat eſt aſtringent & non pas ſpiritueux, au contraire l'eau de-vie camphrée eſt ſpiritueuſe & non pas aſtringente. Ainſi l'eau-de-vie camphrée eſt préferable à l'oxicrat. Il faut faire chaufer l'eau-de-vie camphrée, & ne ſe pas contenter d'y tremper les compreſſes, mais les arroſer de tems en tems, de ſorte que l'avant-bras ſoit continuellement dans une eſpece de bain chaud & ſpiritueux. Comme la liqueur ſe refroidiroit toujours un peu, on lui conſervera la chaleur par le moyen d'une brique chaude qu'on met à la main. Il faut avoir le ſoin d'examiner le bras. Lorſqu'il ſe conſerve chaud, qu'on n'y voit point de phlyctenes, & qu'on commence à ſentir un petit frémiſſement au pouls ; on a lieu de croire que cette partie reçoit aſſez de nourriture & que l'operation réuſſit. Au contraire ſi le bras

l'une *e* sur l'avant-bras, & l'autre *f* sur le bras; & par dessus une bande *g*, qu'on pose circulairement au-dessus du carpe, qu'on continue jusques à l'épaule, & qu'on finit par un circulaire autour du corps, observant de mettre encore au bras une compresse longitudinale & épaisse le long de l'artére afin que la compression se faisant plus forte en cet endroit, elle empêche que le sang artériel ne soit pousse avec trop de vîtesse contre la ligature de l'artére.

Sa situation dans le lit.

On conduit le malade au lit, ou le couche dans une situation un peu élevée, & on pose son bras à demi ployé sur un oreiller, & quoi qu'il ait été saigné avant l'opération, on le saigne plusieurs fois après pour éviter l'impétuosité du sang vers la partie affligée, on met auprès du malade un serviteur, qui avec la main appuye jour & nuit l'endroit de l'opération pour empêcher l'irruption du sang; & comme un seul serviteur ne pourroit pas y résister, il y en a deux ou trois à qui l'on donne alternativement cet employ.

Régime de vie du malade, & le soin qu'on en doit avoir dans la suite.

Les premiers jours on fait observer au malade un régime de vivre très-sobre, afin de ne point faire trop de sang: on est attentif sur tout ce qui peut arriver, & on ne releve l'appareil que trois jours après: & quand on le fait, on laisse les dernieres compresses ou tampons, c'est-à-dire ce qui touche l'artére, & on attend que ces compresses ou tampons tombent d'eux-mêmes, observant toutes les fois qu'on panse le malade de lui faire empoigner le bras par un serviteur qui comprime l'artére, comme nous avons dit.

est froid, si l'on y apperçoit de petites phlyctenes, si l'on ne sent aucun fremissement au pouls, on doit craindre que la gangrene ne survienne, & qu'on ne soit obligé d'en faire l'amputation. Il faut neanmoins n'en venir à cette extremité, que lorsqu'il n'y a plus de ressource, & que l'avant-bras est prêt à tomber en pourriture.

Il ne faut point ſe relâcher ſur l'exactitude qu'on doit apporter pour la tenir ſujette, car lorſque l'on ſe croit en ſûreté de ce côté-là, une ſortie imprévûe du ſang, comme il eſt arrivé ſouvent, oblige de recommencer l'opération, & peut mettre le malade avant qu'il ſoit ſecouru dans le danger de perdre la vie : c'eſt pourquoi il ne faut rien negliger, & ne rien promettre affirmativement avant la parfaite guériſon. Il faut à meſure qu'elle approche, & que la plaie ſe remplit de chair, faire tous les jours étendre un peu davantage le bras au malade, parce que ſi on laiſſoit cicatriſer la plaie le bras ployé, il ne pourroit plus d'étendre par la ſuitte, & il ſe trouveroit eſtropié, quoi que guéri de ſon anévriſme.

C'eſt une choſe ſurprenante de voir la prévention du public, qui croit que les Chirurgiens ſont obligez de donner une penſion à tous ceux à qui ils font une mauvaiſe ſaignée. Un celebre Chirurgien mort il y a long-tems, dont le nom eſt reſpecté chez nous & qui avoit acquis une réputation ſur la ſaignée plus grande que qui que ce ſoit avant lui, avoua qu'en une année il avoit ouvert onze artéres. On ne pouvoit l'accuſer d'être mal-adroit, puiſque perſonne ne ſaignoit auſſi-bien que lui : mais il faiſoit tant de ſaignées, & de difficiles, étant appellé par tout Paris pour des bras où tous les autres avoient renoncé, qu'il ne pouvoit éviter ces malheurs qui auroient été plus fréquens à tout autre qu'à lui : s'il avoit été obligé de donner des penſions, tout le bien qu'il avoit gagné pendant quarante années de travail auroit à peine ſuffi.

Ouverture d'artere difficile à éviter.

En allant en Allemagne avec Monſeigneur le Duc de Bourgogne en l'année 1703. nous paſſâmes par Reims, où on nous fit voir à M. Ducheſne & à moi une fille de trente-ans ou environ qui avoit des mouvemens convulſifs par tout le corps, qu'on diſoit être ſurvenus enſuite d'une ſaignée,

Hiſtoire ſur la piqueure d'un tendon.

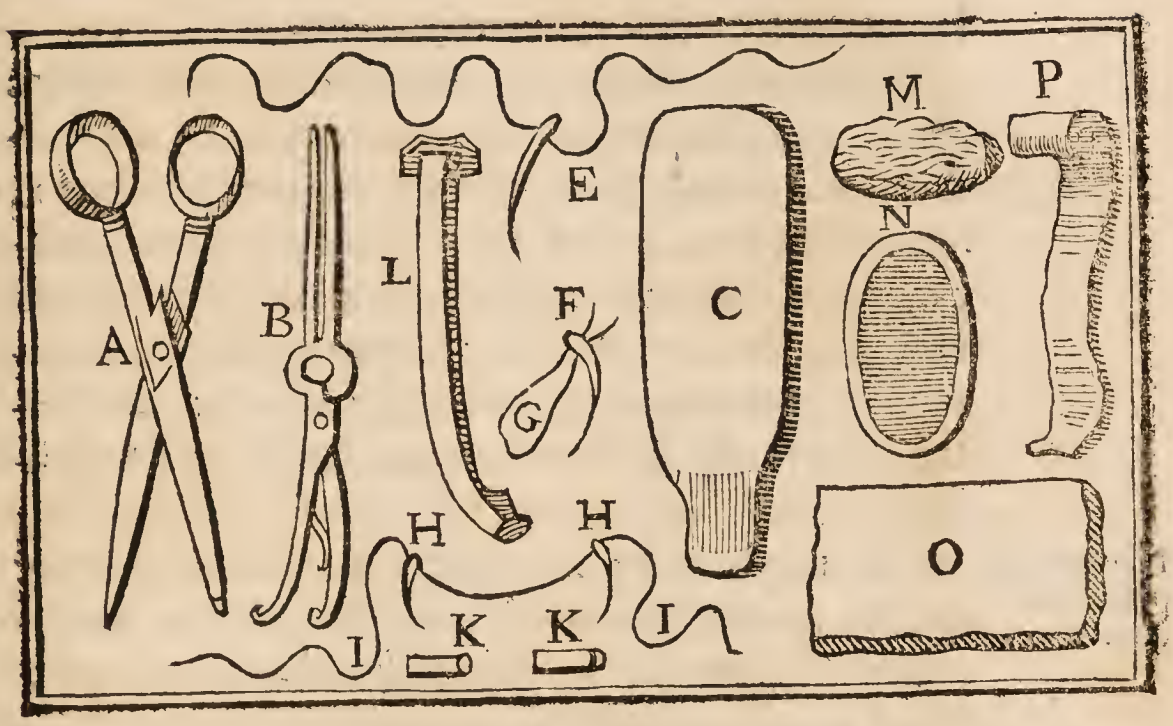
& dont on vouloit rendre reſponſable le Chirurgien qui l'avoit faite : quelques-uns de ſes confreres ſoûtenus par quelques Médecins authoriſoient cette fille à lui demander une penſion, & pour cet effet il y avoit un procès intenté contre lui avec des rapports qui portoient qu'il avoit piqué le tendon. J'examinai le bras, & trouvant la peau vacillante ſur le tendon, je les aſſurai qu'il n'avoit point été touché, parce qu'un tendon s'exfolie comme un os découvert, dont il vient une chair qui s'uniſſant avec la peau les attache l'une à l'autre, de même que du crane exfolié il en ſort une chair qui ſe cicatriſant avec le cuir chevelu les rend adherens l'un à l'autre. Nonobſtant le rapport qu'en donna M. Ducheſne le procès ſe continua, & fut interjetté au Parlement de Paris ; j'en donnai mon rapport, qui ayant été trouvé conforme à celui que les Médecins & les Chirurgiens nommez par la Cour, avoient donné, le Chirurgien gagna ſon procès, & ſe trouva par cet Arrêt délivré de la pourſuite d'une clique de dévotes qui ayant pris le fait & cauſes de la fille s'étoient ameutées pour le ruiner par charité.

Les Chirurgiens ſont ſouvent excuſables.

Je ne prétens pas ſoûtenir que les Chirurgiens ne puiſſent faire quelque faute. Quel eſt l'homme qui ne ſe trompe pas ; qu'elle eſt la profeſſion où l'on n'en fait point ? Et pourquoi n'y a-t-il que les Chirurgiens à qui on veuille en faire payer les dommages & interêts ? Il eſt d'autres Profeſſions dont la terre couvre les fautes, & dont on ne dit mot : les Juges même qui décident ſouverainement du ſort des humains ne ſe trompent-ils pas quelquefois en faiſant perdre un procès à l'un injuſtement, ou en condamnant l'autre innocemment. Puiſqu'il n'y a perſonne qui ne ſoit capable de faire des fautes, pourquoi ne pas compatir au malheur du Chirurgien ? N'eſt-il pas aſſez puni quand il en a fait quelqu'une de perdre ſa réputa-

tion & ſes pratiques ? Faut-il encore qu'il ſoit perſecuté par des gens, qui malgré lui veulent dévenir ſes penſionnaires.

FIG. XLV. POUR LA SUTURE DU TENDON.



C'Eſt ſur la main que ſe pratiquent le plus ſouvent les ſutures des tendons, parce qu'elle en eſt toute remplie, tant pour ſes mouvemens, que pour faire ceux des doigts ; c'eſt auſſi cette partie que l'homme preſente comme un bouclier contre tout ce qui le vient attaquer, & c'eſt la raiſon pourquoi la main reçoit plus de plaies que les autres parties, qui n'ont pas ſi ſouvent beſoin qu'elle de l'opération que je vais vous faire voir. De la ſuture du tendon.

Quand Monſieur Bienaiſe Maître Chirurgien de Paris, & l'un des plus célébres commença à faire cette opération il y a cinquante ans, on la croyoit de ſon invention, il en eut toute la gloire, & elle eut tout l'agrément de la nouveauté, mais ayant reconnu que plus de deux mille ans avant lui on en avoit parlé, on a trouvé qu'elle n'étoit ſeulement que renouvellée des Grecs ; Guidon & pluſieurs autres l'ont pratiquée, il eſt Renouvellement de cette opération.

vrai qu'elle n'étoit plus à la mode, c'eſt lui qui l'y a fait revenir, & nous lui avons obligation de l'avoir eſſayée ſur des chiens, puis de l'avoir faite ſur des hommes, & ainſi de nous avoir encouragé à faire une opération qui empêche que beaucoup de bleſſez ne demeurent eſtropiez.

Il faiſoit la ſuture du tendon dans les vieilles plaies auſſi-bien que dans les recentes ; c'eſt-à-dire, dans les plaies de quinze à vingt jours, mais non pas à celles qui étoient abſolument cicatriſées, comme quelques-uns nous l'ont voulu faire croire, car il ſeroit alors impoſſible de ramener les bouts des tendons l'un proche de l'autre, étant collez & unis avec leurs parties voiſines.

Inciſions qui precedent l'opération.

Les tendons ne ſe croiſent pas auſſi aiſément que les autres plaies, où il ne faut qu'en approcher les lévres, & les unir enſemble par le moyen d'une aiguille enfilée ; mais aux plaies des tendons il faut avant que de les coudre préluder par une inciſion pour aller chercher une des extrêmités du tendon qui eſt toujours attachée au corps des muſcles, car pour celle qui tient à l'os, elle ne s'éloigne guéres. Par exemple à une plaie tranſverſale ſur le dos de la main qui aura coupé le tendon extenſeur du doigt du milieu, ſoit à une plaie récente, ou à une vieille, il faut commencer à faire une petite inciſion longitudinale avec la pointe des ciſeaux A. à la partie ſupérieure de la plaie, pour aller chercher le bout du tendon, que le corps du muſcle extenſeur a retiré en haut, & avec des pincettes B. le retirer & l'approcher de l'autre extrêmité pour pouvoir en faire la ſuture ; & pour faciliter cette approche, il faut faire tenir la main étendue avec une petite pallette C, qu'on attache du côté de la paume de la main pour la tenir toujours ouverte.

Deux moïens pour la ſuture.

On nous propoſe deux moyens pour faire la

ſuture, le premier de prendre une aiguille D. enfilée d'un ſimple fil ciré E. de la paſſer de dehors en dedans à l'un des bouts du tendon, & à l'autre de dedans en dehors, & ne faiſant qu'un ſeul point comme à l'enfilée lier les deux bouts du fil ſur une petite compreſſe ronde. Cette ſuture eſt la plûtôt faite; mais il y en a qui ne l'aprouvent pas, diſant que la petite compreſſe ſur laquelle on a fait le nœud, empêche de voir ſi les deux extrêmitez du tendon ſont bien jointes enſemble; & ils préferent l'autre maniere, qui eſt de ſe ſervir d'un aiguille F. enfilée d'un double fil G. dont le bout fait une anſe, de la paſſer comme la précédente dans les deux extrêmitez du tendon, de mettre une petite compreſſe dans l'anſe, comme on faiſoit à la ſuture emplumée, & une autre entre les deux fils, ſur laquelle on les nouë; on voit entre les deux compreſſes ſi les deux bouts du tendon ſont bien unis enſemble, & on eſt ſûr que ces deux bouts ſe cicatriſant ainſi, le malade ne ſera point eſtropié.

Troiſiéme maniere plus ſûre.

Il y a une troiſiéme maniere que j'ai vû pratiquer à M. Bienaiſe qui me paroît plus ſûre que les deux précédentes: c'eſt d'avoir deux aiguilles HH. enfilées d'un même fil II. & les paſſer toutes deux à côté l'une de l'autre de dehors en dedans, puis les repaſſer de dedans en dehors dans l'autre bout du tendon, & les lier ſur une de ces petites compreſſes KK. quand on voit que les extrêmitez ſont ſuffiſamment approchées l'une de l'autre: ce qui doit faire donner la préference à celle-ci, c'eſt que deux fils uniſſent & joignent bien mieux le tendon qu'un ſeul, & par conſéquent la réunion eſt plus facile à s'en faire.

Qualité des aiguilles & du fil.

Pour faire cette ſuture, il faut ſe ſervir de petites aiguilles rondes, afin de faire au tendon de très-petites plaies; les plates en feroient de trop grandes. Il faut en perçant les bouts des tendons les

Précaution en faisant le nœud.

appuyer avec le bout d'une canule courbe L. & que le fil soit ciré & pas plus gros que le passage des aiguilles, afin de ne point faire de violence pour le faire entrer : il faut encore en nouant le fil faire un peu avancer les bouts du tendon l'un sur l'autre, afin qu'ils ne s'en trouvent pas éloignez, quand même la suture se lâcheroit un peu par les petits mouvemens involontaires que peut faire le muscle.

Du pansement.

La suture achevée, on met dessus un petit plumaceau M. couvert de baume d'Arcæus, ou de celui du Perou, si on en peut avoir, avec l'emplâtre N. la compresse O. & la bande P. dont on fait des circulaires autour de la main : on se sert à ces plaies de remedes balsamiques pour empêcher la trop grande supuration, & sur tout on porte toujours cette palette Q. sous la main, jusqu'à ce que la plaie soit entierement cicatrisée.

Traitement du durillon qui reste.

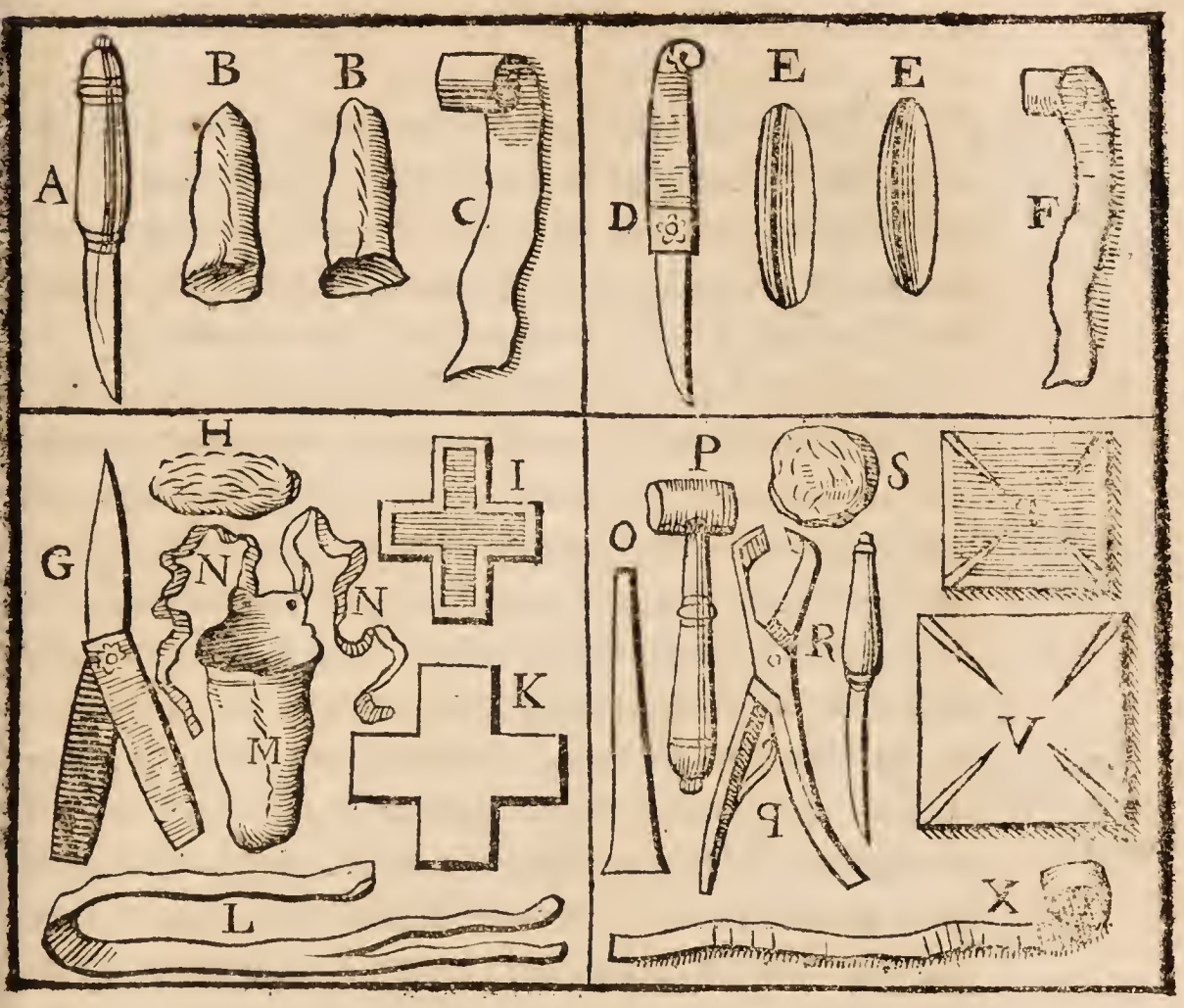
Après la cicatrice faite, il reste quelquefois un petit durillon sur la suture, il faut le frotter avec un peu d'huile d'amandes douces, ou de l'huile de vers de terre. Il faut faire fléchir la main peu à peu, & la conduire insensiblement jusqu'à l'action qu'elle doit faire sans la violenter, & faire porter pendant un tems une mitaine pour défendre la main contre le froid. (*a*)

(*a*) On pratique rarement cette espece de suture abandonnée par les Anciens & renouvellée par feu M. Bienaise. Presque tous les Modernes la regardent comdangereuse & inutile. En effet la piquure du tendon ou sa section en partie est suivie très-souvent d'accidens très-funestes & qu'on ne fait ordinairement cesser qu'en le divisant totalement. Outre cela les tendons servent à tirer une partie mobile qu'on peut mettre & maintenir dans une extension qui raprochent les parties divisées & en procurent la réünion. C'est de cette maniere qu'on a souvent remedié à la division des tendons extenseurs des doigts des mains, & même à la rupture du tendon d'Achile qui est le plus gros & le plus fort des tendons.

* Voyez le Traité des Maladies des os de M. Petit.

Pour faciliter le succès de cette pratique, à l'égard

FIG. XLVI. POUR LES OPERATIONS DES DOIGTS.



IL y a quatre operations différentes qu'on fait aux doigts : la premiere, pour ſéparer des doigts qui ſont unis enſemble, la ſeconde, pour redreſſer ceux qui ſont courbes & crochus ; la

Quatre opérations ſur les doigts.

des extenſeurs des doigts des mains, on ſe ſert d'une machine de fer blanc, Æ. compoſée d'une eſpece de goutiere dans laquelle on poſe l'avant bras, & d'une plaque qu'on ajuſte à la goutiere par le moyen d'une charniere & d'une goûpille. Cette derniere piece, qui eſt mobile, peut former avec la goutiere un angle plus ou moins mouſſe, ſelon qu'il eſt néceſſaire pour mettre la main, dont on en applique le plat ſur elle, en une extenſion plus ou moins grande. On ſoutient cette piece par le moyen de deux crochets qui y ſont attachés, & de deux cremailleres ſoudées à la goutiere. Quand le ſeul tendon extenſeur du pouce eſt diviſé, on peut ſubſtituer à la plaque une autre plus petite & convenable à la largeur de ce doigt.

troiſiéme, pour ouvrir un panaris ; & la quatriéme, pour extirper des doigts écraſez ou gangrénez.

De l'union & de l'agglutination des doigts.

LEs doigts tiennent enſemble par deux manieres, ou par union, ou par agglutination : on appelle union, quand l'enfant venant au monde on lui trouve les doigts adherens les uns aux autres ; cela ſe fait dès la premiere conformation par la diſpoſition de la matiere, ou par la force de l'imagination de la mere, comme pluſieurs autres choſes que les enfans apportent au monde. Si après des ulcéres, ou quelque grande brûlure où la main aura été dépouillée de ſa peau on laiſſe par négligence les doigts ſe coller & ſe joindre enſemble, cela ſe nomme agglutination.

Comment on doit operer ici.

Il faut remédier à l'un & à l'autre de ces accidens, ce qui ſe fait en ſéparant les doigts avec un ſcalpel A. prenant garde de ne rien ôter de l'un pour le donner à l'autre. Si l'union étoit ſi exacte, qu'il y eût peu d'eſpace entre deux, le Chirurgien doit faire voir ſon adreſſe, en coupant ſeulement avec patience ce qui les joignoit enſemble : mais s'ils étoient unis par une membrane comme une pate d'oye, il faudroit dans l'entre-deux de chaque doigt couper & emporter la membrane qui les uniſſoit, afin qu'après que les cicatrices ſeront faites, il ne reſte rien qui puiſſe leur nuire dans leurs actions.

Parſement & bandage.

Quand la ſéparation eſt faite, il faut empêcher qu'ils ne ſe recollent, & pour l'éviter on met de petits linges entre les doigts. On peut ſe ſervir d'un bandage, qu'on nomme le gantelet ; mais comme il eſt très-long à faire, à cauſe qu'il faut qu'avec une bande de cinq aunes de largeur il entoure chaque doigt l'un après l'autre, par pluſieurs circulaires ; on doit ſe ſervir de petits doigtiers de linge B. B. trempez dans de l'eau vulneraire,

ou dans quelqu'autre liqueur deſſicative, & de cette bande C. dont on fera des circulaires autour de chaque doigt.

Des doigts courbes.

UNe main eſt très-defigurée par des doigts courbes & crochus, outre que cela eſt fort incommode pour celui qui les porte, parce que ne ne pouvant pas les étendre, ni trop bien les ployer, il ſe trouve dans l'impuiſſance de s'en ſervir dans beaucoup de ſortes d'actions; quand il en pourroit faire quelques-unes, il ne peut s'en acquitter que de mauvaiſe grace.

Moyen de les redreſſer.

Si on a recours au Chirurgien pour corriger cette difformité, & tâcher de rendre à un doigt courbe, ou à pluſieurs leurs actions ordinaires, c'eſt à lui a examiner la diſpoſition où ſe trouvent ces doigts avant que de rien promettre, & avant que d'y travailler, car ils pourroient être diſpoſez de maniere qu'il y auroit impoſſibilité de les redreſſer. Si c'eſt une anchiloſe dans les jointures, il faut l'amollir en la trempant dans du bouillon de tripes, ou en la frottant avec l'onguent de guimauves, ou les autres drogues émolientes. Si c'eſt une cicatrice mal faite qui empêche le doigt de ſe redreſſer, il faut le débrider par pluſieurs petits coups de biſtouri D. & enſuite mettre deux petites écliſſes droites faites de bois EE. l'une deſſus & l'autre deſſous le doigt, le bander avec cette bande F. & le ſerrer tous les jours de plus en plus, juſqu'à ce qu'il ait repris ſa figure naturelle.

Du panaris.

LE panaris, que les Grecs appellent *Paronycbia*, qui eſt dérivé de *para*, qui veut dire *contre*, & d'*onyx* qui ſignifie *ongle*, eſt une tumeur qui vient à l'extrêmité des doigts, & que le public appelle mal d'avanture ou abſcès; elle eſt cauſée par une humeur brulante, âcre & corroſive qui ron-

Sa cauſe.

geant le perioſte, les extrêmitez des filamens nerveux, & la chair, y fait une eſcarre; (*a*) on le connoît par une grande tenſion, une pulſation profonde, une douleur aiguë, une chaleur brulante, & la fiévre ardente qui accompagne toujours ces ſortes de tumeurs.

Nos Anciens ſont de deux eſpéces de panaris; l'une dont la matiere eſt contenue entre la peau & le perioſte, & l'autre dont l'humeur eſt placée entre le perioſte & l'os. Mais cette derniere eſpéce eſt imaginaire, puiſqu'il eſt tout-à-fait impoſſible que la quantité de matiere qu'on en voit ſortir puiſſe être contenue dans une eſpace qui n'a pas deux lignes de largeur. Elle eſt toujours entre la peau & le perioſte, & toute l'extrêmité du doigt en eſt abbreuvée; & ſi l'on trouve ſouvent l'os découvert, c'eſt que non-ſeulement le perioſte a été rongé par l'âcreté de la matiere, mais encore les ligamens qui attachent l'os de la troiſiéme phalange à la ſeconde, ce qui fait que ce dernier os tombe par la ſuputation. (*b*)

Effet du Panaris.

(*a*) Une piqueure, un petit éclat de bois qui ſera entré dans un doigt principalement à l'endroit de quelques articulations, une excoriation, une contuſion, une brulure, l'irritation de quelques fibres qu'on aura tiraillées en arrachant quelques-unes des excroiſſances appellées vulgairement envies, ſont les cauſes externes du panaris. Le virus venerien, le ſcrophuleux & le chancreux en ſont quelquefois les cauſes internes.

(*b*) Quoique l'Auteur en rejettant les ſentimens des Anciens ſemble n'admettre qu'une ſeule eſpece de panaris; il faut neanmoins convenir qu'il ſe rencontre dant cette maladie beaucoup de differences qui donnent lieu de la partager en pluſieurs claſſes. Il eſt même très-important de ne pas confondre l'une de ces claſſes avec les autres, parce que chacune d'elles demande un traitement particulier. On a diviſé dans la remarque précedente les cauſes du panaris, en internes & en externes. Cette diſtinction donne lieu de partager auſſi la maladie en deux eſpeces, dont la premiere demande, outre le traitement ordinaire de

la ſeconde, des remedes particuliers qui détruiſent le vice des liqueurs qui ont occaſionné le déſordre.

De plus l'experience qui a fait connoître aux Praticiens que cette maladie n'avoit pas toujours ſon ſiege entre la peau & le perioſte, comme le penſe l'Auteur, les a porté à la diviſer en quatre eſpeces par rapport aux endroit qu'elle occupe.

La premiere eſpece a ſon ſiége ſous l'épiderme. Elle commence par former au coin de l'ongle une petite tumeur qui en fait le tour, & qui eſt pour cela eſt appellé vulgairement tourniole. Un petit emplâtre d'onguent de la Mere ſuffit pour guérir ce mal. S'il ſe forme du pus, on lui donne iſſuë en coupant l'épiderme. Il arrive quelquefois que l'inflammation détruit les adhérences naturelles de la racine de l'ongle, qui ne recevant plus alors de nourriture eſt chaſſé au dehors par un autre ongle que la nature produit.

Quand la matiere ſe trouve préciſément ſous l'ongle, la douleur eſt très-vive, & ſe fait ſentir quelquefois juſqu'au condile externe, à cauſe de la conduite des tendons extenſeurs des doigts. Mais elle ceſſe dès qu'on a donné une iſſuë au pus, ce que l'on fait en ratiſſant l'ongle, ou en le coupant très-près en cas que la matiere ſe trouve à ſon extrêmité.

La ſeconde eſpece de panaris a ſon ſiege dans le corps graiſſeux qui entoure le doigt. Ainſi c'eſt un véritable phlegmon dont les ſymptômes ſont plus conſidérables que ceux de la premiere.

La troiſieme eſpece a ſon ſiege dans la guaine des tendons flechiſſeurs des doigts. Elle eſt beaucoup plus fâcheuſe que les deux premieres eſpeces. Pour comprendre les douleurs qu'elle fait ſentir & les dangers auſquels elle expoſe, il faut ſe rappeller l'arrangement des principales parties qui ſervent à fléchir les doigts. C'eſt par le moyen du muſcle profond & ſublime qu'ils font ce mouvement. Ces muſcles ont leur attache au condile interne de l'humerus; ils ſe partagent chacun vers le milieu de l'avant-bras en quatre tendons nommés fléchiſſeurs, qui paſſent ſous le ligament annulaire interne commun ſitué au poignet, & vont s'attacher vers les extrêmités de tous les doigts, excepté le pouce. Ainſi il y a dans chaque doigt deux de ces tendons flechiſſeurs, dont l'un vient du muſcle profond & l'autre du muſcle ſublime. Le premier eſt attaché à la troiſiéme phalange, & le ſecond à la deuxiéme. Depuis le ligament annulaire interne commun juſqu'à leur extrêmité ils ſont revêtus d'une guaine,

& cette guaine eſt fortifiée par des bandes ligamenteuſes dans l'étenduë des deux premieres phalanges des doigts. Ainſi l'eſpece de panaris dont on parle ayant ſon ſiege dans cette guaine, qui dans les doigts eſt environnée de ligamens forts & incapables de ſe diſtendre, la matiere ne peut qu'avec peine ſe manifeſter au dehors & cauſe l'inflammation & la tenſion, qui bien-tôt, ſi l'on n'y remedie, & quelquesfois même malgré les remedes, ſe communiquent aux autres doigts, à la main, à l'avant bras & même au bras. La douleur eſt d'autant plus grande, que les parties tendineuſes, membraneſes & ligamenteuſes en ſont plus ſuceptibles que les autres, Le pus ſe forme dans la guaine, & ſe manifeſte quelquefois aux articulations des doigts, & même dans la main par une fluctuation, qu'on ne ſent pas dans la longueur des phalanges, parce que la guaine y eſt revêtue de bandes ligamenteuſes. Quand l'inflammation eſt parvenuë au poignet, elle paſſe bientôt juſqu'au ligament annulaire commun, & dans le grand nombre de cellules graiſſeuſes qui ſe trouvent ſur le muſcle quarré & ſous les tendons des muſcles profond & ſublime. Il ſe forme dans ces cellules un abcès, que le ligament annulaire commun empêche de ſe manifeſter, & qu'on ne reconnoît qu'à la violence & à la continuité de la douleur & des accidens. Enfin lorſque l'inflammation a été plus loin, il ſe forme auſſi quelquefois des abcès à l'avant bras, au coude & même au bras.

La quatriéme eſpéce de panaris a ſon ſiege entre le perioſte & l'os, & ſouvent dans l'os même. On la reconnoît à une douleur profonde & vive que le malade ſent au doigt. La tenſion, le gonflement & l'inflammation ne ſont pas conſidérables dans les commencemens & ſe bornent preſque toujours au doigt, la fievre, les inſomnies, les agitations & le délire ſurviennent comme à la troiſiéme eſpéce. On voit quelquefois de petites phlictenes, le doigt paroît livide & tombe même en mortification, ſi l'on n'y remedie. Le malade ne ſent point de douleur au condile interne de l'humerus comme dans la troiſiéme eſpéce.

Quoique ces trois eſpéces de panaris different entr'elles quant à leurs ſieges & à leurs ſymptomes; elles demandent néanmoins les mêmes remedes dans les commencemens. La ſaignée réiterée à proportion de la violence des accidens, la diete, les cataplaſmes anodins, émoliens & reſolutifs, & tout ce qui eſt propre à calmer le ſang, peuvent arrêter le mal, lorſqu'il n'a pas

encore

encore fait de progrès considerables. Quelques personnes ont été gueries en mettant plusieurs fois le doigt dans de l'eau chaude ou dans une lessive de ferment, & l'y tenant aussi long-tems qu'il est possible. La chaleur de l'eau ouvre les pores, relâche les parties, & peut par consequent dissiper l'humeur qui s'y est arrêté.

Après avoir employé inutilement ces remedes, on se sert d'un cataplasme ou d'un emplâtre maturatif. Quand le panaris est de la seconde espece, le pus se manifeste bientôt par la fluctuation. Il faut alors ouvrir la tumeur de peur que la matiere en sejournant n'occasionne un plus grand désordre dans la partie.

Quand le panaris est de la troisiéme espece, le pus ne se manifeste pas sitôt, parce qu'il est renfermé dans la guaine des tendons qui est environné par des bandes ligamenteuses très fortes. C'est ordinairement aux endroits des articulations, où il ne se trouve point de ces bandes ligamenteuses, qu'on commence à le reconnoître par une petite tumeur avec fluctuation, & qu'il se fait jour quelquefois, quand on tarde à l'ouvrir. Il ne faut pas néanmoins attendre qu'il se manifeste; les accidens ne permettent pas toujours qu'on differe jusqu'à ce tems. On fait avec un bistouri à l'extrêmité du doigt une incision longitudinale, qui penetre jusqu'à la guaine; on introduit par l'ouverture jusques dans la guaine une sonde crenelée moins grosse que les sondes ordinaires, sur laquelle on glisse une branche de ciseaux ou un bistouri, pour étendre l'incision jusqu'à la seconde phalange: on coupe un peu des lévres de la plaie, de peur qu'en se gonflant elles n'empêchent d'y introduire avec facilité un petit bourdonnet. Si l'on reconnoît que le mal est plus étendu que cette incision, on la prolonge jusqu'à la main. En ouvrant ainsi la guaine & en coupant les bandes ligamenteuses, on fait souvent cesser les accidens, & l'on arrête le progrès du mal.

Mais si ces incisions ne suffisent pas, & qu'il paroisse un abcès dans la main, on prolonge encore l'incision. Quand les accidens ne cessent pas, alors on a lieu de croire qu'il s'est formé un abcès sur le muscle quarré. Pour y donner issuë, on fait flechir le poignet, on fait entrer par l'ouverture faite à la main & l'on fait passer sous le ligament annulaire interne commun une sonde crenelée, sur laquelle on fait au poignet une incision qui penetre entre les tendons jusqu'à l'abcès. On passe ensuite un seton de la main au poignet, comme le pratiquoit feu M. Thibaut. Après toutes ces incisions les

accidens ne diminuent quelquefois pas. Ils peuvent venir du ligament annulaire commun, dont l'inflammation & le gonflement occasionnent une compression trop forte sur les parties qui sont au-dessous, & du tendon fléchisseur que la tension & l'inflammation de la capsule & des bandes ligamenteuses ont lesé en les comprimant. S'ils viennent du ligament annulaire commun, il faut le couper. Mais il est de la prudence du Chirurgien d'avertir que le malade en sera estropié, & qu'il ne fait cette opération que pour conserver la partie ou même la vie du malade. Si les accidens viennent du tendon, on l'ôte entierement, comme M. Petit l'a pratiqué. On coupe d'abord son attache à la phalange, on le tire de dessous le ligament annulaire, & on le coupe dans le corps charnu.

En remediant à la cause principale du panaris par une ou par plusieurs des incisions dont on vient de parler, on n'en arrête pas toujours toutes les suites; il se forme encore quelquefois dessus la main, à l'avant bras, au bras, & même jusques sous l'aisselle des abcès, qui s'annoncent par une douleur vive, par des inquiétudes, par le redoublement de la fievre, & enfin par la fluctuation. Il faut les ouvrir. On panse en premier appareil avec de la charpie, toutes les incisions qu'on a faites; on applique sur toutes les parties gonflées ou emflammées un cataplasme resolutif, qu'on humecte de tems en tems avec une décoction d'herbes émolientes. Dans les pansemens suivans, on met sur les tendons découverts des petits bourdonnets plats, trempés dans une teinture de fleurs d'hypericum, tirée avec l'esprit de vin ou dans l'esprit de Therebentine; on applique sur le reste de la plaie des plumaceaux couverts de beaume d'arceus ou d'un digestif, & l'on continue les cataplasmes émoliens jusqu'à ce que les accidens soient passés; après quoi on se sert de cataplasmes confortatifs, ou de vin aromatique, ou d'une dissolution de boule vulneraire dans un mélange d'eau-de vie & d'eau commune en égale quantité.

Si l'on a coupé le ligament annulaire, il faut faire fléchir le poignet pendant le traitement, pour empêcher les tendons flechisseurs de faire une saillie. Quand le tendon flechisseur est coupé, ou qu'il s'est exfolié dans la suite des pansemens, comme il arrive souvent, le mouvement du doigt est perdu. En ce cas il faut tenir le doigt à demi courbé pendant le traitement, afin qu'après la guérison, il reste toujours dans la même situation, qui choquera moins la vûe que s'il restoit tou-

De tous les apoſtêmes, c'eſt le panaris qui eſt le plus douloureux, parce que l'extrêmité des doigts ne pouvant pas s'étendre autant qu'il faudroit pour contenir la matiere qui s'y porte il s'y fait une tention exceſſive, qui cauſe une douleur inſuportable, qui étant augmentée par la corroſion de la matiere, & agiſſant ſur les extrêmitez des nerfs qui y aboutiſſent, ſe fait ſentir avec tant de violences, que les malades n'ont pas un moment de repos, & qu'on ne peut pas s'empêcher de les plaindre par la grande douleur qu'on leur voit ſouffrir. Sa douleur.

Ces tumeurs doivent être au plûtôt amenées à ſupuration par les remédes maturatifs les plus forts, comme l'oſeille, l'oignon de lis, le levain, la fiente de pigeon & le baſilicon, dont on fait de petits cataplaſmes qu'on renouvelle ſouvent, parce que la grande chaleur qui y eſt, les a bientôt deſſéchez. La gangrene y ſurvient quelquefois, parce que le ſang ne peut pas revenir de cette partie par la trop grande tenſion où elle eſt. C'eſt pourquoi il en faut faire l'ouverture au plûtôt ſans attendre qu'on y ſente de la fluctuation, tant pour éviter la mortification, que pour procurer au malade le ſoulagement qu'il attend avec impatience. La ſupuration en doit être procurée.

On prend une lancette G. plus grande que celles dont on ſe ſert pour la ſaignée, avec laquelle on fait une inciſion longitudinale à la partie la- Comment on en fait l'ouverture.

jours tout droit. Au contraire ſi ce tendon ne s'eſt point exfolié, ou s'il n'a point été coupé, il faut maintenir le doigt étendu pour en conſerver l'uſage, parce que ſi on le laiſſoit courbé pendant le traitement, la cicatrice ſe formeroit de maniere qu'on ne pourroit point étendre doigt ſans la couper.

Quant à la quatriéme eſpece de panaris, l'Auteur en parle au long. Il faut remarquer néanmoins que pour ouvrir cette derniere eſpece, il faut preferer le biſtouri à la lancette, dont la pointe pourroit ſe caſſer en rencontrant l'os juſqu'où l'inciſion doit penetrer.

terale du doigt, afin de ne pas risquer de piquer le tendon ; ce qui pourroit arriver, si on la faisoit à la partie moyenne. Quoiqu'après l'ouverture il n'en sorte quelquefois que de la serosité & du sang, cela ne laisse pas que de soulager le malade en dégorgeant la partie, en diminuant l'extrême tension qui y étoit, & en donnant moyen à la matiere de ne pas séjourner quand la coction en est faite, & aux bourbillons de sortir à mesure qu'ils se détachent.

Traitement qui la doit suivre.

Après que le panaris est ouvert, on ne cesse point de se servir de maturatifs ; & si on juge que l'usage des cataplasmes ne soit plus nécessaire, on met dessus l'incision un plumaceau H. couvert de basilicon, & par dessus un emplâtre I. de diachilon gommé fait en croix de Malthe pour achever de meurir ; on met une compresse K. de même figure, & on fait tenir le tout par le moyen d'une petite bande L. posée circulairement, & arrêtée au haut du doigt, qu'on met ensuite dans un doigtier de cuir M. fait exprès, qui a deux petits cordons NN. pour l'attacher au-dessus du poignet : il faut mettre ensuite la main dans un gand fouré, ou dans un manchon, afin que la chaleur puisse avancer la maturité de l'humeur, & on soutient le bras avec une écharpe, la main un peu plus haute que le coude, de crainte que si elle pendoit en bas, il ne se jettât une fluxion sur la partie affligée.

Pourquoi la chair se bourfoufle.

Il ne faut pas s'étonner si le lendemain on trouve de la chair qui a boursoufflé par l'incision. Cet accident arrive toujours, parce que cette chair imbibée d'humeurs, se trouvant trop pressée par le petit volume du doigt cherche à sortir en dehors, ce qu'elle ne manque pas de faire par l'ouverture qu'on a faite à la peau ; elle est de couleur livide, & se fond quelquefois par la supuration. Mais si elle ne cédoit point aux remédes, &

qu'elle continuât de boucher la plaie, il faudroit avec les ciseaux la couper, ce qui se fait tout d'un coup, & beaucoup plus promptement que de vouloir la consumer avec le caustique.

Quand la matiere a rongé le perioste, il faut que l'os de la derniere phalange s'exfolie, & comme il est petit, souvent il sort tout entier, ce qui ne se peut pas faire que le bout du tendon qui s'y attache n'en soit séparé, & qu'il n'ait été alteré & corrompu par la même humeur. C'est la nature qui fait la séparation de la partie du tendon alterée d'avec la saine, aidée par les remédes balsamiques & spiritueux qu'on verse dans la plaie; il ne faut plus alors se servir du diachilon, l'onguent divin y est excellent, avec lequel on conduit cette cruelle maladie jusqu'à parfaite guérison.

Comment on conduit ce mal à une entiere guérison.

L'Extirpation d'un doigt se fait en trois occasions; la premiere, quand par quelque accident il est brisé & écrasé; la seconde, quand il est gangréné; la troisiéme, quand un enfant en naissant apporte un ou plusieurs doigts surnumeraires.

Extirpation des doigts.

Les ouvriers qui travaillent aux bâtimens, sont tous les jours dans le danger d'avoir les mains & les doigts écrasez par des pierres de taille qui tombent dessus, & de les avoir prises entre deux pieces de bois, les Chasseurs courent risque de les avoir brisez par un fusil qui crevera en tirant, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois: la premiere intention du Chirurgien qui est appellé, doit être de conserver & la main & les doigts, & de ne les couper que quand il n'y a aucune espérance de pouvoir les garantir de la mortification, car s'il restoit encore quelque artére pour y porter la vie, & quelque veine pour entretenir la circulation du sang, il ne faudroit point se presser, on

Cas où il peut s'en dispenser.

y viendra toujours assez-tôt quand on s'apercevra que la chaleur naturelle ne se communiquera plus à la partie. (*a*) Mais supposé qu'un doigt ne tint plus qu'à un petit lambeau de la peau ou à un des tendons, il faut le separer de la main, parce que le titaillement qui se feroit au tendon pourroit causer des accidens fâcheux. Cette séparation se fait alors par un seul coup de ciseaux, & on panse aussitôt le malade avec les remédes qui conviennent à la nature de la plaie.

Cause & cure de leur gangrene.

La gangréne peut survenir à un doigt par l'abondance des humeurs qui auront suffoqué la chaleur naturelle comme dans un panaris, ou par un grand froid qui l'aura étouffée comme dans une forte gelée; le Chirurgien doit tâcher de l'y rappeller en y faisant des scarifications aux parties laterales, de crainte de toucher les tendons, & en y mettant de l'esprit de vin camphré, & des remédes vifs & capables de se faire sentir: mais s'il trouve le sentiment tout à fait perdu par une gangréne, ou sphacéle confirmé, il faut qu'il en fasse

Ext. d'une Séance publ. de l'Ac. de Chirurg.

(*a*) On peut voir dans le Mercure de France, Juillet 1734. une observation sur un écrasement des doigts du milieu & annulaire de la main, dont les deux dernieres phalanges étoient fracturées avec déplacement, les articulations découvertes, dix lignes des tendons extenseurs dechirées & entierement emportées, enfin la peau detruite depuis le milieu de la seconde phalange jusqu'à la racine de l'ongle. Le succès avec lequel M. Caumont traita ces blessures confirme ce que l'Auteur dit ici sur le même sujet. Il pensa si artistement cette plaie, que les chairs revinrent, les os fracturés se consolidérent, les articulations se rafermirent sans anchilose, la peau se cicatrisa, & ce qui est fort remarquable, l'union de toutes ces parties entr'elles fournit un point d'attache à chaque tendon, desorte que les doigts recouvrerent leur mouvement. Ainsi M. Caumont, qui d'abord n'esperoit qu'avec peine de pouvoir conserver seulement l'extrêmité des doigts, eut la satisfaction de leur rendre même leur mobilité.

l'extirpation. Il y a quelques Anciens qui nous disent qu'il faut mettre le doigt sur un billot de bois, & avec un ciseau O. & un coup de ce maillet P. qu'on donne dessus le separer de la main. D'autres proposent les tenailles incisives, q. pour le couper tout d'un coup. Mais ces deux manieres sont désaprouvées aujourd'hui, parce qu'elles tiennent plus du Boucher que du Chirurgien ; & on veut avec plus de raison, qu'avec un bistouri droit R. on en fasse l'extirpation en le coupant dans l'une de ses trois articulations : l'apareil n'en est pas si effrayant, & cela est aussitôt fait. On met sur le petit moignon du doigt, après l'avoir suffisamment laissé saigner, un plumaceau S. couvert d'un astringent, & par-dessus un emplâtre T. & une compresse V. coupez en croix, & le tout assujetti & retenu par une bande X. convenable au doigt qu'on vient de couper.

Maniere de les extirper.

Pansement de la plaie.

On voit souvent des enfans naître avec plus de cinq doigts, ceux qui sont surnumeraires ne sont jamais si bien formez que les autres, ils sont placez en dehors de la main proche le petit doigt ; ils n'ont pour l'ordinaire point d'os, & quelquefois point d'ongles ; ils sont comme des appendices charnues qui pendent à la main. Il y a six mois qu'on me fit voir un enfant qui en avoit un pareil à chaque main : avec mes ciseaux je lui en coupai un à l'instant, & je remis à couper l'autre dans un autre jour, ce que je fis quand il fut guéri du premier, afin de ne lui pas trop faire de douleur dans un même-tems. S'il y avoit quelque phalange osseuse ou cartilagneuse qui attachât ces doigts fortement à la main, on pourroit alors se servir d'une petite tenaille incisive, qui couperoit le tout en même-tems & le plus proche de la main que faire se pourroit : on les panse ensuite comme des plaies simples, observant sur-tout de n'y laisser aucune difformité.

Des doigts surnumeraires. & ce qu'on pratique à leur égard.

De la transfusion.

IL y a encore une opération qu'on appelle la transfusion, qui a fait beaucoup de bruit à Paris il y a quarante ans ; & quoi que cette opération soit de nouvelle invention, & qu'elle ait été condamnée dès sa naissance, il faut néanmoins que le Chirurgien sçache ce que c'est ; c'est pourquoi avant que de finir la Démonstration des Opérations du bras, qui est la partie où elle se faisoit, j'ai trouvé à propos de vous instruire, non pas afin de vous apprendre à la mettre en pratique, mais afin de vous en donner une juste horreur.

De son origine, & ses avantages prétendus,

La transfusion consiste à trouver les moyens de faire passer du sang ou quelqu'autre liqueur dans les vaisseaux d'un animal. Sur ce qu'Etmuller rapporte une infinité d'expériences de différentes liqueurs qu'il faisoit entrer dans les veines d'un chien. M. Denis Medecin, qui faisoit chez lui des Conférences de Physique & de Medecine, s'imagina que si on pouvoit introduire du sang dans ces mêmes veines, & en même-tems retirer celui qui y est, on renouvelleroit la masse du sang, & qu'en y mettant un jeune sang à la place du vieux, on rajeuniroit l'animal. Ayant communiqué sa pensée à quelques amateurs de ces sortes de Conferences, elle eut une approbation universelle : on en fit des épreuves sur plusieurs annimaux, soit de différente, soit de même espéce, & on n'entendoit alors dans toutes les conversations que parler & publier les merveilleux effets de cette invention. Ils promettoient par avance à l'homme de le garentir par ce moyen de toutes sortes de maladies, de le faire vivre autant de tems qu'il voudroit, & de le conserver toujours dans le même état où il étoit quand on auroit commencé à lui faire la transfusion.

Moyen de la faire.

Il s'agissoit pour prouver ce qu'ils avançoient d'en faire des expériences sur des hommes : ils en

trouverent d'assez miserables pour les souffrir pour quelque argent, ils ouvroient l'artére d'un veau, & par le secours d'un tuyau dont un bout étoit dans l'ouverture de l'artére, & l'autre dans une des veines du bras, ils faisoient passer le sang de cet animal dans les veines de l'homme; ils tiroient en même-tems par l'autre bras autant de sang qu'ils croyoient en faire entrer. Ils firent plusieurs de ces opérations qui devoient, selon eux, avoir un succès surprenant: mais la fin funeste de ces malheureuses victimes de la nouveauté détruisit en un jour les hautes idées qu'ils avoient conçûes, ils devinrent foux, furieux & moururent ensuite. Le Parlement informé de ce qui s'étoit passé, interposa son autorité, & donna un Arrest, par lequel il étoit défendu sous de rigureuses peines de faire cette opération.

Succès des épreuves que l'on en fit.

Ces demi-sçavans ne se rendirent pas aisément, mais obligez de se soumettre aux ordres supérieurs sur la transfusion du sang, ils se retrancherent sur l'infusion des liqueurs dans les veines. Ils en firent des épreuves de plusieurs sortes, & nous donnerent une liste des maladies qu'ils disoient devoir guérir par ce moyen; & même ils prétendoient qu'en seringuant du bouillon dans les vaisseaux après une grande hémorragie, on reparoit en moins de tems le sang perdu, que s'il passoit par les voies ordinaires: ils soutenoient toujours que si l'homme vouloit se soumettre à cette infusion des liqueurs, les maladies de quelque nature qu'elles fussent, seroient plûtôt & plus seurement guéries, que par les regles de la Medecine.

De l'infusion qui lui fut substitué.

Jamais Arrest ne fut donné plus justement pour détruire l'entêtement de ces Novateurs, & prévenir le cours de cette opération, qui seroit devenue d'une pernicieuse conséquence contre la charité du prochain, & contre la Religion, si on la leur eût laissé faire d'homme à homme, qui étoit la fin

qu'ils ſe propoſoient. Mais ceux qui avoient enfanté cet horrible projet, ſont morts, & il eſt preſque enſeveli dans l'oubli. Si je vous en parle aujourd'hui, ce n'eſt que pour le mettre au rang des opérations qui ne ſe doivent jamais pratiquer.

Il eſt vrai qu'on voit dans l'antiquité quelques traces de la transfuſion & de l'infuſion dont je viens de parler; mais on les regardoit plûtôt comme des entrepriſes chimeriques, que comme des deſſeins raiſonnables, dont on dût attendre un grand ſuccès, ſurtout en ces premiers tems, où les Arts étoient encore éloignez de la perfection: ainſi Ovide rapporte que des enfans voulant rajeunir leur pere déja fort vieux, firent couler dans ſes veines à la place du ſang, une compoſition de médicamens qu'on leur avoit apriſe pour venir à bout de leur deſſein; & qui loin de réuſſir, tua leur cher Eſon dans la premiere épreuve qu'il en ſubit. Et certainement ſi l'on conſidere que le ſang des animaux s'altere facilement par des émotions extraordinaires qui lui ſont communiquées au travers de ſes vaiſſeaux, par des impreſſions extérieures d'un air un peu plus chaud ou plus froid que de coutume, ou par de nouveaux alimens qui ne ſe mêleront avec luy qu'après qu'ils auront reçû pluſieurs préparations qui approchent de ſa nature: on conviendra que des drogues étrangeres, ou du ſang qui n'aura point été filtré par les organes de l'animal, dans le ſang duquel on en fait une infuſion immédiate, ne peut manquer de troubler l'ordre des principes de cette derniere humeur, & d'y augmenter ou d'y diminuer la fermentation qui luy eſt néceſſaire pour y entretenir cette vertu vivifiante & nouriciere dont le corps eſt animé: il faudroit donc avant que de réiterer de ſemblables tentatives eſſayer mille & mille fois de retablir par divers ingrédiens le ſang fraîche-

ment tiré d'un malade, les insinuer lentement, & en petite quantité dans les veines, & prendre plusieurs autres précautions ; mais de la maniere grossiere dont on s'y est comporté d'abord, on n'en pouvoit rien espérer d'heureux : aussi nos voisins chez qui la Chirurgie Françoise s'est acquise depuis long-tems une grande réputation, ont-ils suivi le Jugement du Parlement de Paris, appuyé sur les fidèles rapports des Médecins & des Chirurgiens les plus célebres de cette Ville.

Fin de la huitiéme Démonstration.

OPERATIONS DE CHIRURGIE,

NEUVIE'ME DE'MONSTRATION.

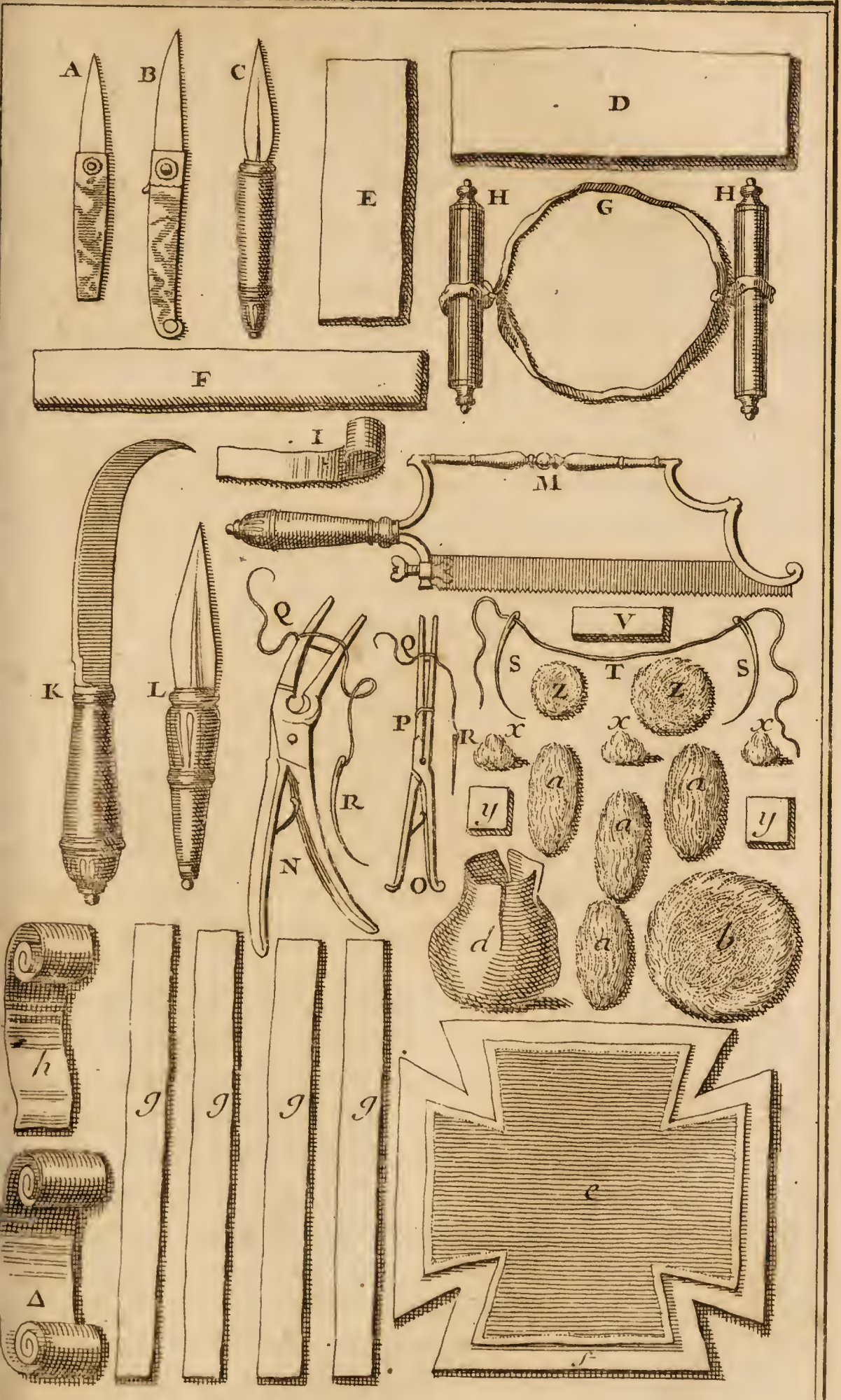
De celles qui ſe pratiquent ſur les extrémités inferieures.

DE L'AMPUTATION.

IL ne me reſte plus, Meſſieurs, qu'à vous faire voir les opérations qui ſe pratiquent ſur l'extrêmité inférieure : la cuiſſe, la jambe & le pied ſont les trois parties qui la compoſent. Les opérations que demandent ces parties ne ſont pas moins néceſſaires, & ne méritent pas moins votre application que toutes celles que vous avez vûes juſqu'à préſent.

Frayeur à ſurmonter dans l'opération.

De toutes nos operations celle qui fait le plus d'horreur, c'eſt l'amputation d'une cuiſſe, d'une jambe ou d'un bras. Quand on eſt prêt de ſéparer une partie de ſon tout, & qu'on fait refléxion ſur les moyens cruels dont on va ſe ſervir, il n'y a


A
B
C
D
E
F
G
H
H
I
K
L
M
N
O
P
R
R
S
S
T
V
Z
Z
x
x
x
a
a
a
a
y
y
d
b
h
J
J
J
J
e
Δ

point de Chirurgien qui ne tremble & qui ne compatiſſe au malheur du pauvre patient qui ſe trouve dans la fatale néceſſité d'être privé d'une des parties de ſon corps pour toute ſa vie.

On appelle en grec cette opération *acrotiriaſmos*, qui eſt dérivé du verbe grec *acrotiriazin*, qui ſignifie couper les extrêmitez du corps, parce qu'elle conſiſte à faire l'extirpation entiere des bras & des jambes, qui ſont les extrêmitez de notre corps. Ce qui ne peut s'executer ſans faire ſentir au mamalade des douleurs ſi violentes, qu'on ne peut pas les exprimer. C'eſt pourquoy le Chirurgien ſe défend de la faire tout autant qu'il peut, & il ne la propoſe qu'après avoir employé pour l'éviter tous les moyens que la bonne Chirurgie luy a inſpirez, & lui a fait mettre en pratique.

Etimologie grecque.

L'opinion commune eſt que les Chirurgiens ne demandent qu'à couper, & qu'ils ſont au comble de leur joye, quand les ciſeaux à la main ils peuvent tailler en plein drap. Cette erreur s'eſt gliſſée juſques chez les Grands, & j'ay entendu dire au Roy, parlant des Chirurgiens Aides-Majors des Armées, qu'ils étoient forts empreſſez de faire ces opérations, & qu'ils comptoient leurs exploits d'une campagne par le nombre des bras & des jambes qu'ils avoient coupez. J'aſſurai le Roi que c'étoit l'opération qui faiſoit le plus de peine au Chirurgien, & que s'il témoignoit de l'empreſſement de faire voir ſon adreſſe, c'étoit ſur les opérations qui demandent de la délicateſſe, & non pas ſur celle-là qui exige de la cruauté, & qui devroit plûtôt être faite par un Boucher que par un Chirurgien.

Mauvaiſe opinion que l'on a des Chirurgiens.

Lorſqu'on fait quelqu'autre opération, c'eſt pour conſerver la partie ſur laquelle on la fait. Si on travaille, par exemple, ſur un œil, c'eſt pour en corriger les défauts, & le rétablir dans ſa fonction ordinaire; mais dans celle-ci, c'eſt pour dé-

truire la partie, en la retranchant de ſon tout, non-ſeulement comme inutile, mais comme pernicieuſe, pouvant communiquer ſa pourriture & ſes mauvaiſes qualitez au tout. Ainſi ce qu'on ſe propoſe dans cette opération, n'eſt pas la conſervation de la partie ſur laquelle on opére, mais celle de toute la machine qui périroit ſans ce ſecours. C'eſt pourquoi le Chirurgien ſe trouve ſouvent contraint d'extirper malgré lui une jambe pour ſauver la vie du malade, car il vaut encore mieux vivre avec trois membres, que de mourir avec quatre.

But de l'opération,

Cas où elle eſt néceſſaire,

Quand la mortification s'eſt emparée d'un bras ou d'une jambe, & que la chaleur naturelle en eſt abſolument éteinte, on ne peut pas ſe diſpenſer de le couper, puiſqu'il n'y a plus de moyen d'y rappeller la vie, & qu'en différant, le mal ne peut aller qu'en augmentant. Mais il faut conſiderer deux degrez dans la mortification, le premier que nous appellons gangréne, quand la partie commence à ſe pourrir; & le ſecond ſphacéle, quand elle eſt entierement corrompue. Il y a de l'eſpérance à la gangréne, par les remédes que je vous ferai voir dans un moment, mais au ſphacéle il n'y a point d'autre reméde que l'extirpation.

Cauſe & différence de la gangrene & du ſphacéle,

La gangréne & le ſpacéle qui ſont deux maladies qui ne différent que du plus ou du moins, ont une même cauſe, qui eſt l'interception du mouvement circulaire du ſang: tant que ce mouvement ſubſiſte, & que par ſon moyen les ſucs nourriciers & ſpiritueux ſont portez à une partie, elle conſerve ſa chaleur, ſes forces & ſa vie. Mais auſſitôt que la diſtribution de ces ſucs vient à ceſſer ou à être interrompue par quelque cauſe que ce ſoit, on n'y remarque plus ni chaleur, ni mouvement, ni vie. En ſorte que c'eſt la préſence du ſang & des eſprits vitaux qui entretient la vie dans une partie, & que c'eſt leur abſence qui la détruit, & la fait tomber en mortification.

Cette distribution du sang qui fait uniquement subsister la machine, & qui est absolument nécessaire pour en vivifier toutes les parties, peut être interrompue par une infinité de maladies. Les grosses tumeurs, les éresipéles, les grandes inflammations, le grand froid, les fortes compressions, les dépôts subits de sérosité maligne, & les morsures d'animaux venimeux peuvent empêcher le sang de couler dans une partie, & celui qui y est, de retourner vers sa source pour y recevoir une nouvelle chaleur en passant par les fournaises du cœur, de sorte que cette partie n'ayant plus de communication avec le principe de la vie, elle tombe en gangréne, & peu de jours après devient entierement sphacélée.

Je ne m'arrêterai pas à vous expliquer comment toutes ces maladies causent la gangréne. De très-habiles Mécecins se sont donné la peine de nous en instruire par des systêmes nouveaux qu'ils disent très-faciles à comprendre : il seroit seulement à souhaiter qu'il fût aussi aisé au Chirurgien d'arrêter & de guérir la gangréne, qu'il est facile au Médecin d'en discourir ; je me contenterai de vous parler de deux autres causes, qui sont les grosses contusions & les grandes playes, parce qu'elles obligent plus le Chirurgien d'en venir à l'amputation.

Deux autres causes de ces maux.

La contusion est une solution de continuité des parties charnues sans lésion de la peau ; elle arrive par une grande chute, ou par quelque coup violemment donné, ce qui cause une dilaceration des fibres charnues & des vaisseaux capillaires qui versent du sang dans les espaces des chairs : s'il y a quelque veine un peu considérable, déchirée & découverte sous la peau, il s'y fait un épanchement de sang qui inonde la partie, & qui y cause une grosse tumeur avec une grande tension ; ce qui la gonflant avec excès, empêche les esprits vitaux

Effet de la contusion.

d'y réluire, dont il peut s'en ſuivre la gangréne.

Pour éviter les ſuites d'une contuſion, il faut ſaigner le malade pluſieurs fois, lui faire prendre un petit verre d'eau vulnéraire, dans lequel on aura mis une demie cuillerée de baume de Fioraventi, ou bien faire diſſoudre deux dragmes de confection d'hyacinthe ou d'Alkermes dans une once d'eau-de-vie, & la faire avaler auſſitôt : il faut faire bouillir dans le vin les herbes aromatiques, comme la ſauge, le romarin, l'hyſope, le fenouil & la marjolaine, & en tremper des compreſſes qu'on mettra chaudes ſur la partie, & qu'on renouvellera très-ſouvent.

Remedes.

Si le ſang extravaſé ne commence pas à tranſpirer, & à ſe reſoudre par ces remédes, que la partie ſoit tendue, lourde & peſante, & qu'il y paroiſſe de l'altération dans la couleur, il y faut faire de légeres ſcarifications avec cette lancette A. & en laiſſer couler le ſang pour la dégorger, & même pour l'exciter à ſortir, il faut les laver avec l'eau marine tiéde, & mettre deſſus un cataplaſme fait avec les farines réſolutives cuites en hydromel, anquel on ajoûte la thérebentine, les poudres de roſes, l'eau-de-vie, & un peu de thériaque.

Scarifications & lotions.

Le lendemain ſi on trouve la partie toujours gonflée, & qu'elle ne ſe vivifie pas ſuffiſamment, il y faut faire des inciſions avec le biſtouri B. & plus grandes & plus profondes que les ſcarifications du jour précedent : ſi le malade a ſenti de la douleur quand on les lui a faites, & s'il en ſort du ſang, c'eſt ſigne qu'il y a encore un reſte de vie dans la partie, & il la faut réveiller par une ablution d'eau-de-vie camphrée, dans laquelle on diſſoudra l'Egyptiac, & par-deſſus les cataplaſmes ſuſdits.

Si le ſoir au lieu de voir la partie deſenflée, on y voit une tumeur œdemateuſe accompagnée de phlyctenes

phlyctenes avec un peu de douleur, il faut avec ce ſcalpel C. faire des taillades profondes qui faſſent crier le malade, les laver avec de l'eſprit de vin ou d'eau jaune faite avec de l'eau de chaux & le ſublimé, & redoubler les cordiaux & les ſudorifiques qu'on peut lui faire boire dans le vin comme le meilleur cordial de tous. Enfin, ſi en entrant dans la chambre on ſent une odeur douceâtre, qu'en penſant le malade il s'éleve une vapeur cadavereuſe, & que la partie ſoit livide & inſenſible, c'eſt ſigne que la mortification eſt confirmée, & n'y ayant plus d'eſpérance de ſauver ce bras ou cette jambe, il faut avertir les parens du danger où eſt le malade, & ſe déterminer à en faire l'extirpation, n'y ayant plus de moyen de l'éviter.

Dernier dégré du mal.

C'eſt dans les Hôpitaux des Armées durant un ſiége, ou après une bataille, qu'il y a bien des occaſions de faire cette amputation : les coups de canon ou de fuſil, les éclats des bombes & de grenades briſent tellement les bras & les jambes de ceux qui en ſont bleſſez, qu'il eſt très-difficile de les leur ſauver, & ſi on voit tant de ſoldats revenir avec un bras ou une jambe de moins, ce n'eſt pas qu'on les leur ait coupé de gayeté de cœur, mais c'eſt la grandeur de leurs bleſſures qui l'a demandé. J'en puis rendre un témoignage certain, puiſque dans les dernieres Campagnes où M. Beſſieres, M. Hauſtome & moi, étions en qualité de Chirurgiens conſultans des Armées du Roi, commandées par Monſeigneur le Duc de Bourgogne, il ne ſe faiſoit point d'amputation que de l'avis de ces Meſſieurs & du mien.

Occaſions les plus fréquentes pour l'amputation

Un boulet de canon emporte ſouvent un bras ou une jambe ; il n'y a point pour lors de déliberation à faire ſur l'opération, puiſqu'elle eſt toute faite, mais le Chirurgien ne laiſſe pas d'avoir deux choſes à faire ; la premiere de ſcier le bout de l'os qui

Pratique pour les membres emportez par des armes à feu.

n'eſt jamais caſſé ſi exactement qu'il n'y ait quelque pointes qu'il faille couper, afin qu'il ne déborde pas les chairs; & la ſeconde c'eſt de prévenir l'hémorragie, ou de l'arrêter en liant les vaiſſeaux ou bien y appliquant les boutons de vitriol ou d'autres ſtiptiques dont on parlera ci-aprés. Car quoique le ſang ſoit ordinairement arrêté par le feu du boulet, l'eſcare venant à tomber quelques jours après, le ſang ſortiroit en abondance, & le bleſſé pourroit mourir, ſi le Chirurgien ne ſe tenoit ſur ſes gardes. Quand la partie n'eſt pas tout-à-fait détachée, & qu'elle tient par quelques lambeaux de chairs, il faut avec un biſtouri ou des ciſeaux les couper, & panſer le bleſſé comme ſi on devoit craindre quelque hémorragie. (*a*)

(*a*) Un corps contondant, comme un boulet de canon, peut couper en travers la peau, les chairs & les os d'une des extrêmités du corps, ſans cependant la ſeparer tout-à-fait. La portion de peau ou de chair par laquelle elle tient encore au tout, étant alterée par ces eſpeces de corps, dont l'effet ne ſe borne pas aux endroits qu'ils touchent, il faut ſur le champ achever de couper & de ſeparer la partie, comme l'Auteur le preſcrit. Mais ſi cela eſt fait par un inſtrument tranchant comme une hache ou un ſabre, &c. la portion de peau ou de chair par laquelle l'extrêmité tient encore au tout, ne doit point être coupée ſur tout ſi elle renferme les principaux troncs des vaiſſeaux: car le commerce de circulation qui reſte entretient la vie de cette partie. Il ſeroit par conſequent imprudent d'achever de la couper ſans avoir tenté la réunion. L'experience à laquelle il faut tout raporter, autoriſe ce precepte, comme on le va voir par deux obſervations de M. de la Peyronie, à qui la Chirurgie eſt redevable de nombre de faits ſinguliers.

„ Un homme reçut au bras un coup de hache, qui „ avoit coupé obliquement l'os même du bras, & „ tous les muſcles qui l'environnent, ne laiſſant d'en„ tier que le cordon des vaiſſeaux, revetu d'une bande „ de peau de la largeur du pouce. Le bleſſé ayant le „ bras pendant, deſorte que ſa main deſcendoit près „ du genou, eut la force de le prendre avec ſa main

» droite, & de le raprocher lui-même du haut de l'é-
» paule par un pur mouvement de la nature. On en-
» velopa la partie de beaucoup de linge, & on mena
» le bleſſé à M. de la Peyronie qui trouva la plaie rem-
» plie de linge & de caillots de ſang, une diſtance de
» huit pouces entre les deux parties coupées, & la
» portion inferieure du bras, froide, livide & ſans
» ſentiment, auſſi-bien que l'avant bras & la main;
» dans cet état il étoit ſi facile d'achever l'amputa-
» tion, & ſi peu vraiſemblable de conſerver le mem-
» bre, que pluſieurs Chirurgiens qui accompagnoient
» M. de la Peyronie, propoſerent de le couper tout-à-
» fait; mais M. de la Peyronie fondé ſur quelques
» exemples de réunion qu'on n'auroit oſé eſperer, vou-
» lut tenter celle-ci pour cela il ôta quelques petites
» portions d'os detachées, affronta les parties autant
» qu'il lui fut poſſible, & les ſoutint avec un apareil
» convenable, en obſervant de le faire feneſtré,
» pour pouvoir panſer la plaie ſans toucher à ce qui
» tenoit les os en ſujetion; il employa pour topique
» l'eau-de-vie, animée d'un peu de ſel ammoniac, &
» mit en uſage tout ce qu'il falloit, ſoit pour rappel-
» ler la chaleur naturelle, ſoit pour prévenir les ac-
» cidens.

» Le deuxiéme jour le bras parut un peu gonflé au-
» deſſus de la plaie, il n'y avoit point de pouls à la
» main. Le troiſiéme un peu de gonflement à la main,
» & à l'avant bras, & le gonflement augmenté, & un
» peu de chaleur à la main. Du cinquiéme au huitiéme
» la chaleur augmenta par degrés: le huitiéme la fe-
» neſtre du bandage fut ouverte, & la plaie parut s'a-
» nimer. Le panſement fut fait avec des plumaceaux
» trempés dans une diſſolution de colcotar, & des com-
» preſſes imbibées d'un vin aromatique animé, ce qui
» fut continué juſqu'au quatorze que l'apareil fut levé
» pour la ſeconde fois, & la plaie parut diſpoſée à la
» réunion. Le dix-huit la cicatrice ſe trouva avancée, la
» partie preſque dans ſon état naturel, & le battement
» du pouls ſenſible alors M. de la Peyronie ſubſtitua un
» bandage roulé au feneſtré; on eut ſoin de lever l'a-
» pareil de dix en dix jours; après cinquante jours on
» l'ôta entierement; & au bout de deux mois de la bleſ-
» ſure, le malade fut entierement guéri, à un peu
» d'engourdiſſement près dans la partie.

M. de la Peyronie étoit encouragé dans cette entre-priſe par l'exemple qu'il avoit eu en 1706, d'un Sol-dat Suiſſe qui eut le doigt index d'une main coupé; de

Si par une bale de mouſquet les os du bras ou de la jambe ſont briſez, & qu'il y ait pluſieurs eſquilles, comme ſi on avoit caſſé une noix, on ne peut guéres éviter l'amputation; ou ſi la bale eſt entrée dans une main ou un pied, & qu'elle y ait fait beaucoup de fracas, il eſt encore bien difficile de pouvoir conſerver ces parties. On voulut ménager le pied à un Officier de la Gendarmerie, qui à la bataille de Spire y avoit reçû un coup de mouſquet; mais on fut obligé de lui couper la jambe quelques jours après, & enſuite la cuiſſe, à cauſe de la gangréne qui y ſurvint en très-peu de tems, & dont il mourut.

Et pour ceux qui en ſont fracaſſez.

Je trouve encore une maladie qui nous oblige quelquefois d'en venir à l'amputation, c'eſt la carie des os, qui malgré les remédes les creuſe comme s'ils étoient rongez par les vers. Nous fûmes contraints il y a dix ans de couper la jambe à un des garçons du Château de Verſailles, à cauſe d'une vieille carie qu'on ne pût point arrêter, & qui lui rendit les os tous vermoulus, dont il a bien guéri, & il ſe porte encore bien aujourd'hui. Quand il ſe jette une ſéroſité âcre & corroſive comme de l'eau-forte entre les os du carpe ou du tarſe, elle ne les quitte point qu'elle ne les ait fait tomber par morceaux. Il ſe mêle encore avec cette ſéroſité une humeur ſcrophuleuſe ou virulente, qui travaillant conjointement ſur ces os, les met tellement en déſordre, qu'après les avoir panſez des années entieres, on ſe voit obligé d'en venir à l'extrême reméde qui eſt l'extirpation.

Autres maux qui obligent à l'extirpation.

façon qu'il ne tenoit plus qu'à une petite portion de la peau qui le joint au doigt du milieu; & de ces deux obſervations, M. de la Peyronie conclut qu'on doit en toute occaſion tenter la réunion des parties, qu'il n'y a point d'inconvenient à l'eſſayer, & que ſouvent la nature ne demande qu'à être aidée pour faire des prodiges.

Enfin, ſi par une de ces cauſes que je viens de vous dire, on eſt obligé de recourir au dernier ſecours, un Chirurgien ne doit point l'entreprendre qu'il ne ſoit fortifié de l'avis de quelqu'uns de ſes Confreres, afin de ne ſe pas rendre ſeul reſponſable de la ſuite, & de n'être pas un jour expoſé aux reproches du malade, qui ſe voyant pour le reſte de ſa vie privé d'un bras ou d'une jambe, pourroit s'imaginer & dire que ſon Chirurgien les lui auroit coupés ſans une néceſſité abſolue : c'eſt pourquoi il faut faire une conſultation, & appeller tels Chirurgiens que le malade ſouhaite. Néceſſité de conſulter.

L'opération reſolue, avant que le Chirurgien ſe mette en devoir de la faire, il faut qu'il convienne de l'endroit où il la doit faire : juſqu'à préſent on a établi une régle générale, que ſi c'eſt une cuiſſe il faut la couper le plus proche du genou que faire ſe peut ; que ſi c'eſt une jambe, il faut toujours couper à l'endroit de la jarretiere, (*a*) quand même il n'y auroit que le pied de briſé, afin de ne pas laiſſer un long moignon qui embaraſſeroit & incommoderoit le malade le reſte de ſa vie ; & que ſi c'eſt un bras, il faut l'amputer le plus bas qu'il ſe peut, afin que laiſſant un grand moignon le malade puiſſe s'en ſervir, & que la difformité n'en ſoit pas ſi grande : ce ſont des faits de pratique qu'on n'avoit pas encore conteſtés juſqu'aujourd'hui. Endroit où l'on doit couper.

On convient de la maniere de couper la cuiſſe & le bras, mais on n'eſt pas d'accord ſur celle de la jambe. Entre ceux qui s'écrient contre la méthode des François qui coupent une jambe proche le genou quand il n'y a que le pied de perdu, Selingen fameux Praticien de Hollande, dit qu'il faut conſerver toute la jambe, couper ſeulement le pied Choix de deux méthodes.

(*a*) Au-deſſous de l'attache des mulcles couturiers, grêle interne, & demi nerveux, pour ne pas couper l'extrêmité des tendons de ces muſcles.

au-dessus des malléoles, & ajouter ensuite un pied de son invention, qu'il fait tenir avec deux petites attelles d'acier minces & polies, qu'il fait fermer sur les côtez de la jambe avec des écroues : il dit que cette machine bien mise, a tant de fermeté qu'on peut marcher avec autant de facilité que si l'on avoit son pied naturel. Pour moi je suis du sentiment de ces derniers, & je conseille de couper une jambe tout le plus bas qu'il est possible, pourvû qu'on puisse conserver le mouvement du genou ; car s'il devoit être toujours ployé, il faudroit la couper à la jarretiere, pour ne laisser du moignon qu'autant qu'il en faut pour appuyer sur la jambe de bois ; mais en conservant le mouvement dans le genou, & ajoutant seulement un pied artificiel, on évite la grande difformité de la jambe de bois, & le malade peut marcher avec plus de sûreté & plus commodément.

L'amputation au genou condamnée.

Il y a quelques Auteurs qui proposent de couper la jambe dans l'article du genou, ils disent pour leurs raisons que l'opération en est plûtôt faite, parce qu'on n'a point besoin d'employer autant de tems qu'il en faut pour scier les os. Mais cette maniere n'est point approuvée par les Praticiens d'aujourd'hui qui en font voir les inconvéniens : ils disent que si la partie est tumefiée, on a de la peine à en trouver l'articulation, qu'on est obligé de laisser la rotule qui embaraſſe par la suite, que les deux têtes du femur étant découvertes, il faut qu'elles s'exfolient, qu'elles ne se recouvrent pas facilement par le défaut des chairs dans le genou, & qu'enfin on n'y peut appliquer une jambe de bois qu'avec beaucoup de difficulté & d'incommodité pour le malade.

Fabricius ne veut pas qu'on coupe une jambe dans le sain, deux doigts au-dessus de ce qui est gangréné, il veut qu'on la coupe deux travers de doigts au-dessous de l'endroit où finit la gangréne,

c'eſt-à-dire, dans ce qui eſt mortifié, qu'en y appliquant pluſieurs cautéres actuels tout rouges on corrige le reſte de la mortification qui par la ſuite tombe par eſcarre, & que par ce moyen on évite la douleur & l'hémorragie. Mais toutes ces chairs mortes & brûlées s'étant ſéparées, elles laiſſent les bouts des os dénuez, qu'il faut ſcier une ſeconde fois; & comme on ne peut pas garantir que la gangréne ne faſſe du progrès, parce qu'on en laiſſe une partie qui peut ambuler à vûe d'œil, il n'y a point de Chirurgiens aſſez hardis pour conſeiller de mettre cette méthode en pratique.

Inconvéniens de la pratique de Fabricius.

Il ne ſuffit pas avant que de travailler, de s'être déterminé ſur l'endroit où on doit couper une jambe, il faut encore avoir pris ſa réſolution ſur la maniere dont on doit arrêter le ſang; car le plus difficile n'eſt pas d'abbatre une jambe, un Boucher en feroit bien autant; mais c'eſt de ſe rendre maître du ſang en l'arrêtant avec promptitude & avec ſûreté: c'eſt alors que le Chirurgien doit donner des marques de ſa capacité, tant par le choix qu'il fait de la meilleure maniere, que par l'adreſſe avec laquelle il la met en exécution. La Chirurgie nous fournit trois moyens pour arrêter le ſang: 1. le feu, 2. le bouton de vitriol, 3. la ligature.

Trois manieres d'arrêter le ſang.

Le feu étoit tellement en uſage chez les Anciens qu'ils s'en ſervoient preſque dans toutes les Opérations, comme vous voyez que font les Marêchaux dans toutes celles qu'ils font aux chevaux. Ils faiſoient rougir des cautéres actuels, dont les uns étoient à bouton, d'autres en figure d'olive, & d'autres à platine; ils les appliquoient tous ardens ſur les orifices des vaiſſeaux, auſſitôt que le membre étoit ſéparé, & en brûlant ainſi les vaiſſeaux, & les chairs voiſines, il ſe faiſoit une eſcarre qui empéchoit le ſang de ſortir: mais cette maniere cruelle n'étoit pas ſûre, parce que l'eſcarre venant

Pratique des Anciens.

à tomber, le ſang donnoit avec la même violence que le jour de l'opération ; c'eſt ce qui a fait qu'on a cherché des moyens plus doux que le feu.

Application du bouton de vitriol.

On a trouvé le bouton de vitriol, qui ſe fait avec un peu de vitriol concaſſé, qu'on envelope dans un peu de cotton. On en prépare trois ou quatre qu'on met ſur les orifices des vaiſſeaux coupez, les uns auprès des autres : ce vitriol venant à ſe fondre par l'humidité du ſang, brûle & cautériſe ce qu'il touche, & par le moyen de l'eſcarre qu'il fait il arrête le ſang : c'eſt la pratique de l'Hôtel-Dieu de Paris, où on s'en ſert dans toutes les amputations. Mais cette eſcarre a le même fort que celui qui eſt produit par le feu, car venant à tomber le ſang peut s'échapper ; c'eſt pourquoi on en retarde la chûte le plus qu'on peut, & les Chirurgiens qui ſe ſont ſervis de ce moyen, en doivent avoir de prêts toutes les fois qu'ils panſent le malade, afin d'en mettre en cas que le ſang vienne à donner. (*a*)

De la ligature des vaiſſeaux aujourd'hui uſitée.

N'y ayant pas de ſûreté abſolue dans ces deux premieres manieres, les Chirurgiens modernes ont inventé la ligature des vaiſſeaux, & ils en ont fait des expériences qui leur ont réuſſi ; de maniere qu'avec une aiguille enfilée on arrête le ſang beaucoup plus ſûrement qu'on ne faiſoit avec le feu & le vitriol, qui ne pouvoient pas faire des eſcares ſans cauſer une extrême douleur, qu'on épargne aujourd'hui aux pauvres malades, qui d'ailleurs ſouffrent aſſez. Cette ligature ſe fait en deux manieres, la premiere, en pinçant le bout de l'artére avec un bec de corbin ou une pincette qui a un anneau pour ſerrer, qu'on appelle *valet à patin* ; puis coulant ſur l'inſtrument, juſques ſur l'artére, un fil préparé & noué, on le ſerre d'un double

(*a*) Les Chirurgiens de l'Hôtel-Dieu ont deuis longtems abandonné cette pratique, & ſe ſervent de la ligature, qui eſt en effet le moyen le plus ſûr.

nœud ; & afin qu'il ne ſoit pas pouſſé hors de deſſus le bout du vaiſſeau par les pulſations continuelles du ſang artériel, il doit y avoir à un des bouts du fil une aiguille enfilée, qu'on paſſe à travers le corps du vaiſſeau, après quoi on aſſure la ligature par quelques nœuds. La ſeconde eſpéce de ligature, eſt d'avoir deux aiguilles droites enfilées d'un même fil bien ciré, de les paſſer l'une au-deſſus & à côté de l'artére, & l'autre auſſi à côté & au-deſſous ; puis de les faire ſortir par le jarret à deux travers de doigts au-deſſus de l'inciſion qu'on a faite, & à un demi travers de doigt éloignées l'une de l'autre : on noue les deux bouts du fil l'un proche de l'autre ſur une petite compreſſe, de maniere que les vaiſſeaux ſont ſerrez par l'anſe que le fil a faite, & le ſang eſt arrêté ſûrement, prenant garde de ne pas embaraſſer dans l'anſe du fil les nerfs coupez, qui par le ſerrement qu'on leur feroit, cauſeroient des mouvemens convulſifs & des treſſaillemens, qui ſeroient très-ſenſibles au malade.

Maniere de la faire.

Par la deſcription que je viens de vous faire de ces trois manieres d'arrêter le ſang, je ne doute point que vous ne décidiez en faveur de la troiſiéme comme la moins douloureuſe & la plus ſûre : c'eſt auſſi celle dont je me ſervirai dans l'amputation que je vais vous faire voir en examinant comme dans toutes les autres, ce qu'il faut faire avant, durant, & après l'opération.

Avant l'opération, il faut préparer l'apareil, qui conſiſte en tout ce qui eſt néceſſaire pour la faire, & qu'on doit avoir tout prêt ſur un baſſin afin de ne rien demander & de pouvoir prendre les choſes à meſure qu'on en a beſoin. Les préparatifs en ſont grands, parce qu'il faut doubler les plumaceaux, les aſtringens & les compreſſes, afin de ne manquer de rien, & comme il faut du tems pour tout cela, on doit les faire hors de la préſence du malade,

L'appareil.

qui pourroit s'épouvanter par l'aſpect de tant d'inſtrumens, & de tant de charpie, de compreſſes & de bandes.

En quoi il conſiſte. Cet appareil comprend trois choſes ; 1°. les inſtrumens pour couper la jambe ; 2°. ce qui eſt néceſſaire pour arrêter le ſang ; 3°. tout ce qu'il faut pour panſer le malade. Pour la premiere il faut deux compreſſes pour mettre ſous les ligatures ; ſçavoir une longitudinale & une circulaire, un tourniquet double afin de mieux ſerrer, une ligature de tiſſu fort pour la poſer un travers de doigt au-deſſus de l'entrée où on doit faire l'inciſion, un grand couteau courbe qui ne doit point avoir de tranchant du côté du dos, afin que le Chirurgien puiſſe appuyer deſſus avec ſa main gauche pour faire l'inciſion plus promptement, un grand ſcalpel pour couper les chairs qui ſont entre les deux os & auſſi le périoſte, en cas que le couteau courbe ne l'ait pas fait, & une bonne ſcie bien affilée & un peu graiſſée, afin de ſcier les os en peu de tems. 2°. Pour arrêter le ſang il faut une pince faite en bec de corbin, ſur laquelle il y ait un fil noué en *lac de loup*, une autre pincette avec un anneau pour la ſerrer, quand on tient le bout de l'artére, des aiguilles, du fil ciré, de petites compreſſes, des aſtringens faits de bol d'Armenie, de terre ſigillée, de ſang dragon, &c. mis en poudre & incorporée avec les blancs d'œufs dont on couvre les plumaceaux, & trois ou quatre boutons de vitriol en cas de néceſſité. 3°. Pour panſer le malade on a trois petites compreſſes quarrées pour appuyer ſur les bouts des vaiſſeaux, deux plumaceaux imbibez d'eſprit de vin pour mettre ſur les os coupez, quantité de plumaceaux chargez d'aſtringens dont on couvre toute la plaie, une étoupade couverte d'aſtringens faite d'étoupes de la grandeur du cul d'une aſſiete pour embraſſer tout le moignon, une veſſie, dans le fond de laquelle

Compoſition des aſtringens.

il y a des poudres aſtringentes, & qui eſt fendue pour y mettre le moignon, un grand emplâtre & une compreſſe fendue en croix de Malthe, quatres compreſſes longitudinales de demi-aulne de long, & de deux travers de doigts de largeur, une bande roulée à un chef, une autre de quatre ou cinq aulnes de long, large de quatre doigts, & roulée à deux chefs pour faire le bandage qu'on appelle la capeline, & pluſieurs ſerviettes pour les beſoins.

Situation du malade & des aſſiſtans.

On fait ſituer le malade aſſis ſur un des bords ou ſur le bout du lit, un ſerviteur à genou ſur le lit le ſoutient par derriere en l'appuyant ſur ſon eſtomac; on fait aſſeoir un autre ſerviteur à côté du malade, qui eſt du même côté qu'on doit faire l'opération, lequel empoignant de ſes deux mains le bas de la cuiſſe, en tire la peau en haut le plus qu'il peut, pendant que l'Opérateur poſe les ligatures: on enveloppe la jambe d'une ſerviette D. quaſi juſqu'à l'endroit où on va faire l'inciſion, & on la fait tenir par un troiſiéme ſerviteur placé vis-à-vis le malade, ayant un genou en terre, qui la ſoutient dans une hauteur convenable: un quatriéme eſt chargé des inſtrumens auprès de l'Opérateur, & on fait tenir l'appareil tout prêt pour le panſement par un autre ſerviteur: on ne peut pas ſe paſſer d'un ſixiéme pour obéir aux ordres de celui qui opére; c'eſt pourquoi le grand nombre de ſerviteurs eſt néceſſaire dans ces occaſions.

L'Opérateur doit encourager ſon malade, & lui ayant fait donner un demi verre de vin pour mieux ſoutenir la douleur, il faut qu'il ſe place entre ſes jambes, parce qu'ayant les deux os à ſcier en même-tems, cette ſituation eſt la plus commode, ſoit qu'il ait à faire l'amputation de la jambe droite ou de la gauche: s'il étoit placé en dehors il faudroit ſcier le tibia le premier, & enſuite le peroné, qui étant très-foible pourroit ſe caſſer ou s'éclater avant que d'ê-

tre ſcié ; & de plus en ſciant les deux os l'un après l'autre, l'opération en ſeroit plus longue, & le patient en ſouffriroit plus long-tems. Le tout ainſi diſpoſé, voyons comment il faut ſe conduire dans l'opération.

Conduite de l'opération.

On commence par une compreſſe E. longue d'un demi pied, étroite & épaiſſe, qu'on poſe ſous le jarret, & qu'on laiſſe deſcendre juſqu'à l'endroit où on doit faire la ſeconde ligature : on met une autre compreſſe circulaire F. trois travers de doigts au-deſſus du genou, laquelle paſſe par-deſſus la partie ſupérieure de la longitudinale, afin de faire la compreſſion des vaiſſeaux. Sur cette derniere compreſſe on met la ligature G. qui doit faire le tourniquet, on paſſe ſous cette ligature deux petits bâtons HH. l'un en dedans de la cuiſſe, l'autre en dehors, on les tourne juſqu'à ce qu'on trouve que la cuiſſe ſoit ſuffiſamment ſerrée, & on donne ces deux bâtons à tenir au même ſerviteur, qui en empoignant la cuiſſe en tiroit la peau en en-haut. (*a*).

(*a*) Les Modernes ne ſe ſervent plus pour tourniquer que d'un petit bâton ou garot ; ils mettent deſſous une plaque de corne ou d'écaille un peu courbe, pour empêcher qu'il ne pince la peau, & le placent, autant qu'il eſt poſſible, ſur la partie oppoſée à celle où l'on doit faire la compreſſion. Le tourniquet de M. Petit a de grands avantages. Il comprime moins les parties laterales que le tourniquet ordinaire ; on n'a pas beſoin d'aide pour le tenir, ni pour le ſerrer ou pour le lâcher ; l'Opérateur peut lui-même par le moyen de la vis, arrêter plus ou moins le cours du ſang dans l'artere. Quand on craint l'hœmoragie après l'opération faite, on le laiſſe ſur la partie, & ſi elle ſurvient, on le ſerre autant qu'il eſt néceſſaire, ce que toutes perſonnes & le malade lui-même peut faire, on le laiſſe de même après l'opération de l'anevriſme, pour rallentir le mouvement du ſang dans le tronc de l'artere.

Ce tourniquet N. eſt compoſé de trois pieces de bois, ſçavoir, de deux plaques preſque ſemblables, & d'une vis qui paſſe au travers de la plaque qui eſt mobile & s'appuie ſur la plaque qui eſt immobile. Cette vis dont les

On prend une ſeconde ligature I. qu'on met à trois doigts au-deſſus du genou, pour contenir la peau & les muſcles dans le tems de l'inciſion, on releve les bouts de cette ligature après en avoir fait deux ou trois tours & l'avoir nouée, en embraſſant au-deſſous le bout inférieur de le compreſſe longitudinale, parce que ſi on les laiſſoit pancher ils pourroient nuire dans le tems de l'inciſion. On prend auſſitôt avec la main droite le couteau courbe K. qu'on paſſe par-deſſous la jambe, & le poſant ſur la crête du tibia, on appuye ſur le dos avec la main gauche, (*a*) puis deſcendant ſous la jambe & remontant par le dedans juſqu'à l'endroit où on a commencé, ce qui fait une inciſion circulaire, on coupe toutes les chairs juſqu'aux os : on quitte le couteau, & on prend le ſcalpel L. avec lequel on coupe les chairs qui ſont entre les deux os, & on repaſſe le ſcalpel autour du tibia pour en couper le

pas ſont écartés, ſert à éloigner ou à raprocher de la plaque immobile la plaque qui eſt mobile. On entoure la partie avec une bande de chamois 5. large de quatre travers de doigt, à laquelle tient une pelote mobile qu'on applique ſur les vaiſſeaux, & une eſpece de petit couſſin fixe ſur lequel on met le tourniquet. On entoure auſſi la partie avec un lac qu'on fait paſſer ſur la piece mobile & qu'on arrête par des nœuds. En tournant la vis du tourniquet appliqué autant qu'il eſt poſſible ſur la partie oppoſée à celle où eſt la pelote, on éloigne la plaque mobile ; & le lac en appliquant la pelotte ſur le cordon des vaiſſeaux les comprime autant qu'on le juge à propos.

L'étendue des deux plaques du tourniquet & l'épaiſſeur de la pelotte concourent enſemble à diminuer la compreſſion du lac ſur les parties latterales du membre.

Quelques perſonnes ſe défiant de la ſolidité d'un écrou & d'une vis de bois, ont fait fabriquer en fer de ſemblables tourniquets. On en fait auſſi de petits pour le bras.

(*a*) Il faut prendre garde que le couteau ne touche à l'os qui pourroit en émouſſer le tranchant, ce qui l'empêcheroit de couper nettement les chairs.

périoſte s'il ne l'étoit pas, parce que ſi les dents de la ſcie étoient obligées de déchirer le périoſte & les chairs qui occupent l'eſpace qui eſt entre les deux os, ce ſeroit une augmentation de douleur pour le malade.

Trait ſingulier de pratique.

Quelques Praticiens veulent qu'on prenne un morceau de linge, qu'on le fende par un de ſes chefs de maniere qu'il y en ait trois; que les deux bouts fendus on les paſſe entre les lévres de la plaie pendant que celui qui ne l'eſt pas demeure en deſſous, & que pendant qu'on ſçie les os on faſſe par un ſerviteur tirer ces trois bouts de bande en enhaut; ils prétendent que par ce trait de pratique on en reçoit deux avantages; l'un, qu'en reculant les chairs, on en ſcie les os plus haut, ce qui empêche que les bouts des os n'excedent les chairs après l'opération; & l'autre, que ce linge empêchant la ſcie de toucher aux chairs, on évite beaucoup de douleur au malade, & d'autant plus, diſent-ils, que l'opération n'eſt pas retardée d'une minute.

Maniere de ſcier.

Avec cette ſcie M. on ſe met en devoir de ſcier les os au plûtôt l'ayant poſée deſſus, & la main gauche étant appuyée ſur la jambe, on va doucement juſqu'à ce qu'elle ait un peu anticipé, on va plus vîte quand on ſent qu'elle a mordu dans l'os, & on va très-vîte quand elle eſt dans le corps de l'os. Si celui qui tient la jambe la levoit dans ce tems il ſerreroit la ſcie, ce qui l'empêcheroit de marcher; c'eſt pourquoi il lui faut dire de la baiſſer, afin de faciliter la voye de la ſcie, & qu'elle puiſſe aller & venir ſans aucun empêchement.

Ce qu'il y a à faire après l'amputation de la jambe.

La jambe étant ſéparée, on défait auſſitôt la ligature qui eſt au-deſſous du genou, on prend une pince à bec de corbin N. ou cette pincette O. qui a un anneau pour la ſerrer quand on tient le vaiſſeau. Sur chacune des pinces il y a un fil noué QQ. preſt à lier le vaiſſeau, & aux bouts de ce fil

à chacun une aiguille RR. On dit au ſerviteur qui tient le tourniquet de le lâcher un peu pour voir par le dardement du ſang l'endroit où eſt le vaiſſeau, obſervant de ne ſe pas mettre vis-à-vis le moignon, ſi on ne veut pas avoir du ſang dans le nez, mais un peu à côté : ayant pincé le vaiſſeau on donne l'inſtrument à tenir à un ſerviteur, pendant qu'on fait la ligature de la maniere que j'ai dit ci-deſſus. Si on ne pouvoit pas attraper le vaiſſeau, alors avec ces deux aiguilles SS. enfilées d'un même fil T. & paſſées à ſes côtez, puis ſorties par-deſſous le jarret, on s'en aſſûreroit en y liant les deux bouts du fil ſur une compreſſe V. comme j'ai déja dit : ou bien on pourroit par un troiſiéme moyen ſe rendre maître du vaiſſeau, qui eſt de prendre une grande aiguille courbe enfilée, la fourrer d'un côté du vaiſſeau, & la retirer de l'autre, en prenant un peu des chairs, & liant les deux bouts du fil ſur une compreſſe, on arrête ainſi le ſang en peu de tems, comme je l'ai fait & vû faire pluſieurs fois dans les Hôpitaux des Armées. (*a*) La ligature bien faite, derechef on ordonne de lâcher le tourniquet, & ſi le ſang ne s'élance plus, on eſt alors content de ſon opération : mais ſi par malheur la ligature manquoit ;

(*a*) La ligature des vaiſſeaux, qu'Ambroiſe Paré a pratiquée le premier, eſt une des circonſtances les plus importantes de l'opération. Des trois manieres propoſées par l'Auteur, la derniere eſt la meilleure & la ſeule qui ſoit à preſent en uſage. L'Opérateur prend une aiguille courbe & enfilée d'une eſpece de ruban compoſé de quatre ou cinq brins de fil ciré ; il l'enfonce aſſez avant dans les chairs à un des côtés du vaiſſeau, & la retire ; il la paſſe une ſeconde fois dans les chairs à l'autre côté du vaiſſeau & la retire de même ; il noue le fil à deux nœuds ſans y mettre de compreſſe ; & par ce moyen le vaiſſeau qui en eſt entouré, ſe trouve lié avec les chairs qui l'environnent, & comprimé exactement & mollement.

Il y a deux & quelquefois trois artéres conſidérables

on auroit recours à ces trois boutons de vitriol XXX.

Il eſt inutile d'ordonner de laiſſer couler une certaine quantité de ſang pour laiſſer dégorger la partie, il n'en ſort toujours que trop quelque ſoin qu'on prenne pour l'arrêter ; tout celui qui étoit dans la jambe eſt perdu, & celui des veines de la cuiſſe ſe vuide preſque tout, tant durant l'opération, qu'après qu'elle eſt achevée, ſans qu'on le puiſſe empêcher, c'eſt-pourquoi cette quantité eſt ſuffiſante, ſans en laiſſer encore échaper volontairement qui ne pourroit être que du ſang artériel qui affoibliroit le malade plûtôt que de le ſoulager ; il faut donc l'arrêter le plûtôt qu'on peut par la ligature, & ainſi conſerver les forces du malade.

Le ſang doit être arrêté au plûtôt.

Après l'opération il faut panſer le malade, ce qu'on doit faire avec beaucoup de diligence tout étant prêt pour cet effet, on ordonne au ſerviteur qui tient le tourniquet de le tenir toujours ſerré pendant le panſement, afin que l'impulſion du ſang ne pouſſe point dehors la ligature qui n'eſt en état de lui réſiſter que quand elle eſt appuyée de tout l'appareil, & c'eſt par où on commence en appliquant deſſus deux petites compreſſes quarées YY. pour la ſoutenir contre les pulſations du ſang artériel. On met ſur les deux bouts des os deux petits plumaceaux plats, imbibez d'eſprit de vin, on couvre toutes les chairs avec des plumaceaux *aaaa.* épais & chargez d'aſtringens, & par deſſus l'étoupade *b* qui couvre tout le moignon qu'on fait en-

Du panſement du malade.

qui donnent du ſang ; ce que l'on voit, lorſqu'on a lâché le tourniquet. On fait la ligature de chacune ſéparement de la maniere qu'on vient de dire. Si le conduit qui eſt à la partie poſterieure & preſque ſuperieure du tibia, dans lequel paſſe un rameau de l'artére tibiale, ſe trouve à l'endroit où l'on coupe le tibia ; on applique ſur ce conduit un bourdonnet trempé dans un ſtiptique. L'on peut arrêter ainſi le ſang que fournit ce vaiſſeau, dont on ne peut faire la ligature.

trer

trer dans une veſſie *d* fendue exprès, & dans laquelle il y a des poudres aſtringentes. On poſe l'emplâtre *e* fendu en quatre, le milieu ſur le moignon & dont les quatre chefs embraſſent tout le genou, enſuite la grande compreſſe *f* qui eſt de même figure, & puis les quatre compreſſes longitudinales *g g g g*, dont le milieu des trois prémieres eſt poſé ſur le moignon où elles repréſentent une étoile, & la quatriéme fait quelques circulaires autour du moignon en embraſſant les ſix chefs des trois premieres [*a*].

Avant que de poſer les bandages on fait un peu ployer le genou pour mettre le moignon dans une figure convenable à s'appuyer ſur une jambe de bois, on prend la bande roulée *b* à un chef, avec lequel on fait quatre ou cinq circulaires autour du moignon, puis l'ayant paſſée ſur le genou, on la deſcend ſur le moignon, & la remontant ainſi & la deſcendant alternativement on continue juſqu'à ce qu'elle ſoit finie; puis on arrête le bout avec une épingle. On prend enſuite la bande roulée à deux chefs *d*, on tient un chef dans chaque main, on en poſe le milieu ſur le moignon & montant les deux chefs en en-haut on y en laiſſe un pour y faire des circulaires, on le fait tenir par un ſerviteur pendant qu'on ramene l'autre ſur le moignon, & que l'on retourne ſur le genou, pour être engagé

Poſition des bandages.

(*a*) On a bien ſimplifié l'appareil de l'amputation. On poſe ſur les ligatures des vaiſſeaux des petites compreſſes fort épaiſſes, ou de petits bourdonnets en aſſez grande quantité pour faire une ſaillie au-deſſus des os; on met ſur le reſte des chairs des plumaceaux épais, ou de la charpie brute; on applique enſuite ſur le moignon une compreſſe quarrée en pluſieurs doubles, une compreſſe cruciale ſimple, dont les chefs embraſſent le genou, une autre compreſſe quarrée un peu plus grande que la premiere, & enfin une ſeconde cruciale double, dont les chefs embraſſent le genou comme la premiere cruciale. On poſe enſuite les longuettes & la bande.

par un nouveau circulaire, & revenir puis après ſur le moignon, & continuer ainſi juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu au bout de la bande, & parce que ce bandage eſt un de ceux qu'on fait à la tête, on lui a donné le nom de capeline, dérivé de *caput*, tête. On ôte pour lors le tourniquet; mais comme le chef de la bande qui a fait les circulaires ſur le genou n'eſt pas auſſitôt fini que celui qui a fait les circonvolutions du moignon, on en fait des circulaires au bas de la cuiſſe, après avoir mis deſſous une compreſſe fort épaiſſe, qui appuyant ſur les vaiſſaux diminue l'impétuoſité du ſang vers la ligature.

Bandages circulaires.

Les bandes bien arrêtées avec pluſieurs épingles on recouche le malade dans ſon lit, on met deſſous ſon jarret un ou deux oreillers pour tenir le moignon élevé. On fait appuyer le moignon d'une main par un ſerviteur, & le genou de l'autre pendant quelques jours, pour empêcher par ce preſſement la ſortie du ſang & le relachement des bandes & afin d'avertir ſi le ſang s'échapoit & venoit à percer les bandages. On fait donner un bouillon au malade, on le ſaigne deux ou trois heures après, & on fait obſerver un bon régime de vivre.

Comment on accommode le malade dans ſon lit.

On ne releve point cet appareil de deux ou trois jours, on attendroit davantage même ſi on craignoit l'hémorragie en le renouvellant, on leve doucement les plumaceaux, parce que le fil de la ligature des vaiſſaux peut s'y être attaché: on peut alors ſe paſſer de la veſſie, il n'eſt pas non plus néceſſaire de couvrir les plumaceaux d'aſtringens; il faut leur en ſubſtituer d'autres couverts d'un digeſtif pour procurer la ſupuration; mais s'il y avoit eu diſpoſition à gangréne, il faut animer le digeſtif & ſe ſervir de remedes ſpiritueux pour vivifier la plaie, & en bannir tous les pourriſſans, on continue le panſement par les mondificatifs, les incarnatifs & les deſſicatifs; on ne met point d'onguent

Relevement de l'apareil.

ſur les bouts des os, mais des plumaceaux trempez dans l'eſprit de vin en attendant l'exfoliation. Quand elle eſt faite, on travaille à cicatriſer la plaie, ce qui ne ſe fait pas aiſément, parce qu'étant ronde il faut que la cicatrice s'approche depuis la circonference juſqu'au point du milieu.

Continuation du panſement.

Preſque tous ceux à qui on a coupé un bras ou une jambe, ſe plaignent de ſentir de la douleur à la partie qu'ils n'ont plus, tantôt ils diſent que c'eſt le gros orteil, tantôt que c'eſt le petit doigt du pied qui les a empêché de dormir. J'en ai vû qui diſoient que ces ſortes de douleurs leur étoient plus inſuportables que celles de leurs plaies. Cela vient de ce que le cerveau ſépare ſans ceſſe une certaine quantité d'eſprits animaux qui s'écoulent par les nerfs pour ſervir aux fonctions du corps, & que ceux qui ſont deſtinez pour les mouvemens & les ſenſations de la partie qui n'exiſte plus, & qui eſt ſéparée des autres, ne trouvant point d'emploi doivent néceſſairement refluer vers le cerveau. C'eſt ce malheureux reflux qui excite ces ſentimens de douleur, ces ſecouſſes irregulieres, & ces contractions involontaires, qui fatiguent plus les malades que la douleur cauſée par la plaie.

Des douleurs que le malade reſſent dans un membre qu'il n'a plus.

Il y en a qui blâment l'uſage de la veſſie de porc, diſant qu'elle empêche qu'on ne s'aperçoive quand le ſang s'échape des vaiſſaux, parce qu'elle retient tout; d'autres prétendent que c'eſt la fin pour laquelle il faut s'en ſervir, parce que ce ſang échapé & retenu ſe mélant avec les poudres aſtringentes fait un maſtic qui bouche les vaiſſaux & empêche l'hémorragie.

Controverſes ſur l'uſage de la veſſie de porc, & d'une aiguille après l'amputation

Quelques Auteurs veulent qu'après l'amputation on paſſe une aiguille enfilée à travers la peau de la partie ſupérieure du moignon, que la même aiguille en faſſe autant à la partie inférieure pour nouer ces deux bouts de fil enſemble; qu'on faſſe la même choſe du côté droit au gauche, deſorte que

ces fils paſſans en croix ſur la plaie tirent & approchent la peau pour empêcher que les chairs ne ſoient trop découvertes. Cette pratique n'eſt pas du goût de tous les Chirurgiens, diſans que quand l'opération eſt bien faite, la peau, les chairs, & les os ſont coupez également, que c'eſt une nouvelle douleur qu'on fait ſouffrir par ces quatre points d'aiguille, & que ſi la peau découvroit trop les chairs, un bandage convenable pourroit remedier à cet inconvénient (*a*).

Amputation avec un couteau brulant.

Un de nos Anciens a crû rencontrer à merveille en nous propoſant de faire l'amputation avec un grand couteau qu'on auroit fait rougir. Il a dit que par ce moyen on feroit d'une pierre deux coups, c'eſt-à-dire qu'on feroit l'inciſion, & qu'on cautériſeroit les vaiſſaux ; mais cette méthode n'a été approuvée ni ſuivie de perſonne.

Maniere d'amputer avec des couperets.

Botal décrit une autre maniere de couper une jambe ; il veut qu'on mette la jambe entre deux couperets ſemblables à ceux des Bouchers, enchaſſés dans deux billots de bois, la jambe étant poſée ſur le tranchant de celui de deſſous, il veut qu'on laiſſe tomber l'autre ſur la jambe par le moyen d'une couliſſe, & il prétend que ces deux couperets ſépareront les chairs & les os plus promptement que la ſcie : il ajoute qu'on a coupé pluſieurs jambes par cette méthode, & que les bleſſés ont été bien guéris ſans ſentir dans l'opération qu'une très-legere douleur (*b*)

(*a*) Pour empêcher que la peau ne decouvre trop les chairs, on fait préſentement l'inciſion circulaire en deux tems, comme le conſeille M. Petit. On coupe d'abord la peau circulairement avec le couteau courbe, un bon pouce au deſſous de l'endroit où l'on doit faire l'inciſion circulaire. Un aide retire enſuite les tégumens vers la partie ſuperieure, & l'Opérateur fait l'inciſion circulaire près de la peau qu'on a tirée.

(*b*) M. Verduin Chirurgien Hollandois, & M. Sabourin Chirurgien Genevois, ont auſſi tous les deux dans

Je ne vous rapporte pas ces divers ſentimens pour vous exciter à les mettre en pratique ; mais ſeulement afin que vous ſoyez informez des différentes Sectes qui s'élevent dans la Chirurgie de tems en tems comme dans toutes les autres Profeſſions, & je vais finir cet article par le récit de ce qui ſe paſſa aux Invalides il y a vingt ans au ſujet d'une cuiſſe coupée (*a*).

le même tems, vers la fin du ſiecle paſſé, propoſé une autre méthode d'amputer la jambe. On l'appelle amputation à lambeau, parce qu'en la faiſant, on conſerve une portion des muſcles jumeaux & ſolaire & la peau qui la couvre.

Après avoir placé le malade & s'être rendu maître du ſang par le moyen du tourniquet de M. petit, on fait à la peau & à la graiſſe ſur le tibia & le peroné, deux travers de doigt au-deſſous de la tuberoſité du tibia, une inciſion demie circulaire On fait entrer au côté interieur de la jambe à l'une des extrêmités de l'inciſion un couteau plat à deux tranchans, & on le fait ſortir de l'autre côté à l'autre extrêmité de l'inciſion. On coupe enſuite, en portant ce couteau vers le pied, les muſcles juſqu'au tendon d'Achile, de maniere qu'on forme du gras de la jambe un lambeau dont on couvre le moignon lorſqu'on a ſcié les os. Cette méthode a de grands avantages. Le lambeau s'applique ſur l'embouchure des artéres, arrête l'hémoragie, & diſpenſe par conſéquent de la ligature des vaiſſeaux ; les os ne s'exfolient point ; la plaie eſt beaucoup plus petite qu'elle ne l'eſt lorſqu'on fait l'amputation à l'ordinaire, la ſupuration eſt par conſequent moins abondante, & la cure beaucoup plus prompte. On met ſur la plaie pluſieurs plumaceaux, & ſur le lambeau une compreſſe épaiſſe, un emplâtre cruciale, & une petite plaque concave. On ſoutient tout l'appareil par une bande ſerrée autant qu'il le faut pour appliquer exactement le lambeau ſur le moignon & ſur l'embouchure des vaiſſeaux. On laiſſe le tourniquet ſur la cuiſſe, & on le lâche aſſez pour qu'une petite quantité de ſang aille conſerver la vie du moignon. On concevra aiſément que cette méthode ne convient pas, lorſque la portion des chairs qui formeroit le lambeau n'eſt pas ſaine.

(*a*) Comme l'amputation de la jambe, celle de la cuiſſe, celle de l'avant-bras & celle du bras ne diffe-

rent pas de beaucoup entr'elles, quant à la maniere de les faire. L'Auteur s'eſt contenté de parler de la premiere. Il eſt cependant une eſpece d'amputation du bras, dont la pratique eſt bien differente de celle des autres amputations, & qui par ſon importance & par ſa difficulté, mérite qu'on en donne, quoiqu'en peu de morts, une idée exacte. Feu M. Morand le pere l'a pratiquée le premier & depuis lui feu M. le Dran le pere.

On fait cette opération à l'articulation de l'humerus avec l'omoplate, ce qui lui a fait donner le nom d'amputation dans l'article. Elle eſt néceſſaire lorſque la partie ſuperieure de l'humerus eſt fracaſſée, lorſque la tête ou le col de cet os eſt gonflé ou carié, &c.

Pour la faire il faut, comme dans toutes les autres amputations, ſe rendre d'abord maître du ſang. C'eſt pourquoi l'on commence par faire la ligature des principaux vaiſſeaux, parce qu'on ne peut ſe ſervir de tourniquet. On fait aſſeoir le malade ſur une chaiſe, on lui cache le viſage avec une ſerviette, on éleve le bras qu'on doit amputer. Après avoir reconnu exactement la route des vaiſſeaux brachiaux, on prend l'aiguille enfilée d'un fil compoſé de ſix ou huit brins, on la fait entrer environ à la diſtance de trois travers de doigt du creux de l'aiſſelle, on la fait paſſer par deſſous les vaiſſeaux, & ſortir du côté oppoſé à celui où elle eſt entrée. On noue le fil à un nœud pour arrêter le ſang, l'on touche l'artére au-deſſous, & ſi l'on n'y ſent point de batement, on fait un ſecond nœud pour aſſujettir le premier. L'aiguille dont on ſe ſert eſt fort groſſe, tranchante ſur les côtés, & fort courbe, afin que la ligature ne renferme pas avec les vaiſſeaux, une trop grande portion des parties voiſines. Il faut porter l'aiguille le plus près de l'os qu'il eſt poſſible, de peur d'offenſer les vaiſſeaux.

Après avoir arrêté le ſang, on baiſſe le bras, & l'on fait avec un biſtouri à la diſtance de trois ou quatre travers de doigt de l'acromion, une inciſion tranſverſale, qui diviſe le muſcle deltoide & pénétre juſqu'à l'os. On en fait deux autres de deux ou trois travers de doigt, l'une à la partie anterieure & l'autre à la partie poſterieure. Ces deux dernieres doivent tomber perpendiculairement ſur la premiere, & former avec elle une eſpece de lambeau, ſous laquelle on porte un biſtouri pour couper les deux têtes du muſcle biceps vers leur attache ſuperieure & la capſule de l'articulation. On porte deux doigts de la main gauche vers la partie ſuperieure de la tête de l'humerus, on la tire à ſoi, & l'on

Le nommé Rabel, dont je vous ai déja parlé, vint propoſer au Roy & à M. de Louvoy une eau ſtiptique qu'il diſoit merveilleuſe & infaillible pour arrêter toutes ſortes d'hémorragies. Aucun bleſſé dans les Armées ne devoit plus mourir par des pertes de ſang avec cette eau, il demandoit la permiſſion d'en faire des expériences pour convaincre tout le monde de la bonté de ſon remede; & il perſecuta tant M. de Louvoy qu'il obtint ſon conſentement pour en faire l'épreuve ſur un ſoldat des Invalides à qui l'on devoit couper la cuiſſe: M. Ducheſne premier Médecin des Princes, fut

D'une expérience de Rabel.

coupe la capſule & les autres parties qui ne l'ont pas encore été. Il faut prendre garde cependant de toucher aux vaiſſeaux qui ſont liés. On dégage entierement la tête de l'os, on examine ſi la ligature eſt bien faite, on acheve de ſéparer entierement le bras en coupant ce qui reſte de chair & de peau au deſſous de la ligature pour en former un autre lambeau. On fait près du corps une ſeconde ligature, dans laquelle on ne comprend que les vaiſſeaux; on abaiſſe le lambeau ſuperieur pour couvrir & remplir la capacité de l'articulation, on releve le lambeau inferieur pour le joindre au ſuperieur, & comme il peut être trop grand, on coupe avec des ciſeaux ce qui l'empêcheroit de l'ajuſter exactement. L'on coupe par conſequent la premiere ligature, que la ſeconde rend inutile. Si quelque vaiſſeau donne du ſang pendant l'opération, on y fait appliquer le bout du doigt de quelqu'un des aſſiſtans. On laiſſe pendre en dehors les bouts du fil de la ſeconde ligature, afin de la tirer lorſqu'elle ſe ſeparera. On met ſur les lambeaux ajuſtés beaucoup de charpie brute, afin de les appliquer exactement l'un à l'autre & au fond de la cavité de l'article; on en remplit le creux de l'aiſſelle, pour faire ſur les vaiſſaux une compreſſion exacte. On couvre cette charpie d'un emplâtre coupé en croix de Malthe, d'une compreſſe de même figure, & de trois longuettes, ſçavoir de deux qui ſe croiſent, & dont les chefs vont juſqu'à l'autre épaule, les uns par devant, les autres par derriere, & d'une troiſiéme un peu plus large, qui les couvre & dont les chefs ſe croiſent ſur l'épaule oppoſée. On ſoutient tout l'appareil avec le bandage appellé Spica-deſcendant.

préſent avec pluſieurs autres Médecins & Chirurgiens à l'amputation que fit le Chirurgien de la Maiſon On livra le malade à Rabel qui avoit préparé l'appareil à ſa mode, il appliqua ſon remede de la maniere qu'il s'étoit propoſé, & fit tels bandages qu'il jugea néceſſaires pour arrêter le ſang; mais à peine eût-il fini qu'on vit le ſang percer toutes les bandes. Il fut obligé de défaire cet appareil pour en mettre un autre, il doubla la doſe de ſon eau, il fit de ſon mieux pour tamponer la partie, mais le ſang continuant toujours à s'échaper, le malade mourut entre ſes mains, & en préſence de tous les aſſiſtans. On fit au Roy & à M. de Louvoy le rapport de ce qui s'étoit paſſé, & il fut deffendu à Rabel ſous de rigoureuſes peines de ſe ſervir davantage de ſon eau.

Quand le Chirurgien a été obligé de couper une jambe ou une cuiſſe pour ſauver la vie à un bleſſé, quoiqu'il l'ait parfaitement bien guéri, cet homme ne laiſſe pas que de ſe trouver dans l'impuiſſance de marcher par la privation d'une partie qui lui étoit néceſſaire pour cette action. Il ne ſuffit donc pas alors au Chirurgien de l'avoir tiré du tombeau, il faut encore que par ſon induſtrie il ajoute une organe ſemblable en compoſition & en uſage à celui qui manque.

De la prothèſe.

Cette opération eſt rangée ſous la quatriéme & derniere eſpece des opérations de Chirurgie qu'on appelle prothèſe, ou *proſtaſis*, qui eſt dérivé de *pros* qui ſignifie *devant*, & de *titein* qui veut dire *mettre*, parce que par le moyen de cette opération on met & ajoute au corps un inſtrument à la place de quelque partie qu'il a perdue. On tire deux utilités de cette addition; la premiere, pour l'ornement comme quand on met un œil ou des dents artificielles; la ſeconde, pour la néceſſité, comme quand on ajoute un bras ou une jambe de bois; c'eſt particulierement cette derniere prothèſe qui

eſt néceſſaire, puiſque ſans ſon ſecours l'homme ne pourroit point agir.

Chacun ſçait comment doit être faite une jambe de bois pour marcher, les dernieres guerres ont réduit pluſieurs perſonnes dans la néceſſité d'en porter. Je vous dirai ſeulement qu'elle doit être proportionnée à la grandeur de l'autre jambe, que la partie ſupérieure doit être creuſée pour embraſſer le bas de la cuiſſe, qu'il y doit avoir des rubans pour la lier & l'aſſurer à la cuiſſe, qu'il faut qu'elle ſoit garnie d'un couſſinet à l'endroit où poſe le genou, pour éviter qu'il ne ſoit bleſſé par la dureté du bois, qui ne doit point être caſſant, mais ferme & liant pour la ſûreté de celui qui la porte.

De la jambe de bois & de ſon uſage.

Quand on veut un peu en corriger la difformité on en fait tailler une par un Sculpteur de la même figure que l'autre, obſervant la même grandeur & groſſeur à laquelle on met un bas & un ſoulier comme à l'autre, & ſi elle montoit juſqu'à la cuiſſe le genou ayant été coupé, on pourroit la faire ployer quand on eſt aſſis, en ôtant une virole, & la remettant quand on voudroit ſortir. Un Officier d'Armée s'étoit tellement habitué avec ſa jambe de bois, qu'il montoit à cheval & ſe trouvoit dans toutes les occaſions les plus périlleuſes. Il reçut un coup de mouſquet qui lui caſſa ſa jambe de bois, il s'écria à l'ennemi qu'il étoit pris pour dupe, parce qu'il en avoit une autre dans ſa valiſe.

D'un bras artificiel.

Depuis un an ou deux le R. P. Sebaſtien Religieux Carme, qui eſt un des Académiciens honoraires de l'Académie des Sciences, a préſenté un bras artificiel de ſon invention fait de fer blanc, & rempli de pluſieurs reſſorts, par le moyen deſquels il promet qu'etant attaché au moignon, on pourra conduire un cheval, écrire, & faire toutes les mêmes actions comme ſi l'on avoit ſa main naturelle, il aſſure que les mouvemens ſeuls du moi-

gnon faisant agir les ressorts, on fera mouvoir le poignet & les doigts de la maniere qu'on voudra. Cette machine n'étoit pas encore dans sa perfection quand il l'a présentée, si elle réussit comme il l'a promis, les manchots ne pourront assez lui donner de louanges.

FIG. XLVIII. POUR L'OPERATION DES VARICES.

De l'opération pour les varices.

ON entend par le mot de varices des veines dilatées qui demandent une operation pour les guérir, qu'on appelle *kirsotomie*, qui est dérivé

de *kirsos*, qui signifie *varice*, & de *temnin*, qui veut dire *couper*, parce qu'elle consiste dans une ouverture qu'on fait à ces varices ou veines dilatées & gonflées.

Les Auteurs donnent deux causes aux varices ; l'une interne, quand le sang devenu trop grossier par une consistance épaisse qu'il a acquise, ne pouvant pas couler dans les veines, s'y arrête dans quelqu'un de leurs rameaux, où se coagulant, il empêche celui qui le suit de passer, & qui le poussant continuellement pour se faire passage, oblige la veine de se dilater. L'autre cause externe est, quand par quelque action violente ou par de grands efforts le sang a fait étendre les membranes d'une veine, & les contraint de former un petit sac où il peut séjourner avec liberté. Si elles étoient aussi fréquentes aux hommes qu'aux femmes, & si nous ne remarquions pas que nous n'en trouvons qu'aux cuisses & aux jambes de celles qui ont eû des enfans, nous admetterions ces deux causes. Mais comme les varices sont des suites de la grossesse, il ne faut point leur chercher d'autre cause que la tumeur que fait la matrice lorsqu'elle contient un enfant ; qui pesant sur les veines iliaques empêche que le sang qui remonte des parties inferieures, ne puisse entrer dans la veine-cave. Deux causes de ce mal.

Il y a dans les veines des cuisses & des jambes beaucoup plus de valvules que dans celles des autres parties. Ce sont autant d'échelons pour aider au sang à monter & à lui faciliter son retour vers sa source. Quand le cours de ce sang est arrêté par la grosseur de la matrice, il pese sur ces valvules, il les dilate & fait ces petites tumeurs de couleur violette qu'on voit d'espace en espace, le long des extrémités inferieures, & qu'on appelle des varices. Valvules fréquentes aux veines des cuisses.

On les connoît par leur couleur qui est d'un violet brun, & en apuyant avec le doigt sur la Signes des varices.

tumeur: quand elle eſt faite de ſang, elle diſparoît, parce qu'il eſt pouſſé le long du vaiſſau; mais elle revient auſſitôt qu'on a levé le doigt. Elles ſont toujours plus enflées le ſoir que le matin, parce que le ſang lorſqu'on eſt levé, a plus de peine à remonter en ligne directe, que quand on eſt couché; c'eſt dans cette ſituation qu'il peut plus facilement continuer ſon cours. S'il y en a quelqu'une qui par la trop grande dilatation du ſang commence à devenir douloureuſe, ou qui par une extrême tenſion ſe ſoit crevée, il faut en entreprendre la guériſon.

3 Moyens d'y remedier.

La Chirurgie nous offre trois moyens pour remedier à cette ſorte d'incommodité. Le premier eſt l'application des remedes aſtringens, capables de reſſerer les membranes de la veine trop étendues, comme la folle farine, ou celle de fèves, les poudres de bol d'Arménie, du ſang-dragon & de terre ſigillée incorporées avec le blanc d'œuf miſes deſſus ce morceau de linge A. qui fait un circulaire à la jambe, & ſera laiſſé longtems ſans le relever; ou bien l'emplâtre des hernies qui a beaucoup d'aſtriction. Le ſecond, c'eſt le bandage qui ſe fait de deux manieres; ou avec une bande roulée B. large de trois travers de doigts, & longue de trois aulnes, qu'on commence au pied par un étrier & qu'on continue par doloires juſqu'au genou, ayant mis une grande compreſſe C. trempée dans une eau ſtiptique D. ſur les élevations des varices, afin de plus comprimer en ces endroits qu'ailleurs; l'autre maniere eſt de faire une eſpèce de botine E. ou de gros linge, ou de peau de chien, qui aille depuis les malléoles juſqu'au genou, taillée & proportionnée à la groſſeur de la jambe où il y ait des œillets F. pour la lacer en dehors de la jambe avec un petit cordon G. Ce bandage étant bien fait ſe recouvre le jour d'un bas, & ſe laiſſe la nuit ſans incommoder. Je préfere ce dernier à

Deux manieres de pratiquer le ſecond moyen.

l'autre, parce qu'il fait une compreſſion égale, qu'il ne peut pas ſe relâcher, & qu'on n'eſt point obligé de le renouveller que quand on le veut, & qu'au premier, quoique bien poſé, les circonvolutions ſe dérangent toujours en ſe chauffant ou ſe déchauffant, ce qui oblige de le racommoder ſouvent. Le troiſiéme moyen eſt l'inciſion qui conſiſte à faire une ouverture à la varice pour la deſemplir, ce qu'on fait de deux manieres.

Premiere maniere de pratiquer le fecond moyen.

La premiere eſt d'ouvrir la varice avec une lancette à ſaigner H. de faire l'ouverture ſelon la longueur de la veine, & de la faire plus grande que celle d'une ſaignée, de vuider tout le ſang que la tumeur contient, & s'il y en a de grumelé, de le faire ſortir, de mettre un aſtringent ſur la partie, ou bien une petite plaque de plomb I. de la bien bander, & de la laiſſer long-tems ſans y toucher; c'eſt-à-dire pendant quelques mois, ſi le malade n'en eſt point incommodé.

Seconde maniere aujourd'hui peu pratiquée.

La ſeconde maniere eſt fort ancienne, mais peu pratiquée; c'eſt de marquer avec de l'encre K. la peau qui eſt ſur la varice, & de la marquer de la longueur de trois travers de doigts, de ſoulever encore cette peau en la pinçant, d'en tenir un côté & de faire tenir l'autre par un ſerviteur, puis avec ce biſtoury L. de couper la peau à l'endroit marqué, & l'ayant relachée, de diſſequer avec un ſcalpel M. ou un déchauſſoir N. le vaiſſeau variqueux, de paſſer par deſſous une aiguille O. enfilée de deux fils PP. de couper ces fils proche l'aiguille, & d'en couler un au-deſſus de la varice, & l'autre au-deſſous, de lier ces deux fils à un bon poulce l'un de l'autre pour avoir la liberté de couper la veine entre les deux fils avec des ciſeaux Q. ou de la laiſſer ſi on le juge à propos. On panſe cette plaie comme les autres en y mettant un petit plumaceau R. couvert d'un défenſif, le premier jour, puis l'emplâtre S. la compreſſe T. & le ban-

dage V. à deux chefs, pour mieux comprimer. On procure la ſupuration avec un digeſtif, on attend la chûte des deux fils, & on mondifie, incarne & cicatriſe la plaie.

Je m'étonne de ce que nos Anciens ne nous ont pas ordonné le cautere actuel pour barrer ces veines comme on fait aux chevaux, & qu'ils ſe ſoient contentez de conſeiller de nous ſervir du cautere potentiel, car ils veulent qu'on en mette une groſſe pierre ſur la varice, que l'eſcarre étant tombée, on procure la géneration d'une bonne chair qui rempliſſe le vuide ou le ſac de la varice : ils diſent que c'eſt un moyen ſûr de la guérir.

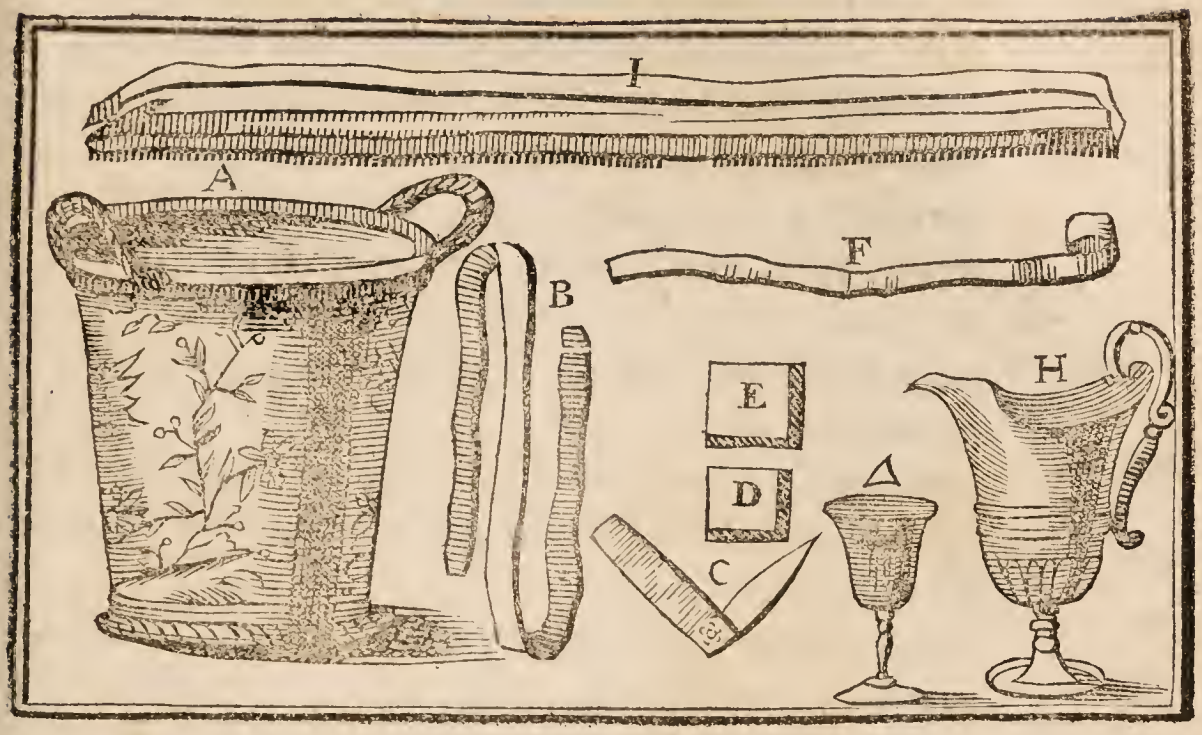
Choix de ces Moyens.

De tous ces moyens le meilleur eſt le bandage en forme de bottine. Quand même on auroit beaucoup de confiance aux aſtringens, & qu'on voudroit s'en ſervir, ils feroient peu d'effet s'ils n'étoient pas appuyez du bandage, & de plus une jambe ſeroit toute parſemée de varices, que le bandage bien fait les contiendroit également, & même lui ſeul peut les guérir ſans avoir beſoin d'aucun autre ſecours.

La lancette eſt plus commode pour ouvrir le vaiſſeau.

Mais ſi une varice eſt telle qu'on ne puiſſe ſe diſpenſer d'en faire l'ouverture, je conſeille de la faire ſimplement avec la lancette, & non pas par cette cruelle & douloureuſe opération enſeignée & pratiquée par nos Anciens. La ſimple inciſion conſerve l'uſage de la veine, elle peut l'ouverture refermée, redonner au ſang ſon chemin ordinaire ; mais par l'ancienne maniere, les ligatures coupant la veine, c'eſt un canal retranché au ſang qui a beſoin de toutes ſes routes pour retourner à ſa ſource, & les ſuites de ce retranchement ne peuvent devenir que fâcheuſes.

FIG. XLIX. POUR LA SAIGNE'E DU PIED.



J'Ay tâché de vous inſtruire hier de tout ce qui regarde la ſaignée en general. Je vous ai montré comment il falloit faire celle du bras. Si je ne vous ai point parlé de celle du pied, & ſi j'ai attendu à le faire aujourd'hui, deux raiſons m'y ont obligé. L'une, c'eſt qu'elle ſe fait ſur une partie qui devoit être le ſujet des opérations de ce jour, & l'autre, c'eſt qu'elle eſt accompagnée de circonſtances differentes de celle du bras qui demandoient qu'on en fit un article ſéparé.

Saignée du pied differente de celle du bras.

La premiere choſe en quoi ces ſaignées different l'une de l'autre, c'eſt ſur le tems de les faire, celle du bras ſe doit faire le matin, & celle du pied le ſoir. La premiere demande du repos, & l'autre de l'action avant que de les faire. Cela ſe doit entendre quand on eſt le maître de choiſir le tems, car dans une néceſſité preſſante les unes & les autres ſe font dans toutes les heures de la journée. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on choiſit le matin pour la ſaignée du bras, elle en eſt meilleure, parce que le ſang ayant circulé librement pendant la nuit,

Election des heures pour ces saignées.

les veines s'enflent mieux, & le sang sort avec plus de vivacité quand la veine est ouverte. Il est encore plus à propos de la faire dans le lit, que levé, parce que la chaleur du lit contribue à la mieux faire qu'après s'être refroidi en se levant ; mais au contraire pour celle du pied il faut marcher, afin que le sang descendant en-bas, puisse faire paroître les veines en les grossissant, & qu'il puisse sortir avec plus d'abondance qu'il ne feroit si on s'étoit reposé. L'experience journaliere prouve ce que je dis, & tout le monde en se déchaussant les soirs trouve les veines de ses pieds plus enflées qu'elles n'étoient le matin quand on s'est levé.

Ces saignées sont encore différentes sur la maniere de les faire ; on saigne le pied dans l'eau chaude, ce qu'on ne pratique pas au bras, c'est pour en faire gonfler les veines, qui étant plus éloignées du cœur, sont moins grosses que celles du bras : il en est de même que des branches des arbres, qui sont plus grosses plus elles sont proches du tronc, & qui diminuent à mesure qu'elles s'en éloignent, c'est pourquoi on se sert d'eau chaude au pied pour supléer à la petitesse des veines & à leur éloignement du cœur.

Circonstance pour la saignée du pied.

Aussitôt qu'on est entré dans la chambre du malade, il faut ordonner qu'on fasse chauffer de l'eau en cas qu'on n'ait pas eu la précaution de le faire avant l'arrivée du Chirurgien ; pendant qu'elle chauffe, il faut préparer un autre vaisseau, pour faire la saignée, dans lequel on met une serviette pour la propreté, afin que les pieds ne touchent point le vaisseau qui est ordinairement de bois ou de cuivre, comme un seau ou un chaudron ; & pour plus grande propreté, il faut mettre une autre serviette sur le vaisseau pour passer l'eau en la versant ; afin d'en séparer les ordures qui pourroient être tombées de la cheminée en la chauffant

chauffant. Il ne faut point faire la saignée dans le même chaudron qui aura chauffé l'eau, parce qu'ayant été sur le feu il brûleroit les pieds ou les jambes du malade. Les vaisseaux les plus commodes sont ces sceaux de fayance A. dont les Dames se servent pour se laver les pieds; outre qu'ils sont très-propres, & qu'il n'est pas besoin d'y mettre de serviette, c'est qu'étant profonds, les jambes trempent dans l'eau jusqu'à la jarretiere.

Pourquoi l'on fait mettre dans l'eau chaude les deux pieds du malade.

L'eau étant versée avant que de l'approcher du malade, le Chirurgien doit voir si elle est de bonne chaleur, observant qu'elle soit un peu plus chaude qu'il ne faut, parce qu'elle a quelquefois le loisir de refroidir avant que le malade ait mis les pieds dedans, & avec un peu d'eau froide il la met dans le degré de chaleur qu'il convient. Quoiqu'on ne saigne qu'un pied, il faut faire mettre les deux pieds dans l'eau pour trois raisons : la premiere, c'est qu'il est plus commode au malade d'y avoir les deux pieds qu'un seul; la seconde, c'est que le sang se porte plus volontiers vers les extrêmitez inférieures, quand elles sont toutes les deux échauffées que quand il n'y en a qu'une; & la troisiéme, c'est que si le Chirurgien trouvoit un pied trop difficile, l'autre est tout prest pour le prendre, & ainsi il peut choisir celui qu'il trouve le plus facile, sans être obligé de faire remettre l'autre dans l'eau & d'attendre qu'il soit échauffé.

C'est un abus de croire qu'il faille plûtôt saigner d'un pied que de l'autre dans de certaines maladies. La grosse artére qui reçoit le sang du cœur pour l'envoyer à toute la machine, se divise au-dessus de l'os sacrum en deux grosses branches qui vont dans les cuisses, de-là dans les jambes, de-sorte que le sang de l'une & celui de l'autre venant de la même source, il est indifférent de quel pied on le tire. C'est pourquoi quand le malade demande au Médecin qui ordonne la saignée, de quel

pied on la fera, il doit répondre de celui que le Chirurgien voudra, parce que si le pied qu'il prescrit se trouve si difficile qu'il soit impossible de le saigner, le malade ne veut point consentir qu'on prenne l'autre, ou s'il y consent par les raisons que lui donne le Chirurgien ce n'est qu'avec peine, & s'il ne tire pas de cette saignée tous les avantages qu'il s'étoit proposé, il en attribue la cause à ce changement; & quelquefois étant obligé de la faire au pied qui a été ordonné, on ne la fait pas si bonne & si copieuse, parce que les veines y sont trop petites, au lieu que si on avoit laissé la liberté au Chirurgien de la faire à l'autre, dont les veines sont peut-être plus grosses, il y auroit fait une saignée plus agréable au malade.

Précautions à prendre.

Les pieds du malade étant dans l'eau, il faut les laisser un espace de tems pour les échauffer, & pendant ce tems il faut dire à quelqu'un d'en faire chauffer d'autre dans un coquemart ou un poëlon, afin d'en avoir toujours de toute chaude, en cas qu'on fût trop long-tems à chercher la veine, ou pour la rechauffer quand le malade trop délicat n'aura pas voulu d'abord la souffrir autant chaude qu'elle doit être pour gonfler la veine. Le Chirurgien se fait donner un siége pour s'asseoir vis-à-vis le malade, & ayant mis une nappe ployée en plusieurs doubles sur ses genoux, il frotte les jambes du malade en en-bas pour faciliter la descente du sang vers le pied.

Lorsque le Chirurgien croit les veines suffisamment gonflées, il fait sortir de l'eau le pied qu'il croit devoir saigner, & l'ayant mis sur son genou gauche si c'est le pied droit, ou sur son genou droit si c'est le gauche, il l'essuye avec la nappe qui est sur lui, & ensuite il pose la ligature B. à deux travers de doigts au-dessus des malleoles qu'il ne serre que médiocrement; il en fait deux tours comme au bras, & la noue d'un nœud coulant

vers la malleole externe, puis ayant touché pour connoître si les veines répondent, il remet le pied dans l'eau pour l'y laisser encore quelque tems.(a)

Je vous ai dit en vous montrant la saignée du bras que la ligature devoit être de drap, mais pour celle du pied il faut qu'elle soit d'un tissu de fil ou de soye écarlate, parce que le drap étant mouillé se relâche; ce que le tissu ne fait point, & qu'une ligature de drap, quand on est obligé de beaucoup serrer, ne manque point de se casser, ce qui embarasse & retarde la saignée quand il faut chercher une autre ligature. (b) Pendant que le pied est dans l'eau cette seconde fois, les veines achevent de se gonfler, & pendant ce tems le Chirurgien prend dans son étuy une lancette C. qu'il ouvre & qu'il met à sa bouche comme à la saignée du bras. De la ligature.

Il prend le pied qu'il remet sur son genou, & dont il serre la ligature plus fortement pour tenir la peau & la veine plus sujettes: & ayant pris sur la lumiere les mêmes précautions que j'ai dit ailleurs, il la pose à son point de vûe ou en dehors ou en dedans du pied comme elle lui convient, & après avoir examiné les veines, il se determine par celle qui est la plus apparente & qui lui répond le mieux, qui est ordinairement celle qu'on appelle la saphéne, qu'il ouvre ou au-dessus ou Choix de la veine,

(a) Au lieu de faire la ligature au dessus des malléoles, je la pose au-dessous du genou, à l'endroit où quelques personnes mettent leurs jarretieres. La ligature mise dans cet endroit n'est pas mouillée & fait une compression plus exacte sur les veines intérieures, ce qui y intercepte la circulation; & fait par-conséquent mieux gonfler & paroître la saphéne & ses ramifications.

(b) Cette ligature ne comprime pas quelquefois les vaisseaux assez exactement pour empêcher le retour du sang. On a recours alors à quelque expédient. Les uns mettent sur la veine un petit morceau de carton & une compresse de linge, épaisse, sur laquelle ils appliquent à l'ordinaire la ligature. D'autres se servent d'un tourniquet d'yvoire, fait sur le modéle de celui de M. Petit. * Merc. de France, Déc. 1731.

au-dessous de la malleole sans trop enfoncer, de crainte de piquer le perioste qui n'en est pas beaucoup éloigné.

Marques de la quantité de sang.

La veine ouverte on fait remettre le pied dans l'eau. Si on croit la ligature trop serrée on la lâche un peu, mais si le sang sorti pousse bien en arcade, on n'y touche point, parce que c'est une preuve qu'elle n'est point trop serrée : on laisse sortir la quantité de sang ordonnée, on en juge par le tems qu'il y a qu'il sort ; par la couleur de l'eau plus ou moins rouge, & par la teinture que le coin d'une serviette trempée dans cette eau en reçoit. Sur la fin de la saignée on voit nager dans l'eau de petits tourbillons blancs ; ce sont les fibres du sang dont la liqueur rouge a été détrempée par l'eau, qui formant des pelotons glaireux en maniere de tourbillons nagent de côté & d'autre, & s'attachent aux jambes : quand on les voit paroître, c'est un signe assuré que la quantité du sang sorti est suffisante, & qu'il y en a du moins trois poilettes. Pour lors on défait la ligature pendant que le pied reste encore dans l'eau où on le tient quelques momens pour laisser dégorger la veine.

Conduite après la saignée.

Le pied ensuite retiré de l'eau & essuyé, on met sur l'ouverture une petite compresse quarrée un peu épaisse E. & avec une bande F. un peu plus longue que pour le bras, on en fait un bandage qu'on appelle l'estrier, parce qu'il en a la figure, & tel qu'il est représenté dans la septiéme planche de la premiere Démonstration marqué G. On essuye l'autre pied, & on remet au lit le malade à qui on fait donner un verre d'eau A immédiatement après la saignée.

Imagination sur la sympathie.

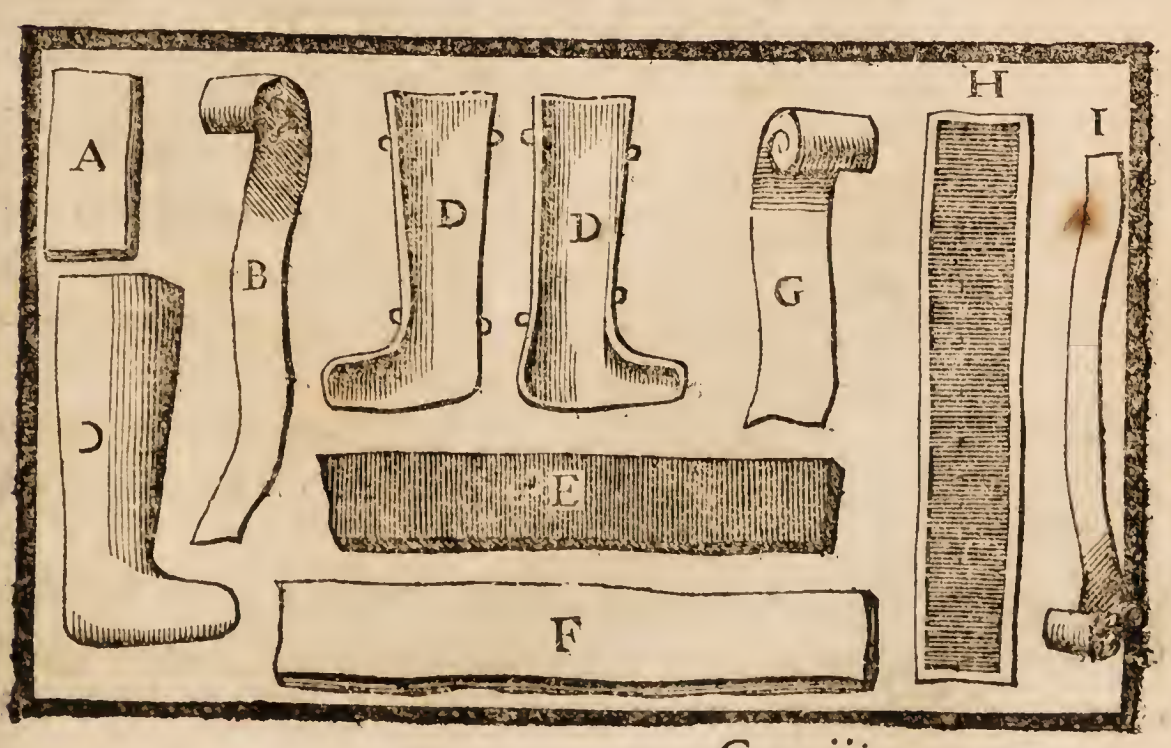
On doit garder le sang, afin que le Médecin venant faire sa visite puisse juger de sa qualité & de la quantité qu'on en a tiré. Aux personnes qui ont de la foi pour la Sympathie, on peut verser une aiguére d'eau froide H. dans leur sang ; si le

ſang qui reſte dans les veines peut être échauffé en mêlant avec de l'eau chaude celui qu'on a tiré, par la même raiſon il peut être rafraîchi en verſant de l'eau froide ſur ce même ſang : il eſt facile de les contenter là-deſſus ; & c'eſt guérir leur imagination à peu de frais, enſuite avec la ſerviette on eſſuye la lancette, & on ſe retire.

Avis ſur cette ſaignée.

Je finis l'article de la ſaignée du pied en averſant le jeune Chirurgien de n'en point faire aux filles & aux femmes que par le conſeil du Médecin. Il y en a qui feignant une ſuppreſſion de leurs ordinaires ou quelque autre maladie, envoyent querir un Chirurgien pour les ſaigner du pied dans le deſſein de ſe faire avorter. Mais il ne faut pas que le Chirurgien donne dans ce piége, & que par trop de bonne foi il faſſe ce qu'on exige de lui ; il en eſt arrivé des affaires cruelles à des Chirurgiens qu'on a voulu, quoique innocens, rendre coupables du crime de certaines filles qui avortoient après de ſemblables ſaignées, c'eſt pourquoi dans les cas ſoupçonneux, il n'en doit jamais faire qu'il ne ſoit muni d'une ordonnance du Médecin.

FIG. L. POUR LES PIEDS CONTREFAITS.



Pour les pieds contrefaits, & de l'entorſſe.

ON voit des gens qui ont les pieds mal tournez & contrefaits ; ce défaut ne cauſe pas ſeulement de la difformité, mais il incommode encore beaucoup en marchant. Les uns les ont tournez en dehors & s'appellent en latin *valgi*, les autres en dedans, & ſe nomment *vari*, le vulgaire les connoît ſous le nom de *pieds-bots*.

Divers noms latins des pieds tournés.

Cauſes de la mauvaiſe tournure des pieds.

Ces ſortes de tournures de pieds viennent de trois choſes, ou de naiſſance comme quand un enfant vient au monde les pieds mal figurés, ou d'accident comme par une luxation, un coup ou un dépôt d'humeurs qui aura formé une anchiloſe, ou d'habitude, comme quand un enfant s'accoutume à tourner les pieds en dedans. Lorſque ces mauvaiſes diſpoſitions viennent de naiſſance elles ſont difficiles à guérir ; mais quand elles ſont cauſées pat une méchante habitude qu'aura contracté l'enfant, on peut y remédier, en mettant un petit carton A. pour redreſſer le pied qu'on ſoutient d'une petite bande B. un peu ſerrée ; & par les ſoins que doit prendre la nourrice en remuant l'enfant de lui mettre les pieds dans une bonne figure, & de les y tenir par les bandes qu'elle ſerrera plus à l'endroit des pieds qu'ailleurs : au lieu que quand il eſt mal fabriqué dès la premiere conformation, (comme il eſt arrivé à un de mes parens, dont la mere groſſe de lui avoit regardé attentivement un gueux qui avoit le pied tout-à-fait tourné en dedans, car il naquit avec un pied fait comme celui du gueux,) alors on employa toutes ſortes de moyens ſans pouvoir corriger ce défaut, & aujourd'hui que le parent dont je viens de parler à trente ans, ſon pied eſt comme il l'a apporté au monde.

Remedes quand ce défaut vient de naiſſance.

Ou d'un accident.

Quand un pied a perdu ſa figure naturelle par quelque accident, comme une luxation, une plaie de feu qui en aura briſé les os, ou une anchiloſe

cauſée par une humeur glaireuſe deſſechée, qui prive de leurs mouvemens ordinaires les os qui les compoſent, c'eſt au Chirurgien à bien examiner l'embaras qu'il y trouve, & à ſe ſervir des remédes capables d'amolir les ligamens & les cicatrices qui ſont cauſes de cette méchante conformation; comme ſont les fomentations fréquentes de bouillons de tripes, les frictions oléagineuſes, & les cataplaſmes faits avec les herbes & les racines émolientes & mucilagineuſes, comme les guimauves, le fenu-grec, la graine de lin cuite avec le beure frais ou l'huile de lis. Pendant l'uſage de ces remédes, on fait tous les jours une douce violence au pied pour le mouvoir & le tourner, & on met de forts cartons, des attelles de bois, ou de petites platines de fer, qu'on ſerre avec une bande pour le tenir dans l'état où on a deſſein de l'amener.

Uſage des bottines.

Si par ces moyens on croit ne pouvoir pas obtenir ce qu'on ſouhaite, on a recours aux machines qui ſont des bottines de cuir ou de fer C. qu'on fait faire proportionnées à la diſpoſition du pied qu'on veut redreſſer, mais comme il arrive ſouvent que dans les bottines toutes d'une piece, on a de la peine à faire entrer le pied mal figuré, ou que quand il y eſt, il peut n'être pas comprimé également ni ſuffiſamment pour le remettre dans ſa premiere figure, il faut pour lors les faire faire de deux piéces DD. & ſemblables à ces étuis, dans leſquels on enferme quelque piéce d'argenterie façonnée, & d'inégale groſſeur dans ſon étendue, à laquelle on proportionne ces étuis qui ſe diviſent par la moitié ſuivant leur longueur, & qu'on ferme avec de petits crochets, on enchaſſe le pied dans une des moitiés, & mettant enſuite l'autre retenue par des crochets, le pied ſe trouve emboité de maniere qu'il eſt contraint de reprendre dans la ſuite du tems ſa figure naturelle. Enfin,

Effets des boues de certaines eaux.

si les calloſitez & les contractions des ligamens ne cedent point à ces remédes & à ces machines, il faut envoyer les malades ou à Bourbone ou à Barrege, dont les boues des eaux ont une vertu balſamique qui peut rendre le mouvement à ces parties, & dont on a vû de bons effets ſur pluſieurs Officiers d'Armée, qui après de grandes bleſſures dans les articles, en ſont revenus au moins ſoulagez quand ils n'en ont pas pû obtenir une guériſon parfaite.

De la groſſeur des articles.

Il arrive ſouvent qu'on voit des enfans qui ont les jointures plus groſſes qu'elles ne doivent être, ce ſont des extrêmitez d'os où ſont les articulations, qui étant poreuſes plus que le reſte de l'os, & les poroſités étant pleines d'un ſuc médulaire, ne ſe ſont pas deſſéchées auſſi-tôt aux uns qu'aux autres, ſoit par foibleſſe, ſoit par l'imbellicité de la chaleur naturelle; ce qui fait que ces jointures demeurent groſſes juſqu'à ce que la chaleur ait pris le deſſus, qu'elle ait oſſifié ces parties, & qu'elle leur ait donné le degré de dureté qu'elles doivent avoir; la nature de ces os eſt pour lors ſemblable à celles des os du jarret d'un veau, qu'on trouve pleins d'un ſuc moelleux, & tellement tendres & porreux, qu'ils s'écraſent aiſément ſous la dent, c'eſt pourquoi il ne faut pas être ſurpris ſi ceux de certains enfans qui ſont ainſi tendres ſont plus tardifs à acquérir leur ſolidité naturelle.

Des os qui ſe courbent.

On voit encore des enfans dont les os des cuiſſes & des jambes ſe courbent & prennent la figure d'un arc: quand cela arrive, c'eſt la faute des meres & des nourrices, qui par l'empreſſement de voir leurs enfans marcher de bonne heure font ſoûtenir par ces parties toute la maſſe du corps, en les chargeant d'un poids plus peſant que leur force ne leur permet de porter, & qui contraint les os des jambes & des cuiſſes de ployer ſous le fais & de ſe

cambrer peu à peu, quand on s'obſtine à les vouloir faire marcher avant que d'en avoir la force, & on remarque que ces pauvres enfans cherchent à appuyer leurs genoux l'un contre l'autre pour ſe pouvoir ſoutenir, ce qui leur rend les jambes mal tournées pour toutes leur vie.

Quand un enfant eſt noué, pour parler le langage vulgaire, & quand on apperçoit de la courbure à ces os, il n'y a point d'opération à faire, il faut tenir l'enfant couché ou aſſis dans une chaiſe, & ne le point obliger à marcher; il faut attendre que ces jointures ayent pris leur état naturel, & que ces os ſoient parvenus dans une oſſification parfaite: c'eſt le tems avec le ſecours de la chaleur naturelle qui fait l'un & l'autre. C'eſt pourquoi il ne faut point avoir d'impatience ſur le marcher de l'enfant avant que ces os ſoient perfectionnez & qu'ils ayent aſſez de force pour porter le poids du corps, car il ne faut pas leur demander plus qu'ils ne peuvent.

Définition de l'entorſe.

L'Entorſe eſt un effort qui ſe fait dans l'articulation du pied, par une extenſion violente & douloureuſe des ligamens qui l'attachent aux os de la jambe.

Il y en a deux ſortes, l'une quand ce ſont les ligamens de la malleole externe qui ont ſouffert, & l'autre quand ce ſont ceux de la malleole interne: la premiere ſe fait quand le pied s'eſt tourné en dehors; celle-ci ne ſe fait que rarement, mais l'autre arrive très-ſouvent.

Ses cauſes.

L'une & l'autre ſont cauſées par des faux pas qu'on fait en marchant, en courant, ou en ſautant, ſi le pied ne trouve pas un terrain égal, il panche & ſe courbe du côté de la pente du terrain, comme il arriva à Bordeaux à un Officier des cent-Suiſſes du Roi, qui voulant ſauter d'une barque ſur le Port, trouva un pavé inégal

& panché, qui lui fit une entorſe des plus furieuſes que j'aye jamais vûes ; la peſanteur de ſon corps qui eſt des plus puiſſans, contribua à la rendre plus grande ; il ſe fit une extravaſion de ſang dans tout le pied & toute la jambe, ce qui m'obligea de le ſaigner cinq fois, j'apprehendai même la mortification par l'engorgement qui étoit dans toute la jambe : il fut obligé de demeurer à Bordeaux, & ne nous vint rejoindre qu'a Toulouze.

Il y en a qui pour premier appareil font mettre le pied dans un ſceau d'eau de puits bien froide, ils prétendent qu'il n'y a point de repercuſſifs plus puiſſans, & que la froideur de l'eau reſſerre les ligamens trop alongez, & empêche la fluxion ſur la partie : d'autres conſeillent, comme un reméde infaillible, de prendre un harang ſalé, de le piler dans un mortier, & de le mettre ſur l'entorſe en cataplaſme. Pour moi je me ſers d'un petit défenſif fait avec le blanc d'œufs, l'huile roſat & la poudre d'alum, que je mets ſur un linge E. les deux premiers jours avec une compreſſe F. & un bandage G. un peu ſerré.

Des remedes qu'on y fait.

Le troiſiéme jour je fais un vin aromatique & aſtringent avec le gros vin, les roſes, l'abſinthe, le romarin, l'écorce de grenades, les noix de Galles, l'alum & le ſel commun. Je fomente le pied avec ce vin bien chaud, & je mets deſſus une compreſſe trempée dans ce même vin avec un bandage que je ſerre encore plus que le premier jour.

Utilité de la compreſſe & du bandage.

L'application de la compreſſe & du bandage contribue autant à la guériſon de l'entorſe que les remédes, c'eſt pourquoi il la faut faire avec méthode. La compreſſe doit être en quatre doubles, large de quatre travers de doigts, & longue d'une demie aulne, on la poſe par ſon milieu ſous la plante du pied, les deux chefs viennent ſe croiſer

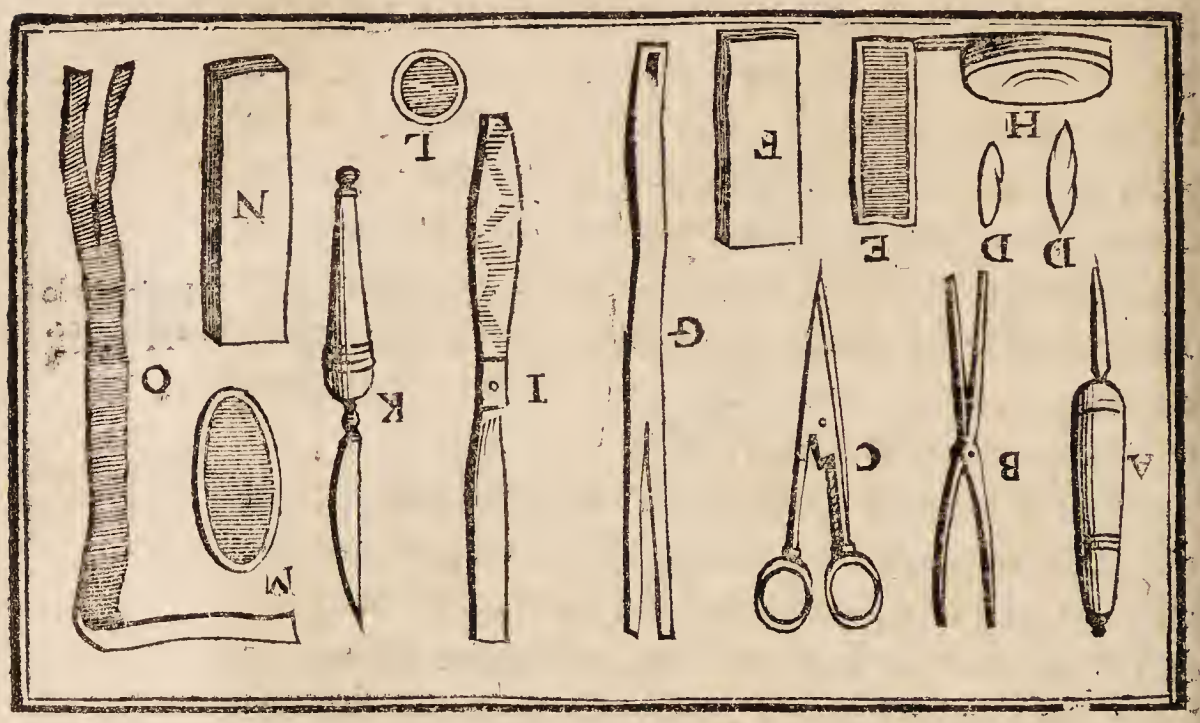
ſur le coude du pied, & vont finir chacun par un circulaire qui embraſſe les malleoles. La bande doit être large de deux travers de doigts, & longue de deux aulnes, on poſe le premier chef à l'oppoſite de l'entorſe, afin qu'ayant paſſé ſous le pied elle le releve & le tienne dans une ſituation droite ; on continue les circonvolutions qui ſe croiſent toutes ſur le coude du pied, on finit par un circulaire au-deſſus des malleoles, & afin que le bandage ſoit fait avec élegance, il doit repréſenter un ſpica ſur le pied rajuſté.

Maniere de les appliquer.

Quand on s'eſt ſervi de ce vin pendant dix ou douze jours, on met deſſus un ciroine aſtringent H. étendu ſur un morceau de cuir, on met par-deſſus une ſimple bande I. moins longue & moins large que la premiere, avec laquelle on fait les mêmes circonvolutions, & dont on coud le dernier chef, afin de la laiſſer juſqu'à ce que le malade ſente que ſon pied n'a plus beſoin d'être bandé.

Ce tems ne vient pas toujours auſſitôt qu'on le ſouhaiteroit, car quand l'entorſe a été grande on s'en reſſent quelquefois des années entieres, & pour peu qu'on marche ſur un terrain penchant, on trouve de la diſpoſition dans ſon pied de ſe jetter du côté où il a déja été tourné, c'eſt pourquoi il faut avec attention regarder où on poſe ſon pied juſqu'à ce que le tems lui ait fait reprendre ſa premiere force.

FIG. LI. POUR LES DURILLONS ET LES CORS.



Excroiſſance vitieuſe de l'ongle du gros orteil.

L'ongle du gros doigt du pied croit quelquefois tellement par ſes côtez qu'il entre dans la chair, & qu'en la piquant il y cauſe une douleur continuelle, ce qui fait qu'on ne peut marcher qu'avec peine : à cette chair entamée il s'y fait une excroiſſance qui remonte juſques ſur le corps de l'ongle. C'eſt la coûtume de conſumer cette chair ſuperflue avec de la poudre d'alum calciné, d'y mettre des emplâtres deſſicatifs, & de tâcher d'y produire une cicatrice : mais on travaille en vain tant que les pointes de l'ongle ſubſiſtent, & on ne peut point guérir qu'on n'ait ôté ces corps devenus étrangers par leur grandeur quand elle excéde celle qui leur eſt naturelle, & par la preſſion extrêmement douloureuſe qu'elles font à ces parties.

Une des cauſes de cette indiſpoſition.

Cette incommodité eſt encore cauſée par un pâton du ſoulier trop dur, qui preſſant le gros doigt contre la ſemelle, pouſſe un des côtez de l'ongle ou tous les deux dans les chairs ; c'eſt ce preſſement continuel qui les oblige de s'entamer, de croître & de faire cette indiſpoſition, qui aux

yeux des autres paroît très-legere, & qui néanmoins au rapport de ceux qui en ſont affligez eſt inſuportable. Pour éviter ce petit malheur, il faut porter des ſouliers dont le pâton ſoit molet & élevé, & particulierement ceux qui ont l'ongle du gros orteil dur & épais, afin qu'il ne ſoit point trop preſſé : on remarque que les Religieux deſchauſſez ne ſont point ſujets à cette incommodité, le gros ongle n'étant point contraint par un ſoulier, a la liberté de pouſſer en dehors autant qu'il le veut.

Des opérations qu'on y fait.

Tous les remédes de la Chirurgie ne peuvent point guérir ſans l'opération, il n'y a ici que ce ſeul moyen pour y parvenir, qui eſt de couper de l'ongle tout ce qui eſt entré dans la chair. On commence par faire tremper le pied dans l'eau chaude pendant quelque tems, afin d'amolir un peu l'ongle qu'on veut couper : le malade aſſis ſur un ſiege plus haut que celui ſur lequel ſe met le Chirurgien vis-à-vis de lui, avec une ſerviette ſur ſon genou, il y fait mettre le pied du malade, & avec un biſtouri A. en forme de ganif, il coupe en long la partie de l'ongle qu'il croit dévoit ôter ; quand il l'a ſéparée du corps de l'ongle, il la prend avec des pincettes B. & la tire avec douceur de crainte de faire trop de douleur s'il la tiroit avec violence ; ſi elle étoit encore trop attachée il faudroit la ſéparer doucement avant que de la tirer dehors.

Les ciſeaux y ſont plus propres que le biſtoury.

Je trouve les ciſeaux C. plus commodes que le biſtouri ; j'en ai coupé pluſieurs en mettant une des pointes des ciſeaux ſous l'ongle & l'autre deſſus, & coupant à pluſieurs fois juſqu'à ce que je fuſſe parvenu à la racine, & que j'euſſe ſéparé cette partie du reſte de l'ongle que j'otois avec des pincettes en la tirant ſans violence.

Du panſement qu'on fait après.

Cette opération quoique petite eſt très-douloureuſe, les malades ne la ſouffrent point ſans

crier ; mais il ne faut point que le Chirurgien s'en allarme, il doit aller ſon chemin & la faire très-promptement ; car auſſitôt que la piéce de l'ongle eſt ôtée la douleut finit, & le malade paſſe d'un état de ſouffrance dans un autre tranquille qui lui fait oublier la douleur qu'il vient de ſouffrir. On met à l'endroit de l'ongle coupé un de ces petits bourdonnets DD. trempé dans l'eau de chaux ou quelqu'autre deſſicative, un emplâtre de ceruſe ou de minium E. une compreſſe F. & une petite bande G. dont on fait pluſieurs circonvolutions autour du doigt : on conſeille au malade de demeurer quelques jours ſans marcher pour éviter la fluxion, & on le panſe tous les jours juſqu'à ce qu'il ſoit venu une cicatrice qui rempliſſe la place de l'ongle coupé. S'il ſurvenoit quelques petites excroiſſances de chair, on la conſumeroit avec l'alum brûlé qui eſt dans cette boete H.

Il ne ſuffit pas d'avoir guéri le mal préſent, il faut empêcher qu'il ne revienne, ce qui ne manque pas d'arriver quand l'ongle vient à repouſſer. Il y a un moyen infaillible pour prévenir la récidive dont quelqu'uns faiſoient un ſecret, c'eſt de ratiſſer l'ongle tous les mois avec un morceau de verre ; & ainſi l'émincer juſqu'à ce qu'on ſente qu'il obéit au toucher : c'eſt un fait fondé ſur la raiſon & ſur l'expérience, parce que l'ongle étant affoibli dans ſon milieu, les deux côtez s'approcgent du centre & s'éloignent ainſi des chairs, & de plus la nourriture de l'ongle eſt employée à reparer ce que le verre en a ôté, & non pas à l'accroître par ſes côtez, ce qui l'empêche de bleſſer les chairs voiſines ; ce qui doit encore plus obliger de ſe ſervir de ce moyen, c'eſt que tous ceux qui ſont dans cet uſage, diſent qu'avant que de le pratiquer ils étoient contraints de tems en tems d'avoir recours à l'opération ; mais que depuis qu'ils ſe font ratiſſer les ongles ils n'en ſont plus incommodez.

LEs durillons qui viennent à la plante du pied ne ſont pas regardez comme maladies ; mais comme de légeres incommoditez qui fatiguent dans le marcher, ce ſont des corps durs ſemblables à de la corne qui viennent en pluſieurs endroits de la plante du pied : les Dames qui vont toujours en caroſſe n'en ont point, mais ceux qui marchent beaucoup y ſont forts ſujets, & par la même raiſon, qu'il en vient aux feſſes de ceux qui courent la poſte très-ſouvent, il s'en forme aux pieds de ceux qui ſont dans un exercice continuel de marcher. Des Durillons.

Quand ces durillons ſont devenus épais & qu'ils ſe ſont deſſéchés & durcis comme de la corne, ils font de la douleur en marchant, parce qu'ils meurtriſſent les chairs voiſines par la peſanteur du corps qui appuye deſſus. Par la douleur cauſée par ces ſortes de meurtriſſures, j'en ai vû ſurvenir des fluxions accompagnées de tumeur & rougeur, & quelquefois d'abſcès, particuliérement ſous l'articulation du gros doigt avec le premier os du métatarſe qui eſt l'endroit où ces durillons ſe forment le plus ſouvent.

L'opération qui leur convient eſt très--facile, puiſque chacun la peut faire ſoi-même ; elle ne conſiſte qu'à les couper avec un raſoir I. ou un petit coûteau K. fait exprès, après avoir fait tremper les pieds dans l'eau tiéde ou au ſortir du bain : ceux qui ne veulent point apporter tant de précautions ſe les coupent ou ſe les font couper le ſoir en ſe déchauſſant, parce que dans ce tems-là le pied étant humide on le fait plus aiſément que le matin lorſqu'il eſt deſſéché : il faut le couper doucement & l'enlever feuille à feuille comme font les maréchaux quand ils parent le pied d'un cheval ; il faut prendre garde de ne point couper trop avant, parce qu'outre la douleur que cela feroit, De l'opération qu'on y fait.

il en pourroit arriver des suites fâcheuses, comme on ne l'a vû que trop souvent à ceux qui s'étoient coupez jusqu'au sang.

Renouvellement de cette opération.

Quand on a une fois commencé à se parer les pieds, il faut continuer à le faire de tems en tems, parce que ces durillons croissent & reviennent comme les ongles ; on ne peut pas le prescrire, c'est selon le plus ou le moins de tems qu'ils ont été à revenir, on en est averti par la douleur qu'on commence à ressentir en marchant, laquelle augmente à mesure qu'ils durcissent, & qu'on ne fait cesser qu'en les coupant de rechef : je conseillerai toujours de faire couper ces durillons par un garçon Chirurgien qui est dans l'habitude de manier un rasoir & un bistouri, plûtôt que de l'entreprendre soi-même, parce que se mettant dans le hazard de se blesser, on s'expose témerairement aux suites cruelles qu'on en a vû arriver.

Des cors aux pieds.

La plante du pied n'est pas seule attaquée par ces durillons, il en vient encore aux doigts du pied qu'on appelle des cors, ceux qui en ont disent communément qu'ils ont des cors aux pieds : ce sont de petites duretez rondes & calleuses, dont une partie excede en dehors & l'autre est enracinée dans le doigt, qui font de la douleur quand elles sont pressées & plus dans de certains tems que dans d'autres, c'est ce qui fait dire que tous ceux qui en sont incommodez ont un Almanach aux pieds qui leur marque & annonce les changemens de tems.

Je viens de vous dire que les femmes qui ne marchoient guéres n'avoient point de durillons à la plante du pied : mais comme elles veulent porter des souliers mignons & pointus qui leur serrent extrêmement les doigts du pied, elles y ont beaucoup de cors qui leur font de la douleur & qu'elles aiment mieux endurer que de se resoudre à porter un soulier mal fait. Les hommes qui ont voulu

voulu porter des ſouliers étroits n'en ſont pas plus exempts que les femmes ; ceux qui ſont chauſſez au large ne connoiſſent pas cette incommodité qui ne vient que pour avoir eu les pieds trop ſerrez ; la preuve en eſt certaine par les Religieux déchauſſez qui n'ont point de cors aux pieds.

Il y a autant de remédes pour les cors qu'il y a de perſonnes qui en ont, chacun a le ſien dont il ſe ſert par préference aux autres ; on éprouve ordinairement tous ceux qu'on enſeigne, & on s'en tient à celui qu'on croit avoir donné plus de ſoulagement: mais en général tout ce qui les peut amollir y fait du bien, parce qu'on peut les arracher ou les couper avec plus de facilité, & que c'eſt leur dureté qui cauſe de la douleur. La feuille de ſouci, de galega, ou de quelqu'autre plante, la cire molle, l'emplâtre de mucilage ou de diapalme L. tenus deſſus continuellement conviennent fort à l'intention qu'on a de les amollir & d'appaiſer la douleur. Divers remedes à ces incommodi-tez.

J'ai vû des gens qui avec leurs ongles arrachoient une partie du cors, au bout de quelque tems quand il avoit repris ſa premiere groſſeur, ils recommençoient la même choſe : j'aimerois mieux le faire couper avec le petit couteau K. par un Chirurgien adroit & ſtilé dans cette opération qui n'eſt pas tout-à-fait indifférente ; car quand le cors eſt ſur la jointure d'un des doigts, ſi on en coupoit trop avant on pourroit bleſſer le tendon extenſeur des doigts, & alors il ſurviendroit des accidens fâcheux ; c'eſt pourquoi il vaut mieux n'en pas trop couper & le faire plus ſouvent, que de riſquer de toucher ce tendon, ce qui ſeroit d'une dangereuſe conſéquence. On y met l'emplâtre M. la compreſſe N. & la petite bande O. pendant quelques jours. Précaution quand on les veut couper.

J'ai vû autrefois un homme à Paris qui ſe promenant toute la journée dans les rues, diſoit ſans D'un tireur de cors aux pieds.

ceſſe (je tire les corps des pieds ſans mal ni douleur ;) je ne ſçais point s'il exécutoit ſa promeſſe : mais s'il le faiſoit on le payoit bien mal ; car il étoit très-mal vêtu & paroiſſoit fort gueux. Je crois qu'on pouvoit mettre cet homme au rang des arracheurs de dents qui promettent toujours de ne point faire de douleur quoiqu'ils ſoient perſuadez du contraire, c'eſt pourquoi on dit : *il ment comme un arracheur de dents* ; car s'il avoit eu le talent ou l'adreſſe d'ôter les cors ſans douleur, comme il le diſoit, il auroit dû aller en caroſſe.

PUiſque nous ſommes à ces grands faiſeurs de promeſſes, je vais en finiſſant cette Démonſtration, vous dire quelque choſe de ceux qui ont paru ſur les rangs depuis quelque tems, outre ceux dont je vous ai parlé dans le cours de ces Démonſtrations, il y en a encore dix ou douze dont je vais vous faire les portraits.

Caretto mérite la premiere place, parce qu'il ſe faiſoit appeller Marquis. C'étoit un Italien, qui après avoir publié un reméde merveilleux de ſa façon, qu'il vendoit deux louis d'or la goute, voulut traiter Madame la Dauphine, & entreprendre M. le Marechal de Luxembourg, qu'il empêcha de ſaigner dans une inflammation de poitrine dont ce Marechal mourut ; & parce que lui ayant donné deux onces de diacode, il calma un peu ſon agitation pendant quelques heures, on diſoit qu'il lui falloit élever une ſtatue d'or, mais la mort qui ſurvint fit changer de langage, & lui fit perdre cette haute réputation, où l'avoit élevé un certain nombre de Courtiſans, qui imprudemment s'étoient déclarez ſes protecteurs.

De deux Capucins empiriques,

Deux Capucins parurent, qui firent dire au Roi qu'ils apportoient des Pays étrangers où ils avoient voyagé, des ſecrets inconnus aux autres hommes. Le Roi les fit loger au Louvre, & leur

faiſoit donner quinze cent livres par an pour faire leurs remédes ; le charme de la nouveauté leur attira tout Paris, ils diſtribuoient quantité de remédes dont on ne vit point de miracles. Quelque tems après ils ſe jetterent dans l'Ordre de Cluni, l'un ſe fit appeller l'Abbé Rouſſeau, qui aima mieux mourir courageuſement que de ſe laiſſer ſaigner, parce qu'il avoit pris le parti de déclamer contre la ſaignée, l'autre eſt M. l'Abbé Aignan qui paſſoit pour avoir un excellent reméde contre la petite vérole qu'il dit très-ſûr, ſoit pour empêcher qu'il ne vienne des puſtules, ou qu'on ne ſoit marqué. Son reméde fut proné d'abord par pluſieurs perſonnes qui le prirent ſeulement par la crainte d'avoir la petite vérole. Cependant depuis quinze mois deux perſonnes de la premiere qualité ayant eu cette maladie ſe ſont ſervis du même reméde, ils ont eu un ſort aſſez différent, l'un eſt M. le Duc de Roquelaure qui en eſt rechappé, & l'autre M. le Prince d'Epinoy qui en eſt mort, quoiqu'ils l'ayent pris tous deux avec l'exactitude recommandée par un imprimé que cet Abbé prenoit ſoin de donner à ſes malades.

Du Médecin de Bœufs fameux pour la connoiſſance des urines.

Le Médecin de Bœufs, (c'eſt ainſi qu'on appelloit un eſpéce de Médecin à Seignelay en Bourgogne) prétendoit par l'inſpection des urines connoître toutes ſortes de maladies. Les meſſagers venoient de toutes parts lui apporter des fioles pleines d'urines ; on lui en envoyoit beaucoup de Paris avec de l'argent pour payer la conſultation : il faiſoit à chacun la réponſe comme il le jugeoit à propos, & comme ceux qui diſent la bonne avanture en regardant dans la main, il diſoit tant de choſes, qu'il rencontroit dans quelques-unes. Il ſuffiſoit qu'il eût dit vrai quelquefois pour le croire un oracle. Je l'ai vû à Paris d'où il s'en retourna au plûtôt peu content des Pariſiens. Depuis ce voyage les urines ne marchoient plus ſi fréquem-

ment, peu à peu elles oublierent le chemin, & à l'exemple de Paris on n'y en envoyoit plus guéres, & quelques années après il ne fut plus mention de lui.

Le Pere Guiton, Cordelier, apprit dans un livre de Chimie à faire des remédes, il chercha à les diſtribuer; ſes Supérieurs lui permirent de les vendre & d'en garder le profit, pourvû qu'il en fournît gratis à ceux du Couvent qui en auroient beſoin. Comme il ne manquoit pas d'eſprit, & qu'il étoit hardi, il ſe fit quelques amis qui lui rendirent ſervice dans le deſſein qu'il avoit d'entrer dans l'ordre de Cluni, & peu de tems après on le vit habillé en Abbé. M. le Prince d'Iſenghen & pluſieurs autres éprouvérent ſes remédes, mais on ſçait avec quel ſuccès. Il continua à faire la Médecine ſur le pavé de Paris ſous le nom de M. l'Abbé Guiton.

Un Apotiquaire du Comtat d'Avignon parut il y a quelques années à Paris avec une paſtille de nouvelle invention, c'étoit un ſecret, à ce qu'il diſoit, qui devoit faire ſa fortune, il n'étoit point de maladie qui ne dût ceder à l'effet de ce reméde. Il obtint le privilege d'en diſtribuer; il fit afficher par tout Paris, & en vendit beaucoup dans le commencement, parce qu'il les donnoit à cinq ſols piece; mais comme cette paſtille étoit compoſée d'un peu de ſucre incorporé avec un grain d'arſenic, qui eſt le plus puiſſant poiſon que nous ayons, les effets en furent funeſtes à quantité de ceux qui en prirent, & d'autant plus que pour faire par exemple, mille paſtilles, il prenoit mille grains d'arſenic, qu'il faiſoit cuire avec autant de ſucre qu'il en falloit pour faire mille paſtilles. Mais le partage de cette poudre ne ſe faiſoit pas ſi exactement, qu'il n'y en eut quelques-unes qui n'en fuſſent chargées que de très-peu, & d'autres de deux grains & plus; ceux à qui étoient é-

chues celles qui avoient le moins de ce poiſon, en étoient peu incommodez; mais ceux qui prenoient celles où il y avoit plus d'un grain d'arſenic en étoient preſque empoiſonnez, & trop heureux quand ils en étoient quittes pour des vomiſſemens juſqu'au ſang. Ces cruels effets ont détrompé le Public qui a ceſſé d'en acheter & d'en prendre.

Du Frere Ange.

Le Frere Ange Capucin du Couvent du Fauxbourg S. Jacques, avoit été garçon Apoticaire; toute ſa ſcience ne conſiſtoit que dans la compoſition de quelques remédes, & principalement d'un ſirop qu'il appelloit meſenterique, & qu'il faiſoit prendre à tous ceux qui avoient recours à lui; il donnoit à ce ſirop l'eſprit de purger avec choix les humeurs qu'il falloit faire ſortir: il avoit encore un ſel végetal qu'il élevoit au-deſſus de tous les remédes de la Médecine. C'étoit un bon homme qui parloit de bonne foi, car il le croyoit comme il le diſoit. Avec ces remédes, il paſſoit pour habile dans ſon Fauxbourg, de-là ſa réputation ſe répandit dans Paris, & enfin à la Cour, où Madame la Dauphine qui étoit indiſpoſée, le voulut voir ſur le recit qu'on lui fit de la bonté de ſes remédes: il ne fit point de difficulté de dire aux Médecins les drogues dont ils étoient compoſez; les Médecins ne s'oppoſerent point auſſi à la réſolution que Madame la Dauphine avoit priſe de s'en ſervir. Elle en uſa pendant quinze jours, & ne trouvant point de ſoulagement, elle fit pluſieurs queſtions au Frere Ange, qui le déconcerterent, & elle le congedia. Enfin, il s'en retourna dans ſon Couvent bien chagrin de ce que Madame la Dauphine n'avoit pas eu autant de confiance en ſes remédes qu'en avoient les bonnes gens de ſon quartier.

De ſon ſyrop & de ſon ſel vegetal.

L'Hiſtoire de l'Abbé de Belzé.

L'Abbé de Belzé étoit un Prêtre Normand qui s'aviſa de ſe dire Médecin: il fut introduit par

M. le Maréchal de Bellefons auprès de Madame la Dauphine : il la purgea vingt-deux fois dans l'eſpace de deux mois, & dans le tems où il eſt défendu de faire des remédes aux Dames, il la traitoit à ſa mode ; il faiſoit le Médecin & l'Apoticaire tout enſemble ; il ne conſultoit perſonne & enfin, après quatre mois il la laiſſa plus mal qu'elle n'étoit quand il l'avoit entrepriſe. On lui donna cinq cent piſtoles avec ſon congé. Mademoiſelle Beſola & Mademoiſelle Patrocle, toutes deux femmes de chambre de Madame la Dauphine & ſes confidentes, voulant faire leur Cour à leur maîtreſſe eſſayerent des remédes de l'Abbé de Belzé, mais elles tomberent en langueur, & eurent un dévoyement continuel, dont elles ſont mortes l'une après l'autre peu de tems après Madame la Dauphine.

Sa mauvaiſe conduite.

Madame la Barriere garde de femmes en couche à Paris, fut propoſée à Madame la Dauphine ; on fit venir cette femme, qui pendant quinze jours fit les fomentations & les autres remédes qui ſont du reſſort des gardes d'accouchées ; mais ces remédes ayant plûtôt échauffé que ſoulagé, on la renvoya avec deux cent piſtoles.

Effet des remedes d'une garde de femmes en couche.

Le ſieur du Cerf étoit un Medécin Empirique, au moins qui ſe diſoit tel à Paris, ou avec une huile ou eſſence de gayac dont il faiſoit un ſecret, il devoit rendre les gens immortels ; parce que ſoit qu'on en prît intérieurement, ou qu'on s'en frotât extérieurement, il n'y avoit point de maladie qu'il ne dût diſparoître auſſitôt. Un des Aumôniers de Madame la Dauphine le propoſa comme un homme qui la guériroit infailliblement. Monſeigneur voulut le voir, & après l'avoir entendu parler, il fit dire à Madame la Dauphine qu'il ne lui conſeilloit pas de ſe ſervir de cet homme. Cependant deux mois après, qui étoit le jour du decès de Madame la Dauphine, on le vit pa-

Autre Hiſtoire d'un Empirique.

roître, & s'étant fait introduire de nouveau par le même Aumônier, après avoir touché le pouls & le ventre à Madame la Dauphine, il lui dit qu'il en avoit guéri de plus malades qu'Elle, & qu'avec un lavement, dans lequel il alloit mettre de son essence, il lui feroit vuider toutes les impuretez dont son ventre étoit farci. Il alla chez M. Riqueur préparer ce lavement : mais quand il revint pour lui faire donner, il la trouva dans les convulsions de l'agonie, & elle mourut deux heures après. Il s'en retourna à Paris, en disant hautement qu'elle ne seroit point morte si elle avoit pû prendre de son remède. Le Public n'a pas profité long-tems de ce rare secret qui devoit immortaliser les hommes ; car lui-même trois mois après reconduisant une personne, il tomba dans son escalier, & s'étant blessé dangereusement, il mourut peu de tems ensuite.

Le Medécin de Chaudrais a fait autant de bruit, & a été autant à la mode qu'aucun autre qui l'ait précedé. Chaudrais est un petit hameau composé de cinq ou six maisons auprès de Mante ; là s'est trouvé un Payſan d'assez bon sens, qui conseilloit aux autres de se servir tantôt d'une herbe, tantôt d'une racine selon les maux qu'ils avoient, & parce qu'ils se trouvoient bien de ses ordonnances, ils l'honorerent du nom de Médecin, & il ne fut plus connu que sous le nom de Médecin de Chaudrais. Sa réputation se répandit dans sa Province, & vola jusqu'à Paris ; d'où les malades accoururent en foule à Chaudrais, où on fut obligé de faire bâtir des maisons pour se loger. Ceux qui n'avoient que des maladies legeres, guérissoient par l'usage de ses remédes, qui ne consistoient qu'en plantes pulverisées, ou racines desséchées : mais les maladies rebelles & enracinées ne cedoient point à ces remédes. Ce torrent de malades a duré pendant trois ou quatre ans, il s'est dimi-

Le Medecin de Chaudrais.

nué de jour en jour par le peu de ſecours qu'ils en recevoient, & inſenſiblement le Médecin de Chaudrais eſt devenu à rien. On ne peut pas ſe plaindre de ce bon homme, il ne s'eſt point donné pour plus qu'il étoit, il n'a point été chercher les malades, il n'a point fait afficher ſes remédes, & il n'a point promis plus qu'il ne pouvoit tenir. C'étoit le Public prévenu en ſa faveur qui l'avoit élevé, c'eſt le Public déſabuſé qui l'abandonne aujourd'hui.

De ſa deſtinée.

D'un autre Medecin à ſecret.

Il y a environ dix ans qu'il parut à Verſailles un homme qui diſoit avoir des ſecrets particuliers, & des purgatifs qui emportoient toutes les maladies de quelque nature qu'elles fuſſent. Il trouva de la protection auprès de quelques perſonnes de la premiere qualité, qui le logerent au Cheni, qui vanterent ſon mérite, & qui en parlerent au Roy très-avantageuſement. Ce commencement heureux lui attira des pratiques qui n'eurent pas ſujet de s'en louer par les mauvais effets que produiſirent ſes remedes; mais ce qui le fit échouer en peu de tems, ce fut un purgatif qu'il donna à Mad^e Durafort Dame d'Atour de Madame, pour une douleur de rhumatiſme pour laquelle je l'avois ſaigné deux jours auparavant. Cette Dame étoit pleine, groſſe, & d'une ſanté à devoir faire l'Epitaphe du monde. Ce purgatif lui cauſa une diarrhée continuelle avec des douleurs effroyables dans le ventre qui lui faiſoient couler le ſang tout pur; elle vuida un eſpece de boyau de la longueur d'une demi-aulne qui fut examiné par les Medecins & les Chirurgiens de la Cour. On jugea que c'étoit la membrane interne du rectum, & d'une partie du colon, qui s'étoit ſéparée & déchirée par la violence de ce remede; & enfin elle mourut après avoir ſouffert comme une martyre, ce qui fit chaſſer ce diſtributeur de remedes avec défenſes de plus faire le Medecin.

Mauvais ſuccès de ſon remede.

Le ſieur Chambon autrefois Chirurgien de Galeres à Marſeille, enſuite Medecin en Pologne où il avoit voyagé, étant à Paris ſe mit à diſtribuer des remedes qu'il donnoit à bon marché, mais ſoit que ce fut un coup du hazard, ou qu'effectivement des gens en euſſent été ſoulagez, il y en eût qui croyant lui avoir obligation de la vie, prônerent par tout ſon merite perſonnel & l'excellence de ſon remede. Ses pratiques augmenterent, on le venoit conſulter de toutes parts, il ne pouvoit pas aller voir la moitié de ceux qui le demandoient, & en moins d'un an ſon nom retentiſſoit par tout Paris; mais peu de tems après ſa reputation diminua, il fut mis en priſon, & on ne parla plus de lui. Hiſtoire du ſieur Chambon.

Le ſieur Bouret eſt le dernier qui ait paru ſur la Scène. Il vint il y a environ un an à Verſailles avec une compoſition de pilules qu'il diſoit merveilleuſe pour toutes ſortes de maladies. Quelques perſonnes de qualité qui en avoient pris, en publioient le merite: on en parla à M. Fagon, qui répondit que ſi elles étoient auſſi bonnes qu'on diſoit, il étoit juſte que le Roy fît un préſent au ſieur Bouret, afin d'en donner la compoſition au public. Il fut même préſenté au Roy, qui lui ordonna de dire à ſon premier Medecin de quoi elles étoient compoſées, & qu'il le recompenſeroit; mais il craignit l'examen d'un eſprit auſſi éclairé que M. le premier Medecin, il n'exécuta point ce que le Roy lui avoit dit, & il garda ſon ſecret. Il s'en repentit bientôt après, & dans le tems qu'il travailloit par le moyen de ſes amis à obtenir ce qu'il avoit refuſé, il tomba malade à Verſailles d'une inflammation du bas ventre; & comme il étoit fort replet, & qu'il avoit de la fiévre, on lui conſeilla de ſe faire ſaigner, il n'en voulut rien faire, ni tenter aucun autre remede que de prendre tous les jours de ſes pilules qui augmen- Du ſieur Bouret autre Medecin experimental.

terent tellement l'inflammation de ſes entrailles, qu'il mourut le quatriéme jour de ſa maladie, emportant avec lui ſon ſecret dans l'autre monde.

Danger où l'on s'expoſe en s'abandonnant à des Empyriques.

Ce ne ſont pas là tous ceux dont nous pourrions parler, il y en a encore pluſieurs autres dont nous ne parlons point, parce qu'il faudroit rendre publiques les intrigues, & les moyens dont ils ſe ſont ſervis pour obtenir des premiers Medecins la permiſſion d'afficher, de vendre & débiter leurs remedes. Il y a eu de tout tems des Charlatans, il y en a aujourd'hui plus que jamais, & Dieu veuille que le nombre n'en augmente pas pour le ſalut du public; mais par le récit fidele que je viens de vous faire de ces dix ou douze perſonnes à ſecrets, on doit connoître combien il eſt dangereux de ſe livrer entre les mains de tels gens, qui tête baiſſée entreprenent tout ce qui ſe préſente; il faut toujours aller à la ſource. Les Medecins & les Chirurgiens, qui toute leur vie ſe ſont attachez à étudier l'homme & les maladies dont il eſt attaqué, ſont plus capables de les guérir que des gens qui n'ont aucune teinture de ces Sciences.

Il y a encore des Médecins & des Chirurgiens qui pour avoir acquis quelque réputation dans leurs Provinces, ſe perſuadent qu'ils brilleront à Paris ou à la Cour. Ils écoutent des amis qui leur diſent, que s'ils y étoient connus, ils effaceroient tous ceux qui y ſont. Dans cette confiance ils partent, & viennent ici échouer, comme on l'a vû aſſez de fois, & comme on le voit encore aujourd'hui par quelques exemples. Je vais vous en rapporter trois ou quatre par où je terminerai cette journée; mais nous ne parlerons que des morts, ou des abſens, nous laiſſerons les autres.

Hiſtoire de M. Rainſant.

M. Rainſant Médecin de Reims, étoit regardé comme l'Hypocrate de la Champagne. Il étoit appellé & conſulté dans toutes les rencontres. Il vint à Paris où il commença à voir les malades, mais

celui qui avoit été un héros dans ſa Province, fut ici à peine regardé, perſonne ne ſe confioit en lui. La Commiſſion de Garde des Médailles du Roy vint à vaquer. M. de Louvoy lui donna cet emploi qui lui convenoit mieux, & qu'il a exercé tant qu'il a vécu, & lorſqu'il eſt mort, on avoit oublié qu'il eût jamais été Médecin.

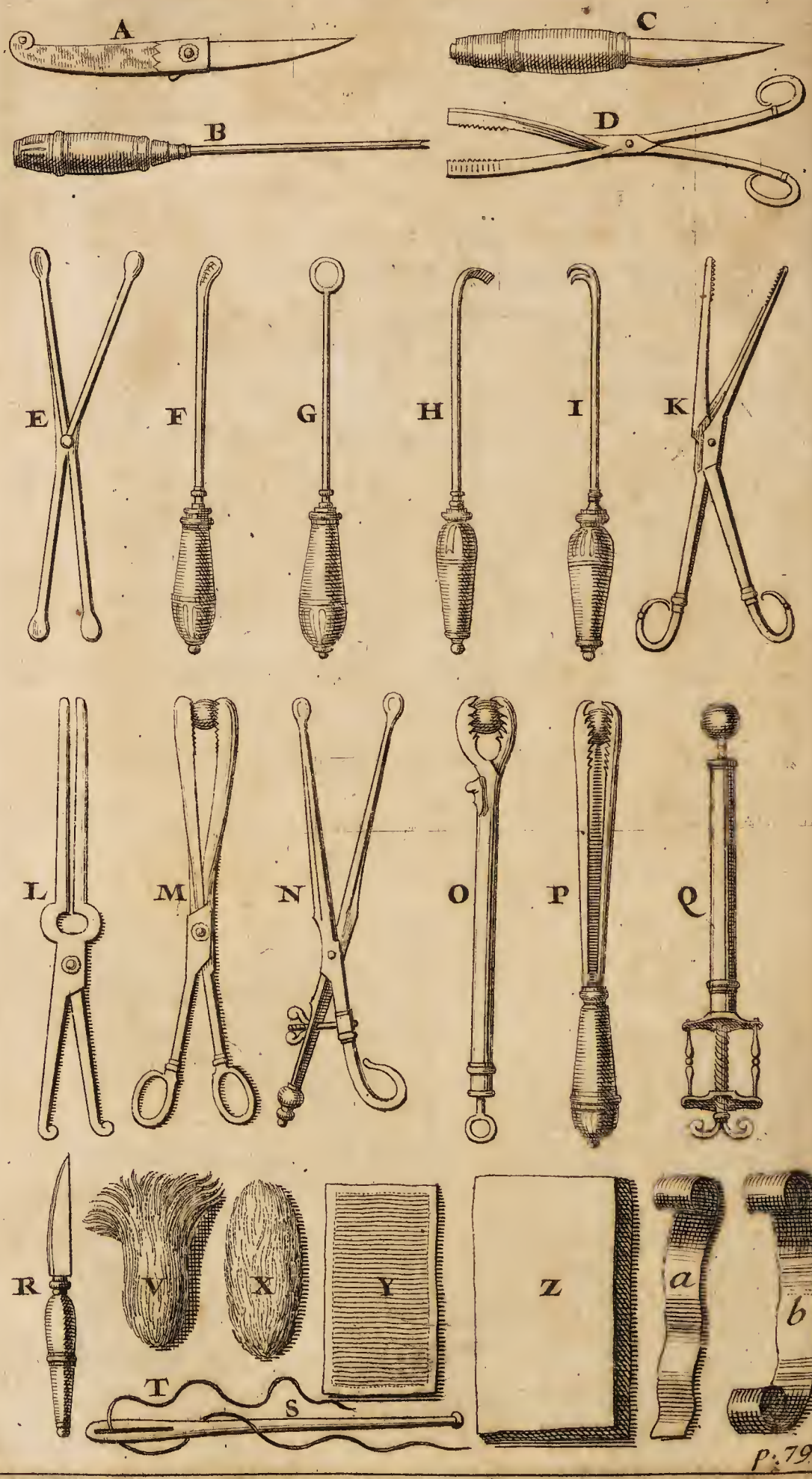
M. Pallieux fameux Medecin de Languedoc fut M. Pallieux.
conſulté ſur la maladie de M. le Marquis de Seignelay par un écrit qu'on lui envoya ſur la grande réputation qu'il avoit acquiſe dans cette Province. Par la réponſe qu'il fit, il rendoit la cure de cette maladie ſi aiſée, & il en fit un projet ſi facile à exécuter que toute la famille prit la réſolution de le faire venir pour la traiter lui-même, & d'autant plus que les Médecins de la Cour en avoient fait un prognoſtic tout oppoſé. Il partit dans l'eſpérance de le guérir, & ſon remede pour y parvenir, étoit l'uſage du lait de femme qu'il lui conſeilla auſſitôt qu'il fut arrivé. M. Fagon qui eût quelques conférences avec lui, commença de lui faire le plan de la maladie telle qu'elle étoit, & des queſtions qui ne l'embaraſſoient pas peu. M. Pallieux répondit ſeulement qu'il avoit vû de bons effets du lait de femme, & qu'il croyoit qu'il en feroit de même ici. Il ne s'avança pas davantage, & c'eſt ce qu'il fit de mieux, car il connut bien qu'il avoit affaire à des Médecins éclairez. Enfin le lait n'ayant pas réuſſi, il ne dit jamais autre choſe, ſinon que cela manquant, il ne ſçavoit point d'autre remede. Il demanda ſon congé quelques jours après, & l'aïant obtenu, il partit le plûtôt qu'il pût dans la réſolution de ne plus s'expoſer à une ſi rude épreuve.

Le Sr de Saint-Donat Chirurgien de Ciſteron Du ſieur de Saint Donat.
en Provence, où il étoit eſtimé & regardé comme très-habile, parut à la Cour il y a dix ou douze ans. Il débuta par Mad^e la Maréchale de Rochefort, à qui il donna des remedes pour une eſpèce de coli- Inéficacité de ſes remedes.

que néphrétique, il en donna encore à quelques autres Dames, il fut quelque tems à la mode, & il goûta le plaisir de la nouveauté ; mais ses remedes ayant échoué contre la maladie de Mad^e la Maréchale de Rochefort, & contre beaucoup d'autres, après huit mois de séjour à Paris, il s'y vit autant négligé qu'il y avoit été recherché. Il crût qu'il réussiroit mieux à l'armée qu'auprès des Dames. Il demanda à y aller. Ses amis lui obtinrent le poste qu'il demandoit, & comme il n'y avoit pas un Chirurgien dans les hôpitaux de l'armée qui ne le valût bien, M. l'Intendant de l'armée qui rend un compte fidele de ce qui s'y passe, n'écrivit pas en sa faveur. N'étant pas content, il revint à la fin de la campagne & prit le parti de s'en retourner à Cisteron, se plaignant du mauvais goût du siécle qui ne lui rendoit pas la justice qu'il croyoit mériter.

Le recit que vous venez d'entendre conduit à la conclusion que nous en devons tirer, qui est qu'il faut que chacun demeure chez soy, & que quand on a été assez heureux pour se distinguer des autres dans un endroit où il ne manque rien des commodités de la vie, il faut y rester & jouir paisiblement de l'état où on se trouve placé. La Faculté de Medecine de Paris est composée de plus de cent Docteurs, tous très-habiles, & la Compagnie de Saint Côme, de plus de deux cent Maîtres Chirurgiens qui tous ont donné des marques de leur habileté par un chef-d'œuvre de vingt-cinq actes, tant sur la théorie que sur la pratique qu'ils ont faits avant que d'être incorporez dans cette célebre Compagnie. Ces deux Corps fertiles en gens doctes & experimentez, ont toujours surpassé tous les autres de l'Europe, & tous ceux qui par un esprit de présomption se sont voulu mesurer avec eux, ont été obligez d'en reconnoître la supériorité.

Fin de la neuviéme Démonstration.


A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N
O
P
Q
R
V
X
Y
Z
a
b
T
S

OPERATIONS DE CHIRURGIE,

DIXIE'ME DE'MONSTRATION.

De celles qui ſe pratiquent ſur toutes les parties du corps.

DE L'EXTRACTION des Corps étrangers,

NOus avons fait, Meſſieurs, dans les Démonſtrations précedentes, toutes les Opérations qui conviennent à chaque partie en particulier, nous allons aujourd'hui dans cette dixiéme & derniere, vous montrer celles qui ſe font ſur toutes les parties en général. On avoit coûtume de les mêler avec les Opérations particulieres, mais j'ai cru plus à propos d'en faire une Démonſtration ſéparée, parce que toutes les autres ſe ſont trouvées ſuffiſamment remplies : outre que cet ordre

m'a paru plus instructif & plus commode pour les étudians en Chirurgie.

Multitude des opérations generales.

Les Opérations générales sont en assez grand nombre pour devoir nous occuper plus d'une Démonstration; mais comme je me suis borné au nombre de dix, & que notre sujet ne se pourroit pas conserver plus long-tems, je les renfermerai toutes dans celle-ci, & je n'oublierai pourtant aucune des circonstances qui leur sont essentielles.

Je vais commencer par vous montrer comment il faut tirer ce qui reste assez souvent dans le corps après les combats, comme des morceaux de fléches & de dards, des pointes d'épées, des bales de mousquet, des éclats de bombes & de grenades.

Extraction des armes du tems.

Nos premiers Chirurgiens ne nous ont parlé que de fléches, de dards & d'épées, parce que de leur tems on ne se servoit que de ces instrumens dans les actions de guerre, c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'ils ne nous ont rien dit des canons, des mousquets, des bombes & des grenades: ces instrumens leurs étoient inconnus; la fureur des hommes ne les avoit pas encore inventez, & comme s'ils n'avoient pas eu assez de moyens de se tuer les uns les autres, ils ont cru avoir besoin de forger ces derniers qui exterminent la moitié des hommes.

Quoique les fléches & les dards ne soient plus en usage dans nos Armées, le Chirurgien doit être instruit du moyen de les tirer, parce qu'il peut aller dans les Pays étrangers, où les peuples Barbares s'en servent faute d'autres armes; & il doit sçavoir que les fers de ces instrumens restez dans une plaie sont plus difficiles à retirer qu'une bale de mousquet ou éclat de grenades, parce qu'on peut retirer ces derniers de la même plaie par où ils sont entrez, & que les autres, à cause de leur figure triangulaire, ne peuvent sortir que par une nouvelle plaie opposée à leur entrée,

quand ils ſont placés dans des endroits qu'on ne peut ou qu'on ne doit pas dilater.

Les fléches ſont envoyées de loing par le moyen d'un arc, les dards ſont lancez de près avec la main. Quand quelqu'un eſt bleſſé de l'un ou de l'autre de ces inſtrumens, il faut tâcher de l'arracher de l'endroit où il eſt enfoncé; mais par les efforts qu'on fait pour l'avoir, ou la fléche ſe romp, ou le fer du dard ſe ſépare du bout du bâton auquel il étoit attaché, parce que ces fers ſont faits d'une maniére qu'ils ne peuvent pas ordinairement revenir par le même endroit par où ils ſont entrez. C'eſt au Chirurgien à connoître s'il les peut avoir par la plaie, & alors il la faut dilater avec le biſtouri A. ſans quoi il ne pourroit pas y réuſſir; ou s'il doit avoir ce corps étranger par la partie oppoſite, alors il faut y faire une nouvelle plaie, & le pouſſer dehors par le moyen de cet impulſoir B. la plaie étant ſuffiſamment dilatée. Quand c'eſt dans un bras ou dans une cuiſſe, il ne faut point balancer à le faire paſſer de part en part; enſuite on paſſe dans la plaie un ſéton qui contribue à ſa guériſon plus promptement que ſi on l'avoit retiré par la plaie.

Raiſon de dilater la plaie.

Quand un dard eſt enfoncé dans la poitrine ou dans le ventre, il n'eſt pas aiſé de le retirer: ſi le bleſſé ſe contentoit de le ſoutenir & d'attendre qu'il ait un Chirurgien pour le panſer, en dilatant la plaie il pourroit le faire ſortir doucement; mais par l'impatience du bleſſé qui ſe retourne de tous côtez de ce corps étranger pour l'avoir, il ſe fait une dilatation de ces parties, qui fait que ces plaies deviennent mortelles. Dans une repetition d'un carouſel à Verſailles, un garçon fut bleſſé d'un dard qu'on lançoit ſur une Meduſe: un Chirurgien dilata auſſitôt la plaie & retira le dard, il en guérit en peu de tems.

Difficulté d'extraire du dedans des cavités.

On accuſe les Sauvages d'empoiſonner le fer

de leurs fléches, & on dit que dans des combats il y en a eu qui ſe ſont ſervis de bales empoiſonnées : je crois les Sauvages capables de le faire ; mais je ne crois pas qu'il y ait d'autres hommes aſſez méchans pour pouſſer leur rage juſqu'à ce point. Si le Chirurgien ſoupçonnoit par la plaie & par les accidens, qu'il y eût du poiſon, il faudroit donner des cordiaux & panſer la plaie avec un onguent fait avec la thériaque, la thérebentine & l'huile de millepertuis.

Extraction d'une pointe d'épee.

Il arrive ſouvent que la pointe d'une épée ſe caſſe quand elle a trouvé un os qui lui a reſiſté. Si on peut avoir l'épée caſſée, le Chirurgien ſe la fait repréſenter pour juger de la quantité qui eſt reſtée : ſi c'eſt après un combat, il faut qu'il en juge ſans ce ſecours. S'il ſent le morceau de l'épée avec la ſonde, il faut commencer par dilater la plaie, & avec des pincettes tâcher de le retirer ; s'il eſt fiché dans un os, il faut avec des pinces faites en bec de corbin, le prendre & le faire ſortir en droite ligne, de peur qu'il ne touche à quelque vaiſſeau ou à quelque nerf en le retirant : quand le corps étranger eſt ſorti, on panſe la plaie ſelon la méthode ordinaire. (*a*)

(*a*) Le Chirurgien doit ſouvent tirer de ſon genie ſeul les moyens d'extraire les corps etrangers arrêtés ou enclavés dans une partie. On rapportera à ce ſujet une obſervation fort curieuſe.

V. l'ext. d'une Séance publ. de l'Ac. de Chirurg. Mercure de Juin 1713.

„ Un homme âgé de 27 ans, ayant reçu un violent coup „ de couteau ſur la partie antérieure de la quatrieme des „ vraies côtes, fut panſé très-ſimplement pendant les „ trois premiers jours ; mais une toux extraordinaire & „ un crachement de ſang abondant étant ſurvenus, on „ eut recours à M. Gerard. Il reconnut que les acci- „ dens dépendoient de la preſence d'une portion de la „ lame du couteau qui traverſoit la côte, & dont la „ pointe excedoit d'environ ſix lignes dans la cavité de „ la poitrine. Ce corps étranger débordoit ſi peu l'exte- „ rieur de la côte, & y étoit tellement fixé, qu'il ne „ fut pas poſſible de le tirer avec differentes pincettes

Depuis

Depuis quelques siécles il est sorti des enfers un monstre habillé en moine, qui travaillant à la Chymie a trouvé une composition de salpêtre & de souffre qu'on appelle de la poudre à canon. Cette invention diabolique a fait que l'homme a fabriqué des armes à feu de toutes especes ; & non content des pistolets, des fusils & des mousquets qui ne tuent les hommes qu'un à un, il s'est avisé de forger des canons capables d'en tuer dix ou douze à la fois, & de détruire & d'abatre les

Invention de la poudre à canon.

„ ou tenailles, ni même de l'ébranler au moyen des ci-
„ seaux & du marteau de plomb, & quoique dans un
„ cas aussi pressant, il semble qu'on n'eût d'autre parti à
„ prendre que de scier ou de couper la côte : M Gerard
„ crut avant d'en venir à cette extrêmité, devoir tenter
„ de dégager ce corps étranger, en le poussant de de-
„ dans en dehors.

„ Dans ce dessein il alla choisir un dé dont les Tail-
„ leurs se servent pour coudre, il en prit par préference
„ un de fer, un peu épais & fermé par le bout, il y fit
„ creuser une petite gouttiere pour y mieux fixer la poin-
„ te du couteau, & ayant suffisament assujetti ce dé sur
„ son doigt index, il porta ce doigt ainsi armé dans la
„ cavité de la poitrine, & réussit par ce moyen à chasser
„ le morceau de couteau, en le poussant avec force de
„ dedans en dehors.

„ Ayant tiré le corps étranger, il quitta le dé & remit
„ le doigt index à nud dans la poitrine pour examiner si
„ le couteau en traversant la côte ne l'auroit point fait
„ éclater en dedans, il trouva un éclat capable de pi-
„ quer & qui tenoit trop fortement au corps de la côte
„ pour qu'on pût l'en separer entierement il prit donc
„ le parti de l'en rapprocher, & pour le tenir au niveau
„ de la côte, il se servit du doigt qui étoit dans la poitri-
„ trine pour conduire une aiguille courbe enfilée d'un
„ fil ciré. Il fit sortir cette aiguille au dessus de la côte,
„ qui par ce moyen se trouva embarassée par le fil en
„ dehors de la poitrine sur une compresse épaisse d'un
„ pouce, & serra assez le nœud pour appliquer exacte-
„ ment & remettre au niveau l'esquille saillante.

„ On sent aisément que l'effet d'une manœuvre aussi
„ ingenieuse a dû être non-seulement la cessation des
„ accidens, mais encore une prompte guériton.

rempars qu'il avoit élevé pour sa sureté : & depuis dix ans il a encore paru à la Cour un autre Moine ; qui a cru qu'il ne suffisoit pas d'exterminer dix hommes avec un boulet de canon ; mais qu'il falloit en tuer au moins trente ; c'est pourquoi il est venu exprès pour en produire une nouvelle fabrique composée de trois canons joints ensemble, qui chacun chargé d'un boulet, tirent en même-tems qu'on a mis le feu à leur lumiére commune.

Des Bales de mousquet, restées dans le corps.

On charge les fusils, les mousquets & les carabines avec des bales de toutes sortes de calibres ou de grosseur suivant le diametre du canon : ces bales de plomb quand le coup a été tiré de près passent au travers du corps ou d'un bras ou d'une jambe, à moins qu'elles n'ayent trouvé quelque os qui les ait arrêtées. Mais quand elles viennent de loing, étant à la fin de leur portée elles demeurent dans les endroits du corps où elles sont entrées ; c'est pour lors que le Chirurgien doit travailler à les retirer, car tant que le corps étranger sera dans la plaie, il n'est pas dans son pouvoir de la guérir, parce qu'il est un obstacle à sa réunion, qui est la fin qu'on se propose dans la guérison de toutes les plaies.

Il ne faut pas néanmoins prendre à la lettre, ce que je dis, je sçai qu'il y en a qui ont guéri quoique la bale soit demeurée dans la plaie : mais cela arrive si rarement, que prenant ce qui arrive le plus souvent comme une regle générale, nous pouvons dire que tous les corps étrangers restez dans les plaies empêchent qu'elles ne guérissent, & qu'il faut employer tous les moyens que la Chirurgie nous présente pour les avoir au plûtôt : car si on différe, la partie se tumefie, & on a beaucoup plus de peine que si on s'y étoit pris peu de tems après qu'on a été blessé : il faut donc avant que de poser le premier appareil, retirer le corps

étranger, à moins qu'on n'y trouve de grandes difficultez, ou que le Chirurgien n'ait pas pour lors les instrumens nécessaires.

La Chirurgie secondée des préceptes généraux nous montre comment il faut faire sortir les corps étrangers, & elle a inventé plusieurs instrumens de différentes espéces pour les retirer. Il faut que le Chirurgien soit instruit des unes & des autres; mais particulierement ceux qui sont destinez pour les Armées, & sur-tout dans ce tems-ci plus que dans aucun autre, où il y a tous les jours des occasions de pratiquer cette Opération, par le grand nombre de combats & des siéges où tant de genereux François exposent leur vie pour le service & la gloire du Roy. Mais quelque instruction qu'un Chirurgien ait prise dans les écoles, il en apprend encore plus dans les Armées, & il faut souvent qu'il conte plus sur son genie que sur ce qu'on lui a dit, parce qu'il y a tant de plaies différentes & si extraordinaires qu'il ne peut être guidé pour lors, que par son bon sens & son industrie.

Le Chirurgien doit être inventif.

La premiere chose que le Chirurgien doit faire, c'est de s'informer de la distance qu'il y avoit entre les combattans pour juger de la profondeur de la bale; il faut aussi qu'il fasse mettre le blessé dans la même situation qu'il étoit, afin de pouvoir conduire la sonde par le même chemin que la bale a fait, il faut ensuite porter la main à la partie opposée pour voir si on ne sentira point la bale, car souvent après avoir traversé la partie, elle s'arrête sous la peau qu'elle aura poussée seulement, n'ayant plus eu assez de force pour la percer. Si on la sent à la partie opposée à son entrée, il faut avec un bistouri C. faire sur cette bale une incision proportionnée à sa grosseur, & avec une petite tenette D. la faire sortir. On donne à l'entrée de la plaie deux petits coups de bistouri, l'un en-haut & l'autre en-bas pour changer

Les choses dont il faut qu'il s'informe.

ſa figure en longitudinale, on paſſe un ſéton au travers de la plaie, & on la panſe en la maniere accoutumée.

Si la bale eſt reſtée dans les chairs, & qu'on la ſente avec la ſonde, il faut commencer par dilater la plaie, ſans quoi on ne pourroit pas la faire revenir par le même chemin. Cette dilatation eſt encore néceſſaire pour introduire l'inſtrument avec lequel on la doit tirer en dehors. De ces inſtrumens il y en a de pluſieurs eſpéces qu'on appelle des tire-bales : en voici douze de différentes figures, que j'ai fait graver ſur la planche qui eſt à la tête de cette Démonſtration.

Divers inſtrumens pour l'extraction.

Le premier eſt un dilatatoire E. qui ſert à deux fins, qui ſont, 1°. de dilater & d'élargir la plaie, tant pour voir ce qui eſt au fond, que pour donner lieu à quelque autre inſtrument de prendre & de faire ſortir le corps étrange avec plus de facilité : 2°. de ſervir lui-même de tire-bale, car il la peut prendre, la ſerrer & la conduire dehors ſans le ſecours d'aucun autre inſtrument ; avec cette différence qu'aux autres tire-bales, il faut ſerrer les deux branches qui ſont hors de la plaie, & qu'à celui-ci il faut les écarter.

1. Le dilatatoire.

2. Le tire-bale à cuillere.

La ſeconde eſt un tire-bale à cuillére F. ainſi appellé, parce qu'il en a la figure ; cet inſtrument a un manche, afin de le tenir avec plus de fermeté, il eſt long pour aller juſqu'au corps étanger, & ayant fait entrer la bale dans la cavité qui eſt un peu recourbée, on la conduit dehors en lui faiſant faire ce chemin ſans trop ſe preſſer.

3. à anneau.

Le troiſiéme eſt le tire-bale à anneau G. qui a ce nom, parce que le bout qui va chercher la bale eſt rond, & fait comme un anneau : c'eſt lui qui embraſſe la bale, & qui quand on le retire l'amene dehors avec la même facilité qu'elle y eſt entrée.

4. à crochet mouſſe.

Le quatriéme eſt un tire-bale à crochet mouſſe

H. qui ayant acroché la bale la conduit dehors ; il eſt long pour aller juſqu'à la bale, & emmanché pour s'en ſervir avec plus de commodité.

Le cinquiéme eſt un tire-bale à crochet fendu I. dont les pointes ſont mouſſes pour ne point bleſſer de parties : il peut ſervir pour tirer & acrocher les morceaux de la chemiſe ou du vêtement que les bales font preſque toujours entrer avec elles juſqu'au fond des plaies. 5. à crochet fendu.

Le ſixiéme eſt un inſtrument appellé bec de corbin K. dont les branches qui entrent dans la plaie pour chercher les corps étrangers ſont très-longues pour pouvoir s'en ſervir en toutes ſortes d'occaſions. 6. Bec de corbin.

Le ſeptiéme eſt nommé le bec de grue L. parce qu'il lui reſſemble, il a un reſſort pour le dilater quand il eſt entré dans la plaie ; afin de pouvoir charger la bale facilement & la retirer enſuite. 7. de grue.

Le huitiéme s'appelle bec de canne M. ou bec large : ſes extrêmitez ſont dentelées, afin de tenir la bale ferme & arrêtée, de ſorte qu'elle ne puiſſe pas s'échapper. 8. de canne.

Le neuviéme eſt un bec de canne à viſſe N. qui par le moyen de cette viſſe ſerre tellement la bale quand elle eſt chargée, qu'il faut qu'elle ſorte avec l'inſtrument. 9. de canne à viſſe.

Le dixiéme eſt appellé bec de lezard O. à cauſe de la reſſemblance qu'il a avec la tête d'un lezard : il n'y a que ſon extrêmité qui s'ouvre par le moyen d'un reſſort qu'on pouſſe & qui ſe ferme en retirant le même reſſort qui eſt renfermé dans une canule creuſée dans le corps de l'inſtrument. 10. de lézard.

L'onziéme eſt un inſtrument auquel on a donné le nom d'Alphonſin P. parce qu'il a été inventé par Alphonſe Ferrier, Médecin de Naples : il eſt compoſé de trois branches, qu'on ſerre par le moyen d'un anneau qui les embraſſe ; l'inſtru- 11. Alphonſin.

ment ainſi ſerré eſt introduit dans la plaie juſques ſur la bale, & retirant pour lors l'anneau vers le manche, ces branches s'écartent & ſaiſiſſent le corps étranger ; on repouſſe enſuite l'anneau, qui en reſſerrant ces trois branches, enferme ſi bien la bale qu'elle ne peut manquer de ſortir avec l'inſtrument.

12. La tariere. Le douziéme eſt la tariere ou tirefond Q. dont la pointe eſt une petite viſſe qu'on fait entrer dans la bale en la tournant, par le moyen d'un écrou conduit dans une canule qui eſt dans toute la longueur de l'inſtrument : il eſt particulier pour les bales qui ſont enchaſſées dans les os, car il ne convient pas à celles qui ſont dans les chairs, parce qu'il faut qu'elles ſoient appuyées, afin que la viſſe puiſſe faire ſon trou dans les bales.

De tous ces inſtrumens on ne peut point preſcrire celui auquel on doit donner la préference, ils ont tous leur utilité particuliére ſelon les différentes parties dont on doit tirer les bales, c'eſt au Chirurgien de faire choix de celui qui lui convient le mieux après avoir reconnu la nature du corps étranger & l'endroit où il eſt.

Ces inſtrumens ne ſuffiſent pas toujours. Quoique la Chirurgie ſoit fertile en inſtrumens par le grand nombre qu'elle nous en préſente, il ſe trouve néanmoins des occaſions où ils nous ſont de peu de ſecours ; il faut alors que le Chirurgien en invente de nouveaux, qu'il en faſſe des modéles pour les faire faire par le coutelier, de la grandeur & de la figure qui peut être capable de tirer les bales de quelque endroit du corps où elles ſoient entrées, car il ne faut point qu'un Chirurgien ſe rebute & qu'il renonce à les avoir, à moins d'une impoſſibilité abſolue.

Néceſſité de faire promptement l'extraction. On ne doit pas ſeulement entreprendre de tirer une bale ou un autre corps étranger, mais on le doit faire au plûtôt : on trouve dans les bleſſez beaucoup plus de ſoumiſſion dans le premier ap-

pareil que dans la ſuite du panſement, ils ſe laiſſent faire pour lors toutes les inciſions que le Chirurgien trouve à propos. J'ai vû dans les Armées des ſoldats, qui non-ſeulement ne faiſoient pas un cri, mais qui ne ſourcilloient pas quelque douleur qu'on leur fît ou pour avoir une bale & un éclat de grenades, ou pour leur faire les inciſions néceſſaires : il faut donc que le Chirurgien profite de cette diſpoſition, parce qu'il arrive ſouvent que le lendemain ou un autre jour, on ne les trouve plus dans la même reſignation à la volonté de leur Chirurgien.

Le retardement peut être encore préjudiciable ſur la facilité d'avoir la bale. Immédiatement après la bleſſure, en ſuivant ſon chemin on peut la trouver aiſément ; mais ſi le bleſſé a marché ou agi, elle peut avoir changé de place ; & ſi elle eſt dans un bras ou dans une cuiſſe, par ſon propre poids elle peut deſcendre, & alors on eſt obligé de faire de plus grandes inciſions, qui peuvent même devenir inutiles quand elle a trouvé un eſpace entre deux muſcles pour ſe gliſſer. Danger du retardement.

Il y a encore une troiſiéme raiſon qui ne permet pas au Chirurgien de différer, c'eſt que le premier jour la partie n'étant point encore enflée, on peut plus facilement découvrir le corps étranger & le faire ſortir ſans beaucoup de peine : mais lorſqu'on attend au lendemain ou à un autre jour, on la trouve tellement tumefiée par la fluxion qui s'eſt jettée deſſus, qu'on a de la peine à ſuivre la trace qu'elle a faite, parce que l'entrée s'eſt retrécie, & les chairs ſe ſont bourſouflées ; ſi on ne peut pas ſe diſpenſer de faire quelques inciſions, elles ſont pour lors beaucoup plus douloureuſes qu'elles n'auroient été dans le premier appareil.

C'eſt un abus de croire qu'il y ait des médicamens capables d'attirer les corps étrangers : il y a Il n'y a point de médicament attractif.

néanmoins des Auteurs qui en font de deux sortes, ils disent qu'il y en a qui agissent par une qualité manifeste, d'autres par une qualité occulte : les premiers sont la poix, le galbanum & plusieurs autres gommes ; les seconds sont l'ambre jaune, l'aimant, & quelques autres. Un bon Chirurgien ne doit attendre aucun secours de ces médicamens, il doit avoir plus de foi aux instrumens qu'à toutes les drogues de la Pharmacie.

Il ne faut point attendre la suppuration.

On trouve des Chirurgiens qui sans trop s'embarasser attendent la sortie de la bale par les accidens qui surviennent aux plaies d'arquebusades ; ils prétendent même avoir beaucoup fait quand ils y ont mis du levain, de la fiente de pigeons & d'autres remédes pourrissans qui y procurent une grande supuration ou un abscès, dans le dessein que le pus entraînera avec lui la bale en lui traçant le chemin par où elle doit sortir. Ce moyen me paroit dangereux, puisqu'il ne se fait point d'abscès sans de violentes douleurs qui causent la fiévre & qui rendent la cure longue & difficile, & qu'on ne peut l'espérer sans faire des ouvertures pour donner issue à la matiére & au corps étranger: c'est pourquoi il faut éviter cette pratique qui ne peut être suivie que par des Chirurgiens timides qui ont plus de crainte en faisant des incisions, que le malade n'en a en les souffrant.

Observation.

Lorsqu'on a tiré une bale on n'a pas quelquefois tout fait, les soldats en chargeant leurs mousquets y en mettent souvent deux ou trois : j'en ai vû qui ayant des bales d'un trop gros calibre les coupoient en quatre, & qui mettoient ces quatre quartiers dans leurs fusils, c'est la raison pouquoi il faut examiner s'il y en a plusieurs, avant que de panser le blessé. Un Officier Suisse fut blessé à l'attaque de la Citadelle de Cambray d'un coup de mousquet à la partie antérieure & moyenne de la cuisse. Le Chirurgien ayant senti à la partie posté-

rieure un bale qui n'avoit pas percé la peau, il fit une petite inciſion ſur cette bale qu'il tira par cet endroit ; il crût n'y ayant qu'une entrée, qu'il n'y avoit qu'une bale, mais il y en avoit deux, dont l'une ayant rencontré le femur, n'avoit pas percé comme la premiere, cette derniere bale tomba peu à peu au bas de la cuiſſe, & elle ne ſortit que ſix mois après par un abſcès qui ſe fit au genou.

Toutes les bales ôtées, il reſte encore des corps étrangers qu'il faut avoir, ce ſont des morceaux de l'habit & de la chemiſe que les bales emportent & pouſſent devant elles juſqu'au fond des plaies. En examinant l'habit du bleſſé, ſi on en trouve une piéce emportée de la figure de la bale, on eſt ſûr qu'elle eſt dans la plaie ; c'eſt-pourquoi il en faut faire l'extraction promptement, ſans quoi il ſeroit impoſſible de guérir, comme il arriva à M. de Ponti qui fut bleſſé en Irlande au Siege de Londonderi d'un coup de mouſquet qui avoit porté un morceau de ſon juſte-au-corps dans la plaie. La bale ayant été tirée on ne ſçavoit à quoi attribuer le retardement de ſa guériſon, il ſe faiſoit de tems en tems des abſcés qui épuiſant ſes forces, l'avoient mis dans une maigreur effroyable, lorſqu'il arriva un Chirurgien de France qui fit de nouvelles inciſions, qui tira la piece d'étoffe qui faiſoit tous les déſordres, & qui le guérit en peu de tems.

Corps étrangers qu'on doit ôter après les bales.

En chargeant un fuſil on met ſur la poudre un tampon de papier, & la bale par deſſus. Dans un coup tiré de près, la bale aura paſſé à travers la partie, & le tampon qui l'aura ſuivie, peut être demeuré dans la plaie ; c'eſt une circonſtance ſur laquelle le Chirurgien doit faire attention, parce que ce fait eſt arrivé très-ſouvent, & qu'il ſeroit impoſſible de guérir tant que ce corps étranger ſeroit dans la plaie, & il faut non-ſeulement ôter tout ce qui eſt venu de dehors, mais encore les eſquilles d'os qui quand elles ſont ſéparées, pi-

quent les chairs, font de la douleur, irritent la plaie & en empêchent la réunion.

Aux plaies de feu il sort peu de sang, & il est rare qu'il arrive une hemorragie, parce que la bale brulant (*a*) ce qu'elle touche, y fait un escarre qui empêche que le sang ne s'écoule, quand même elle auroit touché quelque vaisseau; mais l'escarre venant à tomber, il se fait quelquefois des hémorragies qui feroient périr le blessé, si le Chirurgien ne les arrêtoit promptement, c'est-pourquoi il doit être sur ses gardes & ne rien assurer avant que les escarres soient entierement séparées, qui proche des gros vaisseaux sont d'une dangereuse conséquence.

L'hémorragie est rare aux plaies de feu.

Les fluxions & les dépôts sur des parties blessées d'armes à feu, sont toujours plus grands que sur les plaies faites par des instrumens tranchans. Ces derniers ne font que couper & séparer les parties; mais les autres en rompant & déchirant les fibres d'un muscle, y causent un tiraillement qui oblige les humeurs de tomber dessus & de faire

Les dépôts y sont grands.

(*a* On croyoit autrefois qu'une bale de fusil bruloit, mais plusieurs experiences ont désabusé de cette opinion. Elle déchire les parties, elle les contond, elle les tiraille plus ou moins à proportion de leur resistance, elle ne cause point d'hémoragie, à moins qu'elle ne rencontre quelque gros vaisseau, parce qu'en déchirant ceux qui ne sont pas considerables, elle en raproche assez les parois pour que le sang ne puisse pas couler. Le déchirement des vaisseaux forme un escarre qui arrête bientôt la circulation du sang, ce qui occasionne aux environs de la plaie un engorgement & un gonflement, ausquels la rupture de plusieurs petits vaisseaux causée par le tiraillement des parties contribue beaucoup. Le noir, le bleu & les autres differentes couleurs qu'on voit aux environs de la plaie ne sont pas des marques de brûlure, mais d'épanchement de sang dans l'interieur de la partie blessée. Ainsi il faut regarder les blessures faites par les armes à feu comme des plaies compliquées d'apostêmes. C'est ce que l'Auteur donne à entendre, lorsqu'il dit que les dépôts y sont grands.

des abſcès qui rendent la cure très-difficile. Il ne faut donc pas prétendre guérir un coup de mouſquet auſſitôt qu'un coup d'épée, & il faut être attentif ſur les accidens qui y ſurviennent qui ſont toujours très-fâcheux.

Extraction d'une bale engagée dans un os.

Si une bale étoit enfoncée dans un os, il faudroit eſſayer de la tirer avec un tirefond ou une tariere ; mais ſi elle étoit enclavée ſi fortement qu'on ne pût pas l'avoir, il faudroit plûtôt la laiſſer que de tourmenter le bleſſé en faiſant des efforts trop violens ; il faudroit pour lors attendre l'exfoliation de l'os, parce que ce qui en a été touché venant à ſe ſéparer, entraine la bale avec avec lui.

Des bales qui gliſſent le long de l'os.

Si un os eſt à plomb lorſqu'il vient à être frappé d'une bale, il en arrête le coup ; mais s'il eſt panché, elle coule le long de l'os, de maniere qu'elle monte ou deſcend ſuivant la pante qu'elle trouve à l'os en le frappant, nous en avons vû deux exemples funeſtes, l'un à M. le Prince de Rohan bleſſé au genou, dont la bale ſe coula en montant le long du femur, l'autre en M. de Saint-Mars qui avoit le coup au pied, & dont la bale monta le long du tibia, ils en ſont morts tous deux, & quoique les Chirurgiens ayent apporté tous leurs ſoins pour les en garantir, on leur en a imputé la cauſe pour n'avoir pas cherché ces bales dans les endroits où on les a trouvées après leur mort.

D'un coup de bale a la tête.

A ceux dont le crane a été frappé par une bale il s'y fait un étonnement de cerveau. Le nombre de ceux qui en meurent eſt plus grand que de ceux qui en réchapent, parce que la commotion fait toujours extravaſer le ſang des petites venules qui dans cette partie ſont très-délicates ; il n'y a que le trépan qui puiſſe donner iſſue à ce ſang, & par conſéquent qui puiſſe garentir de la mort ; c'eſt-pourquoi pour peu que le crane ait été touché & découvert par la bale, il faut trépaner, & quoi-

que je vous dise que ces sortes de plaies soient très-périlleuses, nous avons des exemples de plusieurs qui en sont guéris.

Des plaies des éclats de grenades.

Il y a encore des éclats de bombes & de grenades qui font des désordres épouventables, en tuant ou blessant tous ceux qu'ils frappent. Je ne vous parlerai point des éclats de bombes, parce que ceux qui en sont blessez n'ont pas besoin d'être pansez; la mort suit de si près ces sortes de plaies que la Chirurgie ne peut leur être d'aucun secours. Mais pour ceux de grenade j'en ai pansé beaucoup, & j'en ai tiré des éclats qui se fichent dans toutes les parties du corps, excepté de la tête dont tous ceux qui en sont frappez meurent par le grand fracas qu'elles font au crane & par l'ébranlement qu'elles causent au cerveau qui en demeure étourdi & assoupi, comme s'il avoit été frappé d'un coup de massue.

La grenade en crevant se casse en plusieurs morceaux dont les éclats entrent dans les chairs plus ou moins selon qu'ils sont petits ou gros, ou selon qu'on est éloigné de l'endroit où elle a crevé. Au Siége de Cambray j'en tirai un de la grandeur de la paume de la main, qui étoit entré si avant dans la fesse d'un Officier qu'on ne le voyoit point, M. Bessiere m'a dit en avoir vû qui s'étoit placé dans le scrotum; mais enfin en quelque partie qu'il soit, il faut en délivrer le blessé au plûtôt, ce qui demande des incisions qu'on ne peut pas prescrire ici, & que le Chirurgien fera selon la situation de la plaie & la nature du corps étranger.

Des boulets de canon.

On ne met point les boulets de canon au nombre des corps étrangers dont on doive faire l'extraction, ils envoyent au tombeau tous ceux qu'ils touchent, & il n'y a point d'exemples qu'il en soit demeuré dans le corps de quelqu'un qui ait eu besoin d'un Chirurgien: c'est une espéce de bonheur à ceux qui se trouvent dans son chemin, quand il

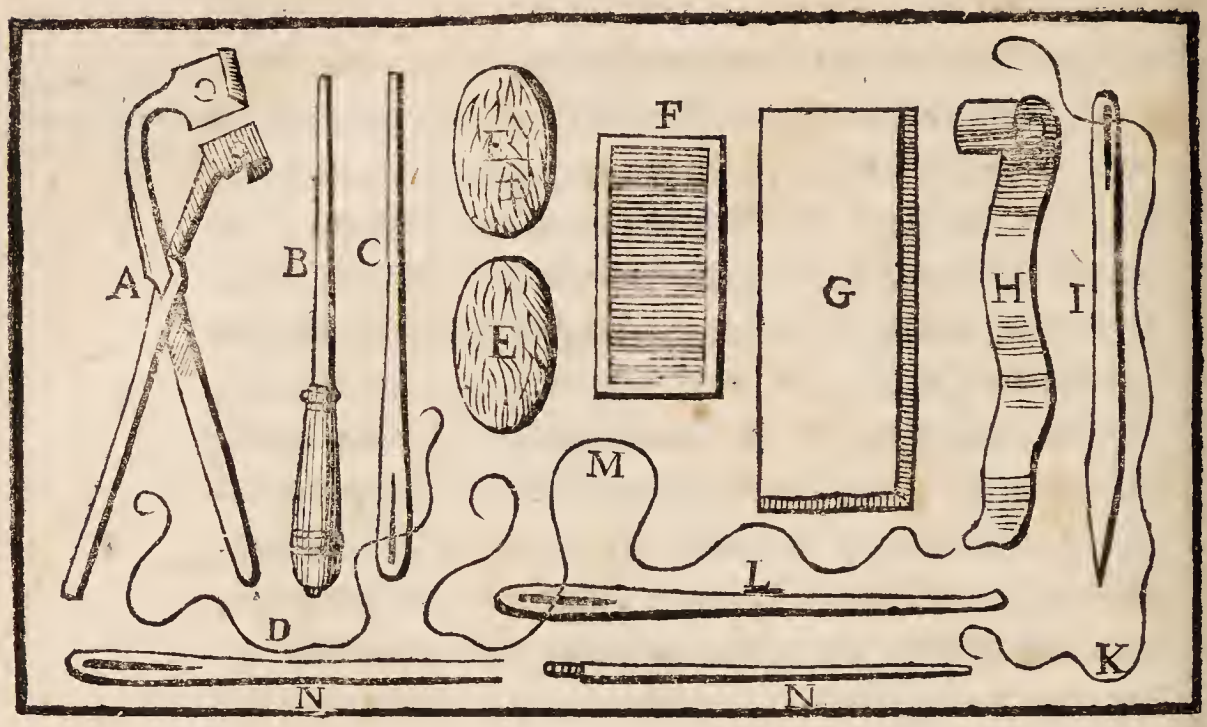
ne leur emporte qu'un bras ou une jambe ; nous avons parlé de ces sortes de plaies hier en faisant l'amputation.

Une bale ou un autre corps étranger étant retiré, il faut avant que de panser la plaie avoir égard à deux ou trois circonstances, qui sont, 1°. de changer la figure ronde de la plaie en une longitudinale par deux coups de bistouri R. qu'on donne l'un en-haut & l'autre en-bas, selon la rectitude des fibres des muscles : 2°. de faire un égoust à la plaie en la grandissant en-bas, afin que le pus puisse s'écouler facilement, & qu'on ne soit point obligé de la faire par la suite : 3°. de passer une aiguille S. enfilée du seton T. dans la plaie si elle traverse la partie, afin d'y pouvoir porter les remédes avec facilité. Précautions pour le pansement.

On se sert dans les commencemens d'un digestif pour aider à la séparation des escarres ; mais il faut qu'il soit animé & non pas si pourrissant que celui dont on se sert aux plaies contuses, afin de ne pas procurer une trop grande suppuration. Quand les escarres sont tombées, on supprime le digestif ; on travaille à dessécher la plaie avec de l'eau vulnéraire, qui est excellente à ces sortes de plaies, & à laquelle pour cette raison on a donné le nom d'eau d'Arquebusade. Eau d'Arquebusade.

Le Chirurgien met cette tente de charpie V dans la plaie quand il y a une nécessité qui le demande, & il ne s'en sert point du tout quand il y a passé un séton : on met sur la plaie un plumaceau X. plat couvert du digestif, puis un emplâtre Y. & une compresse Z. trempée dans de l'eau-de-vie ou du vin aromatique, & on finit par la bande *a* ou par un bandage unissant fait avec cette bande *b* roulée à deux chefs : on continue ensuite le pansement de la maniére que la bonne Chirurgie l'ordonne. Pansement de la plaie.

FIG. LIII. POUR L'APPLICATION DU SETON.



LE ſéton eſt une opération de Chirurgie qui fait deux trous à la peau par le moyen d'une groſſe aiguille enfilée : ce nom de ſéton eſt derivé du mot latin *ſeta*, qui veut dire ſoye de cochon, parce que les premiers Chirurgiens s'en ſervoient pour la paſſer à travers les deux plaies faites par l'aiguille.

Differentes manieres du ſéton.

Ceux qui ont ſuccedé aux inventeurs de cette Opération ont prétendu avoir mieux rencontré en ſe ſervant du crin de cheval, parce qu'il eſt plus long & par conſéquent plus commode. Les ſucceſſeurs de ceux-ci ont ſupprimé le crin, diſant qu'il étoit trop dur dans une plaie, qu'il ne facilitoit pas aſſez la filtration des humeurs qui eſt la fin qu'on ſe propoſe : ils ont mis à ſa place une méche de cotton comme plus douce & plus capable d'exécuter leur intention. Et enfin il s'eſt trouvé d'autres Chirurgiens qui ont fait le procès à la méche de cotton, prétendant qu'il a de petites pointes qui picotant ſans ceſſe la plaie, la fatiguent & l'incommodent, & ils veulent qu'on ſe ſerve de

fil de lin retors qui n'ait pas encore passé la lessive.

Le séton se peut appliquer en toutes les parties du corps ; mais celles où nos Anciens l'appliquoient ordinairement étoit à la nuque du cou, dont ils espéroient des avantages considérables : ils le croyoient excellent pour le mal caduc, pour les hydrocéphales & pour toutes les fluxions sur toutes les parties du visage, & Fabricius Hildanus dit en avoir fait des guérisons qui peuvent passer pour des miracles.

Endroits où on l'applique

On se servoit anciennement du fer ardent pour percer la peau, & voici comment on s'y prenoit. On faisoit asseoir le malade sur un siége sans dos, on lui faisoit pancher la tête un peu en arriere, afin de pouvoir pincer la peau du cou, on la mettoit entre les deux platines de cette tenaille A. faite en forme de gofrier, & percées pour y faire passer l'aiguille : en tenant ainsi de la main gauche la peau serrée dans les tenailles, on prenoit de la droite un cautére actuel B. tout rouge qu'on fouroit dans les trous de la tenaille, & qui par ce moyen faisoit deux trous à la peau. Le cautére actuel ayant suffisamment aggrandi les trous on le retiroit, & l'ayant donné à un serviteur, on prenoit de la même main une grosse aiguille C. faite comme des carlets des Cordonniers, enfilée d'une méche D. & on la passoit par des trous avant que de lâcher la tenaille. La méche passée on ôtoit la tenaille & l'aiguille, laissant la méche dans les plaies après l'avoir imbibée d'un médicament fait avec l'huile & le jaune d'œuf pour aider à la séparation des escarres : on mettoit sur ces plaies un des plumaceaux E. E. trempée dans le même reméde, puis l'emplâtre F. la compresse G. & la bande H. avec laquelle on faisoit le bandage circulaire autour de la tête, on tiroit tous les jours un peu de la même méche pour conduire du nouveau médicament dans les plaies ; après

Maniere ancienne de percer la peau pour le séton.

Panse ment de la plaie.

la chute des eſcarres on continuoit ce changement de place à la méche, & quand elle étoit uſée on en attachoit une autre à ſon bout pour la renouveller, & cela tant qu'on jugeoit la diſtilation des humeurs néceſſaire pour la guériſon des maladies qui avoient obligé de l'appliquer.

Inutilité du féton.

Il y a eu de la conteſtation entre les partiſans de cette opération, ſçavoir ſi on devoit pincer la peau en long ou en travers; c'eſt-à-dire, ſi les deux trous devoient être à côté l'un de l'autre, ou l'un au-deſſus de l'autre: c'eſt un fait d'une ſi petite conſéquence qu'il ne mérite pas qu'on s'y arrête, d'autant plus que cette opération ne ſe pratique plus aujourd'hui. Quand il y a une neceſſité de donner un égouſt à ces humeurs qui font toutes ces maladies de la tête, nous appliquons une pierre à cautére dans la foſſette du cou & par ce moyen nous leur donnons iſſue, & ſe filtrant ſans ceſſe ces maladies ſe guériſſent auſſi bien que par le féton.

Les Italiens ont été grands amateurs de cette opération, mais il m'a paru qu'ils ſont beaucoup revenus de cette opinion, car étant en Italie j'en ai vû beaucoup qui portoient des cautéres aux bras. Le féton n'eſt pas ſeulement cruel dans ſon application; mais il eſt encore fort embaraſſant dans ſes ſuites: le cautére ne demande point tant de préparatifs, il fait moins de douleur en le poſant, on le panſe avec plus de commodité, & on en reçoit les mêmes utilitez; ce n'eſt donc pas ſans raiſon que les Italiens & les François l'ont ſubſtitué à la place du féton.

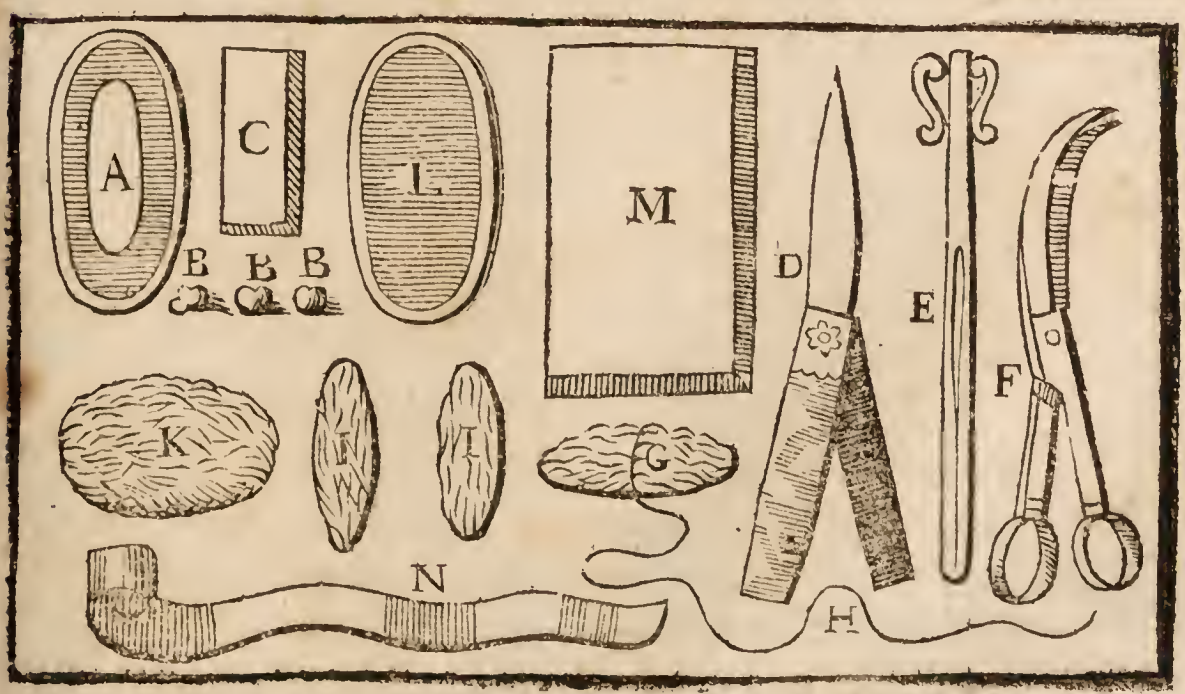
Enfin s'il ſe trouvoit quelqu'un tellement prévenu en faveur du féton qu'il le préferât au cautére, je conſeillerois pour lors au Chirurgien de ne ſe point ſervir ni de la tenaille, ni du fer ardent, mais ſeulement de cette aiguille I. large & tranchante enfilée de ce cordonnet K. & de la paſſer à travers

travers la peau de la nuque du cou en la pinçant ſeulement avec les doigts de la main gauche : de cette maniére cette opération ſe fait en un moment, il n'y a point d'eſcares à tomber, & le malade en reçoit les mêmes utilitez.

On entend encore par ce mot de ſéton une petite bandelette de linge fort étroite, qu'on paſſe avec le ſecours d'une aiguille à travers des plaies qui ont une entrée & une ſortie ; je vous ai dit tantôt qu'il en falloit paſſer un dans les plaies dont on avoit tiré les bales ou les autres corps étrangers, par la partie oppoſite. Uſage de la Bandelette.

On prend cette aiguille à ſéton L. qui eſt mouſſe par le bout pour ne point bleſſer, & qui eſt enfilée de cette bandelette M. qu'on fait paſſer par la plaie de part en part imbibée de tel médicament qu'on a jugé à propos ; voilà une autre aiguille NN. plus longue compoſée de deux piéces pour être plus portative, & qu'on joint enſemble par le moyen d'une petite viſſe, & dont on ſe ſert dans les plaies qui traverſent les cuiſſes. Le ſéton placé on ôte l'aiguille, & on continue le panſement comme nous avons déja dit.

FIG. LIV. POUR L'OUVERTURE D'UN ABSCE'S.



L'Ouverture d'un abſcès eſt appellée Onkotomie qui eſt dérivé de deux mots grecs, d'*onkos* qui ſignifie amas de matiere ; & de *temnein*, qui veut dire couper, deſorte que cette opération conſiſte à faire une inciſion dans l'endroit où il y a de la matiere amaſſée.

Elle eſt des plus uſitées.

C'eſt l'opération que le Chirurgien fait le plus frequemment, il a tous les jours des occaſions d'ouvrir quelque tumeur ou quelqu'abſcès. Je n'entrerai point dans le détail des cauſes des tumeurs contre nature, je ſuppoſe que le Chirurgien doit avoir lû ce que tant de célebres Auteurs nous en ont écrit, & qu'il eſt inſtruit de tout ce qui les regarde en géneral, & des remedes qu'il convient de faire pour les diſſiper par la voye de la réſolution. Je me bornerai à dire ſeulement ce qu'il faut faire lorſqu'elles ne peuvent point guérir que par le moyen de la ſupuration.

Examen qui ſe ſuppoſe.

Quand un Chirurgien entreprend de traiter une tumeur qui doit finir par la ſupuration, il faut qu'il examine bien les ſignes qui marquent en quel état elle eſt, les uns montrent que la matiere ſe fait, & les autres qu'elle eſt faite.

Signes de la matiere formée.

Ceux qui indiquent qu'elle ſe fait, ſont tumeur, douleur & rougeur à la partie, le malade ſent un battement dans la tumeur, il ne dort point & il a de la fiévre. Hypocrate nous dit que lorſque la matiere ſe fait, la fiévre & les douleurs ſurviennent. Si le Chirurgien touche la tumeur & qu'il ne ſente point de fluctuation, c'eſt ſigne que la matiere n'eſt pas encore cuite, & alors il lui doit aider par des maturatifs & des pouriſſans. Si la tumeur eſt petite, il ſe contentera d'y mettre un emplâtre de diachilon gommé avec un peu de baſilicon ; mais ſi elle eſt groſſe, dure & éloignée de la coction, il faut qu'il ſe ſerve de remedes plus puiſſans, & qu'il employe les cataplaſmes faits

avec l'oſeille, l'oignon de lys, les racines de guimauves, le levain de pâte & la fiente de pigeons, le tout cuit avec l'axonge de porc.

Les ſignes qui lui montrent que la matiere eſt faite, ſont, diminution de tenſion, de rougeur & de douleur. La tumeur s'éleve un peu en pointe, elle ſemble marquer l'endroit par où la matiere veut ſortir; en mettant les deux doigts indices, deſſus, & les appuyant alternativement, on ſent la matiere floter dans la tumeur, ce qui eſt un ſigne indubitable qu'elle eſt en maturité, & qu'il en faut faire l'ouverture au plûtôt.

Signes de la matiere formée en pus.

Les bons Praticiens nous propoſent deux manieres pour ouvrir les abſcès, ou avec les pierres à cauteres, ou avec la lancette, ces deux moyens ſont également bons; mais il eſt des tumeurs où le premier eſt néceſſaire, & il en eſt d'autres où la lancette eſt préferable. Les voici en peu de mots.

Deux manieres d'ouvrir les abſcès.

Quand la tumeur eſt faite d'humeurs froides & qu'elle a été lente à ſe meurir, il faut en differer l'ouverture le plus de tems que faire ſe peut, on ne riſque rien pour attendre, car la matiere faite d'humeurs froides & douces ne peut point faire d'eſcarres, ni le même déſordre que feroit celle d'une humeur chaude. De plus, ſi on ouvroit ces ſortes de tumeurs auſſitôt qu'on ſent de la fluctuation dans le milieu, il reſteroit de la dureté qu'on auroit peine à amolir par la ſuite; c'eſt-pourquoi il faut retarder juſqu'à ce que le tout ſoit en état d'être vuidé, parce que la matiere fait la matiere, & ce qui eſt déja cuit aide à cuire ce qui reſte, & pour lors il faut ſur toute la longueur de la tumeur, appliquer une trainée de cauteres, pour deux raiſons: la premiere, parce que la chaleur des cauteres perfectionne la coction de l'humeur; & la ſeconde parce que les eſcarres tombées, il y a une ouverture ſuffiſante pour porter des remedes capables

En quel cas on doit retarder.

A quoi les cauteres ſont ici utiles.

de fondre & de consumer les duretez qui n'auroient pas pû être amolies par la supuration. Aux abscès profonds il faut encore se servir des pierres à cautéres, parce qu'elles font une ouverture plus large que la lancette, & qu'elles facilitent ainsi les moyens de porter les remedes dans toute la cavité de l'abscès.

Mais quand la tumeur meurit promptement, & que par sa molesse on connoît que la matiere a pris une coction parfaite, on ne doit pas attendre qu'elle ait rongé la peau pour se donner une issue elle-même, car par son séjour elle peut faire du désordre en rongeant les fibres des chairs qui sont plus tendres que celles de la peau, il faut alors se servir de la lancette, & sans differer faire une ouverture suffisante pour vuider tout le pus contenu dans la tumeur.

D'un bistoury enchassé dans un anneau.

Il y a des Auteurs qui ont inventé un anneau dans lequel est enchassé un petit bistouri, ils s'en servoient pour ouvrir des abscès aux enfans craintifs & aux personnes qu'ils ne trouvoient pas assez dociles pour souffrir ce qu'ils jugeoient à propos de leur faire. Ils mettoient cet anneau dans un de leurs doigts, & sous prétexte de toucher la tumeur ils la perçoient avec ce bistoury, & ainsi ils trompoient adroitement leurs malades. Ce procedé me paroît tenir un peu du Charlatan, je ne conseillerai jamais de s'en servir. Si c'est à un enfant qu'il faille faire cette opération, il n'y a qu'à le faire tenir sûrement. Si c'est une grande personne qui soit assez poltrone pour ne la vouloir pas souffrir, il faut la laisser & l'abandonner à son propre sort sans se donner la peine de chercher quelque stratagême pour la surprendre.

Comment on se sert du cautere,

Si on a résolu de se servir du cautere, on prend l'emplâtre A. qu'on pose sur le milieu de la tumeur, il est fendu de la longueur qu'on veut faire l'ouverture, on pose deux ou trois des pierres à

cauteres BBB. dans la fente de l'emplâtre, & par deſſus on met cette petite compreſſe longuette C. qu'on a mouillée, afin qu'elle faſſe plûtôt fondre les pierres. On met un ſecond emplâtre qu'on couvre d'une compreſſe, & avec une bande on tient tout l'appareil. On laiſſe agir les cauteres pendant deux ou trois heures; mais ſi on veut qu'ils cavent beaucoup, on les laiſſe plus de tems. Après avoir relevé le tout, on fait avec une lancette ſur le milieu de l'eſcarre, une inciſion juſqu'à la matiere, dont on laiſſe ſortir tout autant qu'il s'en préſente & tout autant qu'il y en a dans la tumeur: car on eſt déſabuſé de l'erreur des Anciens qui craignoient d'affoiblir leurs malades en vuidant un abſcès tout d'un coup; nous voyons au-contraire que plus on fait ſortir de matiere, plus ils en ſont ſoulagez, ſurtout quand le pus eſt tout formé. L'experience des hydropiques détruit encore leur opinion, ils ne vuidoient les eaux qu'à quatre ou cinq repriſes, diſant qu'il ne falloit pas aller d'une extrême répletion à une extrême inanition: & aujourd'hui on leur vuide juſques à la derniere goutte, ſans qu'ils donnent aucune marque de foibleſſe; & nous en voyons venir chez le Chirurgien ſe faire faire la ponction & s'en retourner chez eux avec la même vigueur qu'ils en ſont ſortis.

Il faut vuider tout l'abſcès.

Si on a réſolu d'ouvrir la tumeur avec la lancette il faut prendre celle-ci marquée D. qui eſt plus longue & plus large que celle dont on ſe ſert pour la ſaignée, c'eſt pourquoi on l'appelle lancette à abſcès: l'ayant ouverte & à demi ployée on la met à ſa bouche, on examine l'endroit de la matiere, & l'ayant remarqué avec le poulce & le doigt indice de la main gauche on étend la peau afin qu'elle ne vacile pas dans le tems de l'opération, & de la droite on prend la lancette qu'on enfonce juſqu'à la matiere, & faiſant une éleva-

Méthode d'ouvrir avec la lancette.

tion en la pouſſant en haut, on fait cette ouverture ſuffiſament grande pour donner iſſue au pus qu'on voit ſortir auſſi-tôt, & qu'on reçoit dans une poilette ou quelque autre vaiſſau qu'on a préparé pour cet effet ; on preſſe un peu la tumeur par les deux côtez pour la faire dégorger. Ayant jugé par la quantité de la matiere ſortie, qu'il doit y avoir un grand vuide, on tâche avec cette ſonde creuſe E. qu'on introduit dans la plaie de reconnoître de quel côté le vuide eſt le plus grand, & avec ces ciſeaux courbes F. on ouvre du côté du vuide, & particulierement quand il eſt en enbas, de maniere que cette ſonde creuſe ſert à deux fins, l'une pour être éclairci de la grandeur & de la nature de la cavité, & l'autre pour conduire la pointe des ciſeaux qui la doivent dilater. Quelques Praticiens qui ne ſe piquent pas de politeſſe, après la premiere ouverture faite avec la lancette portent leur doigt dans l'abſcès, pour être informez de ſa largeur & de ſa profondeur, & s'il faut par quelque inciſion en agrandir l'ouverture, leur doigt faiſant la fonction de la ſonde ſert de conducteur à la pointe des ciſeaux.

Circonſtances à obſerver.

Ces ſortes d'ouvertures demandent trois circonſtances qui ſont très-eſſentielles, la premiere, de les faire toujours ſelon la rectitude des fibres des muſcles, & jamais en travers, de crainte d'eſtropier les malades, la ſeconde de les faire toujours à la partie déclive ou la plus baſſe, afin que n'y reſtans aucuns ſacs, la matiere puiſſe ſortir d'elle-même ; & la troiſiéme, de les faire dès le premier jour, ſuffiſamment grandes, tant pour n'être pas obligé de faire de nouvelles inciſions dans la ſuite, que pour porter facilement les remedes dans toute la cavité de l'abſcès.

L'ouverture faite telle que je vous l'ai marqué, & la matiere vuidée, on panſe le malade. On ne ſe ſert au premier appareil que de charpie ſéche,

afin d'imbiber mieux les reſtes du pus ; on en fait des bourdonnets de groſſeur proportionnée à la grandeur de la cavité. Celui qu'on met dans le fond marqué H. doit avoir un fil, afin qu'en repanſant le malade, on ſoit aſſuré que l'ayant ôté, il n'en reſte plus dans la plaie. Ayant mis ces deux autres II. on la couvre avec ce plumaceau plat K. & cet emplâtre L. qui eſt compoſé de Diachilon, afin de fondre les reſtes de l'humeur endurcie, & par deſſus la compreſſe M. & enfin la bande N. dont on fait des circulaires qui tiennent tout l'appareil. Du panſement.

Le lendemain on couvre les bourdonnets avec des onguents mondificatifs d'ache ou d'apoſtolorum avec lequel on met un peu d'Egiptiac en cas qu'il y eût des chairs pouries qu'on voulut conſumer. On travaille à déterger & nétoyer tout le fond de l'abſcès qu'on laiſſe enſuite remplir de chairs. Etant ſuffiſamment incarné, on ſe ſert de remedes deſſicatifs pour pouvoir y procurer une bonne cicatrice qui eſt la fin qu'on s'eſt propoſée dès le commencement.

Les abſcès qui viennent au viſage n'embaraſſent pas peu le Chirurgien, parce qu'il ſe trouve dans la néceſſité d'y faire des inciſions pour donner iſſue à la matiere, qui laiſſant des cicatrices cauſent de la difformité à cette partie. On a été dans cet embaras au ſujet de Monſeigneur le Duc de Berry, qui le 3 du mois d'Octobre 1706, revint de la chaſſe avec la joue droite fort enflée, on le ſaigna, on lui mit des cataplaſmes pour tâcher de réſoudre l'humeur qui cauſoit cette enflure, on le ſaigna une ſeconde fois; mais cette tumeur qui provenoit d'une infinité de contuſions faites par la croſſe du fuſil appuyée ſur cette partie ne cédant point aux remedes, on connut qu'elle prenoit le chemin de la ſupuration par ſa rougeur, l'augmen-

tation de la douleur, le peu de repos qu'elle lui donnoit, & par le bouffiſſement de l'œil, du nez & des lévres; & de fait Monſeigneur le Duc de Berry pendant trois mois avant cet accident avoit fait tant de parties de chaſſe où il tiroit quatre ou cinq cent coups de fuſil, & d'où il rapportoit juſqu'à deux cent cinquante piéces de gibier, que ſa joue ſe trouva tellement meurtrie, qu'il y avoit peu d'apparence d'en eſperer la réſolution. Le Mardi 12 du mois, M. Maréchal ſentit de la fluctuation dans la tumeur, & me l'ayant fait toucher, nous convinmes de la néceſſité de l'ouvrir & de l'endroit où il la falloit faire, on prit heure pour l'après midi à deux heures, & aïant mis Mgr le Duc de Berry dans un fauteuil, étant dans la ſituation la plus commode, pendant que je lui tenois la tête, M. Maréchal en préſence & de l'avis de M. Fagon, lui plongea une lancette dans l'endroit le plus bas de la tumeur, & par l'élevation qu'il fit, il l'ouvrit de la longueur d'une épingle. Le pus ſortit auſſi-tôt, & en aſſez grande quantité pour emplir la coquille d'un gros œuf. M. Mareſchal mit un doigt dans la plaie qu'il promena dans la cavité de la tumeur, pour ſçavoir ſi les os n'étoient point découverts, & ayant trouvé le périoſte attaché aux os de la pommette & de la mâchoire ſupérieure, il le panſa; on y a mis pendant les premiers jours une tente mollette avéc l'emplâtre de mucilages. On a continué de le panſer avec des injections déterſives qui ont nettoyé le fond de l'abcès, qui s'eſt rempli de bonnes chairs en très-peu de tems, puiſqu'en vingt jours il a été parfaitement guéri, & comme on a fait l'ouverture la moins grande qu'on a pû, & autant proche de l'oreille que la tumeur l'a permis, il n'y eſt reſté qu'une petite cicatrice longitudinale qui ſera cachée par le bord de la perruque.

LE Carboncle, que le vulgaire appelle charbon, eſt ainſi appellé, parce qu'on y ſent une douleur brûlante, & que les effets qui s'en enſuivent ſont ſemblables à ceux qu'on ſent quand on a mis un charbon ardent ſur quelque partie. La plûpart des Auteurs confondent le carboncle avec l'anthrax, prétendans que l'un & l'autre de ces deux maux ſont cauſez par un ſang atrabilaire & bouillant, qu'ils ne different qu'en quelques dégrez & circonſtances, & que ſelon la verſion du mot Grec *anthrax* il ſignifie en françois *carboncle* ou *charbon*: vous trouverez néantmoins par la deſcription que je vais vous faire, qu'il faut les rapporter à deux genres qui demandent des remedes & des opérations différentes pour les guérir. Du charbon & de l'anthrax.

Le Carboncle eſt défini une puſtule noire & cendrée avec rougeur & douleur, ardeur & chaleur à l'entour, qui s'éleve en veſſie brulant le lieu où elle eſt, & qui en ſe crevant laiſſe une eſcarre tel que font les cauteres & les brulures. Définition du charbon.

Il y en a de deux ſortes: l'un ſimple & benin qui eſt cauſé par une ſéroſité âcre d'un ſang attrabilaire & bouillant qui fait impreſſion à la peau par où elle paſſe, & qui s'amaſſant ſous l'épiderme, y fait une groſſe puſtule ſemblable à celle que font les brûlures; l'autre eſt malin & peſtilentiel, il vient d'une ſéroſité brulante comme de l'eau forte, qui fait une eſcarre plus profonde que le précedent, il arrive en tems de peſte, & il eſt preſque toujours mortel. Ses eſpèces

Je ne vous parlerai point des remedes généraux, c'eſt aux Médecins à les ordonner; ni de ce qu'il faut faire au charbon peſtilentiel, il faut avoir recours à ceux qui nous ont donné des Traités de la peſte, il nous en ont ſuffiſamment inſtruits: je me renferme dans la maniere de traiter par la Chirurgie les Carboncles qui ſont guériſſables. Ouverture qu'on fait à la puſtule.

Si la puſtule n'eſt pas ouverte, il faut l'ouvrir De l'eau phagedenique,

au plûtôt, afin que la séroſité par un plus long ſéjour ne faſſe pas une plus longue impreſſion à la peau, il faut faire avec une lancetre des ſcarifications juſqu'au vif ſur tout ce qu'on voit de livide & de noir : pendant que la séroſité & le ſang s'écoulent, il faut diſſoudre un peu de thériaque dans de l'eau de vie, en imbiber un plumaceau, & en couvrir les ſcarifications qu'on a faites, il le faut renouveller de ſix en ſix heures, & ſaigner le malade. S'il eſt replet & robuſte, il faut réiterer la ſaignée pluſieurs fois, il lui faut faire prendre des cordiaux, & lui faire obſerver un bon régime de vivre.

Le lendemain ſi le malade ne ſentoit point de douleur à la partie, & qu'on vit la noirceur s'agrandir, il faudroit redoubler les ſcarifications, les faire ſi profondes que le malade les ſentit vivement, & mettre deſſus l'eau phagedenique, qu'on appelle l'eau jaune, qui eſt compoſée avec de l'eau de chaux & le ſublimé ; c'eſt un puiſſant remede pour s'oppoſer à la mortification. M. de Lulli ce grand Muciſien eſt mort enſuite d'une pareille puſtule qui lui vint à l'un des doigts du pied.

Signe de la chaleur naturelle de la partie.

Mais ſi on voit qu'il ſe faſſe un petit cercle dans la circonférence de ce qui eſt noir, c'eſt ſigne que la chaleur naturelle ſubſiſte dans la partie, & que l'eſcarre s'en veut ſéparer, il faut pour lors en procurer la ſéparation par des remedes onctueux, mais toujours animez, de peur de la trop grande ſupuration. L'eſcarre étant tombée, il faut mondifier, incarner, & cicatriſer, & ſurtout après la guériſon il faut bien purger le malade pour vuider cette séroſité brulante, & par ce moyen empêcher la récidive.

De l'Anthrax.

L'Anthrax ou Antrakion, eſt une tumeur dans les chairs cauſée par une humeur brulante qui les gonfle, & les pouſſe en dehors comme ſi c'étoit une grenade ou une bombe qui voulut crever.

Son étimologie.

Le mot d'Anthrax eſt dérivé de deux dictions grecques, d'*ana* qui veut dire *en haut*, & de *thorein* qui ſignifie *ſauter*, deſorte que la tumeur qu'il fait étant pleine de liqueurs échauffées & enflammées, elle forme une élevation brulante en maniere de montagne qui s'efforce de vomir les feux, les flammes & la matiere qu'elle contient.

Suite de l'humeur qui ſe forme.

Les tumeurs qui font des abſcés, ne font ordinairement qu'un trou par où elles ſe donnent une iſſue quand on leur en laiſſe le tems; mais celle qui forme l'anthrax eſt ſi corroſive, qu'elle en fait pluſieurs pour pouvoir s'échaper. J'en ai vû juſqu'à ſept ou huit: elle eſt ſi chaude, qu'elle brûle toutes les chairs qu'elle abreuve; c'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner ſi les malades ne dorment point, s'ils s'impatientent; & s'ils font des cris continuels, car de toutes les tumeurs, c'eſt ſans conteſtation la plus douloureuſe.

En droits où il ſe produit.

Ce mal peut arriver en toutes les parties du corps. Lorſqu'il ſe place proche des parties tendineuſes ou membraneuſes, il eſt plus douloureux que dans les muſculeuſes, s'il vient au col, il ſe fait encore plus ſentir qu'ailleurs, comme je l'ai vû à trois perſonnes de la Cour, dont je les ai panſé & guéri. L'un à M. de Chamarante premier Maître d'Hôtel de Mad^e la Dauphine, l'autre à M. le Chevalier Dudicourt, & un autre à M. Duchêne Chef ordinaire du Gobelet du Roy. Ces trois Anthrax étoient à la partie poſtérieure du col proche la baſe du crâne, où ne pouvant pas trop s'étendre, ils faiſoient une tenſion inſuportable.

Conduite de l'operation qu'on y fait.

Les premiers jours la tumeur étant dure, rouge & élevée en dehors, je mis des maturatifs; mais la matiere ne tarda pas à ſe faire jour par pluſieurs trous qu'elle fit à la peau, de tous ces trous je n'en fis qu'un, & je continuai par des inciſions crucia-les pour découvrir toute cette chair brulée, & lui donner moyen de ſortir par gros bourbillons,

comme elle faiſoit tous les jours , & qu'elle continua juſqu'à ce qu'elle fut détachée & ſortie entierement. Auſſitôt que les inciſions furent faites, la douleur ne fût plus ſi grande , & elle diminuoit à meſure que cette ſéparation ſe faiſoit : les eſcarres tombées , il y avoit un creux à mettre un œuf , je le laiſſai remplir de chairs , & j'achevai ces cures comme celle des autres abſcès.

Nous en avons un exemple memorable en la perſonne du Roy , il eût un Anthrax au même endroit en l'année 1697 , & comme aux perſonnes de ce rang , on tâche de ménager les inciſions , on les differa le plus qu'on pût ; mais les bourbillons qui ſe détachoient du fonds ne pouvant ſortir par les petits trous ouverts, on fût obligé de faire les inciſions , ce qui réuſſit heureuſement. Je ne vous rapporte ces faits que pour vous faire voir qu'on ne peut pas guérir un Anthrax ſans inciſion.

FIG. LV. POUR LES TUMEURS ENKISTE'ES.

LEs tumeurs enkiſtées ſont celles dont la matiere eſt enfermée dans une petite veſſie ou membrane qu'on nomme *Kyſte*. Ce mot vient de *Kyſtis* qui ſignifie veſſie, il eſt dérivé de *Kyin* verbe grec qui veut dire *cacher*, parce que cette petite veſſie nous cache la matiere qu'elle renferme.

Diverſes eſpeces de loupes.

Nous connoiſſons ces tumeurs ſous le nom de loupes dont il y a pluſieurs eſpèces, & à la plûpart deſquelles on a donné des noms tirés des mots grecs qui ſignifient les choſes à quoi leur matiere a du

rapport. Quand elles arrivent aux parties tendineuſes, comme à la main, à l'avant-bras & aux pieds, on les appelle *ganglions*; & quand elles ſont remplies d'une matiere ſemblable à de la boulie, on les nomme *atheromes* : quand elles renferment une humeur qui reſſemble à du miel, on leur donne le nom de *melliceris*; lorſque cette matiere eſt plus ſolide & qu'elle a la conſiſtence du ſuif, elles ſont appellées *ſteatomes*; & quand elles ſont dures, & qu'elles ont la figure d'un maron, on les regarde comme des *glandes endurcies*.

Origine de ces tumeurs.

Il y en a qui prétendent que le kyſte qui renferme ces differentes matieres, eſt formé par la dilatation de quelque vaiſſeau lymphatique, où la lymphe ſe coagulant, ſe change en pluſieurs ſortes de matieres ſelon ſon différent mélange avec d'autres liqueurs; mais il y a plus d'apparence que le principe de ces tumeurs eſt une petite glande, parce que l'action des glandes étant de filtrer ſans ceſſe quelque humeur, s'il ſe trouve obſtruction au vaiſſeau excrétoire, alors l'humeur eſt obligée de demeurer dans la glande & en la gonflant de contraindre la membrane de la glande de s'étendre, ce qui forme ce kyſte dont nous venons de parler. L'expérience confirme cette opinion, car ſi on fait une inciſion à une de ces tumeurs, & qu'après en avoir vuidé la matiere, on ne conſume pas la membrane qui la contenoit, il s'y filtre une nouvelle humeur, qui avec le tems fait une nouvelle loupe.

Indolence de ces tumeurs.

Ces cinq ſortes de tumeurs dont je vous parle, ne font point de douleur, parce que la matiere qui les compoſe eſt douce & benigne, & que n'étant point chaude ni piquante, elle ne cauſe ni inflammation, ni prurit ou demangeaiſon; c'eſt ce qui fait qu'on peut les porter toute ſa vie ſans en être incommodé quand elles ne viennent pas d'une groſſeur démeſurée, & qu'elles ne ſont pas dans un endroit où elles nuiſent à quelque mouvement

naturel. La plûpart néanmoins de ceux qui en ont, s'inquiettent & s'impatientent de voir toujours cette legere difformité, ils veulent à quelque prix que ce ſoit en être délivrez, & pour cet effet ils ont recours au Chirurgien.

La Chirurgie nous préſente quatre moyens pour guerir les tumeurs enkiſtées, le premier par réſolution en les diſſipant; le ſecond, par ſupuration en les ouvrant; le troiſiéme, par ligature, quand la baſe en eſt étroite; & le quatriéme par l'extirpation. Quatre moyens de les guérir.

La réſolution eſt le plus doux & le meilleur moyen pour diſſipet ces tumeurs, quand l'humeur veut bien obéir aux remedes; c'eſt-pourquoi avant que de venir aux autres il faut toujours le tenter. On fera des cataplaſmes & des fomentations émollientes & reſolutives faites avec la guimauve, l'abſynthe, l'armoiſe, la ſauge & la graine de geniévre. Si la tumeur eſt fort dure, on y fera des linimens avec des huiles de lys, de camomille, de limaçons, de vers de terre, ou de ſureau; l'on mettra deſſus les emplâtres de cigue, de laudanum, de ſavon, de grenouilles avec le mercure, le divin, ou le diabotanum, qui eſt compoſé de plantes les plus réſolutives, inventé par M. Blondel fameux Médecin de la Faculté de Paris, on le trouve chez M. Bolduc Apoticaire du Roy, rue des Boucheries Fauxbourg Saint Germain; c'eſt un excellent remede pour fondre ces tumeurs. Il y en a qui veulent qu'on les preſſe avec les doigts, ou qu'on les batte ſouvent avec une petite palette pour en rompre le kyſte, qu'on mette deſſus dans une plaque de plomb frotée de mercure, & qu'avec un bandage on les ſerre le plus fortement qu'on pourra. Remedes réſolutifs.

En propoſant la ſupuration comme un moyen de guérir les loupes, il ne faut pas l'attendre telle qu'elle ſe fait aux tumeurs d'humeurs chaudes qui ſe convertiſſent en un pus louable & bien cuit: on entend qu'après avoir avec la lancette A. ouvert la De la ſupuration.

loupe & vuidé l'humeur, on en faſſe tomber le kiſte par ſupuration, ſans quoi la guériſon ſeroit imparfaire, on met ſur ce plumaceau B. des remedes capables de la conſumer, & ſi l'ouverture n'eſt pas ſuffiſante, on l'agrandit avec le biſtouri C. ou les ciſeaux D. prenant des deux celui qui eſt plus commode.

Il y a à Paris le ſieur Gervaſi qui eſt en réputation de guerir toutes ſortes de loupes avec un remede eſcarotique qu'il met ſur la tumeur; il en ouvre la peau; ſi la matiere qu'elle contient eſt fluide, & que le kiſte ſoit ouvert par le remede, il vuide l'humeur, & conſume la membrane comme font tous les autres; ſi c'eſt un ganglion ou une glande endurcie, avec ſon remede il la déracine peu à peu & la fait tomber comme une noix qu'on ôteroit. Enfin comme il ne s'attache qu'à ces maladies, il en traite un plus grand nombre que les autres Chirurgiens, & a par-conſéquent là-deſſus plus d'expérience.

De la ligature par le crin ou par le fil.

Quand la loupe a la baſe étroite, & qu'elle pend comme fait une perle à une oreille, la ligature eſt un moyen de la faire tomber. Il y a des Auteurs qui veulent qu'on ſe ſerve d'un crin de cheval, prétendant qu'il coupe en peu de tems; mais on ſerre mieux avec le fil de lin E. dont on lie la poche proche la baſe de la tumeur, qu'on fait ainſi tomber en mortification. Ce ſeroit plûtôt fait de l'emporter tout d'un coup avec ce ſcalpel F. comme j'ai fait à pluſieurs perſonnes à la tête & aux autres parties du corps, on en ſeroit quitte pour un moment de douleur, au lieu que la ligature en fait pendant pluſieurs jours; mais les femmes & les délicats la préferent toujours à l'inciſion.

De l'extirtion par l'inciſion.

Le quatriéme moyen, eſt l'extirpation qu'on doit pratiquer quand les émoliens & les réſolutifs ont été impuiſſans, ſurtout quand la baſe de la tumeur eſt large, & qu'elle eſt enclavée ou enfoncée

cée dans les chairs. Cette opération consiste à faire une incision longitudinale seulement si elle est petite & longue, ou cruciale si elle est grosse & ronde. On se sert du scalpel F. pour faire ces incisions seulement à la peau qui couvre la tumeur, & avec ces deux érignes G G. on écartera les lévres de la peau pour empoigner la tumeur avec cette tenette H. (*a*) afin de la pouvoir séparer & disséquer avec cette feuille de mirthe I. qui a un déchaussoir à un de ses bouts pour s'en servir en cas de besoin. Si les filamens qui attachent la tumeur étoient si durs que la feuille de mirthe ou le déchaussoir ne puissent pas les couper, on se serviroit de ce scalpel K. pour le faire, prenant garde de ne pas ouvrir le kiste; l'adresse du Chirurgien consistant à emporter toute la tumeur & la matiere contenuë dans cette poche: la delicatesse de cette opération & la douleur qu'elle fait ont allarmé les malades, & ont été cause que plusieurs se sont mis entre les mains de M. Gervasi, ou de quelqu'autre qui a aussi beaucoup d'expérience dans ces maux. La loupe étant ôtée, on met sur la plaie ce plumaceau L. qu'on couvre de l'emplâtre M. & par-dessus la compresse N. & avec la bande O. on assure l'appareil (*b*). Si

Du pansement.

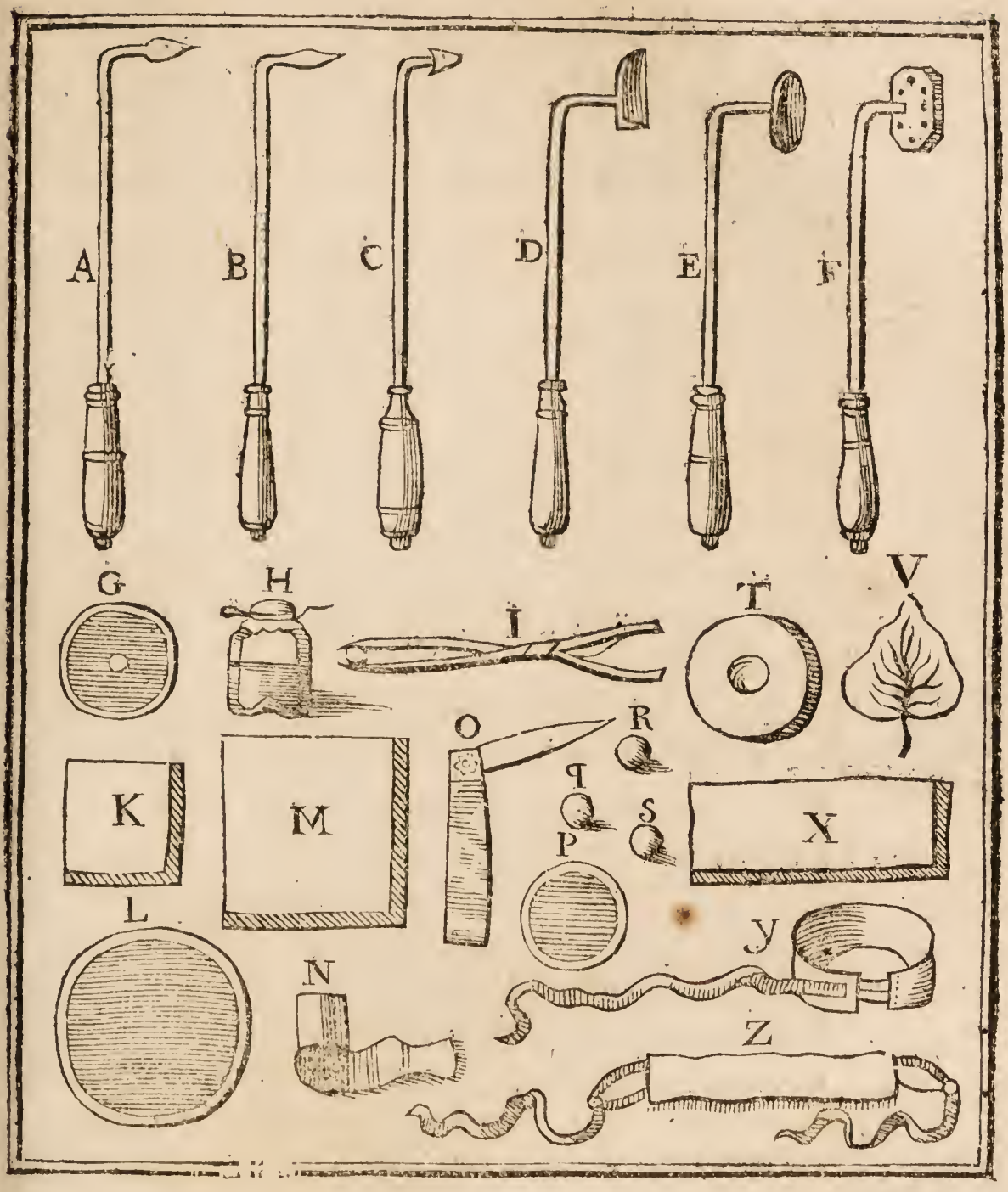
(*a*) Ou bien on passera au travers de la tumeur par le moyen d'une aiguille, un fil dont on formera une anse, & dont on tirera les bouts pour dégager la loupe, lorsqu'on la disséquera avec le bistouri.

(*b*) Si l'on a extirpé totalement la loupe, la plaie qui reste est très-simple, & doit être pansée comme les plaies de cette espéce. On en rapproche les lévres autant qu'il est possible, & on les tient unies par quelques-uns des moyens que la synthèse fournit. Par exemple, si on a été obligé de faire une incision cruciale pour emporter la tumeur, on fait un point de suture qui unit les quatre angles de la plaie. Si elle a été faite en T. on en fait un qui joint les deux angles entr'eux, & avec la partie supérieure du T. Lorsque les branches de l'incision cruciale ou de celle en T. sont trop longues, on y fait aussi quelques points de suture.

on a beſoin de poudres cauſtiques, on en trouve dans cette boëte P. qu'on incorpore avec l'onguent pour conſumer le kiſte, par la ſuite on approche les lévres de la plaie le plus qu'on peut l'une de l'autre, afin que la cicatrice en ſoit moins difforme.

De ces quatre moyens, c'eſt le dernier qui eſt le plus ſûr, le plus expéditif, & celui dont ſe ſerviroient les Chirurgiens s'ils trouvoient dans les malades aſſez de ſoumiſſion. J'en ai heureuſement guéri de cette maniere, qui l'ont été en moins de tems & qui n'ont pas tant ſouffert que par le cauſtique. Un garçon de M. de Châteauneuf en avoit une qui lui faiſoit une tumeur à la joue, je la ſéparai avec la pointe d'un ſcalpel au dedans de la bouche, & je la tirai toute entiere. Elle étoit groſſe comme une noix, le panſement en fut fort facile, car avec du vin tiéde dans lequel il y avoit un peu de miel roſat dont il rinçoit ſa bouche pluſieurs fois le jour, il guérit parfaitement.

FIG. LVI. POUR LES CAUTERES.



LE Cautere ſe prend en deux manieres, ou proprement pour tout cauſtique capable de faire un trou à la peau, ſoit inſtrument ou matiere brulante ; ou improprement pour ce trou quand il eſt fait, ſoit actuellement ou potentiellement, deſorte que nous donnons le nom de cautere tant à ce qui brule la peau, qu'à la plaie cauſée par cette brulure, qui eſt pour lors définie par un petit ulcere à la peau fait de choſes brulantes par l'indu-

Definition & diſtinction du cautere.

ſtrie du Chirurgien pour les fins qu'il ſe propoſe.

Je ne prétens point entrer dans le détail des maux qui veulent un égoût pour être guéris ; & me renfermant dans ce qui eſt de l'appanage du Chirurgien, je me contenterai de vous faire voir comment il s'y faut prendre pour faire cette opération.

On a de tout tems diviſé les cauteres en deux eſpeces, ſçavoir en actuels & en potentiels. Les premiers ſont des fers chauds & ardens qui cautériſent & brulent dans l'inſtant tout ce qu'ils touchent, les autres ſont des compoſitions de médicamens brulans dont on fait de petites pierres, qui poſées ſur quelqu'endroit, y font une eſcarre qui étant tombée laiſſe un petit ulcere profond par où il s'écoule des humeurs tant qu'on entretient cet ulcere ouvert.

Diviſion des cauteres en potentiels & en actuels.

Il y a quelques Medecins qui ont voulu que cette diſtinction fût chimerique, prétendans qu'il n'y a point de cauteres potentiels, & que tout cautere eſt une choſe dont l'action eſt de bruler. Nous autres Chirurgiens qui ne ſommes pas obligez d'en ſçavoir tant, nous en avons toujours fait une diſtinction, parce que le potentiel ne brule pas d'abord comme fait l'actuel, mais quelque tems après, en ſe fondant, & on nous permettra de la continuer, parce que cette diſtinction eſt tournée en habitude, & que le raiſonnement contraire eſt ſi philoſophique qu'on auroit de la peine à le comprendre.

De ces cauteres actuels, les premiers Chirurgiens en ont fait forger d'une infinité de manieres, & quoiqu'ils nous en ayent donné un grand nombre, ils nous laiſſent encore la liberté d'en inventer de nouveaux ſuivant les occaſions : je me contenterai de vous en repreſenter ſix, qui ſuffiront pour vous donner une idée de la pratique ancienne.

Six ſortes de cauteres actuels.

Le premier A. eſt le cautere Enſel, ainſi appel-

lé, perce qu'il a la pointe faite comme celle d'une épée nommée *enſis*.

Le ſecond B. eſt le cautere olivaire, on lui a donné ce nom parce qu'il eſt fait comme une petite olive.

Le troiſiéme C. eſt le cautere à bouton, parce qu'il eſt fait comme un bouton, ayant une petite pointe dans ſon milieu.

Le quatriéme D. eſt le cautere cultellaire, c'eſt-à-dire en façon de couteau qui ne coupe que d'un côté.

Le cinquiéme E. eſt un cautere à platine ronde, dont on ſe ſervoit pour corriger la pourriture après un membre coupé.

Le ſixiéme F. eſt un grand cautere à platine, de figure octogone qu'on approchoit tout rouge de l'endroit dont on venoit de couper un cancer pour en deſſécher les humiditez corroſives, & en même tems arrêter le ſang.

Vous pouvez par ceux-ci juger de tous les autres qui ne different qu'en figure : & qui ne ſont pas moins cruels. Je ne vois plus aucun Chirurgien qui les mette en uſage, & ſi je les ai fair graver ici, c'eſt plûtôt pour vous en donner de l'horreur que pour vous conſeiller de vous en ſervir.

Les cauteres potentiels ſont plus en uſage: Nous en tirons de grandes utilitez dans les vieilles maladies, après avoir employé pluſieurs autres remedes ſans fruit, comme dans les rhumatiſmes, dans les goutes, dans les fluxions ſur les yeux, & dans toutes celles qu'on appelle ordinairement catharres.

Les cauteres potentiels ſont plus d'uſage.

On ſe ſert de ces cauteres dans pluſieurs parties du corps, mais celles où on les applique plus ordinairement ſont 1°. à la nuque, entre la premiere & la ſeconde vertebre du cou. 2°. à la partie ſuperieure du bras, dans une petite cavité qui ſe forme entre le muſcle deltoide & le biceps. 3°. à la partie

Lieux où on les applique.

interne du genou, un peu au-dessous de l'attache des fléchisseurs de la jambe.

Précaution. Avant que d'appliquer un cautere, il faut avoir des pierres dont on connoisse la vertu, & de l'efficace desquelles on soit sûr, car quand on en achette & qu'on en prend tantôt de l'un tantôt de l'autre, on ne peut pas répondre du succés ni de l'effet que feront ces caustiques. C'est encore pis s'ils sont humides & qu'ils n'ayent pas été conservez dans un lieu sec, sûrement ils n'agiront pas si bien. Pour n'être pas trompé, il faut que le Chirugien en fasse lui même, & qu'il les garde pour le besoin: en voici une composition fort facile à faire.

Composition d'un cautere. Il faut dans un demi sceau d'eau mettre un quart de boisseau de cendres de bois de chêne, deux livres de cendres gravelées, une livre de chaux vive, & demi livre de sel, laisser tremper le tout pendant trois ou quatre jours, en le remuant tous les jours avec un bâton: le tout étant bien rassis il faudra le couler enforte qu'il ne passe rien que l'eau bien claire qu'on mettra dans un chaudron sur le feu & qu'on fera bouillir jusqu'à ce que l'eau demeure en pierre de couleur noire, & l'ayant tirée on en fait de petites pierres qu'on met dans un vaisseau de verre qu'on bouche bien & qu'on garde dans un lieu chaud & sec.

Application du cautere potentiel. Il y a des circonstances à observer pour bien appliquer un cautere. On commence à faire un petit emplâtre G. rond, de la grandeur d'un écû & troué par le milieu; on le couvre d'un onguent fort emplastique, afin qu'il s'attache fortement à la peau pour empêcher que l'escarre ne soit pas plus grande que le trou qu'on a fait au milieu de cet emplâtre, qui doit être proportionné à la grandeur du cautere qu'on va poser. On met cet emplâtre sur l'endroit destiné au cautere, prenant garde qu'il soit bien placé.

Aussitôt que l'emplâtre a été mis à sa place, on

ouvre la bouteille aux cauteres pour en prendre une pierre H. qu'on tire & qu'on poſe avec cette pincette I. Avant que de la mettre on mouille la peau avec une goutte d'eau, afin que la pierre ſe fondant plûtôt, elle faſſe auſſi plûtôt ſon effet. On met par deſſus cette petite compreſſe K. quarrée & mouillée pour la même fin, on la couvre de ce plus grand emplâtre L. & enſuite de la compreſſe M. & par deſſus on met un bandage circulaire avec cette bande N. qu'on ſerre un peu afin d'appuyer ſur la pierre à cauterre & empêcher que l'appareil ne change de place.

Inconvéniens pour ceux qui ne connoiſſent pas le cautere dont ils ſe ſervent.

Quand on connoit la pierre à cautere dont on s'eſt ſervi, on eſt certain du tems qu'il faut lever l'appareil, & on ne tombe pas dans l'inconvénient de l'avoir levé avant qu'elle ait fait ſon eſcarre, & par conſéquent on n'eſt point obligé en revenant deux heures après, d'en mettre une autre, comme cela eſt arrivé pluſieurs fois. Il ne faut pas auſſi la laiſſer trop long-tems, car ſi la pierre eſt bonne, à un enfant ou à une femme dont la peau eſt plus délicate que celle des hommes, elle pourroit trop caver, agiſſant plus ou moins ſelon que la peau qu'elle attaque eſt plus ou moins tendre. Si on trouve l'eſcarre en bon état, on ôte tout cet appareil, & avec la lancette O. on fait deux petites inciſions en croix dans le corps de l'eſcarre. On met ce petit linge P. couvert d'un peu de baſilicum ou de beure frais ſur l'eſcarre, & par deſſus on poſe la même compreſſe & le même bandage.

Du tampon dont on remplit le trou du cautere.

On continue le même remede juſqu'à ce que l'eſcarre ſoit tombée, & pour lors on met dans le trou un gros pois Q. ou un tampon rond fait de racine d'iris R. Il y en a qui ſe contentent d'y mettre une boulette de cire; S. mais le pois & la racine d'iris conviennent mieux, parce que s'imbibant des humiditez du cautere, ou les retire toujours plus gros qu'on ne les a mis, ce qui en-

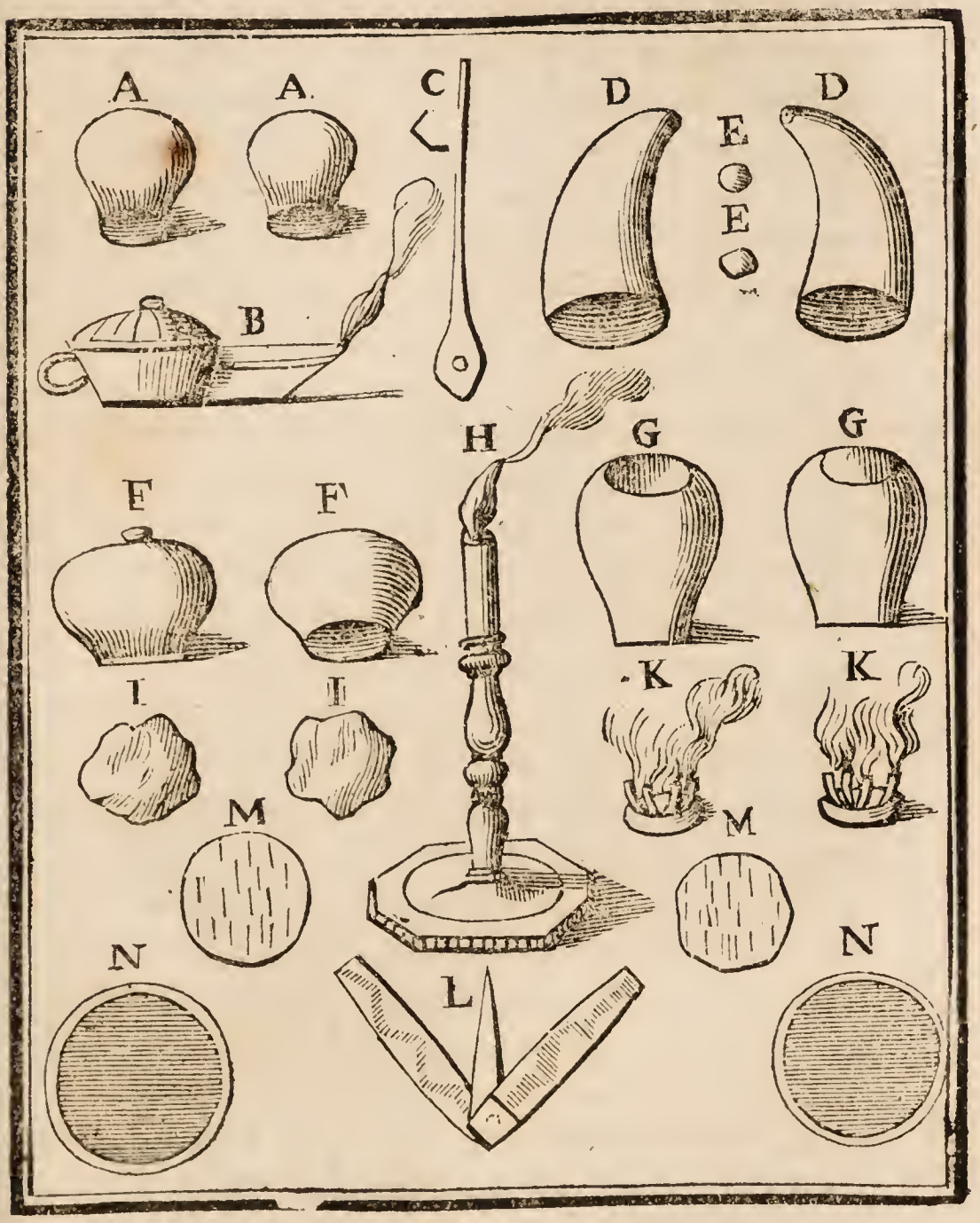
tretient dans une juſte grandeur l'ouverture de l'ulcere qui ne cherche qu'à ſe retreſſir & à s'emplir.

Du panſement. On met un petit morceau de linge blanc T. troué à l'endroit du pois, & par deſſus une feuille de lierre V. qu'on dit être particuliere pour y procurer une ſuppuration réglée, on finit par cette compreſſe X. & par le même bandage que le jour précedent. Il faut avoir ſoin de panſer les cauteres deux fois le jour, & de ſe ſervir de linge blanc de leſcive ſi on veut éviter la mauvaiſe odeur, & ſi les chairs croiſſent trop & qu'elles débordent les bords du cautere, il faut les conſumer avec la poudre d'alun brulé.

Choix des endroits où l'on applique les cauteres. Quand on fait aux grandes perſonnes de ces cauteres, que quelques-uns appellent des fonticules, & les Italiens des fontanelles : on les applique ordinairement aux bras & aux jambes, afin qu'on puiſſe ſe panſer ſoi-même, & on fait de petites bandes figurées en forme d'eſtrier X Z. qui ſont très-commodes pour les bras & les jambes ; mais quand c'eſt à des enfans, on les fait à la nuque du cou pour trois raiſons : 1°. Parce qu'à tous ceux qui ont une groſſe tête & des fluxions ſur les yeux ou ſur le viſage, le caurere appliqué en un tel endroit peut mieux épuiſer les ſeroſitez ſuperflues de ces parties malades pour leſquelles on l'employe. 2°. Parceque ce ſont les meres ou les gouvernantes qui ont ſoin de les panſer, & que leur bonnet cache la bande qui tourne autour de la tête 3°. Parce qu'aux enfans on ne le leur met que pour un tems ; la maladie paſſée, on laiſſe fermer le trou du cautere aprés l'avoir ſuffiſamment purgé, mais quand on a paſſé quarente ans, il faut le porter tout le reſte de ſa vie, ſi on ne veut pas courir le riſque de tomber dans quelque fâcheuſe maladie que peut cauſer dans la ſuite cette humeur qui avoit pris ſon cours par le cautere, & qui contrainte de ſe remêler dans la maſſe du ſang ſeroit capable

de la corrompre, ou se répandroit sur quelque viscere principal, le plus foible ou le plus disposé à s'imbiber de cette liqueur superflue ou viciée.

FIG. LVII. POUR LES VENTOUSES



LA Ventouse est une maniere de boëte de figure ronde de la grosseur du poing, dont l'entrée est plus étroite que le fond. Sa matiere est de verre, de corne ou de cuivre; mais on ne se sert à présent que de celles de verre, parce qu'elle sont plus propres, & qu'étant transparentes on voit ce qui se passe dans la ventouse, & qu'on connoît

FIGURE ET MATIERE DE LA VENTOUSE.

par ce moyen s'il eſt ſorti une quantité de ſang ſuffiſante avant que de la relever.

Reſtriction de l'uſage qu'en faiſoient les Anciens.

L'uſage des ventouſes eſt auſſi ancien que la Chirurgie, puiſque Hyppocrate nous en parle, & nous ordonne de nous en ſervir, & que Galien nous vante les bons effets qu'elles produiſent pour la guériſon de pluſieurs maladies. On ne doute pas que l'application des ventouſes n'ait ſa bonté & ſes utilités; mais nous ne ſommes pas obligez de nous en ſervir dans toutes les maladies où les appliquoient nos Anciens qui ont donné trop d'étendue à ce qu'Hyppocrate & Galien nous en ont laiſſé par écrit. Nous ne devons point croire, par exemple, qu'en les appliquant ſur le ſommet de la tête, elles puiſſent relever la luette trop relachée; qu'étant miſes ſur la région des ureteres, elles ayent aſſez de force pour attirer une pierre des reins & la faire tomber dans la veſſie, & une infinité d'autres imaginations ſemblables.

A meſure qu'on a acquis des connoiſſances plus parfaites dans l'Anatomie, l'uſage des ventouſes eſt devenu moins fréquent. On les a ſupprimées dans toutes les maladies où on a counu qu'elles n'étoient d'aucune utilité; & on en a conſervé l'uſage dans celles où on en reçoit, ou du moins où l'on en peut recevoir du ſoulagement, comme dans l'apopléxie, dans la létargie, & dans toutes les fluxions de la tête qui attaquent les yeux & le viſage.

Pays où les ventouſes ſont plus fréquentes.

En Italie & en Allemagne, on n'en eſt pas autant déſabuſé qu'en France. Dans ces pays-là on trouve des étuves humides où l'on va fort ſouvent pour la propreté, quand ils ſe ſentent trop replets & qu'ils croyent que cela vient de l'abondance du ſang, ils ſe font appliquer de ces petites ventouſes en pluſieurs parties du corps, auſquelles ils font faire des ſcarifications; par ce moyen ils font ſortir autant de ſang qu'ils jugent à propos pour ſe ſoulager. Cette pratique n'eſt point du goût des

François, qui ſont perſuadez qu'en tirant par la ſaignée deux ou trois poilettes de ſang, on dégage plus puiſſament que par ces petites ſcarifications, qui ne peuvent laiſſer ſortir qu'un ſang ſubtil tiré par force de la ſuperficie du corps.

En voyageant en Italie, j'ai été voir les étuves. Les gens de qualité en ont dans leur Palais pour leur uſage particulier, & dans les villes il y en a de publiques, où chacun va pour ſon argent. Ils ont de petites ventouſes A A. qu'on appelle des cornets, parce qu'elles ſont faites de corne; ils s'en font mettre tel nombre & en telle partie du corps qu'ils le jugent à propos, parce qu'on eſt tout nud dans ces étuves. Pour les appliquer ils les mettent dans un baſſin d'eau chaude, & les prenant l'un après l'autre pour les poſer, ils ne font que mettre le bout d'une lampe allumée B. dans le cornet, qui étant plein de fumée, & poſé à l'inſtant ſur la partie, s'y attache fortement; ils le relevent peu de tems après, & avec une flammette C. ils y font des mouchetures, puis le remettent de la même maniere, & ainſi par pluſieurs cornets ils tirent la quantité de ſang qu'ils jugent néceſſaire pour leur ſanté.

Maniere dont on les applique.

J'ai eû auſſi la curioſité de voir celles d'Allemagne. Ce ſont de grandes ſales voutées, où il y a des bancs des deux côtés comme aux Claſſes des Colleges; il y a deux poëles, dans l'un les hommes ſe vont déſabiller avant que d'entrer dans l'étuve, & l'autre ſert pour les femmes. Les uns & les autres ſont nuds à un linge près qu'ils ont depuis la ceinture juſqu'au milieu des cuiſſes. A meſure qu'ils entrent ils ſe placent, les hommes d'un côté & les femmes de l'autre: étant aſſis un ſerviteur ſe preſente qui leur met des cornets aux endroits où ils montrent qu'ils en veulent. J'en vis appliquer à preſque toutes les parties du corps. Je demandai la raiſon à un qui s'en fit mettre ſur le coude

Diſpoſition des Poëles en Allemagne.

Utilité particuliere.

du pied, il me répondit que c'étoit contre la goute, & il me dit que depuis qu'il s'en faiſoit mettre en ce lieu de tems en tems, il n'en étoit point incommodé.

Adreſſe à faire les mouchetures.

Ceux qui ſervent dans ces lieux, ſont tellement habituez à mettre des cornets, qu'ils le font avec une promptitude ſurprenante. Ils font les mouchetures avec une flammette qu'ils tiennent d'une main, & des chiquenaudes qu'ils donnent deſſus de l'autre main, ils donnent telle figure qu'ils veulent à ces mouchetures arrangées à côté l'une de l'autre; les unes repreſentent un lac d'amour, d'autres un cœur, & d'autres les chiffres de leurs maîtreſſes ſelon la volonté de celui qui ſe les fait faire. Enfin ils ſont ſi perſuadez du bon effet de leurs étuves, qu'ils ſe priveroient de toutes choſes plûtôt que de s'en paſſer; & en effet, les femmes qui y vont, ont un très-beau teint, parce que la ſueur fait dégorger les impuretez qui gâtent la peau.

Cornets dont on ſe ſert à Bourbon.

Il y a encore une autre eſpèce de cornets DD. dont on ſe ſert à Bourbon, ce ſont de petits bouts de cornes un peu longs, & percez par le bout le plus pointu. On poſe la partie la plus large ſur l'endroit où on en doit faire l'application, & par la plus étroite on ſuce pour attirer la peau dans la cavité du cornet, celui qui fait ce ſucement, a dans la bouche de petites boules de cire EE. avec leſquelles par le moyen de ſa langue il bouche le trou par où il a ſucé, il procede enſuite à un autre & en met autant qu'il eſt néceſſaire.

Ventouſes ſéches & humides.

Il y a deux ſortes de ventouſes, les unes qu'on appelle ſéches, parce qu'elles ne conſiſtent que dans la ſeule appoſition de la ventouſe, ſans rien faire ſortir qui humecte la peau: les autres qu'on appelle humides ou ſcarifiées, à cauſe qu'on fait des ſcarifications pour en tirer du ſang. Le Chirurgien doit en avoir au moins de deux groſſeurs différentes;

de plus petites FF. pour les enfans, ou lorſqu'il ne veut faire qu'une legere attraction; & de plus groſſes GG. pour les grandes perſonnes, ou lorſqu'il y a néceſſité d'attirer puiſſamment.

Pour les appliquer il faut mettre le malade dans une ſituation commode, cela dépend de l'endroit où cette application ſe doit faire : mais comme on n'en met gueres que ſur les épaules, nous ſuppoſons les devoir mettre en cet endroit. Si le malade étoit en état de ſe lever, on peut le mettre ſur un ſiége, la tête panchée en devant, & appuyée ſur un oreiller mis ſur une table devant lui : s'il étoit en létargie ou en apoplexie, il faudroit le coucher ſur le ventre, & aprés avoir découvert les épaules, les froter rudement avec pluſieurs ſervietes bien chaudes pour échauffer les parties & en tirer plus de ſang, c'eſt pourquoi il faut avoir la précaution de faire faire du feu clair afin de renouveller ſouvent les ſervietes chaudes. Préparation du ſujet.

On fait tenir une lumiere H. par un ſerviteur, tant pour voir clair à ce qu'on fait que pour allumer les étoupes II. ou les petites bougies kk. quelques-uns prennent de l'étoupe fine qu'ils mettent dans le creux de la ventouſe pour l'y allumer, puis ils appliquent la ventouſe ſur le lieu prémedité ou déſigné au paravant, & elle s'y attache auſſi-tôt : enſuite ils en appliquent une autre qu'ils placent à côté de la premiére, & s'étant fait apporter une ſerviette trés-chaude ployée en pluſieurs doubles, ils la mettent ſur les ventouſes, & peu de tems aprés on renouvelle la ſerviette, ce que l'on continue juſques à ce qu'on croye devoir les relever pour y faire les ſcarifications. Application ordinaire de la ventouſe.

Au lieu d'étoupes il vaut beaucoup mieux ſe ſervir de petites bougies attachées ſur un petit rond de carte, elles rendent plus de flammes que l'étoupe, & par conſéquent la ventouſe attire plus fortement, & on ne court pas le riſque avec ces bou- Uſage des petites bougies.

gies de brûler le malade, comme peut faire l'étoupe. Il faut remarquer qu'appliquant des ventouses à une fille ou à une femme, il faut les poser plus bas qu'aux hommes, parce que les scarifications laissent de petites cicatrices qui gâtent les épaules & qui chagrineroient les femmes si elles étoient en un lieu où on les pût voir, car les femmes ne se soucient pas d'avoir des défauts pourvû qu'ils soient cachez.

Maniere de relever la ventouse & de scarifier.

La ventouse se releve en appuyant un peu sur la peau avec un doigt pour y faire entrer de l'air : on prend alors la lancette L. avec laquelle on fait plusieurs scarifications sur l'endroit où elle a été appliquée, on commence par le bas de la rondeur, l'on y fait trois scarifications, on continue en montant, & l'on en fait quatre ; ensuite cinq au dessus, puis quatre, & on finit par trois, desorte qu'elles sont toutes entrelassées dans les espaces les unes des autres, de la maniere qu'il est representé par les figures MM. on allume les bougies qu'on met sur l'endroit scarifié, & par dessus on applique la même ventouse, on fait la même chose à la seconde, on les couvre avec une serviette très-chaude, & en renouvellant ces linges on regarde si elles s'empliſſent de sang, & lorsqu'on croit qu'il y en a assez, on fait apporter un vaisseau pour mettre le sang contenu dans ces ventouses.

Maniere d'appliquer les ventouses une seconde fois.

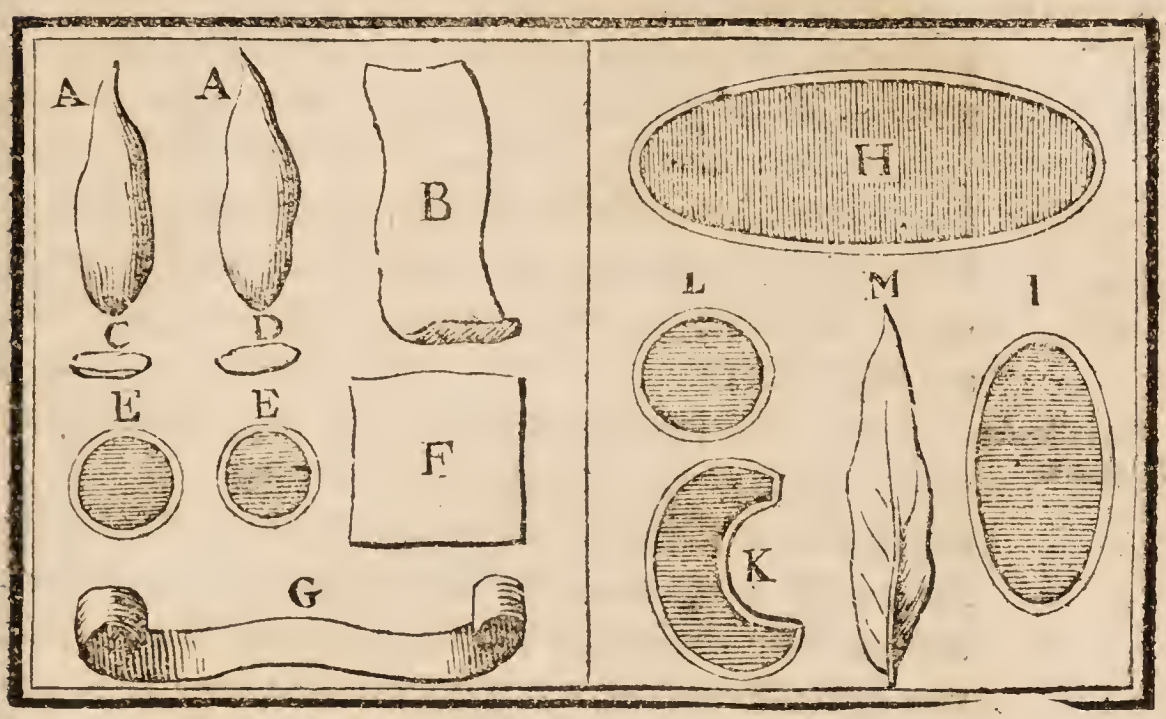
Si dans les maladies qui demandent une prompte évacuation, on trouve à propos de les remettre une seconde fois, il faut avoir d'autres bougies, parce que ces premieres ayant trempé dans le sang ne pourroient pas se rallumer. On se conduit cette seconde fois comme la premiere, & on réitereroit cette application pour la troisiéme fois, si la nécessité le demandoit.

Panſement.

L'opération finie on essuye bien tout le sang, on lave les épaules avec du vin tiéde, & on met ces deux emplâtres NN. sur les deux endroits où

on a fait les ſcarifications. Ils ſont de ceruſe brulée, parce qu'il n'eſt plus queſtion que de deſſécher, on les renouvelle quelques jours après, ce qu'on continue juſqu'à la parfaite gueriſon.

FIG. LVIII. POUR LES SANGSUES ET VESSICATOIRES.



LEs ſangſuës ſont de petits vers aquatiques qu'on trouve dans les étangs & dans les riviéres : ces inſectes s'attachent ſouvent aux jambes de ceux qui ſe baignent, & aux pieds des chevaux quand on les va abbreuver ; on les appelle ſangſuës, parce qu'ils ſuccent le ſang des animaux auſquels il s'attachent.

Choix des bonnes & des mauvaiſes Sangſues.

Il y en a de deux ſortes, de bonnes & de venimeuſes : les bonnes ſont celles qui vivent dans les eaux courantes ; elles ſont longues & menuës ; elles ont la tête petite, le dos vert rayé de jaune, & le ventre un peu rouge ; ce ſont de celles-là A A. dont il faut ſe ſervir. Les venimeuſes ſe trouvent dans les eaux croupiſſantes des foſſez & des marais ; elles ont une groſſe tête & le dos rayé de bleu ; ce ſont celles-là qu'il faut rebuter.

Parties où on les applique.

On applique ſouvent les ſangſues aux parties qui ne peuvent ſouffrir la ſaignée, ni les ſcarifications,

comme au visage, aux lévres, au nez, aux jointures, aux doigts & à l'anus. On les applique à cette derniere partie pour vuider les hémorroïdes. Les sangsues suppléent à la saignée, parce que leur aiguillon fait l'office de la lancette.

Leur préparation. On ne doit point appliquer les sangsues nouvellement prises, on les doit auparavant laisser dégorger dans l'eau pendant quelques jours. Quand on voudra s'en servir, il faut les retirer de l'eau, & les tenir enfermées dans quelque boëte depuis le soir jusqu'au lendemain, ou depuis le matin jusqu'au soir, afin de les rendre plus affamées & plus avides à succer.

Et celle de la partie. Avant que de les appliquer, il faut frotter la partie avec un petit linge mouillé d'eau chaude, afin qu'elles s'attachent plus promptement & plus fortement ; ou bien on la frotte avec un linge trempé dans du lait. Il y en a qui veulent qu'avec une épingle on fasse une ponction à la partie pour en faire sortir quelque goute de sang ; mais il vaut mieux frotter l'endroit avec un peu de sang de pigeon, ou de quelqu'autre animal qu'on aura préparé pour cet effet.

Comment elles agissent. Lorsqu'on veut appliquer les sangsues, comme elles peuvent s'attacher aux doigts, ou que souvent elles ne peuvent point mordre, il faut les tenir avec un morceau de linge B. jusqu'à ce qu'elles se soient collées à la peau : on s'en sert toujours de la même maniere, on en met une seconde, une troisiéme, & autant qu'il est nécessaire. Lorsque ces sangsues sont ainsi attachées à la partie, elles font sortir de leur tête un aiguillon, qui n'est que la pointe de leur trompe, qui est comme un tuyau disposé de maniere qu'il se plisse pour s'accourcir, & se déploye pour s'alonger, ensorte que quand la sangsue veut tirer le sang de quelque animal, elle étend sa trompe, & cherche dans la peau un pore pour l'y introduire & fourer assez avant pour trouver

trouver le ſang, qui montant dans la cavité de cette trompe entre dans le corps de la ſangſue.

Les ſangſues ne quittent point qu'elles ne ſoient ſoules. Si elles quittoient trop tôt, on en appliqueroit d'autres ſur les mêmes ouvertures. Lorſqu'elles ſont pleines & quand on ne veut pas qu'elles ſe détachent, on leur coupe la queue avec des ciſeaux, d'où on voit diſtiller tout le ſang qui les empliſſoit, de maniere qu'elles vuident par la queue le ſang qu'elles reçoivent par leur trompe, comme par une pompe aſpirante, & ainſi une ſeule tire plus de ſang que ſix autres, auſquelles on n'aura pas fait cette amputation. Quand on croit avoir ſuffiſamment tiré du ſang, il ne faut point arracher les ſangſues, de crainte qu'elles ne laiſſent leurs aiguillons; il faut pour leur faire lacher priſe leur mettre un peu de ſalpêtre ou de ſel ſur le dos, elles quittent auſſi-tôt. Il faut enſuite laiſſer couler un peu de ſang, afin qu'il ne reſte point de venin; on lave les piqueures avec de l'eau ſalée, & ſi le ſang ne s'arrête pas de ſoi-même, il y faut mettre un peu de charpie rapée C. ou du linge brulé D. On peut appliquer ces emplâtres EE. une petite compreſſe F. & une bande G. roulée à deux chefs.

Amputation de leur queue.

Moyen de les faire ſéparer.

Panſement.

LE Veſſicatoire eſt un médicament qu'on fait avec des mouches cantharides, lequel étant appliqué ſur la peau, y fait venir des veſſies par ſon acreté; c'eſt-pourquoi on lui a donné le nom de veſſicatoires.

Du Veſſicatoire.

Ce remede ſe fait avec des mouches cantharides deſſéchées & miſes en poudre, qu'on agite avec du levain & un peu de vinaigre pour en faire une maſſe. Les Auteurs qui nous y font mêler le vinaigre, nous diſent que la fermentation qui doit arriver du mêlange du vinaigre avec le ſel alkali des cantharides, augmente la vertu du veſſicatoire. Il y en a d'autres qui prétendent que l'acide du vi-

Sa compoſition.

naigre doit affoiblir l'action du vesſicatoire plûtôt que de l'augmenter, puiſqu'il énerve le ſel volatil des cantharides, d'où dépend toute leur force. Je ne ſçai point leſquels ont raiſon, mais je m'en tiens à l'expérience, qui me fait voir qu'en y mettant un peu de vinaigre, elles ſont fort bien l'effet qu'on en attend.

Son application. On ſe ſert des veſſicatoires en pluſieurs maladies, où il faut irriter vivement les fibres & tirer avec une grande violence les ſéroſités au dehors, comme dans l'apopléxie, dans l'épilepſie & dans les migraines, on les applique pour lors par derriere le cou, & on en fait un grand emplâtre H. que l'on met entre les deux épaules. C'eſt un bon remede contre les morſures des bêtes venimeuſes, & contre la goutte; on en couvre un morceau de linge I. qu'on met ſur la morſure. Ils ſont auſſi excellens pour les fluxions des oreilles & des yeux: on en fait pour lors un emplâtre K. figuré en croiſſant, qu'on applique derriere l'oreille; & on eſt ſoulagé de la douleur des dents quand on en met un petit emplâtre rond L. ſur l'artére temporale.

Ses differences. Le Chirurgien doit rendre ſon veſſicatoire plus ou moins fort, ſuivant la partie & la maladie; il doit mettre moins de mouches cantharides pour une fille ou une femme, parce qu'elles ont la peau plus délicate, principalement quand on les applique à la tempe ou derriere les oreilles; mais on en doit mettre davantage pour une vieille perſonne, à cauſe de la dureté de ſa peau. Si on applique des veſſicatoires aux épaules contre l'apoplexie & l'épilepſie, ou à la cuiſſe contre la goutte, il faudra en mettre ſuffiſammenr pour exciter un plus grand nombre de veſſies, & un plus grand écoulement de la ſéroſité.

Avant que d'appliquer le veſſicatoire, il faut faire une legere friction à la partie, afin que l'effet s'en faſſe plus vîte. On le laiſſe ſur la partie quatre

ou cinq heures, & quelques fois davantage, ſelon la délicateſſe des perſonnes & la diſpoſition où on les trouve. Lorſque l'épiderme eſt élevé en veſſies, la douleur n'eſt plus ſi grande, & ces veſſies ſe trouvent pleines de ſéroſité, il faut les ouvrir pour la laiſſer écouler, on en procure même l'écoulement pendant quelques jours, en mettant deſſus une feuille de poirée M. & plus on en fait ſortir, plus le malade ſe trouve ſoulagé, & ſe tire plutôt du danger qui preſſe; c'eſt la fin qu'on ſe propoſe dans cette opération. Quand elles ont ſuffiſamment coulé pendant deux ou trois jours, on ſe ſert de remedes déſſicatifs pour les guérir.

Ecoulement des ſéroſités.

On trouve à préſent chez tous les Apoticaires une compoſition d'emplâtre veſſicatoire, qui eſt plus commode que celle dont je viens de parler. Quand on ne veut pas exciter tant de veſſies, on en étend ſur un petit morceau de linge ou de taffetas, lorqu'on en veut mettre derriere les oreilles & aux tempes; & c'eſt cet emplâtre qui trompa une fille dont voici l'hiſtoire.

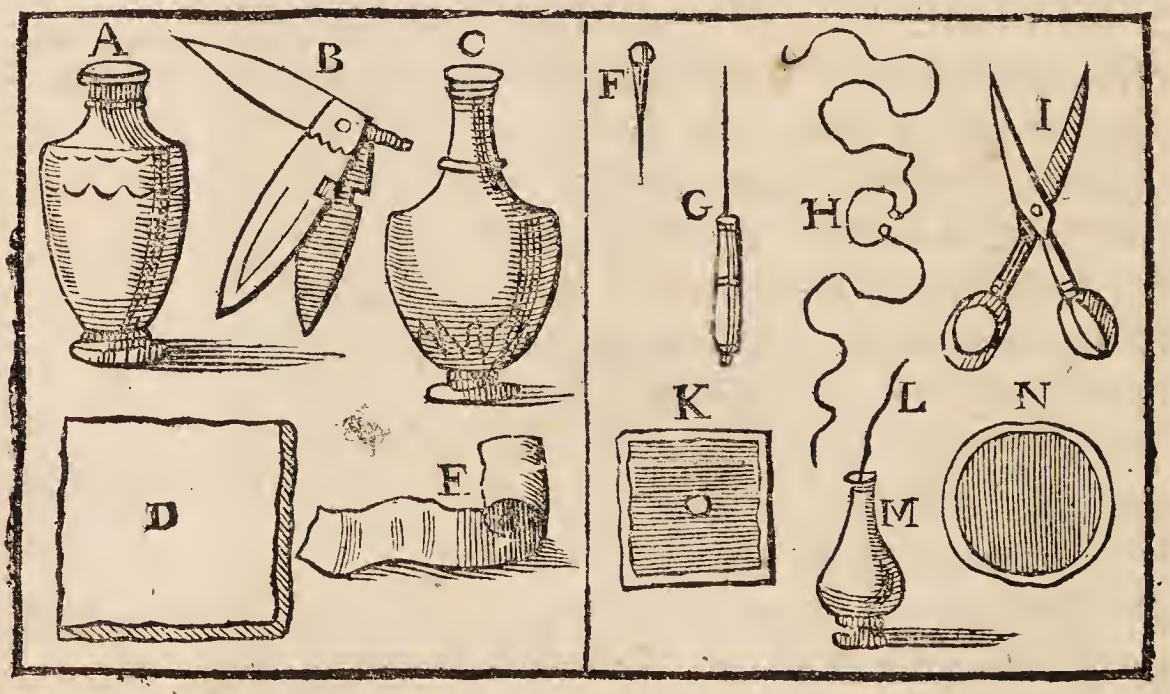
Autre ſorte d'emplâtre.

Une Dame de qualité auſſitôt après être accouchée dit à une de ſes femmes de chambre de lui faire un emplâtre de l'onguent de Madᵉ Fouquet qu'elle lui avoit donné à ſerrer, pour ſe le mettre ſur le nombril; deux ou trois heures après cette Dame m'envoya chercher pour me faire voir un gros caillot de ſang qu'elle venoit de vuider, & qu'elle croyoit un faux germe, m'exagerant les obligations qu'elle avoit à cet emplâtre & les bons effets qu'il produiſoit à toutes celles qui s'en ſervoient après leurs couches. Peu d'heures après cette Dame me renvoya chercher fort allarmée d'une groſſeur qui lui étoit venue au nombril, me diſant que c'étoient ſes boyaux qui étoient ſortis. Je trouvai que c'étoit une groſſe veſſie cauſée par cet emplâtre, qui n'étoit point celui de Madame Fouquet, mais un

Hiſtoire ſur ce ſujet.

vesſicatoire. Je perçai cette veſſie, & comme il ne falloit point procurer d'écoulement de séroſité dans cette occaſion, parce que l'humeur qui formoit la veſſie & tout le mal, s'écoula auſſitôt de lui-même, je mis un remede deſſus pour le deſſécher au plûtôt. La femme de chambre avoit ces deux emplâtres dans ſon coffre, & elle s'étoit trompée en prenant celui de veſſicatoire pour celui de Mad^e. Fouquet, qu'on croyoit avoir ſauvé la vie à cette Dame pendant qu'il étoit encore enfermé dans le coffre.

FIG. LIX. POUR L'ECHIMOSE ET LES VERUES.



ECchimoſe vient du mot grec *Echimoſis*, qui eſt dérivé de *Ex* qui veut dire dehors, & de *Chimoin* qui ſignifie ternir & donner une vilaine couleur, parce que cette maladie eſt un épanchement de ſang ſous la peau, qui la ternit & la noircit.

La cauſe de l'échimoſe. Elle eſt cauſée par une contuſion ou meurtriſſure, qui rompant les petites fibres des muſcles & les petits vaiſſeaux capillaires, fait que le ſang s'extravaſe en ſortant des vaiſſeaux, & qu'il teint la peau d'vne couleur livide & marbrée.

Ses differences. Il y en a de legeres, comme quand on n'a fait que pincer la peau, ou après une ſaignée lorſque

quelque goute de ſang s'eſt coulée deſſous la peau. Il y en a de plus conſiderables cauſées par une chûte ou par quelque coup de pierre ou de bâton, & il y en a de très-grandes, comme j'en ai vû à une perſonne qui voulant ſauter un foſſé ſe fit un effort dans la jambe qui fit ouvrir un vaiſſeau, & où il ſe fit un ſi grand épanchement de ſang dans toute cette partie qu'elle en étoit gonflée, & qu'elle en devint toute noire.

Danger des grandes échimoſes.

Les legeres échimoſes ſont quelquefois avec peu ou point de douleur; elles ne ſont point dangereuſes, elles gâtent ſeulement la peau en la tachant d'une marque livide & marbrée. Quand le ſang épanché eſt en petite quantité, il ſe réſout inſenſiblement, mais quand il y en a beaucoup, il fait un abſcès qui ne ſe termine que par la ſupuration: S'il y en avoit une très-grande quantité, il pourroit cauſer la gangrene & le ſphacele, en comprimant trop la partie, & empêcher ainſi la chaleur naturelle d'y reluire. On remarque que les contuſions & meurtriſſures des jambes & des pieds ont plus de peine à ſe guérir que celles des autres parties, parce que la peau y étant plus épaiſſe & plus ferme, le ſang y tient davantage & s'y diſſipe plus facilement.

Leurs cauſes.

Les échimoſes viennent toujours de cauſes externes, comme d'un coup reçu, ou d'une chute qu'on a faite; parce que quelque choſe de peſant venant à tomber ou à frapper rudement notre corps, les vaiſſeaux ſe trouvant preſſez par la force du coup ſont contraints de s'approcher & de ſe ſerrer les uns contre les autres, & le ſang de s'échapper de leurs orifices dans la partie où ces vaiſſaux ſe terminent.

Cure.

On guérit les legeres échimoſes en mettant deſſûs du vin tiéde, de l'eau de vie, de l'eſprit de vin, de l'eau de la Reine d'Hongrie, ou du baume blanc de Fioraventi qu'on prend dans ce fla-

con A. On fait passer la lividité qui y reste en rafraîchissant du sceau de la Vierge, & le mettant sur la meurtrissure. Aux échimoses des yeux qui arrivent dans les Jeux de paulme par un coup de bale reçu en cette partie, on y met d'abord de l'eau fraiche, qui est un bon repercussif pour empêcher la trop grande enflure; c'est ce qu'on appelle avoir l'œil poché au beure noir. L'eau fraiche y est bonne le premier jour; mais il faut des résolutifs par la suite: on fait un petit collyre avec des eaux de fenouil & d'eufraise, dans lesquelles on mêle le saffran, le camphre & quelques goutes de sel ammoniac.

Remedes pour les plus grandes.

Si la contusion est grande, l'absinthe bouillie dans le vin, y est bonne; ou bien on fait infuser dans l'esprit de vin les fleurs de mille-pertuis, les noix muscades, les cloux de gyrosles & l'écorce de grenade dont on frotte la partie. On y met encore des cataplasmes faits avec les quatre farines, la bryone, les fleurs de roses, de camomille, de mélilot & le stirax liquide; on peut encore se servir d'un vin dans lequel on aura fait bouillir toutes les plantes aromatiques qui subtilisent & rarefient l'humeur extravasée.

Observation.

Le premier blessé que je pansai à la canonade de Nimégue en l'année 1702, étant à l'armée avec Monseigneur le Duc de Bourgogne, fut un Garde du Corps qui avoit une grosse contusion à l'épaule qui lui avoit causé une grande échimose. Ce fut un boulet de Canon qui en passant avoit emporté la piéce du juste-au-corps & de la chemise, & qui avoit tellement meurtri son épaule qu'il ne la sentoit presque pas. Je lui fis des scarifications jusqu'au vif, dans lesquelles je mis de l'eau-de-vie où j'avois fait fondre du sel, je continuai à le panser à Cléves où étoit l'Hôpital de l'Armée.

Quand la contusion est si grande qu'elle menace de grangrene ou de sphacele, il faut ouvrir promptement & faire plusieurs incisions, tant pour ôter

la grande tenſion que pour faire dégorger la partie du ſang & de la ſeroſité qui étouffe la chaleur naturelle. Lorſque l'engorgement n'eſt pas conſiderable, on ſe contente de faire des mouchetures avec la lancette B, s'il eſt plus grand, on fait des ſcarifications plus profondes, mais ſi ils étoient des plus grands on en viendroit aux taillades qu'il faut faire ſentir au malade en les profondant juſqu'au vif. On mettra dans ces ouvertures de l'eſprit de vin camphré qui eſt dans cet autre flaçon C. & tout ce qui peut animer & vivifier la partie; & par deſſus une compreſſe D. & une bande E. trempées dans le même eſprit de vin.

L'opération qu'on y fait.

LEs Verrues, que le vulgaire appelle des porreaux, ſont de petites élevations rondes & raboteuſes qui arrivent à la peau, & particulierement aux mains des jeunes gens. On leur a donné le nom de porreaux, à cauſe qu'elles ſont compoſées de pluſieurs petites pointes ſemblables aux racines de ces plantes, ou bien parcequ'elles ont des racines comme elles, car effectivement elles en ont de répandues ſous la peau qui font qu'elles repouſſent ſouvent aprés les avoir fait tomber.

Des Verrues.

Le public veut que ce ſoit la craſſe qu'on ſe laiſſe amaſſer aux mains qui ſoit la cauſe des verrues, prétendant qu'il n'ent vient point à ceux qui ont les mains propres & qui les lavent tous les jours; mais les Sçavans en recherchent la cauſe dans les liqueurs nouricieres devenues trop âcres. Ils diſent donc que les verrues ne ſont que des excroiſſances charnues, cauſées par l'extravaſion du ſuc nouricier qui a rongé par ſon acrimonie les vaiſſaux capillaires de la peau: il y en a de groſſes, de moyennes, & de très-petites, dont le nombre eſt quelquefois ſi grand qu'on a de la peine à les compter.

Leurs cauſes.

Leurs difference.

Les erreurs populaires ſont infinies ſur le fait de la guériſon des porreaux; elles ſont toutes ſi extra-

Erreur du peuple.

vagantes qu'elles ne meritent pas d'être rapportées, & il y en a même qui croyent que si quelqu'un comptoit les porreaux d'un autre, il lui en viendroit un pareil nombre.

Il y en a qui prétendent les faire tomber en les frottant souvent & rudement ; d'autres y fourrent la pointe d'une aiguille F. & mettant ce qui reste de l'épingle à la flamme de la chandelle ils les cauterisent ainsi, & les brûlant de cette maniere, ils esperent les faire tomber. D'autres les cauterisent avec l'aiguille qu'ils on fait rougir ; mais ces manieres ne sont pas sûres & peuvent causer de la douleur & de l'inflammation, les trois meilleurs moyens pour les guérir, sont de les lier, de les couper, ou de les consumer.

Leur remede.

De la ligature qu'on y fait.

La ligature ne convient qu'à celles qui sont grosses & qui ont la base étroite, on la fait avec un crin de cheval ou avec de la soye H. il y en a qui la trempent dans de l'eau arsenicale, afin qu'elle coupe plûtôt ; mais cette pratique est dangereuse. Souvent ceux qui ont des verrues ne consultent pas les Chirurgiens, ils les lient eux-mêmes & les font tomber par ce moyen.

De leur incision.

Il y en a qui impatiens de se voir de ces verrues, les coupent avec des ciseaux I. mais c'est de la douleur qu'ils souffrent inutilement si on ne se sert pas de quelque remede rongeant pour en manger les racines, car ces maux ne manquent pas de repousser & de revenir plus gros que la premiere fois ; il faut donc étant coupez les toucher avec l'huile de tartre par défaillance, ou mettre dessus les poudres d'alum, ou de précipité rouge.

De leur consomption.

La troisiéme maniere est de les consumer avec des remedes capables de les corroder comme sont l'esprit de vitriol, l'eau forte, l'esprit de sel, ou le beure d'antimoine ; mais il ne faut se servir de ces remedes qu'avec beaucoup de précautions, car ils brûleroient & feroient des escares fort profon-

des. Il ne faut point abandonner ces remedes aux malades pour en faire l'application eux-mêmes, & afin de la faire avec plus de sûreté, il faut composer un petit emplâtre K. troué dans le milieu de la grandeur de la verrue qu'on veut toucher: on prend avec un brin de paille L. de la liqueur dans cette fiole M. dont on touche le porreau; cet emplâtre qui couvre la circonference du porreau, la garantit contre le remede en cas qu'il en vint à tomber quelques gouttes en l'appliquant & empêche qu'il ne s'étende & n'opere au-de-là de la verrue. J'en ai vû tomber plusieurs par l'attouchement de l'esprit de sel, je le préfere aux autres quoiqu'il ne soit pas si corrosif; j'aime mieux en appliquer plusieurs fois que de courir le risque des inconvéniens que j'ai vû arriver par l'eau forte.

Quand on veut se donner la peine de bien conduire l'usage des remedes caustiques & consumans, cette maniere est préferable aux autres, parce qu'ils en rongent jusqu'aux racines & qu'ils ne reviennent point, & d'autant plus qu'on peut s'en servir aux verrues qui sont trop petites pour être liées ou coupées: l'emplâtre N. acheve de les guérir.

Les médicamens caustiques y sont preferables.

IL vient souvent à la superficie du corps de petites excroissances dont la base est étroite, semblables à de petites têtes ou à de petites perles applaties, qui croîtroient beaucoup si on ne les en empêchoit; il en naît en toutes les parties de la peau, & particulierement aux paupieres. L'operation qu'on y fait ne consiste qu'à les couper avec la pointe des ciseaux, elles sont si petites qu'elles ne jettent point de sang, & qu'elles ne demandent aucun pansement. Il en est venu plusieurs au Roy dans des tems différens, que M. Felix lui a coupées de cette maniere; la douleur en est si légere qu'il ne la sentoit presque point, & les en-

De quelques autres petites excroissances.

droits où on les avoit coupez ſe guériſſoient d'eux-mêmes ſans le ſecours de la Chirurgie.

FIG. LX. POUR L'OUVERTURE D'UN CORPS.

NOus avons juſqu'à préſent fait toutes les opérations qui ſe pratiquent ſur l'homme vivant, venons à celles qui ſe font ſur l'homme mort : elles ſont deux, l'une eſt l'ouverture d'un corps, & l'autre eſt l'ambaumement. Quoique ces deux opérations ne ſoient point accompagnées des cris du malade, & que les ſujets ſur leſquels elles ſe font,

ne se plaignent point du Chirurgien, elles doivent néanmoins être faites avec art; & l'adresse de l'Opérateur ne s'y doit pas moins faire voir que dans toutes les autres. Je vais vous les démontrer avec toute l'exactitude qu'elles demandent, & ce sera par elles que nous finirons ce Cours d'Opérations.

Dexterité que cette opération demande.

Plusieurs raisons obligent d'ouvrir un corps après la mort : par exemple, il y aura beaucoup d'enfans dans une famille dont un viendra à mourir, le pere & la mere le font ouvrir pour tâcher en découvrant la cause de sa mort, de prévenir celle des autres.

Raisons qui y engagent.

Une mort prompte & subite qui épouvante une famille, ou qui excite la curiosité des Médecins & des Chirurgiens, oblige souvent d'ouvrir un corps après la mort, comme il est arrivé à deux personnes mortes à Versailles. Dans la même année un des Chefs du gobelet du Roy tomba mort en servant à table Monseigneur le Duc de Bourgogne, & quatre mois après un des valets de pied du Roy tomba aussi mort en se chauffant dans l'antichambre de Sa Majesté. Je les ouvris tous deux en présence des premiers Medecins de la Cour, & par ces ouvertures on fut confirmé que c'étoit l'interception de la circulation du sang qui avoit été la cause de ces morts subites.

Observation.

On trouve une personne morte, assassinée ou noyée, il en faut faire l'ouverture pour dresser un rapport fidele de l'état des parties offensées, & souvent en execution des Arrêts & des Sentences qui l'ordonnent. Si une personne est soupçonnée d'avoir été empoisonnée, l'ouverture du corps rend témoignage de la vérité. Le Gouverneur des Pages de la Reine étant mort à Saint Germain, la servante peu contente de sa Maîtresse alla dire au Grand-Prevôt qu'elle croyoit que c'étoit elle qui avoit empoisonné son mari. Le Grand-Prevôt se saisit

Histoire.

de la veuve, & en avertit le Roy. M. Felix & moi nous eûmes ordre le lendemain de faire l'ouverture du corps, nous ne trouvâmes aucune apparence de poiſon, la femme fût juſtifiée & relâchée ſur notre rapport, & la ſervante s'enfuit pour éviter le châtiment que méritoit une pareille dénonciation.

On ouvre preſque toutes les perſonnes de qualité & particulierement les Princes & les Rois pour embaumer leur corps avant que de les mettre dans le ſepulcre de leurs Ancêtres. Mais ſoit par l'une ou l'autre de ces cauſes qu'on ſoit obligé de faire ces ouvertures, il faut que le Chirurgien les faſſe avec méthode & de la maniere que je vais vous démontrer.

Tems déterminé pour ouvrir un corps.

Le tems de faire une ouverture eſt ordinairement vingt-quatre heures après la mort. Les Ordonnances le portent ainſi, & on ne doit point entreprendre de la faire que les vingt-quatre heures ne ſoient accomplies, quoiqu'on eût des ſignes certains qu'il ſeroit veritablement mort, & cela pour éviter les reproches du Public, qui accuſeroit le Chirurgien de trop de précipation, & pour contenter ceux à qui on entend dire qu'ils chargeront leurs ſucceſſeurs ou heritiers de ne les point enſevelir avant les vingt-quatre heures finies, de crainte qu'on ne les enterre encore vivans, perſuadez que cela eſt arrivé ſouvent, par les contes qu'on leur a faits.

Préparatifs.

Il faut quelque tems avant l'heure priſe, que le Chirurgien envoye par ſes garçons porter les inſtrumens néceſſaires, qui ſont une ſcie, des ſcalpels de pluſieurs grandeurs, des ciſeaux, des élevatoires, des aiguilles, du cordonnet, des éponges, quelques paquets d'étoupes, & enfin tout ce qui eſt marqué ſur la planche LX.

Les garçons arrivez au logis du mort, mettront une table au milieu de la chambre aſſez longue pour

y poſer le corps, ils étendront un drap ſur la table, enſuite le corps deſſus à qui ils auront mis une ſerviette ployée en long en trois ou quatre doubles circulairement pour cacher par bienſéance les parties de la génération & particulierement quand c'eſt une femme: on mettra par deſſus un autre drap qui couvrira tout le corps. Ils mettront ſous la table un grand baſſin pour y jetter les entrailles à meſure qu'on les vuidera, & un ſceau plein d'eau pour laver les éponges; ils demanderont le linge neceſſaire, ils prépareront de la bougie, & attendront ceux qui doivent être préſens à l'ouverture.

Ajuſtement de l'opération & des garçons.

La compagnie arrivée, l'Opérateur & les garçons qui ſont pour l'aider mettent chacun une ſerviette devant eux, afin de ne ſe point gâter. Pour moi qui ai fait ſouvent des anatomies & de ces ouvertures, j'avois des tabliers & des manches de toile faites exprès, dont je me ſervois plus commodément que des ſerviettes.

Par où l'on doit commencer.

Le corps découvert, l'Opérateur commencera par la tête, continuera par la poitrine & finira par le ventre; cet ordre eſt moins embaraſſant que de commencer par le ventre, car étant obligé de retourner le corps pour voir le cerveau, le ventre étant ouvert toutes les parties qu'il contient ſortiroient & incommoderoient beaucoup; c'eſt ſuppoſé qu'on veuille examiner ces trois parties, car s'il y avoit une playe au ventre ou à la poitrine qui fût le ſujet de l'ouverture, il faudroit ouvrir cet endroit pour connoître la playe & en faire ſon rapport ſans être obligé pour lors de travailler ſur la tête.

Manuel de l'opération.

L'Opérateur prendra ce ſcalpel A. fait en couteau ou cet autre B. fait en biſtouri, dont il fera à la tête une inciſion longitudinale depuis la racine du nez juſques à la nuque du col, & une tranſverſale depuis une oreille juſques à l'autre, ces deux inciſions faiſant une croix cruciale ſur le ſom-

met de la tête: il levera enſuite ces quatre parties qu'il ſéparera du crane, & qui tombant en bas laiſſent le crane à découvert, Alors la ſcie C. qu'il poſera ſur l'os frontal aſſez prés des ſourcils, il commencera à le ſcier, en faiſant tenir la tête par un ſerviteur pour l'empêcher de vaciller. L'os frontal étant ſcié. il conduira peu à peu ſur l'un des temporaux, & enſuite ſur l'autre; leſquels étant ſciez, on retourne le corps pour en faire autant à l'os occipital.

Uſage de l'elevatoire.

Toute la circonference du crane étant ſciée, on prend cet élevatoire D. dont on fourre un des bouts dans la voye de la ſcie pour faire éclater quelques éminences qui excedent au dedans l'épaiſſeur du crane & que la ſcie n'aura point entierement coupées. Si on ne peut pas y réuſſir avec l'élevatoire cet inſtrument E. fait en forme de foret en viendra à bout, parce qu'il y a plus de force; auſſi eſt il fait à ce deſſein; car en mettant la partie qui eſt plate dans l'ouverture de la ſcie, & en donnant un tour de main à droite & à gauche, on fait éclater ce qui tenoit, & ce qu'on reconnoît bien-tôt au bruit qu'il fait & qu'on entend lorſqu'il ſe caſſe. On gliſſe enſuite cet inſtrument F. fait en forme de grande ſpatule emmanchée, entre le crane & la dure-mere, pour en ſéparer tous les filamens qui l'attachent aux endroits des ſutures.

Séparation de la dure-mere.

Le crane étant levé on le place à côté de la tête pour mettre dedans les morceaux du cerveau à meſure qu'on les coupe, on eſſuye la dure-mere qui eſt humectée par le ſang ſorti des vaiſſaux capillaires rompus, on la coupe dans toute ſa circonference avec ces ciſeaux courbes G. on la releve par ſes deux cotez vers le haut de la tête, où elle ne tient plus que par la pointe de la faulx qui eſt attachée en devant de l'apophiſe de l'os etmoïde appellée *criſta galli*, crête de cocq. On coupe avec les mêmes ciſeaux cette pointe de la dure-mere, & on

voit que ce redoublement de la dure-mere qui sépare le cerveau en partie droite & en partie gauche, ressemble à une faulx, c'est ce qui lui en a fait donner le nom. Toute la dure-mere ainsi levée, on la rejette vers la partie posterieure de la tête, & pour lors on découvre la pie-mere qui envelope le cerveau jusques dans toutes ses circonvolutions.

Ouverture du cerveau & du cervelet pour les examiner.

Quand on veut faire une Démonstration exacte du cerveau, on le coupe par parties, pour faire voir les trois differentes substances qui le composent; mais on se contente ici en éloignant la partie droite de la gauche, d'ouvrir avec le manche du scalpel dans la substance calleuse, les deux ventricules superieurs qui sont faits en forme de croissant: on coupe ensuite la plus grande partie du cerveau pour découvrir le troisiéme ventricule, puis on leve la voute à trois pilliers, soit par devant où il n'y a qu'un pillier à lever, soit par derriere où il en faut lever deux; & cela selon l'habitude & l'adresse de l'Opérateur à faire ces Démonstrations. La voute levée, on voit le quatriéme ventricule, on découvre par la suite le cervelet, dans lequel on donne un coup de scalpel H. ou de cet autre marqué I. pour en voir la substance; & s'il y avoit quelque chose de particulier à disequer, on se serviroit du scalpel K. qui a deux differens tranchans à ses deux extrémités, & de l'érigne L. avec laquelle on tient & on éleve les vaisseaux qu'on veut disequer. On ôte enfin tout le cerveau pour voir s'il n'y a point de sang épanché, ou rien de particulier à sa basse. Le tout bien examiné on remet toute cette substance à sa place, & après l'avoir renfermée dans le crane, on prend l'aiguille M. enfilée du cordonnet N. & on coud les quatre coins du cuir chevelu qu'on a relevé, pour en couvrir la calotte du crâne, & pour contenir le tout dans son lieu ordinaire.

L'Operateur fait par ses garçons, retourner le

cadavre en le remettant sur le dos ; & lui ayant mis une serviette sur le visage pour le cacher aux spectateurs, il fait une grande incision longitudinale depuis le col jusques sur les os pubis, & une autre transversale de la partie lombaire gauche jusqu'à la droite. Par cette incision il coupe les tégumens les muscles & le peritoine tout ensemble, ce qui fait d'abord voir les parties contenues dans le ventre, dont la premiere est l'épiploon, qui nage sur les boyaux, on examine l'estomac qui est placé dans l'hypocondre gauche, les intestins grêles qui occupent toute la partie ombilicale, les gros qui entourent les grêles de toutes parts, le mesentere qui est le lien commun de tous les boyaux, le foye qui remplit l'hypocondre droit, & la ratte qui trouve sa place dans le gauche conjointement avec l'estomach.

Ouverture du bas-ventre.

Si on est obligé d'ôter ces parties pour examiner les visceres qu'elles couvrent, il faut avant que de le faire, lier les intestins en deux endroits, l'un proche l'estomach, & l'autre proche l'anus, afin que les matieres qu'ils contiennent ne puissent pas sortir. On les met dans le bassin qui est sous la table, & on imbibe le sang & les liqueurs épanchées dans cette capacité, avec les éponges OO. qu'on lave à plusieurs fois dans le sceau d'eau préparé & destiné à cet effet. On examine les reins, les gros vaisseaux, les parties de la géneration, & la vessie ; où s'il y avoit quelque chose de particulier à voir, on feroit approcher la bougie P. qui est très-commode dans ces sortes de Démonstrations pour en découvrir jusqu'aux moindres particules sensibles.

Examen des visceres de cette région.

Afin de pouvoir pénetrer dans la poitrine, il faut séparer du sternum les parties musculeuses qui la couvrent, & avec un fort scalpel, couper les cartilages qui sont à l'extrémité de chaque côté, tant du côté droit que du côté gauche ; puis séparant

Ouverture de la poitrine

le premier os du ſternum d'avec les deux bouts des clavicules, avec leſquelles il eſt fortement attaché, il faut lever le ſternum tout entier; comme j'ai dit dans mon Anatomie, afin de voir plus commodément les parties contenues.

Les parties qui ſe preſentent les premieres ſont les poûmons, qu'on trouve ſouvent alterez en quelque maniere; parce qu'étant les plus délicates de tout le corps, & toujours en action, elles ne peuvent pas ſi bien réſiſter que les autres, & c'eſt la raiſon pourquoi la plus grande partie des hommes périſſent par cet endroit. Les poûmons ſont ſéparez par une membrane longitudinale, qui eſt le médiaſtin, auquel eſt attachée une grande poche qu'on appelle le péricarde qui eſt l'enveloppe du cœur. On ouvre ce péricarde, qui très-ſouvent contient de l'eau, dans laquelle nage le cœur. On fait enſuite deux inciſions au cœur, l'un à droit, l'autre à gauche, pour voir s'il n'y a rien au dedans des ventricules & dans les oreillettes, où on trouve ſouvent des corps graiſſeux, qu'on nomme des polipes du cœur, on imbibe avec les mêmes éponges les ſéroſitez qu'on trouve épanchées dans la poitrine, & après avoir fait attention s'il n'y a rien à la plévre, on remet toutes ces parties dans leur place. On prend ces deux pacquets d'étoupes QQ. on les étale, & on en met un ſur les parties de la poitrine, & l'autre ſur celles du ventre: on remet le ſternum par deſſus, & rapprochant les tégumens, on fait recoudre le corps par un ſerviteur, qui avec l'aiguille R. enfilée de ce petit ruban S. fait la ſuture du Pelletier, tant à l'inciſion longitudinale qu'à la tranſverſale.

Examen des viſceres qu'elle renferme.

Comment on rajuſte les parties.

Je n'entrerai point dans le détail des indiſpoſitions qui peuvent ſe trouver dans toutes ces parties; cela me meneroit à l'infini, je vous dirai ſeulement que quelque choſe qui s'y rencontre, le

Chirurgien doit dès le même jour dans ſon cabinet le mettre par écrit, parce qu'il y a des circonſtances particulieres, qui avec le tems, peuvent s'échapper de la mémoire.

Comment le Chirurgien doit dreſſer ſon rapport.

Si c'eſt un pere ou une mere qui ait ſouhaité que ſon enfant ſoit ouvert pour tâcher de conſerver les autres, par la connoiſſance de ce qui aura fait mourir celui-là, le Chirurgien doit faire une relation de tout ce qu'il aura trouvé, & la leur donner, afin qu'elle leur ſerve de guide dans les maladies qui ſurviendroient aux autres.

Les Obſervations qu'on doit publier.

Si c'eſt par Ordonnance de Juſtice que l'ouverture ait été faite, il faut que le Chirurgien en faſſe un rapport fidéle, qu'il ne charge point trop les accuſez, ni qu'il n'autoriſe pas les criminels.

Si un corps a été ouvert pour découvrir la cauſe d'un fait particulier, d'une mort ſubite, ou d'une maladie ſurprenante, le Chirurgien doit en dreſſer un mémoire pour en faire part au Public; car nous ne devons pas ſeulement faire tous nos efforts pour nous rendre habiles dans notre Profeſſion; mais nous ſommes encore obligez de travailler pour l'inſtruction des autres.

Ainſi pour un homme empoiſonné on doit ſuivre ce modèle.

Nous ſouſſignez Médecins & Chirurgiens du Roy, certifions que par l'Ordonnance de M. le Lieutenant Criminel, nous avons ouvert le corps de M. A. où l'eſtomac livide & ſphacelé à l'extérieur, contenoit dans ſa cavité une liqueur épaiſſe & rougeâtre, dont un morceau de pain imbibé ayant été donné à un chien, l'a fait expirer dans des convulſions; de plus, la tunique interieure de ce viſcere nous a paru enflammée & cautériſée, s'étant ſéparé en lambeaux d'avec le reſte; ces impreſſions malignes que nous ne pouvons attribuer qu'à un poiſon arſenical, s'étant communiqué à pluſieurs autres parties des premieres voies,

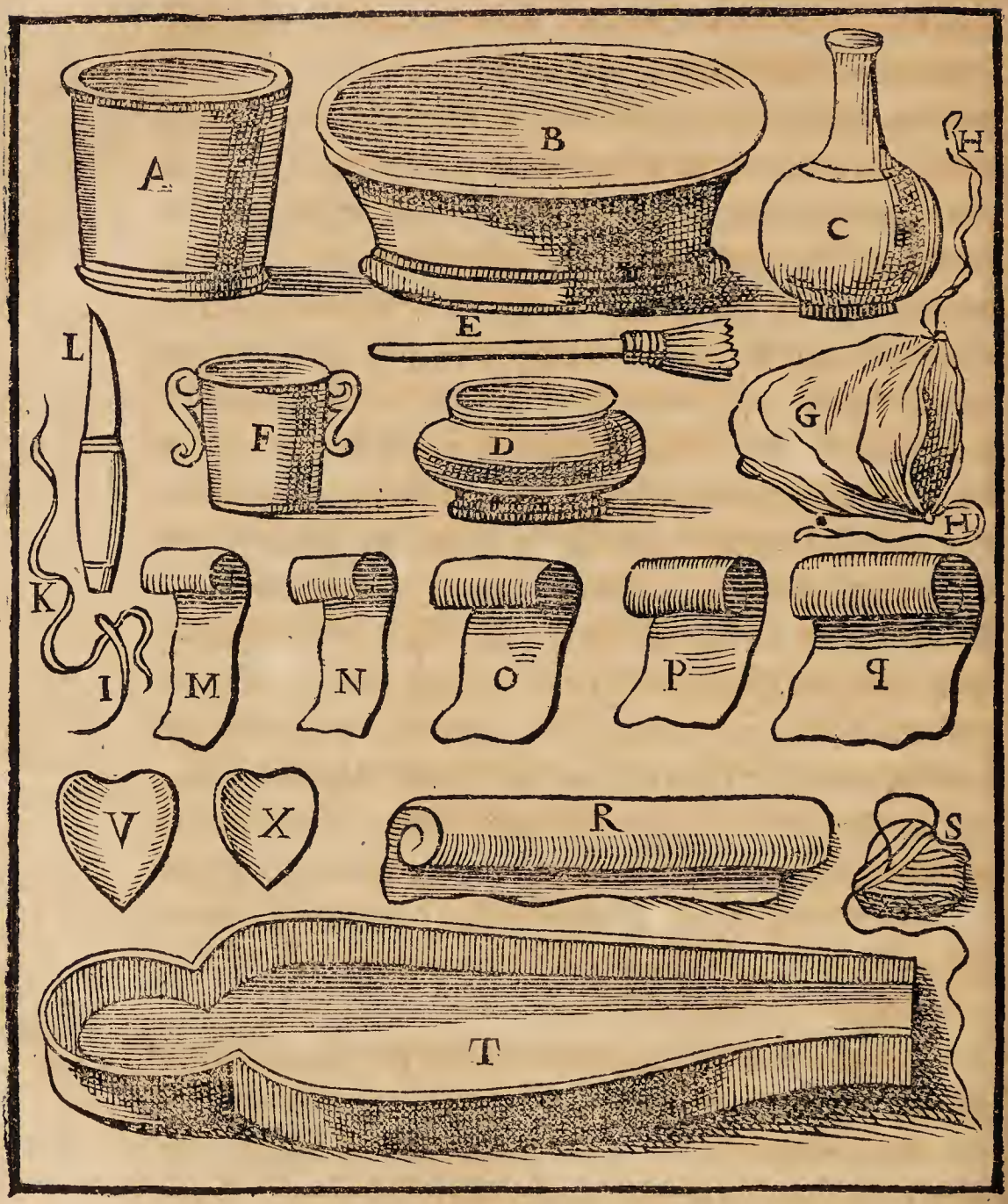
Par qui les rapports doivent être ſignez.

doit à notre avis avoir cauſé la mort ſubite audit M. A.

Après les ouvertures des corps des perſonnes de la premiere qualité, la coutume eſt de faire une relation claire & ſuccinte des faits qu'on a trouvez, ſans s'étendre en des raiſonnemens qui ſouvent ſont inutiles. C'eſt ce qui ſe pratiqua à l'ouverture du corps de Mr le Marquis de Louvoy, mort le 16 Juillet 1691. Cette relation fut portée au Roi après avoir été ſignée par quatre Médecins préſens à l'ouverture ; ſçavoir, M. Daquin, M. Fagon, aujourd'hui premier Médecin, M. Ducheſne, & M. Seron : & par quatre Chirurgiens ; ſçavoir, M. Felix, M. Gervais, M. Dutertre, & moi qui avoit été choiſi par la famille pour la faire.

Ambroiſe Paré qui a été premier Chirurgien de pluſieurs Rois, nous a fait part dans ſes œuvres des relations d'ouvertures des corps des Rois qu'il avoit ſervis ; elles ſont toutes ſignées des Médecins & des Chirurgiens qui étoient préſens, & nous ne voyons point qu'elles le ſoient d'aucun Apoticaire : & encore aujourd'hui dans toutes les relations d'ouvertures de corps des perſonnes de la famille Royalle que j'ai faites ou que j'ai vû faire, tous les Chirurgiens en charge ont ſigné conjointement avec les Médecins, & jamais les Apoticaires, quoique ſouvent ils ayent été préſens à ces ouvertures.

FIG. LIX. POUR L'EMBAUMEMENT.



Usage des embaumemens.

L'Embaumement est une opération presque aussi ancienne que le monde, elle s'est pratiquée de tout tems: & soit par vénération pour les parens, soit que ce fut un point de Religion, on travailloit à conserver les morts. L'Arabie & l'Egypte nous en fournissent une infinité d'exemples: mais aujourd'hui on n'embaume que les Grands & les riches dont les parens veulent bien faire cette dépense.

M. Penicher Maître Apoticaire de Paris, nous a donné un Traité des embaumement ſelon les Anciens & les Modernes, dans lequel on voit de ſçavantes recherches ſur ce ſujet. Il rapporte les embaumemens de David, d'Alexandre, & de pluſieurs autres : c'eſt pourquoi je vous y renvoye pour ſatisfaire votre curioſité. Mais il nous donne en habile Apoticaire tant de ſortes de poudres balſamiques, qu'il jetteroit dans l'embaras du choix qu'on en doit faire ſi on ne connoiſſoit pas qu'elles ſont preſque toutes ſemblables. Au reſte il prétend que c'eſt l'Apoticaire qui préſide dans les embaumemens, que la compoſition & l'application du baume ſont de ſon fait, & que le Chirurgien n'eſt-là que pour faire les inciſions & les bandages qu'il lui preſcrit ; mais ce qui ſe pratique tous les jours, détruit ce que cet Auteur avance. C'eſt le Chirurgien qui fait ſeul les embaumemens, c'eſt lui qui eſt chargé de tout ; & après que l'Apoticaire a fait & fourni ce qu'on lui a demandé, il ne ſe mêle plus de rien, à moins qu'il ne veuille comme un des garçons Chirurgiens, donner à l'Opérateur les choſes néceſſaires à meſure qu'il les demande.

Traité des embeaumemens.

A qui il appartient d'embaumer.

Souvent les Chirurgiens préparent eux-mêmes ce dont ils ont beſoin pour les embaumemens, & particulierement dans les Armées, lorſqu'il faut conſerver un corps pour le porter dans le tombeau de ſes Ancêtres. Mais chez les perſonnes Royalles qui ont un Apoticaire en charge, c'eſt toujours lui qui prépare tout ce qui eſt néceſſaire ſuivant le mémoire que lui en donne le premier Médecin pour la qualité du baume, & ſuivant la quantité que lui en demande le Chirurgien, qui la meſure à la grandeur du corps qu'il doit embaumer. Il eſt vrai, comme remarque M. Penicher, que l'Apoticaire eſt payé par le Treſorier de l'argenterie, qui fait un état des frais funeraires, & qui le paye

Office de l'Apoticaire.

pour ce qu'il a fourni, comme les Crieurs pour la tenture, les Ciriers pour la cire, les Plombiers pour le cercueil, & une infinité d'autres ; mais s'il eſt payé comme Marchand, l'argent qu'il reçoit pour ſes fournitures ne lui donne aucun droit de préſéance au-deſſus du Chirurgien, ni ne l'autoriſe pas à lui preſcrire les inſtrumens qu'il doit tenir prêts, les inciſions qu'il faut faire & les bandages qu'il doit préparer.

Il eſt encore vrai que le Médecin n'a rien pour ſa préſence, ni le Chirurgien pour ſes peines ; mais M. Penicher ſe trompe en diſant que le Chirurgien n'a pour récompenſe de ſon travail que les dépouilles & les linges qui ont ſervi dans l'ouverture du corps & dans l'embaumement : il devroit ſçavoir que ces linges ſont les droits des garçons Chirurgiens, qu'ils ont le ſoin de ne point laiſſer perdre ; que M. Felix leur a toujours abandonné ; que j'en ai uſé de même, & que les Chirurgiens, n'ôtent point ordinairement ce droit à leurs garçons.

Droits des garçons Chirurgiens dans les embaumements.

M. Penicher cite pour un modele d'embaumement, celui qui fut fait à Madame la Dauphine. Il ne faut pas s'étonner ſi la relation qu'il en fait n'eſt pas juſte dans pluſieurs circonſtances, il l'a écrite ſur un mémoire que l'Apoticaire de cette Princeſſe lui en a donné, lequel croyant que la Pharmacie eſt tellement au-deſſus de la Chirurgie, qu'elle ne peut point lui diſputer le pas, a tiré par ce mémoire tous les avantages qui lui ont paru pouvoir ſoutenir ſon opinion ; mais comme c'eſt moi qui ai fait cet embaumement, perſonne n'en peut mieux parler. Je ne vous en ferai point ici l'hiſtoire pour éviter la répetition, parce que la maniere dont je vais vous montrer qu'il faut faire un embaumement parfait, vous inſtruira de tout ce qui s'eſt paſſé dans celui de Madame la Dauphine.

D'une relation de l'embaumement de Madame la Dauphine.

Après l'ouverture du corps & la relation faite & signée sur les faits particuliers qui s'y sont trouvez, les Medecins & les Chirurgiens se retirent, laissant au Chirurgien qui doit travailler, le soin & la conduite de l'embaumement ; c'est pourquoi tout roulant sur lui, il fait apporter dans la chambre du mort tout ce qui lui est nécessaire pour l'embaumer, & que l'on sçait consister en trois choses. 1°. En ce qui est du fait du Plombier. 2°. En ce qui appartient au Chirurgien. 3°. En ce qui regarde l'Apoticaire.

Trois choses nécessaires à l'embaumement.

Le Plombier averti, vient prendre les ordres du Chirurgien sur la grandeur du cercueil, parce que s'il se contentoit de prendre la mesure sur le corps, il se trouveroit trop petit pour le contenir aprés qu'il seroit embaumé : il lui commande un baril de plomb pour mettre les entrailles, & une boëte aussi de plomb faite de deux piéces pour renfermer le cœur après être embaumé, lui ordonnant d'opporter le tout dans la chambre du mort à l'heure qu'il lui marque.

Le fait du Plombier.

Le principal de l'appareil du Chirurgien consiste en des bandes, car pour les instrumens, ce sont les mêmes dont il s'est servi pour faire l'ouverture du corps. Il faut qu'il prépare cinq bandes, deux de la largeur de trois doigts, & de quatre aulnes de long chacune pour bander les bras, deux de quatre doigts de large & six aulnes de long pour bander les jambes & les cuisses, & une autre plus large & plus longue pour faire les circonvolutions necessaires autour du corps.

L'appareil du Chirurgien.

Ce que l'Apoticaire prépare consiste en trois choses : 1. En une poudre de plantes aromatiques bien pilées dans un mortier ; 2. en une autre poudre de gommes & de drogues odorantes subtilement pulverisées : 3. En un liniment pour en frotter tout le corps.

L'Office de l'Apoticaire.

Cette premiere poudre qui est la plus grossiere,

& qui ſert à remplir les grandes cavitez & à mettre avec les entrailles, eſt compoſée de vingt-quatre ou vingt-cinq plantes differentes dont on prendra des unes des feuilles, des autres les racines ou les fleurs, & des autres les écorces ou les ſemences : voici les meilleures & celles qu'on trouve le plus commodément. Les feuilles de laurier, de myrthe, de romarin, de ſauge, de baume, de rhue, d'abſinthe, de marjolaine, d'hyſope, de thim, de ſerpolet, de baſilic ; les racines d'iris, d'angelique, de flambe, de calamus aromaticus ; les fleurs de roſes, de camomille, de mélilot, de lavande, les écorces de citrons & d'oranges ; les ſemences d'anis, de fenouil, de coriandre, de cumin. A toutes ces plantes bien miſes en poudre, il faut ajouter quelques livres de ſel commun & de tan, enſorte que le tout enſemble faſſe juſqu'à trente livres de peſanteur.

Plantes dont on compoſe les poudres.

De l'autre poudre qui eſt plus fine, il en faut dix livres, & elle doit être compoſée de dix ou douze drogues odorantes & capables de conſerver les corps des ſiécles entiers, ſçavoir, de myrre, d'aloës, d'oliban, de benjoin, de ſtyrax calamite, de géroſle, de noix muſcade, de canelle, de poivre blanc, de ſouphre, d'alum, de ſel de ſalpêtre ; le tout enfin ſera bien pulveriſé & paſſé par le tamis.

Le liniment ſera compoſé de thérebentine, d'huile de laurier, de ſtyrax liquide, & de baume de Copahu, car pour celui du Pérou il eſt ſi rare & ſi cher que lui ſeul couteroit plus que tout le reſte de l'embaumement : trois livres de ce liniment ſuffiſent pour faire les embrocations néceſſaires.

Compoſition du liniment.

Outre ces trois articles, l'Apoticaire fera apporter trois ou quatre pintes d'eſprit de vin, cinq ou ſix gros paquets d'étoupes, du cotton, deux aulnes de toile cirée de la plus large, & un paquet de groſſe ficelle. Avec tous ces préparatifs le Chi-

rurgien eſt en état de commencer l'embaumement qu'il execute de la maniere ſuivante.

Ce que le Chirurgien met dans le baril.

Ayant fait approcher de lui le baril de plomb A. il prend quelques poignées de la groſſe poudre qui eſt dans ce grand baſſin B. qu'il met au fond du baril & par deſſus leſquels il étend une partie des entrailles, il remet encore un lit de poudre, & enſuite des entrailles, & il continue ainſi de lits en lits juſques à ce qu'il ait mis dans le baril toutes les parties qui étoient contenues dans la tête, la poitrine & le ventre à l'exception du cœur qu'il ſépare & qu'il met dans une porcelaine tremper dans de l'eſprit de vin, juſqu'à ce qu'après avoir achevé d'embaumer le corps, il puiſſe embaumer le cœur en particulier. Il faut obſerver qu'il doit finir par un lit de la poudre, & que s'il y avoit peu à dire que le baril ne fût plein, il y faudroit mettre par deſſus un paquet d'étoupes pour achever de l'emplir; mais ſi le Fondeur l'avoit fait trop grand, il lui faudroit faire couper ce qu'il y auroit de trop ſur la hauteur, afin que le couvercle étant ſoudé, il ne reſte point de vuide dans le baril.

Embaumement des 3 ventres & de la tête.

Les trois ventres vuidés on les lave avec de l'eſprit de vin qui eſt dans le flacon C. avant de les remplir, on commence par la tête en empliſſant le crâne de poudres & d'étoupes mêlées enſemble, & y en faiſant entrer tout autant qu'elle en peut contenir: on remet le crâne à ſa place, & avant que de coudre le cuir chevelu par deſſus, on met entre l'un & l'autre de la poudre balſamique la plus fine qui eſt dans ce vaſe D. On verſe dans la bouche de l'eſprit de vin pour la laver, & on l'emplit de cette poudre avec du cotton, on en fait autant dans les narines & dans les oreilles, & enſuite avec le pinceau E. on fait une embrocation ſur tout le viſage, la tête & le col de ce liniment F. & après mettant de la poudre fine ſur toutes ces parties, il s'en forme une croute ſur toute la ſuper-

Comment on acheve la tête.

ficie. On met la tête dans ce linge G. fait en forme de coëffe de nuit qui a des cordons H H. qu'on tire pour ſerrer le col afin que toute la tête ſoit ainſi exactement enveloppée.

Préparation de la poitrine & de l'abdomen.

On emplit de poudre & d'étoupes la poitrine & le ventre qui pour lors ne font plus qu'une grande cavité, car levant les entrailles, on a ôté le diaphragme qui les ſéparoit l'un de l'autre; on ne doit point ici épargner les poudres, il faut qu'elles dominent, & les étoupes n'y ſont employées que pour les ſoutenir & les lier enſemble; on remet le ſternum à ſa place, & après l'avoir couvert de la poudre fine dont on fait entrer entre les côtes & les tégumens, on fait une ſuture avec l'aiguille I. enfilée du cordonnet K. depuis le col juſques aux os pubis; & une autre tranſverſale depuis une des parties lombaires juſques à l'autre.

Des extremités ſuperieures.

On fait au bras avec ce ſcalpel L. quatre grandes taillades de la longueur d'un demi pied chacune, & profondes juſques à l'os, & autant à l'avant-bras, qu'on lave avec de l'eſprit de vin, & qu'on emplit de la poudre odorante; on couvre le bras du liniment avec le même pinceau, & on le ſaupoudre du même baume qui s'y attache aiſément à cauſe du liniment: on prend la bande M. avec laquelle on commence par la main, qu'on bande par des circonvolutions fort ſerrées, juſqu'à l'épaule où doit finir la bande: pendant que le Chirugien accommode ainſi un bras il fait faire la même choſe par un ſerviteur qui avec la bande N. l'envelope comme il voit faire à l'Opérateur.

Préparation des inferieures.

La même manœuvre ſe fait aux cuiſſes & aux jambes, excepté que les inciſions s'y font plus longues, plus profondes & en plus grande quantité qu'aux bras; ces parties ainſi tailladées reſſemblent aux haut-de-chauſſes des Suiſſes. Après avoir été imbibées d'eſprit de vin, on les emplit de poudres aromatiques; le liniment poſé & les poudres

par deſſus, l'Opérateur applique la bande à une cuiſſe pendant qu'un ſerviteur met la bande P. à l'autre. Ces deux bandes commencent aux pieds & finiſſent aux aynes.

Préparation des parties poſterieures & des antérieures du corps.

On retourne le cadavre pour faire de pareilles inciſions au dos à l'endroit des reins, & aux feſſes & ſi le ſujet étoit gras on en feroit tout autour du ventre, & de la poitrine: les lotions, les embrocations & l'application des poudres étant faites avec la bande Q. qui eſt fort large & trés longue, en commençant par le bas du ventre, on enveloppe ſi exactement le corps qu'il n'y a pas une ſeule partie qui ne ſoit couverte.

Comment on emmaquete le corps.

Le corps ainſi emmailloté, on le poſe ſur la toile cirée R. dans laquelle on l'enferme tout entier en la coupant de maniere qu'elle puiſſe l'embraſſer de toutes parts ſans faire aucun pli, & avec la ficelle S. qui doit avoir dix ou douze aulnes de long, on commence à la ſerrer à l'endroit du col pour former la figure de la tête, afin qu'elle puiſſe s'acomoder à celle du cercueil, on continue pluſieurs tours au tour du corps de demi-pied en demi-pied, de maniere qu'il doit être ſerré fortement, comme un ballot qu'on voudroit mettre au Meſſager.

On l'enſevelit enſuite dans un linceul dont on noue avec un cordon les deux bouts aux deux extrémités du corps, enſorte que le linceul ait une poignée à chacune de ces extrémités; on fait approcher le cercüeil T de la table où eſt le corps: & ſi c'eſt une perſonne du ſang Royal, ſa Dame d'honneur prend la poignée du linceul qui eſt du côté de la tête, & ſa Dame d'atour celle qui eſt du côté des pieds, & elles la mettent dans le cercueil, comme étant du devoir de leur charge de lui rendre ce dernier ſervice.

Uſage des poudres & des aromats.

Si le Chirurgien a des poudres balſamiques de reſte, il les répand dans le cercueil, & il en rem-

plit les vuides avec des paquets de plantes aromatiques qu'il doit avoir préparées à cet effet, enſuite de quoi le Plombier met le deſſus du cercueil qu'il ſoude tout autour le plus promptement & le plus exactement que faire ſe peut.

Embaumement du cœur.

Pendant qu'on travaille à ſouder le cercuil, le Chirurgien embaume le cœur. Il le prend dans la pourcelaine où il l'avoit mis, il le lave pluſieurs fois avec de l'eſprit de vin, il emplit les ventricules de ce viſcere avec de la poudre balſamique la plus fine qu'il a gardée exprès, & il l'enſevelit dans un morceau de toile cirée après avoir encore mis de cette poudre dans la toile pour envelopper tout le cœur; il le lie & le ſerre avec de la petite ficelle, donnant à ce petit paquet la figure d'un cœur, puis le mettant dans cette moitié de boëte de plomb V. il le recouvre de cette autre moitié X. & il fait ſouder enſemble ces deux moitiés par le plombier en ſa préſence, dans toute la circonférence de la boëte.

Le cercueil étant ſoudé, on le met ſur deux tréteaux au milieu de la chambre, & on le couvre d'un drap mortuaire: on met deſſus le cercueil la boëte qui renferme le cœur qu'on couvre d'un creſpe, & on les laiſſe là l'un & l'autre juſqu'à ce qu'on les emporte dans les ſépultures qui leur ſont déſtinées.

Embaumement de quelques Anciens.

Quelques Anciens ont prétendu avoir inventé une maniere d'embaumement préférable aux autres, qui étoit d'ôter généralement toutes les chairs, en ne laiſſant que la peau & les os, & de ſubſtituer à leur place des poudres & drogues aromatiques: mais d'en uſer ainſi ce n'eſt pas préſerver un corps de la pourriture, c'eſt ſeulement conſerver la peau & le ſquelette.

De pluſieurs Modernes.

Il y a des Modernes qui propoſent des manieres plus faciles. Il y en a de pluſieurs eſpèces dont M. Penicher a rempli ſon Livre, c'eſt-pourquoi je

ne vous les rapporterai pas. Je me contenterai de vous dire que l'hiſtoire de l'embaumement que je viens de vous faire, eſt celui que j'ai pratiqué ſur Meſdames les Dauphines, & ſur pluſieurs perſonnes de la premiere qualité, étant celui que je crois le meilleur de tous.

J'ai oui dire qu'anciennement on faiſoit des ſépulchres de plâtre, au milieu deſquels on mettoit le corps, qu'on couvroit auſſi de plâtre; que dans ces ſortes de ſépulchres les corps s'y conſervent long tems ſans jetter aucune mauvaiſe odeur, parce que le ſalpêtre qui eſt dans le plâtre, réſiſte à la pourriture, & que le plâtre en s'imbibant des ſéroſités puantes qui ſortent du corps, empêche les mauvaiſes exhalaiſons. Conſervation des corps par le plâtre.

Ce fait doit faire naître la penſée de le mettre en uſage, & voici comme je crois qu'il s'y faut prendre, c'eſt de faire faire un cercueil de plomb ou de bois de grandeur proportionnée au corps, & y ayant mis ce corps tout nud, on aura trois ou quatre augées de plâtre paſſées au ſas, qui après avoir été gachées ſeront verſées auſſitôt dans le cercueil, de maniere que y en ayant mis juſqu'au bord, le corps ſoit tout enfermé dans le plâtre: par ce moyen on peut garder un corps pluſieurs jours au logis, & on peut le laiſſer dans les caves où on met les morts, ſans craindre la puanteur. A mon avis on ne peut point faire un embaumement plus aiſé & à moins de frais. Maniere d'en faire.

On parle auſſi de l'embaumement que certaines terres ſabloneuſes, où l'air ſeul fait conſerver des corps qui y reſtent expoſez: on voit, par exemple, dans la cave des Cordeliers de Toulouſe, pluſieurs cadavres d'hommes & de femmes, qui s'y ſont conſervez en leur entier depuis trois ou quatre ſiécles, par la vertu des exhalaiſons qui ayant pénetré un tems ces corps, en auront fixé les parties molles ou liquides, & comme pétrifié les par-

ties charnues & osseuses ; ce qu'on peut expliquer en supposant que quantité de corpuscules salines & roides se seront insinuées dans les pores de toutes ces parties, qui par la forte compression de ces petits coings étant resserrées en un volume beaucoup moindre que le naturel, composent avec eux des masses très-dures, capables de résister aux injures du tems, & de retenir la forme & la grosseur humaine, parce que la place que les humeurs & les chairs ont abandonnée en diminuant de leur dimension se trouve justement remplie par la multitude de ces atomes coagulans & pétrifiques.

Au reste, la longue durée des corps embaumés, dépend non-seulement de la bonté des drogues qu'on y employe ; mais encore de la qualité des sujets, car il y en a de si pénétrez de graisse & d'autres sucs pourissans, caustiques & fermentatifs qu'il surmonte en peu d'années toutes la force des meilleurs baumes, au lieu que d'autres naturellement plus secs, & imbibez de liqueurs plus balsamiques, comme les corps des personnes qui auront mené une vie plus temperée & plus frugale, se preserveront eux-mêmes de corruption, & leurs fibres cessant d'être amolies par l'humide radical & attenuées par le feu naturel se roidiront par des contractions spontanées, & se fortifieront de plus en plus contre les agens exterieurs ; ensorte que pour les garentir de la pourriture on ne sera pas obligé de les embaumer avec tant de soins.

Par le récit que je viens de vous faire de l'embaumement en géneral, vous pouvez juger lequel des deux y doit présider, ou du Chirugien ou de l'Apoticaire: c'est le premier qui fait tout ce qu'il y a à faire, & qui travaille immédiatement sur le corps humain, & l'autre ne fait que pulveriser des plantes & des gommes. Dans les consultations sur les maladies Chirurgicales, les Chirugiens signent les Ordonnances conjointement avec les Medecins

& les Apoticaires ne font que les executer ; les rapports & les relations des ouvertures des corps ſont ſignés des Medecins & des Chirurgiens, & jamais des Apoticaires. On remarque que dans les états des Maiſons Royalles, les Medecins ſont enregiſtrez les premiers, puis les Chirurgiens, & enſuite les Apoticaires. Enfin le Roy voulant donner des gratifications aux Officiers de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, qui l'avoient été querir au Pont de Beauvoiſin, il mit de ſa main ſur l'état qui luy en fut préſenté, pour M. Bourdelot Medecin mille écus, pour moy Chirugien quinze cens livres, pour M. Riqueur Apoticaire mille livres. Et après toutes ces marques de diſtinction & de préférence, comment les Apoticaires peuvent-ils prétendre diſputer le pas aux Chirugiens ? Permis à eux de ſe repaître de cette bonne opinion d'eux-mêmes, qui ne fait aucun tort à la Chirurgie, puiſqu'ils ſont les ſeuls de ce ſentiment.

Conclusion.

Nous voilà MESSIEURS, parvenus à la fin du Cours d'opérations que je m'étois propoſé de vous faire : j'ay tâché de n'oublier aucune de celles que la Chirurgie eſt obligée de faire pour la conſervation du corps humain. Je l'ai pris dés le moment de ſa naiſſance, en commençant par enſeigner la maniere de faire la ligature de l'ombilic qui eſt la premiere opération qu'il eſt obligé de ſouffrir auſſitôt qu'il voit le jour, enſuite parcourant toutes les parties de ſon corps en vous faiſant voir les opérations que chacune d'elles demande, & finiſſaut par l'ouverture de ſon corps & par l'embaumement, vous voyez que je ne l'ai point quitté qu'il n'ait été enfermé dans le tombeau.

FIN.

TABLE.

TABLE
ALPHABETIQUE
Des Matieres.

La Lettre R. indique les Matieres contenues dans les Remarques.

A.

ABſcès, ſon ouverture naturelle, ſignes du pus formé, examen avant de percer les tumeurs. 818 819. &c.
Méthode d'opérer avec les médicamens, comme les cauteres, & avec les inſtrumens ou la lancette. 820 821.
Cas où l'on doit differer ou hâter l'ouveture de l'abſcès indigeſte ou mur. 819.
Panſement de la plaie. 823.
Abſcès du viſage embaraſſans. Hiſtoire à ce ſujet. 823.
Accouchemens, differentes manieres de les rendre heureux, & de ſurmonter les difficultés. 284.
Cas où le ſecours du Chirurgien eſt néceſſaire. 285.
Conduite dans un flux de ſang continuel, & dans le détachement qu'il faut faire du Placenta ſans danger de l'enfant ni de la mere. 286. 288.
Injections dans la matrice après cette extraction. 289.
Définitions & diff. rences des moles, moyen de délivrer d'une mole. 289. 290.
Signes qui diſtinguent un flux menſtruel, d'avec une perte de ſang, traitement de l'un & de l'autre. 291. 292.
Circonſtances qui rendent l'accouchement périlleux, 293
Maniere de tirer l'enfant qui ſe préſente en differentes poſtures, 294.
Ligature de pied avec le ruban pour le diſtinguer & le retrouver. 298.
La reduction à la poſture naturelle eſt une mauvaiſe pratique. 298

Signes d'un fœtus ſans vie dans le ventre de la mere, & moyen de l'extraire. 299. 300.
Extraction de l'enfant arrêté par les épaules. 301.
Uſage du tire-tête. 302.
Précaution à prendre avant que d'employer les inſtrumens Chirurgicaux. 302.
Fâcheuſes ſuites des accouchemens. 303.
Rupture de la Fourchette, chûte & deſcente de la matrice, leur cauſe & leur cure. 303. 304. &c.
Occaſion d'employer le peſſaire, *ſpeculum matricis*, ou miroir de la matrice. 307. 312.
Extirpation de l'uterus dangereuſe. 309.
Adhérence du prépuce avec le gland, ſes cauſes naturelles & accidentelles, 265.
L'opération pour y remedier. 266.
Ægilops, maladie des yeux, ſa cure, 561 &c.
Agglutination, mal des paupieres ulcerées & colées enſemble, ou à la cornée. 532. 533.
Aiguilles droites, courbes, leurs differens uſages. 26. 27.
Aiguilles pour les ſutures, leur figure, & leurs qualités requiſes. 66.
Aiguilette nouée, erreur populaire ſur ce ſujet. 266.
Aînes, les opérations qui s'y pratiquent. 313.
Leurs maladies, leurs cauſes, & leur cure. 319.
Airigne, ſa forme & ſes commodités. 22.
Algalie, inſtrument pour ſonder. 194.
Alphonſin, ſon uſage pour l'extraction des balles dans une plaie. 805.
Amputation, frayeur à ſurmonter dans cette opération de grand appareil. 732.
Néceſſité de la faire, & endroit où on doit couper: Choix de diverſes méthodes, & inconvéniens de l'amputation faite au genouil. 734. 741. 742.
Trois manieres d'arrêter le ſang. Préference de la ligature. 743. 744.
Appareil conſiſtant en médicamens, compreſſes, inſtrumens, bandes, &c. 745. 746.
Manuel de l'opération. 748.
Conduite après l'opération. 750. 751. &c.
Situation du malade pour repoſer dans le lit. 754.
Comment on releve l'appareil. 754.
Douleurs que le malade attribue à ſa jambe coupée, leur cauſe. 755.
Diſpute ſur l'uſage de la veſſie de porc, & de l'aiguille enfilée, après l'amputation. 755.
R. Appareil de l'amputation ſimplifié. 753.

Amputation en deux tems. 756.
Amputation à lambeau. 756. 757.
Amputation dans l'article. 758.
Amigdales, glandes qui se tumefient, l'opération qu'on y fait, leur extirpation dangereuse. 632. 633.
R. Les trous naturels des Amigdales en imposent lorsqu'elles sont gonflées. 632.
Anasarque, ses signes & ses causes. 124.
Sa cure est dans les seuls médicamens. 124.
Anevrisme, ses deux espèces, ses causes, & ses signes, les endroits où il survient. 688. 689. &c.
Instrumens pour serrer l'artere. 693.
Traitement après l'opération. 708.
Indice d'une tumeur anevrismale, nouvelle machine pour la repousser. 696.
Appareil pour l'opération de la ligature d'une artére coupée. 699. 697.
Situation du sujet, & des Aides. 699.
Méthode cruelle des Anciens. 700.
R. Differentes manieres de faire l'operation de l'anévrisme suivant les differentes circonstances. 702. 703. 704.
Trois moyens d'arrêter le sang. 703.
R. Pourquoi on doit faire deux ligatures à l'artere. 704. 705.
Quels sont les vaisseaux qui suppléent à l'artere principale. 705.
En quoi different la compression, la ligature, & les stiptiques. Ce que produisent ces differens moyens. Auquel on doit donner la preference. Mauvais effets des caustiques. 706. 707.
Angiotomie, ouverture du vaisseau, nécessité de l'opération, & moyen d'y réussir. 646. 648. &c.
Pratique ancienne. 647.
Saignée angulaire. 591. & 592.
Angles des yeux, les maux auxquels ils sont sujets. 559.
Eccantis, hypersarcosis & ankilops, causes de ces tumeurs, & les opérations qu'on y pratique. 559. 560. 561.
Ankiloblepharon, sa cause & sa cure. 532. 533.
Anthrax, étimologie de ce mot, la cause & les effets de ce mal. 826. 827.
Conduite pour l'opération qu'il demande. 827.
Anus attaqué de plusieurs incommodités, & soumis à cinq opérations. 390.
Clôture de cette partie, sa cause & son remede. 391. &c.
Remplacement de l'anus sorti. 392.
Excroissances & ulceres qui y surviennent, leur cure par les topiques, & par l'operation. 395. 396.

Raiſonnemens de pratique pour les fiſtules de cette partie profondes ou ſuperficielles. 406.
Diverſes épreuves de médicamens ſur ces maux. 420.
Aponévroſe, ou expanſion tendineuſe piquée dans une ſaignée, les inconvéniens de ce malheur, ſes remedes les plus prompts. 679. 680. &c.
F. Pratique pour la piqueure de l'aponevroſe. 680.
Appareil grand, haut & petit, leur invention & leur uſage pour la taille. 220. 221 232 &c.
R. Le cas où il faut preferer le petit appareil. 221.
Maniere d'introduire la ſonde canulée. 212. 213.
R. Comment on doit tenir le ſcrotum pendant l'operat. du grand appareil. Differente méthode de la faire. 222. 223.
Comment on doit faire l'extraction de la pierre. 225.
Inciſion à faire pour tirer la pierre. 222.
Application du premier appareil aux enfans. 227.
Circonſtances à y obſerver. 228.
Veſſie percée en ſon fond par le grand appareil. 245.
Avantages de cette derniere méthode pour l'extraction de la Pierre. 230.
R. Quelles ſont les parties intereſſées dans les differentes méthodes. 253.
Si l'on fait un déchirement dans toutes ces méthodes. 253.
Les avantages & les inconvéniens de ces méthodes. Réflexions à ce ſujet. 253. 254. 255.
Ariténoidiens, & tiro-ariténoidiens, muſcles du larynx enflez dans l'eſquinancie, les remedes dont ils ont beſoin, & l'operation qu'ils demandent. 475. 476. &c.
R. Erreur des Anciens ſur les armes à feu, ſentiment des Modernes à ce ſujet, 810.
Armes à feu, pratique pour les membres qui en ont été emportez. 737.
Information avant la cure d'une plaie d'arme à feu. 803.
Armes du tems paſſé, moyens de les extraire. 798.
Arrierefaix, maniere de le tirer, cauſe de ſon detachement. 288. 289.
Artere ouverte pour une veine, reparation de cette faute par la ſeule compreſſion. 683. 684.
Arteriotomie, endroit oú on fait cette opération, moyen de l'accomplir. 595. 596.
Hiſtoire ſur ce ſujet. 596.
Aſcite, definition du mot & de la choſe. 126.
Diviſion de cette eſpece d'hydropiſie, ſa cauſe. 126. 127.
R. L'operation qui y convient. *Voyez* Hydropiſie.
R. Avis aux jeunes Chirurgiens. 11. 12.

B.

BAndage, sa definition & ses usages. 50.
Division generale des Bandages en simples & en composez, & du simple en égal & en inegal. 52.
Bandages rampans, mousses, en doloires, renversez, & autres. 52. 53.
Les Bandages servent aux remedes, & sont eux-mêmes des remedes; d'oú vient leurs noms d'incarnatifs, d'expulsifs, de retentifs. 53. 54.
Ceux qui se font à beaucoup de chefs, épargnent les sutures. 55.
Bandages particuliers, tels que le couvre-chef, le bandeau simple, & le figuré, le scapulaire, la serviette, le rempant, le renversé a deux, à quatre, à six chefs, en T. le fenêtré, à champignon, à ressort; les occasions, & les parties oú ils conviennent. 55. 56. 57 &c. 278. 336. 327. 329. & 478.
Bandes, leur difference d'avec les bandages. 51.
Leurs differences entr'elles par la matiere, par la grandeur & par la figure. 51 52.
Quatre conditions requises à des bandes, leurs diverses applications, chef d'une bande, precaution pour attacher le dernier chef. 52. 53.
Bec de liévre ou levre fendue, causes naturelles & accidentelles de ce mal, maniere de recoudre la partie divisée avec le fil, ou par la suture séche. 597. 598.
Cure de cette incommodité quand elle vient de naissance, observation de pratique. 598. 599.
R. Les pincettes sont inutiles pour en faire l'operation, leurs inconveniens. 600,
R. Epingle dont on se sert en place d'aiguille. 600. 601.
R. Certaines difformités singulieres des lévres, comprise. sous le nom de Bec de lievre. Comment on les corrige. Observation à ce sujet. 602. 603.
Pansement du malade, & son regime de vie, conseils particuliers. Histoire sur cette imperfection. 601. 604.
Besicles, leur usage pour les louches. 572.
Autres moyens preposez pour y remedier. 574.
Bistouris de plusieurs sortes, ployans, droits, courbes, propres en differentes rencontres. 24.
Bistouri enchassé dans un anneau, son usage. 820.
Bosses, leurs differences, leurs causes & leur cure. 466. &c.
Bottines de linge ou de peau de chien pour serrer les varices, autres moyens de traiter ces maux. 764. 765.

Bouclemens, operation autrefois pratiquée à la verge des jeunes garçons. 258.
Boues de certaines eaux, efficaces pour rétablir les membres derangez. 776.
Bourdonnets gros, moyens & petits, leurs diverſes figures & leur uſage. 38. 39.
Bras artificiel, ſa compoſition de pluſieurs reſſorts, & ſes utilités. 761.
Bras, les operations qu'on y fait.
Voyez, Extremitez ſuperieures. 644.
Brayers pour les Adultes, leur diverſité, & leurs avantages pour retenir les parties en leur place naturelle. 328. 329.
R. Le Brayer ſans reſſort eſt préferable à tout autre, & le plus ſûr moyen pour contenir les parties. 330.
R. Cas où un bandage de toile convient. 330.
Bronchotomie, doute ſur la néceſſité de cette operation, réponſe aux difficultez. 473. 474.
Preparatifs pour la faire. 475.
Differentes pratiques ſur cette inciſion des bronches de la trachée, uſage de la canule platte à mettre dans la plaie, panſement. 476. 477.
Moyen de refermer la plaie, erreur ſur ce point. 478.
R. Obſervations ſur l'operation de la Bronchotomie 479.
R. Cas où les bleſſures de la gorge ſont mortelles. Obſervations à ce ſujet. 480.
Bubonocele, ſa définition. ſa cure, ſignes qui la diſtinguent du bubon. *Voyez* Hernie. 341.

C.

CAncer, ſes effets, raiſon de ſes divers noms, ſes differens progrès. 450. 451.
Son étimologie. 452.
Les perſonnes qui y ſont les plus ſujettes. 452.
Marques d'un Cancer au ſein. opinion ſinguliere ſur ſa cauſe, prognoſtic de ce mal, remedes palliatifs, 453. 454.
Syſtêmes de trois Medecins modernes ſur ſon origine, & ſur ſa matiere. 455. &c.
Cures palliative, éradicative par les acides abſorbans, & amputative propoſées chacune par chacun de ces trois Auteurs, conformement à leur hypothèſe,
Maniere d'extirper un Cancer. 459.
Hiſtoire ſur cette cure. 460.
R. Deſcription plus ample de l'operation du Cancer. 465.

Amputation de la mammelle. 461.
Panſement & conduite de l'operation. 461. 462.
Canules à anneaux aux deux côtés, canules à platine courbes, ovalaires, rondes ſelon les divers beſoins. 33. 34.
Capeline, eſpèce de bandage, ſon utilité. 57.
Carie des os, ſa cauſe & l'extirpation; à quoi ce mal réduit, 740. 741.
Carnoſité, exemple remarquable d'une carnoſité dans l'uretre. 271.
Calloſſités priſes pour excroiſſances charnues, leurs remedes, accidens à craindre dans l'operation, comment on finit le traitement Voyez, Retention d'urine. 272. 273. 274.
Caroncules, leur jonction contre nature, erreur ſur la cauſe de ce mal, débridement qu'on y doit faire. 275. &c.
Caſtration, operation permiſe chez les Turcs, & frequente en Italie, quoiqu'elle ne ſe dût faire que pour empêcher le progrès d'une corruption. 384. 385.
Vices des châtrez. 386.
Comment on l'accomplit, & on panſe la plaie. 386.
Adreſſe des Operateurs ambulans ſur cette operation, Hiſtoire de l'un d'eux qui nourriſſoit ſon chien de teſticules d'hommes. 337.
R. Ce qui oblige à faire la caſtration. Comment il l'a faut faire. 387. 388. 389.
R. Si un abſcès dans le teſticule, ou une plaie de cette partie, oblige toujours à la faire. 388.
Cataracte, ſes differences tirées de ſa couleur, de ſon tiſſu, & de ſa quantité. 546 547.
Prognoſtic fondé ſur les diſpoſitions du malade, & ſur le degré de la maladie. 548.
Uſage d'une fiole pleine de liqueur dont on tient l'œil abbreuvé. 549.
Maniere d'abbattre la cataracte, panſement & regime de vivre du malade après cette operation. 551.
F. Comment on doit tenir l'aiguille pour faire l'operation de la cataracte & où il la faut plonger. 551. &c.
La Cataracte n'eſt que le criſtalin devenu opaque. Laſnier Chirurgien de Paris eſt l'Auteur de ce ſentiment. MM. Briſeau & Antoine l'ont renouvellé. 554.
Cataracte membraneuſe, ce que c'eſt. 555.
Reflexion ſur l'operation de la cataracte. 555. 556.
Methode nouvelle de faire cette operation. 551.
Ce qui ſupplée au criſtalin. 556.
Le criſtalin paſſe quelques fois dans la chambre anterieure; dans quel tems il y paſſe, comment on l'ôte.
L'operation qu'on fait, & obſervation à ce ſujet 557.

Cathétérisme opération de sonder la vessie. 194.
Cauteres, leur définition leur utilité, 835.
Leur division en actuels, & potentiels, divers noms donnés à ceux-là par rapport à leurs differentes figures, qui ont chacune leurs commodités particulieres. 836. 837.
Cautére ensel ou fait en épée olivaire, à bouton, à platine ronde ou octogone, leur usage, maniere de les appliquer sur differentes parties. 836.
Cauteres potentiels fort usités, lieux où on les applique, leur composition, moyen de s'en servir, tampon à mettre dans le trou de l'escarre. 837. 838.
Cercosis, excroissance de chair, son extirpation. 282.
Ceremonies à contre-tems quand il s'agit de mettre la main à l'œuvre. 16.
Cesarienne, opération à la matrice pour sauver l'enfant. 153.
Raisons qui condamnent cette incision dans les femmes vivantes. 154.
Quels sont les raisons des Partisans de cette opération. 160.
Cas où elle est permise. 162.
Maniere de la faire. 163.
Baptême conditionnel fait à l'enfant. 166. 167.
R. Histoires de plusieurs operations Césariennes faites avec succès. Quels sont les cas où il seroit permis de la pratiquer. 169, 170.
Champignons qui naissent sur la dure-mere dans les trépanés. Leur cure. 526.
Charbon, pustule maligne, sa cause, son traitement. 825.
Charles IX. Roy de France, traitement de sa maladie causée par un nerf piqué. 681.
Charpie, sa differente composition. 37.
Charpie rongeante, son usage. 38.
Chile imparfait, sa cause & ses suites. 131.
Chirurgie, sa définition & sa division. 3.
La perfection qu'elle a reçue en ces derniers tems dans sa pratique. 9.
Chirurgien, portrait d'un bon operateur. 9., 10.
Ambidexterité qui lui est nécessaire pour travailler commodément sur les parties droites & sur les parties gauches du corps humain. Circonstances qu'il doit observer 9. 10. 11.
Son devoir après l'operation, la propreté recommandée dans son ouvrage, le *modus faciendi*, qu'il doit bien posseder. 15.

Chymie, ſes principes ſervent à expliquer la génération des pierres dans le corps des animaux. 177.
Cils, leurs maladies où ils ſont tournés contre le globe de l'œil, rabatus, heriſſés. 539. 540. &c.
Operations anciennes qu'on y faiſoit, & auſquelles on doit preferer la méthode des Modernes. 541.
Circonciſion, l'intention, & le manuel de cette opération pour debarraſſer la verge. 257. 258.
Circulation du ſang prouvée par la ſaignée. 668.
Cirſocele, ſes cauſes & ſon traitement. 377. 380.
Ciſeaux forts, fins, courbes, &c. pour differentes inciſions à faire en divers endroits. 20.
Maniere de les bien tenir. 21.
R. Le bouton y eſt inutile & embarraſſant, une pointe mouſſe eſt preferable. 27.
Clapiers, ſinuoſités des fiſtules. 413.
Clitoris, ſa grandeur exceſſive à retrancher. 281.
Amputation de cette partie, panſement de la plaie. 281. 282.
Colovoma, difformité à la lévre ſuperieure, ſa cauſe, & ſes remedes. 597.
Obſervation d'uſage ſur l'opération qui s'y pratique. 600.
R. La commotion, ſes ſignes, ſa cure. 492. 493.

Compreſſes, d'où elles tirent ce nom generique. 46.
Difference de leur matiere, de leur forme, de leur figure longitudinale, circulaire, triangulaire, quarrée, lozange, ronde, fenêtrée, compoſée, graduée, &c. qui les a ſpecifiées par autant de differens noms, eû égard à leurs divers uſages. 47. &c.
Circonſtances à obſerver pour leur application. 48. &c.
Condilome, operation que ce mal demande. 395.
Contre coup, doutes ſur cette plaie faite par reflexion. 486.
Experiences qui ſemblent la prouver. 487.
R. Exemple de contre-coups. 487.
Contuſion, en quoi elle conſiſte. 735.
Les remedes qu'on y apporte. 736.
Cordon ombilical, moyens de le lier, & inconveniens à differer cette operation. 75. 76.
Panſement de l'inciſion qu'on y fait, erreurs populaires ſur ce ſujet. 77. 78.
Cauſe de la rupture de ce cordon. 288.
Cornets uſités à Bourbon, leur compoſition, & la maniere de s'en ſervir. 844.

Cors aux pieds, leur origine, maniere de les couper. 784.
Remedes qui preparent à cette operation. 785.
Couperets, leur uſage dans une amputation. 756.
Couteau brulant pour couper les chairs d'un membre à amputer. 756.
Couture à ſurjet, ou ſuture du Pelletier : aiguille & ſoye qu'on y employe. 90.
Methode de coudre la plus avantageuſe ſelon les cas. 91.
Crâne, ſes douze eſpeces de fractures, vouture, taillade, dedolation, fente capillaire, &c, 482. 483.
Reduction de toutes ces fractures à l'inciſion, à la fente, & à la contuſion. 485.
Signes doubles de ces maux. 488. 489.
Nature, cauſe & accidens de ces bleſſures. 489.
Pratique pour les guerir. 500. &c.
Crêtes qui viennent au fondement. trois manieres de les enlever. 396.
Panſement qui ſuit l'operation. 397.
Cures, éradicative & palliative, leur définition 367.

D.

DEbander une partie malade, meilleure maniere de s'en acquiter avec douceur & propreté. 55.
Décentes, maladies anciennes qu'on a fait paſſer pour nouvelles. 313.
Leur nature, leurs differences, leurs cauſes. 318. &c.
L'operation qu'on y doit faire. 325.
Reduction d'une décente des deux côtés dans les enfans & dans les adultes. 326.
Signes de l'inutilité de l'operation. 349.
Panſement du malade. 355.
Méthode des Anciens rejettée. 333.
Cauſes des vomiſſemens qui ſurviennent après l'operation, & leur remede. 357. 358.
Suite du panſement. 360.
Remede du Prieur de Cabrieres pour ces maux. 316.
Dents. Operations qui ſe pratiquent ſur ces parties, pour les arracher, les deſſerer, les nettoyer, les limer, & en boucher les trous. 608. &c.
Machine employée à ces differentes operations, dentiſcalpium, riſagran, pericharactir, davier, pelican, élevatoire, pouſſoir, tenailles, tire-racine, leur figure & leur uſage. 618. 619.
Moyen de remplacer des dents, & compoſition d'une

matiere qu'on leur ſubſtitue. 621.
Dents qui ſe pouſſent en dehors, dents ſurnumeraires, ce qu'on y fait. 616. 617.
R. Les inegalités des dents piquent la langue & la joue, & y font naître des ulceres. 614.
R. Les dents cariées entretiennent des accidens. 617. 618.
R. Il ſurvient quelquefois une hémorragie après avoir arraché une dent. Les moyens d'y remedier. 620.
Dépôts ſur les extremités après une ſaignée. 680.
R. Les remedes qu'ils demandent. Hiſtoire ſur ce ſujet. 680.
R. Dans quel lieu ſe forment les depôts qui precedent les fiſtules à l'anus. 406.
R. Comment on en fait l'ouverture, 408. 409.
Diabotanum, vertus de cet emplâtre. 538.
Diereſe, ſa definition, quatre manieres de la mettre en uſage. 6.
R. Diviſion de la Diereſe en commune & en propre. 6. &7.
Diploë, obſervation à faire ſur cette ſubſtance ſpongieuſe qui ſepare les tables du crâne. 520.
Diviſion génerale du corps au tronc & aux extremités. 644.
Doigtier de linge, ſon uſage pour coudre l'inteſtin diviſé par plaie. 91.
Doigts, operations qu'on y fait pour reparer leurs imperfections. 715.
Agglutination des doigts. 716.
Redreſſement des doigts courbés. 717.
Extirpation des doigts neceſſaire en trois cas, moyens de l'executer, panſement de la plaie. 725, 726.
R. Obſervation de M. Caumont ſur un écraſement de doigt. 726.
Doigts ſurnumeraires à ſéparer. 727.
Douleurs à épargner au malade autant qu'il eſt poſſible. 16.
Drapeau, pellicule au dedans de l'œil, ſon incommodité, & ſon extirpation. 544.
Durillons, leur cauſe & leur cure. 783. 784.
Dyſſurie, ou difficulté d'uriner, ſa cauſe & ſon remede. 191.

E.

EAu d'Arquebuſade, ou Eau vulneraire, excellente pour les plaies d'armes à feu. 813.
Eau phagedenique, ſes vertus. 825.
Ecopé, ſolution de continuité en l'os, ſon remede. 483.
Echimoſe, ſang épanché ſous la peau, ſa cauſe & ſa cure par topiques. 678, 679.
Echimoſes grandes & legeres, leurs remedes & les operations qui y conviennent, 679.

Ecrouelles, origine, & cure de cet ulcere par médicament, & par operation. 641.
Gueriſon de ces maux operée quelquefois par la Foy. 643
Embaumement, ſon antiquité. 868.
Diſſections & medicamens balſamiques que cette operation exige. 869. &c.
Embryoulkie, ſon éthimologie & la bonne maniere de s'acquitter de cette operation, c'eſt-à-dire, d'extraire un embryon ou fœtus du corps d'une femme. 162. 163.
Emphyſême, ou bourſouflement, d'oú il procede. 423.
Emplâtres, leurs definitions & leurs uſages. 41, 42.
Leurs differentes figures reduites à deux eſpeces. 43.
Emplâtres ronds, quarrés, ovales, fenêtrés, en U, en T, &c. lieux oú on les employe. 43. 44.
Vertus des médicamens dont ils ſont compoſés. 44.
Emplâtre uſité dans les hernies, ou *contra rupturam*. 332.
Empyême, cas où cette operation eſt neceſſaire. 423. &c.
Signes d'une plaie penetrante, d'un ſang épanché, d'un poulmon bleſſé, & abus des Anciens ſur le traitement de ces maux. 424. &c.
R. Signes d'épanchement dans la poitrine. 426.
Deux moyens de vuider la poitrine de ſang, ou de pus, operation, preparation de la tente, panſement du malade. 427. 428. &c.
Autres maladies qui obligent quelquefois à l'empyême pour faire ſortir le pus. 434.
Precaution à prendre avant que de ſe reſoudre d'ouvrir la poitrine. Hiſtoire ſur ce ſujet. 435. 436.
Pus repandu dans la poitrine provenant d'un abſcès de la plévre ou des poumons, marques de la ſituation de l'abſcès, deux manieres d'ouvrir la poitrine. 436. 438.
Uſage de cette operation pour l'hydropiſie de la poitrine, inconveniens du trocar, canule propre à l'empyême, ſignes de bon & de mauvais augure. 440. 441. &c.
R. Inconveniens de la tente après l'operation de l'empiême, ce qu'on y ſubſtitue. 431.
R. Les abſcès au foye peuvent être cauſe d'empyême. 437. 438.
Enfans en differentes poſtures dans la matrice, moyens d'en procurer la delivrance. 296. &c.
Reduction à la poſture naturelle doit être rarement tentée. 299.
Enterocele, ſes cauſes & ſes ſignes. 319.

Operation pour remedier à cette ſortie qui ſe fait de l'inteſtin des deux côtés. 326.
Entorſe, ſa cauſe, méthode d'y appliquer le bandage pour redreſſer le pied. 777.
Suite de la cure. 779.
Entre-coupée, ou entre pointée, circonſtance à obſerver pour ſe bien conduire dans cette ſuture. 67.
R. Autre maniere de la faire. 68
Epine du dos, ſa conſtruction, & les défauts auſquels elle eſt ſujette. 466. 467.
Epiplocele, ſon prognoſtic & ſa cure. 320.
Epiploon alteré & deplacé, maniere commune de le retablir. 93.
Pratique de M. Mareſchal, premier Chirurgien. 93.
Eponge preparée pour tenir lieu de tente. 29.
Eponge trempée dans l'eau de chaux, & appliquée ſur le ventre, ſert à tarir les eaux des hydropiques. 137.
Eſcarrotiques, remedes contre les loupes. 832.
Eſquinancie, ſes deux eſpeces generales, moyens d'y apporter du ſoulagement. 474. 476.
Eſtrier, utilité de ce bandage à la ſaignée du pied. 772.
Evacuation de l'eau des hydropiques s'accomplit par deux manieres, ſçavoir, par Pharmacie, qui propoſe deux ſortes de remedes, & par Chirurgie qui ordonne deux eſpeces d'operations. 137.
Vertus des médicamens internes & des externes. 138.
Exereſe pratiquée en deux façons, ſon importance. 7.
Exomphale, tumeur du nombril formée par des parties, ou par des humeurs. 104.
Exomphales, compoſées, produites par la dilatation ou par la rupture du péritoine. 107.
R. Reflexion au ſujet de la dilatation du peritoine. 107.
Prognoſtic, cure & preparation du ſujet ſelon la difference de ces maux. 109. 110.
R. Dans quelle ſituation on doit mettre les malades pour réduire l'exomphale. 110.
Utilité de la ſaignée dans cette maladie. 111.
Circonſtance avantageuſe dont il faut profiter pour faire rentrer les parties. 111.
Le bandage à écuſſon eſt preferable. 112.
Il doit avoir un enfoncement à l'écuſſon ſi les parties ſont adherentes. 112.
De quel bandage il faut ſe ſervir dans les exomphales anciennes & conſiderables. 112.
Méthode cruelle des Anciens dans ces infirmités. 118.
Extraction des corps étrangers, preparation du ſujet pour la faire. 797. 798.

Maniere de retirer les corps étrangers d'une plaie d'arme à feu. 804. 805. &c.
Les médicamens prétendus attractifs y ſont inutiles, & les ſupuratifs dangereux. 807.
Degagement d'une balle enclavée dans un os. 811.
Coup de balle à la tête perilleux, circonſtances à obſerver pour le panſement. 811.
Extraction des pierres contenues dans la veſſie ou dans l'uretre, preparation du ſujet pour cette operation, inſtrumens qui y ſont neceſſaires. 216. &c.
Pratique des Juifs & des Arabes pour le ſucement. 219.
Appareils grand & petit, uſage des conducteurs, du gorgeret. 220. &c.
Maniere de ſaiſir la pierre, ce qui ſe pratique quand elle ſe caſſe, qu'elle eſt trop groſſe pour paſſer par l'inciſion, ou qu'il en reſte d'autres. 225. 226.
Panſement du malade après la ſortie des pierres, 227.
Cas où l'extraction de la pierre eſt impoſſible. 228.
Moyen de placer la canule qui doit repouſſer la pierre, & la tenir écartée du paſſage de l'urine, quand on ne veut pas tirer ce corps étrange par une plaie. 229.
Extremités du corps, operations qu'on a coutume d'y faire, amputation de quelqu'extremité. 644.
R. Obſervation de M. de la Peyronie ſur les extremités du corps preſque ſeparées. 738, 739.

F.

FAce, les maladies dont elle eſt attaquée. 576.
Delicateſſe requiſe aux operations qu'on y doit pratiquer. 590.
Maniere d'y faire des ſaignées. 590. 591.
Faux-germe dans la matrice, ſes ſignes les plus certains, & ſon extraction. 285. 286.
Traitement de la malade. 286.
Fernel, ſon oppoſition ſur la premiere origine de la pierre. 175.
Feuille de Myrthe, inſtrument pour nétoyer le dehors d'une plaie. 25.
Feuille de Myrthe mince, à demi-tranchante, crochue à ſon extremité pour les diſſections. 25.
Fic, mal du fondement, ſa cure, invocation de S. Fiacre pour ce mal. 398.
Filet, deux occaſions d'en faire l'inciſion, maniere d'operer, traitement de la plaie. 624. 625.
Fiſtule à l'anus, ſa cauſe, l'operation qu'il y faut faire au commencement. 405. 406.

Trois eſpéces de cette fiſtule, & trois manieres de les traiter. 1. par les cauſtiques. 2. par la ligature. 3. par l'inciſion. 410. 411. &c.
Methode pour les fiſtules qui ne ſont point ouvertes en dehors. 415.
R Deux méthodes de faire l'operation de la fiſtule à l'anus. 414.
Comment on découvre le lieu où il faut faire l'operation, lorſque la fiſtule n'a point d'ouverture externe, 416.
Comment on arrête l'hémoragie qui ſurvient après l'operation. 417.
Signes qui la font connoître. ibid.
Maniere de panſer après l'operation. 418.
Jugemens ſur les trois pratiques propoſées. 418.
Hiſtoire de la fiſtule du Roy. 419. 420.
Diverſes épreuves faites à l'occaſion de la maladie de ce Prince. 420.
Récompenſes données. 421.
Fiſtule lacrymale, ſes principes, & ſes differences. 561
562.
Sa gueriſon plus facile dans les commencemens en preparant le ſujet. 564.
Cauteriſation de cet ulcere, panſement de la plaie, & moyen de la cicatriſe. 569. 571.
R. Les larmes retenues dans le ſac ou le canal lacrimal, produiſent au grand angle une tumeur. Les cauſes de cette retention, 562. 563.
Hernies du ſac lacrimal, ce que c'eſt, 563.
Signes qui font connoître que le ſac eſt ulceré interieurement & que l'os eſt carié, 564.
Sonde à ſonder les points lacrimaux. Sthal eſt le premier qui les ait ſondé, 564.
L'engorgement des routes de la liqueur lacrimale. Comment on retablit le cours des larmes, 565.
Seringue dont on ſe ſert pour injecter par les points lacrimaux. L'operation qui convient pour déboucher le canal lacrimal. Canule qu'on introduit daus le canal, 566.
Dans quel cas il faut faire une nouvelle route aux larmes en perçant l'os unguis, 566.
Il faut avoir une juſte idée de la ſtructure du canal & du ſac lacrimal, & il faut corriger le vice des liqueurs, 567.
En faiſant l'operation de la fiſtule lacrimale, de quelle partie il faut s'éloigner. Quelle eſt celle qu'on peut

R. ne pas ménager s'il eſt néceſſaire. Experiences de feu M. Arnaud à ce ſujet, 569.
Signes qui font connoître que l'on a percé l'os & la membrane pituitaire. Méthode des meilleurs Praticiens lorſque l'os unguis eſt carié. Avec quel inſtrument on le perce, 569. 570.
De quelle eſpece de tente on ſe ſert après avoir percé l'os unguis, 571.
D'où vient le larmoyement qui reſte après l'opération, 572.
Foye injuſtement accuſé d'être la cauſe de l'hydropiſie. 128.
Frein de la langue, maniere de le couper quand il eſt trop gros ou trop court. 626.
Fronde, eſpece de bandage, ſon utilité. 601.
Fungus, ce que c'eſt 398.

G.

GAnglions, eſpeces de tumeurs enkiſtées qui ſurviennent aux parties tendineuſes, leurs differences, & leurs remedes. 830. &c.
Gangrene, ſes cauſes internes & externes, & ſa difference d'avec le ſphacele. 734. 735.
Cure de ces maux par lotion & par ſcarifications. 736. &c.
Ganivet lenticulaire, ſon uſage. 524.
Gaſtroraphie, plaies du ventre auſquelles cette operation eſt propre. 79. &c.
Gencives. Differentes Operations que leurs maladies demandent. 606.
Application du bouton de feu aux excroiſſances qu'on y a coupées. 606.
Epoulis. 606.
Du paroulis. 607.
Inflammation de ces parties, ſa cauſe & l'operation qu'on y pratique. 608.
Genie néceſſaire au Chirurgien en diverſes rencontres. 803.
Gibboſité, ou courbure de l'épine, cinq manieres dont l'épine forme les boſſes en ſe déjettant. 466.
Cauſes internes & externes de ces defauts, hiſtoire à ce ſujet. 468.
Moyens qu'on employe pour corriger ces imperfections

ctions qui ſont rarement hereditaires. 469. 470.
Gibeciere commode aux Lithotomiſtes. 218
Gland de la verge ſujet à quatre défauts naturels ou accidentels; pluſieurs moyens d'y remedier par la Chirurgie. 269. &c.
Globe de l'œil, ſes maladies, telles que le melon, l'ilos, le Staphilome, & le ragondis; l'hypopyon, le pterigion, le drapeau, le proptoſis, le myocephalon & quelques autres 542. &c.
Définition de ces maladies, & le traitement qu'on y fait. *ibid.*
Goëtre, cauſes de cette tumeur à la gorge. 639.
Extirpation de cette incommodité; utilité de l'emplâtre Diabotanum pour ce même mal. 640.
R. Bronchocele ou hernie de la trachée artere, maladie differente du Goëtre. 640.
Gorge, les maladies qui lui ſurviennent en particulier, & les operations pour les guerir. 639. & 640.
Gorgeret, inſtrument preſentement uſité dans la taille de la pierre. 224.
Goſier, moyen de débaraſſer ce tuyau de ce qui l'incommode, avec le poireau & la bougie. 634 635.
Grenouillette, tumeur ſous la langue, ſon principe ou ſa cauſe. 627.
R. Ses eſpeces. 627.
§ Quelles matieres l'on trouve dans ſes tumeurs. 628
§ Obſervation de M. Caumont à ce ſujet 628.
Méthode de conſumer le Kiſte où la matiere morbifique eſt renfermée. 628.

H.

HÉmorragie, cauſe antecedente de pluſieurs hydropiſies, 131.
R. L'hémorragie de l'artere tibiale, 752.
Hemorragies rares aux plaies d'armes à feu. 810.
Hemorroydes, leurs differentes eſpeces, opinions des Anciens ſur ces maux. 399.
Explication mécanique de leur formation & de leur origine, leurs ſignes. 400.
Cure palliative, préferable ici à l'éradicative. 401.
Opérations que l'on y fait par les ſangſues & par la lancette, choix de ces deux moyens. 403.
Hermaphrodites, étimologie de ce mot, on en diſtingue de quatre ſortes. 282.
Opérations que le Chirurgien y doit faire. 283.
Hernies, anciennes maladies. 313.

Remede distribué gratuitement pour ces infirmités, & sa dose proportionnée aux differens âges. 315. &c.
Observation sur ce remede. 317.
Emplâtre pour les mêmes maux, nécessité du bandage, pour contenir les parties en leur place. 317.
Differences, signes & traitement ordinaire des hernies, complettes, on incomplettes. 318. 322 &c.
Hernies composées de parties, ou d'humeurs, ou des unes & des autres ensemble, leur cause. 320.
Hernies aparentes, leurs cinq espèces; moyens de les guérir. 363.
R. Causes des Hernies. 319.
Quelles sont les parties qui forment la Hernie inginale & les endroits qui donnent passage à ces parties, 321. 322.
S'il faut réduire le sac herniaire en faisant rentrer les parties. 324.
Observation singuliere sur une Hernie dont les parties étoient étranglées par l'entrée du sac. 324. 325.
Hernie de vessie, ses signes. Differens sentimens sur les causes de cette espèce de Hernie. 338.
Hernie de vessie particuliere aux femmes. 339.
Hernie crurale. Ses signes. La maniere d'en faire la reduction, 339. 340.
Hernie dont les parties se sont échapées par le trou ovale. Ses signes. 340.
La saignée & la situation ne doivent pas être négligées dans les Hernies compliquées d'étranglement. 342.
Précautions à prendre en faisant l'operation. 344.
Méthode nouvelle de faire l'opération lorsque la hernie n'est point ancienne, 344. 345.
Instrumens pour débrider l'anneau & la maniere de s'en servir, 345.
Dans quel cas on ne fait point la reduction des parties. 347.
Hernies des femmes, en quoi elles consistent, leur cause, & leur cure. 362. &c.
R. Quelles sont les Hernies ausquelles les femmes sont les plus sujettes. 362.
Remedes particuliers pour les hernies, 332.
Usage des cataplasmes émolliens. 342.
Précaution à prendre pour l'adhérence de l'intestin aux membranes du sac de la hernie. 347.
R. Deux espèces d'adhérences que les parties sorties contractent. Ce qu'il faut faire dans ces cas. Observation 348. 349.

Signes de la réduction des parties en leur état, tirez du doigt qu'on fourre dans la plaie. 348.
Hernies du nombril differentes de celles des bourses. 106.
Hernie particuliere composée, qu'on nomme enteroépiplocele, les opérations qui lui conviennent en divers cas, 320 &c.
Hernie ventrale, ses differences & ses causes, traitement trop rigoureux des Anciens à l'égard de ce mal. 119.
Palliation qu'il est à propos de faire de ces maladies. 120.
Emploi des Chirurgiens herniaires, 327.
I. Les Hernies ventrales sont par dilatation & par rupture, 120.
Causes de ces hernies, 121.
Obstacles qui empêchent la reduction. Moyens de les lever, 121.
Deux manieres de faire l'opération de la hernie ventrale, & dans quel cas on doit les pratiquer, 122.
Hernies humorales, maladies du scrotum, ses causes, ses signes & ses remedes, 363.
Histoire de Blegny fameux Charlatan, 330.
Histoires de plusieurs autres Empiriques modernes, qui ont paru avec quelque réputation dans le monde. Du Medecin de Chaudrais, de Saint-Donat, 786. &c.
Hydrocele, ses causes & ses differences, les personnes qui y sont le plus sujettes, 363.
Traitement éradicatif, ou palliatif de ce mal. Trois moyens de pallier en vuidant les eaux : Application du trocar en cette occasion, 367. &c.
I. Hydrocele par épanchement & par infiltration. Ses especes, ses signes, ses causes. Observations, 364. &c.
Les inconveniens du cautere actuel pour la cure de cette maladie. Ce qu'on y preffere, 370.
Hydrocéphale distinguée en interne & en externe, sa cause & ses signes, 527.
Pratique ancienne pour les cauteres, avantages des scarifications, 529.
Hydromphal, ombilic tumefié par des eaux, ses difference, & sa cure par remedes pharmaceutiques ou Chirurgiques, 168. 112.
Hydropisie, ses differences & ses causes, 123.
Hydropisie, proprement dite ses deux espèces, 126.
Hydropisies particulieres, leurs divisions & subdivisions en plusieurs sortes, 127.
Paleur des Hydropiques, sa cause. Prognostic toujours facheux des hydropisies. 134.

R Diverſes obſervations ſur la qualité des eaux des hydropiques, 135. 136.
Les ſcarifications ſont utiles dans l'anazarque, 138.
Accidens qui ſurviennent quelquefois après les ſcarifications, 139.
Lieu où l'on doit faire la ponction, 141.
Inconvénient de la faire à l'ombilic. Signes qui font connoître s'il y a aſſez d'eau épanchée dans le ventre pour la faire, 141.
Situation dans laquelle on met le malade pour la faire, 144.
S'il faut tirer toute l'eau à la fois, 147.
Quelle eſt la cauſe de la foibleſſe où tombe quelquefois le malade. Comment il la faut prevenir, 147.
Trocar perfectionné par M. Petit, 148.
Circonſtances qu'il faut obſerver en faiſant l'opération, 149.
D'où vient que l'eau ceſſe quelquefois de couler. Obſervation de M. Morand, 150.
Hymen, prejugé populaire ſur cette membrane qui clôt le vagin, l'operation qu'elle demande, 276. 277.
Hypochyma. ſa cauſe & les differentes eſpeces de cette maladie de l'œil, 547
Méthode de la traiter, 549. 551 &c.
Hypopion, ce que c'eſt, 542
F. Aiguille pour faire l'inciſion à la cornée tranſparente dans le cas d'un hypopyon, 543
Hypoſpadias, cauſes ordinaires & extraordinaires de cette incommodité qui ſurvient au gland, 269
L'opération par laquelle on la guérit. 270
Hypoſpatiſme, operation abolie que les Anciens faiſoient à la tête, 482

I.

JAbot d'un Coq d'Inde, ſon uſage & ſes incommodités pour arrêter le fondement replacé, 395
Jambe de bois, ſa forme & ſon application pour s'en ſervir, 761
Jarretiere, moyen d'appliquer cette bande, 227
Utilité de la Jarretiere pour les nouvelles accouchées, 304
Jean de Romanis, Inventeur du grand appareil pour la Taille, 217
Imperforation de l'uretre, & l'operation qu'on y doit faire pour le percer, 268 269
Imperforation des parties naturelles de quelques filles,

maniere de les ouvrir, 277
Infusion substituée à la transfusion, ce qu'on esperoit de ce mélange des médicamens immediatement transmis dans le sang 728. 729
Défense de pratiquer cette opération : idée que l'Antiquité en avoit donné pour le rajeunissement. 729.
Inguinal, bandage à écusson pour la hernie d'un seul côté des aînes, 326
Instructions à tirer des préceptes généraux, 13.
Instrumens par où l'on commence à operer en Chirurgie, ceux qui sont communs aux Chirurgiens & à d'autres Artisans, 18, 19
Instrumens propres & généraux, commodes & nécessaires à la plûpart des opérations Chirurgicales, 19. 20
Intestin percé, ses signes; méthode à préferer pour le recoudre; moyen de le remettre quand il est sorti, comment le malade y contribue, 83. 90 &c.
Intestins Jejunum & Ileum, seuls soumis aux futures, 98
Moyens de faire rentrer les intestins boursouflez au dehors, fomentations & piqueures qu'on y fait pour ce remplacement, agrandissement de la plaie pour la même intention; choix des instrumens & manuel de cette operation, 85. 86
Tumeur d'intestin au nombril, tumeur causée par l'intestin & par l'épiploon ensemble, en ce même lieu, 104. &c.
La diette suffit aux petites plaies des intestins, non aux grandes, 98, 99
Lavemens bons ou nuisibles dans les plaies, selon les circonstances, situation la plus avantageuse au blessé durant le cours du traitement; cure extraordinaire, 99
Ischurie, retention totale d'urine, méthode de la traiter, 191
Jugulaire, veine à ouvrir à la gorge; manuel de l'opération, symptômes qui peuvent s'en ensuivre, 470 471
R. Maniere de faire la ligature dans la saignée de la jugulaire, 471

K

Kyrsotomie, ou incision des varices, c'est-à-dire, de veines dilatées au-de-là du naturel, 762
Trois moyens de remedier à ces maux, 763
Kyste, son étimologie, excroissance membraneuse contre nature, 829.
Kystitomie, nom appliqué à l'operation qu'on fait à la vessie, 574.

L.

LAc de Loup, usité dans une jambe coupée, 746
Laict, son caillement & sa retention dans les mamelles, la cause & le remede de ces maux, 446 &c.
Formation de l'abscès de laict dans les mamelles, operations qu'il demande; pansement de la plaie, 449
Lancette, condition requises dans cet instrument pour la saignée, 22
Lancette à abscés plus grande que les autres, 23
Langue, ses maladies qui demandent quelqu'opération Chirurgicale, 624 &c.
I. Plaie de la langue, comment on en procure la réunion, 629
Usage de la spatule, ou du miroir de la bouche pour tenir la langue sujette dans le tems qu'on y opere, 628 629
Cuilliere propre pour ôter la crasse de la langue, 629
Laryngotomie, opération mal nommée, moyen de la faire, 473
Ligamens ronds de l'uterus, leur étendue & leur usage, 361
Ligatures de plusieurs sortes pour arrêter le sang des vaisseaux ouverts dans une amputation, leurs differens noms, leur usage, 751 &c.
R. La Ligature imaginée par A. Paré, comment on la fait aujourd'hui, 751
Linges, regles générales pour les linges que le Chirurgien employe aux compresses & aux bandes, 46
Lithotomie, sa définition & son importance, 174, 175
Formation des pierres dans les reins & dans la vessie, 175
Les personnes les plus sujettes à la pierre, 176
Origine du calcul selon les Anciens, 175
Dissolvant de la pierre inutilement recherché, 190
Méthode de Frere Jacques, & sa conduite à l'égard des pierreux, 239. &c.
Avantage qu'on peut tirer de cette pernicieuse méthode, 248
Maniere de lier le malade pour la lithotomie; divers moyens d'opérer, 218
Canule après l'opération, 224
Colliers, espèce de bande pour les Taillés, 227
Louches, causes de cette imperfection de la vûe, maniere de la redresser par des besicles, ou par d'autres inventions, 573

Loupes, leurs eſpeces & leur origine, 829
Quatre moyens de les guérir, par réſolution, par ſupuration, par ligature & par extirpation, 830 &c.
Loups, eſpece de cancer aux jambes leur traitement, 451
Luette, ſes maux, & les remedes qui y conviennent, 629
Catharres qui tumefient la luette, & qui ſouvent obligent de la couper en Norvége, 631
Cas où l'on peut la couper en ce pays-ci, 632
Limphatiques inconnues aux Anciens, ruptures de ces vaiſſeaux, ſuivies d'hydropiſies peu remediables, 129

M.

Mammelles, diſtinction de leurs maladies qui demandent l'opération; 444
Maniere de s'en acquitter, 444
Mammelon, qualités qu'on y requiert dans une nourrice, comment on le forme par le moyen d'un chaperon, 445
Femmes habituées à faire ces bouts de mammelles, 445
Maſtic inutile pour recoler les inteſtins dechirés, 92
Matiere dont les Anciens rempliſſoient la cavité des plaies, moins commode que la charpie, 37
Matrice, ſujette à beaucoup de maladies, dont il y a deux qui demandent l'opération, cauſes de la clôture de ſon orifice externe, 275
Quatre opérations autrefois uſitées à l'égard de cet organe, 280
Hemorragie qui ſuit l'amputation du clitoris, moyen de l'arrêter, 282
Chûte & précipitation de matrice, les cauſes les differences, les accidens ordinaires, & les remedes de ces maladies, 304 &c.
R. Signes par leſquels on diſtingue la chûte du vagin, de celle de la matrice, 309
De quelle maniere on remedie à cette indiſpoſition; il ne faut pas la négliger, 309. 310
Renverſement de la matrice, ſes cauſes, méthode de la rétablir après les fomentations qu'on y doit faire, 312
R. Exemple de renverſement de matrice; dans quel cas il peut arriver, 310
Ce que peut entrainer la matrice en tombant, obſervation à ce ſujet, 311
Extirpation de ce viſcere trop dangereuſe pour l'entreprendre, 309
Matrones ou Sages-femmes introduites dans les accouchemens par la pudeur ſcrupuleuſe & ſouvent indiſcrette du ſexe, 284

Médianne, veine qu'on ouvre communément au bras, 662
Melon, maladie de la prunelle, sa cure, 545
Miserere, mal pressant, moyen de soulager le patient, 341
Moles, méthodes d'extraire ces masses de chair, signes de leur existence, tems ordinaire de leur sortie, 289. &c.
Mouchetures, adresse à les faire & à leur donner differentes figures, 844
Mutilation, défaut aux oreilles & aux narines par retranchement de leur substance, sa cure, 579.
Myocéphalon, maladie de l'œil, 545

N.

NEphretique, sa cause & ses caracteres, 183
Nerf piqué par une saignée, ses symptômes; conseil de Paré sur un tel cas, 681.
Nez coupé, son rétablissement par suture, pansement de la plaie. histoire à ce sujet, 587. 588
R. Reflexions sur ce sujet, 589
Veine du nez à ouvrir, preparation à cette saignée, traitement de la plaie, 593
Nœud du Chirurgien, ses avantages, 68
Noli me tangere, Cancer au visage, pratique sur ce mal, 451
Noué, cause qui fait qu'un enfant se noue, méthode de traiter ce mal, 776.
Nymphes à couper, maniere de s'y prendre, 275

O.

OEil, ses diverses maladies, sa sortie hors de l'orbite, ou le proptosis, dont il y a cinq especes, 530. 547
Suffusion, goute sereine, drapeau formé dans l'œil, défauts à la prunelle, remedes à tous ces maux qui corrompent la vision, 547. 548
Extraction des corpuscules entrées dans l'œil, 558
Oeil artificiel, sa commodité, maniere de l'appliquer, 573. &c.
R. Maniere de placer un œil d'émail, 573. 574
Oeufs, principes des animaux & des plantes, 385
Ombilic, ses divers maux, hydromphale, tumeur du nombril causée par des eaux, forme de l'instrument dont on se sert pour ouvrir cette partie, 104. 105. &c.
Pneumatomphale, gonflement du nombril par des vents, aiguilles propre à le percer en ce cas, 108. 113

Médicamens pour ces deux espèces d'exomphales, 114
Varicomphale, enterohydromphale, epiplomphale, &c. caractere de toutes ces sortes de hernies ombilicales, operations & remedes qui leur conviennent, 109. 115
R Onguent de la Mere, sa description & ses vertus, 449
Onkotomie, operation pour l'ouverture d'un abscès, 818
Oreilles, ses maux auxquels la Chirurgie peut remedier; moyen de les ouvrir quand elles sont bouchées, 636
Artifice pour en retirer les corps étrangers, 637
Histoire d'une amputation d'oreille pour guérir une fluxion, 638
R. L'humeur cerumineuse des oreilles amassée, cause quelques fois la surdité, 637
Orteil, excroissance de l'ongle du gros orteil, operation qui y remedie, & qui previent la naissance de cette incommodité, 780.
Os qui se groffissent au droit des articles, leur courbure, causes & cures de ces maux, 776.
Oscheocele, origine & traitement de cette infirmité par la Chirurgie, 119 &c.
Ouverture d'un corps, adresse que cette opération requiert, raisons qui engagent à la faire, 859
Tems déterminé pour ouvrir un cadavre, ajustement de l'Operateur, & ordre à suivre pour les cavités qu'il doit ouvrir, 860. &c.
Méthode d'examiner ce que la tête peut renfermer d'extraordinaire, 861.
Semblable operation pour la poitrine, & pour le bas-ventre. 864
Moyen de remettre & de recoudre les parties, 865
Rapports qu'on doit faire de vive voix, & par écrit après les ouvertures des corps, 866
Ozéne, maladie du nez. sa cause, déssechement de cet ulcere par le cautere, 585, 586

P.

PAnaris, apostême au bout des doigts, son étimologie, sa cause, & ses effets, 717. 718
R. Causes du panaris, 718
Le panaris est distingué par rapport à ses causes en deux espèces, 718
Et par rapport au lieu qu'occupe la matiere en quatre especes, ses signes, 719
La cure de toutes especes de panaris, 720 721
L'operation du panaris, 721. &c.

Maniere d'en procurer la ſupuration, & d'en faire l'ouverture, remedes pour finir le panſement, 723. 724
Paracentheſe, étendue de la ſignification de ce mot, & la reſtriction que l'uſage en a faite à la ponction du ventre des hydropiques, 140
Deux méthodes pour accomplir cette opération, précaution ſur l'endroit à percer, prèparatifs, qualitez des inſtrumens, & direction qu'il leur faut donner en cette occaſion. 141 &c.
Canule à mettre dans l'ouverture de la plaie, ſes conditions, & la quantité d'eau qu'elle doit laiſſer évacuer à chaque fois, 145. 146
Liqueur ſpiritueuſe pour fortifier le malade, panſement après l'operation, 146. 147
Méthode abregée des Modernes ſur la paracentheſe, 148
Paraphymoſis, indiſpoſition du prépuce, le naturel n'a pas beſoin de remedes, & les medicamens ſont d'ordinaire inutiles pour celui qui vient des efforts trop grands dans l'acte venerien, operation que cette incommodité demande, 262. 263
F. Le lieu où il faut faire les inciſions dans l'operation du paraphimoſis, 264
Parotides, cauſes du gonflement de ces glandes, moyens d'y remecier aux enfans & aux adultes, 638
Paupieres, leurs maladies, 532
Aquila, mal à la paupiere ſuperieure, remede contre cette tumeur, 538
Ectropion, renverſement de la paupiere inferieure, ſes cauſes & ſes remedes, 535
Grain d'orge, ſa matiere, ſa cauſe, calazion, perioſis, grain de grêle, hydatis, &c. cauſes & cures de ces maladies de l'œil, 536. &c.
Perinée, ponction qu'on y fait, ſa néceſſité, moyen de lever les obſtacles qui s'y rencontrent, & d'executer cette operation, 195, 196.
Forme de l'inſtrument dont on ſe ſert ici, tente pour boucher la canule qu'on entretient dans la plaie, 196
Remedes qui peuvent quelquefois ôter la cauſe des maux pour leſquels on entreprend cette operation, voyez retention d'urine, 197
Peripneumonie; comment cette maladie oblige à l'empyême, hiſtoire ſur ce ſujet, 435 &c.
Periskitiſme, inciſion de la peau qui couvre l'os coronal, operation abolie, 482

Péritoine toujours rompu dans les exomphales, experiences qui le prouvent, differences de ces maux d'avec la hernie des bourſes, 106
Peſſaires pour retenir la matrice dans ſon lieu, leur figure, & leur application, 307
I. Inconveniens des Peſſaires d'argent: Les Peſſaires de liége & d'or y ſont preferables, 307
R. Pharingotome imaginé par Paré, perfectionné par M. Petit, 633
Phlebotomie, nom de la ſaignée, tiré du grec, 646
Phymoſis naturel & accidentel, cauſe de l'accidentel, moyen de le guérir par Chirurgie, 258. 259
Endroit oú l'on fait inciſion à la verge dans cette preſſante maladie, 260
I. En quoi conſiſte la perfection de cette operation; inſtrumens pour la faire. 260. 261
F. Remedes dont il faut ſe ſervir avant d'en venir à l'operation, 261
Pieds contrefaits, leurs differens noms, valgi, vari, pieds-bots, 774
Cauſes & remedes de ces défauts, bottines, platines, de fer, attelles de bois qui ſervent au redreſſement de ces organes, 775. 776
Pierres, noyau ou ſemence des pierres dans les reins, exemples de groſſes pierres dans ces viſceres, ſignes équivoques & ſignes certains d'une pierre dans la veſſie, 175. 185. 186
Pierres dans l'uretre, diverſes tentatives pour les en faire ſortir, 233. 234
Pierres écailleuſes, graveleuſes, molles & caſſantes, moyens de les tirer de la veſſie, 184. 185
Placenta, méthode de l'extraire, 288
Plaies auſquelles les ſutures conviennent, & celles oú elles ſont inutiles, 63, 67
Plaies angulaires ou figurées, obſervation pour les ſutures qu'on y fait. 71
Plaies de l'abdomen de deux ſortes, playes penetrantes, leurs differences, 80, 81
R. Elles ne ſont pas toujours ſimples, quoiqu'elles ne pénetrent pas, 79
Situation du bleſſé pour découvrir par la ſonde la pénetration d'une plaie dans le ventre, 80
Cas oú ce moyen ne réuſſit pas, 80
Il eſt inutile de ſonder les plaies pénetrantes du bas-ventre, 81
Ce qui les rend dangereuſes, 82

R. Signes qui font connoître la lézion des parties interieures, 83
Inutilité & inconveniens de faire avec une aiguille la ponction aux inteſtins, 86
Les raiſons qui engagent à dilater une plaie penetrante du bas-ventre, & les précautions qu'on doit prendre en faiſant cette dilatation, 86. 87
Obſervation ſur l'ouverture de la veine ombilicale, 87
Biſtoury gaſtrique de M. Morand pour faire la dilatation, ſes avantages, ſa compoſition, la maniere de s'en ſervir, 88
Biſtoury de M. Petit fait à la lime pour débrider; Comment il faut s'en ſervir, autre maniere de débrider au défaut de ces inſtrumens. 89
Précautions à prendre quand on réduit les parties, Ce qu'il faire lorſque l'épiploon ſeul eſt ſorti & étranglé, 90
Comment on doit faire la ſuture du Pelletier, 92
Comment on doit faire la ſuture enchevillée aux plaies du bas-ventre & ſes avantages, 95
La tente eſt inutile aux plaies du bas-ventre après y avoir fait la gaſtroraphie, 95
Comment les plaies du péritoine & des inteſtins ſe réuniſſent, 96
La diette & les ſaignées ſont trés-néceſſaires dans les plaies du bas-ventre, 97
L'eſtomach peut être bleſſé dans deux états differens. Comment on remedie à ces bleſſures, 97
Dans quels cas conviennent les remedes nourriſſans, 98
Symptômes qui accompagnent les plaies des parties inrieures, 100
Comment on y remedie, ou on les prévient, 100
Il y a differentes matieres qui peuvent s'épancher. Dans quel cas on peut remedier à l'épanchement de ſang, 101
Obſervations & Réflexions ſur les èpanchemens dans le bas-ventre, 101. &c.
Diagnoſtic & prognoſtic des plaies, doivent être établis ſur la ſituation, les excremens, les accidens propres de ces maux, & les inſtrumens qui les ont cauſez, 82
Plaies d'armes à feu, ſujettes à de grands dépôts, 802
Effets des éclats de bombes & de grenades, danger des bleſſures d'un boulet de canon, panſement de toutes ces plaies, 820

Plaies de la poitrine, leurs differences, & la maniere de les traiter, 422
Lieu où l'on doit faire la contr'ouverture, préparation du ſujet, manuel de l'opération, obſervation ſur les plaies de la poitrine, 429
R Comment on fait la ligature de l'artere intercoſtale, 425
R. Signes d'épanchement dans la poitrine, 426
Ce qui rend les plaies de poitrine dangereuſes. 434
Plaies de tête. Les déſordres que cauſent les coups portés à la tête, 490
Ce qui rend les coups de tête dangereux, 490
La compreſſion du cerveau, ce qui l'occaſionne, ſes ſignes, 494
Signes de la lézion du pèricrâne, & comment on y remedie, 494
Les fractures du crâne les plus conſiderables ne ſont pas toujours ſuivies d'accidens les plus fâcheux. Obſervation à ce ſujet, 497, 498
L'opinion des Anciens ſur les os découverts, 502, &c.
Inciſion du pericrâne, comment elle ſe fait, 505
Pleureſies, l'occaſion qu'elle donne à l'empiéme, 434
Plumaceau, ſon étimologie, ſa matiere, ſa forme & ſon uſage, 36, &c.
Pneumatocele, ſes differences, ſa cauſe & ſa cure, Suſpenſoir utile dans ce mal, 371
Poiles, leur diſpoſition, & leur utilité chez les Allemands, 843
Poilettes, leur meſure & leur uſage dans la ſaignée, 656
Point doré, opération pour les hernies, comment on la pratiquoit autrefois, ſes difficultés, 334
Pointe d'épée, maniere de la retirer d'une plaie, 800
Poitrine, ſes maladies qui ont beſoin du ſecours de la Chirurgie, 422, 423. &c.
Hydropiſie de poitrine, ſes ſignes, médicamens à éprouver avant l'operation, préference qu'on doit faire du biſtoury au trocar, 440, &c
Fiſtules de la poitrine, leur cauſe, difficulté de leur cure, moyen de la bien conduire, 442, 443
Polype, étymologie de ce mot, origine d'une telle croiſſance, ſon extenſion, 576.
Ses diverſes eſpeces, ſes ſignes, operations qu'on y fait pour le pallier, 578
Cautériſation, ligature, inciſion pratiquée par les Anciens ſur ce mal, 580, 581
Extirpation de ces excroiſſances, panſement du malade qui conſiſte à arrêter l'hemorragie, uſage des pou-

dres astringentes, & des eaux desficatives, 583
R. Le Polype distingué en deux espèces, 576
Espece de corrosif pour les Polypes, 580
Observation sur la maniere d'emporter les restes de polype, 581
Comment on emporte les polypes qui descendent derriere la luette. Pincettes pour sa re cette operation. Méthode nouvelle de les emporter, 582, 583
Ponction, voyez hydropisie.
Porreaux, leurs differences, erreur populaire sur ces excroissances, 855
Préference des caustiques à la ligature & à l'incision dans la cure de ces tumeurs endurcies, 857
Traitement de quelques autres petites excroissances semblables, qui surviennent à la peau, 857.
Poudre à canon, son invention par un moine & ses mauvais effets, 801
Poudre conservatrice des futures, 69
Preparate, veine du front à ouvrir dans certaines maladies de la tête, manuel de cette operation, 590
Préséance du Chirurgien sur l'Apoticaire, 879
Procedé injuste des Médecins de Lyon à l'égard des Chirurgiens & des Apoticaires, 359
Prothèse, quatriéme & dernier genre d'operation Chirurgicale, son usage pour suppléer aux parties perdues, 760
Pterigion, excroissance en l'œil, ses trois especes & leur cure, 543
Ptosis, ce que c'est, 540
R. Le Ptosis, espece de trichiasis se guérit quelquesfois par le moyen de la suture séche, ou par une operation; la maniere de la faire; instrument nouveau & utile pour la faire, 541
Pyoulque, ou tire-pus, son usage, 427

Q.

QUalités personnelles requises dans un Chirurgien, 11
Quatre espèces d'operations Chirurgiques, Syntheſe, Diereſe, Exereſe, & Protheſe, 5

R

RAbel, mauvais succès de son eau stiptique sur un Invalide, 759
Racosis, relachement des bourses, l'operation qui convient à cette infirmité, 382

Médicamens utiles pour ce mal, & préferebles à l'operation qu'on y pourroit faire, 383
Ragades ou ſciſſures, gerſures & crevaſſes au fondement, leur cauſe, deux méthodes de les traiter, 397
Ramex ou hergnes, maladie des bourſes, ſes deux eſpèces, leur cauſe, les médicamens qui peuvent ſoulager le malade. 377, 379
Ranules, veines qu'on ouvre ſous la langue dans certains maux de gorge, traitement de la plaie par gargariſmes, 594
Raſoir, inſtrument des plus anciens de la Chirurgie, ſon uſage, 21
Rate fauſſement accuſée d'être cauſe de la moitié des hydropiſies du bas-ventre, 127
Rectum, diverſes cauſes de la ſortie de cet inteſtin, maniere de le reduire en ſon lieu, appareil pour l'operation, 392, 393 &c.
Expédiens pour empêcher ſes rechutes, quand le malade va à la ſelle, abus des cauteres que quelques-uns conſeillent dans cette incommodité, 394
Fungus malin, excroiſſance enracinée dans le rectum. Hôpital à Rome où l'on traite communément ce mal 398
Recuuili, opérations que ces maladies demandent pour recouvrir le gland, 257
Rétention, d'urine, voyez urine.
Réunion, ſe fait par la nature & par l'art; explication de la maniere dont elle s'accomplit par l'une & par l'autre, 60
Roſſolis du Roy contre les indigeſtions, ſa préparation, 125
Rugine, ſon uſage aux plaies du crâne, 508

S.

Sable, maniere dont il s'engendre dans le corps de l'homme, & ſurtout dans les reins, 183
Les couleurs & les liaiſons differentes qui ſe remarquent en cette eſpece de production tartareuſe, 184
Sac & canal lacrimal. Ses maladies. Voyez Fiſtule lacrimale.
Saignée, ſon excellence ſur les autres operations, & ſes differences, 645
Pratique des Anciens touchant la ſagnée, 647
Néceſſité de déſemplir les vaiſſeaux dans les apoſtêmes, dans les plaies, dans les grandes effervescences, &

dans une infinité d'autres maladies, 648, 649
Comparaiſon de la ſaignée & de la purgation, objections & réponſes ſur la fréquente ſaignée, 650
Conditions des inſtrumens pour ouvrir la veine, de la bande d'étoffe pour la ſerrer, & de la bande de linge pour refermer la plaie, 654, 655
Preparatifs, vaiſſeaux à ouvrir, veine cubitale & céphalique du bras, peu commodes à ouvrir, mais peu dangereuſes, endroit qu'on doit piquer de la médiane ou de la baſilique, autres veines du bras, 662, 663
R. Ce qu'on doit principalement éviter en faiſant la ſaignée, 666
Remarques ſur la ſituation du tendon, de l'aponévroſe, des arteres par rapport aux veines, ibid.
Variations des arteres. Faits ſinguliers de M. Verdier, ibid.
Comment on peut éviter de piquer le tendon, ibid.
Comment on doit porter la lancette lorſqu'on ouvre un vaiſſeau enfoncé ou ſuperficiel, 667, 668
Ce qui eſt cauſe qu'on manque une ſaignée, 678
Ce qui peut occaſionner l'Echimoſe, 678
Comment on remedie à la piqueure de l'Aponévroſe, 680
Obſervation de M. Granier ſur les piqueures du tendon du muſcle biceps, 681
Tumeur lymphatique, accident de la ſaignée. Comment on y remedie, 684
D'où viennent la douleur & l'engourdiſſement qui arrivent après avoir piqué & comment on y remedie, 685
Comment on remedie aux accidens qui ſuivent la piqure du périoſte, 686
Trois manieres d'ouvrir la veine, deux tems à diſtinguer dans l'action même de la ſaignée, 665
Application de deux compreſſes & du bandage pour fermer l'ouverture faite à la veine. 671
Differences de couleur dans le ſang ſorti, leur cauſe, ſoit interieure, ſoit exterieure, 673
Utilité ou danger du verre d'eau qu'on fait avaler après la ſaignée, & du ſommeil qu'on permet au malade après cette évacuation, 674
Qualités du ſang connues à ſa couleur, aux tâches qu'il laiſſe & à ſon odeur, 677
Cauſes & remedes de divers accidens qui ſuivent la ſaignée, 677, &c.
R. Ce qui eſt cauſe qu'on manque une ſaignée, 678

Ce

R. Ce qui peut occasionner l'échimose, 678
Comment on remedie à la piqueure de l'aponévrose, 680
Observation de M. Granier sur les blessures du tendon du muscle biceps, 681
Tumeur lymphatique, accident de la saignée, comment on y remedie, 684
D'où vient la douleur & l'engourdissement qui arrive après avoir piqué, & comment on remedie aux accidens qui suivent la piqueure du perioste, 686
Saignée du pied, sa difference d'avec la saignée du bras, raison de tremper les deux pieds dans l'eau chaude, 769.
Saphene, veine qu'on ouvre ici, quantité de sang sorti marquée par la teinture que prend l'eau où il tombe, pansement après l'opération, abus dangereuse sur cette saignée, 770, 771.
Saignée blanche, où le sang ne sort point de la veine ouverte, cause de cet accident, 677
Sangsues; comment on distingue les bonnes des mauvaises, 847.
Parties où on les applique, préparation de ces insectes, & de la partie, leur maniere d'operer, amputation de leur queue, pour leur faire tirer plus de sang, moyen de les détacher, pansement de la partie après l'opération, 848.
Sarcocele, ses causes internes & externes, composition d'un emplâtre qui y convient, operation à laquelle on est souvent réduit, 372
Sarcocéle monstrueux d'un Malabou, sa figure & sa grosseur, 373
Sarcomphale, chair endurcie au droit du nombril, moyen de guérir cette incommodité, quand elle est indolente, 105. 114 115.
Scalpel, pour les dissections, sa forme; scalpel à dos, & à lame courbe pour décharner, 21
Scarifications dangereuses aux hydropiques, 138
Scie, ses conditions pour servir au Chirurgien, 27
Scrotum sujet à beaucoup de maux, les moyens qu'on employe pour les traiter, 313, 314. &c.
Selingen, Chirurgien Hollandois, sa pratique pour l'amputation du pied, 741
Sels urineux dont le défaut est une des principales causes de l'hydropisie, en ce que le sang devient trop sereux, quand ils viennent à manquer, 130
Séton, les differentes matieres dont on l'a composé, sa figure & son usage; maniere de l'appliquer suivant les

Anciens, panſement de la plaie, abus ſur les Sétons, pourquoi on leur a ſubſtitué les cauteres, aiguilles pour l'opération du Séton, 34. 35. 814.
R. Ce qu'il faut faire après l'avoir ôté, 35
Séroſité, maux que cauſe ſon défaut de ſéparation par les reins, & le remede qu'on y apporte, 121
Sindons, eſpèces de tentes, leur uſage dans le trépan, & dans d'autres opérations. 524
Sonde, ſa matiere & ſa forme, les differentes longueurs & groſſeurs qu'on lui donne, ſonde creuſe pour conduire la pointe des inſtrumens, ſonde ronde ou platte, &c. 23. 24. 188. 194. 195
Sonde aîlée, imaginée par feu M. Mery, 116
R. Sonde & Seringue pour les points lacrimaux. Voyez Fiſtule lacrimale.
Sonder la veſſie, diverſes méthodes de s'en acquitter, l'operation eſt aiſée dans les femmes, 194
Spatule pour étendre les onguents, 25
Speculum matricis, miroir de la matrice, ſes avantages, doigts qu'on y peut ſubſtituer. 312
Speculum naſi, Inſtrument pour voir le nez, 579
Speculum oculi, Machine pour tenir l'œil ouvert, 538
Speculum oris, ſon uſage pour baiſſer la langue & regarder au fond de la bouche, 634
Sphacele, dernier degré de corruption qui oblige à la ſéparation de la partie qu'il attaque, 734
Spica, ſorte de bandage, ſon utilité, 57
Staphilone, ce que c'eſt, 547
R. Reflexion ſur ce ſujet, 549
Steatome, tumeur de matiere dure comme du ſuif, ſon remede, 830
Sternotiroydiens, muſcles à ſéparer dans la bronchotomie, 476
Strangurie, incommodité où l'on ne peut uriner que goute à goute l'opération qu'elle demande, 191
Succeur, l'utilité qu'on a quelquefois tiré d'une forte ſuccion dans les plaies, 433
Suppreſſion d'urine. Voyez urine.
Suture, ſa définition, & ſes diviſions reduites à trois eſpèces par les Anciens, leur uſage, l'incarnative, ſubdiviſée en cinq, inutilité de l'emplumée, & de la ſuture avec agraphes, 60. 61
Suture reſtrinctive, comprenant celles du Cordonnier, du Couturier, du Pelletier, &c. Cas où toutes ces ſutures ſont utiles. 61. &c.
Fil pour les ſutures, canule qu'on y employe, regle à

garder pour accomplir les futures, 65, 66
Deux moyens de faire l'enfilée & l'entortillée, parties où ces futures conviennent, 68, 69
R. Utilité de la future enchevillée & les moyens dont on se sert pour la faire, 61
Cas où l'on ne doit point pratiquer la future, 64
La future convient à certaines plaies de poitrine & à celles où les os sont découverts. Raisons qui confirment ce sentiment, 65
Inutilité de la canule dans les futures, ce qu'on y doit substituer, 63
La future entortillée convient aux plaies du canal salivaire, 603
Suture séche des deux espèces, composition de la colle qui y sert, pratique pour se bien acquitter de cette opération, 71, 72
R. Quel est l'espece d'emplâtre dont on se sert pour les futures séches, 71
Méthode pour défaire les futures d'une plaie après la réunion, 73
R. Syntheſe, sa définition, sa division. 5
Division de la Syntheſe en Syntheſe de continuité & en syntheſe de contiguité, 6
Syrinx, fistule à l'anus, raisons de ce mot, difference de cette espéce d'ulcere, sa difference & sa cure, 405 &c.

T

TAille de la Pierre contenue dans la vessie des hommes. 174. &c.
R. Cas où il faut préferer le petit appareil. 221
Taille de la pierre dans les femmes, deux méthodes de leur tirer ce corps étranger. 236. 237
R. Méthode de tailler les femmes. 239
Usage du dilatatoire, incision de l'urétre, moyens d'éviter une cause de l'incontinence d'urine. 224
Tariere, ou tire-fond, espéce de tire bale, son utilité. 806
Tendon piqué dans une saignée. Accidens de ce mal, son remede. 681
Suture renouvellée ici par M. Bienaise, incision à faire avant l'operation, qualités des aiguilles & du fil, panſement de la plaie, traitement du durillon qui reste après cette future. 711. &c.
R. La future du tendon est aujourd'hui regardée comme inutile. Quels sont les moyens qu'on y substitue. Machine dont on se sert. 714

Tenette, utilité de cet instrument dans la lithotomie pour saisir la pierre, usage de la tenette courbe. 225
Tentes, trois choses à y considerer, leurs principaux avantages, objection & réponse. 28. &c.
Tentes differentes par leur grosseur & par leur matiere, Tente chaperonnée, tente-fou, ou canule de plomb, Tentes ou canules d'argent, leurs figures & leurs avantages en divers cas. 29, 355, &c.
R. Inconvéniens de la tente dans les pansemens après l'opération des hernies. Ce qu'on y substitue. 117
Tête, opérations qui s'y pratiquent, abolitions de plusieurs incisions cruelles que les Anciens faisoient à cette partie. 481
Tettine, son usage pour les nourrices. 447
Thevenin, conseils de cet Auteur pour le bec de liévre, & pour les pierreux qui ne peuvent soutenir l'opération de la lithotomie, 228. 604
Tire-bales, leurs diverses figures & leur usage, le dilatatoire, le tire-balle à cuilliere, le crochet mousse ou fendu, à anneau, à bec de canne, de grue, &c. utilité de tous ces instrumens, 804. 805
Tonsiles, operations sur ces glandes pour les maux qui leur arrivent. 632
Tourbillons blancs formés par le sang qui tombe dans l'eau au sortir de la veine, leur cause & leur signification. 772
Tourniquet, son invention & son usage pour l'anévrisme. 701
R. Tourniquet perfectionné par les Modernes. 748
R. Tourniquet imaginé par M. Petit. 748, 749.
Transfusion, son origine, avantages qu'on s'en promettoit, méthode de l'executer. Succès de ses épreuves. 728
Trépan, plaïes de tête, ausquelles cette operation ne convient pas. 481. &c.
Examen à faire avant que de l'entreprendre, signes sensibles & rationels sur les plaies de tête, differences de ces plaies d'avec les autres, figure des incisions pour le trépan. 488, 489
Pratique pour les contusions, usage qu'on fait ici de divers instrumens, moyen de relever une enfonçure du crâne. 504. &c.
Parties où l'on applique le trepan, symptômes qui déterminent à trépaner; Pays où le trépan est plus heureux. 511. &c.
Diverses préparations pour trépaner, tables du crâne à observer. 506

Cas où l'on applique divers trépans, ordre & maniere du panſement. Regime du malade. 522
R. Le trépan s'applique ailleurs qu'à la tête. 512
Les endroits où l'on trépane aujourd'hui. 513, 514
Comment on empêche la dure-mere de paſſer par le trou du trépan. 514, 526
Dans quel cas on fend la dure-mere. 521
Si les trous du trépan ſe referment. 527
Cure des Champignons qui ſurnaiſſent, cicatrices à procurer après la reproduction des trois nouvelles chairs. 526, 527
Virebrequin, perforatif, pyramide, marteau de plomb, couronnes, ciſeau, plume taillée & autres inſtrumens néceſſairement employez dans le trépan, figure & leur uſage. 519
Trichiaſis, ce que c'eſt. Ses eſpéces. 539, 540.
R. Le Ptoſis eſpece de trichiaſis, ſe guérit quelquefois par le moyen de la ſuture ſeche, ou par une operation. La maniere de la faire. Inſtrument nouveau & utile pour la faire. 541
Trocar. *Voyez* hydropiſie.
Tumeurs enkiſtées, leurs differentes eſpéces, leur cauſe & leur cure. 829.
Tuniques de l'œil, leurs quatre ſortes de maladies, moyens de les guérir ou par médicamens ou par opérations. 542. &c.
Timpanite. Son étimologie, ſa cauſe, ſes ſignes, & la méthode de traiter cette hydropiſie venteuſe. 125

V.

VAgin, Sa chute. 309
R. Signes par leſquels on diſtingue la chute du vagin de celle de la matrice. 309
R. De quelle maniere on remedie à cette indiſpoſition. Il ne faut pas la négliger. 309, 310
Vanhelmont. Son ſyſtème ſur l'origine du calcul, par la Chymie, où l'on voit des coagulations d'eſprits, comme de celui du vin avec l'eſprit d'urine, ou de ſel armoniac. 178
Varices, leurs cauſes, d'où vient que les femmes groſſes ſont plus ſujettes que les autres à cette enflure de veines. 763
Trois moyens d'y remedier. 1. par médicamens ſtiptiques 2. par deux ſortes de bandages. 3. par inciſion & ligature. Choix de toutes ces méthodes. 764

Varicocele, maladie des bourſes, ſes cauſes, ſes ſignes, ſes remedes géneraux, & l'opération qu'on y pratique. 377 &c.
Varicomphale, dilatation ou rupture de vaiſſeau au droit du nombril. 115
Ventouſe, leur forme & leur matiere, reſtriction de leur uſage, pays où l'on s'en ſert plus frequemment. 841. &c.
Maniere adroite de les appliquer des Italiens & des Allemands. 843, &c.
Diviſion des ventouſes en ſéches & en humides. Méthode ordinaire de ventouſer, préference de petites bougies allumées aux étoupes dans cette operation. 844.
Adreſſe à relever la ventouſe & à ſcarifier, ſeconde application des ventouſes. Panſement. 846
Ventre, maniere de le recoudre quand il a été ouvert, entrecoupée, préferable ici aux autres futures, obſervation de pratique, panſement de la plaie; embrocation qu'on y fait. 94, 95
Ventricule percé par une plaie, future qu'on y doit faire, 97
Verge de l'homme ſujette à quantité de maladies, trois parties y ſont ſoumiſes à la Chirurgie; operations inutiles qu'on y pratiquoit anciennement. 256, 257
Operations pour couvrir le gland & pour le découvrir, comment on détache le prépuce du gland, pluſieurs défauts du gland à réparer. 258. 259.
Porreaux qui ſurviennent à la verge, leur cauſe, deux ſortes de médicamens & d'opérations qu'on employe pour les guérir radicalement. Remedes géneraux pour en achever la cure. 267. 268
Cicatrices calleuſes priſes pour carnoſités engendrées dans le canal de la verge. La maniere de les traiter en les amoliſſant. 272. 273
Verrues, leur cauſe & leurs differences, méthode de les traiter par médicamens topiques & par operations Chirurgiques. 855.
Vers qui dévorent la chair dans les cancers, leur remede. 453
Vertus des Remedes internes qu'on doit donner aux hydropiques. 137
Veſſicatoires, leur compoſition & la maniere de s'en ſervir. 849
Leur uſage pour irriter ces parties fibreuſes engourdies, ou trop relachées, & pour évacuer des ſéroſités ſuperflues. Hiſtoire ſur ce ſujet. 851

Vie de l'enfant dans l'uterus, marques pour la reconnoître lorsqu'il s'agit de l'opération Césarienne dans un accouchement difficile. 166
Vin de nazaret, boisson rendue par le nez, sa cause. 477
Unguis, maladie de l'œil, sa cure. 544
Voracité des enfans à la mammelle, mal qu'elle cause à leurs nourrices. 446
Ureteres dilatés dans les graveleux, impossibilité de tirer par la Chirurgie les pierres engagées dans ces conduits sans trop exposer la vie du malade. 185
Urine supprimée totalement ou en partie; cause de ces maux; gouvernement du malade. 191, 192
Prognostic qu'on en doit tirer; médicamens & opérations qui peuvent y convenir 193, 194
R. La difference qu'il y a entre la suppression & la retenrion d'urine. 192
Les accidens que cause l'urine retenue dans la vessie. 199
Les causes de retentions d'urine réduites en quatre classes. 200
Quelles sont les maladies de la vessie qui occasionnent la retention d'urine. 200. &c.
Quels sont les corps étrangers qui en sont cause. 203&c.
Quelles sont les choses exterieures qui la cause. 205. 206
Quels sont les vices de l'uretre qui l'occasionnent, & comment on y remedie. 206. 207
Le Cateterisme est le plus prompt remede dans toutes les retentions d'urine. 200. 201
Dans quel cas il faut faire la ponction à la Vessie. Quelles sont les differentes manieres de la faire. 200. 201. 206. 209. 210.
La difficulté d'uriner. Ce qui l'occasionne. 206. 207. 208.
Comment on la conçoit. ibid.
Ce qu'on trouve dans les uretres de ceux qui sont morts de ces maladies. ibid.
Les moyens qu'on employe pour y remedier. ibid.
Comment on remedie à la retention d'urine causée par le retrecissement du canal. 208
Dans quel cas on fait l'incision au Perinée. 203. 204
La méthode de la faire, & le traitement qui suit. 211. 212
Cas où convient la sonde percée par l'extremité. 208
Celui où convient la sonde en S. 214
Bandage de M. Arnaud pour empêcher l'écoulement des urines. 214
Uvée ou prunelle de l'œil, ses diverses maladies, & leur cure. 543

Vulve entierement fermée, ou closе en partie. Opération pratiquée en ces deux cas. 277
Conduite pour la cure de la plaie, les remedes dessicatifs qu'elle demande. ibid.

Y

YEux, maladies principalles auſquelles ils ſont ſujets, & qui demandent le ſecours d'un Operateur expérimenté, cauſes & differences de ces incommodités, orgueil, triachiaſis, diſtichiaſis, lagophthalmos, &c. définition de tous ces maux, & la méthode de les guérir ou de les diminuer. 530. &c.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AY examiné par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le COURS D'OPE'RATIONS, &c. PAR FEU M. DIONIS, avec DES REMARQUES, &c. La Méthode facile, l'étendue ménagée, & la clarté de cet ouvrage, déja pluſieurs fois approuvé, l'a toujours fait eſtimer également utile pour conduire les commençans, & pour ſervir de répertoire géneral aux habiles. Les Remarques judicieuſes ajoutées à cette Edition, en augmentent conſiderablement l'utilité par les éclairciſſemens, les avis & les exemples qu'elles renferment; ce qui m'a fait juger le tout très-digne d'être imprimé. A Paris le 31 Décembre 1735. Signé, WINSLOW.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le COURS D'OPERATIONS, &c. PAR FEU M. DIONIS, avec DES REMARQUES, &c. Ce Livre excellent par lui-même, ſe trouve conſiderablement enrichi par les notes qui y ſont jointes; & le tout enſemble fait un ouvrage très-digne d'être imprimé. A Paris ce 19 Janvier 1736. Signé, MORAND.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: à nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT, Notre bien amé CHARLES-MAURICE D'HOURY, ſeul Imprimeur & Libraire de notre très-cher & très-amé Oncle Louis Duc d'Orleans, Premier Prince de notre Sang: Nous a fait remontrer qu'il ſouhaitoit continuer à réimprimer ou faire réimprimer LES OPERATIONS DE CHIRURGIE DE'MONTRE'ES AU JARDIN ROYAL PAR LE SIEUR DIONIS, AVEC DES NOTES ET DES REMARQUES, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Continuation de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de le reimprimer ou faire reimprimer en bon papier, & beaux caracteres ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel de ces preſentes: A ces cauſes,

voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de réimprimer ou faire réimprimer ledit ouvrage ci-dessus specifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs: & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secre-

taires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles le dixiéme jour du mois de Février l'an de grace mil sept cent trente-six, & de notre Regne le vingt-uniéme. Par le Roy en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 248. fol. 246 conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723 A Paris le 19 Fevrier 1736. G. MARTIN, *Syndic.*

Fautes à corriger dans les Remarques.

PAge 87, ligne 32. hemorargie, liſez hemoragie. Page 102. lig. 16. réiter, liſ. réiterer. Page 121 ligne 30 en les coupe, liſez, on les coupe. Pag. 180 lig. 22 aretée, liſ. arrêtées. Pag. 201 lig. 15 luxaxion, liſ. luxation. Pag. 339 lig. 29, paſſe, liſ. paſſent. Pag. 417 lig. 26 atachées, liſ. atachés. Pag. 426 lig. 33, l'un, liſ. l'une, & plus bas, ont, liſ. ſont. Pag. 628 lig. 15 hui, liſ. nuit. Pag. 706 lig. 21, cripent, liſ. criſpent. A la même ligne, coagule, liſ. coagulent. Pag. 719, lig. 7 endroit, liſ. endroits. Pag. 722 lig. 6, les, liſ. le. Pag. 723, lig. 34. doigt, liſ. le doigt. Pag. 771, liſez la Remarque (*b*) avant (*a*).

995
P284